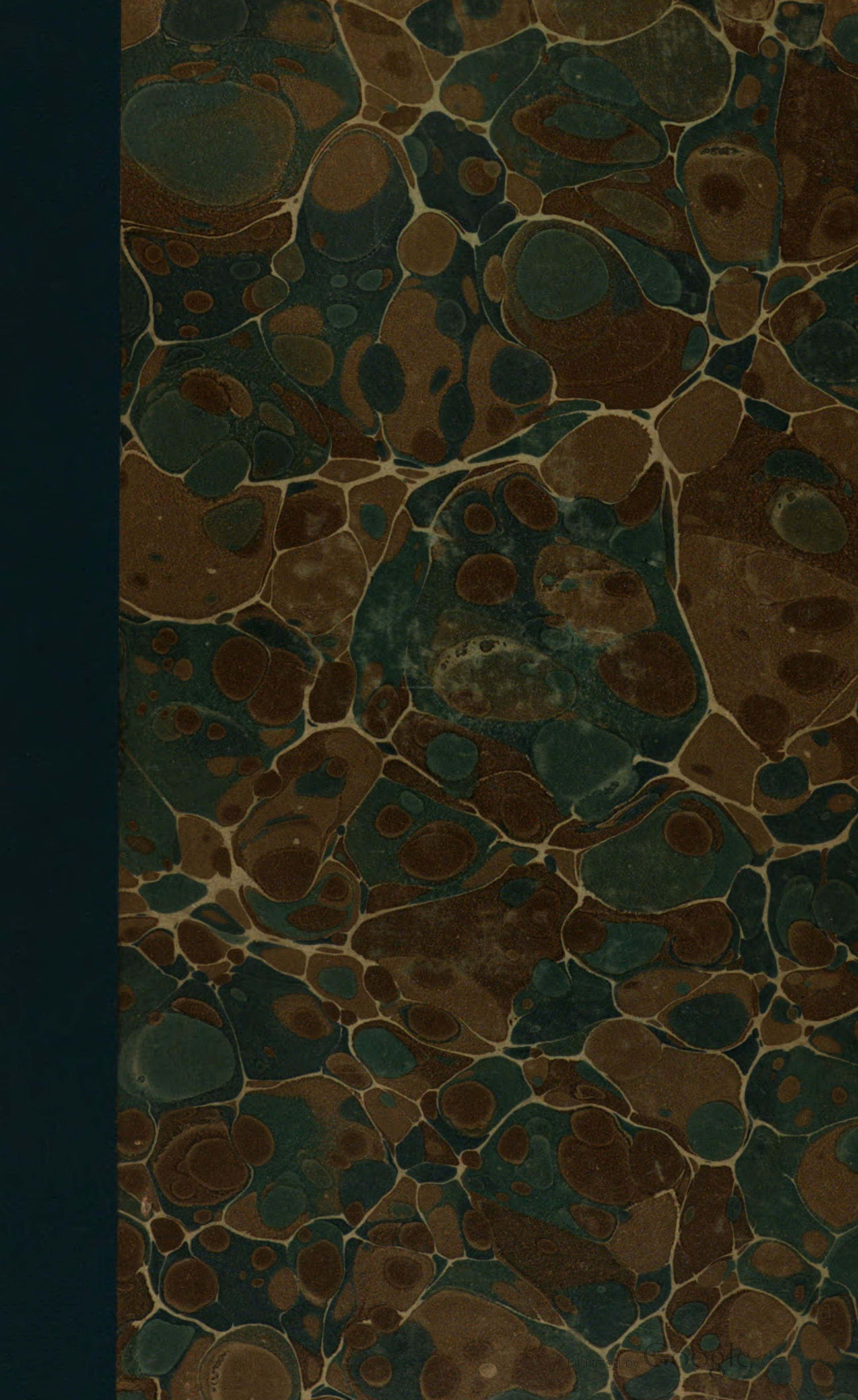
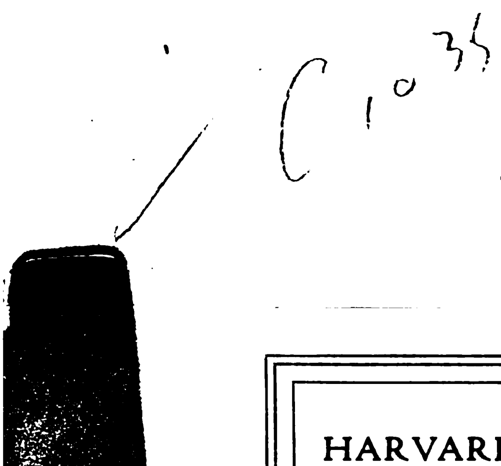




La Grande Revue

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

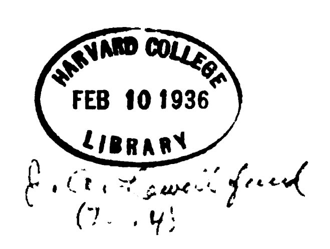
9, RUE DE FLEURUS, 9

La Grande Revue

TROISIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

PARIS
11, RUE DE GRENELLE, 11
1899


HARVARD COLLEGE
FEB 10 1936
LIBRARY

JOURS D'ÉTÉ

SOUVENIRS DE JEUNESSE

VI

L'histoire de l'*Abbé* et de *Suzanne* m'a entraîné plus loin que je n'aurais voulu. Je reviens en arrière et reprends le récit de mes impressions en pays barrois. Je savais que j'y devais rester un an tout au plus, et maintenant que j'étais ressaisi par le charme de cette province où s'étaient écoulées mon enfance et ma prime jeunesse, je me hâtais d'en déguster l'originale saveur, d'en respirer à pleins poumons la senteur forestière. J'avais été introduit dans la famille d'un pasteur protestant qui habitait la Ville haute et dont les ancêtres avaient émigré en Angleterre, à la révocation de l'Édit de Nantes. Je rencontrais chez lui une petite colonie anglaise installée dans les quartiers solitaires de la vieille ville, et je m'étais lié notamment avec une dame écossaise nommée Mrs Jenkins, qui collaborait à plusieurs périodiques d'outre-Manche. Elle avait déjà publié à Londres deux ou trois romans : *Cousin Stella*, *Skirmishing*, etc., très appréciés de l'autre côté du détroit, et elle correspondait amicalement avec Ruffini, Lanfrey et Henri Martin. C'était une femme d'une quarantaine d'années, peu jolie, grande, assez bien faite, avec de petits yeux bleus perçants et très spirituels. Aimable et bonne, ayant une grande largeur d'esprit, elle appartenait au parti protestant libéral et comptait parmi les fervents partisans de l'unité italienne. Abonnée de *la Revue des Deux Mondes*, elle y

1. Voir la *Revue* du 1er septembre 1899.

avait lu *Sylvine* et, comme elle aimait la poésie, elle m'accueillit avec cette cordialité britannique qui vous met sur-le-champ *at home*. Je passais dans sa maison de nombreuses soirées, et je m'y trouvais en plein milieu lettré et artiste. Je m'étais remis à l'anglais; nous lisions ensemble Wordsworth, Keats, Shelley, Tennyson, et de plus j'entendais chez elle d'excellente musique. Son salon, dans ce petit coin du Barrois, était pour moi une véritable oasis poétique; elle joignait à une culture variée, un jugement très sûr, un goût très exercé, et ses conseils me faisaient grand bien.

Après avoir redouté le séjour de Bar-le-Duc, j'y vivais au demeurant fort heureux, partageant mes journées entre un agréable commerce littéraire et de longues promenades à travers bois. Pendant les premières semaines de l'été, la vallée de l'Ornain est pleine de fraîcheur; toutes les nuances du vert s'y succèdent : vert doré des prairies, vert tendre des vignobles, vert bleu et vaporeux des forêts à l'horizon. Au mois de juin, ces forêts du Barrois sont adorables. Partout des chants de rossignols, des sifflets de merles, des roucoulements de ramiers et le double appel mélancolique du coucou invisible. Partout un frissonnement de fleurs sauvages dont les noms seuls suggèrent des rêves idylliques et de mythologiques symboles : l'ancolie bleue, l'acté en épis, la Circé, l'anémone Sylvie, la dame d'onze heures, l'aspérule odorante, le mayanthème. Je me plongeais dans la verte profondeur des futaies comme en un bain enchanté. J'y évoquais des ombres fuyantes de dryades et de napées. C'était une amoureuse griserie, mais toute autre que la sensuelle griserie de la Touraine. Elle avait quelque chose de plus pur, de plus fort, de plus idéal. Je trouvais dans la verdeur de la forêt une inspiration féconde, réconfortante, autrement efficace que dans la molle atmosphère tourangelle. J'y buvais une sève de poésie tonique et salubre, et j'en revenais mieux préparé à la lutte pour la vie.

J'allais, en effet, avoir besoin de toutes mes forces pour triompher des résistances opposées à la réalisation de mes projets. J'arrivais à un tournant de route où devait se décider mon avenir. J'attendais chaque jour ma nomination à un emploi supérieur, mais je n'avais aucune ambition administrative et mon seul désir était d'obtenir un poste à Paris. Ma

famille, au contraire, voulait me conserver près d'elle et m'y voir suivre tranquillement la filière. Or plus que jamais je me répétais le mot de Balzac : « Tout artiste qui reste en province passé trente ans est perdu pour l'art ». Je sentais qu'à Paris seulement je pourrais trouver un éditeur, publier mes vers et me frayer un chemin dans le monde des lettres. Je ne me souciais pas de contrecarrer ouvertement la volonté paternelle, en donnant ma démission et en me jetant sans ressources pécuniaires dans les hasards de la vie parisienne. Il me fallait donc avant tout m'assurer d'une position qui me permît de vivre honnêtement à Paris, en attendant que la littérature me donnât le moyen de subsister sans rien coûter à ma famille. Précisément mon nouveau Directeur général venait de créer des emplois de rédacteurs à l'Administration centrale et les titulaires devaient être choisis parmi les rédacteurs de province. C'était tout à fait ce qu'il me fallait; seulement il y avait beaucoup d'appelés et peu d'élus : neuf ou dix tout au plus pour toute la France. Je posai bravement ma candidature et je fis plusieurs voyages à Paris afin de me ménager des intelligences dans la place. Malheureusement je n'avais au ministère aucun ami influent et on ne me cachait pas que les protecteurs jouaient un grand rôle dans l'affaire. Je savais toutefois que le Directeur général, ayant lu l'*Abbé Daniel*, se montrait bien disposé et j'espérais un peu être compris dans la première promotion. Il n'en fut rien; au lieu de m'appeler à Paris, on me nomma à Amiens où je fus chargé du service domanial maritime dans la zone comprise entre la baie d'Authie et le Tréport. A la vérité, on me fit entrevoir que ce n'était qu'un acheminement vers l'Administration centrale et, avec ce bon *billet à La Châtre* en poche, je m'en allai prendre possession de ma nouvelle résidence.

De ce séjour dans la Somme je ne garde en mon souvenir que l'impression confuse de six mois de vie nomade et laborieuse. Allées et venues continuelles d'Amiens à Saint-Valéry, pérégrinations à travers les renclôtures de l'Authie, les dunes du Crotoy, les sables mouvants de Cayeux et les prés salés de la Bresle. Sur le fond grisâtre de cette existence vagabonde deux ou trois épisodes à peine se détachent avec un peu de netteté et de couleur.

D'abord mon passage à Paris au moment de ma nomination. Je me revois dans une chambre de l'*Hôtel Sainte-Marie*, en compagnie de l'ami Tristan qui est venu y passer cinq jours avec moi. La matinée est pluvieuse, le jour maussade. Tristan, encore au lit, me regarde d'un air apitoyé endosser ma redingote noire et me préparer à rendre visite aux gros bonnets de l'Administration. Tristan n'a pas un grain d'ambition et, en se recroquevillant dans ses couvertures, il me plaint ironiquement de courir au ministère par cette pluie battante. Me voilà cheminant le long des arcades de la rue de Rivoli et de la rue Castiglione. Je monte avec un léger frisson l'escalier J de l'administration des Domaines et j'entre dans l'antichambre encombrée de solliciteurs. Enfin mon tour arrive et je suis admis dans le cabinet directorial : une grande pièce à boiseries blanches, décorée dans le style du premier Empire, avec, au milieu, un magnifique bureau aux cuivres ciselés par Gouttières et qui a dû appartenir à quelque fermier général. Mon grand chef est adossé à la cheminée; c'est un homme d'une quarantaine d'années, svelte, maigre, blond et pâlot, avec des moustaches et une impériale, des yeux vifs, froidement fouilleurs. Il est vêtu négligemment d'une jaquette noire, d'un pantalon à carreaux bleus, dans les poches duquel ses mains s'enfoncent sans souci du décorum. Je le remercie de m'avoir nommé à Amiens, mais je ne lui cache pas que mes prédilections sont toujours pour l'emploi de rédacteur à Paris. Il sourit vaguement et me répond d'un ton bref que le nombre des emplois disponibles est petit et le nombre des solliciteurs très grand, mais qu'il se souviendra de moi, le cas échéant : « Je sais, ajoute-t-il, que vous vous occupez de littérature; mon Dieu, je ne m'oppose pas à ce que mes agents emploient leurs loisirs « à des jeux d'esprit »; mais leurs loisirs seulement!... Je vous ai nommé à un poste de combat, tâchez de vous y distinguer.... » Puis avec un beau geste administratif : « Allez, et faites-nous de bonne besogne!... » Et me revoilà dans l'escalier, regrettant de n'avoir pas insisté davantage....

— Saint-Valéry, au mois d'août, pendant les régates. Un matin bleu et limpide. J'ai quitté la ville en compagnie d'un ancien camarade de collège retrouvé à Amiens, et bâton en main, nous avons projeté de longer la mer jusqu'au Tréport.

Nous gagnons Cayeux, un triste village à demi enfoui sous les sables et où l'on a comme un avant-goût du Sahara. Un talus de galets sépare la dune de la mer grise et sauvage, dont le ressac bat la grève avec un bruit lugubre. De là, en cheminant sur le sable à marée basse, nous atteignons le Bourg d'Ault, qui semble un village breton égaré en Picardie. Bâtie dans l'échancrure de deux hautes falaises crayeuses, l'unique rue du Bourg dévale avec ses maisons à pignons sculptés et la vieille tour normande de son église rongée de mousse. Nous y faisons halte pour déjeuner et n'en repartons qu'au soleil déclinant. Le soir tombe, une cloche tinte dans l'église; des baigneurs et des baigneuses regagnent languissamment leur logis et, dans le fond, la mer houleuse et verdâtre poursuit sa plainte. Nous grimpons sur la falaise et nous continuons notre route dans une demi-obscurité. La nuit est tout à fait descendue; un profond silence nous enveloppe; le ciel fourmille d'étoiles. A cent pieds au-dessous de nous, nous entendons les vagues qui s'enflent et remontent à l'assaut du rocher. Puis la lune qui se lève du côté de Dieppe, jette sur la Manche un long réseau d'argent et nous permet de nous rendre compte de la beauté de cette mouvante étendue. Au loin, le phare tournant de Dieppe apparaît et disparaît tour à tour comme un énorme feu follet. Pas un bruit, si ce n'est la profonde respiration de la mer. Nous montons et redescendons un sentier capricieux qui longe la marge de la falaise. Nous récitons des vers, nous évoquons les souvenirs communs de notre vieux collège et notre enthousiasme nous empêche de nous apercevoir de la fatigue. Enfin vers dix heures nous distinguons les lumières du Tréport et nous y descendons, affamés, pour souper et nous coucher....

— Saint-Valery encore, mais cette fois par une tiède fin d'automne. La saison tire à sa fin; pourtant on prend encore des bains de mer mitigés d'eau de Somme. Dans cette modeste station assez mal fréquentée, tout est à l'avenant : demi-toilettes, demi-fortunes, demi-monde, demi-vertus. Une après-midi, à l'heure du bain, nous voyons arriver sur la jetée deux dames très coquettement habillées. La plus jeune a dix-huit ans au plus; sa mère, assez bien conservée, est une petite

brune, grassouillette, avec des traits chiffonnés et fanés. La jeune fille est bien faite, agréablement formée, brune comme la mère, avec un teint d'une blancheur éblouissante. Tandis que la maman s'assied à l'ombre pour lire un roman, la fille, entrée dans une cabine, en sort dix minutes après, vêtue d'un costume de bain très collant, très écourté, et coiffée d'un filet de chenille rouge qui emprisonne la masse de ses cheveux noirs. Elle descend vers la plage, plonge dans l'eau, s'y ébroue, puis brusquement enlève sa résille qu'elle lance sur le sable. Son opulente chevelure ruisselle, encadrant étrangement ce blanc visage, où brillent deux yeux noirs, vifs et câlins.... — Le soir, je les retrouve à la table d'hôte. La mère est veuve d'un gentillâtre du voisinage, qui l'a épousée *in extremis* pour régulariser une liaison déjà ancienne et pour légitimer la petite, qui se nomme Jacqueline. Ces dames habitent hors de la ville, aux Corderies, un pavillon situé à la lisière des bois. Entre baigneurs, on se lie vite.... Je suis le voisin de table de Jacqueline et je ne me prive pas de causer avec elle. — Intelligente, expansive, nullement façonnière, elle a une certaine culture et semble fort avancée pour son âge. Elle a dû être élevée à la diable, dans un milieu demi-artiste et demi-bohème; mais elle garde avec cela des étonnements candides et une inconscience du mal qui empêchent de prendre avec elle de trop grandes libertés. Sa conversation est amusante. Elle raffole de Musset et a lu Balzac. Un soir que nous dissertons sur les parfums préférés, je lui cite un passage du *Lys dans la Vallée* où Vandenesse parle de la senteur qui émane des prés en fleurs : « Une petite herbe, la *Flouve odorante*, est un des principes de cette harmonie de parfums amoureux. Aussi personne ne peut la garder impunément près de soi.... »

— Vraiment, dit Jacqueline, en ouvrant tout grands ses yeux noirs humides, il y a une herbe pareille?... Je voudrais la connaître!... »

La mère ne gêne nullement nos entretiens; au contraire, elle paraît charmée de cette intimité. J'accompagne ces dames à la promenade; nous prenons le thé ensemble, en rentrant — et parfois, avec quelques baigneurs et baigneuses, nous organisons des pique-niques aux environs. La campagne est charmante : très verte, très accidentée, ayant déjà la fraîcheur

plantureuse et robuste de la nature normande. Un après-midi, nous allons dîner en bande au bois des *Bruyères*. La compagnie est assez mêlée : le côté des hommes, où des peintres et des officiers de la garnison prochaine sont en majorité, a encore un peu de tenue ; mais le côté des dames exhale une forte odeur de balais rôtis. La présence de Jacqueline, la seule jeune fille de cette société panachée, ne refrène ni les langues ni les gestes ; elle n'arrête ni les plaisanteries salées, ni les privautés gaillardes. Au dessert, on se jette des fruits à la tête et on boit dans le verre de sa voisine. Agacée et très nerveuse, Jacqueline se lève brusquement et annonce qu'elle va cueillir un bouquet dans les prés. Je quitte ma place à mon tour et j'offre de l'accompagner.

— C'est çà, dit la mère avec empressement ; allez, jeunesse !... Ne vous perdez pas en chemin surtout....

— Appelez-nous quand vous partirez, recommande la jeune fille, nous vous rejoindrons sur la route !...

Serrée dans un mantelet, dont ses bras croisés tendent l'étoffe sur son jeune buste ; avec une ondulation lente de tout le corps, elle descend un sentier caillouteux. Je la suis, admirant la grâce voluptueuse de sa démarche. Derrière nous, le jour se meurt doucement ; le vent nous apporte les rires des convives du pique-nique. Nous arrivons à la prairie déjà veloutée par la vapeur du soir.

— Voici, dit Jacqueline en riant, le cas de nous édifier sur la flouve odorante. Trouvez-moi cette herbe merveilleuse !....

Je lui montre la frêle graminée aux épis blonds, qui donne au foin son odeur amoureuse. Elle cueille çà et là des menthes, des reines des prés et des flouves, penche son blanc visage sur ce sauvage bouquet et entre les tiges, je vois luire ses yeux ensorcelants. Cependant la prairie s'enténèbre ; il est temps de revenir sur nos pas. Nous regagnons la pelouse où on a dîné.... Plus personne ! Nos compagnons sont partis sans s'inquiéter de nous. Jacqueline reste suffoquée et se mord les lèvres. Elle essaye de sourire d'abord pour masquer son humiliation, puis ses yeux se mouillent et tout d'un coup son chagrin éclate violemment. Je veux la consoler, je lui prends affectueusement les mains. Dans une crise de larmes, elle se laisse tomber dans mes bras en sanglotant :

— Voyez comme on me traite !... Ma mère me plante là....

Pourvu qu'elle s'amuse, le reste lui importe peu.... Ah! je suis trop malheureuse!...

Ces larmes, cette jolie tête roulée sur ma poitrine, le parfum de ces cheveux noirs à portée de mes lèvres, me troublent absolument; je murmure des phrases incohérentes, je couvre de baisers ses yeux et son cou.... Elle se serre tendrement contre moi en criant : — Je suis lasse de cette vie-là.... Je voudrais m'en aller bien loin... bien loin!

Ces derniers mots me ramènent dans le sentier battu de la réalité. Je compte repartir le lendemain pour Amiens. Je ne veux ni épouser Jacqueline ni abuser de cette minute d'abandon; par conséquent je m'efforce de rattraper mon sang-froid.

— Calmez-vous, dis-je paternellement, votre mère a sans doute pensé que nous prenions les devants.... D'ailleurs, les Corderies ne sont pas loin et nous y serons dans une demi-heure.

Je lui offre mon bras et nous cheminons rapidement le long de la route obscure. Elle est devenue taciturne. Un frisson lui secoue les épaules; de temps à autre elle lève vers moi un regard humide qui semble me murmurer : « Emmenez-moi... voulez-vous?... » et qui me met une inquiétante chaleur dans les veines. Mais je tiens bon, je suis héroïque. Nous continuons à marcher silencieusement et nous atteignons enfin les Corderies, où je remets mon Ariane entre les mains de sa mère, plus surprise qu'émue de nous revoir sitôt.... On m'invite à entrer, je refuse.... Alors Jacqueline se retourne vers moi, me lance un regard farouche : « Adieu! » s'écrie-t-elle et elle disparaît....

Et maintenant je me revois encore à Amiens par une sombre matinée de janvier. Je suis en train d'écrire à la lueur de ma lampe. Ma porte s'ouvre comme poussée par un coup de vent et mon Directeur, le sourire aux lèvres, s'avance avec une lettre à la main :

« Cachotier, murmure-t-il, tous mes compliments! Vous nous quittiez et vous ne nous en disiez rien! »

Je le regarde ébaubi; il me tend la dépêche officielle et je la parcours avec un sursaut de joie : le ministre m'informe que je suis nommé rédacteur à l'Administration centrale et m'invite à me rendre à Paris avant le 15 janvier.

VII

Le jour de mon arrivée au ministère, le premier camarade qui me fit accueil fut Edmond Gondinet. Il avait été nommé rédacteur un an avant moi et je l'avais connu pendant les voyages que je faisais à Paris pour poser ma candidature. Un commun point de départ avait servi à nouer notre intimité — tous deux fils de fonctionnaires, nous étions entrés dans l'administration pour obéir à nos familles et tous deux nous désirions en sortir, dès que la littérature nous assurerait le pain quotidien. — Nous nous rencontrâmes dans un couloir, au moment où, sur le coup de midi, il grimpait l'escalier qui menait à son bureau. Il portait la moustache et l'impériale, ce qui lui donnait une allure militaire qui le faisait prendre, sur le boulevard, pour un officier habillé en civil. Sa physionomie ouverte, éclairée par de beaux yeux au regard fin et pénétrant, souriait avec une expression de bonne humeur. Toute sa personne avait une rondeur cordiale, une simplicité bonne enfant, qui vous mettaient immédiatement à l'aise.

« Ha! ha! s'écria-t-il en m'apercevant, vous voici enfin des nôtres! Tant mieux!... Vous verrez qu'on est très bien ici pour travailler.... »

Il y était très bien, en effet. Même il avait installé dans son cabinet un hamac afin de pouvoir y rêver plus à son aise. On lui laissait les coudées franches. Grâce à l'amitié d'Augustine Brohan, qui l'avait recommandé à un personnage haut placé dans le monde officiel du second Empire, on ne le tracassait guère sur l'emploi de ses heures de bureau. Son chef, beau-frère de Sully-Prudhomme, aimait passionnément le théâtre et s'efforçait de lui ménager des loisirs. Gondinet demeurait hors de Paris, à Fontenay-sous-Bois, et ne donnait son adresse à personne, afin, disait-il, de dépister les fâcheux. Il arrivait de la campagne vers midi; sitôt installé dans son étroit cabinet éclairé par le jour terne d'une cour intérieure, il endossait son veston de travail, coiffait sa calotte noire, puis tirait d'un carton une cafetière à la Dubelloy et une lampe à esprit-de-vin. C'était l'heure du café et on voyait entrer à la file deux ou trois camarades qui venaient « tailler une bavette », tandis

que la bouilloire chantait sur la table encombrée de paperasses. On tournait la clef en dedans; on lisait les journaux, on récitait des vers; des discussions politiques ou littéraires s'engageaient, on s'invectivait même un peu, et tout cela était entrecoupé de sonores éclats de rire qui scandalisaient fort les employés sérieux du couloir.

Vers deux heures, chacun retournait à sa besogne. La mienne consistait dans « la suite et la surveillance du travail » des agents d'une vingtaine de départements. Sous la revision de mon chef et de mon administrateur, j'examinais les rapports des employés de la province, j'appréciais les résultats de leurs recherches et de leur contrôle, et je distribuais avec impartialité l'éloge ou le blâme. Il y fallait du tact et du flair, mais, en somme, ce n'était pas la mer à boire. Au bout de quelques semaines, j'avais acquis le tour de main nécessaire pour rédiger avec concision et mesure les brèves réponses qu'on envoyait dans les départements. Sauf pour les circonstances graves et exceptionnelles, cela se bornait à une série de formules, dont on se servait invariablement quand les mêmes cas se représentaient. C'était comme une collection de moules à gaufres de toute dimension : « L'Administration regrette que l'emploi du temps soit si mal justifié.... L'Administration exprime à M. X... toute sa satisfaction.... Si M. Z... continue à manquer de zèle, l'Administration se verra obligée de lui infliger un blâme sévère. » Tout en me servant de mes clichés, je me rappelais la crainte respectueuse avec laquelle les vieux employés de province accueillaient ces admonestations. Je revoyais mon père parlant avec une religieuse terreur des décisions administratives : « Si l'Administration le savait.... » ou bien : « Qu'en pensera l'Administration?... » Dans mon cerveau d'enfant je me figurais cette sacro-sainte Administration comme une vieille dame sévère et rechignée, armée d'un martinet et d'une balance, occupée sans cesse à peser rigoureusement les méfaits des employés et à leur donner de la férule sur les doigts. Et tout d'un coup j'étais pris d'un fou rire, en songeant que pour le quart d'heure cette vénérable « Administration », c'était moi, un jeune poète plus affairé à trouver des rimes riches qu'à tourmenter les malheureux agents.... J'expédiais rapidement l'éloge et le blâme, et sou-

vent après « la collation » je remontais dans le bureau de Gondinet, pour lui lire un fragment de poème ou un scénario de nouvelle. Il me donnait d'excellents conseils, car il avait une entente parfaite de l'art de la composition. Ses qualités d'homme de théâtre lui faisaient deviner sur-le-champ les détails dont on pouvait tirer un effet et qu'on devait mettre en saillie. A quatre heures, il quittait ponctuellement le ministère, courait à ses affaires, puis, rentré à la campagne, travaillait une bonne partie de la nuit.

Il achevait à ce moment une comédie en trois actes en prose : *Les Victimes de l'argent*. Quand la pièce fut au point, on réunit « le Cénacle » dans le cabinet du 3e étage, pour en entendre la lecture. On avait choisi un après-midi où les administrateurs étaient rassemblés en Conseil et où l'on risquait moins d'être dérangé. La lecture prit trois heures et je vous réponds qu'elles furent bien employées. Tout d'une voix on proclama que *les Victimes* étaient une œuvre remarquable et qu'aucun directeur ne s'aviserait de la refuser. La pièce fut reçue, en effet, au Gymnase, et jouée en plein été. Elle n'eut qu'un succès d'estime et fut fort malmenée par les critiques du lundi. Le bruit courait dans les couloirs du théâtre que l'auteur était fonctionnaire et qu'il avait usé d'influences politiques pour faire jouer sa pièce. Il n'en fallait pas davantage, en ce temps-là, pour indisposer la presse et on le fit bien voir à Gondinet. Saint-Victor et Sarcey furent particulièrement durs. Barbey d'Aurevilly, dans *le Figaro*, traita dédaigneusement l'œuvre et l'auteur, auquel il reprochait jusqu'au peu de prestige de son nom : « Il s'appelle Gondinet », écrivait-il, et usant de cette jonglerie de mots dont il était coutumier, il ajoutait : « Gondinet, pas même un gond!... »

Le lendemain, au ministère, les camarades qui n'étaient pas du « Cénacle » se jetèrent sur les journaux et, non sans une intime satisfaction, commentèrent les sévérités de la critique avec des mines hypocritement condoléantes. Les employés piocheurs avaient pour la littérature la haine sourde du bureaucrate absorbé tout entier par sa besogne et par les préoccupations de l'avancement. Quand on n'y a pas vécu, on ne se doute pas de ce qu'il s'amasse de sourdes animosités, de mesquines jalousies, de venimeuses rancunes dans ces capu-

cinières administratives des ministères. L'esprit s'y rétrécit, le cœur s'y endurcit, la dignité s'y abaisse et la fierté s'y perd. Pour une décoration, pour une augmentation de cinq cents francs, ardemment convoitée, on ne ménage ni les intrigues, ni les démarches humiliantes, et quand cette croix, quand ces cinq cents francs, si impatiemment attendus, sont distribués ailleurs, à la suite d'un caprice ou d'un passe-droit, il faut entendre les désespoirs, les cris de colère, les récriminations amères de la troupe déçue. On s'y chamaille, on s'y déteste avec d'autant plus de virulence qu'on est condamné à demeurer porte à porte. Dans tous ces cerveaux irrités par la convoitise se développent rapidement des germes de vilenie et de férocité. Derrière les piles des cartons verts, des machinations perfides s'ourdissent silencieusement. — On ne pardonnait pas à Gondinet les loisirs qu'on lui avait ménagés dans sa division, et les collègues, jaloux de nos réunions intimes « à l'heure du café » se rattrapaient en prenant texte des feuilletons du lundi pour dauber le malheureux auteur et lui refuser toute espèce de talent.

Gondinet laissait gloser; l'insuccès des *Victimes* l'avait attristé, mais non découragé. « Je me suis trompé, disait-il, c'est à recommencer. » Il se remit au travail, passant les nuits, rebâtissant vingt fois une scène, réduisant trois actes en un seul, luttant contre les mauvais vouloirs, avec cette dignité modeste, cette énergie têtue dont sont doués les talents réellement viables. En 1866, il reparut au Gymnase avec un acte en vers : *Les Révoltées*, qui fut très bien joué par Mlle Delaporte et Mme Fromentin et eut un nombre assez respectable de représentations. Le succès néanmoins resta douteux et la presse ne désarma pas encore; mais Gondinet, pendant les répétitions, avait conquis l'amitié de Montigny. Le Directeur, reconnaissant en lui un homme de théâtre, l'engagea à écrire pour le Gymnase une nouvelle pièce en vers, et à la fin de l'année, notre ami lui apportait *la Cravate blanche* : une saynète à trois personnages, en vers libres, pleine de mouvement et de gaîté. Cette fois le succès fut très franc et la pièce très applaudie. Blanche Pierson, qui y jouait un rôle d'ingénue, nous séduisit tous par la grâce de sa beauté printanière. Je retrouve dans un vieux carnet de ce temps-là un sonnet que

je rimai pour elle, au sortir de la « première » et que Gondinet lui apporta le lendemain :

Elle est blanche, elle est blonde et son grand œil mutin
A travers les cils bruns luit, noyé de tendresse;
Son épaule pulpeuse a des tons de satin;
Ses pieds sont d'une enfant, ses bras d'une duchesse.

Mais ce qui charme plus encor, c'est la jeunesse
Et l'exquise fraîcheur de son rire argentin :
Le rire aime sa lèvre, il y revient sans cesse
Comme l'abeille d'or revole aux fleurs du thym.

Sa gaîté jaillit comme une source d'eaux vives.
Elle a ces airs de vierge et ces mines naïves
Qui font perdre la tête aux Chérubins rêveurs.

C'est une comédienne et c'est une ingénue :
Sa grâce prend les yeux, son talent prend les cœurs
Et l'Art à sa beauté chante la bienvenue.

Le nom de Gondinet émergeait de la pénombre. Un détail caractéristique affirma pour nous cette notoriété naissante. A partir des représentations de *la Cravate blanche*, l'escalier administratif qui conduisait au bureau du rédacteur fut souvent gravi par de jolies personnes qui venaient solliciter un rôle ou une audition. Les quêteurs de collaborations commençaient également à envahir le cabinet aux cartons verts. Dès cette époque, Gondinet savait mal résister aux demandes des fâcheux et nous voyions se succéder chez lui d'excentriques visiteurs, au cerveau plein de chimères, aux poches bourrées de manuscrits. Il y avait, entre autres, un musicien grec auquel Edmond avait eu l'imprudence de parler d'un projet de drame épique sur les Souliotes et Ali de Tebelen. Ce Grec, qui s'exprimait dans un étrange baragouin levantin, s'était offert à collaborer à la pièce pour la partie musicale. Chaque jour, on l'entendait du fond des couloirs entonner d'une voix de fausset de prétendues mélodies albanaises.

Gondinet le recevait avec sa bonté ordinaire, mais il n'utilisait pas une note de sa musique, et ce fut, je crois, Léo Delibes qui se chargea de l'orchestration, lorsque le drame de *Libres*, fut représenté à la Porte-Saint-Martin. A cette époque, Edmond avait totalement oublié le musicien grec, quand tout à coup il vit surgir ce Levantin qui réclamait sa part de collaboration. Il menaçait de faire un procès et Gondinet ne se

débarrassa de ses récriminations qu'en lui signant un bon sur la caisse de la Société des Auteurs.

A périodes fixes, on voyait aussi apparaître un grand garçon expéditionnaire ou commis d'ordre aux Douanes. Il s'asseyait résolument au coin du feu, tirait de sa poche une comédie en cinq actes en vers, et la lisait tout d'une traite sans laisser à l'auditeur le temps de dire ouf! Inutile d'ajouter que la pièce était inepte. Gondinet essayait de le décourager en douceur. L'autre écoutait avec déférence, saluait... et reparaissait, la semaine d'après, avec une nouvelle pièce en cinq actes, mais en prose cette fois. Trop bienveillant pour le mettre à la porte, Edmond aux abois s'avisa d'un biais pour l'éconduire. Dès que le gêneur était installé avec son manuscrit, le garçon de bureau auquel on avait donné le mot, entrait d'un air de pontife et s'exclamait : « Monsieur Gondinet, on vous demande chez M. l'administrateur pour l'affaire Pallix.... » Gondinet s'excusait, reconduisait poliment l'homme aux manuscrits jusqu'au bout du couloir et revenait chez lui s'enfermer à double tour.

Vers janvier 1868, il donna au Gymnase une comédie en vers, le *Comte Jacques*, qui réussit médiocrement et ne tint pas longtemps l'affiche. Il avait travaillé sa pièce avec amour et espérait un succès. Néanmoins ce mécompte ne découragea ni l'activité d'Edmond ni le bon vouloir de Montigny. Le directeur avait foi en l'auteur débutant, et il lui suggéra l'idée d'un acte où se trouveraient groupées toutes les actrices du Gymnase — il y en avait beaucoup et de très charmantes. — Au bout de quelques semaines, Gondinet paracheva le joli tableau de genre qui a pour titre : *Les Grandes demoiselles*, et après quinze jours de répétitions, la pièce fut représentée. Elle réussit merveilleusement. Tous ceux qui fréquentaient le théâtre, à cette époque, se souviennent de ce petit acte mis en scène avec un goût parfait, où une action rapide et légère montrait dans leur prime fleur la beauté et le talent de Mlles Pierson, Angelo, Massin, Judic et Céline Chaumont; où la gaieté et la verve pétillaient comme la sève mousseuse d'un vin généreux. Tout Paris venait applaudir *les Grandes demoiselles*, et l'auteur passait brusquement du demi-jour à la pleine lumière de la notoriété. Il était lui-même stupéfait de ce succès inespéré, arrivant tout à coup à propos d'une piécette à la-

quelle il avait attaché si peu d'importance. Il ne réfléchissait pas que c'est là un phénomène assez fréquent dans la vie littéraire. Chez un écrivain bien doué, les tentatives même infructueuses servent au développement du talent; la production persévérante accumule en lui, à son insu, des forces cachées, des ressources nouvelles, qui n'attendent qu'une secrète conjonction d'astres pour se manifester d'une façon éclatante. Vienne une occasion propice, et le succès récompense largement l'auteur de tous ses efforts obscurs, de tous ses recommencements douloureux.

Maintenant la fortune lui souriait. Les directeurs le choyaient. Il était dans le plein épanouissement de ses qualités maîtresses : l'esprit alerte avec une fine pointe d'observation railleuse, le rire sain et franc sans grossièreté, la mesure et une certaine délicatesse même dans le gros comique, le don du mouvement et une remarquable entente de la scène. Il résigna ses fonctions de rédacteur au ministère et se donna tout entier à la littérature théâtrale. C'en était fini de nos journées de camaraderie et de bon voisinage. Le courant de la vie littéraire nous emportait dans des directions différentes et, absorbés tous deux, lui par des sujets de pièces, moi par mes projets de romans, nous passions des mois sans nous rencontrer. Mais je prenais part aux émotions de chacune de ses « premières ». Elles se succédaient avec une étonnante rapidité. Pendant vingt ans, la fécondité de Gondinet fit l'admiration des gens de théâtre. Comédie sérieuse ou bouffonne, drame, opéra-comique, saynète et féerie, il abordait tous les genres avec la même périlleuse habileté. Beaucoup de ses pièces réussissaient à souhait, comme *Gavaut, Minard et Cie*, *le plus Heureux des trois* (avec Labiche); *le Panache*, *le Club*, *le Homard*, *Tête de Linotte*; d'autres avaient un succès contesté; quelques-unes tombaient à plat. Il jouissait des victoires ou subissait les revers avec une égale philosophique bonne humeur. « J'ai, me contait il en riant, un excellent criterium pour être fixé sur la valeur de mes pièces. » Quand, au lendemain d'une première, je me promène sur le boulevard et que de simples connaissances viennent me taper dans le dos, je me dis : « Je tiens un succès; » si, au contraire, je vois mes amis faire un écart et se dérober, je n'ai plus de doute : c'est un four. »

L'habileté scénique de Gondinet l'entraîna malheureusement sur une pente où il ne trouva que les mécomptes et les fatigues d'un travail excessif. Les directeurs abusaient de lui et l'engageaient, souvent à son insu, dans des aventures dont il acceptait ensuite vaillamment la responsabilité. Les débutants dont la pièce ne marchait pas le harcelaient pour obtenir un conseil ou une promesse de collaboration. En vain il se réfugiait aux environs de Paris, en des retraites mystérieuses où ses plus intimes amis n'avaient même point accès; les solliciteurs le guettaient à la porte des théâtres ou sur le seuil des gares. Pris tout le jour par des répétitions, passant une grande partie de la nuit à écrire ses pièces ou à rebâtir celles des autres, il se surmenait à ces besognes fiévreuses. Un jour, je le rencontrai, excédé, énervé, découragé. « Ah! mon ami, s'écria-t-il, que vous êtes heureux de faire des romans.... Au moins, vous, vous avez la sécurité dans le travail.... Au théâtre, on ne peut compter sur rien et c'est toujours à recommencer! »

Sa santé s'altérait. On lui ordonna de se reposer et de voyager, mais il ne pouvait supporter l'oisiveté et revenait impatiemment se remettre à la chaîne. La dernière fois que je l'aperçus, ce fut à une messe de mariage. Je le trouvai terriblement changé et vieilli. Il ne put rester jusqu'à la fin de la cérémonie et, quand je le cherchai pour lui serrer la main, il avait déjà regagné sa chambre de malade.

Je ne devais plus revoir que son cercueil voilé de noir et jonché de fleurs, au seuil d'une villa de Neuilly où il mourut en novembre 1888. Tandis que les feuilles des arbres pleuvaient silencieusement sur la pelouse du jardinet où nous attendions le départ pour l'église, je songeais aux années lointaines et à cet étroit cabinet, où j'avais connu Edmond Gondinet si vivant, si affectueux, si plein d'entrain. Je me rappelais nos bonnes heures de causerie, alors que nous nous lisions nos scénarios de pièces ou de romans, et je pensais que tout cela n'était plus qu'un impalpable souvenir. Démoli, le petit cabinet aux cartons verts; disparus pour la plupart, les camarades qui s'y réunissaient, et mort aussi, le garçon au cœur loyal, à l'esprit charmant, qui nous y accueillait avec un rire si cordial!... A la place qu'occupaient nos bureaux,

l'hôtel Continental allonge maintenant ses files de chambres banales. qui servent de gîte à des hôtes d'un jour sans cesse renouvelés.

VIII

Quand on me nomma à Paris, je crus tout d'abord avoir ville gagnée. Attaché au ministère à poste fixe, avec des fonctions agréables et faciles, je me voyais déjà dans le plein courant de la vie littéraire et mes plus ardents désirs se trouvaient réalisés. Il me semblait qu'il me suffirait de tendre la main pour atteindre et cueillir les succès que j'ambitionnais. Je m'aperçus bien vite que j'étais loin de compte. D'abord, à part quelques amis de ma famille, bons bourgeois paisibles qui se souciaient de la littérature comme d'une guigne, je n'avais à Paris aucune relation d'intimité. Mon refus de remanier de nouveau *Suzanne* m'avait à demi brouillé avec Buloz et il venait de me supprimer le service de *la Revue*. Mes anciens amis de l'École de Droit étaient tous retournés en province. Quant aux camarades de l'Administration, je vivais en bons termes avec eux; mais au coup de cinq heures, à la sortie des bureaux, chacun tirait de son côté, et notre camaraderie cessait au seuil du ministère. En attendant de pouvoir me mettre dans mes meubles, je m'étais logé économiquement dans un modeste hôtel de la rue Jacob, où je prenais mes repas à table d'hôte; ma sauvagerie provinciale m'empêchait de me lier avec mes commensaux, qui d'ailleurs m'attiraient médiocrement. Après dîner, peu tenté de remonter dans ma chambre, dont la banalité lamentable me dégoûtait du travail, j'errais mélancoliquement par les rues du quartier latin. J'entrais dans un café ou dans un cabinet de lecture; mais bientôt fatigué de cette claustration dans une salle à l'atmosphère surchauffée et aux lumières aveuglantes, après avoir parcouru un journal ou feuilleté un livre, je me remettais à longer les trottoirs. Semblable à l'homme dont parle Edgar Poe, je recherchais les rues où la foule grouillait épaisse et bruyante. La sensation de mon lugubre isolement n'en devenait que plus pénible. La nuit d'hiver était le plus souvent pluvieuse et maussade. Je stationnais devant les magasins les mieux éclai-

rés, amusant mon désœuvrement à la contemplation des boutiquières accoudées à leur comptoir. Je suivais d'un œil d'envie les couples d'étudiants et d'étudiantes qui montaient gaiement vers Bullier. Puis, las d'errer sans but, je reprenais, à travers les rues boueuses, le chemin de mon hôtel. Dans mon esseulement, j'éprouvais une sorte de soulagement à être frôlé et interpellé au passage par les filles qui cherchaient aventure à l'angle des carrefours. Je subissais jusqu'à la nausée l'horreur de la solitude en plein Paris, cent fois plus affreuse et déprimante que la solitude de la province, et je rentrais découragé dans mon inhospitalière chambre meublée.

Pour comble de malchance, je tombai malade. Il y avait dans mon quartier une épidémie de petite vérole, et, en ma qualité de nouveau venu, je fus l'un des plus sévèrement atteints. Pendant un mois, je restai claquemuré dans ma chambre, en compagnie d'une garde loquace et vulgaire qui m'assommait de son bavardage. Ma seule consolation était de conter ma détresse à l'ami Tristan. Quant à me plaindre à ma famille, je m'en serais bien gardé. J'avais voulu venir à Paris, et je sentais bien que je devais supporter seul la responsabilité de mes actes. Enfin le vent contraire qui m'avait accueilli à mon arrivée, se lassa de souffler. Dès que je fus sur pied, je résolus de quitter l'hôtel, de chercher un gîte meilleur, où j'aurais de l'air et de la lumière et que je meublerais à ma fantaisie.

Après bien des perquisitions, je découvris, rue de Fleurus, un petit appartement au cinquième, qui me sembla tout à fait à souhait et où je m'installai aux premiers jours de printemps. Mon cabinet de travail et ma chambre à coucher donnaient sur la rue. Les fenêtres ouvraient sur un balcon d'où mes regards embrassaient les verdures du Luxembourg et les coteaux de Sèvres et de Meudon. C'était un vrai nid de poète et dès que je l'eus accommodé à mon gré, je repris goût au travail. Levé avant cinq heures, je voyais les premiers rayons roses courir sur les cimes moutonnantes des marronniers; la rue, tout au fond, était encore silencieuse, mais déjà les martinets viraient dans l'air bleu en jetant des cris aigus; l'Angélus sonnait à Saint-Sulpice, aux Carmes et dans tous les couvents du voisinage, et ces notes matinales étaient comme une allègre invitation à l'activité de l'esprit.

J'avais résolu, cette fois, d'écrire une œuvre en prose et de la faire accepter à *la Revue*. Je commençai un petit roman de la vie de province — l'histoire d'un amour délicieusement coupable, qui se développait en pleine nature, dans un coin du Poitou où j'avais vécu autrefois, et qui finissait d'une façon tragique. — Je travaillais avec un entraînement joyeux à cette nouvelle qui avait pour titre *Lucile Désenclos* et que je terminai vers la fin de 1865. Je la portai à de Mars, qui me promit de lire promptement mon manuscrit; malheureusement une maladie de cœur l'emporta dans le courant de 1866 et ce fut à Buloz en personne que j'eus affaire, lorsqu'il s'agit de la lecture et de l'acceptation définitive de ma copie. Cela n'alla pas tout seul. Ce fut alors que j'appris à bien connaître ce terrible homme, bourru et hérissé comme la bogue d'une châtaigne, et chez lequel tant de solides et rares qualités s'unissaient à d'insupportables défauts de caractère. Ce fut aussi sous sa férule, que j'appris sérieusement mon métier. Il avait le verbe amer, la main rude et ne ménageait pas l'amour-propre des jeunes auteurs. Dur pour lui-même et pour les siens, il frappait comme un sourd sur ceux qui l'entouraient. Très chiche de compliments, il était en revanche prodigue de remarques désobligeantes. Ses remontrances, si elles avaient le mérite de la franchise, n'en étaient que plus cruelles et il ne se lassait jamais de les répéter. Il avait l'humeur hargneuse et les tenaces morsures d'un boule-dogue. Sa bouche chagrine semblait avoir désappris de sourire. Ses enfants tremblaient à son approche. Ayant, à dix ans, débuté par garder les troupeaux dans les Alpes savoisiennes, il avait été emmené à Genève par un pasteur, M. Naville, étonné de sa précoce intelligence. D'abord apprenti imprimeur, puis prote, il était devenu, à force d'énergie, directeur de Revue, puis administrateur du Théâtre-Français; mais il avait gardé ses rudes habitudes de pâtre. Il entendait mener les artistes, les gens de sa famille et ses collaborateurs, comme les moutons qu'il faisait paître jadis sur les versants du Salève.

Oui, Buloz était un terrible homme, mais c'était un caractère et une volonté. Il a été pour beaucoup de ses collaborateurs un désagréable mais précieux éducateur. Il était doué d'un impeccable flair littéraire. Quand il vous avait signalé,

avec sa rudesse coutumière, un passage défectueux, il était incapable d'indiquer lui-même ce qu'il fallait faire pour le corriger, mais on pouvait être sûr qu'il avait raison et que la phrase ou la page marquée au crayon rouge devait être remise à la forge. Les longueurs, les obscurités, les fautes de composition n'échappaient jamais à son attention sans cesse en éveil; il mettait sûrement le doigt sur les morceaux mal venus et les auteurs se repentaient rarement d'avoir écouté ses conseils tyranniques. Pour mon compte, pendant les mois qui précédèrent la publication de *Lucile*, je reçus plus d'un coup de boutoir et je passai plus d'une heure pénible en tête à tête avec ce directeur têtu et bougon, mais ce douloureux apprentissage me fut profitable. J'y appris à être court et à chercher le mot juste, à établir les préparations nécessaires à la clarté du récit et à la logique du dénouement. Je dois beaucoup à Buloz et je me fais un devoir de rendre à sa mémoire ce témoignage de reconnaissance. Bien qu'il fût ménager de son argent, il ne lésinait pas sur les épreuves et ne se plaignait jamais quand on les lui renvoyait zébrées de corrections. Tout en regimbant contre ses exigences, je remaniais, je raccourcissais ma nouvelle et j'étais forcé le plus souvent de reconnaître la justesse de ses objections. Buloz ne vivait que par et pour sa Revue et il avait réussi à donner à ce recueil périodique une autorité et une notoriété jusque-là inconnues en France. Parfois, le matin, je le trouvais au coin de son feu, assénant avec colère des coups de pincettes sur ses tisons et rêvant sans doute qu'il tapait sur l'un de ses rédacteurs. « Comment allez-vous, lui demandais-je timidement. — Mal, répondait-il d'un air maussade, mal... puisque votre nouvelle ne marche pas.... » *Lucile* parut enfin, en octobre 1866, diminuée de moitié, mais certainement ayant gagné comme forme et comme intérêt. Il me la paya à raison de deux feuilles, suivant les habitudes de *la Revue*, mais il n'ajouta pas à mon salaire la moindre parole complimenteuse. J'ai déjà dit qu'il était chiche de paroles aimables; il pensait sans doute que les éloges gâtent les écrivains et leur suggèrent des prétentions fâcheuses. Je ne lui ai entendu exprimer sans réserve son admiration que pour deux de ses collaborateurs : Alfred de Musset et Henri Heine; — il est vrai que tous deux étaient

morts. — « Ah! me disait-il, Heine, quel homme! quel génie!... Quand il m'apportait de la copie, je n'avais jamais rien à y corriger!... » Il était, du reste, peu expansif et peu charitable, quand il parlait des contemporains,... surtout de ceux qui avaient cessé d'écrire dans *la Revue*. Dans les derniers temps de sa vie, cependant, son humeur était moins âcre et son caractère s'était assoupli. Il causait plus volontiers et avec plus de bonhomie. Un soir, chez lui, à dîner, on parlait des relations de Musset avec Mme Sand : « J'ai gardé, dit-il, toutes leurs lettres, et la véritable histoire de leurs amours est là, dans mon secrétaire. » Je lui demandai s'il était vrai que Musset eût battu Mme Sand, et je lui citai un passage d'une des *Causeries du lundi* où Sainte-Beuve prétendait avoir assisté, dans les bureaux de *la Revue* à une scène très vive entre le poète et l'illustre romancière. D'après le critique, Musset aurait même levé sur son amie une badine qu'il tenait à la main, et chaque coup, cinglant la robe de la dame, marquait une raie de poussière sur la jupe de velours mal brossée.... « Sainte-Beuve, interrompit Buloz, était une méchante langue. Non, une seule fois Musset s'est livré à des voies de fait.... George et lui demeuraient alors quai Saint-Michel, et moi, j'habitais, rue des Beaux-Arts, un petit appartement contigu avec les bureaux de *la Revue*. Une nuit, on frappe à ma porte, j'ouvre et j'aperçois Sand qui se précipite chez moi, le visage bouleversé et les cheveux en désordre. « Alfred m'a battue, me dit-elle, j'en ai assez et je ne veux plus rentrer quai Saint-Michel.... Pouvez-vous, pour cette nuit, me donner l'hospitalité?... — Dame! repartis-je, je n'ai qu'un lit.... Mais si vous voulez en accepter la moitié!.... » « Elle réfléchit un moment, ajoutait naïvement Buloz, puis elle rouvrit ma porte en disant : « Eh bien! non, décidément, j'aime encore mieux retourner là-bas. »

Tandis que j'écrivais *Lucile Désenclos*, j'avais fait la connaissance d'André Lemoyne, un poète vers lequel depuis longtemps je me sentais sympathiquement attiré. Il aimait comme moi la nature et trouvait pour exprimer la beauté des paysages normands ou parisiens des notes très justes, un sentiment très délicat. J'ai rarement vu un poète plus convaincu, plus épris de son art, plus noblement et simplement coura-

geux qu'André Lemoyne. Ayant perdu sa fortune, il avait accepté à l'imprimerie Didot un emploi de 3000 francs qui l'astreignait à travailler pendant dix heures chaque jour, dans un grand hall vitré où étaient rassemblés tous les commis de la maison. Il expédiait consciencieusement sa besogne et trouvait encore le temps de composer d'exquis petits poèmes qu'il publiait à ses frais, en de précieuses plaquettes tirées à un nombre très restreint d'exemplaires. Petit, maigre, alerte, avec un profil d'oiseau, l'œil émerillonné et la bouche gourmande sous une moustache coupée en brosse, il avait à cette époque dépassé la quarantaine, mais paraissait plus jeune que son âge. Vif et léger comme une alouette, il traversait les chemins de la vie en les effleurant du bout de l'aile et ne s'y posait que lorsqu'il rencontrait une place ensoleillée à son gré. Pour lui, il n'y avait de sérieux au monde que ce qui touchait à son art. Le reste, philosophie, politique, morale, était classé dans la catégorie des choses prosaïques et ennuyeuses. Chercher le mot juste, l'épithète rare, faire chanter un beau vers, rendre avec précision un coin de paysage, c'était son unique préoccupation. Il produisait peu, travaillant mystérieusement et minutieusement; de temps à autre, il publiait dans une revue un court poème d'une forme irréprochable, plein de détails charmants et vrais. Dès qu'un peu d'argent lui tombait du ciel comme une manne, il satisfaisait voluptueusement une enfantine sensualité d'artiste, plus éprise de la sonorité des mots que de la réalité des choses. Son enthousiasme montait comme une mousse de champagne à propos d'une fleur nouvelle, d'un beau vers, d'un joli profil de femme; et de même, cette exaltation tombait à plat pour un rien : — une page mal écrite, une fausse note, une pluie intempestive....

Nous nous étions intimement liés et nous dînions souvent ensemble, tantôt rue Jacob, en compagnie de Georges Lafenestre, un autre vrai poète, très épris de l'art italien; tantôt à la pension Laveur où nous nous asseyions avec le paysagiste Lansyer, à la table où pontifiait Courbet, qui ressemblait à frère Jean des Entommeures. Ce dernier nous chantait au dessert des chansons populaires comtoises. Quand il en avait trouvé une à son gré, il la commentait avec une verve amusante et en détachait les plus jolis vers, qu'il répé-

tait à satiété, en les faisant valoir comme autant de joyaux :

« Ses cheveux qui flottent au vent
Ont une odeur de marjolaine.... »

« Hein! s'écriait-il en caressant sa barbe assyrienne, est-ce beau? Votre Homère n'a jamais rien dit de mieux!... »

Le dimanche, en été, nous nous en allions, Lemoyne et moi, déjeuner dans la vallée de l'Yvette ou aux Vaux de Cernay. La campagne le grisait comme un vin pur. Le passage d'un martin-pêcheur au fil de l'eau, la trouvaille d'une fleur non encore vue, le mettaient en verve. Il daubait alors les ingénieurs et les architectes, ses deux bêtes noires. Il les accusait d'avoir la haine des arbres et l'amour de la ligne droite. Or s'il y avait au monde une chose que détestât l'ami Lemoyne, c'était le plus court chemin d'un point à un autre. Il adorait les sentiers perdus, dont on ne voit pas la fin et, par une curieuse contradiction, ce poète naturaliste avait un faible pour les faux semblants et les belles chimères. Quand il mangeait, dans une auberge de village, un maigre poulet, il se récriait sur la saveur de cette volaille, « qui avait été certainement rôtie au *feu de bois* »: pour lui, un vin décoré d'un nom sonore était toujours excellent. Quand on essayait de le détromper, son visage se rembrunissait et il vous en voulait longtemps de lui avoir ôté ses illusions.

Peu à peu, je rompais ainsi la solitude dans laquelle j'avais mélancoliquement vécu en arrivant à Paris. Un jour, un professeur de chant, Antonin Guilliot de Sainbris, auquel j'avais accordé l'autorisation de mettre la *Chanson du Vannier* en musique, m'invita à dîner chez lui, et je devins bientôt un des habitués de ce salon Sainbris où une hôtesse aimable se plaisait à réunir chaque vendredi un groupe d'artistes et de poètes, tous jeunes pour la plupart et tous avides de se faire un nom dans les lettres ou dans les arts. Le premier soir où je vins dans cette hospitalière maison, la maîtresse du logis avait rassemblé autour de sa table Gounod, Amédée Achard, Sarasate, Diémer, Nadaud, et un jeune poète, Sully-Prudhomme, dont le premier recueil : *Stances et Poèmes*, venait d'éveiller l'attention non seulement des gens du métier, mais aussi du public lettré. Ce fut une fête charmante où la poésie

alternait avec la musique. Sarasate et Diémer exécutèrent une fantaisie sur les motifs de *Faust*; Gounod chanta lui-même de sa voix à la fois voilée et pénétrante, deux de ses mélodies encore inédites : *Medjé* et le *Printemps*; et Sully-Prudhomme, pour se mettre à l'unisson, dit un sonnet qui devait faire partie de son nouveau livre : *Les Épreuves* et où se trouvent ces beaux vers :

> La note est comme une aile au pied du vers posée;
> Comme l'aile des vents fait trembler la rosée,
> Elle le fait frémir plus sonore et plus frais....

A ce moment (1866), Sully était dans le plein de sa jeunesse; svelte, élégant, il avait un profil qui rappelait celui de Musset : la bouche légèrement sensuelle, à demi cachée sous une barbe châtaine; des yeux bleus imprégnés de rêverie et de tendresse, et d'épais cheveux bruns onduleux. Sa parole discrètement vibrante était câline et persuasive. Sa personne charmait comme une suave mélodie de Mozart, comme une limpide matinée d'été. Il était précisément à l'aube claire de sa renommée. Applaudi et fêté par les poètes, il avait conquis également la sympathie des femmes; leurs lèvres ravies répétaient avec admiration les jolis vers du *Vase brisé*. Étrange et capricieuse destinée des poèmes! Dans ce premier volume des *Stances*, on rencontre de nombreuses pièces où la pensée est plus profonde, le sentiment plus intime, la forme plus parfaite. Il y a *la Chanson de l'air*, *les Yeux*, *la Mémoire*; il y a ces belles strophes qui commencent par :

> Le meilleur moment des amours
> N'est pas quand on a dit : Je t'aime!...

et ce magnifique poème intitulé : *Dans la rue*, où le poète chante l'agonie d'un grand arbre traîné, verdoyant encore, dans les rues de Paris, au milieu de la foule qui s'arrête, rêveuse, à contempler le géant mutilé,

> Car ce chêne avait l'air d'une forêt qui passe,
> Et son dernier frisson serrait le cœur d'ennui....

Mais non, le public routinier et moutonnier s'est buté à cette petite pièce dont l'ingéniosité le charme, et pour beau-

coup de bourgeois, Sully-Prudhomme est resté longtemps « l'auteur du *Vase brisé* ».

Quelle hospitalière et délicieuse maison que celle des Sainbris, et comme l'accueil y était cordial, comme on y respirait un bon parfum d'art et d'intimité! Tout l'hiver, on y entendait d'excellente musique et on y rencontrait la plupart des *jeunes* d'alors, devenus plus tard presque tous célèbres : Henri Regnault y fréquentait, et Saint-Saëns, aussi François Coppée; Coquelin aîné y disait *la Grève des Forgerons*, Henri Cazalis, Villiers-de-l'Isle-Adam, Armand Renaud, d'autres poètes encore y apparaissaient par intervalles. Quand l'hiver finissait, les réunions se continuaient, plus attirantes et plus intimes, à Versailles où Mme de Sainbris possédait une agréable habitation, dans le voisinage des bois de Satory.

Au commencement de juillet 1866, la maîtresse du logis m'y avait invité à dîner. « Ne manquez pas de venir, m'écrivait-elle, vous vous trouverez en compagnie de fervents amis de la poésie; de plus, je vous ménage une surprise, pour le dessert. » Je n'avais garde de faire faux bond. A six heures, je débarquais à Versailles, et gagnant l'une des plus calmes rues du quartier Saint-Louis, je sonnais à la porte d'une blanche et avenante maison, qu'entourait à demi un jardin plein de grands arbres et de rosiers encore en fleurs. La plupart des convives étaient déjà là. J'en connaissais quelques-uns de nom, pour avoir lu leurs vers dans le premier *Parnasse contemporain*. L'un deux, Villiers-de-l'Isle-Adam, petit, pâlot, l'air fatal, le sourire sardonique et l'œil un peu égaré, était le plus intransigeant des *Impassibles*. Pour lui, la poésie consistait uniquement dans le choix et la juxtaposition de certains mots étranges, aux sonorités bizarres, aux assonances suggestives. A ses yeux, un sonnet sans défaut était celui où l'on faisait entrer le plus possible de coupes ingénieuses et d'épithètes rares, sans un soupçon d'émotion ni même d'idée. Comme je lui objectais qu'une pareille poétique devait produire des œuvres d'une froideur glaciale, il me lança un regard de dédaigneuse pitié et me répondit avec une solennité hiératique : « Monsieur, le marbre aussi est froid. » Un autre, Henri Cazalis, l'œil extatique, le sourire aimable; très naïf et très enthousiaste malgré ses poses d'homme désabusé,

chantait le *Nirvanah* et la vanité des illusions terrestres. Il nous récitait d'un air bon enfant des vers tout embrumés de mélancolie :

> Oh! je suis hanté, hanté par un rêve,
> Une idée étrange à me rendre fou!
> Le soir, quand sur moi la lune se lève,
> Je sens qu'en mon crâne il se fait un trou....

La maîtresse de la maison, avec un sourire indulgent, écoutait cette poésie funèbre, tout en parant de fleurs la table qu'on avait dressée dans le jardin, sous un couvert de tilleuls. Nous étions déjà assis autour du potage, quand un dernier convive arriva en coup de vent. C'était Henri Regnault. Je fus très fortement frappé de l'impétueuse énergie, de l'originale physionomie de ce garçon loyal et prime-sautier. Il y avait de la jeunesse et de l'*en-avant* dans toute sa personne; dans sa tête fière au front large, surmonté d'une forêt de cheveux crépus; dans ses yeux chercheurs, profonds, étincelants; dans sa voix vibrante. Il était en loge depuis quelques semaines, à l'École des Beaux-Arts, d'où il s'échappait pour venir dîner avec nous. En proie à la fièvre de l'exécution, il nous contait, tout en s'attablant, les doutes et les préoccupations qui l'énervaient. Il s'était mis avec ardeur au travail, très emballé d'abord par le thème imposé aux logistes : *Thétis apportant à Achille les armes forgées par Vulcain.* Mais l'inspiration ne venait pas, la figure de sa *Thétis* lui déplaisait; il la trouvait banale et, n'ayant plus que deux semaines devant lui avant la clôture des concours, il se décourageait et voyait déjà tout compromis. Néanmoins la jeunesse remontait à la surface de ce découragement, et il faisait gaiement honneur à l'excellent dîner de notre hôtesse.

Le vin de Bourgogne avait délié les langues, les discussions sur l'art et la poétique parnassienne recommençaient de plus belle, quand un frou-frou de jupes soyeuses, frôlant les bordures de buis, nous fit tourner la tête. C'était la surprise annoncée pour le dessert.

Dans l'encadrement fleuri des massifs de rosiers une jeune fille de dix-huit ans s'avançait. Assez grande, admirablement faite, blanche, blonde avec des yeux et des sourcils noirs, un large front intelligent, une bouche mignonne et impérieuse,

des traits fermes et purs, elle avait la démarche d'une jeune déesse. Dans un carnet de ce temps-là, je viens de relire des vers écrits en son honneur (nous lui en avons tous fait, alors, car tous nous avions pris feu à première vue). J'essayais à mon tour de rendre l'impression de cette

Figure saisissante
A la lèvre mobile, à la mate pâleur :
Blonds cheveux, longs yeux noirs, narine frémissante,
La bouche d'une enfant et le front d'un penseur....

Je la reconnus tout d'abord pour l'avoir remarquée au concert Pasdeloup, où elle applaudissait frénétiquement la symphonie en *ut mineur* et le prélude de *Lohengrin*. Pendant que les parnassiens s'empressaient autour d'elle, Mme de Sainbris me conta en quelques mots son histoire. Elle se nommait Augusta Holmès et habitait Versailles avec son père, un vieux savant qui l'avait élevée d'une façon excentrique. Très musicienne, remarquablement douée, elle composait des mélodies d'une couleur singulièrement originale sur des vers qu'elle rimait elle-même. Après qu'on eut pris le café et fumé au jardin, on rentra et la jeune fille se mit au piano sans se faire prier.... On ne nous avait pas trop vanté son talent. Pendant plus de deux heures, elle nous ensorcela avec son étrange voix de contralto, tantôt sourde et presque rauque, tantôt extraordinairement vibrante. Ses mélodies d'une éclatante couleur avaient un rythme bizarre, caressant et berceur comme le murmure d'une source, saccadé et emporté, pareil à une galopade de chevaux sauvages. Elle les chantait d'un air inspiré ; la tête haute, les narines palpitantes, avec la fougue capricieuse des tsiganes.

Nous battions des mains, nous ne nous possédions plus. Regnault surtout était enivré par l'originalité de cette musique et par la beauté de la chanteuse. Dans son enthousiasme exubérant, il s'écriait : « C'est une déesse, c'est une Walkyrie !... » Quand le piano fit silence, il était près de minuit ; mais nous étions montés à un tel diapason que nous ne pouvions plus nous quitter. Quelqu'un suggéra une promenade dans les bois de Satory ; on accueillit la proposition avec des cris de joie, et nos hôtes, toujours indulgents, eurent la bonté de nous accompagner, ne voulant ni gâter notre plaisir ni laisser sans

chaperon la jeune musicienne, au milieu de cette bande de poètes écervelés. Nous voilà grimpant le long des sentiers de chèvre jusqu'au sommet du bois. La nuit était tiède, le clair de lune promenait sa féerie à travers les futaies; les châtaigniers en fleurs exhalaient une odeur pénétrante. De temps en temps une voix chantait, ou bien une furieuse discussion esthétique s'élevait sous les branches. Henri Cazalis, très monté, lançait des imprécations lyriques aux bourgeois :

Vivez donc, mangez donc, dormez comme les bêtes,
Mais n'allez pas dans nos chemins,
Et prenez toujours garde, en raillant les poètes,
Aux foudres qu'ils ont dans les mains!

Je ne suis pas bien sûr qu'à ce moment-là chacun de nous ne fût pas sérieusement persuadé qu'il était en train de passer demi-dieu, tout au moins. Regnault, inquiet et nerveux, allait d'un groupe à l'autre, parlant de poésie, de musique, puis tout d'un coup tombant en de profonds silences. A une lisière, les étoiles reparurent; on se mit à causer astrologie et Augusta Holmès proposa à Regnault de lui dire la bonne aventure. Je la vois toujours, la tête à demi encapuchonnée dans un châle rouge, tenant gravement la main de l'artiste, tandis que Villiers-de-l'Isle-Adam frottait des allumettes pour permettre à la devineresse de distinguer la ligne de vie de la ligne de chance....

Nous revînmes par la pièce d'eau des Suisses. En rentrant à Versailles, près de la grille qui ouvre sur la rue de l'Orangerie, les gens de l'octroi, dévisageant d'un œil soupçonneux cette bande de promeneurs attardés, nous demandèrent si nous n'avions rien à déclarer :

— Nous avons de la poésie! cria l'un des plus emballés et nous continuâmes notre route, en emplissant de rires fous la rue ensommeillée. Cela dura jusqu'au petit jour et les premières roseurs de l'aube nous surprirent groupés autour de Villiers qui récitait à voix haute le monologue de Hamlet....

Oh! l'heureux temps des illusions toujours renouvelées et des enthousiasmes sans rime ni raison! Nous croyions tous n'avoir qu'à tendre la main pour cueillir la renommée, comme un beau fruit, aux branches du chemin. La tête pleine de rimes, de projets de drames et d'épopées, nous partions à la

poursuite de la gloire ainsi que les Argonautes à la conquête de la Toison d'or....

Quelques semaines après, l'exposition des concours de peinture pour le prix de Rome s'ouvrait à l'École des Beaux-Arts. J'y courus et la première chose qui me frappa dans la toile d'Henri Regnault fut la tête de Thétis, où je retrouvai la saisissante figure de notre chanteuse des bois de Satory. C'étaient bien les traits purs et fiers, l'attitude, l'*incessu patuit dea* d'Augusta Holmès. Le lendemain de notre course à travers bois, le peintre était rentré tout en fièvre dans sa loge, il avait bouleversé son tableau, modifié la composition et substitué à la *Thétis* banale et conventionnelle cette jeune et majestueuse déesse qui s'avance en soulevant le rideau de la tente, la tête haute, avec une épaisse chevelure d'or retombant sur son dos comme une crinière. Regnault eut le prix et partit pour Rome en 1867. La blonde musicienne de Versailles continua, avec une persévérance et une force de volonté, rares chez une femme, à marcher en quête de la Toison d'or. Bientôt le grand public connut et applaudit l'œuvre d'Augusta Holmès, et aujourd'hui beaucoup de ses mélodies sont devenues populaires.... Quant à l'hospitalière maison de Versailles, elle est depuis longtemps close et la mort a emporté les hôtes excellents qui nous y accueillaient si cordialement. Les enthousiastes compagnons de notre poétique nuit d'été se sont dispersés ou ont disparu. Villiers-de-l'Isle-Adam s'est éteint, non sans gloire, dans un lit d'hôpital, et tout le monde connaît l'héroïque fin d'Henri Regnault. Coïncidence étrange : ce sinistre bois de Buzenval où le grand artiste expira, frappé par une balle prussienne, est séparé par deux lieues à peine de la futaie de Satory où jadis Augusta Holmès, encapuchonnée dans son châle rouge, avait dit à Henri la bonne aventure, à la clarté des étoiles....

IX

Buloz m'avait enfin donné une lettre pour Lévy. Un soir du printemps de 1866, je m'acheminai vers la rue Vivienne, où se trouvait à cette époque la fameuse librairie des deux frères.

Après un quart d'heure d'attente, je fus admis en présence de Michel. C'était un homme aimable et courtois. Il me fit bon accueil, me complimenta sur *l'Abbé Daniel*; mais quand je lui demandai d'éditer mon volume de vers, il se refroidit notablement : « Si vous aviez un volume de prose, me dit-il, je le prendrais volontiers; les vers ne sont pas « une affaire » ; le public ne les achète pas. Publiez encore deux ou trois récits comme *l'Abbé Daniel*, puis revenez nous voir; nous pourrons alors nous arranger; j'éditerai vos vers gratuitement en échange de vos nouvelles. » Cela me renvoyait aux calendes grecques. Je m'en allai fort déconfit et, quelques jours après, je me décidai à frapper à la porte de l'éditeur Charpentier. On m'introduisit dans un cabinet fort coquet, aux meubles tendus de velours gris, où des vitrines, aménagées dans les boiseries peintes en blanc, laissaient voir toute la série des volumes jaunes formant la « bibliothèque Charpentier ». Une porte s'ouvrit et je me trouvai en présence d'un petit homme au teint bilieux et à la mine médiocrement avenante. Dès que j'eus exposé le motif de ma visite, le visage peu ouvert du libraire se renfrogna encore davantage. « Je n'édite pas de vers, me répondit-il brièvement, ou du moins je ne publie que ceux des poètes devenus presque classiques. » Comme, pour le rassurer, je lui déclarais que j'avais l'intention de payer mon volume : « Inutile, répliqua-t-il sèchement, ma maison ne fait point de ces affaires-là.... Adressez-vous à Dentu! » Là-dessus, il me congédia et je redescendis, fort penaud, l'escalier de la librairie. Je ne me décourageai pas cependant et je m'adressai non à Dentu, mais à Hetzel. La réponse de ce dernier fut également négative : « La poésie ne se vend pas et, depuis longtemps, j'ai renoncé à publier des volumes de vers.... »

Et ils disaient vrai, hélas!... A cette période du second Empire, la poésie était absolument dédaignée non pas seulement par le gros des lecteurs, mais aussi par les lettrés, qui se contentaient de lire Hugo et Musset, et accueillaient avec une froide méfiance les vers signés de noms nouveaux. Malgré leur rare talent, Gautier, Leconte de Lisle et Banville ne se vendaient pas. Baudelaire, seul, trouvait quelques acheteurs. L'attention et le goût du public allaient ailleurs, vers les romans et surtout vers le théâtre. Les volumes de poésie,

publiés aux frais des auteurs, demeuraient enfouis dans les catacombes des librairies ou venaient s'entasser dans les boîtes des bouquinistes du quai Voltaire. Jamais les poètes ne connurent de plus terribles années de sécheresse et d'isolement que celles qui s'écoulèrent entre 1851 et 1866.

Complètement désemparé, j'allai confier mes tristesses et mes mécomptes à mon ami André Lemoyne. Les ayant lui-même maintes fois éprouvés, il avait l'âme compatissante et, avec une souriante philosophie, il essaya de me remonter : « Je connais, dit-il, un jeune éditeur qui aime la poésie et les poètes; il a le courage de son opinion et vient de rééditer luxueusement les *Poèmes antiques* et les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle. Toute la jeune école se réunit dans sa librairie et y fait paraître périodiquement les fascicules du *Parnasse contemporain*. Vous verrez là des garçons de beaucoup de talent : Léon Dierx, Sully-Prudhomme, François Coppée, Verlaine et plusieurs autres. Lemerre publie leurs vers sur papier de luxe et en caractères elzéviriens, avec fleurons, culs-de-lampe, etc., comme au beau temps du XVIe siècle. Je vais vous mener chez lui et il consentira sans doute à éditer les vôtres, aux mêmes conditions, c'est-à-dire à vos frais, car il n'est pas riche et ne peut courir les risques d'un bouillon probable.... » J'acceptai avec joie et, le soir même, par une petite pluie battante, nous nous rendîmes au passage Choiseul, où la librairie d'Alphonse Lemerre occupait alors l'encoignure du couloir qui débouchait sur le Théâtre-Italien. Cette étroite boutique, où s'est installé depuis un marchand de parapluies, je la connaissais depuis longtemps. C'était là qu'à mon premier voyage à Paris, en 1851, j'avais acheté les *Comédies et Proverbes* de Musset. Cette coïncidence me parut un heureux présage et j'entrai gaiement dans la librairie, où Lemoyne me présenta à l'éditeur.

Je vis un jeune homme de vingt-huit à vingt-neuf ans, solidement charpenté, au teint clair, aux beaux yeux intelligents, surmontés d'un front carré sur lequel des cheveux châtains poussaient droits et courts. Il avait la mine avenante et ses lèvres souriaient finement dans sa barbe blonde. Lemoyne dit que j'étais un des collaborateurs de *la Revue des Deux Mondes* et expliqua l'objet de ma visite. En quelques

instants l'affaire fut conclue. Lemerre accepta d'éditer mon volume, tiré à cinq cents exemplaires, et de le déposer chez ses correspondants. Il faisait l'avance des frais d'impression, montant à huit cents francs environ; je m'engageais à les lui rembourser au moyen du versement de deux cents francs comptants et du règlement du surplus en billets échelonnés de trois mois en trois mois. C'étaient les conditions qui avaient été stipulées pour la publication des recueils de deux jeunes débutants : Paul Verlaine et François Coppée, et je les acceptai avec empressement. Je partis enchanté et nous allâmes, Lemoyne et moi, dîner en tête à tête au cabaret, où nous trinquâmes au succès du futur volume.

Dès le lendemain, je me mis à préparer mon manuscrit et à trier sur le volet les vers que j'avais publiés dans *la Revue*. Je me montrai fort sévère. En relisant ces petits poèmes écrits de 1857 à 1866, je rejetai impitoyablement tout ce qui me semblait faible d'expression ou d'une facture défectueuse. Je ne pris que la fleur du panier, de manière à obtenir un ensemble harmonieux, ayant une saveur personnelle et une forme suffisamment artiste. « Ne bourrez pas trop votre volume, me disait Lemoyne, et n'ayez pas peur des pages blanches; le blanc, c'est le linge des livres de vers. » Je lui obéis et portai, quelques jours après, à Lemerre ma copie revue et très émondée. Le volume devait avoir tout au plus 200 pages et paraître au commencement de mars 1867. Dans cet intervalle, la correction des épreuves me ramena souvent passage Choiseul et peu à peu je devins l'un des habitués de cette librairie, qui vit l'éclosion et le développement d'un nouveau groupe littéraire et d'où sortit l'école parnassienne.

Quel curieux spectacle offrait alors, entre cinq et sept heures, cette modeste boutique, composée d'un étroit magasin de vente au détail et d'un plus étroit entresol, auquel on accédait par un escalier en colimaçon! Tous les jeunes poètes, amis des beaux vers et préoccupés de rendre à la poésie lyrique la place qu'elle avait perdue dans le domaine de l'art pur, s'y donnaient rendez-vous, au sortir du bureau où pour la plupart ils gagnaient le pain quotidien. L'encombrement parfois était tel qu'on s'y coudoyait et que les derniers venus se voyaient

obligés de refluer sur les marches de l'escalier. C'était comme une ruche bourdonnante. On y entendait voler des mots sonores, des exclamations admiratives, et souvent aussi des huées où l'on conspuait les rimeurs de l'école « du bon sens »; on y récitait des sonnets, on y disputait à grands cris sur la césure mobile et la consonne d'appui; si bien que les passants intrigués s'attroupaient devant la porte ouverte en toute saison, et que les clients effarés par ces clameurs hésitaient à entrer. Le commis préposé à la vente, un petit bossu nommé Émile, s'indignait de ce tapage qui effarouchait la clientèle. Il tenait en un profond mépris ces rimeurs aux longs cheveux, aux faces rasées ou barbues, qui n'achetaient jamais un livre et désachalandaient la maison. Le jeune éditeur lui-même, malgré sa foi robuste, ne pouvait réprimer un anxieux sourire; tout en distribuant des poignées de main à ses turbulents amis, il se sentait troublé dans ses habitudes de commerçant correct et se demandait avec inquiétude s'il n'était pas en train de lâcher la proie pour l'ombre. Comme pour confirmer ses craintes, le vieux romantique Asselineau, drapé dans sa cape à la mode de 1830, debout sur la plus haute marche de l'escalier en colimaçon, criait de son ton de pince-sans-rire, à travers le brouhaha : « A vendre après faillite, le fonds de la librairie Lemerre!... » De formidables éclats de rire accueillaient cette mauvaise charge et, derrière son comptoir, le bossu Émile, haussant ses épaules inégales, bougonnait piteusement : « Ils sont tous mûrs pour Charenton! »

Ils étaient un peu fous, en effet, fous de lyrisme et ivres de jeunesse. Il faudrait un dénombrement à la façon homérique pour citer tous les jeunes gens qui s'agitaient dans ce coin du passage Choiseul et qui pour la plupart sont devenus des écrivains aimés du public. Il y avait Albert Mérat et Léon Valade son inséparable; Léon Dierx, Henri Cazalis, Anatole France, Stéphane Mallarmé et Villiers-de-l'Isle-Adam; Catulle Mendès, beau comme un jeune Christ, mais un Christ ironique à la façon de Léonard de Vinci. A côté d'eux, José-Maria de Heredia, exubérant, fier comme un caballero de la vieille Castille, dissertait avec le blond et rabelaisien Armand Silvestre, sur les beautés des sonnets impeccables. Puis venaient André

Lemoyne, Georges Lafenestre, fraîchement arrivé de Florence, Sully-Prudhomme à demi enfoncé dans un rêve philosophique; Paul Verlaine, avec sa face camuse de satyre mélancolique; François Coppée, aux cheveux noirs, aux beaux yeux bleus, au visage pâle, scrupuleusement rasé, dont le profil ressemblait à celui de Bonaparte, premier consul; et enfin le plus jeune de tous, Jean Aicard, âgé de vingt ans à peine, mais ayant l'aplomb et la fougueuse intrépidité d'un Provençal qui ne se laisse pas intimider par les gens de Paris.

De loin en loin, Théophile Gautier, Théodore de Banville, Leconte de Lisle apparaissaient dans la boutique du passage, et on les entourait d'un respect que ne connaissent plus guère les jeunes écrivains d'aujourd'hui. Le bon Théo, déjà un peu alourdi, était sobre de paroles et nous traitait avec une bienveillance endormie. Banville, au contraire, se montrait un merveilleux causeur, plein de grâce, de verve, et de malicieuse bonhomie. Ses yeux pétillaient dans sa face glabre de mime; de ses lèvres fines les saillies très parisiennes, les contes salés, les paradoxes littéraires, s'envolaient ainsi que des abeilles d'or, et ces abeilles ne se contentaient pas de distiller le plus exquis miel attique; elles savaient au besoin se servir de leur dard pour infliger de cuisantes piqûres. Ceux qui ne connaissent Banville que par ses vers, d'un art raffiné, mais froid, et d'une émotion factice, ne peuvent s'imaginer quel charmeur il était dans la conversation. Dans un seul livre, il s'est laissé aller à sa belle humeur naturelle : je veux parler de son *Traité de prosodie*, qu'il faut lire parce qu'il est d'une fantaisie très spirituelle, mais dont il faut n'adopter les doctrines qu'avec une sage circonspection. L'absolue intransigeance des théories de Banville sur la rime a certainement déterminé cette réaction qui nous a valu l'école de l'assonance et du vers libre.

Bien plus magnifiquement doué et ayant au plus haut point le respect de son art, Leconte de Lisle ne comprenait la poésie que comme la souveraine expression de la Beauté, et cette beauté des choses, il s'efforçait de l'évoquer à l'aide de suggestives et nobles images. Il était lui aussi un intransigeant, mais son intransigeance s'attaquait plutôt aux idées qu'aux questions de forme. Il détestait les élégiaques, prêchait l'im-

passibilité et proscrivait l'émotion; or, par une contradiction singulière, aucun poète n'a enfermé dans ses vers plus de passion concentrée, plus de farouche amertume.... Ses cheveux rejetés en arrière et légèrement bouclés, son front despotique, son œil à l'éclat ironiquement aigu, son visage rasé, ses lèvres minces, dédaigneuses et désillusionnées, lui donnaient l'air d'un prêtre en habits laïques. Il avait du reste des façons de pontife et parlait peu; sa bouche sarcastique ne s'ouvrait guère que pour laisser tomber des paroles virulentes et acérées, dont la pointe était bien autrement cruelle que les innocentes piqûres de Banville. Cet homme, qui avait le mépris des foules, ne pardonnait pas au grand public d'ignorer ses œuvres. Les succès bruyants et productifs de romanciers ou de dramaturges, qui ne le valaient pas, l'irritaient sourdement; les plaisanteries des petits journaux l'exaspéraient. Tout cela contribuait à l'enfoncer dans un impitoyable pessimisme. Bien que fort pauvre, il vivait dignement et honorablement. Tous les samedis soirs, il recevait les jeunes poètes du Parnasse, dans le modeste appartement qu'il occupait au cinquième, dans une maison du boulevard des Invalides. Mme Leconte de Lisle, petite, brune et vive, faisait les honneurs du logis avec beaucoup de grâce. Lemerre et presque tous les habitués de sa librairie y venaient assidûment; on y rencontrait également Henry Houssaye et Judith Gautier, alors dans la prime fleur de sa blanche et placide beauté. On y disait des vers inédits, on y jouait du Wagner; on y médisait aussi du prochain, tout en buvant une tasse de thé. C'était un milieu éminemment intellectuel, très imprégné d'art et de poésie, mais un milieu peu charitable. Les visiteurs pressentaient vaguement qu'une fois dehors, on n'attendrait pas qu'ils fussent au bas de l'escalier pour dauber sur leur compte; celui qui partait le premier était sûr de son affaire. Aussi s'arrangeait-on généralement pour s'en aller en bande, au coup de minuit.

On se retrouvait presque tous les dimanches chez Pasdeloup, au Cirque d'hiver. On s'y grisait de musique. Coppée, bien que médiocrement mélomane, y venait avec Judith Gautier, Cazalis et Catulle Mendès; on y voyait aussi Augusta Holmès, remarquable à ses blonds cheveux, à son profil d'im-

pératrice et à sa chemise russe d'un rouge éclatant. Villiers-de-l'Isle-Adam ne manquait pas une séance et lorsque l'orchestre jouait le *Prélude de Lohengrin* ou l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*, il se renversait dans son fauteuil, en roulant des yeux et en faisant des gestes de convulsionnaire extatique. Pas un jour ne se passait sans qu'on se rencontrât. On se serrait les coudes, on sentait le besoin de faire tête à l'ennemi, c'est-à-dire au bourgeois, et comme tous ces jeunes poètes étaient également inconnus, aucun d'eux ne se jalousait encore.

Vers la fin du mois de mars 1867, mon volume de vers parut sous ce titre : *Le Chemin des Bois*. Imprimé par Jouaust en caractères italiques, sur un joli papier légèrement teinté; il avait très bon air et je savourai délicieusement la sensation de tenir enfin entre mes doigts mon premier livre artistement édité. J'en distribuai une centaine d'exemplaires à la presse, aux amis et aux poètes, puis j'attendis. Dans ma naïveté de débutant je m'imaginais que l'édition entière serait enlevée en un mois. Je rôdais devant les étalages des librairies du boulevard et j'étais tout mortifié en m'apercevant que les deux exemplaires déposés par mon éditeur chez chaque détaillant demeuraient toujours à la même place. Chaque soir, je courais fiévreusement chez Lemerre au sortir de mon bureau : Une pile de *Chemins des Bois* se dressait à l'entrée du magasin, sur un tabouret, avec cette alléchante étiquette : « Vient de paraître » ; mais le tas ne diminuait guère. Si les acheteurs demeuraient rétifs, en revanche, les journaux se montraient aimables. En ce temps-là, on n'avait pas encore mis en usage le déplorable système des réclames payées, et les critiques avaient leurs coudées franches pour parler des livres. *Le Figaro, la Liberté, l'Illustration, le Constitutionnel, le Temps, la Revue de l'Instruction publique* publièrent des entre-filets ou des articles sur *le Chemin des Bois* et en citèrent avec éloges quelques extraits. La seule *Revue des Deux Mondes*, sur laquelle je comptais, me gratifia d'une note bibliographique aigre-douce. Sainte-Beuve, en me remerciant du volume, m'avait complimenté et je savais qu'il était sincère, car il avait dit à plusieurs de mes confrères en leur montrant mon livre : « Cela sent bon la forêt! » Les poètes, qui fréquentaient passage

Choiseul, me regardaient maintenant comme un des leurs, bien que je n'appartinsse pas à l'école du Parnasse. Enfin Lemerre lui-même paraissait satisfait. Au commencement de mai, il m'annonça qu'il avait vendu cent exemplaires et que pour un livre de vers signé d'un nom nouveau, ce débit, si mince qu'il fût, devait être considéré comme un succès relatif. J'avais espéré mieux et je le lui avouai, mais il me répéta qu'à l'heure où nous étions, le public se préoccupait de tout autre chose que de poésie. — « C'était déjà bien joli que cent bourgeois se fussent trouvés d'humeur à tirer trois francs de leur poche pour lire un volume de vers.... ».

En effet, l'Exposition de 1867 venait de s'ouvrir et c'était la grande affaire. Après l'accalmie qui avait suivi la guerre austro-allemande, l'Europe se ruait chez nous pour y jouir des attractions et du merveilleux spectacle que leur offrait la capitale. Paris devenait l'auberge du monde et le rendez-vous des têtes couronnées. Le second Empire connut alors quelques mois de splendeur et de magnificence inoubliables. Ce fut comme la fête de Balthazar avant l'apparition menaçante du mystérieux et omineux *Manê, Thecel, Pharès*. L'Exposition était admirablement réussie dans l'ensemble et dans les moindres détails. Elle donnait l'illusion d'une grandiose féerie. Les types, les physionomies, les couleurs y prenaient une intensité qui tenait du rêve. Pour les artistes et les poètes, elle gardait des trésors en réserve. Nous y passions des journées entières, attirés par des spectacles tout nouveaux et singulièrement suggestifs; la galerie des tableaux de l'école anglaise, la musique endiablée des tsiganes de Patikarius, l'*isba* russe, la petite maison japonaise, et le grand cirque où Strauss, avec ses valses viennoises, faisait courir dans les foules des frissons de voluptueuse sensualité.

Pour récréer les hôtes illustres qui arrivaient de tous les coins du monde, il avait été décidé que les théâtres subventionnés remonteraient les principaux chefs-d'œuvre de leur répertoire et, quand on en vint à la Comédie-Française, il parut difficile d'éliminer complètement le théâtre de Victor Hugo. Malgré l'opposition d'une partie de l'entourage impérial, il fut convenu qu'on reprendrait *Hernani*. Ce qui détermina peut-être cette apparente condescendance, ce fut chez

beaucoup la conviction que la pièce réussirait médiocrement. La plupart des critiques des grands journaux, les chefs de la direction des Beaux-Arts et les acteurs eux-mêmes ne croyaient guère qu'à un succès d'estime. La nouvelle de cette reprise transporta de joie les poètes du passage Choiseul et nous fîmes des bassesses pour assister à la première. Grâce à Vacquerie et à Meurice, nous fûmes tous casés à la troisième galerie. La reprise eut lieu en juin devant une salle comble. La pièce était parfaitement montée: Mme Favart jouait *Doña Sol*; Worms, *Charles-Quint*; Bressant, *Hernani*; Maubant, *Ruy Gomez*. Dès la seconde scène du premier acte, de soudains applaudissements éclatèrent au parterre et dans les galeries supérieures. Toute la jeunesse des écoles était là, et aussi les vieux de 1830. Des rafales d'enthousiasme montaient du rez-de-chaussée houleux jusqu'aux frises; les bravos grondaient comme des coups de tonnerre. Les vers pouvant donner lieu à des allusions étaient immédiatement soulignés par de longs et bruyants battements de main. Lorsque Hernani s'écria :

J'écraserai dans l'œuf ton aigle impériale,

des centaines de spectateurs se levèrent, tournés vers la loge occupée par le prince Napoléon, et applaudirent ironiquement. Interrompus à chaque instant par des salves frénétiques, les comédiens se regardaient, quasi désorientés. Aux premières loges, les personnages officiels contemplaient avec effarement cette salle orageuse comme une mer démontée. Les critiques qui avaient prédit un four semblaient absolument démoralisés; Sarcey, qui s'était signalé parmi les plus sceptiques, exécuta un mouvement tournant et se décida à applaudir. Quand le rideau tomba, ce fut du délire; la moitié du public était debout, trépignant, criant : « Vive Hugo ! » Il semblait que la salle allait crouler. Le père Dumas, dans une loge de second rang pleurait comme un jeune veau. Au foyer, l'enthousiasme reprit de plus belle; on se serrait les mains; pour un peu on se serait embrassé. Naturellement, les poètes du Parnasse figuraient parmi les plus allumés et les plus tumultueux; Mérat, Verlaine, Coppée, Valade, Mendès, Cazalis, Villiers se démenaient fiévreusement. Un rédacteur bonapartiste, remarquant notre groupe extravagant, et vexé

de nous voir si expansifs, s'écria : « Quel tas de vilains bonshommes! » Nous accueillîmes son exclamation par des huées, et ramassant l'épithète qu'on nous lançait, nous résolûmes, séance tenante, de fonder un dîner mensuel qui s'appellerait : « Le dîner des *Vilains Bonshommes.* » D'acte en acte, le succès devenait formidable, et notre enthousiasme se changeait en une tapageuse folie. Au sortir de cette représentation mémorable, Jean Aicard et Elzéar Bonnier, complètement grisés de poésie, s'en allèrent par les rues, déclamant des scènes entières d'*Hernani*. Au soleil levant, ils se trouvèrent dans la plaine de Montrouge, au milieu des blés mûrs, sans savoir comment ils y étaient venus. Quant à moi, j'avais applaudi avec tant de violence que pendant trois jours les paumes de mes mains en restèrent endolories.

Le lendemain, Coppée montait mon escalier de la rue de Fleurus et m'emmenait au café de Bobino, où les poètes du passage étaient en train de rédiger une adresse à Victor Hugo. Dans ce manifeste nous exprimions au maître exilé à Guernesey la joie causée par le triomphe d'*Hernani*, nos regrets de son absence et « notre admiration sans bornes ». L'adresse, signée par Coppée, Dierx, Heredia, Lafenestre, Mérat, Silvestre, Sully-Prudhomme, Valade, Verlaine et moi, fut publiée par la plupart des journaux de Paris et suivie de commentaires plutôt ironiques. Un échotier de la *Liberté*, après avoir cité les noms des signataires, ajoutait dédaigneusement :

Si j'en connais pas un, je veux être pendu!...

En effet, aux yeux du public des journaux, ces poètes nouveaux venus manquaient absolument de notoriété ; mais il faut convenir qu'ils se sont bien rattrapés depuis!... Victor Hugo nous remercia par une lettre collective où, dans son style métaphorique, il déclarait que nous étions « la couronne d'étoiles de son ciel poétique ». En outre, en réponse aux regrets que nous témoignions de sa persistance à demeurer en exil, il adressa séparément, à chacun de nous, deux pages arrachées aux *Châtiments*, signées V. H., et où se trouvait souligné de sa main le vers fameux :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là...

Peu de jours après, le premier dîner des *Vilains bonshommes* eut lieu rue Cassette, à l'Hôtel Camoens, dans une petite cour que décoraient des caisses de fusains et de lauriers-roses. Parmi les convives figuraient Philippe Burty, Coppée, Mérat, Lafenestre, Lemoyne, Aicard et Camille Pelletan. Le menu était sobre et tout à fait en harmonie avec la minceur de nos porte-monnaie ; mais tandis que les cloches de Saint-Sulpice tintaient dans le crépuscule, Coppée nous lut son poème d'*Angelus* qu'il venait de terminer, et la poésie remplaça le dessert absent. — Nous nous étions tous remis au travail et la ruche du passage Choiseul recommençait à bourdonner. Lemerre réunissait les éléments de son beau livre des *Sonnets et eaux-fortes*, où parut pour la première fois le célèbre sonnet de Heredia qui a pour titre *Les Conquérants*; Sully-Prudhomme corrigeait les dernières feuilles de son recueil des *Épreuves*, où la rare perfection de la forme s'unit à la hardiesse et à la profondeur de la pensée; Verlaine composait ses *Fêtes galantes*. Quant à moi, j'étais revenu à la prose et j'essayais de peindre dans un roman campagnard les mœurs si originales des derniers gentilshommes verriers de l'Argonne. La plupart d'entre nous avaient à cœur de sortir de l'obscure pénombre où nous reléguaient les dogmes un peu étroits de l'école parnassienne. Nous avions la conviction que l'heure était proche où nous pourrions élever la voix. Pareils à ces *Conquérants*, que chantait J. M. de Heredia, « dans la rougeur du ciel occidental »,

Nous regardions monter des étoiles nouvelles....

et nous nous demandions si la nôtre n'allait pas se lever à son tour.

(*A suivre.*)

ANDRÉ THEURIET.
De l'Académie française.

LA QUERELLE

DE LA « MARSEILLAISE »

ET DU

« RÉVEIL DU PEUPLE »

On sait que la réaction thermidorienne affecta d'abord de s'attaquer aux hommes plutôt qu'aux institutions, aux gouvernants plutôt qu'à la forme du gouvernement, aux révolutionnaires et aux ex-terroristes plutôt qu'à la Révolution. C'est en dépopularisant les serviteurs de la République qu'elle espérait dépopulariser peu à peu la République elle-même, et ramener enfin ce roi dont elle ne parlait presque jamais. C'est en invoquant la liberté qu'elle espérait détruire la liberté. Dans cette guerre de l'esprit ancien contre l'esprit nouveau, les deux partis en présence ne se combattirent pas seulement par des articles de journaux et des discours de tribune. Ils n'eussent influé ainsi que sur l'élite lettrée, quand il s'agissait d'entraîner la masse de la population, qui généralement ne savait pas lire, et à qui ne parvenaient que de vagues échos des polémiques de presse et des comptes rendus des délibérations politiques, surtout depuis que les clubs ou sociétés populaires avaient disparu. C'est par la chanson politique, chantée au théâtre, dans les cafés et dans la rue, que royalistes et républicains parvinrent à agir, principalement à Paris, sur l'esprit du peuple. Il y eut surtout, en 1795 et en 1796, la querelle du réactionnaire *Réveil du peuple* et de la républicaine *Marseillaise*, dont voici, d'après les journaux et les rapports de

police, quelques épisodes qui ont, je crois, un intérêt aussi historique qu'anecdotique.

I

Le *Réveil du peuple* date de janvier 1795. Les paroles en furent écrites par un Bordelais nommé Souriguère, auteur de mauvaises tragédies, qui lui attirèrent, dit-on, cette épigramme de Lebrun :

A tes tristes écrits
Tu souris, Souriguère;
Mais, si tu leur souris,
On ne leur sourit guère.

La musique du *Réveil* fut composée par Pierre Gaveaux, sociétaire de l'Opéra-Comique, et c'est Gaveaux lui-même qui chanta cette chanson politique, le 30 nivôse an III (19 janvier 1795), à la réunion décadaire des citoyens de la section Guillaume-Tell. En voici le texte :

I

Peuple français, peuple de frères,
Peux-tu voir, sans frémir d'horreur,
Le crime arborer les bannières
Du carnage et de la terreur?
Tu souffres qu'une horde atroce
Et d'assassins et de brigands
Souille par son souffle féroce
Le territoire des vivants.

II

Quoi! cette horde anthropophage,
Que l'enfer vomit de son flanc,
Prêche le meurtre et le carnage!
Elle est couverte de ton sang!
Devant tes yeux, de la patrie
Elle assassine les enfants,
Et médite une boucherie
De tes dignes représentants!

III

Quelle est cette lenteur barbare?
Hâte-toi, peuple souverain,
De rendre aux monstres du Ténare

Tous ces buveurs de sang humain!
Guerre à tous les agents du crime!
Poursuivons-les jusqu'au trépas.
Partage l'horreur qui m'anime :
Ils ne nous échapperont pas.

IV

Ah! qu'ils périssent, ces infâmes,
Et ces égorgeurs dévorants,
Qui portent au fond de leurs âmes
Le crime et l'amour des tyrans!
Mânes plaintifs de l'innocence,
Apaisez-vous dans vos tombeaux :
Le jour tardif de la vengeance
Fait enfin pâlir les bourreaux.

V

Voyez déjà comme ils frémissent,
Ils n'osent fuir, les scélérats.
Les traces du sang qu'ils vomissent.
Décèleraient bientôt leurs pas.
Oui, nous jurons sur votre tombe,
Par notre pays malheureux,
De ne faire qu'une hécatombe
De ces cannibales affreux.

VI

Représentants d'un peuple juste,
O vous, législateurs humains,
De qui la contenance auguste
Fait trembler nos vils assassins,
Suivez le cours de votre gloire;
Vos noms, chers à l'humanité,
Volent au temple de mémoire,
Au sein de l'immortalité[1].

1. Nous donnons cette chanson d'après les journaux du temps et notamment d'après le *Messager du Soir* du 2 pluviôse an III. Elle fut aussi imprimée à part (Bibl. nat., Ye, 55471, in-8°). Dans cet imprimé, la seconde strophe : *Quoi! cette horde...*, manque, et il y a à la fin une strophe en plus, qui commence par ce vers : *La nature avec vous conspire*. Le catalogue de la Bibliothèque nationale attribue à Souriguère *La suite du Réveil du peuple ou les Cris de la Nature contre les agents du crime* (s. l. n. d., in-8° de 2 pages.) Tous les dictionnaires biographiques disent que Souriguère (qui ne mourut qu'en 1837) composa en 1814 un *Second réveil du peuple*. Mais la Bibliothèque nationale ne l'a pas. En revanche, elle possède *Le cri du ralliement, discours prononcé le 20 pluviôse* (an III) *dans la section de Guillaume-Tell*, par J.-M. Souriguère, imprimé par ordre de la section (Lb 40/444, in-8° de 8 pages). C'est une diatribe contre les terroristes. Souriguère rédigea avec Beaulieu le journal *le Miroir*, qui, en l'an V, avant le 18 fructidor, combattit vivement le Directoire.

Les citoyens de la section Guillaume-Tell furent enthousiasmés par cette chanson, dont les paroles nous semblent aujourd'hui si plates, si vagues, si niaises. Pourquoi? Parce que Gaveaux chantait bien? Parce que la musique du *Réveil* parut « mâle et vigoureuse »? C'est l'explication que donna un journal du temps, le *Messager du soir* du 1er pluviôse. Il y faut ajouter ceci, que ces paroles exprimaient très exactement les sentiments médiocres et bas des réacteurs d'alors, et elles les exprimaient habilement, puisqu'on y glorifiait la Convention thermidorienne au détriment des démocrates de l'an II. En cette pauvre et vide élucubration, la passion insuffla ensuite tant de haine qu'elle devint vivante, redoutable, meurtrière, et c'est au son du *Réveil du peuple*, dans le Midi, que la Terreur blanche massacra les républicains.

Dès son apparition, la chanson réactionnaire persécuta les démocrates. Le 4 pluviôse an III (23 janvier 1795), au théâtre de la République, on venait de jouer *la Bayadère* et on allait jouer *Crispin rival de son maître*. Dans l'entracte, un spectateur jeta un billet sur la scène. L'acteur Michaud s'apprêtait à le lire à haute voix. Quand il eut annoncé que c'était le *Réveil du peuple* : « Non, s'écria-t-on. Fusil! Fusil! » Un citoyen prit la parole et dit : « Fusil, acteur de ce théâtre, est un des monstres qui faisaient tirer à mitraille sur les malheureux Lyonnais.... Il faut qu'il fasse amende honorable en lisant ces couplets. — Il vient d'arriver, dit Michaud, et s'habille pour la petite pièce.... — Eh bien, nous attendrons. » Fusil arrive et commence à lire. « Il s'acquittait très mal, » dit un témoin oculaire dans le *Narrateur impartial* du 6 pluviôse. « Il ne sent pas ce qu'il dit, » dit une voix. Quand il fut arrivé à ces vers :

Quelle est cette lenteur barbare?
Hâte-toi, peuple souverain,
De rendre aux monstres du Ténare
Tous ces buveurs de sang humain;

quelqu'un s'écria : « Avis au lecteur! » Cette dure apostrophe fut accueillie par les plus vifs applaudissements. On invita Talma à déclamer les couplets qui, écorchés par Fusil, perdaient tout leur prix. Ce dernier voulut se retirer, mais on le fit rester, et il tint la lumière, pendant que Talma lut les vers.

Un citoyen observa que Talma n'était pas Jacobin. « Non, répondit-il, tous mes amis sont morts sur l'échafaud. » Nombreux applaudissements. L'avant-dernier couplet dit :

Oui, nous jurons sur votre tombe,
Par notre pays malheureux,
De ne faire qu'une hécatombe
De ces cannibales affreux.

Les chapeaux flottèrent, chacun prêta le serment. Fusil aussi leva la main. *A bas le parjure*, cria-t-on, *l'assassin, le mitrailleur, l'aide de camp de Ronsin!* On lut ensuite une pétition adressée à la Convention par les Lyonnais, qui demandent justice et vengeance et dénoncent Fusil comme un de leurs bourreaux, puisqu'il était membre de la commission populaire qui a ordonné tant de massacres. Les cris d'indignation suivirent cette lecture. Un commissaire de police invita les citoyens au calme; on lui répondit qu'on ne souffrirait pas que l'égorgeur de dix mille Français amusât des Français, qu'enfin Fusil, qui devait jouer le rôle de Crispin, ne serait pas souffert sur la scène. « Mais, dit le magistrat, on n'a pas d'autre acteur pour le moment. — Eh bien, répondit le public, nous aimons mieux sortir. » La toile fut baissée, chacun se retira, et la pièce ne fut pas jouée.

Une scène analogue eut lieu le lendemain à l'Opéra-Comique. On y demanda le *Réveil du peuple*. Trial, républicain et ex-membre d'un Comité révolutionnaire, se présenta pour le chanter. « Tu n'en es pas digne, lui cria-t-on; nous voulons Chénard. » Chénard prit les couplets, et Trial voulut se retirer. Le public lui enjoignit de rester, et il dut tenir la lumière, pendant que Chénard chantait.

C'est désormais une mode de forcer les acteurs à chanter ou à déclamer le *Réveil du peuple*, et, au mois de floréal an III cette chanson se fait entendre chaque soir dans tous les théâtres.

Elle est déjà descendue dans la rue; elle s'acharne contre les « jacobins », les « anarchistes », les « terroristes », c'est-à-dire contre les républicains démocrates. On lit dans la *Gazette française*, à la date du 9 ventôse an III : « On a su que Duhem allait tous les jours au café Payen; hier des jeunes

gens s'y sont transportés pour faire retentir le *Réveil du peuple* aux oreilles du médecin de la Montagne; Duhem n'a pu tenir à ce chant patriotique : il a quitté le champ de bataille. Misérables! Vous aurez beau fuir le ridicule qui s'attache à vous, vous serez partout poursuivis par le *Réveil du peuple*! » Un autre conventionnel, Armonville, fréquentait le même café, et s'y montrait coiffé du bonnet rouge, alors suranné et impopulaire : les muscadins l'en chassèrent au son du *Réveil du peuple*. Un rapport de police du 16 ventôse nous les montre faisant des expéditions analogues dans tous les cafés.

Enhardie, la jeunesse dorée entreprit alors de chasser les républicains des promenades publiques. « Hier au soir, lit-on dans un journal contre-révolutionnaire, *le Courrier républicain*, à la date du 28 ventôse an III, il y avait aux Tuileries des groupes très animés. Des tricoteuses de Robespierre parlaient du règne de leur bon ami, qu'elles trouvaient très salutaire; des hommes à grands sabres, qui leur avaient sans doute servi de souteneurs dans quelques lieux que la décence ne permet pas de nommer, appuyaient et partageaient les discours de ces femelles carnivores; mais le *Réveil du peuple* est arrivé, les bons citoyens se sont répandus dans les groupes et ont imposé silence à ces furies, qui sur-le-champ ont changé de langage. Les souteneurs ont voulu résister, mais ils ont été traînés dans la boue et ensuite au Comité de sûreté générale. »

Comme jadis la *Marseillaise*, le *Réveil du peuple* va en s'enrichissant de nouveaux couplets. Après la défaite de l'insurrection de germinal, Souriguère lui-même y ajouta ces vers :

O vous, coupables égoïstes,
Et vous, lâches insouciants,
Sauvez-vous près des terroristes,
Vous endormir sur des volcans.
C'est peu de haïr le crime :
Il faut encor l'anéantir;
Si vous ne fermez pas l'abîme,
L'abîme va vous engloutir.

L'auteur y ajouta aussi, par des changements improvisés, des allusions comme pour le mettre au courant de la politique quotidienne. « Au théâtre de la rue Feydeau (dit un rapport de police du 18 floréal), le *Réveil du peuple* a été chanté; dans

un des couplets, l'auteur a fait un changement analogue à la circonstance du jugement de Fouquier-Tinville, et a dit : *Ils vont périr, ces scélérats!* Ces mots ont été applaudis avec transport et enthousiasme par le public. »

Les républicains démocrates, abasourdis par la calomnie, abandonnés par l'opinion, n'osent guère protester d'abord. Cependant, à la Gaîté, le 10 floréal, le parterre s'oppose à ce qu'on chante le *Réveil.* Mais en général les ex-jacobins sont obligés de subir ce chant en silence, de courber la tête. La *Marseillaise* se tait alors. Au théâtre de la République, le 5 germinal, quand on entend « l'organiste la toucher », il s'élève des murmures. La chanson réactionnaire triomphe insolemment et sans opposition, surtout après la défaite des démocrates en prairial. Dans les jours qui suivirent, on n'entendit plus que le *Réveil*, et à l'Opéra, le 20 prairial, on « l'applaudit pendant plus d'un quart d'heure ».

II

Quoique cette chanson glorifiât les passions et les tendances qui avaient triomphé au 9 thermidor, quoiqu'elle fût, à tout prendre, une chanson *gouvernementale*, la Convention commença à s'en effrayer au moment où elle s'effraya des progrès de la réaction politique et sociale qu'elle-même avait déchaînée. Dans les premiers jours de messidor, Souriguère, si on en croit les journaux de son parti, fût arrêté, puis relâché. Le 26 du même mois (jour anniversaire du 14 juillet), sur le rapport de Jean de Bry, la Convention, « voulant, au retour de la première époque de la liberté française, entretenir l'énergie des vrais républicains en proclamant solennellement les principes qui ont renversé la Bastille le 14 juillet et la royauté le 10 août », décréta que son *Bulletin* reproduirait le texte de la *Marseillaise* et celui du *Chant de la Liberté*, paroles de Voltaire, musique de Gossec (*Peuple*, *éveille-toi*, *romps tes fers*, etc.), qui venait d'être exécuté dans le lieu de ses séances ; que « les airs et chants civiques qui ont contribué au succès de la Révolution seront exécutés par les corps de musique des gardes nationales et des troupes de ligne », et que « le Comité

militaire était chargé de les faire exécuter chaque jour à la garde montante du Palais national ».

Le soir même, à l'Opéra (alors théâtre des Arts), les artistes, soit par ordre, soit spontanément, voulurent chanter la *Marseillaise* : les jeunes gens les interrompirent au second couplet, et les forcèrent de chanter par deux fois le *Réveil du peuple*.

Ils décidèrent ensuite de s'opposer à l'exécution du décret qui ordonnait de jouer la *Marseillaise* à la garde montante. Si l'on veut savoir à quel point l'opinion et le gouvernement étaient alors intimidés par cette jeunesse dorée, — formée en grande partie de réfractaires au service militaire et à la loi sur la première réquisition, — il faut lire, non seulement les journaux, mais le rapport de police du 28 messidor : « Hier, vers midi (y est-il dit), au moment de la garde montante, il s'est fait un grand rassemblement de jeunes gens dans la cour du Louvre, lesquels ont arrêté la troupe au moment de son entrée dans ladite cour, ayant en tête le général Menou; ils ont demandé à grands cris que la musique jouât le *Réveil du peuple*. Le général, ne voulant pas recevoir d'ordre de leur part, dit qu'il ferait jouer toute la série des airs relatifs à la Révolution et fit commencer par les *Marseillais*. On cria aussitôt : *A bas les Marseillais*! avec menace, si elle continuait, d'arracher et briser les instruments de musique. Le général crut alors qu'il était prudent de consulter la Convention, qui passa, dit-on, à l'ordre du jour et s'en rapporta à la discrétion du général. Cependant les cris redoublaient, les esprits s'échauffaient, on faisait la motion de se battre jusqu'à la mort, plutôt que de céder. Alors le général proposa un parti qui pourrait concilier tous les esprits. Il dit au peuple : « Ai-je mérité ou non votre confiance? » Tous s'écrièrent que oui, qu'il était un brave général. Alors il dit : « Si j'ai mérité votre confiance, vous devez vous en rapporter à moi. Je vais faire avancer la troupe; je la ferai ranger sur deux colonnes; ensuite chacun aura satisfaction. » On y consentit. La troupe avança aux ordres du général, qui s'est mis en tête, et fit jouer aussitôt le *Réveil du peuple*. Alors chacun se mit à crier : *Vive la nation! Vive le général Menou! A bas les terroristes et les Jacobins!* et le rassemblement se dispersa. »

La Convention n'avait pas rapporté son décret. Mais, pendant que le général parlementait ainsi avec les factieux, Jean de Bry avait donné à la tribune quelques explications qui atténuaient un peu la portée de la mesure votée la veille, à laquelle on renonça en fait : le lendemain, la *Marseillaise* ne fut pas jouée à la garde montante.

Les jeunes gens triomphèrent de cette reculade : ils se rendirent dans tous les théâtres et y firent chanter le *Réveil du peuple*.

Alors les Comités de salut public et de sûreté générale, n'osant encore imposer la *Marseillaise* aux théâtres, prirent le parti, par un arrêté du 28 messidor, d'interdire le chant ou la lecture « d'autres airs, chansons et hymnes » que ceux qui faisaient partie intégrante des pièces à jouer. Le soir même, les jeunes gens n'en forcèrent pas moins les artistes de l'Opéra à chanter le *Réveil*[1]. Puis, les soirs suivants, ils le chantèrent eux-mêmes dans tous les spectacles. Les Comités firent entourer les théâtres de force armée à cheval : mais cet appareil n'intimida pas les chanteurs, et le gouvernement prit le parti de les laisser faire.

Quelques républicains furent moins patients. Le 29 messidor au soir, les jeunes gens étant venus chanter le *Réveil* à la porte du conventionnel Louvet, celui-ci riposta en entonnant le couplet : *Allons, enfants de la patrie*. Les muscadins crièrent : *A bas les louveteaux! A bas la belle Lodoïska! A bas les gardes du corps de Louvet!* La force armée dut intervenir.

La querelle entre la *Marseillaise* et le *Réveil* devint dès lors très vive et sembla partager Paris en deux camps. Les militaires, alors républicains, tenaient pour la *Marseillaise*. « Les jeunes gens, dit le *Courrier républicain* du 2 thermidor, veulent chanter le *Réveil du peuple*; les militaires s'y opposent; les jeunes gens insistent; les militaires mettent le sabre à la main; les jeunes gens se précipitent sur les sabres et repoussent les

1. Ils affectaient encore de n'en vouloir qu'aux républicains, et non à la République. Un de leurs journaux, le *Messager du soir* du 6 thermidor, s'exprime ainsi : « Quelques anecdotes prouvent que la très grande majorité des jeunes gens qui s'étaient réunis à l'Opéra, pour chanter le *Réveil du peuple*, était républicaine. Pendant la réprésentation d'*Iphigénie*, lorsqu'un des personnages prend la couronne de Clytemnestre, une voix s'est fait entendre des troisièmes loges : *Mettez la couronne!* A l'instant une partie du parterre s'est levée en criant : *A bas le Jacobin! A bas le royaliste!* »

militaires. » Au Palais-Royal, le 18 thermidor an III, un « jeune militaire » ayant chanté la *Marseillaise*, nombre de jeunes gens tombèrent sur lui, en chantant le *Réveil*, et le maltraitèrent. En vain, dit le *Courrier républicain* du 5 thermidor, « Paris se tapisse d'affiches, dont la louable intention est de rétablir l'union entre les partisans de la chanson des Marseillais et les amis du *Réveil du peuple*. » On se moque de ces affiches, qui veulent concilier les inconciliables, et dont on attribue la rédaction au gouvernement. La Convention confirme elle-même cette hypothèse, en permettant qu'on chante devant elle, à la fête anniversaire du 9 thermidor, les deux chants ennemis.

A la fête anniversaire du 10 août (23 thermidor an III), on ne chanta ni la *Marseillaise* ni le *Réveil*. On entendit seulement la Samaritaine carillonner tour à tour, impartialement, le *Ça ira*, la *Marseillaise* et le *Réveil*.

La querelle s'était un peu calmée au théâtre et dans la rue. Mais elle continuait dans la presse par une sorte d'échange de parodies, soit ironiques, soit sérieuses, des deux chansons rivales. C'est alors que l'idée vint aux républicains de modifier, de refaire le *Réveil du peuple* à leur profit. Déjà à Trévoux, devant les représentants en mission Poullain-Grandprey, Ferroux et Despinassy, « le jour de la double fête du 9 thermidor et de la paix signée avec l'Espagne », on avait chanté ces deux couplets sur l'air du *Réveil* :

Fille du ciel! paix adorée!
Toi qui ramènes l'âge d'or,
Viens joindre l'olive sacrée
Aux palmes du 9 thermidor!
Qu'au char brillant de la victoire
Ta main couronne le vainqueur
De Mars il a reçu la gloire :
Il attend de toi le bonheur.

Oui, nous ferons une hécatombe
Des brigands ligués contre nous;
Mais la justice sur leur tombe
Ne gémira point de nos coups.
Trop forts pour ne pas être braves,
Deviendrions-nous assassins?
Le poignard convient aux esclaves
Et les lois aux républicains.

Une feuille républicaine, d'allure très vive, *le Journal du bonhomme Richard*, publia plusieurs « adaptations » du *Réveil*. La première, dans le numéro du 24 thermidor an III, intitulée : *Vœux d'un bon citoyen*, roulait sur cette idée qu'il faut sans doute punir aussi bien les terroristes que les républicains, mais pardonner aux terroristes qui ne sont qu'égarés :

Que le lâche assassin périsse,
Que le brigand soit déporté;
Mais que l'homme égaré bénisse
Le règne de l'humanité.

La seconde, dans le numéro du 29, réclamait en cinq strophes, par la plume du citoyen Bellemare, une sorte de nouveau baiser Lamourette :

Sur nos discordes intestines
Jusqu'à quand faudra-t-il gémir?
Peuple, sous tes propres ruines,
Peux-tu t'abîmer sans frémir?
C'est le sein même de ta mère
Que tes poignards osent percer,
Et le frère opprime son frère,
Au lieu de courir l'embrasser.

Mais voici que l'audace des royalistes s'accroît, en fructidor. Ils préparent évidemment un coup de force. Le *Bonhomme Richard* change de ton. Ce sont maintenent d'agressifs *Réveils* qu'il publie. Le 6 fructidor, un *Réveil de l'Humanité* menace en ces termes les royalistes de mort :

En écrasant les terroristes,
Les fripons, les assassins,
Nous frapperons les royalistes
Avides du sang des humains
De ces monstres dont la furie
N'en veut qu'à notre liberté
Nous délivrerons la patrie,
Sans outrager l'humanité.

Le lendemain, dans le même *Bonhomme*, cette parodie de la *Marseillaise* engage les républicains à préférer la patrie aux hommes :

Amis, au point où nous en sommes,
Combien il faut se défier,

Et ne pas croire à tous ces hommes
Qu'on se plaît à déifier.
La liberté nous y convie,
Et nous répète à tout moment
De n'idolâtrer constamment
De n'adorer que la patrie.
Veillons donc, citoyens, nos amis, nos parents.
Veillons (*bis*), si nous voulons écraser les tyrans.

Le 21 fructidor, le *Bonhomme Richard* recommence ses parodies du *Réveil*, et publie un *Réveil de la justice* :

Quel est le nouveau terrorisme
Inventé par des scélérats?
Je le vois, c'est le royalisme,
Le pire des assassinats.
Grand Dieu! Quelle figure horrible!
Il lance un regard effrayant
Sur le républicain paisible,
Dont il va poignarder le flanc!

Puis il se calme un peu. Le 24, il conseille de rire des factieux :

Laissez ces pauvres terroristes
Qui meurent de rage et de peur,
Et ces sublimes royalistes,
Plus gonflés d'orgueil que d'honneur.
Collets noirs et vertes cravates,
Crins saupoudrés ou sans apprêts..,
Riez de ces allures plates
Et redevenez Français.

Merveilleux, jouant les victimes
En cadenettes retroussés,
Gardez ces froides pantomimes
Pour les veuves des trépassés
Vos brunes à perruques blondes
Vous estiment ravissants... Mais
Que fait pour le bonheur du monde
La cadenette d'un Français?

Il y a même, dans le numéro du 27, un retour aux idées de conciliation :

Ne traitons pas de terroriste
Tout républicain exalté;
N'appelons donc pas royaliste
Tout patriote modéré.
O Français! peuple magnanime,
Avec moi chantez tous en chœur :

Paix à la vertu, guerre au crime :
Mais nous pardonnons à l'erreur.

Mais il s'agit bien de pardon! La conspiration royaliste va éclater, la guerre civile est imminente. Le *Bonhomme Richard* du 12 vendémiaire an IV, continuant ses parodies, dénonce ce danger « aux amis de la liberté et de la paix » :

Parce qu'une bande féroce
Poignardait au nom de Brutus,
Faut-il qu'une autre bande atroce
Assassine au nom de Jésus?
Et parce qu'un glaive anarchique
Nous a plongés dans un long deuil,
Sous la potence despotique
Faut-il nous creuser un cercueil?

Pourquoi ces crucifix sans nombre
Ressuscités chez les marchands?
Si le fanatisme, dans l'ombre,
A subjugué l'homme des champs,
Croit-il, de même, au sein des villes,
Armer l'ami contre l'ami?
Non, non, point de guerres civiles!
Jamais de Saint-Barthélemy!

De leur côté, les royalistes parodient la *Marseillaise* avec une âpreté injurieuse, et, dans un « hymne aux patriotes de 89 », que publie le *Messager du soir* du 7 vendémiaire, on lit cette strophe outrageante :

Allons, vainqueurs du deux septembre,
Échappés au courroux des lois,
Des freluquets parfumés d'ambre
Triomphons encore une fois.
Armons-nous, voilà nos victimes!
Il faut un généreux effort,
Si nous voulons donner la mort
A tous les témoins de nos crimes!
Des poignards, mes amis! Dressons des échafauds!
Couvrons (*bis*) le sol français de morts et de bourreaux!

Cependant, dans ces jours de fièvre qui précèdent l'insurrection royaliste du 13 vendémiaire an IV, la querelle de la *Marseillaise* et du *Réveil* est redescendue dans la rue, plus furieuse que jamais. Un témoin oculaire écrit, le 6 vendémiaire, au *Messager du soir* : « Hier, à neuf heures du soir, un

groupe de généraux, d'épauletiers à panaches, à chapeaux brodés, et de quelques individus portant l'habit militaire et le chapeau ciré, au nombre d'environ trente, accompagnés d'une quarantaine de terroristes, sont entrés au Jardin-Égalité, bras dessus, bras dessous, ivres d'eau-de-vie et regorgeant les copieux dîners des gouvernants. Ils hurlaient la *Marseillaise* et surtout son refrain : *Qu'un sang impur*, etc., criant : *A bas les royalistes!* Les jeunes gens, sans armes et peu nombreux, bientôt accoururent à ces chants horribles, dont le souvenir est si agréable aux terroristes. Bientôt ils entonnent le *Réveil du peuple*. Leurs antagonistes crient à tue-tête : *A bas les royalistes*! On leur répond que ces royalistes ont accepté la Constitution à l'unanimité, qu'on ne veut pas plus de dictateur royal que de dictateurs militaires. Ils répondent par les cris de *Vive la Convention!* On fait retentir les cris de *Vive la République!* Les sabres des généraux brillent, frappent ces jeunes gens désarmés. Les chaises servent d'armes défensives. Elles volent aux jambes des terroristes. Les patrouilles arrivent; elles en arrêtent quelques-uns; les autres fuient.... »

III

Après le 13 vendémiaire, quand les royalistes eurent été écrasés, ce fut le triomphe officiel de la *Marseillaise*. Un arrêté des Comités de salut public et de sûreté générale autorisa les directeurs de spectacles à la faire jouer, ainsi que le *Chant du Départ*. Elle fut aussitôt demandée et jouée dans quelques théâtres, et, d'autre part, des groupes de militaires parcoururent le Palais-Royal en la chantant, sans que le *Réveil* ripostât.

Le *Journal du bonhomme Richard* recommença à parodier la chanson réactionnaire. Le 20 vendémiaire il publia un *Anti-Réveil du peuple*, par François-Marie Mercier, de Rochefort (Puy-de-Dôme), où il excitait ainsi les vainqueurs contre les vaincus :

Républicains, dont le courage
Vainquit la horde des brigands,
Vous souffririez que l'esclavage
Fût réservé pour ses vieux ans!
Quand vous exposez votre vie

Pour la défense de nos droits,
Des royalistes en furie
Oseraient vous dicter des lois! (*bis*)

Non, non, que ces tigres féroces
Tombent sous leurs propres fureurs!
Qu'ils voient leurs projets atroces
Anéantis par les vainqueurs!
Tendez une main protectrice
A vos frères, à vos amis;
Venez terminer leurs supplices,
Et que leurs bourreaux soient punis.

Trois jours plus tard, le même journal publia sous ce titre : *Le Réveil du peuple avec quelques amendements essentiels*, cinq strophes par Louis Dubois, citoyen de Lisieux, dont voici la dernière :

Nous jurons à la République
De livrer au glaive des lois
Le brigand, soutien frénétique
Ou des décemvirs ou des rois.
Plus de haines, plus de vengeance;
Français, amis, plus de terreur;
En rappelant la tolérance,
Nous pardonnerons à l'erreur.

Enfin le *Bonhomme* du 7 frimaire an IV donna une *Parodie du Réveil du peuple*, par Barrière, lieutenant au 5e bataillon de la Dordogne, qui se terminait ainsi :

Et vous, représentants augustes,
Cherchant toujours la vérité,
Soyez humains, mais soyez justes,
Et soutenez la liberté.
Tout en frappant le terrorisme,
Songez qu'il existe toujours
Des partisans du royalisme
Et qu'ils s'accroissent tous les jours.

La Convention avait terrorisé les royalistes. Quand elle eut disparu, quand le Directoire fut installé, ils relevèrent la tête, et la querelle des chansons recommença. Des rixes et des « combats à coups de poing » eurent lieu, le 9 brumaire an IV, au théâtre de la rue Feydeau, entre ceux qui voulaient faire chanter la *Marseillaise* et ceux qui s'y opposaient. Aux Italiens, la *Marseillaise* est mal accueillie : on la siffle. Les républicains,

qu'on appelle maintenant les *exclusifs*, parce qu'ils se disaient exclusivement patriotes, la font chanter de force au théâtre de la République; mais il y a de vives protestations. Toutefois les rôles sont changés : dans cette nouvelle querelle, c'est maintenant la *Marseillaise* qui a le dessus, même en province. Ainsi au théâtre d'Amiens, le 26 brumaire, elle excite « les cris mille fois répétés de *Vive la République!* » et les « messieurs », effrayés, quittent la salle. Mais cette victoire de la *Marseillaise* n'est pas définitive : les jeunes gens osent aller la siffler au théâtre de la République, et en frimaire les femmes de la halle chantent des couplets nettement royalistes.

Alors le Directoire, s'engageant dans une politique à la fois puérile et dangereuse, voulut imposer la *Marseillaise* et proscrire le *Réveil*. Son arrêté, en date du 18 nivôse an IV, marque un des épisodes les plus curieux dans l'histoire des tentatives gouvernementales pour forcer l'esprit public. Le voici : « Tous les directeurs, entrepreneurs et propriétaires des spectacles de Paris sont tenus, sous leur responsabilité individuelle, de faire jouer chaque jour par leur orchestre, avant la levée de la toile, les airs chéris des républicains, tels que la *Marseillaise*, *Ça ira*, *Veillons au salut de l'Empire* et le *Chant du Départ*. Dans l'intervalle des deux pièces, on chantera toujours l'hymne des Marseillais ou quelques autres chansons patriotiques. Le théâtre des Arts donnera, chaque jour de spectacle, une représentation de l'*Offrande à la Liberté*, avec ses chœurs ou accompagnements, ou quelques autres pièces républicaines. Il est expressément défendu de chanter, laisser ou faire chanter l'air homicide le *Réveil du peuple*. Le ministre de la police générale donnera les ordres les plus précis pour faire arrêter tous ceux qui, dans les spectacles, appelleraient par leurs discours le retour de la royauté, provoqueraient l'anéantissement du Corps législatif ou du pouvoir exécutif, exciteraient le peuple à la révolte, troubleraient l'ordre ou la tranquillité publique, et attenteraient aux bonnes mœurs. Le ministre de la police mandera, dans le jour, tous les directeurs et entrepreneurs de chacun des spectacles de Paris; il leur fera lecture du présent arrêté, leur intimera, chacun à leur égard (*sic*), les ordres qui y sont contenus; il surveillera

l'exécution pleine et entière de toutes ses dispositions, et en rendra compte au Directoire. »

Les ordres du Directoire furent exécutés, et les républicains eurent le plaisir d'entendre Gaveaux lui-même chanter la *Marseillaise* à Feydeau. Mais il y eut des murmures, du trouble. Le *Réveil du peuple*, oublié depuis le 13 vendémiaire, reparut, maintenant qu'on le proscrivait officiellement. On le chanta dans les rues de Versailles le 10 pluviôse, ce qui d'ailleurs valut des coups de bâton aux chanteurs.

Au théâtre, les acteurs affectèrent de chanter froidement les chants républicains. Bientôt les royalistes adoptèrent, et avec un grand succès, une nouvelle tactique. Ils tournèrent la *Marseillaise* contre le Directoire et les républicains, en y faisant des « applications » à contresens. Ainsi ils applaudissaient avec transport le couplet : *Tremblez, tyrans*, de manière à désigner les cinq Directeurs, et aux mots :

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé,

c'était chez les muscadins un délire d'enthousiasme. Les républicains ripostaient en couvrant d'applaudissements frénétiques le couplet :

Amour sacré de la patrie.

Si bien qu'en pluviôse an IV il se produisit ce phénomène singulier que, soit ironiquement, soit sérieusement, la *Marseillaise* était applaudie par tous les partis, comme le constatent le *Gardien de la Constitution* du 2 pluviôse et la *Gazette française* du 17.

Cette unanimité se rompit bientôt. Irrités d'entendre appliquer au Directoire le *Tremblez, tyrans*, les républicains substituèrent au mot *tyrans* le mot *chouans*, et chantèrent à tue-tête ou forcèrent les acteurs de chanter : *Tremblez, chouans*. Les militaires s'en prirent aux applaudisseurs ironiques. On lit dans le rapport du 24 pluviôse : « Un citoyen placé aux premières loges (au théâtre de la rue Louvois), ayant été remarqué pour avoir applaudi dérisoirement, a été arrêté par un militaire, qui est sorti exprès de l'orchestre, et qui l'a conduit lui-même chez l'officier de police. » Cette arrestation ne fut pas

maintenue. Mais le Directoire, par un arrêté du 25 pluviôse, considérant que le but essentiel des théâtres est de « concourir, par l'attrait même du plaisir, à l'épuration des mœurs et à la propagation des principes républicains », menaça de fermeture les spectacles où il se produirait des manifestations royalistes. Le 11 ventôse, le ministre de la police arrêta qu'on fermerait « tous les théâtres dans lesquels il se manifesterait des oppositions aux chants patriotiques ». Le théâtre Feydeau fut fermé pour quelques jours.

La *Marseillaise* fut alors chantée par les acteurs avec une froideur et une indifférence de plus en plus marquées. Les royalistes affectent de bâiller en l'entendant; parfois ils osent la siffler. Au Vaudeville, le 20 ventôse, on entendit même fredonner dans la salle le *Réveil du peuple*. Mais ce *Réveil* semble déjà suranné. Il ne correspond plus aux deux tendances politiques du jour les plus vives, l'une babouviste, l'autre nettement royaliste. Les ennemis de la République sentent le besoin de composer un autre *Réveil*, et un journal muscadin, *le Tableau de Paris* (n° 141, ventôse an IV), publia un *Réveil des jeunes Français*, où il provoquait en ces termes l'assassinat des républicains, en invoquant Charlotte Corday :

Que dis-je? Au transport qui m'anime
Qu'ils tremblent, ces vils assassins,
Et, s'il faut être leur victime,
Mourons, en leur perçant le sein.
O toi, dont l'exemple m'enflamme,
Viens, Charlotte, affermir mon bras;
Viens, et grave au fond de mon âme
L'arrêt de mort des scélérats.

Mais ni ce nouveau *Réveil* ne devint populaire, ni l'ancien ne reparut dans les théâtres ou dans la rue (sauf longtemps après, en l'an V, le 26 messidor, dans la fête anniversaire de la prise de la Bastille, où quelques jeunes gens le chantèrent encore, et ultérieurement dans quelques rares échauffourées). D'autre part, la *Marseillaise* et les autres chants patriotiques, dépopularisés parce que la police les protège et les impose, ne parurent plus exciter, dans les théâtres, que des sentiments d'ennui. En messidor, plusieurs directeurs de spectacle osèrent les omettre. Le Directoire les laissa faire. A la date du

1er thermidor an IV, les chants patriotiques avaient disparu de tous les spectacles. On ne les y entendit de nouveau qu'après le 18 fructidor, quand le parti républicain releva la tête, et alors c'est spontanément, avec enthousiasme, sans contradiction, qu'ils furent chantés et applaudis.

Ainsi prend fin cette longue et bruyante querelle de la *Marseillaise* et du *Réveil du peuple*. D'autres chansons politiques passionnent, pour un temps, les Parisiens; c'est d'abord la socialiste *Chanson nouvelle à l'usage des faubourgs*, où le peuple est représenté « mourant de faim, ruiné, tout nu, avili, vexé »; ce seront ensuite les chansons royalistes d'Ange Pitou, amusement de la bourgeoisie frondeuse et égoïste. Puis reparaîtront, surtout aux heures de péril national, en l'an VII, la *Marseillaise* et le *Ça ira*, et, quant au *Réveil du peuple*, qui à un moment avait fait vibrer toute la France, il s'effaça peu à peu de la mémoire des Français.

C'est qu'il n'avait exprimé que des passions éphémères, sans avenir, anti-historiques, que d'impuissantes et inintelligentes velléités de rétrogradation, au lieu que la *Marseillaise* chantait un progrès vraiment historique, une victoire fondée sur la raison, non pas seulement une victoire française, mais une victoire humaine.

Ce caractère cosmopolite du chant de Rouget de Lisle se marque bien dans cette lettre qu'un Belge, Norbert Cornelisson, écrivait de Bruxelles au journal *le Rédacteur*, le 6 pluviôse an IV : « Il y a de la mauvaise foi à dire qu'on ne chante cet hymne qu'en France; on le chante partout où se trouvent des amis de la liberté; l'air, les accompagnements se chantent partout où l'on n'est pas insensible aux charmes de la musique. J'ai chanté, j'ai entendu chanter les airs chéris des Français par des Français, par des Italiens à Rome, et cela dans le temps même que les poignards s'aiguisaient pour le massacre de Bassville. La *Marseillaise* se chantait à Florence, dans le voisinage du ministre anglais Harvey, qui alors y était tout puissant. J'ai entendu exécuter l'air de la *Marseillaise* à Mayence, huit mois après la prise de cette ville par les Prussiens, en présence d'une garnison de six mille hommes, rangés en parade, en présence de plus de cent cinquante officiers de tout grade, parmi lesquels des généraux, qui le firent répéter

jusqu'à trois fois, tout en paraissant avoir l'air de ne pas s'apercevoir du dépit et de l'embarras que ça causait aux émigrés présents. J'ai eu le plaisir moi-même, à Lillo-sur-l'Escaut, plusieurs jours avant l'arrivée des Français, de faire enrager les nobles corps de Choiseul et de Béthisy, en faisant répéter cent fois par jour les airs patriotiques par la musique attachée à plusieurs bataillons hanovriens campés dans cet endroit. Cela ne me coûtait qu'une canette de bière ou un seau d'eau pure, qui y était rare, et j'avais encore le plaisir de voir mes ducs et mes marquis, comme les chiens anhélants, convoiter quelques gouttes d'eau, le prix de la *Marseillaise*. »

Voilà les états de service européens que les partisans de la *Marseillaise* opposaient aux vociférateurs du *Réveil du peuple*, et dans cette querelle même on se rappela que ce chant de liberté, quoique domestiqué alors par le Directoire, avait été naguère le chant d'espérance de l'humanité civilisée.

A. AULARD

LES MAGISTRATS

ET

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il est difficile, quand on parle de l'Académie française, de ne pas s'occuper sans cesse de ses élections, puisque sa vie sociale gravite autour de celles-ci. Le travail intérieur intéresse peu de monde; la rédaction ou le changement des statuts, la préparation des dictionnaires demeurent lettres closes pour la plupart : ce qui exciterait la curiosité, ces belles et courtoises joutes entre les grands causeurs et les grands érudits, dont le récit aurait constitué des mémoires uniques en leur genre, ne transpire point dans le public, filtre à peine dans quelques salons privilégiés. L'Académie *délibérante*, *députante*, *remerciante*, fait les gestes de la vie, accomplit des rites consacrés, des besognes mystérieuses, cachées, ou peu s'en faut, au commun des mortels. Mais l'Académie *élisante*, c'est l'Académie en action, comme l'armée est la patrie en marche; c'est vers elle que se dirigent curiosités, désirs, critiques; autour d'elle que papillonnent les femmes qui protègent les candidats, font le siège d'un fauteuil comme un général investit une place forte, comme un ambitieux vise un portefeuille. C'est pour l'élection, et à cause d'elle, qu'on discute les titres des candidats, qu'on revise ceux des élus, qu'on fronde au besoin la Compagnie tout entière; et autrefois on avait encore la ressource d'intriguer auprès du roi ou du premier ministre pour empêcher l'agrément au scrutin de proposition. Puis, le jour

de la réception fixé, les lettres, les sourires, les prières pour obtenir un billet : voilà proprement la vie académique. Rappeler dans quel esprit, sous quelles influences certaines élections ont eu lieu, quel contre-coup elles reçoivent des événements littéraires et politiques, c'est pénétrer l'essence même de l'institution, disséquer son âme en quelque sorte. Et de même que certaines batailles académiques ont le privilège de susciter le rire, l'indignation écrite ou parlée, intéressent les salons et l'opinion publique, marquent une victoire de l'esprit religieux ou de la libre pensée, des gens du bel air ou des gens de lettres, ainsi des noms d'immortels rappellent l'histoire même de la Compagnie, des incidents considérables pour celle-ci, adhèrent en quelque sorte à son existence.

A la mort de Richelieu, le chancelier Séguier accepte le protectorat (1642-1672) que lui offre l'Académie, de préférence à Mazarin et au duc d'Enghien ; comme don de joyeux avènement, il l'installe dans son hôtel (le Palais de Solon), la traite en général avec déférence, assiste assez souvent aux séances, où il veut qu'on l'appelle *Monsieur* comme les autres, montre un désintéressement relatif. Non certes qu'il s'abstienne de pousser au fauteuil ses familiers, un Salomon de Virelade, un Pierre du Ryer, qui passent avant Corneille; il est vrai que celui-ci habite Rouen, et que le règlement exige le domicile à Paris. Non que Séguier recule devant des choix prématurés, celui du marquis de Coislin, son petit-fils, élu à dix-sept ans. Ses prières sont des ordres, il dispose d'un fauteuil comme les grands seigneurs anglais au XVIIIe siècle disposaient des bourgs pourris : un mot de lui suffira pour que Jean de Montigny, évêque de Saint-Pol-de-Léon et chroniqueur des fêtes de la cour, l'emporte sur Perrault, l'auteur des charmants contes de fées. Mais on ne saurait lui tenir rigueur d'avoir ouvert aux hommes de cour les portes de l'Académie. *Les lettres en devenaient plus nobles et les nobles plus lettrés*. Un Dangeau, un Bussy-Rabutin n'y font-ils pas bonne figure? Celui-ci n'a-t-il pas raison de persifler les sots de qualité aux yeux desquels c'était déroger que d'avoir de l'esprit? Il est vrai qu'il ajoute avec la superbe d'un talon rouge : « Il faudra pourtant y laisser toujours un certain nombre de gens de lettres, quand ce ne serait que pour achever le dictionnaire, et pour l'assiduité que

des gens *comme nous ne sauraient avoir en ce lieu-là* ». Question de mesure, d'à-propos, de proportion. La mesure fut mal observée plus d'une fois, par exemple en 1693, alors que, sans parler des grands seigneurs laïques, sept évêques et dix abbés font partie de l'Académie : ce qui lui attira des épigrammes de cette sorte :

Vous dites que l'Académie,
Pour voir jamais sa fin, est trop bien affermie:
Vous le croyez ainsi :
Je le croyais aussi.
Mais puisque les Prélats, malgré la résidence,
A l'envi l'un de l'autre y demandent séance,
Elle périra promptement,
Voici comment :
Il est sûr qu'avant trente années
Elle aura, pour se mettre au comble des honneurs,
Ses quarante places données
A quarante de nos seigneurs.
Qu'un magistrat, plein d'une sainte bile,
Vienne les obliger d'aller dans leurs châteaux
Visiter leurs troupeaux, leur prêcher l'Évangile,
Comme un coup de fusil écarte les moineaux,
Chacun s'enfuira dans sa ville;
Le Louvre en un moment se verra dégarni,
Et l'Académie assemblée,
S'étant de la sorte envolée,
Il n'en restera que le nid.

Séguier ne se contente pas d'aimer les lettres et les lettrés, de les protéger publiquement en quelque sorte, il les favorise de toutes les façons, entretient auprès de lui une petite Académie, un groupe de familiers, de commensaux qui gravitent entièrement dans son orbite, trouvent chez lui le vivre, le logement; ce dont on ne saurait s'étonner, lorsqu'on connaît la chétive condition des gens de lettres, au XVIe et au XVIIe siècle. Alors en effet, sauf de rares exceptions, ni le théâtre ni le livre ne nourrissent l'écrivain; celui-ci vit misérablement, obtenant non sans peine des pensions qu'on ne payait pas toujours, mourant quelquefois de faim, et pas seulement au figuré, forcé de solliciter les faveurs des grands, des fermiers généraux, faisant partie de leur clientèle, de leur *domesticité*; mais ce dernier mot n'entraîne rien de désobligeant, et tel duc et pair, haut comme les monts, se proclame domestique d'une Altesse.

Que de poètes faméliques auxquels s'appliquent les vers de Maynard :

Parnasse ne t'enrichit point,
Ta bourse n'a denier, ni maille;
Tu n'as sur toi qu'un vieux pourpoint,
Et ton lit n'est qu'un peu de paille.

Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

Benserade fait à Richelieu cette plaisante épitaphe :

Ci-gît, oui gît, par la mort bleu!
Le Cardinal de Richelieu,
Et, ce qui cause mon ennui,
Ma pension avec lui.

Et l'on sait les couplets de Boileau sur Colletet :

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

L'Académie française, en instituant l'égalité, donne aux gens de lettres le sentiment de leur dignité; mais alors aucun n'aurait osé faire comme Piron, qui revendiquait son titre d'homme de lettres pour passer devant un grand seigneur. Parmi les académiciens familiers de Séguier, il faut citer son médecin Cureau de la Chambre et le fils de celui-ci, Pierre de la Chambre; trois abbés : l'abbé de Cérisy, Jacques Esprit, Paul-Philippe de Chaumont; deux avocats : le professeur Daniel de Priézac et Jean Ballesdens. On juge si la conversation devait être attrayante avec de tels protagonistes, troupe renforcée sans doute d'acteurs supplémentaires. Bons mots, épigrammes, anecdotes, discussions savantes, cancans académiques se succédaient sans interruption. Voici l'abbé Pierre de la Chambre qui, aimant fort la poésie, ne put jamais dépasser son premier vers, d'où le compliment de Boileau : « Ah! monsieur, que la rime en est belle! » Mais il prenait sa revanche en prose. Comme le Père Rapin écrivait tour à tour des livres d'érudition et des livres de piété, il observa que ce jésuite servait Dieu et le monde par semestre. Il voulait qu'en composant on effaçât beaucoup, car « les ratures des auteurs sont des mouches qui siéent bien aux Muses ». Quant à l'abbé de Cérisy, c'est un

grand amateur d'antithèses et de concetti, au point de les multiplier dans ses vers comme dans sa prose, si bien qu'on appela sa biographie du cardinal de Bérulle : une vie écrite par épigrammes. Auteur d'un livre de maximes, brillant causeur, allant de l'Oratoire aux salons précieux, et revenant de ceux-ci à l'Oratoire pour le quitter encore, se marier et entrer dans la domesticité du prince de Conti, Jacques Esprit demeura sept ou huit ans chez le chancelier, mais il encourut sa disgrâce pour ses opinions jansénistes. Mme de Longueville le recueillit avec empressement. Enfin, et pour faire court, Daniel de Priézac, avocat au parlement et docteur régent de l'université de Bordeaux, où il enseigna avec éclat pendant dix ans, fut peut-être le favori par excellence de Séguier, qui l'attira à Paris, le combla de grâces, le logea, le fit nommer conseiller d'État; il composa des ouvrages d'apologie politique pour le cardinal de Richelieu, écrits dans une langue vigoureuse, incisive, qui interprète une pensée ferme, élevée, une érudition pénétrante.

C'est le chancelier Séguier qui ouvre la porte à un abus de l'ancien régime : les dynasties d'académiciens. Trois ducs de Coislin se succéderont au vingt-quatrième fauteuil, sans interruption, de 1652 à 1732, et l'exemple trouvera des imitateurs, les Villars, les d'Estrées. Armand de Coislin, né le 1er septembre 1635, est entré à l'Académie en 1752; il est vrai qu'à peine âgé de huit ans le chancelier le faisait nommer « mestre de camp par provision d'un régiment de cavalerie », et que la compagnie, en déférant avec unanimité aux désirs de son protecteur, croyait se ménager pour l'avenir une puissante influence. Le compliment du nouvel élu, de vingt lignes environ, commençait ainsi : « Il faudrait que j'eusse été longtemps parmi vous, pour vous faire un digne remerciement, et pour trouver des paroles proportionnées à ma reconnaissance et à la faveur que vous m'avez faite. Je n'en ai point qui soient suffisantes, mais vous savez qu'il en est des obligations comme des douleurs : les petites parlent et les grandes sont muettes... cependant je n'oublierai rien pour faire qu'au défaut de mes paroles, mes actions vous soient autant de remerciements.... » A défaut d'actions académiques, le duc de Coislin eut un mérite : il était l'homme le plus courtois du royaume, poussant

la politesse jusqu'à l'héroïsme, au surplus, « l'honneur, la vertu, la probité. la valeur et la vérité mêmes ». Le 11 septemtembre 1702, le fils aîné d'Armand de Coislin venait prendre séance au parlement en qualité de duc et pair, le même jour il se rendit à l'Académie française pour s'asseoir dans le fauteuil de son père. « C'était, dit Saint-Simon, un homme de beaucoup d'esprit, extraordinaire au dernier point, et qui se divertissait à le paraître encore plus qu'il ne l'était en effet, plaisant ou sérieux sans rechercher à l'être, toujours salé, fort amusant, méchant aussi et dangereux, qui méprisait la guerre qu'il avait quittée il y a longtemps, et la cour où il n'allait presque jamais, par conséquent mal avec le roi dont il ne se mettait guère en peine, fors du grand nombre qu'il cherchait moins qu'il n'en était recherché, et de la meilleure compagnie. Il se piquait de ne jamais saluer personne le premier, et le disait si plaisamment qu'on ne pouvait qu'en rire. » A sa mort (1710), son frère l'évêque de Metz lui succède par un vote unanime : aux dons de l'esprit héréditaires dans cette famille, il joint les qualités de l'orateur, une générosité sans bornes qui s'exerce en faveur des pauvres, des gens de lettres, des séminaires, hospices, églises et casernes de son diocèse. Il était aussi membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; de très petite taille comme tous les Coislin, très laid comme la plupart, mais ayant aussi la repartie fort vive, et faisant tête aux plus hauts personnages. Louis XV, encore enfant, le rencontra dans les galeries de Versailles et ne put se tenir de s'écrier : « Ah! mon Dieu! qu'il est laid! — Voilà un petit garçon bien mal appris, dit aussitôt Coislin en regardant le maréchal de Villeroy, gouverneur du prince. » L'Académie française n'ignorait point les inconvénients de ces fauteuils héréditaires, mais elle crut que des exceptions bien justifiées confirmaient la règle; d'ailleurs elle pensait au fond comme un de ses membres qu'un confrère sollicitait en faveur de son fils, et qui vota pour un autre en observant : « J'ai cru donner la préférence à celui qui a pour père ses propres ouvrages ».

Tallemant des Réaux qui médit beaucoup, et calomnie parfois, trace du chancelier Séguier un portrait poussé au noir : lâche, avare, donnant beaucoup à l'ostentation, le premier

magistrat qui se soit avisé de se faire traiter de *Grandeur*, de *Monseigneur*, toujours le très humble valet du ministre en exercice, grand *garçailler*, mais payant ses demoiselles en arrêts et autres choses semblables, l'homme du monde qui mange le plus malproprement et ayant toujours les mains sales, ne se découvrant quasi pour personne; là-dessus l'évêque d'Orléans lui demanda s'il était teigneux, et l'on fit circuler cette épigramme :

Qu'il est dur au salut, ce fat de chancelier!
Cela le fait passer pour un esprit altier,
Vain au delà de toutes bornes :
Ce n'est pourtant pas qu'il soit fier,
C'est qu'il craint de montrer ses cornes.

Tallemant ajoute qu'on l'accuse d'être grand voleur, et, quant à sa femme, galante, payant ses amoureux, avare, surnommée *la fripière* à cause de ses rapines, tout le pendant du mari. Quel envers de médaille!

A entendre l'historien du chancelier, le tableau de Tallemant est une caricature. Il me paraît simplement exagéré; l'un a vu en laid, l'autre voit en beau. M. Kerviler[1] cite des actes désintéressés, des traits de modestie. Je regarde, disait Séguier, l'excès des louanges qu'on me donne comme un préjugé de l'injustice des demandes qu'on va me faire. Louis XIV lui reconnaît « un esprit intègre et un cœur dégagé de tout intérêt »; il demeure quarante ans chancelier, garde des sceaux, meurt moins riche qu'il n'était avant d'entrer à la cour, recherche avec soin, protège avec efficacité les gens de talent, et sa profonde, universelle érudition, son éloquence, l'auraient rendu digne de l'Académie, à défaut même de sa grande situa-

1. KERVILER : *Le chancelier Séguier*; *la Bretagne à l'Académie française*. — PELLISSON et d'OLIVET : *Histoire de l'Académie française*. — ROUXEL : *Chroniques des élections à l'Académie française*. — *Mémoires* de Saint-Simon, de Marais, d'Argenson, de Barbier, du duc de Luynes. — AUBERTIN : *l'Esprit public au* XVIIIe *siècle*. — VILLIERS DU TERRAGE : *Toussaint Rose*: *marquis de Coye*. — *Souvenirs du président Bouhier*. — EMMANUEL DE BROGLIE : *Les portefeuilles du président Bouhier*. — *Correspondance* de Grimm, de la Harpe. — JACQUET : *La Vie littéraire en province au* XVIIIe *siècle*. — MARTY-LAVEAUX : *Les registres de l'Académie française*, 4 volumes. — O. DE VALLÉE : *l'Éloquence judiciaire au* XVIIe *siècle*. — *Historiettes de Tallemant des Réaux*. — *Éloges de d'Alembert*. — *Recueil des discours*, *rapports*, etc., lus dans les séances de l'Académie française. — OSCAR DE VALLÉE : *le duc d'Orléans et le Chancelier d'Aguesseau*. — AUGUSTE BOURGOIN : *Valentin Conrart et son temps*; etc...

tion. Exécuteur de la politique de Richelieu, partisan décidé du principe d'autorité, de la prérogative royale, quoi d'étonnant s'il a rencontré pour ennemis les parlementaires, les frondeurs, subi leurs dénigrements, embours é les coups de griffe de d'Ormesson, de Talon, de Tallemant, de Mme de Sévigné? Dès 1643, on faisait allusion à cette docilité de Séguier envers le pouvoir; et ces vers étaient dans toutes les bouches :

La reine donne tout,
Monsieur joue tout,
Monsieur le Prince prend tout,
Le Cardinal Mazarin fait tout,
Le Chancelier scelle tout.

Et décidément il semble bien que défenseurs et adversaires n'aient ni complètement tort, ni complètement raison.

Louis XIV accepte le protectorat devenu vacant par la mort de Séguier (1672), protectorat un peu nominal, exercé en réalité par Colbert, qui comble de grâces l'Académie et ses membres, mais ne laisse pas, tout en protégeant les lettres, de reprendre les errements du chancelier, d'user de son influence en faveur de ses favoris, ou de l'abbé Colbert son fils, élu à vingt-quatre ans. On sait que Colbert institua l'Académie des Sciences, l'Académie des Inscriptions, l'Académie de Peinture. C'est lui qui obtint l'installation de l'Académie française au Louvre, forma sa bibliothèque, et, afin de rendre les *Quarante* plus exacts, institua les jetons, ces fameux jetons, prétexte de tant d'épigrammes. On assure que cette prébende eut un funeste résultat pour Chapelain, émule et peut-être modèle d'Harpagon, qui, pour ne pas manquer cette modeste aubaine, se dépêcha au point d'attraper une mortelle fluxion de poitrine. Le jeton de présence valait trente sols, et le président Rose avait conseillé à Colbert de porter sa valeur à un demi-louis, mais Charles Perrault, au nom de ses collègues, fit remarquer que « cette rétribution, devenue plus forte, pourrait être regardée comme une espèce de bénéfice que les grands de la cour feraient avoir à leurs aumôniers, aux précepteurs de leurs enfants, et même à leurs valets de chambre ».

Quant au roi lui-même, il plane dans un nuage de dignité olympienne, et, en général, n'intervient pas beaucoup plus que le dieu d'Épicure. Toutefois, il permet au président Rose

d'engager l'Académie à montrer plus de fermeté en présence des sollicitations indiscrètes du contrôleur général Pontchartrain qui lui impose coup sur coup ses créatures; et, en cinq ou six circonstances, dans les élections de Boileau, La Fontaine, de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, il sort de sa réserve majestueuse. Ainsi encore il interdit au duc du Maine de devenir académicien. Ce *demi-Louis*, auquel l'idolâtrie monarchique offrit la *Chambre du Sublime*, avait alors quinze ans, et, aussitôt qu'elle connut son désir, la Compagnie ajourna une élection commencée, chargea Racine de lui déclarer « que, quand même il n'y aurait pas de place vacante, il n'y aurait pas d'académicien qui ne fût bien aise de mourir pour lui en faire une ». Louis XIV opina sagement que le prince était trop jeune, et Thomas Corneille put succéder à son frère.

Fort indifférent à la *Querelle des Anciens et des Modernes*, le roi laisse faire tant qu'on ne nomme point de jansénistes ni de libertins; mais il s'oppose à l'élection de l'abbé de Chaulieu, compagnon de plaisirs des Vendôme, l'*Anacréon moderne*, auquel il suscita deux rivaux, d'abord Chrétien-François de Lamoignon, président à mortier au parlement de Paris, qui, malgré l'unanimité des suffrages, n'accepta point, puis le coadjuteur de Strasbourg, M. de Rohan. D'ailleurs il continue la politique bienveillante de Colbert, reçoit avec distinction les officiers de l'Académie, lui réserve six places aux spectacles de la cour, consacre l'égalité entre ses membres par le don de quarante fauteuils (1713) et le refus d'instituer une classe d'*académiciens honoraires*. Les cardinaux académiciens affectaient de ne point assister aux séances, estimant leur dignité engagée à trôner sur des sièges plus nobles que des chaises : la générosité royale calma leurs scrupules. Quant au malencontreux projet de l'abbé Bignon, il divisait l'Académie en deux ordres, celui des grands seigneurs, celui des gens de lettres pensionnés, et naturellement il excitait l'indignation de ceux-ci; mais Bignon, très influent lui-même, s'appuyait sur son oncle Pontchartrain, et il eût triomphé sans doute si le président Rose, le cardinal de Rohan et les deux Dangeau n'eussent éclairé la religion du roi.

Toussaint Rose, marquis de Coye, que nous voyons intervenir sans cesse en faveur de l'Académie, en fait partie lui-

même à partir de 1675. C'était un homme d'esprit, fort avisé, très près de ses intérêts, mordant et satirique, mais prudent, ennemi des bagarres, ami particulier de Molière, Boileau, Racine, Saint-Simon, premier secrétaire et confident intime de Mazarin, qui le récompensa de ses services en le faisant conseiller d'État, ensuite conseiller ordinaire du roi en ses conseils d'État et privés, surintendant des forêts de Monsieur; puis secrétaire particulier de Louis XIV, écrivant *pour lui* et de *son écriture* qu'il imite à s'y méprendre, ayant *la plume* comme on disait alors, maître du cabinet, tout dévoué au roi dont il obtient ce qu'il veut. Ceci explique le nombre infini des lettres de Louis XIV, qui n'avait pas même le temps de *penser* toutes celles qu'il était censé écrire. « Il avait tellement confiance en son secrétaire, observe M. du Terrage, biographe de Rose, qu'il signait le plus souvent sans lire; plus tard même, il le chargea de revoir la correspondance rédigée par les autres secrétaires, et, dans les vingt dernières années de sa vie, il fit de Rose un véritable surintendant de son cabinet. » Le *bonhomme Rose* demeura cinquante ans auprès de Louis XIV, qui en arriva à le regarder comme un autre lui-même, et, entre autres marques de satisfaction, lui donna (1684) l'office de conseiller président en la Chambre des Comptes de Paris.

C'est encore lui qui fit admettre l'Académie au nombre des cours souveraines appelées à haranguer le roi dans les grandes cérémonies. Un jour qu'il le voyait de belle humeur, il lui dit : « Sire, on ne peut disconvenir que Votre Majesté ne soit un très grand prince, très bon, très puissant et très sage, et que toutes choses ne soient très bien réglées dans son royaume. Cependant j'y vois un désordre horrible dont je ne puis m'empêcher d'avertir Votre Majesté. — Quel est donc, Rose, dit le roi, cet horrible désordre? — C'est, Sire, que je vois des conseillers, des présidents, et autres gens de longue robe, dont la véritable profession n'est pas de haranguer, mais bien de rendre justice au tiers et au quart, venir vous faire des harangues sur vos conquêtes, tandis qu'on laisse muets en si beaux sujets de parler ceux qui font profession particulière d'éloquence. Le bon ordre ne voudrait-il pas que chacun fît son métier, et que Messieurs de l'Académie française, chargés par leur institution de cultiver le précieux don de la parole, vînssent vous

rendre leurs devoirs en ces jours de cérémonie? — Je trouve, Rose, que vous avez raison, il faut faire cesser un si grand scandale, et qu'à l'avenir l'Académie française vienne me haranguer comme le Parlement et les autres compagnies supérieures. Avertissez-en l'Académie, et je donnerai ordre qu'elle soit reçue comme elle le mérite. » Depuis ce jour, observe Louis de Sacy, Minerve va d'un pas égal à Thémis rendre hommage aux vertus qui font le bonheur de la France.

Bien qu'il eût beaucoup de tact, qu'il appelât par exemple un duc : *Votre Altesse Ducale*, et sût prendre les grands seigneurs par leur faible, il ne se gênait nullement pour les rabrouer s'il en était besoin. Le prince de Condé lui-même apprit ce qu'il en coûtait de se frotter à un personnage qui avait l'oreille du roi non moins que la main. Voulant se venger de Rose qui refusait, malgré des offres brillantes, de lui vendre sa terre de Coye, voisine de Chantilly, le prince imagine de faire jeter par-dessus le mur du château trois cents renards, qui en une seule nuit l'ajustèrent comme on pense. Rose l'apprend, et tout en fureur, aborde Louis XIV, lui demandant, avec sa familiarité habituelle, s'il y avait deux rois de France. Celui-ci fronce le sourcil, l'invite à s'expliquer; Rose conte son aventure et ajoute : « Si Monsieur le Prince est roi comme vous, il faut pleurer et baisser la tête sous ce tyran ; s'il n'est que premier prince du sang, je vous demande justice ». Sur l'heure le roi envoya commander au prince de faire reprendre tous ses renards, *tellement qu'il n'en reste pas un*, et, à la première audience, il lui parla vertement. Mais le bonhomme Rose lui garda une dent toute sa vie, et voici comment, au dire de Saint-Simon, il déchargea sa bile un an avant sa mort : « Tandis que le Roy était à la messe, les jours de conseil, les ministres venaient dans la chambre de Rose attendre que le Roi fût rentré par la galerie dans ses cabinets, et qu'on les appelât pour le conseil; cela était commode aux principaux courtisans qui attendaient là ceux à qui ils avaient affaire et avec qui ils étaient assez libres, pour leur parler là au lieu d'aller chez eux. Rose remarqua que Monsieur le Prince s'y rendit assidûment cinq ou six fois de suite et prenait tous les ministres tantôt l'un, tantôt l'autre, et les courtisait fort. A la fin, il ne put se tenir, et regardant Monsieur le Prince

en dessous : « Monseigneur, lui dit-il tout haut avec cette « familiarité qu'il a toujours usurpée, et ces mines plaisantes « et brillantes d'esprit, il y a longtemps que je vous connais. « Je vous vois bien rôder par ici, parler à tous ces messieurs, « caresser l'un, prendre la main à l'autre; n'est-ce pas que « vous prétendez à être premier prince du sang? » Il s'enfuit aussitôt avec une pirouette, riant et regardant derrière lui. Le sarcasme fut tel que Monsieur le Prince, avec toute sa présence d'esprit, demeura confondu sans dire une parole, et toute l'assistance de rire dans ses barbes en baissant les yeux. »

Son humeur railleuse le suivit jusqu'à la fin : sa petite-fille, mariée à Antoine Portail, qui devait être premier président au Parlement et membre de l'Académie française, donnait à celui-ci de justes sujets de plainte; agacé des continuelles jérémiades du mari, Rose feint d'entrer en colère, confesse que sa petite-fille est véritablement une coquine, une impertinente et une sotte dont on ne pouvait venir à bout, et, prenant un air terrible, déclare que si on lui reparle jamais d'elle, il la déshéritera complètement. Plus jamais on ne lui en souffla mot.

Né en 1615 à Provins, il mourut le 6 janvier 1701, refusant de voir aucun médecin, disant à sa femme devant un prêtre qui le pressait de se mettre en règle avec l'éternité : « Ma chère amie, si ces messieurs, quand ils m'auront enterré, vous offrent des messes pour me tirer plus vite du purgatoire, épargnez-vous cette dépense-là, je prendrai patience ». On sut la boutade, on cria au scandale. Impiété? non; avarice? peut-être; surtout besoin indélébile de plaisanter. Il y a de véritables, il y a de faux mots de mourants, ceux qu'ils ont dits, ceux qu'on leur a prêtés. Labiche, le délicieux Labiche, répondit à son fils qui le suppliait de porter son âme inconsolable à sa femme : « Ne pourrais-tu faire la commission toi-même? » Quelque mauvais plaisant improvisa cette épitaphe :

Ci gît le vieux président Rose,
Secrétaire du Cabinet,
Qui fut en mourant si secret,
Que sur ses péchés même il eut la bouche close.

A ce quatrain irrévérencieux, ses compatriotes reconnaissants donnèrent un démenti rimé :

Rose le secrétaire et l'ami de son Roy,

De son pays fut l'honneur et la gloire;
D'obliger sa patrie il se fit une loy.
Sa patrie en retour doit chérir sa mémoire,
De Jules Mazarin il aida les projets,
Du plus grand des héros il eut la confiance.
Jamais Provins, dans ses meilleurs sujets,
N'admira tant d'esprit, de vertu, de science.

De son vivant même, un habitant de l'ancienne et charmante résidence des comtes de Champagne le comparait aux roses de Provins, « les meilleures roses de l'univers ». Sans doute voulait-il exprimer cette pensée que la protection, les bienfaits de Rose, se répandaient dans les cœurs comme l'odeur des roses dans l'azur, parfums de l'âme, créateurs de joie, de bonheur et de gratitude. Il n'avait garde de rappeler les bruits de parcimonie extrême du bonhomme, celui-ci entre autres. Un jour qu'à l'Académie chacun payait une contribution d'une pistole par tête, il se trouva une part de moins. Chacun de crier qu'il avait mis, Rose plus haut que les autres, et il prit à témoin Fontenelle, qui opina : « Il est vrai, je vous ai vu mettre, mais je n'en crois rien ».

*
* *

La ville de Dijon envoie à l'Académie française deux magistrats, et elle aurait dû lui en fournir trois, si la rancune de Voltaire n'avait empêché le président de Brosses de faire partie de la Compagnie. Bernard de la Monnaye, conseiller correcteur à la Chambre des Comptes de Dijon, premier lauréat de l'Académie en 1671 pour le prix de poésie, connu par des travaux de critique, des poésies grecques et latines, surtout par ses *Noëls Bourguignons*, répondait modestement à ceux qui voulaient l'attirer à Paris : « A Dijon, je ne suis qu'un simple correcteur; à Paris, je serais forcément un bel esprit, profession aussi dangereuse que celle de danseur de corde ». En 1710, il remercie le cardinal d'Estrées qui lui conseille de se porter :

La Fortune, à ce qu'on m'a dit,
Grand Prélat, m'est assez amie,
Pour m'offrir, par votre crédit,
Une place à l'Académie.
Telle place a de quoi charmer;
Mais quoique je doive estimer
Le bonheur d'en posséder une,

Mes vœux seraient bien plus contents,
S'il arrivait que, de vingt ans,
Il ne pût en vaquer aucune.

Cependant il a un peu plus tard, lui aussi, la *fièvre verte*, se décide à venir à Paris, est élu à l'unanimité le 23 décembre 1713.

Plus heureux encore, le président Bouhier (1673-1746) entre à l'Académie française en 1727 avec dispense tacite de résider; critique, antiquaire, collectionneur, historien, poète, ami intime de Mathieu Marais, de Valincour, un des grands curieux du siècle, et l'un de ses épistoliers les plus abondants, car il n'a pas moins de cent quinze correspondants, aussi réputé pour son érudition que pour la bonté de son âme; au demeurant prosateur lourd, tout à fait médiocre, et, comme on sait, la postérité juge les auteurs sur ce qu'ils ont écrit au public, non sur ce qu'ils ont écrit à leurs amis. Sa femme elle-même observait : « Contentez-vous de penser, et laissez-moi écrire ». Il faut du moins lui reconnaître un jugement délicat, sinon pour lui-même, du moins pour les autres, des traits heureux qui partent plutôt de son cœur que de son cerveau, des mots de situation qui commentent une époque, un caractère. Pardonnons-lui son écriture pesante, monotone, puisqu'il a aimé les survivants et la littérature du grand siècle, admiré, propagé Mme de Sévigné; ses mauvais petits vers, puisqu'il fréquente les salons de Paris et de Dijon, s'y montre galant, honnête homme, et pratique l'hospitalité la plus large, au point de prêter les livres et les manuscrits de sa bibliothèque : une bibliothèque célébrée par les savants, accrue de père en fils, dotée d'un catalogue raisonné, qui comprend deux mille manuscrits choisis, trente-cinq mille volumes bien reliés, des ouvrages très rares, une bibliothèque qui est la gloire de la maison. La famille de Bouhier fournit au Parlement sept générations de conseillers. De Brosses rend hommage à la bienveillance de son accueil : « A-t-il jamais eu autre chose à écouter que ce qu'on avait à lui faire entendre? Autre chose à dire que ce qu'on souhaitait d'apprendre? On aurait cru qu'il ne savait que ce qu'on voulait savoir de lui. » Quelle jolie philosophie et quelle souriante expérience dans cette réflexion : « On peut donner à ses plaisirs tout le temps qu'ils demandent, pourvu qu'on emploie utilement le temps qu'ils nous laissent ».

Quoi de plus stoïque que ce mot pendant son agonie : « Chut! dit-il à ceux qui l'entouraient, j'épie la mort ».

Bouhier est le lien des salons et des cercles littéraires de Dijon ; même une petite Académie libre se groupe autour de lui dans des conférences hebdomadaires remplies par de libres entretiens, de sérieuses lectures, chacun apportant à tour de rôle son écot. Plus tard le président de Ruffey recueillit les restes de la société littéraire formée par Bouhier ; on fit des recrues, on se donna des statuts, la forme, les habitudes d'une Académie ; cette société finit par se fondre dans l'Académie de Dijon, fondée en 1740 par un doyen du parlement.

Ses correspondants entretiennent son crédit à Paris, mais il y vient souvent aussi, car rien ne remplace la présence réelle, et il finit par être aussi connu dans la capitale qu'à Dijon. Il fréquente assidûment, chez les Bauffremont, la maréchale de la Motte, gouvernante des enfants de France, Mme de Brienne, la duchesse du Maine, où il apprend à ramer sur les galères du bel esprit, la marquise de Lambert, sans oublier les grands salons parlementaires et bourgeois, les Lamoignon, les Turgot. Les peuples, a dit Cavour, sont gouvernés par des antichambres, des chambres à coucher, ou des chambres parlementaires. Mot piquant qu'il faudrait entourer de quelques réserves. Richelieu, Mazarin, Napoléon ne rentrent dans aucune de ces catégories, et, même en mettant à part les hommes de génie, il y aurait encore d'autres éléments à considérer, les influences médiates, les causes indirectes telles que la presse, l'opinion publique, les salons. Ceux-ci, à certaines époques, jouent un rôle éminent, lancent les hommes, les idées, jettent un livre dans la circulation, conquièrent les âmes et les esprits. Au XVIIIe siècle, ils deviennent les représentants, les premiers ministres de l'opinion, remplacent journaux, chambres parlementaires, condensent, renvoient au pouvoir les vœux de la nation. Ceux-ci demeurent avant tout littéraires, ceux-là inclinent vers la philosophie, la politique, l'économie sociale; dans les uns règne l'esprit rétrograde, dans d'autres le spiritualisme ou le matérialisme (Voltaire est bigot, c'est un déiste, opine une fervente de d'Holbach). Hommes en place, aspirants ministres, réformateurs ont leurs dévotes qui pour eux dictent ou même écri-

vent des pamphlets, des apologies, tournent dîners et soirées en instruments de domination. On sait quel fanatisme excitent Choiseul, Loménie de Brienne, Calonne, Necker, dans certaines ruelles. A mesure que le dénouement approche, le pouls de la nation bat plus vite, le mouvement des esprits s'accélère, et, à l'exemple de cet animal fabuleux qui se teignait des couleurs des objets qu'il rencontrait, ainsi les salons prennent les couleurs du temps qu'ils traversent, foyers de plus en plus incandescents où, comme dans la chaudière magique, se combinent les éléments qui vont régénérer le vieil Eson. Si puissante éclate cette influence des bureaux d'esprit, que rois et reines viennent voir leurs directrices quand ils s'arrêtent à Paris, leur prodiguent à l'envi mille attentions, entretiennent avec elles des correspondances. Et, comme l'Académie tend à devenir le premier salon de France, les partis qui commencent à se dessiner ont senti l'utilité d'obtenir la haute main dans un corps où l'esprit, le talent se multiplient en quelque sorte par leur rapprochement, un corps qui, investi du privilège, si rare alors, de se faire entendre du public, pouvait, à la faveur des idées nouvelles, se transformer en moyen d'opposition élégante, discrète sans doute, mais d'autant plus gênante qu'elle s'enveloppera des formules de respect sacramentel, et que l'art des gens habiles sous un régime de bon plaisir consiste à tout dire et tout laisser comprendre sans donner prise à la censure et aux rigueurs du gouvernement.

M. Emmanuel de Broglie a consacré au président Bouhier un excellent livre d'où il appert qu'il vaut mieux connaître la vie et les amis du magistrat académicien que ses prolixes écrits: j'en excepte toutefois un petit volume publié sous le titre de : *Mémoires du Président Bouhier*, extrait d'un recueil d'historiettes comprenant plus de cinq cents feuillets avec une table des noms. Voilà son bagage littéraire devant la postérité qui, à l'exemple de Chamfort, n'aime de l'histoire que les anecdotes et les portraits, croit à l'importance des petits faits pour caractériser les grands hommes, et sait meilleur gré à l'écrivain d'un bon distique ou d'une repartie originale que de cinquante volumes. Les historiettes de Bouhier ont un parfum d'authenticité, qui les fait lire avec agrément; en voici quelques-unes.

Au premier rang des correspondants de Bouhier, se distingue Mathieu Marais (1665-1737), avocat réputé, candidat malheureux à l'Académie française, qui s'était fait au Palais une spécialité des causes grasses (séparations, adultères), voluptueux d'imagination qui ne va guère au delà des audaces du mot, reçu et apprécié dans la meilleure compagnie, chez la duchesse de Gesvres, le prince Charles de Lorraine, les Nicolaï, d'Aguesseau, Samuel Bernard, ami et admirateur de Bayle, auteur d'une très intéressante chronique de la Régence. Sûreté de goût, honnêteté naïve, modestie fière, désintéressement, sensibilité délicate, amour de l'amitié, tendances jansénistes, gallicanes, parlementaires qui s'amalgament tant bien que mal avec un respect sincère de la royauté et de la religion, voilà pour le personnage moral; masque d'ironie narquoise et de pyrrhonisme, hardiesse relative de paroles et de plume, penchant à la gauloiserie, horreur instinctive du faux bruit (il ne voit dans la gloire elle-même qu'un scandale heureux), franchise tempérée de prudence qui le fait se proclamer le très humble serviteur de l'événement, ce grand maître, et adopter la commode devise : *mihi, non aliis*, peu d'aptitude aux idées générales, notation exacte des effets, don de la couleur locale, recherche ardente de la vérité, tour littéraire, style simple, aisé, alerte, variété d'érudition, voilà pour ses ouvrages. Cet avocat des dames, qui toutes les fois qu'on lui soumet un procès, interroge : la femme est-elle jolie? qui aime mieux concilier que plaider, et prêche cette doctrine à ses clientes : il faut vivre avec les bons maris et ne point quitter les mauvais, est un esprit marqué au bon coin, un représentant de cette vieille bourgeoisie française, pépinière inépuisable de bons serviteurs de la France. En littérature, il proscrit le précieux, la manie du néologisme, se moque « du style affecté de nos auteurs modernes, style vicieux en beau, plein d'ornements où il n'en faut point, et de tours qui énervent et amollissent la langue au lieu de l'embellir, langage faux et guindé, style de décadence, digne des Sénèques et des Lucains français ». Il se proclame *amoureux de l'amitié*, et il a la science, l'art, la grâce d'un tel sentiment. Toutefois, il est enclin à l'erreur, pétri de préjugés contre les poètes : « C'est un métier de gueuserie, dit-il; il ne faut avoir affaire ni aux

poètes, ni aux dévots. L'amitié n'est point là ; elle n'est qu'entre bonnes gens comme nous. » Singulière pensée de la part d'un homme qui passa une partie de son existence à composer une vie de La Fontaine. Très circonspect, et observant en général cette réserve qui était la vertu forcée du temps *sous le dur marteau de Louis XIV*, il recommande de ne jamais écrire contre ceux qui peuvent proscrire, et, à propos des jésuites, « de ne jamais mal parler de ces gens-là ni de leurs maîtres ». Il dira d'un exilé janséniste : « Je l'ai vu mal logé, mal meublé, avec un valet qui mange avec lui? C'est une laide chose qu'un exilé. » Ceci ne sent point son héros, mais Marais n'en a cure; il garde par devers lui la liberté de sa pensée, demeure indépendant, refuse de faire une fortune rapide en écrivant un mémoire favorable aux projets de Dubois, contraires aux principes du chancelier d'Aguesseau et du parlement de Paris.

Bouhier, plein d'un zèle tendre, demandait pour lui une place à l'Académie française; on lui répondit que personne ne le connaissait, et en effet il n'avait rien publié encore, ses amis seuls pouvaient l'apprécier. Marais se résigna avec esprit : « J'accepte, Monsieur, votre choix qui me vaut une élection dans les formes, je suis de l'Académie dès que vous m'avez nommé, et cet *in petto* me plaît plus que la chose même (?) On dira que vous m'avez jugé digne d'être académicien; n'est-ce pas cent fois plus que je ne mérite? » « Vous m'avez nommé, je suis élu », écrivait en pareille occurrence Leconte de Lisle à Victor Hugo. Marais parle souvent de l'Académie dans ses mémoires et dans ses missives; petites querelles à huis clos, épigrammes, intrigues littéraires et mondaines autour de chaque fauteuil vacant, réceptions publiques, rien ne lui échappe; il est de la famille, il est de la maison, il n'a pas de rancune, il l'aime à travers Bouhier et d'Olivet, se contente d'être académicien *in partibus*. Ce n'est pas qu'il ne regrette au fond le fauteuil, car, six ans après son échec, il déclare qu'il aurait visité jusqu'au portier de l'Académie pour faire partie d'un corps qui possède le président Bouhier. Que ne se rendait-il agréable aux intimes de la marquise de Lambert dont le salon était alors l'antichambre de l'Académie?

Mais quoi! il sort peu, a le caractère assez entier, ne sait nullement faire sa cour, ne peut prendre sur lui d'aller faire des courbettes au *Palais Lambertin*, se console en poursuivant de lardons ses coryphées et sa directrice.

Dans une étude publiée ici même sur les magistrats et la société française d'autrefois, j'ai esquissé le président Hénault (1685-1770) et le président de Montesquieu (1689-1755), deux types de magistrats mondains, qui tous deux vendirent leurs charges pour se consacrer à la littérature, aux salons, aux voyages. Je n'y reviens donc que pour noter quelques traits omis précédemment et relatifs à l'Académie française[1].

Avec Montesquieu, le libre examen, qui n'avait cessé de se propager depuis la Renaissance, par les épicuriens, les libertins, Montaigne, Gassendi, Saint-Évremond, les Vendôme, Bayle, entrait à l'Académie : la brèche est ouverte, et le scepticisme ne perdra aucune occasion de l'agrandir : il se glisse, timidement d'abord, avec toutes sortes de désaveux, de soumissions, plus franchement ensuite, jusqu'à ce qu'il engage ouvertement la lutte. Montesquieu avait pour lui et contre lui des ouvrages tels que les *Lettres Persanes*, *Le Voyage à Paphos*, *le Temple de Gnide*, qu'il ne signait point, selon l'usage des gens du bel air; Mme de Lambert le soutenait vivement, il fut élu, en 1725, mais les envieux se déchaînèrent, invoquant tout bas ses railleries contre la Compagnie, tout haut l'article du règlement qui prescrit la résidence à Paris; tant et si bien que l'élection ne fut pas agréée. Montesquieu jura de prendre sa revanche, il vendit sa charge de président à mortier, vint à Paris et pelota en attendant partie. L'occasion se présenta de nouveau en 1727, à la mort de M. de Sacy : et, bien que l'Académie comptât 18 ecclésiastiques (trois cardinaux, six évêques, neuf abbés), l'appui de Mme de Lambert avait écarté tous les concurrents, et le cardinal de Fleury donnait tout d'abord son adhésion. Cependant la cabale s'agita, le P. Tournemine remit au premier ministre un extrait des *Lettres Persanes* où figu-

1. Perrens : *Les Libertins au XVII[e] siècle.* — Louis Vian : *Histoire de Montesquieu; les Lamoignon ; une vieille famille de robe.* — Sainte-Beuve, tomes VII et XI. — Albert Sorel : *Montesquieu.* — Edgard Zévort : *Montesquieu.* — *Mémoires du président Hénault.* — Lucien Perey : *Le président Hénault et Mme du Deffand.* — Lucien Brunel : *Les Philosophes et l'Académie française au XVIII[e] siècle.* — Nisard : *Souvenirs*, 2 volumes, etc.

raient sans doute des passages tels que celui-ci : « Le roi (le roi de France) est un grand magicien : s'il a une guerre difficile à soutenir et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il y a un autre magicien plus fort que lui, ce magicien s'appelle le pape; tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce. » Bref, le jeudi 11 décembre, jour fixé pour le scrutin de proposition, l'abbé Bignon transmit à l'Académie les propres paroles du cardinal ministre : « Le choix que l'Académie veut faire sera désapprouvé de tous les honnêtes gens ». Tout ce que put obtenir le maréchal d'Estrées, c'est que l'élection fût remise au 20 décembre. Voilà d'Olivet ravi, car il n'aime guère le *président gascon*, bien qu'il ait dîné chez *la vieille* (Mme de Lambert) avec tous ses amis. Que se passe-t-il alors? Montesquieu, dans l'audience qu'il obtint du cardinal, a-t-il apporté à celui-ci une édition des *Lettres Persanes* expurgée tout exprès? Ou plutôt a-t-il désavoué les passages incriminés, en les mettant sur le compte de contrefacteurs étrangers? La seconde hypothèse semble plus vraisemblable, car le président aurait eu bien peu de temps pour réaliser cette supercherie. Ajoutons que Fleury n'aimait pas les solutions violentes, qu'il dut apprécier les talents de Montesquieu, que celui-ci avait de puissants auxiliaires : convaincu ou non, il fit savoir au directeur qu'après les éclaircissements donnés par le candidat, il retirait son veto. L'élection eut lieu le 20 décembre, et Montesquieu réunit la pluralité des suffrages, mais il y eut quelques boules noires, entre autres celle de l'abbé d'Olivet qui, dans son dépit, écrit au président Bouhier : « Cette affaire n'a pas laissé de faire du bruit dans Paris. Le tort qu'elle faisait au président, dont elle ruinait absolument la réputation, a tenté quelques-uns des nôtres qui ont trouvé plus doux d'exposer l'honneur de la Compagnie que de consentir à la flétrissure de ce fou. Pour moi, je n'ai eu pour confident de mes pensées que mon ange gardien. » L'honneur de la Compagnie compromis pour avoir élu Montesquieu! L'esprit de parti a de ces aberrations dans la littérature comme dans la politique.

Le roi ayant agréé l'élection, on procéda, le 5 janvier 1728, à un second tour de scrutin, le 24 janvier suivant à la réception. L'assemblée était *magnifique* et *célèbre*, parce qu'on savait que des choses piquantes et mordantes seraient dites. Montesquieu apprécia en termes élevés le caractère, le talent de son prédécesseur; il fit, selon l'usage, l'éloge de Richelieu, du chancelier Séguier, de Louis XIV, Louis XV et du ministre principal; puis le chevalier Malet, gentilhomme ordinaire du roi, se leva, commença par quelques phrases assez vives *et à bout portant*, qui furent un peu adoucies dans le texte officiel. En conseillant au récipiendaire de rendre au plus tôt ses ouvrages publics, il ajoutait : « Le public perdrait trop si vos amis en étaient plus longtemps les seuls dépositaires.... Le génie qu'il remarque en vous le déterminera à vous attribuer les ouvrages anonymes où il trouvera de l'imagination, de la vivacité et des traits hardis; et, pour faire honneur à votre esprit, il vous les donnera, malgré les précautions que vous suggérera votre prudence. » L'Académie considérait sans doute qu'en matière littéraire comme en matière légale, la recherche de la paternité est interdite; mais pour ne pas nommer les *Lettres Persanes*, son directeur les signalait de telle sorte que chacun put saisir l'allusion.

Montesquieu ne se montra point un académicien assidu ni très actif; cependant il prit, en 1753, une part assez importante à la candidature de Piron. Au moment du vote, Fontenelle, devenu très sourd, ayant demandé ce qu'on allait faire, un de ses confrères lui fit passer ces mots : « Il est question de nommer Piron, mais on objecte qu'il passe pour être l'auteur de l'*Ode à Priape* »; et Fontenelle aurait répondu : « S'il a fait l'*Ode à Priape*, il faut le bien gronder et le recevoir, mais s'il ne l'a pas faite, il ne faut pas le nommer ». La majorité ayant choisi Piron pour être proposé au roi comme successeur de Languet de Gergy, d'Olivet s'empressa d'envoyer l'*Ode* à Boyer, qui l'apporta au roi. Louis XV appréciait l'esprit de Piron, mais l'*Ode à Priape* lui parut un cas rédhibitoire, et lorsque Montesquieu, alors directeur de l'Académie, se présenta à Versailles, il essuya un refus. Piron ne fut académicien qu'en effigie. Montesquieu écrivit à Mme de Pompadour et recommanda si bien l'auteur de *la Métromanie*,

alors aveugle, infirme, pauvre, vieux, marié, que Louis XV lui accorda sur-le-champ une pension de mille livres. La crosse l'avait mis bas, le sceptre le relevait. Et il faut avouer que l'Académie témoignait quelque mansuétude à ce Piron qui lui avait décoché mainte épigramme dans ce goût :

En France, on fait par un plaisant moyen
Taire un auteur quand d'écrits il assomme.
Dans un fauteuil d'académicien
Lui quarantième on fait asseoir mon homme.
Lors il s'endort, et ne fait plus qu'un somme;
Vous n'en avez phrase ni madrigal :
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

Comme magistrat, Hénault avait composé les discours du régent, du roi et du premier président pour la séance de déclaration de la majorité (1723). De cette curieuse souplesse de talent il donna d'autres exemples; ainsi, il fit le discours de son récipiendaire à l'Académie, et, détail piquant, ce discours eut beaucoup plus de succès que celui de l'élu. Hénault, d'ailleurs, préféra toujours les rôles de pénombre, et servit plus d'une fois d'intermédiaire officieux entre la Cour et le Parlement : tout ce qu'il y avait en lui d'imagination, de passion, il le rapportait à l'histoire, aux salons et aux femmes; amphitryon et protecteur des gens de lettres, auteur de mémoires fort agréables, et d'autres ouvrages qui ont moins bien subi l'épreuve du temps, très accrédité auprès des ministres, exempt d'ambition politique, célèbre par ses soupers, ses galanteries, la grâce de son esprit, la sûreté de son commerce et son obligeance, surintendant de la reine Marie Leçzinska, il a, pour toutes ces raisons, beaucoup d'influence à l'Académie, et n'en use qu'avec discrétion.

Voici encore, pour continuer la chaîne entre le Palais et l'Académie, trois magistrats qui ne laissent pas d'avoir, à des titres divers, attiré l'attention du monde littéraire : Lefranc de Pompignan, premier président de la Cour des aides de Montauban; Séguier, avocat général au parlement de Paris; Malesherbes, premier président de la Cour des aides. Et ce n'est certes pas le lieu de raconter les grands événements académiques du XVIIIe siècle, la reprise de la Querelle des Anciens

et des Modernes, la lutte du parti religieux et du parti philosophique, terminée par la victoire de ce dernier; mais, à propos des nouveaux venus, surgissent quelques incidents qu'on ne peut entièrement passer sous silence.

Nous sommes en 1760. Sourde jusqu'alors et accidentelle, presque cachée au gros public et connue des seuls initiés qui marquent les coups ou mènent la campagne, la lutte éclate nettement entre le parti religieux et ce parti philosophique que l'arbitraire capricieux du pouvoir, la complicité des grands seigneurs libéraux, la faveur de l'opinion et des salons encouragent de plus en plus. Au dedans, en dehors de l'Académie, il range sous sa bannière le génie, le talent, l'esprit, pousse à la ruine du principe d'autorité qui s'effondre plus encore sous le poids des fautes de ses représentants que par l'effort d'une critique déchaînée contre tous les dogmes établis. D'un côté, l'*Esprit des lois*, l'*Histoire naturelle*, la *lettre sur les Aveugles*, Jean-Jacques, l'*Encyclopédie*, le *Livre de l'Esprit*; de l'autre, l'*Année littéraire* de Fréron, le *Journal de Trévoux*, le *Journal Chrétien*, la *Gazette ecclésiastique*, les *Réponses* de Palissot à Diderot, sans parler des foudres un peu émoussées du trône et de l'autel. L'*Histoire naturelle* et l'*Esprit des Lois* sont toutefois censurés par l'Église, Diderot envoyé à Vincennes, l'*Encyclopédie* suspendue, puis interdite, le Parlement fulmine contre la *Religion naturelle* de Voltaire et le livre d'Helvétius. Duclos aurait voulu louvoyer, ménager le roi et la Ligue, il blâmait la raideur sectaire de d'Alembert, une brouille avait même éclaté entre eux, Duclos ayant médit du roi de Prusse qui pensionnait d'Alembert, celui-ci reprochant au secrétaire perpétuel ses relations avec Mme de Pompadour. La querelle de Lefranc de Pompignan mit le feu aux poudres, dissipa toutes les nuances et piquanteries entre philosophes, les constitua en parti d'attaque et de défense. Enivré par ses succès dans les Académies de province, enflé d'une vanité et d'une ambition bien supérieures à son talent, « ajoutant à l'arrogance d'un seigneur de paroisse l'orgueil d'un président de cour supérieure dans sa ville de Montauban », Lefranc, élu à l'unanimité, fit, à la surprise générale, un discours de réception (10 mars 1760) qui parut un manifeste haineux, une délation virulente contre des confrères qui à ce moment

même étaient sous le glaive. Dénonçant « cette philosophie altière qui sape également le trône et l'autel », il faisait tout ensemble le procès à Duclos, Voltaire, d'Alembert et Buffon. « Des prétentions ne sont pas des titres. On n'est pas toujours philosophe pour avoir composé des traités de morale, sondé les profondeurs de la métaphysique, atteint les hauteurs de la plus sublime géométrie, révélé les secrets de l'histoire naturelle, deviné le système de l'univers. Le savant instruit et rendu meilleur par ses livres, voilà l'homme de lettres. Le sage vertueux et chrétien, voilà le philosophe.... » Si l'orateur savoura les applaudissements d'un public trié sur le volet, l'approbation de Louis XV et du parti dévot, si la *Comédie des philosophes* de Palissot lui vint un instant en aide, il dut entrer en de grands étonnements lorsqu'une pluie de pamphlets s'abattit sur lui. Voltaire entra le premier en lice, et à la vigueur du trait, l'on reconnut aussitôt la main du maître. « Quand on a l'honneur d'être reçu dans une compagnie respectable d'hommes de lettres, il ne faut pas que sa harangue soit une satire contre les gens de lettres; c'est insulter la compagnie et le public.... *Quand* on a traduit et même outré la Prière du déiste, composée par Pope; *quand* on a été privé six mois entiers de sa charge en province pour avoir envenimé et traduit cette formule du déisme,... c'est insulter à toutes les bienséances de se donner les airs de parler de religion.... » Morellet, « frère en Belzébuth » de Voltaire, l'abbé Mords-les, généralisa ce tour plaisant, fit passer M. de Pompignan par les particules, et, en prose, en vers, chacun apportant son écot, se succédèrent les *Si*, les *Pour*, les *Que*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Car*, les *Ah!*

Au mois de juin, Voltaire lui donnait le coup de grâce avec trois satires étincelantes de verve : *le Pauvre diable*, *le Russe à Paris*, *la Vanité*. Livré à la risée publique, abandonné par la Cour, par le dauphin même, qui aurait rappelé en le voyant ce vers de la *Vanité* :

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose!

il n'osa plus reparaître à l'Académie, et s'enfuit à Montauban. Son allié Palissot n'eut pas une fortune meilleure. Morellet lui décocha la *Vision de Palissot* qui fit oublier la *Comédie*

des Philosophes : un petit séjour à la Bastille, pour avoir raillé la princesse de Robecq, protectrice de l'auteur, ne paya pas trop cher la célébrité conquise par Morellet dans cette campagne. Résultat : victoire des philosophes sur toute la ligne, déroute de la croisade, les nouveaux élus dégoûtés d'y prendre part, car ils savent « qu'ils auront leur tape s'ils pompignanisent ».

Élu en 1757 pour son nom et son éloquence, Séguier appartient lui aussi au parti religieux, et le conduit à la bataille. Ainsi, à propos du *Système de la Nature* déféré au Parlement, il dénonce « les projets de cette fausse et altière philosophie qui ne veut s'emparer des esprits que pour les mouvoir à son gré, qui ne cherche à les instruire que pour les égarer, et qui ne réclame la liberté de penser que pour s'affranchir de toute dépendance civile et politique ». Mais la réponse ne se fait pas attendre. Quelques semaines après (6 septembre 1770), Thomas, recevant Loménie de Brienne, fait une allusion transparente à « ces hommes en place, auxquels leur vanité fait désirer d'être de l'Académie, et que leur intérêt pousse ensuite à la trahir en calomniant les lettres, et qui cherchent à tuer la liberté de la parole pour servir le pouvoir ». Séguier avertit le chancelier, et voilà Thomas sermonné, menacé de la Bastille, s'il fait imprimer son discours. C'est lui encore qui, en son nom et au nom de Richelieu, déclare que si Laharpe réunit la majorité des suffrages, ils demanderont l'un et l'autre d'être rayés de la liste des académiciens.

Au contraire, Malesherbes, directeur de la librairie, premier président de la Cour des aides, a protégé les gens de lettres, la libre pensée, tenu tête au chancelier Maupeou, et, en mainte occasion, détourné d'eux ou émoussé les foudres du pouvoir. Aussi est-il élu par acclamation, en 1775, comme certains papes le sont par adoration. « Par une admiration extraordinaire des hautes qualités de M. de Malesherbes, elle a arrêté de le recevoir et de l'inviter à prendre place dans son sein. » Le nouvel immortel pousse la coquetterie littéraire jusqu'à demander son suffrage à Voltaire avec lequel il a eu maille à partir au sujet du parlement Maupeou : et Voltaire lui envoie sa bénédiction académique dans une lettre aussi déli-

cieusement adroite que celle du ministre. Malesherbes fait aussi partie de l'Académie des inscriptions. Défenseur de Louis XVI devant la Convention avec Tronchet et de Sèze, il comparaît à son tour devant le Tribunal révolutionnaire, et prononce alors un de ces mots qui peignent un homme, et honorent une époque. Comme il sortait de sa prison pour aller à l'échafaud, il fit un faux pas et remarqua gaiement : « Voilà un mauvais présage, un Romain rentrerait chez lui ». « Pour faire un bon ministre, disait-il à ses compagnons de détention, l'instruction et la probité ne suffisent pas. Turgot et moi nous en avons été la preuve. Notre science était toute dans les livres, nous n'avions aucune connaissance des hommes. » Et un autre jour : « Ne me plaignez pas. J'ai été disgrâcié pour avoir voulu devancer la Révolution par des réformes populaires. Je vais mourir pour avoir été fidèle à l'amitié. Je meurs en paix avec le présent et avec l'avenir. » Il n'était pas mauvais qu'un Académicien eût l'esprit de son héroïsme, en un temps où ce sentiment était l'apanage de tous, hommes et femmes, royalistes et républicains.

Quant à M. de Nicolaï, premier président de la Chambre des comptes, reçu le 22 mai 1789, les faiseurs d'épigrammes s'en donnent à cœur joie sur lui, et l'un d'eux énumère ses titres :

Au cercle académique, en dépit des méchants,
Avec éclat je suis sûr de paraître;
A mes ordres toujours j'ai douze présidents,
Pour m'enseigner au moins quarante maîtres,
Pour m'imprimer soixante correcteurs,
Pour m'applaudir quatre-vingts auditeurs.

Est-il besoin d'ajouter que les satiriques se préoccupent plus d'avoir de l'esprit et de la méchanceté, que de frapper juste?

1789. Les Académies sont dénoncées comme des oligarchies, des repaires d'aristocratie qui nourrissent les chanoines de la littérature; Chamfort, membre de l'Académie française, écrit lui-même le rapport au nom duquel elles seront supprimées en 1793; l'Institut de France est fondé en 1795 par la Convention qui ne rétablit pas sous leurs anciens noms les

Académies de la monarchie; le Premier Consul, par arrêté du 23 janvier 1803, ressuscite en fait sinon en droit l'Académie française, abolit du même coup, par prétérition, la classe des Sciences morales et politiques, que releva en 1832 M. Guizot.

Sous le Premier Empire, l'Académie chante la gloire de Napoléon comme elle avait chanté celle de Louis XIV, Chateaubriand l'appelle une tanière de philosophes, et l'on sait l'explosion de fureur par laquelle l'Empereur accueillit son discours de réception. La Restauration restitue officiellement à l'Académie française son nom, ses titres, ses droits, mais débute d'une manière déplorable, et lui porte une grave atteinte, en excluant, par ordonnance de 1816, onze de ses membres. Parmi les magistrats académiciens élus de 1789 à 1830, nous remarquons Garat, Cambacérès, Bigot de Préameneu, Portalis, de Sèze, défenseur de Louis XVI, premier président à la Cour de cassation. Dans une élection de cette période, un académicien mécontent donne sa voix à Molière et à Jean-Jacques Rousseau, disant que jusqu'à ce jour on avait remplacé les morts par les vivants, qu'il fallait, une fois n'est pas coutume, remplacer les vivants par les morts. Après 1830, Dupin, Dufaure, Molé, sont élus comme ministres, procureurs généraux, sans doute aussi comme avocats, orateurs politiques. Quant au chancelier Pasquier, ancien ministre de la Justice, président de la Chambre des pairs sous la Monarchie de Juillet, il mériterait une complète étude : son salon devient le salon de l'Académie, celui où les Quarante se retrouvent, dînent, causent, préparent quelquefois et discutent officieusement les canditatures; fonction éminemment utile, que j'ai entendu prôner par le comte de Falloux, et qui, depuis la mort d'Autran, n'a plus de titulaire : et cependant elle a son prix, son honneur, son profit, car elle ne laisse pas de conférer le crédit.

Rappelons en deux mots la lutte contre le romantisme, qui commence sous la Restauration, à laquelle s'associe tout d'abord l'Académie :

> Avec impunité les Hugo font des vers!

s'exclame Viennet.

Mais on lui riposta avec la même partialité :

Shakespeare est un chêne, Racine est un pieu!

La Monarchie de Juillet est le régime qui compte le plus de ministres académiciens. Et, comme l'Académie vit en bonne entente avec le Gouvernement de Juillet, on la traite de *Salle des Pas-Perdus de la politique*, de *Catacombes littéraires*, de *Maison des Périodes sonores*.

1848. L'Académie se *dévoltairianise*; d'aucuns lui trouvent un fumet de sacristie. Un ami de Guizot, grand adversaire de la candidature du comte de Falloux, objectait : « Lisez l'*Histoire de saint Pie V*, et vous verrez si un protestant peut voter pour Falloux! » Il répondit : « Comme je suis résolu à voter pour lui, je ne lirai point ses livres ». En revanche, lorsqu'en 1867, le P. Gratry se présenta, Villemain, qui avait voté pour Lacordaire, lui refusa son suffrage : « On ne me fera pas dire deux fois : Mon Père! » Ce même Villemain expliquait ironiquement un vote : « Je donne ma voix à X..., c'est un homme poli, bien élevé; il n'a contre lui que ses ouvrages, et c'est si peu de chose! » C'est un académicien qui lance ce mot sanglant au sujet des décrets de confiscation de 1852 contre les princes d'Orléans : « Voilà le premier vol de l'aigle! » Napoléon III prenait spirituellement sa revanche lorsque, pendant la visite réglementaire du duc de Broglie, il lui adressait ce compliment : « J'espère, Monsieur le duc, que vous direz un jour de mon 18 Brumaire ce que vous avez dit du Deux Décembre de mon oncle ».

L'Académie était libérale, opposante, et Sainte-Beuve ne lui ménageait pas les coups de griffe; d'aucuns l'appelaient *un Conservatoire de Tacites grippés*; elle ne s'en portait pas plus mal. La guerre d'épigrammes se poursuivait sur tous les terrains; candidats et élus faisaient assaut d'esprit, parfois aussi de méchanceté. « Monsieur, objectait un grand seigneur à Émile Augier, j'avoue n'avoir pas lu une seule ligne de vos œuvres. — Monsieur, répliquait celui-ci, j'ai mis tout mon zèle à rechercher les vôtres, sans pouvoir les trouver. »

Toujours chansonnée, critiquée, toujours recherchée de ses détracteurs, tantôt sympathique aux gouvernements qui succèdent à Napoléon Ier, tantôt redevenant populaire par des

élections qui déplaisent au pouvoir, mêlée aux luttes littéraires et politiques du XIXe siècle, mais par une sorte d'action indirecte et réflexe, débarrassée des liens et des servitudes d'antan, l'Académie a conquis dans toute sa plénitude l'indépendance et la dignité. Sans répudier des traditions précieuses, elle fait une part moins grande que jadis aux puissants, aux gens du monde qui ne sont que de simples lettrés, de telle sorte que, dans son ensemble, elle paraît plus solidement composée, les titres de ses membres sont plus décisifs qu'autrefois, sinon plus nombreux, car il y eut de tout temps des demi-talents de cent volumes, comme il y a des génies de deux ou trois livres, et les diamants ne pèsent jamais lourd. Elle se pénètre sans cesse de liberté, s'imprègne d'opinion publique, mais en même temps elle parfume la nation littéraire de politesse et d'atticisme, d'une bonne grâce de qualité supérieure ou spéciale; elle n'est pas une école, mais le plus littéraire de tous les salons, et même une institution nationale. Avec ses autres sœurs de l'Institut, elle incarne un principe infiniment utile dans un pays de démocratie : le respect du talent, l'aristocratie de l'esprit, le culte du beau qui inspire si souvent le culte du bien. La démocratie, gouvernement spiritualiste par essence, doit réaliser l'idéal de plus en plus élevé qui naît de la difficulté même, de la grandeur d'un tel régime. Et, de rencontrer quelques groupes d'hommes désintéressés qui placent au-dessus de tout le travail, et n'ambitionnent d'autre récompense que la considération attachée au titre d'académicien, de voir une institution se perpétuer pendant deux cent soixante ans dans un pays où tant d'institutions ont disparu, ce spectacle atteste la force et la souplesse d'un corps qui n'a résisté à tant d'épreuves que parce qu'il eut pour bases l'égalité, la liberté bien comprises, se proposa le but le plus noble, et, réclamant de ses membres des qualités d'esprit, des vertus d'honnête homme, représentant à leur plus haute puissance les droits de la pensée et du génie, reste digne de sa devise : « à l'Immortalité ».

VICTOR DU BLED.

UN TROTTIN DE L'AN VII

HISTOIRE DE L'ARMÉE D'ÉGYPTE

(1798)

Le 1er vendémiaire an VII de la République française une et indivisible, en vieux style, le 21 septembre 1798, la ville du Caire fut réveillée par le fracas de l'artillerie.

Des hauteurs de la citadelle, les batteries lançaient leurs volées par-dessus la ville encore endormie. Les chaloupes canonnières répondaient des rives de Boulaq, et les pièces installées auprès de Gizeh, dans la plaine où venait d'être gagnée la bataille des Pyramides, leur faisaient écho de l'autre côté du Nil. D'épais nuages de fumée blanche flottaient autour du Caire et s'enfuyaient dans la vallée, sous l'air frais du matin.

Ce tapage n'annonçait pas un retour offensif des Mamelouks. Il saluait tout simplement l'anniversaire de la liberté que l'armée française allait célébrer sous les ordres du général Bonaparte et devant la population du pays lointain que nous avait ouvert la victoire.

Bientôt toute la ville fut sur pied. De tous les coins du Caire, par les rues étroites et sales, la foule se portait vers la place de l'Ezbekieh, quartier général de l'armée, et sur laquelle devait être passée la revue. Des piquets avec des barrières de corde laissaient libre le vaste emplacement réservé aux troupes. Des sentinelles contenaient les curieux en prodiguant les coups de crosse et en faisant luire leur baïonnette

aux yeux des fellahs qui les serraient de trop près. Enfin, des pièces de canon placées aux angles de la place et braquées sur la foule prouvaient que toutes les précautions étaient prises pour assurer à cette fête patriotique le bon ordre et la sécurité.

Des roulements de tambour, et les spectateurs s'écartaient sous une poussée violente. C'était une demi-brigade qui venait prendre sa place. Ou bien des sonneries de trompettes éclataient. C'était un régiment de cavalerie qui s'ouvrait passage. « *Woa reglak! Iniglak! Smalak!* Gare à tes pieds! A gauche! A droite! » Il était trop tard et le poitrail des chevaux faisait sa trouée, tandis que les soldats surveillaient du coin de l'œil la foule épaisse et hurlante.

Infanterie et cavalerie, toute l'armée était là, sauf la division Desaix lancée dans la Haute-Égypte à la poursuite de Mourad-Bey, sauf les garnisons laissées sur la route, à Alexandrie et dans le Delta.

Les troupes formaient les trois côtés d'un carré, devant le palais d'Elfy-Bey. Au milieu de la place, dans le vide laissé par les troupes, se dressait une pyramide en bois sur laquelle on avait inscrit les noms des officiers et des soldats tués dans les combats qui avaient précédé notre entrée au Caire.

Un grand silence s'était fait. On savait que l'heure allait sonner, et tous les yeux se tournaient vers le palais d'Elfy-Bey, habité par le chef des Francs. Tout à coup, les factionnaires qui gardaient la porte présentèrent les armes; les tambours battirent aux champs, les trompettes sonnèrent; les commandements se succédèrent sur le front des troupes, et la ligne des baïonnettes étincela sous le soleil.

Un cortège sortit du palais et s'avança.

En tête, un homme petit, maigre, noir, écrasé sous un grand chapeau surmonté d'un énorme plumet tricolore.

C'était lui, le sultan Kebir, El-Ghazi, l'homme de la victoire, celui que ses soldats appelaient Bonnaberdi, le général qu'Allah avait amené des pays d'outre-mer pour vaincre les Mamelouks, ainsi qu'il avait été décidé de toute éternité, et qu'il était écrit dans le livre du Prophète.

Derrière lui, à quelque distance, se pressaient des chefs que les indigènes auraient été embarrassés de nommer, mais dont les soldats connaissaient tous la figure et les services : Ber-

thier, le chef d'état-major exact et minutieux, Alexandre Dumas, l'*Horatius Coclès* du Tyrol, commandant de la cavalerie de l'armée d'Orient, Rampon, le héros de Montenotte, Murat, le cavalier intrépide, Junot, l'ancien sergent de Toulon, Caffarelli du Falga traînant fièrement sa jambe de bois, puis Reynier, Verdier, Lannes, Marmont, Davout, et d'autres encore; puis les aides de camp Duroc, Eugène de Beauharnais, Sulkowski, pêle-mêle avec l'ordonnateur général de Sucy, le chirurgien en chef Desgenettes, l'interprète en chef Venture, et les membres du nouvel Institut du Caire, Monge, Berthollet, Fourier, Conté, Denon, Dolomieu, etc.

Et dans ce groupe où se confondaient les uniformes, les panaches et les ceintures tricolores, un homme allait qui dominait tous les autres de sa haute taille, comme les palmiers de Gizeh dépassent les roseaux du Nil : un colosse blond, aux longs cheveux, débordant sur le collet, les yeux bleus et le teint clair, à peine bruni par le soleil. Il allait, la face épanouie et souriante, et son nom courait de rang en rang, et de bouche en bouche : « Kléber! C'est Kléber! »

Et c'était lui, le grand fils d'Alsace, le héros de Mayence et de la Vendée qui, à peine guéri de la blessure qu'il avait reçue à l'assaut de la ville, était venu d'Alexandrie pour assister à la fête de la République.

Cependant la revue avait commencé. Bonaparte passait devant les troupes suivi de Berthier et de quelques autres, tandis que la plus grande partie du cortège s'était arrêtée. Il allait lentement, saluant chaque drapeau. Quand il eut fini, il revint au centre de la place, s'adossa à la pyramide, tira un papier de sa poche et lut ce discours :

« Soldats, nous célébrons le premier jour de l'an VII de la République.

« Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple français était menacée. Mais vous prîtes Toulon, ce fut le présage de la ruine de nos ennemis.

« Un an après, vous battiez les Autrichiens à Dego. L'année suivante, vous étiez sur les sommets des Alpes.

« Vous luttiez contre Mantoue il y a deux ans, et vous remportiez la célèbre victoire de Saint-Georges.

« L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave et de

l'Isonzo, de retour de l'Allemagne. Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui sur les bords du Nil, au centre de l'ancien Continent.

« Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le commerce, jusqu'au hideux et féroce Bedouin, vous fixez les regards du monde.

« Soldats, votre destinée est belle, parce que vous êtes dignes de ce que vous avez fait et de l'opinion qu'on a de vous. Vous mourrez avec honneur, comme les braves dont les noms sont inscrits sur cette pyramide, ou vous retournerez dans votre patrie, couverts de lauriers et de l'admiration de tous les peuples.

« Depuis cinq mois que nous sommes éloignés de l'Europe, nous avons été l'objet perpétuel des sollicitudes de nos compatriotes. Dans ce jour, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère des gouvernements représentatifs; quarante millions de citoyens pensent à vous. Tous disent : c'est à leurs travaux, à leur sang, que nous devons la paix générale, le repos, la prospérité du commerce, et les bienfaits de la liberté civile[1]. »

Ce discours fut écouté dans un religieux silence. Il fut suivi de l'*hymne des Marseillais* comme on disait alors, joué par les musiques des régiments; puis les troupes se disloquèrent pour regagner leurs cantonnements.

L'après-midi, sur la même place, spectacle d'un autre genre. Après avoir imposé aux indigènes par notre appareil militaire, on voulut les éblouir des merveilles de notre invention. Bonaparte s'était réservé la première partie du programme; les membres de l'Institut du Caire se chargeaient de la seconde ; et, dans le nombre de ces savants dont les travaux sont restés le bénéfice le plus clair de l'expédition, nul ne fut de génie plus souple, plus varié, plus inventif que cet extraordinaire Conté qui, suivant son collègue Monge, « avait toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main ».

Conté, qui allait être la Providence de la colonie pendant trois ans, ne se recommandait pas seulement par la variété de ses connaissances. Les services qu'il avait rendus au gouver-

1. Historique.

nement pendant les guerres précédentes lui avaient valu le grade de général de brigade. Chef du corps des aérostiers de l'armée d'Orient, il était presque un soldat en même temps qu'un savant. Si Caffarelli, grâce à sa jambe de bois, avait toujours un pied en France, Conté, grâce à ses fonctions, avait un pied dans l'armée et l'autre dans l'Institut. Il était connu et aimé des troupes. Il avait contribué, un des premiers, par sa bonne humeur normande et par ses travaux, à désarmer les préventions des soldats contre les savants.

Conté avait imaginé pour le 1er vendémiaire de lancer une mongolfière peinte aux couleurs nationales, et ornée de drapeaux français et turcs. Tandis que sur l'Ezbekieh la foule se pressait autour du ballon et des aérostiers occupés à le gonfler, Conté disait aux indigènes, dans un discours facétieux, emprunté à l'éloquence de la foire :

— Vous allez voir ce que vous allez voir et ce que vous n'avez jamais vu.

— Par le moyen de cet appareil que nous sommes les seuls à posséder et dont vous demanderiez vainement le secret à vos ulémas et à vos muphtis, nous allons monter dans les nuages et nous mettre en communication directe avec Allah. Parfaitement! Y en a-t-il parmi vous qui veuillent prendre place dans le panier que vous voyez suspendu avec ces cordages? Y en a-t-il qui veuillent visiter, avant l'heure de la mort, les jardins délicieux du Paradis et les houris dont parle le prophète, ces houris dont l'œil est noir comme celui de la gazelle et dont le teint a la couleur de l'œuf d'autruche?

Et autres saillies mélangées de phrases orientales. Car, à l'exemple de Bonaparte qui émaillait ses proclamations de versets du Coran, tout le monde s'était mis à lire le Coran et en affectait le langage.

Tandis que les Égyptiens ébahis écoutaient l'orateur, sans le comprendre, nos soldats cherchaient dans la foule des houris plus accessibles que celles de Mahomet. Mais quel singulier pays que celui-ci? Un *longborgho* en toile blanche, cachant la figure, ne laissait voir que deux yeux noirs et brillants. La chemise de taffetas blanc était recouverte d'un grand voile noir descendant de la tête aux pieds, sur lesquels tombait encore un large pantalon. Que recouvraient ces paquets

d'étoffe ambulants? De jeunes tendrons ou d'horribles vieilles? Si on les décoiffait un peu, pour voir? Impossible, les ordres du général étaient formels. Respect aux mosquées, et surtout au *sexe.* On racontait des histoires effrayantes de camarades qui, surpris en bonne fortune auprès de femmes indigènes, avaient été *nettoyés*, ou n'avaient dû leur salut qu'à des hasards inespérés.

Alors quoi? quand on est militaire français et sensible? Après avoir eu tant de succès en Italie, après avoir connu sur les bords du Rhin tant d'aimables jeunesses aux joues roses, aux tresses blondes, fallait-il en Égypte tourner autour des femmes comme des chiens autour du rôti? Déjà dans ce pays, on n'avait pas de vin. Fallait-il encore être privé d'amour? Qu'est-ce qu'on y faisait, et cela durerait-il encore longtemps? Mais voilà, tout cela c'était dans les idées du général Bonaparte.

— Voyons messieurs, reprenait Conté, il n'y a pas d'amateurs pour le Paradis? Si vous ne vous risquez pas à monter vous-mêmes vers le Très-Haut, vers Allah le clément et le miséricordieux, au moins envoyez-lui vos prières. Déposez-les dans la nacelle. Elles lui arriveront toutes fraîches, et vous en ressentirez aussitôt les effets. Dans ce cas, mes amis, dépêchez-vous. Voilà le moment, voilà l'instant. On n'attend pas, on part. Que dis-je? On est parti.

Et en effet, la mongolfière, qui se balançait au-dessus de la foule, s'était délivrée de ses amarres, et s'élevait dans les airs. Ce furent des cris de surprise, puis un brusque silence s'étendit sur toutes les têtes levées vers le ciel bleu d'une pureté admirable. Après avoir piqué tout droit, le ballon prit la direction du Nil, et la foule se mit à courir vers le fleuve, tandis que Conté et son équipe d'aérostiers ramassaient leurs appareils et regagnaient leur quartier.

Dans la journée, un banquet donné par le général en chef au palais d'Elfy-Bey avait réuni l'état-major, les généraux divisionnaires, Monge président, Fourier secrétaire perpétuel, et quelques membres des quatre sections de l'Institut, des notables du Caire, des membres du Divan, des cheiks, etc.

Bonaparte avait auprès de lui, avec Venture, dont l'assistance lui était nécessaire, le Bekri, descendant du prophète, auquel il avait rendu visite dès son arrivée au Caire, le vieux

El-Sâdat, chef des ulémas du Caire, et plusieurs membres du Divan. Bonaparte avait fait la conquête de ces vénérables personnages, à barbe blanche, qui s'inclinaient toujours lorsqu'il parlait et répétaient : *tahib! tahib!* c'est bien! Ils disaient de lui qu'il *avait le bras fort et les paroles de sucre.*

Ce coin de la table où présidait Bonaparte était celui de la sobriété et de la gravité. Il n'en était pas de même de l'extrémité opposée où était assis Kléber, flanqué du général Alexandre Dumas, l'un aussi blond que l'autre était noir; mais tous les deux aux formes athlétiques; tous les deux d'une gaîté énorme et tonitruante; et tous les deux liés d'une amitié éprouvée sur les champs de bataille de l'Allemagne.

Après un quart d'heure passé à rassembler de communs souvenirs, tous les deux s'étaient donnés à la conversation générale, et bientôt toute une moitié de la table leur appartint. D'ailleurs Junot, si vif et si gai, Denon, si fin et si spirituel, Dupuy et Verdier, tous les deux de Toulouse, et d'autres encore leur donnaient la réplique. Ce n'était au bout de la table qu'un jaillissement ininterrompu de bons mots, avec des fusées de rires joyeux et retentissants.

Devant le tapage, Bonaparte, qui avait souri d'abord, s'était assombri. Il n'échangeait plus avec ses voisins que de courtes paroles. Son œil sévère surveillait la table, et lançait au groupe Kléber des regards qui éteignaient les rires et remettaient les nez dans les assiettes.

Bientôt, il n'y tint plus. Aussi bien, il n'était pas de ceux qui perdent leur temps à table. Il réclama le silence et se leva. Tout le monde l'imita. En quelques paroles, brèves et saccadées, il proposa de boire au Directoire, à la Constitution de l'an III, à la République.

— Voilà Bonaparte qui boit à la République? dit Kléber à demi-voix. Parbleu! Je ne le savais pas si bon patriote. Je bois avec lui.

Et il étendit le bras avec une gravité comique, dans un geste large mais malheureux, car il renversa une partie de son verre dans le cou de Fourier qui protesta. Éclats de rire, voix, tumulte, on devine la scène.

Bonaparte n'avait pas vu l'incident. Il crut qu'on se moquait de lui. Son regard, cette fois, traversa la table et tomba sur

Kléber avec une telle expression que tout le monde en fut comme gêné. Un silence lourd refroidit la salle. Bonaparte sortit brusquement, et les convives se répandirent dans le jardin, où l'on respira.

Kléber était à causer avec Dumas, Menou, Reynier et quelques autres camarades, lorsque Duroc s'approcha de lui, et lui dit que le général en chef le faisait appeler. Kléber suivit Duroc, et il fut introduit par l'aide de camp dans le cabinet de travail où l'attendait Bonaparte.

— Général Kléber, dit Bonaparte, vous avez quitté sans permission votre commandement d'Alexandrie.

— Il est vrai, répondit Kléber. Je me croyais autorisé à venir prendre ma part de la fête nationale.

— C'était une erreur. Dans l'état où se trouve le pays, vous deviez rester à votre poste. D'autant plus que vous semblez avoir apporté à la fête les habitudes, comment dirai-je? Ici, Bonaparte hésita avant de lancer le trait qu'il préparait. Il reprit : « les habitudes un peu *débraillées* de l'armée du Rhin ».

Devant cet outrage à l'armée dont Kléber était si fier et pour laquelle Bonaparte se montra si injuste, le général de l'armée du Rhin sentit monter en lui le frémissement précurseur de la tempête. Ses joues s'empourprèrent; sa main se crispa sur la poignée de son sabre. D'un coup, d'un seul coup de cette main formidable il pouvait écraser le petit homme maigre et jaune qu'il avait devant lui. Il se ressaisit pourtant.

— N'étant pas allé chercher femme dans les... comment dirai-je? dans les salons de Barras, je ne me pique pas d'y avoir pris les belles manières.

Bonaparte bondit. Il vint se placer sous le nez de Kléber, l'œil furieux, le geste menaçant.

— *Monsieur*, s'ecria-t-il, savez-vous bien que tout grand que vous êtes, je pourrais vous faire fusiller, et qu'il ne vous faudrait que six pieds de terre!

— Oh, oh! dit Kléber, toujours calme. Voilà de bien gros mots pour un peu de vin tombé dans le cou de Fourier.

— Que signifie?...

En quelques mots, Kléber expliqua l'affaire où Bonaparte avait cru voir une offense personnelle. Bonaparte, pendant ce temps, avait repris possession de lui-même. Sa figure redevint

meilleure, il sourit même, et avec cette puissance extraordinaire de séduction à laquelle il était impossible de résister :

— Asseyez-vous là, Kléber, et dites-moi ce que vous faites à Alexandrie. Combien d'hommes valides et combien de malades? Combien de canons? Avez-vous terminé vos nouveaux forts? A-t-on revu des vaisseaux anglais? etc., etc.

Et après que Kléber, avec sa lucidité habituelle, eut répondu, point par point, à toutes les questions :

— C'est bien, dit Bonaparte en rompant l'entretien. Je reconnais là les talents qui justifient la confiance de l'armée et la mienne, ajouta-t-il avec cordialité. Au revoir, général Kléber. Si vous avez besoin de quelques jours ici, prenez-les.

— Merci, répondit Kléber. Je vous ai vu, Desaix est absent. Je n'ai plus rien à faire ici. Je retourne à mon poste. Mais si vous avez besoin de Kléber....

— Entendu, mon camarade.

Et il le congédia ; quand Kléber fut sorti :

— Indocile! dit Bonaparte, mais bon soldat! Moreau leur a laissé prendre de mauvaises habitudes. Je changerai tout cela. J'ai Desaix. J'aurai Kléber. Je les aurai tous!

Il s'assit devant sa table et se remit dans ses papiers. Mais sa pensée malgré lui se déroba au travail. L'allusion, faite par Kléber à son mariage, évoqua le souvenir de Joséphine.

Il la revit à Toulon la veille de son départ, noyée de larmes, implorant la faveur de l'accompagner en Égypte et désolée de son refus. Était-elle sincère? Elle en avait pris fort à son aise pendant la campagne d'Italie, avec le capitaine Charles? Maintenant qu'il était loin, au delà des mers, n'avait-elle pas trouvé d'autres consolateurs? Il n'en recevait plus de nouvelles. Que faisait-elle à Paris? Et, en admettant qu'elle lui restât fidèle, ne serait-elle pas toujours la femme coquette, dépensière et frivole, dont il n'espérait plus changer le caractère?

En attendant, il était seul réduit à la société de Bourrienne, de Duroc, d'Eugène, ses familiers. Il avait besoin de distraction, car le travail ne suffisait plus à le distraire. Il lui semblait, surtout, qu'il avait besoin d'une affection. Mais où la trouver? Car des femmes du pays, il en avait essayé, lui aussi. Égyptiennes, Turques, Juives, elles l'avaient également

dégoûté avec leur embonpoint cher aux orientaux, avec leurs hanches débordantes, leurs seins flasques, leur peinture, et aussi leur ignorance, leur stupidité passive. Il lui fallait autre chose, décidément.

Tout à coup, il appela son secrétaire. Bourrienne parut.

— Envoie quelqu'un à Tivoli, dit Bonaparte. J'irai ce soir. Et, tranquille, penché sur des cartes de la Syrie, il travailla.

Le Tivoli du Caire avait été créé, depuis notre arrivée, sur le modèle du jardin qui avait à Paris tant de succès, et dans lequel se confondaient, au milieu de joyeux ébats, les traîneurs de sabre et les muscadins, les *merveilleuses* et les grisettes.

Le Tivoli du Caire offrait des avantages qu'on n'aurait pu demander à celui de Paris. Il était formé par des allées d'orangers, de citronniers et d'autres arbres aux senteurs agréables, sous lesquels on prenait du café, des sirops, des glaces, en écoutant la musique. Une vaste pièce d'eau y entretenait toujours de la fraîcheur. Enfin, il était pourvu d'une scène sur laquelle passaient tour à tour des escamoteurs d'une adresse remarquable; des charmeurs de serpents, comme l'Orient en a toujours fournis; et surtout des danseuses du pays, des *gavhasies*, ou *almées*, ondulaient, avec une grâce élégante et lascive, aux sons de la flûte et de la *derbouka*.

En revanche, il manquait au jardin du Caire le plus puissant des attraits. Il y manquait des femmes.

Des femmes indigènes, il n'en venait que très peu, et sous leur accoutrement habituel. Or, on redoutait les surprises ménagées par ces voiles sous lequel se cachaient trop souvent des charmes depuis longtemps flétris ou fâcheusement avariés.

Des Européennes, il en venait davantage, mais trop exclusivement adonnées à la galanterie et d'un commerce inquiétant.

C'est en vain qu'à Toulon Bonaparte avait interdit d'embarquer des femmes et donné l'exemple en se séparant de la sienne. Beaucoup étaient parvenues à se glisser à bord, soit avec la connivence des officiers subalternes, soit sous un déguisement. A Malte, la plupart crurent qu'on était arrivé; elles se montrèrent. Bonaparte les fit recueillir dans un grand coup de filet, et reconduire en France. Les autres, plus prudentes, gardèrent leur cachette et leur déguisement. Quand la

flotte mouilla dans les eaux d'Aboukir, elles sautèrent sur la plage, comme tout le monde, et montrèrent hardiment leur frimousse éveillée et moqueuse. Qu'avaient-elles à craindre, désormais? On n'allait pas mobiliser Brueys ou Villeneuve pour les ramener là-bas? Et elles restèrent.

Voilà comment plusieurs Françaises firent, elles aussi, la campagne d'Égypte, en l'an VII de la République. Mais elles s'y bornèrent à la conquête, d'ailleurs facile, de nos soldats. Leurs exploits seraient restés modestes et obscurs, si l'une d'elles n'avait pas conquis le conquérant lui-même, le général Bonaparte. Car ici nous entrons dans l'histoire.

Bonaparte, avec deux de ses aides de camp, Duroc et Sulkowski, s'était installé à Tivoli dans une sorte de loge d'où il pouvait tout voir sans être vu. D'ailleurs, grâce aux ordres donnés, personne n'y soupçonnait sa présence.

C'était la première fois qu'il assistait à ce spectacle, et le coup d'œil était vraiment curieux.

Dans les allées du jardin, deux mondes circulaient, naguère ennemis, réconciliés en apparence dans le plaisir, au milieu de la musique, de la lumière et du bruit : l'Occident et l'Orient. Les habits bleus de nos demi-brigades,

Ces habits bleus par la victoire usés,

comme a dit plus tard Béranger; les dolmans verts de nos chasseurs se pressaient parmi les longs burnous blancs, les vestes brodées, les culottes bouffantes des Orientaux. Plumes et turbans voisinaient pacifiquement. Des Turcs silencieux, à l'air grave, devant leur tasse de café, égrenaient leur chapelet, sur le passage de jeunes officiers bruyants et rieurs. Partout on s'appelait, on fumait, on buvait, tandis que sur la scène la représentation suivait son cours.

Dans cette foule, à l'occasion de la fête, les femmes abondaient. Les indigènes, toujours invisibles, sous leurs grands voiles. Mais les Européennes ou les Françaises, épanouies, l'air au vent, triomphantes, avec des toilettes fantastiques et des chapeaux prodigieux.

Bonaparte, dans son coin, s'amusait comme un sous-lieutenant. Les vastes projets étaient loin, pour le moment. Il se souciait bien du Grand Turc, de la Syrie, de Tippo-Sahib, des

Anglais et de la conquête des Indes. Il reconnaissait dans la cohue, avec leur allure familière, ceux qui allaient être les compagnons de sa destinée, et qui foulaient joyeusement le sable de Tivoli, avant d'entrer dans les capitales de l'Europe.

Il retrouvait là les amis des premières années : Marmont, le camarade d'Auxonne, toujours froid et dédaigneux; Junot, toujours gai, étourdi, héroïque, dont le rire devait s'éteindre un jour dans la folie; Lannes, un peu grave, et dépaysé au milieu de ces fêtes; Davout, laissant errer sans voir ses gros yeux de myope; le joyeux Dupuy, naguère chef de l'immortelle 32e demi-brigade, maintenant général et gouverneur du Caire; Verdier, l'ami de Dupuy, toujours flanqué de sa femme, qui avait été blanchisseuse; Milanaise gaillarde et robuste, de langue et de main prompte, la générale Verdier suivit son homme en Syrie, et fit le coup de feu, dans son rang, comme un grenadier; excellente femme au demeurant, de cœur simple et dévoué, estimée de tout le monde.

Bonaparte en retrouvait d'autres encore, puis des membres de l'Institut, qui unissaient le goût du sexe à celui des sciences : Dolomieu, d'une beauté superbe de montagnard dauphinois, tué plus tard par les prisons de Naples; Denon, sémillant et pétillant, toujours fourré parmi les cotillons, toujours prêt à prendre des baisers et des croquis.

Tout à coup Bonaparte tressaillit. Il attira vivement Duroc et lui demanda : « Quelle est cette jolie femme? »

Duroc, engagé dans une conversation avec Sulkowski, s'interrompit pour suivre le geste et le regard du général.

Une jeune femme s'avançait en pleine lumière, de taille mince et souple que faisait encore valoir une jolie robe vert pâle, dont la coupe élégante contrastait singulièrement avec les falbalas qui évoluaient autour d'elle. Blonde, le teint frais et rose, avec un délicieux sourire qui découvrait de jolies dents blanches, elle allait, légère comme un oiseau, accompagnée d'un beau garçon, d'allure martiale, dans lequel il n'était pas difficile de deviner un de nos officiers.

— Quelle est donc cette jolie femme? demanda encore Bonaparte avec un accent d'admiration qui surprit Duroc.

— J'avoue, répondit l'aide de camp, que je n'en sais rien.

Celle-là était restée jusqu'ici sous le boisseau. A qui est-elle? Mystère. Le gaillard a de la chance.

— Ma foi, dit Bonaparte, tant pis pour l'incognito. Laisse-nous, Duroc; va dans le jardin, et informe-toi. Habilement, s'entend.

Duroc sortit. A peine dans le jardin, il donna sur Junot, agité, hors de lui.

— Tiens, tu étais là? dit Junot. Dis-moi, quelle est cette jolie femme?

— Laquelle?

— Il n'y en a qu'une, c'est elle. Elle, il suffit.

— Soit, mais laquelle encore? dit Duroc, qui avait compris.

— La femme en vert.

— Quelle femme en vert?

— Tu m'ennuies. Va-t'en!

— Pas encore, j'arrive.

— Eh bien, marchons. La voici. Qu'en dis-tu?

— Charmante, en effet. Mais qui est-ce?

— Voilà. Qui est-ce?

Ils s'adressèrent à Marmont, à Lannes, à d'autres. Rien.

Ils rencontrèrent Dupuy.

— Dupuy, lui dit Junot, tu es gouverneur du Caire, tu dois tout savoir. Dis-nous quelle est cette femme qui passe là-bas, les cheveux blonds, les yeux bleus, les pieds sur la terre, et la tête dans les étoiles.

— Elle est gentille, n'est-ce pas? répondit Dupuy sans s'arrêter aux dithyrambes de Junot.

— Gentille? Dis qu'elle est délicieuse, exquise, adorable. La connais-tu?

— Parbleu, dit Dupuy, je suis heureux de son succès.

— Tu la connais?

— Un peu, mon bon. Elle est de Toulouse.

— Dupuy, reprit Junot, si tu ne veux pas que je te massacre sur place, aux yeux de ces Bédouins stupides, dis-nous son nom.

— Eh! dit Dupuy, c'est la femme de Fourès.

— Et Fourès?

— C'est un capitaine de hussards, va demander le reste à Verdier. Je suis forcé de rentrer. Bonsoir.

On trouva le ménage Verdier attablé devant des sorbets. Échange de saluts et de poignées de main. On s'assit. On parla de la revue, puis de la soirée, et Junot, impatient, hasarda le nom de Mme Fourès.

— Vous la connaissez? demanda la générale.

— Non, et je le regrette. Mais vous?

— Beaucoup, répondit l'Italienne. Le mari, il est dans le régiment de Lassalle, mais il est *oun* compatriote de Verdier, et elle aussi.

— Comment se fait-il, demanda à son tour Duroc, qu'on ne l'ait pas aperçue, et, j'ose le dire, admirée plus tôt?

— Très bien, Duroc! dit Junot. Seulement ne t'avise pas d'en devenir amoureux.

— C'est toute une histoire, dit la générale, en répondant à Duroc. *E tutto da ridere.*

— Contez-nous-la, générale, dit galamment Junot.

— *Dunque*, la petite était modiste à Toulouse. Jolie, vous le voyez. Avec cela, travailleuse et adroite de ses doigts comme un ange. Le capitaine Fourès, qui était le neveu de la patronne, s'en éprit. Il est beau garçon, lui aussi, sous l'uniforme. Ils s'épousèrent. Mais qu'arriva-t-il?

— Oui, qu'arriva-t-il? firent en chœur les deux amis.

Verdier, qui connaissait l'histoire, s'était plongé dans son sorbet.

— Quelques semaines après le mariage, il arriva au 22e hussards l'ordre de gagner Toulon. La *poverina* suivit son mari. A Toulon, *che sciagura!* ordre de s'embarquer, et sans femme. Que faire? Elle se déguisa en hussard, et partit. A Malte, elle se tint coi. A Alexandrie de même. Elle arriva d'Alexandrie ici, sous son costume. Elle ne l'a quitté que depuis une quinzaine de jours, pour venir dîner à la maison. *Copisco?*

Après quelques banalités, Duroc quitta le ménage Verdier, égara Junot dans la foule et se hâta de rejoindre Bonaparte qui trépignait d'impatience.

— Eh bien, dit le général, tu as mis le temps. Au moins, as-tu réussi?

— Jugez-en, repartit Duroc. Et il raconta ce qu'il venait d'apprendre, sans parler de Junot. Car il savait que les grandes passions de Junot ne duraient pas vingt-quatre heures.

— Bon! dit le général. Voilà un siège à faire. Mais je crois qu'il sera moins long que celui de Mantoue. Allons-nous-en.

Dès le lendemain, il avait trouvé le moyen de se faire présenter le couple Fourès; puis il chargea le mari d'une mission auprès de Kléber qui l'éloigna plus d'un mois.

Pendant ce temps, lettres, cadeaux, sollicitations, promesses, rien n'était épargné pour séduire la petite modiste, si bien qu'au bout de quelques jours le pauvre Fourès était aussi complètement trompé que pouvait l'être un capitaine de hussards.

C'était écrit, *Mektoub!* C'était écrit dans la volonté d'Allah, tout-puissant de toute éternité, et il était impossible de lutter contre la destinée. Or, en était-il de plus singulière pour un trottin de Toulouse? Avoir grandi rue de la Daurade entre des cartons de modes et des garnitures de chapeaux, pour se trouver jetée en Égypte, un beau jour, sous un uniforme de chasseurs, c'était déjà quelque chose. Mais reprendre ses vêtements de femme pour être aimée du vainqueur d'Arcole, de Rivoli, des Pyramides, n'y avait-il pas là de quoi tourner une tête plus solide que celle de la charmante Palmyre? Voilà pourquoi Palmyre succomba si promptement.

Bonaparte, d'ailleurs, se laissa prendre lui-même à la fraîcheur, à la gaîté, à la grâce de cette âme légère, sautillante et joyeuse sous le grand soleil d'Orient.

Après tout, il ne connaissait pas les femmes. Quelques passades de garnison l'en avaient plutôt écarté, et devant ses manières gauches, sa rudesse native de Corse mal dégrossi par Brienne; plus d'une femme avait dû lui dire, comme cette Vénitienne à Jean-Jacques Rousseau : « Laisse les femmes, et occupe-toi de mathématiques ». C'était cette ignorance qui l'avait si complètement soumis à Joséphine, veuve d'un marquis, experte en parure, et unissant à la mollesse de la créole les élégances étudiées de Versailles.

Cet amour pour Joséphine, débordant dans ses premières correspondances d'Italie, s'était refroidi assez vite. Il en restait quelque chose de plus sûr et de plus durable que la passion, un attachement sincère pour la femme qui, malgré sa légèreté, avait le cœur excellent, et qui fut, jusqu'au bout, pour lui, la

bonne Joséphine, l'amie des heures tristes, après avoir été la compagne des journées triomphantes.

Loin de Joséphine, dans l'isolement où le réduisait la guerre, il lui fallait une distraction, et il la trouvait dans Palmyre, dans cette grisette du midi, dont le babillage et les chansons d'atelier, dont la vivacité et les grâces piquantes, apportaient à son labeur une variété dont il s'étonnait lui-même.

Aussi Palmyre lui devint-elle bientôt nécessaire. Il l'installa auprès de lui, dans une petite maison voisine du palais d'Elfy-Bey qu'il fit meubler avec la prodigalité d'un amant, et avec tout le luxe de l'occident. Ce rapprochement sauva d'ailleurs la modiste. Car quelques jours après éclata la révolte du Caire pendant laquelle de nombreuses maisons européennes furent pillées, et plusieurs de nos soldats massacrés.

Le général Dupuy était monté à cheval des premiers, suivi d'une escorte de dragons et de janissaires turcs. Il rencontra un groupe d'émeutiers avec lesquels il essaya de parlementer, et fut tué d'un coup de lance. Le général Bon prit alors le commandement, rassembla des troupes et engagea la lutte. Vers le soir, l'ordre était partout rétabli, sauf dans le quartier de la grande mosquée où s'était concentrée l'insurrection. A minuit, le général Dommartin, commandant de l'artillerie, établit des pièces sur une hauteur voisine de la citadelle qui dominait la mosquée et commença le bombardement.

Dès que le jour reparut, les troupes cernèrent le quartier Hassanieh. Des volées de mitraille dispersèrent les insurgés et les forcèrent de se réfugier dans la mosquée dont les portes furent enfoncées par le canon. L'infanterie se présenta alors, la baïonnette en avant, et chargea. Un assez grand nombre de rebelles restèrent sur le carreau de la mosquée, où l'on put voir encore des traces de sang; les autres jetèrent leurs armes et demandèrent l'*aman* (pardon). Le second soir, tout était fini. Bonaparte se montra indulgent (19 et 20 octobre 1798).

Aux premiers coups de fusil, Palmyre avait tendu l'oreille. Quand la fusillade redoubla, désordonnée, inégale, mêlée aux clameurs qui s'élevaient au-dessus de la ville ordinairement silencieuse, elle prit peur. Elle abandonna sa maison et courut au quartier général où elle se cacha dans la chambre de Bonaparte.

Celui-ci était allé déjeuner chez Lannes, dans l'île de Rodah, où Sulkowski courut au galop lui annoncer la nouvelle. Tous lés deux revinrent avec quelques chasseurs, tandis que Lannes prenait ses dispositions pour empêcher les arabes et les paysans des environs de se joindre aux insurgés de la ville. Il y réussit, les attaqua sur les bords du Nil et les dispersa. Après avoir ramené Bonaparte jusqu'au quartier général, Sulkowski le quitta pour s'enfoncer, seul, dans les rues, et charger la canaille. Mais il tomba dans un gros d'émeutiers dont il essaya vainement de forcer les rangs épais. Son cheval, blessé, s'abattit, et lui-même fut massacré.

En rentrant chez lui, Bonaparte y trouva sa sultane toute tremblante. Il la calma. La ville était trop bien gardée pour que la révolte triomphât; et le quartier général était particulièrement protégé contre toute attaque. Il partit aussitôt pour surveiller les mouvements des troupes, et ne revint que le soir pour rassurer complètement sa chère Palmyre. Elle put se convaincre, le lendemain, que tout danger avait disparu, et elle regagna son nid coquet et parfumé.

Mais, après cette alerte, il en survint une seconde, et d'un tout autre genre : le retour du mari.

Sa mission n'était pas terminée, car Kléber l'avait chargé de former une *compagnie de dromadaires*. Mais la révolte du Caire l'avait rappelé à son régiment. Il arrivait bien! L'installation nouvelle de sa femme, le luxe où elle se prélassait, l'air de fierté qu'elle portait autour d'elle, comment cela aurait-il échappé à Fourès? Un étranger était évidemment de moitié dans son bonheur conjugal. Un officier supérieur, certainement. Un général, peut-être. L'apparence que ce pût être le général en chef?

Sans rien laisser deviner, il chercha. Pendant qu'il cherchait, ordre du général en chef de se rendre en France avec des lettres pour le Directoire. — Par exemple, c'était trop d'honneur! Qu'on en chargeât un autre que lui! Il protesta. — L'ordre revint, impératif, formel. C'était, d'ailleurs, assurait-on, l'avancement assuré, peut-être la fortune. Il se résigna et partit.

On devine la joie qui reparut dans la petite maison voisine du quartier général, et les rires qui sonnèrent, et la sécurité qui fit l'amour heureux et triomphant.

Tout à coup, un beau matin, la porte s'ouvrit et le mari reparut. Encore lui! Était-ce possible? Et le voilà qui conte son aventure, tandis qu'elle l'écoute l'œil fixe, anéantie, stupide, devant l'incroyable bonheur qui s'acharne sur les maris de cette espèce.

Le bâtiment qui le portait avait été pris par les Anglais. On avait gardé ses dépêches, et, au lieu de le conduire en Angleterre, on l'avait rejeté sur la côte d'Égypte. Et le voilà. « Quel bonheur d'être réunis! Nous ne nous séparerons plus. Etc. »

Jolie perspective! Redevenir la femme d'un modeste capitaine après avoir été la maîtresse du général en chef, ou plutôt mener de front cette double existence, à la fois publique et secrète; cela, elle ne le pouvait pas, l'ancienne modiste de Toulouse. Malgré son humble origine, sa petite âme était d'une loyauté naturelle qui lui faisait mépriser l'hypocrisie et le partage.

Et puis, l'ambition était venue, qui n'avait pas tardé à supplanter l'amour.

Car il ne fallait pas s'abuser sur les qualités intimes de Bonaparte. Bonaparte amoureux! Est-ce que ces deux mots ne jurent pas d'être ensemble, et seront-ils jamais associés dans le souvenir de la postérité? Il ne fallait pas s'attarder trop longtemps aux comparaisons. Le petit Fourès était loin d'y perdre avec son bon cœur, son entrain, sa tendresse jeune et vigoureuse; tandis que l'*autre* sec et brusque, taciturne, aux baisers rares, n'était ni aimant, ni aimable tous les jours. Mais voilà! L'autre était le vainqueur d'Italie; il était le maître de l'Égypte, et l'on sentait qu'il serait le maître du monde.

Elle fit un éclat. Fourès le prit de travers. Il y eut rupture entre les deux époux. Le divorce était alors d'une aimable facilité. Fourès demanda le sien qui fut prononcé par un commissaire des guerres faisant fonction d'état civil, et il partit pour la Haute-Égypte où Desaix achevait de soumettre le pays. Pour Palmyre, c'était la liberté.

Elle en usa largement. Elle vécut désormais au grand jour.

On la voyait, aux promenades, tantôt en calèche, auprès de Bonaparte, tandis que l'aide de camp de service trottait aux portières, Eugène de Beauharnais tout comme les autres; tantôt caracolant, en habit de général, tricorne en tête, sur un

joli cheval dressé pour elle. Devant elle, couraient les *saïs* aux jambes nues, aux vestes blanches, dont la longue baguette écartait les indigènes, étonnés de voir accorder tant d'honneur à une infidèle, à une femme qui osait se montrer le visage découvert. Mais ce visage était si frais et si rose, et deux grands yeux bleus s'y ouvraient, avec tant de malice et de grâce, que les fellahs comprenaient le charme jeté par elle sur le sultan Kebir.

Au quartier général, elle était maîtresse de maison. Elle recevait à table les généraux qui ne songeaient pas à s'indigner du voisinage. Seul, Junot boudait. Il ne se consolait pas d'avoir été devancé par Bonaparte. Elle faisait les honneurs du palais aux quelques Françaises de la colonie et de l'armée qui étaient présentables. Mais aucune d'elles n'était entrée plus avant dans son intimité que la générale Verdier, bien que le mari, lié avec Fourès, eût blâmé cet esclandre.

Elle assistait aux réceptions des notables du Caire et des membres du Divan. Tandis que les ulémas, aux turbans verts, aux longs çaftans de soie, s'inclinaient avec des gestes nobles devant le sultan Bounaberdi, Palmyre allongeait ses grâces nonchalantes sur une pile de coussins, et balançait son éventail au bout de ses bras nus. Mais elle se levait pour offrir le café à ces vieillards vénérables, dont les yeux s'allumaient sous leurs épais sourcils blancs, comme s'ils eussent cru voir une de ces houris célestes que le Prophète destine aux hommes justes, aux fidèles qui ont pratiqué la prière et l'aumône, et qui ont toujours marché dans le sentier d'Allah.

C'étaient enfin des parties de plaisir qui rompaient la monotonie de l'occupation, et qui arrachaient Bonaparte à ses travaux.

Tantôt c'était une journée passée chez Lannes, dans cette île charmante de Rhodah, jetée comme une corbeille de fleurs et de verdure au courant du fleuve, entre Gizeh et le vieux Caire.

Après avoir revu le nilomètre, sentinelle immuable dans la citerne où il mesure les crues du Nil, on prenait le café longuement sous l'ombrage épais des orangers et des citronniers. Et là, dans le silence et la fraîcheur, on se laissait aller au bruissement des eaux profondes, glissant le long des berges comme la mer sur les flancs d'un grand navire.

Tantôt, c'était une promenade à Matarieh (Héliopolis) pendant laquelle on voyait se succéder, sur les baudets du pays, une caravane bariolée et joyeuse, formée du général, de Palmyre, des aides de camp, de savants en culottes blanches, abrités sous d'énormes parasols, de guides, de janissaires, etc., tandis que les âniers poussaient les montures de leurs glapissements aigus et vigilants.

On rendait visite au vieil obélisque du grand temple resté seul, debout et mélancolique, au milieu des champs de trèfle, mais faisant étinceler dans la verdure les facettes de son granit rose. Puis on allait contempler le sycomore vénérable sous lequel s'était arrêtée la Sainte Famille pendant la fuite en Égypte ; et on descendait dans la crypte du couvent où des moines grecs exhibaient d'affreuses peintures sur bois qu'ils attribuaient à de pieux maîtres inconnus.

Tantôt encore on allait à Saqqarah, où les ruines de Memphis dormaient sous la poussière qu'allait soulever de nos jours la curiosité de notre infatigable et illustre Mariette. De là, on poussait quelquefois jusqu'à l'oasis du Fayoum, où fleurissent les champs plantés de roses sur l'emplacement de l'ancien lac Mœris.

Tantôt enfin, on allait faire collation au pied des Pyramides.

On dressait la table sur le sable, entre les bras du Sphinx, impassible gardien des colosses de granit. De là, s'envolaient les chansons et les rires, dans le silence du désert, au milieu des fellahs accourus et stupéfaits. Et les quarante siècles évoqués par Bonaparte, et qui avaient vu tant de choses, n'avaient rien vu de plus étrange que ces guerriers d'occident, bruyants et jaseurs autour d'un chef silencieux, plus grand qu'Alexandre, et plus grand que César, qu'ils étaient destinés à suivre depuis ces confins du vieux monde jusqu'aux coupoles dorées de Moscou et du Kremlin.

Les soldats, qui ne se piquaient pas d'érudition classique, appelaient Palmyre *la générale*. Les membres de l'Institut l'avaient surnommée *Cléopâtre*.

Le citoyen Fourier, républicain fougueux qui fut préfet de l'Empire, assurait doctement que Bonaparte était en train de mal tourner, comme jadis le général Antoine ; que la vie qu'il

menait avec Palmyre rappelait cette *vie inimitable* dont parle Plutarque, dans son histoire. Il comparait notre défaite navale d'Aboukir à la bataille d'Actium, et prétendait que nous serions enfermés en Égypte tandis qu'un nouvel Octave surgirait pour supprimer la République.

Il y avait du vrai dans les fantaisies archéologiques de Fourier.

Pour le moment, Bonaparte était entièrement sous le joug. Il était épris, fasciné, séduit, comme il ne le fut jamais depuis. Il avait donné son portrait à Palmyre qui le portait constamment au cou, avec ostentation. Il allait jusqu'à dire que, si elle lui donnait un enfant, il n'hésiterait pas à quitter Joséphine pour épouser l'autre. Mais l'enfant ne venait pas. « Ce n'est pourtant pas ma faute », disait l'autre avec une naïveté — ou une impudeur — qui ne choquait personne.

Quand l'expédition de Syrie fut décidée, ce fut un déchirement. Larmes, cris, désespoir, rien ne manqua. Fallait-il se séparer, et pour combien de temps? Palmyre voulait être de la campagne, comme elle avait été des revues. Bonaparte s'y refusa absolument. Elle n'osa pas enfreindre sa défense et se risquer dans une aventure qui aurait compromis sa fortune. Mais elle obtint qu'il écrirait, et souvent.

Il écrivit, en effet, et souvent. Et ces lettres, ardentes, paraît-il, auraient formé un joli pendant à celles qu'il adressait à Joséphine, durant les premiers mois de la campagne d'Italie. Mais Palmyre les a détruites.

Lorsque Bonaparte revint de Syrie, il avait fini de jouer les Antoine. Le rôle d'Octave l'attendait, et lui convenait mieux que l'autre.

Il avait appris par les journaux anglais que lui avait fait passer Sydney Smith les événements qui s'accomplissaient en Europe. Une coalition générale s'était formée contre la France. Battu au dehors, le Directoire était encore affaibli au dedans. Il était en lutte avec les deux conseils législatifs, des Anciens et des Cinq-Cents. L'occasion était favorable : *la poire était mûre*, suivant son expression. Et il commença ses préparatifs pour le retour.

Si secrets qu'ils fussent, ils n'échappèrent pas à sa maîtresse. Aussi bien la campagne de Syrie lui rendait un Bona-

parte nouveau, et différent de celui qu'elle avait connu naguère.

Elle le revoyait bourru, cassant, désagréable, irrité de son échec devant Saint-Jean-d'Acre. Avec cela, fermé plus que jamais, taciturne, tout entier à de longues réflexions dont il n'entendait pas être dérangé.

Mais elle avait changé, elle aussi, depuis quelques mois. Elle était d'une intelligence prompte et vive que l'intimité d'un grand homme, la société des généraux, le spectacle de la politique et de la guerre avaient singulièrement ouverte et et agrandie. Son atelier de modes ne l'avait pas préparée à cette existence nouvelle; mais elle s'y était adaptée avec ce remarquable instinct qui anime et qui soutient les femmes bien douées. Elle s'était bornée d'abord à écouter. Puis, son ambition croissant avec sa fortune, elle s'était mise à lire.

Pendant la campagne de Syrie, elle avait vécu très retirée et s'était plongée dans les livres. Elle avait dévoré toute la bibliothèque de Bonaparte, et noué avec Fourier des relations charmantes dont l'histoire et la littérature avaient été le prétexte. Fourier était devenu son Mentor. Il passait chez elle de longues heures en causeries. Il dirigeait ses lectures, et mettait toute sa science à ses pieds, mais il n'en obtenait que la faveur de baiser ses bras, qu'elle savait fort beaux, et il revenait désespéré à l'Institut où Denon achevait de l'accabler sous son persiflage.

Bonaparte, d'abord, n'avait pas remarqué la transformation de Palmyre. Il ne voyait en elle que la petite créature rieuse et un peu folle à laquelle il ne demandait que la distraction de son exil. Il s'en défiait comme de toute femme, suivant le proverbe arabe : « Défie-toi de la femme par devant, de la mule par derrière, du prêtre par tous les bouts ». Mais il ne la croyait pas dangereuse.

Il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé, et son parti fut pris envers elle avec la netteté et la vigueur qu'il mettait à se décider.

C'était quelques jours après la rentrée au Caire de l'armée de Syrie, alors que Palmyre s'étonnait en elle-même du changement de Bonaparte et qu'elle en cherchait les raisons. D'autres faits contribuaient à la surprendre. Bonaparte était à

peine de retour qu'il parlait d'un voyage dans le Delta. Il mandait auprès de lui Berthier et Murat, Lannes et Marmont. Il faisait prévenir secrètement, mais elle le savait par Fourier, Denon, Monge et Berthollet. Que présageait tant de mystère? Une nouvelle campagne? Mais la victoire d'Aboukir venait de délivrer le Delta de l'armée turque qu'y avait jetée la flotte anglaise.

Elle se levait la nuit pour fouiller dans les papiers de Bonaparte. Elle y trouva une lettre de l'amiral Ganteaume, toute fraîche arrivée d'Alexandrie. Ganteaume informait le général en chef que la croisière anglaise avait disparu et que « les deux frégates étaient prêtes ».

Elle saisit tout, comme dans un éclair. *Il allait partir !* Partir! mais elle? quelle place tenait-elle dans ces projets nouveaux? Dans un de ces moments d'amour et d'abandon que les femmes ont le talent de faire naître, elle se hasarda à lui parler de ses craintes. Elle attendait des confidences, mais il était plus fort qu'elle.

Bonaparte reconnut qu'il songeait à partir, que son retour en France lui paraissait nécessaire à ses intérêts et à son avenir. Quant à s'éloigner sans elle, pouvait-elle le croire? n'était-elle pas de moitié, désormais, dans son affection comme dans sa fortune ? Mais toute cette affaire devait être conduite dans le plus profond secret. Elle le rejoindrait à Alexandrie, l'heure venue; elle recevrait des instructions, etc. Elle le crut, et s'aida de son mieux à sa désertion.

Il partit le 18 août, furtivement, pour Alexandrie, et de là pour Aboukir. Sur la plage, exact au rendez-vous, il trouva ses compagnons de route, avec un détachement de ses guides. Il vit également Menou, auquel il laissa le commandement d'Alexandrie, avec des papiers pour Kléber. Dans la baie, deux frégates étaient à l'ancre, la *Muiron* et la *Carrère*, avec deux chebecs, l'*Indépendant* et la *Revanche*.

Le 22 août, dans la soirée, il s'embarqua. Une fois sur le pont de la *Muiron*, il se redressa : sa poitrine aspira à pleins poumons l'air frais qui soufflait du large : puis frémissant, les yeux fixés sur l'horizon noir dans lequel il allait s'enfoncer, il donna le signal à Ganteaume. Les voiles se tendirent, la terre d'Égypte recula derrière lui, et il disparut....

Palmyre attendait au Caire.

Son bagage était prêt, léger et simple. A quoi bon de lourdes caisses? n'emportait-elle pas avec elle tout ce qui avait fait sa fortune, ses vingt ans, ses beaux yeux, sa gaîté, et l'amour de Bonaparte? Plusieurs jours s'écoulèrent dans une impatience qui se tourna en inquiétude, puis en mortelle angoisse. Aucune nouvelle d'Alexandrie. Que faire? Partir pour le rejoindre? Elle y songea vingt fois, sans se douter qu'elle était surveillée par des ordres secrets, et qu'elle n'aurait pu quitter le Caire.

Elle ne sortait de chez elle que pour aller chez la générale Verdier, à laquelle elle portait une sincère affection et dont l'entretien l'arrachait seul à des soucis qu'elle n'osait avouer.

Un jour qu'elle rentrait, découragée, abattue, elle aperçut un groupe de soldats arrêtés devant une proclamation. Elle approcha machinalement. Un des soldats lisait pour les camarades :

Au quartier général du Caire, le 14 fructidor an VII.

Soldats,

Des motifs impérieux ont déterminé le général Bonaparte à rentrer en France.

Les dangers que présente une navigation entreprise dans une saison peu favorable, sur une mer couverte d'ennemis, n'ont pu l'arrêter. Il s'agissait de votre bien-être.

En recevant le fardeau dont Bonaparte était chargé, j'en ai senti l'importance et tout ce qu'il avait de pénible, mais appréciant d'un autre côté votre valeur tant de fois couronnée par les plus brillants succès; appréciant votre constante patience à supporter toutes les privations, à braver tous les maux; appréciant enfin tout ce qu'avec de tels soldats l'on peut faire ou entreprendre; je n'ai plus consulté que l'avantage d'être à votre tête, que l'honneur de vous commander, et mes forces se sont accrues.

Soldats, n'en doutez pas, vos pressants besoins seront sans cesse l'objet de ma plus vive sollicitude.

Signé : KLÉBER

Par ordre du général en chef :
Le général de division chef de l'état-major général.
DAMAS.

— Parfait ! disait le lecteur, en manière de conclusion. Ce que je vois de plus clair, c'est que Bonaparte nous plante là ! Si Kléber se défile à son tour, voilà de l'agrément sur la planche.

Un cri partit derrière les soldats. « Ah ! le misérable ! Comme il m'a trompé ! »

Les soldats se retournèrent. Une femme élégante, en proie à une violente attaque de nerfs, tombait dans la rue.

— Tiens ! dit encore le lecteur, c'est la *générale !* Pauvre petite femme ! Elle a du chagrin. » Mais comme c'était un philosophe, il ajouta : « Kléber la consolera. »

(*A suivre*), EUGÈNE GUILLON.

L'EXPANSION AMÉRICAINE

La fin du XIXe siècle aura vu l'entière prise de possession de la Terre par l'Homme, mais elle aura vu aussi s'achever l'unité et comme l'intégration visible de l'univers humain. L'Asie s'était répandue sur l'Europe, sur l'Afrique; l'Europe à son tour s'était répandue sur l'Amérique, et peu à peu avait étendu son influence ou son empire sur tout l'Ancien Monde. Voici qu'aujourd'hui le Nouveau Monde se retourne vers l'Ancien.

Lorsque, dans les premières années du XVIe siècle, les mers de la Sonde avaient été témoins de la première rencontre d'une barque espagnole du Mexique et d'une barque portugaise des Indes, pour la première fois le cercle des relations humaines s'était fermé et l'unité réelle du monde humain était apparue : aujourd'hui que presque dans ces mêmes eaux les flottes américaines, par delà l'Extrême-Ouest de l'Amérique, rencontrent dans cet Extrême-Orient de l'Europe les flottes européennes, cette unité visible est réalisée de nouveau, plus solide cette fois et pour toujours.

Elle est réalisée, d'autant plus forte et d'autant plus sûre, que, dans le même temps où le Nouveau et l'Ancien Monde se rejoignent à travers le Pacifique, à travers l'Atlantique ce n'est plus un seul courant qui passe, un courant d'Europe en Amérique : d'Amérique en Europe un courant de retour, un courant commercial contraire et bientôt égal s'est établi; et moins de quatre siècles après que le premier pavillon euro-

péen est apparu solitaire sur les côtes d'Amérique, le pavillon américain a commencé de se montrer en force dans les ports de l'Europe, les produits américains ont commencé d'envahir ses marchés.

I

CARACTÈRE DE L'EXPANSION AMÉRICAINE.

On ne parlait pas beaucoup de l'expansion américaine avant la dernière guerre américano-espagnole, et l'on pourrait penser que cette expansion est la simple conséquence de cette guerre. Il n'en est pas ainsi : la guerre a été, dans une certaine mesure, un accident : l'expansion américaine n'est pas un accident, ni la conséquence d'un accident. Les petites causes n'expliquent pas l'histoire, et la torpille qui a fait sauter le *Maine* n'aura pas plus changé la face du monde que le nez de Cléopâtre. Avant la guerre avec l'Espagne les éléments de l'expansion américaine actuelle existaient aux États-Unis.

Le peuple américain dans son ensemble, en déclarant la guerre à l'Espagne, a sincèrement pensé faire une guerre d'humanité. L'espoir de gagner quelque argent, l'esprit d'aventures, le désir de voir du pays et de s'instruire, n'animaient pas seuls les millions de jeunes gens de toute classe qui s'engagèrent pour combattre l'Espagne : tous, à des degrés divers, avaient conscience de s'armer, de risquer leur vie pour une cause de justice, pour le principe de liberté. Mais est-ce là dans l'histoire du peuple américain un esprit nouveau? Les Américains sont beaucoup plus aptes que les Anglais à s'enthousiasmer pour un principe. Rappelons-nous la guerre de Sécession : le peuple américain a dès à présent associé dans sa mémoire et dans sa piété la guerre espagnole et la « grande » guerre. Le prosélytisme de la liberté ne date pas d'hier dans l'âme américaine.

L'idée de liberté ne gardait pas cependant dans les esprits populaires la forme d'une idée abstraite : l'idée du droit naturel de toute nation à disposer d'elle-même. Les Américains se représentaient volontiers les Espagnols comme un peuple de bourreaux, comme les dignes héritiers des conquérants sanguinaires et des cruels tortionnaires du XVIe siècle. Je n'ai

pas été peu surpris d'entendre un ouvrier américain célébrer la victoire des États-Unis comme la revanche finale du massacre des Incas, et la défaite de l'Espagne comme le châtiment tardif d'un des plus grands crimes de l'histoire, l'anéantissement des premières civilisations américaines. Ainsi dans l'âme populaire au puissant attrait de l'idée de liberté se mêlait ce sentiment obscur et naïf d'une lointaine solidarité panaméricaine, qui avait trouvé son expression politique, dès le commencement du siècle, dans la doctrine de Monroë.

Pour les gens cultivés, même en Amérique, le mot de liberté ne représente pas tant l'idée abstraite d'un droit naturel appartenant à tous les hommes, qu'une certaine constitution civile et politique déterminée; une constitution qui se trouve être en fait l'apanage presque exclusif des peuples de civilisation, sinon de race anglo-saxonne, ou plutôt — comme on l'enseigne dans les universités américaines — de civilisation « teutonique ». Par là, l'amour du peuple américain pour la liberté implique un vif orgueil de race et un certain mépris ou une certaine haine pour la race ou la civilisation latines. Le sentiment antilatin en Amérique s'appuie sur toute une philosophie et une morale politiques, comme il trouve ses origines dans la lointaine histoire : la guerre espagnole a pu l'exciter; elle ne l'a pas créé.

La guerre n'a pas créé davantage le sentiment anticatholique. Sans doute les sectes protestantes américaines ont mené contre l'Espagne une campagne acharnée, réduisant les catholiques d'Amérique à l'expression de platoniques sympathies qu'ils ont dû même désavouer aux premières hostilités; sans doute derrière les soldats, avant même les marchands, les ministres des diverses congrégations protestantes américaines ont envahi les Philippines, pour en extirper, si possible, le catholicisme. Mais cette ardeur, cette âpreté de propagande, n'est pas nouvelle dans le protestantisme, ni particulière aux protestants des États-Unis. Les États-Unis sont seulement devenus aujourd'hui la première puissance protestante du monde : et ils le savaient déjà.

Ainsi les idées ou les sentiments qui ont entraîné les Américains à la guerre contre l'Espagne, ce qu'on peut appeler les éléments moraux de leur expansion actuelle, existaient au

fond de l'âme américaine bien avant la guerre qui devait d'ailleurs leur permettre une si éclatante manifestation et leur donner un si rapide développement.

Quant aux intérêts qui, autant que les idées, ont déterminé cette guerre, ces intérêts eux aussi existaient avant elle.

Un argument favori des « expansionnistes » américains est que toute l'histoire des États-Unis n'a été qu'une longue, continue, immense expansion — de la côte de l'Atlantique jusqu'au Mississipi, jusqu'au golfe du Mexique, jusqu'aux Montagnes Rocheuses, jusqu'au Pacifique ! — « Mais la mer est une limite ! » — répondent les « anti-expansionnistes », dont quelques-uns sans doute s'accommoderaient d'une réunion du Canada ou d'un agrandissement du côté du Mexique. — Quelle que soit la valeur d'une mer ou même d'un océan comme limite naturelle, un fait est certain : les États-Unis, depuis le jour de leur indépendance, n'ont cessé d'avoir les yeux sur Cuba. Bien plus, qu'est-ce que le principe de Monroë, — « l'Amérique aux Américains », — sinon, sous une apparence modeste, un principe d'expansion? En fait, dès cette époque, les États-Unis étendaient leur protectorat moral sur toute l'Amérique du Sud, *a fortiori* sur toute l'Amérique Centrale; dès cette époque, ils entendaient que l'Europe traitât les républiques américaines en États indépendants et souverains, et non en colonies. En prenant les armes pour la défense de la République Cubaine, les Américains n'ont pas été infidèles à la doctrine de Monroë.

Mais Porto-Rico? mais les Philippines, surtout? — Ce n'est pas le principe de l'Amérique aux Américains, ce n'est pas le désir d'une expansion territoriale naturelle; ce n'est pas non plus une idée de justice ou un sentiment d'humanité qui les a poussés à travers les immensités du Pacifique vers l'Asie. Est-ce donc le hasard seul qui a fait tomber cet archipel lointain entre les mains des Américains? Est-ce par hasard que la première bataille de cette guerre entreprise pour affranchir Cuba s'est livrée à l'autre extrémité du monde? Est-ce par hasard que l'amiral Dewey, après avoir détruit la flotte espagnole, est resté dans le port de Manille? Est-ce malgré eux que les Américains se sont fait céder tous les droits de l'Espagne sur l'archipel entier? — Non certes; car

ce n'était pas par hasard que les États-Unis avaient préparé l'annexion d'Hawaï, sans parler de leur établissement aux Samoa.

Ce n'était pas non plus sans dessein et par pur sentiment que la presse chauvine, la presse « jaune », comme on l'appelle ici, excitait les passions populaires. Cette presse était l'agent des grandes organisations capitalistes, des grands monopoles industriels et commerciaux, des grands « Trusts ». Le Trust du sucre depuis longtemps convoitait Cuba, sinon Porto-Rico. Quant à l'Extrême-Orient, dès 1896, une société de « magnats » du capitalisme américain (Rockefeller, Vanderbilt, Havemeyer, etc.) s'était constituée : son nom seul est significatif : *American China Development Company*; sur le grand sceau doré de la Compagnie est un drapeau chinois croisé avec le drapeau américain. Depuis des mois cette Compagnie était en relations suivies avec Li-Hung-Tchang, et à l'heure même où les États-Unis déclaraient la guerre à l'Espagne, en avril 1898, la Cour de Pékin accordait au Syndicat américain les larges concessions qu'il réclamait. Quand la Chine s'ouvrait ainsi à leurs entreprises, les capitalistes américains ne devaient pas laisser échapper l'occasion inattendue qui leur était offerte d'en occuper les avenues.

C'est qu'un intérêt nouveau, un intérêt économique, était né aux États-Unis, qui plus que toute autre chose devait les lancer dans les voies de l'expansion. Cet intérêt devait naître le jour où l'industrie américaine devenue grande et forte sentirait le besoin de s'ouvrir des marchés nouveaux pour son approvisionnement de matières premières, mais surtout pour l'écoulement de ses produits. Avant le temps de la guerre avec l'Espagne, ce jour était venu. Depuis 1880, en effet, le progrès de l'industrie américaine avait été prodigieusement rapide et presque continu. De 102 millions de dollars en 1880, les exportations de produits manufacturés américains s'élevaient déjà à 148 millions en 1885; après une légère décroissance de 1886 à 1888, le chiffre des exportations remontait rapidement pour atteindre 168 millions en 1891; alors survient la grande crise de 1892-1893, mais elle est immédiatement suivie d'un relèvement décisif et d'une croissance gigantesque : de 183 millions de dollars en 1894 et 1895, les exportations

montent à 228 millions en 1896, à 277 millions en 1897, à 290 millions en 1898[1].

Et dans cette même année les importations de produits manufacturés, qui avaient atteint en 1891 le maximum de 368 millions de dollars, tombent à 226 millions : pour la première fois dans l'histoire des États-Unis le chiffre des importations de produits manufacturés, il y a moins de vingt ans double ou triple de celui des exportations, tombe au-dessous de ce chiffre! Quelle révolution profonde, auprès de laquelle la guerre espagnole n'est qu'un accident, un accident que les intérêts nouveaux, nés de cette révolution, ont contribué à provoquer et qu'ils devaient naturellement faire tourner à leur profit!

De même qu'avant la guerre avec l'Espagne, intérêts expansionnistes, sentiments expansionnistes existaient aux États-Unis; de même qu'avant cette guerre l'expansion elle-même, dans le domaine commercial, avait commencé; de même au lendemain de cette guerre l'esprit d'expansion et l'expansion elle-même en dépassent de beaucoup la portée.

La fierté nationale, l'orgueil de liberté, l'esprit de race, la confiance religieuse, qui sommeillaient dans l'âme américaine, à la seule menace d'un danger médiocre se sont réveillés et ont fait retentir le monde de leurs cris de guerre et de leurs hymnes de victoire. Les théories philosophiques ou historiques, développées dans les livres, enseignées dans les écoles, ont paru recevoir de ce juge suprême et comme divin, le « Fait », une éclatante et décisive confirmation. Ce n'est pas l'Espagne qui est vaincue, condamnée par l'épreuve du fer et du feu : c'est le catholicisme! c'est la race latine! c'est l'Europe! Et la victoire n'est pas une simple victoire militaire, une victoire des canons et des cuirassés, celle du courage guerrier : c'est une victoire bien plus grande, c'est la victoire morale de la « liberté teutonne » dont l'Amérique est dorénavant le champion.

A ce titre, elle a désormais une mission à remplir sur la terre, une mission humaine et chrétienne : elle est devenue une puissance mondiale (*world-power*)! On l'invite aux confé-

1. Exactement : dans l'année fiscale 1er juillet 1897-30 juin 1898.

rences de la Haye : ce n'est que juste; ses diplomates y triomphent : c'était naturel! Aucune grande question internationale ne se réglera plus désormais sans que plus ou moins directement l'Amérique n'intervienne, et que, plus ou moins haut, elle ne dise son mot. Et déjà les Américains se posent volontiers en arbitres du monde!

Être les arbitres du monde, arbitres forts et redoutés, mais arbitres pacifiques, voilà bien le rêve de l'ambition américaine, plutôt qu'un rêve de conquêtes! Il est permis de dire que quelques-unes des conséquences immédiates de la guerre espagnole peuvent faire illusion sur le véritable caractère de l'expansion américaine. Les Américains ne peuvent songer et ne songent pas à se constituer, au sens propre du mot, un empire colonial. Leurs déclarations solennelles, leur constitution même, semblent les obliger d'accorder à Cuba l'indépendance ou de l'admettre dans l'Union. Quant aux Philippines, si sanglante que soit la guerre qu'ils font aux Tagals, leurs principes là encore les obligent et la prudence, leur conseillent d'accorder aux peuples de l'archipel une très large autonomie. N'oublions pas que le Sénat, huit jours après avoir ratifié le traité de Paris, a voté la proposition du sénateur Mac-Enery, par laquelle les États-Unis déclarent expressément que « leur intention n'est pas d'annexer les Philippines, mais d'y établir un gouvernement conforme aux besoins et aux conditions des indigènes pour les préparer à un *self-government* local ». La guerre des Philippines est loin d'être populaire aux États-Unis; les victoires du général Otis sont sans éclat, et même sans gloire, auprès de celles de Schley et de Dewey, et elles coûtent cher. Les dépenses de la guerre et de la marine dans l'année fiscale qui vient de finir ne se sont pas élevées à moins de 800 000 dollars par jour. Il est certain que les Américains n'abandonneront pas les Philippines; mais il est certain aussi qu'ils ne feront, pour s'en assurer la possession plus complète ou le gouvernement plus absolu, aucun sacrifice superflu.

Que les circonstances amènent d'ailleurs les États-Unis à conquérir pied à pied et à gouverner directement l'archipel tout entier; que les Cubains réclament eux-mêmes ou acceptent leur annexion pure et simple aux États-Unis : que serait-ce

pour la Grande République que cet empire colonial de dix à quinze millions d'habitants? Pour se créer un empire colonial à leur taille, il faudrait que les États-Unis dépouillassent l'Angleterre, la France, l'Allemagne ou la Hollande! Il faudrait qu'ils se transformassent en une nation militariste. Mais ce danger n'est guère à craindre : le Congrès n'a même pas voulu élever l'armée régulière au chiffre de 100 000 hommes réclamé par l'administration : que serait cependant une armée de 100 000 hommes pour un peuple de 75 millions d'âmes!

Si l'esprit américain répugne ainsi au militarisme, à l' « impérialisme », ce n'est pas seulement qu'il a pour la paix en elle-même un penchant naturel, c'est que la paix est aujourd'hui la grande condition du commerce; plus encore que les arbitres du monde, les Américains ambitionnent d'en être les grands marchands[1]; plus encore qu'à une mission humaine ou chrétienne, ils se sentent appelés à une « mission commerciale »[2]. Ici nous touchons au point final et essentiel de cette analyse des origines et des éléments de l'expansion américaine. L'expansion américaine n'est pas une expansion de conquêtes[3], elle est à un certain degré une expansion d'influence politique et morale, mais elle est avant tout une *expansion commerciale* : là est son véritable caractère.

Cette expansion commerciale, résultat direct et conséquence immédiate du développement industriel du pays, avait com-

1. Le *Daily News* de Londres publiait (18 mai) l'information suivante : « Les Américains, à la Haye, comptent parmi eux un agent du Musée Commercial de Philadelphie, désireux de « pousser » le commerce américain avec la Russie ». Et un journal américain, reproduisant l'information, lui donnait pour commentaire ce titre suggestif : « *Un œil aux Affaires à la Conférence de la Haye* ».

2. L'expression est d'un journal américain.

3. La *Pittsburg-Dispatch* publiait récemment l'*editorial* suivant : « Une dépêche de M. Westinghouse nous apprenait hier qu'il avait signé un contrat avec le gouvernement russe pour la fourniture de freins à air comprimé.... Il est impossible de déterminer l'exact montant du contrat.... Mais il est certain qu'il signifie pour le travail et les machines de Pittsburg un surcroît d'emploi pour les quatre années prochaines. *Voilà la sorte d'expansion qui est un bienfait pour le peuple. Nous n'avons à conquérir aucun pays aux antipodes ou à imposer à notre propre pays des impôts d'argent et de sang pour assurer la triomphante extension des marchés de Pittsburg.* »

Les journaux de la Nouvelle-Orléans, au mois d'avril dernier, développaient à l'envi la thèse suivante : « Si le Président est réellement désireux d'assurer l'expansion du commerce américain, il peut le faire à nos portes mêmes, pour un centième de ce que nous gaspillons maintenant aux Philippines. Au sud de nous s'étend un des plus grands empires commerciaux du monde. Il nous appartient de droit, etc. »

mencé, nous l'avons vu, avant la guerre; au lendemain de la guerre, nous l'allons voir, elle s'étendra bien au delà des champs nouveaux que celle-ci a pu lui ouvrir; et ses progrès sont hors de toute proportion avec les avantages nouveaux que les derniers traités lui assurent. La possession de Porto-Rico et le protectorat plus ou moins étroit de Cuba fortifieront sans aucun doute l'influence des Américains dans l'Amérique Centrale et font d'eux dès à présent les maîtres de la grande route interocéanique qui demain la traversera. Les Philippines, outre le vaste champ d'exploitation qu'elles constituent en elles-mêmes, sont, avec Hawaï, d'un prix inestimable par le développement du commerce asiatico-américain. Mais l'expansion commerciale des États-Unis, — dépassant immensément leur expansion territoriale, plus universelle et mieux assurée que leur influence politique, — semble vouloir déjà embrasser le monde entier.

II

TABLEAU DE L'EXPANSION COMMERCIALE DES ÉTATS-UNIS DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DE L'ANNÉE 1899.

Les États-Unis se sont depuis longtemps placés au premier rang des pays de grande exportation agricole. A peine l'Europe s'était-elle déchargée dans les espaces immenses de l'Amérique de son trop-plein d'hommes, que de ces plaines lointaines hâtivement défrichées lui venait le supplément de produits alimentaires nécessaires à sa population encore trop pressée sur son sol étroit. Là-bas s'étendait à perte de vue un sol jeune et fécond, un sol égal où la machinerie de la grande culture pouvait se déployer à l'aise, un sol libre enfin où l'immigrant, fermier-propriétaire, n'avait à partager avec personne le produit de sa terre. Depuis longtemps les céréales et les viandes américaines sont entrées dans la consommation ordinaire de l'Europe, et les États-Unis sont le grand grenier de réserve du monde : les moissons de l'Illinois, du Dakota ou de la Californie suppléent à la disette de blé en France ou en Russie comme à la disette de riz en Chine ou au Japon. L'exportation des produits agricoles américains n'a cessé d'augmenter dans ces dernières années avec les besoins et l'ac-

croissement même de l'humanité : de 685 millions de dollars en 1880, elle s'est élevée en 1899 à environ 830 millions.

Mais ce qui caractérise l'expansion économique actuelle des États-Unis, c'est qu'elle n'est pas seulement une expansion agricole, c'est qu'elle est en même temps une *expansion industrielle*. Grand pays d'exportations agricoles, il semblait dans la nature des choses que les États-Unis fussent un grand pays d'importations industrielles : En 1880, les États-Unis importaient pour plus de 300 millions de dollars de produits manufacturés ; en 1898, comme nous l'avons vu déjà, ils n'en importaient plus que 226 millions; et dans cette même année ils en exportaient pour 290 millions. En 1898, les exploitations de produits manufacturés ont encore fait un bond énorme : dans le mois, de mai 1899 elles ont formé 33 pour 100, dans le mois de juin 35,5 pour 100 du total des exportations, — et pour l'année entière[1] elles se sont élevées à plus de 330 millions de dollars. Or, le chiffre moyen des importations de ces mêmes produits dans les neuf années 1890-1898 ne s'élève qu'à 314 millions.

On peut dire qu'à l'heure actuelle une révolution s'est opérée dans l'équilibre économique du monde. Cet important facteur du monde industriel, les États-Unis, a pour ainsi dire changé de signe. Hier ils étaient les grands clients de l'industrie étrangère; aujourd'hui, *autant et plus que ses clients, ils sont ses concurrents.*

Ce grand fait n'a pas été sans frapper, sans exalter l'imagination du peuple américain toujours en éveil sur ce qui touche ses affaires. J'ai sous les yeux une gravure en couleur de l'un des grands caricaturistes américains, le « Judge »[2]. Elle est intitulée : « The Whittler for the World », — « le Grand Canif pour le Monde ». — Habillé aux couleurs nationales, — pantalon à bandes blanches et rouges et plastron bleu ciel semé d'étoiles, — l'air bon enfant, oncle Sam est assis sur une montagne de charbon et de minerais ; à ses pieds sont entassés pêle-mêle rails, chaussures, cuirassés, machines à coudre, machines à écrire, machines à faucher, machines à moissonner, machines de toute espèce; dynamos, bicyclettes,

1. Finissant au 30 juin 1899.
2. Numéro du 1er juillet 1899.

graphophones, automobiles, etc. Dans la main gauche il tient une locomotive. que de la main droite, avec un petit canif, il sculpte négligemment comme si c'était un méchant bout de bois ou un simple marron d'Inde! Autour de lui, par delà un étroit ruisseau qui est l'Atlantique, par delà un lac un peu plus large qui est le Pacifique, tous les peuples du monde font cercle, lui offrent à l'envi des commandes, à l'envi lui tendent de gros sacs de monnaie! Tous sont là : le Japonais et le Chinois; le Soudanais au turban, l'Italien au chapeau tyrolien, la France en képi, et le Prussien à la barbe hirsute! En arrière, l'Allemagne, en cuirassier blanc, fait les grands yeux et les grands bras; au premier plan John Bull, correct et pansu, mais l'air contrit, demande lui aussi des locomotives et des ponts d'acier! Est-ce là pure fantaisie? Non, ce n'est, comme nous l'allons voir, que l'image grossie de la réalité.

L'Extrême-Orient a été pour l'industrie américaine son premier champ d'expansion. Il n'y a rien là d'étonnant : nous nous sommes habitués à considérer la Chine et le Japon comme un domaine naturel du commerce européen; mais de San-Francisco à Yokohama et à Hong-Kong la route est plus courte et plus économique que de Londres ou même de Marseille. C'est seulement parce que l'établissement de la civilisation moderne a été si tardif sur la côte américaine du Pacifique septentrional, que l'Europe a pu jouir si longtemps dans ces contrées lointaines d'un monopole géographiquement anormal[1].

Depuis assez longtemps déjà l'Amérique était assurée d'une large exportation de produits alimentaires pour cette fourmilière humaine qu'est l'Asie Orientale. Depuis assez longtemps même les cotonnades de la Nouvelle-Angleterre faisaient

1. Le *Philadelphia Record* publiait (26 février 1899) l'intéressante note suivante : « Il est certain que dans un avenir prochain les droits de passage du canal de Suez devront être considérablement abaissés; autrement les manufacturiers de l'Europe Occidentale seront très rapidement chassés des marchés de la Chine et du Japon au profit des Américains. »

Il est aussi intéressant de noter que la Colombie Britannique, bien que moins développée que la Californie, voit son commerce avec l'Extrême-Orient grandir tous les jours. Les journaux américains publiaient au mois de février la dépêche suivante :

« Une commande de 160 millions de pieds cubes de bois de construction vient d'être reçue par les usines d'ici pour les chemins de fer chinois. Comme la capacité des usines est faible, il faudra six ans pour remplir la commande. Des usines sont en construction pour augmenter la production. »

concurrence aux cotonnades anglaises ou hindoues sur les marchés de la Chine du Nord. D'après Lord Beresford[1], les importations américaines de marchandises de coton en Chine ont augmenté dans ces dix dernières années de 121 pour 100 en quantité et de 59 et demi pour 100 en valeur. Ces importations s'élèvent actuellement, d'après M. John Barret, ancien ministre des États-Unis au Siam, à 10 millions de dollars, c'est-à-dire à plus d'un seizième du total des importations de coton dans tout l'empire[2].

A mesure que le Japon a développé ses manufactures, les États-Unis du Sud, plus que l'Inde, lui ont fourni le coton brut; et l'Ouest Américain lui a fourni le cuir. Voici maintenant que la Chine s'éveille à l'industrie moderne : l'Europe aura-t-elle [seule l'avantage de lui fournir les organes de sa métamorphose? Non, l'Amérique le lui dispute victorieusement. Les capitalistes de l'*American China Development Company* partagent avec les capitalistes européens les concessions de mines et de chemins de fer. Les rails du Transmandchourien viennent des usines américaines. La première grande manufacture de laine en Chine vient d'être établie à Tien-tsin : elle a été entièrement construite et montée par des Américains. Elle est sortie tout entière des usines de la Pensylvanie : l'appareil électrique a été construit à Pittsburg, les chaudières et les machines à Harrisburg, et le reste à Philadelphie[3]. Les Américains expédient en Chine et au Japon des chargements complets de machines-outils et de moteurs électriques : les Compagnies de transport du Pacifique peuvent à peine y suffire.

Que sera-ce lorsque la victoire de Manille aura porté tous ses fruits! Elle a déjà singulièrement grandi le prestige du drapeau américain : que sera-ce lorsque les Américains auront fait de Manille une rivale de Hong-Kong? Le commerce américain voit s'ouvrir devant elle en Extrême-Orient des perspectives merveilleuses : le développement de ce commerce est le thème de tous les discours aux Chambres de commerce, leur principale préoccupation et certainement, à l'heure actuelle,

1. *New-York Herald*, 11 février 1899.
2. Cf. *Boston Herald*, 20 juin 1899.
3. Cf. *Philadelphie Public Ledger*, 6 mars 1899.

une des grandes aspirations nationales des États-Unis. Ils ne songent pas à acquérir des territoires : les Philippines leur suffisent; maintenant qu'ils sont aux portes de la Chine, ils entendent seulement que la porte ne leur soit pas fermée. Là comme ailleurs ils n'attendent que de la libre et pacifique concurrence le progrès, le triomphe de leur commerce.

L'expansion américaine a d'autres ambitions. Le développement des transports maritimes, l'abaissement du fret, ont réduit l'importance économique des distances et la valeur commerciale des positions géographiques. Il n'y a plus guère aujourd'hui de pays qui, par le seul fait de leur position sur le globe, soient nécessairement ouverts au commerce d'un ou de plusieurs pays particuliers et nécessairement fermés au commerce de tous les autres. Les conditions intrinsèques de la production déterminent de plus en plus l'aire d'expansion des produits. Ainsi les produits américains se sont dès à présent répandus bien au delà de cet Extrême-Orient qui peut dans une certaine mesure être considéré comme un de leurs domaines naturels.

Les derniers chemins de fer construits dans l'Inde, tout comme le Transmandchourien, roulent sur des rails américains. Des maisons du Cap commandaient récemment pour plus de 2 millions de dollars de rails, de tuyaux et de fils galvanisés; des milliers de tonnes de charbon de Virginie étaient débarquées à Capetown, et une manufacture de montres s'y montait avec une machinerie entièrement américaine[1].

Au fond de l'antique Méditerranée, au cœur du Vieux Monde, l'Égypte n'est pas plutôt rouverte par les armes d'une nation européenne au commerce européen, que l'Amérique lointaine, de par delà l'Atlantique, en vient disputer à l'Europe l'exploitation commerciale. Le grand pont d'acier de 1100 pieds et de sept arches que les Anglais à l'heure actuelle jettent sur l'Atbara a été construit à Philadelphie[2]. — Au mois d'avril dernier, 36 locomotives pour le chemin de fer de l'Ouganda étaient en construction aux États-Unis[3]. Au mois de mai, 100 wagons d'acier étaient expédiés de Jersey City

1. Cf. *Washington-Post*, 22 mars 1899.
2. Cf. *Philadelphia Engineer*, 22 mars 1899.
3. *Ibid.*, 21 mars.

pour l'Égypte, et 200 devaient suivre pour la même destination[1]. Les tramways électriques qui, dès à présent sans doute, unissent le Caire aux Pyramides, sortent des ateliers de Pittsburg. Ces petits faits sont plus que des signes économiques, ils ont leur grandeur et comme leur poésie historique : « Si jamais, — dit un journal américain, reprenant les paroles du commandant Marchand, — si jamais le Sphinx doit rompre le silence des siècles, il dira sans doute son étonnement, sa stupéfaction de voir les habitants du pays le plus vieux du monde monter dans les chars électriques du peuple le plus jeune de la terre, les bateaux du Nil rester attachés à la rive, et les ânes d'Égypte renvoyés au désert et à la vie sauvage. »

L'Europe elle-même n'est déjà plus épargnée par la concurrence américaine, et les pays de l'Europe Orientale, si éloignés de l'Amérique, comme les pays de l'Europe Occidentale, plus rapprochés, mais jusqu'à ces derniers temps à la tête du monde économique, ont déjà vu et voient de plus en plus les produits de l'industrie américaine envahir leur propre territoire.

Les Américains ont toujours professé pour la Russie, pour ce grand Empire continental qui seul entre toutes les puissances peut, par ses dimensions et par sa population, se comparer à l'immense République, des sentiments de respect et d'amitié. Aujourd'hui ils se rendent compte que ces grandes plaines du « Far-East » de l'Europe, aussi nouvelles à la vie économique que leur propre « Far-West », offrent à leurs produits de magnifiques placements[2]. La Russie à l'heure actuelle développe avec une égale rapidité ses chemins de fer et ses armements : les États-Unis, qui avec leurs 75 millions d'habitants comptent autant et plus de kilomètres de voies ferrées que l'Europe entière avec ses 350 millions; les États-Unis, pour qui leurs récentes victoires ont été une immense réclame, lui fournissent des rails, des wagons, des freins, des canons et des cuirassés. Ce n'est pas sans dessein que les

1. *Chicago Record*, dépêche du 26 mai.
2. Un journal de Pittsburg disait récemment : « Les Russes ont simplement paralysé les Américains par l'immensité de leurs opérations commerciales. »

Américains demandent à leur gouvernement d'envoyer des agents spéciaux, comme fait la France, à la grande foire annuelle de Nijni-Novgorod; et ce n'est pas sans intérêt qu'ils se proposent de transporter à grands frais jusqu'à Saint-Pétersbourg la grande exposition qu'ils auront l'année prochaine à Paris.

La Turquie était encore un de ces pays arriérés, endormis dans une demi-barbarie, où l'Amérique pouvait remplir sa « mission commerciale ». En fait, toute l'Europe Sud-Orientale est devenue un marché régulier des États-Unis. D'Amérique sont d'abord venus des religieux, pour faire pièce aux religieux européens; puis les agents commerciaux; entre temps le ministre des États-Unis à Constantinople était élevé au rang d'ambassadeur et une ligne de steamers directe établie de New-York à Constantinople[1]. On a pu voir alors 15 000 sacs de farine américaine se vendre à la Corne d'Or[2], et 30 000 quintaux de fer brut, venus de l'Arkansas, débarquer dans les ports de Constantinople, de Salonique, de Fiume, de Trieste[3]. Le Sultan lui-même n'a-t-il pas demandé officiellement au gouvernement américain de lui envoyer des professeurs pour organiser dans sa capitale un collège d'agriculture sur le modèle des collèges des États-Unis[4] !

Un pas de plus vers cette Europe Nord-Occidentale à qui hier encore appartenait, incontestée, l'hégémonie économique. Le fer américain est déjà apparu au cœur de la Bohême et dans la région de l'Elbe. Les Américains sont près de voir leurs outils agricoles toujours plus demandés en France : il y a quelques mois, ils avaient la satisfaction de recevoir du gouvernement français lui-même le commande de plusieurs locomotives pour notre réseau de l'État. Abordez dans les salons ou sur le pont de nos transatlantiques les agents de nos grandes maisons de soieries, de lainages, de cotonnades : vous les trouverez tous effrayés des progrès de l'industrie américaine : ils voient déjà le moment où nos manufacturiers, dont les exportations en Amérique vont sans cesse décrois-

1. Cf. *London Times*, 22 mars 1899.
2. *Philadelphia Record*, 20 mars.
3. Cf. Rapport du Consul américain Baehr, 25 janvier 1899.
4. *Baltimore Sun*, 16 mars 1899.

sant, seront réduits à défendre contre les importateurs américains le marché français[1]!

Pour achever la démonstration de sa supériorité universelle, Oncle Sam n'avait plus qu'à donner à son bon ami et cousin John Bull une leçon de choses « at home ». Précisément, dans les premiers mois de cette année, d'étonnantes nouvelles se sont répandues dans les cercles industriels de l'Angleterre : deux des grands chemins de fer anglais, le « Midland » d'abord, le « Great Northern » ensuite, venaient de commander à la grande usine Baldwin de Philadelphie jusqu'à 20 locomotives à la fois : 70 ans auparavant, la première locomotive qui a roulé en Amérique était envoyée pièce par pièce des ateliers de Stephenson à Philadelphie[2]!

Mais ce ne sont pas seulement des locomotives que les Américains envoient en Angleterre : au mois d'avril dernier, tout un aménagement de grosse machinerie américaine était expédié à Sheffield[3], Sheffield, hier encore la reine de l'acier, aujourd'hui presque détrônée par Pittsburg! Dès le mois de novembre de l'année dernière, un grand fabricant de cycles en Angleterre déclarait que « les meilleurs manufacturiers achetaient maintenant leur machinerie en Amérique[4] ». Non contents d'envoyer aux Anglais des plaques d'acier, des rails, des locomotives, les machines de toute sorte, le papier pour leurs journaux, voici que les Américains envoient leur charbon dans des pays où jusqu'ici le charbon anglais était sans rival. Enfin au mois de mai dernier un grand atelier de constructions navales de Sunderland commandait en Pensylvanie des gouvernails nouveau modèle[5].

De toute l'Angleterre un cri d'alarme s'est élevé : elle s'est sentie menacée, atteinte déjà dans sa suprématie industrielle. Il ne se passe pour ainsi dire pas de jour que l'on ne trouve dans la presse anglaise un douloureux article sur les victoires

		1880	1898
1. Exportations américaines	de cotons	9 981 418	17 024 092
	de lainages	216 076	1 089 632
	de soieries.	»	297 074

2. Depuis, un chemin de fer du pays de Galles a encore commandé 5 locomotives à une usine de Paterson, dans l'État de New-York.

3. Dépêche de Londres, 11 avril.

4. *Daily Mail* (London), 14 novembre 1898.

5. *Shipping Gazette.*

de la concurrence américaine. « La situation est telle, disait le *Times* en avril dernier, que les fabricants anglais en sont à se demander si la concurrence américaine réglera les exportations et les prix de l'Angleterre, et s'il vaut la peine de lutter contre une concurrence qui trouble tous les esprits[1]. » Et les commerçants anglais, battus dans le champ de la concurrence individuelle, se retournent vers le gouvernement, l'accusent de ne pas les protéger, font appel à son aide pour défendre l'industrie nationale.

La presse américaine enregistre avec délices ces craintes, ces colères. Si nous considérons que les Américains reçoivent en ce moment plus de commandes qu'ils n'en peuvent exécuter, que la prospérité générale des affaires dans leur propre pays, l'immensité et l'activité de leur marché national, les rendent momentanément incapables de répondre à des offres qui dépassent toutes leurs prévisions, les Américains peuvent bien célébrer et le monde doit reconnaître le fait accompli : *l'avènement des États-Unis à l'hégémonie industrielle.*

Pour être tout à fait les maîtres du monde économique, il reste aux États-Unis à conquérir la souveraineté maritime et la suprématie financière : ils y travaillent avec la certitude d'un prochain et définitif triomphe.

Les Américains se ressouviennent aujourd'hui qu'en 1855 ils transportaient 75 pour 100 de leurs exportations et qu'en 1861 le tonnage de leur marine océanique, trois ou quatre fois supérieur à ce qu'il était en ces dernières années, n'était inférieur au tonnage de la marine anglaise que de 400 000 tonnes. Survient la guerre de Sécession et au même moment la grande révolution industrielle qui substitua le fer au bois dans les constructions navales : la marine américaine disparaît presque des mers lointaines. La Grande République est absorbée dans le grand travail de sa reconstruction politique et de son développement économique intérieur : jusqu'à ces dernières années, les constructeurs américains ne pouvaient guère faire concurrence aux constructeurs de Glasgow, et des tarifs prohibitifs empêchaient les commerçants américains d'acheter des bâtiments en Angleterre pour transporter au

1. Cité par *l'Abeille* de la Nouvelle-Orléans, 23 avril 1899.

moins sous pavillon américain les exportations croissantes de l'Amérique. En 1896, les Américains ne transportaient que 11 pour 100 de leurs propres exportations, et à l'heure actuelle le tonnage de leur marine océanique n'est guère que le septième du tonnage de la marine océanique anglaise.

Mais l'industrie des constructions navales n'est aujourd'hui qu'une des grandes industries métallurgiques : les « maîtres du fer et de l'acier » que sont les Américains y doivent exceller. Voici qu'en effet, tout d'un coup, en 1898, le chiffre des constructions navales américaines augmente dans la proportion de 1 à 4; et dès 1899, nous l'avons vu, de grands constructeurs anglais sont obligés d'emprunter aux constructeurs américains. La guerre récente n'a fait que donner le signal de cette renaissance de la marine océanique américaine; les résultats de la guerre vont en précipiter le développement. Les États-Unis possédaient déjà, avec leurs grands fronts sur les deux océans, une position unique : avec la possession ou le protectorat de Cuba et de Porto-Rico et le contrôle du canal interocéanique, avec Hawaï et les Philippines, les États-Unis ne peuvent se contenter d'être une grande nation continentale : ils seront avant longtemps une des premières, et peut-être la première des puissances maritimes.

Quant à la suprématie financière, si les Américains ne se la sont pas encore tout à fait assurée, ils ont du moins conquis dans ce domaine une entière indépendance. Il y a un peu plus de cent ans, les États-Unis ne pouvaient pas même faire les frais de leur affranchissement : il leur fallait emprunter à une nation étrangère, à la Hollande! Lors de la dernière guerre, les capitaux étrangers ont pu s'offrir, les Américains les ont refusés; les souscriptions américaines ont suffi à couvrir sept fois l'emprunt de guerre de 200 millions de dollars!

Les État-Unis n'en sont plus à emprunter ils remboursent leurs créanciers. Cet immense édifice de la civilisation américaine n'avait pu s'élever si grandement et si vite sans l'aide continuelle des capitaux européens : mais, dans ces dernières années le progrès de leurs exportations, la diminution de leurs importations, ont permis aux Américains de disposer de sommes immenses : dans les vingt-trois mois finissant au 31 mai 1899 l'excès des exportations sur les importations s'est

élevé à 495 millions de dollars! De cette somme une grande partie a été employée à racheter les obligations américaines placées en Europe. Dans les trois premiers mois de cette année, les Américains ont racheté à leurs détenteurs européens plus de 75 millions de dollars d'obligations en actions de chemins de fer et autres valeurs de première classe[1] : et les cours n'ont pas même cessé de monter à New-York!

Bien qu'il y ait encore des millions de capital européen, en particulier de capital anglais, en gage en Amérique, les capitalistes américains s'efforcent de se rendre seuls maîtres des entreprises américaines. C'est ainsi qu'au mois de février dernier le contrôle des grands moulins à farine Pillsbury, à Minneapolis, a passé des actionnaires anglais aux actionnaires américains : ceux-ci, qui ne possédaient auparavant qu'un tiers des actions, en détiennent aujourd'hui la majorité[2].

Déjà les financiers de Wall Street prédisent que le centre de gravité du monde financier va être déplacé : ce ne sera plus Londres, ce sera New-York! « New-York, — disait il y a quelque temps le président d'une grande banque américaine, — New-York tient la haute main. Pour la première fois dans notre histoire nous sommes en mesure de dicter le taux du change[3]. »

Voilà, rapidement esquissé, le tableau de l'expansion américaine actuelle : expansion qui n'est pas du tout une expansion artistique, qui n'est pas non plus particulièrement une expansion intellectuelle ou morale, qui n'est pas essentiellement une expansion militaire, conquérante ni même coloniale, mais qui est sans doute la plus prodigieuse expansion économique que le monde ait encore vue. Les empires commerciaux de l'antiquité et du moyen âge avaient été des empires méditerranéens, limités aux méditerranées d'Europe; avec les temps modernes se fondent les empires océaniques, depuis les empires espagnols et portugais jusqu'à l'empire Britannique : mais le centre de ces empires restait toujours en Europe, toujours du même côté du même océan, et ces empires étonnaient le monde par la disproportion de leur

1. Cf. *New-York World*, 22 mars 1899.
2. Dépêche de Minneapolis, 4 février.
3. Cf. *Baltimore News*, dépêche du 17 mars.

immensité et de la multitude de leurs sujets avec la petitesse de la métropole et le petit nombre de leurs fondateurs et maîtres.

Voici qu'aujourd'hui un nouvel empire commercial s'élève — sans presque de possessions extérieures, — mais dont les fondateurs sont réellement le plus nombreux des peuples civilisés, dont le centre est un demi-continent baigné sur des milliers de lieues par l'un et l'autre océans, et qui semble destiné à embrasser, plus sûrement qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, une part plus large encore du monde économique.

III

CAUSES DE LA SUPÉRIORITÉ ÉCONOMIQUE DES ÉTATS-UNIS.

Quels sont les avantages qui assurent aux États-Unis avec leur supériorité économique leur expansion commerciale? Il me paraît qu'ils sont de deux ordres : avantages *naturels*, et avantages *humains*.

Les avantages naturels d'un pays peuvent être des avantages de position, de structure ou de constitution. Les avantages de la position des États-Unis peuvent se résumer dans ce fait que, situés dans cette zone tempérée de l'hémisphère nord où se sont développées presque toutes les grandes civilisations, ils y couvrent une assez grande étendue pour comprendre presque tous les climats; et que, situés entre les deux océans et s'ouvrant largement sur tous deux, ils sont relativement à portée des deux plus grands centres de la population humaine : l'Europe Occidentale, et l'Asie Orientale.

Les États-Unis ont l'avantage de posséder, avec une grande étendue, un relief simple, dont la disposition sur les bords du continent est d'ailleurs favorable à une assez grande variété de côtes et à l'établissement de bons ports; tandis que les grandes plaines qui s'ouvrent au centre permettent le développement d'un des plus grands réseaux de navigation fluviale et lacustre qui soient au monde.

Mais le plus décisif des avantages naturels des États-Unis, c'est qu'ils renferment, en même temps que d'immenses espaces d'un sol vierge et fécond, des gisements de houille et des dif-

férents minerais, fer, cuivre, argent, or, immenses eux aussi et d'une facile exploitation.

Si les Américains ne disposaient pas du charbon le meilleur marché du monde, on n'aurait pas vu, en moins de vingt ans, leurs importations de fer et d'acier, bruts ou manufacturés, tomber de 70 millions à 12 millions, et leurs exportations, par un exact renversement, s'élever de 12 millions à 70 millions[1]. S'ils n'avaient le « pain de l'industrie » à si bon marché, les industriels américains ne pourraient sans doute pas offrir aux maisons du Cap leurs rails, aux maisons de Natal leurs fils galvanisés à 20 pour 100 au-dessous du prix des industriels anglais. A l'autre bout du monde, ils ne pourraient sans doute pas non plus fournir des rails aux Transmandchouriens à des prix hors de comparaison avec ceux des industriels russes, et de 20 pour 100 également au-dessous des plus bas prix offerts par les autres industriels européens.

Quels que soient cependant ces avantages naturels que je me contente d'ailleurs d'indiquer, ils ne suffiraient sans doute pas à assurer la supériorité économique de l'Amérique, si les Américains ne possédaient eux aussi et en eux-mêmes des avantages décisifs.

Pourquoi tant de commerçants, tant d'industriels du Japon au Cap, en Russie comme en Angleterre, préfèrent-ils s'adresser aux fabricants américains plutôt qu'à ceux de leur pays ou des pays voisins? Ce n'est pas seulement que les Américains leur fournissent meilleur marché, c'est aussi qu'ils leur fournissent plus vite.

La rapidité de production, dans l'état de fièvre qui est celui de l'industrie contemporaine, est un avantage presque aussi important que le bas prix même. Pourquoi les Américains ont-ils construit le pont sur l'Atbara? Parce qu'une maison américaine s'est engagée à le construire en 7 semaines, tandis que les constructeurs anglais demandaient 7 mois! Et le gouvernement britannique désirait vivement que le pont fût achevé avant l'automne pour faciliter les opérations du sirdar Kitchener. — Pourquoi est-ce l'usine Baldwin de Philadelphie

1. Cf. le progrès de l'exportation des cuivres américains :

En 1880.	723.005 dollars;
En 1898. . . .	32.280.872 —

qui a fourni dernièrement des machines au « Great Northern » d'Angleterre ? C'est que Baldwin a offert de les livrer en 4 mois, tandis que les maisons anglaises en demandaient 18 ! La même raison a valu à Baldwin la commande du « Midland » ; et c'est aussi la principale cause de la récente et extraordinaire apparition des machines américaines à Sheffield.

Avec cela les Américains sont des fournisseurs souples et dociles. Revenons encore à cette caractéristique commande de rails et de tuyaux par des maisons du Cap : les industriels écossais avaient refusé de fabriquer des tubes de la longueur demandée : les Américains ne firent aucune difficulté.

Enfin l'industrie américaine est d'une qualité mécanique supérieure. — Sans cela, les machines ne seraient pas en elles-mêmes une des grandes exportations des États-Unis. Si les énormes locomotives américaines, avec leur masse de 100 000 livres, avec leurs huit ou dix roues montées sur bogies, commencent à conquérir le monde, c'est que, à l'expérience, on les a reconnues « mieux assurées sur les rails aux grandes vitesses et s'accommodant mieux des irrégularités de la ligne et des inégalités du terrain[1] ». Si la Russie commande ses canons aux États-Unis, c'est que les canons américains lui paraissent supérieurs « par la simplicité du dessin, la légèreté de construction, la facilité du maniement et la rapidité du tir[2] ».

Cette supériorité de la machinerie américaine se manifeste naturellement dans tous les produits de leur industrie, dans leurs produits textiles comme dans leurs produits métallurgiques. Si les Américains peuvent vendre lainages et cotonnades, fers et aciers au rabais, ce n'est pas seulement qu'ils se procurent les matières premières, laines ou coton, minerai ou charbon, à meilleur compte, c'est qu'ils emploient le maximum de machinerie perfectionnée et le minimum de travail. S'ils peuvent livrer leurs produits dans un délai trois ou quatre fois plus court que leurs concurrents, une des principales raisons en est encore dans le développement de leurs installations mécaniques. Visitez les grandes usines d'Amérique, parcourez ces immenses ateliers qui sont comme des déserts

1. Jugement d'un ingénieur anglais. Cf. *Philadelphia Public Ledger*, 1er mars 1899.

de machines, mesurez ces monstres de fer et d'acier au pied desquels ces grands corps d'Anglo-Saxons semblent des enfants, vous recevrez comme l'impression directe de la supériorité industrielle de l'Amérique.

Telles sont les causes immédiates de l'expansion commerciale des États-Unis; mais ce grand fait a des causes plus lointaines et plus hautes.

Les Américains ont un génie mécanique naturel. Cet esprit de comparaison, de mesures pratiques, qui fait les inventeurs et les constructeurs, les Américains le possèdent au plus haut degré. Un Américain sait compter chevaux-vapeur, volts, ampères, aussi bien que dollars. Souvent il n'est pas très fort en science pure; mais la science se traduit immédiatement pour lui en applications, comme les applications en affaires!

Dès l'école primaire, l'enfant américain est soumis à un « entraînement manuel » (*manual training*) beaucoup plus systématique que chez nous; il apprend avec ses petits doigts à manier les outils, à donner forme à la matière; il est déjà un constructeur. Jeune homme, il trouve à « l'école supérieure » (*high school*) toutes les facilités pour « pratiquer » la science : de vastes laboratoires, où chaque élève dispose des appareils essentiels, lui permettant d'instituer des expériences, de poursuivre des manipulations personnelles, comme les jeunes gens de son âge dans nos lycées n'en ont presque jamais l'occasion. S'il va à l'Université, qu'il se destine à la médecine, à l'agriculture, à la finance, ou à l'épicerie, il étudiera à fond le chapitre de l'électricité, — théories et applications : c'est un enseignement de « culture générale ».

Il y a quelques années, l'enseignement de la science aux États-Unis était devenu, dans les écoles, presque exclusivement pratique et quelque peu empirique : l'élève était censé retrouver tout seul les grandes lois de la science. Les Américains sont aujourd'hui revenus de cet excès : ils ont rendu à l'enseignement théorique sa place légitime. C'est précisément le mariage indissoluble des principes et de l'expérimentation, l'immédiat et perpétuel passage de la théorie à l'application qui font de l'éducation mécanique des Américains la plus efficace du monde. Les Français sont souvent de purs savants;

les Anglais sont restés trop « contremaîtres » : les Américains sont des ingénieurs.

L'Américain est toujours en quête d'une invention petite ou grande : que d'ouvriers ici sont des inventeurs ! Le « Patent-Office », à Washington, est le grand bureau d'enregistrement des efforts de l'imagination mécanique américaine. Chaque semaine l' « Office » publie un gros volume de brevets nouveaux ; de 1836 à 1890, le « Patent-Office » a délivré environ un demi-million de brevets ; alors que de 1621 à 1890 il n'en a été délivré en Angleterre que 150000 !

Ce n'est pas seulement la machine, c'est ce qu'on peut appeler l' « esprit mécanique » qui règne en maître dans les ateliers américains. Prenons par exemple l'industrie du meuble : on ne verra pas l'ouvrier américain, comme l'ouvrier du faubourg Saint-Antoine, travailler seul à un meuble ou à une partie de meuble, et passer d'une pièce à l'autre ; en Amérique, le travail est rigoureusement divisé, chacun travaille à sa pièce sans pour ainsi dire rien savoir de l'ensemble où elle entrera ; de la précision des mesures qu'il reçoit, de son exactitude à les observer, dépend entièrement la justesse du final assemblage ; presque rien n'est laissé au sens artistique ou professionnel de l'ouvrier : toutes les pièces du meuble arrivent pour ainsi dire à la minute à la salle d'assemblage et le meuble s'ajuste tout seul comme une machine de précision.

A la tête de cette organisation stricte qu'est une grande usine américaine est un directeur responsable parce qu'il est le premier intéressé. Ce qu'on peut appeler l' « absentéisme patronal » n'est pas encore très développé aux États-Unis. Assez souvent encore le patron, même le grand patron, est un directeur qui travaille autant qu'un ouvrier : il se lève tôt, il prend à peine le temps de manger, il travaille de nuit.

Toujours présent et veillant lui-même à tout, le directeur d'une usine américaine est comme un capitaine à la barre d'un navire sur une mer agitée : il est prêt à toutes les éventualités. Il est prêt à recevoir en particulier les commandes extraordinaires. Souvent l'uniformité relative de la production lui a permis de les prévoir : ainsi l'usine Baldwin a pour ainsi dire « en rayon » les pièces de 50 locomotives qui peuvent être montées en quelques jours. Mais quand est survenue la

commande anglaise, l'usine s'est trouvée prise au dépourvu : il fallait construire sur dessins anglais, et pourtant construire vite. C'est alors que le directeur américain fait preuve du *go ahead* national, de cette « adaptabilité » que le directeur anglais lui envie. « Les Américains s'appliquent à complaire aux désirs de leurs clients, tandis que le hautain John Bull croirait compromettre sa dignité[1]. » — « Nos industriels, dit encore un journal américain, ne disent pas qu'une chose ne peut pas se faire parce qu'elle est en dehors de leur expérience ordinaire. Ils s'adaptent d'eux-mêmes aux circonstances, forcent le travail, et remplissent la commande[2]. »

L'industriel américain n'a pas seulement à s'adapter à la variété croissante des commandes qu'il reçoit : il lui faut suivre aussi le vertigineux progrès des inventions : plus d'un industriel américain renouvelle son outillage de fond en comble tous les cinq ans!

La même initiative, la même décision, qui président à la production américaine, président aussi à la vente : c'est là encore, dans le placement des marchandises, que le *pushing American* dépasse le *slow moving* John Bull, sans parler des autres concurrents plus lents encore. L'Américain produit d'abord ; ensuite il vend : il faut qu'il vende. Le placier américain n'est pas payé tant pour cent sur ce qu'il vend : il est payé presque ce qu'il veut, il reçoit un salaire de prince, mais il faut qu'il écoule le stock, il faut qu'il vende *tout*, et plus, si possible ! Sinon on le remplace, du jour au lendemain!

L'ouvrier américain, sinon comme inventeur, ne nous est pas apparu jusqu'ici comme un des grands facteurs de la supériorité économique des États-Unis : faut-il donc en croire ceux qui nous disent que l'expansion de l'Amérique tient du prodige quand on considère quels ouvriers elle a?

Les ouvriers américains, nous dit-on, travaillent moins longtemps et gagnent plus que les ouvriers européens : quelle infériorité pour la production américaine! Ignorons pour le moment qu'il y a des quantités d'ouvriers américains qui travaillent tout aussi longtemps et pour d'aussi faibles salaires que les ouvriers européens; ignorons que le progrès même

1. Dépêche de la *Presse* associée des États-Unis. Londres, 10 juin 1899.
2. *Philadelphia Engineer*, 24 mars 1899.

du machinisme et d'autres causes encore, augmentant le nombre des sans-travail et diminuant la part d'habileté professionnelle nécessaire aux différents métiers, tend incessamment à faire tomber les salaires ; admettons comme une vérité générale ce qui n'est qu'une vérité partielle, que l'ouvrier américain gagne plus pour moins d'heures de travail : même ainsi, est-ce à dire que l'ouvrier américain n'entre dans le développement du commerce américain que comme un facteur négatif?

« Le travailleur américain, — déclarait récemment le sénateur Depew, retour d'Europe, — gagne un quart de plus que l'ouvrier anglais, mais il produit un tiers davantage. » La question est de savoir si cet excès de productivité est dû tout entier à la machine? Ceux qui ont pu le penser, parce que l'ouvrier américain travaille moins longtemps, ont négligé un des facteurs fondamentaux de la puissance économique américaine, l'*intensité de travail* de l'ouvrier américain.

Comme j'expliquais un jour à un typographe, en Alabama, que je venais étudier la condition des ouvriers : « Hardworkers ! » me dit-il simplement. Dur travailleur, oui ! c'est la caractéristique de l'ouvrier américain. Le « rush » américain ne se précipite pas seulement dans Broadway et ne fait pas seulement retentir de ses cris Wall Street : il règne, renfermé et silencieux, dans les ateliers de l'Amérique ; et la fièvre du travail ne le cède guère à la fièvre des affaires. L'ouvrier américain au travail ne cause pas, ne fume pas, ne siffle pas, ne chante pas, ne flâne pas : il travaille.

Autrement il ne pourrait vivre. — Le salaire aux pièces est la règle en Amérique pour tout travail un peu qualifié et un peu payé. A la fin de sa première semaine, l'ouvrier européen récemment arrivé en Amérique, qui a travaillé « à la douce », à l'européenne, touche une paye dérisoire : elle peut être nominalement égale à la paye qu'il touchait en Europe : mais ici la vie, — le logement, sinon la nourriture, — est beaucoup plus chère. La semaine d'après, il travaille plus fort, produit davantage, et, l'entraînement des camarades aidant, il atteint bientôt le niveau de la productivité américaine : mais c'est au prix de ses distractions, de ses repos, de sa gaieté ; c'est, en un mot, au prix d'une plus grande dépense de force musculaire et

cérébrale! Si l'on pouvait mesurer exactement la dépense de force humaine comme on mesure la dépense de force électrique, on trouverait certainement qu'à la fin de ses 8 ou 9 heures l'ouvrier américain a réellement plus dépensé, plus payé de sa personne, en fin de compte *plus travaillé* que l'ouvrier européen dans ses 10 ou 11 heures! Il suffit de voir son abattement ou sa fièvre au sortir du travail.

Non, la supériorité économique de l'Amérique n'est pas faite seulement des richesses de son sol, de la perfection de ses machines, de la décision, de l'audace, du travail de ses directeurs : il y entre pour élément essentiel l'excès de dépense des muscles et du cerveau de ses ouvriers!

Il y entre pour élément aussi la concentration des capitaux. La concentration capitaliste industrielle qui s'est opérée en ces dernières années, se précipite à l'heure présente aux États-Unis avec une puissance et une rapidité dont l'évolution économique de l'Europe ne peut nous donner l'idée. D'immenses monopoles industriels, proportionnés à l'étendue du marché, et connus sous le nom de « Trusts », se sont constitués avec des capitaux fantastiques. Ainsi toute l'industrie des fers et aciers est entre les mains de quatre ou cinq grands Trusts — dont le plus considérable s'est formé il y a quelques mois au capital géant de 200 millions de dollars! C'est un véritable empire industriel avec une population de 50 000 ouvriers. « On peut hardiment déclarer, — écrit M. Lucien Sanial[1], à qui nous empruntons ces chiffres, — qu'à l'heure actuelle les deux tiers de tout le capital engagé dans l'industrie aux États-Unis est dans les mains de 3 000 grandes Compagnies[2]. »

Une pareille concentration des capitaux a pour résultat certain une diminution des frais de production. Elle supprime ou réduit au minimum les frais de réclame et de placement des marchandises, si considérables aux États-Unis. Elle permet l'accroissement et le renouvellement perpétuels de la machinerie. Sur le marché américain, marché fermé par des tarifs protecteurs, les « Trusts » peuvent, en dépit de cette réduction des frais de production, maintenir ou hausser les prix, les

1. Cf. Lucien Sanial, *The New Trusts*, — People Library, avril 1899.
2. En 1890, le capital engagé dans l'industrie aux États-Unis était réparti entre 355 400 maisons.



élever au-dessus même des prix d'Europe; mais ils peuvent les abaisser au minimum pour défier jusque sur leurs marchés nationaux les industries attardées au stage de la petite ou de la moyenne production.

Avons-nous épuisé les raisons — même les principales — de la supériorité économique des États-Unis? Il faut noter encore que la situation financière du pays lui-même favorise singulièrement l'expansion de son commerce. Songeons que la dette publique des États-Unis n'est que d'un peu plus de 1 milliard de dollars, — soit 15 dollars par habitant, alors qu'en Angleterre la charge par habitant est de 87 dollars, et en France de 115 dollars! — Songeons qu'ils n'avaient entretenu jusqu'ici que 27 000 hommes de troupes régulières, et qu'ils n'en entretiendront sans doute pas plus de 100 000, — ce qui donnera la proportion de 1 soldat pour 750 habitants, alors qu'en France elle est de 1 pour 70!

Les institutions concourent même positivement et activement au développement de la supériorité économique de la nation.

Jusqu'à ces derniers temps, les États-Unis avaient possédé une avance marquée pour l'instruction et l'éducation publiques : l'ouvrier américain n'était pas seulement plus ardent au travail, il était plus instruit, plus éclairé que l'ouvrier européen. Si le progrès des nations européennes a aujourd'hui réduit cette avance, l'instruction publique américaine s'applique plus directement que dans le passé au développement des « affaires nationales »!

Les « affaires nationales »! L'expression peut nous paraître étrange, et, il y a quelques années encore, en Amérique même, on n'en aurait pas bien saisi le sens. En Amérique plus qu'ailleurs, il n'y avait que des affaires privées : chacun se lançait dans les affaires sans autre apprentissage; il n'y avait pas de science, pas d'école des affaires, sinon les affaires mêmes! Il n'en est plus ainsi : les affaires sont devenues moins libres, l'administration d'une grande usine ou d'une grande compagnie est devenue aussi difficile, aussi compliquée que le gouvernement d'une cité ou d'un État! Et voici qu'en effet, dans les universités et en dehors d'elles, se multiplient les *Business schools*. Les Américains se rendent compte que, même dans

les affaires, des aptitudes naturelles, un commun bon sens, une culture générale et l'expérience quotidienne ne suffisent plus : en cela comme dans le reste, ils s'efforcent, sans cesser d'être pratiques, de devenir plus savants.

Enfin, pour répondre à l'immensité de l'empire commercial qui s'offre à eux, les États-Unis s'apprêtent à se donner des institutions supplémentaires. De même qu'ils sentent le besoin d'organiser une armée, une marine, une diplomatie en rapport avec leur expansion nouvelle, plus vivement encore et plus unanimement ils sentent qu'il leur faut au sein de l'administration nationale une sorte de ministère du commerce extérieur : ils se préparent à l'instituer.

En revanche, un haut tarif douanier est devenu pour l'industrie américaine, maintenant égale ou supérieure à ses rivales dans la plupart des grands domaines, une gêne plus qu'une protection. Si des droits de douane élevés sur les produits étrangers permettent aux Trusts d'élever les prix de leurs propres produits sur le marché américain, les contre-tarifs des pays étrangers restreignent l'exportation de ces mêmes produits. Le moment approche où les Trusts eux-mêmes, cédant aux protestations populaires, mais écoutant aussi leur véritable intérêt, réclameront sinon l'abolition, du moins l'abaissement du tarif douanier. Déjà un fort mouvement d'opinion se forme aux États-Unis pour le libre-échange[1].

Débarrassé alors de toutes entraves, pourvu de tous ses organes, l'empire commercial des États-Unis pourra exercer sans conteste sur le monde économique une véritable domination.

« Le temps des hégémonies universelles est passé, déclarait il y a quelques jours un professeur de l'université d'Yale. Charlemagne, Othon, Napoléon, ont essayé de dominer le monde. A chaque tentative, l'échec a été plus décisif ! »

Mais ce n'est pas un Charlemagne, un Othon ou un Napoléon américain que le monde peut craindre ; ce ne sont pas les

1. Le sénateur Depew, jadis un des plus ardents avocats du haut tarif, s'exprimait ainsi récemment : « La concurrence de nos produits sur les marchés européens prouve que le temps est proche où une grande partie de nos articles protégés devront être placés sur la liste d'entrée en franchise. S'ils peuvent être vendus meilleur marché et meilleurs que les produits des manufactures étrangères, la barrière de notre tarif doit graduellement être abaissée pour s'adapter au changement des conditions. »

volontaires ni les réguliers du Kansas ou du Nébraska que Londres, Hambourg et Paris redoutent, ni même les canons de Dewey. Ce qu'ils redoutent, c'est simplement l'invasion pacifique de ces excellentes marchandises à bon marché qui font fermer les usines, sauter les banques et mourir de faim les ouvriers.

IV

LE PÉRIL AMÉRICAIN.

Le péril américain existe : il est à nos portes. Si les exportations d'Amérique en Europe continuent d'augmenter et si les importations d'Europe en Amérique diminuent; si les Américains nous vendent de plus en plus et nous achètent de moins en moins, il est certain que nos industries seront ruinées et nos ouvriers réduits à la misère. Comment l'Europe va-t-elle se défendre?

Un moyen simple se présente : le protectionnisme. Élevons à nos portes, aux portes de nos colonies, une barrière de tarifs si haute, que, si bas que soit leur prix, les produits américains ne puissent venir chez nous faire concurrence aux nôtres. Si les États-Unis ouvrent leurs portes, plus que jamais fermons les nôtres; au besoin constituons contre eux une coalition douanière des États-Unis d'Europe, décrétons contre l'Amérique le blocus continental de l'Europe[1]!

Est-ce là la véritable solution? n'est-ce pas plutôt un remède pire que le mal? Pour sauver l'Europe de la ruine, faudrait-il donc détruire en quelque sorte l'œuvre de Colomb, rompre tout commerce avec le Nouveau-Monde et faire de l'Atlantique un désert? Est-il bien sûr que les Américains reculeraient indéfiniment devant une guerre à l'Europe pour peu qu'elle fût divisée? Hésiteraient-ils si longtemps à attaquer au moins les colonies européennes? Et puis, pou-

1. Au mois de janvier dernier, le Dr Alexandre Pecz, une autorité de la science économique autrichienne, déclarait que « les pays du continent européen auraient à former une coalition pour se protéger contre la concurrence extérieure ». De pareilles déclarations sont souvent faites par des personnages importants d'Autriche-Hongrie, et des projets semblables sont souvent discutés par les journaux d'Autriche et d'Allemagne. Cf. Rapport du Consul américain de Kehl, 25 janvier 1899.

vons-nous nous passer entièrement de l'Amérique? Où l'Europe trouverait-elle le supplément de céréales qui lui est nécessaire? Pour éviter la ruine, ne risquons-nous pas la disette? En tous cas, l'Europe serait condamnée à payer les choses au-dessus de leur prix. Son industrie, à l'abri, derrière une muraille de Chine économique du stimulant de toute concurrence extérieure, s'endormirait tout à fait, et pour une partie de l'humanité, les découvertes et les progrès de l'autre seraient sans fruit.

Non, là n'est pas, là ne peut-être la vraie solution. Une autre se présente. La production européenne doit diminuer ses frais de production : pourquoi ne diminuerait-elle pas ses frais de travail? Nous verrons avant longtemps des industriels européens s'autoriser de la concurrence américaine pour réduire les salaires de leurs ouvriers, et à leurs réclamations opposer la nécessité de défendre l'industrie nationale!

Admettons qu'une pareille politique industrielle ne provoque pas à brève échéance une violente révolution sociale : relèverait-elle l'industrie européenne? Elle ne ferait que la dégrader encore[1].

La politique de salut est juste l'opposée de celle-là. Pour nous défendre contre les Américains, imitons-les. Ne pouvons-nous pas développer chez nous l'esprit mécanique et perfectionner, nous aussi, notre machinerie? Ne pouvons-nous pas concentrer nos industries, unir nos capitaux? Ne pouvons-nous pas, par une sage entente économique, unifier autant que possible le marché européen? Ne pouvons-nous pas, par une sage entente politique, réduire nos charges militaires au minimum? Ne pouvons-nous pas répandre l'instruction davantage, multiplier les écoles professionnelles, améliorer nos services consulaires? Ne pouvons-nous pas faire comme les Américains : donner à nos ouvriers de meilleurs salaires, réduire leurs heures de travail?

Nous le pourrions, et nous pourrions faire mieux que les Américains : nous pourrions, en payant bien nos ouvriers, les sauver de la fièvre américaine, sauvegarder cette liberté, cette

1. « Nos fabricants d'outils et nos mécaniciens devraient être honteux d'eux-mêmes. Tandis que nous avons vainement cherché à obtenir plus de travail pour satifaire aux énormes demandes, les Américains ont construit des machines. » (Déclaration d'un grand industriel anglais, nov. 1898.)

aisance dans le travail qui en diminue le poids et souvent même en augmente le prix. Nous le pourrions, par de justes réformes, par une meilleure répartition des richesses[1]; et du même coup nous éviterions les catastrophes sociales qui, s'ils n'y prennent garde, menacent les Américains comme nous.

Est-ce à dire que nous pourrons rivaliser avec les Américains dans *tous* les domaines? Nous ne devons même pas le chercher. Dans *certains* domaines, les Américains possèdent et garderont des avantages qui défient toute concurrence : là n'est pas le danger. Ne nous figurons pas que les Américains soient infestés de la vieille erreur mercantile! Ne nous figurons pas que leur ambition soit de nous vendre le plus possible et de nous acheter le moins possible! Car supposons cette ambition réalisée pour un moment : les Américains ont entassé dans leurs coffres des monceaux de notre or : qu'en vont-ils faire, sinon le dépenser? et où le dépenser, sinon chez nous[2]?

Toute la question est que l'Europe ait quelque chose à leur donner en échange; toute la question est que pour les 900 millions de dollars qu'ils nous vendent annuellement, nous ayons à leur offrir une quantité équivalente de produits différents dont ils auraient besoin. Actuellement nous leur vendons pour 100 ou 200 millions de dollars de moins qu'ils ne nous vendent : les charmes de notre nature ou de nos cathédrales, — ou même nos comtes titrés, sont des articles un peu insuffisants pour rétablir la balance!

Il nous apparaît en dernière analyse que, en face de l'expansion économique de l'Amérique, c'est une nécessité impérieuse, vitale, pour l'Europe, non seulement d'améliorer les conditions générales de sa production, mais encore de transformer la nature de cette production; de la restreindre peu à peu dans les domaines où les Américains ont une supériorité incontestable; de la maintenir dans les domaines où les chances sont égales; de la développer dans ceux où elle a cer-

1. Le *Daily Mail*, au mois d'avril dernier, disait : *Un système de partage des bénéfices*, avec l'introduction de la plus récente et de la plus perfectionnée machinerie : voilà le moyen de combattre et de vaincre les Américains. » (London, *Daily Mail*, 28 avril 1899.)

2. En 1899, le chiffre des importations de produits de luxe (pour la plupart venant d'Europe) a été de 11 millions de dollars supérieur au chiffre de 1898.

tainement l'avantage et où ses produits sont assurés d'un écoulement croissant.

A l'heure où s'accomplit l'unité économique du monde, une grande diversion du travail — d'ailleurs toujours changeante et peut-être temporaire — doit aussi s'accomplir entre les nations : crise grave, mais qui doit se résoudre en une harmonie supérieure.

Les produits américains peuvent couvrir le monde : la production américaine ne couvrira pas de sitôt le cercle varié, infini comme les besoins de l'homme, de la production humaine.

Dans le grand œuvre de l'humanité, pour s'entretenir, se multiplier et s'élever, l'Amérique fait à l'Europe sa part : à l'Europe — par une sage économie de ses forces, par un intelligent emploi de ses qualités — de savoir garder la part qui lui est faite.

GEORGES WEULERSSE.

M. BESNARD ET M. CARRIÈRE

Il y a chez ces deux artistes si profondément divers, dont l'un s'exprime en joie, l'autre en souffrance, et qui apparaissent comme deux sommets opposés vus au couchant du soleil, l'un couvert de neige et se diaprant sous la lumière de tous les roses, de tous les bleus, de tous les violets et de tous les jaunes, l'autre rocheux et, sous son voile d'ombre, demeurant immuablement gris dans sa beauté pénétrante, — un caractère commun qui les détermine et qui les marque : le cachet de l'étrange. De quelque manière qu'on soit impressionné par eux et à quelque profondeur qu'on s'éprenne de leur art, on éprouve qu'il y a dans leur œuvre quelque chose d'anormal et que leur effort, pour beau qu'il soit, garde une imprécision troublante. Ce caractère a ceci de très frappant qu'il se présente à nous comme un état essentiellement moderne, qui semble impossible à reconnaître parmi les artisans du passé : ni les maîtres qui déconcertent par l'excès de leur puissance, ni Michel-Ange, ni Léonard, ni les artistes qui ont eu une conception des êtres curieusement particulière, comme Ambrogio Lorenzetti, ou Jacques Callot, ou Vermeer de Delft, n'ont cet aspect d'étrangeté. La particularité de la pensée, chez M. Besnard et chez M. Carrière, s'exprime par une exécution, voulue à la fois large et quintessenciée, qui, dans sa bizarrerie, traduit leur émotion, et dont les effets surprenants ont pour nous la séduction et l'effroi des choses insoupçonnées : sans doute une telle manifestation d'art est nouvelle; et comme

elle est familière encore à d'autres grands artistes de notre temps, par exemple à M. Rodin, on peut en déduire qu'elle est causée par ce temps même, et considérer cette affirmation tourmentée de quelques-uns, indifférente aux chercheurs réguliers de la beauté et de la vie, comme la forme esthétique de la névrose moderne. C'est par un tel état que l'œuvre nous inquiète dans la richesse de ses beautés prenantes, parce qu'en lui il y a un sentiment suraigu des choses, toujours insatisfait dans sa curiosité, et dont l'acuité nous obsède. La névrose moderne a touché notre vie dans toutes ses directions; mais, alors qu'en entrant dans notre domaine intellectuel elle n'en a pas diminué la valeur, elle est le signe d'un âge de transition, non d'une époque de décadence; et ainsi elle n'est plus pour nous qu'une excitation passagère, sans être cet énervement des fins de race dont un infaillible symptôme est l'effort improductif. L'un et l'autre M. Besnard et M. Carrière ont été envahis par cette commune troublance, cependant que leurs deux tempéraments s'exprimaient avec toute leur diversité, et tandis que l'expression de l'un était une sensualité passionnelle, celle de l'autre se formulait en une tendresse inquiète.

I

LA NÉVROSE MODERNE

Tout ce qui se perçoit d'étrange dans l'œuvre de M. Besnard comme dans l'œuvre de M. Carrière est l'expression déterminée d'un état moderne de névrose et le résultat naturel d'un mode de penser commun à beaucoup d'hommes de notre temps.

Il serait indigne de la valeur de ces deux artistes — et une telle interprétation de leur effort les abaisserait au rang de ces amuseurs ou faiseurs de tours qu'on rencontre dans tous les arts et dans toutes les professions — de croire que la façon inusitée de leur travail est un procédé, une combinaison bonne pour frapper les esprits en attirant les yeux. Après nous avoir arrêtés, leurs œuvres nous retiennent, ou du moins ceux d'entre nous qui naturellement, sans éclat et sans bruit, se laissent toucher par l'émotion émanée des formes apparues,

— et c'est là une preuve qu'elles contiennent une pensée ; mais il semble inutile de défendre ces hommes d'une pareille imputation : il se passe en eux la suite ordinaire et logique des phénomènes de l'entendement, depuis leur première conception de l'image jusqu'à la dernière caresse de couleur ou d'ombre qu'ils donnent à la toile peinte ; et tous ces états successifs de leur pensée sont faits de la même inquiétude et du même désir. Ainsi, réellement, le goût de l'étrange existe en leur esprit, et il a cette double originalité, qu'il leur est personnel parce qu'ils le tirent directement du milieu où ils travaillent, et que dans son accidentelle raison d'être il se présente comme un élément d'art nouveau. M. Besnard et M. Carrière sont séduits par ce qu'il y a d'inexprimé dans l'étrange ; ils le distinguent avec une intelligence singulière dans la réalité qui les entoure, se plaisent à l'y saisir et l'agitent en leur imagination chercheuse, parce qu'ils vivent dans une surexcitation de l'idée.

Physiologiquement, la névrose est une hyperesthésie des nerfs, par conséquent des sens ; et cette sensibilité extrême, qui peut devenir douloureuse, comme devient douloureux tout ce qui est aigu, crée une susceptibilité générale de l'être. Dès lors, névrosé, l'homme s'agite, il a une fébrilité inquiète, et la vivacité de son excitation lui est une cause d'entraînement ; dans sa fougue d'impression, il s'émotionne avec excès et il prend le goût de s'émotionner toujours, qui est pour lui la raison d'une curiosité constante. Mais la névrose a ses gradations multiples ainsi que toutes les manières humaines : quelquefois animation légère de l'individu, qui émeut son activité, elle peut se dévergonder jusqu'à n'être plus dans son désir devenu impuissant qu'une lassitude et qu'un dégoût ; au reste, elle a une tendance continuelle à s'accroître si, tandis que la sensibilité s'exaspère, la volonté ne la maîtrise pas.

L'énervement est une anomalie de la vie, sans doute fort connue dans l'histoire humaine, où il apparaît surtout comme une qualité accidentelle des femmes, chez qui d'abord c'est une exagération de vivre pour devenir ensuite un abandon et une divagation. Que l'on cherche des neurasthéniques parmi les Romaines du temps des Césars ou parmi les Parisiennes du XVIIIe siècle, on en trouvera beaucoup ; mais cet énervement

n'est jamais un état général, et demeure en quelque sorte une invitation du milieu à laquelle répondent seulement certaines natures, de même qu'on voit une atmosphère humide n'être pernicieuse que pour certains tempéraments; si épidémique et fréquent qu'il puisse être, il reste un cas s'appliquant à des individus déterminés, d'autant plus dangereux pour ceux qu'il influence qu'ils ont une résistance de volonté moindre. Ce n'est donc pas nos contemporains qui ont innové l'exaltation nerveuse, et chaque époque incertaine de ses désirs l'a connue; mais ce qui est un phénomène nouveau de notre vie, c'est que cette névrose s'y est exprimée dans l'art. Si l'on considère quelque âge du passé, telle période énervée, comme le fut par exemple celle de 1780, troublée par toutes ses indiscrétions et par tous ses doutes, on y voit peindre Greuze et Heinsius, Fragonard, et Chardin de qui la puissance enchantante est faite de grâce et de calme; on y voit surgir un style décoratif qui trouve sa magnificence dans sa sobriété et qui est l'expression d'art usuel la plus simple de tous les temps. Il y a dans une telle contradiction de vie et d'art un problème d'histoire sociale, déroutant d'aspect, mais dont une solution existe nécessairement — et qu'il convient peut-être de chercher dans un dédoublement des esprits, qui s'explique ici par le besoin impuissant que l'on avait de réagir contre les complications de l'époque finissante de Louis XV et que l'on s'efforçait de contenter avec des illusions, — car il ne suffit pas de ne pas comprendre une chose pour qu'elle soit sans raison. Cependant, bien que la névrose, en tant que force, ait fait parmi nous sa première apparition dans l'art et qu'elle soit un phénomène social propre à notre génération, elle a pu avant nous toucher personnellement des individus; du moins elle en a frappé un avec éclat : c'est Francisco Goya y Lucientes. Il faut ajouter aussitôt que Goya, dont l'œuvre, à l'heure où elle se façonne, « ne ressemble à rien de connu », est un moderne né d'avance ou plutôt un homme dont la pensée, plus encore que la vie, s'étend sur deux siècles, et qui, venant de Velazquez, s'avance vers nous. Les temps où il existe, ceux de Maria-Luisa et de Godoy, pour inquiétants qu'ils puissent être, ne suffisent pas à l'expliquer, car il est isolé parmi les artistes qui l'entourent : Goya reste un *accidentel*, qui tire de sa nature plus que de son

milieu les éléments de son originalité, et la personnalité de sa vision, aiguë et âpre, se développe normalement, sans devenir cette hyperesthésie meurtrière et factice dont va s'exaspérer la nature de Poe ou celle de Baudelaire. Aussi pouvons-nous considérer Goya comme un précurseur singulier, en qui s'aperçoivent déjà les vivantes et mouvantes fantaisies de M. Besnard et les tristesses sentimentales et voilées de M. Carrière; plus tard, tel autre peintre pourra passer, comme Tassaert, qui exprimera sur des toiles sa nerveuse irritabilité en pâleurs douloureuses, mais sans donner à son œuvre la vigueur de la beauté. Toutefois bien que cette expression d'art ait une prédécession et que Goya en soit un annonciateur, bien qu'au surplus l'influence des Japonais en eût autorisé les bizarreries et que l'enseignement des impressionnistes ait été pour M. Besnard et pour M. Carrière lui-même une inspiration, sans jamais être cependant une direction, car entre eux et les impressionnistes il y a une opposition morale, la névrose moderne apparaît comme une force d'art nouvelle, tout à coup, vers 1880, et elle pourrait se dater avec tel tableau de M. Besnard ou de M. Carrière, avec une figure de M. Rodin.

Notre époque est inconsistante, mobile en ses incertitudes, instable en ses indécisions; et il y a de la précipitation dans son passage. Cette rapide diversité d'être fait les nerfs fragiles et impressionnables et elle devient la cause d'une inquiétude de la pensée et d'une insatiabilité du désir qui déroutent les faibles et qui exaltent les forts : c'est l'état moderne de névrose où sont entraînés beaucoup d'entre nous, les uns abattus par lui, les autres surélevés, éclairés qu'ils sont par des coups de lumière violente. Les causes sont nombreuses d'un tel emportement. D'abord le temps a été rendu plus rapide par le nombre des besognes qu'on y fait entrer, l'organisation de vivre s'est compliquée, si différente de celle du XVIIe siècle, sobre et régulière, et la vie est devenue une course où nous éprouvons en courant toujours comme une sensation de brûlure, sans jamais atteindre le but à l'heure que nous fixons : ceux même qui semblent, plus forts que les autres, résister à la poussée générale ou se tenir à l'écart, en sont touchés à quelque instant, car ils vivent dans notre atmosphère et ils en éprouvent une impression. La multiplicité des émo-

tions et des idées en est une seconde cause : jamais les hommes n'ont été si troublés de sentir et de savoir parce que jamais ils n'ont été en communication avec un aussi grand nombre d'hommes, ni dans le passé par les sciences de l'histoire qui se laisse de plus en plus pénétrer et que d'ailleurs chaque jour nouveau fait plus longue, ni dans le présent par la facilité qu'ils ont de se déplacer et de connaître toutes les contrées de la terre au moyen des voyages et des journaux, au moyen de tout ce qui, nous détournant de la vie locale, nous associe à la vie universelle. On peut en trouver une cause encore dans le trouble qui se dégage des agglomérations excessives, faites sans homogénéité et sans unité, réunies sans cohésion, où la foule se porte parce qu'elles sont déjà la foule : que l'on considère la Florence du XVe siècle en ses jours même les plus désorganisés, on découvrira dans l'âme de son peuple trois ou quatre aspirations seulement, trois ou quatre raisons d'être dans sa vie, et toujours, en ses heures de révolution comme en ses heures de beauté calme, la ville reste florentine; si l'on regarde le Paris moderne, on y voit une collection de toutes les races dans une mêlée de tous les intérêts. Ainsi produite, la névrose se manifeste dans la vie par des impatiences, des brusqueries et des langueurs, et par une tension trop grande de l'être qui, après l'avoir fait d'abord vibrer davantage, peut ensuite le faire grincer à la manière d'une corde tendue avec excès; et dans l'art, où elle est nouvellement apparue, elle se présente pour le chercheur de beauté comme une excitation et une inquiétude, qui sans doute sont en soi des conditions habituelles de travail auxquelles n'échappent que quelques rares artistes, tels qu'Ingres, plus puissants par la main que par la pensée, mais qui sont devenues à notre époque assez vives pour causer un surmenage des intelligences détournées de la routine et même de la tradition, et les emporter loin du centre vers les limites extrêmes et au delà.

On doit donc considérer la névrose comme un élément de l'art contemporain, sans pouvoir prononcer au reste si elle lui a été funeste ou bienfaisante. Assurément elle a faussé bien des efforts, elle a irrité bien des désirs, elle a déçu bien des attentes, mais elle est un renouvellement et une expansion de

vie, et l'on peut y trouver le point d'origine de plusieurs maîtres de notre temps et la déterminante de leur œuvre. Elle a touché un grand nombre d'artistes disposés par leur sensibilité même à se laisser atteindre; mais, tandis que quelques-uns se rendaient compte de sa force et l'utilisaient en beauté dans la poursuite d'une vision personnelle, beaucoup d'autres, fascinés sans la comprendre et dès lors incapables de la maîtriser, voletaient impuissamment autour de sa lueur mouvante et n'arrivaient qu'à se défigurer en se brûlant à sa flamme. En eux tous elle a causé une décentration, dont s'accommodent ceux qui peuvent trouver dans eux-mêmes leur point d'appui, large ou étroit, mais qui devient terrible pour les autres, condamnés à être ballottés dans le vide indéfiniment. Un fait, qui en est la conséquence, témoigne de cette décentration commune : le goût que tous ont de l'extraordinaire et qui s'exprime, suivant leurs forces, en originalité violente ou en incohérence; et alors qu'un peintre du passé, comme Fragonard ou Prud'hon, nous attire par son individualité sans surprendre les habitudes de notre vision, M. Besnard et M. Carrière nous donnent cette sensation de l'extraordinaire dans l'apparition de leur personnalité. Il en est résulté ce phénomène, très particulier à notre époque, du nombre prodigieux et de la diversité excessive des originalités. L'originalité, attrayante par ce qu'elle a d'inusité, a été goûtée de tous les temps : au XVII[e] siècle, où les esprits sont divers dans une règle commune, elle est d'abord si prisée que Voiture peut même la contrefaire pour la joie de ses contemporains, et plus tard, quand Molière a assaini le jugement, elle se rencontre chez quelques-uns, piquante distinction de l'intelligence qui est recherchée de tous, mais c'est celle d'une Sévigné ou d'un Créqui, tenue à la bride, et les décentrés, comme Scarron ou Cyrano, sont absolument rares. Aujourd'hui les décentrés sont foule, ils sont un peuple et ils ont dans Paris un quartier qui est une ville avec ses cabarets, ses théâtres et ses réunions publiques : de leur multitude émerge un Willette, exquis en sa puissance, de qui le crayon satirique a des douceurs de satin, émergent les Rœdel, les Steinlen, les Grün, dont le style reste sûr parmi les imaginations imprévues et les folles arabesques humaines; mais ils

sont multitude, ce qui est une situation nouvelle et surprenante pour des êtres d'exception et ce qui paraît si contraire à l'essence même de leur recherche que l'originalité parmi eux ne semble plus consister qu'en n'en pas avoir, chercheurs de l'extravagance qui se nomment avec plaisir des incohérents et qui sont les ratés de l'effort original : c'est en eux, entretenu soigneusement, le dévergondage de l'idée.

En devenant pour les artistes une source d'inspiration, la névrose a produit des effets variés aussi souvent qu'elle se combinait à nouveau avec le tempérament particulier de chacun. Cependant, si on laisse de côté tous ceux qu'elle n'a frappés que pour les amoindrir, on observe qu'elle s'exprime généralement de deux manières principales selon qu'elle s'adresse à des natures vives ou à des natures puissantes. Il y a dans une réunion d'êtres originaux des hommes d'esprit et des hommes de pensée, des superficiels et des profonds : sans doute ce n'est pas entre eux une irréductible opposition et ils peuvent aller parfois de la surface à la profondeur ou de la profondeur à la surface, mais ils ont des habitudes de vision différentes, les uns regardant les choses à fleur de vie et se plaisant à des apparences qui, bien vues, peuvent être des sources de vérités, les autres les recherchant dans leur structure et leur réalité intime.

Chez les artistes spirituels, la névrose se traduit par des souplesses et des hardiesses de lignes qui sont une excitation du mouvement, comme chez M. Boldini, ou chez M. Vallgrenn, ou chez M. La Gandara. Ils se réjouissent en de piquantes poursuites et, percevant la vie de leurs sens aiguisés, ils notent en elle ce qu'elle a d'excessif ; ils présentent la femme en des sinuosités amusantes ou provocantes comme dans tel portrait de M. Boldini, qui semble retenir le passant pour causer un instant avec lui sur le canapé, ou bien en des lignes droites olympiennes et appelantes, ainsi que le fait M. La Gandara, qui s'élève vers l'art par la poursuite du style et de qui l'œuvre peut devenir singulièrement expressive et suggestive quand il rencontre, pour sujet, telle princesse américaine neurasthénique dont il donna une représentation avant que les photographes ne s'en fussent emparés ; ils exagèrent une tendance qu'ils observent, et la femme qu'ils peignent est

un modèle qui monte sur une estrade pour y mettre en valeur sa gentillesse ou sa beauté. Ils voient ainsi parce qu'ils sont spirituels, mais dans toutes les formes de l'idée l'homme d'esprit ne fait jamais que des croquis, s'il n'a pas au surplus la force de penser.

Lorsque la névrose touche des artistes puissants, — tels que M. Rodin, — elle produit naturellement d'autres effets, rendus différents des premiers par l'ambition du but; elle est alors un état de frémissement, et déjà elle était ainsi apparue chez Carpeaux, chercheur magnifique et inquiet de la vie. Visionnaires de la beauté, ils s'emportent vers elle inconsidérément, prenant tout ce qu'ils croient en saisir, sans craindre la bizarrerie de la forme ou le désordre de l'aspect, ne se laissant guider que par eux-mêmes, indifférents aux lois dans leur besoin de créer et dans l'irritation de leur désir. Ils expriment avec toutes les ressources de leur force ce qu'ils voient et ce qu'ils sentent, et de la sensation originale et violente qu'ils reçoivent ils veulent faire une réalité dont la forme extérieure soit, sans aucun contrôle, la réalisation d'eux; mais la névrose qui les anime les emporte, parce qu'elle est un phénomène croissant : comme tout ce qui nous flatte et nous séduit et où nous laissons aller notre nature, elle devient toujours plus rapide, sans cesse accrue par sa vitesse acquise, si elle n'est interrompue à certains instants par une observation de soi, par un examen de conscience, — recherche du bien et du mal qui établit le bilan de notre valeur et nous empêche d'être des marcheurs aveugles, — nécessaire pour notre culture intellectuelle comme elle l'est pour notre culture morale ou pour notre culture physiologique : sans un tel arrêt, où ils peuvent prendre possession d'eux et se renouveler, elle les entraîne et les dévergonde. La névrose diffère essentiellement de l'inspiration, imprévue et passante, parce qu'elle n'a pas son caractère accidentel : elle est un état, une tension constante de l'individu dont la susceptibilité, tenue toujours en éveil, devient excessive, prête à saisir toutes les impressions, et elle peut se trouver dès lors, par cette facilité de sentir qu'elle occasionne, être une cause de l'inspiration avec laquelle quelquefois elle se confond; c'est un haussement de diapason, mais il faut prendre garde qu'un diapason trop monté dérange

un instrument. Un danger s'ajoute à celui de l'emportement personnel pour tous ceux qui par leur éclat se sont attiré des admirations, c'est d'être suivis de louangeurs séduits par eux, qui voient d'autant plus leur talent qu'il est plus étrange et ne comprennent pas que cette expression exceptionnelle d'un état d'âme moderne a besoin d'être contenue et peut en se démenant devenir de la folie : ces enthousiastes excessifs ne s'aperçoivent pas non plus que leurs éloges indiscrets atteignent, au delà de celui qu'ils admirent, des jeunes gens aventureux et impuissants qui, dans le seul but d'être célèbres à leur tour, se feront une carrière de l'excentricité : ainsi la névrose du critique excite la névrose du créateur. L'homme qui n'a pas la force de se considérer lui-même court le risque perpétuel d'être détruit par tout ce qui le trompe.

M. Besnard et M. Carrière sont des puissants, — l'un avec de la légèreté, l'autre avec de la mélancolie. La névrose de leur temps les a touchés pour leur donner, en agitant leur esprit, le désir et les émotions de la vie intense et profonde, mais se combinant avec leur tempérament elle est apparue en chacun d'eux toute diverse : élèves l'un et l'autre de Cabanel, vers 1873, chez qui ils se rencontrent sans même se remarquer, ils ne retirent de l'enseignement de ce maître distingué, froid et fade, classique épuisé, ni le sentiment de l'art, ni le désir de la beauté; ils ne sont encore attirés vers rien, l'un amoureux de la vie et satisfait d'elle, débordant de fantaisie, remportant le prix de Rome en 1874 comme on prend un plaisir qui s'offre, l'autre, songeur et retiré, rentrant déjà en lui-même. Ils n'ont encore aucun caractère : en 1875, Montaiglon traite M. Besnard « du plus habile de tous les imitateurs de M. Chaplin » ; et Duranty, au Salon de 1877, trouve qu'il « manifeste les sourdes révoltes de l'École en remplaçant dans sa *Source* l'urne traditionnelle par une casserole » et que « la chair de sa nymphe est emblématiquement vaseuse » ; M. Roger-Ballu, l'année suivante, parlant en même temps de M. Comerre, écrit : « M. Besnard lui aussi travaille en ce moment à la villa Médicis; devant son *Saint Benoît ressuscitant un enfant*, nous nous trouvons en présence d'un art plus sain, quoique susceptible de s'épurer encore; l'exécution semble

un peu molle; — le sujet bien présenté se laisse facilement comprendre » : c'est un bon exercice où ne percent les qualités personnelles que dans « une finesse de sentiment charmante » ; et le peintre expose au Salon de 1880, sur une grande toile, un sujet guerrier du temps des Mérovingiens : *Après la défaite, épisode d'une invasion au* v^e *siècle*, qui lui mérite une seconde médaille. Quant à M. Carrière, qui a manqué le prix de Rome, personne ne s'occupe de lui, et pendant longtemps encore personne ne s'en occupera : au reste jusqu'en 1880 il cherche sa voie. Incertains d'eux-mêmes, l'un et l'autre ils se marient jeunes et l'un et l'autre ils trouvent dans le mariage l'établissement de leur intelligence.

Après avoir passé plusieurs années en Angleterre, ne subissant que des influences de détail d'un art que sa nature n'aime pas, mais inquiété assurément par des curiosités d'atmosphère, M. Besnard revient en France faire ses débuts de maître avec la décoration de l'École de pharmacie, dont il expose deux scènes au Salon de 1884 : *la Maladie* et *la Convalescence*, — et qu'il ne terminera que quatre ans plus tard; M. de Fourcaud, épris de la recherche moderne du peintre, marque la victoire et l'entrée dans l'art d'un homme nouveau : « Les scènes de notre temps sont aussi décoratives que celles d'autrefois pour qui sait les voir décorativement... et je connais peu de peintres capables de mener à bien une entreprise de cet ordre qui en présage de plus hardies...; l'ancien lauréat du prix de Rome s'affranchit des liens de l'École et ouvre les yeux à la lumière de notre soleil : il est sur la large route de la vérité et sa personnalité se lève ».

Au Salon de la même année, on voit combien il poursuit de sa pensée la réalité du milieu par un portrait à l'aquarelle de *M. Alphonse Legros*, « représenté sous son abat-jour de graveur, entouré d'outils », et un portrait au pastel de *M. Johnston*, « correspondant ordinaire du *Figaro* à Londres, assis « devant sa table à écrire », et un autre de *M. Magnard*, « peint dans son cabinet du journal ». D'ailleurs les plus grandes hardiesses annoncées par le critique ne se font pas attendre et voici *Paris* au Salon de 1885, — auquel un jury a préféré pour la décoration de la mairie du IVe arrondissement une œuvre

de M. Comerre, — flamboiement de fête où, parmi la Seine et les quais illuminés, la Ville-Femme paraît, auguste et puissante, demeurée féminine en sa force : « une grande toile, hardie, étrange et troublante, où la fantaisie et la réalité se combinent bizarrement », écrit M. André Michel qui dès cette heure saisit le caractère singulier du peintre. Déjà sa sensibilité est aiguisée, excitée ; il s'empare ardemment de la nature qui vient de se découvrir à lui, et, libre du passé, il est entraîné par son indépendance même : depuis le *Portrait de femme en jaune* de 1886, devant lequel le public, dérangé de ses admirations et désorienté dans ses habitudes acquises, passe avec des rires bruyants et des haussements d'épaules, parce qu'il ne sait pas le *voir* et qu'il ne peut pas le juger, jusqu'au *Portrait de théâtre* de 1898, que la plupart admirent parce qu'en douze ans les yeux changent, et que leur éducation, faite de tout, doit être incessante, on peut noter dans chaque œuvre de M. Besnard cette sensation suraiguë de la vie. Cependant bien qu'elle soit constante et que dans l'emportement de la vitesse acquise elle tende parfois à s'exaspérer, son accroissement n'est pas continu, grâce aux temps d'arrêt pendant lesquels le peintre s'examine et soumet à une direction exacte, par l'autorité de sa volonté, son désir et son effort. Aussi la décoration de l'École de pharmacie, où il s'est révélé, reste-t-elle le type de son art : là se voient déjà en plein éclat — par exemple dans les deux femmes de la *Convalescence* — ces teintes lucides qui feront sa peinture toujours lumineuse et transparente, ces blancheurs nacrées et diaphanes, que quelques-uns appelleront des tons maladifs, et qui resteront, parmi le bruissement des jaunes et des bleus, des verts et des rouges, la tonique de sa couleur ; là se laissent voir aussi des figures songeuses et ennuagées de gris et de blond, comme tel étudiant assistant au cours du maître, attentif à la science et inquiet par elle, surtout comme cet homme, sur la terrasse d'une ville de mer dominant le port et les grands horizons de l'eau, se tenant près de ses deux fillettes, un livre refermé dans les mains ; figures songeuses qui font singulièrement penser à l'art de M. Carrière et qu'on ne reverra plus dans la suite parce que M. Besnard s'en ira vers la joie : ce qui semble prouver que

ces deux peintres ne sont vraiment divers que par la direction de leur sentiment.

Demeuré en France, M. Carrière s'est retiré dans Paris, où il a choisi pour y vivre l'éloignement d'un quartier populeux, et là, délivré des occasions de divertissement, de toutes ces occasions, ennuyeuses ou plaisantes, qui nous détournent de nous-mêmes, il se recueille dans la bruyance régulière du peuple, n'ayant pour tout mouvement de vie que les émotions de la famille avec les inquiétudes de l'art. Sa nature l'a entraîné vers cet isolement et cet isolement développe sa nature et fortifie ses facultés de songeur; il goûte la poésie grise des faubourgs, ayant pour la goûter ce temps que notre agitation constamment nous dérobe, et dans les brumes vespérales ou matinales il voit autour de lui les hommes et les femmes du peuple parmi les incertitudes du matin et parmi les lassitudes du soir. Dans son recueillement, la vie lui semble mystérieuse et c'est derrière un voile qu'elle lui apparaît : peu à peu pénétré de cette impression, il commence à l'exprimer dans son tableau de *Jeune mère*, qui est maintenant au musée d'Avignon et qui fut exposé au Salon de 1879, première œuvre caractéristique, forme entrevue déjà de la *Maternité*; mais ni le succès ni les amis nouveaux ne viennent encore le distraire dans le désert qu'il s'est choisi, et il continue à y vivre seul et ignoré jusqu'en 1885, où il obtient les honneurs vulgaires d'une troisième médaille et voit venir dans sa solitude M. Roger-Marx porteur d'avenir. De cet instant, bien vite, les admirateurs vont entrer en scène, et l'on peut considérer comme une fortune singulièrement heureuse pour M. Carrière qu'ils aient attendu jusqu'à ce moment où déjà il a pris possession de lui-même : ils pèseront sur lui cependant. Il faut noter ici un caractère particulier des amitiés qui s'élèvent auprès du peintre et qui l'entourent, parce qu'il aura sur son œuvre une puissance de détermination : les nouveaux venus dans la solitude de 1885 et ceux qui les suivront sont tous des hommes de lettres; ni peintres, ni sculpteurs; des artistes de l'idée, non des artistes de la forme; et de même que sa nature a été attirée par l'isolement et que l'isolement a avivé sa nature, de même il se sent curieux des hommes de pensée, et de tels amis, prenant sur lui une influence de contagion,

l'entraîneront jusque dans leur domaine; et ils l'excitent ainsi au delà même de ses désirs. Au surplus, ils se consolent du temps perdu pour l'admiration par un surcroît d'ardeur : M. Carrière, au Salon de 1889, a exposé deux sujets qui sont les deux expressions immédiates où son âme en se délectant trouve l'affirmation de sa nature, un *Portrait*, portrait de femme dans lequel « des roses pâles ou vifs dessinent un chant de tendresse sur la sourdine exquise des gris » et une *Intimité*, et il est acclamé par eux; en fait, à cette époque, il a conquis son art jusqu'au sommet et, en dehors des mépris comme des enthousiasmes, il est devenu un maître. On est saisi par sa peinture mystérieuse : c'est « l'heure où la lumière tamisée assoupit toutes nuances et vient mourir doucement sur les choses », écrit joliment dans la *Gazette des Beaux-Arts* M. Maurice Hamel, qui continue : « Pour exprimer un monde de pensées et de sentiments nouveaux, Eugène Carrière a créé une ambiance idéale, émanée du réel, où la nature se transpose dans tous ses logiques rapports.... Nous ne discutons pas ses partis pris, reconnaissant dans son œuvre une logique profonde, ne pouvant les concevoir autres, et convaincus que seule cette manière de dire pouvait rendre la subtilité de la pensée, la délicatesse de l'émotion », et il le juge « un artiste attentif aux impressions les plus fugitives comme au sens intime de tout ». A ce même Salon de 1889, M. Besnard a exposé une *Sirène*, « fille mal enjuponnée, dit le critique, plantée à contre-jour au bord d'une mer incendiée de reflets violets et rouges, erreur d'un homme qui a cherché l'étrange pour l'étrange »; mais il a peint cette *Sirène* en un jour de violence dont les lendemains seront adoucis, parce que l'irritation de sa sensibilité a des détentes pendant lesquelles il se considère et reprend possession de lui-même et que ses efforts divers et inégaux sont le va-et-vient de son activité, — à la différence de M. Carrière, songeur en qui l'état de passiveté domine, et qui, fasciné par l'idéalité de sa vision, se laisse aller vers elle, curieux des choses de l'intelligence, et s'éprenant de goût pour les intentions parmi les murmures heureux de ses approbateurs, ainsi qu'on l'éprouve devant son *Paris* de 1898 où, dans une indication impressionnante, il laisse deviner toutes choses, tandis que sa peinture arrive à

la décoloration par une sorte d'anémie physique qui excite la pensée. Mais, jusque dans l'excès de ses désirs et de ses songes, M. Carrière reste toujours l'intime et profond caresseur de l'idée.

La névrose, qui suranime les individus assez forts pour n'en être pas terrassés, apparaissant dans l'art contemporain n'est pas troublante pour les seuls artistes qu'elle a tourmentés et entraînés, mais par eux elle devient la source d'un danger pour ceux qui les regardent et pour ceux qui les imitent. Il y a diverses manières de regarder une œuvre : certains qui, en matière esthétique, sont des superficiels et des impersonnels, ne sont touchés par l'art que dans la forme où il leur a été enseigné, ce qui ne s'oppose point à ce qu'ils puissent avoir de l'esprit, du goût, et même un certain sentiment critique de ce qu'ils ne comprennent pas, comme cette passante du Salon de 1898 disant devant le *Paris* de M. Carrière : « Je reviendrai quand ce sera fini » ; et le seul tort que puisse faire à ceux-là l'œuvre nouvelle, inquiète et débordante, est de conduire leur esprit vers une erreur de détail, par la méconnaissance qu'ils en ont. Il n'en est pas de même pour les esprits qui, devant une telle œuvre, sont attentifs à l'effort nouveau, car les uns pour leur bien, les autres pour leur mal, en demeurent troublés; et bienfaisante aux uns parce qu'elle est pour eux la lumière inattendue et enrichissante, l'avenue qui ouvre à leur intelligence un horizon, elle est malfaisante aux autres qui, par légèreté et par snobisme, adoptent la chose récemment apparue et, y trouvant un criterium pour juger toutes les autres, déconcertent leur propre esprit et de l'avenue font une impasse. Mais c'est surtout pour les artistes encore mal sûrs d'eux-mêmes qui s'attardent à la contempler et se dépersonnalisent en la regardant qu'elle est redoutable et pernicieuse : excités par le bruit qui se fait autour d'elle et par le succès qui la grandit, ou même par la beauté de profondeur ou d'éclat qu'elle contient et que peut-être ils y entrevoient en la sincérité de leur âme, ils ne comprennent pas dans leur inexpérience que c'est l'expression essentiellement particulière d'un homme; et, emportés par leur admiration innocente, ils tentent de « faire pareil » pour s'approcher du succès ou de la

beauté, et, ne produisant que des pastiches ou des charges en lesquels s'épuise leur force, ils s'anéantissent. Sans doute la plupart d'entre eux étaient incapables de la lutte et ils n'ont pas perdu une personnalité qu'ils n'avaient pas dans un art où ils s'étaient exercés par erreur : il existe tant de mauvais peintres qui eussent été de bons maçons; mais qui peut dire cependant qu'un artiste né pour la puissance ne s'est pas égaré de la sorte à quelque tournant de route sans pouvoir se retrouver jamais? La faute n'en est point à ceux qu'ils ont admirés et qui ont produit leur œuvre, même folle, dans un effort de leur génie, mais à ceux qui les ont enseignés sans leur apprendre ni à penser ni à voir.

D'ailleurs, quel que soit le danger d'art des œuvres de M. Besnard ou de M. Carrière, il faut constater que jamais elles ne sont malsaines en leurs audacieuses libertés. Le malsain, produit de la névrose, est un état de trouble excessif du cerveau, pendant lequel les images s'agitent dans un débridement de la pensée amusée par leur terrible ou licencieuse extravagance; il suscite des formes irréelles ou brutales qui irritent l'esprit et le terrassent ou le corrompent, et il les fait vivre jusque par l'hallucination. Sans qu'il soit naturellement question des cerveaux affaiblis qui, dans la littérature et dans l'art même, se complaisent au malsain par goût du vice ou de l'horreur, des intelligences puissantes ont été, dans la sphère de l'idée, emportées par son courant : tel Edgar Poe, exalté parmi les fantasmagories de l'effroi ; tel surtout Félicien Rops, en qui la névrose s'exaspère, employant sa magnifique sûreté d'exécution et l'acuité profonde de ses yeux à toutes les indiscrétions et à tous les désordres, et n'étant pas un galant comme Pater, ni un audacieux comme M. Degas, mais un impudique par excès de sa neurasthénie; tel encore M. Huysmans, chercheur en ses premiers livres, avec un raffinement d'énervé, de détails scabreux et violents, et y mêlant, selon l'habitude des penseurs malsains, des frôlements de mysticisme qui en exagèrent l'âpreté et semblent vouloir atteindre l'esprit en déshonorant le corps, — éléments d'âme faussés, mais qui cependant attestent la présence de l'esprit et peuvent dans une crise en assurer le triomphe par une révolution de l'être, ainsi qu'il est arrivé pour M. Huysmans. L'intelligence,

atteinte par la névrose et lâchée sur les routes sans nombre de l'imagination, s'en va à tous les dévergondages du sens moral et à toutes ses aberrations, à toutes les débauches de l'être pensant, comme le cœur s'en irait à toutes les perversités : c'est une suite naturelle de phénomènes hyperesthésiques qui se développent d'eux-mêmes quand aucune volonté ne les maintient. M. Besnard et M. Carrière ont échappé à ces défaites, l'un par l'assurance de sa vision, l'autre par la puissance de sa pensée, et parce qu'ils ont ainsi, malgré tous les entraînements, gardé une conscience d'eux-mêmes : dans l'état de leur nature, la résistance a été plus facile pour M. Besnard en qui les énergies du tempérament et la véhémence à vivre étaient des sources de volonté bien qu'elles fussent aussi des causes d'emportement, plus malaisée pour M. Carrière, défiant de l'activité et abandonné parfois sans défense aux beautés du rêve, mais trop amoureux de la tendresse et de la souffrance pour ne pas défendre sa pensée contre le mal. Et l'un et l'autre, excités par la névrose moderne, mais assez sûrs de leur art pour n'avoir pas été dévoyés par elle, ils demeurent, dans la beauté de leur œuvre, des témoins de notre époque.

II

LA SENSUALITÉ PASSIONNELLE

L'état moderne de névrose qui, par un surmenage des nerfs, entraîne les uns vers une amplification d'eux-mêmes, les autres vers la déroute, apparaît en M. Besnard comme un accroissement des énergies de vivre, et dans la tension de ses facultés le peintre devient, de toute la force de son intelligence, un sensuel passionné.

Ce qui frappe surtout chez M. Besnard et ce qui semble être la caractéristique de son génie particulier, c'est le goût violent et inquiet qu'il a des puissances de la vie et qui se traduit par une notation des efforts volontaires ou naturels de l'être humain — vu dans le milieu où il s'anime — vers de la beauté et vers de l'idéal. La vie est faite d'un nombre d'énergies, qui sont comme des ressorts qui constamment la soulèvent, et dans

lesquelles réside le pouvoir qui permet à l'homme, avec l'intervention de son autorité, de se réaliser et de se transformer : elles sont le mouvement et l'activité, elles sont le désir, elles sont tout ce qui conduit vers un soi plus intense et plus complet, et se réunissant elles deviennent l'énergie de vivre, qui tantôt prend aux moelles, tantôt glisse sous la peau, mais est toujours une effervescence de l'être. A tendre vers un tel but, M. Besnard est déterminément un peintre de la vie comme l'est M. Roll, avec cette différence fondamentale, qui dissocie leur œuvre, que celui-ci est un simple, celui-là un raffiné. Ces énergies humaines, il les goûte dans toute leur saveur et il les recherche jusqu'à la subtilité dans toutes leurs expressions individuelles ; il veut les saisir pleinement, c'est-à-dire dans toutes les apparences de beauté, de vigueur et d'émotion où peut aboutir l'effort, les regardant avec opiniâtreté dans cette plénitude de leur expansion qui donne à chacun de nous son maximum d'être ; et il se complaît aux détails multiples de mouvement et de reflet qui peuvent préciser sa sensation. Dès lors, il doit attacher une importance considérable au milieu où elles se développent : il ne pose donc pas ses personnages dans le vide, mais dans une atmosphère qui les baigne, car l'air nous enveloppe à la manière de l'eau, et où toutes les ondes lumineuses passent en toutes leurs diversités ; et, comme il est à la fois un harmoniste et un coloriste, — un harmoniste parce qu'il a le goût de la vie, un coloriste parce qu'il l'aime avec sensualité, — il se réjouit aux combinaisons inattendues et aux accidents de la lumière, jouant en maître avec elle jusqu'à l'excès : il peint le *Portrait de Mme Roger Jourdain*, qui fit en 1886 « l'étonnement du Salon », avec l'éclairement double qui se croise sur la terrasse où elle se tient un soir, près d'un salon en fête qui l'illumine et dans la nuit bleue qui la caresse ; ailleurs il poursuit les reflets de la flamme mêlés aux reflets du jour, retenant avec une ivresse des yeux des arrangements aux bizarreries éclatantes que la nature dans sa mobilité ne donne qu'une fois ; mais, qu'il exprime en leurs particularités l'atmosphère méridionale d'Alger ou l'atmosphère de nord du pays de Berck, suivant toujours l'expresse réalité de la chose vue, représentant la violence ou la beauté des forces humaines telles qu'elles lui sont apparues dans la

nature, —et ne voyant autant que parce qu'il tient sur tout les yeux ouverts. Et ces énergies qu'il touche des yeux, c'est avec volupté qu'il les goûte en les détaillant; il les veut dans leur richesse et dans leur souplesse, mais il ne les aime que dans leur clarté, car il est épris du soleil qui fait les choses claires même dans la vie sombre; et toujours sensuellement curieux du spectacle de tout ce qui l'entoure, — êtres animés et mobiles dans un milieu réel et changeant, — il s'efforce de ne rien laisser perdre de la jouissance de voir.

Dans un entraînement logique de sa sensibilité, M. Besnard excite son goût et par la délectation de la perception présente et par l'attente de la perception nouvelle; il active ainsi son existence et la fait passionnée à ce point que le goût y devient une ardeur, ce qui explique les douceurs et les brusqueries mêlées dans son œuvre, car brusquerie et douceur sont deux manières ardentes de s'éprendre de la vie. Ces vigueurs font penser aux véhémences de Goya gravant les *Proverbes*, où avec de la lumière et de l'ombre la réalité éclate, étrange et prenante, et qui semblent être une des préfaces de l'art moderne, un livre de maîtrise pour les artistes curieux de l'humanité mouvante et haletante, pour les Gavarni et les Forain comme pour les Besnard et les Carrière. Mais bien que la fantaisie dans l'éclat soit une qualité commune à Goya et à M. Besnard, et que l'un et l'autre ils aient violemment surpris la beauté de la femme, une différence profonde dans leur manière de sentir les éloigne l'un de l'autre : Goya éprouve à l'aspect de la vie une joie sombre, qui est poignante pour lui et le tourmente, ce qui lui fait trouver en la satire sa plus étonnante valeur, tandis que M. Besnard, dans la volupté de vivre et de voir, ressent une joie toujours gaie, ne prenant la satire, si elle passe, que pour une charge du rire, à moins qu'elle ne naisse spontanément d'une constatation de la vie : aussi sa coloration est-elle surtout lucide et légère et ses heurts ne se font le plus souvent qu'entre des clartés. La joie est l'âme de son art : elle est dans ses yeux quand ils regardent et dans sa pensée quand elle conçoit, et l'impression qu'il reçoit des choses et l'expression qu'il en rend sont animées par elle; mais cette joie dans l'art, par une réaction coutumière et logique, amène après elle une tristesse générale de vivre dès

qu'est terminé l'effort de la création, cependant qu'on doive noter dans l'état particulier de M. Besnard ce phénomène assez rare d'harmonie d'avoir besoin de la joie de la vie pour entrer dans la joie du travail : il est donc naturel que cette félicité paraisse dans son œuvre, s'y montrant tantôt calme et enveloppante, tantôt bruyante et démenée. Si on la considère dans ces *Trois Ages de l'Homme* qui décorent la salle des Mariages de la mairie du Ier arrondissement, on la voit caressante avec des douceurs extraordinaires parmi la subtile légèreté des couleurs : au Salon de 1887 où fut exposé le morceau du *Soir de la Vie*, le critique de la *Gazette des Beaux-Arts*, parlant de « cette œuvre embaumée de tendresse humaine », remarque déjà que les figures du peintre, « celles de femmes surtout, ont une mollesse exquise, avec l'ampleur, la majesté, le rythme et l'allure du grand style »; et plus tard, à l'exposition des pastellistes de 1891 où figure un *Portrait de Mme Madeleine Lemaire*, M. Gonse écrira : « Pour trouver un sentiment aussi aigu du modelé, une sensibilité aussi expressive, et ce don du sourire qui est le miroir de la vie, il faut remonter jusqu'aux maîtres les plus exquis du XVIIIe siècle ». A d'autres heures, la joie de M. Besnard éclate avec violence, comme dans ses tableaux d'Algérie, effervescents de lumière.

Ce qui est exceptionnel dans ses recherches et inassimilable à son génie, c'est cette sombreur des atmosphères dont est faite sa décoration de l'amphithéâtre de Chimie à la Sorbonne, le *Symbole de la Vie et de la Mort*, où le soleil, apparu au sommet dans une pâleur tendre de rayonnements, laisse sur ses côtés sans les atteindre et des flammes tourbillonnantes qui s'élèvent en fumées noires et une primitive forêt à l'épaisse et dure verdeur où, sur le bord d'un ruisseau gris, une femme étendue et rêveuse déjà de sa première fécondité se retourne dans un joli mouvement pour cueillir un fruit d'or, — tandis qu'il éclaire au-dessous de lui des corruptions décomposées dont la nature en son creuset va refaire de la vie pour son immortel printemps : le peintre a cherché un fond, non en donnant la représentation même d'un cours, comme il l'avait fait dans le hall de l'École de Pharmacie, ce qui était une idée très ingénieuse dans un vestibule et ce qui eût été dans un amphithéâtre une idée très fausse, mais en s'efforçant vers

la simplification d'une image qui doit servir d'horizon aux yeux, sans les distraire par une multiplicité d'expressions; et peut-être, dans cette poursuite inaccoutumée du sombre, a-t-il songé à ne pas lutter avec les éclats de lumière des expériences et voulu faire une terminaison à l'atmosphère de la salle : aussi faut-il voir l'œuvre au milieu des fumées et des jaillissements de feu, pendant un cours de M. Troost, alors qu'elle développe, dans un grandissement de sa valeur, les harmonies de ses jaunes et de ses verts aux duretés profondes. Mais M. Besnard revient toujours vers la joie et dans la clarté de l'air; il peint ces chairs transparentes et lumineuses qu'on trouve dès la *Convalescence* de 1884 et dès la femme en jupe rouge du *Midi de la vie,* où son art s'exprime sans cesse, comme dans ces pastels de 1891, « buste de femme à sa toilette, répété de face et de dos, à cheveux roux, dont tout le modelé, en reflets, semble frissonner sous les caresses d'une lumière matinale », — et où l'on sent la vie passer sous la peau.

La combinaison des qualités de M. Besnard, de son goût des choses et de son ardeur à vivre, fait de lui un sensuel passionné. La sensualité est un état des êtres chez qui les impressions physiques, les premières perçues, restent prédominantes et qui jouissent de ce qui les entoure par le plaisir des sens qu'ils en éprouvent. Un tel état, s'il est accidentel, est commun à presque tous les hommes qui, à certaines heures, reçoivent ainsi la plus grande part de leur joie, comme à certaines autres ils sont susceptibles presque tous de la recevoir par le cœur ou par l'intelligence; mais, s'il se renouvelle fréquemment, il détermine par cette répétition même le caractère de la sensualité. Cette manière de jouir de l'existence n'entraîne pas de soi une idée d'abaissement vers les choses physiques et de satisfaction brutale par l'immédiat profit qu'on en retire; sans doute une multitude de natures grossières sont sensuelles et goûtent de la sorte ce qui s'offre à leurs appétits, vulgairement et indistinctement; mais la sensualité s'affine à mesure qu'on l'observe chez des êtres plus élevés, et un sensuel, accessible aux émotions de l'intelligence, peut trouver à la vie extérieure une saveur extraordinaire. Le plus souvent, lorsqu'elle s'est affinée de la sorte, elle devient une délectation des apparences lente et calme, dési-

reuse d'immobilité; mais parfois aussi elle est attirée vers le mouvement et, curieuse de tout ce qui l'entoure, poursuit la vie dans son animation : tantôt voluptueuse, tantôt passionnelle. La passion peut donc être, à l'égal de la volupté, une qualité du sensuel; produite par une agitation de son tempérament, elle est pour lui la cause d'un entraînement continu, elle l'emporte à la suite de la vie éperdument mobile; et dans la fougue de la course, moins satisfait que le voluptueux, il goûte du moins avec véhémence tout ce qui s'offre à lui. Ainsi la passion n'est pas en cette rencontre un accident de la sensualité, mais une manière d'être se combinant avec elle pour déterminer cette sensualité passionnelle qui suscite les don Juan dans l'action et qui crée dans l'art des Rubens et des Goya. Cependant il faut se rappeler toujours que l'homme, qu'il soit voluptueux ou passionné, en qui se rencontre une prédominance des sens sur l'intelligence et sur le cœur, peut avoir, par la richesse de sa nature, une compréhension et une sensibilité remarquablement développées, et que dès lors cette supériorité d'un de ses éléments de vie sur les autres indique seulement l'extrême valeur de ses sens : il peut même être doué d'une intelligence bien plus intéressante qu'un intellectuel de qualité médiocre qui ne mérite cette qualification relative que par la débilité de ses sens et la pauvreté de son cœur. M. Besnard est un sensuel passionné, jeté sans cesse à la poursuite de ce qui passe et fuit, très différent d'un sensuel voluptueux, tel que M. Henner, pour qui la chair immobile est une synthèse de la vie et une représentation d'elle expressive de toutes ses beautés; — bien qu'il demeure entendu que la volupté ni la passion ne s'excluent ni ne se contredisent, pas plus que le goût d'une couleur ne comporte le dégoût d'une autre : aussi M. Besnard, avec cette sensualité empreinte d'ardeur et de joie, doit-il être nécessairement un coloriste, impétueux et léger, qui se laisse emporter dans le tourbillon des nuances.

Cet éblouissant entrain se retrouve dans tous ses tableaux, mais on le considérera particulièrement dans son beau *Plafond du salon des Sciences*, à l'Hôtel de Ville, où, en l'harmonie des couleurs multipliées, la précipitation du mouvement prend une majesté par la perfection de l'œuvre : des jaunes et des

roses sont couchés sur l'ombre noire de la terre vue par son côté de nuit dans l'espace où elle se meut, tandis que l'éther bleu les enveloppe parmi le floconnement de ses étoiles; et ces jaunes et ces roses sont une femme qui fend l'air, illuminée par une gerbe de feu qu'elle tient en ses bras, et une foule d'autres femmes qui la suivent dans une poursuite ardente et curieuse, Sciences qui veulent s'éclairer aux lueurs de la Vérité sans craindre de se brûler à sa flamme; et, séparée du groupe ardent, on en voit une autre encore, le bras relevé au-dessus de la tête, qu'un reflet lumineux, dans l'ombre où elle flotte, vient caresser délicieusement du coude à la cheville : cependant l'immensité a des bleus de nocturne d'une pénétrante magnificence, et près de la sphère terrestre ces roses rougeoyants et ces jaunes, très liés et très sûrs, comme on en trouve chez les maîtres anglais, se joignent par un puissant jeté de rouge à la sombreur de la terre.

Deux autres artistes de notre temps — qu'il faut retenir parmi les premiers — touchés eux aussi par la névrose moderne et qui ont l'un et l'autre dans l'inégalité commune de leur œuvre trouvé de supérieures expressions, M. Rodin et M. Saint-Saëns, sont comme M. Besnard des sensuels passionnés, et il semble intéressant de les rapprocher de lui, bien qu'ils ne puissent fournir pour l'histoire de notre époque qu'une contribution similaire à la sienne. M. Rodin, fougueux et puissant, veut tenir dans ses mains de modeleur un morceau de cette vie, dont il goûte la séduction avec des sens ardents; qu'il évoque dans l'énergie de leur souffrance *les Bourgeois de Calais*, qu'il donne la vision de l'amour avec *le Baiser*, apparition définitive d'une pensée aperçue souvent, ou qu'il représente, en sculptant son *Ève*, la confusion de la femme qui a fait le mal, il s'éprend avec passion de l'humanité et s'intéresse violemment à sa réalité sensuelle; mais, toujours désireux du plus grand, il arrive, maître despote de la forme, à vouloir se la soumettre et à la dénaturer dans sa préoccupation de l'idée. Exalté par une susceptibilité de ses nerfs et entraîné par les admirations qui l'entourent, il veut exprimer, dans un abus de sa force, des états de la pensée, et il fait ces esquisses prodigieuses où paraît s'être ajoutée la main d'un enfant à celle d'un homme de génie. De cruels amis

l'ont indiscrètement égalé à Michel-Ange, mais Michel-Ange, projeté au delà de la nature, agissait constamment, travailleur sublime, avec une imperturbable sûreté, tandis que M. Rodin, parvenu à ces hauteurs troublantes, est pris de vertige et d'incertitude : cela s'observe par exemple dans sa figure de *Balzac*, qu'il a aimée par-dessus tout dans son œuvre parce qu'il y avait dépensé toute son audace, où se trouvent assez de surprenantes beautés pour avoir ému quelques-uns et pour que le graveur Léveillé ait pu, dans un bois remarquable, la faire apparaître magnifique et douloureuse en sa simplicité saisissante, et assez d'erreurs pour expliquer le désarroi de la foule, car le maître ne présentait qu'une tentative grandiose où il était allé au delà de son pouvoir. A certaines heures, tout proche de M. Besnard par l'amour concertant qu'ils ont l'un et l'autre de la vie, comme dans ce buste de femme du musée du Luxembourg si semblable d'inspiration au *Portrait de Mme George Duruy*, M. Rodin s'écarte brusquement du peintre, plus ambitieux que lui dans son entraînement passionné; et sans doute d'un essor plus génial, mais décentré jusqu'à l'excès, il poursuit l'insaisissable dans un désordre de lui-même. —Tout autre se présente aussi M. Saint-Saëns dans son ardeur à savourer la vie, tendant ses nerfs jusqu'à la limite de leurs forces, inégal par lassitude plus que par audace, artiste incomparablement moderne avec les caresses violentes de sa musique, auprès desquelles nous semblent des chatouillements de peau les tendresses musicales de M. Massenet, qui exprime cependant un peu de l'âme de notre époque dans sa langueur encore actuelle, tout en procédant de Gounod, comme le temps d'aujourd'hui procède du temps d'hier. Par le caractère général de sa sensualité passionnelle, M. Saint-Saëns peut se confondre avec M. Besnard, mais il se distingue de lui par sa passion plus mouvante et plus agissante et à la fois plus voluptueuse, en même temps qu'elle est davantage susceptible de l'épuiser. A entendre tel morceau, comme la première partie du *Déluge*, l'on ressent une émotion physique

l'on éprouve, non à fleur de peau, mais à fleur de nerfs, une douceur vive et enlaçante, parce que son art est d'abord sensuel, — à entendre surtout de la première note à la dernière son œuvre maîtresse, *Samson et Dalila*, déroulement enchanté

de vie amoureuse, déroutante et trompeuse : il y a là, pour celui qui l'écoute, une des jouissances d'art les plus imprévues et les plus captivantes, bien qu'elle n'ait pas la pénétration suprême des grandes œuvres où la pensée domine et qui, de Séb. Bach à César Franck, nous frappent et, si l'on peut ainsi dire, nous remuent l'âme. Sans être retenue jamais dans la méditation de la joie, la volupté est à tout instant présente dans son œuvre, mobile, courant sur l'aile des notes, limpide ou trouble, avec toutes les séductions dont dispose sa richesse et qui vont de la légèreté la plus tendre à l'ampleur la plus sombre : comme on la sent s'épanouir, en ses mesures qui chantent, au moment où paraît Dalila qui s'offre au vainqueur dans tout le luxe de sa féminité « avec plus d'amour que de haine », — cette Dalila qui devait trouver dans la beauté de Mme Héglon aux perfides souplesses une si surprenante réalisation, — et comme elle est subtile, image glissante, fuyante, revenante, dans son balancement indéfinissable et grisant, comme elle passe en frissons dans le prélude du 2e acte, s'exprime à la fin de la scène de Dalila et du grand-prêtre par un cri de vengeance de la chair, et s'exaspère avec l'énervement de l'orage lorsque Samson vient à son rendez-vous de la nuit! Il y a dans cette sensualité de lyrisme, qui se retrouve parmi la magnificence des concertos, toujours ce même désir de la vie apparue et chantante dont M. Besnard est animé, et dans le *Plafond du salon des Sciences* il semble que la femme au bras relevé se montre dans un mouvement de Dalila, cependant que les bleus de la nuit aux suavités profondes paraissent faits, en leur étoilement, pour éclairer le soir prometteur de délices où dans la vallée de Soreck la prêtresse de Dagon va se jouer de son amant.

Le caractère de sensualité passionnelle de M. Besnard doit se découvrir surtout et s'affirmer avec le plus d'évidence dans sa conception de la femme. Chaque artiste a écrit son poème de la femme du plus chaste au plus libertin : les immatérielles images féminines qu'a peintes le Bienheureux Frère de Fiesole nous renseignent sur l'état angélique de sa pensée qui voyait en eux d'exquises âmes; et si, par un manque d'harmonie toujours accidentel, l'homme dans sa vie est en désaccord avec son œuvre, l'artiste du moins reste fidèle à sa vision

d'art, et l'on peut croire qu'il exprime le plus souvent ce qu'il aurait voulu vivre. Plus que tout autre, le peintre qui fait des portraits de femmes et poursuit de son esprit personnel leur individuelle réalité doit révéler, par l'expression qu'il leur ajoute, le sentiment qu'il a d'elles : ainsi découvre le sien M. Besnard, sans cesse mobile, mais toujours reconnaissable en sa fougue et dans son ardeur à suivre cet épanouissement des sens par lequel il veut obtenir une vérité sensuelle, en donnant à chacun de ses modèles la plus grande somme de vie qui lui est propre. On peut noter dès lors l'exacte signifiance de ses portraits qui, même réunis tous dans un seul lieu, pourraient évoquer, en leur particulière présentation, autant de vies individuelles comme autant d'âges de femmes, autant d'existences déterminées prises à telle heure de leur développement : différence remarquable avec certaines œuvres académiques et applaudies qui ne sont que des passe-partout où sur un mouvement conventionnel la ressemblance s'attache. Au surplus, cette sensualité passionnelle qui l'entraîne ne sert sans doute qu'à augmenter la valeur de ces images de femmes qu'il saisit dans l'animation de tout leur être, car si le portrait d'un homme doit donner l'idée d'une pensée, peut-être celui d'une femme doit-il évoquer celle d'un désir ou du moins prendre sa vie dans l'expression générale de ce désir, inconscient ou impatient, contenu ou inquiet, satisfait ou désespéré, en se composant de ces mille nuances qui sont les mille instants de la vie d'une femme.

La petite fille, cette première affirmation de la réalité féminine, se montre dans l'œuvre de M. Besnard comme un début de poème : la voici, en 1891, au Salon du Champ-de-Mars, dans un tableau intitulé : *Une Famille*, où le peintre a représenté ses enfants, et dans l'esprit duquel il a gravé une eau-forte qui en semble le commentaire; la voici, la fillette de neuf ans, épreuve avancée de la femme, la bouche réfléchissante déjà, et les yeux regardeurs, mais qui n'ont pas encore vu, songeuse dans l'enveloppement de ses cheveux; elle peut être impatiente dans sa curiosité, elle n'est pas encore inquiète, parce que, en sa formation inachevée, elle n'est pas mise au point de la vie et qu'elle ne sait recevoir des événements que des impressions accidentelles, sans coordination; les qualités

et les charmes qui seront un jour sa gloire se laissent apercevoir sous sa grâce indécise d'enfant, mais, ébauche qui peu à peu se dessine, ils semblent indépendants les uns des autres dans leur grandissement particulier, et il faudra qu'ils s'achèvent et se réunissent en une harmonie pour qu'elle devienne le « féminin » et qu'elle fasse son entrée dans le monde des pensées et des passions. Voici maintenant la jeune fille, apparue sous deux aspects et en deux oppositions dans le portrait double de *Mlles Dreyfus*; le chef-d'œuvre est terminé, et M. Besnard, peignant cet être nouveau, exprime alors tout ce qu'il peut dire de lui en considérant ses deux modèles: habillées de vert dans la caressante et claire élégance de leur robe de bal, elles sont surprises en deux mouvements différents qui sont la notation de deux manières de vivre et où se formulent aussitôt deux existences, l'aînée, droite, la main relevée vers l'épaule à la mode de Diane, réservée et impénétrable tandis qu'elle songe à sa dignité de jeune fille, l'autre, plus brune, les yeux joyeusement gais en son ardeur confiante, demandant à la vie tous ses sourires et ayant l'air de se pencher vers elle tandis qu'elle s'incline, pour les cueillir, vers des fleurs d'azalée rose. Comme il avait eu le sentiment de la petite fille, M. Besnard a eu ici le sentiment de la jeune fille, de ce type accompli qui n'attend plus qu'un signal mystérieux pour se mêler au drame humain avec l'énergie de sa jeunesse et de sa beauté, créature violemment impressionnable, désireuse et défiante des surprises du lendemain, en qui passent tant d'idées imprécises, que sa pensée en demeure insaisissable et si confuse qu'elle-même en perd le souvenir à l'heure où elle devient femme. Et voici la femme, arrivée à son entière puissance, ayant conquis l'amour de l'homme et qui se montre éclatante dans toute la diversité de ses triomphes : M. Besnard l'a peinte souvent et il l'a représentée toujours dans son expression la plus intense, dans la plénitude de son être individuel. Si l'on regarde le *Portrait de Mme Georges Duruy*, fait vers 1884, et qui a par sa date une importance singulière, puisqu'il est une des premières manifestations de l'art nouveau du maître et qu'il se présente déjà comme une œuvre définitive, on éprouve cette sensation d'une vie qui s'affirme avec éclat dans toute la richesse de sa nature parti-

culière : on voit s'avancer dans une atmosphère de lumières cette jeune femme, en robe décolletée de soie blanche recouverte de dentelles, ardemment brune, avec la coloration de la chair qui produit un charmant passage du noir des cheveux au blanc de la robe, la bouche légèrement entr'ouverte, non dans un sourire, mais dans une aspiration de vivre; et, en la voyant, on voit vraiment « quelqu'un » : une femme tout à fait jeune et cependant habituée déjà à être une femme, flattée des contentements que la vie donne, mais les recevant sans surprise et simplement, avec cette aisance qui vient de l'habitude de la fortune. Si l'on regarde encore le portrait en buste de *Mme Alphonse Daudet*, peint dans une harmonie de rouge et de jaune où se mêlent les tons rosés de la chair, l'on ressent la même impression, — bien que l'image représentée ne soit ici qu'un morceau, — la surprise de rencontrer une vie féminine réellement particulière, quelque passante assez caractérisée pour être une indication humaine et chez qui la vie afflue en lui donnant sa physionomie entière, une femme qui est la femme de plus de quarante ans, à la narine palpitante et un demi-sourire aux lèvres, les yeux intelligents, qui a su le secret de bien des choses et qui voit s'agiter le monde sans plus s'en étonner, s'intéressant au spectacle et presque satisfaite de vivre en un épanouissement qui est encore une floraison. Mais M. Besnard n'a pas peint seulement la femme du monde dont les manières d'être sont soumises à des règles et dont les sentiments se voilent pour n'être pas aperçus de tous, qui doit garder de cette existence ordonnée par elle-même le charme intime et pénétrant de la beauté qui se réserve; il a peint aussi, pour compléter son œuvre, la femme libre de sa vie dans l'ardeur de ses désirs, et, sans songer à chercher cette indomptée parmi les errantes de l'amour aux pensées vulgaires, il l'a trouvée dans l'actrice de race chez qui l'intelligence organise l'émotion, et en regardant Mme Réjane, capricieuse, passionnée et rieuse, il a fait son magnifique *Portrait de théâtre*; il a vu la femme d'amour en cette créature mobile et ondoyante qui sur la scène a joué toutes les amoureuses, la fougueuse et la sentimentale, la perfide et la déçue, l'inconsciente, la troublante, la terrible, avec tout l'imprévu de son âme et de son corps: elle passe dans le déploiement

de sa robe rose, en un mouvement conquérant de passion joyeuse, les sourcils élevés, les lèvres ouvertes, et des roses tombées à ses pieds, cependant qu'une épaulette de son corsage a glissé déjà sur l'un de ses bras et que de l'autre, replié en un geste d'une grâce extraordinairement moderne, elle retient ses cheveux prêts à se défaire. Dans cet audacieux portrait présenté « en coup de vent », qui est un morceau d'une qualité amirable de peinture, M. Besnard a surpris l'irrégulière beauté de la merveilleuse comédienne, et peut-être a-t-il trouvé dans cette femme, violemment gaie et nerveuse jusqu'à l'exubérance, l'inspiration la plus sûre d'une œuvre où débordent toutes les énergies de la vie et où se laisse voir, en pleine lumière et dans toute sa particularité, la sensualité passionnelle de son art.

III

LA TENDRESSE INQUIÈTE.

Si M. Besnard est le peintre de l'amour, M. Carrière est celui de la tendresse; et tandis que l'un s'exprime avec des jaunes et des rouges, chauds et sensuels, aux brusques clartés, l'autre caresse des bleus et des gris, indécis et pâles en leur immatérielle apparence. L'agitation névrosée de notre temps les a touchés tous les deux, l'un à l'égal de l'autre, et elle a emporté celui-ci comme elle avait emporté celui-là : elle a excité la nature affectueuse et sentimentale de M. Carrière, et, de mélancolique qu'elle était, l'a rendue inquiète et douloureuse, forçant son génie et exaspérant sa personnalité jusqu'à faire de son art une chose exceptionnelle.

La tendresse est un état de délicatesse des âmes sensibles portées à aimer pour exalter leur vie ou pour soutenir celle des autres : il y a en elle un élément de douceur qui correspond à un élément de faiblesse; et c'est surtout les moments, parfois si nombreux, d'incertitude et de lassitude, qui l'appellent à eux; elle est légère, faite de caresses qui n'appuient pas, et mélodieuse et lente; elle peut s'appliquer à tous les modes d'aimer, elle est de l'amour « en mineur ». La tendresse est

le propre des natures fines comme la passion est le propre des natures fortes; mais l'une et l'autre ne doivent pas s'exclure, car nous avons tous besoin de l'une et de l'autre tour à tour, d'après les occupations de notre vie et selon les désirs de ceux que nous aimons : les éternellement tendres, pour charmants qu'ils soient, sont des impuissants, et les éternellement passionnés sont des brutaux. La tendresse est bonne quand nous languissons, la passion quand nous sommes vaillants, — mais cette tendance de l'âme amollie à s'envelopper de douceur n'est pas uniquement subjective, car nous devons, en pleine vigueur même, avoir la faculté de nous y prêter, si c'est le genre d'amour qu'on attend de nous ; et elle reste, alors que la passion est l'hymne de la force et de la joie, le chant des heures tristes. Ainsi la tendresse est mélancolique; elle parle bas et se plaît aux crépuscules parmi les gris atténuants qui rendent toutes choses indécises, elle aime les lumières tamisées et ces éclairements de la lune où dans un enchantement de la nature immobile on a l'impression d'être seul à vivre, elle craint tout ce qui s'agite et tout ce qui heurte; rêveuse, elle se laisse aller en des va-et-vient qui la bercent, et souvent des larmes montent dans les yeux tendres. Des sourires y paraissent aussi : que l'on regarde à l'Académie de Sienne la jolie *Ève* de Sodoma, qui a dans sa surprise et son ignorance de la vie la tendresse primitive d'un être nouveau ; si l'on s'arrête ensuite devant une femme quelconque de Luini ou de Botticelli, l'on éprouvera, si impénétrable que soit le mystérieux secret de sa lèvre à peine dédaigneuse, comme elle goûte en la satisfaction de sa tendresse le délice de vivre; et, pour saisir quelle en peut être l'opposition, l'on considérera encore les *Trois Marie* de Sodoma dans l'église San Domenico de Sienne et l'on verra l'image de la tendresse désolée. Mais les Saintes Femmes ont en leur âme sensible et lasse une raison — qui est immense — de souffrir, tandis que la tristesse des tendres ne vient le plus souvent que de leur état d'âme : c'est qu'il y a en eux un enthousiasme mystique qui les porte à s'exagérer la valeur de leurs impressions et à donner à tous les détails du sentiment une importance irréelle; ils se susceptibilisent de la sorte, et, au lieu de s'élever vers la joie, ils se laissent trop

souvent entraîner à l'inquiétude, et leur tendresse devient ainsi douloureuse.

Telle se présente la sensibilité de M. Carrière. Dans le premier état de sa nature, il est renfermé et méditatif, n'éprouvant pas de plaisir à formuler ses pensées, qui demeurent dans l'imprécision de l'inexprimé; puis il se développe par la satisfaction de ses goûts dans le sens de son tempérament; et lorsque, à vingt ans, il entre à l'École des Beaux-Arts, il n'est pas touché par l'enseignement qu'il y reçoit, bien qu'il y travaille avec effort et que même il y monte en loge : sa personnalité silencieuse ne se contente ni de la vie qu'on y mène ni de l'art qu'on y apprend. Préparé pour l'avenir, il suit une vision douce, et, d'abord entraîné par le besoin qu'il a de sentir, il se façonne peu à peu par son intelligence une nature plus tendre encore. Chercheur de solitude, il aime la vie des faubourgs, où l'on peut regarder et se taire, et la maison de la femme et des enfants, où dans une atmosphère d'amour sont permises les longues songeries. Il s'abandonne à ses méditations devenues en son âme d'homme plus profondes, mais les choses aperçues y restent insaisissables en leur perspective de rêve; et son œuvre va gagner par l'intensité de l'émotion ce qu'elle pourra perdre par l'incertitude de l'expression : inattentif aux curiosités de la vie, il peint avec des idées générales. Il se sensibilise et s'affine ainsi par cette poursuite de l'irréel, où l'excitent ceux qui ont voulu devenir ses admirateurs, qui sont — logiquement — non des artistes, mais des hommes de pensée, et qui se complaisent à ce déploiement de tendresse idéale; et il laisse voir, en la particularité de sa nature, tous les caractères de la tendresse qui se désordonne pour la satisfaction de se dépenser. Pour lui, elle a commencé par être douce avec des passages de mélancolie qui la rayaient d'ombre; puis elle s'est faite inquiète à mesure que la figure aimée s'effaçait dans la brume où il se plaisait à la placer; et enfin, sous la poussée de cette névrose qui secoue notre époque, elle est devenue douloureuse et excessive, l'égarant par instants en de nuageuses imaginations; mais en même temps c'est cette sensibilité suraiguë qui lui donnait à un tel point la puissance de nous émouvoir.

Pour traduire son état d'âme et le transformer en une œuvre

d'art qui en fixe la fugitivité, il recherche la réalité simple des phénomènes quotidiens de la vie, les prenant dans son intérieur ou chez les humbles, au plus proche de la nature, alors que la richesse, qui la pare ou la déguise, n'en a pas modifié l'apparence humaine, se plaisant à la vérité des portraits ; et lorsqu'il s'élève une fois au-dessus de l'humanité, c'est pour peindre dans le Christ mourant la plus grande tendresse et la plus grande douleur : par la représentation de l'Humble divin, il suit sa pensée et lui donne sa valeur suprême en la haussant jusqu'à Dieu. Il faut ajouter le caractère de l'intimité à celui de la simplicité pour déterminer l'art de M. Carrière ; car le peintre, non content d'un sujet sans complication où l'homme se montre dans son naturel élan, veut encore que l'être de son choix se recueille dans l'acte qu'il accomplit ou dans l'œuvre qu'il médite, qu'il réside vraiment en lui-même sans se laisser emporter par les distractions étourdissantes du dehors, qu'il soit occupé de sa vie. Les Hollandais, qui furent épris de la simplicité, goûtèrent profondément aussi le charme de l'occupation journalière et de la conversation domestique et ils composèrent ces intimes scènes d'intérieur dont les personnages concentrent en eux-mêmes leur existence ; mais M. Carrière reste cependant très éloigné d'eux, parce qu'ils ne sont préoccupés que du moment et qu'ils font de la peinture d'épisode, belle par la maîtrise et exquise par l'esprit, caractéristique par sa sincérité, mais le plus souvent n'ayant sur l'âme qu'un pouvoir de séduisance en sa notation superficielle, tandis que le maître français, dans son désir incessant de l'idée, ne retient de l'apparition des choses simples que ce qu'il y a en elles de général et de supérieur, et donne à ses figures la vie de la pensée. Mais cette pensée dont il a la puissance d'animer ses personnages, il doit ne la mettre qu'en eux seuls sans vouloir s'efforcer de la faire rayonner autour d'eux-mêmes, et il semble dépasser ses forces lorsqu'il peint son tableau de *Paris*, où elle n'est plus seulement dans les êtres qui pensent mais s'étend symboliquement et conventionnellement aux choses qui les entourent. Pour exprimer la douceur de cette intimité simple et songeuse, M. Carrière cherche des nuances effacées et voilées et il se plaît à cette indécise clarté des jours qui finissent où tout nous échappe sans que rien ne

nous quitte, comme s'il voulait, tandis qu'il représente ceux dont la tendresse se fait inquiète jusqu'à la souffrance, les laisser seulement apercevoir dans le mystère où ils se réservent, sans les troubler indiscrètement par la brutalité d'un jour immédiat; et il peint ces gris caressants et tristes qui enveloppent ses figures et les éloignent de nous, sans rien leur retirer de leur réalité profonde, mais parfois dans son désir tourmenté de l'indéfini il en exagère l'effacement lorsque sa tendresse s'exaspère, et il arrive alors à indéterminer la vie.

Épris de l'existence des simples dont il goûte la monotone habitude, aimant les petites gens — au milieu desquels il a vécu — pour leur beauté d'âme naïve, M. Carrière en travaillant garde leur souvenir, et l'on ne doit donc point s'étonner qu'il ait le souci de les atteindre en leur ignorance de l'art, ambitieux d'être bienfaisant à leur effort. Ce qui cependant nous paraît surprenant, c'est que cette peinture, si quintessenciée et si dégagée de matérialité qu'elle ne semble faite que pour les esprits habitués à la pensée et amoureux d'elle, puisse intéresser la vulgarité du peuple, alors qu'il faut une culture profonde pour comprendre le pourquoi de la beauté individuelle. Mais nous ne sommes pas impressionnables que par l'intelligence, et la compréhension peut nous échapper des choses que nous aimons : aussi M. Carrière veut-il toucher les humbles par la sensibilité, qui parfois nous éclaire mieux que la raison même, et se mêler à eux dans une communion de sentiments tendres, en leur apportant peut-être avec la douceur de sa tendresse le tourment de son inquiétude. Il poursuit l'imprécision de l'âme, et par cette même cause qui le plus souvent le fait méconnaître des artistes, il est susceptible de se communiquer à la foule, non pas à des masses qui passent et que son œuvre de songeur est incapable d'appeler, mais à des natures sentimentales, isolées et nombreuses, qui gardent dans la grossièreté de leur existence la faculté de s'attendrir. C'est à elles qu'il cherche à s'adresser avec l'espoir d'apporter une apparition dans leur vie, plus satisfait de décorer une salle où s'épousent des pauvres qu'un salon où se marient des riches, et entre l'indifférence des uns et celle des autres désirant sans doute la meilleure part. Il a peint en un tableau le Christ crucifié, et, complétant sa pensée,

il en fait un triptyque où, sur les deux côtés, se montrent des hommes et viennent prier des tristesses, et il voudrait lui donner sa place en quelque hôpital où les malheureux, qui au long des jours infinissables perdent leur regard dans le vide, puissent reposer leurs yeux lassés sur cette image tendre du Dieu fait Homme, qui console en souffrant.

Les œuvres de M. Carrière, qu'elles soient des sujets retenus selon la préoccupation de l'heure ou qu'elles soient des portraits lithographiés ou peints en représentation d'une nature déterminée, sont les apparences successives sous lesquelles s'est exprimée jour à jour sa tendresse inquiète. La seule évocation de l'homme lui est suffisante pour y donner toute sa pensée, et de lui-même il est rarement entraîné à imaginer un tableau ; le plus souvent lorsqu'il réunit des personnages pour un « sujet », c'est en une scène d'intimité qu'il a surprise et où se formule une idée : ainsi, en 1892, il peint sa célèbre *Maternité*, qui est au musée du Luxembourg, et pour laquelle il a regardé ses enfants dans les bras de leur mère. Cette *Maternité*, bien qu'elle soit en sa douloureuse tendresse l'une des œuvres les plus excessives du peintre, demeure cependant un des types de son art : ému par un spectacle familier, il en a fait une vision humaine, et représentant, dans la brume d'une atmosphère qui efface tous les contours en laissant aux images la vérité de leur forme, une mère qui de son bras gauche tient sur ses genoux un de ses enfants endormi, qu'elle serre comme si quelqu'un pouvait le lui prendre, tandis que de sa main droite elle saisit la tête d'un plus grand qu'elle embrasse éperdument, les yeux tristement clos, — femme qui souffre d'aimer, — il fait surgir devant nous, dans l'excès de son geste, la maternité, bouleversée de passion délicate et de violente tendresse ; et près d'elle les enfants sont comme endoloris d'être douloureusement aimés. M. Carrière cependant a peint une fois un « sujet » vraiment caractérisé, le *Théâtre populaire*, qui date de 1895 : il a vu dans un amphithéâtre un assemblage de gens du peuple, réunis au hasard de leur entrée, emportés à un moment par la surprise et l'émotion de ce qui passe devant leurs yeux, n'avoir plus en eux tous qu'un sentiment et devenir une foule en confondant leurs âmes, et sur sa toile, tou-

jours grise et lointaine, il a étendu cette vie frissonnante et inquiète et il a posé les uns contre les autres ces êtres humains « d'une cohésion telle, écrit M. Roger Marx, qu'ils semblent ne pas exister isolément, et que ce qui se trouve là, mis à nu, confessé, c'est l'âme même de la foule » : seulement là encore, dans cet aspect de la multitude, il faut noter cette tristesse que le philosophe croit voir dans tout sentiment qui devient aigu. Mais cette tristesse qui n'est jamais absente des œuvres du peintre, qui paraît dans le symbole de son *Paris* comme dans les femmes des écoinçons du salon des Sciences à l'Hôtel de Ville, languidement étendues avec un charme de morbidesse, qui éclate dans son *Christ mourant* où, sans inspiration divine, il cherche Dieu par une surélévation sublime de l'homme, cette tristesse trouve dans les portraits son expression la plus intime; voici celui d'*Alphonse Daudet et sa Fille*, peint en 1891, d'une désespérante mélancolie, où le poète déjà malade, dont toute l'élégance apparaît dans la beauté longue de la main, souffre de tout ce qui le froisse et de tout ce qui le fuit, tandis que, appuyée contre lui, l'enfant est comme prise par sa pensée et emportée par son mouvement; voici, daté de 1899, celui de *Mlle Séailles*, fillette de quatorze ans, grandelette dans sa droite robe blanche, légère, diaphane et insaisissable, qui déjà se nuance d'une sentimentalité songeuse; voici surtout *la Famille*, où M. Carrière a peint en 1895 sa femme et ses cinq enfants et qui est un des tableaux capitaux du Luxembourg : rien n'y déconcerte parce que rien n'y est excessif, et dans la sûreté de la forme où chaque plan garde sa place et sa valeur et dans la simplicité magistrale de l'arrangement, sous le léger voile d'atmosphère qui tamise leur vie et défend son intimité, se laissent apercevoir des âmes toutes proches et toutes diverses en leurs enfantines émotions, que domine le sourire de l'aînée à peine esquissé et qui est déjà le sourire des grandes mystérieuses, qu'enveloppe la tendresse sérieuse de la mère de qui toute la sensibilité s'indique dans une inclinaison de la tête : représentation des êtres aimés, où M. Carrière inconsciemment a mis toute la beauté de son art et dont la force de pénétration nous saisit. Voici encore les magnifiques portraits lithographiés de *Verlaine*, d'*Edmond de Goncourt*, de *Puvis de Chavannes*,

hommes de pensée et de rêve, découverts dans leur réalité psychologique, où survivent les qualités charmeuses du peintre, son goût de la vie intérieure et son sentiment profond de la simplicité.

Dans l'émoi de vivre où nous sommes et dans le bouleversement des idées où s'agite la névrose de notre époque, d'autres natures sentimentales d'artistes ont laissé leur tendresse s'en aller à l'inquiétude. Tel M. Aman Jean qui peint, en des verts ou des mauves mourants, ces lents portraits de femmes attristés jusqu'à la douleur dont les yeux se plaignent : entraîné par la saveur qu'il y trouve, il ressent à l'aspect de la nature une émotion qui le désole et qui l'étreint; et il compose l'expressif et austère *Portrait du sculpteur Dampt*, grand ouvrier songeur et mélancolique en qui la dolence de la pensée se mêle à la volonté du labeur, et qui lui-même, exquis maître de la beauté délicate, chercheur ému de finesses, d'élégances et de langueurs, éprouve au contact des choses un besoin de les aimer tristement, qu'il modèle l'ivoirine et fragile *Mélusine*, ou tel petit buste comme celui du jeune *Dagnan*, ou le groupe de têtes du *Baiser de l'aïeule* qui passe la tendresse de sa vie épuisée à la vie qui commence de l'enfant nouveau. Et d'autres. Mais nul mieux que M. Carrière n'a exprimé le bonheur inquiet des tendres dans l'atmosphère indécise qu'il leur a créée ni les silencieuses jouissances de leur intimité; et il nous a fait sentir, par la puissance de son art consommé, tout ce qu'il peut tenir de douleur dans l'amour.

ÉTIENNE BRICON

ROMAN D'UN OFFICIER[1]

TROISIÈME PARTIE

NEJMA

(*Suite.*)

XVI

1er Mai.

Des brises chaudes, parfumées montent du sud.

Dans le parc, les buissons de lauriers se couronnent d'énormes fleurs blanches ou roses qui s'inclinent au-dessus des allées et frôlent les passants. Dans les fourrés, d'étranges plantes montent vers le soleil. Sous la verdure criblée d'étoiles d'or, sentiers et seguias vont côte à côte, et dans l'oasis, où des jardins vient une haleine embaumée de fleurs de mandariniers, les grenadiers couvrant les murs font éclater leurs boutons rouges.

Dans ces vents qui passent en un grand frisson ardent à travers les palmiers semant feuilles et pétales, il court une plainte lointaine. On dirait l'écho des solitudes brûlées de l'au-delà silencieux.

Parfois c'est un subit tourbillon de sable qui s'élève, le ciel se ternit et longtemps après la poussière suspendue dans l'espace retombe lentement tissant une trame blonde, très légère, dorée, sur cet azur qui transparaît plus bleu, plus profond chaque jour.

De l'autre côté de la rivière, loin dans la plaine rayonnante

1. Voir la *Revue* des 1er août et 1er septembre 1899.

où ne sont plus les tentes des nomades, l'Ahmar-Kaddou s'élève plus rose que jamais, plus diamantée sous l'air tremblant qui l'entoure.

Les perspectives semblent plus profondes. Plus indécises sous ces transparents étincelants sont les choses, plus mystérieuses toutes les visions, plus grandes les solitudes, plus graves et tristes les rêves des cœurs sans tendresses.

Mais Biskra, sous cette pluie de rayons, cette clarté inconnue, chaude, attire toujours les voyageurs et les malades.

Des robes blanches vont et viennent dans le parc et le vent trop ardent qui passe tout à coup, brûlant le cœur des petites fleurs, emporte avec lui, dans son murmure affolé, plus d'un dernier soupir d'enfant.

On en rencontre beaucoup de ces pauvres figures pâles.

Ici, c'est un jeune homme au bras de sa mère, allant tous les deux très doucement, sans mot dire, mettant tous leurs efforts, le premier à marcher, l'autre à prendre l'allure de ce pas débile, — et là, dans ce fauteuil roulant, frêle, chétive sous ses vêtements amples, c'est une jeune fille dont les yeux s'égarent dans le vague.

Tous ces regards interrogent en longues contemplations l'étendue sans fin, là-bas où le ciel semble joindre la terre, tomber dans la mer bleue endormie au fond des sables d'or et toutes ces pauvres têtes, toutes ces pensées tendues vers cet infini, commencent le rêve céleste, l'extase qui les ravira bientôt pour toujours.

Quand Nejma, du haut de la terrasse de son amie Madeleine, aperçoit quelques-uns de ces pauvres êtres marqués par la mort, elle les regarde longtemps, longtemps,... et pleure après, silencieuse, regardant au fond des sentiers se perdre leurs silhouettes.

On ne les a donc pas assez aimés ces malheureux pour qu'ils s'en aillent ainsi aux premiers jours de leur jeunesse laissant toutes ces fleurs et ces baisers dont elle se grise?

XVII

3 Mai.

Aujourd'hui, Nejma me parlait de son pays, de ses occupations de chaque jour, de sa famille — et elle me disait que jamais personne ne l'avait aimée comme je l'aimais.

Son cousin à qui elle avait été promise était un des plus beaux jeunes gens du douar, mais il ne savait pas ce langage du cœur que je lui avais appris.

Il ne savait que monter parfaitement à cheval et parader dans les fantasias où nul n'égalait sa souplesse et son adresse.

S'il l'avait aimée, il ne le lui avait jamais dit, croyant certainement indigne d'un homme de s'abaisser à de pareilles faiblesses vis-à-vis de créatures sans âme comme les femmes.

Il l'avait battue parce qu'elle s'était souillée au contact d'un Roumi, non par jalousie, et s'il la retrouvait jamais maintenant, — il la tuerait.

— Mais il ne m'aura pas, n'est-ce pas? disait-elle. Tu es là. Il n'osera pas venir me prendre en tes bras. Et puis, vois-tu, le jour où tu ne voudras plus de moi, je me sauverai dans le désert, loin, bien loin des hommes et sur la dune, seule, tombée de faim et de fatigue, j'attendrai la mort, les yeux tournés vers Biskra, vers toi, mon bien-aimé.

— Non, je ne veux pas revoir ces hommes méchants. J'aime mieux mourir avec notre amour dont tu n'auras plus voulu. Et je m'en irai après dans les étoiles vers lesquelles tu regarderas, afin que mon souvenir te réapparaissant, tu n'oublies pas trop celle qui t'a donné son cœur.

Chère Nejma!... C'est qu'elle ferait comme elle dit!...

XVIII

6 Mai.

Plus fort que tout est le cœur, — le cœur seul, toujours.

Plus grand, plus consolant, aussi lointain qu'il soit, est le souvenir de l'enfance bercée sur les genoux d'une mère, et ce souvenir qui vous fait revivre parfois aux heures dures sous le rayon de tendresse profonde de ses yeux aimés, vous ramène

aussi l'écho des paroles tombées des lèvres qui vous donnèrent le premier baiser d'ici-bas.

J'ai eu beau rouler dans la vie, m'étourdir de fêtes et de lumières et un jour, brisé par l'épreuve fatale trop tôt rencontrée, m'enfuir en désespéré de la vieille maison de famille, — j'ai eu beau refuser d'entendre le pardon que jette aux malheureux la prière du soir qui prie pour tous aux sons de l'*Angelus*, — j'ai eu beau fouiller les philosophes et chercher la paix du cœur dans les griseries folles, les chevauchées dans les sables et nier tout, oui, toute la vie intense qui m'aveuglait et me portait, — il me faut y revenir à ces premières paroles saintes apprises sur les genoux de cette bien-aimée mère, — il me faut les redire et me découvrir le front.

Je sentais tout cela sourdre en moi, au plus profond de l'être, dans cette église d'Afrique où j'étais entré en passant, sans but, plutôt en curieux.

Elle n'est pas très grande la pauvre petite église blanche, les gommiers, les arbres de Judée, les palmiers du parc la couvrent presque.

A l'intérieur, dans le fond baigné d'un rayon de lumière tombé des vitraux, le prêtre dit la messe. Un orgue tenu par une sœur grise en cornette blanche murmure un cantique, et dans cet air où vont des prières d'enfants et des larmes de mères, où tremble mon cœur redevenu d'un enfant, on respire une atmosphère d'encens et de cire brûlée et ces émanations rapides, grisantes qu'ont les toilettes des femmes.

Dans ces silences qui planent parfois, lourds d'oraisons et d'aspirations saintes, l'émotion qui me saisit me rend la réalité de quelques heures passées.

Mais je ne sens plus le désespoir sombre. Je regarde en moi et c'est un frisson de tendre pitié qui m'étreint devant la pauvre morte désespérée d'amour, et j'ai une prière émue vers ce souvenir.

Plus je regarde, plus je cherche à mieux voir, à ressentir même ces jours trop vécus, — plus il me semble que j'ai fait un mauvais rêve, tant cela se perd au loin.

Dans la petite maison blanche cachée sous son couvert de palmiers, loin de tous regards, là où une tristesse intense m'avait jeté fuyant la vie, le bonheur rayonne aujourd'hui.

Une étoile s'est arrêtée sur cette demeure, une enfant est venue en ma route. Nimbée d'une lueur céleste, semblable à quelque forme sainte dressée par la foi naïve des verriers anciens aux vitraux des cathédrales, elle ne marchait pas sur la terre mais dans le ciel. Un rayon d'en haut portait ses pas vers moi.

Ici, dans cette église où ce souvenir me revient, j'entends à travers la mélodie triste de l'orgue cette parole de l'Ecclésiaste murmurer en moi :

....Elle est passée au milieu de nous comme un souffle bienfaisant et une vision du ciel, toujours bonne et douce, toujours tendre et dévouée.

L'être qui est en moi s'est transformé. Comme une loque malsaine indigne de me vêtir sous son regard, j'ai jeté aux vents ce qui aurait pu l'épouvanter. Je me suis fait à sa voix, à son charme, une âme digne de sa splendeur de vierge.

Auprès d'elle je me sens pénétré de sensations, de rêveries qui viennent d'elle et m'élèvent aux plus pures cimes.

Sous sa pensée chaste d'enfant par qui rien de nos faiblesses ne peut être conçu, mon cœur réchauffé s'est repris à battre.

Je vois maintenant, je vis, je crois.

La vie est bonne, n'est-ce pas? Regardez : — Après l'orage le ciel s'est fait bleu.

Amour comme tu es fort, comme tu la mènes cette pauvre humanité qui te maudit souvent et veut secouer ton joug, hélas! comme si notre cœur n'était pas fait pour souffrir, — et qui peut mieux nous briser, si ce n'est toi? — comme si l'âme n'était pas faite pour s'élever aux pensées divines! — et qui donc mieux que sur tes ailes blanches peut l'emporter si haut?

Et nous nous aimons.

C'est d'elle que mon cœur est plein. C'est sous ses baisers que mon être tressaille — car elle est en moi plus que moi-même. Je lui ai tout donné de ma vie et si le ciel me la reprenait, mon Dieu! c'est mon cœur, mes espoirs, mes sanglots, tout moi qu'on enfermerait au cercueil, dans son linceul, — c'est nous qu'on enfouirait au trou profond.

Mais je prie.

Au-dessus de nos têtes, le ciel est resté magnifique et la nuit a gardé ses étoiles, nos amies.

Je prie comme aux jours de ma petite enfance, naïvement, et c'est vers elle que je parle, vers ses yeux reflétés des clartés éternelles, — car elle n'a rien de la terre, la chère petite figure aimée, elle n'a rien de nos allures, ni de nos pensées.

En naissant parmi nous, elle a dû laisser beaucoup d'elle près de Dieu. Souvent, quand je la vois marcher, venir à moi dans les allées, j'ai cette impression, et je tremble quand son regard se perd trop longtemps arrêté à l'horizon.

Si mon ami, le disciple de Swedenborg, l'avait vue ainsi, telle que je la vois journellement, il m'aurait dit :

— C'est bien là vraiment une âme envoyée vers nous pour quelque mission sublime.... Regardez-la !

Voilà pourquoi cette prière d'enfant est venue à mon cœur et glisse sur mes lèvres, pourquoi mon souvenir ému va de ma mère à peine entrevue, mais si bonne et si belle qui m'a donné tout son cœur, à cette enfant bien-aimée, simple et parfaite, qui a été la résurrection de ce cœur que la vie brutale avait brisé.

Sur la même rangée que moi, de l'autre côté de l'allée, vient de se placer la jeune comtesse slave, et franchement elle s'agenouille sur le sol, appuyée au dossier d'une chaise, cachant son visage dans ses mains.

Elle est restée ainsi quelque temps toute courbée. A côté d'elle, debout, se tenait son mari.

Cela n'a pas été sans produire une certaine impression parmi les habitués de l'heure finale rangés dans les derniers bancs, venus là, par habitude ou simplement pour voir la sortie.

Oh! la brave petite femme!

Elle avait un coquet petit chapeau de paille fine aigreté d'un soupçon de tulle chiffonné et sous la voilette blanche, légère, c'était un beau visage, pâli par instants dans ces lieux éveillant quelques navrants souvenirs, éclairé de grands yeux bien noirs, expressifs et bons.

Elle est de celles qu'il devrait être défendu à Dieu d'envoyer parmi nous, les inconnus, les égarés, les rêveurs solitaires qui les admirons et les aimons, — ou de faire si fugitives, si lointaines.

Ces quelques femmes, tous ces beaux yeux remplissent cette petite église et je me sens monter au cœur une indicible émotion. Je ne vois plus les habitués, les gens d'ici dont je connais trop la banalité, mais toute cette foule de passage, venue avec une plaie au cœur.

Le rayon qui glisse à travers les rideaux rouges tirés sur les vitraux éclaire le chœur d'une lueur indécise.

Là-bas, le petit orgue chante toujours, la clochette résonne et voici que le prêtre élève l'hostie sainte sur nos têtes inclinées.

Le sang mystique du Rédempteur s'est répandu encore comme au jour du Golgotha, et ce sang donné est celui du pardon ineffable, du rachat de toutes douleurs d'ici-bas....

Mais toi, Nejma, il t'a suffi de paraître, de te laisser aimer pour racheter le passé.

O femmes, comme vous êtes bien tout ici-bas, malgré ce qu'on pourra jamais dire, malgré les blasphèmes grondant contre vous à travers tant de siècles ensevelis!

Comme vous êtes bien tout dans la vie de l'homme, comme vous la remplissez cette pauvre existence!

Que vos âmes, que vos charmes qui nous prennent, que vos beaux yeux qui nous éclairent, que vos bras et vos mains qui nous enlacent, nous gardent ou nous brisent, soient bénis! O vous femmes qu'on prie parfois à deux genoux comme les saintes madones!...

Figures chères! figures adorées, que Dieu vous protège et vous garde!

O femmes, soyez bénies toujours!

XIX

10 Mai.

Le jeûne des musulmans, le Rhâmadan, est commencé depuis dix jours.

Dans le quartier européen, malgré la chaleur de l'après-midi, il y a toujours quelque mouvement, très peu il est vrai, mais on y retrouve suffisamment l'impression de la vie de chaque jour.

Au quartier arabe tout sommeille et cela, si profondément, qu'on croirait voir une cité morte.

Plaquées nettement sur l'azur trop idéal du ciel où elles se détachent en reflets aveuglants les petites maisons maures s'alignent au long des ruelles, bien closes, silencieuses.

Aux balcons viennent des Ouleds apportant dans ce décor la note ardente d'une robe de soie rouge ou verte et le scintillement des longs voiles pailletés.

Elles étalent sur les appuis les tapis sur lesquels elles se sont roulées tout le jour dans un coin de leurs petites chambres banales, elles s'étirent les bras en des gestes très gracieux, naturels, interpellent les gens qui passent et se font les unes aux autres, de balcons à balcons, mille saluts et souhaits en des cris aigus.

Sur les terrasses, des femmes vêtues de bleu ou de blanc vaquent à la préparation du repas de famille. Autour d'elles des chiens kabyles passent et se dressent sur les rebords aboyant aux passants, des petites chèvres noires bondissent, se profilant bizarrement dans les derniers reflets du jour.

En bas, des soldats, — joyeux, spahis, zouaves, — commencent à poindre dans la foule, roulant par bandes, les mains dans les poches, taquinant les Ouleds accroupies aux seuils des portes, s'accrochant à tous les débits borgnes maltais ou juifs.

Dans l'obscurité des fonds de cafés les Kaouadjis allument les fourneaux, posent de grandes cruches kabyles sur les monceaux de braise, et les rougeurs et les étincelles qui viennent de l'âtre grandissent en d'étranges ombres flottantes les plus simples de leurs gestes.

Les gargotes ouvertes commencent à mettre dans l'atmosphère lourde leurs émanations de chairs brûlées et de mets aromatisés.

Dans le crépuscule qui tombe, très vite assombri par la nuit, les petites maisons se sont ternies. Pauvres, minables, avec un air attristé de choses très vieilles, ratatinées, elles ont les reflets durs d'un ciel cuivré se faisant livide maintenant du côté où s'est perdu le soleil.

Les silhouettes bleues des palmiers montent plus indécises dans les lointains. Tout s'imprègne d'un vague, d'un effacement brusque qui ne se voit jamais en France.

Et l'on sent passer dans l'air qu'on aspire un souffle d'énervement lentement accru.

C'est l'heure sacrée tant attendue, dont parlent les livres saints, l'heure où l'œil ne peut distinguer un fil noir d'un fil blanc.

Alors le canon du fort Saint-Germain tonne.

Une clameur roule aussitôt dans l'écho, des lueurs d'allumettes étincellent, toutes les cigarettes s'allument et des bras se soulèvent ensemble portant ensemble aux lèvres les petites tasses roses pleines de café parfumé. Le canon a parlé, le jeûne est fini pour aujourd'hui.

La foule qui s'en allait nonchalante à travers ces rues a tressailli et des gens affairés tout à coup traversent courant de tous côtés.

Les cafés maures s'éclairent, des airs de danse y résonnent, des voix chantent.

Au bas des escaliers des maisons d'Ouleds mêmes les plus enfoncées dans l'ombre, sous les reflets des lanternes les éclairant comme de petites figures laides d'un fétichisme barbare, des femmes se posent qui ont de grands yeux à l'éclat blanc sous le koheul, des joues vermillonnées, tatouées de croix bleues dessinant les pommettes saillantes, coiffées de hénins en soie criblés de sequins ou mitrées de bijoux en or, larges, ciselés comme des portes de reliquaires bretons, où se prennent les voiles pailletés et les chaînettes cliquetant au moindre de leurs gestes lents et mièvres.

L'atmosphère attiédie s'alourdit sous la nuit avec un relent de senteurs fauves, écœurantes et les souffles de cette foule d'Orient à peine éveillée, très sale, qui mange et se rue aux plaisirs.

L'orgie commence, toute la nuit elle durera et demain, aux premières lueurs de l'aube, ce sera encore ce même grand silence désolé, le même rayonnement blanc de la cité morte debout dans l'infini ciel bleu.

XX

17 Mai.

Quand nous voulons déjeuner ou prendre le café dehors c'est dans une petite allée latérale, au fond du jardin, que le soleil nous force à chercher un abri.

Ahmar a suspendu le hamac sous les branches d'un bouquet touffu de jeunes palmiers enchevêtrés de grenadiers. C'est un vrai coin de jardin enchanté avec ces éclaircies sous le ciel bleu et ce fond de montagnes plaquées roses en teintes mouillées d'aquarelles, un site perdu dans un grand recueillement de l'oasis endormie. Pendant que Nejma, le déjeuner fini se balance nonchalante, moi, assis dans l'herbe fine plus lisse que la mousse des bois de mon pays, je feuillette quelques livres, journaux ou revues.

Je lis, — et distrait à propos d'un mot, d'un souvenir subitement dressé là, palpitant à travers les lignes d'une page, je lève la tête et regarde Nejma.

Un petit pied effronté se montre au bord du hamac prêt à sortir de dessous la robe avec des envies folles de se livrer à l'air libre comme l'autre qui va de côté, audacieux, dévergondé battant la mesure de cette chanson arabe qu'elle égrène en sourdine.

Un bras nu, superbe, glissé tout entier hors de la manche de tulle relevée sur les épaules, descend inerte dans le vide à travers les franges du hamac obéissant à ce balancement et à l'extrémité la main entr'ouverte, plus rose, s'abandonne.

L'autre main tient une palme qui se recourbe faisant un arceau de gloire à sa tête sombrée dans le voile brun des cheveux défaits.

Et cette main qu'eût chanté Musset, la trouvant digne de quelque marquise poudrée du siècle élégant, imprime avec cette palme flexible un léger mouvement au hamac.

Ainsi bercée elle chante, et sa mélopée, très vive d'abord, prise dans le ton aigu, un vrai chant de petite sauvagesse, trop barbare dans une si jolie bouche, se fait peu à peu plus adoucie et tendre, plus gazouillée.

Puis elle s'endort.

Sur ses lèvres, comme un murmure d'insecte abattu en une fleur aux derniers feux du jour, la mélodie avant de s'apaiser va encore quelque temps gardée par le rêve, m'arrivant dans le grand silence qui nous entoure comme le son de ces chanterelles lointaines qu'on entend parfois, hors des villes, pendant les nuits claires, trembler sous un archet inconnu.

Elle dort — et sa tête vagabonde est loin d'ici.

Les fées habitantes des palais effondrés dans les Grands Chotts, palais enchantés que le voyageur surpris aperçoit tout à coup dans sa route monter au soleil dans un mirage merveilleux, l'ont emportée sur leurs ailes de libellules.

Lors, je me lève.

A pas de loup, comme un chasseur prêt aux plus noirs desseins, je rampe sur le gazon et ma bouche à portée de cette petite main qui passe et repasse... je m'arrête.

Où mettrai-je mon baiser? où sera-t-il plus doux à mes lèvres?

Et je considère cette main. Le dessus est tendrement nacré de petites veines bleues, la paume s'offre tiède, troublante, comme un cœur de rose thé.

Prendrai-je gloutonnement tous ces petits doigts innocemment abandonnés?...

Minute exquise où la respiration se suspend comme sous les plus fortes émotions, où l'être entier, perdu d'ivresse, vit dix fois par avance la félicité qu'il va atteindre!

Alors, un peu partout, à tort et à travers, mes lèvres saisissent cette main.

Un cri — et la tête de Nejma inondée de cheveux, effarée, se penche du hamac — puis, légèrement boudeuse, malgré ses grands yeux éclairés de joie, elle dit :

— Tu m'éveilles au plus beau de mon rêve. C'est fini, je ne pourrai plus le rattraper... et si tu savais!...

— Je rêvais....

XXI

Je commence à croire qu'ici, chez ces âmes environnées de fatalisme et de superstitions initiales, les imaginations en sont

restées aux rêves des nuits de l'enfance flottant en leurs cervelles dans quelque vague sans nom tenant de l'illuminisme, du grotesque païen et de la lanterne magique.

Tout dans leur vie, il est vrai, les y conduit, les y garde, les y ensevelit.

La contemplation des mêmes lieux dans lesquels ils s'absorbent chaque jour, les invocations constantes aux esprits dont ils se disent environnés et cela à propos des plus naturels de leurs actes, agissent sur ces têtes vides, laissent transparaître le caractère de cette race silencieuse à travers une impression indéfinie de non-être, d'indolence superbe pour tout ce qui est d'ici-bas.

La nuit ne fait que continuer le rêve inconscient qu'ils vivent les yeux ouverts, en plein jour.

Au milieu de nous, forcés de se mêler à l'existence commune, regardez-les passer. Ils vont en des attitudes graves, des glissements de leurs pas sans bruit, des flottements d'étoffes blanches dont ils se drapent fièrement, gueux plus grands que des demi-dieux, et quand ils se laissent aller à dire quelque chose, leur conversation tient de la parabole et leur parler se colore d'images naïves, sincères, très élevées qui semblent de visionnaires.

Considérez-les aussi entassés au long des vieux murs ensoleillés.

Ils restent là des journées entières, immobiles sans plus rien dire, aussitôt les paroles de bienvenue échangées. Ce qui s'agite autour d'eux semble n'être pas de leur vie. Les paupières ne tressaillent même pas et s'ils se tournent vers vous, le regard semble ne pas voir. Ils n'éprouvent jamais aucune surprise quelle qu'elle soit. Les événements les plus inattendus ont leur excuse. *Mechtoub!* disent-ils. C'était écrit!

Ils ne connaissent que Dieu et la fièvre des combats. Cette idée première, trop haute, qu'ils ne font qu'entrevoir, les étreint, les domine et par cela le fatalisme aveugle est leur seul maître, — rêverie ardente et terriblement grisante que celle-là.

Sous ce songe religieux d'un illuminé d'entre eux reflété à travers les siècles, agrandi par le mystère éternel planant dans

leur azur immuable, ces nonchalants possédés d'un rêve deviennent tout à coup des héros ou des bandits.

Quand le jour se lève et disparaît ils le saluent d'une prière dont chaque geste, chaque mot, chaque soupir se traîne lentement. Pendant ce temps les pieds sont nus, hors des babouches, les mains pendent inertes, le corps prostré est en attitude résignée offrant l'âme entière vers cet Orient — rêve grandiose de l'aurore éternelle transmis par leurs pères plus merveilleux toujours d'âge en âge.

Vivant au seuil de ces solitudes bleues où le ciel se pose avec des étincellements magiques ils interrogent l'espace et s'y attachent comme en un livre immense.

Ils s'expliquent à leur manière ces buées voilant l'étendue au matin, et dans les nuits, les pluies d'astres sur les dunes argentées de rosée fine, glaciale.

Ils prêtent encore figure humaine à la lune, voient passer dans le tremblotement des lointains embrasés, les âmes des morts égarés dans les sables, sans sépulture, roulant dans les rafales.

Ils font des prières aux esprits inconnus et de vieilles sorcières très estimées savent recueillir des larmes d'étoiles pour guérir la lèpre et les maux d'yeux.

Dans l'ordinaire ils ont au cours de leur existence intime mille pratiques de fétichisme où leurs esprits imbus de surnaturel trouvent toutes les solutions aux problèmes qui les agitent.

Ils craignent de nombreux petits détails drôles tels que : griffes de chat plantées dans les portes, queues de lézards placées en travers de leurs seuils, têtes de souris desséchées dont les yeux voient encore, etc.... et naturellement ils ont mille remèdes de même facture à ces choses épouvantables.

Ils arrivent ainsi lentement à la vieillesse, ombres d'hommes animés d'une ombre de rêve.

Alors sous leurs cheveux blancs, à travers les loques où leurs épaules se voûtent, où leurs jambes se font vacillantes, on les voit prendre peu à peu ces apparences de choses saintes, vénérées, qu'ont généralement les pauvres vieux d'ici, tant leurs figures douces d'idoles ont pris de rayons aux régions

extatiques de la chimère, — jusqu'à ce dernier rêve de la mort qui semble les ravir chaque heure davantage et les grandit si vivement en nos impressions d'Occidentaux.

Nejma est bien la digne fille de ces hommes-là, la créature accablée de pratiques enfantines et de croyances multiples très embrouillées.

Elle me conte chaque matin ce qu'elle a rêvé pendant la nuit et jamais je n'ai rien entendu de si singulier.

J'ai beau chercher en moi, revenir loin en ma vie, jusqu'aux premiers songes d'enfant, je ne perçois ni n'ai rien entendu de semblable.

Tout ce qu'elle rêve c'est bien à elle et c'est bien d'ici, de ce pays merveilleux semé de tombeaux et de mosquées, de débris sacrés, où des murmures de prières éternellement chantent dans l'air qu'on respire.

Malheureusement pour moi elle leur veut à tous un sens réel, une influence presque immédiate au réveil et je dois, ayant à ses yeux toutes sciences infuses même celles des vieilles sorcières de sa tribu, les déchiffrer.

Des explications interminables commencent au bout desquelles je ne comprends ni ne vois rien, et cependant, avec un sérieux imperturbable, je les continue comme un conte d'enfant, les émaillant de figures hardies, grotesques, qui m'échappent malgré moi dans cette broderie insensée d'un thème imprécis.

Si Nejma, dont les yeux sondent les miens, s'en aperçoit subitement elle crie et se désole comme devant une profanation et dit que je veux la damner.

Au milieu de la nuit, en de brusques sursauts, elle s'éveille et pour que j'entre avec elle dans son rêve, vite elle m'en parle, me le montre et tant que je ne puis lui dire : « Oui, je vois... j'y suis... » elle s'agite et fait des invocations.

— Je ne l'aime pas, dit-elle, le malin esprit finira par l'emporter loin de moi et je n'en suis pas émue!

Moitié endormi je balbutie :

— Oui, Nejma,... oui, je vois....

— Alors, dit-elle, je puis dormir.

Mais peu rassurée je la sens s'accrocher à mon bras, et fina-

lement, très caressante, poser sa tête sur mon cœur affirmant qu'elle est mieux ainsi.

J'ai pris l'habitude de l'avoir là, la chère petite, de sentir son front posé dans la nuit sous mes lèvres et ses cheveux épandus sur ma poitrine et mon cou.

Elle se rendort au bruit de mon cœur, elle semble écouter ce qui s'agite en mon être, entendre tout ce qu'il lui dit de bonheur, de joies discrètes et tous ces aveux voilés, le meilleur de nous-mêmes, que ceux qui vont deux par deux dans la vie serrés l'un près de l'autre découvrent à chaque pas.

.... Et cette seconde-là, pour moi, est vraiment ce qu'il y a de plus beau dans tous ces rêves.

XXII

5 Juin,

Dans ces veillées des après-diner, Nejma plus turbulente parfois, incapable de rester en place, s'en vient à la table près de moi et la voilà fourrageant dans mes livres et papiers.

Elle les manie brutalement et les traite en ennemis. Tous lui font peur, ils m'absorbent trop.

Ses yeux ne sont-ils plus mon seul livre comme je l'avait dit un jour.

Et très calme elle se coule sur mes genoux, se pend des deux bras à mon cou, la tête abandonnée sur mon épaule m'inondant de ses cheveux aux senteurs d'ambre fauve très troublantes.

— Vois-tu, dit-elle, je t'aime mieux comme cela. Conte-moi des choses de ton pays de France, des choses quand tu étais petit.

... Des choses quand tu étais petit !

Les comprenez-vous comme moi ces quelques mots si simples dans leur énoncé et si gravement profonds? Ce ne sont pas comme on pourrait le croire les histoires et les légendes qui ont bercé mon enfance, ni mes espiègleries qu'elle veut — c'est un monde intime de sensations, joies, douleurs, pensées, tout ce qui a été bien moi enfin aux premières lueurs de l'être. Voici les choses qu'elle veut.

C'est la vie de l'âme qu'elle interroge, cette petite fille naïve du Sud aux pratiques de sauvagesse.

Cherchant bien, j'en retrouve quelques traits, mais il est rare que j'aille jusqu'à épuisement complet du sujet. Elle m'interrompt émue, murmurant :

— C'est comme moi, tout cela, quand j'étais petite....

Alors quelques heures de son enfance s'éveillent. Elle les revit très vivement en ayant gardé les joies et les terreurs qu'elles avait eues et je la suis dans le cadre enchanté de son oasis.

Un mot de moi, une minute de mon enfance ont suffi pour faire jaillir en elle, comme en un rapprochement frappant, quelques particularités de son existence.

Et elle s'attachait à démêler en mon moi de jadis, petit enfant de France, ce qu'elle, fille des horizons bleus, avait pu éprouver de semblable dans sa vie à travers l'espace et le temps.

Ses yeux fixés dans l'inconnu semblaient chercher la destinée, la rendre responsable de ces émotions communes à nos deux existences et chez elle comme en moi le même dernier rêve ouvrait ses grandes ailes.

Étions-nous donc si voués par avance l'un à l'autre, depuis que nous étions venus en ce monde?

Maintenant que nous nous étions enfin réunis, — moi, attiré vers ce Sud mystérieux comme on va vers la grande lumière qui fait la paix du cœur, — elle, remontant sur la trace de mes pas, aux pays du Nord vers lesquels tout son cœur la guidait, la forçait à l'œuvre de rédemption sainte par cet amour idéal que je ne croyais pas possible ici-bas, — oui, maintenant que tout nous avait jetés dans les bras l'un de l'autre, est-ce quc c'était bien là la fin, la dernière étape?

Tout cet amour jamais entrevu avant les sanglots et les désespoirs de mes nuits de France, — pure félicité trop forte pour des humains criée dans le vent des oasis parfumées et vers les étoiles les plus perdues aux profondeurs de l'infini, — se pourrait-il que ce ne soit qu'un rêve dont on s'éveillerait un jour?

Et si jamais cela devait venir, quel déchirement, quel brisement de tout l'être nous faudrait-il subir encore, et après, mon Dieu! quel sanctuaire céleste, quel néant nous réunirait, âmes d'ici, débris, parcelles de l'Astre suprême?

Oh ! cette minute où le silence se fait sur nous dans la contemplation muette de ces inconnus, où j'interroge tout en moi et autour de moi, je la vis cruellement ! Et en mes bras je berce cette enfant que le ciel m'a donnée, petite perle plus ensevelie jadis dans les sables lointains que la perle des mers profondes, fleur de l'Eden sacré, comme dit le poète, forme gracieuse d'un songe que personne avant moi n'a effleuré.

Oui, devant ce trop grand bonheur du présent j'ai peur, une peur très lâche, celle d'un oiseau sur qui vient l'épervier.

Et il me vient un vertige, vertige que donnent les félicités trop hautes....

Qui me l'aurait dit un jour !

XXIII

12, 13, 14 Juin.

Trois jours de rafales, trois jours de sirocco, trois jours étouffants pendant lesquels on vit dans l'ombre de la chambre close essayant de lutter contre la morsure brûlante du souffle qui passe, contre cette poussière fine, impalpable, qui se glisse partout.

Sur ma table le papier qui traîne se jaunit comme brûlé et tout ce qui est dessus avec est couvert de cendre blonde.

Elle entre malgré portes et volets, elle est partout. On la respire avec l'air embrasé et le pain qu'on mange, trop saupoudré, crie sous la dent.

Les heures du jour passent très lentes. Enfermé dans le fumoir, simplement vêtu d'une gandhourah, je me roule sur les nattes cherchant à chaque minute une position nouvelle. Je voudrais dormir et ne peux. Un énervement vient qui fait trembler tous les membres et j'ai des idées bizarres, des rêves douloureux que je fais éveillé dans cette chambre rouge où je tourne maintenant comme un fauve en cage.

Quand la lassitude l'emporte, je me laisse aller à terre. Puis cela recommence après quelque temps jusqu'à ce qu'enfin une somnolence brutale me prenne, état d'affaissement de tout, prostration où l'on se sent aller, se perdre avec un découragement profond au cœur.

On revoit les prairies de France, les campagnes vertes, les

bois aux ombrages frais où sont les sources limpides et partout autour de vous, en vous, partout où se pose la main et le corps, c'est du feu dans un noir étouffant.

Des heures oubliées de la petite enfance, très indécises avant, vous reviennent et on en a un trouble, une langueur qui est presque un retour vers les faiblesses sans défense de l'enfant qu'on a été.

Dehors la rafale s'ébroue toujours, mugissant par brusques alternances. On entend le froissement lugubre des palmiers tordus, déchirés, et la chute des débris emportés dans l'espace.

Dans ce bruit éclate parfois l'appel à la prière : « *Allah akbar !* » et dans la nuit surtout cette parole sainte va à travers la tourmente comme un cri de détresse. On dirait que tout pleure et va mourir. La très profonde tristesse qu'on a, monte, monte sans trêve, plus vibrante et suffocante avec son idée de naufrage où l'on va périr. La petite chambre où l'on s'est réfugié n'est qu'un récif battu de l'orage vers lequel la houle furieuse se déchaîne grondante.

On ne se demande pas si cela finira jamais cette grande chaleur, ce grand vent, cette pluie de sable, cet étouffement. On ne se sent même plus une énergie, une volonté quelconque, une force brutale vous terrasse. On est victime et l'on reste abattu.

On ne pense plus. On vit mais on n'existe plus. Une torpeur maladive envoûte l'être et l'âme, une lourdeur de plomb ferme les paupières mais on ne peut dormir. C'est impossible.

C'est dans ces moments-là qu'apparaît la fièvre, la mauvaise fièvre d'Afrique qui tue à la longue, très vite le plus souvent, en quelques heures, — et ce mal de cœur qui prend aussi nos petit soldats que le sort a entraînés ici, le mal du pays, rêve du clocher lointain qui se glisse dans ces cauchemars en un désespoir, une vision de mort fatale.

XXIV

16 Juin.

Ce matin après la visite où il était allé en consultation, mon pauvre Ahmar est entré à l'hôpital d'urgence.



Pauvre ami, quand j'ai été le voir dans son petit lit bien blanc sa figure a rayonné. J'avais une de ses mains brûlantes dans les miennes et à chaque parole que je lui disais pour le distraire il me répétait :

— Toi, tu es bon, Lieutenant, tu es bien bon. Ça ne sera rien, rien du tout bientôt, tu verras. Ça me connaît la fièvre. C'est mon pays, ici.

Toute sa préoccupation, après m'avoir rassuré, était de n'être plus là-bas, dans la maison, à côté de moi — et puis, en vieux spahi, c'était à son cheval qu'il pensait.

— Si ma femme ne le soigne pas bien, tape dessus.

Mais Ali était là, heureusement, pour tout cela, et je le laissai un peu rassuré sur nous et son cheval.

XXV

18 Juin.

Un Arabe est venu m'apporter un mot de notre amie Madeleine.

Ils partiront demain. La situation est intenable plus longtemps. Je me demande même comment ils ont pu la supporter, car je suis encore courbaturé de ces trois jours de nuit ensevelie.

Nous irons passer cette soirée avec eux.

Nous partons à la nuit tombante.

Le chemin est jonché de débris. Les fleurs rouges des grenadiers ont été arrachées, des palmiers sont tombés en travers du chemin, d'autres restent inclinés, à demi arrachés.

Dans l'air aussi pur maintenant que si rien n'eût été, leurs troncs élancés forment les arceaux d'une voûte qui, sur nos têtes, se poserait. Et c'est triste, ce silence, cette nature brisée, très lasse, navrante malgré le soleil couchant qui joue dans la verdure.

Comme il est dur de le retrouver ainsi le cher sentier! Il avait tous nos souvenirs et il nous semble que dans cette basilique à la voûte azurée où nous les avions mis, dans des niches de verdure, comme en de grands tombeaux cachés dans l'ombre des chapelles, une profanation cruelle a passé.

O toutes nos premières heures de bonheur! O tous nos premiers pas faits ensemble ici, pourquoi en chercher les traces, les vouloir immuables dans la poussière des chemins, alors que nous nous aimons toujours, que sur les anciennes nous repassons en traçant de nouvelles plus profondes! Que nous importe l'ici-bas, bien-aimée!

La nuit pâle commence à s'étoiler quand nous arrivons chez Madeleine. Quel plaisir de la revoir! Nejma ne se lasse de l'admirer et de lui demander comment elle a supporté le siroco.

Lui, très pâle, fiévreux, la voix perdue, nous accueille d'un sourire :

— C'est une laryngite qui l'a pris depuis quelques jours, me dit Madeleine, et nous allons la faire soigner de suite en arrivant à Paris.

Je la regardais bien. Mais elle était très naturelle, sans arrière-pensée aucune, ne sachant pas que c'était là l'œuvre dernière de la tuberculose, qu'il était heureux qu'ils se hâtent de rentrer en France si elle ne voulait pas qu'il mourût ici.

Elle avançait au contraire qu'il lui semblait mieux, bien mieux, et lui, faisait signe de la tête que c'était vrai, qu'il se sentait revivre.

On se mit à table. A peine s'il put manger à cause de cette maudite gorge où ça le gênait pour avaler. Encore quelques jours, râlait-il à voix entrecoupée, très basse, et il verrait un spécialiste. Puis il faisait des projets d'installation dans une campagne qu'il avait en Dauphiné. Je dus promettre même d'y aller à mon prochain congé.

A l'autre bout de la table Madeleine et Nejma causaient gaîment. Elles faisaient aussi des projets; Madeleine écrirait souvent et elles s'aimeraient bien toujours. Et c'était touchant de voir la condescendance de cette jeune femme pour Nejma, si enfant, malgré le grand amour qui lui brûlait le cœur et perlait en ses yeux.

Sur la terrasse où nous passâmes quelques derniers instants ensemble, à travers les palmiers qui s'inclinaient au-dessus, l'abritant le jour des rayons du soleil, maintenant pleine d'ombre, des coulées de lune filtraient avec de longs regards d'étoiles.

Tout en écoutant la conversation de mon ami, je suivais des yeux les deux silhouettes de Madeleine et de Nejma qui passaient et disparaissaient dans le fond, causant à voix basse comme des amies de pension qui ont des choses très intimes à se dire, à se jurer.

Et il me revient le souvenir de mon arrivée ici, de cette journée passée en wagon en face d'eux, les instants où j'avais eu ces impressions de ce qu'ils étaient bien, du drame poignant qu'ils allaient vivre encore plus perdus que nous dans l'oasis. Pauvre femme dévouée comme je l'avais devinée, comme je l'avais comprise et aimée de suite pour ce sacrifice de son cœur qu'elle crucifiait chaque jour davantage. J'avais dit alors, je crois : « Il a beau fuir la chute des feuilles, les vouloir toujours vertes, il mourra. » — Et c'est vraiment la fin maintenant. Voici l'accalmie dernière qui précède l'agonie.

Dans le silence de la nuit où la parole du malheureux se traînait plus voilée, épuisée, on la sentait, cette quiétude bienfaisante qui planait sur la nature au lendemain de ces jours d'angoisse, planer aussi sur lui en un souffle d'espérance et de bonheur, de ces espérances légères, débiles, si ténues et rayonnantes de lueurs célestes qu'ont tous les pauvres malades qui rêvent encore d'avenir au seuil de l'éternité.

Là-bas la voix claire de sa compagne s'entendait maintenant montée au diapason de celle de Nejma.

Il y avait vraiment du bonheur, beaucoup de bonheur autour de moi, — et j'étais très triste, étreint d'une mélancolie désolée aussi puissante que celle que donnent, chez nous, les beaux couchers de soleil dans la tombée froide des crépuscules d'automne.

Ali venant d'arriver avec l'un des assas pour nous chercher, nous leur faisons nos adieux, Nejma surtout, qui demain ne pourra aller à la gare les accompagner.

Elle se tient dans les bras de Madeleine. Des larmes, de grosses larmes tremblent aux bords de ses paupières, tombent sur les mains de Madeleine et ses yeux s'attachent profonds à cette figure amie.

Elle savait bien qu'un jour elle partirait, mais jamais la séparation ne lui était apparue aussi pénible. Comme le jour

où elles se virent pour la première fois, elles se disaient, embrassées :

— Nejma!...

— Madeleine!...

et n'ajoutaient rien de plus, ne trouvant rien que ce regard où leurs âmes s'échangeaient.

Nous sommes revenus par la grande route, sans parler, trop encore sous l'impression de cet adieu.

Les ruines du fort turc se dressaient en rocher énorme. De grandes coulées noires lamées de lumières blafardes, immobiles, y dessinaient des fantômes comme en une lande bretonne.

Sur le cimetière, la clarté d'en haut, scintillante, diamantée, étendait un linceul, laissant à peine courir au long des tombes basses des ombres qui rampaient en sillons.

A l'orée des jardins, par delà les champs incultes, abandonnés maintenant, les palmiers étaient couverts de neige grésillée comme les arbres d'un Noël d'enfant. Ceux du bord de la route montaient aussi dans cette lueur diffuse, pâle, et, quand un peu de vent passait en eux, ils frissonnaient, secouant autour de nous leur poussière d'étoiles. Derrière eux, c'était la nuit, le noir des dessous de bois, fantastique avec des lueurs livides.

Des voix de marabouts s'entendaient venant de Sidi-Youddi, de Sidi-M'cid, de Bab-el-Oued, de Kora, de plus loin encore, des oasis situées de l'autre côté de la rivière, de Lalliah et de Filliach.

La douceur de l'air portait ces voix, les allongeait, les faisait émotionnantes comme des appels d'âmes désolées, et quand il semblait qu'elles allaient s'éteindre, un écho perdu des lointains les reprenait encore, plus grêles, plus affaiblies, plus sincères.

Nous allions lentement.

Les maisons du village nègre posaient leurs masses confuses au bout de la route et à droite le mur de la propriété Landon courait tout blanc de l'autre côté des champs. Derrière Biskra endormie dans ses petites maisons blanches, très nettes, brillantes comme cristallisées, des collines se devi-

naient noyées sur ce fond de décor en des tons de grisaille, très affaiblis.

Puis c'était un cri d'oiseau nocturne effaré, des aboiements de chiens s'égrenant au loin, des sons de petites flûtes arabes en roseau taillé, très purs, très doux, allant toujours, toujours....

Et dans cette splendeur de la nuit blanche d'Orient, je songeais à ce vers de Baudelaire :

Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

XXVI

19 Juin.

Ils sont partis et je me revois encore à la portière leur serrant les mains, leur faisant mille souhaits, lui, me souriant, ne pouvant pas parler à cause de cette maudite laryngite, cette gorge rongée par la tuberculose, mais me faisant comprendre qu'il m'écrirait aussitôt arrivé, elle, plus pâlie, considérant ce paysage endormi encore dans le grand matin, cherchant sans doute la place de cette petite demeure en terre badigeonnée de chaux vive où un peu de son bonheur et de sa vie était resté.

Des larmes tremblaient à ses cils, ses yeux clairs regardaient comme anxieux, horriblement tristes, et sa main se serrait très fort dans la mienne, apeurée.

Quelle vision cruelle de l'avenir percevait-elle? Quelle inquiétude subite, quelle angoisse lui serrait le cœur?...

— Ne m'oubliez pas, dit-elle,... nous nous écrirons,... n'est-ce pas?....

Et le train se met en marche.

Près de la rivière il tourne lentement, puis, une à une, chaque voiture disparaît derrière la petite colline au pied de laquelle est notre cimetière.

Adieu, pauvre amie!

Dans le fond l'Aurès et l'Ahmar-Kaddou baignés des clartés du matin s'agrandissent, montent dans des teintes douces d'éloignement lavées de bleus, de roses merveilleux.

A leurs pieds le désert rouge commence à trembler — et je reste là, longtemps, songeur, sans rien voir ni trouver de ce que je cherche, encore sous ce regard d'adieu navré donné à

toutes ces choses par une femme très belle dont le cœur se brisait lentement.

Oh ! ma chère bien-aimée Nejma, petite étoile, si tu savais combien je t'aime !...

XXVII

LETTRE DE GRAND'MÈRE

22 Juin.

Depuis longtemps nous sommes sans nouvelles de toi, mon cher enfant. Qu'y a-t-il donc?

N'es-tu plus à Biskra? Cette lettre va-t-elle courir après toi dans les sables, confiée à quelque spahi ou chamelier? — Serais-tu malade?

Hélas! mon cher petit, que fais-tu si loin de nous? A quoi songes-tu dans cette vie désœuvrée de ton oasis dont tu nous décrivais jadis les enchantements? Aurais-tu oublié grand'-mère, Cousinette et notre vieille maison?

Je n'y vois plus très clair et je prévois que je m'interromprai souvent, fatiguée des efforts faits pour aligner quelques lignes sur le papier où par moment tout s'embrouille sous mes yeux d'infirme. Mais devant ton silence j'ai voulu t'écrire moi-même aujourd'hui, et te dire aussi tout ce à quoi j'ai songé depuis ta dernière lettre.

Les mères ont parfois des angoisses subites quand elles pensent à leurs enfants loin d'elles, bien loin, et qu'elles se figurent souffrants, à plus forte raison quand c'est une vieille grand'mère qui pense sous ses cheveux blancs, une vieille grand'mère doublement mère qui a élevé celui qui n'est plus là et dont le cœur pour elle semble perdu dans une tristesse, — un désespoir peut-être, qui sait? — d'autant plus cruel pour elle qu'il ne lui est pas défini.

Oui, depuis ta dernière lettre que je relis, certaines pensées frappent à mon cœur et lui font encore une plaie vive.

Et je crois comprendre, hélas!

Si tu es là-bas c'est que tu as souffert déjà beaucoup et que seul le silence, le lointain avec une sorte d'oubli de tout ce

qui était ta vie première, t'est devenu absolument nécessaire.

Ma tête a creusé chaque mot et j'ai cherché à travers les lignes même les reflets tombés de tes yeux, ta physionomie à ce moment où seul, dans cette petite chambre de Biskra, tu nous écrivais cela.

Oh! si j'avais pu les voir ces yeux de mon pauvre enfant! Si j'avais pu lire en eux comme jadis, je saurais à l'heure qu'il est et n'en serais pas réduite à supposer et à avoir peur! — peur même de tout ce qui me vient à l'idée.

J'ai rêvé d'abord d'un chagrin d'amour, cette souffrance assez commune à ton âge. J'ai failli t'écrire pour te consoler, te dire de venir tout conter à ta vieille grand'mère. Après j'aurais remué ciel et terre pour te donner ton bonheur. Je pensais que tu n'avais pu aimer que quelqu'un digne de toi, de ton grand cœur, que ce ne pouvait être qu'une jeune fille sans doute trop au-dessus de notre modeste situation et que ta délicatesse te forçait à fuir, ou quelque petite folle aux yeux d'aveugle qui n'avait deviné ni compris ton amour. Quelle qu'elle eût été, je l'aurais vue cette jeune fille, à mon vieux cœur qui t'aime j'aurais réchauffé le sien et dessillé ses yeux.

Mais non, ce ne pouvait être cela. Non, ce simple amour que tu aurais dû naturellement rencontrer si tu t'étais laissé aller au courant de la vie, il m'a semblé que ce n'était pas de lui qu'il s'agissait. Ce n'était pas lui qui te faisait souffrir, il y avait quelque chose de plus, n'est-ce pas?... quelque chose de grave, de désolant, réellement,... d'affreux peut-être? N'avais-tu pas osé écrire : « C'est fini. Je suis indigne, grand'-mère, de tout amour, de lever les yeux vers une jeune fille, de l'approcher même.... Adieu, mon grand rêve de jadis! »

Oh! mon cher petit, qu'as-tu donc rencontré dans ta route pour blasphémer ainsi, renier la vie, mépriser la pure espérance, si jeune encore?

As-tu éprouvé de cruelles désillusions? Mais non, tu ne parlerais pas ainsi. Tu porterais ta peine en homme, bravement, cette blessure t'aiderait dans la vie, t'élèverait et te rendrait meilleur, tu ne te croirais pas indigne de celle que tu rencontreras un jour.

Alors, aurais-tu donc fait le mal?... Toi, mon enfant, mon cher petit?...

A cette idée seulement effleurée, mon vieux cœur se serre et je le sens déjà pleurer longtemps avant que montent les larmes à mes yeux.

Ce n'est pas possible, tu n'as pas fait le mal.

Je te connais bien, vois-tu. N'es-tu pas mieux qu'un fils pour moi qui t'ai pris des bras glacés de ta pauvre mère pour t'élever et faire de toi un honnête et brave garçon dans toute la pure acception du mot.

Aurais-tu donc fait mentir à l'ombre de la morte cette vieille femme en cheveux blancs, sa mère, qui lui avait promis cela à sa dernière heure! Non, mon cher petit, non, cela ne peut pas être, je ne le croirais jamais.

Tu te trompes peut-être aussi. Ne t'exagères-tu pas la chose avec ton âme trop imprégnée d'idéal et de loyauté chevaleresque? N'as-tu pas vu plus haut que le fait accompli et du souvenir simple, — très ému, j'y consens, — qui aurait dû te rester de cette chose qui te désole, n'as-tu pas fait comme un devoir, une conscience dont rien ne délie ici-bas parce qu'on a éprouvé les choses ainsi et qu'il n'en reste que des débris maintenant, débris que tu dois accumuler à plaisir, qui me désespèrent et me tuent, mon enfant?

Ah! si tu étais venu à l'heure voulue, si tu avais eu confiance en ta vieille grand'mère! — Oui, pourquoi ne serais-tu pas venu te jeter en mes bras, me dire tout? Craignais-tu de me trouver trop grondeuse et peu indulgente pour ta jeunesse, tes ambitions, tes rêves?... N'ai-je donc pas été jeune, moi aussi, n'ai-je donc pas appris la vie et très durement encore? — Dans ce qui m'en est resté, tu aurais trouvé assez de bon sens et de calme, si je n'avais pas toujours pu saisir toute ta pensée, qui t'aurait montré la vraie voie, la vraie conduite digne de toi.

Cela m'eût fait plaisir, je t'assure, cette preuve de grande confiance de ta part. Bien des mères ont eu de pareils bonheurs, et cela t'aurait gardé en mes bras un peu plus longtemps, sauvé des déceptions cruelles et du chagrin énorme qui t'accable, chagrin auquel je songe et dont je ne peux me faire idée.

Maintenant, mon enfant, le mal étant, ne reste pas avec ce fardeau sur l'âme. Cherche où tu vis, où tu passeras, dans

une église une petite chapelle de la Vierge murée d'ex-votos, scintillante de cierges. Agenouille-toi aux marches de pierre de l'autel comme un grand pécheur, pose ton front dans tes mains et va bien au fond de toi-même. Sous le regard de cette Vierge que je prie souvent pour toi, que la lumière se fasse. Si tu es coupable, va, mon enfant, n'hésite pas, va trouver un prêtre, un prêtre à cheveux blancs, un bon vieux dont la main faite à la longue pratique des absolutions données aux heures d'agonie, semblera bienfaisante à ton front brûlant, dont les paroles de paix, inondant ton cœur d'une grâce nouvelle, t'apporteront le pardon de tes fautes, ramèneront en toi, tout au moins, le grand calme apaisé qui suit les orages à défaut de l'insouciance première, de ta gaieté d'avant l'épreuve.

Oui, mon enfant, fais cela. Va prier, demande pardon et puis écris-nous. Il n'y a pas de créature qui n'ait son heure de défaite où le pardon lui devient un besoin, une réhabilitation, et celui de Dieu est, avec tout cela en plus, une consolation.

Je me souviens que le soir où Cousinette me lut cette lettre qui venait d'arriver, sa voix, moins assurée peu à peu, eut un tremblement à ce passage désespéré et que la fin de la lettre fut dite lambeaux par lambeaux, tristement coupée de nombreux silences où, pour se donner contenance sous mon regard, ses yeux semblaient déchiffrer avec peine le mot suivant.

Depuis ce soir-là elle n'est plus la même. Sa démarche a quelque chose de lassé, d'égaré qui n'est plus de mon enfant. Ta petite Cendron est bien changée. Elle ne sait plus être heureuse et chanter. Elle a des heures de langueur qui la brisent et des instants où, brusquement, elle éclate de joie folle, de cris, non de rires. Ce sont les nerfs qui se détendent à la fin et la laissent plus silencieuse et pâlie qu'avant.

A quoi bon lui demander si elle souffre, ce qu'elle a : « Rien, grand'mère, je vous assure, » répond-elle invariablement.

Mais la grand'mère malgré ses pauvres yeux fatigués qui commencent à se fermer à la lumière d'ici-bas, y voit très clair en cette âme d'enfant et très profondément comme avec des yeux de vingt ans.

Te souviens-tu du jour où elle fit sa première communion?

Vers le soir, avant le dîner, vous vous êtes promenés longtemps dans le parc et je vous regardais de la terrasse passer et repasser dans les allées. Toute blanche dans cette première robe longue, très sérieuse, frêle et jolie, si gracieuse avec des inflexions lentes du corps, abandonnée à ton bras sur lequel elle s'appuyait par instant, non plus avec le laisser-aller de l'amie d'enfance, du petit camarade, mais avec la tendre confiance d'une compagne dévouée avec laquelle on s'en va ainsi un jour vers la vie nouvelle, elle m'a donné ce soir-là l'impression d'une vision d'avenir et dès lors un rêve m'est venu.

Que te disait-elle, que lui contais-tu? Je ne sais. Par moment je vous apercevais, elle, attentive, levant vers toi ses beaux yeux d'enfant heureuse et toi, vers elle, en grand aîné qui protège et est fier de son rôle, tu te penchais et souriais.

Depuis, chaque fois que je songeais à vous, je vous voyais toujours de même grandissant côte à côte, elle plus élancée, plus femme, mais toujours avec son regard levé vers toi et toi toujours là, soutenant son bras, incliné vers elle comme pour la protéger et lui redire ces éternelles paroles des premières promesses que dans le silence du parc, ce soir de sa première communion, vous n'avez pas dites, mais que pour vous, j'ai entendu chanter en mon cœur bien heureux.

Oui, c'est là tout mon désir et je te l'écris dans un dernier effort de ma vie chancelante. Je n'en ai pas pour longtemps et je serais plus tranquille si je te savais là, près d'elle, comme je l'ai rêvé.

Et puis ce n'est pas moi seule qui songe ainsi. Elle ne me dit rien, Cousinette. mais depuis cette maudite lettre elle est bien changée, elle souffre vraiment, — elle souffre par toi et pour toi.

Peut-être que ce jour où je vous ai vus ainsi tous les deux, mes enfants, vous en aller à travers le parc, initiée le matin même aux joies du grand mystère d'amour divin, elle a eu vers la vie, à ton bras, une aspiration indéfinie que son cœur lui a fait retrouver intacte depuis, a fortifiée et élevée sans cesse.... Mon Dieu! mon Dieu! que fais-tu donc si loin de nous?

Me voici au bout de tout ce que je voulais te dire. Ne crois pas que je veuille en rien changer ton cœur, le forcer dans ses

décisions, te blâmer aussi, mon pauvre enfant, toi qui souffres tant en ce moment. Ce serait peu charitable et du reste tu es un homme, tu sauras faire ta vie le jour où il te plaira.

En attendant que Dieu te guide! Si tu as fait le mal, si cela peut jamais être possible, fais ce que je t'ai dit et après, si tu te sens encore le cœur un peu gros, viens embrasser ta vieille grand'mère et Cousinette.

Notre maison silencieuse te donnera tout le calme que demandent les blessures secrètes et tu t'y sentiras entouré d'une affection, pour ne pas dire plus, dont je laisse l'appréciation à ton bon sens aussi bien qu'à ton cœur.

P. S. — Nous ne parlerons plus du rêve que j'ai fait pour toi, si tu le veux. Mais viens nous voir, viens quand même cette année, mon enfant, cela nous fera du bien à tous, vois-tu.

XXVIII

30 Juin.

On vient de m'apporter le courrier.

J'y trouve l'ordre de monter à Constantine, affaire de service.

Et je tourne et retourne ce papier en mes mains, très triste tout à coup..... Il me semble que tout ce qui est autour de moi, dans ce petit coin, m'est devenu très cher — et que j'aurai de la peine, beaucoup de peine, demain matin, m'en allant pour trois jours seulement.

QUATRIÈME PARTIE

RÉDEMPTION

I

5 Juillet.

C'est le retour.

Sur les Hauts-Plateaux, à cette heure de la nuit, régnait une atmosphère attiédie, traversée de brises fraîches et le train filait à toute vapeur. Arrivé aux Tamarins, au point culminant du plateau d'El-Biar, la descente vers le Sud commença. Aussitôt l'air s'alourdit d'une chaleur intense.

Par les fenêtres ouvertes du compartiment je contemplais l'espace où la lumière tranquille de la lune s'épandait blanche et vaporeuse.

Dans la plaine où le train se perdait, on aurait cru voir un lac couvert de buées argentées, un lac de fées sombrant au lointain dans le ciel bleu pâle sous cette grande clarté pure où les étoiles perçaient toutes petites.

Plus on allait, plus l'air s'échauffait, passait brûlant sur le visage et les mains. Le siroco avait dû souffler là-bas. Pauvre Nejma, comme il me tardait de la retrouver! Avec quelle bonheur n'allais-je pas la serrer en mes bras! Et plus le train filait dans l'espace enchanté baigné par cette nuit du Sud, plus mon cœur battait, s'envolait vers elle.

Dans les clartés qui me voilaient les horizons, je rêvais de son regard et je voyais son image aimée prendre forme, une forme lumineuse de rêve, dans les remous étincelants que soulevait le train passant dans cette poussière de lune.

Les gorges d'El-Kantara bientôt s'arrêtèrent sombres, barrant notre route. Au sommet de la chaîne, festonnée comme en une broderie gigantesque, s'irisait une lumière plus radieuse qui semblait filtrer de l'espace endormi de l'autre côté. Un souffle ardent parfumé venait des oasis lointaines devinées aussitôt.

Dès lors je comptais les minutes.

Debout à la portière, cramponné pour résister aux heurts des wagons, je contemplais l'étendue déserte apaisant dans cette sorte de crépuscule bleu pâle de la nuit l'éternelle désespérance de son aridité.

Parfois un point noir subit, une tente de nomades, apparaissait au bord de la voie, — des chevaux debout, les pieds entravés, tournaient la tête vers le train. Près d'eux, des formes blanches s'allongeaient, hommes et femmes couchés en plein air, se relevant un peu, nous regardant pendant que les chiens kabyles qui les gardaient, aboyaient.

Mais cela passait vite.

A peine s'arrête-t-on aux petites gares échelonnées vers Biskra où seul, avec le chef de gare ensommeillé qui inspecte le train rapidement, un gendarme maure, dans son costume noir se pose sous la lueur d'une lanterne accrochée devant l'horloge.

Enfin voici la ligne sombre des collines de Sfa à peine indiquées, comme aplaties sous cette lumière d'en haut, et subitement, le défilé passé, la gare de Biskra apparaît semant ses lanternes rouges et ses feux jaunes, — et ces pauvres lumières crevant cette féerie de l'air, détonent pitoyablement, chétives à faire pleurer, un réveil brutal à la réalité devant cette nature sereine, idéale.

On débarque sans bruit.

Plus de voitures attendant les touristes. On ne vient plus à Biskra, les hôtels sont fermés, la plupart des colons sont remontés dans le Tell suivant la logique des Arabes. Bien des officiers sont aux eaux ou partis en congé de convalescence. Il ne reste que les quelques malheureux sans famille et sans fortune qui sont là, morts d'ennui, chaque soir, par habitude, à l'arrivée du train de Constantine.

Je cause quelques instants avec eux. Puis ils vont s'attabler à un débit espagnol établi en plein air non loin de là. Ils y passeront la nuit attendant le retour du jour, puis ils iront s'enfermer chez eux, recommencer leur vie de somnolences, de fièvres, d'hallucinations.

Je descends la grande rue qui longe le parc, toute blanche, éclairée comme en plein jour.

Une vague inquiétude m'est venue. Je n'ai pas vu Ali. Pourquoi n'était-il pas à la gare suivant mes instructions. Que veut dire cela? Nejma serait-elle malade?

A chaque détour j'interroge l'espace encore une fois. Il est peut-être en retard et je vais certainement apercevoir son ombre blanche et sa lanterne.

Dans le quartier maure où je m'engage, les Arabes dorment dans la rue, par terre, sur des nattes, roulés dans les burnous en masses informes, blanches devant l'entrebâillement noir des portes. Par-ci, par-là on voit un étincellement d'allumette — un Arabe ne pouvant dormir qui allume sa cigarette ou fait autour de lui et dans les plis de ses vêtements la recherche des scorpions. Au milieu de la chaussée, des veilleurs de nuit causant à voix basse se promènent lentement, protégeant cette foule endormie au grand air — et rien ne trouble le silence.

Ali n'est pas là!...

Me voici devant l'oasis à l'entrée du chemin — une ombre noire zébrée de sillons pâles d'où vient un murmure de ruisseau,... de la petite séguia que nous avions suivi si souvent, Nejma et moi.

Je presse le pas. Plus j'approche de chez moi, plus mon cœur bat. Dans cette minute exquise du retour où je vais atteindre le but, mon cœur privé pendant quelques jours de son grand amour, tremble, pris d'une émotion qui est tout un témoignage sincère de reconnaissance envers l'enfant tant aimée.

Saura-t-elle jamais combien elle m'est chère? A-t-elle eu en elle, comme je l'ai éprouvé, ce serrement triste du cœur au moment du départ, l'autre jour, et maintenant est-elle près de la porte à m'attendre?...

La porte est simplement poussée. Personne n'est là.

Il plane ici ce même silence des solitudes que je viens de traverser. Rien, rien ne semble avoir vie, rien ne semble me reconnaître... tressaillir... et derrière moi, la porte qui se referme, gémit secouée sur ses gonds....

Personne dans le jardin!...

C'est bien vrai, je n'entends rien, seuls des aboiements de chiens hurlant lamentablement du côté du désert.. .

Une angoisse m'étreint. Je m'élance chez moi et me heur-

tant dans l'obscurité à tous les murs, je gagne notre chambre.... Personne!!... Alors je reviens dans le jardin et j'appelle Nejma, je crie. Elle va apparaître, c'est sûr, elle est par là, quelque part : — Nejma!

....Un écho perdu, grêle, emporte ma voix et j'écoute.

Oh! l'horrible minute!... Est-ce bien moi qui suis là encore debout?... Où donc ai-je pris cette force?

Enfin voici un être. C'est Ali.

Sous mon regard, il baisse les yeux balbutiant :

— Mon lieutenant!... Ah!... mon lieutenant, si tu savais!...

Je me cramponne à lui, je le secoue, je crie, haletant.

Et toujours sa voix dolente, plus basse, gémit :

— Ah! mon lieutenant, mon lieutenant, si tu savais!...

— Voyons, vite, où est Nejma?

Alors, avec un grand effort, il dit :

— Elle est partie.

— Partie!... elle!... Mais non, c'est impossible, voyons, tu rêves!... Ah! mon Dieu!

Et tout se met à tourner autour de moi, les palmiers, le ciel, les étoiles, notre petite maison. Un tremblement de possédé me vient pendant qu'en moi, comme une chose morte, lancée à la dérive, mon cœur s'en va, va tourbillonnant dans un vide sans fond.

Nejma partie!... partie dans un coup de tête, dans un caprice,... partie lâchement, honteusement comme une fille vulgaire lassée du bonheur paisible!

Non, cela n'est pas possible, cette fin misérable d'un pareil amour.

— Si, vois-tu, reprend Ali, elle est partie, la pauvre,... partie avec des hommes de sa tribu qui l'ont enlevée.

— Enlevée, dis-tu!... Chère Nejma!

Oh! l'affreuse brûlure que j'ai là!... Ce poids énorme qui retombe sans cesse sur ma poitrine!... Ce cercle enserrant mon front!... cette douleur lançinante heurtant à mes tempes! J'ai froid tout à coup, mes dents claquent, je peux à peine remuer mes doigts engourdis.... Voici que j'ai chaud, j'étouffe.... Et puis, c'est le délire.

— Ali! défends-moi!... les voilà qui reviennent et je ne peux me lever!...

Je suis étendu sur mon lit.

Sur la table, ma fidèle petite lampe brûle, éclairant ce désespoir. Près de moi, agenouillé, Ali pleure, la tête enfouie dans les draps, sur ma main abandonnée je sens ses larmes couler.

— Alors, dis-tu, ils l'ont enlevée, mais comment? Va, parle. Tiens, je suis plus calme, regarde.... Allons, parle, je veux savoir....

— L'autre matin, j'étais allé à l'hôpital voir Ahmar, et quand je suis rentré, j'ai trouvé la porte entr'ouverte. Sans trop y penser d'abord, j'ai gagné ma tente et dormi tout le jour. Vers le soir, quand je n'ai pas vu Nejma je suis venu ici et je ne l'ai pas trouvée. J'ai cru qu'elle était sortie, qu'elle s'était attardée au bain, j'ai attendu. Mais à la nuit, Nejma n'était pas encore là.

La femme d'Ahmar qui m'avait accompagné à l'hôpital se désespérait pensant à un malheur. Elle me rapporta en effet qu'elle avait vu plusieurs fois dans le chemin non loin d'ici, un des assas causer avec des hommes inconnus, toujours les mêmes.

J'ai été aux tentes des assas. Ils jurèrent qu'ils ne savaient pas ce que la femme d'Ahmar voulait dire. Alors j'en ai fait venir un et je l'ai attaché, puis j'ai été prendre l'autre que j'ai attaché aussi. Quand ils furent bien dans l'impossibilité de se défendre, de remuer même, je leur ai dit qu'ils resteraient là, nuit et jour, en plein air, sans manger ni boire, jusqu'à ce qu'ils parlent.

Ce matin, j'ai pris le grand moyen. Comme tu aurais pu croire aux airs lamentables de ces chiens maudits et les aurais renvoyés sans rien savoir, je leur ai dit que je savais tout et je me suis mis à les battre à coups de bâton, tant que je pouvais.

Comme j'allais sans pitié, ils ont compris que je les tuerais plutôt et ils ont parlé.

Nejma a été enlevée par des hommes de sa tribu qui t'espionnaient depuis longtemps et les assas leur ont vendu Nejma. Ces misérables sont là dans le jardin encore attachés, — et tiens, voilà l'argent. Je le leur ai pris. »

Ce disant, il lança sur la table où elles s'éparpillèrent en un son mat, quelques pièces de cinq francs.

Une colère affreuse, une rage de fauve en délire de sang s'empara de moi. Je retrouvai mes forces, des forces décuplées, et je m'élançai dans le jardin le revolver à la main.

J'allais fou, hurlant :

— Où sont-ils? Où sont-ils?

Quand je les vis immobiles sur le sol où leurs corps faisaient des taches sombres, coulés là comme des bêtes venimeuses, geignant de peur, la rage que j'avais eue subitement me brisa au moment où j'allais leur mettre le pied sur la gorge, les achever de mon revolver. Je m'abattis évanoui murmurant dans un sanglot :

— Les lâches!... Ils ont vendu Nejma!!

Ali me reporta sur mon lit où je m'éveillai peu après grelottant de fièvre, redisant comme un enfant malheureux :

— Nejma, pauvre chère petite bien-aimée!

Et Ali était toujours là, silencieux, désespéré lui aussi. Lors je songeai qu'il était encore temps avant le jour de gagner le bordj Saada, cette première étape du Sud. Je ne pouvais partir, mais lui, lui qu'on ne connaissait pas. Il n'y avait pas de temps à perdre.

— Ali, dis-je, si Ahmar était là, je lui dirais : Pars! — et il partirait de suite.

— Mais je suis à toi, lieutenant, répond-il. Que veux-tu que je fasse?

— Eh bien, va! Monte à cheval de suite et cours après eux. Trouve leur piste. Suis-les! Dans quelques jours, dè qu'Ahmar sera là, nous te rejoindrons à Tuggurth. Va, cours, pousse aussi loin qu'ils iront, découvre où ils l'enfermeront et puis reviens nous le dire là-bas.

— Tu as raison, lieutenant, dit-il simplement. Il ne faut pas laisser la colombe aux griffes des charognards.

Quelques instants après, par la fenêtre entr'ouverte, j'entendais le pas d'un cheval qui s'éloignait sonnant nettement dans le grand silence.

J'écoutai longtemps. L'écho s'affaiblissait, roulait dans la nuit comme la chevauchée du cavalier des légendes passant dans l'espace.

Quand plus rien ne résonna, je restai les yeux levés vers la voûte étoilée, le cœur vide... la tête sans pensées... anéanti,...

et je sentis que je pleurais, ne sachant plus pourquoi,... machinalement.

II

4 Juillet.

Il y a des heures dans la vie qui devraient être sans réveil d'ici-bas, sans réveil d'en haut, sans réveil d'aucune sorte, jamais! — Des heures où se perdre dans le noir du Néant serait la vraie éternité bienheureuse, celles des paradis rêvés par l'homme.

Plus de réveil, plus rien de ce qui a été avant et par conséquent plus de souvenirs.

Le souvenir! — Souffrances debout à chaque pas, à chaque minute, à chaque battement de cœur, là, devant nos yeux aussi bien qu'en nous, en notre âme, partout, toujours... Quels tourments!

Tout à l'heure c'était la nuit, une nuit morte, écrasante, où je n'existais plus, et je la voudrais bien encore m'emportant en elle.

Je ne pensais plus, je ne me sentais plus rien d'ici. O la délicieuse chose!

Maintenant que mes yeux enfiévrés ont revu la lumière du jour, je regarde hébété chaque objet qui m'entoure, j'écoute chaque son qui passe dans mon air, et je ne veux pas comprendre....

Me faudra-t-il donc marcher ainsi longtemps encore malgré les épreuves et les brisements de l'être?

Ce qui s'est passé, c'est une halte simple, un point de cette montée dure de mon calvaire, une chute, la deuxième — et mes genoux me semblent s'y être brisés.

III

7 Juillet.

Ahmar est sorti ce matin de l'hôpital.

Sur le chemin, la porte du jardin était restée entr'ouverte, telle que l'avait laissée Ali en partant, l'autre nuit.

Et il est entré.

J'ai entendu son pas glisser sur le sentier et le frôlement de

ses burnous à travers les branches basses des palmiers. Quand il a vu la porte de notre maison entr'ouverte encore, comme l'autre, il n'a même pas frappé, respectant cette tristesse qui planait, imprégnant ce petit coin qu'il avait connu si joyeux.

Il s'est tenu quelque temps sur le seuil immobile, songeur en face de cette solitude, puis il s'est risqué jusqu'à ma chambre, n'entendant rien.

Dans l'encadrement de la porte il apparut écartant les lourdes freschias. Quand il m'aperçut étendu sans mouvement sur le lit même pas défait depuis deux jours, il s'arrêta, les bras ballants, sa belle tête si expressive dans une attitude simple mais vivante de désolation.

— Ah! te voilà, mon brave Ahmar, lui dis-je, tu es guéri?.... Tu ne souffres plus?

— Ah! Lieutenant, Lieutenant, balbutia-t-il, s'agenouillant près de moi, incliné sur ma main, si j'avais été là!...

Et il resta longtemps ainsi avec quelques paroles de consolation, de grands silences où ses yeux et sa pensée s'en vont à tous les objets qui sont dans cette chambre, à tout ce qu'elle a touché, à tout ce qui a été à elle et que je regarde moi aussi, depuis mon retour, sans pouvoir me plier à la brutale réalité.

A terre sont encore ses babouches, ses amours de babouches rouges brodées or, argent, étoilées de perles blanches, où ses petits pieds se logeaient si bien et que parfois dans le balancement du hamac, nonchalante, elle laissait tomber sur l'herbe.

Sur la table à toilette sont rangés à peine fermés les flacons orientaux à longs cols effilés, blancs ou bleus, couverts de filets or, contenant ces eaux parfumées que les juifs d'ici distillent dans l'ombre de leurs arrière-boutiques.

Au milieu d'eux se traînent des boîtes nacrées pleines d'onguents avec des spatules en os encore bleuies du koheul qu'elle se passait sous les paupières entre les cils, et voici les longues épingles à boules d'or ciselées des Ouleds-Naïls qu'elle piquait si coquettement dans ses voiles sur les mouchoirs de soie dont elle s'enveloppait la tête.

Sur une chaise la robe qu'elle avait mise la veille est encore abandonnée telle qu'elle l'avait jetée, gardant en ses plis l'em-

preinte de son corps d'enfant. Une ceinture au fermoir d'argent ouvragé est posée sur elle, et, par moment, il me semble, à force de regarder les contours indécis que ce cher vêtement ébauche dans la pénombre, que Nejma est là, assise, silencieuse, que je vais l'entendre rire tout à coup, se lever, venir à moi charmeuse et troublante avec son regard profond.

Mais Ahmar que j'oubliais pousse un long soupir. Ses yeux ont aperçu sur la table les pièces d'argent, prix de ce marché odieux, de cette trahison.

— Emporte tout cela, m'écriai-je aussitôt, repris par la colère et le chagrin. Prends tout, je ne veux plus le voir, je ne veux pas savoir ce qu'il y a. Va, c'est pour toi.

Mais lui :

— Pourquoi veux-tu donc, Lieutenant, que ce soit moi, Ahmar, l'être qui t'est le plus dévoué, qui mourrais pour ton ombre, tout ce qui t'a touché, que ce soit moi le fidèle qui bénéficie de l'argent du traître. La malédiction de Dieu tomberait sur les miens et longtemps encore sur les enfants de mes petits-enfants. Non, je n'en veux pas.

Comme il faisait mine de s'en aller sur cela, j'eus peur de l'avoir froissé.

— Pardon, lui dis-je, j'ai tort. Je ne songeais pas à tout ce que tu m'as dit. C'est vrai, et je t'aime trop. Mais je ne peux pas voir cet argent, tu comprends, je ne peux pas le toucher. Je t'en prie, débarrasse-m'en. Porte-le à un marabout quelconque afin qu'il fasse le bien. Donne-le aux pauvres que tu rencontreras et dis-leur à tous de prier pour elle.

— Attendons aussi, reprit-il, peut-être qu'il nous aidera à la sauver un jour, cet argent maudit. Qui sait! Dieu est grand.

Oui, elle reviendra!

Il ne se peut pas que tout soit fini. Je la reverrai et je les revivrai ces heures où j'ai trouvé la vie calme, inespérée, l'oubli et le pardon du passé.

Assis sur le lit, incapable de goûter le moindre sommeil, jour et nuit enfermé dans l'atmosphère étouffante, je songe à tout cela et je regarde ses robes, ses écharpes, ses voiles à moitié sortis des grands coffres en bois doré où elle les enfouissait, ou suspendus aux appliques du mur.

Je les regarde. Je revis les instants où je lui ai fait cadeau

des étoffes, où elle s'est vêtue pour la première fois des vêtements qu'elle s'était confectionnés.

Tenez!... Je l'ai à mon bras. Je refais les promenades dans la nuit à travers l'oasis, heures qu'elle aimait tant!... La voici maintenant près de moi. Je suis à ma table de travail lisant et je sens son haleine venir, puis ses lèvres se poser sur mon front tout à coup pour mieux m'arracher à mes livres.. .

Lors je vais prendre tous ces débris qui parlent d'elle, je touche ces étoffes encore une fois, je les retourne, les étale sur mes genoux. Il s'en dégage les parfums qu'elle préférait et l'arôme délicat si grisant de son corps aux pâleurs d'ivoire sous lesquels, comme aux jours heureux, mon cœur s'émeut et tressaille. Une illusion folle me berce un moment, — puis mes lèvres balbutient dans le vide des paroles incohérentes qui ne sont même plus des mots, choses d'amour, débris de prières que je ne sais plus dire. Mes yeux à travers les larmes séchées aux bords des paupières brûlantes la voient encore passer dans l'ombre rose que jette la lampe. Quand un sanglot plus fort m'oppresse, veut éclater, j'étreins sur ma poitrine cette étoffe inerte, froide comme le cadavre de la Bien-Aimée et vaincu de cette lutte trop brisante, je m'abats me roulant sur le lit, me cachant les yeux en désespéré.

IV

8 Juillet.

Qu'elle heure était-il? — Je ne sais.

Est-ce que je fais attention aux heures maintenant. Il faisait nuit et par la fenêtre ouverte une grande lueur de lune glissait jusqu'à mes pieds.

Je me suis levé. Mes jambes aux premiers pas ont vacillé. Il me semblait finir une longue maladie, j'étendais les mains dans le vide cherchant à quoi m'appuyer pour aider ma démarche. Et j'ai mis longtemps pour atteindre la porte du couloir.

Quand je l'eus poussée, je restai quelque temps ébloui.

Quelle ironie des choses! Quelle cruauté!

Jamais quand nous étions deux, jamais le ciel ne s'était fait si beau.

Quelle fête! quelle joie céleste tombait d'en haut avec ces rayons de la grande nuit d'Orient où la lune montait enveloppant tout de lueurs merveilleuses!

Aux branches des palmiers lancées au-dessus de ma tête rigides comme de grands bras noirs, des réseaux de gaze argentée se suspendaient traînant dans l'espace en longs plis, aux transparences d'opale bleuies sur les fonds d'ombre. Aux mandariniers, les petites feuilles avaient des diamants, des perles de rosées s'égouttant, et le long des lianes souples s'enroulaient des écharpes pailletées. Sur les arbustes, les lauriers roses et les buissons, c'étaient des broderies fines, des flots de dentelles neigeuses, des vagues soyeuses ondulant et partout, dans les éclaircies et les fonds d'allées, des choses aériennes en visions blanches passaient envolées comme des voiles de fées, glissant sur les gazons noyés de teintes légères comme en une traîne de jeune épousée.

Dans les massifs de bambous aigretés de leur feuillage échevelé, les coulées lumineuses suivant les cannes élancées semblaient faire jaillir de terre des gerbes de feux d'artifices. A leurs pieds, la séguia qui s'en allait doucement aveuglait le regard par tant de lueurs reflétées tremblant dans l'eau limpide comme une pluie d'étoiles blanches.

Je passais à travers ces enchantements demandant aux ombres qui fuyaient dans les lointains, à ces vagues qui s'effaçaient sous mes pas et où mon délire cherchait à voir des âmes de Bien-Aimées mortes de douleur loin de ceux qui leur avaient appris les grandes joies d'amour, la figure idéale de celle qui souvent à mon bras avait parcouru tous ces sentiers. Et au détour de chaque allée, je me retournais anxieux, écoutant, attendant avant de m'enfoncer dans l'ombre comme si elle devait venir.

Le chant lointain d'un marabout, la sonnerie d'une horloge de Biskra venant à troubler cet apaisement où je m'en allais solitaire, m'éveillait en un frisson de fièvre, une crispation du cœur.

Je m'arrêtai, mes jambes semblaient redevenues faibles, incapables de me porter et je m'appuyais à quelques branches attendant que cette douleur aiguë fût passée.

Or, plus j'allais dans ce jardin, plus s'enchantait le décor,

plus étincelantes glissaient les clartés pâles, plus tendrement s'étalaient les reflets de la voûte céleste où les étoiles, ce soir, perdues, comme des yeux d'enfants éblouis, frissonnaient toutes petites.

L'air était moins étouffant et passait chargé des exhalaisons tièdes des fleurs se rouvrant à la vie, tournant vers le ciel leurs cœurs à demi flétris par les feux du jour.

Le silence épandu sur cette terre se tassait plus profond et recueilli. Un charme ému flottait, mettant sur le tout une impression d'idéal et de mystère très saisissante.

Jamais, avant ce soir, je n'avais si bien vu et compris la grande nuit d'Afrique.

Splendeur d'en haut, misère d'en bas.... Toute la vie en quelques minutes, en quelques battements de cœur.

V

9 Juillet.

A l'heure où le soleil tombé à l'horizon roulait dans la poussière embrasée des sables j'ai dit à Ahmar :

— Prépare les chevaux. Nous partons.

Il n'a fait aucune objection ni demandé quelle route nous allions prendre. Ce ne pouvait être que vers le Sud, là où Nejma avait disparu.

A mon tour de la retrouver et de la reconnaître à travers l'espace aux seuls élans de mon cœur, cette Bien-Aimée dont les pieds s'étaient déchirés un jour pour venir jusqu'à moi.

Et nous sommes partis côte à côte, sans un mot, sans un regard en arrière. Tout ce que j'aime est là-bas sous les étoiles du Sud. Tout ce que je pourrai dire serait plein d'elle, — car c'est tout mon cœur, toute ma vie à jamais.

Adieu notre petite maison blanche si grande maintenant et l'ombre verte de nos grands palmiers, adieu le petit sentier bordé de grenadiers et de figuiers, adieu la terrasse de Madeleine et cette route de Tuggurth traversant l'oasis où nous allâmes une nuit, si enlacés, si unis en émotion grandiose de la nuit pure nous inondant de ses rayons blancs!

Les longues chevauchées d'avant recommencent mais dans le bleu lumineux des soirs d'Orient, à travers une étendue pâle

aux vagues de sable pétrifiées s'en allant toujours ainsi, trop belle, désolée, comme une terre des pôles enseveli sous la neige grésillée où se traîne le soleil de minuit.

Devant nos yeux des visions passent, des choses de rêve qui dans la solitude et le silence, plus effrayants au fur et à mesure que je vais, me serrent le cœur et le gonflent de larmes qui ne peuvent couler.

.... Ce sont des bordjs dressés tout à coup avec des ombres dures, des reflets de sépulcres abandonnés, livides dans l'enfoncement de la nuit.

.... Ce sont des caravanes rencontrées. Dans le poudroiement de la lune sur les sables, les chameaux perçaient en points noirs qui allaient s'agrandissant, s'allongeant d'ombres nettes. Autour d'eux, les sokhrars demi-nus qui les excitaient de leurs cris et de leurs sifflements avaient, à notre hauteur, ayant reconnu un officier, un salut militaire très gauche avec un étonnement dans leurs faces noires aux regards blancs.

.... Puis notre arrivée à un poste optique aux premières lueurs du jour!

Des ombres venaient au-devant de nous, non des hommes vraiment, tant ces malheureux avaient des figures hâves, tirées, convulsées par les fièvres, émaciées par l'anémie.

La journée se passait avec eux dans l'ombre qu'ils essayaient de faire au milieu de ce feu qui les accablait venant de la terre et du ciel.

A Kef el Dor, les ouvertures ayant été orientées de façon à ne rien perdre de ce soleil maudit, ils ont bouché chaque fenêtre avec de la terre et des planches.

Tout le jour, dans cette masure blanche qui flambe et craque comme une poterie brûlée, ils se tournent et se retournent sans une minute de vrai sommeil.

Aux heures des repas où quelques-uns s'attablent par habitude n'étant encore ici qu'à leur premier été, ils mangent peu et rien que des conserves. Ils ne parlent pas entre eux. Ils n'ont plus rien à se dire, non, plus rien dans leurs cervelles qui leur semblent vidées. Les autres restent vautrés sur les planches du dortoir, hébétés, n'ayant jamais faim mais toujours envie de dormir et ne pouvant jamais.

.... Voici les grands Chotts maintenant : — apparition des

contes de fées, lacs étincelants dans la nuit semblant éclairés par en dessous.

C'est faux toute cette eau qui scintille, c'est faux ces traînées de vapeurs qui montent et se profilent en montagnes lointaines d'une côte sauvage. Mirage que ce paysage d'Écosse, mirage que ces fiords de Norwège s'enfonçant aux pieds de grands pics neigeux! — Et c'est malgré tout très impressionnant.

Après, c'est le sable à l'étendue pâle avec des taches noires parfois pointant au loin, indécises d'abord comme portées sur des nuées. Et dans le profil qui s'en détache à mesure qu'on va on reconnaît une petite oasis endormie.

Puis reviennent d'autres apparitions tristes de postes optiques avec leurs tombes, avec d'autres figures de fiévreux qui grimacent des sourires heureux de voir quelqu'un, naufragés perdus sur un rocher.

Sur le sable, comme des jalons de parcours, traînent d'énormes carcasses desséchées, de grands squelettes aux côtes blanches. Par-ci par-là, au hasard, un débris seul, os grêle d'une jambe très longue encore jointée au genou, une tête oblongue, difforme, hideuse dans le rire de sa bouche noire aux dents saillantes, débris que le sabot du cheval heurte et brise.

Sur tout cela toujours l'éclat pâle de la lune. Les sables bleus, eux aussi sous les reflets d'en haut, semblent une voûte céleste déroulée sous mes pas où les érosions salines mettent des scintillements d'étoiles.

Et pendant des heures et des heures, des nuits et des nuits que durent ces étapes, les yeux regardent, interrogent anxieux, puis la raison s'en va enivrée, éprise du charme mortel, du mystère qui se dégage de cette solitude grandiose et sereine.

Comment ne pas la subir cette peur du vague qui vous vient dans ces pays, ne pas la ressentir affolante cette impression du peu que l'on est sur terre?

A l'horizon le désert se déroule de dunes en dunes, de lointains en lointains, toujours, sans trêve, comme tombant dans l'espace de l'au-delà. Et devant cet Infini dont on est à peine un point, devant le peu d'ombre qu'on y laisse, on se reconnaît bien vraiment le grain de sable dont parle le prophète, l'être

débile et chétif fait d'un peu de poussière que le vent des nuées balayera un jour dans sa course.

Plus je vais, plus cette splendeur morte tombée dans l'espace me trouble et m'accable.

Il me semble que je marche depuis bien longtemps et qu'en mon horizon immuable jamais les palmiers et les mosquées de Tuggurth ne se dresseront.

J'erre avec un poids au cœur et ma tête égarée qui ne voit plus et ne pense plus semble sentir s'appesantir sur elle une malédiction.

Une force occulte m'entraîne vers le Sud où mon rêve d'amour s'est enfui. Je vais chaque nuit plus avant, inconscient dans ce désert ou rien ne vibre — et j'ai peur. Se peut-il que je les revoie les grands beaux yeux noirs, âmes étoilées de mes rêves de jadis, que je les aie encore, les lèvres de velours de la Bien-Aimée disparue!

O cette étendue pâle, radieuse, comme je la maudis! O ces nuits dont les étoiles pleurent sur moi!... Nejma où donc es-tu? Que fais-tu en ces heures d'effrois et de tristesses où tout mon cœur que ton amour a purifié va vers toi et pleure!

Sommeilles-tu gardant la vision des jours passés, regardes-tu vers le Nord, vers cette route qui me ramène à toi? Oui, tu m'appelles. Encore quelques heures et je t'emporterai en mes bras, en travers de ma selle, comme le jour où tu entras chez nous pour la première fois. Te souviens-tu de cette heure unique où défaillant de bonheur, avant de se fermer, tes yeux m'ont aperçu, où tes deux bras se sont passés à mon cou, où ta lèvre pâlie un instant a murmuré le mot d'amour qui chantait en ton cœur!

Oui, nous la referons cette chevauchée. Tu me les rediras tous ces mots qui m'ont grisé et consolé de la vie. Tu m'étreindras comme avant dans tes petits bras d'enfant et quand tu seras lasse, le soir, je te bercerai et t'endormirai.

...Et autour de moi c'est la nappe blanche des sables se déroulant triste, comme voilée de neige fine, criblée d'étincellements où les étoiles reflétées semblent poser leurs larmes....

Nejma! Nejma! où donc es-tu? — Le ciel te pleure....

VI

....?

Un matin enfin, dans une lueur dorée de l'horizon crevant la nuit bleue de rayons de gloire où le jour montait, nous arrivons à Tuggurth.

Les petites maisons en terre, sales, écornées, mal crépies, commencent à se couvrir de reflets roses. Quelques Arabes endormis devant leurs portes s'étant réveillés à notre passage rentrent s'enfermer. A peine si sous les galeries on distingue le flottement d'un burnous. Tout cela est clos et déjà prêt à la venue du soleil.

Sur la place, l'énorme monument du Bureau arabe, à coupoles dans le goût byzantin, ainsi qu'un marabout blanc se pose sévère et fatidique, envoyant une chaleur lourde.

Comme en ces tombeaux vénérés qui mettent leurs fantômes pâles aux horizons des plaines ou des routes d'Afrique, il n'en vient aucun signe de vie. Cette masse énorme assoupie dans le silence, triste et belle comme une vision antique des temples disparus, c'est toute l'image saisissante de la désolation féerique de l'Orient — et debout, au seuil de l'oasis sombre, enfoncée en des mystères de bois sacré, elle semble veiller cet infini étalé à ses pieds, cette terre accablée sous son ciel trop grand. — Nous mettons pied à terre.

Ahmar emmène les chevaux à la Kasbah située en face, de l'autre côté de la place. Pendant ce temps je m'engage sous la voûte de l'entrée. Mes éperons sonnent et l'écho des salles désertes répercute chacun de mes pas. J'erre de couloirs en couloirs, de galeries en galeries, ouvrant toutes les portes.... Personne.

Comme je sortais j'aperçois enfin un deïra accroupi en un coin qui me regarde stupéfait. C'est lui qui est de faction pour garder cette bâtisse. Il m'explique que le capitaine malade est à Vichy, que le lieutenant adjoint anémié très rapidement par les premières chaleurs est en congé de convalescence en France. Il ne reste que la garnison, encore est-elle très réduite par les évacuations sur le Tell, cinquante tirailleurs et spahis avec deux officiers indigènes.

Il n'y a qu'un officier français, le docteur, un jeune nouvellement nommé et venu de Paris. Il est à l'hôpital, frappé d'un coup de soleil et il aura bien de la chance s'il en réchappe.

Et cet homme qui me parle, jargonnant un sabir informe croyant réellement s'exprimer en français, cachant de son burnous bleu la loque sale qui lui sert de gandourah, ne cesse de me regarder profondément.

Qu'est-ce que je peux bien être venu faire ici à pareille époque? Il n'y a vraiment que les Français pour avoir de pareilles audaces.

L'agha lui-même, le brave Si Smaïl, est parti. Il est trop vieux pour supporter ces températures et s'il mourait qui saurait, après lui, aussi généreusement et affectueusement accueillir tous ceux de France qui passent ici?

Sa maison, son bordj, est à côté du Bureau arabe et malgré moi devant cette porte close où je l'avais vu si souvent assis entouré de ses serviteurs, prêt à se lever pour faire l'aumône aux chameliers qui passaient et venaient le saluer de bien loin, je songeais à cette figure vénérable qu'il avait, si expressive avec ses bons yeux de grand-père, à cette barbe blanche sous laquelle, toujours et fièrement portée, s'étoilait la croix de Commandeur de la Légion d'honneur que le général de Lacroix-Vaubois lui avait donnée après l'insurrection de 1871.

Dans le bordj de la Kasbah il y a deux chambres affectées au service de l'hôpital. Je vais voir le docteur.

L'infirmier qui me conduit me fait entrer dans une grande salle nue. Comme devant la fenêtre des rideaux épais sont tirés sans cependant pouvoir empêcher le grand éclat du dehors de pénétrer, une lueur rouge qui semble une flamme s'épand, agrandissant chaque objet d'ombres indécises.

Dans un coin, sur un lit de camp, le jeune docteur repose après une nuit agitée. Son souffle haletant, saccadé, passe avec peine. Sa nature robuste, développée au printemps de France, lutte contre cette fièvre mauvaise d'ici. Sur son front perlent des gouttelettes de sueur et sur le drap, où elles se crispent en brusques saisissements d'halluciné, ses mains très blanches, amaigries, sont agitées sans trêve d'un tremblement affreux.

Je suis parti sans oser réveiller ce malheureux.

Dans la cour quelques spahis qui m'avaient accompagné lors de ma première excursion dans ces parages, prévenus par Ahmar, viennent à moi et m'assurent en paroles touchantes de leur dévouement. Et ces êtres qui parlent bas, comme ayant peur de troubler ce grand sommeil, cette ombre de mort qui plane, étreignant avec le soleil ce coin de pays perdu, me quittent peu à peu, m'ayant une dernière fois baisé la main, le capuchon rabattu, silencieux, glissant, s'effaçant dans l'éblouissement qui m'environne.

A l'autre bout de la cour est le poste optique, la tour carrée de la vieille mosquée sert d'observatoire. Au bas, dans les couloirs étroits et les niches où vivaient les vieux marabouts, on a glissé des couchettes pour les télégraphistes.

Au fond de l'un d'eux est la chambre du chef de poste, un pauvre garçon trop éprouvé par cette vie dans les postes des sables. Depuis cinq jours il a été repris d'accès pernicieux et voici maintenant que sa raison s'en va sous ses trop grands soubresauts et brisements de l'être. C'est l'inévitable folie furieuse qui vient, cette autre chose terrible qui flotte dans l'air du Sud.

Ses camarades, des ombres, des formes frêles d'êtres minés par l'anémie, la privation de nourriture saine, impossible ici, et la réclusion constante dans le noir entre des murs brûlés les étouffant dans le même air vicié où ils tournent, le veillent à tour de rôle, accourent tous pour le maintenir de force sur son lit et l'y attacher malgré ses larmes et ses cris.

C'est ainsi que je l'aperçois. La triste scène vient d'avoir lieu. Il n'a plus la force de crier, sa respiration suffoque et s'éteint parfois dans la gorge en un râle de mourant. Dans la face convulsée couverte de sueurs qu'un camarade essuie constamment, les yeux roulent agrandis et trop brillants.

Au-dessus du lit, sur une planchette, sont quelques livres, une lampe d'appareil optique et des potions calmantes, puis partout sur les murs des photographies d'amis. Sur le mur de gauche, plus près de lui, placés là afin de mieux les voir sans doute, quelques petits cadres pendent où se voient son père, sa mère, quelques autres personnes de sa famille et puis au milieu d'eux, dans un autre cadre cerclé de filets d'or, naïf, apparaît l'image d'une jeune fille, une Maltaise de Bougie.

— C'est sa fiancée, me disent ses camarades.

Et de là, dans l'ovale pur d'un visage de madone italienne, les grands yeux noirs très beaux de la Bien-Aimée semblent regarder eux aussi ce corps palpitant, ce pauvre garçon qui, soutenu par son rêve d'amour, ayant vers elle, entre deux délires, la vision de ce bonheur qui l'attend là-bas, lutte désespéré contre cette destinée implacable qui l'abat, le brise davantage chaque jour.

C'est navrant.

Les autres comprennent mes regards qui s'en vont du lit à ce cadre et ils regardent eux aussi sans rien dire, incapables de plus de tristesse, saisissants comme expression pure d'abnégation et de résignation au devoir.

Un serrement de cœur me prend avec une envie folle de pleurer — de pleurer?... Pourquoi? La vie, n'est-ce pas cela? Est-ce que je ne la connais plus maintenant?

Je les ai laissés ayant à peine balbutié quelques mots, me hâtant d'aller m'enfermer au Bureau arabe, m'étaler et dormir si possible en un coin de chambre obscure, poursuivi par ce clair regard de jeune fille tombant calme, plein d'amour et de croyance au bonheur attendu, sur ce pauvre lit où l'être aimé se mourait loin d'elle.

Non, malgré son cœur, toute sa piété fidèle, elle ne saura jamais ce qui s'est passé de larmes et de désespoirs sous ses yeux d'idole dans cette petite chambre de la vieille mosquée de Tuggurth....

J'ai dormi tout le jour terré dans mon coin comme une bête sauvag .

Je me sens une lassitude accablante. Je ne retrouve que lentement la notion exacte de ce qui est.

Par la persienne mi-close une lueur d'incendie filtre et j'entends un bruit de foule,... des voix de commandements étranges,... des clairons, puis des trompettes qui sonnent, — et cette foule que je devine a de grands éclats de voix, des cris de fête....

Du haut de la terrasse où je suis parvenu, voici que dans les rayons du soleil couchant je vois des Arabes assemblés sur la place au milieu desquels vient de passer, clairons, tambours en tête, le peloton de tirailleurs de la garnison.

Dans le fond se tiennent les spahis, étincelants et merveilleux dans l'atmosphère rouge, en bataille, prêts à défiler.

Ils sont très peu, mais quel grand air ils ont dans ce décor! Les trompettes sonnent la marche et ils se mettent en mouvement. Les voici qui s'avancent, défilent superbes, impassibles. Les larges étriers se heurtent, les chevaux hennissent et se cabrent, les sabres ont des reflets sanglants et à travers la poussière d'or qui s'élève et semble les porter, on dirait des cavaliers de légendes revenant vainqueurs de quelque chevauchée hardie.

Un long murmure s'élève de la place. C'est une houle qui approche, arrive, éclate et s'en va, pour revenir encore, agitant cette masse blanche d'êtres bizarres qui se tassent les uns autour des autres.

Tout à coup un vivat s'élève, à peine ébauché dans notre langue, sauvage et guttural.

— Vive la France!...

Et à ce cri, dont mon cœur a bondi, j'aperçois au sommet de la vieille mosquée un grand drapeau qui se déploie dans un immense rayonnement de gloire en cet air de feu.... Et je comprends.

C'est le 14 juillet!...

. . . .

Il me semble qu'un grand vide m'environne, que quelque chose d'essentiel à ma vie me manque tout à coup, que je suis seul, affreusement seul et perdu à jamais ici.

En bas, maintenant, les spahis sont lâchés au milieu de la place en fantasia. Les chevaux bondissent, les coups de feu partent, les sabres lancés en l'air et ressaisis au vol, tournent, étoilant le nuage de poussière où ils se meuvent. Une odeur forte de poudre brûlée et d'êtres tassés imprègne l'atmosphère. Une griserie ardente a saisi cavaliers et spectateurs, et dominant le bruit sourd des galops et des détonations, des cris impossibles s'entendent excitant ces exercices endiablés où les hommes paraissent grandis, presque des âmes échappées de leur paradis.

Ainsi, c'est bien vrai, c'est le 14 juillet.

De cette terrasse blanche où je suis appuyé, où mes mains se brûlent, voici que ma pensée s'est envolée bien loin, au delà

des horizons d'ici, au delà du bleu sombre qui s'étend avec la nuit et couvre le sol très vite, au delà du bleu de la mer, vers mon pays.

Le pays! Comme il est loin!

Une émotion puissante m'étreint le cœur et je reste longtemps dans cette tombée de la nuit sans pouvoir fixer ma pensée, trop oppressé et navré.... Enfin voici le ciel de là-bas plus doux, les routes, les hameaux, les bois surtout aux ombres fraîches, les bois où j'ai erré tout enfant,... les reverrai-je jamais?

Maintenant les voici qui accourent, les chers souvenirs du pays, se glissant radieux dans cette tristesse de l'exil, dans ce navrement de la séparation éternelle de tout, car je ne puis croire que je reviendrai là-bas. Il y en a tant qui tombent autour de moi! C'est bien loin, la route est trop longue, infinie, et je me sens si las!... J'ai pour chacun un sourire, un regret d'aïeul oublié, seul au soir de la vie et qui songe aux heures mortes réapparues tout à coup dans les étincellements de l'âtre. Comme lui j'ai des tendresses vagues, des paroles douces et des souhaits émus pour toutes ces choses revenues un instant, que je ne vivrai plus, et mon cœur se noie sous un charme attendri, pendant qu'à mes yeux une larme lentement amassée, faite du meilleur de moi-même, monte, éclate, obscurcissant ma vue.

D'ici je suis avec Cousinette et grand'mère. Je suis heureux, je me sens aimé! Quelles heures exquises celles passées auprès des deux chères femmes! Je les revis très vite, et elles sont nombreuses. Grâce à elles je suis resté jeune si longtemps! Même plus tard, après l'épreuve, comme j'aimais aller m'asseoir à leurs pieds! Je restais là des journées à les écouter, à les regarder, sans mot dire, charmé, comprenant que la vraie vie calme, que le bonheur sincère était là, mais n'osant plus étendre la main, cette main qui avait fait le mal.

Et je fuyais. — Me voilà errant dans les nuits de ces pays étranges. Après les villes du Tell, insipides avec leur vie bourgeoise, c'était enfin un soir l'arrivée dans le Sud, Biskra, la période d'enchantement, puis, hélas! le passé réapparu debout dans les horizons bleus où j'avais cru lire l'espérance, debout comme un grand crucifié sanglant me barrant l'infini des cieux.

En bas, dans la nuit, la foule s'agite à la lueur de torches et de brasiers. La fantasia à pied est venue après la fantasia à cheval, puis ce sont les danses des Ouleds-Naïls et des Negros. On y fait une musique infernale. Les gros tambours roulent. On tape sur des choses en fer, cliquetant comme des chaînes secouées en cadence et les sons des petites flûtes montent très nets dominant le vacarme.

Parfois des chants accompagnent les danses, on bat des mains en mesure, des femmes, se frappant la bouche, poussent des cris aigus, très longs, n'ayant rien d'humain.

Je contemple ces lueurs à mes pieds, j'entends ces bruits, mais malgré mes yeux ouverts aux choses d'ici, mon cœur voit toujours les choses et les êtres de là-bas.

A ce moment une main se pose sur mon épaule. Ahmar est derrière moi.

— Viens vite, Lieutenant. Viens, je t'ai préparé des vêtements arabes, habille-toi. Nous partons cette nuit même. Il le faut, Ali est en bas et nous attend.

— Ali est là, dis-tu,... il a vu Nejma?

— Oui, dit-il, mais fais vite. Il n'y a pas de temps à perdre. Nous causerons en route.

Et aussitôt pris d'une grande joie je m'habille à l'arabe sans même demander pourquoi, faisant cela parce qu'il le faut.

Nous quittons le bordj du Bureau arabe et je suis Ahmar se frayant un passage à travers la foule. A la sortie de Tuggurth, au milieu des dunes, nous trouvons Ali à côté d'un âne.

Ils m'ont fait changer de vêtements pour ne pas éveiller l'attention des habitants de l'oasis, là-bas, et avec l'argent maudit ils ont acheté cet âne sur lequel ils me forcent de monter, car il y a loin, et peu habitué à marcher dans le sable je les retarderais inutilement.

Ah! les braves gens!

C'est fini.... Je me laisse aller.... Une félicité me berce et mes yeux errent dans la nuit invoquant les étoiles, remerciant Dieu du bonheur qui va m'être rendu.

Derrière nous les bruits de la fête s'affaiblissent, le souffle brûlant redit à peine un murmure lointain. J'ai regardé vers Tuggurth avant de disparaître derrière les dunes qui bordent

l'entrée de l'oasis de Temacin, et j'ai vu bien loin dans la nuit planer une lueur rouge, comme celle d'un incendie dans les campagnes, où la tour de la mosquée enveloppée de reflets s'enlevait dans le ciel en une flamme montant droit.

Nous allons dans l'ombre maintenant. Plus de souvenirs de France, plus rien de ce qui était là-bas ne m'est cher. C'est vers le Sud, toujours plus loin, que je marche et davantage cependant l'émotion de l'arrivée auprès d'elle me met au cœur une crainte cruelle.

Il me semble par moment que tout ce sable, ces dunes franchies s'élèvent menaçants derrière moi, que des barrières se forment infranchissables pour le retour — et je me sens perdu mais très résolu à marcher quand même vers la Bien-Aimée.

Les étoiles semblent être pour nous. Les rayons tremblants qui en descendent m'indiquent tous le même point en avant de moi et ces beaux yeux du ciel, si miséricordieux aux naufragés, ont une palpitation de détresse, comme un battement de cils sur des larmes qu'on ne veut pas laisser tomber.

Oui, je comprends, Nejma est souffrante, et voilà qu'elles me disent de me hâter.

Comment la retrouverai-je la chère Aimée? Comment la prendrai-je en mes bras pour fuir et la guérir sur mon cœur?

VII

Nous avons dépassé Temacin et Tamelat enfonçant sur le ciel les silhouettes noires des maisons, les coupoles de la zaouïa et, un instant égarés, nous avons brisé quelques tombes blanches endormies dans la dune, près le grand mur d'enceinte du village.

Enfin voici la chaussée des Chotts, l'eau calme, noire, saisissante, où nous semblons devoir tomber à chaque pas, puis enfin à l'extrémité la masse des palmiers de Bledet-Amor.

Dieu, comme le cœur me bat!...

Et la chevauchée à travers les grandes dunes recommence.

Une fièvre ardente m'a pris. Je frissonne.

Il me tarde de tomber dans ses bras que je vois d'ici tendus

vers moi comme m'appelant, — et puis après, il me semble que ce nous serait un réel bonheur que de mourir tous les deux, seuls dans cette belle nuit du désert, nos deux âmes lancées toujours unies à travers l'éternité.

Enfin une dernière dune plus haute, plus énorme que les autres semblant me défendre l'approche de cette oasis mystérieuse, et voici le but à portée de ma main.

Ahmar et son frère partent aux renseignements, ils reviendront aussitôt que possible, mais je ne peux rester seul ainsi à les attendre. Il faut que j'aie ma part de l'épreuve dernière. Toute émotion évitée, même cruelle, c'est pour plus tard beaucoup de bonheur volontairement délaissé.

Là-bas, à travers les palmiers, une lueur brille. Les maisons doivent être là.

Alors je m'élance dans l'obscurité, je glisse à travers l'oasis. Voici les jardins enclos, quelques chiens des tentes aboient, voici les premières maisons,... une rue au bord de laquelle je m'arrête très ému.

En face de moi, de l'autre côté, une porte est entr'ouverte. Il me semble la reconnaître. N'est-ce pas celle de la chambre où j'ai vécu il y a six mois!

Que me veut la Destinée pour me ramener ainsi au point de départ de ce beau rêve d'amour que je viens de vivre?

Comme autrefois, quand, après avoir erré dans la nuit, je rentrais distinguant de loin sur le seuil le tremblotement de la veilleuse, cette nuit, il me semble qu'un même reflet en vient.

Non! Pourquoi penser qu'un autre malade est là étendu comme je l'avais été!

Ayant eu l'audace de franchir l'allée et de pousser cette porte, j'aperçois dans le fond de la petite salle basse un corps étendu bien dessiné sous les plis du voile de soie verte qui le recouvre.

Une veilleuse est à côté, même un cierge brun qui lentement se consume....

Nul doute, c'est un être mort qui est là. J'ai reconnu le voile des catafalques musulmans.

Oui, un mort au même endroit où j'ai sommeillé et rêvé d'elle pour la première fois!...

Mon Dieu!... c'est vraiment absurde cette idée cruelle qui vient de me saisir!... Non!... C'est un mort que je ne connais pas, n'importe qui!... Oui, certainement.

Et me voilà me traînant sur les genoux lentement vers cette forme.

Oh! ce trajet!... Je n'aurai jamais la force de soulever ce voile. Suis-je assez ridicule de croire à un malheur quand, depuis que je suis ici, mon cœur me dit qu'elle est par là, qu'elle m'attend.

Oui, je suis venu la chercher, ô mort, pauvre mort endormi pour toujours! Je suis venu de bien loin. Rien ne m'a arrêté, ni la chaleur, ni les vents de sables, ni les nuits d'angoisses. Et pourtant je ne suis pas de ta race, le soleil d'ici tue sans pitié ceux de chez moi. Mais ses yeux étaient mes deux étoiles et j'allais sous son regard, confiant, heureux. Les obstacles de la nature n'effrayent pas ceux qui aiment. Devant eux, au plus fort des bourrasques, leur amour marche comme la nuée sainte et leurs cœurs suivent toujours.

Écoute-moi, pauvre mort qui n'eus peut-être jamais ton heure d'amour pure ici-bas, ô toi qui va te perdre dans l'éternelle contemplation de la béatitude dernière, et dis-moi où ils ont mis ma Bien-Aimée?

. . . .

Un souffle derrière moi tout à coup,... un être vivant se lève en un coin. C'est le vieux mendiant, l'ombre fidèle de Nejma.

Il me reconnaît, mais comme j'allais parler, étendant déjà les bras vers lui, suppliant, d'un seul geste il m'impose silence.

La face ridée est sillonnée de larmes que ses pauvres yeux laissent couler sans trêve et son regard navré va tour à tour de moi au cadavre. Puis me prenant la main, s'agenouillant près du mort il me courbe à terre avec lui, me jette à genoux, et je l'entends qui murmure comme en une prière :

— Ils ont repris la colombe.... Dieu voulait l'expiation, et pour cela comme il faut du sang, du sang innocent, ils ont pris la colombe.... Elle t'aimait trop, vois-tu,... Et c'était écrit!...

Tu ne sais donc rien de la vie des âmes ici-bas?

— Elle m'aimait trop, dis-tu?... Achève!

Comme d'une main il me montrait ce corps, j'arrachai brus-

quement le voile... et je sentis que je tombais, sans un cri sans un geste.

Le pauvre mort, c'était Nejma, la poitrine percée d'un poignard.

Tu ne sais donc rien de la vie des âmes ici-bas?

***

En France, au cher pays, — un mois après.

Il est au milieu des deux créatures dévouées qui l'ont tant aimé, dans la vieille maison de famille.

Elles ne savent rien de son cœur, elles ne savent rien de ce mal de là-bas, de ce pays maudit d'Afrique qui l'a terrassé à ce point.

Et lui, on devine qu'il a dû beaucoup souffrir. La fièvre le tient toujours. Il est très faible, son existence ici n'a été encore qu'une suite de délires et de prostrations inertes.

Depuis qu'on a pris l'habitude de finir la journée sur cette terrasse où on le conduit chaque soir, il semble que l'air embaumé des campagnes silencieuses étalées à ses pieds lui fait du bien.

Son visage se colore parfois comme si la vie revenait en ce pauvre corps amaigri si secoué d'émotions extrêmes. Mais les yeux grands ouverts dans l'espace ne voient pas encore, la raison, le cœur, tout lui est resté là-bas. Et c'est navrant cet être aimé, sans vie, entre ces deux femmes désolées.

Des champs et des collines s'étagent dans les lointains. Quelques murs blancs de ferme se lèvent gaiement dans la teinte dorée des sillons. On devine des sentiers bordés de buissons verts et de bouleaux, et, tout près, un petit clocher crève la verdure ensoleillée d'un bois épandant en ce coin de pays un charme exquis de bonheur honnête et sincère.

C'est le soir.

A l'horizon traînent quelques petits nuages roses.

Et Cousinette, très pâlie, plus jolie que jamais dans son éternelle robe noire, songe tristement. Cette journée finira sans qu'il l'ait reconnue et embrassée.

Oh! s'il voyait ce regard dont elle l'enveloppe, s'il enten-

dait, dans le calme qui les entoure, battre ce petit cœur qui, chastement, en lui-même, s'est donné tout à lui, et depuis si longtemps!...

Mais, — ce n'est pas une illusion, — voici que cette face morte du malade se colore.

Les yeux noyés de langueurs, ces yeux si tristes qui semblaient pleurer toujours, s'éclairent peu à peu et leurs regards s'en vont à l'horizon avec une intensité cruelle, là-bas, dans le ciel bleu du lointain, ciel très pur des fins de belles journées. Les nuages roses de tout à l'heure s'y égrènent lentement et tombent sous les derniers rayons du soleil, rouges, — rouges comme des gouttes de sang....

C'est bien ce qu'il aperçoit, ce malade, pas autre chose, — un ciel bleu avec du sang!

Il a déjà vu cela quelque part. Il cherche, et son cœur qu'il n'avait plus auparavant, qu'il ne sentait plus en lui, se remet à battre. Lui aussi il voit et, très fidèle, il se souvient.

Le ciel bleu, — le vrai, l'infini, l'éternel ciel bleu, — il le connaît bien!

Il y a de grands palmiers qui se dressent immobiles et se découpent dans sa transparence. Il y a au milieu d'eux, parfois, quand on les découvre de loin, une tour blanche carrée, étrange,... qui regarde, — et le sol tout autour de ce point de verdure, aussi loin que la vue peut aller, est une ligne de sables embrasés flambant toujours.

Dans ce coin merveilleux il a aimé, aimé un rêve, — un de ces rêves qu'il avait dû avoir tout enfant.

Elle était venue comme une vision du ciel. Un jour elle disparut et il ne l'a revue que morte, morte avec une plaie au cœur d'où perlaient des gouttes de sang qui tombaient lentement. — Et là-bas les petits nuages rouges, radieux, comme des larmes de sang très lourdes ayant de la peine à s'arracher, tombaient lentement derrière l'horizon,... larmes d'elle, pour lui, perles de sang de son corps adoré!!...

Alors étouffé de sanglots muets, le cœur angoissé, il se dresse vers cet horizon, pousse un grand cri : Mon Dieu! Mon Dieu!... et il retombe.

A ce cri, Cousinette bondit, bat des mains tout heureuse, rit avec des larmes pleins les yeux :

— Grand'mère, grand'mère, venez! Il a parlé, il vit, il est guéri!

Au ciel lointain, les petits nuages rouges ont disparu, l'ombre douce du crépuscule se condense atténuant les contours — et avec s'efface la vision triste de son cœur, pieux souvenir, dernière larme qu'emporte le passé.

Il est guéri.

Il se demandera même un jour si vraiment ce n'était pas un rêve que tout cela, un mirage.

Tenez, il passe la main sur son front si lourd tout à l'heure. Il regarde autour de lui, étonné, ne comprenant pas, ne sachant pas où il est, pourquoi il est ainsi vêtu et entouré, baigné d'une telle atmosphère de tendresse et d'amour où son cœur se prend tout entier.

Très ému, ses yeux vont à ceux de Cousinette et, serrant la petite main mignonne qui s'abandonne tremblante sur ses lèvres, il demande, d'une voix encore affaiblie :

— Qu'y a-t-il?... Qu'ai-je donc eu?

Et Cousinette de répondre, très tendre, heureuse de le sentir enfin là, près d'elle, comme elle l'avait tant demandé à Dieu :

— Bah!... Je ne sais pas au juste.... Un coup de soleil, peut-être.

JEAN DARA.

CHRONIQUE

Le samedi soir, 9 septembre, à la gare de Champeix-les-Bains, M. Liroux, sénateur républicain en traitement à Champeix pour sa gravelle, et le docteur Gramat, étaient venus chercher des nouvelles. La gare, à cette heure avancée du soir, était presque déserte. Dans l'embrasure d'une fenêtre, un curé rubicond, obèse, trapu, lisait fiévreusement *la Libre Parole*. De temps en temps, sous les lunettes, ses petits yeux sournois s'enflammaient de colère. Un gendarme qui faisait de grands pas sur le trottoir de la gare évitait d'échanger le moindre regard avec le gros curé depuis l'arrivée du sénateur Liroux. Le curé, comprenant cette réserve, affectait à son tour de ne plus regarder le brave gendarme.

Le sénateur Liroux attendait un télégramme que le préfet avait promis de lui faire adresser dès que l'on connaîtrait le verdict de Rennes. Le docteur Gramat, président du Comité de la Ligue des Droits de l'Homme de B***, devait être renseigné par un télégramme de Paris. Il était un peu plus de sept heures et aucune nouvelle ne leur était encore parvenue.

Liroux. — A l'heure qu'il est, docteur, je parie que Dreyfus est en liberté.

Gramat. — Et moi j'ai le pressentiment qu'ils l'ont condamné.

Liroux. — J'ai des renseignements, que diable! Le préfet que j'ai vu avant-hier et qui arrivait de Paris, m'a affirmé que le gouvernement était en mesure de garantir, tout au moins, l'acquittement à la minorité de faveur.

GRAMAT. — Le gouvernement ne sait rien. Ce ne sont pas les juges qui sont venus lui faire des confidences, n'est-ce pas? Il est renseigné par des agents qui ont intérêt à le tromper et qui le trompent. On ne rapporte jamais aux ministres que les vérités qu'il leur plaît d'entendre. On les flatte comme s'ils étaient tout-puissants. Mon beau-frère Gorand, qui fut ministre dans je ne sais plus quelle combinaison et dont vous connaissez la parfaite inaptitude oratoire, à force de s'entendre répéter par de misérables subordonnés qui attendaient de ses faveurs quelque avancement ou quelque décoration qu'il prononçait des discours admirables, tient maintenant leur jugement pour décisif et n'hésite plus à débiter à tout propos les plus ridicules harangues. Le plus piteux ministère n'échappe pas aux caresses et aux mensonges des flatteurs.

LIROUX. — Que voulez-vous? Ce sont les petits bénéfices du pouvoir. (Il rit.) Mais mes renseignements sont bons. Je vous garantis la minorité de faveur. Serez-vous satisfait?

GRAMAT. — Après tout ce que nous savons maintenant et l'inanité démontrée des charges, un tel verdict, avouez-le, ne serait pas à l'honneur de la clairvoyance ou de la bonne foi des juges!

LIROUX. — Songez-donc qu'il leur faudra de l'héroïsme pour ne pas transiger avec leur conscience dans une affaire où ils peuvent croire que le prestige de leurs chefs et l'honneur même de l'armée sont en cause.

GRAMAT. — C'est vrai! Plus on multipliait les manœuvres coupables contre un innocent, plus la responsabilité de ses bourreaux s'aggravait, plus il devenait difficile à ses juges de reconnaître l'erreur, car en la reconnaissant, ils risquaient de compromettre de plus en plus le prestige de l'armée. Le raisonnement ne vous semble-t-il pas aussi juste que piquant?

LIROUX. — Sans doute, mon cher docteur, mais, voyons, croyez-vous que ce soit la logique qui mène les affaires de ce monde?

GRAMAT. — Non, en vérité, non! La logique est absente de la plupart de nos discours et la moralité de la plupart de nos actions....

LIROUX. — A la bonne heure!

GRAMAT. — Mais attendez. Ne pensez pas que je m'y résigne

sans peine, et s'il doit en être ainsi jusqu'à la consommation des siècles, l'effort de l'humanité vers ce que nous appelons civilisation me paraît tout à fait dérisoire.

Liroux. — Il ne faut pas faire de trop beaux rêves, ni se préoccuper de ce que deviendra l'humanité dans la suite des âges. Trimouillat, l'ancien président du Conseil, qui est arrivé ici ce matin, me disait, en parlant des apôtres de la justice idéale : « Ils veulent boire du nectar dans des cratères d'or pur, tandis que les hommes sages se désaltèrent au besoin avec l'eau du ruisseau voisin ».

Gramat. — Trimouillat n'est peut-être pas un parangon de délicatesse?

Liroux. — Il a du sens politique. C'est lui qui compara, un jour, les principes à des gants dont il importait de savoir se servir, à l'occasion, pour accomplir, sans trop se souiller les mains, les besognes un peu répugnantes que commande parfois le salut de la République.

Gramat. — M. Trimouillat aime les métaphores. Le salut de l'État ne commande jamais ces sortes de besognes qui souillent les mains de ceux qui les accomplissent, fussent-elles gantées. Il est vraiment douloureux de constater que des abîmes séparent les hommes qui croyaient d'un effort commun travailler à la même œuvre.

Liroux. — Décidément, docteur, vous êtes trop pessimiste.

Gramat. — Ce n'est pas ma faute. Il est des spectacles qui vous dessillent les yeux. Tenez ! l'affaire Dreyfus avec ses multiples péripéties a permis à chacun de savoir sur quelle route il marchait et quels étaient ses compagnons.

Liroux. — L'affaire Dreyfus est un accident. L'Exposition apaisera nos querelles.

Gramat. — Vous croyez? Tout au mieux, sera-t-elle une trêve de quelques mois. Les querelles reprendront après avec plus d'acharnement. Je vous dis que le mal est profond.

Liroux. — Le mal n'est jamais bien profond chez un peuple aussi impressionnable que le nôtre. Nous sommes légers, espiègles, turbulents, emportés, mais nous avons les qualités de nos défauts. Nous oublions vite le mal qu'on nous a fait et même celui que nous avons fait aux autres.

Gramat. — En êtes-vous bien sûr? Ah ! je voudrais pou-

voir espérer, moi aussi, que le mal n'est pas profond. En approchant du terme d'une vie déjà longue dont je puis dire que j'ai donné à mon pays la meilleure part, mes vœux seraient comblés si je pouvais croire que la semence de justice, de moralité, de liberté que nous avons répandue sur le sol germera et fructifiera un jour. Car vous me permettrez bien de vous dire, mon cher sénateur, que si, après avoir lutté sous l'Empire pour la liberté, nous fondâmes et défendîmes la République avec tout l'élan de nos cœurs, ce n'était pas uniquement pour que M. Prosper Trimouillat et tous ceux qui lui ressemblent gouvernassent un jour ce pays avec un mépris des principes que votre compatriote, M. Rouher, eût pu à peine égaler. Je n'ai pas, quant à moi, le fétichisme des mots. Je me refuse à m'agenouiller devant les tabernacles vides. Par ce mot de république, j'entends le respect de la loi, le souci de la justice, la protection de la liberté. C'est ce patrimoine moral qu'un gouvernement républicain a par-dessus tout la mission de défendre et d'enrichir. La tâche par excellence d'un tel gouvernement, c'est d'éveiller une conscience en tout citoyen. La liberté, le progrès, au sens noble du mot, sont à ce prix. Là est l'efficace garantie contre les entreprises séditieuses et les aventures qui déshonorent. Qu'est-ce qui a sauvé d'un humiliant désastre le renom de la France dans les circonstances que nous traversons ? Les quelques hommes d'esprit libre et de conscience fière qui ont crié leur indignation. Les vrais républicains, les seuls républicains, les voilà !

Liroux. — Permettez !....

Gramat. — Et l'affaire Dreyfus nous aura valu une classification logique des partis.

Liroux. — Oh! il y a de bons républicains dans les deux camps.

Gramat. — Que voulez-vous ? Cela me prouve que nous ne parlons pas le même langage. L'affaire Dreyfus a mis en face des hommes incapables de penser par eux-mêmes et qui s'humilient sous une discipline qui les rassure en les abêtissant tous ceux qui ne peuvent consentir à sacrifier à des intérêts d'un jour l'accomplissement du devoir et la recherche de la vérité. Le pitoyable condamné de 1894 est devenu l'enjeu d'une grande querelle religieuse, philosophique, sociale. Ne sont-ce

pas tous les principes de la Révolution française qui sont de nouveau en cause? Le clergé qui n'a jamais désarmé et qui ne peut désarmer sous peine d'abdiquer, l'armée qui s'est reconstituée à l'état de caste et a créé une sorte d'honneur militaire différent de l'honneur civil, du vôtre et du mien, se sont instinctivement coalisés contre les partisans du libre examen, les champions du droit, les amis de la tolérance. Le peuple égaré, pusillanime et défiant, s'est rangé derrière le sabre et le canon dont il attend aide et protection comme il se plaçait autrefois auprès du château fort. N'est-ce pas la vérité? Et alors, je vous le demande, où est le devoir républicain?

Liroux. — Le devoir républicain consiste d'abord à ne pas braver l'opinion du pays. Il n'est pas de plus sûr moyen de livrer à l'ennemi les clefs de la maison. Car vous m'accorderez que s'il y a des chances de triompher peu à peu des préjugés du peuple, c'est à la condition de rester les maîtres du gouvernement. Tout ou rien? Vous êtes un joueur trop audacieux. Je vais vous dire toute ma pensée. Vous êtes un républicain du cycle héroïque; vous êtes un républicain romantique. Nous ne pouvons plus faire maintenant que de la politique au jour le jour, à l'enseigne du *Gagne-Petit*. Qui prévoit à six semaines est tout simplement un grand homme. Il faut tenir compte de l'état d'épuisement nerveux de notre pays. Il est neurasthénique. Si on l'irrite trop violemment, il se donnera un maître, n'importe lequel. Voilà ce que je redoute. Avec un peu de prudence et de résignation, on peut nous épargner ce malheur. Je suis pour les traitements doux et je perds difficilement espoir. Si Dreyfus est acquitté, et il le sera, tout va rentrer dans le calme, et alors peu à peu, sans brusquer l'opinion, nous accomplirons les réformes qui vous donneront satisfaction. Me trouvez-vous raisonnable, docteur?...

A ce moment, M. Trimouillat, un télégramme à la main, vient les rejoindre sur le trottoir de la gare.

Liroux. — Eh bien! mon cher Trimouillat?

Trimouillat. — Condamné!

Gramat. — C'est affreux! c'est infâme!

Trimouillat. — Avec des circonstances atténuantes.

Liroux. — A la bonne heure! C'est presque l'acquittement.

TRIMOUILLAT. — Assurément!

GRAMAT. — Des circonstances atténuantes à un capitaine qui a trahi?

TRIMOUILLAT. — Que voulez-vous? Il fallait tout concilier.

GRAMAT. — Tout concilier?

TRIMOUILLAT. — Oui, la pitié, la justice, l'honneur de l'armée....

GRAMAT. — La lâcheté n'a jamais rien concilié pour longtemps. Ces conciliations qui offensent le bon sens autant que la morale avilissent tout et ne remédient à rien.

LIROUX. — Alors, docteur, vous voulez voir la France à feu et à sang?

GRAMAT. — Je veux qu'on applique les lois et qu'on n'outrage pas la justice.

Trimouillat, entraînant Liroux par le bras :

— Quelles prétentions! C'est un énergumène !....

Le curé, qui vient d'apprendre la nouvelle, profite du moment où Trimouillat et Liroux quittent la gare pour glisser à l'oreille du gendarme : « Ça y est ». Puis, retirant son chapelet de sa poche, il fait un grand signe de croix.

*
* *

On a pu constater que la mort de Mme Aubernon de Nerville avait provoqué de vifs regrets et réveillé de vieilles anecdotes. Il ne convient pas de douter de la sincérité des regrets. Mais il y aurait quelque témérité, je crois, à garantir l'authenticité des anecdotes. Il y a une question fameuse de « petits pois » sur laquelle la lumière ne se fera peut-être jamais. Doit-on attribuer l'histoire à Renan ou à Labiche? L'incertitude est telle que j'ai lu des versions où ces petits pois s'étaient transformés en haricots verts. Par là il nous est enseigné que la vérité est difficile à atteindre et que l'histoire ne mérite pas une confiance aveugle. Pour ma part, je me résigne sans trop de peine à vivre dans l'ignorance de la vérité. Je crois que l'histoire est souvent condamnée à mentir. Cette disgrâce ne me la rend pas odieuse. Mais je voudrais que l'esprit de tolérance bénéficiât des incertitudes auxquelles, en dépit des plus scrupuleuses enquêtes, nous nous flatterions

vainement d'échapper. Petits pois ou haricots verts? Renan ou Labiche? Ayons la sagesse d'observer une stricte neutralité entre ces deux légumes et ces deux académiciens.

Je suis sûr qu'à la table de Mme Aubernon j'eusse pu développer en toute liberté ma théorie sur les torts de l'histoire. Je crois savoir qu'on y défendit des idées plus hasardeuses. La petite clochette, objet de tant de railleries, n'intervenait que pour discipliner la conversation. Ce fut une clochette libérale. Voilà ce qu'il faut retenir à l'honneur de Mme Aubernon. Et ce qu'il faut retenir à l'honneur des convives, c'est qu'ils se passionnaient si éperdument en disputant de choses d'art ou de littérature que la voix de la maîtresse de maison ne suffisait pas à modérer leur zèle.

Cette petite clochette, l'Europe aurait raison de nous l'envier. Elle témoigne en faveur de la civilisation française. Je vous dis que nous avons le droit d'en tirer vanité bien plus justement que de la tour Eiffel ou du pont Alexandre. Même à Chicago, on peut construire et l'on construit des tours de 300 mètres et l'on jette des ponts hardis sur des rivières, mais il n'y a qu'à Paris où le goût de la conversation est si vif qu'une clochette devient nécessaire pour en réprimer les emportements. Sachons nous rendre justice en proclamant que les hommes tourmentés par une si noble curiosité intellectuelle sont de bons ouvriers de civilisation. Songez, je vous prie, à ce qu'étaient, il n'y a que quelques milliers d'années, les ancêtres des convives enjoués, spirituels, élégants qui se réunissaient autour de la table de Mme Aubernon? C'étaient de gros singes velus et féroces qui mangeaient en grognant, au fond de leur caverne, d'énormes quartiers de chair sanglante. Il y a loin, tout de même, d'un grognement de gorille à un vers de M. de Montesquiou et d'un quartier sanglant à un chaud-froid de perdreau !

C'est grâce au repas pris en commun, où l'on commença à échanger ses impressions, que l'espèce humaine s'est peu à peu civilisée. Le premier gorille qui s'avisa de partager avec d'autres le produit de sa chasse et de prendre son temps pour le manger avec quelque raffinement rendit à la cause du progrès un bien grand service. On ne lui en a jamais rendu de plus grand. Celui-là fut le véritable fondateur des salons littéraires,

artistiques, philosophiques, etc. Il ne se douta pas, je pense, de la portée de son innovation. C'est le cas de la plupart des hommes de génie. C'était déjà le cas des gorilles en ces temps lointains. Autorisez-moi à lui adresser au nom de tous les peuples civilisés l'expression de notre reconnaissance.

Vous pensez bien, n'est-ce pas, que je parle sérieusement. On a dit que les peuples qui n'éprouvaient pas le besoin d'avoir un repas où l'on cause étaient des peuples encore barbares. Je souscris volontiers à ce jugement. J'y souscris d'autant plus volontiers que, Dieu merci! nous n'avons pas laissé prescrire à ce point de vue nos titres de gloire. Nos qualités ainsi que nos défauts ont amené en France l'art de la conversation à un extrême raffinement. Je dis que nous défions à ce sujet toute concurrence. Que celui qui ne sacrifierait pas une tranche de roastbeef, si succulent soit-il, à une épigramme bien aiguisée ose me donner un démenti! Chassé du reste du monde, l'esprit trouverait un suprême refuge dans les salons de Paris. Si la fin du monde était annoncée pour l'hiver prochain, je sais des maîtresses de maison qui s'empresseraient de lancer des invitations à dîner pour la dernière soirée de notre petit globe, et je tiens pour certain que tous les convives y rivaliseraient de belle humeur et de stoïcisme parisien.

La mort de Mme Aubernon serait, ce soir-là, particulièrement regrettable. Il eût été charmant d'entendre le tintement de la sonnette à la suprême minute du monde. La phrase ainsi interrompue n'aurait jamais eu de fin. Cette pensée ouvre des perspectives immenses. Il n'en allait pas de même de toutes les phrases que coupa ici-bas le battant de la petite sonnette. On vit des convives fidèles à leur pensée renouer, le tumulte apaisé, le fil de leur discours. Vous savez qu'il est des orateurs intrépides qui du potage au dessert versent avec une redoutable prodigalité les flots de leur éloquence. Ils sont les ennemis les plus efficaces de toute conversation. Une maîtresse de maison avisée doit les exclure ou les bâillonner. Ce sont des monstres. Peut-être pourrait-on, à ce qu'on m'a dit, reprocher à Mme Aubernon de leur avoir été excessivement indulgente. La discipline qu'elle prétendait introduire dans la conversation ne laissait pas de favoriser les bavards. La vérité est que l'art de diriger judicieusement une conversation exige

beaucoup de tact, d'enjouement et de subtilité. Sans doute le choix des convives et leur groupement autour de la table sont de grande conséquence. Mais la tâche de la maîtresse de maison ne se borne pas à cela. Les convives bien choisis, les places habilement distribuées, le plus difficile reste à faire. Ici les méthodes précises échouent et pareillement les clochettes. C'est la bonne grâce, l'esprit d'à-propos, je ne sais quel flair subtil, qui décident du succès de la conversation. Il faut savoir exciter avec beaucoup de discrétion la vanité de ses convives, leurs inspirer le désir de plaire. Une fausse manœuvre peut tout compromettre. Il y a de bonnes et de mauvaises tacticiennes. D'ordinaire, la conversation languit au début du repas. La brusquer est hasardeux. La paille humide éteint les allumettes embrasées qu'on en approche. Il faut lui donner le temps de sécher un peu. Approcher l'allumette au bon moment de l'esprit des convives, voilà où se révèle l'art de la grande tacticienne.

A défaut d'une psychologie supérieure, il paraît acquis à l'histoire mondaine que Mme Aubernon de Nerville manifesta jusqu'à ses derniers jours un goût très vif pour les choses de l'esprit et se plut à donner une consécration, qu'elle jugeait à peu près officielle, à toutes les jeunes renommées. Certes, il est louable de faire un tel emploi de son temps et de sa fortune. Enlever des tsiganes, fonder des couvents, commanditer des écuries de courses, sont, à mon sens, choses beaucoup moins recommandables. La France doit à la politesse de ses mœurs une partie du prestige dont elle jouit encore dans le monde. Or, les salons contribuent à maintenir un peu d'urbanité et de bonne grâce dans les relations entre les descendants de gorilles que nous sommes. Donc, — car ceci, ma foi! est un syllogisme, — accordons un souvenir reconnaissant à la mémoire de Mme Aubernon, qui de là-haut, espérons-le, continuera à prendre soin des jeunes littérateurs et à surveiller la confection des petits pois ou... haricots verts.

*
* *

Aurons-nous la peste? Je ne me dissimule pas que la question manque de gaîté, bien que la peste, cette année, menace

de nous venir d'un pays célèbre par sa bonne humeur. Le Portugal est en train de jouer un bon tour à ses créanciers. A défaut de *reis*, dont il n'est pas prodigue, il se propose de leur envoyer quelques bacilles en bâtonnets ou en virgules. Cette manière de liquider son passif avec l'aide de la Providence est très digne de la réputation d'esprit dont jouissent les Portugais. Reste à savoir si nous nous laisserons faire.

Vous savez que tous nos médecins se montrent très optimistes, surtout ceux-là qui se consacrent avec l'appui et les subsides du gouvernement à veiller sur l'hygiène publique. Il est clair que si la peste, vers la fin de l'automne, se permettait de faire son apparition à Marseille ou à Bordeaux, elle contreviendrait à tous les ordres de la Faculté. J'aime à penser qu'elle n'aura pas cette impertinence. J'ai pour me confirmer dans cet espoir la parole solennelle d'un vieux bonhomme qui sait lire l'avenir dans les astres. J'eus tout récemment le plaisir de le rencontrer aux environs de Paris, où il va se reposer durant les fortes chaleurs. Là-haut, car il habite sur un coteau qui domine le cours de l'Yerres, il vit au milieu d'instruments bizarres et de plantes aromatiques. Son confident habituel est un caniche blanc, aux poils frisés comme ceux des brebis, vieux, laid, sale, intrépide, admirable d'intelligence et de fidélité.

Les yeux de mon astrologue sont vraiment si étranges, et son front, pointu comme celui de Thersite, se couronne au sommet d'une touffe de cheveux d'un aspect si déconcertant, que l'on est porté à croire qu'il possède de rares secrets. Je reconnais qu'il m'impose moins dès qu'il met sur sa tête sa calotte de soie noire; mais, sans calotte, je vous le livre parfait magicien. Il fourbissait avec une peau de daim de petites viroles de cuivre, lorsque je pénétrai dans son laboratoire. Son accueil fut bienveillant, mais d'une bienveillance qui ne condescend jamais à la familiarité. Après m'avoir parlé de son chien qui se trouvait, m'a-t-il dit, à ce moment, sous l'influence de Saturne, d'où résultaient pour lui des conséquences fort inattendues, il voulut bien m'apprendre qu'il venait de faire de très sagaces et très sûres observations. Une nuit d'étoiles filantes avait été particulièrement propice à ses mystérieux calculs.

— J'ai acquis la certitude, me dit-il, que la planète Terre devient de plus en plus semblable à une toupie.

J'appris cette nouvelle, je l'avoue, sans une émotion excessive. Il m'est indifférent, en somme, que la Terre affecte la forme d'une orange ou celle d'un navet. Quelle n'était pas ma candeur! Des conséquences innombrables doivent, paraît-il, découler de ce changement de forme. Il consentit à me signaler les principales.

— D'abord, m'affirma-t-il, nous ne tarderons guère à nous volatiliser....

Comme cette première conséquence me semble enlever aux autres tout leur intérêt, je ne poursuivrai pas l'énumération. Une fois réduits à l'état gazeux, dame! les bouleversements d'empire, la résistance de M. Jules Guérin, le système de M. Bertillon, nous laisseront, je le crains, presque indifférents. Mais notre volatilisation n'est pas à une échéance si prochaine qu'il ne puisse se passer d'ici là, sur notre planète encore solide, des événements de quelque importance. Les astres, qui ne trompent jamais, comme l'assure mon vieux magicien, lui ont annoncé des cataclysmes assez graves pour la fin de cette année ou les premiers mois de l'année prochaine. Mais, ajouta-t-il, très sérieusement, ces perturbations se feront surtout sentir dans la planète Mars. Cette déclaration, je le confesse, me rassura. Que les habitants de Mars veuillent bien excuser l'égoïsme d'un enfant de la planète Terre! En ce qui concerne notre petit globe, les apocalypses de mon astrologue ne sont pas très inquiétantes. L'empereur de Chine sera, enfin, assassiné; il y aura de nouvelles révoltes dans l'Inde; le président Mac-Kinley descendra du Capitole; le roi Milan abandonnera de nouveau la Serbie pour aller fonder une maison de jeu public dans la vallée de la Meuse....

— Et la peste?

Nous ne l'aurons pas. Le bonhomme a été absolument catégorique. Et comme à ce moment de notre entretien il éprouva le besoin d'enlever sa calotte de soie noire, de telle sorte que son crâne en escaliers, son crâne pointu, bossué, avec des reflets de cuivre m'apparût dans tous ses mystérieux contours, je ne songeai pas à mettre en doute sa parole.

— La peste ne nous visitera pas cet hiver, conclut l'astro-

logue. C'est, d'ailleurs, l'avis des médecins. Mais les médecins n'en savent rien. Ces choses-là ne s'apprennent que par les astres. Le tout est de connaître l'art de les interroger. C'est un art tourné en dérision par la science contemporaine. Quelle pitié! Le grand Uz (?) permet de telles aberrations. C'est un ironiste. Mais il ne convient de parler de lui qu'avec respect. Quoi qu'il en soit, nous n'aurons, cet hiver, ni la peste ni la guerre. Tout cela viendra plus tard. Comme j'ai l'âme débonnaire, je me réjouis d'apprendre ces nouvelles à mes contemporains. Certes, ils n'ont pas besoin que le ciel leur envoie la peste! Si, dans les conjonctures présentes, la peste nous arrivait de l'étranger, vous verriez que l'on accuserait le « Syndicat » d'être de complicité avec elle. Chaque parti, n'en doutez pas, exploiterait le fléau au profit de ses passions. Nous donnerions au monde un spectacle de férocité macabre qui manquerait d'élégance. Tout compte fait et malgré les petits avantages personnels qui pourraient résulter pour moi de ce fléau, contre lequel je suis immunisé, je me félicite de pouvoir vous affirmer qu'il ne visitera pas notre pays. Tenez, voici ce qui démontre péremptoirement ce que j'avance.

Et le bonhomme mit sous mes yeux une suite de figures bizarres et de signes mystérieux, qu'il commenta avec gravité. Vous pensez bien que je n'entrai pas en discussion avec lui. Il ne faut pas contrarier les astrologues, alors surtout qu'ils nous apprennent de bonnes nouvelles et daignent manifester des sentiments de commisération humaine.

MARCEL THÉAUX.

Le Directeur-Gérant : E. SCHAFFHAUSER

40 896. — Paris. Imprimerie générale LAHURE, 9, rue de Fleurus.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

ET REPRISES

Charlotte Corday. — De temps en temps surgissent à l'horizon parisien des reprises qui font plus parler d'elles, provoquent plus d'attente et plus de curieuse sollicitude dans les milieux demi-mondains, demi-littéraires, que des pièces nouvelles importantes — sans qu'on puisse dire au juste à quoi tient ce prestige, ni affirmer raisonnablement qu'il soit justié .

C'est le cas, disons-le tout de suite pour cette *Charlotte Corday* de Ponsard, qui n'a pas encore revu le jour à l'heure où j'écris ces lignes et qui, cependant, a depuis plusieurs semaines acquis un regain d'actualité telle, qu'il n'est pas possible que je n'en parle pas.

A dire vrai, ce drame a assez de prix pour que l'été de la Saint-Martin, que sera pour lui la saison théâtrale de cette année, ne fasse pas pousser des cris d'étonnement et pour que ses admirateurs n'aient pas trop l'air d'accomplir un paradoxe en applaudissant à l'idée de sa résurrection. Toutefois l'intérêt qui s'y attache procède moins de sa valeur dramatique que de l'attrait un peu mystérieux de l'événement qu'il met en scène, — l'histoire semble n'avoir pas encore le temps de cesser d'en être surprise et émue de Charlotte Corday, — attrait auquel il faut ajouter, pour une bonne part, le souvenir des luttes artistiques qui marquèrent l'apparition du chef-d'œuvre de François Ponsard.

C'est donc à cette double péripétie de l'histoire et de l'histoire littéraire qu'il faut s'arrêter pour comprendre qu'après cent ans le nom de Charlotte Corday, et qu'après cinquante ans le nom de Ponsard éveillent un écho troublé ou intéressé.

Charlotte Corday était, s'il faut en croire une tradition qu'elle-même à plusieurs reprises prit soin de confirmer, une descendante de Corneille. Est-ce cet atavisme qui créa en elle une âme d'héroïsme et de sacrifice grandiose? Ce furent aussi les préceptes sévères et élevés de Plutarque et de ce Senèque en les écrits duquel des splendeurs de sagesse simple se mêlent parfois de tant d'orgueil déployé, qu'on comprend jusqu'à un certain point que Nietsche l'ait appelé « le Toréador de la vertu ». Pour compléter ce caractère de Charlotte, pureté et profondeur antiques que la tempête de 1793 mit à nu et à vif, il ne faut pas oublier de citer les influences qu'eut sur elle la lecture de Jean-Jacques Rousseau et des philosophes du XVIII[e] siècle. Ces grands sceptiques ôtèrent en quelque sorte toute borne, tout frein à cette nature pleine du besoin de la justice et de la liberté. Bref, l'action de ses différents maîtres spirituels la façonna de telle sorte que, dans toute l'histoire universelle, elle ne vit plus que la figure de Judith....

Au milieu de ce tumultueux règne de la Terreur, dont des vagues venaient assaillir et secouer la tranquillité de cette docte et benoîte cité de Caen, où sa famille — noblesse pauvre — vivait confinée, son idée grandit et se fortifia de silence et de solitude : délivrer sa patrie des tyrans qui souillaient la liberté et faisaient maudire la République, qui en étaient la honte et le mal, et parmi eux, le plus affreux de tous, à ses yeux, le monstre : Marat.

« L'Ami du Peuple » était alors malade. Un de ses collègues des Jacobins était allé le voir, et il rapporta au club un bulletin de santé dont l'emphase donne une idée du culte et de l'admiration professés par ses compagnons pour l'homme qui occupait alors ses loisirs forcés de valétudinaire à dresser des listes de proscription : « L'excès du patriotisme renfermé dans un trop petit corps l'épuise et le tue! »

Le 13 juillet, on apporta à Marat un billet signé d'un nom inconnu : Charlotte Corday : « J'arrive de Caen.... Je me présenterai chez vous vers une heure; ayez la bonté de me

recevoir; je vous mettrai à même de rendre un grand service à la France. »

Marat laissa sans réponse la missive de la jeune fille. Celle-ci revint à la charge. « Je vous ai écrit ce matin, Marat; avez-vous reçu ma lettre? Je vous le répète, j'arrive de Caen, j'ai à vous révéler des secrets importants pour la République.... »

Elle était depuis deux jours à Paris. Trompant les siens, elle s'était échappée de Caen. Elle avait hâte d'accomplir son œuvre. Le 14 juillet, elle fut enfin admise auprès du tribun, intrigué par son insistance....

Veut-on savoir comment se passèrent exactement les choses? La recherche moderne, beaucoup plus savante — on ne l'ignore pas — sur les événements historiques que les propres contemporains de ces événements, permet de reconstituer minute par minute l'aventure « dramatisée » par Ponsard. Aussi bien, mes lecteurs auront peut-être quelque curiosité de savoir la version rigoureusement vraie, quand ce ne serait que pour chercher dans quelles proportions l'honorable rival de Victor Hugo a obéi à la tradition des faits.

... En descendant de voiture, Charlotte pénétra sous la porte cintrée, ouverte entre deux boutiques, de la maison où l'Ami du Peuple avait un appartement au loyer annuel de 450 francs. S'il est permis d'ouvrir déjà une parenthèse, je dirai que, cette maison, que bien des Parisiens ont pu voir, puisqu'elle ne fut démolie qu'en 1876, paraissant sans doute trop simple à l'imagination populaire, on désignait couramment sous le nom de maison de Marat un immeuble plus beau, orné d'une tourelle, et qui faisait le coin de la rue du Paon. Passons sur cette coquetterie de la légende, et suivons Charlotte dans le vestibule peu somptueux où elle s'est engagée, vêtue d'un déshabillé moucheté, coiffée d'un chapeau à haute forme orné d'une cocarde noire et de trois cordons verts....

La concierge n'est pas dans sa loge, et pour cause : la femme Marie-Barbe Aubin était employée par Marat au pliage de son journal, l'*Ami du Peuple*, et justement ce jour-là elle vaquait à cette occupation; l'histoire ne nous en dit rien de plus, sinon qu'elle avait un œil de verre.

Charlotte gravit l'escalier de pierre à rampe en fer forgé et agite la sonnette dont le « cordon » est une tringle de fer. La

bonne, Jeanne Maréchal, ouvre la porte. Elle était en train — qu'on juge si l'histoire sait se documenter, quand elle s'y met — de préparer une singulière potion ordonnée à Marat : de la terre glaise délayée dans une carafe d'eau d'amandes. Dans l'antichambre, Charlotte se trouva en présence d'une deuxième femme, la citoyenne Catherine Evrard, sœur de cette Simonne Evrard que le farouche conventionnel avait épousée « à la lumière du soleil, par un beau jour de printemps », sous la bénédiction directe de l'Être Suprême.

Aux premières paroles de Charlotte Corday, on répondit par une fin de non-recevoir; elle insista; les refus d'introduction se firent plus aigres. Au bruit croissant des voix, Simonne Evrard, la maîtresse de céans, apparut. Lorsqu'elle sut que la jeune fille était la visiteuse déjà éconduite le matin, elle alla s'informer auprès de Marat s'il consentait à lui donner satisfaction. Marat prenait un bain dans une petite chambre carrelée affectée à cet usage. Ce cabinet était si exigu que six personnes même debout et serrées l'une contre l'autre auraient eu peine à y tenir. M. G. Lenôtre donne des renseignements précis sur cette chambre tragique : « Elle était tapissée d'un papier représentant de grandes colonnes posées sur un fond blanchâtre. Une carte de la France, divisée en départements, pendait au mur; auprès de cette carte étaient accrochés deux pistolets surmontés de cette inscription : « LA MORT ».

Marat consentit à recevoir séance tenante Charlotte. Ce ne fut pas sans une impression instinctive de méfiance, elle l'avoua depuis, que Simonne, après avoir guidé la jeune femme à travers la salle à manger, lui ouvrit la porte du cabinet de bains, et referma cette porte sur elle.

Simonne entrait à peine dans la cuisine qu'elle entendit le bruit d'un « sanglot rauque », comme un grognement lugubre. Elle accourut. Marat lui cria : « A moi! ma bonne amie », et à peine avait-il prononcé ces paroles que sa tête retomba sur la tablette de sa baignoire dont l'eau semblait brusquement s'être changée en sang. Un jet de sang énorme, « gros comme le pouce », jaillissait de la poitrine nue de la victime et déjà une rigole pourpre atteignait la porte. Le couteau était posé sur la tablette de la baignoire parmi des journaux et des

papiers saignants, et celle qui avait frappé se tenait debout, immobile et pâle, près de la fenêtre....

Tel est — enrichi des détails d'une reconstitution minutieuse où je me suis peut-être trop volontiers attardé — le fait brutal qui eut tant de causes et tant de conséquences, à l'évocation duquel David mouvementa quelque peu sa classique et calme correction, et Ponsard oublia parfois, fort heureusement pour ses relations avec la postérité, qu'il était l'ennemi en titre des romantiques.

L'ordonnance de l'œuvre ne dérange guère la vérité historique; elle est sobre, nette, et constitue ce qu'on pourrait appeler un cadre fort convenable de sublime; les passions des personnages donnent prétexte aux plus beaux développements; leurs conflits et leurs chocs font ce qu'il faut pour émouvoir; l'ensemble est assez beau pour qu'on ne sache pas dire pourquoi il n'est pas très beau.

Le premier acte nous montre — nous montrera — le salon de Mme Roland. Les principales personnalités girondines : Louvet, Buzot, Vergniaud, Barbaroux, y parlent de leurs idées, de leurs espoirs. Ils repoussent les avances de Danton; c'est la guerre entre les deux fractions de la Convention. Au second acte, nous voyons Charlotte, que les préoccupations politiques et morales arrachent peu à peu, avec de plus en plus d'exigence, à la pacifique existence rustique. La résolution de délivrer la Terre de Marat s'attache à elle.

Au commencement du quatrième acte, Ponsard a mis une scène douce et brève qui se pose comme une fleur sur les sinistres événements qui vont se dérouler. Dans le jardin du Palais ci-devant Royal, Charlotte, en attendant que l'heure sonne d'aller trouver Marat, caresse et fait reposer sur ses genoux un enfant qui vient à elle.

> Chose étrange! toujours les enfants vont à moi...
> ... Qui croirait qu'exerçant sur l'enfance un tel charme
> Je m'apprête à tuer un homme avec cette arme!

La scène se transporte chez Marat, où a lieu entre le san guinaire jacobin, Robespierre et Danton, une grande conversation politique sur l'avenir de la République. C'est à la suite de cette scène que Marat, qui nous est montré comme aspirant

à la dictature, est frappé. Au dernier tableau, avant le supplice, Charlotte Corday a, avec Danton, venu dans son cachot, un entretien qui aboutit à constater que le meurtre, même politique, est toujours inutile et coupable.

Voilà l'œuvre que le Théâtre-Français, sous la direction d'Arsène Houssaye, fit représenter sous la deuxième république.

Ce ne fut pas sans peine.... Qu'on en juge. D'abord, à la première proposition que lui fit Houssaye de monter sa nouvelle pièce, Ponsard, que l'administrateur-poète dénicha à grand'peine dans son petit appartement de la rue des Beaux-Arts, refusa net. Il avait promis déjà à la Porte-Saint-Martin et à l'Odéon : son ami, l'illustre Bocage, y avait la promesse d'un rôle important. Houssaye parvint à décider Ponsard en promettant d'engager Bocage et en faisant miroiter aux yeux de l'auteur le succès que ne manquerait pas d'obtenir une Charlotte Corday, incarnée en Mlle Rachel : la tragédienne mourait en effet d'envie d'interpréter « l'Ange de l'assassinat ». Ponsard, vaincu par cette perspective, dit à la fin : « Prenez mon drame, lisez-le et jouez-le, si vous le trouvez digne de la maison de Corneille ». Il avait raison, écrivit depuis Arsène Houssaye, de dire la « maison de Corneille », car, plus tard, la maison de Molière lui refusa ses comédies.

Ce n'était rien encore; il fallait vaincre les hésitations du ministre M. Ferdinand Barrot. Les objections, surtout politiques, de ce haut fonctionnaire ne résistèrent pas à une lecture de la pièce, qu'il eut l'amabilité de provoquer chez lui après un déjeuner exquis et où « l'esprit courut sur la nappe ». Mais voilà bien d'une autre affaire : Rachel qui avait été la cheville ouvrière de tous ces efforts, Rachel par qui et pour qui les premières démarches avaient été entreprises, ne voulut plus du rôle. L'âme peu républicaine de la déclamatrice de la Marseillaise répugna à se trouver mêlée à ce milieu farouchement révolutionnaire, et, de plus, l'actrice jugea — ne fut-ce point sagesse! — que son talent classique ne convenait point à ce rôle de « folle ». Elle avait peur, disait-elle, qu'on ne lui criât du parterre : « Va donc chercher ton peplum! » Le rôle fut donné à Mlle Judith, qui devait y déployer du reste une grande intensité de vie, à défaut d'ampleur.

Cependant la politique se mêla à l'affaire et *Charlotte Corday*

manqua bien de ne pas voir encore le feu de la rampe. Le prince président fit tous ses efforts pour qu'on en fît cesser les répétitions, sans oser aller jusqu'à faire acte d'autorité, pour interdire cette pièce de Révolution. A l'assemblée nationale, où les réactionnaires parlaient plus haut que les républicains, on s'inquiétait beaucoup de la représentation : « Un peu plus, dit un contemporain, la question montait à la tribune ». Les journaux annonçaient déjà que la pièce ne serait pas représentée.

C'est Victor Hugo qui vint tout arranger. Il ne garda pas rancune à Ponsard d'être « l'homme de talent avec lequel on essayait de saper son génie ». Le grand poète prit à cœur la cause de son adversaire, par générosité agrémentée d'un peu de coquetterie artistique. Il vit des royalistes, vit des révolutionnaires, vit des ministres, applanit les difficultés, enleva les obstacles : la première de *Charlotte Corday* ajouta à son mérite de galant homme, sans rien ôter à sa gloire....

Ces luttes sont à présent bien effacées et bien lointaines, et le drame de 1848 ne suscitera pas en 1899 les orages du début, mais il est certain que l'écho de ces tumultes politico-littéraires d'antan donnent à l'œuvre un lustre qu'elle serait en peine de fournir par elle-même cette tragédie moyenne et normale née, il y a un demi-siècle, à l'ombre des *Burgraves* — qu'on ne reprend pas.

HENRI BARBUSSE.

L'Art de s'habiller

Voici l'automne qui vient mettre ses ors aux frondaisons des arbres : le soleil, après les avoir semés avec profusion, atténue l'éclat de ses rayons et donne à l'ensemble de la nature cette tonalité sobre et harmonieuse qui repose l'œil aveuglé par les torrents lumineux qu'il a versés sans compter pendant des semaines et des mois.

Comme par un mouvement réflexe, la femme, dont l'esprit d'assimilation est notoire, la femme, disons-nous, subit machinalement cette ambiance et harmonise, sans coup férir, son esthétique avec celle du temps. C'est un changement à vue : de brillantes et légères qu'elles étaient, les étoffes dont se parent nos mondaines deviennent plus denses, de teintes douces, de coupe moins fantaisiste.

Comment s'habillera-t-on cet automne? Pour répondre à cette question, nous sommes allés puiser nos indications à la meilleure source, c'est-à-dire chez Paquin, où nous avons été reçus par Mme Paquin elle-même, qui, au milieu du brouhaha et du va-et-vient qui emplissent la ruche de la rue de la Paix, a bien voulu, avec sa bonne grâce et son remarquable esprit de synthèse, nous édifier à ce sujet.

Nous voici revenu aux tissus plus lourds, d'ou nécessité d'un changement presque radical dans la façon des costumes; une tendance à la simplicité s'impose avec les draps, les serges. Les jupes ne sont plus si indiscrètement collantes. Le succès de la jupe à plis, retenus par des piqûres à la taille et s'évasant plus bas, est certainement assuré, car rien de plus gracieux, de plus seyant, ne pourra retenir la faveur de nos Parisiennes; les taffetas glacés sont également très portés : de teintes très claires, garnis de tulle, de broderies de perles, ces taffetas sont du plus ravissant effet pour robes de soirées.

Il est indispensable pour la mise en valeur de la nouvelle jupe que les dessous soient de coupe, de façon irréprochable. Le jupon-corset de la maison Charavel, 41, rue Saint-Augustin, et les dessous si luxueux innovés cette saison, s'imposent à toute mondaine d'élégance impeccable.

Les théâtres ont fait leur réouverture : c'est dire que vers minuit on ne pourrait trouver une place chez Prévost, boulevard Bonne-Nouvelle. En effet, Prévost est un des derniers endroits, sinon le seul, où l'on puisse passer une demi-heure après le théâtre en savourant un chocolat délicieux ou une odorante tasse de thé.

X...

YVES-JEAN-LAZARE MICHELET

FRAGMENTS D'UN JOURNAL INTIME

1849-1850

M. et Mme Michelet nous ont raconté eux-mêmes, dans le volume singulier, touchant et admirable, intitulé : *Lettres inédites de J. Michelet à Mlle Mialaret*, comment ils se connurent, comment naquit, entre cet homme de cinquante et un ans et cette jeune fille de vingt-trois ans, l'amour le plus enthousiaste, le plus passionné, le plus persévérant que nous offre l'histoire des gens de lettres. Jamais union intellectuelle et morale ne fut plus complète ni plus durable. Pendant vingt-cinq ans jamais ne se démentirent ni ne se ralentirent l'amour brûlant et anxieux, la sollicitude minutieuse et tendre jusqu'à la puérilité, l'adoration religieuse de Michelet pour la femme fragile, d'une sensibilité si vibrante, d'une intelligence si fine et si pénétrante, qui était devenue sa compagne, sa collaboratrice, le miroir de son esprit et de son âme, en qui il se retrouvait « tel qu'il voudrait être, et plus lui que lui-même ».

Il ne faut pas croire pourtant que cette union si parfaite se soit consommée sans orages, que l'harmonie se soit établie dès le premier jour entre ces deux êtres si bien faits pour se comprendre, mais si différents quand ils se rencontrèrent : l'un, véhément, immodéré, livré à toutes les tempêtes de l'enthousiasme intellectuel, à tous les emportements du cœur et des sens; l'autre, innocente, raisonnable, sérieuse, rendue réservée et craintive par la maladie, la souffrance et l'isolement. Ce sont les épreuves supportées en commun, douleurs

privées et catastrophes publiques, les sacrifices mutuels, qui ont peu à peu mis à l'unisson ces deux natures d'une originalité si particulière et si forte.

Les deux premières années de leur mariage furent marquées par deux crises décisives : la naissance et la mort de leur unique enfant en 1850; les persécutions politiques de 1851 qui enlevèrent à Michelet ses fonctions d'archiviste et de professeur, et le réduisirent à une gêne voisine de la misère. On sait avec quel courage il se retira dans la solitude près de Nantes, y acheva sa *Révolution*, puis, sous l'inspiration de sa femme, qui avait été son refuge et sa force dans ces jours de détresse, trouva dans les études d'histoire naturelle, une merveilleuse diversion aux amertumes de la politique et de l'histoire, un renouveau de jeunesse, une source magique de vie, de fortune et de gloire. On ignore par contre le douloureux drame domestique de 1850, moment décisif dans la vie intime de M. et Mme Michelet. Nous pouvons en reconstituer les traits essentiels avec les notes de leur journal intime. Il y a des épreuves qui unissent ou séparent à jamais. C'est dans les larmes et sur la tombe de leur enfant que M. et Mme Michelet fondèrent l'unité de leur vie morale et religieuse.

Leur mariage avait été célébré le 12 mars 1849. Michelet avait abandonné la rue des Postes où il habitait avec ses enfants, son vieil oncle Narcisse, et le vieux M. Dumesnil, père de son gendre, pour s'établir aux Ternes, route de Villiers, 45, presque à la campagne. Il écrivait le 26 mars à sa tante, Mlle Millet, qu'il aimait comme une mère :

26 mars 1849.

Ma chère tante,

Je suis marié et établi dans ma nouvelle maison, hors de Paris, mais à la porte. Cette situation, plus solitaire, qui me délivre d'une foule de visites inutiles, me sera très favorable dans mes travaux.

J'ai eu, comme je vous l'ai dit, ce rare avantage, de trouver une personne, formée entièrement par mes idées, par mes livres, par mon enseignement, et, qui, ayant en moi toute sa vie intellectuelle, se trouve le plus utile auxiliaire que je puisse avoir jamais. Laborieuse au plus haut degré, pleine d'ordre et d'économie, aimant les occupations domestiques autant que l'étude, très capable de surveiller, et, au besoin, de tout faire.

Vous savez ce que vaut une femme dans une maison, quand elle a ce caractère. Il se trouve ici, de plus, que cette ménagère excellente

peut être à certaines heures un secrétaire admirable, à qui il suffit d'un mot, et qui peut réaliser, seule, les choses les plus difficiles.

Ne croyez pas que mon attachement ne me laisse voir que les bons côtés de la situation. Ma femme en a deux, qui seraient embarrassants avec toute autre personne. Elle est fort *jeune* et fort *maladive*, je crains extrêmement que cette vie si chère ne s'éteigne dans mes mains. Sa précocité extraordinaire, son caractère triste et doux, cette perfection même en toute chose qui est si peu naturelle, ne promettent pas une longue vie.

On pense qu'elle mourrait, si elle avait un enfant.

Je vous ai dit ma situation tout entière, mon bonheur et mes inquiétudes.

Pour le présent, tout va à merveille. Je n'ai jamais tant travaillé. Ma santé est excellente.

Votre fils et neveu,

J. MICHELET.

La santé de Mlle Mialaret n'était pas seulement pour Michelet un sujet de cruelles inquiétudes; elle ajoutait quelque chose de plus exceptionnel encore à ce mariage déjà paradoxal entre un cinquantenaire dont l'âge n'avait éteint aucune des ardeurs, et cette jeune fille émue d'abord d'une passion tout intellectuelle. Quelques passages du journal qu'ils ont écrit ensemble, datés du lendemain de leur mariage, nous disent ce que fut cette union d'âmes :

Voici d'abord quelques lignes de Michelet, d'une étrange intensité de sentiment :

Versailles, 13 *mai*. — Notre visite, très courte, au parc, n'en fut que plus solennelle. Je la conduisis sur la plate-forme, lui montrai de là l'ensemble de cette grande chose, les escaliers gigantesques, surtout la majestueuse terrasse de l'Orangerie, devant la pièce d'eau des Suisses couronnée de bois sombres. La retraite battait au loin; on entendait finir les derniers bruits de la ville. Rien n'était plus mélancolique, mais rien plus grand, plus digne de cette grande circonstance, de l'inauguration d'une union éternelle, du contrat de deux volontés. Elle entrevit le jardin du Roi, s'arrêta un peu devant l'Andromède qui jamais ne m'avait paru plus charmante et plus sensible. Elle goûtait la majesté de ce grand parc, sérieux, mais qui, tout dépouillé qu'il fût par l'hiver, ne semblait nullement triste. Ces grands arbres, dans leur longévité, semblaient rajeunir, sur son passage, de cette apparition d'amour. Au dîner, la passion eut une prise si vive sur moi, que toutes mes facultés étaient suspendues; je la regardais, rien de plus; je ne pouvais parler, ni manger.... Et maintenant, à deux pas de moi, elle dort encore sur son lit virginal, douce et calme comme un petit enfant[1].

1. Cette dernière phrase a été écrite par Mme Michelet.

Mme Michelet a dit à la fin du volume des *Lettres intimes* avec quelle délicatesse Michelet sut ménager la *fleur fragile* qui lui était confiée.

En prenant possession de notre désert, il nous sembla si doux de n'avoir désormais qu'un seul foyer, que nous y vécûmes six mois, tout près l'un de l'autre, dans le travail et la sagesse, comme deux purs esprits.

Mais cette sagesse avait à lutter chez lui contre les élans tumultueux d'un cœur insatiable. Nous lisons dans un fragment du mois de mars :

Je me jetai dans ses bras, je la pressai, ma chère enfant, contre ma poitrine haletante et l'inondai des plus pures et des plus brûlantes larmes qui jamais, je pense, aient été versées en ce monde. Un peu plus, j'aurais défailli, oppressé à la fois de tant de sentiments divers. L'impossibilité de les exprimer épuisa mes forces, et sécha mes larmes, me laissa triste un moment.... O barrière des cœurs, comment te franchir? Elle était là, elle m'aimait. Et moi, de toutes mes puissances, je me précipitais vers elle; quelque chose était entre nous. Je l'eusse possédée, que cette barrière, reculée un peu plus loin, n'eût pas encore disparu. Grand et terrible mystère! qui reste au fond de l'amour, au fond du bonheur.

C'est le cri du poète :

Oh! bien malheureuses les âmes!
Elles ne se confondent jamais.
Elles ressemblent à des flammes
Ardentes sous un verre épais.

A ce cri de détresse la jeune femme répondait, avec la foi que lui donnait sa pure tendresse :

Dieu a voulu que l'homme puisât ailleurs que dans une satisfaction commune à tous les êtres vivants la vraie flamme des cœurs, le saint lien des âmes. Ce qui fait la légitimité, le caractère divin du mariage, ce n'est pas la bénédiction des prêtres, mais bien la fusion morale de deux êtres nés avec les mêmes aptitudes et les mêmes sympathies; c'est là aussi ce qui fait la durée et la solidité de nos sentiments.... Les attaches durables viennent de ce qui est seul durable : l'âme. Pour moi, je serais moins sûre d'aimer mon ami comme il le mérite, si Dieu m'avait mise dans une situation autre que celle où je me trouve. Peut-être lui-même serait-il moins confiant dans mon affection.

Certes il était confiant, et doux, et attentif.

Nos deux chambres, écrit-il, n'en faisaient qu'une; je laissais la porte ouverte, et de celle où j'écrivais, avant le lever, j'avais le bonheur de l'entendre dormir, respirer doucement, de l'entendre ensuite

se lever, aller, venir; jamais elle ne me dérangea. Au contraire, le bruit de ses pas m'avivait, me rafraîchissait le cœur, donnait parfois à ma pensée un charme de candeur, d'amour.

Et pourtant dans cette nature dominatrice, absorbante, exclusive, le sentiment de ce qui manquait à son bonheur le rendait souvent d'humeur inégale, triste, orageux et même injuste. Dès le 16 mars il écrit :

Ma chère mie, si fine et si tendre, avait le sentiment de toutes ces pensées sèches et tristes, qui me traversaient l'esprit, l'intelligence de la passion profondément exclusive qui souvent me rend injuste.... Elle entend l'herbe pousser sous la terre, et voit distinctement ce qui n'est pas même encore; combien plus, au fond de ce cœur transparent, limpide, qui est véritablement sa chose, qui est elle-même.... Le soir, elle m'enfonça la tristesse au cœur, disant : *qu'elle ne vivrait pas.* Moi aussi j'ai eu ces pressentiments, tant que je fus jeune. Et je vis encore, je suis plus vivant que jamais....

Nous retrouvons, dans le journal de Mme Michelet, la trace de ces orages, nés d'occasions futiles, et dont elle avait peine à démêler la cause profonde.

7 *avril* 1849. — Je rentre après avoir fait mes visites de noces. J'ai le cœur bien gros. Mon mari l'a peut-être aussi et pourtant c'est bien à tort. Jamais il ne fut plus aimé de moi. Cette jalousie qu'il manifeste après quelques jours de mariage et à laquelle je n'ai point voulu donner sujet me laisse bien des craintes pour l'avenir. Que faut-il que je fasse pour tranquilliser son âme? J'ai demandé la solitude la plus complète et j'y vivrai tant qu'il le voudra parce que ma détermination à cet égard a été réfléchie, et que je me suis senti la force de n'exister toujours que pour lui et nos études. Que Dieu récompense la pureté de mes intentions et de mes sentiments en nous donnant à tous les deux la paix.

Les orages trop fréquents brisent ou livrent le cœur à des angoisses trop cruelles. Ce n'est pas vivre que de boire sans cesse à une coupe aussi amère !

10 *avril* 1849. — Encore une nouvelle maladresse de ma part et une nouvelle séparation de cœur. J'ai dit avec étourderie un mot avec lequel je croyais simplement plaisanter, et il en a été blessé jusqu'au fond de l'âme.

Je suis allée dans son cabinet pour m'excuser et lui témoigner mon repentir. Il l'a accueilli extérieurement et puis m'a dit maintes paroles qui m'ont navré le cœur. Il était calme, presque doux et par cela même tout ce qu'il disait était plus pénétrant, plus douloureux pour moi. Je me suis sentie glacée et je n'ai pu rester davantage auprès de lui. Mon Dieu, je suis près du désespoir !

11 *avril, au matin.* — Je n'ai pu dîner hier, ni lui non plus. Nous étions tous les deux trop émus. Je voulais me contenir devant mon

oncle; une parole qu'il m'a adressée froidement m'a enlevé mon courage et j'ai pleuré. Il ne m'a donné aucun signe d'attention et s'est retiré avant la fin du repas. Je l'ai suivi presque aussitôt le visage baigné de larmes (je ne puis m'empêcher de pleurer encore en écrivant ceci). En me voyant ainsi désolée, il m'a prise dans ses bras et m'a dit de ne point m'attrister. Les sanglots me coupaient la voix, je n'ai pu parler. Après m'avoir embrassée, il s'est assis et a laissé échapper des paroles qui pèseront à jamais sur mon cœur. « Ce que tu as dit change bien des choses entre nous. » C'était trop me punir de ma faute involontaire, je voulais son pardon. Je me rapprochai du feu et mes regards cherchèrent son regard; ils l'obtinrent; alors je m'élançai vers lui et je protestai de mon innocence. Il parut me croire et m'aimer. Je fus en paradis, dans ce moment de réconciliation. Je m'assis à ses pieds et je posai ma tête sur ses genoux. Pour me distraire il me parla d'une infinité de choses étrangères à notre situation. Je lui sus gré de cette délicatesse. A sept heures et demie, mon oncle descendit.

12 *avril.* — Nous étions tous les deux gais ce matin. L'intimité régnait entre nous; l'orage d'hier semblait ne pas avoir laissé de traces, mais ce soir il est rentré triste et silencieux. Il s'est remis presque aussitôt à l'étude, tandis que les autres jours il me comblait de caresses et ne reprenait ses travaux qu'avec peine. Je sais bien que souvent il peut avoir des motifs de trouble et d'agitation sans que j'y sois mêlée. L'âme du véritable historien est faite d'émotion et de douleur; mais pourquoi n'en parlerait-il point?

Je suis associée d'avance à toutes ses idées et mon bonheur serait de penser, de sentir, de souffrir même avec lui.

Il est allé voir ses enfants ce matin et au retour il m'a dit qu'Adèle s'habituerait difficilement à son absence.

Je ne suis point égoïste et pourtant je serais profondément attristée s'il était vrai que le souvenir du passé, des tendresses de ceux qui sont aussi mes frères et sœur lui fît songer au présent avec amertume.

Ah! je sens que je l'aime et que mon amour grandira à mesure que je souffrirai par lui. De lui désormais dépendra le bonheur ou l'épreuve. Je ne saurais vivre ailleurs.

Le 14 *avril* 1849. — Hier encore mon mari n'est pas allé dans Paris, malgré qu'il fût beaucoup mieux que la veille. Nous avions encore besoin l'un de l'autre, de ce tête-à-tête où nous savons si bien nous dire les douces choses du cœur. Cependant, après une matinée des plus intimes, je l'ai trouvé triste. Il s'est assis près de la fenêtre, tandis que je cousais des franges à une couverture nouvellement achetée. Il y avait un moment qu'il n'avait parlé lorsqu'il me dit avec amertume : « Il est douloureux pour un historien qui tient tout un peuple dans sa main pour le faire agir ainsi qu'il vous plaît, de n'être pas roi ailleurs et de trouver des obstacles. » Cette réflexion était à mon adresse, je l'avais provoquée sans doute par quelque résistance légère, car je n'en fais jamais sur les points importants. Je voulais lui donner la sérénité par de tendres paroles, mais je n'en eus pas le loisir; un

affreux mal de dents me prit tout à coup et ne me laissa que vers quatre heures du soir. Dans cette douloureuse crise, malgré qu'elle fût toute physique, j'avais besoin de son affection, et je la lui demandais en m'appuyant sur son épaule ou sur son visage beaucoup plus frais que le mien. Il parut alors tout oublier et, dès que je fus plus calme, il me proposa une petite promenade sur notre charmante route de Villiers.

« Semaine fort orageuse, écrit-il de son côté dans son journal ; j'admirai sa patience, son égalité d'humeur, si touchante chez une personne nerveuse au plus haut degré, aimée d'ailleurs, un peu gâtée ; en quoi elle abuse si peu. »

Avec tant de bonne volonté de part et d'autre et tant d'amour, l'harmonie devait chaque jour devenir plus complète. Il a le bonheur de la voir s'épanouir avec le printemps.

26 *mai* 1849. — Je me suis mis aux pieds de l'enfant, pour la prier d'être et de vivre, de revenir à la nature ; je lui ai donné pour médecin moral et physique un mari très tendre... le seul, vraiment, dont je puisse garantir le cœur.

Et j'ai l'extrême bonheur de voir une métamorphose étrange et soudaine : son cœur a molli, sa tête a penché, elle s'est retrouvée femme et faible ; mon diamant est redevenu ce qu'il devait être, une fleur. Grâces soient rendues à Dieu !

Je désire profondément, pour elle autant que pour moi, qu'elle ne fleurisse pas seulement près de moi, — mais s'associe à moi — qu'elle vive peu à peu d'une grande vie. Je le désire pour elle, dis-je, parce que je crois profondément, et tout intérêt à part, que son harmonie est en moi. La passion pouvait être ailleurs aussi, sans nul doute ; l'harmonie est en moi seul. Pourquoi? parce qu'en moi se trouve ce dont sa jeune vie a besoin : la continuité, *la variété d'un mouvement fécond.*

Fécond pour elle, par la maternité! un enfant est une longue carrière de sentiments et d'idées. Et pourtant....

Fécond par l'étude et la pensée. Elle est, je le crois, à la fois ardente et persévérante. Si elle l'a montré, dans le vide du vieux mysticisme, où l'âme, n'ayant rien à moudre, se moud elle-même, que sera-ce dans une voie où elle trouvera sous ses pas l'inépuisable trésor du Dieu sans fond de la Nature, la richesse illimitée de la pensée moderne....

Michelet touchait là un autre point sur lequel il pouvait naître en eux quelque désharmonie. Mlle Mialaret avait été élevée sous de fortes influences religieuses, elle avait failli un moment chércher dans le couvent un refuge contre ses agitations intérieures. Son passage dans un couvent de Bayonne et la fréquentation de quelques ecclésiastiques lui avaient ouvert les yeux sur les vices de l'institution monastique et de

la discipline catholique; mais elle gardait un fond de mysticisme et d'attachement à la vieille église. Elle n'avait pas renoncé sans douleur à lui demander la consécration de son mariage; et dans les premiers temps qui suivirent, elle allait encore à la messe. Elle parlait sans cesse à son mari de ses incertitudes, de ses fluctuations religieuses.

Le soir, lisons-nous dans le journal du 26 avril, conversation religieuse, où sa jeune âme, sérieuse et tendre, parut tout entière. Elle me parla de son père, de ses propres tendances religieuses, de la difficulté qu'il y a à marcher par une voie si étroite, comme sur le tranchant du rasoir, entre le passé et l'avenir.

Le 27, il revient sur ce combat de deux esprits qui se livre en elle :

Je voudrais ne rien ôter à son cœur, mais l'étendre, sans diminuer sa force, la placer dans un point de vue supérieur, équitable et bienveillant.

Dans un voyage qu'ils firent en Belgique au mois d'août et dont Mme Michelet a écrit la relation au jour le jour, nous retrouvons à chaque pas la trace de ces troubles de pensée et de conscience. Nous la voyons écoutant au béguinage de Gand les chants des femmes à l'office du soir :

J'étais attendrie de les entendre et satisfaite de prier avec elles. Mon ami, qui sent si bien tout ce qui est du cœur, priait aussi avec nous, et je lui en sus bon gré. Dans les choses de religion et de sentiment, je désire n'avoir avec lui qu'un même cœur et une même foi.

Situation singulière que la leur! Elle, souffrant de s'arracher à l'Église et pourtant pleine de doutes sur Dieu même et sur l'âme; lui, résolument hostile au catholicisme, au christianisme même, mais homme de foi inébranlable, croyant trop en lui-même pour ne pas croire à l'âme.

29 *septembre*. — Elle m'exprima l'autre jour, avec tristesse, ses doutes sur l'immortalité. Cette foi est très forte en moi, à mesure que je vois s'en approcher l'expérience, à mesure que les grandes ombres du soir tombent du haut des monts, comme dit Virgile. Plus la vie est pleine, forte, ou du moins pleine d'efforts, et plus on s'affermira dans l'espérance qu'elle continuera au delà de ce monde.... Pour moi, l'unité de la personne ne m'apparaissant dans aucune de nos fonctions, je suis porté à croire que cette unité réside en une force, une cause, que j'appelle *âme*, et qui continue de vie en vie. Et quand même un tel être n'existerait pas de nature, il faudrait encore que, d'acte et de volonté,

Dieu le fît exister, le conservât durable pour réparer l'injustice du monde dans un monde suivant. Sinon, Dieu est injuste....

Aujourd'hui, nous causâmes religion, et j'abordai le sujet de la prière, et de la prière formulée, et de la prière improvisée, variée selon les besoins de chaque jour. Rien ne me serait plus doux que de m'unir avec elle dans la pensée de Dieu.

La veille, elle écrivait dans son journal :

Pour mon mari. Je me suis levée ce matin le cœur comblé de tristesse, incapable de tout, ne cherchant qu'à m'absorber dans ma souffrance! Et pourtant rien ne m'était advenu de nouveau, mon bonheur me restait tout entier. Pourquoi donc alors être triste? Je ne le sais moi-même qu'après avoir réfléchi sur la vie que j'ai eue pendant vingt ans. Toujours la douleur et les tempêtes; rarement avant mon mariage j'avais une éclaircie dans mon ciel orageux. Est-il étonnant qu'aujourd'hui encore j'en ressente les dernières rumeurs! Comme la mer après une nuit d'orage, je reste émue et troublée au moindre souffle. Oh! que mon âme se fortifie, maintenant que je suis dans la voie de Dieu. Va, mon âme, et, puisque tu es faible encore, marche sans regarder en arrière. Sois ferme dans les luttes que se livrent encore ton passé et ton présent. Il faut que je pleure, et les larmes peuvent me soulager, mais non que je perde courage. Cette épreuve vient de Dieu. Quand les révolutions de l'Europe commençaient, j'ai senti naître celle de ma foi. Tous ont l'espoir dans la résurrection du monde. Eh bien! pourquoi ne pas l'espérer pour mon âme? Mais pour arriver à cette foi simple et forte qui me rendra la vie et le repos, cher ami, il faut que tu me tendes la main et que nous marchions ensemble. Avec toi, je ne craindrai plus; je pénétrerai toujours plus avant dans la grande lumière de la vérité. Fais cela pour ta femme et ta fille, à la fois; mon amour pour toi s'agrandira de ton dévouement.

L'accord profond, définitif, de leur cœur, de leur être tout entier, auquel aspiraient avec angoisse ces âmes orageuses, leur fut donné par la crise qui marqua pour eux la période d'octobre 1849 à octobre 1850, par la naissance, la brève existence et la mort de leur fils.

Le 3 septembre 1849, jour anniversaire de la mort de M. Mialaret, fut une date solennelle dans leur vie, la véritable date de leur mariage. On lit à cette date dans le journal :

Le même jour, j'eus le même bonheur dans les choses de l'esprit. Elle me demanda un plan, une leçon, pour une chose qu'elle écrivait. Le directeur des directeurs, du reste, qui précéda tous les autres en ceci, celui auquel je ne puis rien envier, c'est son père, ce père tant aimé de moi, qui pourtant ne l'ai point connu. Son portrait m'a porté bonheur. La douce impression de le voir a complété l'harmonie de sa fille, a achevé de détendre son aimable organisation, toute do-

minée par le moral.... Certes, il m'aimerait aussi, s'il avait su avec quelle extrême tendresse j'ai ménagé *sa princesse*....

Sur l'enveloppe du journal d'octobre je lis ces lignes tracées le 2 juillet 1850 :

C'est alors que j'eus le plus grand bonheur de ma vie, *ma couronne et ma récompense*. Elle était dans un état de cœur bien pur, et très digne de concevoir. Elle disait, 1er octobre au soir : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur, et à mon mari ». J'écrivais le commencement du tome IV (de la *Révolution*) seconde partie (nov. 92. *Le monde se donne à la France*). J'étais du jury et le 15 octobre je rédigeai la demande en grâce pour le condamné Pigeon[1]. « Que ces deux choses te servent, cher enfant, fils de la Grâce ! puisses-tu rendre ta mère heureuse ! puisses-tu servir la France, le monde, et vivre selon le cœur de Dieu. »

Je me contente désormais de donner des fragments du journal de M. et de Mme Michelet. Ils s'expliqueront d'eux-mêmes. On voudrait tout transcrire; mais je ne puis ici donner que l'essentiel.

JOURNAL DE MADAME MICHELET.

Mars 1850. — Cher petit, qui n'es pas né encore, mais que je sens vivre en moi, qui seras-tu, quelles seront tes destinées ? Si mes vœux, mes pensées, mes désirs pour toi, laissaient dès mon sein une trace dans ton cœur, influaient sur ton âme, si pure, si semblable à Dieu, je ne t'interrogerais pas, car je te saurais d'avance, sachant le père dont je te veux l'image. Mais tu viendras au monde avec deux mélanges; ta mère aussi laissera son empreinte. Hélas ! ce ne sera pas la meilleure. Battue des orages pendant de longues années, seule pour former mon âme, j'ai senti bien souvent ce qui lui manque pour qu'elle soit grande et forte. Le malheur m'abat, je suis craintive, parfois pusillanime. Jamais encore je n'ai su avoir un vrai courage. Défauts d'éducation, travers d'une imagination impressionnable et d'un esprit pas assez agrandi. Par ces côtés, ne me ressemble pas, mon enfant, car tu viens au temps des grandes luttes, et des grands sacrifices. Prends la force, le noble, l'héroïque cœur de ton père, ne garde de moi que mon amour pour lui. Mais je te sens tressaillir. Enfant! mes émotions seraient-elles déjà les tiennes? O Seigneur, merci mille fois d'avoir fait un temple de mon sein, de m'avoir donné une seconde âme toute pure, toute sainte avec laquelle je puisse monter vers vous et me sanctifier en vous ! Que je sois digne d'un tel bonheur ; que ma reconnaissance pour vous l'égale ! C'est là ce qui doit être la continuelle action de grâces de mon cœur heureux et ému....

1. Ouvrier de M. Delessert, qui, en état d'ivresse, avait commis un meurtre, croyant venger la mort d'un militaire, assassiné par un de ses chefs.

1er *mai* 1850. — Voilà plus de quinze jours que je n'ai plus écrit un seul mot de journal, à cause de mes maux de dents. Bien des choses se sont passées du 14 avril au 1er mai. Les feuilles se sont entièrement développées; les lilas vont fleurir. Ce n'est plus l'espérance, c'est presque la possession. En nous, en moi surtout, dans le coin religieux de mon âme, il y a eu du trouble, de l'agitation, des regards vers le passé, la crainte pour l'avenir. Sans que je l'aie voulu ou cherché, mon cœur est monté ardemment vers Dieu pour le prier et l'adorer. Profond sentiment de religion que depuis longtemps je n'avais ressenti. Larmes et soupirs, je confondais tout dans ma prière. Mais alors j'ai craint d'aller à Dieu, il m'a semblé que je n'en avais plus le droit depuis cette époque qui comptera à jamais dans ma vie, où, lisant au fond de la solitude les ouvrages de Rousseau (la *Profession de foi du Vicaire savoyard* surtout), Voltaire, Michelet (*le Prêtre* et *les Jésuites*), j'avais tout rejeté de mes croyances antérieures, et je m'étais fait une religion de l'incrédulité. Cela venait de la difficulté qu'il y a pour un jeune esprit, ardent, inquiet, et qui embrasse beaucoup d'idées à la fois, de choisir le bien en toute chose.

Je marchais sur une ligne étroite ayant de chaque côté un danger à craindre; pour l'éviter il fallait ne pas abandonner la crête aiguë et fatigante sur laquelle je posais mes pieds. Je ne le pus; et dès lors je devins subtile, je cherchai à trouver dans mes lectures différentes une négation de l'enseignement religieux que l'on m'avait donné. Cet état, pénible cependant pour mon cœur, dura quelques mois avec une force étonnante. Je voulais par instant me faire une nouvelle croyance raisonnable et selon Dieu; mais je n'en avais pas le pouvoir. Dès que j'ouvrais un livre religieux pour m'éclairer, je reprenais involontairement mon esprit critique et je tuais par là mes velléités de retour. J'avais une correspondance sérieuse avec M. Michelet, dans laquelle il tâchait d'élever mon âme, de lui faire prendre un grand essor. Ces lettres étaient pleines de religion; elles me pénétraient de recueillement pendant des semaines entières; mais elles ne dénouaient pas les nœuds de mon esprit. Comment l'auraient-elles pu d'ailleurs, puisque je ne lui en avais pas parlé. Les souffrances que j'eus à supporter dans les derniers mois de mon séjour à Vienne, m'empêchaient de continuer mes études. Je me sentis plus calme de cette abstinence, et je me souviens avoir eu bien des élans religieux dans notre station à Linz. De retour à Paris, trop préoccupée de l'amour que j'inspirais et que je ressentais moi-même, pour celui qui m'avait toujours soutenue par ses conseils et avait à certaines heures relevé mon courage, je ne pensai guère plus à toutes mes pensées antérieures. Je ne voulais que de la vie présente. Elle était douce et belle, même dans les orages!

Nous nous sommes mariés et l'harmonie est venue bien vite dans une union tellement assortie. J'ai senti le besoin de remercier Dieu de mon bonheur, et de cette magnifique nature qui pour moi semble le doubler; mais lorsque je me suis mise à genoux, mon cœur s'est serré; j'ai eu de nouveaux scrupules, et je me suis demandé si j'étais digne de la prière.

Mon mari a compris que j'étais triste de mon incertitude et il m'a noblement tendu la main pour me raffermir et me donner la foi avec l'espérance. Si quelqu'un peut faire la lumière dans mon âme, c'est bien lui; et pourtant oserai-je me l'avouer à moi-même? lorsqu'il parle de sa croyance, je suis toujours sur le point de lui dire : Mon ami, êtes-vous bien sûr de votre foi, n'avez-vous pas vous-même le doute? Ah ! si mettant la main sur votre conscience, vous me dites que le fruit de vos immenses études, que l'inspiration de votre cœur si noble, si pur, vous a appris la religion que vous pratiquez, je vous suivrai dans votre voie sans détourner la tête vers le passé. Seulement je vous dirai comme l'Inde dit à la nature: Arrête un peu, que je comprenne.

Depuis longtemps tu as atteint le sommet de la montagne et moi je n'en ai encore gravi que le pied. Ne demande donc pas que mon ascension soit rapide. Peut-être qu'il ne me serait pas donné de voir ainsi cette *terre promise* où tu as déjà établi le lieu de ton repos. Je me perdrais dans la route. Viens plutôt à moi qui suis ton enfant, enseigne-moi tous les sentiers qui peuvent conduire à ce lieu de paix et d'amour. Vois-tu, je voudrais être transformée en toi, afin que nous n'ayons pas seulement ensemble la vie de ce monde, mais celle de l'éternité. Si je sens qu'en toutes choses, nous ne sommes plus qu'un même esprit, une même âme, je ne serais plus aussi attristée par la pensée de la mort. Dieu ne pourra séparer deux êtres qu'il aura si bien unis.

7 *mai* 1850. — J'ai passé, comme à l'ordinaire, le milieu de la journée dans la solitude, ayant pour compagnons le travail et la réflexion qui bannissent l'ennui, et créent sans cesse pour mon esprit un monde nouveau. A trois heures, mon mari est rentré des Archives. Comme il voulait me surprendre, il a pris toutes les précautions pour éviter le bruit. Mais sa petite femme n'a pas été effrayée de la surprise. Elle est toujours sage avec ou sans témoins. Après avoir fait quelques tours dans notre petit jardin et parlé tout le temps de mon intéressante amie de Vienne (la princesse Cantacuzène), je suis venue me mettre avec mon ouvrage auprès du bureau de mon mari. Il m'a lu une de ses pensées sur le christianisme dont l'essentiel (pour moi) consiste dans cette opinion que le christianisme doit périr pour revivre. Cette lecture a donné lieu à une longue conversation dans laquelle j'ai demandé où se trouvait cette base fondamentale, cette pierre angulaire de la nouvelle religion, j'ai demandé aussi où était ce christianisme qui exclut le droit, la justice, et établit la grâce seule comme sauveur du genre humain. Il m'a répondu que saint Jean en avait déjà parlé et que saint Paul dans ses lettres l'affirmait avec une force étonnante. Une telle proposition viendrait-elle de Dieu ? Celui qui est juste avant tout établirait-il des élus et des réprouvés selon son bon plaisir, sans tenir compte de la bonne volonté, de la situation, des actes de chacun ? Mais ce serait une impiété de croire à une telle injustice; s'il en était ainsi, Dieu ne serait pas Dieu. Les hommes ont fait ce dogme ; je ne les accuse pas d'avoir pendant des siècles tenu sous le joug d'une pareille croyance tant de peuples à la fois; ils ont pu être sincères dans leur enseignement;

mais encore une fois Dieu n'est pour rien dans une telle institution.

Et je disais encore : « Mais comment savoir si la vérité n'est pas aussi pour lui (le clergé)? J'ignore s'il ne pense pas comme nous; je n'ai jamais entendu ses discussions sur des points aussi graves. Pour me persuader entièrement que le monde est à nous, il faudrait que j'entendisse ses opinions, pour savoir si elles sont logiques et conformes à celles que nous dicte à nous-mêmes la raison, intelligence souveraine de Dieu qui souvent est en nous. » Mon mari me répondait: « La dispute ne sert à rien, si ce n'est à rendre les ténèbres plus épaisses, et les hommes ennemis les uns des autres. Pour connaître où est la vérité, il faut savoir qui vit, qui fait les œuvres de Dieu. Est-ce le clergé, qui se dit Dieu lui-même et prétend faire des miracles ? Non; il est mort; depuis deux siècles, il est descendu au cercueil et ne bouge plus. Est-ce cette société des grands hommes qu'on dit les ennemis de Dieu, et qui pourtant révèlent les secrets de son ouvrage à l'humanité? Oui, ceux-là sont les vivants, les bien-aimés de Dieu; il leur a donné le don des miracles. »

J'étais émue de ses paroles parce qu'elles venaient d'un cœur vrai et religieux. Je lui ai dit alors: « Plus j'examine toutes les réponses que vous faites à mes questions, plus je trouve que la vérité vous appartient; mais lorsque je veux former un faisceau de tous ces rayons qui émanent de votre foi et m'en faire une vive et pure lumière qui me conduise dans ma route et me fasse trouver pour moi-même la science de Dieu, je me trouble, je me perds en efforts impuissants et je retombe sur la première borne du chemin. Par quoi donc arriverai-je à la lumière, et à la paix dont jouissent les vrais enfants de Dieu ? Est-ce par l'étude des auteurs sacrés ou de la nature? ou bien encore, verrai-je plus clair en descendant au fond de mon cœur? Ah! qui pourra résoudre cette question ! L'abîme est dans l'âme de chaque homme et lui-même en connaît rarement plus que la surface! »

Le soir après le dîner j'ai pris un plaisir extrême à lire avec lui la leçon de son Alfred[1]. J'étais attendrie en lisant les allusions qu'il fait à ses souffrances personnelles. S'il était en mon pouvoir de le consoler, de poser le baume sur sa blessure, avec quel dévouement, quelle amitié je lui ferais ce bien ! Mais il doute, il ne veut pas croire encore que mon mari et moi nous l'aimons avec un même cœur, une même sollicitude. Après s'être arrêté un moment sur sa douleur il s'est souvenu qu'il était un homme, qu'il aurait plus que tout autre le droit de faire entendre sa pensée, et il a pris son essor en se donnant à tous, en prenant en main la cause de l'humanité. Je l'ai suivi avec admiration dans cet élan, cette énergie puissante d'une âme jeune, ardente, passionnée. Il a dit telle parole, il a exprimé telle pensée que mon mari disait n'appartenir qu'à un homme de génie.

8 *mai*. — Ce matin j'ai voulu prendre quelques extraits de sa leçon pour les méditer à loisir. Ah ! si j'avais ces deux âmes auprès de moi, que de choses j'apprendrais par leur secours !

1. M. A. Dumesnil, qui remplaçait Michelet, son beau-père, au Collège de France.

Jeudi, 25 *juillet* 1850. — Sombre jour de pluie. Seigneur, ouvre mon cœur à la foi; je languis dans la tiédeur et ma vie en est diminuée. Qu'ils sont heureux ceux qui croient et marchent sereins dans leur voie, n'ayant aucune crainte de la mort et se sentant toujours prêts à paraître devant Dieu! Jamais je n'ai ressenti comme aujourd'hui le vide que laisse en moi l'absence du sentiment religieux; jamais aussi je n'en fus plus troublée. La nuit, au milieu de mes longues insomnies, et quand tout dort autour de moi, je me recueille et je cherche à prier; mais mon âme reste froide, elle a perdu sa dévotion! Qu'ai-je fait pour me voir tombée dans un pareil état? Ma vie est pure, remplie par le devoir; ma conscience me rend chaque jour un bon témoignage, mon cher compagnon est heureux avec moi. Ah! que je verse ici des larmes sur moi-même! Ces pleurs solitaires répandus sous le regard de Dieu, bien souvent m'ont rendu des forces; que ne peuvent ils me rendre aussi ce que j'ai perdu?

Chère petite âme de mon fils, toute-puissante dans ta pureté, viens en aide à ta mère! Une vie nouvelle doit commencer pour moi; il faut que je reprenne une foi forte et que nous en vivions tous deux. Je ne veux ni raisonner, ni critiquer; j'y perds la fraîcheur d'esprit qui me reste; à ce souffle brûlant et malsain je me suis desséchée, car j'y avais mis toute mon âme, espérant y trouver la lumière. Dieu sensible au cœur, voilà ce que je voudrais pour apaiser mes tourments. Bien souvent, je l'ai vu habiter en toi par de telles manifestations, cher ami! La foi dans l'amour!....Ne reste pas alors solitaire dans ton bonheur; appelle-moi dans tes bras, et que sous tes larmes (car tu en verses alors) je me nourrisse au moins quelques instants de ta grande foi: la foi en Dieu et en l'humanité!

26 *juillet, au soir*. — Ce qui me touche, ce n'est pas seulement de voir mon mari s'attacher tous les jours à moi davantage; mais de savoir qu'il s'occupe à ses instants de loisir de mon perfectionnement moral. Admise comme disciple à la communication de ses pensées et de ses travaux, j'ai encore le bonheur de recevoir de sa main le vrai pain de vie qu'ailleurs je ne trouvai jamais. Il le dépose avant de partir sur une page écrite dans un élan d'amour et de foi. Et pendant les longues heures de son absence je m'en nourris; j'en fais le cordial qui me soutiendra et me fera courageusement aborder la vie. Oui, cher ami, l'eau vive est au-dessous de la surface aride. Je le sens à l'émotion qui me pénètre en lisant tes feuilles. Celui qui a le don des larmes n'est pas disgracié de Dieu, n'a pas le droit de dire: « Je suis dans la sécheresse ». Cet état existerait-il d'ailleurs, je ne devrais point m'en alarmer. Puisque j'en souffre, c'est un acheminement vers un état meilleur.

Hier, dans notre conversation, tu as dit quelques mots qui ont renvoyé à mon esprit cet éclair de lumière: que l'homme n'est nullement responsable, même aux yeux de Dieu, d'un état qu'il subit, non par un effet de ses actes, mais par une cause supérieure à lui-même. Qu'elle vienne de la nature ou d'en haut, on peut l'ignorer; mais on n'en est pas moins, je crois, dans la bonne route. C'est là peut-être ce

qui réveille en nous le sentiment de la vie et nous rend propre à l'action.

Vivre, c'est agir. Celui qui ne sent pas ne vit pas.

Tout ce petit raisonnement que je viens de me faire me console et me tire de mon abattement. C'est à toi que je le dois, cher ami ; que le bien qu'il me fait soit ta récompense.

Le 2 juillet naissait le fils si impatiemment attendu. Mme Michelet écrivit elle-même, le 12 juillet, le récit de ses souffrances et de ses joies.

Vendredi, 12 juillet 1850. — Voilà dix jours d'écoulés depuis ma délivrance; sans la faiblesse et les vives douleurs qui ont accompagné mes couches, j'aurais déjà jeté quelques lignes sur le papier pour me rappeler à jamais ces moments solennels de ma vie, où mon enfant m'est apparu tout couvert de mon sang et meurtri comme je l'ai été moi-même. Horrible chose que les tortures de l'enfantement, que ces grandes luttes de la nature avec la faiblesse d'une femme pour amener un nouvel être à la lumière! Le souvenir de tout ce qu'il m'a fallu endurer me crispe encore, et je m'étonne d'avoir pu survivre à un tel déchirement! Cela est néanmoins; les forces me reviennent et la vie avec elles. Quel homme aurait pu supporter un pareil moment? Aucun, j'en suis sûre. Ils sont le chêne et nous le roseau; les maux nous accablent, et ne nous brisent pas. La présence d'esprit n'en est même qu'insensiblement altérée. Pour moi, je sais qu'au milieu de mes vives souffrances, je m'occupais du déjeuner qu'on allait donner au médecin; j'ordonnais le dîner, craignant que ma bonne, avec sa faible tête, vînt à s'imaginer que tout le monde devait à mon exemple garder la diète. Et si, dans les convulsions où me jetaient des douleurs imprévues, je donnais quelques signes de découragement, bientôt la pensée d'avoir impressionné péniblement mon mari me rendait sinon le sourire, du moins le calme de la résignation. Le sentiment très net du danger que courait mon enfant me revenait aussi et je n'hésitais pas à rappeler mes forces dès que je le pouvais, pour tenter un nouvel effort; mais épuisée avant l'heure par de violentes secousses, je retombais souvent sur mon lit sans avoir rien fait d'utile. Mon enfant restait toujours au passage, immobile, sans voix, suspendu entre la vie et la mort. La connaissance de ce qui se passait alors me faisait un mal immense, mais elle a bien profité à mon fils. Si j'eusse perdu la tête, comme cela arrive à tant d'autres femmes, mon enfant vivrait-il maintenant? La chose est douteuse. Il ne pouvait naître que par un grand et courageux effort. Je l'ai fait et Dieu m'a récompensée. A 4 heures moins un quart, je me suis assise frémissante pour le contempler et remercier Dieu! — La séance avait duré dix-sept heures, — c'était bien long.

Les paroles raisonnables du médecin m'avaient peu encouragée. Mon cher et tendre ami a fait beaucoup pour moi dans cette cruelle épreuve, car il m'a beaucoup aimée. A chaque instant, ses yeux se remplissaient de larmes, et je le voyais souffrir de ne pouvoir me soulager. Moi, je t'aimais aussi et, de tout mon cœur, je m'élançais vers toi pour

trouver un refuge dans ton sein. J'y cachais mes pleurs; j'y reprenais courage. Ah! qu'on ne me dise pas que la femme en veut à son mari dans ces instants de douleur. De quoi le trouverait-elle coupable d'ailleurs? Serait-ce de ce qu'à une heure sacrée il a mis en elle une double vie et l'a couronnée du beau titre de mère?

Et comment t'en aurais-je voulu de m'avoir donné ce gage à jamais précieux? J'ai failli y succomber et alors même je te chérissais. Tu dus le voir dans mon regard : que la vie eût tranché la vie, que l'enfant t'enlevât la mère, c'est ce qui pouvait bien arriver; je le sentais vaguement; mais mourir dans tes bras, y mourir adorée en te laissant mon image, cela me semblait encore du bonheur et je t'aimais toujours. Dieu m'a réservée pour toi et mon fils, je lui rends grâces et suis heureuse, car beaucoup d'espérances couvent dans mon cœur. Je les changerai en réalité. Tes conseils et ton amour m'élèvent et moi j'élèverai ton fils, je lui enseignerai Dieu, la patrie et son père. Déjà, il y a deux jours, j'ai appelé sur sa jeune tête les bénédictions d'en haut, et, l'âme émue, les yeux pleins de larmes, je l'ai bercé avec ce chant héroïque et saint : *Amour sacré de la patrie.*

JOURNAL DE M. MICHELET

Le 2 juillet naquit Yves-Jean-Lazare Michelet, noms symboliques dont son père nous apprend le sens.

Yves..., c'est elle en son père. Jean..., c'est elle en son éducation chrétienne, mêlée d'aspiration d'avenir. Lazare..., c'est elle en moi : l'histoire et la résurrection.

Que d'espérances il mit dans cet enfant, ce fils, « conçu de la grâce, et du moment du jury où j'ambitionnais de sauver un homme », en cette année 1850, marquée par trois choses : « un *cours* très pénible, de grande invention (éducation de la femme); un livre de combat intérieur où j'ai jugé le jugement de la Convention; enfin ma grande circonstance, mon fils! »

Quel malheur serait-ce si ce cher fruit du sein d'une femme accomplie, qui apporte un tel germe au monde, un enfant qui sort d'elle, béni de sa vertu et doué de sa grâce, venait à nous manquer? Ce serait un deuil, non seulement pour nous, mais pour ceux qui espèrent dans ce nom de Lazare. Sacré du nom de *résurrection*, il encouragera, en vivant, ces cœurs malades. Sa mort les découragerait.

Cette année, à défaut de voyage, j'en ai fait un inconnu à travers le temps. J'ai repris les sources de notre histoire populaire. Pauvres sources, sous quelles masses effroyables de mensonges, d'erreurs, de fausse et vaine histoire elles se trouvent ensevelies.... Elles subsistent pourtant, elles couvent sous terre, elles vivent, salutaires et fécondes! et elles donnent la vie! Combien j'en ai besoin, — *pour ce peuple*, abandonné de tous, ignorant de lui-même, dénué de tout souvenir, —

pour moi qui vais donnant toujours, qui ai besoin d'autant plus de refaire et nourrir mon cœur, — enfin, pour *cet autre moi-même*, ce jeune cœur qui s'ouvre à moi sans cesse, me demande secours, et dans ses souffrances morales et physiques, me serre, m'appelle comme si j'avais en moi le trésor de la vie. Je ne suis pas un dieu, enfant, je suis un homme. La vie que j'ai en moi n'est pas la mienne, c'est la source commune du monde et de l'histoire, qui est venue de Dieu, et qui en vient sans cesse; c'est celle du genre humain, celle de l'*action* et de la *passion* universelle, le grand fleuve de la vie, du travail, des douleurs. Quel remède demanderais-je aux tiennes, à tes langueurs de jeune malade, de femme, à ta mélancolie de solitaire? Je te donnerai la douleur de tes pères, leurs mâles douleurs, virilement supportées, leurs travaux courageux, leur marche dans le progrès de la justice, leurs efforts pour préparer, à nous leurs enfants, un monde plus juste et plus heureux. Et comme tu as un grand cœur, tu prendras pour adoucissement de ce que tu souffres, la souffrance perpétuelle du monde, l'effort, les chagrins personnels, à travers lesquels chaque âme accomplit la vie, l'enrichissant toutefois d'une trace nouvelle, d'un élément nouveau qui profite à ceux qui viennent derrière..

Et toi aussi, tu as beaucoup à faire.

Tu fais *un homme*, tu crées ton enfant, un enfant dont le nom est déjà une espérance; que ta résurrection soit en lui.

Et *tu refais un homme*, chaque jour. Celui que tu as adopté le 2 décembre[1], pour qui tu as dit que tu ferais ce que tu ne ferais pour personne, celui-là se donne chaque matin au monde, et chaque soir retrouve dans ta jeune vie tout ce qu'il a donné. Garde-lui, je t'en prie, la coupe pleine, ne la laisse pas diminuer.

Tu es jeune; harmonise-toi à la sagesse du jeune monde, à son progrès immense, aux *sciences* qui sont d'hier, aux études de la nature, à mesure que tu le pourras, à la *musique*, l'art propre à notre temps. Le monde, sombre et muet pendant dix mille ans, a pris une voix de nos jours, et la terre a chanté. Unis-toi à ce grand concert, ne reste pas muette, chante aussi, et loue Dieu. Enseigne aux tiens à le louer.

Lazare Michelet ne devait pas vivre. L'état de santé de sa mère obligea à lui donner une nourrice dès le 4 août; à la changer le 16. Le 24 août il expirait.

JOURNAL DE MADAME MICHELET

Mardi 27 *août*. — De mon enfant rien n'est plus! La mort a visité ma demeure et m'a pris l'âme de mon fils. Depuis ce jour mon cœur s'est ouvert à l'amertume parce que mon espérance et ma foi ont été confondues. Que cependant je ne murmure pas contre vous, Seigneur, car vous savez, mieux que moi, le bien de toute chose et vous l'avez voulu ainsi. Je courbe la tête sous l'épreuve terrible qui me frappe et

1. Voyez la lettre de Mlle A. Mialaret du 2 décembre 1847 dans les *Lettres inédites*, par laquelle elle accepte de devenir la femme de J. Michelet.

je me résigne dans les larmes. Dors en paix loin de ta mère, cher ange béni, pauvre petite fleur brisée dès sa naissance; tu devais me ravir tes doux parfums et emporter vers un monde meilleur la plus sainte portion de mon âme. Que le courage ne m'abandonne pas, puisqu'il faut que je vive pour aimer et aider ton père qui nous aime tant tous les deux.

Je prie M. Bontemps de vouloir couper les cheveux de l'enfant et de les remettre à son père, de placer dans sa bière le petit oreiller pour reposer sa tête; de me conserver à part sa brassière et les deux bonnets qu'il avait en mourant.

JOURNAL DE M. MICHELET

24 *août* 1850. — Mort de mon petit (Yves-Jean-Lazare. Jour de la saint Barthélemy, veille de la saint Louis). La maladie éclata le 21; 22, visite de M. Blache, gendre de M. Guerfaut; ni l'un ni l'autre ne devine.

Le 24, double blessure.

Ma femme manifesta le désir qu'il fût ondoyé; j'obéis à l'instant, j'avais hâte de le faire. Si la mort de l'enfant eût précédé l'arrivée du prêtre, le cœur troublé de la mère eût pu attribuer la mort au défaut de la cérémonie religieuse, ou douter de son salut. Au contraire, la chose exécutée, elle éprouva un reflux en sens inverse, elle en eut presque regret. Pour moi, quelle que fût l'amertume d'un acte qui m'isolait de mon fils, je devais suivre sa volonté dans une telle circonstance. J'ai le sentiment d'un devoir accompli.

Dimanche 25 *août*. — Qui oserait dire un mot contre le cœur d'une mère, lorsque, dans son déchirement, il lui revient cette terreur d'enfance, d'un dogme exécrable qui damnait l'innocent qui meurt sans baptême?

Il ne reste qu'à obéir.

Malheur pour tout l'avenir, si elle gardait ce nuage.

Il irait se fortifiant, prenant corps en son esprit.

Elle rêverait de l'enfant souffrant par sa faute. Il vaut mieux qu'elle ait dit cette pensée, qu'elle l'ait jetée au puits de l'oubli; satisfaite, l'idée s'est évanouie.

Elle *aurait cru qu'elle croyait*. Elle a vu, rassurée, qu'elle ne croyait pas réellement à cette abomination, et s'est retrouvée dans la foi humaine et juste.

Pour moi, au moment imprévu où je vis mon ennemi, le vieux système, se dresser de cette embuscade, et me prendre par le côté d'où je l'attendais le moins, je n'eus pas une minute d'hésitation. Aux balances de la *justice*, la mère pèse tellement contre le père, elle a tant d'autorité sur l'être qui l'a tant fait souffrir (et la fera tant souffrir, hélas! par le regret et le souvenir), que je décidai vivement, franchement, contre moi. Je me jetai sur ce calice amer, avec une avidité sauvage, m'empressant de combler la douleur par la douleur.

L'orgueil se tut ou fut nul. La justice, le droit maternel, régna souverainement, sans réclamation ni dispute. Dieu fut content de moi,

je crois. Jamais je n'ai été plus digne de la foi que je professe qu'au moment où je semblais la démentir. *Qu'ils* rient de mon inconséquence apparente, que mon autorité morale en soit même diminuée : à la bonne heure, ma valeur réelle en a augmenté.

Écarte cette vaine tristesse d'avoir fait rire tes ennemis. Quel est le fonds de leur triomphe? De lier si bien les générations naissantes du dogme affreux d'un Dieu barbare, que jamais elles ne perdent une impression de terreur. Elles gardent la trace funeste d'un enseignement impie, elles croient s'en affranchir, par la culture et la réflexion, qui ramènent à l'idée d'un Dieu bon, clément, et le jour où elles faiblissent aux atteintes de la nature, ce dogme dénaturé en profite et reparaît. Facile et barbare triomphe d'une force perfide qui d'abord saisit l'âme sans défense, dans son sommeil d'enfance, s'empare lâchement de la raison endormie, et une fois glissée là, elle dort, elle attend son jour. Ce jour-là, défendez-vous, si vous le pouvez, raisonnez avec la douleur. Ce serait une barbarie. Il faut céder, on ne saurait lutter sans crime. Vous ne combattriez l'ennemi qu'à travers ce pauvre cœur déchiré, qu'en y mettant un germe d'infinie douleur pour tout l'avenir. Dieu parle ici pour la mère ; qu'elle soit respectée, obéie, il nous pardonne ce consentement apparent au dogme outrageant pour lui, d'un Dieu féroce pour qui l'innocence ne serait pas l'innocence, d'un Dieu insensé qui mettrait aux balances du jugement l'enfant qui n'a rien fait encore!

Mon opinion sur l'innocence, que dis-je, sur l'excellence des enfants, s'est accrue dans ce long jour passé en face de la douce et solennelle figure de mon pauvre petit mort!

J'y sentais si bien la grâce du moment ineffable et saint qui lui a donné la vie! Le charme d'un si grand amour!

J'y sentais la parfaite honnêteté, la loyauté, la pureté de la mère!

J'y sentais son progrès futur, hélas! tous les germes des grandes qualités qu'il ne développera point... Du moins en ce monde, car Dieu me garde de penser qu'ayant fait cette âme, l'ayant suscitée de nous, il ne lui trouvera pas son lieu, son emploi ailleurs! Je ne croirai jamais qu'il ait fait une œuvre inutile, qu'il ait créé pour la mort.

Que dire de l'idée impie, effroyable, qu'il ait créé cette pauvre âme innocente pour lui demander compte des fautes qu'elle n'a pas faites! L'horreur pour ce dogme *inqualifiable*, augmente en moi non seulement par mon attendrissement, mais par mon impression, juste et raisonnable (j'en suis sûr) de sa touchante innocence. Ah! comment croire que Dieu qui fit cette créature aimable et douce, ne la fit pas pour le bonheur!...

Hélas! il s'en va tout seul, sans sa mère, sans moi, abandonné, déshérité de la vie qu'il a touchée à peine. Que serait notre désespoir si nous ne le remettions aux mains paternelles? Dieu de justice et d'innocence, recevez de nous notre enfant.

J'ai au moins ceci, dans un tel moment, de n'avoir pas le plus léger doute.

La sérénité de son visage est elle-même un signe. Je crois de tout

mon cœur que Dieu l'a repris de nous. Que le père du monde te reçoive donc, et te rende heureux! Pourquoi serait-il tout-puissant, si ce n'était pour donner le bonheur à l'innocence?

Pour nous, que nous souhaiterai-je? valoir mieux — nous rapprocher de l'idéal (non réalité! hélas!) qui est devant nous. Puisse son innocence nous rester, comme héritage, qu'elle soit en nous de la vertu!

Et moi, avancé dans la vie, que ce jour donc m'achemine, m'affermisse; que d'artiste, je devienne *homme*. Bien dire c'est peu. Mais bien faire!

Dimanche, 25 *août*. — La révélation de la mort!

Ses traits une fois fixés sont devenus plus significatifs; les ressemblances heureuses qui étaient en lui se sont dévoilées. La mère les pressentait; moi, je ne les voyais pas, sujet d'éternelle douleur!... Si j'avais su, peut-être j'aurais pu....

J'avais toujours été aveugle pour les enfants. La nature m'a donné ici une ou deux leçons. Je comprends mieux combien la génération est chose sainte et sérieuse, tragique même, dans ses chances rapides. A chaque instant, nous nous jouons de cette chose terrible, l'amour et le sort. Nous ouvrons, à l'aveugle, dans le moment le moins lucide, la source des pleurs qui ne tariront pas!

A mesure que la guerre sociale s'aigrit, il y a péril à se confier ainsi à une nourrice; c'est se livrer à l'ennemi. La nourrice, aussi bien que la domestique, devient impossible.

Nullité de la médecine! Il est *facile de prévenir* les maux en entourant d'extrêmes précautions cet être faible, mais qui apporte tous les moyens de la vie. Pour *guérir*, les chances sont faibles; tout est mystère ici, tout est obscur; la vie et la mort se taisent. Les révolutions intérieures sont muettes, rapides, terribles; elles gagnent de vitesse les traitements les plus prompts.

26 *août* 1850. — Le *Dies iræ* pour un enfant!

Dans l'office funèbre « pour un homme, une femme, un enfant », ils ont mis indifféremment le *Dies iræ*! Ce fatal dimanche du 25 août, ma femme si raisonnable, ayant cédé à ma prière, se priva de voir encore son enfant. J'avais craint pour elle cette cruelle impression, l'horreur du moulage, de l'ensevelissement.

Elle resta seule quelques heures pendant que je faisais les courses indispensables, et elle voulut prier.

Son bon sens parfait, si droit et si juste, lui fit voir, au premier coup d'œil, que son paroissien *complet* ne contenait *aucune prière convenable pour les enfants.*

Le christianisme, très doux dans la forme, est amer dans son principe. Pour motiver *la nécessité du salut de tous par le Christ* (qui est la base unique du christianisme, comme religion), il suppose tous les hommes, dès la naisssance, mauvais, coupables et perdus. *Coupables tous, celui même qui n'a pu rien faire encore, coupable* du péché d'un autre, coupable de la *culpabilité éternelle de la nature*. La nature, si l'on suivait

ce principe à la rigueur, serait un péché de Dieu. Pourquoi avoir créé cette nature qui devait être éternellement coupable? Pour nous, elle n'est point coupable, elle est la fonction du divin amour qui s'épanche en elle, aime en elle et aime en nous.

Les secs et durs logiciens du sacerdoce qui ont bâti ce système (longtemps après l'Évangile), étaient imbus de l'esprit stérile du vieil empire romain, de son amour du célibat et de la stérilité. Dans ce monde mourant, très digne de mourir, qui ne demandait plus que la tombe et le silence, la vie, la production, la création, semblaient choses mauvaises et qu'il fallait expier. Ils n'osaient dire que Dieu s'était trompé, avait péché en créant le monde, ce qui eût été logique dans une doctrine de mort. Ils disaient que la vie, une fois créée en Adam, livrée à elle-même, avait eu cette horrible puissance de se souiller à jamais, se vicier, tomber dans la mort, pour la faute d'un moment, pour le péché d'un seul homme!

Qu'est-ce que l'enfant, dans cette doctrine? Un mauvais fruit d'un mauvais arbre, d'un arbre gâté à la racine, dont la sève est le péché même. Le désir d'engendrer, de perpétuer la nature qui est mauvaise, étant un mauvais désir, le fils du désir, l'enfant, est le péché de son père.

J'ai mis ceci en lumière dans un chapitre de mon livre du *Peuple*, et personne n'y a répondu.

« Laissez venir à moi les petits », belle et douce parole de l'Évangile Le Christ n'avait pas deviné le christianisme qu'on fit après lui. Son principe, sans lequel il n'est plus une religion, mais une simple philosophie, son principe enveloppe toute la nature humaine, *l'enfant même*, dans la damnation encourue par le péché d'Adam. Tous *mauvais et damnés pour la faute d'un seul*, et *tous sauvés par un seul*. Si vous supprimez la première proposition, la seconde n'est plus nécessaire; le christianisme s'écroule comme dogme; qu'en reste-t-il ? le meilleur, le divin qui est humain en même temps; il garde le mérite immense d'avoir formulé, enseigné ce qu'on sentait et disait vaguement : « Aimez-vous les uns les autres, aimez-vous en Dieu ». Par cela seul il garde une grande place entre les religions; il n'est pas toute la religion, il en est une part notable.

Malheureusement, l'époque historique où il a pris son point de départ, l'esprit stérile du vieux monde, l'esprit mystique et scolastique de la nouvelle religion, son mépris exagéré de la nature et de la terre, son effort pour prendre des ailes et s'envoler au-dessus, ont empêché le christianisme de remplir sa destinée. Il n'a pu embrasser fortement ni l'État ni la famille.

Quand nous lui demandons des prières dans les grandes nécessités du cœur, que nous donne-t-il?

1° Un élément antique, tiré des sombres Juifs, pleins d'âpreté, d'un souffle de guerre. Et encore, ils perdent le mouvement prophétique, l'élan d'avenir, la lueur d'aurore, en entrant dans le christianisme qui voit tout dans le passé, croit *tout consommé* et n'enseigne que l'*imitation*;

2° Un élément du moyen âge, l'esprit même du prêtre, impérieux, menaçant, armé des flammes temporelles, spirituelles (ex. : le *Dies iræ*)

— ou bien encore, son élan vers la femme, non point la mère, mais *la vierge*, élan plus poétique que fécond, qu'utile au monde. Le nom de *Notre-Dame* ne peut faire illusion; nulle part elle n'est consacrée comme mère, mais comme *vierge*.

On sent trop, dans ces prières, un dogme peu ami de la nature et de la génération. Deux choses manquent ici, qui sont le cœur même du monde, qui en font et le charme et la fécondité morale, deux choses, *la mère et l'enfant*.

C'est une des grandes misères de ce temps. Le monde cherche des prières. Il n'en trouve point.

Dieu veut qu'il n'en trouve point afin qu'il en fasse.

Il veut que du cœur déchiré sorte son propre remède.

Quoi donc ! quand toute la terre est gémissante (douleur d'hommes ! douleur de classes ! douleur de nations !) comment la prière manque-t-elle ?

Pourquoi ?... Cette génération n'est pas plus impie que celles qui ont précédé. Mais ceci tient à une chose : c'est que Dieu ayant voulu que l'homme devînt de plus en plus l'artisan de sa destinée, son créateur secondaire, son Prométhée en quelque sorte, l'homme moderne a l'habitude, dans ses nécessités, de s'implorer d'abord lui-même, de faire appel à son énergie ; il n'attend plus, dans l'inertie, que le secours matériel vienne d'en haut.

Il a raison, et il a tort. *Raison* d'agir, raison d'être énergique. *Tort* de ne pas regarder en haut. C'est d'en haut toujours que vient le secours moral. Un regard de l'homme au ciel, un éclair du ciel à l'homme, c'est dans la rencontre de ces deux électricités qu'est toujours pour nous la force pour l'action et la force pour la patience.

La prière est toujours la grande nécessité du monde, comme harmonisation de l'homme avec Dieu. Elle reconstitue notre unité avec lui.

« La prière, d'où la tirer ? — Tous les livres sont finis.... » — Tant mieux, tirons-la de nos cœurs.

Pour moi, dans ma grande nécessité d'hier, en face de ma douleur, en face du pauvre jeune cœur qui cherchait, atterré, et ne trouvait pas, j'accomplis dans sa simplicité la fonction sainte du sacerdoce domestique ; je donnai ce que j'avais, moi-même, ce qui est moi plus que mon sang, ma parole, ma pensée, mes larmes. Je la pris avec moi, cette mère, et réunis ensemble dans la douleur et l'espérance, nous donnâmes notre enfant à Dieu.

Je pris un congé de quinze jours et m'enfermai avec elle.

Sauf ce nuage d'un moment, elle fut admirable de cœur et de raison, toujours prête dans les moments même de grande douleur à monter aux hautes pensées.

Le plâtre, que nous eûmes enfin le 29, me causa un renouvellement de douleur. Je le trouvai admirable, touchant au plus haut degré. C'est le mouvement d'un enfant aveugle et d'un enfant de génie qui avance vers la lumière. « De la lumière, Seigneur ! plus de lumière encore ! »

JOURNAL DE MADAME MICHELET

Octobre 1850.

1er. — Ce mois renferme quatre dates qui me sont importantes :

1826 (le 19), jour de ma naissance;

1841, la fatale nouvelle de la mort de mon père (14 octobre);

1848, révolution de Vienne à laquelle j'assistai entièrement, placée entre les deux feux des canons;

1849, conçu pour la première fois. — Hélas ! ce doux fruit de l'amour devait m'échapper en naissant. Le souffle de la mort a passé sur lui et je reste inconsolable.

Je ne puis revenir sur ce mois sans verser des larmes; il est pour moi l'anniversaire de tant de douleurs ! Pour me soutenir, je lis le livre de Quinet (*Génie des religions*). Ce n'est pas que j'aie besoin d'autre intermédiaire que moi-même pour aller à Dieu; mais par quelques études sur les religions de l'antiquité, je voudrais donner à ma foi une base plus large et plus forte. Dans cette terrible épreuve où m'a jetée la mort du pauvre Lazare, quel serait mon malheur si j'étais chancelante dans mes croyances !

Le 2. — Dans le chapitre II sur les religions indiennes, j'ai trouvé une forte pâture pour mon âme. Je m'en nourrirai bien longtemps avant d'en être rassasiée ! — Si Dieu m'aide à bien méditer, que de bien vont me faire ces lectures. — Le cercle de mes idées s'étend; je ne vois plus la vraie religion dans le christianisme seulement; mais dans le cœur de chaque homme dès le commencement du monde. Ainsi j'avais des frères en la foi par delà les siècles, et je l'ignorais.

Ce sont eux qui ont trouvé la grande voie pour aller à Dieu, et je les croyais impies. Païens, païens, me disait-on toujours, et l'on m'enseignait à les maudire. Quel blasphème ! Ah ! j'étais dans l'ombre alors; mais voilà que la lumière se fait : *Exsurgite! Vitalis spiritus advenit.*

Le 3. — Je reste affaiblie au physique et au moral de mes longues nuits d'insomnie. Ce cher enfant ne peut s'arracher de ma mémoire; il vient, pendant mon sommeil, se coucher à mes pieds, et lorsque je veux le saisir, il s'échappe, il fond dans mes mains. La mort serait-elle donc le plus fort lien des âmes?

Ce matin, j'ai causé avec mon ami sur ce qui nous préoccupe tous les deux; je voudrais qu'il considérât cette épreuve actuelle comme pouvant être un jour sa consolation. Il sait combien je l'aime; ma vie, sur ce point, lui en dit beaucoup plus que mes paroles. J'ai relu ce matin le second chapitre de Quinet, et j'en reste émue pour la journée. Ce n'est pas une foi nouvelle qu'il fait naître; c'est la foi ancienne, celle que tout homme porte en son cœur en naissant, qui se réveille aujourd'hui dans sa plénitude.

L'origine du monde, cette chute éternelle de Dieu par la création, que nous nommons *péché originel*, se trouvent ici placés dans la vraie lumière. La logique en ressort si fortement que je reste surprise de notre préférence pour la Genèse hébraïque. Elle me semble bien inférieure comme conception ; mais si l'on ne l'eût choisie, le christianisme

devenait impossible en sa mission première qui est de relever l'homme de sa tache originelle.

Cette pensée de malédiction que le catholicisme étend jusqu'à l'être naissant ne pouvait nous venir de l'Inde; elle devait appartenir légitimement au génie violent et exterminateur de la Judée.

Eh ! moi, je préfère ce peuple enfant qui, dans ses rêves, n'a vu Dieu que sous la forme de l'amour et de la création. La foi lui est venue du cœur, de cet ardeur foyer, où nous aussi, après tant de siècles, nous venons chercher nos croyances et où Dieu se fait visible à l'homme.

Par ce que je viens d'apprendre sur l'Inde, il est aisé de voir que les formes de la religion, chez tous les peuples, naissent suivant leur position matérielle. Le climat, les occupations, la nourriture, y font beaucoup. Ainsi, aux premiers âges de l'Inde, alors que les tribus nomades erraient sur les monts, cherchant leurs moyens d'existence sur un sol aride, on les voit n'adorer qu'un seul être : le Soleil, car c'est lui qui éloigne les ombres et les monstres et qui rassure le cœur de l'homme; c'est lui dont la chaleur mûrit les fruits qui leur servent de nourriture; c'est lui qui ramène du ciel sur la terre cette pluie bienfaisante qui doit rafraîchir et féconder; c'est lui enfin qui le premier, apparaît à leur réveil, et qui le soir, à l'heure du repos, dore encore les sommets de leurs montagnes.

J'aime ce culte de la lumière, et tous nous l'aimons, car Dieu a placé dans nos âmes le rayonnement de sa divinité.

Au second âge, lorsque les peuplades sont descendues dans les vallées, que la vie est devenue plus facile, les rêves commencent au bercement des vagues de l'Océan. Là, plus de désirs que la nature ne se plaise à satisfaire. Les sources les plus abondantes coulent sous ses ombrages délicieux et les fleurs et les fruits tombent aux pieds de celui que Dieu fit roi sur la terre.

Au milieu de ce bien-être, l'homme s'assoupit dans la volupté et l'amour; il cherche l'ombre et le mystère, car pour voir, il a assez de sa propre lumière; — mais quel songe ravissant il nous raconte à son réveil; quelle poésie, quel enivrement, quels flots de tendresse s'échappent de son cœur ! Il a vu Dieu face à face dans la création et il en découvre les merveilles à nos esprits étonnés.

L'Esprit regardant autour de lui ne vit rien que lui-même et il eut peur; cette terreur s'éloigna bientôt de lui; mais il ne sentit aucune joie. Il fallait donc que ce Dieu aimât, qu'il créât pour aimer. Et à ce grand moment de l'éternité, des flots d'amour se répandirent sur la terre, et l'homme naquit. Que moi aussi, je me prosterne avec cette sainte croyance, la seule peut être qui puisse nous rendre les vrais enfants de Dieu !

Le 4. — Lu au matin les journaux. Je restai très étonnée de l'inertie de la presse sur les questions les plus importantes de l'époque. Les Jésuites couvrent la France, et fondent de toutes parts des maisons d'éducation. Pas une voix qui s'élève contre eux. Il y a sept ans, des avis d'approbation et d'enthousiasme accueillirent les protestations énergiques de MM. Michelet et Quinet contre ces hommes dangereux.

Il sembla que leur bannissement pouvait seul sauver le pays. On était alors sous la monarchie.

Aujourd'hui, les voilà rentrés, le front plus haut et cependant la France s'est tue. Pourquoi donc alors demander une révolution radicale, si l'on accorde aux Jésuites tout le temps nécessaire pour nous faire des ennemis dans la génération naissante? Quand on les a chassés, ils nous avaient déjà élevés; maintenant ils rentrent encore, pour élever nos enfants.

Tous d'un grand cœur, nous devrions nous armer contre les assassins de la République! Le pays de la liberté ne doit pas nourrir dans son sein tout ce monde d'esclaves.

Dans la journée, je m'occupai du livre de Quinet.

J'y appris la tendresse de ce peuple enfant (les Hindous) pour la nature qu'il assimile avec Dieu. L'homme n'a pas dédaigné l'animal inférieur, ni même le brin d'herbe qui croît sous ses pieds; il a fait alliance avec tous ces petits dieux et il les convoque dans les assemblées. Quelle naïveté touchante! Cette religion qui annonce le panthéisme nous jette souvent dans les larmes. C'est qu'elle vient du cœur et non des subtilités d'un esprit faux.

On n'a plus cette foi, et cependant on l'aime, on la recherche, on s'en nourrit.

A mesure que le progrès s'est fait, nous avons cru davantage à l'unité de Dieu, et la nature nous est apparue comme séparée de son auteur. De là notre indifférence, notre dureté, et par le catholicisme notre mépris pour elle. A Dieu ne plaise que je veuille lui donner des égaux en ce monde; mais pourquoi ne pas croire que tout objet créé est une émanation du grand être; qu'il renferme au moins un rayon de cet amour immense qui consomma la création.

Le 11 *octobre* 1850. — Que je lise un journal ou que j'écoute une conversation, le découragement m'apparaît au fond de toutes les âmes. Plus de foi, plus d'action ; c'est une vraie mort morale. Il fait froid, il pleut, et l'on se rapproche du foyer. Là, chacun se drape dans son ennui, pose ses deux pieds sur les chenets et dit à son voisin :

« Que pensez-vous de la situation?

— Oh! elle est fort critique.

— Mais où allons-nous? Quelle sera la fin de tout ceci?

— Je ne sais; mais il n'y a plus rien à faire, il faut attendre. »

L'interlocuteur et son frère parlent de fatigue, de repos, attendre en attendant.

Et qu'ont-ils fait, grand Dieu, pour être si las, si découragés! Où sont leurs travaux, leurs luttes, leurs combats contre l'ennemi qui semble les avoir vaincus? L'un a passé un été à la campagne dans l'ombre et la fraîcheur de ses appartements; l'autre a fait un voyage d'amateur, il n'en rapporte que du vide. Et les voilà cependant qui crient contre le pays, contre Dieu même. La providence, s'ils y croient encore, les a abandonnés. Grands enfants que vous êtes, si ce n'est pire encore, je voudrais vous tenir tous dans la main pour vous

donner à toute heure des leçons de patience et de courage. La nature qui m'entoure me suffirait pour vous enseigner.

14 *octobre*. — Partie de bonne heure pour le Père-Lachaise. Dès mon réveil, j'avais prié Dieu pour qu'il me donnât le courage de faire cette triste visite. Pendant toute la route, j'élevai ma pensée vers le ciel où il habite, et je me crus forte; mais, arrivée à la tombe, je me repris d'amour pour ce pauvre petit corps que j'avais tenu à peine, et un violent serrement de cœur s'empara de moi parce qu'il ne m'était pas permis de le revoir. Oh! dans quel abîme de douleur cette mort m'a plongée! Vainement je voudrais en sortir. La meilleure partie de moi-même est déjà au tombeau. Par un pieux respect pour les personnes qui furent chères à mon ami, j'allai voir les tombes de sa femme et de Mme Dumesnil. Qu'elles me sachent gré toutes les deux de les avoir aimées sans les avoir connues. Si je meurs jeune, que leurs enfants me rendent ce que je leur ai donné : des pleurs et des regrets.

22 *octobre*. — Tu es parti triste ce matin. Et pourquoi? Je voudrais, par toute espèce de moyens, te rendre la vie douce et légère. Ne me laisse ignorer aucune de tes pensées. Je t'appartiens tout entière, et je veux que tu m'appartiennes. Ah! que n'es-tu en ce moment ici, pour que je me perde dans tes bras et que je te couvre de mes baisers.

Extrait du Journal de JULES ET ATHÉNAÏS MICHELET.

GABRIEL MONOD.

LA

ROMANCE DU TEMPS PRÉSENT

I

C'était un dimanche de la fin de mai, jaune et lourd. Nous nous promenions le long de la Seine, vers Boulogne, Robert de Levigny et moi, François Albevane. Nous mêlions l'indifférent au grave, comme ceux qui se cherchent sans s'atteindre et je songeais :

« Robert est un ami et, par bien des endroits, il ne m'aime point. Cela porte-t-il sur le contraste? Je suis brun, plutôt confiant; il est impatient et blond. Je suis laborieux et j'ai, par mon travail, acquis quelque notoriété à un âge de début. Il est paresseux et affamé d'une gloire impossible, immanente, qui lui viendrait sans nul effort; il sait que sa valeur intellectuelle est grande. Cela porte-t-il sur la ressemblance? Nous avons trente ans chacun, nous sommes indépendants tous deux, fixés tous deux sur ce point essentiel que la femme est la parure de la vie, soit qu'elle captive, soit qu'elle détruise.... »

Ici j'entendis celle des nombreuses voix de Robert qui me déplaît le plus, l'insinuante :

— François, *mon cher Albevane*, comme dit ton vieux docteur Oluffe, l'attelage va toujours bien?

L'attelage, c'était la petite actrice Gillette Norbier, qui venait de débuter avec succès dans un drame de moi, *l'Insouciante*, et ma dangereuse amie Blanche Cortinez, fille excessive et

dévoyée, élevée sans mère loin d'un père méprisable, agioteur et planteur en Algérie.

Un peu nerveux, je répliquai :

— Tu es toujours amoureux de Blanche ?

— Toujours, j'attends que tu la quittes.

— Tu n'attendras sans doute pas longtemps. Son humeur est intolérable. Nous sommes au bord de la rupture.

— Bah, vous passerez ainsi l'existence. Blanche est ta fatalité et tu es sa fatalité.

Il y avait quelque vérité dans cette raillerie. Quatre ans auparavant, à la suite d'un de mes premiers succès, la « belle petite Cortinez », comme on l'appelait, amoureuse de tout ce qui brille, s'était jetée dans mes bras. Je revoyais le crépuscule de Touraine, en automne, sur la terrasse de Lusselange, le château de Mme Clotilde Clos d'Ivois, l'insouciante Cloclo, notre amie et l'amie de tous les poètes et lettrés de l'Europe. La charmante femme, veuve, libre, jouissant de sa maturité déclinante, experte en l'art de vivre, entourait ses hôtes de chasseresses, telle que l'inaccessible Diane. De toutes, la plus séduisante et la plus rare était Blanche. Sa nature complexe et fougueuse, son extrême souplesse m'enchantèrent ainsi que ses yeux à reflets d'acier, ses cheveux d'or bruni, son rire à fleur d'abîme. Les étoiles firent le reste, et cette folie de vivre qui nous animait tous les deux. Quatre années singulières, entre la joie et la souffrance ! L'orgueil, la jalousie, l'extase nous déchirèrent. Aujourd'hui venait la lassitude.

Comme je devenais sombre, Levigny changea de sujet.

— Parle-moi de ta mère, pour finir la journée sur quelque chose de pur.

— Dans sa dernière lettre elle me disait, de ce ton froid où elle se dissimule, que l'*œuvre* marchait très bien, que plusieurs dames pieuses s'étaient jointes à elles.

Depuis la mort de mon père, ma mère, dont cette catastrophe exalta la foi catholique déjà vive, s'était retirée dans son pays d'origine, aux portes d'Arles. Elle avait fondé là une maison d'éducation religieuse, de réfection physique et morale, la *Vocation*, et les progrès en étaient rapides ; à chacune de ses lettres je la trouvais plus ascétique, plus détachée des choses de ce monde, même de moi qu'elle avait adoré. Sa fortune,

distincte de la mienne, s'épurait en frais d'installation et en aumônes.

— Ton admirable mère!... murmura Levigny et ses yeux bleus viraient au rêve.... Une croyante du Midi.... Ton père, un homme du Nord... très intelligent... un homme pratique... violence contenue et décision.... A l'origine de chaque poète on retrouve ce croisement de races. Ainsi frémit l'énergie sensible....

Il continua de ce ton net, qui me séduisit toujours :

— Mon cher François, ton ami Richard Verneron, quoique médecin et psychologue subtil, te connaît moins bien que moi. Il te croit génial et bon. Je t'admire d'être aussi cruel et bête, selon que ta fantaisie t'y entraîne, parce que tu revêts tous les costumes, parce que tu es presque insaisissable.

Je ne relevai pas le compliment, attentif à l'étrange nature de celui qui parlait ainsi. J'observais son nez droit, si fin, sa lèvre amère, sa petite moustache blonde, et ce physique me semblait bizarre enveloppe du moral, trouble pour les impressions, logique pour l'art de les grouper. Entre orgueilleux l'attrait n'est-il pas fait de ces oppositions rapides où chacun se croit juge de l'autre?

Nous arrivions à un coude de la Seine. La réfection du pont délabré nécessitait la traversée en bac. Ce bac se trouvait amarré devant la maison du passeur, une humble construction à deux étages, fraîchement replâtrée, que le soleil brûlait de reflets blancs. Sur le pas de la porte un enfant pâle, aux yeux vifs, tendait d'un joli geste un morceau de pain à un grand coq rouge. Le rire et le chant montaient dans la lumière.

— Oh! le beau petit homme!

— Dis merci, Noël!

Une jeune fille longue et blonde apparut dans l'encadrement. Quel hymne de vie en ses yeux noirs, et l'éclat du dehors s'éteignit. Un corsage plus rouge que le coq, d'une étoffe légère, serrait ses épaules merveilleuses, sa taille hardie. Les bras découverts jusqu'au coude étaient duveteux et chauds. De ses jambes, qu'abritait une jupe de toile blanche, l'une pliait un peu en arrière, comme pour une démarche figée, l'autre soutenait la forme du corps.

Je tressaillis, le destin me frôla et mon cœur saisissait l'instant, mes regards acceptaient l'harmonie de cette pure et splendide créature, sortie pour moi du crépuscule d'or. Elle, cependant, me considérait avec une gravité pénétrante et, si court que fut l'examen, je devinai par ses prunelles quelque chose d'ardent, de délicieux, d'obscur où voulait se perdre mon désir.

Cette vision me tint jusqu'au soir. Au restaurant où l'on dîna, où je retrouvai Blanche Cortinez, je me rappelle que des tziganes jouaient, que des lumières couraient sur la Seine, que Levigny parla d'un projet de journal qui le préoccupait depuis longtemps, de notre promenade et négligemment de la rencontre. Sous mon immense mélancolie vivait une image neuve et blonde, la chère appréhension d'une nouvelle ardeur.

Comme nous rentrions chez nous, avenue Marceau, dans le petit appartement qui vit tant d'heures douces et tragiques, Blanche me dit d'un air faussement calme :

— Y a-t-il longtemps que tu n'as vu ta demoiselle de magasin ?

Elle appelait ainsi Gillette Norbier, et la comparaison était assez juste quant au nez retroussé, aux façons primesautières de la jeune et aventureuse comédienne.

Je répondis :

— Il y a huit jours.

— Alors ce n'est pas elle qui t'a préoccupé ce soir....

Dans son cabinet de toilette, Blanche allume tout, selon son habitude, gaz, lampe et bougies, car elle aime de passion le luxe, la dépense, ce qui brille, puis elle commence à se dévêtir, devant la glace, avec une lenteur, des arrêts, des étirements qui mettent peu à peu en valeur sa beauté courte et robuste où la race espagnole a laissé son empreinte. Elle bâille.

— Est-ce que nous sommes riches en ce moment?

— Nous n'avons plus le sou.

— Et ta nouvelle pièce, elle n'avance pas?

— Pas du tout.

Elle se penche sur moi, m'entoure de ses bras nerveux, dont l'étreinte parfumée m'a tant de fois rendu fou.

— Bête, si tu savais comme tout ça m'est égal.

Je le sais. Elle ne tient pas à l'argent. Son caprice immé-

diat lui apparaît sous forme de dette. « Un fournisseur ne m'effraye pas », a-t-elle coutume de répondre quand on lui présente une note. Elle la déchire, d'abord et paye ensuite avec de grandes imprécations. Mais la colère ne la dégrade pas, tant elle est née pour la violence.

Elle se redresse, me fixe longuement.

— Avez-vous toujours l'intention de partir? Votre maître, Mathias Gilbert, vous emporte-t-il dans sa colonie?

Elle cherche à m'humilier, connaissant mon orgueil par le sien propre. Mathias Gilbert n'est pas mon maître, bien que je l'appelle quelquefois ainsi. Il ne m'a même jamais donné un conseil. Ancien croyant devenu athée et contempteur, il est le grand dramaturge philosophe de la génération qui nous précéda et mon admiration réelle le touche d'autant plus que sa gloire décline et qu'à sa manière obscure, compliquée et trop intellectuelle, on préfère aujourd'hui le retour au sensible, dont je suis le ferme champion, les émotions directes et l'absence de symboles. Aussi le célèbre vieillard croit-il le temps venu de réaliser son rêve : une retraite au bord de la mer avec quelques esprits de choix, et l'on met en commun la sagesse. A l'écart de la vie, on agite les problèmes de vie.

Ce programme convenant à ma misanthropie récente, j'ai promis de faire partie du groupe. On débauchera peut-être Levigny. Cette colonie de philosophes abritera d'ailleurs des sédentaires et des nomades; ceux-ci apporteront les nouvelles du dehors. Et quelle admirable atmosphère de travail!

Blanche continue avec une ironie légère qui lui fait la plus jolie bouche du monde.

— Si vous n'avez comme femme, dans votre *raisonnoir*, que Mlle Hortense Oluffe, je vous plains.

Hortense Oluffe, fille de mon vieux médecin et vieille fille elle-même, est aussi disgracieuse que bonne. Blanche affirme qu'elle a pour moi plus que de la tendresse.

Habitué à ses plaisanteries, je les écoute distraitement. Soudain la voix qui me parle devient sombre, et cela m'évoque les beaux jours.

— Mon ami, mon ami, celle qui vous a charmé n'est plus rien.

Au coin de ses cheveux vivement assemblés, elle pique une

fleur rouge, dont l'absence mutile un bouquet offert par Levigny. Son buste est nu sous un châle vert croisé. Ainsi, par miracle, elle réalise un contraste soudain avec la fille blonde du passeur; dans ses yeux glauques jouent les flambeaux.

— Celle qui vous a charmé n'est plus rien, parce qu'elle est passée toute en vous. — Une main légère me touche le front. — Vous dévorez ce qui vous ravit et vous êtes un grand gaspilleur. Quand vous m'aurez quittée, vos regrets et vos souvenirs deviendront autant d'héroïnes, qu'interpréteront mal des Gillette Norbier.

Ce mélange d'ironie, de sagacité cruelle et de volupté triste est ce qui me séduit le plus en cette fille extraordinaire. — Elle agit d'instinct, puis développe son acte en raisons. Elle est menteuse pour l'inutile et sincère pour le dangereux. Elle aime voir « fleurir les choses » et elle appelle ainsi les vices, les sentiments, les passions, tout ce qui désorganise. Elle lit en moi comme je lis en elle, et c'est là l'origine de la fatigue présente. Comme elle me comprend sans transitions ni préambules, je lui avoue mon inquiétude.

— Blanche, ma petite Blanche, nous nous sommes lassés à nous poursuivre....

— Tu es jaloux de Levigny?

— Non; après moi, ce sera lui. Ainsi le veut la destinée, qui n'assemble pas les êtres au hasard. Ce que je te reproche, ce que je nous reproche est plus grave....

— Ma pauvre parure, tu es flétrie, décidément.

Elle jette la fleur à terre et me guette; je poursuis.

— Nous nous sommes grandement désirés, grandement aimés, grandement étudiés....

— Alors il n'y a plus de suc dans les fruits.

Un geste vague est ma réponse. La nuance de ses yeux a changé. Son sourire découvre ses dents brillantes. Elle s'informe :

— A quand l'adieu?

Je la prends dans mes bras, mais elle n'est pas dupe et, bien qu'elle ne résiste jamais à mon baiser, je l'entends qui murmure à mon oreille :

— Il faut seulement que l'adieu soit beau... digne de François et de sa chérie....

— Jeunesse je t'avais crue morte et voilà que je te retrouve!

Je répétais ces paroles pour jouir de mon étonnement et je suivais la berge de la Seine vers celle qui, la veille, s'était dressée devant moi, à qui toute la nuit, ne pouvant dormir, j'avais appliqué ma pensée. Oh! la mélancolique vision de Blanche sommeillant à mon côté dans l'entrelueur de la veilleuse!

Je répétais ces paroles et elles me servaient de miroir. Sous le ciel gris, chassaient des nuées instables : Il est des instants où je me distingue formé de plusieurs consciences qui se superposent puis se séparent ainsi que les lignes d'un paysage vues par la portière du train.

J'ai ma conscience claire, qui coordonne les faits pour l'ordinaire de la vie; elle est aussi ma sagesse, m'avertit du péril.

J'ai ma conscience forte et lyrique, qui désordonne mon cœur, m'entraîne à des folies, et, supprimant tout le reste, ne laisse vivantes en moi que deux conseillères : la passion et la mort.

J'ai enfin ma conscience trouble, abîme mal sondé où tressaille l'inexprimable du désir, laboratoire de poisons dont quelques-uns m'exalteraient jusqu'au crime, quelques autres m'abattent et m'engourdissent.

Or à chaque conscience correspond ici ou là une forme féminine vers qui j'aspire, qui, sitôt obtenue, réveille l'ardeur pour celle que je n'ai pas.

Don Juan fut le père de tous les frénétiques. Mais il eut la foi comme refuge. J'admire ma mère d'être croyante, de se sacrifier à la tâche sublime d'instruire des pauvres et des difformes.... Et je voudrais une foi nouvelle. Est-ce cette aspiration qui nous agite, nous tous enfants de l'heure actuelle, temples sans dieux las de leur vide?... La femme ne serait-elle qu'une remplaçante, le pis-aller de nos espérances, la réponse charnelle qui jamais ne satisfera l'esprit?

Je me rappelais ce mot du vieux Mathias Gilbert, dont l'excès de réflexion a fait une sorte de prophète :

Les Dieux, en limitant la terre, nous rendaient celle-ci supportable. Quels qu'ils fussent, ils nous apaisaient quant au tourment de l'infini. Et l'infini était hors de nous. Aujour-

d'hui que les Dieux sont morts, l'infini est entré en nous et il est notre hôte le plus terrible.

Tout à coup, je revis le coude de la Seine, le pont ruiné, le bac et la maison pâle où la grâce mystérieuse m'avait saisi. Il n'y avait plus de soleil, mais mon cœur brûlait tout autant. Par la porte ouverte s'entendait la voix d'un homme ivre et cette voix dégradait le silence, l'horizon muet d'eau, d'arbres, de coteaux, où tremblaient seulement quelques chariots lointains.

J'aperçus l'homme : vieux, ridé, la main tremblante autour d'un plat vide, d'un verre et d'une bouteille, il appela sourdement.

— Jacquemine!... Jacquemine!

Ce nom, son nom à elle, dans quelle bouche l'entendais-je pour la première fois! Qu'était devenu le chant du coq rouge!

Alors elle vint du fond de la salle, et je ne m'étais pas trompé. Car son héroïque pauvreté, ses yeux noirs, sa noblesse intime m'éblouirent à nouveau et sous un autre aspect. Plein d'une pitié voluptueuse, je l'admirais tendre avec le triste vieillard, dans la triste maison, sous le ciel terne.

Lui appela « Noël » car, dans sa dégradation, il voulait son monde autour de lui. L'enfant n'avait pas changé, joyeux de sa libre misère.

J'entrai, sous un prétexte quelconque. On me fit asseoir. On ne cessait de me regarder, sans gêne ni fausse honte; j'embrassai l'enfant. Je m'informai. Le passeur, abruti par l'alcool, ne pouvait plus faire son service. Sa fille le remplaçait. Lui souhaitait l'hôpital, un verre de temps en temps et sa pipe.... Il se reprochait, en larmoyant, d'avoir parfois brutalisé sa femme, une *très bonne* femme, morte cinq ans auparavant, *qu'aimait l'ail étant Gasconne* : « Moi, monsieur, je suis Breton, et c'est l'eau-de-vie blanche, qu'elle m'a toujours tenu, rapport aux brouillards. Lefaneu, je m'appelle et aussi mon petit nom Guillaume.... Elle, c'est Jacquemine.... Il y a de ça vingt-cinq ans qu'elle est née. Le temps meurt comme nous.... »

Voulez-vous me faire passer l'eau, mademoiselle?

— Volontiers, monsieur.

Une fois dans la barque, malgré elle je pris les rames et lui dis, tandis qu'elle m'infligeait ses yeux sombres :

— Mademoiselle Jacquemine, savez-vous combien vous êtes belle?...

Je tremblais. Le courant chantait contre la barque. Les petites îles me parurent vagues, ainsi que toutes choses environnantes.

— Je ne veux point vous offenser, Jacquemine. Je vous res pecte trop pour cela.... Mais je veux vous connaître davantage.

Sa douloureuse candeur m'encourageait. Elle murmura ces étranges paroles :

— Êtes-vous le roi qu'on attendait?... C'était presque ainsi dans le rêve, même si la barque allait à la dérive.... Et j'ai mis encore mon corsage rouge.

Je lui pris la main, qu'elle avait un peu grande, durcie par le travail mais d'une forme parfaite.

— Si vous voulez être ma reine.... Autrement je suis un jeune homme amoureux et prêt à tout ce qui vous plaira.

C'est un don principal de ma nature de se plier à ce qu'elle convoite. Mon désir m'approche de son objet jusqu'à me rendre semblable à lui. J'ignorais tout de Jacquemine et l'échange ardent de nos regards me suffisait pour la deviner. Je vis par la suite que ma première impression était juste : une fille de légende, ce que le peuple produit de plus beau; quelque chose de comparable à tel conte dit par un pasteur, sous le ciel indulgent, au coin du bois complice et que fécondera un poète.

Elle cependant tenait toujours sur moi ses prunelles au fond de qui se levaient des figures.

— Votre père semble bien fatigué....

— La boisson, comme pour toute sa famille. Il voudrait se reposer dans un hôpital. C'est la maison du dernier lit. Il a souvent été bon pour moi et pour Noël....

— Noël... votre frère....

— Mon frère....

— Quel âge a-t-il?

— Tout près de sept ans.

Elle baissa les yeux.

Nous approchions, non de l'autre rive, mais d'une petite île silencieuse, aux feuillages immobiles. On atterrit. Je lui tendis la main. Cela se passait comme une chose nécessaire et

sans nul embarras. Je fixai la barque et rejoignis Jacquemine derrière les arbres. Sa silhouette éclairait la solitude.

Bientôt assis l'un près de l'autre, sur l'herbe où vivaient des fleurs pâles :

— Vous m'avez dit que vous me respectiez. C'est une chose trop grande et trop belle : vous ne m'avez vue que deux fois....

Ainsi parlait-elle, harmonieusement détournée, d'une voix sérieuse et tendre. Son fin profil était auguste par la perfection des moindres lignes et elle lissait une herbe frêle.

— Que deviendriez-vous, seule avec votre frère, si votre père entrait à l'hôpital?

— Nous partirions avec les mariniers. Il en est qui rient quand ils m'aperçoivent. Je raccommoderais leur linge, je préparerais le repas et ils apprendraient le métier à Noël. Puis le soir, quand le ciel est doux, je leur chanterais mes chansons et je leur conterais mes contes....

— Ils seraient heureux, Jacquemine!...

— Et moi ne serais-je pas heureuse?

— ....Auprès d'un amoureux sur une barque plus belle....

Elle me répondit avec un sourire d'une grande tristesse :

— Le roi lui promit un anneau et ne lui donna qu'une chaîne d'or. Et la chaîne la blessait la nuit; elle ne pouvait point l'enlever. Alors un ondin, l'attirant, une fois que les étoiles étaient claires, l'emporta en pitié au fond de son royaume. Et la chaîne d'or flotta longtemps.

Ces yeux, ce langage m'enthousiasmaient. Par quel prodige, à deux pas de la ville, au tournant d'une race amoindrie, cette fleur naïve et légendaire! Mon amour du simple et des humbles, qu'entravait depuis quatre ans la complexe Blanche, me ressaisissait violemment. Et voilà que moi, l'orgueilleux, le raisonneur, je me trouvais petit et timide devant cette fille à l'âme intrépide, où tout affleurait immédiat et juste comme le reflet de la chaîne d'or.

— Il faut maintenant que je rentre....

Elle se décidait ainsi brusquement. A peine si j'avais pu lui dire quelques mots, sans trop m'approcher de son cœur, de crainte de l'effaroucher. Comme je la questionnais sur la mort de sa mère, elle s'émut :

— Plus tard. C'est une de mes douleurs. Je ne la livrerai qu'à mon maître....

Ceci me grisa, mais le respect était nécessaire.... La barque retrouvée, elle me guida vers l'autre rive, et en me quittant :

— Après-demain, mon père s'absentera vers le soir. Nous serons seuls à la maison. Venez.

Je la regardai, penchée en arrière par l'effort contre le courant; puis elle se courbait sur les rames. Je distinguais ses yeux graves. Bientôt elle ne fut plus qu'une tache rouge derrière la verdure....

Le soir, avenue Marceau, je trouvai Levigny, que Blanche avait invité sans me prévenir.

— C'est ma fête que tu as oubliée. Et nous attendons un autre convive.

L'autre convive était mon ami Richard Verneron ; trente et un ans, presque mon âge, mais cette année de différence lui donne sur Robert et sur moi une petite autorité. Savant médecin, le meilleur élève du vieil Oluffe, il sort rarement de son laboratoire. Il a l'esprit puissamment critique, des idées arrêtées, précises comme les lignes de son noble visage, où le menton rasé et le front proéminent, le nez court, la bouche charnue, les yeux froids, donnent une rare impression de droiture et de fermeté. Il parle avec assurance, considère tout au point de vue du développement, redoute les théories malgré une imagination supérieure, n'admet que les faits bien observés, a honte de ses sentiments et méprise les femmes. Robert de Levigny et lui n'ont pas une idée en commun, mais ils s'estiment. Je les appelle *géométrie, finesse* et leur opposition me plaît.

Depuis longtemps je savais Levigny amoureux de Blanche. Il ne s'en cachait point d'ailleurs, mais il me parut, ce soir-là, observer une certaine réserve. Elle avait fait des frais. Sa robe de satin vert décolletée semblait sortir d'un conte de fée. Sur mon ordre discret, Gaston, mon vieux domestique, descendit dans l'avenue et remonta bientôt avec une botte d'orchidées et de roses.

— Donne-moi la plus piquante, François.

Avant qu'on pût la retenir, elle glissa la tige cruelle entre ses seins.

— Je souffre par là et tout près du cœur. Regardez, Richard, si je saigne.

Richard prit son lorgnon. Il y eut du désordre. Je la grondai. On s'embrassa, on rit, puis elle, avec force :

— Se quitter est plus âpre que mourir, parce qu'on a l'amertume de ce qui aurait pu durer.... Et c'est une épine sur la chair fragile. Richard, et vous, Robert, votre projet est-il aussi d'accompagner le vieux Mathias Gilbert dans sa retraite?

— Oui, s'il y a un laboratoire ou le père Oluffe. L'idée m'a toujours tenté, répondit Verneron.

— Oui, si vous y allez, madame, répondit Levigny.

— Oh! moi, l'on ne m'emmène point. Je ne comprends pas la philosophie.

Elle conclut tristement :

— Le vieux maître exige des femmes qu'elles soient résignées ou de cœur simple. Je satisferais mal aux conditions.

Après le dîner, nous écoutions aux fenêtres ouvertes monter les bruits d'une soirée tiède, Blanche auprès de Robert et Richard près de moi. Mon ami me prit la main :

— Il y a du nouveau?

— Ne le sens-tu pas, tout frissonne. Cette fraîcheur qui vient de la Seine me grise comme un adieu.... Richard, je te demanderai peut-être d'accueillir dans ton service d'hôpital et jusqu'au bout un vieil ivrogne.

Je ne savais comment user cette journée où je ne verrais point Jacquemine. De bonne heure dans la matinée, je sonnai chez Mathias Gilbert, au premier étage de la rue de Tournon.

La joyeuse servante du pessimiste vint m'ouvrir.

— Le patron est là, Clorinde?

— Oui monsieur François.... Quelle chance, nous allons partir en Bretagne.... Et tout près de chez moi encore!

Le vieux dramaturge, quand j'entrai dans l'abri de sa grande bibliothèque, image d'un cerveau encyclopédique, examinait des plans. Il leva vers moi son visage superbe, fin, où chaque trait avait une signification morale, car le nez assez fort disait

l'audace, la bouche sensuelle et mobile l'ironie, la forme générale creuse et blême la fatigue de pensée, dont témoignaient encore les rides du front puissant. L'humanité, la vaste et sûre compréhension humaine luisait au feu des regards, et les épais sourcils demeurés noirs, les cheveux gris bouclés, la barbe d'un argent léger, donnaient à l'ensemble quelque chose de hardi, de somptueux que précisait la voix un peu lourde et grave.

Il me tendit ses mains soignées.

— Mon cher François, ce sera une retraite idéale....

Et d'emblée, selon son habitude, sans s'informer d'aucune « contingence », il m'expliqua qu'il venait de louer, en plein Finistère, devant l'Océan, à Saint-Goël, une vaste et *vieille demeure*, que les architectes présentement restauraient.

— Il faudra que ce soit très habitable... notre Thébaïde.... Je compte sur vous absolument et sur d'autres.... Oluffe lui-même et Verneron.... Oh! pas plus d'une dizaine de personnes.

— Maître, il me semble que ce sera beaucoup.

— Qu'importe!... Nous serons un groupement cellulaire. Ce qui ne s'absorbe pas s'élimine. Aurez-vous la hardiesse d'amener votre amie?...

— D'amener *une* amie, sans doute, si Mlle Hortense Oluffe me le permet. Et telle que nous la connaissons, elle me le permettra.

— De vous, François, elle accepte tout. Mais j'ai des doutes sur l'opportunité de toute femme qui nous infligerait le désir de plaire.

Je saisis avec joie l'occasion de parler de ce qui m'obsédait.

— Celle que je vous amènerai peut-être, mon cher maître, ne sera ni Blanche ni une autre qui lui ressemblerait, n'apporterait que le trouble à votre tentative d'un cloître laïque et philosophique.... Imaginez une fille du peuple, mais du vrai peuple et consciente de sa race, une illuminée du monde réel, une simplificatrice de vieux conte qui trouverait la beauté sans effort, et le lyrisme sans grimace, une âme de soleil, un corps de soleil....

— Le cher portrait que vous me faites là, François,... cor-

respond-il à quelque réalité ou n'est-il qu'une illusion appliquée sur une jolie figure?

— C'est ici, maître, la vérité même. D'ailleurs les promesses ne servent de rien. Vous verrez ou ne verrez pas mon prodige.

— Un prodige en effet.... (Et Mathias Gilbert fièrement se redressa comme lorsqu'il parlait de lui-même. Jamais on ne vit plus grand orgueil.) J'ai passionnément cherché la gloire, mon ami, depuis l'âge où elle n'était encore qu'une étoile flambante devant mes yeux d'enfant. Aujourd'hui, par l'effort naturel du temps, cette étoile décline. Et je récolte les présages. C'en est un que vous ayez cru rencontrer celle de vos rêves, vous l'apôtre encore jeune du sensible et du simple,... et j'accueillerai avec joie, moi le vieux Mage, comme vous voulez bien m'appeler, l'inspiratrice de mon successeur, fût-elle même un peu différente.... »

Il ajouta, non sans ironie :

— Mlle Cortinez, si après vos demi-aveux il m'est permis de la nommer encore, était plutôt de mes héroïnes, par le tragique moderne et délicat qui émanait d'elle.

Puis, brusquement :

— A Saint-Goël, dans notre retraite intellectuelle et morale, chacun sera libre. Pas d'autre règle que l'épanouissement de soi. Causeries, promenades, contemplations.... Je ne suis pas si naïf que de ne pas prévoir les querelles, heurts de sentiments, de tempéraments, de tendances, les jalousies qui se produiront.... Ce sera très intéressant, ce chaos d'images plus diverses.

— Outre Verneron, Levigny, les Oluffe et moi-même, quels seront les privilégiés?

— Dès que mon idée s'est ébruitée, j'ai reçu la demande ou la visite de Charles Durvet, le romancier mondain, qui a maintenant peur du monde, de Prosper Elvoux, le philosophe, du poète-chroniqueur Nathan d'Orivel, et de ce pauvre Henri Lavigne, jadis surnommé le *barde* et qui mérite encore son surnom.... D'ailleurs, si l'on ne s'entend pas, on se quittera, voilà tout.

Ces derniers mots accentués par un ton jovial et sombre, marque de cet homme singulier. Il reprit, après un silence, me tenant sous ses yeux de clairvoyance et de fièvre :

— Jadis, comme vous le savez, j'avais la foi. J'ai même dramatisé l'aventure. Et je ne puis combler le vide que son départ a laissé. Je suis, hélas! trop vieux, avec mes cinquante-huit ans, pour l'amour. Alors je me réjouirai de ce microcosme que sera la colonie, l'*îlot* de Saint-Goël, et, si vous partez tous, je resterai seul avec Clorinde.

Celle-ci entrait au même instant. Sa figure imprécise et fraîche s'illuminait quand elle voyait Gilbert.

— N'est-ce pas, Clorinde, qu'au besoin nous ferons les ermites là-bas, dans votre lande?... Par elle j'ai appris que le vieux manoir de Saint-Goël, était à vendre auprès de son Lévennec.

Et quand la servante fut dehors :

— Cette fille naquit avec la joie comme d'autres naissent avec l'ironie, le dégoût ou la haine.... Et rien n'aurait pu la modifier.... La simplicité m'épouvante. Une ignorance ou un mensonge.... Sauf, le miracle....

Je souris de l'allusion. On parla aussi de Mme Clos d'Ivois qui s'était engagée à venir de temps en temps à Saint-Goël et dont la présence conciliante serait fort nécessaire; du prix de la pension que Mathias Gilbert, riche et généreux, acceptait *à cause des pauvres diables susceptibles*, mais voulait très modeste, destiné seulement à sauvegarder la dignité de chacun, du nombre limité des participants à la solitude, et de l'époque où commencerait l'essai. La fin d'août parut favorable.

— Nous avons trois mois devant nous pour faire nos malles.

Je quittai le sage sur ces mots : il m'accompagna d'un de ces longs sourires dont je sens encore aujourd'hui la force et la douceur.

A qui traverse le Luxembourg plein de fleurs et d'oiseaux pour la fête du printemps, la rue de Tournon n'est pas loin de la rue de l'Abbé-de-l'Épée où demeuraient le bon docteur Oluffe et sa fille Hortense, meilleure que lui, car la célèbre bonté d'Oluffe, qui le rend accessible aux pauvres comme aux riches et l'empêche, malgré le ferme désir qu'il en a, de renoncer complètement à la clientèle, cette abnégation de soi cesse,

par une inexplicable bizarrerie, dès qu'il s'agit de sa fille qu'il aime pourtant, mais d'un amour quinteux, exclusif, despotique. Elle est le patient réservoir de ses déceptions, de cette fausse misanthropie qui se manifeste en sacrifices d'argent et de santé, dérangements à toute heure.

Je trouvai le savant en train de dépêcher son rapide repas. Sa tête de chat hérissé, sous ses lunettes d'or, était tournée vers son Hortense avec un air faussement furieux. Il la grondait de s'être fatiguée la veille en visites à des malheureux, comme si lui-même n'usait pas ses dernières forces à semblable besogne. Habituée à ces algarades, Hortense Oluffe ne bronchait pas. J'admirai sa laideur douce et passionnée, ses yeux sans nuances où vivait une âme généreuse, son front trop haut, ses joues trop maigres. Comment sympathisions-nous à ce point elle et moi, si loin l'un de l'autre!

Il fut question de Saint-Goël : « L'idée est belle, mais sa réalisation presque impraticable, déclara le savant. Je prendrai de cette retraite ce qu'elle donnera, un peu de loisir et de contact intellectuel, le temps qu'elle nous le donnera.

— Et vous, mademoiselle Hortense?

— Oh moi, vieille fille (elle avait au moins trente-cinq ans), je n'ai maintenant qu'à m'occuper d'autrui. Père d'abord....

— Père d'abord! Suis-je donc gâteux?

Elle l'apaisa d'un tendre sourire, son seul attrait, lueur mélancolique, révélatrice d'un cœur paisible et continua, me regardant :

— Après père et avant mes pauvres que j'abandonnerai naturellement pour le suivre, oui avant eux, nos amis dont quelques-uns ont besoin d'être consolés.

— Hortense, vous ne m'en voudrez pas si j'amène à Saint-Goël une âme féminine exquise et blessée qui aura soif, elle aussi, de vos conseils et de consolations?

Elle secoua la tête d'un joli mouvement amical : « Avez-vous besoin de ma permission? Ne suis-je pas au-dessus de tous préjugés? » Et le vieux docteur s'écria, avec un charmant égoïsme :

— Hortense est un homme,... n'est-ce pas, fillette? Plus forte que moi en anatomie, physiologie.... et avec ça, dans les pansements, la main légère!

Profitant de ce que Blanche déjeunait chez une amie de pension, j'allai, en sortant de chez Oluffe, demander à Gillette Norbier la côtelette au riz et la sole frite que sa petite cuisinière piquetée de taches de rousseur exécutait dans la perfection.

La comédienne me reçut étendue sur un canapé dans sa chambre qui, par trois fenêtres, donnait sur la rue Saint-Honoré chaude et bruyante : *à trois pas du Théâtre-Français*, ce rêve de la débutante. La chambre était mauve, le canapé mauve, et mauve aussi le peignoir ample et flottant à cause de la température. Malgré son nez de soubrette, ses gestes souples, et sa vivacité, la brune Gillette, ce matin, ne me parut point belle tant elle différait de Jacquemine.

— Mon cher, *le Figaro* n'est pas gentil pour moi.

— Tiens, cela m'étonne, tu plais cependant aux journalistes.

— Oh! tu sais, on ne m'éreinte pas. Mais on dit du bien d'Henriette. Et ça me fait encore plus rager.

Henriette Aubry était la rivale. Elle avait eu son succès dans deux pièces de moi, antérieures à *l'Insouciante*, mais je lui préférais Gillette.

Celle-ci depuis quelques instants réfléchissait, puis de biais, à la mode féline :

— Est-ce vrai que tu as soupé de ta maîtresse... la belle Blanche?... Mon cher, ça ne serait pas chic de la plaquer.

Le conseil me plut, je ris et l'on passa dans la salle à manger.

— On dit aussi que tu vas suivre Mathias Gilbert dans une espèce d'exil qu'il a inventé.... En voilà un vieux raseur. Quel four, hein, son *Philippe II*!

— *Philippe II* est un admirable drame qui n'a pas rencontré ses spectateurs.

— C'est une panne.... Alors tu le suis, Mathias Gilbert?...

— Ma petite Gillette nous donnerons là-bas une représentation au bord de la mer et l'on t'invitera.

— Comme cabotine ou comme amie?

— Comme cabotine et comme amie.

— Sais-tu une drôle de chose? Tu as l'air amoureux.

— De toi?

— Non, amoureux *de frais*. Tes yeux brillent. Tu ne penses pas à ce que tu dis et tu ne m'as pas complimentée sur ma robe de chambre.

Décidément j'étais envoûté. Pour m'intéresser à quelque chose, je mis la conversation sur notre première rencontre :

— C'était à Monaco, pas? J'étais seule à la roulette au milieu d'un tas de maquereaux. Alors tu t'es présenté toi-même à Mlle Gillette Norbier.

— Vous avez, mademoiselle, beaucoup de talent.

— Et vous, monsieur, un petit veston gris.

— Pour un auteur lyrique je t'ai trouvé faible. Et j'ai tout de suite compris que nous coucherions ensemble.

— Oui, tu entends le français....

Ainsi je cherchais le réel; mais la petite tache rouge, derrière les arbres verts, me ramenait sans cesse à mon rêve.

II

— Vous viendrez vers le soir, m'avait-dit Jacquemine.

Entendait-elle par là l'heure du crépuscule, l'heure de notre rencontre?

A tout hasard je me trouvai devant la maison blême comme les vitres ensoleillées venaient de s'éteindre. Le silence m'effraya, la solitude était complète, tout semblait vide et mort, et l'âme noire de la pauvreté déconcertait jusqu'au souvenir. Je remarquai une triste fleur jaune, seule vivante au triste jardin.

Et voilà que ma douleur se déchire, que la joie éclaire et que l'heure indécise resplendit, car de la maison abandonnée vient un chant magique, doux comme l'haleine des nuits, fort comme le printemps qui dessine une allégresse assoupie. J'écoute,... c'est elle qui chante, sur un rythme sacré, sans devenir autrement visible :

J'ai vu sous de sombres voiles
    Onze étoiles,
La lune avec le soleil,
Qui faisaient la révérence
    En silence
Tout au fond de mon sommeil!

— Jacquemine!

Elle s'interrompt et paraît.

— J'avais deviné mon roi. C'était pour lui....

Je la retrouvais enfin! Que ces heures m'avaient paru longues! Elle était toute en blanc, délicieusement blanche et blonde : ses traits mats et précis étaient comme voilés de mystère et d'attente. Et la langueur de sa démarche, telle que d'un grand chagrin!...

— Entrez, que la maison vous connaisse. Est-ce vraiment votre nom, François?... Ce serait un affreux mensonge.... Mon père est en course avec Noël.... Ils rentreront tard.

Elle avait disposé sur la table des fraises, du vin blanc et du sucre. Il me fallut manger. Du moment que j'étais devant elle, ma personnalité m'échappait. Je me sentais entraîné vers une nature primitive et puissante et je la rejoignais par-dessus des abîmes. Tant d'espace entre nous supprimait la distance humaine. Nous vivions, nous parlions, nous respirions dans un songe.

— Quelle est donc la vie de François?

Elle se tenait debout près de moi assis, à contre jour, si fière et si candide. Elle m'interrogeait d'abord par cet artifice indirect, puis, toute gêne disparaissant, de sa belle voix sérieuse, elle se rapprochait de mon âme, de ma vie intime, selon son génie propre, ignorant toute éducation, toute convention, toute culture, plus haut que toute éducation, que toute culture. Son tact était infini. Rien en elle qui ne fût vibrant et rien qui ne fût absolument simple. Lorsque je lui répondais selon son vœu, il lui venait un joli sourire; l'orgueil vivait jusque dans la grâce avec laquelle elle se taisait, comme pour mieux saisir mes propos. Aucune réticence, aucun regret; quelque chose de rebelle, de farouche, durcissait par moment ses yeux noirs, d'autant plus vifs que le jour baissait davantage.

Je lui contai de ma jeunesse ce qui pouvait le mieux l'émouvoir, car la ruse est toujours dans le mâle. Et je m'aperçus vite qu'elle était sensible aux paroles nettes et hardies, aux sentiments francs, aux actions courageuses. Quand je lui dis, sans insister, que ma mère se vouait aux enfants des pauvres gens, elle eut des larmes dans les yeux.

Larmes que j'aurais voulu baiser à leur source, puisqu'elles mêlaient mon cœur à son cœur.

Ensuite il fut question d'elle, mais je n'obtins que des lueurs. Le nom de son frère la faisait tressaillir. Elle s'expliqua ainsi :

— Noël est ma grande inquiétude. Il n'a que sept ans et il raisonne comme s'il avait déjà vécu. Il pleure quelquefois dans sa chambre la nuit et dit tout bas à son coq : « Mon criard, nous mourrons ensemble ».

Peu à peu nos prénoms s'échangèrent.

— Jacquemine : il faudrait que quelqu'un s'occupât de Noël, quelqu'un de prudent, un médecin. Et il faudrait que votre père prît du repos dans un hôpital où il serait très bien soigné.... Et ne croyez-vous pas pour vous qu'il soit d'autre abri que la marine?

Sa réponse, c'est sans doute la dernière chose humaine que je me répéterai à l'heure de la mort, afin d'embellir le passage.

— Il y a ceux qui tentent comme les démons et ceux qui tentent comme les anges. Mais la flamme est presque la même : j'ai envie de me jeter dans la flamme.

Elle se penchait vers moi, puis se redressa avec une sorte de gémissement. Ses regards, humides d'une émotion diverse et continuée, brillaient dans le déclin de l'heure. J'attendais avec un frisson la devineresse qui parlait en elle.

— Si vous êtes mon maître, comme tout le présage, et si je vous lasse, il faudra me dire que je lasse. Je n'aurai jamais peur de fuir, mais j'aurai peur de voir moins d'amour.

— Vous le voyez donc, Jacquemine, l'amour entré dans votre maison?...

Elle me contint avec douceur.

— Pas encore.... Ce qui vient rapide est trop court.... Nous sommes près et loin l'un de l'autre.

Ceci n'était presque plus vrai. Telle qu'une fleur nous embaume pour longtemps, jusque dans l'oubli de sa forme, telle Jacquemine s'était déjà insinuée dans ma vie intérieure,... et, comme je lui touchais le bras, j'eus l'illusion de mieux la

comprendre... mais elle s'assit près de la fenêtre et elle continua de chanter :

Qui faisaient la révérence
En silence
Tout au fond de mon sommeil.

La ligne de son visage avait, sur le ciel pâle, la pureté italienne des vieux maîtres. Elle tenait ses mains sur les genoux, blanche dans la pièce grise à odeur de fumée; son cou se gonflait légèrement, mais sa bouche à peine entr'ouverte ne déplaçait point sa beauté. Sa coiffure blonde, basse et séparée, rappelait nos « anciennes » de province, donnait tout le prix à sa jeunesse.

Elle ne me parlait presque plus, comme si les mots avaient eu leur rôle. Mais, jusque vers la nuit veloutée, elle me berça de voluptueuses romances et de rondes à odeur de foin.... Elle inventait la plupart. Elle avait la mémoire des autres.... Comme l'heure sonnait fêlée à l'horloge de bois :

— Il faut que je prépare la soupe de mes hommes, murmura-t-elle.

— Jacquemine, je veux vous voir demain.

— Je serai au tournant de la route, à la sortie des arbres, Noël une fois couché; et j'attendrai François sous les premières étoiles.

Après le repas, Blanche me demanda de la conduire à l'Opéra, où l'on jouait *Tristan et Iseult*. Dans les premiers temps de notre union, à notre retour de Touraine, nous avions confié notre amour à la force irrésistible de cette musique et de ce poème, pavot où tournoient tous les rêves.

Comme elle s'installait dans la loge, adorablement demi-nue, tranquille sous les regards, ma vanité d'homme lui sut gré de son impudeur; ses yeux, son attitude cambrée, tout en elle écoutait, comparait, et moi, me rappelant le passé, nos étreintes, nos confidences, je m'épouvantais de cet abîme qui brusquement se creuse entre les êtres : En sera-t-il de même avec Jacquemine, si le destin ne me l'arrache pas? Cette affreuse lassitude, qui suit les grands transports et nous prépare à l'indifférence, m'accablera-t-elle encore une fois?

Pendant le dernier entr'acte, Blanche affecta d'abord de

comparer les fruits glacés qu'elle essayait sur sa langue rose, puis rejetait négligemment. Ensuite elle me dit avec grâce.

— Le mieux serait de nous séparer maintenant et que je rejoigne Levigny.

Sa parole était étrangement rapide, ses yeux gardaient leur fixité dure.

Sur mon étonnement :

— Crois-tu donc, François, que je supporte de n'être plus aimée? Je serais folle de toi, mon ami, et tu penserais ainsi à une autre, que je te quitterais quand même, dussé-je m'entrer ensuite une aiguille dans le cœur. Écoute,... je ne savais pas si je pourrais déjà te haïr. Et j'ai fait l'essai de la mémoire. Il y a quatre ans, t'en souviens-tu, nous étions comme aujourd'hui dans une loge, ici, savourant ce poème de douleur. J'ai parfaitement compris, ce soir-là et les soirs qui suivirent, que la passion chez toi n'était qu'un court vertige, nécessaire à ton âme exaltée, un moyen de te fuir toi-même; j'ai deviné ainsi que tu éteindrais vite ta curiosité à force de la satisfaire en moi. Eh bien l'on ne connaît jamais son orgueil. Sois fier et désole-toi, je viens de constater ma blessure, et c'est pourquoi je veux te quitter. C'est Levigny qui la pansera, ton ami qui m'aime et m'espère,... à qui j'ai donné rendez-vous pour cette nuit, à tout hasard.

Elle se leva, comme sonnaient les trompettes, et elle devint d'une grande douceur. Je n'avais pas répliqué un mot. Elle me tendit son éventail, que j'eus la force de ne pas briser.

— Cher François, baise mes mains cruelles.

Déjà, d'un mouvement vif jetant sur ses épaules son grand manteau rose, elle avait ouvert la porte, puis se retournant avec un sourire.

— Qui sait ce que la vie fera de nous.... Rappelle-toi le goût de ma chair....

Très bas enfin : « Adieu! »

La plainte de Tristan commençait, solennelle, déchirante et sage. La trahison de Levigny, ces fruits épars, cet éventail froissé et la lente agonie du héros m'accablèrent. Or ma colère, bien qu'excessive, se laissa néanmoins conduire, par quelque chose d'indéfinissable, vers la maison, là-bas, où chantait le chant de Jacquemine.

Quand je me retrouvai avenue Marceau à une heure du matin seul au milieu de notre petit appartement, je tombai dans une angoisse insupportable. Cette séparation, que je prévoyais depuis quelque temps, brisait en moi mille liens obscurs. Puis trop de souvenirs de Blanche m'entouraient. Enfin sa brusque décision blessait ma vanité, et la fausseté de Levigny, imparfaite et prudente, me remplissait de dégoût.

Un quart d'heure après j'étais chez Verneron, à l'extrémité du boulevard Saint-Germain, après la nocturne fraîcheur des quais et de la Seine. Mon ami dormait de ce sommeil léger du médecin qui cède sans transition au réel. Il alluma une petite lampe et m'écouta sans m'interrompre, un coude sur l'oreiller.

— Le dernier dîner m'avait instruit. D'après le caractère de Blanche, cette solution ne m'étonne pas.

— Mais Robert!...

— D'après le caractère de Levigny, cette solution ne m'étonne pas.

— J'ai envie de me battre avec lui.

— C'est du romantisme.

— Afin de ne plus le détester.

— S'il te blesse, tel que je te connais, tu le détesteras davantage. D'ailleurs Blanche a raison. Tu en aimes une autre. Cela rendrait le duel doublement inutile.

Alors, pour me soulager, sans grand espoir d'atteindre la sensibilité fuyante de Verneron, je lui contai l'histoire de Jacquemine et mon soudain enthousiasme. Sans doute je fus éloquent, car ce dur logicien, ce méticuleux observateur, ne bâilla pas, ne m'obséda pas de questions accessoires. A peine si une légère ironie plissait sa lèvre supérieure, quand je lui parlai du génie fréquent chez les simples, que n'a pas déformés la demi-instruction, la demi-civilisation, indigestes brouets lesquels, au bout d'un demi siècle, empâtent et alourdissent les meilleurs. Il me dit, mâchant les syllabes :

— Le père Gilbert avait raison, vous nous ramèneriez à l'âge de pierre, vous autres les dépréciateurs du progrès. Heureusement qu'à Saint-Goël tu trouveras la santé d'esprit, nous te chapitrerons.

— C'est ta science, l'âge de pierre, Richard. Elle durcit le cœur et satisfait bassement l'esprit. Une petite paysanne, en

qui vit l'instinct sûr de sa race, déroute facilement notre pauvre critique.

Cette éternelle discussion, quelques communs souvenirs, mon indignation contre Levigny, nous menèrent insensiblement jusqu'à l'aube. Elle fit pâlir la fenêtre, irrésistible, saine, rendant le courage à la vie. Il fut décidé que Richard irait à la fin de la semaine chez les Lefaneu pour examiner le petit Noël et prendre une décision quant au vieux passeur. Je souhaitais qu'il jugeât Jacquemine par lui-même.

Comme l'avenue Marceau m'était odieuse et que je voulais éviter les pourparlers, les sots compromis de la rupture, je m'installai provisoirement à l'hôtel du Sénat, au-dessus du restaurant Foyot, pour être plus près d'Oluffe, de Mathias Gilbert et de Verneron.

J'écrivis ceci à Robert de Levigny.

— *Je prévoyais ton acte, mais il n'en est pas moins douloureux à mon amitié. La vie vous sera à tous deux difficile parce que je suis votre fantôme et que vous m'évoquerez tous les soirs.*

Cette lettre resta sans réponse. Je m'imaginai le logis de Levigny rue Scribe, l'arrivée de Blanche, l'installation nouvelle, les caresses, les rires, et tous les mensonges. Car Blanche Cortinez tenait de son père, disait-elle, une hypocrisie prodigieuse, laquelle lui permettait d'entrer dans toutes les attitudes, dans les rôles les plus compliqués. Tantôt une petite bourgeoise, raisonnable et un peu *popotte*, qui compte avec sa cuisinière, range le linge, économise, tantôt une fille de bohême, insouciante de l'heure qui sonne, du jour qui luit, de l'amant qui passe et de l'argent qui manque. Je l'ai vue ultramontaine avec des catholiques, rigide avec des protestants, passionnée pour les armes avec des officiers, pour la métaphysique avec des philosophes, haineuse, oublieuse, morose, timide, bruyante, indomptée et aucun de ces masques ne la gênait, aucune honte ne la retenait quand on la surprenait en métamorphose.

— Je change de costume, n'entrez pas, criait-elle alors, avec l'accent *criard* de Gillette Norbier.

Car l'imitation était un de ses triomphes. Non seulement elle reproduisait les tics, les grimaces, les manies, le timbre de voix de qui elle voulait, mais aussi le tour d'esprit, la façon

de sentir, de comprendre et de s'exprimer. Je l'entendais encore plaisantant la rigidité de Verneron : *C'est ainsi et non autrement.... Ce qu'il y a de remarquable, en ce garçon, c'est que....* Ou les hésitations savantes, les alternatives enjoleuses, les réticences de Levigny : *Ne croyez-vous pas que.... N'est-il pas plutôt probable....*

Quand elle me déclarait ne pouvoir tolérer Robert, sa fourberie, son immorale élégance, je répondais : « Tu seras amoureuse de lui comme il est amoureux de toi, vous êtes de même race ». Je savais d'ailleurs qu'en parlant ainsi je précipitais les choses, car ce qui se formule arrive toujours; mais n'ai-je pas avoué que j'étais fataliste.

Ces souvenirs et d'autres se pressaient dans ma mémoire, tandis que je me promenais par les allées chaudes du Luxembourg qu'arrosaient négligemment les jardiniers.

Les premières étoiles brillaient comme l'avait prédit Jacquemine lorsque j'arrivai au rendez-vous. Mon impatience était extrême, et les événements de la veille avaient fait le temps plus long.

Soirée inoubliable où, pour la première fois, je serrai dans mes bras celle qui m'a rajeuni le monde quand dégoûté de tout, fatigué de la trahison et de l'amitié, de l'injustice et de la justice, du scepticisme et de la ferveur, de l'ambition et de la paresse, je ne trouvais plus le chemin de ma vie morale. Là, sous les feuilles tremblantes, délivrées d'une journée d'ardeur, auprès de la douceur du fleuve, je tins Jacquemine ardente et et tremblante et qui pliait sous mon baiser. Son visage comme sa tendresse m'étaient indistinctement splendides. Nous ne parlions, chacun selon notre nature, que pour donner un sens au soupir. Cette soudaineté de la passion, qui effraye les cœurs vulgaires, nous affirmait notre destinée.

Que je la chérissais d'être brave et de m'accepter sans défiance. Qu'elle m'ait ou non vu en rêve, elle obéissait à son désir. J'avais toujours souhaité, pour mon âme, une âme prompte et non soupçonneuse, qui tuerait en moi le soupçon, fléau de la joie, dissolvant de l'espoir.

Parfois elle m'écartait d'elle et, se penchant de côté, m'ob-

servait malgré les demi-ténèbres, comme si quelque chose la fascinait dont elle cherchait la raison profonde. Puis elle se rapprochait avec force, car elle était robuste et nerveuse.

J'aimais alors son énergie qui lui venait d'une race solide, d'une sensibilité longuement accumulée et jamais dépensée en vain; j'aimais sa volupté douloureuse, sa façon brève de regretter « qu'elle m'eût attendu tant d'années ».

A travers ses soubresauts, ses plaintes confuses, je discernai peu à peu une sorte de prière. Debout tous deux à cette lisière du bois, sous les feux immobiles de la nuit, nous nous considérions en silence, avec l'étrange hostilité de l'amour quand il brise les derniers obstacles.

« Qu'est-ce qui vous trouble, ma Jacquemine? Vos mains me brûlent et vos yeux n'ont plus leur belle audace sereine....

— J'ai honte....

— Pourquoi? Notre vie sera belle, j'ai pris mes précautions pour que vous soyez toute à moi....

— Hélas!...

— Un ami, un ami sûr, un médecin qui portera une lettre de moi viendra voir votre père dans deux jours ainsi que votre petit frère....

— Non, non, oh non, mon Dieu. Ah! la mort serait préférable....

Elle se tordait soudain contre moi, comme sous le poids d'une souffrance terrible. Des barques illuminées, pleines de chants et de rires, qui remontaient la Seine, nous interrompirent un moment. Le cœur de Jacquemine battait à coups pressés. Son front se mouillait de sueur, son corps cédait. J'enlevai ma veste, la posai sur l'herbe, et j'assis doucement mon amie aussi mystérieuse, aussi lointaine en cette seconde que les espaces au-dessus de nos têtes. Je m'agenouillai près d'elle.

— Ma Jacquemine aimée, un secret te tourmente; oui, c'est bien un méchant secret qui t'écarte de ton François....

Elle se lamentait, à petites plaintes pressées, qu'interrompaient des mots indiscernables. Je commençais à m'effrayer. La houle de sa poitrine, son angoisse, prenaient un rythme plus rapide, quand elle se ressaisit brusquement :

— Il faut parler, je parlerai. Il est vrai, n'est-ce pas, Fran-

çois, absolument vrai que tu m'aimes.... C'est cela,... ta main dans ma main et serre-moi, car tu vas souffrir....

— Chère souffrance, Jacquemine.

— Oh j'attendais cette nuit.... L'autre soir déjà.... Et puis je n'osais point. Aide-moi : Noël....

— Noël....

— N'est pas....

Je compris soudain. La lueur qui me traversait me brûla. Mais je fus calme.

— N'est pas ton frère... Jacquemine....

— Mon fils, il est mon fils.... Il n'a que six ans. (Sa voix changée, saccadée, me fit aussi mal que l'aveu.) Un homme un jour, une brute... un marinier... comme j'étais seule à la maison.... De force, il m'a prise d'abord de force, je le jure, mais il est revenu pendant deux semaines, et... alors je lui obéis.... Tu vois que ce n'est plus possible.

Elle voulait se relever, s'enfuir, je la retins par les poignets. Elle répétait :

— Ce n'est plus possible,... avec une dure obstination, et elle secouait désespérément sa jolie tête, et je ne savais plus où j'étais, dans ce sombre, au bord de cette eau luisant derrière les arbres, retenant mon rêve qui m'échappait. Afin de l'apaiser, je parlais, je parlais au hasard, répétant des mots de pardon, de tendresse, qui trompaient ma colère et ma pitié. Et, finalement, je l'emportai, parce qu'elle voulait se laisser vaincre et que l'espérance renaissait après ce grand effort.

Ainsi que dans un livre qui s'ouvre à la page maîtresse, je lus en elle, je lus comme jamais dans un cœur. Généreuse et souillée, corrompue par sa condition qui l'humiliait, sur une rive de la Seine, dans un métier bas, auprès d'un ivrogne, elle comprimait son âme lyrique et vierge, et se croyait seule à jamais, vouée à la détresse, à la dégradation, à la mort. J'étais passé par là, guidé par une de ces étoiles, et j'avais entendu son chant, et elle s'était prise à revivre. Car le divin oubli se joue parmi les prémisses de l'amour, et ceux qui se déchireront avec les supplices noirs du passé, en supportent alors le mystère. Cela dura peu. Mise en face d'une existence nouvelle, étant trop franche pour dissimuler, il lui avait fallu se confesser d'un coup, libérer son âme de la honte.

Qu'allais-je faire? Je n'hésitai pas. J'acceptai la torture que je n'éprouvais pas encore, mais qui m'attendait sûrement.

Jacquemine le sentit. Jusqu'à quelques pas de chez elle, je la raccompagnai avec de douces, de consolantes paroles qui me déchiraient. Je comprenais et je lui fis comprendre que son aveu, s'il ne nous déliait, nous liait aussitôt et sans hésitation possible. Elle accepta de vivre auprès de moi, de moi tout seul, son père et son fils étant en sûreté.

— Surtout, lui dis-je, en la quittant, ne reparlons jamais de ce gouffre et n'en parle à personne, pas même au médecin.... Oublie, oublions, soyons braves....

Je fis à pied l'énorme trajet qui me séparait de l'hôtel. La fièvre me soutenait : le départ de Blanche, la révélation de Jacquemine, la trahison de Levigny, tout cela faisait un fond de vase, où je ne voulais point m'embourber. Peu à peu, la secousse la plus récente effaça le reste et je pleurai sur les filles pauvres que ne protègent point les conventions sociales. Tandis qu'autour des femmes riches le luxe, l'orgueil, le nom, créent des barrières infranchissables, celles-là n'ont rien pour se défendre et le bonheur leur arrive trop tard. Il fallait que, par Jacquemine, j'eusse un résumé de l'âme populaire avec sa légende et sa tare.

« Je me connais, je suis violent à la surface, mais les sensations les plus vives sont celles qui m'attaquent sourdement. N'est-il pas à craindre que cet accident ne trouble notre vie, ne rende illusoires tous les rêves que j'ai faits quant à Jacquemine. Prendre sur mon cœur cette fille admirable, et, sans l'effaroucher, la mettre à son rang, l'élever, me rajeunir à son contact de tout l'enthousiasme que m'a fait perdre Blanche, trop subtile, trop nuancée, trop changeante, vivre auprès d'une créature fraîche et jeune comme la nature, comme elle impénétrable et simple.... Puis-je désormais m'étourdir ainsi? Et la chute sera si cruelle! »

Mais bientôt l'autre voix m'interrompait :

« Le ver prouve la beauté du fruit. La souillure sanctifie les victimes, elle les rend augustes et sacrées. L'amour que la pitié ne soutient pas est chez moi vacillant et faible, car j'aime l'humanité plus que tout. Ce qui m'a plu dans Jacquemine, c'est son imprévu, sa passion, le tourbillon de mystère

qui l'environne. Sa honte fait partie du mystère. N'est-elle pas absolument vierge celle que j'étreignais ce soir, si mollement câline ou si farouche! Elle n'est pas encore, elle sera. Son inachevé m'enivre. »

Dans ma chambre d'hôtel, dont la banalité me plaisait, sur ma table, je trouvai deux lettres. La première, de ma mère, et cette petite joie brisa mon grand tourment.

La Vocation, près Arles.

« Mon cher enfant,

« Des occupations de toute sorte m'ont jusqu'à présent empêchée de t'écrire. Il est difficile d'organiser le bien, sans affectation ni excès et sans que la charité soit trop visible.

« Tu connais le pays : il est admirable. Le climat, la vie, mille petits détails me rappellent doucement le passé, tes grands parents, la maison chaude et jaune, entourée d'oliviers où j'ai rêvé mon heureuse enfance. C'est encore là que ton père vint, que je l'aimai et qu'il m'aima, et qu'il me demanda en mariage.

« Plusieurs amies, des dames, des demoiselles, ont voulu m'aider dans ma tâche. Notre couvent est bien situé, aux portes d'Arles, et nous avons vingt jeunes pensionnaires. Ce n'est pas beaucoup, mais déjà ce petit monde nous occupe fort. L'œuvre s'appelle, tu le sais, *la Vocation*, sous le patronage de sainte Thérèse. La municipalité se montre plutôt bienveillante.

« Quand tu nous feras l'honneur d'une visite, tu jugeras de l'installation sans sourire, et je te conterai quelques belles histoires, comme quand tu étais mon tout petit François. Si tu as dans tes connaissances un enfant pauvre et malade, ne crains pas de nous l'adresser. Le miracle est ici en permanence.

« Ton intention est-elle toujours d'accompagner ton maître Mathias Gilbert dans sa retraite de philosophe désabusé? L'intelligence est un moyen, la sensibilité en est un autre. Vous vous usez à en faire des buts. Puis à ta nature ardente ne conviendra guère la solitude.

« J'ai lu, avec ce que me laisse d'orgueil maternel une humilité relative, j'ai lu un grand article sur toi dans une revue

anglaise. Il y est dit que tu apparais *comme l'espoir de l'art dramatique en France... mais que ce jeune homme se méfie de l'excès lyrique.*

« Et comment ne serais-tu pas un lyrique, mon cher enfant, avec ton père qui vivait sa fièvre d'entreprise, et ta mère que la foi dévore ?

« Je t'embrasse de toute ma tendresse. Écris.

« THÉRÈSE ALBEVANE. »

La seconde lettre était de Mme Clos d'Ivois, laquelle ignorait naturellement ma rupture avec Blanche.

Château de Lusselange (Indre-et-Loire).

« Mon cher François,

« Je vous écris de cette paisible terrasse de Lusselange qui a joué un rôle dans votre existence. La Loire, sous mes yeux, coule sans un pli, avec la dignité de son histoire, et j'entends à quelque distance le bourdonnement de mes invités, dont vous connaissez la plupart.

« Votre amie vieillit, et devient de plus en plus scrupuleuse. Mais, différents de ceux de votre mère, de ceux de Mlle Hortense Oluffe, qui par des voies multiples les mènent à la sainteté, mes scrupules à moi sont destructeurs. Ils feraient pour le vieux Mathias Gilbert un singulier sujet d'étude.

« Est-ce l'expérience, ou la lassitude, ou le regret de la jeunesse? je trouve à toutes choses un goût amer. Je n'ai pas de croyance, pas d'enfant, pas de devoirs privés, je suis veuve... et la fréquentation des artistes, des hommes intelligents, célèbres ou glorieux n'excite plus ma curiosité. Il me semble que j'y vois trop clair, que les sentiments, les caractères, les mobiles m'apparaissent dans une netteté trop grande, comme en plein soleil, et me fatiguent les yeux.

« Assez ratiociné sur moi-même. Travaillez-vous, ou vivez-vous, passez-vous de la colère à la douceur, du rire à la mélancolie, de la tendresse à la sécheresse, avec la brusquerie qui vous caractérise, et vous permet, dans vos beaux drames, de gonfler les bulles les plus variées? Mon triste don d'analyse

est à ce point — et vous me savez fort peu pédante — que je devine, que je reconstitue la trame de vos pensées ironiques, tandis que vous lirez ceci, et que j'en suis un peu mécontente.

« Ceux et celles que la vie effleure ont bien de la chance. En moi elle laisse trop de vestiges, qui se rejoignent trop aisément en hiéroglyphes de mélancolie.

« Pourquoi ne viendriez-vous pas, avec Blanche, contrôler ici vos souvenirs? Chacun sait votre liaison acceptée par moi et nulle ne peut s'en formaliser. D'ailleurs je hais les prudes.

« Votre amie,

« Cloclo. »

« *Post-scriptum.* — J'ai promis d'aller à Saint-Goël, non pour moi, aucune retraite ne me donnerait le calme; mais pour Mathias, dont la curieuse tentative doit être encouragée, surtout après l'insuccès de son *Philippe II*. Et puis, devant la mer on ne peut parler que sur l'essentiel parce qu'on en parle avec simplicité. »

Machinalement je comparai les deux écritures; celle de ma mère, nette, ample et sans tourment, celle de Clotilde Clos d'Ivois, nerveuse et contournée, et, une fois de plus, j'enviai la tranquillité d'âme. Je prévins aussitôt la châtelaine de Lusselange du départ de Blanche, sans lui donner d'ailleurs aucun détail sur les causes intimes de cette brusque séparation. Quant à ma mère, elle avait jusqu'alors ignoré, volontairement, tout ce qui n'était pas ma vie intellectuelle.

J'avais résolu fermement de ne pas revoir Jacquemine avant que Verneron n'eût examiné l'état du petit Noël, du vieux Guillaume, et pris une décision quant à ces deux « obstacles ». Il fallait qu'un changement total marquât le début de la vie nouvelle.

Ces deux journées vagues et douloureuses, je les employai à chercher un logis, puisque le départ pour Saint-Goël ne devait pas être immédiat. Je découvris quai de Béthune, en pleine Cité, un appartement vaste, lumineux, conforme à mes desseins. Par les soins du vieux Gustave, mon domestique, on commença de déménager les meubles de l'avenue Marceau,

sauf ceux de Blanche, qu'elle réclama. Ceci suffit à me prouver que Levigny n'était pas le maître, et j'augurai mal du ménage.

Dans cette période d'attente et de fièvre, une seule personne, Hortense Oluffe, ne me paraissait point odieuse. J'allai la voir. A elle aussi je racontai les événements qui bouleversaient mon existence; et je lui tus seulement ce qu'il lui était inutile de savoir, ce qui eût dégradé Jacquemine à ses yeux indulgents.

Ses joues maigres devinrent légèrement colorées quand je lui parlai de ma passion subite, quand je lui vantai celle qui, dans mon cœur ardent, avait remplacé Blanche. Elle ne put s'empêcher de me dire :

— Cette demoiselle Cortinez, mon cher François, m'avait toujours inquiétée. Elle était trop semblable à vous. Vous vous meurtrissiez moralement... l'un l'autre, et vous auriez fini dans la haine. Quant à Robert de Levigny, il attire le drame comme vous, et votre amitié n'est peut-être pas morte. Les actions violentes ne tuent pas toujours les sentiments les plus vivaces. C'est l'usure quotidienne qui les détruit.

Elle ajouta après un sourire :

— Je ne connais pas votre vie et je pourrais vous servir de guide. François, vous n'avez pas de frein. Vous vous jetez sur votre désir du jour, de l'heure ou du moment, et ce désir se retourne contre vous, et c'est, comme dit père, une terrible bataille.

— Allez-vous me proposer le mariage?

— Hélas non, je sais qu'il ne conviendrait pas à votre nature emportée, insaisissable. Mais je vous souhaite de trouver un désir qui ne consume pas des joies fragiles. Il n'est pas que la foi de votre mère. Il y a la foi dans l'humanité, non celle qui déclame et corrompt, mais l'active, la sincère, la forte. Quand nous serons à Saint-Goël, il nous faudra chercher ensemble un emploi à votre énergie....

— Le théâtre... les livres....

— Par le théâtre et par les livres vous dépensez, vous dispersez magnifiquement ce qui est en vous, votre don propre. Cependant votre don social, ce qui vous lie à vos semblables, quelque chose de généreux comme la main tendue, cela reste inemployé. Et votre dégoût de la complexe Blanche

et votre amour pour la simple Jacquemine ne sont que deux cris d'une *autre* curiosité....

Hortense Oluffe s'animait davantage. Elle en devenait presque belle.

— Cette curiosité, je la connais. C'est elle qui m'a poussée dans les quartiers des pauvres, les maisons puantes, les trous noirs.... Une curiosité d'action qui ne se repaît pas d'un rêve, ni d'un engourdissement, ni d'un réveil trop vif,... qui trouve sa pâture immédiate dans le mince résultat d'un petit effort....

Elle s'arrêta soudain comme gênée.

— C'est bête, c'est vulgaire, ce que j'avoue là.

— Nullement.

— C'est en tous cas inutile et prématuré, puisque vous devez, vous aussi, le découvrir un jour par vous-même.

Ces dernières paroles prononcées d'une voix sèche. Étrange fille sans cesse en lutte avec son enthousiasme, qui avait la pudeur de ses vertus.

Enfin ce fut le moment de conduire Verneron chez les Lefaneu.

Richard fut exact au rendez-vous. Cette ambassade l'amusait. Il railla mon énervement. Je l'accompagnai jusqu'à la porte du bois et lui désignai la maison; reconnaissable à ses fenêtres incendiées, elle m'apparut telle qu'au premier jour; l'heure était la même.

Pendant l'attente, je fis de longues réflexions. Je m'examinai sans orgueil, j'envisageai l'avenir d'un regard lucide. N'était-il pas d'ailleurs trop tard pour reculer?

Au bout d'une heure Richard me revint, enthousiasmé par Jacquemine, méconnaissable, lui d'ordinaire si froid, si positif.

— Mon cher, j'arrive. On m'attendait.... Le père, le petit... et elle... ah! comme je te comprends!.... Pâle, grave, belle, et quelle extraordinaire créature!.... Elle ignore tout et elle devine tout.... O pureté! Pendant la consultation, elle ne me quittait pas de ses yeux noirs, d'un éclat, d'un charme vraiment insupportables....

Je souris :

— Tes conclusions... vite... avant l'éloge....

— Quelle hâte!... Tu me troubles.... Eh bien, j'emballe le père, un vrai poivrot, mais un bon type, dans mon service à Cochin.... Quant au petit frère.

— A Noël.

— Quant à Noël, le frère... c'est plus délicat....

Là-dessus Richard hésita un instant, me regarda, puis avec une sérénité admirable, à ma vive stupeur, il conclut :

— Cet enfant a besoin d'une grande surveillance... autrement il ferait de la mélancolie... et à son âge, ce serait rude.... Je te propose de me charger de lui.... Cette cure-là m'intéresserait.... Il ne me gênerait en aucune façon. J'ai la place chez moi.

Le brave garçon soupira largement, comme débarrassé d'un poids énorme, et devint écarlate. Pour toute réponse, je me jetai à son cou, ce qui parut l'étonner. Il ne savait certes pas à quel point son dévouement simplifiait les choses.

III

Forces de l'amour, je croyais vous connaître! j'avais jusqu'alors dépensé de ma vie ce qu'un jeune homme ardent sacrifie volontiers à son désir. Blanche, Gillette et combien d'autres m'avaient prolongé l'illusion. Et cependant j'ignorais tout, tout ce que me révéla Jacquemine.

Les circonstances de cette journée font partie de ma trame sensible. Elles durent avec moi, s'exaspèrent ou s'apaisent avec moi et suivent les oscillations de mon cœur.

Le matin même il faisait un temps clair et chaud. Verneron venait d'emmener en voiture Noël et le vieux Guillaume. Tous deux s'étaient résignés à la séparation, l'enfant avec son habituelle et silencieuse mélancolie, le vieillard après une comédie larmoyante. Mais ceci ne l'empêcha pas de bourrer sa courte pipe noire d'une main ferme. Certain d'être bien soigné, débarrassé de tout souci, de tout labeur, il me remercia, remercia Richard, dit adieu à la rivière et à ses barques comme il avait dit adieu à sa fille non sans quelque solennité. Au moment où la voiture s'ébranlait, avec les trois voyageurs, le coq rouge, que Noël gardait sur ses genoux, poussa vers le ciel son chant victorieux.

Sur mon conseil, Jacquemine laissa la maison intacte dans l'état où elle se trouvait, n'emporta rien. Comme elle fermait la porte à clef :

— Adieu, murmura-t-elle.

Elle avait sa robe blanche, un petit chapeau avec des fleurs des champs, son calme sourire, et je la sentis tranquille sur le sort de son père et de Noël, qu'elle pourrait revoir à sa guise, rassurée par la douceur ingénieuse de Richard.

Nous marchions sans parler, le long de la Seine aveuglante. Le soleil brûlait les avenues, la profondeur du bois et faisait trembler l'horizon.

— Votre ami, me dit enfin Jacquemine, a été aussi bon que vous.... Oui, tout me prolonge mon rêve, mais c'est plus calme encore et plus doré....

Après quelques instants :

— Je devrais être triste de quitter ce qui était ma vie... leur vie surtout.... Mais j'ai tant pleuré de votre absence. Je ne croyais plus vous revoir.

— Jacquemine!

— Mon François de la nuit terrible.... J'ai promis de n'en plus parler.... Comme je vous aimais, de souffrir, de prendre pour vous ma souffrance....

Puis, voyant mes yeux, elle changea de sujet avec une grâce alerte.

— Rien que vous.... Rien de plus n'est à Jacquemine. Elle a seulement à son cou le petit collier de sa mère.

Je baisai ce mince collier d'or qui étincelait dans l'heure inoubliable et puis je regardai mon amie de tout près, son nez fin, sa bouche déliée, son front net, et je m'attachai ensuite à ses prunelles dont l'immobilité vertigineuse me guidait vers un monde nouveau.

O sensibilité humaine qui sans cesse oscilles et vacilles, tu brises la mélancolie la plus âpre en soudaine allégresse, puis à ta ronde il faut un chœur d'une autre allure et c'est l'angoisse qui nous saisit en pleine joie.

Cela nous fit rire d'avoir faim.

— Et je crois bien aussi que j'ai très soif, ajouta Jacquemine avec une renaissance de tout son être, de ce corps impérieux et robuste dont m'enchantait la souple allure.

Que je lui savais gré d'être sincère! Une femme, enfin absolument sincère! Certes, ils me comprendront, ceux qui ont souffert du subtil mensonge et de l'hypocrisie sentimentale. On vit, on parle, on respire, on aime, on hait sous des costumes d'emprunt. Surtout on persiste dans les attitudes. Ce sont elles qui nous ankylosent, qui nous muent en dupeurs et dupes. L'adoration n'est pas perpétuelle. Elle vient par accès, comme toute fièvre. Et quand elle cède à un aspect différent de l'énergie, pourquoi la simuler encore, et ne pas avouer son éclipse?

Donner ce que l'on a en soi, le donner strictement. Confesser même ses métamorphoses.

Nous n'eûmes pas honte de notre faim. Nous n'eûmes pas honte de notre soif. Il y a dans un lac du Bois une petite île et dans cette île un restaurant.

— Voici que l'on me *passe* à mon tour, déclara gravement la fille du passeur, comme le large canot nous déposait dans l'île.

La petite table était mise, à l'abri des grands arbres verts. Les oiseaux chantaient sur les hautes branches. Appelé par un détail imprévu, le souvenir de Blanche Cortinez me traversa sans regret. A ce moment une main fraîche pressa ma main sur la nappe fraîche.

— Tu es libre, bien libre, et comme toi je suis libre, François.

Elle n'interrogeait pas, elle affirmait.

Je lui tendis une coupe vide. Elle nous la remplit jusqu'au bord d'un champagne léger et moqueur qui bientôt la rendit moins pâle. Sans expérience et sans usage, elle avait l'élégance innée. Rien dans ses gestes n'était choquant. Rien dans ses remarques qui gênât mon susceptible respect de son âme légendaire. Elle gardait l'harmonie malgré des prises sur la réalité qui apparaissaient subitement, ainsi qu'un nécessaire répit à son rêve intime, variaient la forme de l'enchantement.

Que nous fûmes heureux, pleinement, audacieusement, sans crainte scrupuleuse de l'avenir pendant ce cher repas de noces! Nous avions dépassé la crainte. Elle par sa race, et moi par ma raison, nous savions que l'heure est fragile et ce qui est dans l'heure plus fragile. Mais nous ne souhaitions

rien d'immortel. Et nous marchions si bien ensemble sur la route après la rencontre, que l'idée de l'éphémère ne nous attrista point. Elle traduisit ainsi notre confiance, selon un rythme lent qu'elle improvisait à mesure, adossée à sa chaise, frappant de son doigt rose le pain doré :

La reine a rêvé un moment,
Et ce moment toute la vie,
Le roi l'a aimée un moment
Et ce moment jusqu'à la mort.

La mort a duré un moment ;
Reine et roi rentrent dans la vie :
Bonjour dit-elle et lui : bonjour,
Avez-vous dormi mon amie?

Comme elle levait les yeux vers le ciel bleu et chaud :

— Voyez-vous là quelque chose ou quelqu'un? demandai-je.

— J'y vois le reflet de mon bonheur, et une petite sainte vierge de plâtre qu'on m'avait appris à prier. J'y vois mon père comme s'il était mort et Noël comme s'il était mort, et la bonté sage de votre ami. Et puis au-dessus est ma mère, les bras étendus, qui pardonne... et qui attend ma délivrance.... Ensuite, des figures indistinctes qui sont comme les étoiles du jour.

Cependant, elle ramena les regards vers son corsage blanc qu'elle avait grand'peur de tacher et, avec une moue malicieuse, qui plissa ses paupières bistrées :

— Une voisine m'aida à le faire... sur le modèle du rouge... tu sais... que j'ai laissé dans la vieille armoire. Cette voisine était malheureuse et elle pleurait en travaillant. Et voilà un heureux corsage.

... Puis, après une étrange et triste inclinaison de sa figure soudain recueillie :

— Vous autres riches, vous avez oublié le travail et la peine dans les choses dont vous profitez et c'est pourquoi elles vous lassent vite. Pour nous, les pauvres, la peine reste présente....

Comme l'oiseau s'obstine dans son cri et le répète inlassablement, j'eusse voulu durer dans cette seconde. Il venait de l'eau une fraîcheur douce, telle que la voix de ma compagne. L'instinct d'une vie admirable semblait suspendu entre nous, consumé lentement par le soleil. La nature

entr'ouvrait son cœur. Les tables, le chalet, les pelouses, les arbres et le lac, tout cela fleurissait au-dessus de soi-même, exhaussé par notre beau rêve. Mes yeux pleins de larmes contenues émurent aussitôt Jacquemine.

Elle se dressa à demi et vivement, avec un charme hardi, porta ses mains de ses lèvres aux miennes.

On se leva de table. On fit le tour de l'île. Après les pelouses et les futaies, d'autres futaies, d'autres pelouses. Des canards barbotaient, des cygnes se prélassaient, des gens marchaient.... En quelques mots j'expliquai à Jacquemine quelle vie nous pourrions mener, à sa guise errante et fixe, tantôt mêlée au peuple et tantôt solitaire. Le projet de Mathias Gilbert lui plut. Elle le comprit de suite, abruptement, selon sa méthode; j'avais un souci extrême de ne la froisser par rien qui fît apparaître la différence de condition. Une fois de plus je constatai combien les grands obstacles sont aisés à franchir en comparaison des petits, si le sentiment qui nous anime est puissant.... Je lui parlai de moi, de mes travaux, de mes desseins, en tant que proches et réalisables. Je lui avouai Blanche et Gillette, rapidement, ainsi qu'il convenait, sans fixer leurs noms ni leurs figures, pour éviter toute surprise fâcheuse. Elle m'écoutait avec attention, la tête tantôt basse, tantôt tournée vers moi. Et lorsqu'elle s'arrêtait, droite et blonde, sérieuse, froissant une tige de sa main nue, dépouillée de tout sauf d'une beauté candide, mes paroles m'apparaissaient vaines, vaines mes précautions, mes alarmes. Ne sommes-nous pas tous des êtres sur le chemin, destinés au hasard des rencontres, des aubaines et des accidents? Les tentes plantées nous illusionnent et nos enclos et nos essais de culture et de fixité. Ils nous illusionnent aussi les sépulcres où sont les os qui nous engendrèrent.

Or, auprès de ma Jacquemine, je retrouvais la vie nomade, celle où tout ce passe au second plan qui n'est pas la joie de l'amour libre. Elle était de ma race, croisée de Nord et de Midi et dans des proportions semblables, et cela nous unissait bien, cela c'était la sauvegarde. Mais, en dehors de nos origines, nous ignorions tout du secondaire, nous n'avions nul besoin de serments. Les seuls liens forts sont ceux qui ne s'expriment pas.

Elle avait ce don merveilleux que, vivant toujours dans le songe, elle devenait claire et précise pour la nécessité immédiate et précise. Alors apparaissait la ménagère de France, qui raccommode le linge, lessive et sait le prix du beurre.

C'était un mauvais astronome celui qui ne vit pas le puits.

Un détail bas montrera quelles difficultés j'avais à résoudre. Sa robe blanche était délicieuse; mais je la trouvais mal chaussée. C'eût été d'autre part une honte que de jouer cette humiliante et sotte comédie du prince conduisant *la bergère* chez des couturiers, la travestissant à sa guise, à l'ébahissement des « premières ». Je savais qu'aimant la beauté elle aimerait le luxe sans se corrompre, dans ce qu'il ajoute au charme de la vie, je savais qu'à son heure elle souhaiterait d'être mise comme les mieux mises, ce qui n'enlèverait rien à son simple génie. Mais je voulais attendre, en les aidant, son désir et sa volonté. Quant aux petites métamorphoses immédiates et indispensables, elles apparaîtraient ainsi que des caprices; la fantaisie amoureuse excuse tout.

Et déjà, à son contact, je me sentais meilleur et plus spontané, délivré des entraves de l'analyse, revenu à l'émotion directe. Je perdais cette mauvaise pudeur qui arrête en nous l'expression naïve, le sentiment frais. L'orgueil est ma plaie vive, qu'elle guérissait par son sourire. Celui-là seul prend qui se prête et reçoit tout qui sacrifie tout.

Une heure plus tard, chez un bijoutier, je lui choisis une jolie bague. Ce fut une délicieuse comédie. Entre la plus humble et la plus belle, elle hésitait, on ne savait pourquoi, selon des principes d'elle seule connus, au grand désarroi du marchand. Elle n'essayait pas les bijoux ou les gardait à son doigt mince juste le temps d'un scintillement, puis me les mettait sous les yeux. Elle se décida pour un saphir « couleur d'eau quand le temps est clair ».

Je me réveillai un instant à la vie sur la terrasse des Tuileries au crépuscule. Les Champs-Élysées, la rue Royale, les ponts frémissaient dans une poussière d'or. La nappe bleue du ciel s'assombrissait autour de ma svelte Jacquemine; on entendait ce bruit de gourmettes et de piétinement que cause la montée des équipages.

— Pourquoi frissonnes-tu, mon amie? Tu n'es pas isolée près de moi.... Pourquoi ta main est-elle moite?... Est-ce que la nuit t'épouvante? Vois comme elle nous ménage, cette nuit de la grande ville où sont les joies et les malheurs et qui construit dans les ténèbres. Comme elle descend avec sagesse!

— Oh! François, François, que j'ai peur!...

— De moi? De ma tendresse?

— De toi, de ta tendresse. Je fais le compte des nuits à venir. Pourvu qu'il ne t'en manque pas une.... Il y avait un honnête marchand qui devait payer en pièces d'or; une de ces pièces était fausse; il le savait, mais ignorait laquelle et cela le désespérait.

— Ta bague d'or fera bien la preuve.

Elle la regarda, appuyant la main sur la pierre nue de la balustrade.

— Il faut dire les choses avec courage.... Le ravisseur est détesté, mais il apporte aussi de la joie....

— Jacquemine, tais-toi....

J'avais vu poindre le scrupule, lequel est le grand ennemi. Il la ferait insister sur l'odieux, et cette brutalité me détacherait d'elle rapidement par un mauvais attrait bien vite changé en répulsion :

— Ce qui te fait parler en ce moment, mon aimée, c'est ta conscience noire, c'est le diable.... Ne me montre que ta conscience blanche.

— Ne vaut-il pas mieux que tu saches tout....

— On ne sait jamais tout, mon amie, et les blessures faites par toi seraient atroces, car tu as l'art des mots qui coupent, dont la coupure reste saignante. Tais-toi.

L'haleine du soir devint angoissante. Or l'émeute m'apparut soudain, car on se trompe ainsi sur soi-même, et le tumulte de nos cœurs évoque le tumulte des rues. Paris s'embrasait dans un halo farouche, et, comme dure la fuite d'une étoile, Jacquemine près de moi, la fille du peuple, se dressait adverse et guerrière.

Quai de Béthune, par les soins de Gustave et de la femme de chambre, nous attendait un petit souper, servi dans le salon.

Je dis à Jacquemine :

— C'est une installation toute neuve... et très ancienne par

endroits... comme sans doute notre *reconnaissance*.... Quelques meubles, tapis, tentures, cette pièce, une chambre, notre chambre, un grand cabinet de toilette et du linge.... C'est tout.... Pour me servir, Gustave, un brave homme, et pour vous cette femme, une nouvelle, dont j'ignore la figure.... Si cela vous plaît, on reste ici jusqu'au départ pour la Bretagne, en essayant de n'avoir pas trop chaud. Si cela vous déplaît, on s'en va. Et puis... je vous aime.

Elle regardait les quelques objets avec une attention souriante. Elle ne dit pas : « C'est trop beau pour une pauvre fille, » ni « comment vais-je m'en tirer, moi qui ne connais rien à rien, » ni aucune autre chose semblable. Elle murmura seulement : « Le coq de Noël ne me réveillera pas... ici, » puis dans la glace elle se fit une belle révérence.

— Bonsoir, ma petite Jacquemine.

Puis elle regarda le piano ouvert avec un plissement délicieux des lèvres : « Chanter? oui... toute seule? oui... avec un autre? non... avec un autre en bois?... pas davantage.... »

Enfin elle ouvrit la fenêtre et but avidement quelques gorgées de la nuit stellaire.

Le souper fut un simulacre. Elle comprenait, je comprenais qu'on allait franchir le grand passage; nous ne manquions pas de bravoure, cela se lisait dans nos yeux, mais la bravoure, hélas! n'empêche ni les blessures ni la mort.

Cette distinction du corps et de l'âme est un artifice de langage et un reste de scholastique. Elle n'a plus de réalité. L'âme est la grande profondeur du corps. Et quelquefois le trésor monte et il affleure à la surface, et nous voudrions le saisir qu'il redescend déjà dans les splendeurs muettes et centrales, que son reflet se perd, devient une simple lueur qui veille. Et de l'abîme à la surface il y a d'étranges correspondances, tellement qu'un simple attouchement, dans son instant et dans sa force, peut bouleverser le trésor par des conjonctures incalculables.

Certaines se livrent dans un regard. Elles se livrent à tout jamais, malgré le temps et la distance et l'affreux devoir à masque de pierre. Et toutes les forces humaines et les lamentations et la haine n'empêcheraient qu'elles se soient livrées.

L'amant, le mari, le père et le frère, et tout ce qui tient à la femme, pourront bien se désespérer, invoquer le feu, le couteau, le poison. C'est chose faite.... D'autres se livrent dans une pression de mains. Heureux ceux qui me comprendront, s'il leur est donné quelques secondes de tenir le mystère d'une main chérie. D'autres se livrent dans une pensée. Possession rapide, incomplète, mais qui grise délicieusement le souvenir. Cela n'était pas venu du mot. Ce n'était pas venu du geste, ni de l'intention, ni du hasard. Ce fut tel qu'une conjonction d'astres et l'on en garde l'éblouissement.... Certaines se donnent dans un frisson, et ce frisson est à distance, mais va aussi loin qu'une étreinte.

Passés enfin tous ces subterfuges, il y a la grande franchise qui est de maintenir l'harmonie, d'avouer la fatigue, le doute, le soupçon, et de faire servir l'angoisse au plaisir.

Je *savais* ces choses de longue date, je les avais souvent *senties* et je voulais les faire éprouver.

Jacquemine était admirable, assise, considérant la nuit, dans la lumière douce des flambeaux;... elle avait un coude appuyé, le menton dans sa main, le regard paisible. Et je songeais : « Elle a la force de la nature qui se rit de nos raisonnements. En ce moment elle marche et me devance;... la suivrai-je sur la route obscure?

« A-t-elle sommeil, ma Jacquemine, ou a-t-elle envie de chanter?

« Elle n'a pas de chant assez beau et pas de silence assez beau. Et que serait un autre rêve! »

Elle s'étirait avec cette langueur où les passionnées mettent leur violence, ses yeux demeurant doux et chastes. Je l'aidai à se lever, la conduisis dans sa chambre, puis revins aspirer l'air du soir. Lorsqu'une demi-heure après j'entrai chez Jacquemine je la trouvai songeuse, enfiévrée, et ce fut cette fièvre qui nous délivra.

Le lendemain matin, un orage d'été grondait sur Paris. De notre observatoire on voyait les nuées noires, les traits de feu, on entendait les roulements et les détonations.

Celle qui était mienne avec folie et tendresse, mienne comme

la douleur tient au cœur, regardait le drame, assise à la fenêtre auprès de moi, dans la surprise d'un peignoir blanc garni de dentelles. Ainsi se transformaient les fées. Je voyais battre les veines de son cou, je voyais la ligne idéale de sa bouche avec une netteté singulière, et la délicatesse de son nez rose. Les yeux restaient mélancoliques et ombrés de reconnaissance.

— Nous improvisons, Jacquemine?

— Sa musique suffit à l'orage, répondit-elle avec un sourire où me ravissait quelque chose d'amer. Lorsqu'il éclate au-dessus d'une carriole, ou d'une barque, les femmes se signent rapidement, ramènent leurs mantes sur les épaules. Parfois, au tournant de la route, il y a debout une grande croix noire, et c'est l'orage des trépassés.

Sur le fond sombre, les toits et les cheminées prenaient des contours durs. Elle les montra.

— Y en a-t-il, dans ces maisons, de la tristesse et de la misère! Quand le pain manque sous le ciel noir... les enfants crient. Pourrai-je bientôt revoir Noël? Il est tout près d'ici, n'est-ce pas?

Ce fut d'une franchise telle que je n'en souffris point.

— Tout près d'ici... la maison de Richard, du docteur, est presque à l'angle du boulevard Saint-Germain et du quai.

— Pauvre petit, ce temps le rend plus malade. Il se jette à terre et il pleure. Comme cela m'effrayait quand je restais seule avec lui : « *Noël, Noël, parle-moi, réponds-moi.... — Non, non...* » d'une voix méchante qui n'était plus la sienne.... Oh! comme la pluie tombe sur la Seine!

Ce fut une vraie bourrasque. Des feuilles voltigeaient et nous distinguions de la fenêtre les innombrables mouchetures de l'eau. Ce détail éveilla mon improvisatrice :

Mariniers, rentrez ce qui mouille!
Femmes, enfants,... laissez le linge,
Le ciel, la terre et l'eau s'embrouillent;
Laissez le linge,
La pluie refait de la blancheur,
La pluie refait de la richesse,
De la tendresse
Et du bonheur.
Laissez le linge.

Le baiser qui l'interrompit, elle me le rendit passionnément, et j'ai dit qu'elle était violente. Ses bras et son dos se tendaient, puis se détendaient par ondes lentes, tandis qu'en ses yeux, tout au fond, la colère se mêlait à l'amour.

Ce quartier de Paris où nous demeurions a pour moi la figure de Jacquemine. Des quais brûlants, des ruelles fraîches et sombres, d'anciennes cours. Ici et là un petit commerce tel que le réclament d'humbles vies sédentaires. Et le persistant parfum du passé, tantôt exaltant, tantôt morose, qui sort des pierres, à l'aube, au crépuscule, et s'évapore dans les ténèbres. A certains moments cela vous saisit comme un trouble de réminiscence, et l'on voudrait fixer le mirage, et les ombres fuient devant vous. Le bruit des cloches, le jappement d'un chien, une voix particulièrement claire, enchantent le silence des vieux palais, des fantômes engourdis.

Nous sortions vers le soir, quand la chaleur s'apaisait un peu. Jacquemine marchait à mon côté sans me donner le bras, de sa souple allure. Seulement, de temps à autre son coude me frôlait. Par quel miraculeux instinct, comparable à son don poétique, connaissait-elle cet art raffiné et voluptueux, qui sans cesse promet et effleure, et laisse suspendu ce qu'il va donner? L'harmonie profonde de la nature procède ainsi par voies rythmées. Les phases de l'inquiétude sont nuancées, diverses, progressives. Elles suivent la cadence du désir. Et le chant qui émanait d'elle avait la forme de ses caresses. Je songeais malgré moi à ces tragédies qui sortent parfois toutes fumantes des entrailles populaires, et dont témoignent les tribunaux. Une fille, dans les milieux du crime, du vol et de la honte, suscite autour d'elle mille passions extrêmes, néfastes, et survit au carnage, adorée, excusée par ses victimes. Quel charme ténébreux était en elle, qui séduisit ces héros du bagne, dont les secousses sanglantes ne mentent pas!

Celles-là m'apparaissaient comme les sœurs maudites de mon élue.

Cette noblesse, qui est le don des vieux conteurs, Jacquemine l'avait en ses moindres gestes. Elle montrait bien ce qu'elle montrait, parce que cela la touchait bien. Elle avait deux rires, l'un gai, l'autre attendri, et celui-ci faisait la lisière d'une adorable ironie qui la saisissait rarement, et dont elle deve-

nait vite rose. La pitié ne la quittait pas. Elle confinait à sa colère comme on le remarque chez les satiriques ; et son ton restait toujours sobre. Elle n'avait jamais d'instinct bas. Un mot d'argot dans sa bouche devenait rare et subtil, ou d'une somptuosité dramatique.

Les airs qu'elle improvisait commençaient clairs, finissaient graves, exceptionnellement en chants de triomphe. Ils étaient scandés vivement, ne se traînaient pas dans les redites et cessaient d'une manière abrupte, à la façon de quelques mélodies d'Espagne. Mais on retrouvait en eux toujours la route blanche de France et le refrain.

Le contraste était tel entre nous qu'il en devenait un accord. Où que s'élevât son instinct, je la rattrapais avec ma culture et cette effervescence passionnée qui autorise la création. Débarrassée des masques qui la déforment, la demi-instruction, la demi-éducation, l'apport étranger des journaux, des communications rapides, la race m'apparaissait ce qu'elle est réellement, le principe toujours chaud de la santé morale, de la haute grâce, de ce que résume un seul mot : le *style*. Dans les instants où Jacquemine devenait *elle-même*, ses paroles, ses mouvements ressuscitaient en moi ces vérités naturelles qui sont supérieures et antérieures à tout enseignement.

Je nous vois assis tous deux, au jour tombant, dans un petit café du voisinage qui tenait de la guinguette par des tonnelles ocreuses et fanées et de la pension de province par la fraîcheur de la salle obscure recevant son crépuscule du jardin.

Jacquemine avait sa beauté *ouverte*, impressionnable, et tressaillait au moindre bruit, au pas de la femme apportant les couverts, au miaulement du chat sous le billard, au déclenchement du coucou de bois. On eût dit en ces moments-là que toute sa nature aspirait, par les yeux, les oreilles, le duvet blond de sa peau blanche. Ceci me causait un trouble infini, une sorte d'enthousiasme contenu, et les paroles que nous prononcions glissaient à la rencontre les unes des autres par les interstices de la volonté.

— Il y a des moments où je suis la reine, me dit Jacquemine à voix basse, d'un air de confidence. Il y a des moments où vous êtes le roi. Et quand c'est vous le roi, je suis heureuse,

mais troublée. Je crois que vous entrez dans mes rêves, et les déplacez à votre guise. Vous me donnez l'air de ma chanson.

— Et quand c'est vous la reine, mon amie?

— Alors je suis mélancolique, mais je sens que vous m'admirez. Mon chant vient de moi, il entre en vous, il vous éclaire et je puis vous lire, ainsi qu'une lettre qui parlerait de moi.

Elle trempa ses lèvres souples dans un verre de vin blanc aigre et vif, où se miraient les coteaux de la Seine, puis continua :

— Tu sais, François, cet enchanteur qui voulait instruire la fée des rives?...

— Merlin et Viviane....

— Je ne connais que son nom à lui. Mais à la fin ce fut la fée qui lui enseigna le pouvoir de l'eau.... Je regarde tes yeux pour t'aimer et je n'ai plus peur de te perdre. Tu regardes mes yeux pour me voir : aussitôt j'ai peur de te perdre.

— Monsieur, madame, nous dit la servante aimablement, je crois que vous serez contents de la matelote. C'est notre spécialité

— Elle est un peu noire, répliqua Jacquemine, mais elle a bonne odeur. Lorsque je t'en ferai une, ajouta-t-elle finement, je ne mettrai pas tant de vin et elle ne sera pas si pâteuse.

Un orgue de barbarie commença de se lamenter au dehors. Je vis Jacquemine devenir pâle et je devins triste à mon tour. Que lui rappelait cette valse brisée? Dans quelle douloureuse circonstance, dans quelle inavouable circonstance s'était-elle infligée à son rêve?... Déjà, par un geste charmant, et devinant ma peine, d'une simple pression de la main elle renouait l'harmonie de nos cœurs. Je levai courageusement mon verre.

— A l'oubli, Jacquemine.

Et elle, d'une voix presque indistincte, tandis que le bruit de l'orgue s'éteignait :

Le musicien était bien pauvre
Et elle avait beaucoup souffert.
Chaque fois qu'ils se retrouvaient,
Sa musique semblait plus pauvre,
La douleur revivait dans l'air.

Je me rappelle cet instant ému, l'image fixée au mur, au-

dessus de nous, représentant l'attaque d'un fort hérissé de pantalons rouges, un vieux sabre poussiéreux dans un cadre et la grande tendresse qui m'étreignait.

Verneron m'écrivit :

« Cher François,

« Je ne vais pas te voir pour plusieurs raisons, quoique nous soyons voisins, mais j'ai des nouvelles pour vous.

« 1° Le papa Lefaneu ne se porte pas trop mal, pour tout l'alcool qu'il a dans l'organisme. Il a sa pipe, son journal, de braves voisins de lit, et le régime lacté ne le dégoûte point dans le moment. Je ne prolongerai ce régime que le temps nécessaire. Quand vous désirerez lui rendre visite, je suis à votre disposition.

« 2° Le jeune Noël et son coq se conduisent bien. Je surveille le petit homme de près. On le promène, on lui fait de l'eau froide, on l'alimente, et je vais le mettre en contact avec d'autres enfants. Il n'est pas sauvage. Il est toujours silencieux; mais, dès qu'il parle, ce qu'il dit est d'un imprévu, d'une couleur extraordinaires. Quand vous désirerez lui rendre visite....

« 3° J'ai reçu une lettre de Blanche. Elle me demande de tes nouvelles. Elle ne dit rien de Levigny. J'ai répondu brièvement. Adresse, rue Scribe, chez Robert.

« 4° Le père Oluffe et la belle Hortense s'inquiètent de ton silence, je les ai rassurés. Il paraît que la retraite de Saint-Goël tient toujours. Mathias Gilbert est un rude homme.

« Ton RICHARD. »

Je transmis de cette lettre à Jacquemine ce qui concernait son père et l'enfant.

— Veux-tu les voir tout de suite?

— Attendons encore quelques jours. Il y a en moi quelque chose qui se transforme. Il vaut mieux que je n'aie cette joie que quand je serai tout à fait une autre.

Que de belles heures nous eûmes alors, à notre balcon, sous les feux de la nuit! Je lui racontais mon enfance et elle

me racontait la sienne. L'homme et la femme, même très différents, se tiennent par les choses primordiales, et c'est une joie de se retrouver aux heures innocentes, dans les mêmes goûts, les mêmes pensées naïves, le même ennui que porte la genèse du désir. Car c'est celle-ci qui guide l'évolution de l'ange comme l'évolution de la bête.

— Quand je te dis, François, que je t'ai vu en rêve.... Et j'étais heureuse au matin : mais, lorsque le soir tombait, je m'attristais à mesure et je craignais de ne pas te revoir. Les voisines me considéraient comme une petite fille exaltée. Si j'avais parlé de mon roi! Je ne me confiais qu'à certaines fleurs que j'allais embrasser en cachette et que je pleurais de voir mortes.... Et je pleurais aussi de savoir comme mère avait été malheureuse.... Père la battait, la battait, la battait.

— Jacquemine chérie!

— Laisse-moi te conter ces choses tristes, que jamais je n'ai pu dire à personne. Comme cela soulage de se confier, de mettre tout dans un autre cœur! Quand j'entends le tien palpiter la nuit, je me sens puissante et si fière.

— Mais ce battement nous mesure la vie....

— Oh! ne pense pas aux choses terribles. Ce qui est vrai, c'est la joie, la clarté. Voilà ce qui attire. Quand le beau soleil donnait sur la Seine.... Un jour qu'il faisait un temps superbe, nous avons entendu de grands cris et nous sommes sortis père et moi. Deux petits enfants se noyaient. Ils s'étaient baignés après le repas. On les a retirés de l'eau, déshabillés, on a fait le possible, mais leurs pauvres maigres corps nus ne valaient plus que pour le cercueil. Les femmes pleuraient, ou parlaient toutes ensemble, et les hommes donnaient leurs avis.... Eh bien, par-dessus l'horreur, il y avait encore quelque chose, et c'était la grande lumière calme. On sentait que tout restait en elle et que tout lui obéissait, le cri et le silence, la mort et la rivière et jusqu'au désespoir. Moi je gémissais de douleur, mais il y avait aussi une Jacquemine qui avait envie de chanter, comme on chante à l'église devant les cadavres.

En ce moment un cri lointain monta du fleuve et nous tressaillîmes.

— Voici la nuit qui nous écoute. Rentrons, implora-t-elle.

Jamais je n'ai mieux compris que dans ces causeries brèves ou prolongées comme tout ce que nous apprenons dans les livres côtoie la vie, ne la pénètre point. Rarement Jacquemine m'interrogeait. Son ardeur toute sentimentale ne réclamait nul enseignement. Elle avait ce qui se transmet. Illuminée de tradition, qu'eût-elle gagné à mes vagues flambeaux? Près d'elle j'oubliais ces monstres fourchus, les demi-pédantes de notre temps. Par elle je retrouvais ces impressions immédiates ou usées par les âges, qui sont la tapisserie des jours, soit qu'on s'étonne, soit qu'on se souvienne. Et elle négligeait naturellement les intermédiaires, ces déchets bâtards du souvenir et de la convention qui dégradent le langage humain.

Mes livres, déménagés brusquement de l'avenue Marceau, étaient pêle-mêle dans une grande pièce, et Gustave les rangeait avec lenteur. Parfois Jacquemine entrait là. Elle regardait quelques titres, ouvrait un volume, lisait une ou deux pages.

Son sens du lyrisme, son oreille musicale, ne se trompaient guère. Une phrase de Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, quelques vers de Lamartine, lui mettaient les larmes aux yeux. Elle soupirait.

— Si je connaissais toutes ces belles choses!...

— Tu ne serais plus celle que j'aime.... Ce qui est en toi est bien plus beau.

Elle soupirait encore, me regardait avec candeur et reproche, puis me demandait de lui lire à haute voix un passage.

— D'amour, de douleur ou de joie.

J'obéissais. Debout au milieu de ce chaos de brochures et de reliures, je faisais retentir la pièce sans rideaux de quelque fanfare romantique ou j'éteignais le son pour une harmonie plus discrète. Dans la lumière crue, près de moi, ma blanche amie, les yeux mi-clos, m'écoutait avec un sourire accablé que démentait son regard vainqueur.

(*A suivre.*) LÉON DAUDET.

ÉDUCATION ET RÉVOLUTION

Le discours que nous publions a été prononcé à l'inauguration de la première Université populaire qui s'est ouverte le 9 octobre dernier, 157, faubourg Saint-Antoine. Quelques hommes se sont préoccupés d'assurer aux ouvriers d'autres divertissements que ceux du cabaret et du café-concert; de rapprocher le peuple et les intellectuels, qui ont toute raison de s'entendre et de s'unir, et, par ce concours des deux grandes forces sociales, de travailler à la société de l'avenir, en la commençant. En février 1896, un ancien ouvrier typographe, Georges Deherme, fonda une revue mensuelle de sociologie positive sous ce titre heureux : *la Coopération des Idées*. Son but était d'amener les savants et les ouvriers à coopérer, à faire leur éducation mutuelle, à penser et à agir ensemble. Au printemps de 98, en haut du faubourg Saint-Antoine, dans une petite salle de la rue Paul-Bert, des causeries quotidiennes donnèrent à l'œuvre une première réalisation. Encouragés par le succès, les fondateurs réunirent quelques souscriptions, louèrent une ancienne salle de café-concert, et la transformèrent en l'adaptant à leurs besoins les plus pressants (bibliothèque, salle de jeu, musée, salle de spectacle et de conférences). L'avenir permettra de faire mieux.

L'Université populaire n'est pas un établissement exclusivement scientifique, une imitation artificielle de la Sorbonne, elle veut être la maison du peuple. L'idéal ne serait atteint que si, par une croissance normale et progressive, en multipliant ses organes selon les besoins qu'elle doit satisfaire, elle prouvait la fécondité du principe coopératif.

Messieurs, nous inaugurons ce soir notre maison nouvelle, et nous y entrons avec confiance; elle est modeste encore; dans l'immense cité elle occupe un bien petit espace, et sa façade n'attirera pas les regards du passant; un jour sans doute, et c'est notre espérance, comme l'est déjà notre petite salle de la rue Paul-Bert, elle sera un souvenir, vers lequel les anciens se reporteront avec attendrissement, ainsi que l'homme sourit et s'étonne d'avoir trouvé si grand le jardin qui suffisait aux

jeux de son enfance. Telle qu'elle est, cette installation répond à nos besoins, puissions-nous seulement accomplir tout le bien qu'elle permet! Nous ne voulons rien d'apparent, rien d'artificiel; comme l'être vivant, développons-nous lentement, et que ce soit l'âme même que nous aurons su nous donner qui peu à peu se construise le corps qu'elle sera capable d'organiser et de mouvoir. Déjà nous avons une salle de lecture avec une bibliothèque, que nous enrichirons; une salle de jeux avec un billard; un musée, où seront exposés tour à tour les chefs-d'œuvre des maîtres; une salle de spectacle, où nous apprendrons qu'il est de nobles divertissements, une autre ivresse que celle qui lâche la brute en pleine liberté. Par un hasard que j'appellerai symbolique, nous occupons l'emplacement d'un ancien café-concert. Je remercie en votre nom notre excellent architecte, M. Vinay, de l'intelligence avec laquelle il a mis à profit l'espace dont il disposait, et plus encore du dévouement infatigable avec lequel il a dirigé et pressé les travaux.

Pour exprimer ce qui est dans toutes les pensées, et j'ose dire dans tous les cœurs, j'offre le témoignage de notre gratitude à notre ami Deherme; vous savez sa foi ardente, sa volonté tenace, il a été l'apôtre de la coopération des idées, il ne s'est pas lassé de la définir, d'en montrer le sens et la fécondité; il s'est donné tout entier, il n'a ménagé ni son temps, ni ses forces, il a fait passer en nous quelque chose de sa confiance généreuse; il ne s'est pas contenté de parler, il a agi; avec de hautes ambitions, il a le courage des humbles commencements; il ne met pas la récolte avant les semailles, mais, comme le rude paysan qui lentement ouvre la terre pour lui confier le grain de l'avenir, il a la vision des moissons futures. Que son exemple soit contagieux; souvenons-nous que coopérer, ce n'est pas laisser la besogne aux plus convaincus, aux plus vaillants, et les applaudir.

I

Messieurs, je me défie plus que personne des programmes ambitieux, dont il ne reste qu'un bruit d'éloquence; quand on

a bien parlé, on est trop souvent tenté de croire qu'on a bien agi; je sais que les monuments durables s'élèvent jour par jour, heure par heure, par les efforts ignorés des individus, comme ces murs romains faits de cailloux cimentés que les hommes ont laissés debout par lassitude de les détruire. Mais il est bon de parler, comme parfois on se recueille, pour prendre conscience de sa pensée, pour fixer le souvenir des heures lucides où l'on a trouvé dans la claire intelligence de l'idéal le courage de tendre vers lui.

Nous apportons d'autant plus de patience, de continuité, de zèle dans les humbles actions dont la vie est faite, que nous savons discerner en elles le principe des grandes choses qu'elles rendent possibles.

Ce n'est point au hasard que nous avons choisi pour notre œuvre le titre de *Coopération des idées*. Par là nous affirmons d'abord qu'abstention est impuissance, que dans l'individu est la source de toute énergie; ensuite que l'action de l'individu ne se complète, ne s'achève que par celle des autres hommes, donc qu'elle doit être avant tout un effort pour chercher par l'entente des esprits le concert des volontés. Il faut que l'individu existe, il faut qu'il soit réel, indépendant, qu'il soit une force vive, — pas de coopération sans coopérateurs; mais les individus ne doivent pas être forts pour s'isoler, pour s'opposer, pour se faire une guerre plus terrible et plus douloureuse; la vraie loi de l'être social n'est pas la lutte, mais l'union pour la vie. L'égoïsme est la grande illusion : tout désordre au dehors devient en nous division et douleur. Tous contre chacun, chacun contre tous, c'est la défiance et la peur, la vie diminuée. Nous nous unissons pour apprendre la vie en société, pour commencer à la vivre, convaincus que notre existence personnelle est d'autant plus riche et d'autant plus une que nous la dévouons à un idéal collectif qui l'enveloppe dans l'harmonie d'une existence plus durable et plus haute.

Coopérative, notre œuvre n'est pas une bonne œuvre, une condescendance de la charité; nous ne venons pas imposer des dogmes, défendre une tradition, justifier la hiérarchie sociale en jouant les bons riches. Il n'y a ici ni maîtres, ni chefs, ni patrons; notre propriété est collective, elle est sous

notre propre sauvegarde; nous trouvons notre loi dans notre idéal; nous sommes des hommes libres, des égaux volontaires. Nous mettons en commun nos intelligences et nos bonnes volontés, nous rapprochons nos idées pour les conférer; nous cherchons à nous comprendre; nous savons qu'à ce libre commerce tous, des plus humbles aux plus élevés, nous ne pouvons que profiter, en nous délivrant de nos préjugés, en apprenant à nous connaître et à nous aimer, en faisant nos esprits plus justes, nos cœurs plus ouverts, en élargissant notre idée de l'humanité. Nous ne sommes pas des sectaires; toute pensée est ici la bienvenue, qu'elle donne seulement ses titres; nous n'excluons que ceux qui s'arrogeant le privilège de la vérité absolue se croient le droit de l'imposer. Ce respect des consciences n'est pas scepticisme, il n'exprime que notre confiance dans la force de la vérité. Nous avons foi dans la raison, nous croyons qu'il y a une vérité impersonnelle, principe d'union entre les hommes, mais aussi fermement nous croyons que cette vérité n'est pas figée en dogmes immuables, qu'elle est progressive, qu'elle ne peut s'accroître comme se transmettre et se propager qu'en se recréant incessamment dans des esprits individuels et vivants.

On nous dira que nous nous prenons nous-mêmes à nos faux semblants, que nous nous donnons une aimable comédie qui ne change rien à la réalité des choses. L'ignorant a besoin du savant qui n'a pas besoin de l'ignorant; l'un donne, l'autre reçoit; l'un parle, l'autre écoute; l'un marche, l'autre suit. Où est l'échange de services, la réciprocité qui fait les égaux? L'autorité sur les consciences n'est pas moins impérieuse pour se dissimuler sous la forme d'un appel à la liberté. — Je réponds d'abord que l'autorité des hommes n'est ici que celle de la raison, qui se contrôle sans cesse elle-même, et qu'obéir à la raison, c'est s'obéir à soi-même, et j'ajoute que la coopération des idées est bien une éducation mutuelle où, sans discuter sur nos mérites, les uns et les autres nous mettons quelque chose en commun. Que le travailleur ait besoin du savant, on ne le conteste pas. L'ignorance est une faiblesse, elle livre l'homme à l'illusion, elle le fatigue d'erreurs en tous sens : une volonté forte suppose des idées claires pour des actes bien définis : c'est entendu.

Mais je maintiens que l'homme de pensée n'a pas moins besoin du travailleur, et cela non seulement pour le succès de ses idées, parce que, dans une démocratie, il ne peut rien sans son concours; mais pour l'éducation même de son esprit, parce qu'il est des qualités primordiales que ses habitudes, sa manière de vivre émoussent, affaiblissent, et qu'il ne peut revivifier en lui que par le contact avec les hommes simples, qui peinent, qui souffrent, qui font sans cesse à leurs dépens une expérience qui vaut toutes les expériences de laboratoire, toutes les méditations abstraites du philosophe, l'expérience concrète, immédiate de la vie.

Certes la tentation est grande pour le savant de se retirer de la vie, de s'élever jusqu'aux hauteurs sereines où ne montent plus les bruits de la rue et le tumulte de la place publique, de laisser les hommes à leurs passions, à leurs luttes, et, dans ce recul, de contempler, d'analyser ces agitations avec la même impassibité que les mouvements des atomes ou des astres dont elles ne font peut-être que compliquer les lois nécessaires. Parce que l'on n'est plus homme, on se croit plus qu'un homme. Mais quelle misère cache cet orgueil, ce dédain transcendant! Singulière illusion que celle qui, sous prétexte de purifier l'air, le raréfierait jusqu'à lui enlever les éléments mêmes qui raniment incessamment la flamme de la vie! Fantôme dans le royaume des ombres, l'esprit se nourrit d'idées générales, de rapports, d'abstractions mortes, il croit tenir le monde dans des formules qui n'expriment que les cadres du réel, ne définissent que les limites entre lesquelles se joue le grand drame de l'Être. Le vrai prix de la science est dans l'action qu'elle permet. Si nous cherchons par la découverte des lois la connaissance du possible, ce n'est pas pour sortir de l'être, c'est pour y entrer plus profondément, en faisant concourir la nature à nos desseins. Notre vie vraiment est éphémère, la vanité des vanités, si nous ne savons, en en faisant un moment du grand travail humain, prendre conscience de ce qui peut tenir d'immortel dans sa durée limitée. On n'apprend la vie qu'en vivant : qui se retire de la vie se condamne à l'ignorer et avec elle ce qui donne son sens à tout le reste.

La vie, messieurs, ne se laisse pas oublier du peupte, elle

le tient, elle ne le lâche pas. Il faut que l'ouvrier gagne son pain à la sueur de son front, que de son labeur chaque jour il refasse la vie des siens, qu'il soit adroit, ingénieux, de coup d'œil prompt; qu'aux incertitudes d'un avenir toujours menacé — la maladie, le chômage, — il oppose ce que les satisfaits appellent l'imprévoyance, ce qu'il serait plus juste peut-être d'appeler le courage d'affronter l'inconnu. Dans cette lutte, les plus intelligents, les meilleurs saisissent en pleine lumière tout un côté de la vie spirituelle que la pensée abstraite laisse dans l'ombre. Actifs, ils apprennent de la volonté, de ses ressources, de sa puissance originale, des rapports qu'il lui appartient de soutenir avec le monde ce que l'action seule nous en peut apprendre. Contemplative, toute à la préoccupation d'expliquer ce qui est, de ramener les faits aux lois, la science volontiers se résigne; en nous remettant dans l'être, dans le devenir réel, l'action développe l'initiative, fortifie la volonté par la confiance, inspire la sainte révolte contre la prétendue nécessité du mal.

Le mot idée se peut prendre en un double sens : l'idée est sans doute le général, la loi, le rapport abstrait que l'analyse et la comparaison dégagent des phénomènes; mais l'idée est autre chose encore, elle est l'acte par lequel l'esprit d'éléments donnés crée une unité nouvelle, une harmonie qui est son œuvre, la beauté qu'il imagine, le bien dont il trouve en lui-même le principe et l'exigence. Cette fécondité dans le beau. dans le bien, l'action la suppose et seule la révèle. L'idée n'est plus l'abstrait, elle est l'idéal; elle n'est plus une formule, elle est un vivant; de la pensée elle gagne le cœur et l'imagination, elle devient amour, elle descend jusque dans l'organisme pour le mouvoir et se produire au dehors. Ce sens supérieur de l'idée dans son rapport avec l'action, tout contribue à le donner au travailleur, sa besogne qui le condamne à ne penser que pour agir, qui punit toute erreur par un échec; son habitude de prendre les choses simplement, d'aller au plus pressé, sans s'arrêter à toutes les raisons dont l'examen laisse passer l'heure d'agir; sa rude vie enfin qui, s'il n'en est point écrasé, éveille en lui le rêve ou la volonté d'une destinée meilleure dans une société plus juste.

Il y a dans l'esprit humain deux forces également néces-

saires : la réflexion, la spontanéité; la réflexion qui fixe en quelque sorte ce qui passe, l'arrête, le décompose en ses éléments et en leurs rapports; la spontanéité qui crée des synthèses nouvelles, suscite des formes idéales, continue la fécondité de la nature dans l'esprit, ajoute à ce qui est ce qui doit être, ce qui peut être par notre intelligence et par notre volonté. Ces deux forces, le génie les concilie : mais avec notre division du travail, avec notre spécialisme à outrance, je ne crains pas de dire, après Michelet, que dans le peuple surtout vit cette spontanéité créatrice, qui non seulement sans cesse rajeunit la nature, renouvelle l'art, élève l'idéal moral, mais qui dans la science même est le principe de tout progrès, l'esprit de découverte, l'invention de la vérité. Ne disons pas de mal de la patience, des calculs de la réflexion, mais dans la sagesse pratique faisons entrer l'énergie, l'espérance, la foi dans la raison, l'entêtement dans la volonté du bien qui seul — et non le pur mécanisme — nous est vraiment intelligible. Il faut que, dans la diversité nécessaire des fonctions, une vie moins spécialisée, plus harmonieuse, rétablisse en chaque individu l'unité des forces constitutives de l'esprit, dont l'équilibre est la santé morale; il faut que par notre progrès intérieur même tous nous redevenions peuple, au sens plein de ce mot, dont il y a quelque chose d'étrange à ce qu'il ne désigne pas l'universalité des citoyens.

C'est en toute sincérité, sans arrière-pensée, que nous proposons la coopération des idées, la grande alliance du travail : nous avons besoin les uns des autres, nous n'avons pas seulement à nous compléter en coordonnant dans le présent nos qualités contraires; par cette mutuelle éducation nous devons acquérir ce qui nous manque, rétablir la relation normale qui lie l'action à la pensée et la pensée à l'action, réaliser les uns et les autres, en effaçant peu à peu la séparation des classes qui fait leur hostilité, un exemplaire plus vrai de l'humanité.

II

Mais, messieurs, quand nous proposons cette éducation mutuelle, ce commerce d'amitié entre intellectuels et travail-

leurs, quand nous prétendons aller de nous-mêmes vers une société où l'ouvrier soit capable de penser, et le penseur capable « d'ouvrer », pour reprendre un vieux mot de notre langue, ne sommes-nous pas les dupes d'une illusion plus ou moins volontaire? Il est très beau de revendiquer la vérité, la beauté, la vie morale pour tous, mais n'y a-t-il pas une hypocrisie véritable à offrir généreusement au peuple des biens dont on sait que sa dure vie lui interdit la jouissance? Vous voulez que l'ouvrier se mette debout, qu'il lève la tête et regarde le ciel, quand la vie l'écrase, l'humilie, comme ces vieux paysans dont les vertèbres se sont soudées dans l'attitude de labeur qui les courbe vers la terre; vous voulez qu'il pense, quand la prévoyance, dans son existence précaire, n'est qu'une prévision de misère ajoutée à la misère; vous voulez qu'il soit homme, quand il est condamné à travailler sans relâche pour la satisfaction des seuls besoins de l'animal; qu'il connaisse l'ivresse des pures jouissances, quand son corps lassé ne se réveille pour le plaisir que par les excitations violentes qui le galvanisent en achevant de l'épuiser.

Voilà la grande, la douloureuse objection. Et ici nous trouvons en face de nous des hommes qui au fond veulent ce que nous voulons, — non pas seulement, comme on affecte parfois de le croire, le pain matériel, mais l'aliment spirituel de la vérité, de la beauté pour tous, — des hommes qu'à ce titre je ne puis appeler des adversaires, mais qui veulent faire du dehors, par l'autorité, en gouvernant, ce que nous voudrions faire surtout par l'initiative, par la liberté, en sortant de tutelle, en apprenant à nous gouverner nous-mêmes. Pour réformer l'individu, disent les socialistes, réformez la société; pour changer l'homme, changez les institutions; pour transformer la vie, transformez le milieu. Dans une société capitaliste vous aurez toujours des parias et des esclaves : elle veut que la plupart peinent et souffrent pour que quelques-uns pensent ou jouissent. Votre appel aux énergies individuelles est aussi vain que la prétention surannée de corriger l'injustice radicale par la charité qui n'en est qu'une des formes. Vous serez sauvés malgré vous, que vous le veuillez ou non, par la force des choses. Cette société mauvaise porte la nécessité de sa mort dans la loi même de son développement. Une évolution

fatale concentre de plus en plus les capitaux, de plus en plus diminue le nombre de ses détenteurs. Le remède sortira de l'excès du mal. La foule toujours croissante des exploités prendra conscience enfin de sa force et de son intérêt, et par le seul mécanisme du suffrage universel elle déplacera la puissance politique pour la mettre au service du peuple et la retourner contre ses adversaires. La révolution, conséquence du déterminisme économique, terme nécessaire de l'évolution, ne fera qu'appliquer à la rigueur la loi qui veut que le nombre des capitalistes tende vers zéro ou mieux vers l'unité. Alors par une combinaison savante de lois et de règlements, l'État, providence active et réelle, descendue enfin du ciel sur la terre, organisera le travail, présidera à la production et à la répartition des richesses, bref, transformera le milieu social et par lui les individus qui ne peuvent pas ne s'y point adapter. L'histoire s'arrête un peu, comme les contes de fées, au moment où les héros, sortis de toutes les épreuves, n'ont plus qu'à être heureux : mais, croyez-moi, c'est un grand art et difficile que celui d'être heureux.

Je reconnais sans hésiter que vouloir l'homme meilleur, c'est vouloir une société plus équitable. La cité est comme immanente aux citoyens : ses injustices, ses relations faussées, ses tyrannies brutales ou hypocrites deviennent dans l'individu vices, erreurs, préjugés, l'insolence, l'orgueil imbécile, la dureté des uns; la servilité, la jalousie, la révolte des autres. Il n'y a pas pour l'homme de perfection solitaire : le mal social, celui dont nous nous imaginons ne pas souffrir, celui même dont nous croyons profiter, passe en nous, s'insinue dans notre cœur. On a fait, avec quelle vigueur, vous le savez, la critique économique de notre société, il serait facile de montrer dans nos idées, dans nos mœurs, dans notre culte de l'argent, dans notre manie de paraître, dans notre infinie sottise, dans notre stupide mépris qui fait que du haut en bas chacun se console du coup de pied qu'il reçoit par celui qu'il donne, l'image en raccourci et comme la transposition de ce qu'il y a de mauvais, de faux, d'inique en elle. Par cela que la cité prend conscience d'elle-même dans la pensée des citoyens, elle ne peut se fixer dans l'injustice, que si cette injustice est acceptée, voulue, propagée dans les âmes.

Que la société doive être réformée, qu'elle doive permettre à tous ses membres de s'élever à l'humanité, qu'elle ne puisse par suite les placer dans des conditions qui la lui interdisent, c'est notre pensée même. Nous n'avons pas le droit de demander à nos semblables d'être des héros, de porter sans fléchir le poids d'une destinée trop lourde. Nous l'avons dit et nous le maintenons : nous voulons une civilisation qui ne laisse pas en dehors d'elle la majorité des hommes, qui ne soit pas l'œuvre et le privilège d'une élite. Mais nous refusons de jouer notre destinée sur la loi douteuse d'une évolution soi-disant nécessaire. Nous nous défions du fatalisme qui endort les intelligences, paralyse les volontés, enracine dans les âmes le mal qu'on le charge de réparer parce qu'on n'a pas l'énergie de faire sa besogne soi-même. Tandis qu'on attend que le déterminisme des choses réalise le paradis terrestre, on perd à le rêver un temps qu'on emploierait mieux à s'en rapprocher, et l'on en reste aussi éloigné que jamais. N'oubliez pas que la lâcheté consent à tout, qu'on se résigne à tout mal contre lequel on ne lutte plus, et que l'inertie le fait enfin préférer au bien qui demanderait l'effort du changement.

La révolution, le déplacement de l'autorité, qui est encore un appel à la force des choses, une manière de charger la nécessité extérieure de faire notre tâche, de travailler à notre place, ne m'inspire pas beaucoup plus de confiance. Nous n'avons pas besoin d'une heure d'emportement, nous avons besoin de siècles d'énergie. Le problème de la vie ne se tranche pas par un coup d'audace; il se pose le lendemain comme il s'est posé la veille, et il ne se résout que par la continuité d'un effort sans lequel la vie ne serait plus que la mort. La révolution nous expose au très grand péril de croire que tout est fini alors que tout commence. On a pris la Bastille, on a envahi les Tuileries, on est maître de l'Hôtel de Ville, les chefs du peuple ont en mains tous les rouages de la grande machine, il ne reste qu'à faire passer les programmes électoraux dans les lois. L'effort a été rude et donne bien droit au repos. Il est entendu que la bataille est gagnée et qu'il n'y a plus qu'à jouir de la victoire Le mal est détruit, les méchants silencieux, intimidés, le bien va se faire tout seul. On attend : il n'y a rien de changé qu'un mot et quelques hommes.

J'ai vu une révolution; j'étais bien jeune : le 4 septembre, une belle journée, où les splendeurs de l'été se mariaient aux douceurs de l'automne! J'allais où nous allions tous, emporté dans le grand courant de la foule, qui roulait par les rues et les boulevards. Sur la place du Châtelet un grand cri court de bouche en bouche : l'Empire est renversé, la République est proclamée. Dans les cours tristes de nos collèges, comme nous avions rêvé cette heure! Je reçus comme un grand coup dans le cœur et mes yeux se remplirent de larmes; il me semblait qu'un poids lourd tombait de mes épaules, j'allais dans une sorte d'allégresse. Le soir, sur la place du Carrousel, des groupes s'étaient formés; les chants qu'avaient chantés les soldats de la révolution montaient dans l'air apaisé, où semblait passer un souffle de délivrance; l'affiche qui annonçait le désastre de Sedan s'étalait encore sur les murs, et plus d'un croyait voir, ramenée par la Liberté, la grande figure de la Victoire volant dans la nuit, les ailes déployées. Vous savez le reste. Aujourd'hui, après trente ans bientôt écoulés, le cléricalisme est plus menaçant que jamais, les biens de mainmorte se sont accrus dans une prodigieuse mesure, la république est contestée, de prétendus patriotes rêvent d'humilier la France à un césarisme de caserne, et, ce qui eût parû la plus incroyable des prophéties à la fin du XVIII[e] siècle, les guerres de religion sont prêtes à rentrer dans notre histoire.

Le grand danger des révolutions, je le répète, c'est l'illusion dont elles sont à la fois le principe et la conséquence : nées du fatalisme, elles en portent les fruits. Qu'elles puissent être nécessaires pour renverser un obstacle, l'obstacle des choses mortes qui arrêtent le mouvement de la vie, je ne le nie point. Mais trop souvent, l'obstacle renversé, l'on s'arrête ou l'on danse en rond, au moment même où il faudrait se mettre en marche. On attend, rien n'arrive, l'impatience devient indignation, on accuse les hommes, jusqu'à ce qu'on s'en prenne aux idées mêmes de ce qu'on n'a pas su leur donner par son amour et son courage la force efficace qui les eût fait entrer dans la trame des phénomènes. Les révolutions, le plus souvent, sont rendues stériles moins par le retour offensif, par la poussée de toutes les forces réactionnaires coalisées que par le découragement, par la lassitude de ceux qui les ont faites. L'heure

sonne des prêcheurs de résignation qui vont doucereux, répétant que la justice n'est pas de ce monde, qu'il ne nous est pas donné de la faire régner sur la terre, que la sagesse est d'attendre, que la vertu est de se soumettre, d'obéir. La rue est toute proche où des ouvriers, las d'émeutes, répondaient par un outrage au représentant du peuple Baudin, qui les suppliait de défendre la loi violée, et c'est ici, c'est dans cette salle qu'on rapporta son cadavre solitaire.

III

Messieurs, nous tournons dans un cercle. Il faut changer le milieu social pour changer l'individu, car tout ce qu'il y a de faux et d'injuste dans la société devient mensonge, iniquité dans le cœur des hommes qu'elle pervertit; il faut changer les individus pour changer le milieu social, parce qu'en dernière analyse le milieu social est fait des individus, et que des hommes indignes sauraient bien tourner et corrompre les lois de la société idéale, si Dieu se décidait à descendre une seconde fois sur quelque Sinaï pour les promulguer dans l'éclat des trompettes et les grondements du tonnerre. Concevez-vous une société libre entre des êtres abrutis par l'alcool, esclaves des passions basses et dont les plus sages ne dépasseraient pas les petits calculs de l'intérêt personnel?

Rejetés de l'individu à la société, de la société à l'individu, il semble que nous soyons condamnés à la contradiction et à l'impuissance. La sagesse est-elle donc enfin dans l'indifférence, dans le laisser-faire, dans l'abandon à la nécessité, avec la consolation de rêver qu'elle travaille à notre bonheur et à notre perfection? Je doute que le milieu social s'améliore par le seul jeu des forces naturelles, par les seules lois du frottement, du choc et de l'équilibre, que la justice soit la résultante dernière des lois de la mécanique. Une solution, messieurs, reste ouverte devant nous. Au lieu d'attendre dans l'oisiveté, mère de tous les vices, dit la sagesse populaire, le paradis terrestre et le grand jour qui doit nous le rendre, si nous nous mettions en route, si nous nous servions de notre intelligence pour concevoir le bien, de notre volonté pour le commencer?

Puisque la montagne ne vient pas à nous, si nous allions à la montagne? La contradiction du même coup serait levée. Le progrès étant notre marche en avant, le bien sortant de notre effort personnel et collectif, de notre entente, de notre active coopération, nous ne changerions le milieu qu'en nous changeant nous-mêmes. Par l'action nous aurions résolu la difficulté qu'elle seule peut résoudre : faire des hommes nouveaux pour une société nouvelle. L'action est féconde : elle assure peu à peu à l'individu les qualités qu'elle exige, la sagesse et l'énergie; elle précise l'idéal; au rêve vague et stérile, elle substitue la poursuite de fins prochaines qui peuvent être atteintes et mettent sur le chemin d'un bien supérieur qu'il faudra dépasser encore; par le succès relatif, elle stimule les courages; en concertant nos efforts, en nous animant d'une pensée commune, elle nous habitue à la discipline volontaire qui identifie la loi avec la liberté. Que la propriété, sous sa forme actuelle, ne soit pas une chose sacro-sainte, je le crois; qu'en dehors d'elle, il soit possible de concevoir la production et la répartition des richesses, je l'admets; seulement sachons bien qu'au compte social nous ne trouverons jamais que la somme de ce qu'auront produit les vertus et les énergies individuelles.

En agissant d'ensemble, en coopérant, en inaugurant déjà par là la société nouvelle, faisons donc notre éducation d'hommes et de citoyens, acquérons cette richesse intérieure, sans laquelle nous ne pourrions que changer la forme de notre misère. Ne divinisons pas l'État, n'attendons pas tout de lui : l'État est une abstraction qui dissimule les hommes en chair et en os, égoïstes et passionnés, qui détiennent la puissance publique. L'autorité corrompt les hommes qui l'exercent; tout gouvernement tend vers le despotisme et y tendra d'autant plus que vous lui donnerez plus à faire. Contre ceux qui attendent le salut d'un déplacement de l'autorité, Proudhon disait avec profondeur : « L'abolition de l'autorité parmi les hommes est le but, la révolution sociale est le moyen ». L'abolition de l'autorité est le but : entendez, messieurs, que la fin suprême de l'homme est la liberté, qu'on ne la sacrifie qu'en sacrifiant ce qui donne son prix à tout le reste. La révolution sociale est le moyen : c'est-à-dire que toutes les reven-

dications se ramènent à la revendication du droit qu'a l'homme de pouvoir s'élever par son propre effort à la dignité humaine. La liberté n'est ni le caprice, ni l'arbitraire. Être libre, c'est d'abord s'affranchir des servitudes qu'on trouve en soi-même, dont on est le complice et plus ou moins l'auteur; et c'est, s'élevant à l'idée du bien supérieur, humain, qui ne peut être réalisé que par la volonté collective, que par la solidarité sociale, se faire l'ouvrier de ce bien, par suite ne plus obéir à une autorité extérieure, mais être vraiment autonome, trouver sa loi dans son vouloir et dans son amour de la justice.

Notre ambition est de commencer la société nouvelle, au lieu de l'attendre. La société n'est pas seulement quelque chose de négatif, la paix imposée par la force, l'institution du gendarme, elle doit être coopération, l'union volontaire d'individus conscients qui s'associent pour travailler ensemble aux grandes œuvres collectives, à la science, à l'industrie, à l'art, à la justice, à la conquête progressive de la nature par la raison. La convergence des efforts n'est jamais réalisée qu'imparfaitement par la contrainte, qui ne va pas sans résistances, elle a pour condition première la libre coopération des volontés qui suppose elle-même l'entente des esprits. Voilà pourquoi, commençant par le commencement, nous mettons au principe de la coopération sociale la coopération des idées. Il n'est qu'une obéissance qui n'humilie point, qui n'amène point la révolte, l'obéissance à une vérité comprise. En cherchant ensemble, de bonne foi, les idées qui unissent, nous marquons et notre respect pour ce qu'il y a de plus sacré, la libre adhésion de l'homme à la vérité morale qui doit renaître et comme refleurir en chaque conscience, et notre foi que la raison, loin de nous livrer à l'anarchie, est vraiment quelque chose d'humain dans l'homme, et qu'elle ne peut manquer, si on la suit loyalement, de nous amener à des principes communs de vérité, de justice, qui suffisent à assurer le libre concert des volontés. Dépendre les uns des autres est souvent une raison de se haïr, une solidarité toute mécanique ne peut suppléer à l'entente des esprits. La vraie société doit être une union volontaire, fraternelle, cordiale, une amitié qui, sans détruire l'originalité individuelle, se fonde sur quelque chose

d'intérieur, sur une communauté de pensées et de sentiments, sur le dévouement à un idéal supérieur.

Mais si nous tenons à ramener la coopération sociale à son vrai principe qui est l'accord des intelligences, le concours des libres volontés, si nous voulons réaliser d'abord en nous et du dedans la société vraie, l'idée qui ne se traduit pas dans les faits, dans des œuvres concrètes, reste une idée abstraite, morte, sans efficace. Nous n'aspirons à poser en nous, dans notre conscience, les conditions de la société juste que pour les projeter au dehors dans des coopératives de consommation, de production, d'autant plus assurées de vivre, de prospérer, qu'elles seront l'œuvre de coopérateurs décidés à pratiquer les vertus qu'exige l'autonomie. Vous savez ce qu'ont fait les socialistes belges; leur exemple sera suivi, n'en doutez pas. Sur ce terrain se fera la conciliation de tous ceux qui veulent l'émancipation du peuple. Affranchissez le salaire, faites dans cet effort l'éducation qui vous affranchira du capital. Qu'on ne parle pas d'utilitarisme grossier, incapable d'éveiller les passions généreuses, sans lesquelles rien de grand n'est possible : nous ne fondons pas la religion de la *ristourne*; au delà de l'échange des pains et des vestons, nous voyons la justice qui y préside; dans cette action concertée, dans cette propriété collective, un apprentissage de vertus nouvelles, au terme des rapports humains entre les hommes.

IV

Ai-je besoin, messieurs, de m'excuser pour avoir cherché avec vous l'expression la plus haute des principes qui nous inspirent dans l'œuvre que nous tentons ensemble? Quelques-uns trouveront que tout cela est bien ambitieux, j'ai la conviction qu'on ne gagne rien à humilier sa propre pensée, et que le courage des besognes quotidiennes a besoin de s'alimenter aux grandes espérances. Modestes dans nos moyens, dans l'étendue de notre action, nous sommes forcés de l'être, et nous sommes de ceux qui pensent qu'il ne faut pas attendre de pouvoir tout faire pour entreprendre quelque chose. Une âme humaine nous paraît chose assez précieuse pour mériter

notre effort : qu'un citoyen s'arrête à la porte du cabaret, qu'il résiste aux tentations basses, qu'il prenne conscience de sa liberté, il pose en lui la première pierre de la cité libre ; qu'il s'unisse à ceux qui veulent ce qu'il veut, que tous ensemble ils se groupent, se fortifient, s'entraînent par leur mutuel exemple, voilà le monument qui s'élève. Nous croyons que notre idéal d'union par en haut, non pas seulement par les besoins, par les intérêts, par tout ce qui, sans principe supérieur, nous isole et nous oppose, mais par les idées, par les sentiments, par la volonté de la justice, par ce qu'il y a de véritablement humain dans l'homme, est l'idéal de la société entre des êtres intelligents et libres, nous le disons.

La philosophie, comme la science, a ses aridités, ses déductions abstraites, mais elle n'est pas réservée à quelques initiés, il est bon de la faire sortir des écoles, marcher par la cité, entrer jusque dans les humbles demeures pour en vivifier toutes les pensées sincères et libres. Notre philosophie est la philosophie de l'action. Volontiers je distinguerais deux grandes méthodes qui dirigent l'esprit dans son mouvement inquiet vers la vérité morale : la méthode théologique et la méthode que, faute d'un nom meilleur, j'appellerais la méthode humaine. La méthode théologique suppose que le bien est réalisé, qu'il existe, qu'il ne nous est donné que de le constater, de l'imiter ; comme il est, à dire vrai, ce qui est, notre rôle est d'obéir, et nous ne pouvons qu'en appeler à une Providence qui fait tout ce qu'il y a de réel dans notre action. De cette méthode il y a des applications différentes : les uns, convaincus de la malice originelle, de la méchanceté radicale, regardent la volonté de faire régner la raison dans l'individu et la justice dans la société comme une tentation diabolique, une révolte contre Dieu ; ils voient dans la vie une épreuve, se résignent au mal ici-bas, et bornent leur ambition à l'atténuer par le palliatif de la charité. Les autres admettent aussi que le bien est en dehors de nous, qu'il est réalisé déjà au moins dans ses conditions et dans ses causes, qu'en ce sens son avènement est fatal et ne dépend pas de notre initiative ; seulement ils font descendre le paradis du ciel sur la terre, sinon pour nous en donner la possession immédiate, du moins pour enchanter de son attente notre rêve de l'avenir. La

justice adviendra par l'action d'une sorte de Providence qui se confond ici avec la loi nécessaire de l'évolution économique.

A cette méthode nous opposons la méthode que j'appelle la méthode humaine, à ce fatalisme la philosophie de l'action. Nous croyons à l'influence de l'intelligence et de la volonté sur la marche de l'histoire. Nous ne contemplons pas les idées divines, nous ne prophétisons pas l'avenir, nous avons la pensée et nous nous en servons, nous appliquons notre raison aux faits, aux rapports des hommes en société, nous cherchons l'ordre qui seul peut la satisfaire; peu à peu, par tâtonnements, en profitant de la tradition qui est l'expérience humaine, nous créons notre idéal de justice sociale, d'égalité fraternelle, et, pour le préciser, pour le définir, sans le fixer jamais en formules immuables, nous nous mettons à l'œuvre, nous commençons à le réaliser.

Il y a quelques années, messieurs, nous avons entendu de bons apôtres répéter sur tous les tons : Il faut agir, il faut croire! Mais que penser, que vouloir, que faire? la société moderne a cherché vainement dans la science une foi nouvelle; la voilà désabusée, elle s'arrête, elle hésite, elle se souvient et elle regrette. Ces angoisses affectées, ces pompeuses réticences cachaient l'arrière-pensée de ramener la société soumise, humiliée, repentante aux pieds de l'Église qui consentirait une fois encore à la guérir de l'illusion de la liberté. Nous aussi nous disons : Ce n'est pas par la négation, par la critique, par l'ironie que l'on fonde une vie nouvelle; il faut affirmer et il faut agir. Mais nous nions que l'idéal manque à l'action. Ce qui nous trouble, ce qui nous inquiète, c'est la grandeur même de l'œuvre à accomplir, l'incertitude sur les moyens de la commencer, la tentation de tout faire à la fois, d'emporter d'un élan ce qu'il faut mériter et conquérir. Cet idéal, nous n'avons pas à le chercher bien loin, il est dans les faits qu'a posés l'histoire, dans les exigences de la conscience moderne. Organiser la démocratie, en faire une réalité, pour cela ouvrir à tous l'accès de la vie spirituelle, élever tous les hommes à la conscience et à la liberté, trouver une forme de civilisation sans esclaves, sans barbares, à laquelle tous participent et collaborent, voilà l'idéal nouveau, création origi-

nale de la conscience humaine, qui voudrait vainement en redescendre après s'y être élevée.

Vous le voyez, nous pouvons nous mettre à l'œuvre, sans crainte que la besogne nous manque. Ne nous faisons pas d'illusion : par cela même que nous ne rejetons plus l'avènement de la justice dans un monde supra-terrestre, que nous prétendons l'exprimer ici-bas, dans la société des hommes, il faut que nous nous chargions d'une tâche qui ne peut être accomplie que par nous. Il ne s'agit pas d'une victoire à remporter, d'un jour de labeur suivi de longs repos. Le travail est la loi : l'action ne descend pas seulement de la pensée dans les membres, le corps se prolonge dans les machines puissantes qui mettent à notre service les forces de la nature, et c'est la terre elle-même qui devient ainsi le grand corps que doit animer la pensée humaine. Nous ne sommes pas près de cette société qui envelopperait dans son harmonie l'homme, l'animal et les forces brutes elles-mêmes, nous n'avons pas fini de rationaliser la planète.

A ceux qui diraient : Votre idéal ne satisfera pas l'homme parce qu'il est terrestre, parce qu'il limite les perspectives de l'âme qui veut conquérir l'infini, — je réponds : L'action ne ferme pas l'avenir. Les hommes religieux ne sont pas ceux qui vont répétant : Seigneur! Seigneur! et qui par l'intolérance, par la haine, par la peur de la vérité, trahissent tout ce qu'il y a de vraiment divin dans l'âme. Vous n'avez que faire de l'immortalité, si cette courte vie est trop vaste encore pour les intérêts mesquins dont vous la remplissez. Élargissez votre âme en l'approfondissant, plus vous réaliserez le bien, moins vous douterez de sa réalité; plus vous donnerez de force en vous à la raison, plus vous l'exprimerez dans le petit monde où s'applique et s'étend votre action, plus vous croirez à la possibilité de son universel triomphe. Pour agir, nous n'attendons pas d'avoir résolu tous les doutes, pénétré tous les mystères; pour savoir si Dieu existe, nous marchons à sa rencontre.

GABRIEL SÉAILLES.



JOURS D'ÉTÉ[1]

SOUVENIRS DE JEUNESSE

X

L'un de nos collègues des *Vilains Bonshommes*, Philippe Burty, était rédacteur à la *Gazette des Beaux-Arts*, et Lemerre l'avait chargé de s'aboucher avec les artistes qui devaient concourir à l'illustration du livre des *Sonnets et Eaux-fortes*. Mon sonnet, un souvenir des futaies du Bas-Bréau, fut confié à Michelin, jeune aqua-fortiste plein de talent qui mourut peu de temps après. Quand l'eau-forte fut terminée, Burty, qui désirait me montrer l'une des premières épreuves, m'invita à passer une soirée chez lui. Il habitait tout près des Gobelins, rue du Petit-Banquier. J'y allai un soir d'hiver avec Coppée. — Quand nous arrivâmes, plusieurs visiteurs étaient déjà réunis dans le salon. Parmi eux, deux hommes de quarante à quarante-cinq ans causaient alternativement d'un ton bref, quasi tranchant, et on les écoutait avec une visible déférence. L'un, petit et d'apparence délicate, avait des façons élégantes, une physionomie très parisienne et très raffinée; l'autre, grand, robustement charpenté, avec une forêt de cheveux bruns, un front volontaire, un œil vif et fouilleur sous d'épais sourcils, des mâchoires saillantes et une forte moustache masquant à demi une bouche peu bienveillante, donnait l'impression d'un gentilhomme campagnard intelligent et brusque. Un détail surtout me frappa : ces deux causeurs

1. Voir la *Revue* des 1er septembre et 1er octobre 1899.

affectaient de parler comme s'ils n'eussent été qu'une seule et même personne. Ainsi l'un d'eux commençait : « Je suis allé voir Édouard Thierry... », et l'autre reprenait : « Il m'a dit que le Comité serait convoqué très prochainement pour entendre notre pièce... ». Après quoi, le premier continuait : « Je compte lire moi-même le manuscrit aux comédiens ». Je demandai à Coppée quels étaient ces singuliers discoureurs et il me chuchota : « Ce sont les frères Goncourt ».

Ma curiosité fut d'autant plus éveillée, que le nom des Goncourt figurait dans les souvenirs de ma première jeunesse. Ils étaient d'origine lorraine et j'avais connu une de leurs tantes qui habitait Bar-le-Duc. Leur grand-père, député à la Constituante pour le baillage de Neufchâteau, s'appelait simplement Huot et ce ne fut que plus tard, pour se distinguer sans doute d'autres Huot, qu'il ajouta à ce nom patronymique, celui du village de Goncourt où se trouvaient les propriétés de sa famille. La tante de Bar-le-Duc ne portait que ce nom très plébéien de Huot. Mais les deux Goncourt l'avaient radicalement supprimé et semblaient tenir très fort à leur noblesse de fraîche date. Ils se montraient même très ombrageux sur ce point. Vingt ans après cette première rencontre, dans des « Souvenirs d'enfance » que je publiais à la *Revue bleue*, il m'échappa de mentionnnr cette tante qui s'était mariée à un ancien soldat du premier Empire, très original et brasseur de son métier. A quelques jours de là, je rencontrai Edmond de Goncourt chez Lemerre : « J'ai lu, me dit-il, l'article où vous citez mon nom à propos d'une de mes parentes de Bar-le-Duc.... — Oui, repris-je, sans penser à mal.... Je l'ai beaucoup connue, elle avait épousé un de nos voisins. » Il resta un moment pensif, puis répliqua sèchement : « En effet.... C'était une mésalliance.... »

A l'époque où je vis pour la première fois, chez Burty, les deux Goncourt, ils venaient de publier *Manette Salomon* et s'occupaient de faire représenter à la Comédie-Française *Henriette Maréchal*. Peu lus par le gros public, ils étaient très appréciés par les lettrés et les artistes. *Manette*, *Sœur Philomène*, *Germinie Lacerteux*, *Renée Mauperin* — leur chef-d'œuvre — ainsi que des études sur la Société française au XVIIIe siècle et sous le Directoire, leur avaient assuré une place à part, et

non des moindres, parmi les écrivains du second Empire. Doués d'une originalité native, ils s'étaient efforcés de l'accuser davantage en se façonnant un style parfois étrange, souvent précieux et entortillé, mais très propre à exprimer le déséquilibre, la nervosité et les plus subtiles nuances des états d'âme de la société contemporaine. Leur langue curieuse, chatoyante, grouille de néologismes et d'épithètes rares; de vocables dont les couleurs vives papillottent; mais ce grouillement et ces couleurs sont suspects; ils présentent les symptômes d'un organisme en voie de décomposition. Sans le vouloir, les deux frères ont eu une influence détestable sur les jeunes écrivains qui se sont succédé de 1875 à 1885 et qui ont cherché, en les imitant, à exagérer leurs défauts. Cela nous a mené tout droit au charabia de l'école décadente. Comme romanciers, les Goncourt avaient le don de la vision, de l'observation aiguë; mais hantés par la chimère de « l'écriture artiste », il leur arrivait de sacrifier la vérité à la recherche de l'effet. Avec une apparence d'exactitude minutieuse, leurs descriptions bourrées de détails manquent de sincérité. Souvent, ainsi que l'a remarqué Tourgueneff, on peut les prendre en faute sur ce point. Il cite à ce propos certaine peinture de la campagne à la tombée du jour, où les nuances des saulaies sont indiquées avec une précision purement imaginaire, car à cette heure du crépuscule où les feuillages s'enlèvent en noir sur le ciel, il est absolument impossible d'en distinguer les teintes. — On peut appliquer cette critique à maints passages de l'œuvre des deux frères. On y sent je ne sais quoi de factice et d'artificiel. Ce défaut est bien plus visible dans les livres écrits par Edmond seul, après la mort de Jules, qui date de 1870. La sensibilité y laisse à désirer autant que l'invention; ce ne sont, à proprement parler, que des squelettes de romans. Dans cette collaboration fraternelle, il semble qu'Edmond était surtout le collectionneur de notes et de menus faits, tandis que Jules était vraiment le romancier, — le poète — à prendre ce mot dans l'acception que lui donnaient les Grecs.

Tout en formulant des réserves, j'étudiais alors avec un très vif intérêt l'œuvre des Goncourt, car, à ce moment, je m'essayais moi-même à écrire un roman et j'expérimentais toutes

les difficultés de l'exécution. Comme tous les débutants, j'étais tenté d'imiter quelqu'un de mes devanciers et j'avais grand'peine à échapper à l'influence de l'école naturaliste, alors à l'état naissant. Pour ne point succomber à la tentation je résolus de ne peindre que les milieux où j'avais vécu, et de rendre les impressions reçues, très simplement, très sincèrement, en cherchant à faire passer directement mes sensations et mes émotions dans le cœur du lecteur. Il n'est pas besoin de beaucoup de mots pour exprimer un état d'âme ou un paysage; mais il faut que les mots choisis soient à la fois justes et suggestifs; ils doivent évoquer, comme des magiciens, dans l'esprit de celui qui nous lit la vision nette et lumineuse des choses et des gens dont nous les entretenons. Je m'évertuai à mettre en pratique cette théorie dans le roman sur les verriers de l'Argonne, que j'avais intitulé : *Madame Véronique*. J'y travaillai jusqu'au commencement de 1868 et quand l'œuvre me parut à point, je remis mon manuscrit au fils aîné de Buloz qui remplissait momentanément les fonctions de secrétaire de la Revue, en attendant qu'on trouvât à de Mars un digne successeur. — Ce ne fut pas facile. Pendant quelques mois, Challemel-Lacour, revenu d'exil, accepta cet emploi près de Buloz; mais entre ces deux hommes également volontaires et intraitables, la paix ne régna pas longtemps et, après une discussion des plus orageuses, on se quitta fort mal. Louis Buloz, lui, était un garçon bien élevé, intelligent et aimable; seulement, s'il n'avait rien de la rudesse paternelle, il ne possédait par contre ni l'expérience ni le flair intuitif, qui étaient les qualités maîtresses du fondateur de la Revue. Il me promit de lire promptement mon manuscrit et me tint parole; mais les mœurs et les caractères singuliers de mes personnages l'effarouchèrent; il souleva de telles objections, me demanda de si radicales modifications que je repris ma copie. M. de Kératry venait de fonder la *Revue Moderne*, à l'aide de laquelle il comptait préparer sa candidature au Corps législatif. Séance tenante, j'allai lui porter mon roman. Il le lut, le trouva de son goût, l'accepta sans la moindre objection et au mois de mai, la publication de *Madame Véronique* commença. Elle occupa trois livraisons. Hélas! personne n'eut l'air de s'en douter. Comme tous les périodiques qui débutent,

la *Revue Moderne*, malgré l'habileté de son directeur, était ignorée du public; elle n'avait que très peu d'abonnés et la vente au numéro était nulle. Ce fut alors que je compris, à mon dam, la différence qui existait entre la *Revue des Deux Mondes* et les recueils qui essayaient de lui faire concurrence. Toujours est-il que le complet silence dans lequel fut enseveli mon infortuné roman me mortifia à fond et me plongea en une noire mélancolie.

J'en fus tiré par un événement heureux et inattendu. Sur les conseils de quelques amis, j'avais envoyé *le Chemin des Bois* à l'un des concours de l'Académie française. Je ne connaissais aucun académicien et ne fondais pas grand espoir sur cette tentative. L'examen de mon livre échut à Pierre Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*, et il rédigea un rapport favorable. Sainte-Beuve, de son côté, plaida chaudement ma cause et l'Académie me décerna un prix de 1500 francs. Je courus remercier les membres de la commission et principalement M. Lebrun, qui occupait un appartement au cinquième sur le quai Voltaire. J'eus la chance de le rencontrer. C'était un grand vieillard de 80 ans, très droit et très vert encore. Il me reçut avec affabilité, loua beaucoup le sincère sentiment de la nature dont mon volume était imprégné, et m'assura que son opinion avait été partagée par tous les membres de la commission. Cela me remit un peu de baume au cœur et, comme les bonheurs vont parfois deux à deux, dès que la décision académique fut publiée dans les journaux, la vente du *Chemin des Bois*, qui s'était fortement ralentie, repartit de plus belle, de sorte qu'en moins d'un mois la première édition fut épuisée.

Dès que j'eus touché mes quinze cents francs à la caisse de Pingard père, je résolus de les employer à un voyage. Depuis longtemps — depuis que j'avais lu Brizeux — je désirais connaître la Bretagne, et surtout la baie de Douarnenez, dont un ami de Lemoyne, le peintre Lansyer, m'avait vanté l'originale et lumineuse beauté. Je sollicitai un congé et je partis pour Quimper à la fin d'août. A cette époque, le chemin de fer s'arrêtait là, et je fis le surplus du trajet en diligence. Cette lourde guimbarde marchait lentement et me laissait le loisir de contempler le paysage, d'une sauvagerie à la fois tendre et

mélancolique. Les bois à la verdure foncée: les prés enclos de hauts buissons épais et fleuris, arrosés de ruisseaux somnolents; les manoirs gris, entrevus à l'extrémité d'une longue avenue de hêtres, les landes semées d'ajoncs et de fougères, me donnaient un séduisant avant-goût de ce poétique pays de Cornouaille où j'allais vivre pendant un mois. A chaque détour de la route, des vers de Brizeux chantaient doucement dans ma mémoire. La diligence me déposa à la tombée du jour devant l'*Hôtel du Commerce* où Lansyer prenait pension. On sonnait la cloche du dîner et immédiatement il me présenta à ses commensaux. C'étaient pour la plupart des peintres, et ce fut pour moi une bonne fortune de me trouver dans ce milieu raffiné où tous, jeunes ou vieux, appartenaient au monde de l'art. Il y avait là, attablés : Mme Trélat, accompagnée d'une étrange et jolie fille qui me rappelait la *Renée Mauperin* des Goncourt; Jules Breton et sa famille; l'aquafortiste Valerio; Ulmann, qui venait de décorer la Cour des Comptes; Jules Massenet et sa jeune femme, qu'il avait épousée au sortir de l'École de Rome, et qui était dans tout l'éclat de sa délicate beauté de brune à la peau blanche et aux vifs yeux noirs. Cette société vivait en une joyeuse familiarité. Après le déjeuner de midi, on accompagnait en bande les peintres qui allaient travailler au Riz, à Tréboul, ou sous les vertes hêtraies de Ploaré. A sept heures, on se retrouvait autour de la table commune et la soirée s'achevait, soit en intimes causeries sur le banc de l'hôtel, soit en promenades sur le môle, devant la mer phosphorescente.

Quel séjour heureux et quel pays suggestif pour un poète! La première fois que j'aperçus la baie de Douarnenez des hauteurs de Plô-mâr, je demeurai muet d'admiration. Il me semblait entendre chanter en moi comme un *sursum corda*. A mesure que les vapeurs du matin se dissolvaient à la chaleur du soleil, je distinguais les barques des pêcheurs doublant l'extrémité du môle et s'éparpillant, toutes voiles ouvertes, sur la mer d'un bleu laiteux. Insensiblement l'air devenait d'une limpide transparence. La nappe azurée avait d'éblouissants scintillements argentés, et le profil des côtes rocheuses s'accusait plus net. La lumière tombant d'un ciel bleu sans tache revêtait les îlots, les pointes de granit, les landes loin-

taines, d'adorables couleurs qui allaient du gris rosé au lilas foncé. A gauche, au delà de Tréboul, la côte fuyait à perte de vue avec ses plans étagés, ses pointes dentelées et battues du flot; à droite, au-dessus des sables dorés de la *lieue de grève*, la montagne du Méné-hom découpait sa double croupe aux nuances mauves. Le ciel était traversé par de blancs vols de mouettes, la mer était semée de voiles blanches. Des cris d'enfants et des grincements de poulies montaient du port ensoleillé; des bruits de battoirs tintaient à l'ombre des lavoirs de Plô-mâr. Et dans ce tapage matinal, dans cette fine lumière, dans cette profonde étendue de la mer céruléenne et des côtes d'un lilas clair, il y avait une fraîcheur, un essor, une grandeur, qui emportaient l'âme bien haut, vers une atmosphère d'idéale sérénité. Je n'ai rien vu de plus merveilleux que ce paysage de mer. Et aujourd'hui encore, tandis que j'écris ces lignes en face de cette radieuse baie de Douarnenez, j'éprouve après trente ans passés, les mêmes impressions de fraîcheur rassérénante et de lumineuse beauté.

En ce coin de la Cornouaille dont les chemins de fer n'avaient pas alors altéré la physionomie, les paysagistes trouvaient des aspects de nature très neufs et très variés : — pâtis ombragés par de vieux arbres dont les branches trempaient jusque dans la mer, chemins creux fleuris de digitales roses et de silènes rouges; antiques manoirs enfouis sous les chênes et devenus d'humbles métairies; vastes landes onduleuses, embaumées de chèvrefeuille, où parfois une source solitaire dormait parmi des touffes d'iris, et où de loin surgissait l'aiguille d'un menhir, dominant quelque pointe battue par le flot. La marée montante de la civilisation n'avait pas encore enlevé au pays sa couleur locale et ses vieilles mœurs. Les femmes étaient fidèles à leurs costumes si pittoresques; les paysans conservaient les braies et les longs cheveux tombant sur l'épaule. On pouvait faire des lieues sans entendre parler d'autre langue que le *brezonnec*, la vieille langue des Celtes, aux notes gutturales et austères. A chaque pas, dans la campagne, on se sentait pénétré par la mélancolique et sauvage poésie des races celtiques. Pour mon compte, j'en goûtais avec délices l'âpre saveur. Les moindres manifestations de la persistance des traditions bretonnes m'imprégnaient le

cœur d'une tendresse mystique et me remuaient profondément.

Je me rappelle avec un revif d'émotion une après-midi passée en compagnie de la famille Breton au pardon de la Clarté, non loin du village de Kerlaz. La chapelle où se célébrait l'office se dressait solitaire au milieu d'un cordon de vieux chênes. Il n'y avait, sauf nous, que des paysans cornouaillais; les coiffes des femmes agenouillées semaient de taches blanches l'herbe courte du pâtis; autour du chevet de l'église, les hommes en chapeaux ronds à larges bords se tenaient debout; des mendiants dignes de Callot grouillaient aux creux des fossés. Tout à coup, dans l'air léger de septembre, une cloche tinta et la procession déboucha du portail. En avant, deux vieux tambours, aux longs cheveux gris, vêtus de vestes bleues et chaussés de larges braies, battaient énergiquement une marche; bannières déployées, les filles du rosaire en robes blanches les suivaient escortant une statue de la Vierge, portée à bras; puis venaient le curé sous son dais rouge, et derrière lui, de longues files de femmes aux coiffes neigeuses, et d'hommes, tête nue, le cierge en main. Aux battements héroïques des tambours, le pieux cortège se déroulait lentement dans la direction d'un calvaire rongé de mousse. Parmi l'ombre verdoyante des chênes, cette rustique procession avait un caractère de si antique simplicité, de si naïve ferveur, que je sentis la foi morte se réveiller en moi et que mes yeux s'emplirent de larmes.

Quelle vie charmante j'ai menée là, dans la modeste chambre que j'occupais à deux pas de l'église! Je m'éveillais au tapage des sabots des sardinières, résonnant sur les pavés de la grand'rue et, toute la matinée, je travaillais à condenser en quelques vers les impressions de la veille. L'après-midi était employée en promenades sur la grève du Riz, aux moulins de Tréboul ou à travers la lande. Puis le soir, quand les peintres courbés sous leur sac revenaient à l'auberge, leur pique à la main, on s'attablait gaiement. Souvent, après la nappe enlevée, nous restions en tête-à-tête, Jules Breton et moi, et je lui lisais les vers que j'avais rimés le matin, sans me douter alors que ce maître peintre était doublé d'un poète, et que lui aussi, sans en rien dire, composait sournoisement une série de poèmes sur la Bretagne.

Les pluies de la fin de septembre mirent fin à ces douces journées, et les convives de l'*Hôtel du Commerce* s'enfuirent les uns après les autres. Les Trélat et les Massenet partirent les premiers, puis Lansyer et Valerio. Moi-même, mon congé tirant à sa fin, je repris à regret la diligence de Quimper, tandis qu'une brume grise enveloppait le paysage et me dérobait la vue de la baie, comme pour amoindrir mes regrets.

Je revins à Paris, retrempé par ce séjour à Douarnenez où, à cette époque, comme le disait Sully-Prudhomme,

On respirait du sel dans l'air.

Hélas ! maintenant on n'y respire plus que l'odeur de la *rogue* et des sardines gâtées !... N'importe, aujourd'hui encore je ne puis voir cette vieille petite ville aux blanches maisons étagées autour du port, sans me rappeler les jours heureux et sans lui envoyer au passage un salut reconnaissant.

Je retrouvai mes amis les Parnassiens très occupés. Lemerre méditait de publier, à ses frais, cette fois, une nouvelle série du *Parnasse contemporain* et avait convié le ban et l'arrière-ban des poètes à contribuer à cette œuvre, qui devait être comme le Salon de la poésie. Chacun parachevait un poème ou ciselait des sonnets. De tout le cénacle, le plus affairé encore était Coppée. Il venait de publier *Les Intimités*, une exquise plaquette de vers amoureux et de fins tableaux parisiens, et presque en même temps, grâce à l'affectueuse entremise de la tragédienne Agar, il avait fait recevoir à l'Odéon un acte en vers ayant pour titre : *Le Passant*. Le travail des répétitions l'absorbait. Parfois, au sortir du théâtre, il s'arrêtait rue Jacob pour dîner à notre pension, inquiet et tout fiévreux des luttes qu'il avait à soutenir pour s'assurer une interprétation selon ses désirs. La première représentation du *Passant* eut lieu le 14 janvier 1869, en même temps que celle d'une comédie de Du Boys, — un poète dramatique qui jouit pendant quelques années d'une certaine notoriété et qui est maintenant complètement oublié. — La direction de l'Odéon comptait beaucoup sur cette comédie en trois actes. Avec ce flair illusoire dont les directeurs de théâtre se croient doués par grâce d'état, MM. de Chilly et Duquesnel la regardaient comme le morceau de résistance de la soirée. Quant

au *Passant*, ils le considéraient comme une saynète sans importance et ne fondaient sur lui aucun espoir. Les trois actes de Du Boys, ennuyeux et incolores, n'eurent pas même un succès d'estime; ils tombèrent à plat. Lorsque le rideau se releva pour *le Passant*, sur un charmant décor représentant les jardins d'une villa florentine, baignés par le clair de lune, et qu'on aperçut la blanche et sculpturale forme d'Agar, accoudée à la balustrade d'une terrasse, il y eut dans la salle un murmure de satisfaction qui était déjà de bon augure. La pièce n'avait que deux personnages, interprétés par Agar et Sarah Bernhardt, qui en était alors à ses débuts. Agar, les yeux perdus dans la nuit, exhalait poétiquement une plainte désenchantée. Soudain la ballade du *Passant* résonnait dans la coulisse et Sarah, costumée comme *le Chanteur florentin* de Paul Dubois, surgissait dans la clarté lunaire, ainsi qu'une svelte apparition de la prime jeunesse. Alors, entre Sylvia la courtisane et Zanetto, le page errant, s'engageait un dialogue d'une exquise fantaisie, d'une grâce savoureuse et fraîche comme la feuillée au printemps. Ce n'était plus le vers traînant, prosaïque et mal rimé des disciples de l'école du bon sens; c'était la vraie poésie ailée, chantante, pleine d'images neuves et suggestives, de notes tantôt gaies, tantôt émues qui la rendaient parfaitement scénique. Le public était surpris et ravi. Les applaudissements éclatèrent, sincères et nourris, et ne cessèrent plus pendant la brève demi-heure que dura la pièce. Quand ce fut fini et qu'on nomma l'auteur, la salle entière acclama ce jeune talent qui se levait ainsi qu'une vermeille aurore. Nous étions enthousiasmés. Pendant l'entr'acte, Lemerre, entouré de tous les Parnassiens, agitait triomphalement les bonnes feuilles du *Passant* déjà imprimé, et lorsqu'au sommet de l'escalier qui conduisait au premier étage, Coppée apparut, encore tout pâle des émotions de la coulisse, nous lui fîmes une ovation.

On sait le succès de ce petit acte. Pendant tout l'hiver, il fut représenté chaque jour et fit monter la location de l'Odéon à des hauteurs que ce théâtre ne connaissait plus depuis longtemps. Dans le magasin de Lemerre, les éditions de la pièce s'épuisaient avec une rapidité inouïe, et le nom de l'auteur, resté jusque-là dans la pénombre, émergeait brusquement en

pleine lumière. La gloire lui arrivait avec la popularité, et une popularité de bon aloi puisqu'elle était due à une œuvre d'art pur. Coppée s'en aperçut du jour au lendemain, en se voyant tout à coup choyé par les journaux et les gens du monde; il s'en aperçut aussi à un autre signe moins plaisant : l'envie, maladroitement dissimulée, qu'excitait son succès au théâtre. A partir de ce moment, il fut amèrement jalousé, non seulement par certains de ses jeunes compagnons du Parnasse, mais par de vieux maîtres qu'il admirait, lui, dans la simplicité de son cœur, et qui, eux, ne lui pardonnaient pas d'avoir réussi là où ils avaient échoué.

XI

Vers 1868, je fus conduit par un ami dans le salon alors très fréquenté de Mme Mélanie Waldor. Cette vieille muse romantique devait surtout sa notoriété à la passion qu'elle avait jadis inspirée à Alexandre Dumas père. Leurs amours orageuses n'étaient plus à cette époque, un secret pour personne, car le célèbre romancier les avait racontées tout au long dans ses *Mémoires*. De nombreuses années avaient neigé sur cette tempêtueuse passion, dont on peut retrouver les éclats dans le drame d'*Antony*, et depuis, Mme Waldor, pour racheter ses péchés, était devenue dévote, tout en demeurant très mondaine. Un jour, Dumas ayant témoigné le désir de revoir l'idole d'autrefois, une entrevue avait été ménagée chez des amis communs. La scène fut tout à fait digne des beaux temps du romantisme : « Mélanie, s'écria Dumas d'une voix mouillée de larmes, autrefois vous étiez charmante, maintenant vous êtes belle!... —Alexandre, reprit la muse en vibrant, croyez-vous en Dieu?... — Certes! répliqua galamment le père Dumas, repris soudain d'un accès de gauloiserie, je vénère le créateur, mais je crois surtout à la beauté de ses créatures.... » La dévote eut un beau geste de pudibonderie choquée, et ils se séparèrent pour ne plus se revoir. Mme Waldor appartenait à cette société catholique du second Empire, qui était dévouée à l'empereur, tout en maudissant la politique italienne et le régime libéral, vers lesquels le fils d'Hortense inclinait visiblement.

Elle avait rendu, avant le coup d'État, je ne sais quels services à Napoléon III, qui se montrait reconnaissant en la pensionnant sur sa cassette et en la logeant dans un vieil hôtel de la rue Saint-Roch. Les méchantes langues prétendaient même que la dame continuait à le servir en qualité d'informatrice, et qu'elle envoyait des notes à la police particulière du souverain.

Quoi qu'il en fût, les mercredis littéraires de Mme Waldor étaient à ce moment très courus. On y disait des vers, on y jouait la comédie et on y rencontrait une société curieusement mélangée : sénateurs, députés, fonctionnaires de l'Empire, membres du haut clergé, jolies femmes, journalistes et gens de lettres. Des cardinaux et des monsignori en bas violets y coudoyaient des comédiennes aux blanches épaules, et ne paraissaient nullement étonnés de cette promiscuité troublante. La maîtresse de la maison semblait très fière d'avoir réussi à réunir dans ses salons, tendus d'une étoffe gros vert, des éléments aussi disparates. A cette époque, Mélanie Waldor était déjà de l'autre côté de la soixantaine. Maigre avec des traits irréguliers, elle n'avait jamais dû être jolie, mais des yeux noirs pleins de feu éclairaient d'une lueur d'orage son visage étrangement passionné. Elle avait conservé une tournure jeune, une taille svelte, de beaux bras, et l'on s'expliquait très bien qu'aux environs de 1832 elle eût régné despotiquement sur le cœur inflammable d'Alexandre Dumas. Elle avait l'art d'attirer les gens chez elle et je me souviens d'y avoir vu Paul Féval, Henri de Bornier, Camille Doucet, Hippolyte Lucas, Agar, Hortense Damain, Fanfan Benoîton, Édouard Thierry, administrateur de la Comédie-Française, Marie Rose, le cardinal Donnet, Conti, le sénateur Larabit et jusqu'au vice-empereur Rouher. Ce monde bonapartiste était une fréquentation singulière pour un poète républicain et parfois je m'y sentais fort mal à l'aise; mais dès le premier soir où Edmond Gondinet m'y présenta, j'y fus retenu par un irrésistible aimant.

Au milieu des jolies mondaines qui faisaient le principal attrait de ce salon, j'avais retrouvé la fée aux yeux verts, admirée quatre ans auparavant dans les champs de blé de Bar-le-Duc; la « payse » dont la séduisante beauté et le vivant

esprit m'avaient laissé un si exquis souvenir. J'eus un sursaut de joyeuse surprise, quand, sous la caressante lumière des lustres et des lampes, je l'aperçus, assise dans un fauteuil, vêtue d'une robe gris perle et coiffée de narcisses, dont les corolles blanches étoilaient la crêpelure de ses cheveux châtains. Je reconnus immédiatement les profonds yeux verts et le sourire à la Vinci, qui jadis m'avaient ensorcelé. Dans ce salon où s'ourdissaient des intrigues politiques, où s'ébauchaient de frivoles aventures galantes et où les vanités littéraires, le cabotinage des gens de théâtre mettaient je ne sais quoi de frelaté et de factice, je crus tout à coup, en la revoyant, respirer la salubre verdeur de mes forêts lorraines. Sa beauté était plus accomplie encore qu'autrefois, mais aussi plus imprégnée de mélancolie. Jusque dans le sourire de ses fines lèvres retroussées, on surprenait de loin en loin une expression désenchantée, et une humide lueur de tristesse embuait parfois ses limpides yeux pers. En effet, elle n'était pas heureuse. Mal mariée, presque abandonnée à elle-même, il lui fallait toute sa native droiture, toute l'honnêteté de son cœur, toute la santé de son clairvoyant esprit, pour ne point perdre pied dans ce monde plein de perfides embûches.

De communs souvenirs du pays d'origine nous rapprochèrent dès le premier soir et notre amitié, commencée dans la serre chaude de ce salon parisien, se fortifia bien vite en un milieu plus discret et plus sain. Nous nous rencontrions, l'hiver, au concert Pasdeloup, où Beethoven, Haydn et Mozart nous emportaient loin des réalités trop douloureuses, sur une mélodieuse mer de musique et de rêve. Au retour de la belle saison, je partais avec elle et ses filles pour les bois prochains de Bellevue, de Sèvres et de Chaville. Les premières anémones écloses sous les chênes évoquaient devant nos yeux les forêts du Barrois et du Verdunois, et ressaisis par la captivante souvenance du terroir familier, nous nous surprenions à reparler le patois de chez nous. Son sang paysan se réveillait alors dans ses veines. Elle redevenait primesautière, allègre et pétillante ainsi qu'au temps où elle cueillait des bluets et des coquelicots dans les champs de blé de Bar-le-Duc. C'était comme un coup de soleil filtrant entre deux nuées; son mobile visage s'illuminait et il me semblait alors voir passer

dans ses yeux agrandis tous les paysages de mon enfance : les vignes à la lisière des grands bois, les prairies semées de reines-des-prés et la Meuse courant au travers....

La « payse », à ses précieux dons de spontanéité, de naturel et de franchise, joignait un esprit cultivé, un tact, un goût affinés par la pratique de la vie parisienne, et un jugement très droit. Je lui lisais mes vers, mes projets de drames ou de romans ; elle me donnait son avis avec une entière sincérité, et mettait avec une sûreté merveilleuse le doigt sur les passages qui manquaient de force et de justesse. Non seulement elle avait le sens critique naturellement aiguisé, mais elle était très *suggestive* : finement observatrice, douée d'une sensibilité exquise et d'une féconde imagination, elle avait des trouvailles de mots et d'images qui ravissaient les artistes. D'un seul trait, d'un seul magique coup de baguette, elle faisait naître les idées : elles s'éveillaient à sa voix, comme un essaim de blondes abeilles qui accourent toutes au rucher, avec des ailes chargées de miel. Je lui dois le peu que je suis ; c'est grâce à ses encouragements, à ses conseils et à ses inspirations que, jeté tardivement dans la mêlée littéraire, j'ai pu m'y frayer un chemin où j'ai marché jusqu'au bout, sans trop me fourvoyer et surtout sans choir dans quelque fatale ornière.

A cette première période de notre amitié (1869) elle me poussait vivement à travailler pour le théâtre. Le succès du *Passant* de Coppée nous avait du reste mis à tous l'éperon aux flancs, et tous, peu ou prou, nous ruminions en secret l'acte en vers qui nous ouvrirait toutes grandes les portes de la notoriété. Pour mon compte, j'avais déjà ébauché plusieurs scénarios de pièce, qui n'avaient pas trouvé grâce devant la sévérité de ma conseillère et qui avaient été rejetés au fond d'un tiroir. Un jour, ma vieille amie, mistress Jenkin, me communiqua la ballade écossaise de *Auld Robin Gray*, et quand j'en eus achevé la lecture, il me sembla qu'elle renfermait l'embryon d'un petit drame à la fois très simple et très empoignant. J'étais revenu de Douarnenez, féru de poésie bretonne ; je résolus de transporter la situation émouvante d'*Auld Robin Gray*, en pleine Cornouaille et d'en tirer une pièce en un acte. En quelques semaines, je bâtis le scénario et je me mis à l'œuvre. On ne connaît guère en France cette ballade écossaise,

qui est très populaire chez nos voisins d'Outre-Manche. C'est l'histoire d'un marin qui a fait naufrage au loin et qu'on a cru mort. Il revient un jour au pays et trouve sa fiancée mariée au vieux Robin Gray : elle lui explique qu'elle ne pensait plus le revoir et qu'elle l'a longtemps pleuré ; mais que, restée seule et pauvre, elle a fini par céder aux prières de Robin et l'a épousé. Le marin, désespéré, se résigne à subir sa destinée et, après un baiser d'adieu, les deux amoureux se séparent pour ne plus se revoir jamais. — Très pénétré des impressions que j'avais rapportées de mon séjour dans le Finistère, je transformai les trois personnages de la ballade en Bretons bretonnants et je les fis vivre sur une plage située entre la lande et la baie de Douarnenez. La poésie, qui demeure inconsciemment au fond de l'âme des races celtiques, riveraines de l'Océan, me permettait de faire parler mes héros en vers, sans trop d'invraisemblance, et je m'efforçai de donner à mon drame le caractère de ce pays d'Ar-mor où rien ne meurt, où un obscur idéal s'épanouit encore, vivace comme les rudes fleurs d'ajonc qui parfument la lande. Je n'y réussis pas du premier coup. Je voulais faire œuvre de poète, tout en restant simple et sincère, et j'avais à éviter deux écueils : le vers plat, terre à terre, sans relief et sans couleur, et une forme trop lyrique, manquant de naturel et de vérité. Je tâtonnai longtemps avant de trouver un langage approprié à l'humble condition de mes personnages. Je remis plusieurs fois mes vers à la forge, et le travail d'exécution me prit trois grands mois. Vers les premiers jours de 1870, ma pièce fut sur pied et je pus enfin la lire aux amis qui dînaient avec moi, rue Jacob.

Cette pension de la rue Jacob était devenue un petit cénacle d'artistes et de gens de lettres. Elle était tenue par une honnête hôtesse qui nourrissait ses clients pour des prix très doux et ne se montrait point exigeante pour la date des règlements. Une brave cuisinière, née au bord du lac d'Annecy, y cuisinait des plats savoyards dont on se léchait les doigts, et qu'on arrosait d'un vin d'Auvergne un peu âpre, mais naturel. On vivait en famille et, une fois le dessert enlevé, on s'attardait autour de la nappe à fumer et à causer littérature. Là étaient venus successivement s'attabler Georges Lafenestre, André Lemoyne, Gabriel Monod, un peintre anversois nommé Van

den Bussche, un jeune compositeur hongrois : Alexandre de Bertha, et enfin R. Chantelauze, qui s'occupait alors de réunir les éléments d'une histoire de Marie Stuart. On y était moins intransigeant, moins exclusif, mais non moins épris de poésie qu'au passage Choiseul. Lafenestre, qui revenait de Florence, nous y donnait la primeur de ses *Idylles* pénétrées de la grâce lumineuse et du parfum des collines toscanes; Lemoyne rapportait de ses courses en Normandie de sobres petits poèmes où, dans une langue colorée et précise, il chantait les marins de Granville et « le banc d'azur du cap Fréhel » ; Chantelauze rompait des lances en faveur de la vertu très controversée de Marie Stuart, dont il était devenu l'amoureux passionné. — Une originale et charmante personnalité, que celle de ce champion de la reine d'Écosse! Légèrement boiteux et d'une pétulance juvénile, malgré la cinquantaine sonnée, il dressait sur un corps replet et trop court, une grosse tête narquoise et spirituelle. Son front carré sous une perruque bouclée, ses yeux émerillonnés, pétillants de malice, sa bouche ronde aux lèvres sensuelles, lui donnaient l'air d'un chanoine déguisé en laïque. C'était un galant homme, d'un commerce très agréable et très sûr; c'était aussi un gai compagnon, très amateur du beau sexe et, comme on disait au XVIIe siècle, grand *abatteur de bois*. Dans sa chambre, décorée dans le style Louis XVI, il y avait un lit de bois peint en blanc, dont les pieds droits étaient finement sculptés et qu'il prétendait avoir appartenu à Marie-Antoinette. Ce lit royal, s'il s'était avisé d'écrire ses mémoires, comme le *Sopha* de Crébillon, en aurait pu raconter de belles sur le compte de son nouveau possesseur!... Si Chantelauze, pour sa part, pratiquait peu la vertu de continence, en revanche il croyait dur comme fer à celle de Marie Stuart. J'ai rarement vu un écrivain plus plein de son sujet que ce consciencieux et enthousiaste historien. Il avait compulsé en France et en Angleterre tous les documents relatifs à son héroïne. Il vivait positivement de la vie de la rivale d'Élisabeth et s'intéressait à ses aventures comme si elles eussent été les siennes. Parfois, quand il apercevait un ami dans la rue, il accourait vers lui de son pas claudicant et l'abordait, la mine souriante : « Mon cher, s'écriait-il en l'agrippant par un des boutons de son habit, mon cher, j'ai une bonne nou-

velle à vous annoncer ! » L'autre, tout entier à ses propres préoccupations, souriait à son tour, alléché par ce préambule, et questionnait naïvement son interlocuteur, croyant apprendre l'heureuse conclusion de quelque affaire l'intéressant directement. « Eh bien ! reprenait triomphalement Chantelauze, je viens de découvrir que le poète anglais Swinburne a menti impudemment en prétendant que Marie Stuart avait eu une intrigue galante avec Chastelard.... C'est une odieuse calomnie.... J'ai les preuves en mains !... »

Il était légitimiste et plaidait la cause de Marie Stuart avec d'autant plus de feu qu'il croyait défendre la réputation d'une lointaine parente de ses rois. A notre table, tous les partis étaient représentés et les discussions parfois devenaient si violentes que la maîtresse de l'hôtel, effarée, fermait prudemment les fenêtres. On ne s'entendait que sur un point : la littérature, et encore !... Nous avions fondé un dîner mensuel où venaient Coppée, Jules Claretie, Joubert et Jules Amigues, du *Moniteur universel*, le critique d'art Grangedor et Crespet, l'auteur d'une très remarquable anthologie des poètes français. Là, nous sentant bien chez nous, loin des philistins et portes closes, nous ne nous gênions guère et les opinions subversives prenaient une belle envolée. Un soir, au champagne, les têtes étaient tellement échauffées que Claretie proposa un toast à la République et que, sauf deux ou trois récalcitrants, chacun leva son verre, et trinqua avec enthousiasme à la chute prochaine du régime napoléonien.

Ce fut à l'un de ces dîners que je lus mon petit drame breton, auquel j'avais donné pour titre le nom de l'un des personnages : *Jean-Marie*. J'obtins un succès d'émotion. D'une commune voix, on déclara que la pièce ne pouvait manquer de réussir et qu'il fallait la présenter sans retard à l'un des théâtres subventionnés. Je la fis recopier par un expéditionnaire de mon bureau, qui était un artiste en calligraphie et, au commencement de janvier 1870, je me décidai à la porter à l'Odéon.

Le moment n'était pourtant guère bien choisi. L'horizon politique devenait singulièrement sombre. Le ministère libéral, dirigé par Émile Ollivier, avait une mauvaise presse, et l'assassinat de Victor Noir par le prince Pierre Bonaparte marquait

ses débuts d'une tache sanglante. Je me souviens que, le soir des obsèques de la victime, je me trouvais chez Auguste Barbier, qui habitait rue de Rivoli. L'auteur des *Ïambes* était alors un petit vieillard timide et doux, qui ressemblait bien plus à un notaire retraité qu'à un poète satirique républicain. Assis au coin du feu, nous causions paisiblement de Brizeux, avec lequel il avait été intimement lié, quand, du côté de la rue Saint-Honoré, nous entendîmes comme un roulement de marée grondante, accompagné de clameurs sauvages. C'était la foule des gens qui avaient assisté à l'enterrement de Victor Noir. Ils défilaient en masses profondes dans la direction du Palais-Royal et hurlaient des menaces confuses, au milieu desquelles on distinguait parfois le refrain du *Ça ira*. Le poète qui jadis avait chanté dans *la Curée*

La grande populace et la sainte canaille,

releva vivement sa petite tête placide, dressa les oreilles et montra une mine de lièvre effarouché. Il ne paraissait guère en ce moment enthousiasmé du réveil de la Liberté, « cette fille aux puissantes mamelles »,

Qui mettait tout le peuple en rut....

Il hocha le menton, tisonna pensivement les bûches et murmura d'un ton mélancolique : « Voilà un vilain son de cloche !... Mon cher ami, nous vivons dans un temps qui n'est guère doux pour les lettrés et la littérature !... »

En dépit de ces fâcheux pronostics, je n'hésitai pas à présenter ma pièce à l'Odéon. Je la déposai moi-même entre les mains du secrétaire du théâtre qui se nommait Salvador. C'était un petit vieux à la moustache grise en brosse, à l'air sceptique et désabusé de toutes choses. Ancien romantique malchanceux, il terminait sa carrière littéraire en recevant des manuscrits, dans cette nécropole de l'Odéon où les siens avaient peut-être été refusés jadis. Il prit ma copie, l'inscrivit machinalement sur un gros volume qui ressemblait à un registre d'écrou, la numérota, puis me dit flegmatiquement : « Vous avez le n° 306.... Maintenant attendez votre tour.... On vous écrira. »

Je crus voir passer dans ses yeux éteints un faible éclair

d'ironie et je retraversai mélancoliquement l'antichambre pleine de comédiens, qui devisaient en compagnie du père Constant, le cerbère du théâtre, à la mine impassible et fermée sous sa calotte noire. J'avais le numéro 306! ainsi depuis le 1er janvier, 305 pièces avaient été déposées avant la mienne. Qu'allait devenir mon pauvre drame breton, noyé dans ce flot montant de manuscrits? Je ne voyais personne qui pût me recommander aux directeurs du théâtre, où je ne connaissais aucun des artistes influents. Il y avait, par conséquent, de nombreuses chances pour que mon petit acte dormît oublié dans les cartons du vieux Salvador. Il ne me restait, selon les conseils du sceptique secrétaire qu'à me cuirasser de patience. Pourtant, un jour, André Lemoyne, auquel *Jean-Marie* avait plu, se rappela avoir eu pour commensal un brave opticien qui faisait sa partie de whist avec de Chilly, et il me promit de parler de ma pièce à ce fabricant de lunettes, qui pourrait peut-être user de son intimité avec le directeur de l'Odéon pour m'obtenir un tour de faveur. La démarche bienveillante de l'opticien fut-elle efficace, ou bien la direction, obligée par son cahier des charges à jouer chaque année un certain nombre d'actes en vers, pratiqua-t-elle une fouille dans les cartons et tomba-t-elle providentiellement sur mon manuscrit, dont la perfection calligraphique devait tirer les yeux du lecteur? Je l'ignore. Mais au commencement du mois d'avril, je reçus une lettre timbrée de l'Odéon, qui me fit sursauter le cœur. On m'y avisait que *Jean-Marie* avait été lu et on me priait de passer au théâtre, le jour même à une heure précise.

Comme vous le pensez bien, je fus exact au rendez-vous. J'escaladai vivement l'escalier raboteux de l'administration, et l'austère Constant, daignant soulever sa calotte de soie noire, m'introduisit dans le cabinet directorial. Je m'y trouvai en tête-à-tête avec MM. de Chilly et Duquesnel.

« Monsieur, me dit le premier, nous avons pris connaissance de votre pièce, elle nous plaît.... Je l'ai moi-même lue à ma femme et elle nous a fait pleurer. Nous avons donc résolu de la jouer immédiatement et nous vous avons écrit afin de conférer avec vous sur la distribution.... Pour le rôle de la femme, je pense que vous êtes de notre avis : nous le donnerons à Sarah Bernhardt; le personnage de *Jean-Marie* sera parfaite-

ment interprété par Pierre Berton qui est un charmant amoureux.... Il ne nous reste plus d'hésitation que pour le rôle du vieux Joël.... »

Je proposai de le confier à un acteur nommé Laray, que j'avais vu dans *le Bâtard* de Touronde et dont le jeu plein de naturel et de rondeur m'avait vivement intéressé. On y consentit et il fut convenu qu'on ferait immédiatement copier le manuscrit et les rôles, afin qu'on pût lire dès le surlendemain la pièce aux acteurs. La rapidité, la facilité avec lesquelles toutes ces choses s'arrangeaient me confondaient; j'en étais presque effrayé, tellement tout ce qui arrivait dépassait mes plus audacieuses espérances. Ma pièce était reçue, j'avais pour interprètes Sarah Bernhardt et Pierre Berton, les répétitions allaient commencer dans deux jours, et dans trois semaines on comptait me jouer! Cela me semblait trop beau et je croyais marcher dans un rêve. Je sautai dans l'omnibus de l'Odéon afin de porter mon manuscrit à l'agence de copies dramatiques de la rue Saint-Marc, puis de là je regagnai lestement le ministère, impatient d'informer mon ami Gondinet de ma bonne fortune. Quand je lui annoncai que *Jean-Marie* avait été reçu sans le moindre accroc, qu'on le montait immédiatement et qu'on le jouerait avant un mois, il me félicita, mais en même temps, devant ma mine de jubilation, il ne put réprimer un sourire légèrement sceptique :

— Réjouissez-vous, me dit-il, de ce qu'on ne vous a pas fait croquer le marmot, mais ne vous emballez pas trop! Rappelez-vous que les directeurs de théâtre ne tiennent pas toujours leur parole avec la même conscience que Régulus, et qu'entre une pièce reçue et une pièce jouée, il coule parfois beaucoup d'eau sous les ponts....

J'étais tout à la joie et je ne prêtai aucune attention à ces propos réfrigérants. Le surlendemain, à l'heure fixée, je me trouvais déjà dans le cabinet de Chilly avec Pierre Berton et Laray, quand Sarah Bernhardt entra. Elle avait amené sa sœur Jeanne, qui débutait alors à l'Odéon, et un petit bonhomme de cinq à six ans qu'on me dit être son fils. A cette époque Sarah était dans le plein printemps de sa jeunesse et de son talent. On ne pouvait pas dire qu'elle fût belle : elle avait plus que de la beauté, elle possédait un charme étrange

et inoubliable. Longue, mince, élancée et souple comme un jonc, elle était maigre, mais d'une maigreur originale. Ses traits légèrement irréguliers avaient une expression saisissante. Le dessin du nez manquait de correction, mais la bouche était adorable. Les yeux profonds, changeants, tantôt câlins, tantôt tragiques, illuminaient la pâleur d'un visage presque exsangue. Sa voix fraîche, au timbre à la fois métallique et caressant, avait des intonations d'une justesse et d'une netteté rares. C'était une délicieuse musique. En scène, le nonchaloir de sa démarche, son débit parfois traînant, et tout à coup d'une ampleur, d'une envolée toute lyriques, agissaient sur les auditeurs comme une fascinante incantation. Elle savait trouver des attitudes d'une élégance et d'une grâce enchanteresses; une inexprimable poésie émanait des lignes de son corps flexible et serpentin. L'éclatant succès obtenu par elle dans *le Passant* avait fait franchir les ponts à sa naissante renommée et tout Paris était en train de s'éprendre de son jeune talent.

Ce fut Pierre Berton qui lut ma pièce aux comédiens, et il la lut très bien. Elle eut un franc succès: les hommes essuyaient en tapinois leurs yeux humides. Sarah pleurait toutes ses larmes. Elle se déclarait enchantée de son rôle et se préoccupait déjà de son costume de paysanne bretonne. Chilly, d'une voix mouillée, me complimentait, en m'engageant à écrire pour l'Odéon un drame plus important, en trois ou cinq actes. Bref, nous nous retirâmes très contents les uns des autres. Le lendemain, les répétitions commencèrent et on se mit à déblayer les premières scènes. Pendant quatre jours, tout alla bien, mais le cinquième, nous attendîmes en vain Sarah. Elle ne vint ni ce jour-là, ni les suivants; comme elle était en scène pendant toute la durée de l'acte, on ne pouvait rien faire sans elle et les répétitions furent forcément suspendues. Désolé, j'allai trouver l'un des directeurs et lui contai ma déconvenue : « Que voulez-vous? me répondit-il, Sarah est une créature fantasque; elle se prétend malade, mais je vous conseille de faire une démarche près d'elle. Elle joue ce soir dans la pièce de Mme Sand (*L'Autre*). Allez la voir dans sa loge, elle sera sensible à votre visite.... Dites-lui que si elle est fatiguée, nous sommes disposés à la faire remplacer dans *L'Autre*.... »

Je suivis le conseil et, le même soir, pendant un entr'acte, je frappai à la porte de ma capricieuse interprète.

Elle me reçut à merveille, mais quand je lui rapportai les paroles de Duquesnel, elle éclata en imprécations : « Les directeurs sont des... mufles! s'écria-t-elle, ils savent bien que je ne peux pas lâcher le rôle que m'a confié Mme Sand.... S'ils n'arrêtent pas eux-mêmes la pièce, je ne mettrai plus les pieds sur leur sale théâtre !... » Là-dessus elle égrena, à l'adresse de la direction, un chapelet de grosses injures, et je vis avec stupéfaction que sa jolie bouche articulait avec la même netteté de diction les *mots de gueule* et les vers lyriques. Elle tint parole et renvoya ses bulletins. Comme on arrivait au mois de mai, on ajourna définitivement les répétitions. — Je fus ainsi amené à reconnaître que mon ami Gondinet était un sage et qu'il avait eu raison de me prévenir qu'au théâtre tout arrive, excepté les choses auxquelles on s'attend le plus.

XII

Pendant les mois qui précédèrent la réception et les premières répétitions de *Jean-Marie*, je n'avais pas perdu mon temps. Chantelauze m'ayant mis en rapport avec le directeur du *Correspondant*, je m'étais engagé à écrire pour ce recueil une œuvre de longue haleine et à livrer mon manuscrit au printemps de 1870. Pour la seconde fois, j'abordai le roman, un roman mi-bourgeois, mi-campagnard, auquel je donnai pour cadre les paysages du Barrois et où je m'efforçai de peindre avec sincérité et bonne humeur le milieu provincial dans lequel j'avais longtemps vécu. *Le Secret de Gertrude* parut en avril et mai, et malgré les tendances réalistes de l'œuvre, la noble et dévote clientèle du *Correspondant* lui fit bon accueil. En même temps, je publiais chez Lemerre un volume de prose où j'avais réuni, sous le titre de *Nouvelles intimes*, *l'Abbé Daniel*, *les Souffrances de Claude Blouet* et *Lucile Désenclos*. Je fondais grand espoir sur ce livre, les deux nouvelles principales, — *l'Abbé Daniel* et *Claude Blouet* — ayant eu du succès lors de leur apparition dans la *Revue des Deux-Mondes*. Mais j'éprouvai une cruelle déception. Le volume passa inaperçu et

on en vendit à peine deux cents exemplaires ; ce dont je fus mortifié et marri, pour mon compte d'abord, puis à cause de Lemerre qui l'avait édité à ses frais. Je fis là une première et amère expérience de la résistance méfiante que met le public à adopter un nom nouveau. Il faut des circonstances tout à fait exceptionnelles et souvent très étrangères à la valeur de l'œuvre, pour que le livre d'un débutant, si plein de qualités qu'il soit, ait un succès de vente, ce qu'on appelle en librairie un *enlevage*. Je reçois parfois, à ce sujet, les doléances de jeunes auteurs pleins de talent, qui se désolent ou s'irritent de l'indifférence des acheteurs. « Eh. quoi ! s'écrient-ils, mon livre est bon, il est intéressant et bien écrit ; les gens du métier, les journalistes, tous ceux qui l'ont lu, sont d'accord pour le louer, et pourtant il reste invendu aux étalages des libraires ! » Que voulez-vous? Le public est moutonnier et têtu ; il faut lui enfoncer plus d'un clou dans le crâne avant qu'il se décide à prendre l'habitude d'un nom qui lui est inconnu. Mais soyez convaincus que lorsqu'une œuvre est intéressante et faite de main d'ouvrier, elle arrive toujours à conquérir sa place au soleil. — Pour les consoler, je leur cite des livres excellents, comme *l'Abbé Tigrane*, de Ferdinand Fabre, *Dominique*, de Fromentin, qui après être restés longtemps à l'état de rossignols, ont fini par triompher de la méfiance injuste des lecteurs et sont maintenant admirés de tous.

Mes *Nouvelles intimes* n'eurent donc aucun succès. Le moment, d'ailleurs, était fort mal choisi pour le lancement d'un livre. La politique préoccupait tous les esprits. Les points noirs qu'on signalait à l'horizon avaient grossi et s'étaient changés en lourdes nuées d'orage. L'essai de « l'empire libéral » menaçait d'avorter ; les récentes élections venaient d'envoyer au Corps législatif une opposition renforcée des plus ardents adversaires du régime impérial. Pour raffermir son autorité ébranlée, le gouvernement s'était avisé de faire voter un plébiscite ambigu, dont le résultat équivoque n'avait point réussi à dissiper l'orage. A l'extérieur, l'horizon était plus sombre encore. Depuis Sadowa, la Prusse tenait toute l'Allemagne dans sa main et devenait de jour en jour plus arrogante. On prêtait à un homme d'État étranger un mot

sanglant à propos de Napoléon III : « Il ne se tient debout, disait ce diplomate, qu'à l'aide des soufflets qu'il reçoit de tous côtés ». Depuis que la presse était libre, les journaux hostiles se multipliaient : *le Rappel*, *la Marseillaise*, *le Réveil*..., et les invectives les plus violentes contre le souverain et son gouvernement emplissaient leurs colonnes. Au milieu de cette tempête, l'Empereur, malade et découragé, ne savait plus prendre une décision et subissait avec une apathique résignation la néfaste influence de l'entourage de l'Impératrice. Ce fut alors que, dans l'imagination de cette coterie à la fois exaltée et ignorante, germa l'idée d'une guerre destinée à rétablir le prestige et à assurer l'avenir de la dynastie napoléonienne. Malgré de sages avertissements, on ne voulut rien voir : ni les préparatifs de la Prusse, ni la situation morale de l'Allemagne prête à se jeter dans les bras de Guillaume, ni notre propre infériorité militaire. La candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne se produisit juste à point pour servir de prétexte à des provocations belliqueuses et, sans se demander si cet incident n'était pas une combinaison machiavélique, inventée par Bismarck pour précipiter les événements, on se complut à une maladroite intransigeance qui rendait tout accord diplomatique impossible; on se jeta de gaieté de cœur dans l'inconnu et, le 14 juillet, la guerre fut déclarée.

On sait quel fut le lamentable résultat de cette politique à la Gribouille. Malheureusement, au début des hostilités, un coup de folie aveuglait non seulement les hommes placés à la tête du gouvernement, mais aussi, il faut bien l'avouer, la France tout entière. On était persuadé que les choses se passeraient comme pour la guerre d'Italie, que nos armées habituées à la victoire auraient facilement raison des régiments prussiens; on se grisait de mots sonores et de chimères patriotiques. Dans les théâtres subventionnés, on chantait *le Rhin allemand* et, debout au balcon de l'Opéra, Émile de Girardin donnait le signal de *la Marseillaise*. Les têtes s'exaltaient aux sons de ces hymnes héroïques qu'on n'avait plus entendus depuis 1848. Je confesse humblement que je fus comme tant d'autres atteint de la contagion du chauvinisme et que je rimai à mon tour un sauvage chant de guerre que publia *le Moniteur universel*. J'en fais ici humblement mon

meâ culpâ. On était si bien persuadé que cette folle aventure se bornerait à une promenade triomphante jusqu'à Berlin, que, peu de jours après la déclaration de guerre, je fus avisé par la direction de l'Odéon qu'on allait remettre *Jean-Marie* à l'étude.

Les répétitions recommencèrent, en effet, vers les premiers jours d'août et nous nous mîmes bravement à la besogne. Les comédiens, qui vivent plus que d'autres au pays de Chimère, étaient pleins d'illusions. Sarah parlait avec conviction de l'époque prochaine où l'on irait représenter *Jean-Marie* à Compiègne.... Hélas! le réveil fut terrible. Coup sur coup des nouvelles désastreuses nous arrivèrent : Wissembourg, Wœrth, Spicheren, Forbach. Partout nos armées en désordre battaient en retraite; les Prussiens victorieux assiégeaient Strasbourg et envahissaient la Lorraine.... Adieu les répétitions! Les théâtres brusquement fermaient leurs portes. Huit jours plus tard, les journaux annonçaient l'occupation de Bar-le-Duc par le corps d'armée du prince royal et, à partir du 12 août, je demeurais sans nouvelles de ma famille. J'étais consterné. A la pensée de la maison paternelle livrée aux caprices des envahisseurs, de mes chères forêts du Barrois saccagées par les soldats de Bismarck, une angoisse me serrait la gorge et les larmes me montaient aux yeux. A Paris, cependant, après les premières heures de désarroi, on reprenait courage et on songeait à s'organiser pour la défense. On s'attendait à un siège et on espérait encore que les Prussiens viendraient se faire écraser sous les murs de Paris. Bien que j'eusse peu la vocation militaire, j'avais pris comme les autres un fusil et je m'étais enrôlé dans un des bataillons de la garde nationale. J'apprenais l'école de peloton et je hantais la caserne du Louvre où un sergent des chasseurs à pied nous initiait au maniement du chassepot. Le 19e bataillon dont je faisais partie était surtout recruté parmi les artistes, les professeurs, les gens de lettres qui habitaient le quartier du Luxembourg. J'avais pour compagnons d'armes Carolus Duran, les sculpteurs Falguière, Moulin, Blanchard; Gaillard, le graveur; Garsonnet, professeur à l'École de Droit; Albert Dumont, qui revenait de l'École d'Athènes; René-Paul Huet, le fils du peintre, et bien d'autres encore que j'oublie....

Tous s'étaient mis avec entrain et bonne humeur à ce métier si nouveau pour eux et paraissaient décidés à vendre cher leur peau. Il est certain que ces gardes nationaux dont on a tant médit, s'ils avaient été mieux encadrés, plus intelligemment commandés et si on les eût mobilisés plus tôt, auraient pu rendre de sérieux services. Mal disciplinés, mais pleins de bon vouloir, à ce moment, ils ne demandaient qu'à marcher. Les mauvaises nouvelles qui nous arrivaient, chaque matin, nous enfiévraient, mais ne nous décourageaient pas. La population parisienne partageait notre fièvre et nos illusions. On vivait toujours dans l'espoir d'une revanche éclatante. Après les batailles qui eurent lieu autour de Metz, le bruit d'une grande victoire courut toute une après-midi. En un clin d'œil, les rues se pavoisèrent; les boulevards s'emplirent instantanément d'une foule passionnée, ivre de joie. J'ai encore dans les yeux la vision des drapeaux claquant au vent, des trottoirs houleux où des milliers de bras s'agitaient, où des milliers de voix acclamaient une artiste de l'Opéra qui, debout dans une voiture découverte, s'avançait lentement sur la chaussée tumultueuse et chantait *la Marseillaise*.... Hélas! tout cet enthousiasme flambant s'éteignit comme un feu de pâtre qu'une soudaine pluie inonde. La victoire annoncée était imaginaire : les drapeaux disparurent des fenêtres et une glaciale désillusion tomba de nouveau sur nos cœurs. Les journaux officieux n'en continuaient pas moins à se remplir de dépêches optimistes et d'articles rassurants. Mais, pour moi qui lisais le *Times*, la réalité se montrait de jour en jour plus navrante. Je savais que l'armée de Bazaine était désormais immobilisée autour de Metz, et le correspondant du journal anglais laissait déjà entendre que l'armée de Mac-Mahon, imprudemment fourvoyée dans les Ardennes, marchait peut-être à un désastre plus lamentable encore.

Le 3 septembre au soir, des rumeurs alarmantes circulaient sur les boulevards grouillants de monde, où une foule hostile criait aux escadrons chargés de balayer la chaussée : « A la frontière, les carabiniers, à la frontière! » Le lendemain matin, je venais de m'éveiller et je procédais tristement à ma toilette, quand René Huet se précipita dans ma chambre :

« Savez-vous les nouvelles? me cria-t-il. L'armée de Mac-Mahon a été écrasée, Sedan a capitulé, Napoléon III est prisonnier.... Mettez votre uniforme.... Il s'agit d'aller protester sans armes au Palais-Bourbon et de demander la déchéance de l'Empire.... »

J'étais devenu blême. La honte et l'indignation me suffoquaient en même temps. Je me harnachai en hâte et suivis mon compagnon à la mairie du VIe où était le lieu du rendez-vous. Dans une salle du rez-de-chaussée, gesticulaient une cinquantaine de gardes, en uniformes, parmi lesquels j'aperçus Carolus Duran et Blanchard. L'un des plus agités était un petit homme à la face pâle, dont la gibbosité soulevait étrangement la vareuse, et je reconnus Alfred Naquet, que j'avais jadis rencontré chez Laurent Pichat. Le commandant du bataillon était absent, mais le capitaine de notre compagnie, un ancien professeur à la mine pacifique, s'efforçait de nous calmer, en nous exhortant à patienter et à attendre la confirmation des fâcheuses nouvelles. Il fut brusquement interrompu par un garde à la barbe noire, qui sauta sur une table et s'écria : « Nous avons assez attendu et les mauvaises nouvelles ne sont pas douteuses. Le temps n'est plus aux tergiversations et aux atermoiements.... Citoyens, allons au Corps législatif demander la déchéance de celui qui nous a conduits à la défaite et à l'humiliation! » C'était l'avocat Hérisson, depuis maire du VIe et député. On l'acclama et, en bon ordre, on se dirigea, par la rue Bonaparte et le pont des Saints-Pères, vers le Louvre où le général Trochu, nommé gouverneur de Paris, venait de s'installer. Après une courte halte, la petite troupe, que grossissaient à chaque pas des gardes nationaux venus de différents quartiers, défila rue de Rivoli dans la direction des Champs-Élysées. Sur notre passage, des groupes nombreux nous saluaient déjà du cri de : « Vive la République! » Il faisait beau temps, une blonde lumière baignait la place de la Concorde où les gerbes d'eaux des bassins scintillaient au soleil. A la tête du pont, un cordon d'agents de police nous barrait la route. On s'élança vers eux au cri de : « Vive la France! » Le barrage fut rompu et l'on s'engouffra victorieusement sur le pont. Mais l'autre extrémité était murée par un régiment de lignards qui défendait

l'accès du Palais-Bourbon et contre lequel nous vînmes nous heurter inutilement. Pendant ce temps, le cordon des policiers s'était reformé et épaissi derrière nous, de sorte que nous nous trouvions bel et bien prisonniers. On essayait en vain de parlementer avec les officiers; ils restaient inflexibles. Ainsi resserrés entre les parapets, sans défense, puisque nous avions naïvement laissé nos fusils à la maison, nous risquions, si la troupe nous eût chargés, d'être jetés à la Seine ou piteusement conduits au poste. Accoudé contre le parapet, je regardais mélancoliquement l'eau couler, quand je fus rejoint par mon ami le sculpteur Blanchard : « Je crois, me dit-il, que nous sommes tombés dans un joli traquenard et nous aurons de la chance si nous nous en tirons les culottes nettes!... »

Heureusement, les lignards ne bougeaient pas. On leur avait simplement ordonné de nous maintenir en respect et ils exécutaient scrupuleusement la consigne. Une heure se passa dans cette position critique. Notre seule distraction consistait à contempler les gradins et la colonnade du Palais-Bourbon, où parfois apparaissaient des députés de l'opposition qui agitaient les bras en signe d'encouragement. Mais cette récréation était mince et beaucoup commençaient à regretter d'avoir donné dans ce godan de « la démonstration sans armes ». Le soleil monté au zénith nous rôtissait la nuque et les épaules, le miroitement de la Seine nous aveuglait et, par surcroît, n'ayant pas pris le temps de déjeuner avant le départ, nous avions le ventre affreusement creux.

Cependant nous entendions au loin le rappel battre dans les quartiers de la rive gauche et de la rive droite. Insensiblement et de divers côtés à la fois, des bataillons de la garde nationale débouchaient des rues prochaines. Ils n'avaient pas, ainsi que nous, eu la simplesse de sortir sans armes. Ils s'avançaient le fusil sur l'épaule, et, le long des quais, sur les hauteurs des Champs-Élysées, du fond de la rue Royale, nous voyions onduler des ruissellements de baïonnettes qui scintillaient dans la lumière. De moment en moment, leur nombre augmentait. Comme des courants aux étranges lueurs étincelantes, tous ces bataillons descendaient dans la direction du pont de la Concorde. Bientôt l'immense

place devint semblable à une éblouissante mer d'acier où de longs éclairs métalliques se mêlaient, sous le soleil, aux gerbes argentées des fontaines jaillissantes. Les terrasses des Tuileries étaient noires de foules curieuses qui applaudissaient. Sans doute, les officiers de la troupe remarquèrent comme nous cette incessante crue de baïonnettes, car tout d'un coup, soit par crainte d'être enveloppé, soit qu'il obéît à un ordre apporté du gouvernement militaire, le régiment mit l'arme sur l'épaule, fit demi-tour et disparut du côté de la rue de Bourgogne. Au même instant, avec des cris de victoire, les gardes nationaux qui occupaient le pont se ruaient vers les grilles du Corps législatif et occupaient les degrés du palais, en poussant de confuses acclamations. Je ne sus que plus tard ce qui se passa dans l'intérieur de la Chambre. Pour mon compte, je m'étais borné à suivre le torrent qui montait le long des gradins de la façade. Là, on se livrait à d'enfantins transports de joie, on se serrait les mains, on se congratulait sans se connaître; des soupirs de soulagement s'exhalaient de toutes les poitrines. En face de ce clair soleil qui inondait les quais, on saluait la liberté renaissante; on oubliait que les Prussiens campaient à vingt lieues de Paris, ou du moins on s'imaginait que le fracas de l'Empire écroulé suffirait pour changer la face des choses, puisque le roi Guillaume avait déclaré qu'il faisait la guerre, non à la nation française, mais au gouvernement impérial....

Pendant toute la soirée du 4 septembre, Paris eut un air de fête. On y commentait joyeusement les dernières nouvelles apportées par les journaux : la fuite effarée de l'Impératrice, l'installation à l'Hôtel de Ville du gouvernement de la Défense nationale, le départ de Jules Favre pour Ferrières où se trouvait le quartier général du roi de Prusse. Au sortir d'un cauchemar, on semblait se mouvoir, extasié, dans l'azur limpide d'un beau rêve. — On a aigrement reproché au peuple parisien cette brève explosion de joie accompagnant une révolution faite en présence de l'ennemi. On oublie qu'après l'épouvantable et humiliant désastre de Sedan, l'Empire s'était moralement effondré. Il n'y a pas eu à proprement parler de révolution; l'idée de la déchéance était dans tous les esprits indignés; ni le ministère, ni les deux Chambres n'avaient plus

l'autorité nécessaire pour gouverner; en fait, ils avaient disparu avec l'Impératrice régente. Le pouvoir était à terre. En le ramassant, les membres de la Défense nationale, non seulement ne méritaient aucun reproche, mais assumaient une redoutable responsabilité. Le seul blâme qu'on puisse leur adresser, c'est de n'avoir pas immédiatement consulté la nation et réuni une Assemblée constituante.

Loin d'être criminel comme le 2 décembre, le 4 septembre fut un acte nécessaire, puisqu'il substitua un gouvernement régulier à l'anarchie née de la décomposition spontanée du régime impérial. Le peuple de Paris est donc très pardonnable d'avoir éprouvé quelques heures de joyeux soulagement et de s'être abandonné un moment à un beau rêve.

Il lui fallut, du reste, rentrer rapidement dans la réalité, et le réveil fut brutal. Guillaume avait rejeté les propositions de paix du nouveau gouvernement, et Jules Favre, en quittant Ferrières, avait déclaré que la France ne céderait « ni un pouce de son territoire, ni une pierre de ses forteresses », — fières mais téméraires paroles, dont Bismarck avait dû cyniquement rire en son par-dedans! — Les armées allemandes continuaient leur marche sur Paris. Un siège devenait inévitable. A peine installés, les membres de la Défense nationale étaient obligés de se diviser, et une délégation du gouvernement partait pour Tours. Encore quelques jours et toute communication avec le reste du pays allait être supprimée. Les rares trains disponibles emportaient vers le midi ou l'ouest des familles de bourgeois épeurés qui jugeaient à propos de déménager pour se soustraire aux cruelles éventualités et aux angoisses d'un siège. Le 10 septembre, profitant d'un dernier courrier, j'adressais quelques lignes aussi rassurantes que possible à ma famille. En même temps, j'envoyais un suprême salut à mon vieil ami Tristan, bloqué lui-même dans la Haute-Marne, occupée en partie par l'ennemi. Je lui écrivais :

« Avant que nous soyons complètement séparés du reste de la France, je veux que vous receviez encore un mot de moi. Demain, ma compagnie ira pour la première fois aux remparts et dans quelques jours nous entendrons le canon prussien. Je ne vous parlerai pas de la suprême défaite de Sedan, vous en

connaissez aussi bien que nous les lamentables détails. Rien que d'y penser, je sens des larmes de honte et des bouillons de colère me monter à la gorge. — Enfin, voilà du moins l'Empire renversé! Si nous nous tirons du pétrin où nous sommes, il nous faudra vaillamment travailler à faire peau neuve, car ces vingt ans de servitude nous ont considérablement amoindris, moralement et physiquement.... Quand nous reverrons-nous? Quand pourrons-nous causer de nouveau des choses de l'esprit?... En ce moment, nous sommes au milieu d'une trombe et Dieu sait si nous en sortirons entiers! Dans le cas où j'y resterais, je vous lègue mes papiers, livres et manuscrits. Vous vous entendrez avec mon éditeur et mes amis, lorsque la tourmente sera passée, pour surveiller, s'il y a lieu, la représentation future de mon petit drame. Pauvre *Jean-Marie*, on le répétait encore il y a quinze jours!... Vous trouverez dans mon tiroir un bout de testament où je mets ordre à tout cela.

« Sur ce, mon cher ami, je vous serre encore une bonne fois la main, et je porte du fond de mon cœur un toast idéal à notre vieille amitié, à la rénovation de la France, à des temps meilleurs, à un jour où nous pourrons chanter de nouveau la chanson de Burus : « Les joues verdissent!... » Bien affectueusement à vous. Souvenirs à tous les vôtres. »

(*A suivre.*)

ANDRÉ THEURIET,
de l'Académie française.

LE PARLEMENT DE PARIS

SON RÔLE POLITIQUE SOUS LE RÈGNE DE HENRI IV

Dès le lendemain de l'assassinat du roi Henri III, Henri de Navarre se faisait reconnaître roi de France par les troupes du camp de Meudon, et le 4 août au camp de Saint-Cloud, il prêtait serment de maintenir la religion catholique; il déclarait en même temps qu'il était prêt à se laisser instruire par un libre concile général et national[1]. Ces promesses lui ramenèrent immédiatement une partie des catholiques; les seigneurs présents lui jurèrent spontanément fidélité. Mayenne lançait en vain une déclaration pour réunir tous les Français dans la défense de la religion catholique; en vain aussi cette déclaration était enregistrée à Paris le 7 août par le parlement de la Ligue. D'autres lettres patentes du lieutenant général et du conseil de la Ligue portaient que le Parlement continuerait à siéger à Paris en attendant la liberté et la présence du roi[2]. La Ligue avait, en effet, proclamé le cardinal de Bourbon roi de France sous le nom de Charles X, mais le cardinal était alors prisonnier de Henri IV. Le parlement de Paris enregistra cette déclaration le 14 août, mais sous certaines conditions et modifications : il demandait à ne siéger qu'après la fête de Notre-Dame de septembre et à ne prononcer qu'*inter volentes*. Toujours soucieux de ses intérêts il réclâmait des modifications dans ses gages; enfin il décidait d'adresser des remontrances au duc de Mayenne, à raison des mauvais traitements que les

1. Isambert, t. XV, p. 3.
2. Isambert, t. XV, p. 5 et 8.

gens de guerre faisaient souffrir au peuple[1]. En réponse à ces actes et dès le 23 août, le roi Henri IV confirmait le parlement établi à Tours[2].

En province le désordre était à son comble. On se demandait si la dernière heure de la France avait sonné et ce qui restait de la monarchie. Les parlements de Dijon et de Grenoble, à l'imitation de celui de Paris, reconnaissaient le cardinal de Bourbon second prince du sang pour roi, le duc de Mayenne pour lieutenant général et ordonnaient que les monnaies seraient frappées au coin de Charles X. Le 23 septembre 1589, le parlement de Rouen proclamait aussi Charles X, déclarait criminels de lèse-majesté divine et humaine, ennemis de l'État et couronne de France tous les adhérents du roi de Navarre, eux et leur postérité, privés de tous les privilèges de noblesse, leurs états vacants et impétrables, indignes de posséder aucuns bénéfices ni dignités, leurs biens et héritages acquis et confisqués au roi Charles X[3]. Le parlement de Toulouse ordonnait des prières publiques pour remercier Dieu de la mort de Henri III, déclarait Henri de Bourbon indigne de succéder à la couronne, comme atteint et convaincu de plusieurs crimes notoires et défendait de le reconnaître pour roi sous peine de mort. Le parlement d'Aix remit la province entre les mains du duc de Savoie et celui-ci vint en effet dans la capitale de la Provence recevoir le serment des magistrats. Il promit en retour de défendre le pays contre Henri IV.

Dans certaines contrées cette haine contre le nouveau roi se prolongea pendant plusieurs années. Le parlement de Rouen décrétait encore le 7 janvier 1592 que des potences seraient dressées dans les carrefours sous la surveillance d'un conseiller pour les partisans de Henri IV[4].

Heureusement la situation était bien différente pour le roi dans d'autres parties du royaume. Le Parlement de Bordeaux commença par se montrer fort hésitant; il ne reconnaissait ni

1. Le 1er novembre 1589, le Parlement vérifia la déclaration du conseil de la Ligue portant que le cardinal de Bourbon était reconnu pour roi et que le duc de Mayenne resterait lieutenant général jusqu'à la délivrance de Charles X. Voy. L'Estoile, *Journal du règne de Henri IV*, t. V, p. 260.

2. Isambert, t. XV, p. 4.

3. L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. V, p. 260. Voy. aussi p. 266.

4. Voy. Arthur Desjardins, *Henri IV et les parlements*, discours de rentrée prononcé à l'audience solennelle du 9 novembre 1877, p. 27.

Charles X ni Henri IV, mais il recommandait aux gouverneurs et consuls des villes, par arrêt du 19 août 1599, « de veiller à ce qu'il ne se fît aucun changement dans le gouvernement »; puis dès l'année suivante, il reconnut le roi Henri IV. Pendant que certains parlements s'unissaient au nom de la Ligue à celui de Paris, d'autres, de création récente et destinés à être opposés aux révoltés, affirmaient la royauté de Henri IV et rendaient la justice en son nom : c'était le parlement de Tours ayant à sa tête le premier président de Harlay et qui, dès les premiers temps du règne de Henri IV, comptait près de deux cents magistrats, tandis que le parlement de la Ligue à Paris n'atteignait pas le chiffre de quatre-vingts membres; c'était encore la partie du parlement de Normandie qui siégeait à Caen, celle du parlement de Bourgogne qui avait d'abord été fixée à Flavigny, puis ensuite à Semur; celle du parlement de Toulouse, établie à Carcassonne; celle du parlement d'Aix, transportée à Pertuis; celle du parlement de Grenoble siégeant à Romans. Toutefois la plupart de ces cours de justice mettaient comme condition expresse ou tacite de leur soumission[1] l'observation de la déclaration de Saint-Cloud. La guerre éclatait donc entre les parlements comme elle existait entre les armées. Elle n'eut d'autre résultat que d'affaiblir et même de compromettre, pour un instant, la grandeur du parlement de Paris, et, cependant, il sut toujours garder la modération et placer la royauté au-dessus des partis. Il eut bientôt l'occasion d'en donner la preuve dans les graves événements qui s'accomplirent à Paris même. Placé seul en face de l'émeute, il put se convaincre de ce que devenait l'État en l'absence d'un prince chargé de faire respecter l'ordre et la justice. Un sergent des Seize, appelé le Gay, ayant été condamné par sentence du Châtelet pour excès et violence envers un conseiller, le prévôt des marchands, La Chapelle, et ses satellites, se présentèrent en armes au palais et intimèrent au Parlement l'ordre de juger, c'est-à-dire d'absoudre le coupable; « sur laquelle bravade et indignité, dit l'Estoile, faite à une cour de parlement, la première de l'Europe, furent faits, par une damoiselle, des vers

1. La Sorbonne restait hostile, elle reconnaissait au pape le droit d'excommunier et de déposer les rois et elle proclamait qu'il n'était pas permis de reconnaître Henri de Bourbon.

français qui coururent à Paris, nonobstant le mauvais air[1]». Le danger était tel qu'on multipliait les condamnations à mort, pour rétablir le calme, mais sans aucun résultat. C'est surtout à la suite de la mort du cardinal de Bourbon et pendant le siège de Paris, que la situation du parlement de la Ligue fut particulièrement grave. Le 8 août 1590, une véritable émeute éclata dans Paris; on disait qu'elle était suscitée par les partisans du roi de Navarre qui profitaient des souffrances du peuple pour en appeler à ses mauvais instincts. Le président Brisson avait été prévenu, mais il préféra soit par faiblesse, soit par impuissance subir l'orage plutôt que de le conjurer et c'est le lendemain seulement que la populace fut repoussée par les armes lorsqu'elle se présenta au palais pour en forcer les portes. L'agitation persistait néanmoins en ville et plus d'un conseiller courut de sérieux dangers. Le chevalier d'Aumale s'était même emparé du président de Thou et le menaçait de son épée. Le magistrat lui répondit avec un calme admirable qu'elle lui faisait aussi peu de peur que le bourrelet qu'il portait sur l'épaule. Heureusement M. de Nemours intervint et reconduisit le président de Thou sain et sauf dans sa demeure. Le 18 août, ce fut le tour du président Brisson. Il reçut la visite de Bussy le Clerc, capitaine de la Bastille, qui vint lui demander des explications au sujet de projets de paix avec le roi, déclarant qu'il s'y opposerait même par la force et qu'il était prêt à mettre en quatre quartiers le premier qui oserait parler de paix. « Le président Brisson fila doux, dit l'Estoile, et répondit qu'il ne savait absolument rien. » D'autres magistrats de diverses juridictions furent emprisonnés ou chassés de Paris sous prétexte qu'ils étaient d'intelligence avec le roi[2].

La situation s'aggrava encore lorsque le conseil des Seize et celui des Dix dominèrent la capitale. Ils se permirent toutes sortes d'injures contre le Parlement qu'ils s'attachaient à déshonorer. En juin 1591 on publia la bulle du pape Grégoire XIV qui exhortait les laïques à quitter le parti du roi et en donnait l'ordre aux clercs sous peine d'excommu-

1. *Journal de Henri IV*, t. V, p. 8.
2. Voy. sur ces divers points L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. V, p. 45, 46, 49, 72.

nication et de privation de leurs bénéfices[1]. Le parlement de Paris homologua cette bulle; celui de Châlons répondit en ordonnant qu'elle serait lacérée et rompue. Lorsqu'on apprit cette décision à Paris, elle y causa un grand émoi. Le Parlement se trouva plus embarrassé que jamais. Un ordre des Seize, de fermer provisoirement le palais, dans la crainte d'une attaque des troupes royales, lui permit de ne prendre aucun parti, mais pendant huit jours seulement, et lorsque le Parlement s'ouvrit de nouveau, il dut, à la requête de son procureur général, rendre un arrêt qui cassait celui de Châlons et ordonnait sa lacération séance tenante. C'est ce qui eut lieu le mercredi 17 juillet 1591[2]. De son côté le parlement de Tours, par arrêt du 5 août 1591, déclara le pape ennemi de la paix publique, de l'union de l'Église, du roi et son État[3]. Le parlement ligueur de Paris cassa l'arrêt de Tours comme il avait cassé celui de Châlons[4]. Ces deux arrêts du parlement de Paris ne satisfirent cependant pas les prédicateurs ni la Faculté de théologie. On reprochait aux magistrats de ne pas parler du pape avec assez de révérence et de ménager le roi. La parole était en effet passée aux violents et le Parlement était devenu suspect. On en eut bientôt la preuve lorsque le Parlement acquitta le procureur de la ville, Brigard, accusé de haute trahison par les Seize sur l'ordre du conseil des Dix qui venait de se former. Pour en finir avec ces modérés, on décida d'arrêter plusieurs magistrats, notamment le président Brisson. Celui-ci fut prévenu à l'avance du danger qu'il courait par un procureur du Parlement. Mais il ne voulut tenir aucun compte de ces avertissements. D'ailleurs comment aurait-il pu échapper au péril? Le 15 novembre le président Brisson, le conseiller en la Grand'Chambre Larcher, le conseiller au Châtelet Tardif, sont arrêtés dès la première heure. Les Seize se constituent eux-mêmes en une sorte de tribunal, les accusés sont interrogés pour la forme, puis immédiatement pendus et étranglés dans la prison même. Le président Brisson essaya d'échapper à la mort; il demanda en grâce d'être au

1. Isambert, t. XV, p. 21. Voy. L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. V, p. 297 et 298.
2. L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. V, p. 107, 341.
3. Isambert, t. XV, p. 27, 302.
4. Le 24 septembre 1591. Isambert, t. XV, p. 32, 304.

moins confiné au pain et à l'eau entre quatre murailles pour terminer le livre qu'il avait commencé à l'usage de la jeunesse. Mais ses juges furent inflexibles et, lorsqu'il l'eut compris, il s'écria : « Justus es, Domine, et rectum judicium tuum ». Ainsi fut pendu, dit l'Estoile, ce jour, un premier président de la Cour par son clerc[1]. Lorsque ce fut le tour du président Larcher, il ne put s'empêcher de s'écrier en voyant le corps du président Brisson : « Je n'ai plus de regret de mourir, puisque je vois la cruauté qui s'est exercée contre un si digne homme et si homme de bien ». On amena enfin Tardif qui était sérieusement malade depuis plusieurs jours. Il s'évanouit à la vue du supplice. Ces assassinats frappèrent de stupeur les bourgeois et le peuple de Paris. Le Parlement fut suspendu de fait, c'était ce que désiraient les Seize. Le jour même de l'assassinat des trois magistrats, ils avaient demandé au prévôt des marchands et aux échevins la formation d'une Chambre ardente pour juger les hérétiques et les politiques. Le curé de Saint-Benoît adressa une autre requête dans le même sens au Conseil d'État, avec indication des magistrats qui rempliraient les fonctions de juge. Une autre liste fut soumise par Boucher au même Conseil; elle comprenait quarante-quatre membres, tous du corps du Parlement. En même temps les dames de Nemours et de Montpensier étaient invitées à exercer toute leur influence auprès des magistrats pour les décider à retourner au palais et à rendre la justice. Tous refusèrent, quelques-uns par peur et dans la crainte d'être pendus à leur tour, d'autres avec la plus grande dignité, la plupart même avec courage. L'avocat du roi, Dorléans, reçut les députés des Seize en les appelant des méchants et des meurtriers. Le président M. Le Maistre leur déclara qu'il ne rentrerait au palais que pour faire pendre ceux qui avaient mis à mort le président et les autres gens de bien. Il traita le curé de Saint-André d'homme sanguinaire et lui reprocha d'être la cause de la mort du plus grand homme de bien de sa paroisse et du

1. T. V, p. 124. On fit courir en ville le quatrain suivant :

C'était un grand clerc que Brisson,
Mais un petit clerc de l'école
L'a fait rictus à l'espagnole
Et lui a montré sa leçon.

plus catholique[1]. Cette fermeté des magistrats rendit courage à une partie de la population, contint les Seize et empêcha de nouveaux assassinats. De son côté Mayenne, prévenu du meurtre des trois magistrats, arriva en toute hâte à Paris, et fit mettre à mort tous les coupables qu'on put arrêter. Puis il se rendit quelques jours après au Parlement pour y installer quatre présidents à mortier et y faire publier un édit d'amnistie. C'était en réalité proclamer la déchéance des Seize. Mayenne prononça leur dissolution et leur défendit de se réunir. Mais les excitations contre le roi n'en continuaient pas moins en province comme à Paris. Le 7 janvier 1592, le parlement de Rouen déclarait coupable de haute trahison tout partisan de Henri IV. En même temps un nouveau pape, Clément VIII, favorable à l'Espagne, adressait le 15 février un bref aux prélats et aux nobles de France; il leur promettait de soutenir la Ligue et les engageait à élire un roi catholique. Un autre bref dans le même sens fut lancé le 9 mai 1592. Ces brefs du pape oubliaient à quel degré les trois ordres de l'État étaient alors attachés à la loi salique. A Paris même ils restèrent sans effet; des assemblées furent tenues dans les quartiers et l'avis s'y répandit d'entrer en négociation avec le roi pour conclure la paix et le décider à se faire catholique. Ce fut aussi l'opinion des membres de la Chambre des comptes et on ne craignit pas de la porter à la connaissance de Mayenne qui s'en montra fort mécontent. Le Parlement était divisé. Le 29 novembre, à l'occasion de la harangue de la Saint-Martin, le président de Hacqueville parla avec exaltation de la maison de Lorraine et se prononça pour la continuation de la guerre. Le 22 décembre, le président Nulli prononça un arrêt qui cassa celui du parlement de Châlons, rendu contre le légat du pape. L'avocat du roi, Dorléans, à cette occasion se livra aux invectives les plus violentes, réclamant la continuation de la guerre, injuriant le roi, le nommant prince de Béarn, l'appelant méchant, hérétique et excommunié, disant des conseillers de Châlons qu'ils étaient eux aussi des hérétiques et des schismatiques. Le même jour, l'arrêt du parlement de Châlons fut remis entre les mains de l'exécuteur de la haute justice qui le

1. Voy. sur tous ces points L'ESTOILE, p. 124 à 130.

brûla sur la Table de marbre[1]. C'est aussi à ce moment que, sous la pression du Saint-Siège et de l'Espagne, Mayenne avait fait convoquer dès le mois de décembre 1592 des États Généraux à Paris pour l'élection d'un roi. Le parlement de Paris fut sollicité d'y envoyer des députés et il s'empressa de profiter de la circonstance pour se permettre un acte politique de la plus haute gravité. Par déclaration du 26 janvier 1593, il délégua le premier et le second présidents avec huit conseillers pour assister aux États destinés à faire cesser l'interrègne, par l'élection d'un roi, mais à la condition que le Parlement délibérerait ensuite sur la vérification de ce qui serait fait aux États et que les dix magistrats députés pourraient prendre part à cette délibération[2]. Les Ligueurs et les partisans du pape comprirent qu'il fallait compter avec le Parlement. En février 1593, le légat vint en personne au palais, pour exhorter les magistrats à la patience et les assurer des bonnes dispositions du pape. Le président Hacqueville et l'avocat Dorléans lui répondirent par un pompeux éloge du saint-père[3].

Malgré ces efforts, des sympathies de plus en plus nombreuses se manifestaient en faveur du roi, non plus seulement de la part des bourgeois et dans le peuple, mais même parmi les membres du clergé. Les cardinaux, archevêques, évêques, abbés et autres, réunis d'abord à Mantes, puis à Chartres, avaient déclaré, sans se départir de leur attachement pour le Saint-Siège, que la bulle du pape contre Henri IV était nulle comme contraire aux libertés de l'Église gallicane[4]. Mais on se demandait encore qui serait roi. Quelques-uns, peu nombreux et la plupart habitants de Paris, se prononçaient pour le duc de Guise, d'autres parlaient de l'infante Isabelle. Mais alors que deviendrait la loi salique? Ces incertitudes tournaient au profit du Béarnais. On en eut bientôt la preuve aux États Généraux tenus par Mayenne. Les députés se réunirent au mois de janvier 1593; les États s'ouvrirent par une procession à Notre-Dame où les députés qui étaient déjà arrivés reçurent la communion de la main du légat et entendirent le sermon

1. L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. V, p. 196.
2. Isambert. t. XV, p. 55.
3. L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. V, p. 218.
4. L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. V, p. 301 et 341.

d'un prédicateur appelé Génébrad qui, tout en reconnaissant la loi salique comme base du trône de France, ajouta qu'il pouvait y être dérogé par la volonté de la nation. A l'ouverture des États, le duc de Mayenne proposa, pour donner plus d'éclat à l'assemblée, d'y appeler plusieurs membres du Parlement, de la Chambre des comptes, du Conseil, des officiers de la Couronne et des gouverneurs de province. Mais ce projet fut repoussé; on craignait qu'il n'amenât la division dans la noblesse et l'affaiblissement du Tiers État. C'était un échec pour Mayenne : il comprit ainsi, dès le début, que son autorité était fort chancelante. Il ouvrit ensuite la séance par une harangue pour annoncer à l'assemblée qu'elle avait été réunie à l'effet d'élire un roi catholique. Quelques jours après, le 28 janvier, les partisans du Béarnais firent offrir aux États d'entrer en négociation et après bien des discussions le projet d'une conférence fut accepté, malgré les protestations des Seize et des prédicateurs de la Ligue. Le duc de Feria fit aussi tous ses efforts, mais en vain, pour empêcher la réunion. La première conférence entre les députés royalistes et ceux des États eut lieu à Suresnes le 29 avril[1]. On était généralement d'accord dans la commission sur la double nécessité de maintenir l'hérédité monarchique et la foi catholique, mais la difficulté consistait précisément à trouver une solution pratique. Le 13 mai, le duc de Féria avait proposé sans succès au conseil de la Ligue l'infante d'Espagne, pour reine de France. Le 17 mai, l'archevêque de Bourges annonçait à la conférence de Suresnes la prochaine conversion de Henri IV. Le 28, le duc de Féria revendiquait devant les États de la Ligue, à Paris, la couronne de France pour l'infante Isabelle, fille de Philippe II et petite-fille de Henri II, au nom du droit naturel et du droit divin, et sauf confirmation par l'élection si cela était nécessaire[2]. Le procureur général Molé, qui était présent comme délégué du Parlement, s'empressa de protester au nom de la loi salique, et les autres membres du Parlement également présents, d'un mouvement unanime et spontané, se joignirent à lui.

1. Voy. sur tous ces points et pour les détails L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. V, p. 347 à 369.
2. Bernard, *Procès-verbaux des États de* 1593, p. 213.

L'archevêque de Lyon se leva alors pour déclarer que cette protestation était contraire au droit des États. Les délégués du Parlement répondirent en déclarant qu'ils allaient se retirer et qu'ils n'assisteraient plus aux séances, ce qui fut aussitôt fait. Le Parlement s'empressa de se réunir le même jour à trois heures de l'après-midi et protesta par un arrêt contre les prétentions du duc de Feria et contre l'abolition de la loi salique. Le duc de Mayenne s'était rendu au bailliage du palais pour se tenir au courant des événements. L'avocat du roi Hotman vint lui apprendre la résolution de la Cour, portant qu'elle ne pouvait ni ne devait. Le procureur général Molé, fort ému, déclara au duc de Mayenne « que sa vie et ses moyens étaient à son service, qu'il en disposerait comme il lui plairait, mais qu'il était vrai Français, était né Français, et mourrait Français, et que devant que d'être jamais autre, il y perdrait et la vie et les biens[1] ». Les États Généraux exaspérés répondirent par une déclaration violente contre le Parlement. Ils n'admettaient pas que l'absence des députés du Parlement pût en rien arrêter leurs délibérations. « Nul n'avait le droit d'être admis aux États sans être élu par les provinces, il ne fallait pas souffrir que les libertés d'une si notable assemblée, qui prétendait être par-dessus le roi, fussent diminuées et amoindries pendant cet interrègne par des personnes inférieures au roi[2]. » Mayenne, plus habile, comprenant que les États allaient trop loin et qu'il fallait ménager le Parlement, demanda et obtint qu'une fois la décision des États arrêtée, il aurait le droit, en qualité de lieutenant général, de prendre l'avis de la Cour et celui de son conseil. Les partisans du pape et de l'Espagne commirent au contraire une véritable maladresse. Le 29 mai, le Dr Mandoza se présenta au nom du duc de Feria aux États et prononça un long discours contre la loi salique. Il n'eut d'autre résultat que de provoquer des protestations qui se seraient même traduites par des interruptions violentes, sans la présence du duc de Mayenne[3]. Il fallut battre en retraite, et, le 13, un des ambassadeurs du roi d'Espagne proposa une autre combinaison : puisqu'on ne voulait pas

1. L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. VI, p. 15.
2. Benard, *Procès-verbaux des États de* 1593, p. 485.
3. L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. VI, p. 16.

s'écarter de la loi salique, il fallait élire l'archiduc Ernest d'Autriche, qui épouserait un jour l'infante d'Espagne. La situation devenait de plus en plus périlleuse ; Henri IV le comprit bien et, pour y mettre terme, il fit annoncer aux États de Paris, par l'archevêque de Bourges, son intention d'abjurer. En même temps, il proposait une trêve de trois mois comme préliminaires de la paix. De leur côté, les Seize et le clergé présentaient requête aux États, à l'effet de procéder sans délai à l'élection d'un roi et subsidiairement de n'accepter aucune trêve, ni conférence, sans connaître l'avis du Saint-Siège[1]. Les Seize se permettaient même d'ordonner des poursuites contre ceux qu'ils appelaient des « demandeurs de paix ». Cette fois encore le Parlement, menacé dans ses prérogatives, fit preuve d'une grande fermeté. Il manda le lieutenant civil La Bruyère, qui s'était permis d'informer contre certaines personnes ayant tenu des assemblées pour négocier la paix. Le président Le Maistre déclara que c'était une honte pour une ville comme Paris de tolérer de pareilles atteintes à la liberté et de permettre que des informations fussent faites par des gens qui avaient encore les mains pleines de sang. Le président de Hacqueville essaya en vain d'excuser La Bruyère, il lui fut intimé ordre de cesser ses informations[2]. Le Parlement fit mieux encore : il ordonna l'arrestation des Seize et envoya des délégués auprès de Mayenne pour lui rendre compte de cet acte d'énergie[3].

Pendant ce temps, les États devenaient de plus en plus hésitants. Enfin, le 20 juin, ils décidèrent qu'ils n'avaient pas pouvoir de renverser la loi salique ni d'élire un roi étranger, tel que le prince Ernest, mais qu'on pouvait s'entendre avec le duc de Feria pour le mariage d'un prince français avec l'infante d'Espagne. Cette décision était visiblement inspirée par Mayenne. Celui-ci aurait sans doute désiré devenir roi, mais personne ne songeait à lui, sauf lui-même. Le lendemain, 21 juin, sur l'invitation des États, dom Vaxis, au nom du duc de Feria, se présenta à leur séance et offrit une autre combinaison. Dans les deux mois, le roi d'Espagne choisirait un

1. L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. VI, p. 23.
2. L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. VI, p. 33.
3. *Procès-verbaux des États de* 1593, p. 277.

prince catholique français, même parmi les princes de la maison de Lorraine; celui-ci épouserait l'infante d'Espagne et tous deux seraient rois solidairement[1]. Le légat appuya cette proposition de son autorité, mais les États se bornèrent à nommer une commission. Celle-ci fut d'avis de répondre à l'ambassadeur d'Espagne qu'il n'y avait pas lieu de déclarer immédiatement l'infante reine de France, qu'on pourrait s'y décider le jour de son mariage avec un prince français. L'ambassadeur d'Espagne rejeta de suite cette proposition; les commissaires des États n'en maintinrent pas moins leur projet; dans la séance du 29 juin, l'archevêque de Lyon, leur rapporteur, reconnaissait: « que vouloir présentement déclarer une reine étant encore incertain d'un roi, ce serait rompre la loi salique, loi fondamentale de l'État et tellement engravée ès-cœurs des Français qu'ils ne s'en départiront jamais. Que, d'ailleurs, les Français ne pouvaient goûter que le roi d'Espagne se réservât le droit de donner un roi à la France, qu'il pouvait bien se faire un gendre à sa volonté, mais que de constituer un roi sur eux, cela dépendait de leur pouvoir et autorité, et non de princes étrangers. » Les États comprirent bien qu'ils allaient à une rupture; aussi s'empressèrent-ils, pour éviter cette catastrophe, d'ordonner la nomination d'une nouvelle commission qui rentrerait en négociations avec l'ambassadeur d'Espagne.

Le Parlement ne cessait pas de se montrer attentif à ce qui se passait aux États. Dès le 23 juin, un jeune conseiller des enquêtes, Charles de Marilhac, prévint la Cour qu'on s'occupait de l'élection d'un roi et demanda que le Parlement se montrât vigilant. La Cour décida qu'elle se réunirait le 25 juin pour statuer sur les affaires publiques. Mayenne, effrayé, s'empressa de négocier avec le Parlement et obtint que l'assemblée des Chambres serait retardée; mais le Parlement étant ensuite resté sans nouvelles, il décida de se réunir le 28 juin. L'audience fut particulièrement solennelle, on se sentait à un de ces moments décisifs dans l'histoire d'un peuple. Le conseiller de Marilhac dénonça le projet d'abroger la loi salique. Le procureur général Molé se montra lui aussi

1. *Procès-verbaux des États de* 1593, p. 280; L'Estoile, *op. cit.*, p. 55.

très énergique pour la conservation « intègre » de la loi salique « corroborée par la vétusté et par tant de siècles ». Le conseiller du Vair, qui devint plus tard garde des sceaux, fut le plus éloquent. « C'est à la loi salique que l'on en veut? C'est contre celle-là qu'on a veu déclamer don Inigo de Mandoze, c'est contre celle-là qu'on a veu les prédicateurs se tempester en leurs chaires? et néanmoins c'est celle-là qui depuis douze cents ans a conservé le royaume en entier, et l'a mené, de masle en masle, toujours en même race, jusqu'aux princes sous lesquels nous sommes nés; c'est elle qui nous a garantis de la tyrannie des Anglais et les a extirpés des entrailles de la France, où les discordes civiles les avaient fourrés. Bref, c'est celle-là qui maintient toutes les autres, qui est l'appui de nos fortunes, la moitié de nostre repos, l'ornement et la grandeur de l'Estat. » « Je vois vos visages pâlir, ajouta-t-il en terminant, et un murmure plein d'étonnement s'élever parmi vous et non sans cause, car jamais peut-être il ne s'ouït dire que si effrontément on se jouât de la fortune d'un si grand et si puissant royaume, si publiquement on trafiquait d'une telle couronne, si impudemment on mit vos vies, vos biens, votre honneur à l'enchère comme l'on fait aujourd'hui? Et en quel lieu?... Au cœur de la France, au conspect des lois, à la vue du Sénat, afin que vous ne soyez pas seulement participants, mais coupables de toutes les calamités qu'on ourdit à la France?... Réveillez-vous donc[1]. » Les magistrats ligueurs étaient anéantis sur leurs sièges : ils ne firent, au dire de l'Estoile, « que tournoyer autour du pot ». La grande majorité s'arrêta à la rédaction d'un arrêt proposé par le président Le Maistre, qui y a attaché son nom. Cet arrêt prescrit d'adresser des remontrances au duc de Mayenne, à l'effet d'obtenir « qu'aucun traité ne se fasse pour transférer la couronne en la main de princes ou princesses étrangers; que les lois fondamentales de ce royaume soient gardées, et les arrêts donnés par ladite Cour pour la déclaration d'un roi catholique et français, exécutés »[2]?

L'arrêt du président Le Maistre, en proclamant, comme le dit l'Estoile, la liberté française contre la tyrannie espagnole,

1. Du Vair, *Actes et traités*, t. II, p. 648.
2. Voy. le texte dans Isambert, t. XV, p. 71. Cpr. L'Estoile, t. VI, p. 297.

produisit un effet immense. Il porta coup, suivant l'expression de Sully[1]. Mais en proclamant les lois fondamentales du royaume, en demandant un prince français, la cour s'insurgeait à la fois contre la puissance espagnole, contre celle de Mayenne et contre l'autorité des États. Il n'était pas possible de se mêler d'une manière plus grave aux affaires politiques. Le Parlement le fit ce jour-là autant dans l'intérêt de la France que dans celui de la maison de Bourbon et en faveur de Henri IV. L'arrêt du président Le Maistre était un acte vraiment national; aussi tous ceux qui n'avaient aucun intérêt personnel engagé s'y rallièrent avec enthousiasme et ainsi se forma le tiers parti qui fut si favorable à Henri IV. Les intéressés se montrèrent atterrés ou irrités. Lorsque le duc de Mayenne reçut avis de l'arrêt de la bouche même du président Le Maistre accompagné d'une vingtaine de conseillers, il ne put dissimuler sa mauvaise humeur et reprocha au Parlement de ne l'avoir pas consulté dans une affaire de cette importance. Le premier président lui fit remarquer que cet arrêt ne préjudiciait en rien à l'autorité des princes, qu'il servirait au contraire de frein aux séditieux et qu'il unirait de plus en plus les catholiques. Les choses en restèrent là, mais dès le lendemain le président Le Maistre fut mandé chez l'archevêque de Lyon, où se trouvait alors Mayenne. Celui-ci lui demanda de rétracter son arrêt, le menaçant de l'emploi de la force s'il ne se résignait pas de bonne grâce. L'archevêque de Lyon se joignit à Mayenne et tous deux reprochèrent au Parlement de s'être moqué du prince. Le président Le Maistre répondit à Mayenne que la cour le tenait pour un prince si sage et si avisé qu'elle savait bien qu'il n'en viendrait pas à l'emploi de la force. A l'archevêque de Lyon il dit : « Je ne puis, Monsieur, sans émotion, vous entendre répéter ce que mon respect m'a fait dissimuler lorsque le prince a parlé. En me regardant comme particulier, vous pourriez me parler ainsi que vous le supposiez à propos, mais dès que la compagnie respectable que je représente ici est blessée par des termes injurieux, je dois en être affecté et je ne le puis souffrir. Sachez donc, Monsieur, que le Parlement ne trompe ni joue personne et qu'il rend

1. *Mémoires*, t. II, p. 205.

à chacun ce qui lui est dû. Il n'a jamais eu d'autre intention que de remplir ses obligations et de conserver la dignité et l'autorité des lois. En usant ainsi, la Cour n'a fait d'affront à personne. » L'archevêque essaya de répliquer qu'il ne fallait pas s'en tenir aux mots et qu'affront était un mot italien. Le président Le Maistre riposta vertement que pour lui il n'était ni espagnol ni italien[1]. La cour applaudit à la fermeté de son président et personne n'osa casser l'arrêt. Bien au contraire, on disait pour le défendre que loin de créer des nouveautés et d'empiéter sur une autorité quelconque, il affirmait les principes séculaires de la monarchie française. Les modérés et les sages ont su gré au Parlement de cette décision qui préparait la fin des dissensions intestines. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait profondément froissé les Espagnols et leurs partisans. De leur côté, les Ligueurs laissèrent éclater leur fureur; les prédicateurs se montrèrent particulièrement violents contre l'arrêt du président Le Maistre[2]. Quelques-uns allèrent jusqu'à proposer l'élection du duc de Guise, et tel était aussi le projet du duc de Feria et des Seize. Ce projet convenait tout particulièrement à Mayenne, dont le duc de Guise était le neveu. Certains Ligueurs et même des membres du conseil du duc de Mayenne[3] voulaient qu'on emprisonnât quelques conseillers du Parlement pour faire comprendre à la Cour de Justice la faute qu'elle avait commise[4]. Bientôt les Ligueurs reçurent un nouveau coup, ce fut la conversion du roi Henri IV.

Nous ne pourrions pas, sans nous écarter de notre sujet, nous arrêter aux négociations et aux difficultés de cette conversion. Les protestants affirmaient que cette conversion était surtout un acte politique, mais que le roi restait de cœur avec eux. Ce qui est certain, c'est que le roi, au moment de changer de religion, recommanda à ceux qui étaient chargés de l'éclairer, de ne pas abuser des instructions théologiques, et qu'il refusa de signer une profession de foi qui reconnaissait les droits de la papauté[5]. Cette conversion avait tant coûté au

1. L'Estoile, t. VI, p. 44; De Thou, *Histoire de France*, t. XI, p. 735.
2. Voy. les exemples dans L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. VI, p. 45, 49 et 59.
3. Voy. sur tous ces points L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 50 à 63.
4. L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 48.
5. Voy. sur ces divers points les *Mémoires* de Mme de Mornay, p, 262 et suiv.

roi, qu'ayant convoqué, peu de temps après, les députés des protestants, il se garda bien de leur parler de son changement de religion[1]. On doit toutefois rendre cette justice au grand roi qu'il s'efforça toujours de maintenir l'égalité et d'assurer la paix entre ses sujets, sans distinction de religion, catholiques ou protestants. Sans doute les catholiques l'accusèrent, pendant les premiers temps, de garder ses préférences pour leurs adversaires, de même qu'ensuite ce fut le tour des protestants de soutenir que le roi penchait du côté des catholiques. La vérité est qu'il fit toujours tous ses efforts pour rester juste entre tous et réprimer les passions des partis qui n'étaient pas éteintes. L'entreprise n'était pas facile et il fallut toute l'énergie et la bonté du roi pour y réussir. Les partis étaient toujours prêts à en venir aux mains et à se livrer à de véritables guerres privées comme en plein moyen âge. Les grands corps de l'État marquaient une véritable répulsion pour les protestants. Mais au moment de la conversion du roi il y eut un moment de détente, surtout de la part du peuple. Celui-ci ne vit qu'une chose : il avait un roi catholique et cela lui suffisait. En vain les prédicateurs de Paris attaquèrent-ils cette conversion avec la dernière violence[2]. En vain les États Généraux de Paris, avant de se séparer, à la demande du duc de Mayenne et pour satisfaire le Saint-Siège, arrêtèrent-ils la publication et l'observation du concile de Trente malgré les protestations des députés de Paris et de ceux de quelques personnes. En vain le légat fit chanter le 8 août un *Te Deum* à Saint-Germain l'Auxerrois pour célébrer cette publication[3]. De toutes parts on était las des querelles civiles et religieuses et on comprenait qu'elles n'avaient plus de but légitime, que leur seul effet serait à l'avenir de favoriser les entreprises des Espagnols.

Au mois de novembre, la rentrée du Parlement se fit à la Saint-Martin comme de coutume et la harangue fut prononcée par Charles Hotman, avocat du roi. M. Dorléans, dévoué à la faction des Seize, ne voulut pas s'y trouver et expliqua son absence par ce verset du Psalmiste : *Cum impiis non sedebo.*

1. *Mémoires* de Mme de Mornay, t. I, p. 264.
2. L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 77 à 91, 105, 117, 128, 133.
3. L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 72 et 79.

Il comprenait que le moment approchait où le Parlement allait retourner purement et simplement à son roi légitime.

Le Parlement commença par prendre une série de mesures destinées à arrêter les empiétements des Espagnols. Lorsqu'il apprit, le 10 janvier 1594, que le gouverneur de Paris, de Belin, était obligé de se retirer sous la pression du légat et des Espagnols, il s'assembla pour adresser des remontrances au duc de Mayenne. Par un arrêt mémorable il déclara qu'il protestait contre les mauvais desseins des Espagnols et de ceux qui voudraient les introduire en France; il ordonna aux garnisons étrangères de sortir de la ville de Paris et déclara qu'il s'opposait à l'expulsion de Belin. Le prévôt des marchands était invité à tenir une assemblée de ville pour assurer l'exécution de l'arrêt et la Cour ajoutait, sous forme comminatoire, qu'elle cesserait toute audience tant que son arrêt ne serait pas exécuté. Le duc de Mayenne, fort embarrassé, ouvrit des négociations avec le Parlement et s'y rendit en personne le 12 janvier, protestant contre les faux bruits qu'on faisait courir sur son compte, affirmant qu'il n'avait jamais pensé à chasser un seul bourgeois de la ville, qu'il ne ferait rien sans l'avis et le conseil de la compagnie. Quant au sieur de Belin, il n'avait pas, d'après Mayenne, reçu, mais demandé et obtenu son congé. C'était donc de plein gré qu'il sortait de Paris, car on ne pouvait le contraindre à y rester par la force. Mayenne s'étant retiré, la Cour entra en délibération; il fut décidé qu'on supplierait le duc du Maine d'ordonner à Belin de rester ou que, s'il devait quitter Paris, la garnison espagnole le suivrait. Ces demandes ne purent recevoir satisfaction : d'une part il y avait engagement avec le légat, de faire sortir Belin qui, de son côté, était disposé à quitter la ville de son plein gré; d'autre part les forces espagnoles étaient nécessaires pour assurer l'autorité de Mayenne. La résistance du Parlement, dans ces circonstances, n'aurait fait qu'exciter les troubles qui se préparaient. Partout on tenaît des conventicules et une agitation extrême régnait dans la ville. Le Parlement comprit bien la gravité de la situation et laissa partir Belin qui alla rejoindre le roi, en même temps que, par un arrêt du 18 janvier 1594, il déclara formellement qu'il restait uni à Mayenne. On espérait par là calmer les esprits. Mais les membres du

Parlement étaient trop avisés pour ne pas prévoir les événements qui se préparaient et qui répondaient à leurs vœux secrets. On en eut bientôt la preuve, lorsqu'on apprit le 1er mars, à Paris, que le dimanche précédent, 27 février, le roi s'était fait sacrer à Chartres. Dès le lendemain les Seize, avec la permission de Mayenne, se réunirent aux Carmes pour décider qu'ils ne feraient jamais la paix avec l'hérétique. Le Parlement s'émut vivement de cette assemblée. Le meurtre du président Brisson était présent à tous les esprits et le Parlement redoutait encore une fois les violences des Seize. Le duc de Brissac, successeur de Belin comme gouverneur de la ville, vint au Parlement, de la part du duc de Mayenne, pour lui déclarer que si l'on avait permis aux Seize de s'assembler, c'était pour une fois seulement et que le fait ne se renouvellerait pas. Or, le jour même où cet engagement était pris, les Seize se réunissaient de nouveau et en public. Le dimanche suivant, le duc de Mayenne quittait Paris à cinq heures du matin, presque clandestinement. De nouveaux troubles étaient à redouter, suscités par les assemblées des Seize et par les sermons enflammés des prédicateurs qui se laissaient aller jusqu'à demander le meurtre du roi[1]. Les Ligueurs n'ignoraient pas, en effet, les négociations engagées avec le roi; afin d'écarter la catastrophe qui se préparait pour eux, ils s'efforçaient de ranimer le fanatisme et les passions populaires.

Dans ces graves conjonctures, le parlement de Paris, abandonné à lui-même, rendit un autre arrêt mémorable pour assurer la paix à tout prix. Le 14 mars, il défendit de s'assembler sous peine de la vie. L'arrêt fut publié à son de trompe dans tous les carrefours de Paris; cette décision visait surtout les Seize. Mais, pour leur ôter tout prétexte à émeute, l'arrêt ajoutait qu'il interdisait aussi de parler en mal de la Sainte Union. Le duc de Brissac avait demandé qu'on mît dans l'arrêt la défense de traiter de la paix avec le roi de Navarre. Mais le Parlement répondit qu'il n'avait pas coutume d'insérer des clauses de cette nature dans ses arrêts. D'ailleurs Brissac lui-même savait ce qu'aurait valu une pareille décla-

1. Voy. sur tous ces points les détails dans L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. VI, p. 172, 175.

ration, puisque le jour même il eut une entrevue avec Henri IV. Quelques jours après, le roi rentrait à Paris[1].

A peine Henri IV installé dans sa capitale et les Espagnols sortis, le président de Nulli se présenta au roi pour lui faire sa révérence. Henri IV lui demanda en quelle qualité il la lui voulait faire, et le président ayant répondu que c'était comme très humble et très obéissant serviteur, le roi lui fit répondre qu'il ne tenait pas pour ses sujets et serviteurs ceux qui étaient pour l'Espagnol et qu'ils pouvaient s'en aller avec lui. Le président de Hacqueville fut reçu, mais n'obtint pas meilleure réponse : « Monsieur le Président, lui dit le roi, je suis bien aise de vous voir ; je sais les bons offices que vous m'avez faits ici ; je vous en remercie. Toutefois, quand il était question de quelque affaire qui importait à mon service, vous étiez ordinairement malade ; je suis d'avis que vous vous retiriez à votre grand conseil[2]. » Le roi, comme on le voit, se montrait, dès la première entrevue, plein de hauteur et fort sévère vis-à-vis certains membres du Parlement ; il oubliait les difficultés devant lesquelles ce grand corps judiciaire s'était souvent heurté et les services extraordinaires qu'il avait rendus à la royauté en opposant au projet d'élection d'un roi des Ligueurs et des Espagnols le principe de la monarchie héréditaire. Le roi n'était pas moins rigoureux contre les curés de certaines paroisses et il ordonnait de les expulser sans merci de la capitale. Mais du moins sa sévérité se justifiait-elle par les prédications ardentes qu'on continuait à fulminer contre lui[3]. L'édit même d'amnistie générale, accordée à ceux qui avaient appartenu à Paris au parti de la Ligue, donna au roi l'occasion de faire injure au Parlement ; il le fit vérifier par son Conseil au lieu de s'adresser à sa Cour de justice. C'était refuser toute existence légale au Parlement qui était resté à Paris au lieu de se rendre à Tours, et, en effet, le parlement de Paris n'était, comme on disait alors, qu'un antiparlement. Mais c'était aussi oublier encore une fois que ce même Parlement avait lutté à Paris pour la cause de la monarchie héréditaire contre la

1. Le 22 mars 1594. Voy. les détails dans L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 185 et 332.
2. L'Estoile, *Journal de Henri IV*, t. VI, p. 188.
3. Voy. L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 190 à 197.

Ligue, le roi d'Espagne et le légat. Il semble d'ailleurs que, l'émotion du premier moment passée, et sur les observations qui lui furent faites. de divers côtés, notamment par les magistrats restés fidèles, Henri IV se rendit mieux compte de ce qu'il devait au Parlement. Celui qui avait été établi à Tours fut transféré à Paris le 27 mars 1594; le même jour, Pithou et Loysel furent nommés procureur et avocat généraux au parlement de Paris en l'absence des titulaires[1]. L'interdit était levé sur le parlement de Paris, de sorte que ses membres rentraient en fonction et que le Parlement pouvait siéger sans attendre l'arrivée des magistrats de Tours et de Châlons. Toutefois il fallut bien rendre à Achille de Harlay la première présidence qui avait été occupée, pendant la Ligue, par le président Le Maistre. On ne pouvait cependant méconnaître les immenses services qu'avait rendus le président Le Maistre par l'arrêt mémorable dont il avait été un des principaux promoteurs. Henri IV l'appelait son bon président et créa pour lui une charge de septième président. Le 30 mars, Le Maistre prêta serment en cette qualité. Le lendemain, ce fut le tour des avocats et des procureurs; tous jurèrent fidélité au roi[2]. Le même jour, fut publié dans Paris un arrêt rendu la veille par le Parlement toutes chambres assemblées, qui révoquait la charge de lieutenant général conférée au duc de Mayenne, annulait tous les arrêts, décrets, ordonnances et serments donnés, faits ou prêtés depuis le 29 décembre 1588, comme extorqués par violence, cassés par les prétendus États Généraux de Paris et ordonnait aux députés de ces mêmes États de rentrer dans leurs provinces[3]. Les registres tenus par le Parlement pendant la Ligue ne furent pourtant pas détruits; on les remit à Pithou, et dans la suite sa famille les déposa aux archives de France. Pithou avait en effet été chargé par le Parlement, avec le conseiller Du Vair, de vérifier tous les actes de la Cour passés pendant la Ligue pour rechercher ceux qu'il y avait lieu de supprimer[4].

On trouvait tout naturel d'anéantir ainsi tous les actes d'une

1. Le parlement de Châlons ne rentra à Paris que le 15 mai.
2. L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 199 et 200.
3. Isambert, t. XV, p. 85. Voy. L'Estoile, t. VI, p. 266 et 272, 337.
4. Voy. à cet égard la réface de Grim, dans le *Recueil de Boutaric*, p. 247.

nature politique et qui concernaient l'état général du royaume. Mais l'édit de pacification, pour éviter les troubles dans les familles, décida que tous les arrêts rendus pour les affaires des particuliers par les antiparlements, c'est-à-dire par les parlements de la Ligue, continueraient à être considérés comme valables et produiraient leurs effets[1].

C'est le 19 avril 1594 que l'avocat du roi Servin annonça l'amnistie générale[2]. Le 14, le parlement de Tours était arrivé à Paris et on lui avait fait une entrée solennelle; il était allé directement trouver le roi qui l'avait fort bien reçu, tout en disant que sa volonté était qu'on ne se souvînt plus du passé et que tout fût oublié. Le 15 mai, ce fut le tour du parlement de Châlons; il n'avait pas pu rentrer plus tôt parce que les chemins n'étaient pas sûrs[3]. L'ordre fut en effet long à se rétablir, dans les provinces comme dans la capitale, malgré l'amnistie du 6 août qui maintenait dans leurs charges tous les Ligueurs, sous la seule condition de prêter serment au roi dans le mois. La plupart d'entre eux, en effet, reprirent leurs fonctions et à vrai dire ils les avaient déjà conservées auparavant à prix d'argent ou par intrigue[4]. Bien des personnes étaient mécontentes de cette amnistie et déjà, au mois de mai, un avocat s'était permis en pleine audience de la Cour des aides de critiquer la bienveillance du roi. Il reçut immédiatement ajournement personnel à la Cour et aurait été certainement mis en prison s'il n'était pas arrivé à prouver qu'il n'avait jamais appartenu au parti de la Ligue. Le roi avait d'ailleurs compris que, malgré son ardent désir de clémence, il fallait laisser la justice suivre son cours contre les assassins du président Brisson et des conseillers Larcher et Tardif. Les parents des victimes ayant porté plainte contre l'exécuteur des hautes œuvres, Ragnau, Blondel, homme d'église, et Donet, sergent à verge, tous trois furent condamnés à mort et exécutés le 29 août, le premier pour avoir manqué aux devoirs de sa charge, les deux autres

1. La Roche-Flavin, livre I, chap. 26, p. 39. — On se rappelle que tous les parlements, sauf ceux de Bordeaux et de Rennes, s'étant déclarés pour la Ligue, il avait fallu établir, pour le ressort de Paris, un parlement à Châlons et un autre à Tours; pour le ressort de Toulouse, un parlement qui siégea successivement à Carcassonne, à Béziers, à Castel-Sarrazin.
2. L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 206.
3. L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 206 et 212. Cpr. 280 et 281.
4. L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 211.

pour avoir arrêté les magistrats. Ces mesures de haute justice ne suffisaient pas pour satisfaire toutes les haines, ni surtout pour rassurer ceux qui craignaient que le roi n'eût conservé trop de complaisance pour les huguenots. Aussi, dès le 11 juin, avait-on découvert une conspiration contre le roi[1]. L'Université, de son côté, profitait des circonstances pour demander au Parlement l'expulsion des jésuites, et une partie du clergé de Paris se joignait à elle. On en donnait pour prétexte leur dévouement à la Ligue, mais le vrai motif était le succès de leurs écoles qui portait ombrage à l'Université et au clergé séculier. L'affaire traînait en longueur devant le Parlement, lorsque l'attentat de Jean Chatel, élève des jésuites, brusqua la solution. Il fut établi au procès qu'on avait enseigné à ce malheureux qu'il ferait un sacrifice agréable à Dieu en délivrant la France d'un prince relaps et excommunié. Chatel fut condamné à être écartelé, et le jésuite Gugnard fut pendu, parce qu'on avait trouvé chez lui des écrits compromettants[2]. La nouvelle de cette tentative d'assassinat enleva à elle seule six cents élèves aux jésuites, au profit de l'Université. Le roi rendit un édit d'expulsion des jésuites, le 7 janvier 1595. Cet édit ne se retrouvant pas dans les registres du Parlement, quelques historiens ont contesté son existence, mais elle n'est cependant pas douteuse, car l'édit d'expulsion est relevé par un arrêt du parlement de Paris du 6 août 1762, et il est en outre certain qu'il a été enregistré et exécuté dans les ressorts des parlements de Normandie et de Bourgogne[3]. La vérité est que les jésuites n'étaient pas plus coupables que d'autres de la tentative d'assassinat dirigée contre le roi. Malgré l'édit de pacification, l'effervescence était encore générale de part et d'autre, et le roi ne parvenait pas plus à satisfaire les huguenots que les catholiques. Le roi se rendait un compte si exact de la situation qu'à la mort du gouverneur de Paris, Do, il avait refusé de lui donner un successeur et s'était déclaré gouverneur personnel de sa capitale[4]. Plusieurs prédicateurs continuaient leurs sermons séditieux et excitaient la foule, disant

1. L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 214.
2. Voy. ce que dit de ce procès L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 246 et suiv.
3. Isambert, t. XV, p. 93 et t. XXII, p. 329.
4. L'Estoile, *op. cit.*, t. VI, p. 240.

qu'on voulait perdre la religion en France et que les catholiques n'y étaient pas mieux traités qu'en Angleterre. De leur côté, les protestants demandaient des privilèges considérables et un protecteur. Le roi s'irrita de ces prétentions; il déclara qu'il leur accorderait l'édit de 1577 et la chambre de l'édit, mais qu'il entendait bien qu'ils n'eussent pas d'autre protecteur en France que le roi, et que celui qui oserait prendre ce titre le ferait au risque de sa vie[1]. Le Parlement lui-même était très divisé sur les mesures de tolérance et se montrait à l'occasion facilement hostile aux huguenots. Plusieurs conseillers de la Cour avaient été comme d'autres personnes, par simples billets, c'est-à-dire par lettres de cachet, chassés comme Ligueurs de Paris à l'entrée du roi dans sa capitale, puis quelque temps après le roi, jugeant inutiles ces mesures de précaution, les avait laissés rentrer[2]. Exercèrent-ils une influence sur leurs collègues? Ce qui est certain, c'est que, peu de temps après, le Parlement éleva des difficultés pour recevoir le duc de Bouillon comme maréchal, sous prétexte qu'il était huguenot. Le roi fit venir le Parlement et lui déclara que si le duc de Bouillon n'allait pas à la messe, il n'en était pas moins le plus grand homme de bien de tout le royaume[3]. Les difficultés allaient commencer entre le roi et son Parlement, parfois pour cause de religion, le plus souvent à raison des finances.

Dans leurs rapports réciproques, le roi Henri IV et le parlement de Paris furent dirigés par des préoccupations de natures bien différentes et qui furent la cause de conflits fréquents entre eux. En tout temps le Parlement témoigna d'un complet dévouement et d'un respect sans bornes envers le roi, de même que celui-ci, dans maintes circonstances, montra ouvertement sa haute estime et sa pleine confiance dans sa Cour de justice. Mais Henri IV entendait régner en roi absolu et par conséquent imposer sa volonté au Parlement et lui interdire toute immixtion dans les affaires politiques, ce qui comprenait alors aussi les questions religieuses. Toutefois, par suite d'une inconséquence déjà commise par ses prédécesseurs et

1. Voy. sur ces divers points L'ESTOILE, *op. cit.*, t. VI, p. 244 et 245.
2. Voy. sur ces divers points L'ESTOILE, *op. cit.*, t. VI, p. 209, 220, 253.
3. L'ESTOILE, *op. cit.*, t. VI, p. 235.

renouvelée plus tard par ses successeurs, sauf Louis XIV, Henri IV lui-même engageait le Parlement ou quelques-uns de ses membres dans les affaires politiques, toutes les fois qu'il estimait utile l'appui de sa Cour de justice. Il lui accordait alors moins une participation aux affaires publiques qu'il ne lui demandait un avis ou un secours.

Le Parlement, de son côté, malgré ces marques d'estime et de considération, sentait bien qu'il en était de plus en plus réduit à juger les contestations entre Pierre et Jean. Il saisissait toutes les circonstances qui lui permettaient d'intervenir dans les affaires de l'État et son droit d'enregistrement devenait son arme principale, mais il s'en servait souvent hors de propos ou même maladroitement. Dans ses rapports avec les huguenots, le Parlement restait visiblement hostile à la religion nouvelle; de là une première cause de graves conflits avec le roi qui entendait assurer la liberté et le respect des deux cultes.

Dans cette lutte ouverte ou tacite, engagée entre le roi et le Parlement, au sujet de la religion, la supériorité du roi se manifeste à toute occasion. Le Parlement est dominé par une idée fixe : s'opposer au progrès du protestantisme, même en lui contestant ses droits, non par des moyens illicites, mais le plus souvent par des difficultés de procédure. Ainsi le parlement de Tours fit les plus grandes difficultés pour admettre les protestants aux charges du royaume et, lorsque les chanceliers parurent se soumettre, les procureurs et avocats du roi continuèrent à résister malgré les instances de Henri IV qui se trouvait alors dans cette ville[1].

Les vues du roi étaient beaucoup plus larges et plus équitables. Henri IV se rendait nettement compte des difficultés de la situation et savait faire face à tout; il résistait aux demandes qui lui paraissaient contraires à la paix publique et acceptait celles qui devaient la faire régner. Les protestants demandaient, avant la conversion du roi, qu'il fût tenu un colloque ou conférence entre les représentants des deux religions. Mais le roi s'y opposa : il comprit qu'une pareille réunion n'aurait pour effet que de retarder encore sa conversion et de

1. *Mémoires de Mme de Mornay*, t. I, p. 258.

maintenir le trouble dans les esprits[1]. Mais, une fois la conversion faite, le roi consentit à la conférence de Nantes pour entendre les plaintes des protestants et satisfaire à leurs demandes. Ceux-ci réclamaient, avant tout, le rétablissement de l'édit de 1577 qui leur accordait l'exercice du culte dans une ville par bailliage et dans un certain nombre de châteaux, créait des charges de conseillers protestants dans les parlements de Bordeaux, Grenoble, Aix et Toulouse, accordait aux huguenots des places de sûreté pour six ans et enfin par un article secret leur reconnaissait le droit de concourir à la nomination des juges de leur religion. Les protestants voulaient que cet édit fût de nouveau vérifié et enregistré sans aucune modification dans les Cours de parlement. Ils étaient aussi fort préoccupés de la clause contenue dans le serment du sacre, par laquelle le roi s'engageait à exterminer l'hérésie. Cette question du sacre souleva même des difficultés avec la papauté. Mais le roi comprit qu'il ne dépendait ni des protestants ni du pape de trancher une difficulté qui se rapportait à un usage national[2]. Lorsque le roi échappa quelque temps après à l'attentat de Jean Châtel, il eut soin de demander qu'on priât pour lui aussi bien dans les temples des protestants que dans les églises des catholiques. Le roi inclinait surtout du côté des protestants, tant qu'ils n'eurent pas obtenu l'édit de Nantes. Cet édit, on le verra bientôt, ne satisfit personne pour le moment. Mais aussi le roi s'en prit-il alors aux catholiques comme aux protestants. Il engagea une véritable lutte avec le parlement de Paris. En même temps, ses convictions religieuses s'étant visiblement affermies, il s'efforça de détourner du protestantisme tous ceux qui étaient de son entourage, disant que, s'ils y persistaient, il ne pourrait rien faire pour leur avancement. Il offrait même de les mettre en rapport avec des théologiens pour faciliter leur conversion. C'est alors que du Plessis publia, en faveur du protestantisme, un livre qui fit scandale. On décida de le discuter en présence du roi, dans une véritable conférence tenue à Fontainebleau. Le roi s'était réservé de prononcer le jugement; mais il reconnaissait volontiers qu'à la veille de Coutras, d'Arques et d'Ivry,

1. *Mémoires de Mme de Mornay*, t. I, p. 243.
2. *Mémoires de Mme de Mornay*, t. I, p. 271 et 273.

il ne s'était pas trouvé en aussi grande peine. Le roi donna tort à du Plessis, qui tomba en disgrâce[1]. La papauté essaya de profiter de ces bonnes dispositions du roi pour obtenir la publication du concile de Trente, si souvent réclamée et toujours refusée, mais nous verrons que Henri IV sut résister à cette demande, autant dans l'intérêt de l'Église gallicane que pour satisfaire les protestants. En toute circonstance, le roi savait choisir la solution la plus juste et la plus conforme aux intérêts de la monarchie et de l'État. Il a ainsi évité à la France, par sa sagesse et son habileté politique, la continuation de la guerre civile. Il ne faut jamais oublier, en effet, que pendant tout le règne de Henri IV les partis étaient sans cesse sur le point d'en venir aux mains. Du Plessis fut plusieurs fois l'objet de tentatives d'assassinat à cause de son dévouement à la cause protestante. En 1597, un gentilhomme appelé Phal essaie de le mettre à mort dans un guet-apens. Immédiatement des gentilshommes accourent de toutes parts pour le venger comme en plein moyen âge. En 1601, du Plessis est l'objet d'une nouvelle tentative d'assassinat[2].

Rien ne serait plus facile que de multiplier les exemples et de montrer à quel point les esprits restaient surexcités. Pour en donner la preuve il suffira de rappeler qu'au commencement du règne de Louis XIII l'assemblée des protestants de la Rochelle préparait la guerre civile et ne songeait

1. Voy., pour plus de détails, *Mémoires de Mme de Mornay*, p. 368, 371 et suiv. L'évêque d'Évreux, l'adversaire de du Plessis, proclama sa victoire dans ses sermons et fit chanter des *Te Deum*. Mais la foudre étant tombée sur la chaire où il avait prêché à Paris, et sur Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse du roi, Mme du Plessis vit dans ces prodiges le doigt de Dieu intervenant en faveur des protestants. Ce qui est certain, c'est que par crainte de la foudre on ne laissa plus prêcher l'évêque d'Évreux à Paris. Voy. *Mémoires de Mme de Mornay*, t. I, p. 373 à 387.

2. Voy. *Mémoires de Mme de Mornay*, t. I, p. 324 et suiv.; 340 et suiv. et t. II, p. 15. Du Plessis, averti que des gentilshommes veulent le venger en faisant la guerre à la famille de Saint-Phal, s'empressa de convoquer un conseil de famille. Parmi ses parents les uns lui proposent la voie des armes, les autres lui préfèrent celle de la justice. On finit par se prononcer pour la seconde solution, d'autant plus que le roi promit de se faire partie et poursuivant et de rendre justice sans en être requis. Le roi donne en effet au Parlement commission de commencer une instruction. Mais les maréchaux s'emparent de l'affaire. La procédure est alors suspendue au Parlement, sous condition de la reprendre si Saint-Phal ne se soumet pas à la décision des maréchaux. Ceux-ci condamnent Saint-Phal à faire des excuses solennelles à du Plessis, en présence du roi. Saint-Phal se soumet. Les *Mémoires de Mme de Mornay* (t. I, p. 340) donnent des détails très curieux sur cette cérémonie.

rien moins qu'à réformer l'État[1]. Loin de seconder le roi dans ses difficultés intérieures, le Parlement tenta bien des résistances qu'il fallut briser. Il lui arriva, suivant une formule bien connue, d'être plus royaliste que le roi et de défendre la royauté contre le roi. On en a une preuve remarquable à l'occasion de l'enregistrement de l'édit d'amnistie générale. Cet édit exceptait, par son article 6, ceux qui avaient participé à l'assassinat du feu roi. Or plusieurs princes lorrains étaient soupçonnés d'y avoir pris part et notamment la duchesse de Montpensier. Pour les mettre à couvert, une autre disposition de l'édit étendit l'amnistie à tous les princes et princesses qui auraient fait leur soumission. Cette disposition exaspéra le Parlement : il n'admettait pas que le roi eût le droit de transiger en matière de régicide. Henri IV eut les plus grandes peines à soumettre le Parlement qui céda seulement à une seconde lettre de jussion. Il exigea en outre que le duc de Mayenne, avant de prendre séance en qualité de pair, déclarât « que les auteurs de l'attentat cruel, du coup inhumain, du parricide détestable commis sur la personne du roi Henri III d'heureuse mémoire, étaient des traîtres et des scélérats exécrables ; que s'il avait eu connaissance d'un si damnable dessein, il aurait fait tout son possible pour en empêcher l'exécution[2] ».

Le Parlement fut encore moins bien inspiré lorsque par ses chicanes en matière de finance il entrava la politique extérieure du grand roi. Sa conduite fut surtout lamentable avant la paix de Vervins. Ne fallait-il pas en effet à tout prix chasser l'Espagnol qui foulait le sol de la France? Les autres corps judiciaires avaient d'ailleurs les mêmes torts, notamment la Chambre des comptes qui, en 1595, s'opposait à la création de trésoriers provinciaux des parties casuelles. Le roi heureusement savait recourir à tous les moyens, aux épigrammes, aux ordres impératifs, aux supplications. « Si vous me faisiez offre de deux ou trois mille écus chacun, disait-il aux membres de la Chambre des comptes, ou me donniez avis de prendre

1. C'est en se rendant à la Rochelle à cette occasion, que Louis XIII, passant par Saumur, retira à du Plessis le gouvernement de cette ville. Du Plessis en fut vivement froissé et à juste titre. Il avait en effet toujours su allier son dévouement au roi à sa fidélité au protestantisme.

2. Voy. *Lettres missives de Henri IV*, t. IV, p. 500, 531, 554; t, IX, p. 413. Cpr. DESJARDINS, *op. cit.*, p. 57.

vos gages... ce serait un moyen pour ne point faire des édits. Mais vous voulez être bien payés et pensez avoir beaucoup fait quand vous m'avez fait des remontrances, pleines de beaux discours èt de belles paroles. » Au mois d'avril 1597, à la veille de la paix, il dit au Parlement : « Je viens demander l'aumône pour ceux que j'ai laissés sur la frontière, pour des gens qui servent nuit et jour et emploient leur vie pour obtenir un repos ». Après la paix de Vervins, la résistance du Parlement devint-elle raisonnable comme on l'a dit parfois?... Il est permis d'en douter. Tout au plus peut-on reconnaître que l'ennemi était chassé du territoire et que le Parlement ne se rendait pas compte des grands desseins politiques du roi et de ses ministres qui voulaient faire de la France la première puissance de l'Europe en profitant des troubles de l'Allemagne. Mais, pour réaliser de pareilles entreprises, il fallait des armées et de l'argent. Le Parlement préféra se faire l'écho des sentiments naturels du peuple, toujours prêt à repousser l'impôt. Il se laissa dominer par l'esprit légiste, recourant à de véritables querelles de procureur pour adresser au roi des remontrances au risque même de compromettre son crédit, car l'abus des remontrances ne pouvait qu'en diminuer les effets et indisposer le pouvoir royal. Le parlement de la Ligue, siégeant à Paris, avait en définitive rendu plus de services à Henri IV que ce prince n'en obtint de son propre Parlement royal rétabli dans la capitale.

Dès qu'il s'agit de remettre en vigueur l'édit de pacification de 1577, les méfiances des membres du Parlement vis-à-vis des huguenots se firent jour. La délibération prit dans les chambres assemblées douze jours entiers, toute affaire cessante. Le Parlement se montra longtemps divisé, surtout sur l'admission des huguenots aux États Généraux et dans les cours souveraines. Le rapporteur de Fleuri avait conclu à la vérification pure et simple de l'édit, en faisant remarquer que toute limitation ou restriction aurait pour effet de diminuer l'autorité du roi. Néanmoins quelques conseillers se montrèrent très violents contre ce projet; l'édit de 1577 n'était pour eux qu'une feuille de papier à laquelle il ne fallait attacher aucune importance. Ils disaient volontiers qu'un juge hérétique ferait plus de mal à lui seul qu'une armée tout entière ;

que si l'on voulait empêcher les troubles de se renouveler, il fallait restaurer la religion catholique dans tout son éclat. Le discours le plus remarquable fut sans contredit celui du conseiller Coquelay, chanoine de Notre-Dame. Il commença par abjurer la Ligue et faire amende honorable pour avoir appartenu à cette détestable association; mais, après s'être laissé aller à une semblable erreur, il n'entend pas en commettre une plus grande en entretenant la discorde entre les catholiques et les huguenots. Si on veut la paix dans l'État et dans l'Église, il faut s'unir et se tolérer et surtout se garder de se laisser égarer par des prêtres ignorants des Saintes Écritures et de leur interprétation. Quant à admettre ceux de la religion réformée dans les États, ce serait tout simplement imiter l'exemple des papes qui en maintes circonstances avaient reçu les hérétiques dans les conciles. Il conclut à la vérification pure et simple de l'édit, sans aucune modification. Ce fut l'opinion qui l'emporta, mais de six voix seulement, par 59 voix contre 53 sur 112 votants. Le procureur général ne fut pas satisfait de ce résultat et après la levée de l'audience il alla trouver le premier président pour le prier de mettre sur l'arrêt cette simple mention : « Ouï le procureur général », sans ajouter, comme il était d'usage, « ce requérant ». Les huguenots eurent connaissance du fait et ne l'oublièrent pas[1].

De plus graves difficultés allaient se produire à l'occasion de mesures financières. Le Parlement pressenti s'était montré défavorable et il avait même refusé de vérifier l'édit des consignations, et adressé des remontrances au roi. Henri IV, fort mécontent, fit savoir au Parlement qu'il tenait essentiellement à cet édit, que si on continuait à refuser son enregistrement, il se rendrait lui-même au Parlement et qu'il profiterait de l'occasion pour apporter une demi-douzaine d'autres édits dans sa manche. « Traitez-moi, ajoutait-il, en s'adressant au premier président, comme les moines, *victum et vestitum*. Je ne mange pas toujours mon saoul et, quant à mes habillements, regardez, monsieur le Président, regardez comme je suis accoutré[2]. » Quelque temps après, le roi, apprenant que les Espagnols avaient mis le siège devant Cambrai, demanda de

1. Voy. sur tous ces points L'Estoile, *op. cit.*, t. VII, p. 12 et 17.
2. L'Estoile, *op. cit.*, t. VII, p. 21.

nouvelles ressources pour secourir la ville; mais le Parlement refusa d'enregistrer les édits bursaux et ne céda qu'après des jussions réitérées. Ce retard fut la cause de la perte de Cambrai qui succomba le 3 octobre 1595[1]. La guerre continuant avec l'Espagnol et la paix conclue avec Mayenne ayant coûté 3 580 000 livres, d'autres subsides devenaient nécessaires; le trésor était aux abois et, malgré la vigilance de Sully, la dette de l'État s'élevait à plus de 320 millions; dans des conjonctures aussi sérieuses, le roi ne voulait pas proposer au Parlement de simples édits qui auraient été repoussés ni s'adresser à des États Généraux qui auraient compromis son autorité absolue. Henri IV se décida à convoquer une assemblée de notables à Rouen pour rétablir l'ordre dans les finances. Ce qu'il importe de remarquer ici, c'est l'importance donnée à la magistrature : sur soixante notables du troisième ordre, vingt-cinq étaient des délégués des parlements et des autres cours souveraines; le troisième ordre comprenait en outre dix-huit trésoriers de France et dix-sept maires ou échevins. On avait convoqué pour le clergé neuf membres et pour la noblesse dix-neuf. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier les travaux de l'assemblée des notables ni les réformes financières qu'elle introduisit[2]. On sait que cette assemblée proposa la nomination d'un Conseil dit de raison qu'elle aurait elle-même choisi et qui aurait eu la gestion de la moitié des revenus du royaume, l'autre moitié restant seule à la disposition du roi[3]. Ce qui nous importe, c'est de constater que dans ces graves conjonctures, alors qu'il s'agissait de continuer la pacification du royaume et de créer des ressources au trésor public, le roi ne craignit pas de soumettre ces questions à ses magistrats et de les mêler ainsi aux affaires politiques. Les contemporains s'en sont bien aperçus et n'ont pas manqué de le relever; ils ont même constaté avec soin que tous les premiers présidents des parlements faisaient partie de cette assemblée des notables[4].

Les magistrats, entourés des autres représentants des ordres de l'État, savaient se mettre à la hauteur des circonstances et

1. Poisson, *Histoire de Henri IV*, t. I, p. 284.
2. Voy. à cet égard Picot, *Histoire des États Généraux*, t. IV, p. 125 et suiv.
3. Isambert, t. XV, p. 119.
4. Voy. La Roche-Flavin, liv. XIII, chap. 13, p. 693.

se montraient capables de sacrifices. Mais abandonnés à eux-mêmes, ils reprenaient bien vite leur esprit légiste, égoïste et étroit. On en eut bientôt la preuve. La guerre continuait avec les Espagnols, et l'archiduc Ernest, gouverneur des Pays-Bas, était même parvenu à s'emparer par surprise de la ville d'Amiens[1]. Il fallait à tout prix déloger l'Espagnol de cette position redoutable et pour se procurer des ressources, Sully fut encore une fois obligé de créer des charges de finance et de judicature[2]. Les édits de création furent rejetés par le Parlement qui refusa de les enregistrer. Le roi envoya en vain des lettres de jussion et appela auprès de lui des membres du Parlement. Il reprocha vivement au premier président d'imiter ces fous d'Amiens qui, pour avoir refusé 2 000 écus, en avaient baillé un million aux Espagnols. Quant à lui, il irait en Flandre et s'il recevait quelque coup de pistole, les magistrats apprendraient à leurs dépens ce que c'est que de perdre un roi. Le premier président de Harlay ne comprit rien à ces nobles paroles et se borna à répondre au nom de ses collègues, « que Dieu leur avait baillé la justice en main, de laquelle il lui était responsable ». Le roi se fâcha tout de bon et répliqua que Dieu avait donné la justice au roi et le roi aux magistrats. Le premier président en fut tellement ému qu'il tomba malade. Le Parlement montrait encore une fois qu'il ne comprenait ni les nécessités ni les devoirs politiques et il renouvelait la faute qui avait amené la perte de Cambrai. Cette faute n'eut heureusement aucune conséquence. Le roi passa outre et quelque temps après commençaient les négociations pour la paix avec le roi d'Espagne et le duc de Savoie.

Ces graves affaires extérieures n'empêchaient pas le roi de s'occuper de l'administration de la justice. Un édit de janvier 1597 régla les conditions d'entrée dans la magistrature et rappela la plupart des dispositions déjà comprises dans les ordonnances antérieures; il interdit aussi de nouveau les parentés ou alliances à un degré rapproché dans une même juri-

1. Voy. L'ESTOILE, *op. cit.*, t. VII, p. 80 à 90. Henri IV disait, le 8 mai 1596, au parlement de Paris, qui s'opposait à l'érection d'un présidial : « Ces formalités seraient peut-être bonnes et considérables en toute autre saison ». Mais « notre nécessité devient d'heure à autre plus pressante et les occasions d'y remédier se perdent ». Voy. DESJARDINS, *op. cit.*, t. 49.

2. SULLY, *Mémoires*, t. I, p. 248.

diction; enfin il défendit aux magistrats de gérer les affaires des princes, prélats, seigneurs, chapitres, communautés et autres personnes quelconques, ainsi que de se livrer au commerce. Le Parlement s'étant plaint des abus des évocations, le même édit rappela à l'observation des règles contenues dans les ordonnances antérieures; il s'attacha aussi à réprimer les abus en matière d'épices des magistrats, de salaire des avocats, procureurs, greffiers et autres. Sans doute ces prescriptions ne furent pas mieux observées que les précédentes et les plaintes reparurent aux États Généraux de 1610. Mais elles témoignent du moins des bonnes intentions du roi.

D'ailleurs en s'occupant de la magistrature, Henri IV n'oubliait pas non plus son intérêt personnel. Il avait depuis longtemps constaté et regretté les retards qu'apportait le Parlement à l'enregistrement des ordonnances toutes chambres réunies. Il essaya d'y porter remède et, à cet effet, il rendit, le 20 mai 1597, une déclaration qui attribuait à la Grand'Chambre du parlement seule, à l'exclusion de toutes les autres, le droit de vérifier et de publier les édits et les ordonnances[1]. Cette chambre n'était-elle pas la représentation la plus autorisée du Parlement? Pendant longtemps elle avait constitué à elle seule la cour suprême de justice et elle était maintenant composée des magistrats les plus expérimentés, tandis que les autres chambres, notamment celles des enquêtes, contenaient nombre de magistrats très jeunes. Le roi ne cachait pas ses préférences pour les anciens. C'est ainsi qu'en septembre 1598 il confia au président Séguier, qui ne s'en souciait guère, le poste d'ambassadeur à Venise, à cause des négociations délicates qui devaient s'y engager[2].

Le roi comptait bien aussi sur l'appui de son Parlement pour faire passer l'édit de Nantes, mais il devait s'attendre à des résistances, car les négociations préliminaires elles-mêmes soulevèrent beaucoup de difficultés. Le roi reconnaissait lui-même que l'édit de Nantes devait être avant tout une œuvre de pacification; il proclamait la liberté des deux cultes, catholique et protestant. L'un et l'autre devaient être rétablis dans les lieux où ils avaient été supprimés, « pour que Dieu puisse

1. Isambert, t. XV, p. 164.
2. L'Estoile, *op. cit.*, t. VII, p. 159.

être adoré et prié par tous nos sujets et s'il ne lui a plu permettre que ce soit prier encore en une même forme et religion, que ce soit au moins d'une même intention[1] ». Le roi commence par donner satisfaction à tous en ordonnant que la mémoire des choses passées soit éteinte afin que ses sujets puissent « se contenir et vivre paisiblement ensemble comme frères, amis et concitoyens ». Les protestants pourront vivre et demeurer dans toutes les villes du royaume; ceux qui ont haute justice auront le droit d'établir le culte public, mais les autres protestants titulaires de fiefs ne pourront l'exercer que pour leur famille. Sur les autres terres le culte protestant sera rétabli dans toutes les villes où il avait été autorisé par l'édit de 1577. On pourra aussi l'installer dans les faubourgs des villes et villages de bailliages autres que celles qui sont le siège d'un évêché ou d'un archevêché, dans les collèges, écoles, universités, comme dans les hôpitaux. On recevra tous ceux qui se présenteront sans distinction de religion; les protestants seront admis à toutes les charges et à toutes les fonctions publiques. Ils pourront s'assembler en tous lieux et sans autorisation. Pour rassurer les catholiques et les empêcher de se plaindre de l'exercice de la religion réformée, l'édit défend l'exercice de cette religion à la cour, dans la ville de Paris et à cinq lieues de cette ville et dans tous les autres lieux pour lesquels il n'y a pas de disposition spéciale. Les protestants devront observer les fêtes de l'Église catholique et s'abstenir d'exercer ce jour-là publiquement leurs professions. Ils ne pourront vendre leurs livres de religion que dans les villes où l'exercice public de leur culte est permis; ils devront observer pour leurs mariages les prohibitions établies par l'Église catholique à raison des parentés ou alliances; ils paieront les dîmes aux curés et autres ecclésiastiques. L'article 30 établit au parlement de Paris une chambre composée d'un président et de seize conseillers, appelée Chambre de l'Édit, pour connaître des procès des protestants soit entre eux, soit avec des catholiques. La compétence de cette chambre s'étendait au ressort des parlements de Paris, de Norman-

1. Voy. l'édit de Nantes suivi des articles secrets dans FONTANON, t. IV, p. 361; et dans ISAMBERT, t. XV, p. 170. Les articles secrets n'ont pas été enregistrés.



die et de Bretagne. La chambre déjà établie à Castres pour juger les procès des protestants du ressort du parlement de Toulouse était maintenue. Il était établi au parlement de Grenoble et au parlement de Bordeaux une chambre mi-partie composée de deux présidents, l'un catholique, l'autre protestant, et de douze conseillers, six de chaque religion. La chambre du parlement de Grenoble étendait sa compétence sur le ressort du parlement de Provence. Les protestants habitant le ressort du parlement de Bourgogne avaient le droit de s'adresser à leur choix au parlement de Paris ou à celui du Dauphiné. On ne pouvait pas étendre ce système aux présidiaux, mais l'édit décida que dans les affaires jugées en dernier ressort par les présidiaux, tout protestant partie dans un procès aurait le droit de récuser deux ou trois juges, selon que l'affaire serait civile ou criminelle. Dans les sénéchaussées de Toulouse, Carcassonne, Rouergue, Lauraguais, Béziers, Montpellier et Nîmes, tout magistrat instructeur d'une affaire criminelle contre un protestant devait prendre un adjoint, et la même obligation était imposée au prévôt des maréchaux. Cette organisation nouvelle était de nature à jeter le trouble dans un certain nombre de tribunaux. Mais la partie la plus grave de l'édit de Nantes était celle qui accordait aux protestants au delà de la Loire, des places de sûreté et installait ainsi, comme le disait Rossi, une république autorisée dans une monarchie constitutionnelle[1]. Lorsque ces dispositions de l'édit de Nantes furent connues, ce fut de toutes parts des torrents de protestations indignées. Le pape et le clergé manifestèrent hautement leur mécontentement. Plusieurs parlements proposèrent des modifications plus ou moins importantes. Le parlement de Rouen acceptait l'édit de Nantes, mais il faisait des remontrances sur deux points : il demandait que l'exercice de la religion réformée ne fût permis qu'à cinq lieues de la ville et qu'ont n'eût pas le droit d'appeler de ses décisions à la Chambre de l'Édit de Paris. Cette dernière demande reçut satisfaction et, en retour, le Parlement consentit à ce que la religion réformée fût établie à Diepedal, à trois quarts de lieue de la ville. Les municipalités de certaines villes soulevèrent aussi

1. Rossi. *Cours de droit constitutionnel*, t. II, p. 413.

des difficultés. C'est ainsi qu'à Tours, le maire et les échevins firent des chicanes pour empêcher la construction du temple[1].

Les protestants ne s'agitaient pas moins de leur côté. Leur assemblée de Châtellerault s'indignait des changements que les parlements proposaient et adressait des remontrances au roi. Celui-ci essaya de les calmer en leur accordant un brevet portant qu'ils useraient des mêmes libertés que par le passé. Ils auraient voulu aussi échapper à la vérification des parlements et tenir des synodes avec la seule permission du roi; mais la résistance des parlements fut inflexible[2].

Les plus sérieuses difficultés s'élevaient avec le parlement de Paris; aussi le roi se décida-t-il de le faire venir au Louvre le 7 janvier 1599. « Vous me voyez en mon cabinet, dit-il aux magistrats, où je viens vous parler, non pas en habit royal, comme mes prédécesseurs, ni avec l'épée et la cape, comme un prince à des ambassadeurs étrangers, mais vêtu comme un père de famille, en pourpoint, pour parler franchement à ses enfants. »

Le roi exposa aux membres du Parlement qu'il les avait mandés pour la vérification de l'édit accordé aux protestants. « Ce que j'ai fait est pour le bien de la paix. Je l'ai faite au dehors, je la veux au dedans. Vous me devez obéir quand il n'y aurait autre considération que de ma qualité et de l'obligation que m'ont tous mes sujets et particulièrement vous tous de mon Parlement. J'ai remis les uns en leurs maisons dont ils étaient bannis, les autres en la foi qu'ils n'avaient plus. Si l'obéissance était due à mes prédécesseurs, il m'est dû autant et plus de dévotion, d'autant que j'ai établi l'État, Dieu m'ayant choisi pour me mettre au royaume qui est mien par héritage et par acquisition.... Ne m'alléguez point la religion catholique, je l'aime plus que vous; je suis plus catholique que vous; je suis fils aîné de l'Église.... Ceux qui ne voudraient que mon édit passe veulent la guerre; je la déclarerai à ceux de la religion, mais je ne la ferai pas; vous irez la faire vous, avec vos robes, et ressemblerez à la procession des capucins qui portaient le mousquet sur leurs habits. Si vous ne voulez passer l'édit, vous me ferez aller au Parlement et vous serez ingrat

1. *Mémoires de Mme de Mornay*, t. I, p. 361.
2. *Mémoires de Mme de Mornay*, t. I, p. 357 et 363.

quand vous m'aurez créé cet ennui.... La nécessité me fit faire cet édit. C'est par la même nécessité que j'ai fait autrefois la guerre. Je suis roi, maintenant, parle en roi, et veux être obéi. A la vérité la justice est mon bras droit, mais si la gangrène s'y prend, la gauche doit le couper. » Le roi reprocha ensuite aux membres du Parlement de lui demander sans cesse des grâces qu'il ne leur refuse jamais et de résister à sa volonté lorsqu'à son tour il leur adresse quelques demandes. Il n'était pas possible de traiter le Parlement de plus haut. Après quelques négociations et une seconde entrevue au Louvre entre le roi et sa Cour, le Parlement se décida à publier l'édit le 2 février 1599. D'ailleurs il avait obtenu satisfaction sur deux points importants. D'une part on avait limité la faculté, pour les calvinistes, de s'assembler et d'autre part on avait modifié la répartition des conseillers protestants. Ceux-ci n'étaient plus concentrés dans la Chambre de l'Édit; un seul y était attaché et les autres, à Paris au nombre de cinq, étaient répartis dans les chambres des enquêtes[1].

Le Parlement avait compris que le roi entendait régner en prince absolu et qu'il ne pouvait plus être question de s'occuper sérieusement des affaires politiques. C'était au contraire le Parlement qui intervenait dans celles de la justice, parfois avec raison, parfois aussi tout à fait à tort. C'était un usage constant depuis des siècles et qui se perpétua encore longtemps pendant la suite, de la part de tout plaideur, de faire intervenir en sa faveur auprès des juges tous les personnages influents qu'il pouvait connaître et qui consentaient à lui prêter assistance. Les magistrats étaient tellement habitués à ces sollicitations que le plus souvent ils n'en tenaient pas compte. Mais lorsque le roi intervenait ainsi en faveur d'un plaideur, le fait était plus grave, la recommandation d'un roi peut avoir la même force qu'un ordre impératif. Henri IV eut le tort d'en abuser et pendant tout son règne il écrivit lettre sur lettre aux magistrats des différents parlements pour soutenir les prétentions de certains plaideurs. Il déclarait volontiers qu'il n'avait « rien en si grande recommandation après l'honneur de Dieu que faire distribuer également la justice[2]. » Mais sa correspon-

1. Voy. l'article 30 de l'édit de Nantes. ISAMBERT, t. XV, p. 130.
2. *Lettres missives de Henri IV*, t. VIII, p. 394.

dance prouve qu'il oubliait assez facilement ce précepte au profit de ses parents ou amis[1]. Il faut tout de suite ajouter qu'Henri IV ne se permit jamais de recourir aux pressions autoritaires. Il lui arrivait même, si les magistrats se plaignaient de ses sollicitations ou des mesures qu'il avait prises, de leur donner raison. Le parlement de Toulouse avait rendu un arrêt qui avait été annulé par le Conseil; ce parlement n'en avait pas moins reçu une opposition dirigée contre cet arrêt du Conseil et l'avocat général avait conclu en faveur des opposants. Le roi, irrité, manda à Paris le président, le rapporteur et l'avocat général; le parlement de Toulouse répondit par des remontrances et les magistrats se dispensèrent de venir. Ils ne se soumirent pas davantage à un second ordre de comparution; ce fut le roi qui reconnut implicitement son tort[2]. Maintes fois Henri IV arrêta ou suspendit le cours de la justice, soit par des ordres donnés au chancelier, soit par des lettres d'abolition. Mais le Parlement protesta non moins souvent et, par son attitude énergique, enraya le mal sans parvenir à le supprimer[3].

Le parlement de Paris, toujours animé contre les jésuites, avait, par arrêt du 18 août 1598, enjoint au sénéchal d'Auvergne d'expulser les jésuites du collège de Tournon, conformément à l'édit du 1er octobre 1597. Mais la ville de Tournon relevant du parlement de Toulouse, le sénéchal d'Auvergne ne tint aucun compte de cette injonction et, le parlement de Toulouse ayant pris fait et cause pour les jésuites, le roi dut intervenir afin de terminer le conflit qui s'était élevé entre deux de ses Cours de justice[4]. D'ailleurs le roi commençait à se montrer favorable aux jésuites[5].

De même le duc de Mercœur ayant injurié l'avocat général Séguier, la Cour de parlement l'ajourna à comparaître personnellement. Mais le roi coupa court à l'affaire en usant de son droit d'évocation. Il est juste d'ajouter que l'affaire intéressait plus le roi en personne que l'avocat général[6]. D'ailleurs les

1. Voy. par exemple, t. IX, p. 16, 17, 19, 61, 74, 101, etc.
2. Voy. *Lettres missives*, t. VIII, p. 803. Cpr. Desjardins, *op. cit.*, p. 56.
3. Voy. *Lettres missives de Henri IV*, t. IX, p. 16, 17, 19, 30, 59, 61, 78, 80, etc. Cpr. Desjardins, *op. cit.*, p. 60.
4. De Thou, *Histoire universelle*, t. XIII, p. 223.
5. Voy. L'Estoile, *op. cit.*, t. VII, p. 599.
6. L'Estoile, *op. cit.*, t. VII, p. 190.

rapports étaient devenus excellents entre le roi et le Parlement.

Celui-ci avait singulièrement facilité la dissolution du mariage d'Henri IV avec Marguerite de Valois. On négociait depuis longtemps à ce sujet. Les deux époux vivaient depuis de longues années séparés et Henri IV ne demandait qu'à rompre ces liens, mais l'affaire était délicate. On finit par décider la reine à prendre l'initiative et à demander la nullité pour cause de violence et de parenté au degré prohibé et le roi, soutenu par son Parlement, obtint du pape la dissolution demandée[1]. On avait discuté pendant quelque temps la question de savoir s'il fallait faire prononcer la nullité du mariage par le pape, par l'évêque de Paris, par le grand aumônier de la cour ou par l'archevêque de Reims. Mais on finit par s'arrêter au parti le plus sage[2].

Le lundi 17 janvier de l'année 1600, le roi vint visiter le Parlement, accompagné du duc de Savoie, auquel il voulait montrer la grandeur de sa Cour de justice. On plaida une affaire devant la noble compagnie; le président de Harlay prononça l'arrêt et Sa Majesté alla ensuite dîner chez le premier président[3]. Cette marque d'estime se renouvela plus d'une fois encore dans la suite. Ainsi le 19 février 1601, le roi et la reine s'assirent à la table du premier président et le roi, en présentant ce magistrat à la reine, lui dit « que c'était un de ses bons serviteurs, lequel il aimait et la priait aussi de l'aimer pour l'amour de lui ». Le repas fut magnifique et, en sortant, le roi ne put s'empêcher de dire que son premier président le traitait toujours très bien[4].

Le roi aimait ces réceptions et savait s'y montrer aimable envers les gens de son Parlement; mais il était intraitable pour les moindres étourderies des magistrats qui oubliaient la dignité de leur caractère ou le respect dû à la majesté royale. Dans une fête donnée par le président Bouinville à l'occasion de la venue du duc de Savoie, un jeune conseiller du Parlement, qui était en masque, fut assez maladroit pour interrompre la conversation du roi avec une demoiselle et em-

1. Voy. de curieux détails dans les *Mémoires de Mme de Mornay*, p. 248 et 278.
2. Voy. *Mémoires de Mme de Mornay*, p. 283 et suiv.
3. L'Estoile, *op. cit.*, t. VII, p. 204 et 361.
4. L'Estoile, *op. cit.*, t. VII, p. 265.

mener cette jeune personne à la danse. Le roi demanda quel était cet intrus et lorsqu'on lui apprit qu'il avait l'honneur d'être conseiller de son Parlement : « Ventre saint gris! dit Henri IV, si les autres conseillers de ma Cour vous ressemblent, j'ai une Cour bien sotte. » Le conseiller s'empressa de demander pardon au roi et évita ainsi un plus grand affront[1].

La question de l'admission du concile de Trente continuait à agiter les esprits. Le pape, ayant tout récemment donné satisfaction au roi en prononçant la nullité de son mariage avec Marguerite de Valois, voulut profiter des bonnes dispositions du roi pour obtenir la publication du concile de Trente, et en effet le roi parut un instant disposé à trancher cette question sans consulter le Parlement. Le roi en parla à du Plessis et aux maréchaux. Plusieurs conférences furent tenues, les unes chez Zamet, les autres chez le chancelier. Les premières étaient composées de conseillers d'État qui étaient d'avis de recevoir le concile; mais chez le chancelier, les présidents du Parlement et les gens du roi s'élevèrent tous contre le concile de Trente. La discussion devint si orageuse que le chancelier, d'humeur très douce cependant à l'ordinaire, s'emporta jusqu'à dire que le roi voulait l'introduction du concile de Trente en France et qu'il trouverait bien le moyen de les contraindre à l'accepter. La vérité est que le roi était très perplexe. Les protestants publiaient des libelles contre le concile de Trente. Le roi n'ignorait pas qu'il les mécontenterait. A un certain moment, il se demanda si, pour son instruction personnelle, il ne convoquerait pas un concile national auquel on appellerait quelques ministres protestants. Il finit, pour satisfaire les protestants et le Parlement, par renoncer au concile de Trente. C'était un moyen de conciliation qui eut pour résultat de rapprocher le Parlement des protestants. Mais le roi, toujours soucieux d'apaiser les jalousies, voulait aussi donner aux catholiques des gages de son bon vouloir[2]. C'est ainsi qu'en 1601, le roi défendit à l'avenir l'exercice du culte protestant au Louvre; de son côté, le Parlement commençait à recevoir des conseillers protestants sans que leurs

1. L'Estoile, *op. cit.*, t. VII, p. 206 et 207.
2. Voy. *Mémoires de Mme de Mornay*, p. 370, 393. En 1602 Du Plessis fit écrire un traité contre l'admission du concile de Trente.

collègues leur fissent mauvais visage[1]. Mais les difficultés allaient renaître au sujet des finances. Il fallait au roi des ressources considérables pour réaliser ses vastes desseins politiques. Le Parlement, qui ne les comprenait pas ou n'en soupçonnait même pas l'existence, ne songeait qu'à sauvegarder les intérêts du peuple. Pour se procurer des ressources, le roi voulait recourir à des moyens qui avaient déjà autrefois jeté le trouble : il s'agissait de changer la valeur des monnaies. Dès l'année 1602, le roi présenta au Parlement un édit sur le haussement des monnaies; le Parlement refusa de l'enregistrer. Pour vaincre sa résistance, le roi lui défendit d'entrer en vacances avant d'avoir accepté l'édit. Le Parlement se réunit le 9 septembre et les jours suivants pour discuter la question et décida des remontrances qui furent présentées au roi par les présidents de Thou et Séguier. Le roi reçut fort mal ces magistrats, leur déclara qu'il entendait que l'édit fût vérifié et qu'il n'y fallait pas manquer[2]. A mesure que son trône s'affermissait, Henri IV devenait plus absolu; lorsqu'au mois de juin 1603, il fut remis d'une grave maladie qui avait mis ses jours en danger, le Parlement alla le saluer et le complimenter au sujet de son rétablissement. Il déclara aux présidents qu'il avait vu le moment où ils allaient devenir les tuteurs du dauphin son fils, mais il ajouta qu'il espérait bien qu'il serait le leur[3]. En retour du service que le pape lui avait rendu par l'annulation de son mariage avec Marguerite de Valois, Henri IV, pour satisfaire le souverain pontife, songeait depuis cette époque à laisser les jésuites rentrer en France. Au mois de septembre 1603, il fit porter un édit en ce sens au Parlement. Celui-ci s'empressa de répondre par d'énergiques remontrances. Le premier président de Harlay, s'adressant directement au roi, reprocha aux jésuites leur ambition, leur doctrine condamnée par la Sorbonne, dangereuse pour la jeunesse, leur ordre semblable à une assemblée de factieux qui ont préparé et soutenu la Ligue, promis une obéissance absolue au pape, déclaré que les clercs ne sont pas sujets du roi, mais seulement du Saint-Siège, écrit qu'il est permis de tuer les

1. L'Estoile, *op. cit.*, p. 307 et 309.
2. L'Estoile, *op. cit.*, t. VIII, p. 42.
3. L'Estoile, *op. cit.*, t. VIII, p. 83.

rois, etc. Le roi répondit finement : « Je vous sais bon gré du soin que vous avez de ma personne et de mon État, bien qu'il appert que vous ne savez rien en l'un et moins en l'autre. Vous faites les entendus en matière d'État et vous n'y entendez non plus que moi à rapporter un procès. » Le roi ajouta qu'il priait tous les jours pour ses ennemis et qu'il pratiquait l'oubli des injures; il n'avait donc pas le droit de retenir les torts des jésuites. Le Parlement l'entendait tout autrement. L'avocat général Servin se fit l'interprète de ses sentiments et il s'opposa avec une telle violence à la vérification de l'édit, que le roi lui fit savoir qu'il devait se comporter tout autrement en cette affaire, sous peine d'encourir son indignation et une disgrâce. Le Parlement, après avoir résisté aussi longtemps que possible, finit par se soumettre, mais en introduisant dans l'édit des dispositions assez rigoureuses dont la plupart d'ailleurs ne tardèrent pas à disparaître par l'effet même du crédit des jésuites ou se retournèrent même à leur profit : défense de s'établir en un lieu quelconque du royaume sans la permission expresse du roi; exclusion des jésuites de nationalité étrangère; obligation pour tout jésuite de prêter serment auprès des officiers du roi, de ne rien entreprendre contre la paix du roi et le repos du royaume; interdiction aux jésuites d'acquérir aucun immeuble sans la permission du roi ni de recevoir aucune succession; obligation pour eux d'être soumis aux lois et à la justice du roi, dans la même mesure que les autres clercs; interdiction de tout acte préjudiciable aux évêques, aux chapitres, aux curés, aux universités; défense de prêcher et d'administrer les sacrements à d'autres qu'à ceux de leur société, si ce n'est avec la permission de l'évêque et du parlement de la région[1]. Un des articles les plus curieux était celui qui portait : « qu'il y aurait toujours à la cour un religieux de l'ordre des jésuites en qualité de prédicateur pour répondre de la conduite de ses confrères ». Cet otage eut l'habileté de devenir le confesseur du roi et les jésuites devinrent tout-puissants à la cour. Les jésuites se vengèrent contre le Parlement et le désignèrent dans des pamphlets qui n'obtinrent qu'un succès de rire. L'ordre des jésuites ne réussissait

1. Isambert, t. XV, p. 288.

pas plus lorsqu'il voulait s'occuper de justice que le Parlement lorsqu'il se mêlait aux affaires des jésuites[1].

Cependant Henri IV continuait à songer à son grand dessein. Le siège de Sedan n'en était qu'un préliminaire et, lorsqu'il partit pour cette ville, il eut bien soin de recommander le dauphin à son Parlement[2]. Mais ces entreprises nécessitaient des préparatifs et des dépenses préliminaires considérables. Le roi voulut se procurer des ressources nouvelles par un édit dit du pied fourché. Cet impôt était tout à fait impopulaire; aussi le Parlement adressa de vives remontrances. Le roi ne put s'empêcher de reconnaître qu'elles étaient sérieuses, mais néanmoins il pria sa Cour de passer outre et le lui commanda au besoin[3]. De son côté, le Parlement obtint un succès en juillet 1607 en amenant le roi à signer un édit qui réunissait à la couronne son ancien patrimoine privé. Jusqu'alors Henri IV avait refusé de confondre son domaine privé avec celui de la couronne[4]. C'était une violation formelle des anciens principes consacrés notamment par l'ordonnance de Moulins. Les biens du nouveau roi devaient faire partie du domaine et être comme tels, du moins depuis l'ordonnance de Moulins, inaliénables et imprescriptibles. Si l'on avait appliqué ce principe au domaine du roi Henri IV, il aurait été privé de ressources importantes. Aussi était-il depuis son avènement à la couronne fort perplexe. Quelques-uns de ses conseillers le pressaient de réunir son patrimoine au domaine royal. Du Plessis était d'un avis tout à fait opposé. Si le patrimoine du roi, disait-il, était réuni à la couronne, il deviendrait inaliénable et Madame, sœur unique du roi, en serait frustrée dans le cas où le roi viendrait à mourir sans enfants; s'il ne laissait que des filles, elles n'obtiendraient également rien. S'il avait des fils, il pourrait, en gardant sa fortune, s'en servir pour doter des puînés. Enfin, s'il avait besoin d'argent, ce qui était bien certain au milieu des troubles, il pourrait facilement aliéner ses biens au denier soixante, quatre-vingts et même cent, tandis que si ce patrimoine devenait domaine de

1. Voy. L'Estoile, t. VIII, p. 181.
2. L'Estoile, t. VIII, p. 212. Ce n'est pas ici le lieu de parler de l'édit de la Paulette qui ne rentre pas dans notre sujet.
3. L'Estoile, *op. cit.*, t. VIII, p. 294.
4. Voy. la déclaration du 13 avril 1590.

France, l'aliénation ne présentant aucune sécurité, à cause du principe d'inaliénabilité, se ferait tout au plus au denier dix ou douze. Henri IV se rendit à ce dernier avis[1].

Aussi la déclaration du 13 avril 1590 portait-elle que les biens possédés par Henri IV à son avènement ne seraient pas joints à la couronne; le roi en conservait ainsi la libre disposition. Le parlement de Bordeaux avait consenti à enregistrer cette déclaration, mais celui de Tours s'y était toujours refusé malgré plusieurs lettres de jussion. Cette situation anormale cessa par l'édit de juillet 1607 que le Parlement enregistra le 9 septembre et qui rétablit le principe de dévolution à la couronne. Le roi n'était pourtant pas bien disposé en ce moment envers le Parlement, à cause des difficultés que soulevait l'enregistrement du fameux édit du pied fourché. Il ne manquait aucune circonstance pour montrer sa mauvaise humeur. Un plaideur ayant tenté d'assassiner un magistrat avait été presque immédiatement arrêté, jugé et exécuté. Le roi ne put s'empêcher de dire que le Parlement ne se serait pas tant hâté s'il s'était agi d'un crime contre Sa Majesté[2]. Aussi quelques jours après, au mois d'août, fit-il venir le Parlement; « il les tança fort et gourmanda sur des édits qu'il n'avait tenu compte de faire publier, entre autres celui du pied fourché, leur usant de menaces qui ressentaient plus sa maladie que son naturel[3] ». Les difficultés furent particulièrement graves au sujet de l'édit des monnaies, imaginé par Sully pour donner des ressources au roi et lui permettre de poursuivre ses grands desseins. Le roi essayait de vaincre la résistance du Parlement pour l'enregistrement de cet édit et de plusieurs autres, en les lui proposant au moment des vacances et en menaçant les magistrats de ne pas en profiter tant qu'ils n'auraient pas enregistré. Mais les magistrats déclarèrent unanimement qu'on ne pouvait, pas plus en les obligeant à rester à Paris qu'en leur promettant de rester dans leurs maisons des champs, les décider à vérifier des édits qui sont la ruine des familles et des peuples[4]. La Cour refusait aussi d'enregistrer l'édit des nantissements qui

1. Voy. les *Mémoires de Mme de Mornay*, t. I, p. 184 et suiv.
2. L'Estoile, *op. cit.*, t. VIII, p. 330.
3. L'Estoile, *op. cit.*, t. VIII, p. 334.
4. L'Estoile, *op. cit.*, t. IX, p. 390.

ne valait pas mieux que celui des monnaies. On ne se gênait pas pour dire que le roi imitait Philippe le Bel, et une véritable agitation finit même par régner dans Paris. Sully fit tous ses efforts pour décider le Parlement à transiger. Il se rendit chez le premier président qui resta inflexible. La justice, disait-il, lui interdisait de souscrire à de pareilles mesures. En vain Sully lui répondit avec Thucydide par ce précepte qui pourrait justifier les plus grands crimes, qu'une république ou un prince ne doit pas estimer injuste ce qui accommode ses affaires. On était alors au plein mois de septembre de l'année 1609 et le Parlement commençait à craindre sérieusement d'être privé de ses vacances. Le 15, des lettres patentes prévinrent la Cour qu'elle était prolongée de huit jours pour vaquer à l'enregistrement des édits; mais elle n'ignorait pas que le roi était disposé à en abandonner plusieurs et n'attachait d'importance qu'à l'édit des monnaies. Néanmoins Henri IV, pour mieux dissimuler peut-être, envoya à la Cour, le 17, des lettres de jussion très expresses. Il rappelait au Parlement qu'il ne le laisserait pas se séparer tant qu'il n'aurait pas vérifié tous les édits, sans aucune modification. Le Parlement répondit, le jour même, qu'il lui était impossible de satisfaire au commandement du roi, d'autant plus que la plupart des conseillers étaient déjà partis et qu'on ne se trouvait plus en nombre. Le Parlement sentait bien qu'il était soutenu par ce que nous appelons aujourd'hui l'opinion publique. C'est qu'en effet cet édit des monnaies contenait des dispositions de nature à jeter le trouble dans les affaires. La monnaie étrangère devait être interdite; on mettait hors d'usage un grand nombre d'anciennes pièces qui seraient remplacées par des pièces de fabrication nouvelle. En définitive, le Parlement triompha et l'édit ne fut pas enregistré. Il semble bien d'ailleurs que, dans ces derniers temps du règne d'Henri IV, le Parlement jouissait d'une considération plus considérable encore que par le passé. Il savait se faire respecter de tous, même des plus hauts personnages. Le favori de la reine, Concini, plus tard maréchal d'Ancre, étant entré au Parlement le chapeau sur la tête et avec bottes à éperons, les clercs du palais se jetèrent sur lui et lui enlevèrent son chapeau et ses éperons. Concini se plaignit au roi, mais le Parlement invoqua ses privilèges et

le roi lui donna raison. Il se borna à avertir le favori de la reine, au dire de L'Estoile, que son épée n'était pas aussi affilée que la plume de ces messieurs. Le roi disait finement à ses magistrats : « Mes prédécesseurs vous craignaient et ne vous aimaient pas ; moi je ne vous crains pas et je vous aime ».

Quelque vraie que fût cette affection, quelle que fût aussi la considération qui l'entourait, le Parlement, à la fin du règne d'Henri IV, avait perdu la plus grande partie des pouvoirs politiques qu'il avait précédemment exercés. Il avait cependant usé en mainte circonstance de cette puissance politique, que lui avaient reconnue les États Généraux eux-mêmes, avec une grande sagesse dans la plupart des cas. Il était pénétré à la fois de l'esprit de justice et de l'intérêt national ; il avait été, au commencement du siècle, le défenseur de l'Église gallicane contre les prétentions de la cour de Rome, comme il fut le défenseur des droits de la couronne contre la Ligue et les étrangers. Il ne voulait pas plus de l'Inquisition que de la domination des huguenots. S'il se laissa entraîner de temps à autre par sa foi catholique à des mesures de rigueur contre les réformés, il finit cependant par s'adoucir sous l'influence du chancelier de l'Hôpital et du roi Henri IV. Ce qui lui manqua toujours, et il n'en pouvait être autrement, ce fut un véritable esprit politique pour les affaires extérieures. Il ne connaissait pas les desseins du prince à l'égard des puissances étrangères ; il ne s'expliquait pas certaines mesures dont le but caché était d'assurer la grandeur de la France par l'extension de son territoire. Dans les mesures fiscales qui lui étaient proposées, il ne voyait que des atteintes à la justice ou des vexations pour le peuple. Il savait aussi qu'en refusant les impôts il consolidait et augmentait sa popularité. De là sa résistance obstinée contre laquelle s'irritait souvent et à juste titre la volonté royale.

Pendant tout ce XVIe siècle, les attributions du parlement de Paris n'avaient jamais cessé de grandir, bien qu'il ne formât plus la seule juridiction en dernier ressort de droit commun de la France et que les présidiaux lui eussent enlevé les affaires peu importantes. Tous les grands procès du royaume continuaient à lui être déférés ; il faisait les règlements administratifs nécessaires au commerce et à l'industrie ; il avait un

pouvoir de police mal défini et par cela même sans limites; censure et surveillance des théâtres, réglementation de la mendicité, surveillance des établissements de bienfaisance et des prisons. Il prenait une part active à l'administration de la ville de Paris. Tous les actes les plus importants, même les traités politiques, étaient soumis à son enregistrement. Son rôle politique avait été singulièrement enrayé par le roi Henri IV qui entendait être un maître absolu, mais cependant le roi ne dédaignait pas de consulter ses magistrats à l'occasion et de leur confier les missions les plus délicates.

Le président La Roche-Flavin nous fait connaître en termes précis quelles étaient à la fin du règne de Henri IV, les prétentions du Parlement ou plus exactement des parlements. Ils revendiquaient le droit de vérifier les ordonnances et La Roche-Flavin faisait remarquer que les sujets s'y soumettaient plus facilement lorsque le Parlement les vérifiait sans opposition. Les hommes de loi protestaient contre la clause du très exprès commandement du roi et prétendaient que la monarchie française était encore moins despotique. D'ailleurs cette clause n'empêchait pas le Parlement de protester, après comme avant l'enregistrement. La Roche-Flavin affirme qu'il a vu refuser l'enregistrement de plus de cent édits depuis l'année 1561. Mais parfois aussi l'édit est si sage que le Parlement remercie le roi de l'avoir rendu. D'autres fois l'édit ne demande que quelques modifications et le Parlement peut les introduire, car le droit d'enregistrer implique celui de modifier. D'autres fois enfin, le Parlement doit, sans hésiter, refuser de faire l'enregistrement, surtout si l'ordonnance est contraire à la justice ou si elle établit de nouveaux impôts. La Roche-Flavin n'hésite pas à proclamer qu'un magistrat doit parfois quitter son office plutôt que d'accepter d'enregistrer un mauvais édit. Mais si le refus d'enregistrement est parfois nécessaire, il faut aussi, d'autres fois, savoir tenir compte des circonstances. D'ailleurs le Parlement ne saurait se mêler ni de paix ni de guerre et s'il s'est parfois occupé des affaires de l'État, d'armer des villes, de lever des troupes, c'est seulement dans les temps d'anarchie et en réalité parce que le gouvernement ordinaire avait cessé de fonctionner.

Le roi était loin d'admettre ces prétentions. Henri IV répé-

tait après ses prédécesseurs que le Parlement est uniquement une Cour de justice à laquelle le roi a délégué le pouvoir de juger les procès; elle doit s'abstenir des affaires intérieures ou extérieures de l'État. Comme ses prédécesseurs, il n'en consultait pas moins le Parlement sur ces mêmes affaires toutes les fois qu'il avait besoin d'un appui. Cela était à la fois contradictoire, dangereux et injuste; contradictoire, car si le Parlement devait se borner à rendre des arrêts, il ne fallait pas le consulter sur les affaires de l'État; dangereux, car on autorisait ainsi le Parlement à dire et même à croire qu'il participait au pouvoir politique; injuste, car si le Parlement eut le tort fréquent de refuser des subsides, de retarder ainsi l'expulsion des Espagnols, de ne pas s'associer aux grands desseins du roi, il eut aussi le mérite, on peut même dire la gloire d'avoir affermi le trône. De son côté le roi avait, comme on l'a justement dit, défait les partis et refait la France, modérant le zèle de ses vieux amis, s'efforçant de satisfaire les nouveaux, pardonnant à tous, calmant les passions de tous. Pour y parvenir, il avait inauguré le régime de la monarchie absolue. On le lui a parfois reproché, mais bien à tort : il n'aurait pas pu mettre l'ordre dans le royaume, assouplir les haines civiles ou religieuses et même les dominer s'il avait consenti à partager le pouvoir avec les États Généraux et avec le Parlement. Sully, son confident politique, lui avait persuadé que ces assemblées de la nation n'avaient jamais donné aucun résultat. Le roi discutait volontiers avec son Parlement, mais il entendait bien aussi avoir le dernier mot. Les affaires du palais paraissent même l'avoir particulièrement intéressé et il manifestait l'intention de consacrer une partie du temps de sa vieillesse à se rendre, à l'exemple du roi Louis XII, deux ou trois fois par semaine, au Parlement pour travailler à l'abréviation des procès[1]. Cependant le bon roi comprenait mieux la politique que la justice. Il entendait que sa magistrature fût intègre et à l'abri de tout soupçon, et cependant il lui arriva maintes fois d'intervenir en faveur de ses protégés pour détourner l'application de la loi. A vrai dire il avait l'esprit de justice dans les affaires politiques et l'esprit politique dans les affaires de

1. POIRSON, *Histoire de Henri IV*, t. II, p. 70.

justice. Comme il comprenait admirablement l'art de gouverner et de diriger les affaires de l'État, il s'irritait contre toute résistance de nature à entraver leur marche régulière. De même dans les affaires du palais il avait surtout en vue, soit l'intérêt de ses amis, soit celui de la chose publique, et dans l'un et l'autre cas il admettait et conseillait même des déviations à la stricte application de la loi.

En tant que représentant du roi pour l'administration de la justice, le Parlement résista presque toujours et sagement aux sollicitations royales, fidèle à la vieille maxime romaine : *suum cuique tribuere*. Pour les affaires politiques, financières et législatives, il plia devant la force, mais il n'abdiqua pas; il ne renonça à aucune de ses prétentions, à aucun de ses droits tels que les avait résumés La Roche-Flavin. Il attendait l'occasion favorable pour les faire valoir. Trois fois il profita des régences pour se transformer en un véritable corps politique et engager une véritable lutte contre l'autorité royale. Trois fois il fut vaincu et succomba dans ses prétentions.

E. GLASSON,
de l'Académie des Sciences morales
et politiques.

UN TROTTIN DE L'AN VII

HISTOIRE DE L'ARMÉE D'ÉGYPTE

(1798)

II

Kléber, qui commandait à Alexandrie lors du départ de Bonaparte, avait reçu de lui des lettres qui lui abandonnaient l'armée d'Égypte.

Le 14 fructidor, il était au Caire et prenait possession du quartier général. Le lendemain, sur la place de l'Ezbekieh, il passait la revue des troupes. Le 16, il reçut les officiers généraux de l'armée, les états-majors et les chefs de service; puis, le Divan du Caire, les ulémas, les cheiks musulmans et les notables de la colonie étrangère.

Le 17, il alla à la citadelle. Il inspecta ensuite les forts détachés, puis les hôpitaux, les magasins, les cantonnements des troupes et les principaux quartiers de la ville. Partout, il se faisait précéder d'un grand apparat.

Avec un sens profond de l'autorité dans un pays où tout repose sur la force et le prestige dont elle s'entoure, il voulait qu'on lui rendît les honneurs que les indigènes avaient l'habitude d'accorder aux anciens beys des Mameloukset aux pachas turcs. Deux rangs de saïs ou coureurs, en veste blanche, avec le bâton traditionnel, ouvraient la foule devant lui, et criaient en langue arabe : « Voici le général en chef! Musul-

1. Voir la *Revue* du 1er octobre 1899.

mans, prosternez-vous! » On s'écartait pour lui faire place. Ceux qui cheminaient sur des baudets mettaient pied à terre, et tous, avec leur main qui montait de leur poitrine à leur front, s'inclinaient dans un salut d'humilité et de respect.

Les Turcs et les indigènes lui furent conquis tout de suite parce qu'il était bel homme, et qu'ils avaient trouvé Bonaparte trop petit.

Quand il eut reconnu tous les services et satisfait aux premières exigences du commandement, avec un souci du détail qui lui gagna l'armée, comme sa prestance avait gagné les indigènes, il put, dans le palais d'Elfy-Bey, recevoir ses généraux et leur offrir le café. Puis, renversé sur un divan, les jambes en l'air, après avoir regardé le plafond, les tentures, les meubles du salon et admiré le luxe inattendu qu'il y savourait, il dit, dans le silence recueilli et approbateur de l'état-major :

— Tout cela, c'est très joli, mais ça manque de femmes.

La figure de Kléber est une de celles qui sont restées le plus vivantes dans les souvenirs militaires de notre pays.

Tout le monde revoit ce fils de l'Alsace, aux longs cheveux flottant sur de larges épaules, au cou puissant débordant de l'uniforme entr'ouvert, à l'œil clair et vif, à la parole impétueuse, au rire sonore et formidable.

« Kléber, écrit Napoléon, dans le livre immortel qu'il a consacré à la campagne d'Égypte, Kléber était le plus bel homme de l'armée. »

Son caractère était à la fois violent et réfléchi, également prompt à s'enflammer comme à se laisser abattre. Avec cela, de l'instruction, une grande facilité de travail et une remarquable diversité d'aptitudes.

D'abord architecte dans l'atelier de Chalgrin, puis élève de l'École militaire de Munich; officier en Bavière, et volontaire sur le Rhin, en 1792; promené de Mayence en Vendée, ramené de Vendée en Allemagne, et jeté dans l'expédition d'Égypte; il avait, sur les grandes routes, ramassé de l'expérience et aussi de mauvaises habitudes. Il joignait à ses qualités militaires beaucoup de laisser aller et d'indiscipline; de même que son langage alliait trop souvent l'éloquence au cynisme et la crudité à l'énergie. Ses mots étaient populaires dans l'armée, et ses mœurs étaient débraillées comme ses mots.

On sait par où prendre de pareils hommes, et Kléber, plus que Bonaparte, avait ses flatteurs.

Un des moyens les plus faciles de le gagner était de dénigrer Bonaparte.

D'abord, à cause de la rivalité qui séparait l'armée du Rhin de l'armée d'Italie. Puis à cause de la récente campagne de Syrie. Bien qu'il eût été fort à propos secouru par Bonaparte lorsqu'il se débattait au pied du mont Thabor, avec 2000 hommes contre 15 000 Turcs, Kléber jugeait très sévèrement la campagne qu'il trouvait sans objet, et dont la retraite lui avait paru fort mal conduite. Tout en rendant justice à l'activité de Bonaparte, il condamnait cette impatience qui tenait si peu de compte des fatigues et de la vie du soldat. « Ce n'est rien que d'aller, disait-il, il faut pouvoir revenir; ce n'est rien que de prendre, il faut savoir garder. »

Enfin, il en voulait à Bonaparte de lui avoir imposé le commandement sans le voir, sans le consulter, sans le moindre souci des difficultés où se trouvait acculée l'armée, affaiblie, découragée, et presque condamnée d'avance à l'évacuation ou à l'écrasement.

L'avenir se présentait sous de sombres couleurs. Et encore, comme le faisait observer Kléber, « ça manquait de femmes ».

Dans le silence qui suivit la réflexion du général, une voix s'éleva :

— Mais, général, il y a la femme de Bonaparte.

— Laquelle?

— La petite Fourès.

— Elle n'est pas partie avec lui?

— Non. Il lui a fait croire qu'il l'emmènerait; mais au dernier moment, bonsoir. Elle en a été malade de désespoir. Je tiens le fait de Verdier dont la femme a soigné cette nouvelle Ariadne.

> Ariadne, ma sœur, de quel amour blessée,
> Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

— Mais celle-ci n'en mourra pas, heureusement.

Tout le monde applaudit. Quand le silence fut rétabli :

— Je le reconnais bien là, dit Kléber. Il l'a trompée, comme il nous trompera tous. Ce petit Corse ira loin. Est-elle jolie?

— Comment! vous ne la connaissez pas?

— Eh! comment voulez-vous que je la connaisse? Je ne suis venu qu'une fois ici, l'an dernier, pour la fête du gouvernement, et Bonaparte m'a fait une algarade si ridicule que je me suis bien gardé d'y revenir, lui présent.

Ce qui ne l'a pas empêché de m'envoyer, quelque temps après, un petit billet dans ce genre : « Mon cher Kléber, je vous envoie mes amitiés par le capitaine de hussards porteur du présent que je vous invite à retenir auprès de vous par une mission de confiance. » Il avait besoin de moi, j'étais son *cher Kléber*. Et pour quelle besogne? J'étais chargé d'occuper le mari pendant que Bonaparte lui prenait sa femme. C'était du propre! Je ne l'ai su que plus tard. J'étais furieux.

Mais, j'y songe; puisque la veuve Bonaparte est ici, je la consolerai. Pourquoi pas? Du moment que je prends la succession avec toutes ses charges, il est bien juste que j'en recueille aussi les petits bénéfices. En attendant, messieurs, je vous rends votre liberté....

On sortit et Kléber s'endormit sur les coussins de Bonaparte, tout égayé de l'idée qu'il allait également lui prendre sa maîtresse.

Car il réussit comme il l'avait dit. Ce diable d'homme était un charmeur quand il le voulait, de l'esprit le plus fin et le plus insinuant. Il avait connu bien des femmes et n'avait guère rencontré de cruelles. Comment l'autre lui aurait-elle échappé?

Palmyre, d'ailleurs, s'était résignée à une seconde chute. Elle en avait calculé tous les avantages.

Certes, ce n'était pas sans répugnance qu'elle passait de l'un à l'autre, comme un accessoire que les généraux semblaient se transmettre avec le commandement, et elle était bien décidée à clore la série avec Kléber. Mais cette combinaison la protégeait contre les retours d'opinion auxquels l'exposait son isolement. Bien qu'elle se fût montrée bonne camarade dans la prospérité, il faut s'attendre à tout des hommes dans l'infortune. Avec sa sécurité, sa vanité y trouvait également son compte. En dépit des railleries, il était piquant de retrouver presque aussitôt ce qu'on avait perdu. Enfin, et cette raison était la plus forte, elle comptait user de son influence sur Kléber pour le déterminer à laisser l'Égypte et à

revenir en France. Là, elle retrouverait Bonaparte, et on s'expliquerait.

Le niveau de la moralité dans l'armée d'Égypte était tombé très bas. Trop d'officiers, et du plus haut rang, y avaient été réduits aux vivandières, aux Turques, aux indigènes, aux femmes de toute couleur et de toute provenance, pour qu'on s'étonnât de la faveur que la maîtresse de Bonaparte retrouvait auprès de son successeur. C'étaient là des détails domestiques auxquels on n'accordait pas d'attention.

D'ailleurs cette liaison fut beaucoup plus discrète que la première. Kléber, tout relâché qu'il fût dans ses mœurs, n'aimait ni le tapage ni l'éclat. Il n'était plus d'âge, et il n'avait jamais été d'humeur à exhiber ses conquêtes. Palmyre dut renoncer aux honneurs dont l'avait éblouie Bonaparte, pour a vie tranquille d'une petite bourgeoise. Plus de revues, ni de réceptions. « Elle allait au Divan, disait Kléber, mais elle n'a droit qu'à un canapé. »

Elle s'était remise à la lecture, et s'adonnait en outre au dessin dont les éléments lui avaient été enseignés par Denon. Elle voyait toujours l'excellente générale Verdier dont les soins maternels l'avaient remise sur pied, après la crise où l'avait jetée son abandon. Mais elle aurait séché de regret et d'ennui, si les événements n'avaient pas conspiré en faveur de ses pensées les plus secrètes.

Kléber n'avait pas pardonné à Bonaparte de lui avoir imposé le commandement de l'armée de cette façon illégale. Le départ du général en chef, Kléber disait la désertion, aurait dû laisser l'armée d'Orient au plus ancien divisionnaire, et ce divisionnaire était Menou, *Abdallah-Menou,* comme l'appelaient les soldats, parce qu'il avait épousé une Cophte et affectait de donner dans l'Islam.

Le ressentiment de Kléber était d'autant plus fondé qu'il portait un vif intérêt à l'armée, qu'il lui avait promis toute sa sollicitude et que l'état de l'armée devenait inquiétant.

Le découragement y portait atteinte à la discipline. Les suicides s'y multipliaient; la maladie y éclaircissait les rangs, et encombrait les hôpitaux, où manquaient les remèdes. L'effectif état réduit à 22 000 hommes dont près d'un tiers hors d'était de marcher.

Kléber avait exposé la situation au Directoire dans des lettres attristées qui n'arrivèrent pas, ayant été prises en route par les Anglais, maîtres de la mer. Il se voyait privé à la fois d'instructions et de renforts, et le temps qui s'écoulait ne faisait que redoubler son irritation.

Palmyre exploitait avec habileté ces dispositions d'une âme puissante, mais inégale et vacillante. Elle finissait par l'amener au terme qu'elle avait fixé. Elle laissait gronder l'orage, puis elle examinait tranquillement l'idée de l'évacuation. Certes, la nécessité était pénible, mais n'était-elle pas inéluctable? Le tout était de la recouvrir de grands mots.

En outre, s'agissait-il seulement de l'armée? Son propre intérêt n'était-il pas en jeu? Si l'armée coulait entre ses mains, ne l'en rendrait-on pas responsable? N'était-ce pas la meilleure façon de ternir sa réputation, et d'écarter des talents utiles à la République? Car enfin, des généraux, n'était-il pas le plus populaire? Dans l'abandon où on le laissait ne pouvait-on pas soupçonner encore la jalousie de Bonaparte?

Devant cette insinuation, redoublement de la tempête chez Kléber : cris, fureur, invectives, du répertoire le plus riche et le plus imagé. Elle le grondait doucement, inondée d'une joie intérieure et l'apaisait avec quelques caresses. Mais la brèche était ouverte, et elle l'élargissait toujours.

L'armée, d'ailleurs, avait salué l'avènement de Kléber avec joie. Non seulement parce qu'elle connaissait ses talents; mais encore parce qu'elle attendait de lui l'évacuation à laquelle elle savait que Bonaparte se serait toujours opposé. Elle n'avait plus qu'un désir, c'était de s'en aller. Et les clameurs que Kléber entendait s'élever autour de lui s'ajoutaient à la petite voix intime et douce dont il avait à subir l'obsession quand il rentrait chez lui.

A la fin de l'année, il n'y tint plus.

Il chargea le général Desaix et l'administrateur de l'armée Poussielgue d'aller négocier, avec les Anglais et les Turcs, l'évacuation de l'Égypte. Tous les deux s'embarquèrent le 22 décembre, à Damiette, sur le vaisseau anglais *le Tigre*, monté par le commodore Sydney Smith dont l'escadre surveillait la côte de Syrie. De Damiette, ils furent conduits à

Jaffa où se trouvait le grand vizir. De cette entrevue sortit d'abord un armistice, publié le 5 janvier 1800. Puis, Desaix et Poussielgue débattirent avec Sydney Smith et les délégués du grand vizir les clauses d'une convention qui fut signée à El-Arysch, le 4 pluviôse an VIII (24 janvier 1800).

Elle stipulait que l'armée serait ramenée en France, aux frais communs de l'Angleterre et de la Turquie, et dans le plus bref délai.

En attendant, nous devions remettre entre les mains des Turcs les places que nous occupions sur la rive droite du Nil.

La convention, ratifiée le 8 février par Kléber, fut lue dès le lendemain à la parade. Elle fut accueillie avec une joie unanime, et plusieurs généraux obtinrent de partir immédiatement, Desaix, Dugua, Davout, ainsi que plusieurs membres de l'Institut. En même temps, le mouvement d'évacuation commença. Le 8 mars, il s'arrêta brusquement.

Les Anglais refusaient de reconnaître la convention d'El-Arysch. L'amiral Keith, appelé au commandement des forces anglaises dans la Méditerranée, déclarait que Sydney Smith avait outrepassé ses pouvoirs, et, dans une lettre insolente, annonçait que l'armée d'Égypte devait être regardée comme *prisonnière de guerre*.

Il écrivait à Kléber :

« A bord du vaisseau de S. M. Britannique, *la Reine-Charlotte*, le 8 janvier 1800.

« Monsieur,

« Je vous préviens que j'ai reçu des ordres positifs de S. M. de ne consentir à aucune capitulation avec l'armée française que vous commandez en Égypte et en Syrie, à *moins qu'elle ne mette bas les armes et ne se rende comme prisonnière de guerre* et n'abandonne tous les vaisseaux et munitions des port et ville d'Alexandrie aux puissances alliées; et qu'en cas de capitulation, je ne dois permettre à aucunes troupes de retourner en France avant qu'elles n'aient été échangées.

« Je crois également nécessaire de vous informer que tous les vaisseaux ayant des troupes françaises à bord et faisant voile de ce pays munis de passeports signés par d'autres que ceux qui ont le droit d'en accorder seront forcés par les officiers des vaisseaux que je commande de rentrer à Alexandrie; enfin

que les bâtiments qui seront rencontrés retournant en Europe avec des passeports accordés en conséquence d'une capitulation particulière avec une des puissances alliées, *seront retenus comme prises, et tous les individus à bord considérés comme prisonniers de guerre.*

« KEITH. »[1]

Nous étions victimes de cette mauvaise foi. Car nous avions déjà livré aux Turcs Salaïeh, Belbeis, Damiette. Ils marchaient sur le Caire dont nous avions désarmé les forts, et que nous allions leur ouvrir. L'armée était en émoi. Sa destinée ne dépendait que de quelques heures. Elle ne voyait d'autre alternative que le déshonneur ou l'écrasement. La journée du 8 mars venait de finir dans cette fermentation.

Incapable de sommeil, tremblante, agitée elle-même par ces événements qui la jetaient dans l'inconnu, Palmyre vit de la lumière dans la pièce où travaillait Kléber.

C'était une salle du rez-de-chaussée dont les fenêtres donnaient sur le jardin.

Elle écouta s'il était seul. Elle entra. Il se promenait à grands pas, s'arrêtant parfois devant une fenêtre entr'ouverte. Ses vêtement étaient en désordre. Il avait le geste brusque, l'œil hagard. Elle eut peur et voulut s'esquiver. Trop tard!

— Ici, *Dalila*! cria-t-il.

Elle tressaillit sous cette apostrophe, et elle obéit, craintive, la tête basse.

— Tu arrives bien! Tu viens voir le résultat de tes machinations? Le voilà. Il est complet. Kléber désarmé, vaincu, deshonoré! Kléber qui n'aurait plus qu'à se faire sauter la tête, s'il n'avait derrière lui 15 000 hommes dont il est responsable; et si le suicide, dans une pareille extrémité, n'était pas une dernière lâcheté, couronnant toutes les autres.

Approche, voyons. Lis cette lettre : la lettre de l'Anglais. C'est mon châtiment; c'est ton œuvre!

Elle restait immobile et muette de terreur devant la tempête qui montait. Il continuait, d'une voix qui éclatait dans le silence de la nuit :

1. Toutes les histoires parlent de cette lettre, mais le texte en est peu connu. Voilà pourquoi je me suis permis de la citer.

— Et je ne voyais rien! Et sous ton obsession de tous les jours, je descendais la pente, jusqu'au fond, que je touche, et qui est l'infamie.

Il se tut quelques instants, et son esprit se reporta comme invinciblement vers *l'autre*.

— Ah! Bonaparte était plus fort, et je ne suis qu'un enfant auprès de lui! Il a su se délivrer de toi; tu l'aurais amoindri et annulé. Maintenant, il est libre et tout-puissant. Il a délivré la France des avocats et des bavards. Il va donner carrière à ses facultés; il fera de grandes choses. Nous les aurions faites ensemble, car il m'estimait. Désormais qui voudra de Kléber? Mayence, la Vendée, le passage du Rhin, le mont Thabor; tout cela perdu, fini, oublié!

Il s'écroula sur un divan, la tête dans les mains, comme accablé.

Elle saisit le moment pour approcher, et tomba à genoux devant lui, sans rien dire.

— Va-t'en! lui cria-t-il.

— Non, dit-elle; car je ne mérite pas l'accusation que vous me jetez à la face. Je veux m'en justifier. Jean, ajouta-t-elle d'une voix suppliante, cher grand ami, vous savez bien que je vous aime.

— Ah, la gueuse! grogna-t-il. Il s'agit bien d'amour, à cette heure.

Elle tenta un nouvel effort.

— Va-t'en! lui cria-t-il encore. Veux-tu t'en aller, ou je t'assomme.

Et il étendit sur elle sa main puissante. Dans le mouvement instinctif qu'elle fit pour lui échapper, son corsage s'ouvrit. Il en sortit un médaillon, suspendu à une chaînette d'or.

Il arracha le médaillon, d'un coup sec, et courut le regarder à la lumière.

— Toujours ce Bonaparte! cria-t-il dans un rugissement.

Puis, jetant le médaillon sur le tapis, sous son talon, il l'écrasa. Et avant qu'elle eût pu placer un mot, comme elle s'était redressée, indignée et frémissante, il la saisit entre ses bras, la porta vers la fenêtre et la lança dans le jardin, comme un paquet.

— Ouf! dit-il. Cela soulage.

Il fit quelques pas dans le salon, revint à la fenêtre et se pencha sur le jardin. Une forme vague s'enfuyait parmi les massifs.

Il referma la fenêtre en souriant. La détente commençait. Il s'assit devant sa table, et tout à coup sa figure devint grave. Ses yeux fixes semblaient contempler quelque vision étrange et lointaine, et sa voix murmura, comme dans une prière :

— O Marceau! cher compagnon de mes jours d'épreuves; âme fraternelle qui me fus trop tôt ravie; âme jeune et pure qui ne connus que les pensées nobles et généreuses; inspire-moi, Marceau! dans cette heure sombre. Fais que je reste digne de ton amitié, afin que mon nom soit gravé auprès du tien dans le temple sacré de l'Histoire!

Et Kléber s'assoupit, tandis que dans sa poitrine s'apaisaient les derniers grondements de l'orage....

Il fut réveillé par le soleil qui glissait à travers la fenêtre. Il quitta son siège, et marcha quelques instants, la tête haute. Ses yeux avaient repris tout leur éclat. Il s'approcha de la porte et appela.

— Qu'on fasse venir le général Damas. Urgent.

Le général Damas était le chef de l'état-major général. Il ne tarda pas à arriver.

— Eh bien, Damas, quelles nouvelles?

— Mauvaises, général. Les Turcs continuent d'avancer. L'armée s'inquiète et vous réclame.

— J'ai dormi, dit Kléber. Mais l'armée va savoir ce que c'est que le réveil de Kléber. Asseyez-vous là, Damas, et écrivez.

Et, le même jour, la lettre de l'amiral Keith était portée à l'ordre de l'armée, avec ces simples mots : « Soldats, on ne répond à de pareilles insolences que par des victoires. Préparez-vous à combattre. » Des courriers étaient lancés dans toutes les directions. Les troupes, en marche sur Alexandrie, étaient ramenées sur le Caire avec le matériel, l'artillerie et les bagages. La citadelle était réoccupée et mise en état de défense. Les vivres, les ambulances étaient préparés pour une reprise des hostilités. Et comme l'armée turque avançait toujours, Kléber marcha contre elle.

Il la rencontra à Matarieh le 10 mars 1800. Il n'avait que

10 000 hommes contre 90 000. Mais ces 10 000 hommes étaient pleins d'ardeur et d'enthousiasme. Ils avaient à leur tête leur chef aimé, plus que jamais magnifique et rayonnant sous son grand chapeau aux plumes tricolores. « Rien n'était beau comme Kléber un jour de bataille, a dit Napoléon. *C'était le dieu Mars en uniforme.* »

Il passa au galop sur le front des troupes. « Mes amis, dit-il aux soldats, vous ne possédez plus en Égypte que le terrain qui est sous vos pieds. Si vous reculez d'une semelle vous êtes perdus. » On ne lui répondit que par des cris et des acclamations, les chapeaux au bout des baïonnettes! « A l'ennemi! A l'ennemi! Vive Kléber! »

Il forma son infanterie en carrés contre lesquels vint se briser l'attaque de l'ennemi. Abordés à leur tour, enfoncés et dispersés, les Turcs s'enfuirent sur la route de Belbeis.

Mais pendant la bataille, le Caire s'était soulevé. Plus de 20 000 rebelles, Turcs, Arabes, fellahs s'étaient jetés dans le faubourg de Boulaq que Kléber fit emporter par les troupes de Belliard et de Verdier.

Puis la ville fut investie.

L'insurrection était formidable. Celle que Bonaparte avait eu à comprimer n'était rien auprès de la seconde. Il fallut reprendre la ville, quartier par quartier, et la bombarder. Après plusieurs semaines de résistance, elle capitula.

Bientôt le Delta fut réoccupé. La Haute Égypte fut délivrée par Mourad-Bey, devenu notre allié; et le pays tout entier fut soumis.

En même temps, les contributions de guerre prélevées sur les rebelles rendaient à l'armée un bien-être qu'elle ne connaissait plus. Elle était bien nourrie et surtout bien habillée. Bonaparte l'avait laissée en toile de toutes couleurs. Elle portait maintenant de beau drap bleu. Avec la prospérité revenait la bonne humeur. Le jardin Tivoli n'était plus l'unique distraction. Il s'était ouvert au Caire un théâtre où l'on jouait la comédie et le vaudeville.

C'était comme une nouvelle conquête du pays par un général aussi habile que Bonaparte, et plus que lui administrateur prévoyant. Kléber disait: « Qu'irions-nous faire ailleurs? Restons ici et plantons-y notre tente. »

Palmyre était tombée dans le jardin sur un massif d'hortensias qui avait amorti sa chute. Elle se releva sans aucun mal, étourdie seulement de tout ce qui venait de se passer, et courut chez elle où elle s'enferma. Elle y fut partagée toute la journée du lendemain entre la honte et le ressentiment, tour à tour secouée par la colère et abattue par la fatigue, jusqu'au moment où elle s'endormit d'un irrésistible et profond sommeil.

Elle en fut tirée par le canon. Il grondait dans le lointain, du côté d'Héliopolis; tantôt lent et régulier, tantôt furieux et inégal, suivant les mouvements de la bataille.

Elle se précipita chez la générale Verdier. Personne. La maison était fermée. Un détachement descendu de la citadelle avait passé la veille pour prendre les femmes de l'armée et les conduire au Mokattam, sous la protection de nos batteries. Mais elle? L'avait-on oubliée? N'avait-elle rien entendu? Elle fut saisie d'épouvante.

Un silence de mort planait sur la ville, rompu seulement par le bruit du canon qui semblait se rapprocher du Caire. Les rues étaient désertes. On ne voyait que quelques indigènes aux figures menaçantes se hâter vers les ruelles qui conduisent à Boulaq. Elle se rappela la première révolte du Caire. Il en couvait une seconde, là, sous ses yeux, dans laquelle elle pouvait disparaître seule, sans secours, et sans laisser plus de trace que n'en laisse le noyé, englouti par l'Océan.

Où aller? à qui recourir? Trois ou quatre projets traversèrent sa cervelle sans s'y arrêter. Elle sentit que les jambes lui manquaient et qu'elle allait tomber dans la rue, exposée aux pires aventures.

Tout à coup, auprès de l'Ezbekieh, elle vit passer une bande d'une vingtaine d'hommes, les uns à cheval, les autres à pied, quelques-uns richement habillés, les autres en guenilles; tous armés du long *machallah* (fusil), de yatagans, de poignards, de bâtons même, et groupés derrière un vieillard de haute mine qui semblait leur chef.

— Sadât! cria-t-elle, sans réfléchir; Sadât!

Abdallah ben Mohammed El Sadât se retourna.

C'était un des notables du Caire, un des membres de la

confrérie de Gama-El Azhar; renommé pour sa piété et pour ses aumônes; un de ces hommes qui marchent dans le sentier du Prophète et devant lequel s'inclinaient tous les musulmans. Il avait été reçu par Bonaparte dont il avait apprécié les qualités; il l'avait reçu lui-même dans sa maison de Choubrah. Il reconnaissait bien la chrétienne qui l'implorait pour l'avoir vue auprès du sultan Kebir dans les salons de l'Ezbekieh. Elle lui avait servi le café; elle avait apporté le chibouque qu'il avait fumé sur des coussins auprès d'elle. Il se rappelait ses yeux bleus, sa bouche rieuse et l'ondulation de son corps souple dans la robe étroite dont s'habillent les infidèles.

Et le sultan Kebir était reparti pour le pays des Francs, et sa favorite se trouvait là maintenant, abandonnée, seule dans la rue, comme une proie facile pour la révolte qui commençait.

El Sadât leva les yeux au ciel et loua Dieu. « Allah! ta justice n'est jamais en défaut. Tel est le châtiment des femmes impures qui vont le visage découvert et partagent la couche de nos ennemis. » Mais il avait été l'hôte de cette femme; elle réclamait son appui. Allah lui commandait de l'épargner.

Il arrêta la marche de ses hommes et leur dit quelques mots. Puis il se détacha du groupe avec un des cavaliers et s'avança vers Palmyre qui se demandait, en tremblant, si elle voyait venir la mort ou le salut. Il lui témoigna par ses gestes qu'il la reconnaissait, et lui fit comprendre qu'il allait la confier à un de ses hommes pour la protéger. Elle lui prit alors sa main qu'elle baisa. Le vieillard sourit et tourna bride. Puis l'homme la saisit, la coucha sur sa selle et l'emporta au galop dans la direction de Choubrah.

Après une demi-heure de cette chevauchée, il s'arrêta devant la porte d'une maison que Palmyre avait aperçue plusieurs fois dans ses promenades. Il frappa. Des esclaves noirs accoururent. En quelques mots, il expliqua la volonté du maître et repartit comme il était venu.

A travers la cour entourée d'arcades, par de larges escaliers en bois aux rampes sculptées, Palmyre fut conduite dans une chambre garnie de tapis, de coussins et de sofas, et dont les fenêtres s'ouvraient sur un vaste jardin, où se balançaient des bouquets de palmiers au milieu des roses et des fleurs. Elle

n'eut pas le loisir d'en voir davantage. Tant d'émotions l'avaient brisée. Elle se laissa aller sur un des sofas et s'endormit.

Quand elle se réveilla, le soir tombait. Elle trouva auprès d'elle, une petite table ronde sur laquelle étaient des fruits, des confitures, de la pâtisserie et de l'eau fraîche. La surprise lui fut agréable. Elle avait faim.

Elle mangea avec avidité. Tout à coup, elle s'arrêta. Si on allait l'empoisonner? Cette idée lui fut insupportable. Elle essaya vainement de la repousser. Elle laissa les confitures et les fruits et vint s'accouder à la fenêtre. Des voix de femmes et des rires montèrent du jardin. Trois femmes y jouaient comme des enfants, se poursuivant l'une l'autre, sans avoir l'air de soupçonner la présence d'une nouvelle compagne. Leur gaîté indisposa Palmyre. Elle quitta la fenêtre et revint à ses coussins.

Elle songea. Que devenait l'armée? Et *lui*, que devenait-il? Lui qu'elle aurait voulu détester pour sa brutalité, qu'elle savait bon, pourtant, sous ses rudes manières, et dont la colère, à cette heure, lui paraissait si légitime. Était-il vainqueur? Elle n'osait l'espérer, après l'avoir vu si découragé; et cependant l'affection qu'elle lui gardait lui prêtait des facultés puissantes et un réveil terrible. S'il était vainqueur, c'en était fait de la révolte. S'il était vaincu, qu'adviendrait-il de l'armée? Mais, d'autre part, de Kléber et de l'armée, sa pensée revenait obstinément sur elle-même. Que nous fussions vainqueurs ou vaincus, qu'allait-elle faire dans cette maison? Comment en sortirait-elle? Y resterait-elle oubliée?

Sa tête se perdait à ces questions insolubles. Elle s'irrita dans une crise d'impatience et de colère; elle se jeta vingt fois sur ses coussins sans y trouver le sommeil; puis, faisant retour sur sa destinée, sur les événements bizarres qui l'avaient promenée d'un atelier de modes de Toulouse jusqu'aux Pyramides, et qui après tant d'aventures la jetaient dans une maison turque, fermée comme une prison, elle pleura.

Ses larmes la soulagèrent et elle s'endormit.

Elle fut encore réveillée par le canon. Il tonnait du côté de Boulaq. Puis il se rapprocha. Elle comprit que la citadelle se mettait de la partie. Puis il se rapprocha encore. Il éclatait au

cœur de la ville. Cette fois, c'était bien la révolte, et ce canon, c'était le nôtre; elle le reconnaissait. Mais alors si l'armée revenait sur le Caire, c'est que les Turcs étaient battus? Elle sauta de joie dans sa chambre, chanta, redevint gaie et mangea avec appétit. C'est avec un véritable plaisir que, de sa fenêtre, elle écouta le canon dont le grondement passait sur le jardin demeuré silencieux.

Les femmes ne sortaient plus. Elles avaient peur sans doute. Palmyre sourit avec fierté. Elle les vit au fond du harem, abruties, ignorantes, occupées à teindre leurs ongles et leurs sourcils, tandis qu'elle, simple modiste, avait passé des revues et tutoyé des généraux.

Mais le canon se fit encore entendre le lendemain. Il continua tous les jours pendant trois semaines. Il semblait avoir pour centre l'Ezbekieh, et Palmyre s'en étonna. Elle ne se figurait pas que les rebelles s'y étaient retranchés d'une façon formidable, qu'il fallut élever des ouvrages parallèles aux leurs et conduire un véritable siège marqué par des combats acharnés. La persistance de la lutte, après l'avoir étonnée, l'effraya. La réclusion contribuait à égarer sa cervelle légère. El-Sadât ne paraissait pas dans la maison. Évidemment, il était tout à l'insurrection dont son fanatisme l'avait fait un des chefs.

Elle descendait quelquefois dans le jardin. Mais les murailles en étaient très élevées. Elle ne voyait, au-dessus d'elle, que le ciel bleu et la tête des palmiers. D'ailleurs elle était surveillée par les esclaves noirs dont la vigilance prévenait toute évasion.

Elle essaya de lier connaissance avec les trois femmes de la maison. Celles-ci, qui ignoraient son histoire, la prenaient pour une fantaisie occidentale de leur vieux maître, et furent d'abord très farouches. Puis elles s'adoucirent. Elles étaient de cette espèce d'Orient où l'ignorance se combine si parfaitement avec l'insouciance pour faire des femmes de jolies bêtes, affectueuses et nulles. Elle conduisirent Palmyre dans leur *selamlik*, et lui offrirent des confitures. La conversation fut sommaire, et réduite à des gestes expressifs. Palmyre ne savait même pas assez d'arabe pour pénétrer dans ces âmes peu compliquées.

Après la collation, deux des femmes dansèrent, tandis que la troisième jouait de la *darbouka*. Palmyre applaudit, par politesse. Mais, de temps à autre, le bruit du canon mêlait une note inattendue à cette petite fête. Toutes les quatre laissaient ensemble tomber leurs bras, tandis que leur figure prenait cette expression qui, dans tous les pays et dans toutes les langues, signifie qu'on n'y comprend plus rien.

Palmyre prit l'habitude de voir chaque jour ses nouvelles amies. Après tout, c'était une distraction. Elle s'en donna une plus puissante. Elle trouva dans leur garde-robe des pièces d'étoffe. Elle se fit apporter du fil, des aiguilles et leur fabriqua des robes.

Ce fut une joie folle et enfantine. Au lieu d'employer leur temps à se farder, les femmes d'El-Sadât s'absorbèrent dans la contemplation de ces doigts agiles qui transformaient les étoffes suivant leur fantaisie, Palmyre fut cajolée et embrassée. Elle en ressentit une douce reconnaissance pour la patronne dont l'atelier lui avait enseigné cet art bienfaisant. Il s'y joignit du remords quand elle se rappela la façon dont elle avait accommodé son neveu. C'est ainsi que l'adversité nous rend meilleurs.

Ces dames en arrivèrent bientôt à la plus aimable intimité. Elles prenaient leur bain ensemble et sans voiles, dans un vaste bassin autour duquel étaient pratiqués des degrés et des sièges en marbre. Elles se rendaient le service de se masser elles-mêmes vigoureusement; puis elles s'enroulaient, comme des serpents, dans des couvertures où elles s'endormaient.

Le sommeil prenait une place énorme dans cette existence. Palmyre ne pouvait s'y faire. Ses nerfs, ses habitudes d'activité, son inquiétude d'esprit la préservaient contre l'engourdissement qui l'entourait. Mais elle sentait monter en elle une exaspération lente, qui s'avivait tous les jours et qui menaçait d'éclater en une révolte furieuse. Tout, plutôt que cette tombe où elle glissait lentement.

Le canon, d'ailleurs, avait cessé. Que se passait-il au Caire? allait-elle l'ignorer encore? Ses nuits étaient pleines de fièvre. Ses journées, d'une longueur odieuse. Ses compagnes lui devenaient répugnantes. A son compte, plus de six

semaines s'étaient écoulées depuis qu'elle était enfermée dans la maison de Choubrah. Il lui semblait qu'elle marchait à la folie.

Un jour qu'elle était dans sa chambre, abattue, amaigrie, et rêvant, un bruit la fit tressaillir.

La porte de la maison venait de voler en éclats. Un tapage d'armes, de crosses de fusils, de voix confuses emplissait la cour intérieure. D'un bond elle fut sur l'escalier et tendit l'oreille. Des mots montèrent jusqu'à elle qu'elle seule pouvait comprendre, et dans un langage unique au monde, celui des demi-brigades de la République française, une et indivisible.

— A bas les pattes, moricauds! Ousqu'est le vieux? montrez la cambuse, vous autres! Par où commencer, mon lieutenant?

Il lui sembla qu'elle allait défaillir. Elle s'appuya sur la rampe. — A moi, camarades! cria-t-elle. — Puis elle dégringola d'en haut plutôt qu'elle en descendit. Et en revoyant les baïonnettes étincelantes, les habits bleus et les plumets rouges, elle eut comme un éblouissement. Elle ne trouva qu'un cri : « Vive la France! » et elle tomba dans les bras des soldats stupéfaits.

Une vingtaine d'hommes, sous la conduite d'un officier, étaient venus pour arrêter El-Sadât, signalé comme un des chefs de l'insurrection. Ils ne purent dénicher *le vieux*, comme ils disaient, mais ils ramenèrent Palmyre. Voilà comment la modiste revit le Caire, après plusieurs semaines de captivité.

Elle trouva l'Ezbekieh couvert de terrassements et de débris; le palais d'Elfy-Bey éventré par les boulets et en partie saccagé; sa propre maison pillée; partout, l'image de la guerre et de la dévastation.

La générale Verdier croyait son amie perdue. On juge de sa surprise et des effusions échangées entre les deux femmes. Palmyre conta le hasard qui l'avait préservée du massacre et sa vie mystérieuse à Choubrah. La générale, qui avait été enfermée dans la citadelle et qui, du haut du Mokattam, n'avait rien perdu du spectacle, conta les événements de ces terribles semaines.

Elle dit le réveil triomphant de Kléber et les prouesses

d'Héliopolis. Elle dit comment, pendant la bataille, Nassif-Pacha, Osman-effendi, Ibrahim-Bey et ses mameluks, beaucoup de cavaliers et environ 6 000 hommes d'infanterie, avaient tourné notre gauche pour se jeter dans le Caire, où ils furent rejoints par les principaux rebelles.

Ils commencèrent par massacrer les habitants du quartier européen, dont les corps nus et mutilés restèrent dans les rues. Ils massacrèrent en outre tous ceux des indigènes et des Turcs qui nous étaient demeurés fidèles ou qui nous avaient servis; enfin la populace déchaînée se livra à tous les excès. Palmyre frissonna en écoutant ces horreurs auxquelles elle avait échappé et qu'elle n'avait pas soupçonnées.

La générale continua :

— Les Français qui n'avaient pas suivi l'armée s'étaient retirés avec nous dans la citadelle et dans les forts. Mais il en restait 200 sur l'Ezbekieh, dans le palais du quartier général. C'étaient des grenadiers et des guides à pied, des gaillards qui ont fait la guerre sur le Rhin et chez nous et qui n'ont pas froid aux yeux. Ils étaient commandés par l'adjudant-général Duranteau. Vous vous rappelez Duranteau, de l'état-major de Kléber, un petit blond, qui a l'air d'une jeune fille?

Nassif-Pacha crut qu'il ne ferait qu'une bouchée de ces 200 hommes. Il ne les connaissait pas.

Adossés au mur du palais, pour n'être pas tournés, ils firent d'abord un feu de salve bien ajusté qui jeta par terre pas mal de Turcs. Puis, au lieu d'attendre une nouvelle attaque, ils chargent à la baïonnette, dégagent la place et reviennent dans le palais où ils s'enferment comme dans une redoute. Pendant deux jours, *cara mia*, ils ont tenu l'ennemi à distance, sous leur fusillade incessante, abrités derrière les terrasses qu'ils avaient crénelées.

Kléber avait bien entendu le canon de la ville pendant la bataille, et il était fort inquiet de ce qui se passait ici. Mais il n'avait pas trop de toutes ses forces. Quand il vit les Turcs plier, il envoya le général Lagrange avec quatre bataillons; puis, quand il fut certain que la victoire lui resterait, il fit soutenir Lagrange par notre ami Friant qui bouscula les Turcs de la belle manière, en entrant dans les faubourgs.

Nous apercevions tous ces mouvements de là-haut, avec nos lorgnettes ; au milieu de quelles transes, vous le devinez. Enfin, Kléber arriva lui-même. Ah, ma chère ! que n'étiez-vous là ! On n'a jamais vu chose pareille, disaient Verdier, Friant et les camarades.

Kléber arrivait avec les drapeaux et les canons pris à l'ennemi, tandis que nos hommes, harassés de fatigue, blancs de poussière, chantaient en chœur, pour marcher.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

— Je crois, dit la générale en s'interrompant, que vous savez qui s'appelle Jean?

Palmyre sourit sans répondre, mais non sans rougir. C'était le prénom de Kléber.

— Ils ne cessaient de chanter que pour crier : « Vive Kléber ! Vive le général ! Vive la République ! »

Et Kléber, tête nue, les cheveux au vent, dépoitraillé, énorme sur son grand cheval, faisait serrer les colonnes, l'œil à tout, et saluait les soldats au passage en disant : « Merci, mes enfants, merci ! Grâce à vous, la journée a été bonne ! »

Quand on lui eut appris ce qui s'était passé en ville, il répétait : « Où est Duranteau? Qu'on m'amène Duranteau ! » Et quand Duranteau fut devant lui : « Viens ici, lui cria Kléber, viens ici, pour que je t'embrasse ! » Puis quand les deux hommes se furent donnés l'accolade. « Mon brave, lui dit Kléber, tu pourras dire un jour que Kléber n'a embrassé que deux hommes dans sa vie : Marceau et Duranteau. »

Quant à la révolte, continua la générale, vous n'imaginez pas la peine qu'elle nous a donnée. Il n'est pas étonnant que vous ayiez entendu le canon si longtemps. Les Turcs s'étaient fortifiés sur la place. Il fallut les y investir, les couper des maisons, dresser des batteries contre leurs terrassements et conduire un véritable siège. Vous savez si ces gens-là sont ignorants et paresseux. Eh bien, ils avaient trouvé le moyen au milieu de leur camp, sous le feu de notre artillerie, de fabriquer de la poudre, de forger des armes avec le fer des portes, des maisons et des mosquées. Ils allèrent jusqu'à

fondre des mortiers et des boulets. Comment? on se le demande encore.

Enfin, le manque de vivres les obligea à traiter. Kléber s'est montré assez coulant. Il a permis à l'affreux Nassif, à Osman et à d'autres beys de se retirer en Syrie. Il a seulement imposé à la ville une amende de 12 millions, et il a fait donner la bastonnade à quelques notables compromis dans la révolte. Le vieux Sadât, votre ami, aura le même sort.

— Quoi? demanda Palmyre. Sadât est donc pris?

— Oui, répondit la générale. On l'a arrêté ce matin, chez un de ses amis. Le vieux renard est trop fin pour s'être caché dans son terrier.

Après avoir emprunté une toilette à la garde-robe de Mme Verdier, Palmyre courut chez Kléber.

Celui-ci était occupé à faire réparer le quartier général. Il dessinait lui-même le plan des travaux et il en surveillait l'exécution. En attendant, il logeait à Gizeh, dans une maison de campagne de Mourad-Bey, située au bord du Nil.

Palmyre se fit annoncer et se présenta, non sans quelque embarras.

— Je suis bien aise de vous revoir, s'écria Kléber. Notre dernière séparation a été un peu brusque. Donnez-moi l'occasion de vous la faire oublier.

— La voici, répondit-elle.

Elle raconta ce qui lui était arrivé, et termina en demandant la grâce de Sadât.

Kléber, qui s'était épanoui, redevint grave.

— Impossible, ma petite amie. Les circonstances, l'intérêt de notre avenir dans ce pays, la vie de mes soldats sacrifiés pour rétablir l'ordre, tout me commande d'être sévère.

— Bonaparte, lors de la première révolte, fut indulgent.

— Il est vrai, et je l'en ai blâmé. Raison de plus pour ne pas l'imiter.

— Prenez garde, général. En faisant bâtonner Sadât, vénéré de tous les musulmans, vous risquez de soulever contre vous le fanatisme religieux et de provoquer contre vous les attentats.

— Certes, j'aime mieux mourir sur le champ de bataille que sous le poignard d'un assassin. Mais que voulez-vous?

Tout cela, comme ils disent, est entre les mains d'Allah.

Il la reconduisit, en parlant d'autre chose, malgré ses instances.

Sadât et quelques autres notables reçurent la bastonnade sur la place, un jour de marché, au milieu d'un immense concours de peuple. Cet outrage fut vivement ressenti par les musulmans, et l'événement prouva que Palmyre avait raison.

Quelques jours après, elle reçut de l'état-major général un pli volumineux. C'était l'autorisation de quitter l'Égypte, signée du général en chef; un passeport en règle; des lettres de recommandation pour les autorités militaires et maritimes; enfin un bon pour une somme importante sur l'argent personnel de Kléber, à toucher dans une banque d'Alexandrie. Le tout accompagné d'une lettre ainsi conçue :

« Ma chère amie, vous n'avez plus rien à faire ici. Regagnez la France où vous avez *un ami* qui ne peut manquer de s'intéresser à vous. Soyez heureuse, et du milieu de votre prospérité pensez quelquefois à celui que vous laissez ici. Il eut un jour la main lourde, mais la postérité dira qu'il avait le cœur bon.

« KLÉBER. »

— Hélas! dit-elle, il me condamne à partir quand je ne ne demandais qu'à rester, et il me renvoie à Bonaparte quand c'est lui que je voulais aimer.

Et elle pleura sur sa liberté reconquise et sa fortune re trouvée.

Elle faisait ses préparatifs de départ quand une catastrophe effroyable atteignit l'armée. Kléber fut assassiné par un musulman fanatique. Ce furent partout des cris d'indignation et de colère; partout des larmes, le désespoir, l'abattement. On ne voulait pas croire à ce coup inattendu. On se passait de bouche en bouche les détails de l'attentat.

C'était le 25 prairial de l'an VIII (14 juin 1800), le jour même où Desaix, de l'autre côté de la Méditerranée, tombait sur le champ de bataille de Marengo.

Après avoir passé le matin une revue de la légion cophte dans l'île de Rhodah, Kléber, en compagnie de Protain, l'architecte de l'armée, était allé déjeuner chez le général Damas.

Damas, chef de l'état-major général, occupait une maison attenante au palais d'Elfy-Bey où se poursuivaient les réparations.

Le déjeuner fut très gai, et Kléber, en particulier, y fut étincelant de verve et de joyeuse humeur. La fortune lui souriait, la colonie prospérait, l'armée s'attachait à lui chaque jour davantage, et le général était heureux du bonheur de ses soldats.

A deux heures, il quitta la table pour aller donner un coup d'œil aux travaux, emmena Protain avec lui, et promit de revenir pour le café.

Tous les deux entrèrent dans les jardins du palais, marchant à petits pas, s'arrêtant pour causer, lorsqu'un homme qui les avait suivis sans en être aperçu, se jeta brusquement sur Kléber et le frappa, dans l'aine gauche d'un long poignard. « A moi! » s'écria Kléber, et il tomba. Protain, qui n'avait qu'une canne légère, en asséna plusieurs coups sur la tête de l'assassin qui se retourna contre lui, et le frappa de six blessures. Protain tomba à son tour.

L'assassin, revenant alors vers Kléber, s'acharna sur lui, redoublant ses coups avec fureur, puis il s'enfuit.

Ce carnage s'était accompli avec une incroyable rapidité. Un soldat des guides, qui avait entendu un bruit de voix et de piétinement sur le sable, accourut le premier et aperçut les deux corps baignant dans le sang. Il donna l'alarme. On se précipita, soldats, ouvriers, officiers de l'état-major. On releva les deux victimes et on les transporta dans la maison de Damas.

A peine arrivé, Kléber expira, sans avoir repris connaissance. Protain revint à lui. Il déclara que l'assassin était un indigène couvert de haillons. On ferma alors toutes les issues, on battit le jardin, et on finit par découvrir un homme mal vêtu, blotti dans un massif. On le conduisit à Protain qui le reconnut aussitôt.

Un des aides de camp de Kléber le reconnut également pour l'avoir vu rôder autour du général. Peu après, dans un autre massif, on trouva le poignard teint de sang, et le meurtrier avoua tout.

C'était un jeune homme de 24 ans, nommé Suleyman et surnommé *El Alebi*, parce qu'il était d'Alep en Syrie. Il n'était

au Caire que depuis quelques mois. Mais fanatique ardent, assidu aux mosquées et aux prêches, il s'était cru appelé à venger l'Islam et à délivrer l'Égypte en frappant le chef de l'armée. Il déclara que le châtiment infligé au vieux cheik El-Sadât l'avait fortifié dans ce projet, qu'il avait communiqué d'ailleurs à plusieurs personnes qu'il désigna.

Dès lors, il s'était attaché à bien reconnaître Kléber et l'avait suivi à plusieurs reprises. Le jour du meurtre, il était allé à Rhodah, où il avait assisté à la revue. Il avait accompagné le général chez Damas, s'était mêlé pendant le déjeuner aux gens de service, et, en apprenant que le général allait inspecter les travaux du palais, il était sorti peu après lui pour saisir le moment favorable. On savait le reste.

Tout cela dit avec une parfaite tranquillité et la sérénité du devoir accompli.

La mort de Kléber laissait cette fois le commandement au général Menou.

Le premier acte de Menou fut de constituer un tribunal de neuf membres, sous la présidence du général Reynier, avec l'ordonnateur des guerres Sartelon, comme rapporteur. Le tribunal siégea le 16, dans la maison de Reynier, et fit comparaître devant lui, avec Suleyman, trois cheiks du Caire, accusés de non-révélation d'un complot dont ils avaient eu connaissance. L'affaire était simple, et le jugement fut rendu le jour même.

Il condamnait les trois cheikhs Mohammed El-Ghazi, Said-Ahmed El-Oualy, Said-Abdallah El-Ghazi à être décapités; Suleyman, à avoir le poing brûlé, à être ensuite empalé vif, et à être abandonné sur le pal, jusqu'à ce que son corps eût été dévoré par les oiseaux de proie.

L'exécution devait suivre les obsèques de Kléber.

Ces obsèques eurent lieu le lendemain. Le 17 juin, au matin, des salves d'artillerie tirées de la citadelle furent répétées par tous les forts, et la cérémonie fut marquée par un appareil imposant qui n'enleva rien à la sincérité des regrets.

Déposé sur un char funèbre, recouvert d'un drap noir, et entouré de trophées, tandis que le canon tonnait lentement, le corps de Kléber fut conduit depuis la place de l'Ezbekieh jusqu'à la ferme d'Ibrahim-Bey, au Vieux-Caire. Là, il fut

placé sur un socle entouré de candélabres, devant lequel les soldats de tout grade, confondus dans une commune douleur, entassèrent les couronnes de laurier et de cyprès. Et au milieu de cette armée en deuil, le citoyen Fourier, secrétaire de l'Institut, prononça l'éloge funèbre du général dont la mort, comme celle de son glorieux chef, Lazare Hoche, comme celle de son héroïque ami Marceau, pouvait être regardée comme une calamité nationale.

Ensuite, toute l'armée alla se ranger autour de la butte désignée pour l'exécution. C'était celle que dominait le *fort de l'Institut*.

Les condamnés sortirent du fort où ils avaient été enfermés pour la circonstance. Les trois notables ne faisaient que pleurer et se lamenter, maudissant le jour où ils avaient reçu les confidences de Suleyman. Celui-ci marchait avec calme en récitant des versets du Coran.

Les trois cheiks furent successivement décapités sous ses yeux. Il ne perdit rien de son assurance qui ne l'abandonna pas pendant son propre supplice. Il se laissa brûler le poignet droit sans pousser une plainte, et quand il eut été empalé, du haut du poteau auquel il était accroché et devant lequel défila toute l'armée, il ne cessa de murmurer des prières.

Il ne s'interrompit que pour demander de l'eau, qu'on lui refusa. Il vécut encore quatre heures. Comme il demandait à boire, en râlant, un soldat, écœuré par ce spectacle, lui donna de l'eau, du bout de son fusil. Il expira aussitôt. Son corps fut emporté pièce à pièce par les oiseaux de proie. Il n'en demeura que le squelette[1].

*
* *

Palmyre regagna la France.

Elle essaya vainement de revoir Bonaparte. Il lui prouva qu'il conservait d'elle un bon souvenir. Il lui envoya de l'argent. Il la maria même à un ancien émigré qu'il relégua dans un consulat éloigné. Mais il se refusa toujours à la recevoir.

Elle eut de la fortune, elle eut un salon, elle eut des amis. Elle n'eut plus d'histoire. Elle vécut très longtemps entre ses

1. Le squelette de l'assassin de Kléber est dans les galeries du Muséum, à Paris.

livres et ses tableaux. Elle vit successivement l'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet; elle vit monter sur le trône le neveu de Bonaparte, et fut près de l'en voir tomber, car elle ne mourut qu'en 1869, à quatre-vingt-douze ans. Et dans la vieille dame ridée et proprette encore, sous ses coques blanches et ses rubans fanés, elle seule pouvait reconnaître la jeune femme élégante et blonde aux yeux doux comme le myosotis, qui avait été aimée de Bonaparte et de Kléber.

Mais pour elle, au milieu de la nuit qui se faisait chaque année plus profonde, quelque chose restait toujours clair et lumineux. C'était là-bas, au delà de la mer, la longue vallée où les palmiers dressent leur tête vers le ciel bleu, tandis que le Nil précipite ses eaux bienfaisantes; et parmi les drapeaux et les panaches, dans le bruit des canons et des tambours, deux hommes qu'elle revoyait dans toute leur gloire.

Elle ne savait plus lequel des deux elle préférait, car elle était allée de l'un à l'autre avec sa tête folle, avec son cœur aimant; mais elle était fière de leur avoir appartenu.

Et c'est ainsi que la petite modiste de l'an VII demeurait comme l'image même de la France : étourdie, généreuse, faisant gaîment l'abandon d'elle-même pour de la gloire, vivace malgré les années, debout malgré les revers, et gardant au cœur l'invincible amour du drapeau, parce qu'elle trouve assez de souvenirs dans son histoire militaire pour y puiser la consolation et l'espérance.

E. GUILLON.

BALZAC AMOUREUX[1]

Les définitions de l'amour dans Balzac sont aussi nombreuses que diverses. Elles oscillent de celle-ci qui est de l'auteur de *Séraphita* : « L'amour est une admiration qui ne se lasse jamais » — à celle-là qui émane de l'auteur du *Père Goriot* : « L'amour n'est peut-être que la reconnaissance du plaisir ». Toutes deux sont fausses : c'est le sort habituel des formules trop catégoriques. Balzac puisait-il dans l'observation des hommes et de leurs agitations violentes et passagères la réalité de ses personnages livrés aux passions de la chair, de l'orgueil ou de l'argent, — ou bien l'imaginait-il par le seul effort de son génie? Plus spécialement, empruntait-il à la vie ses types si variés de femmes et de jeunes filles, ou bien les créait-il d'intuition? A-t-il rencontré, a-t-il connu Mme Marneffe et Henriette de Mortsauf, si différentes dans l'adultère, ou ces deux pures jeunes filles Eugénie Grandet et Ursule Mirouet? A-t-il reçu les confidences des deux jeunes mariées, Renée de Maucombe et Louise de Chaulieu dont il nous livre les mémoires? A-t-il surpris véritablement le secret de la duchesse de Langeais ou de la fille aux yeux d'or? En un mot, a-t-il répandu sa vie, toute chargée de passions et d'observations, dans sa littérature, ou bien n'a-t-il mis au service d'une

1. *Lettres à l'Etrangère* (1833-1842 par H. de Balzac, un vol. in-8 (Calmann-Lévy édit.). — *Un roman d'amour*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. — *Autour de Honoré de Balzac*, par le même. — *Choses vues*, par Victor Hugo. — *Balzac*, par Eugène de Mircourt (1855). — Georges Sand : *Mémoires* — etc.

imagination magnifique qu'une moisson fort restreinte de faits? Il est acquis qu'il se déplaçait, et même accomplissait de grands voyages pour visiter les lieux, telle ville, telle ruelle, telle maison qu'il avait à décrire, et avec quel relief il les décrivait! Visitait-il pareillement les âmes qu'il désirait analyser, ou se contentait-il de cette vision intérieure qui peut suffire pour faire de grands psychologues — tout homme ayant en germe dans son cœur la totalité des sentiments humains — mais qui est sans doute insuffisante au romancier dont la prétention est de peindre les relations des hommes de son temps, les conflits de leurs appétits, de leurs intérêts et de leurs passions? On a voulu qu'il soit le père du réalisme; en tout cas, il l'a été « un peu sans le savoir, et un peu sans le vouloir[1] ». Ce sens de la réalité, l'a-t-il eu dans sa propre vie?

La question n'est pas neuve. Elle était déjà débattue de son temps, et aussitôt après sa mort. On l'admirait alors surtout comme peintre de la femme, et l'on se demandait quelle extraordinaire existence il avait dû mener pour connaître le personnel redoutable de ses livres. Les hommes de loi, les usuriers et les journalistes, nul doute qu'il ne les eût fréquentés. Mais les femmes! Et c'étaient les femmes qui avaient mis le romancier à la mode. Il reçut, dit-on, dans sa vie, dix ou douze mille lettres d'admiratrices qui se reconnaissaient dans ses ouvrages. On lui prêta mille aventures romanesques. Mais, déjà George Sand rassurait l'opinion : « La vie de Balzac, écrivait-elle, était, à l'habitude, celle d'un anachorète, et bien qu'il ait écrit beaucoup de gravelures, bien qu'il ait passé pour expert en matière de galanteries, bien qu'il ait fait la *Physiologie du mariage* et les *Contes drolatiques*, il était bien moins rabelaisien que bénédictin. Ce grand anatomiste de la vie laissait voir qu'il avait tout appris, le bien et le mal, par l'observation du fait et la contemplation de l'idée, *nullement par l'expérience.* »

Nullement par l'expérience est peut-être excessif. La correspondance de Balzac avec Mme de Hanska, récemment publiée, nous permettra de voir plus clair dans l'âme du romancier.

1. Émile Faguet.

Nous le regarderons vivre et aimer pour son propre compte, après avoir tant vécu les passions de ses héros. Est-ce *aimer* qu'il faut dire? Si l'amour est la reconnaissance du plaisir, il n'eut guère l'occasion de la manifester, et si l'amour est une admiration qui ne se lasse jamais, encore conviendrait-il que cette admiration ne fût pas imaginée, eût sa raison d'être : c'est le moins qu'on puisse demander à un réaliste. Cette correspondance nous sera désormais un fil conducteur dans notre étude de Balzac; elle a manqué à Taine qui se fût réjoui de la connaître. Elle nous permet de suivre pas à pas l'écrivain dans ce qu'il appelait son bagne littéraire, et peut-être se résume-t-elle en ce mot poignant et singulier : « Je n'ai pas le temps de vivre ». Où donc aurait-il pris ce temps? Comme l'a dit Victor Hugo sur sa tombe : « Sa vie a été plus remplie d'œuvres que de jours ».

La correspondance de Balzac avec Mme de Hanska a été conservée par la volonté de celle-ci, devenue Mme de Balzac. Elle la destinait à la publicité, ou du moins elle a autorisé cette publication. Ses lettres, à elle, ont été brûlées par Balzac en 1847. Lorsque des amants livrent au public leurs secrets d'amour, le public prend le droit de les commenter et de les juger en toute franchise. Je dirai donc ce que je pense de Mme de Hanska.

I

En 1832, Balzac avait trente-trois ans (né à Tours, le 20 mai 1799). Après une série d'essais romanesques et vulgaires, il connaissait le succès avec *le Dernier Chouan* (1829), la *Physiologie du mariage* (1829), les *Scènes de la vie privée* (1830), *la Peau de chagrin* (1831). Endetté à la suite d'opérations financières malheureuses, il commençait, pour s'acquitter, ce gigantesque labeur qui dura jusqu'à sa mort, c'est-à-dire vingt ans, qui nous valut *la Comédie humaine*, mais qui, par ses excès mêmes, usa cette vie féconde.

En 1832, Mme la comtesse Éveline de Hanska avait vingt-six ou vingt-huit ans. On ne sait pas exactement sa date de naissance : 6 janvier 1804 ou 1806. D'une famille polonaise nombreuse et sans fortune, née Rzewuska, en personne pratique

elle avait fait le mariage riche. Elle avait épousé M. de Hanski, de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle. Celui-ci, peu sociable, vivait presque toute l'année dans son château de Wierzchownia en Ukraine. De cette union naquirent cinq enfants, dont un seul vécut, la petite Anna dont il est question dans les *Lettres*. Mme de Hanska était belle de cette beauté un peu massive qui est fréquente dans le Nord. Une miniature faite à Vienne en 1835 par le peintre Daffinger, l'atteste : M. de Lovenjoul, à qui les balzaciens doivent tant de gratitude pour ses travaux d'érudition, nous dit que les traits sont un peu empâtés, mais vigoureux et volontaires, que les yeux noirs sont profonds, et que le front est admirable. Elle commençait à prendre cette amplitude des formes qui est encore agréable et déjà menaçante. Dans sa solitude lointaine, en face de son vieux mari, la belle comtesse s'ennuyait. Elle lisait pour se distraire; elle était fort cultivée, tout ensemble mystique et poétique. Son esprit romanesque et son cœur religieux se livraient à de savants conflits inutiles.

Les grands écrivains ont tous reçu des lettres de femmes. Au commencement ils sont flattés, et même ils répondent. Plus tard, ils connaissent que les liaisons épistolaires offrent peu d'agrément. Guy de Maupassant, qui détestait le mystère, répondait par des familiarités grossières à cette agaçante Marie Bashkirtseff qui se dissimulait sous un pseudonyme : il se comparait à un aveugle qui donne des coups de bâton pour savoir où il marche. Le 28 février 1832, Balzac reçut une lettre qui portait le cachet d'Odessa, et qui était signée *l'Étrangère* : elle lui était adressée chez le libraire Gosselin, éditeur de *la Peau de chagrin*. On ne l'a pas retrouvée : elle conseillait probablement au romancier de peindre le rôle élevé et pur de la femme dans la vie moderne, plutôt que son rôle avilissant. Mais M. de Lovenjoul a eu la bonne fortune de mettre la main sur deux autres qui se placent tout à fait au début de la correspondance avec Balzac, peut-être immédiatement après la première. Il faut avouer qu'elles laissent peu de place à l'illusion : Mme de Hanska écrit comme le bas-bleu le plus frénétique, et introduit une candeur émolliente dans le spiritualisme le plus exaspéré. Jugez ! Après avoir félicité l'écrivain de son intuition du cœur de la femme, elle ajoute : « Vous devez aimer

et l'être; l'union des anges doit être votre partage; vos âmes doivent avoir des félicités inconnues; l'Étrangère vous aime tous deux et veut être votre amie; elle aussi sut aimer, mais c'est tout. Oh! vous me comprendrez! » Puis elle l'entretient copieusement de son génie qui est sublime et *doit devenir divin*, du *fiel empoisonné de la critique*, de son *âme lumineuse* aux *émanations célestes*, et tout en lui affirmant qu'il ne la connaîtra jamais, elle lui confie qu'elle est seule après avoir donné son âme. A qui? pas au vieux monsieur de Hanski, je suppose. En résumé, elle admire Balzac, mais ne doute point qu'il ne puisse s'élever plus haut dans le ciel de l'art, en oubliant davantage les réalités vulgaires de la terre, et surtout en écoutant les paroles ailées d'une Égérie qui ressemblerait à l'épistolière.

Cependant la première lettre était parvenue au romancier le 28 février 1832. La signature, le cachet et la distance impressionnèrent son esprit romantique. Il imagina sans doute aussitôt des amours cosmopolites et titrées. Quelque temps plus tard Mme de Hanska, naturellement, se faisait connaître : n'avait-elle pas déclaré qu'elle demeurerait inconnue? Et voilà Balzac exalté par l'idée de cette comtesse lointaine. La première partie de sa correspondance, celle qui précède l'entrevue de Neuchâtel, est impayable par endroits. Elle est digne du plus beau temps du romantisme. Elle montre clairement quel fougueux idéaliste contenait ce restaurateur du réalisme en France. Elle ne saurait étonner ceux qui découvrirent dans son génie le plus extraordinaire mélange d'imagination et d'analyse. Deux traits, trop peu connus, de son enfance, nous révélaient déjà une tournure semblable d'esprit. A dix ans, on lui avait acheté à quelque boutique foraine un violon de vingt-cinq sous; il en jouait du matin au soir, effroyablement. — Entends-tu comme c'est beau, disait-il à sa sœur Laure (plus tard Mme Surville) qui l'a raconté. — Ah! non, répondit celle-ci, tu m'écorches les oreilles. — Le petit Honoré la considéra d'un œil méprisant, et, quittant la chambre, alla continuer son horrible musique sous les arbres du jardin où on le découvrit le visage inondé de larmes. Sa musique le remplissait de délices, mais cette musique était intérieure. « Il semblait faire sa partie dans le concert des anges », dit un biographe du temps, porté au style. — A quatorze ans, il avait

déjà entassé dans sa mémoire toute une bibliothèque bigarrée; il lisait au lieu de regarder, et découvrant tout à coup les choses élémentaires, il demandait avec quoi se faisait le pain, et ne distinguait pas une vigne d'un champ de blé. Ce sont là de singuliers débuts pour un romancier réaliste.

A l'occasion de cette étrangère qui tombe dans sa vie comme un aérolithe, il se monte la tête selon la coutume romantique. Le sens critique lui a toujours fait défaut dans ses œuvres; on serait fort étonné de le découvrir dans son existence. De la comtesse de Hanska, il accepte tout, et jusqu'à *l'union des anges*. Il consent à l'admirer bouche bée; il s'extasie sur cette littérature de sacristain en délire qui lui vient du pays des neiges. Et même il parade avec fracas pour achever de la séduire. Tandis qu'il achève les *Contes drolatiques*, il lui dit qu'il représente toutes les idées nobles et religieuses. Pour lui plaire il exhibe la splendeur des amours idéales : n'a-t-il pas pour elle « la tendresse pure qui lie le fils à la mère, et le frère à la sœur, tout le respect de l'homme jeune pour la femme, et les espérances délicieuses d'une longue et fervente amitié »? Il l'aime *déjà trop sans l'avoir vue*; il préfère une de ses lettres à *la gloire de lord Byron donnée par des approbations universelles*; sa vocation sur cette terre est d'aimer, même sans espérance, pourvu qu'il soit aimé un peu cependant. Elle est une de ces figures idéales auxquelles il a laissé le droit de *venir parfois se poser nuageusement devant ses fleurs, et qui lui sourient entre deux camélias, et agitent ses bruyères roses*. Notez que toutes ces belles images, ce n'est que de la littérature. Il n'est pas épris le moins du monde. Cette femme l'intéresse par snobisme; c'est le snobisme qui lui fait écrire des phrases comme celles-ci destinées à fasciner la Polonaise : « Pendant mon absence, il m'est mort un cheval que j'aimais, et il est venu trois belles inconnues pour me voir ». (Comment sait-il qu'elles sont belles, si elles sont inconnues?) D'amour véritable, il ne saurait être question. On n'est pas amoureux quand on a sa désinvolture pour se tirer d'affaire. Est-il en retard? c'est qu'il a écrit plusieurs lettres qu'il a brûlées par crainte de déplaire. Un jour il fait répondre à sa mystérieuse correspondante par son amie Mme Zulma Carraud; il usait fréquemment de ce tour. Mme de Hanska lui

demande compte de ses deux écritures : croyez-vous qu'il cherche une explication compliquée? Il répond tranquillement qu'il a autant d'écritures que de jours dans l'année. Mais il est de bonne foi : il se figure qu'il est amoureux. Ce n'est point par roublardise, et pour une œuvre de séduction, qu'il flatte les manies de l'étrangère touchant la sublimité de l'amour. Son imagination lui crée une passion idéale. La preuve de sa sincérité, elle est dans les étranges récits qui accompagnent ses déclarations. Il avait proclamé superbement qu'il faut taire ses chagrins et ses travaux, et tout de suite il révèle à l'inconnue qu'il est criblé de dettes et de procès, et lui donne des détails sur sa formidable activité. Son naturel reprend le dessus; il oublie de poser pour l'inconnue, et il parle de ce qui le passionne. En somme il se livre, mais il se livre en beauté. Sa vie laborieuse et solitaire, ses malheurs agrandis, ses proclamations d'amour pur, devaient évidemment exalter la passion naissante de la Polonaise ennuyée.

Nous arrivons à l'entrevue de Neuchâtel, après laquelle la correspondance change de ton : Balzac tutoie l'Étrangère et l'appelle *mon amour chérie*. Mais souvenez-vous de l'*union des anges* : il n'y a pas autre chose. Rappelez-vous que ce réaliste idéalise terriblement.

C'est à la fin de septembre 1833 que Mme de Hanska vint en Suisse avec son mari, sa fille et l'institutrice de celle-ci, Mlle Henriette Borel qui était précisément originaire de Neuchâtel et qui servit à la combinaison. Cette combinaison qui, avec les difficultés des permis de séjour, comportait un voyage de six cents lieues, combien avait-elle dû coûter de préparations et d'intrigues, et quels ardents frissons elle avait dû communiquer à la châtelaine de Wierzchownia? La famille Hanski habitait à Neuchâtel la maison Andrié, en face de l'hôtel du Faubourg où Balzac se logea. Tout près une promenade publique s'avance en promontoire au-dessus du lac : elle fut le lieu de la première entrevue. Nous ne savons pas l'effet qu'elle produisit sur l'Étrangère : on a prétendu qu'il y avait eu décon venue de sa part, et ce n'est pas invraisemblable à cause du physique de l'écrivain déjà un peu gros et mal soigné; cependant, aux permissions que s'octroie Balzac dans la correspondance qui suivit, ce n'est guère à craindre. L'impression de

Balzac nous est connue par une lettre à sa sœur, Mme Surville, à laquelle il faisait ses confidences, et les plus singulières. Dans cette lettre qui est du 12 octobre 1833, il raconte l'entrevue et prétend avoir subjugué non seulement la femme, mais encore le mari, *ce damné mari*. dit-il, *qui ne nous a pas quittés pendant cinq jours d'une seconde, et qui allait de la jupe de sa femme à mon gilet*. Ce mari, homme patient et doux, lui témoigna toujours de l'amitié. Peut-être était-il philosophe, et, sachant sa femme bien gardée, ne se souciait-il que médiocrement des vagabondages de cette imagination exaltée. « Mon Dieu, — écrit Balzac à sa sœur indulgente, — que ce Val de Travers est beau, que le lac de Bienne est ravissant!... C'est là, tu penses bien, que nous avons envoyé le mari s'occuper du déjeuner; mais nous étions en vue, et alors, à l'ombre d'un grand chêne, s'est donné le furtif premier baiser de l'amour. Puis, comme notre mari s'achemine vers la soixantaine, j'ai juré d'attendre, et *elle* de me réserver sa main, son cœur!... »

Quelle belle scène, et tendre, et poétique! Pour décor, le lac et les Alpes, et pour sentiments, la promesse d'un amour éternel et légitime. Il y a bien le vieux mari, dont on attendra patiemment qu'il daigne mourir, mais on l'a envoyé commander une omelette. Pour patienter, l'échéance de M. de Hanski n'étant pas encore arrivée, Mme de Hanska ira se faire soigner à Genève d'un mal imaginaire, et Balzac la rejoindra. Et même elle tâchera de se rendre à ce Paris « qu'elle convoite, et où il y a, pour une femme, la liberté sur la montagne ». Là encore, le romancier brode un peu. Il est certain que l'Étrangère ne lui offrit que l'*union des anges*, une amitié toute spirituelle, un doux commerce des âmes; il est non moins certain que Balzac n'envisageait pas du tout ainsi sa conquête. Peut-être engagèrent-ils un avenir lointain, elle dans une pensée d'amour pénétrée de scrupules religieux, lui dans une extase toute romantique. Elle se croyait l'étincelle d'un génie chrétien ou susceptible de le devenir; il s'imaginait avoir allumé dans un cœur presque vierge un incendie magnifique. Et de cette double illusion leur correspondance vécut longtemps.

II

Cette correspondance s'anime singulièrement après le voyage de Neuchâtel. Les lettres de Balzac prennent un nouvel accent : tant il est vrai qu'il faut des réalités pour renouveler nos rêves sentimentaux. Il avait vu, et dès lors sa passion jadis tout imaginaire brûlait ses sens et son cœur. Puis, Mme de Hanska l'avait beaucoup dérangé. Quatre jours de diligence séparent Paris de Neuchâtel : il avait fait pour la rejoindre un voyage pénible et coûteux, et il était pauvre, accablé par les promesses aux éditeurs. Il est vrai qu'elle avait accompli un bien autre voyage : mais cela même était une distraction pour la solitaire de l'Ukraine. « A force de faire des sacrifices, un homme s'intéresse à l'être qui les exige[1]. » On ne veut pas avoir peiné pour peu de chose : quand on a lu quelque livre important, abstrait et pénible, volontiers on s'en vante ou bien l'on en conseille la lecture. Nous verrons la passion de Balzac croître en raison de ses prouesses de voyageur et de l'amoncellement de ses lettres, parmi les extraordinaires soucis d'argent que lui suscite le sort, et qu'il compare aux Furies d'Oreste haletant.

Rentré à Paris, il écrit à son amante (je me garderai de dire sa maîtresse) : « Il ne peut y avoir que toi, et le travail, le travail et toi; dors en paix, ma jalouse ». Mme de Hanska était jalouse, en effet. Elle exigeait beaucoup, si elle ne donnait rien. Elle avait appris, par les journaux ou les racontars colportés à travers la société par ces personnes, toujours les mêmes, qui se prétendent informées et que l'on croit parce que leurs propos sont toujours méchants, d'étranges aventures de son héros. Elle s'effrayait de Paris qui lui apparaissait à distance attrayant et pervers; elle le voyait à travers les livres du romancier qui en faisait une peinture éclatante et passionnée, un peu infernale au gré de son esprit timoré. Fidèle à son système de simplicité, Balzac la rassurait par des raisonnements de cette force : « Te

1. Balzac ; *Une fille d'Ève.*

tromper! mais ce serait trop facile! » ou par des témoignages de l'importance de celui-ci qu'il met dans la bouche de son médecin : « On n'a pas un regard flamboyant comme est le vôtre en s'adonnant aux femmes ». Mais peut-être n'est-il pas fâché qu'elle soit un peu jalouse. Cela est une occupation qui l'incline de plus en plus vers lui. Si elle tient à sa fidélité, peut-être lui donnera-t-elle un jour les moyens d'être fidèle. Et de temps en temps il parle des *femmes qui lui font les yeux doux*, juste assez pour mettre en valeur son prétendu ascétisme. Nous savons d'autre part avec quel soin Balzac dissimulait ses aventures amoureuses, d'ailleurs beaucoup plus rares qu'on ne l'a dit. Il voulait établir la légende de ses mœurs d'anachorète : on a pris un peu trop le contre-pied de cette légende. Elle ne s'éloigne pas extraordinairement de la vérité. Quoi qu'il en soit, ce devait être précisément l'époque où il avait pour amie cette petite Maria à qui *Eugénie Grandet* est dédiée, et dont on cite ce joli mot d'amoureuse : « Aime-moi un an, je t'aimerai toute ma vie ». Cette liaison, si elle durait encore, ne l'empêchait nullement d'écrire à Mme de Hanska : « Tu ne sais pas combien est vierge mon amour! » — « Sois saintement à moi! Si je te disais jusqu'où vont mes délicatesses, tu me trouverais digne d'un ange tel que toi.... »

Il est tout de même singulier que nous épiloguions ainsi sur la vie d'un grand homme. La faute en est à ceux qui croient servir la littérature par la révélation des intimités : on nous livre des documents, il faut bien que nous y cherchions des caractères. Le caractère de Balzac est si compliqué que parfois l'on est tenté de le croire jusque dans ses accès de romantisme. Quand il s'écrie : « Quelle belle vie : l'amour et la pensée! » ne peut-on supposer, — et surtout en présence de la liste de ses travaux, — qu'il ait véritablement réservé à Mme de Hanska la courte période qui sépare l'entrevue de Neuchâtel de celle de Genève? Ce n'est pas encore beaucoup dire. L'entrevue de Genève lui coûte assez cher : il travaille, dit-il, dix-sept heures par jour pour trouver le temps et l'argent nécessaires à l'accomplissement de ce voyage : « Je vends quelques années de ma vie pour aller à toi! » Il serait plus élégant de ne pas le dire. Mais Balzac ne fut jamais élégant. Ses gens du monde ont très souvent des vulgarités de commis-

voyageurs. Et puis Mme de Hanska n'eût pas deviné. Quand on fait un si grand sacrifice, ne faut-il pas le mettre en évidence? La belle comtesse n'a aucune idée des difficultés matérielles de l'existence : par un mariage sérieux elle s'est mise à l'abri; une fois au port, on ne voit plus ceux qui barbotent dans l'eau. « Il n'y a que les âmes méconnues et les pauvres qui sachent observer, — lui disait Balzac, — parce que tout les froisse et que l'observation résulte d'une souffrance. » Cette vie effroyable où l'écrivain paie ses dettes avec son génie, elle n'en comprend pas la beauté, et c'est le grand reproche qu'on lui peut adresser. Cela n'est que trop sensible à travers toute la correspondance de Balzac. Et pourtant il livrait ses secrets; mais ce n'était pas pour se faire plaindre, c'était plutôt par orgueil, ou bien parce qu'il saisissait l'âpre grandeur de sa vie et s'exaltait en la révélant. « Il y a combat pour l'argent, bataille contre les envieux, luttes perpétuelles avec mes *sujets*, luttes physiques, luttes morales, et si je manquais une seule fois à triompher, je serais exactement mort. »

Sans doute il tâche au commencement de poétiser, en les agrandissant, ses soucis financiers. Il prétend qu'il lui faut trouver dix mille francs par mois, sans quoi il est perdu, et c'est excessif. Dans les romans, les héroïnes ne donnent pas moins d'un louis au pauvre qui passe; dans la réalité, elles donnent deux sous. Cependant, la proportion n'est pas ici la même. Le chiffre des dettes était considérable, et le travail de Balzac mal rétribué. Les Alexandre Dumas et les Eugène Sue connaissaient les triomphes faciles; l'auteur des *Parents pauvres* arrachait péniblement des succès toujours discutés, et jamais populaires. Il faut insister sur cette vie haletante du grand écrivain. C'est elle surtout que nous révèle la correspondance avec Mme de Hanska : les détails qu'elle nous en donne sont les plus intéressants. J'empiète un peu sur l'avenir pour montrer quelle divergence sépare les deux... est-ce amants qu'il faut dire, ou amoureux, ou fiancés, ou amis?

Oui, Balzac nous émeut vraiment lorsqu'il parle de son travail et de ses luttes. Ce travail et ces luttes communiquent à sa vie une grandeur admirable. Sa vie se passe devant la petite table d'acajou qui aura été « le témoin de ses pensées,

de ses angoisses, de ses misères, de ses détresses, de ses joies, de tout ». Là il accomplit ses travaux d'Hercule « qui épouvantent la littérature ». Napoléon de l'écritoire, il livre bataille tous les jours, et pendant vingt ans. Sans cesse il emploie des images militaires : *Le Lys va défiler dans telle revue, j'envoie des troupes fraîches*, etc. Il a des fauteuils qui s'effondrent sous son poids trop fréquent, comme un général a des chevaux tués sous lui. On connaît trop ses habitudes pour que j'y revienne : le coucher à six heures du soir, le réveil à minuit, et les douze heures d'affilée livrées au travail. Il se trompe quand il écrit : « Ces débats d'un homme avec sa pensée, l'encre et le papier, n'ont rien de bien poétique ». Mais il le sait mieux que personne : elle a sa poésie, cette vie de fièvre et d'exaltation intérieure, où il ne quitte les créations qui font bouillonner son cerveau, que pour prendre contact avec des créanciers, des hommes de loi, ou pour contempler le regard pâle et froid des amis d'enfance qui s'arment de leur amitié pour vous refuser.[1] Enfermé comme un moine ou comme un prisonnier, il peut dire néanmoins : « Ma vie est un torrent ». Il se compare à une machine à vapeur sans cesse en mouvement. L'un de ses ennemis s'exprime ainsi sur son compte : « Le talent, le génie, son incroyable puissance de volonté, je le conçois, j'y crois. Mais où et comment se fabrique-t-il du temps ? » Au fond, il aime cette existence ardente et passionnée dont il fait tous les frais : « Ici, le combat moral et physique, la dette et la littérature ont quelque chose d'étourdissant, d'entraînant ».

Le travail donne des joies âpres et savoureuses. Le romancier qui peuple sa solitude de personnages de fiction, issus de la réalité ou de l'imagination, vit dans un monde émané de lui-même, connaît une diversité de sensations qui l'emporte en richesse et en plénitude sur les vies les plus agitées. Et pourtant il connaît aussi des heures désenchantées où il touche du doigt cette solitude, où il exagère la vanité de son œuvre, où il aspire à des contacts plus véridiques. Balzac n'échappe pas au découragement et à la lassitude. L'abus du travail le met parfois dans un état de faiblesse, le plonge dans

1. Ailleurs il emploie cette image hardie : « .... De ces amis qui sont des tigres sous une enveloppe de tourterelle. »

une sorte de mélancolie physique. Alors des plaintes émouvantes lui viennent aux lèvres : « Neuf ans de travaux sans résultat immédiat, sans bien-être conquis, cela me tue. » (1835). — « La nature avait créé en moi un être d'amour et de tendresse, et le hasard m'a contraint à écrire mes désirs au lieu de les satisfaire. » (1836). — Il songe à Rossini qui lui disait n'avoir respiré à son aise que le jour où il avait été assuré d'avoir du pain. Il songe surtout que les années passent, que la jeunesse s'en va, et que l'amour et la jeunesse sont des biens magnifiques et inséparables : « Ni la gloire ni la fortune ne rendent les grâces de la jeunesse. Il faut quelque chose de surhumain pour rencontrer l'amour passé quarante ans... Le mois de mai 1836 approche, et j'aurai trente-sept ans ; je ne sais rien encore, je n'ai rien fait de complet ni de grand ; je n'ai que des pierres amassées. » Ces paroles ne sont-elles pas touchantes de la part de l'immortel auteur du *Père Goriot* et de *Séraphita* ?

Elle, du moins, essaie-t-elle de relever son courage, de parer d'un peu de douceur cette vie si vaillante? S'efforce-t-elle de le suivre et de le comprendre, afin de mieux aider son ami? Lui écrit-elle des lettres d'une intelligence attendrie, lui portant un intérêt passionné pour ses travaux, ses projets et ses luttes? Ce n'est guère à croire que par intervalles. On trouve trop fréquemment dans la correspondance de Balzac la preuve du malentendu qui les séparait, de l'impossibilité où se trouvaient leurs pensées de se joindre, de se fondre. « Les personnes qui ont une vie arrêtée, où le besoin d'argent ne se fait pas sentir, lui écrit-il en 1835, sont inhabiles à juger de la vie de ceux qui travaillent nuit et jour, et qui sont en quête de leurs écus gagnés. » Et ailleurs : « Jamais les gens riches ne comprendront les malheureux.... Vous ne pouvez savoir ce qu'est une vie littéraire aussi occupée que la mienne. » (1838). — En un an, il écrit *le Père Gloriot, le Lys dans la vallée*, les *Mémoires de deux jeunes mariés*, *César Birotteau*, plus des études de mœurs, des études philosophiques, la fin de *Séraphita*, et la pimbêche de Pologne lui demande : « Que faites-vous?... » De temps en temps, elle s'attire des réponses cruelles comme celle-ci : « Moi qui sais bien amplement ce que c'est que le malheur, je vous crie du fond de mon

cabinet : Jouissez du bien-être matériel que vous donne M. de Hanski et que vous me vantez justement. » (1837). — Une autre fois, elle l'avertit qu'elle n'écrira plus parce que ses lettres à lui sont trop rares, et il répond qu'elles étaient rares parce qu'il n'a pas toujours eu l'argent pour les affranchir (1840). C'est sûrement faux, mais il veut dire par là qu'elle ne peut mettre en parallèle sa vie régulière et pacifique et celle de son ami, désordonnée et fiévreuse, et qu'elle ne devrait pas faire le compte de leurs lettres.

Mme de Hanska a eu tort d'abandonner au public les lettres que lui écrivit Balzac. En l'absence des siennes qui peut-être eussent donné une autre impression, —et les deux citées par M. de Lovenjoul ne sont pas pour nous les faire regretter littérairement, — il ne résulte point de la correspondance de son amant, et plus tard son époux, que nous lui devions, à elle, quelque admiration ou même beaucoup de sympathie. Il semble que Balzac écrit pour lui-même, et que ce soit au papier beaucoup plus qu'à Mme de Hanska qu'il confie les secrets de sa vie occupée.

III

Il nous faut maintenant revenir en arrière. Balzac avait quitté Mme de Hanska à Neuchâtel au commencement d'octobre 1833 : il devait la rejoindre très prochainement à Genève. Il dut attendre jusqu'à la fin de décembre pour accomplir ce voyage (trois jours et demi de diligence). Il se logea à l'hôtel de l'Arc, au Pré-Lévêque, tout près d'elle qui habitait la maison Mirabaud, également au Pré-Lévêque. Ici nous touchons au point culminant de cet amour romanesque. Malgré bien des vulgarités et ce ton heurté qui indique la hâte, les lettres de Balzac qui sont datées de Genève ou qui furent expédiées de Paris peu de temps après son retour sont toutes chargées de tendresse passionnée et d'ardents désirs. Elles nous livrent un cœur d'homme à qui la fièvre d'aimer donne l'oubli passager ; l'homme de lettres rejette dans le néant la vanité, l'amour-propre, la gloire, la littérature, pour quelques jours du moins. Il sent la jeunesse qui lui gonfle la poitrine

comme un printemps mystérieux; en lui la vie coule comme un grand fleuve débordé, et il ne songe pas à en compter les flots.

Balzac demeura à Genève de la fin de décembre au 8 février. Genève était alors comme aujourd'hui une ville cultivée et hospitalière. Les salons de M. de Candolle, le célèbre botaniste, et de l'historien Sismonde de Sismondi réunissaient une société policée et intéressante, sans doute un peu figée et suppléant aux grâces naturelles par une bonne volonté tout aimable. Mais ce n'était pas le monde et ses agréments que l'écrivain était venu chercher si loin, et pour l'amour, quels beaux paysages, doux jusque dans leur désolation, lui offrait le pays genevois! C'était le vieux Genève, que la cathédrale de Saint-Pierre couronne et cette mélancolique terrasse des Bastions d'où l'on contemple la vaste plaine de Plainpalais; c'étaient les quais du Rhône, et ceux qui longent le lac Léman, et encore l'île de Jean-Jacques; c'était le lac que les brumes d'hiver illimitent, ou qui paraît, au rare soleil de janvier, d'un bleu si ardent, séparé du bleu du ciel par la neige des montagnes. Par quels chemins passèrent Balzac et Mme de Hanska? Il en est un du moins où leur souvenir persiste : c'est celui qui domine le lac, et conduit à Cologny; là est la villa Diodati qu'habita lord Byron. Ils vinrent ensemble à Diodati; plus tard, l'écrivain se souviendra avec attendrissement du grand salon où, dans sa joie exubérante, il esquissait un pas de galop, — le même grand salon où Byron se grisait. Sur cette route, les deux amants se jurèrent un amour éternel. Ils convinrent de prendre pour devise : *Adoremus in æternum*. Elle lui promit sa vie, et il fit serment de l'attendre. Ils engagèrent solennellement leur avenir commun. Ces serments, ils y furent fidèles. Ils attendirent presque seize ans: seize ans! que de rêves et d'espoirs ont le temps de se faner, et quels beaux jours de jeunesse et de soleil peuvent s'en aller tristement dans le sillage que laisse après nous la vie! L'amour a-t-il donc seul le pouvoir de masquer la marche des heures, et d'inspirer la folie d'oublier que tout passe, et la beauté, et le désir, ce qui l'inspire et ce qui le renouvelle?...

Sur ce chemin de Diodati Balzac a versé des larmes brûlantes. Aux jalousies de Mme de Hanska il consentait à

immoler son passé, et même à le flétrir. Il ne voulait plus se souvenir de Mme de Castries, et des autres passantes, auprès de celle-ci qui demandait fidélité et durée ; il ne défendait que Mme de B. par un sentiment de filiale reconnaissance, et parce que son âge la défendait aussi. Seulement, il implorait de sa bien-aimée ce qui fait de l'amour un don magnifique et dangereux. Il avait le sentiment que les heures divines passaient pour eux et ne reviendraient plus. Elle résistait, par des scrupules religieux qui eussent dû l'avertir dès longtemps, et sans doute par respect pour ce vieillard qui lui avait donné son nom, pour cette petite fille qu'elle entourait d'affection et de soins. « Prends ma vie, — lui disait Balzac dans un paroxysme de son amour douloureux, — demande-moi de mourir, ordonne-moi tout, excepté de ne pas t'aimer, de ne pas te désirer, de ne pas te posséder.... » Ainsi les tristes paysages d'hiver, ceux qu'on voit des routes abandonnées, et ceux qu'on distingue à travers les carreaux des vitres closes, furent les témoins discrets de ces luttes où l'amour se fait humble et souffrant, et mêle en un mélange singulier les désirs passagers et les vœux éternels.

Nous ne demanderons pas à ces amants exaltés un secret que dans la correspondance il est malaisé de deviner clairement. Sans doute bien des pages du *Lys dans la vallée* furent inspirées par ce conflit sentimental, et Mme de Mortsauf qui, tous les soirs dans un parc, définit la vertu au jeune homme qu'elle aime, a quelques traits de Mme de Hanska. M. Émile Faguet assure qu'elle ne perdrait rien de son honnêteté à la commenter moins. Et Balzac n'a-t-il pas dit dans un de ses livres : « La vertu ne se scinde pas : elle est ou n'est pas »[1]. Mme de Hanska pensait-elle comme cette héroïne des *Mémoires de deux jeunes mariés* : « Il y a tant de charmes pour nous autres femmes à voir le sentiment l'emporter sur le désir ! » Non, elle était sincère dans son amour, sincère dans ses promesses, sincère dans ses scrupules. Mariée sans tendresse, elle ignorait où conduit la passion ; elle se croyait sûre d'elle-même, elle ne voulait connaître de l'amour que ce dont on n'a pas à rougir : n'est-ce pas presque toujours ainsi qu'elles sor-

1. *Le Père Goriot.*

tent de la voie régulière? Il en est qui se dissimulent volontairement le danger; pour d'autres, c'est inconsciemment; d'autres s'abandonnent du premier coup, avec ce fatalisme dans la volupté qui n'admet plus la honte; d'autres enfin luttent vaillamment et sont vaincues. En est-il de victorieuses parmi celles qui livrèrent le bout de leurs doigts pour défendre le reste? Mais cette victoire, de peu de sens, n'est-elle pas elle-même une défaite? Elle brise des cœurs qu'on avait encouragés dans l'espérance. Mme de Hanska aurait-elle trouvé le moyen de scinder la vertu qui ne se scinde pas? *Chi lo sa?* Mais il semble que la vraie vertu ne consent même pas à la lutte.

Le 8 février, Balzac dut quitter Genève. La veille, ils firent leur dernière promenade sur la route de Ferney. Là ils se dirent adieu et se donnèrent rendez-vous à Vienne en septembre. Ce pays genevois fut toujours honoré de la prédilection du romancier. Deux ans plus tard, il y revint en pèlerinage afin d'y retrouver les émotions de son amour. Il parcourut seul ces bords du lac où ils avaient erré ensemble. Il s'enivra de la triste douceur du souvenir. « En revoyant ce lac, en me retrouvant dans les lieux où j'ai su conquérir une amitié qui m'est si douce, j'ai été enveloppé d'une atmosphère délicieuse qui a jeté du baume sur mes plaies saignantes. » L'entrevue de Genève qui dura six semaines est bien le plus grand bonheur de cette liaison de vingt ans. Nous avons vu que ce bonheur n'alla pas sans souffrance : ainsi le veut la loi humaine. On peut fouiller la correspondance de Balzac de 1832 à 1840, — toute celle qui a été publiée, — on n'y trouvera nulle part ailleurs la belle exaltation qui échauffe les pages relatives à cette saison d'hiver ornée pour lui d'un charme tout ensemble suave et acide.

En amour, dit-on, si l'on n'avance pas, on recule. Notre nature ne nous permet guère de nous maintenir dans les empyrées; il nous faut descendre, — ou dégringoler. Malgré leurs efforts à tous deux, ils étaient allés trop loin dans la passion pour résider longtemps à de pareilles hauteurs après la séparation sur le chemin de Ferney. Le pauvre Balzac s'essaie dans la petite galanterie : une de ses lettres se termine par ce malheureux envoi : « Un baiser à l'épouse, une petite

pigeonnerie à l'Ève ». Et vraiment il est lamentable de voir commettre ces sortes d'attentats à la pudeur, qui consistent à nous livrer, des grands écrivains, une intimité dont le respect s'imposait. L'écrivain rêve encore « un Diodati sans amertume au dénouement », mais déjà la fièvre de ses travaux et de ses obligations le reprend. Paris ne permet guère aux amoureux de s'isoler; contre leur volonté même il entre dans leurs amours, avec son cortège d'agitations, de plaisirs légers, de dures servitudes, — de distractions. Le romancier a beau écrire : « Mon ambition est plus forte même du côté des sentiments que celle dont je suis animé pour une gloire qui ne reluit, après tout, que sur des tombes ». Il ne trouve plus guère de mots profonds de tendresse, et s'il nous émeut, c'est plutôt par le récit de ses batailles littéraires, ou des mille projets qui tourbillonnent dans son cerveau. Ce qu'il nous dit des contemporains est sans intérêt : qu'il affirme que « Victor Hugo a considérablement aimé », ou que « le mâle » de George Sand « était rare », ce qui à ses yeux suffit à expliquer les laborieuses recherches de celle-ci, cela, en vérité, ne nous renseigne pas beaucoup. Ses propos sur la vie parisienne sont d'un provincial fraîchement débarqué : il semble pourtant qu'ils ne déplaisaient pas à cette Bovary du pays des Cosaques, douée peut-être de vertu et sûrement de curiosité. Mais ses plans d'ouvrages ou ses rêves financiers sur la manière de faire fortune sont bizarres, et quelquefois excellents. Le théâtre l'attire, malgré les conseils de Henri Heine qui lui dit : « Prenez-y garde : celui qui s'est habitué à Brest ne peut s'accoutumer à Toulon. Restez dans votre bagne ». Tantôt c'est un sujet de vaudeville, *Prudhomme bigame* (d'ailleurs stupide), et tantôt un plan de comédie de mœurs, *Monsieur Prudhomme*, ou ce sont des drames historiques, *Philippe II*, *la Grande Mademoiselle* avec ce mot de Lauzun pour dénouement : *Marie, tire-moi mes bottes*, ou quelque drame sur la jalousie, *Gina*, un Othello femme. Ainsi toujours son cerveau fermente. Cependant il ne perd pas de vue la *Comédie humaine*, et voici une page orgueilleuse où il résume et explique son œuvre :

Les *Études de Mœurs* représenteront tous les effets sociaux sans que ni une situation de la vie, ni une physionomie, un caractère d'homme

ou de femme, ni une manière de vivre, ni une profession, ni une zone sociale, ni un pays français ni un quoi que ce soit de l'enfance, de la vieillesse, de l'âge mûr, de la politique, de la justice, de la guerre aient été oubliés.

Cela posé, l'histoire du cœur humain tracée fil à fil, l'histoire sociale faite dans toutes ses parties, voilà la base. Ce ne seront pas des faits imaginaires, ce sera ce qui se passe partout.

Alors la seconde assise est les *Études philosophiques*, car après les *effets* viendront les *causes*. Je vous aurai peint dans les *Études de Mœurs* les sentiments et leur jeu, la vie et son allure. Dans les *Études philosophiques* je dirai *pourquoi les sentiments*, *sur quoi la vie*, quelle est la partie, quelles sont les conditions au delà desquelles ni la société, ni l'homme n'existent; et après l'avoir parcourue (la société) pour la décrire je la parcourrai pour la juger. Aussi dans les *Études de Mœurs* sont les *individualitées* typisées; dans les *Études philosophiques* sont les *types* individualisés. Ainsi partout j'aurai donné la vie : au type, en l'individualisant, à l'individu en le typisant. J'aurai donné de la pensée au fragment, j'aurai donné à la pensée la vie de l'individu.

Puis, après les *effets* et les *causes*, viendront les *Études analytiques*, dont fait partie la *Physiologie du mariage*, car après les *effets* et les *causes* doivent se rechercher les *principes*. Les *mœurs* sont le spectacle, les *causes* sont les *coulisses* et les *machines*. Les *principes*, c'est *l'auteur*, mais à mesure que l'œuvre gagne en spirale les hauteurs de pensée, elle se resserre et se condense. S'il faut vingt-quatre volumes pour les *Études de Mœurs*, il n'en faudra que quinze pour les *Études philosophiques*; il n'en faut que neuf pour les *Études analytiques*. Ainsi l'homme, la société, l'humanité seront décrites, jugées, analysées sans répétitions, et dans une œuvre qui sera comme les *Mille et une Nuits* l'Occident.

Quand tout sera fini, ma *Madeleine* grattée, mon fronton sculpté, mes planches débarrassées, mes derniers coups de peigne donnés, j'aurai eu raison ou j'aurai eu tort. Mais après avoir fait la poésie la démonstration de tout système, j'en ferai la science dans l'*Essai sur les forces humaines*. Et sur les bases de ce palais, moi *enfant* et *rieur*, j'aurai tracé l'immense arabesque des *Cent Contes drolatiques*.

IV

Ils s'étaient donné rendez-vous à Vienne, en septembre (1834). M. et Mme de Hanski devaient séjourner dans la capitale de l'Autriche avant de regagner leur solitude de l'Ukraine. Retenu par ses engagements littéraires et financiers, Balzac ne put rejoindre son amie qu'en mai 1835. Il lui portait le manuscrit de *Séraphita* qui lui était dédiée. Là encore, ils connurent cette sorte de bonheur exalté et poignant qui fut celui de

Genève. Non rassasié de la voir tous les jours, il lui écrivait encore. « Je te presse, — disait-il —, de tous côtés sur mon cœur, où tu ne tiens que moralement. Je voudrais t'y garder vivante! » Son cœur et son imagination s'accordèrent pour donner à la tendresse une douceur sacrée et en faire une « élévation mystérieuse de notre pensée »: ne parle-t-il pas, comme Platon, de cet amour infini qui mène à la connaissance de Dieu par l'extase?

Cette entrevue de Vienne est la dernière que nous relevions dans la *Correspondance*; celle-ci se termine, en 1841, au décès de M. de Hanski (10 novembre 1841). De 1835 à 1841, les lettres de Balzac indiquent une amitié profonde, mais calmée. Ainsi que je l'ai déjà dit, il y est beaucoup question de ses embarras d'argent, de ses projets d'art et de sa vie littéraire. Sous l'Empire, Chateaubriand se plaignait, avec cette façon altière qu'il avait de se plaindre, que le plus grand écrivain de France ne pût gagner sa vie avec sa plume. L'existence affairée de Balzac nous révèle une plainte semblable quoique moins orgueilleuse : endetté, il ne pouvait arriver à payer ses dettes, et dans le gouffre il jetait pourtant des œuvres merveilleuses avec une fécondité sans pareille. Heureusement, le travail lui était une joie, comme à tous les grands écrivains. Assis à sa table, il créait des mondes, et les soucis s'évanouissaient, — du moins ses soucis personnels, car il prenait à son compte ceux de ses personnages. Sa volonté était puissante, comme son imagination. « J'ai de larges épaules, écrivait-il, un courage de lion, du caractère, et si parfois la mélancolie me prend, je regarde à l'avenir et je crois à quelque chose de bon, quoique les années passent avec une rapidité cruelle, et quelles années? les belles! Reverrai-je jamais le lac de Genève ou de Neufchâtel (1836)? » Malgré qu'il aime à murmurer contre le sort, à disputer violemment le destin, il est plutôt optimiste : les grands travailleurs le sont volontiers, tant ils trouvent de consolation dans le déploiement de leurs forces. Quand son éditeur fait faillite, — et il lui a signé des effets! — il entrevoit aussitôt les chefs-d'œuvre à écrire qui le libéreront. Ou bien ce sont de magnifiques projets financiers : il imagine une tontine mêlée à la vente de ses œuvres, ou il s'en va en Sardaigne acquérir des mines de plomb argen-

tifère mal exploitées par les Romains : la tontine échoue, et les mines viennent d'être achetées. Mais aussitôt il pense à autre chose. Par exemple, pouquoi ne prendrait-il pas le pouvoir en France? Et le voilà qui dirige la *Chronique de Paris* afin de peser sur l'opinion. Il se déclare partisan de la monarchie absolue. Bientôt il renonce au journalisme : « Cette détermination m'est venue à l'aspect de deux séances de la Chambre des députés. La sottise des orateurs, la niaiserie des débats, le peu de chance qu'il y a de triompher d'une semblable et d'une si misérable médiocrité, me font renoncer à m'y mêler autrement qu'en qualité de ministre. » Évidemment. Et dire que ceci s'écrivait en 1836, et que déjà les séances de la Chambre inspiraient de pareilles réflexions!

Si la fièvre du travail soutenait Balzac, elle l'usait aussi. Il connaissait les mélancolies qui suivent les trop grands efforts. Peut-on lire sans émotion des lignes comme celles-ci sur sa lassitude d'isolement : « Je fais souvent de tristes élégies quand, fatigué d'écrire, je reste dans mon fauteuil, la tête appuyée, et que je me demande pourquoi une âme ardente, expansive comme la mienne, est là, seule, sans joie autre que quelques souvenirs, aussi peu nombreux qu'ils sont grands. Et quand je vois que ce qui me reste à parcourir de la vie est la moitié la moins heureuse, la moins active, la moins aimée, la moins aimable, je ne suis pas exempt d'une mélancolie qui a des larmes. »

Qnand survint la mort de M. de Hanski, la correspondance entre Balzac et Mme de Hanska était frappée d'anémie. Depuis six ans ils ne s'étaient point vus. Elle écrivait en 1839 : « Les vieilles amitiés sont craintives », et l'on sent bien qu'elle distinguait elle-même les mauvais présages à quoi l'on devine la fin des sentiments. La dernière lettre publiée de Balzac est la réponse — digne et honorable — à la nouvelle qui lui apprend le veuvage de son amie. Cette longue amitié n'eut son dénouement qu'en 1850. Neuf années, ou presque, séparent le décès de M. de Hanski du nouveau mariage de sa veuve. Pourquoi ces amants, — que déjà la jeunesse fuyait, — attendirent-ils d'avoir l'un cinquante ans et l'autre quarante-cinq, pour mêler leurs deux vies qui soupiraient depuis si longtemps l'une après l'autre? Les lettres postérieures à 1841 nous l'appren-

dront sans doute. Mme de Hanska, il est vrai, ne put obtenir un permis de séjour en France qu'en 1845 : elle vint pour la première fois à Paris à cette date, accompagnée de sa fille, et Balzac leur en fit les honneurs. Quelle considération leur inspira de patienter encore? S'aperçurent-ils que leur trop longue séparation avait décidémment mué en amitié leur amour, et malgré leur idéalisme transcendantal surprirent-ils sur leurs visages le travail des années? L'écrivain voulut-il auparavant régler définitivement ses dettes, par un scrupule de délicatesse? Mme de Hanska désira-t-elle, avant de songer à son propre bonheur, assurer celui de sa fille Anna qui épousa le comte Mniszech en 1846, ou rencontra-t-elle dans sa famille une opposition difficile à vaincre? Aucune de ces raisons n'est bien convaincante : ils voulaient ce mariage depuis huit ans, et quand il devint possible, ils le reculèrent de neuf années. On ne distingue pas les obstacles que leurs deux volontés combinées mirent tant de temps à vaincre. A moins que leur ardeur n'eût disparu avec leur jeunesse.

Si nous ignorons le drame qui agita leurs cœurs durant cette longue période, nous connaissons mieux le dénouement. Un passage de *Choses vues* de Victor Hugo, et les patientes recherches de M. de Lovenjoul nous l'ont révélé. Mariés à l'étranger le 15 avril 1850, les deux époux revinrent à Paris en mai. Balzac avait fait orner sa demeure pour recevoir dignement celle qui n'était destinée qu'au soir de sa vie. La nuit était déjà venue, lorsque leur voiture les déposa à la porte. Ils voyaient de la rue les fenêtres illuminées, et pourtant personne ne répondait à leurs coups de sonnette réitérés. Il fallut, malgré l'heure tardive, chercher un serrurier, et quand ils pénétrèrent enfin dans l'appartement qu'on avait paré de fleurs selon les prescriptions de Balzac, ils trouvèrent le domestique qui devait les recevoir, atteint de folie, s'agitant et prononçant des paroles incohérentes.

Mais ce drame singulier de l'arrivée est peu de chose auprès du drame d'abandon que nous offre la mort de Balzac. Il expira le 17 août 1856, quatre mois après son mariage, et déjà cette union, fruit de tant de rêves et de tant d'espérances, s'était pour ainsi dire brisée. Ses excès de travail avaient hâté sa fin. Victor Hugo, ayant appris que son état de santé était

grave, vient lui rendre visite. La servante, qui lui ouvre la porte, le reçoit par ces mots : « Il est perdu. Madame est rentrée chez elle. » Victor Hugo entre néanmoins dans la chambre du moribond : « Une vieille femme, la garde et un domestique, dit-il, se tiennent debout des deux côtés du lit ». La vieille femme, c'était la mère. Mme Honoré de Balzac était partie. En s'éloignant, sans doute elle n'avait pas prévu la mort prochaine.

Une polémique singulière s'engagea dans la presse, peu de temps après cette mort, au sujet de la tombe de Balzac. Un M. de Fiennes affirma dans le *Siècle* que l'herbe croissait sur cette tombe déjà abandonnée. Il lui fut répondu que ce qu'il avait pris pour de l'herbe était du laurier-thym, de l'alaterne et du jasmin blanc. Mme de Balzac avait déjà ses partisans et ses adversaires.

V

Ainsi, pendant dix-huit années, Balzac entretint dans son cœur une vie romanesque. Son imagination l'avait créée, du temps qu'il ignorait le visage de l'étrangère; son désir l'avait élargie après l'entrevue de Neuchâtel et durant les séjours de Genève et de Vienne, un désir mêlé de tendresse où il mettait l'exaltation d'une âme supérieure; puis, durant la longue séparation, celle même qui les conduisit au déclin de la jeunesse, il connut une ardente amitié, qu'il pouvait échauffer à sa guise par le miracle de l'espérance. De cette aventure si importante il fit presque tous les frais : avec peu de réalité il tissait de grands rêves; il jetait lui-même son bois dans le feu de son amour. Il ne mit pas en doute que cet amour était unique et merveilleux. Qui sait combien de jours eût duré cette liaison, si elle avait été libre au début? M. de Hanski n'apparaît plus un personnage négligeable lorsqu'on songe à ces choses : il fit intervenir le temps dans une passion qui pouvait être éphémère, et lui communiqua ainsi une grandeur peu commune. Mais sans doute il ne se soucia point de jouer ce rôle.

Il ne faut point chercher dans la *Correspondance* de Balzac une délicatesse et une élégance de sentiments qui font défaut

à son œuvre. Ce qu'on y peut admirer, dans une monotonie qui est celle même d'une vie laborieuse, c'est d'une part cette faculté merveilleuse d'imaginer et d'idéaliser qui, chez le romancier, tantôt gâte et tantôt éclaire le réalisme, et d'autre part cet amour frénétique du travail et de l'art, cause de tant de joies, abîme de tant de découragements, mais en somme enivrant comme un vin généreux, et qui suffit à ennoblir une existence. C'est encore la belle sincérité de tendresse spécialement réservée aux pages qui accompagnent ou qui suivent l'entrevue de Genève.

Sur Mme de Hanski, M. de Lovenjoul porte ce jugement : « Elle a laissé chez ceux qui l'ont connue le souvenir d'une des plus remarquables personnalités féminines de son temps.... » Je ne sais si ce jugement demeurera. L'amie de Balzac nous apparaît, dans les lettres de celui-ci, fidèle, dévouée, l'âme élevée et religieuse. Les plus belles pages du *Lys dans la vallée*, peut-être *Séraphita*, sont dues à son inspiration. Mais elle était d'une vertu calme et régulière. Nous avons vu qu'elle comprenait mal l'âme emportée, l'esprit désordonné de son ami : elle le trouvait *léger* (*sic*). Sa sensibilité, qui est le plus grand charme des femmes, ne s'étendait qu'à un cercle de choses restreint. Elle n'avait pas eu de jeunesse, et toujours il manqua du soleil à son bonheur. Quand ils se promenaient au bord du lac Léman sur le chemin de Diodati, par les matinées d'hiver, sans doute elle ne désirait rien au delà, et n'imaginait point qu'il existe un printemps pour colorer les choses et exalter les cœurs. Cependant, elle eut la bonne volonté d'entourer d'une haute affection la vie pénible de l'écrivain. Pour cela, elle aura l'honneur de demeurer liée au sort immortel de Balzac, et l'on ne se demandera pas comment elle aurait dû l'aimer, puisque vraiment elle l'a aimé.

HENRY BORDEAUX.

TRISTAN ET ISEULT

LA GENÈSE DE L'ŒUVRE

Au moment où la génération actuelle se passionne pour l'œuvre qui est peut-être de tous les drames de l'amour le plus passionnel et qui représente la manifestation la plus géniale de Richard Wagner, à la veille du jour où *Tristan* va être donné pour la première fois à Paris, sous la direction de M. Charles Lamoureux, il est intéressant de parcourir le beau livre dans lequel M. Maurice Kufferath a réuni des documents d'une grande précision sur un sujet où le musicien « s'est doublé d'un philosophe », enthousiasmé des théories de Schopenhauer[1]. Dans le tableau intelligemment tracé par l'écrivain on voit défiler devant les yeux l'histoire de l'œuvre, les rapports du drame avec la légende, les tendances philosophiques comparées à celles de Schopenhauer et à d'autres concepts de l'amour, les mobiles en musique et en littérature qui ont amené l'éclosion du drame et enfin l'analyse pour ainsi dire thématique de la partition.

Notre travail, qui embrasse seulement la conception de l'œuvre poétique et musicale, puis les vicissitudes par lesquelles elle a passé avant d'arriver à sa pleine éclosion sur les théâtres de l'Allemagne et de l'étranger, a donc été inspiré en grande partie par le livre de M. Kufferath; nous avons ajouté, de loin en loin, les réflexions qu'il a pu faire naître, ainsi que les renseignements puisés dans l'œuvre de Gasperini (*La nou-*

1. *Tristan et Iseult*, par M. Maurice Kufferath, 1 vol. de 373 pages. Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine.

velle Allemagne musicale), dans celle d'Édouard Schuré (*Le drame musical*) et dans plusieurs autres recueils.

*
* *

Le 15 septembre 1860, Richard Wagner adressait à M. Frédéric Villot, conservateur des musées de peinture au Louvre, cette belle « Lettre sur la musique », qui servit de préface au volume ayant pour titre : *Quatre poèmes d'opéras* et qui contenait, traduits en prose française, *Le Vaisseau fantôme*, *Tannhæuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Iseult*[1]. Après avoir exposé dans cette lettre que ses conclusions les plus hardies sur le drame musical ne s'imposèrent à lui que lorsqu'il écrivit les *Nibelungen* et que, dans les trois premiers poèmes, *Le Vaisseau fantôme*, *Tannhæuser* et *Lohengrin*, l'application de son système (si système il y a) n'est que fort hésitante, R. Wagner ajoute qu'il en est tout autrement pour le drame de *Tristan et Iseult*, qui fut conçu à l'époque de l'achèvement des *Nibelungen*. Il n'est pas sans intérêt de donner en entier le passage ayant trait à *Tristan et Iseult* :

« Je conçus et j'achevai *Tristan et Iseult*, lorsque j'avais déjà complètement fait la musique d'une très grande partie de ma tétralogie des *Nibelungen*. Ce qui m'amena à interrompre ce grand travail, ce fut le désir de donner un ouvrage de proportions plus modestes et de moindres exigences scéniques, plus facile par conséquent à exécuter et à représenter; et ce désir naquit en moi d'abord du besoin d'entendre encore, après un si long intervalle, de ma musique, puis des rapports encourageants que je recevais de l'exécution de mes anciens opéras en Allemagne, rapports qui me réconciliaient avec la scène et me rendaient l'espoir de voir ce désir encore une fois accompli. Maintenant on peut apprécier cet ouvrage d'après les lois les plus rigoureuses qui découlent de mes affirmations théoriques. Non pas qu'il ait été modelé sur mon système, car j'avais alors oublié absolument toute théorie; ici, au contraire, je me

1. Les *Quatre poèmes d'opéras* furent publiés en 1861 par la Librairie Nouvelle. Une seconde édition, ornée du portrait de Wagner et d'illustrations de G. Rochegrosse et F. Marcotte, en a été donnée en 1893 par MM. A. Durand et fils, éditeurs. La belle traduction en français de la « Lettre sur la musique » est de M. Challemel-Lacour, ancien président du Sénat.



mouvais avec la plus entière liberté, la plus complète indépendance de toute préoccupation théorique et, pendant la composition, je sentais de combien mon essor dépassait même les limites de mon système. Croyez-moi, il n'y a pas de félicité supérieure à cette parfaite spontanéité de l'artiste dans la création, et je l'ai connue, cette spontanéité, en composant mon *Tristan*. Peut-être la devais-je à la force acquise dans la période de réflexion qui avait précédé. C'était à peu près une image de ce qu'avait fait mon maître, en m'apprenant les artifices les plus difficiles du contrepoint : il m'avait fortifié, disait-il, non pour écrire des fugues, mais pour avoir ce qu'on n'acquiert que par un sévère exercice : l'indépendance et la sûreté. »

Et dans un autre passage : « Tous mes doutes s'étaient enfin dissipés, lorsque je me mis à mon *Tristan*. Je me plongeai ici avec une entière confiance dans les profondeurs de l'âme, de ses mystères et de ce centre intime du monde je vis s'épanouir sa forme extérieure. »

Au mois d'octobre 1854 Richard Wagner écrivait à Franz Liszt qu'il voulait élever un véritable monument à l'Amour en composant *Tristan et Iseult*. « Sous le pavillon noir qui flotte à la fin, disait-il, je m'ensevelirai ensuite pour mourir. »

Projetée en 1854, l'œuvre ne prit corps que dans le cours de l'année 1857. [C'est à cette époque que l'empereur du Brésil, Dom Pedro, lui avait envoyé un messager pour l'inviter à se fixer à Rio de Janeiro et à écrire un nouvel opéra pour le Théâtre Italien de cette ville. Wagner, qui avait paru tout d'abord s'éprendre de ce projet, l'abandonna. Dans son intéressant ouvrage *Wagner d'après lui-même*, M. Georges Noufflard insiste beaucoup sur l'influence italienne qui se découvre dans *Tristan et Iseult*. Il fait même un rapprochement entre la scène où Tristan, « entendant l'antique mélodie jouée par le petit pâtre, y trouve la révélation directe de la souffrance » et l'effet que produisirent sur Wagner à Venise les appels des gondoliers où il reconnut la primitive mélopée sur laquelle les vers du Tasse ont été adaptés.

Ce fut en effet à Venise que le compositeur alla se réfugier, pour y terminer le second acte de *Tristan* (mars 1859). Il avait dû abandonner Zurich à la suite d'un drame intime qui joua

un rôle si important dans sa vie. Mais les difficultés matérielles de l'existence, qui poursuivirent l'exilé jusqu'au jour où le roi Louis II l'appela à Munich, le forcèrent à quitter, découragé, la Reine de l'Adriatique pour aller s'établir à Lucerne. Les lettres adressées de cette ville à Liszt exposent longuement ce découragement. Il en arrive même, en travaillant au dernier acte de *Tristan*, à douter de son génie :

« Au fond, je me trouve absolument incapable. Tu devrais seulement me voir affalé devant ma table et me disant : il faut que ça marche! Puis, courant à mon piano, arrangeant quelques misérables accords pour les rejeter aussitôt, complètement découragé! quelles pensées m'assaillent alors! Je me sens profondément convaincu de ma gueuserie musicale : Très cher, c'est une chose singulière que ma vie; mais, crois-moi, je ne vaux pas grand'chose. Je finis par croire que Reissiger m'a aidé à écrire *Tannhæuser* et *Lohengrin*! Toi, bien certainement, tu as une part dans mes nouvelles œuvres! mais, puisque tu m'abandonnes, je ne puis plus rien! »

Il faut voir avec quelle véhémence lui répond Liszt, comme il le soutient et lui donne confiance en lui-même! Sa lettre se termine par cette citation de Pascal : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence ».

Le drame de *Tristan et Iseult* fut terminé en août 1859[1]. Avant que l'œuvre ne fût achevée, l'auteur avait déjà fait des démarches en vue de son exécution. L'intendance du théâtre de Carlsruhe avait entamé avec lui des pourparlers, qui ne purent aboutir, soit que le grand-duc de Bade n'ait pu obtenir pour Wagner l'autorisation du séjour dans le grand-duché, soit que l'œuvre eût été jugée trop difficile à exécuter. C'est alors qu'il partit pour Paris (septembre 1859). M. Maurice Kufferath fait très justement remarquer que, si la première de *Tristan* avait pu avoir lieu à Carlsruhe, il eût été mis immédiatement en relation avec le ténor Schnorr et sa femme, les incomparables artistes qui devaient créer, six ans plus tard, *Tristan et Iseult* à Munich, — et il eût évité ainsi les échecs successifs (notamment celui de *Tannhæuser*) qui l'assaillirent jusqu'à l'époque où le roi de Bavière devait être pour lui le Sauveur.

1. M. Georges Noufflard donne la date du 19 juillet 1859.

Mis en rapport, dès son arrivée à Paris, avec Giacomelli, rédacteur en chef de la *Presse musicale*, il s'installe sur ses conseils assez luxueusement, ce qui devait à bref délai lui créer de nombreux déboires. Malgré tout, *Tristan* l'absorbe d'abord et les lettres de cette époque relatent les efforts constants auxquels il se livre pour arriver à en donner une représentation à Paris. « Je sais ce que je fais et je n'ai jamais rien entrepris de ce genre sans être absolument certain du succès », — écrivait-il le 30 janvier 1860 à Mme Dustmann-Meyer, une des artistes qui lui avaient été proposées pour le rôle d'Iseult. Hélas! ses illusions devaient s'évanouir rapidement! C'est alors que Wagner organise au Théâtre italien les trois fameux concerts des 25 janvier, 1er et 8 février 1860, qui allumèrent la guerre entre les partisans de l'art ancien et les partisans de l'art nouveau. On y entendit le prélude de *Tristan*. Le bon Scudo fut révolté : « Le compositeur a certainement dépassé tout ce qu'on peut imaginer en fait de confusion, de désordre et d'impuissance. On dirait d'une gageure contre le sens commun et les plus simples exigences de l'oreille. Si je n'avais pas entendu trois fois ce monstrueux entassement de sons discordants, je ne le croirais pas possible. On assure que l'auteur fait le plus grand cas de cette composition, qui contiendrait la révélation de sa seconde manière; je ne pense pas que M. Wagner, malgré son audace, puisse jamais arriver à une troisième transformation de ce beau style. »

L'opinion de Scudo était celle de tous les critiques confinés dans l'admiration exclusive d'un genre et, disons-le, fort peu versés dans la connaissance des œuvres des grands maîtres. Mais Berlioz, le représentant, le chef de l'école nouvelle en France, le passionné de Gluck et de Weber, aurait dû, par son tempérament, être amené à découvrir les beautés de l'introduction instrumentale de *Tristan*. Il n'en fut rien. S'il loua, comme elles le méritaient, certaines pages de Wagner exécutées au Théâtre italien, notamment le prélude de *Lohengrin*, qu'il considérait comme un chef-d'œuvre, il se montra plus que réservé à l'égard de celui de *Tristan*. Après avoir constaté la similitude du plan dans l'un et dans l'autre, il ajoute : « Il s'agit de nouveau d'un morceau lent, commencé pianissimo, s'élevant peu à peu jusqu'au fortissimo, et retombant à la

nuance de son point de départ, sans autre thème qu'une sorte de gémissement chromatique, mais rempli d'accords dissonants dont de longues appogiatures, remplaçant la note réelle de l'harmonie, augmentent encore la cruauté. — J'ai lu et relu cette page étrange ; je l'ai écoutée avec l'attention la plus profonde et un vif désir d'en découvrir le sens ; eh bien, il faut l'avouer, je n'ai pas encore la moindre idée de ce que l'auteur a voulu dire. »

Ce fut dans cet article que Berlioz posa ses principes au sujet de l'école de l'avenir, sorte de déclaration de guerre, à laquelle Richard Wagner répondit immédiatement dans une forme très courtoise.

Parmi les enthousiastes il faut citer Champfleury et Gasperini qui ont été, avec Baudelaire et Édouard Schuré, les premiers partisans en France de l'œuvre wagnérien. Il serait intéressant de relire les pages qu'écrivit Gasperini sur *Tristan et Iseult* dans son ouvrage portant pour titre : *La nouvelle Allemagne musicale — Richard Wagner*. S'il admire dans *Tristan* « certaines beautés musicales de l'ordre le plus haut qu'il ait été jusqu'ici donné à l'homme d'atteindre », il déplore en même temps « l'aberration profonde d'un beau génie ». Ses critiques portent surtout sur la nature du poème. Il termine son étude sur *Tristan* par ces lignes : « Devant cet adieu sublime (d'Iseult), ce chant d'espérance, cette tendresse infinie, j'oublie et mes critiques et mes craintes et mes reproches pour saluer une des plus grandes pages qui soient sorties d'un cerveau humain ».

Nous verrons plus tard, après les représentations de *Tristan et Iseult* à Munich en l'année 1865, les impressions de l'auteur du *Drame musical*, Édouard Schuré.

L'acceptation de *Tannhæuser* à l'Opéra de Paris mit fin aux pourparlers relatifs à *Tristan*.

***

Dans le cours du mois d'août 1860, sur les instances des grands-ducs de Bade et de Saxe-Weimar, le roi de Saxe consentit à lever l'interdiction qui empêchait Wagner de rentrer en Allemagne. La Saxe, toutefois, lui demeurait encore interdite. Au mois d'avril 1861, il quitte Paris pour aller

reprendre à Carlsruhe les pourparlers engagés en vue de la représentation de *Tristan*; mais, ne trouvant pas les éléments voulus pour une bonne exécution, il finit par se dégager vis-à-vis du grand-duc et accepter les offres qui lui sont faites par l'intendance des théâtres impériaux de Vienne.

Il était dit que cette partition de *Tristan et Iseult* serait vouée à un sort malencontreux. Tout paraissait marcher à souhait; Wagner avait même consenti à laisser pratiquer quelques coupures, lorsque le ténor Ander, qui était chargé du rôle de *Tristan*, tomba malade assez gravement pour que les études fussent interrompues pendant toute la saison d'hiver. C'est au ténor Ander qu'on prête la boutade suivante. Wagner ayant écrit que *Tristan* était de cinquante ans en avance sur les pièces du répertoire : « Dites mille », s'écria le chanteur. Cet événement fut d'autant plus fâcheux pour le compositeur, que les bruits qui avaient couru sur les difficultés d'interprétation de l'œuvre ne firent que s'accroître.

A ce propos, M. Maurice Kufferath rappelle que la *Niederrheineische Musikzeitung*, qui avait publié des appréciations peu bienveillantes sur *Tristan* et sur la *Musique de l'Avenir*, était inspirée par Ferd. Hiller, rédigée par Bischoff et avait pour correspondant dans la capitale autrichienne M. Ed. Hanslick, chargé encore aujourd'hui de la critique musicale dans la *Nouvelle Presse* de Vienne. Tous les trois, dit M. Kufferath, soutenaient ardemment Meyerbeer et l'élément sémitique, qu'abhorrait Wagner.

Il nous a paru intéressant de noter ici les appréciations de M. Ed. Hanslick sur le maître de Bayreuth, publiées dans la *Revue bleue* sous le titre de *Souvenirs d'un critique musical viennois*. Nous ne donnerons que divers fragments, notamment celui ayant trait aux études de *Tristan et Iseult*, à Vienne. M. Ed. Hanslick, après avoir narré sa première entrevue avec Wagner en 1862 et expliqué ses préférences pour *Tannhæuser*, ajoute :

« Wagner profita de son séjour à Vienne pour donner plusieurs grands concerts d'orchestre, où il fit entendre des fragments des *Maîtres chanteurs* et de la *Valkyrie*. Je fus très frappé de ce que je pus connaître des *Maîtres chanteurs* et j'en rendis compte dès lors dans la *Presse* en des termes fort élogieux et

dont je n'aurais encore rien à retirer aujourd'hui. Enchanté du succès de *Lohengrin*, Wagner s'occupa aussitôt de faire jouer à Vienne son nouvel opéra *Tristan et Iseult*, avec Ander et Mme Dustmann dans les rôles principaux. L'ouvrage fut reçu aussitôt et tout de suite les chanteurs se mirent à étudier leurs rôles. Mais ces rôles, dont nous savons aujourd'hui qu'ils sont peut-être plus faciles à apprendre que ceux des grandes œuvres d'autrefois, semblaient alors d'une difficulté insurmontable. Après un grand nombre de répétitions, Ander me dit un jour : « — Je crois que cela pourra marcher, nous savons maintenant le deuxième acte à peu près en entier, mais voilà que nous avons oublié le premier ». La maladie, puis la mort d'Ander vinrent arrêter les études de *Tristan*. Wagner a prétendu que cet arrêt était dû à des intrigues, mais lui-même savait bien ce qui en était....

« Bien des personnes, qui ne peuvent admettre qu'un critique soit dirigé par autre chose que par des raisons personnelles, m'ont demandé « ce que je pouvais avoir » contre Wagner. En réalité, je n'ai jamais eu contre lui absolument rien. Qu'il m'ait traité avec froideur chez Laube après ma critique de *Lohengrin*, il n'y avait rien là que de très naturel. Que plus tard, en 1869, dans sa brochure sur la *Juiverie en musique*, il m'ait traité de Juif, cela ne m'a pas non plus autrement affecté. Wagner ne pouvait pas souffrir les Juifs : aussi, dès qu'il y avait quelqu'un qu'il lui était impossible d'endurer, le traitait-il de Juif. La seule chose que j'aie à dire sur mes relations personnelles avec Wagner est que *sa personne* m'a toujours été antipathique. Un étranger qui aurait vu Wagner pour la première fois ne l'aurait pas pris pour un artiste de génie, mais bien plutôt pour un petit professeur ou un avocat de Leipzig. Il parlait avec volubilité et une abondance incroyables sur un ton monotone et avec un accent saxon très marqué. Jamais il ne parlait que de lui seul, de ses ouvrages, de ses plans, de ses réformes. S'il nommait un autre compositeur, c'était avec les marques d'un complet dédain. Il était l'égoïsme personnifié. Et, avec tout cela, il possédait un charme de séduction extraordinaire; personne n'a eu, comme lui, le talent de se faire des amis qui se sacrifiaient pour lui et qui, trois fois repoussés, trois fois revenaient à la charge. Il y

avait dans sa personne comme dans sa musique quelque chose d'hypnotisant. Et je n'ai pas besoin d'ajouter que l'impression toute personnelle que j'ai eue de lui n'a agi en rien sur mon appréciation de ses œuvres. J'ai rencontré dans ma longue carrière bien des personnes moins sympathiques encore, dont j'ai pourtant très sincèrement admiré les ouvrages. »

Il existe du vrai dans ce portrait que l'on pourra comparer à celui magistralement dessiné par Édouard Schuré dans ses *Souvenirs sur Richard Wagner*.

La légende avait fini par s'établir si bien, relativement aux difficultés inhérentes à l'exécution de *Tristan et Iseult*, que, lorsque l'œuvre fut présentée au Théâtre de Dresde, en 1862, puis à Berlin, les directeurs ou intendants ne voulurent pas s'engager dans une aventure aussi téméraire.

Ce fut en l'année 1862 que Richard Wagner, après avoir quitté Vienne pour s'établir à Biebrich sur les bords du Rhin, se rendit un jour à Carlsruhe afin d'entendre dans *Lohengrin* le ténor Schnorr. Il fut si émerveillé de son talent que, dès le soir même, il lui demandait un rendez-vous et obtenait qu'il vînt avec sa femme à Biebrich pour lui chanter *Tristan*, que ces excellents artistes connaissaient à fond. Accompagnés par Hans de Bülow, ils donnèrent de l'œuvre une interprétation merveilleuse; aussi Wagner enthousiasmé fit-il immédiatement des efforts surhumains pour obtenir l'exécution de son drame sur les théâtres de Carlsruhe, Francfort, Weimar, Hambourg, etc.... Mais rien ne devait aboutir, jusqu'au jour où un jeune roi, plein d'enthousiasme pour son génie, envoya à sa recherche un de ses secrétaires qui l'amena à Munich. C'est là que, — suivant l'expression poétique de R. Wagner, — un cœur battait pour l'idéal de son art d'un feu d'autant plus ardent et plus pur qu'il était abandonné de tous.

Le premier soin de Wagner, en arrivant dans la capitale de la Bavière, fut de réorganiser le Théâtre royal, en plaçant à la tête de l'orchestre son féal Hans de Bülow et de préparer une représentation modèle de *Tristan et Iseult*. La répétition générale eut lieu le 15 mai 1865; il y avait six ans seulement que l'œuvre était entièrement terminée. Il faut avouer que l'impression première fut défavorable : le public n'était pas encore suffisamment préparé au système wagnérien, qui s'élève dans

Tristan à sa plus haute puissance. Seuls quelques initiés ou privilégiés s'enthousiasmèrent pour cette conception audacieuse: parmi eux il faut citer, en première ligne, Édouard Schuré. A cette époque le futur auteur du « Drame musical » ne connaissait de R. Wagner que le chœur des pèlerins de *Tannhæuser*; il ignorait toutes ses théories. C'étaient donc une révélation, un véritable coup de foudre qu'allait être pour lui *Tristan et Iseult.* Il faut connaître les impressions ressenties par lui à la première représentation de l'œuvre et si bien exposées dans ses *Souvenirs sur Richard Wagner* :

« ... Tous les musiciens connaissent aujourd'hui cet étonnant premier acte de *Tristan et Iseult*, et bien des poètes l'admireront sans espérer l'égaler. L'amour, d'abord refoulé dans les couches profondes et pour ainsi dire inconscientes de l'âme des deux amants, y grandit de scène en scène, jusqu'à ce qu'il éclate fatalement et triomphalement à travers la haine et l'orgueil qui lui servaient de masque. C'est une merveille de psychologie musicale dans un chef-d'œuvre de passion. Je me souviens encore, comme si c'était d'hier, du saisissement et du trouble que j'éprouvai au premier cri d'Iseult qui se réveille en sursaut d'un sombre rêve. Elle invoque la tempête pour briser ce navire insolent qui la mène comme épouse au roi Marke sous la conduite de Tristan, traître à l'amour. Situation, état d'âme, destin tragique, tout apparaît dans un éclair à ce premier cri de la fiancée en révolte. Une déclamation haletante, des bordées de sons désordonnés et frémissants marquent les paroles entrecoupées d'Iseult. Ce plongeon inattendu dans l'orchestre de Wagner me suffoqua. Je tombais là sans préparation dans sa dernière manière, dans sa plus audacieuse tentative. Il me semblait qu'on m'avait jeté en pleine bourrasque sur un navire en détresse dont j'entendais craquer toutes les jointures. J'étais secoué en tous sens, haché par les vagues et les coups de vent, aveuglé d'écume, assourdi de bruit. Livré à cet orchestre nerveux et bondissant, il me fut impossible au premier moment de me retrouver dans l'effervescence des motifs. Peu à peu cependant je m'habituai à la manœuvre, je me familiarisai avec les ressauts de cet océan d'harmonie et la lumière se fit dans son chaos apparent. Bientôt j'éprouvai quelque chose de nouveau et de surprenant.

Mon regard, devenu visionnaire par le commentaire vivant de la musique, pénétrait dans le dedans des personnages. Ils devenaient *transparents* pour moi. Le tumulte qui agite l'âme passionnée d'Iseult, l'indignation, l'ironie, le désespoir, l'amour changé en haine clamant le suicide et la mort, tous les courants et les sous-courants de la pensée s'insinuaient en moi d'une si enlaçante persuasion, d'une si irrésistible violence — *que tout ce qui se passait en Iseult se passait en moi.*

« J'étais entré dans cette illusion parfaite de l'art qui prouve un complet oubli de soi. On ne critique plus, on subit la vie qui se communique. Le charme dura jusqu'à la fin de la représentation....

« Je n'entrerai pas dans un plus ample détail de mes impressions. Elles allèrent s'élargissant et s'approfondissant avec le drame, comme les nappes d'un lac fécrique sur lequel on glisse en barque et dont le miroir insondable reflète des golfes mystérieux et des pans du ciel étoilé....

« Cette représentation demeure dans mon souvenir la plus grande impression dramatique et artistique de ma vie. Je n'avais pas l'idée d'une telle intensité, d'une telle vérité d'expression dans l'idéal le plus exalté.... »

Ainsi Édouard Schuré, avec sa grande intuition des choses d'art les plus élevées, fut du nombre assez rare des initiés de la première heure. La critique fut sévère, peu clairvoyante; elle reprocha à Richard Wagner d'avoir donné un libre cours à ses tendances, d'avoir écarté la mélodie et adapté aux paroles, à l'esprit du texte une musique purement déclamatoire. On voulut bien reconnaître que l'instrumentation était en harmonie avec le drame, en rapport avec la situation; mais on ne put admettre qu'il y eût trace de chant véritable.

L'allocution que prononça Richard Wagner à l'issue de la répétition générale pour remercier l'orchestre et les interprètes fut même vertement accueillie par la presse. On ne vit dans cette allocution qu'un outrecuidant orgueil; et, cependant, elle était naturelle — et charmante dans certaines parties, notamment celle où, rappelant les haines que son œuvre avait suscitées à Munich, il déclare qu'il emploiera contre elles le moyen enseigné par *Tristan et Iseult* : « Iseult croit haïr Tristan et lui offre le breuvage de mort; le destin change

la boisson mortelle en un breuvage d'amour. De même à ceux qui viendront vers nous le cœur rempli de haine, nous offrirons le philtre. »

La première représentation n'eut lieu que le 10 juin 1865 sous la direction d'Hans de Bülow. Ce ne fut pas la sensation d'un succès incontesté — déclara, dans le *Musikalisches Wochenblatt*, Richard Pohl, un partisan de la première heure. Gasperini lui-même, nous l'avons vu, formula des réserves. Parmi les rares enthousiastes, il faut citer Édouard Schuré — nous l'avons déjà dit — et le roi Louis II de Bavière. Voici la traduction de la lettre que ce prince adressa à Richard Wagner, après la première représentation :

Au poète-musicien Richard Wagner.

A Munich.

Divin ami,

Je ne puis attendre la soirée de demain, tant je souhaite ardemment la seconde représentation. Vous avez écrit à Pfistermeister[1] pour lui dire que vous espériez que mon enthousiasme pour votre œuvre ne serait pas affaibli par suite de l'interprétation légèrement défectueuse du rôle de Kurwenal par Miterwurzer!

Comment avez-vous pu même concevoir cette idée? Je suis absolument subjugué, saisi par *Tristan et Iseult.* Je désire ardemment de nouvelles représentations!

Cette œuvre merveilleuse que ton génie a enfantée, qui pourrait l'entendre, sans la couvrir de louanges? L'œuvre si belle, si suave qui m'a réconforté l'âme!

Salut et hommage à son créateur! — Mon ami, voulez-vous avoir l'obligeance de dire à l'excellent couple artiste que leur interprétation m'a ravi et enthousiasmé. Faites-leur agréer tous mes remerciements les plus chaleureux. Donnez-moi, je vous en prie, la joie de recevoir de vous une lettre à bref délai.

N'est-ce pas, très cher ami, que vous poursuivrez avec courage la création de nouveaux chefs-d'œuvre! Au nom de ceux à qui vous procurez de si grandes et divines jouissances, je vous prie de ne pas manquer à votre mission.

Vous et *Dieu!*

Jusque dans la mort, dans l'au-delà, dans le royaume de la nuit des mondes, je demeure

Votre dévoué,

LOUIS.

Berg, le 12 juin 1865.

Le couple artiste, auquel le roi de Bavière envoyait ses

1. Secrétaire du roi.

félicitations, était le ténor Schnorr de Carolsfeld et sa femme qui jouaient, le premier, le rôle de Tristan, et la seconde celui d'Iseult. Les autres acteurs étaient : Mlle Deinet (Brangœne), MM. Miterwurzer (Kurwenal), Zottmayer (le roi Marke), Simons (le pâtre), Hartmann (le pilote) et Heinrich (Melot).

Tristan eut quatre représentations à Munich. La veille de la dernière audition, qui eut lieu le 1er juillet 1865, Richard Wagner adressait aux Schnorr le billet suivant : « Pas de bêtises, mes enfants! je vous vois demain, n'est-ce pas? Chantez encore une fois, — *et si ce doit être la dernière*, — qu'il en soit ainsi! mais cette dernière fois chantez comme il faut! Wotan vous bénisse! »

Ces quelques lignes devaient être malheureusement prophétiques. En rentrant à Dresde après la quatrième représentation de *Tristan* et le concert à la cour du roi de Bavière, Schnorr mourait presque subitement le 21 juillet 1865. *Tristan et Iseult* fut repris en juin 1869 à Munich sous la direction de Hans de Bülow et n'eut que deux représentations; mais la véritable reprise dans la capitale de la Bavière date du 28 juin 1872. M. et Mme Vogl furent chargés de l'interprétation des rôles de Tristan et d'Iseult. L'œuvre finit par s'imposer et fut donnée sur les divers théâtres de l'Allemagne et de l'étranger, à Munich même en 1872, 1874, etc., à Weimar en 1874, à Berlin (1876), à Hambourg, Schwerin, Cologne, à Dresde, à Londres (1882) par une troupe allemande, et en 1884, 1892, à Vienne dans l'année 1883.

Ce fut M. Charles Lamoureux qui, le premier en France, eut l'idée de faire exécuter des fragments importants de *Tristan et Iseult*. Le 2 mars 1884, il donnait au théâtre du Château-d'Eau, où il avait fondé la *Société des nouveaux concerts*, le *premier acte* avec des interprètes excellents : Mmes Montalba (Iseult), Boidin-Puisais (Brangœne), MM. Van Dyck (Tristan), Blauwaert (Kurwenal) et Georges Mauguière (un jeune matelot). Le succès de cette tentative engagea M. Lamoureux à donner trois nouvelles auditions, les 9, 16 et 23 mars 1884. L'année suivante, le 8 février 1885, le *premier acte* était repris; puis, les 1er et 8 mars 1885, avaient lieu les première et seconde auditions du *deuxième acte*, jusqu'à l'entrée du roi

Marke (interprètes : Mmes Montalba, Boidin-Puisais, et M. Van Dyck).

Aux concerts populaires de Bruxelles, M. Joseph Dupont donna, les 4 et 5 mai 1886, le premier acte avec MM. Van Dyck, Renaud, Gandubert, Mmes Von Edelsberg et Flon-Botman.

Le 25 juillet 1886 avait lieu à Bayreuth, dans son véritable milieu, dans le cadre scénique qui lui était propre, la première représentation de *Tristan et Iseult*. Ni Richard Wagner, ni son illustre protecteur, le roi Louis II de Bavière, n'assistèrent à son triomphe. On sait que Wagner était mort le 13 février 1883, à Venise; le roi Louis II avait terminé dramatiquement ses jours le 13 juin 1886 au Starnbergsee, c'est-à-dire un peu plus d'un mois avant l'exécution de *Tristan* à Bayreuth. Triste coïncidence également à noter : Franz Liszt, l'ami dévoué du maître, qui s'était rendu à Bayreuth pour assister à la première de *Tristan*, s'éteignit dans la nuit du 31 juillet au 1er août 1886!

Quelle révélation surprenante fut cette représentation modèle de *Tristan et Iseult* à Bayreuth pour tous ceux qui, initiés ou non à l'œuvre de Wagner, n'avaient pu jusqu'à ce jour la juger dans le cadre qu'avait rêvé le Maître et qui seul était capable de donner l'illusion complète de l'action dramatique. L'invisibilité de l'orchestre, l'obscurité profonde dans laquelle était plongée la salle et, comme contraste, la resplendissante clarté de la scène, la perfection du jeu des acteurs[1], la belle ordonnance de tous les décors, le religieux silence observé par les spectateurs dans le cours de l'exécution, inculquèrent au drame un relief et une intensité de vie extraordinaires. Toute représentation de *Tristan*, faite dans un théâtre qui ne se rapprochera pas de celui de Bayreuth, ne pourra jamais (il faut le déclarer bien haut) rendre la magie d'une telle œuvre d'art!

Nous avons vu que la première représentation de *Tristan et*

1. Les rôles furent tenus tour à tour par les interprètes suivants : *Iseult* : Mmes Sucher et Malten; — *Tristan* : MM. Vogl et Gudehus; — *Brangæne* : Mlle Staudigl et Mme Stalmer-Andriessen; — *Kurwenal* : MM. Plank et Scheidemantel; — *Le Roi Marke* : MM. Siehret et Gura. — L'orchestre était dirigé par l'habile chef d'orchestre M. Félix Mottl, directeur du théâtre de Carlsruhe et maître de chapelle du grand-duc de Bade.



Iseult fut donnée à Munich le 10 juin 1865; il ne fallut pas moins de vingt-neuf années pour que l'œuvre vît le jour en langue française. Ce fut le théâtre de la Monnaie à qui revint l'honneur de cette exécution, inférieure sans contredit, mais en somme intéressante par sa nouveauté. S'il est hors de doute que la direction ne sut pas tirer parti des éléments relativement bons qu'elle possédait, il faut déclarer, à titre de circonstance atténuante, que *Tristan et Iseult* ne pourra jamais apparaître dans toute sa beauté hors du cadre qui lui est indispensable. Ceci dit, rappelons que cette première représentation à Bruxelles eut lieu le mercredi 21 mars 1894 et que la distribution des rôles fut ainsi faite : Tristan, M. Cossira; — Iseult, Mlle Tanesy; — Brangœne, Mlle Wolf; — Kurwenal, M. Seguin; — le roi Marke, M. Lequien; — Melot, M. Daulée; — un matelot, M. Isouard; — le pâtre, M. Isouard; — le pilote, M. Maas; — chef d'orchestre, M. Flon[1].

*
* *

Ici doit se terminer notre étude sur l'œuvre maîtresse de Richard Wagner : les esprits désireux de connaître les différentes versions de la légende du moyen âge dans laquelle Wagner a puisé le sujet de son drame, ainsi que l'analyse de la partition, n'auront qu'à se reporter à l'ouvrage de M. Kufferath. Ils pourront encore lire, au point de vue de la légende, un article de M. Gaston Pâris, publié dans la *Revue de Paris* (15 avril 1894), et ayant pour titre *Tristan et Iseult*. Le paragraphe III, dans lequel l'auteur étudie l'amour dans ce drame passionnel, amour coupable, illégitime, est particulièrement remarquable. « Aux lois sociales, — dit M. Gaston Pâris, — aux conventions nécessaires qui règlent les rapports des hommes et qui frappent de châtiment ou de réprobation les actes qui les violent, la légende oppose une loi plus ancienne et en même temps moins changeante, cette loi « non écrite » qui dicte ses arrêts au fond des cœurs et qui, lorsqu'elle apparaît dans son éternelle réalité, réduit à néant les lois

1. Nous croyons devoir passer sous silence l'exécution qui eut lieu de *Tristan et Iseult* en langue française, au mois de mars 1893, au théâtre de Monte-Carlo. Ce fut, paraît-il, une véritable exécution!

promulguées par les hommes. Au-dessus des devoirs ordinaires, notre légende proclame le droit qu'ont de s'appartenir deux êtres que pousse l'un vers l'autre un invincible et inextinguible besoin de s'unir....

« Cette théorie, sous quelque forme qu'elle se présente, est aussi périlleuse que séduisante, mais elle constitue, avec la théorie opposée du devoir et de la soumission, un des pôles entre lesquels oscillera éternellement la vie morale de l'humanité. Le grand danger qu'elle offre c'est que, faite pour des natures et pour des situations exceptionnelles, elle peut être et elle est souvent invoquée en dehors des conditions qui seules pourraient la faire admettre : ces conditions, les poètes les imaginent sans peine, mais elles se rencontrent rarement dans la vie et on est trop facilement porté à les croire réalisées pour soi. Dans notre légende, le breuvage d'amour sauve la responsabilité des héros en les liant à leur insu pour toujours et permet si bien de les absoudre et de les plaindre, que le roi Marke lui-même, quand il connaît l'origine fatale de leur passion, n'a pour eux que des larmes et des regrets. »

La situation, dans laquelle sont placés Tristan et Iseult, — et, également, Sieglinde et Siegmund dans la *Valkyrie*, — se rencontre plus souvent qu'on ne le pense dans la vie réelle. Si les infortunés, que la fatalité entraîne dans un amour illégitime et qui ne peuvent se prévaloir du breuvage d'amour, ne trouvaient pas dans la satisfaction du devoir accompli l'apaisement ou l'atténuation de leurs souffrances, ils n'auraient qu'à se souvenir, pour ne pas perdre courage dans la dure lutte contre la tentation, de cette belle maxime tirée du *Bhagavadgita*, fragment superbe du *Mahabhârata*, le grand poème, l'Iliade de l'Inde mère du monde :

« L'homme qui fait le sacrifice de ses désirs et de ses œuvres à l'Être d'où procèdent les principes de toute chose et par qui l'univers a été formé obtient par ce sacrifice la perfection ».

HUGUES IMBERT.

CHRONIQUE

Amalfi, octobre 1890.

Je prie que l'on m'excuse d'ignorer, ce mois-ci, les petits et même les grands événements de la vie parisienne. Les journaux de France ne parviennent ici qu'après trois jours de voyage. On a à peine le courage d'en déchirer la bande et de les parcourir d'un œil paresseux. A cette distance, les plus épiques prosopopées de M. Déroulède ne réussissent pas à enflammer mon imagination, et je dois avouer que la majesté de M. Georges Berry, si imposante soit-elle, s'atténue devant celle de la mer dont les flots apaisés sommeillent mystérieusement sous un ciel sans nuages.

J'écris ces pages dans la cellule d'un antique couvent de capucins, aménagé en hôtellerie pour la joie des voyageurs pacifiques qu'effraient les perfectionnements un peu barbares et l'incessant tumulte des grands hôtels modernes. Autour de ma cellule, tout invite à se recueillir et à rêver. La mer est sillonnée de chemins d'argent. Où mènent-t-ils? Qui est-ce qui sème sur les flots ces traînées de poudre éclatante? Sans aucun doute, tout à l'heure, au crépuscule, je verrai s'avancer vers moi, du fond de l'horizon, sur ces routes mouvantes, des génies bienfaisants qui me procureront de doux rêves. Des jardins en terrasses escaladent le rocher où s'adosse le vieux couvent. Des orangers, des lauriers, des néfliers du Japon, des oliviers et des chênes y marient leurs verdures discrètes et protègent de leur ombre les arbustes grêles, qui fleurissent sur ces coteaux aimés du soleil. Lorsque la nuit, de sa main qui

se hâte, car nous avançons vers la fin de l'automne, étend ses voiles blancs sur la mer et sur les rochers, et que la petite ville d'Amalfi s'endort au rythme des mélopées italiennes, l'âme s'ouvre d'elle-même à la méditation et, pour quelques instants au moins, communie pleinement avec la nature dans l'oubli des soucis terrestres et l'espérance d'une paix définitive. Ce vieux couvent d'Amalfi est à moitié chemin du ciel.

Les disciples de saint François qui vécurent ici ne pouvaient manquer, semble-t-il, de s'y sanctifier parfaitement. On aimerait, en effet, à penser que l'aiguillon des passions s'émousse dans la solitude et la contemplation. Se peut-il que les « grandeurs de chair » réussissent encore à tenter les hommes qui se retirent loin du tumulte des cités et s'emplissent les yeux du spectacle de la mer immense et du ciel infini? Hélas! je crains bien que même sur ce rocher la malice humaine ait de la peine à abdiquer ses droits. C'est pourquoi je ne me porte pas garant que tous les bons pères capucins du couvent d'Amalfi jouissent maintenant dans le paradis qu'imaginait leur naïve piété du bonheur des élus. Peut-être celui dont j'occupe la cellule fut-il un ambitieux frénétique, qui mettait toutes ses complaisances dans des pensées de domination? On n'est ici, je viens de le dire, qu'à moitié chemin du ciel, et sans aucun doute la seconde étape est la plus difficile à franchir.

J'ai plus de confiance, je l'avoue, pour faire son salut, comme disent les moines, dans la contemplation des beaux spectacles qui éveillent la poésie en nos âmes, que dans les marmottements d'oraison ou les pratiques de l'ascétisme. Il me semble que c'est le don le plus précieux de l'homme de pouvoir spiritualiser la nature. Il y faut un puissant effort d'imagination. Même lorsqu'elle se présente à nous sous ses aspects les plus enchanteurs, nous avons besoin d'une grande force d'illusion pour l'idéaliser. Elle est indifférente à toute pitié et à toute justice. Elle condamne les plantes et les bêtes à une lutte implacable pour avoir leur part des sucs de la terre et des souffles du ciel. Dans le calice d'un lis, voici des guêpes qui se querellent. Sur le vieux mur que chevauchent des pampres ensanglantées par le soleil, un chat maigre fait

semblant de dormir pour mieux surprendre la souris qui grignote, au fond de son petit trou, le cadavre d'un insecte. Si mes yeux réussissaient à percer les flots bleus de la mer de Sorrente ou les flots verts de la mer d'Amalfi, j'assisterais sans doute à d'atroces batailles entre des êtres hideux. Dans les eaux de saphyr ou d'émeraude, au lieu des nymphes gracieuses et candides qu'enfantent nos rêves vivent des monstres voraces et perfides, qui s'entre-dévorent avec volupté.

Combien il est admirable que l'homme en frappant cette nature brutale de la divine baguette de son imagination en fasse jaillir des sources de pure poésie! Ce privilège ne doit-il pas nous être cher entre tous? Ceux-là même qui n'y participent qu'au plus humble degré souhaiteraient pouvoir y associer tous les êtres, tant ils en goûtent l'efficace vertu. Dans cet ermitage juché entre le ciel et la mer je me plais à rêver d'une religion de poésie et d'amour. Hélas! nos vilaines passions ont toujours réussi à dénaturer les nobles tentatives où s'affirmèrent la foi et la charité de quelques âmes d'élite! Je sais combien mon rêve est chimérique. Il me suffira de redescendre au milieu des hommes pour en découvrir de nouveau toute la vanité. Je dois même avouer que les voix qui par instant s'élèvent jusqu'à moi du village voisin, lui font courir des risques jusque dans cette petite cellule où j'essaie de me recueillir et de raviver en mon âme de passagères illusions. Ce sont des voix d'enfant qui, avec une ténacité que rien ne lasse, sollicitent l'aumône du voyageur; des voix de femmes qui excitent les enfants à la mendicité et cherchent querelle à leurs rivales; des voix de pêcheurs qui s'emportent contre la mer trop avare. La population de cette petite ville jadis presque illustre et maintenant bien déchue de cette antique grandeur, me paraît peu sensible, en effet, à la douceur de son ciel et au doux mystère de sa mer. Elle s'efforce de gagner sa pauvre vie dans de petites besognes qui ne mettent pas son indolence à trop rude épreuve. Les femmes en jupons éclatants et sales, les enfants en guenilles sordides grouillent le long des ruelles sans trottoirs où s'ouvrent des chambres toutes noires, tandis que sur le sable et les rochers de la plage les hommes étendent des pâtes au soleil ou se préparent pour la pêche. Le soleil qui cuivre leur peau ne réussit pas à leur

donner l'altière gravité que l'on remarque souvent chez les Arabes. Rien non plus ne rappelle sur leur physionomie grimaçante l'audace que l'on peut justement supposer à leurs ancêtres, qui furent, dit-on, des pirates. Les nombreux abbés qui paraissent vivre avec eux dans un commerce familier se bornent à entretenir en ces âmes craintives les superstitions traditionnelles. Au coin des rues, on aperçoit des madones de plâtre qui regardent les passants avec leurs yeux ternes de poupées au rabais. Est-ce de ces madones que ces pauvres gens attendent le bonheur? Et quel peut être leur rêve de bonheur? Une bonne récolte de figues? Une pêche abondante? De riches voyageurs à exploiter? Leur petite mer étant presque toujours sans colère et sans perfidie, j'incline à croire que la dévotion de ces pêcheurs doit être inférieure à celle de nos populations de Bretagne. Je la tiens pour un paganisme humilié, décapité, sans sève, ni poésie.

Ce n'est pas la cérémonie à laquelle j'assistai hier qui sera de nature à modifier mon impression. A droite du vieux couvent, s'ouvre dans le rocher une grotte assez élevée où sur des enduits de plâtre on a représenté par le pinceau des scènes de la vie d'un père capucin dont le visage rubicond et la corpulence congrue n'éveillent aucune idée d'ascétisme. C'est ce dont je n'aurai garde de me plaindre. Je veux croire que l'on peut se sanctifier sans mortifications excessives. Ce capucin gros et gras semble bien me donner raison. Mais ce bon frère Cristofano (tel est, je crois, son nom) n'inspirerait sans doute à cette population amie des miracles qu'une dévotion un peu froide si, par le mérite de sa sainteté, il n'eût obtenu de Dieu de venir aux secours des femmes stériles. Par quelles circonstances de sa vie, que je connais mal, ce père capucin fut-il désigné pour remplir cette mission délicate à laquelle, semble-t-il, ses vœux monastiques ne le préparaient guère? Je n'ai pas cherché à approfondir ces mystères. Le ciel ardent et la mer indolente invitent à la paresse et je n'ai pas de peine à me ranger à leur conseil. Tant il y a que l'image de saint Cristofano brille aujourd'hui dans la lumière des cierges et que sur chaque degré des escaliers qui conduisent du rivage à la grotte j'aperçois, en toilette de fête, des femmes d'Amalfi qui viennent solliciter pour elles l'inter-

cession du capucin ou le remercier, par une petite offrande, d'avoir déjà accueilli leur requête. A en juger, d'ailleurs, par le nombre de marmots qui grouillent dans les rues du village et se roulent, le corps à peu près nu, dans le sable de la grève, on a la meilleure opinion de la faveur dont jouit là-haut saint Cristofano. Assurément, c'est le saint le plus puissant de l'Italie méridionale. Son pouvoir s'étend au loin, il exauce les prières des femmes de Naples aussi bien que celles des femmes d'Amalfi. Dans les vieux quartiers de Naples les enfants semblent sortir des pavés. Quand on descend les longues et étroites rues en gradins, il faut poser ses pieds avec précaution de peur d'écraser de temps en temps un petit marmot déguenillé et morveux qui joue dans l'ordure. Le mal ne serait peut-être pas irréparable, Cristofano ayant les bonnes grâces du bon Dieu, mais on m'assure que pères et mères se reconnaissent au milieu de toute cette marmaille grouillante et sont attachés à leur progéniture. C'est sans doute là le sentiment le plus louable de cette population qui par sa saleté, son servilisme et sa rapacité réussirait presque à dégoûter de son golfe si, grâce à son sourire de déesse complaisante, la mer de Naples ne faisait oublier toutes les souillures des hommes. Je me suis donc efforcé de n'écraser que le plus petit nombre possible d'enfants. Je vous assure qu'il leur en reste encore assez, après mon passage, pour que nos peintres ne manquent pas de modèles, ni nos cafés de chanteuses.

C'est à nos femmes de France qu'il conviendrait, je crois, de recommander le culte du bon père capucin qui se sanctifia dans la grotte d'Amalfi. Elles paraissent ignorer complètement son existence et le crédit dont il use si bien auprès de son Dieu pour la multiplication de l'espèce humaine. Une nuit de Paris ne vaut peut-être pas à ce point de vue une nuit de Naples. Si le bon Cristofano ne s'en mêle pas, les temps sont proches où la France n'aura plus assez d'enfants pour défendre son sol fertile et son aimable civilisation. Allemands et Italiens pullulent à l'envi les uns des autres. Et je connais des villages français où l'on n'aperçoit plus d'enfants dans les rues....

En vérité, dans ma petite cellule de moine, en face de la mer verte sillonnée de chemins d'argent, je suis tout surpris

de m'être laissé aller à parler du repeuplement de la France. La faute en est au père capucin dont on célèbre aujourd'hui la fête. Les cierges qui nimbent son front de flamme et de fumée et ces traînées de femmes le long des escaliers m'ont arraché à ma rêverie. Fort heureusement voilà que la journée s'achève. Prêtres et femmes vont regagner Amalfi ou les villages voisins. Les dernières barques rentrent au port, la grève devient déserte. Les ténèbres s'étendent sur la mer et descendent sur mon rocher. Les sons de l'Angelus viennent de passer au-dessus du couvent et leur vol va mourir là-haut dans le bois de chênes blancs et de blancs oliviers. C'était l'heure où, jadis, dans le monastère endormi, les capucins rentraient dans leur cellule après le repas du soir. C'est l'heure où maintenant les rares voyageurs viennent chercher un peu d'air frais sur les galeries suspendues au-dessus de la mer. A travers les pampres de la vigne qui se rejoignent en arceaux sur la tête des promeneurs, les étoiles, une à une, s'allument dans un ciel sans nuages. Peu à peu, on est envahi par la sensation de flotter dans l'immensité silencieuse. On ne pense plus à rien. Peut-être va-t-on se réveiller dans une autre planète!...

*
* *

Assise, octobre 1899.

L'Aurore, en robe de gaze mauve, vient d'ouvrir tout doucement, comme dit un poète gascon, les portes du matin. Le brouillard léger qui dérobait à mes yeux les petites montagnes de l'Ombrie, se dissipe peu à peu. Voilà que jusqu'à l'horizon toute la campagne s'éclaire d'une lumière blonde qui semble tomber goutte à goutte des doigts d'une fée subtile, tant elle se répand avec grâce et uniformité sur tout le paysage. Le chemin de fer suit pendant plusieurs kilomètres les bords du lac de Trasimène dont les eaux à peine ridées par la brise du matin reçoivent le baiser frémissant de milliers de roseaux penchés sur elles. Tout à l'heure, sous les rayons plus vifs du soleil, elles se pareront d'écharpes bleues, vertes et mauves. Ce sera un éblouissement. Mais cette vision magique ne persiste pas longtemps et, le lac dépassé, on retrouve l'accueillant sourire de la campagne ombrienne. Je crois bien que la

vertu de son charme est infaillible. Elle vous conquiert doucement et sûrement sans caresses brutales, ni subterfuges décevants, grâce à la clarté pacifique de son ciel, à la légèreté de son atmosphère, à la mélancolie sereine de ses collines où poussent des oliviers vénérables et des chênes au feuillage pâle.

C'est dans un des sites les plus caractéristiques et les plus impressionnants de l'Ombrie que, sur un monticule escarpé, se dresse à près de 600 mètres d'altitude, la petite ville de Pérouse. De la vieille tour du palais municipal, la vue embrasse une vaste étendue de collines aux flancs fertiles, aux cimes à peu près chauves. Sur leurs pentes à peine ombragées, dans le poudroiement du soleil, des maisons blanches groupées autour d'une église évoquent l'idée d'antiques ossuaires. L'imagination aidant, on pourrait croire que les soldats de l'armée de Flaminius vaincue à Trasimène ont jonché de leurs ossements ces petites collines de l'Ombrie. L'air est si léger et la lumière si douce que la paix, une paix qui ne serait pas si profonde qu'on n'en puisse goûter le charme, semble promise ici aux hommes de bonne volonté.

Ce n'est pas un spectacle grandiose que la nature s'est plu à nous ménager dans la patrie de saint François. Il n'y a sous mes yeux ni torrents déchaînés, ni montagnes farouches, ni arbres menaçant le ciel de leur cime superbe. En parcourant cette campagne qui sourie au voyageur et l'invite à fraterniser avec elle, on comprend sans trop d'efforts les épanchements de l'âme naïve de François d'Assise. On sent que l'âme de la nature est ici tout près de celle de l'homme. Aucun mystère inquiétant ne se dresse entre elle et lui pour en empêcher la communion réciproque. Le soleil y atténue l'éclat de ses rayons et il est bien le « frère Soleil », comme s'exprimait le bon saint. C'est à lui que l'on est redevable du charme justement fameux des paysages de l'Ombrie. Et il n'a pas peu contribué, je pense, à développer dans l'âme rêveuse de saint François cette fleur de mysticisme poétique dont nous respirons encore le parfum avec un respectueux attendrissement.

Comme vous savez, c'est auprès d'une petite chapelle miraculeuse qui se trouvait dans la plaine, à peu de distance de la ville d'Assise, que François, après avoir pris la résolution de se retirer du siècle, vécut et mourut. Sur l'emplacement de

cette chapelle s'élève aujourd'hui l'église de la Portioncule avec sa coupole prétentieuse qui ne se signale pas à l'admiration des visiteurs par l'élégance de son architecture, mais où l'on gagne des indulgences exceptionnelles. La garde en est confiée à des franciscains qui plusieurs fois par jour et en toutes les langues expliquent aux pèlerins les principaux miracles de la vie de saint François. On en retient ce que l'on veut. Il est même permis de n'en rien croire du tout. Les franciscains, avisés, se bornent à raconter et à montrer sans rien garantir trop catégoriquement. Mais ils ne se refusent pas à vendre quelques images pieuses, même à ceux qui mettraient en doute le miracle des roses ou celui des choux. Le fait est que certaines inventions m'ont semblé excessivement grossières. J'en ai eu l'âme un peu attristée. Les légendes poétiques de la vie de saint François sont pleines de grâce. Il en émane une vertu d'exaltation spirituelle qui est vraiment religieuse, au noble sens du mot. Pourquoi faut-il qu'une piété trop matérialiste risque d'en compromettre le charme en les commentant et en les précisant sans tact aussi bien que sans scrupules?

La petite ville d'Assise, avec sa basilique vénérable et le monastère d'aspect un peu farouche qui semble l'abriter derrière ses murailles épaisses, silencieuse dans la chaleur du jour, auguste et chimérique, paraît dormir depuis des siècles et pour des siècles encore sur les flancs de la colline chauve où elle étend ses rues étroites et tortueuses. Je connais mal son histoire, mais je serais bien surpris d'apprendre qu'elle ait subi, depuis le moyen âge jusqu'à maintenant, de profondes transformations. Tout me porte à croire que si le bon François sortait de son tombeau il reconnaîtrait tout de suite la ville orgueilleuse qu'il ne se défendait pas cependant d'aimer de tout son cœur et en face de laquelle il voulut qu'on le transportât pour rendre le dernier soupir. Elle est admirablement située, cette petite cité du XII[e] siècle que le renom du plus humble de ses enfants a rendue fameuse dans le monde. Au premier plan, des champs de vignes et d'oliviers disent la richesse de la terre et l'œil se repose un instant sur cette végétation souriante comme pour mieux goûter le spectacle déjà imposant des collines baignées de lumière blonde qui rejoi-

gnent, par gradins successifs, les montagnes violettes de l'horizon. Et de loin en loin quelques cyprès, au seuil des cimetières, découpent leur silhouette pensive sur le bleu pâle du ciel.

Je garde encore en mes yeux charmés la vision d'Assise au moment où les rayons du soleil couchant expiraient sur le campanile de sa basilique et sur les murailles du vieux couvent des franciscains. Par la magie de cette lumière à la fois si fine et si conquérante, la petite ville ombrienne se métamorphosait mystérieusement. Elle devenait une cité de rêve, bâtie aux portes d'un Orient chimérique par un prince puissant et fastueux. Sur les terrasses des maisons revêtues d'or par le soleil couchant et dont les vitres flambaient comme des escarboucles, je n'eusse pas été surpris de voir paraître les merveilleux chevaliers des vieilles légendes et des compagnes dignes par la beauté de mériter leurs faveurs. A ce moment, les spectacles les plus fabuleux m'eussent semblé tout à fait naturels. Le ciel, avec ses montagnes de feu qu'escaladaient des géants fantastiques se faisait le complice de mes imaginations. Non, ce n'était plus la pauvre petite ville de saint François que je contemplais, ce soir-là, dans un ravissement poétique. C'était Ur, Jérimadeth, Ecbatane ou Jérusalem. C'était plutôt une cité de gloire et de lumière qui venait de surgir tout à coup du néant. C'était la cité dont on rêve quand l'aile des fées complaisantes vient, la nuit, vous caresser le front, la cité où vivent des héros sans défaillances et des femmes d'une idéale perfection.

J'avais, Dieu merci! oublié les niaises histoires du père franciscain et, en mon cœur reconnaissant, je remerciai le « frère Soleil » dav'oir renouvelé sous mes yeux un de ces miracles qui en ces mêmes lieux émouvaient si profondément, il y a près de sept siècles, l'âme vibrante du bon saint François.

*
* *

A la villa Hadriana.

C'est avec un sentiment de reconnaissance et de piété qu'il convient de rendre hommage au goût raffiné et à la magnificence du très voluptueux et très intelligent empereur Hadrien quand, par une claire journée d'automne, une heure avant le coucher du soleil, on visite les ruines encore imposantes de la somptueuse résidence qu'il fit édifier, il y a près de dix-huit siècles, en un site aimable des montagnes de la Sabine. On sait que sa fantaisie souveraine s'ingénia à perfectionner par les merveilles de l'art et le travail d'innombrables ouvriers le cadre poétique qu'il avait choisi. De ses voyages en Grèce et en Égypte il avait rapporté des impressions plaisantes ou grandioses qu'il voulut faire revivre en des créations artificielles pour le plaisir de ses yeux et, peut-être, pour l'étonnement de ses hôtes. Au nord de son palais, il imagina de transformer un creux de terrain en une représentation de la célèbre vallée de Tempé. Au sud, il fit creuser une sorte de canal sur le modèle du Canope qu'il avait beaucoup admiré durant son séjour en Égypte.

De ces résurrections ambitieuses aussi bien que des temples, des cirques, des deux théâtres et du *stadium* il ne reste que des ruines. C'est sur une des pierres écroulées du petit temple qui se dressait à l'extrémité du Canope que je me suis assis pour jouir religieusement de la paix qui enveloppait les arbres et les ruines. Elle était auguste, émouvante, spirituelle. Tout auprès de moi, des fougères vivaces dissimulaient à mes yeux le sol jonché de pierres. Un peu plus loin, au bord des allées mystérieuses, des chênes et des ormes mêlaient leurs branches noueuses recouvertes encore d'un feuillage humide et touffu. Là-bas, sur la majesté silencieuse de la Campagne Romaine, des cyprès centenaires dressaient leur noble silhouette. En face de moi, à l'horizon prochain, le mont Gennaro, témoin impassible et immortel aux yeux des hommes, des arbres et des palais de tant d'agitations et de tant de ruines, découpait sur l'azur pacifique du ciel sa cime orgueilleuse.

Les fûts brisés des colonnes, les murs à demi écroulés, les frontons chancelants, les statues mutilées, tous ces débris fastueux qui témoignent de la puissance humaine et s'associent dans nos imaginations à la conquête de l'univers par la Ville que l'on aperçoit au loin dans la poudre d'or du soleil couchant ne parlent pas à mon âme avec des voix tristes. Je ne puis ni ne veux me soustraire à leur prestige poétique, qui est souverain. La sérénité de ces ruines leur vient sans doute de leur union intime avec la nature qui déploie au milieu d'elles, avec une incomparable prodigalité, toute sa puissance de vie. Tandis que les ruines prêtent aux arbres une gravité méditative qui émeut; les arbres, en retour, associent les pierres écroulées et les marbres défunts aux chaudes palpitations de leur sève.

Un silence de plus en plus profond descend du ciel sur les arbres et sur les ruines. On n'entend plus un cri d'oiseau et c'est à peine si j'aperçois le balancement de l'aiguille des cyprès sous le souffle si léger de la brise. Des rêveries mélancoliques vont-elles peu à peu s'emparer de mon âme? L'heure semble propice aux confidences des esprits désabusés qui habitent sans doute parmi les ruines. Non, ce soir, ils ne viendront pas. C'est d'une sorte d'immortalité poétique que tout ici parle à l'homme. Dans ce sol que foulent mes pas respectueux et où s'engloutissent peu à peu les derniers vestiges des palais et des temples, on sent des forces infinies de vie. Ces arbres qui versent sur moi, à l'entrée de la nuit, un charme si apaisant sont promis à la mort, mais à côté d'eux d'autres poussent déjà qui abriteront sous leur feuillage les visiteurs qui viendront ici dans la suite des jours. L'empereur Hadrien n'est, peut-être, pas mort. Il va m'apparaître au détour de l'allée des cyprès qui descend vers la vallée de Tempé. En ces lieux la poésie défie la mort. L'espérance, une mystérieuse espérance, plane sur toutes ces ruines.

MARCEL THÉAUX.

Le Directeur-Gérant : E. SCHAFFHAUSER

41161. — Paris. Imprimerie générale LAHURE, 9, rue de Fleurus.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

ET REPRISES

Robinson Crusoë. — Il faut avouer que le mois théâtral qui vient de s'écouler n'offre que peu de prise aux efforts du critique mensuel dont « l'actualité » diffère notablement de celle de son confrère quotidien. En d'autres termes, la plupart des productions scéniques qui ont vu la lumière dans les quatre dernières semaines et demie sont assez peu importantes, pour que d'en parler aujourd'hui cela puisse paraître un tantinet démodé.... J'en serais donc réduit pour ne pas trop retarder — pour avancer même — à disserter sur cette prétendue « faillite » de la Comédie-Française, que d'aucuns nous annoncent avec une joie plus ou moins pure, si le Châtelet, avec *Robinson Crusoë*, une première qui semble une reprise, n'apportait quelque matière à développements.

Non pas, je m'empresse de le dire, que cette pièce présente les caractères d'un impérissable chef-d'œuvre. Il est probable infiniment que lorsque, dans un ou deux lustres, on prononcera le nom du célèbre insulaire, on ne pensera pas à placer auprès du souvenir de Daniel de Foë celui de MM. Blum et Decourcelle. Mais que voulez-vous! Sur ce vague mélodrame, qui n'est pas plus mauvais qu'un autre, plane l'ombre prestigieuse d'une légende dont la gloire est en sûreté, étant entre les mains de tous les petits enfants émiettés dans notre foule. La péripétie, poignante et merveilleuse, et splendidement simple qu'imagina le romancier anglais porte le cachet des

créations durables de l'esprit, à cause de sa simplicité même, de son humanité, de l'enseignement qui s'en dégage. C'est tout le problème de l'homme au sein de la nature, des conditions de lutte de l'intelligence contre les éléments et les bêtes, qui est posé là d'une façon si heureuse, si nette, si saillante, que l'histoire littéraire tout entière ne possède peut-être pas un autre exemple d'une adaptation si parfaite d'un sujet à une idée générale.

Aussi ne m'en voudra-t-on pas, je l'espère, de penser que c'est surtout par ce qu'elle suggère plutôt que par son mérite exclusivement personnel — qui est mince — que la nouvelle pièce du Châtelet offre un véritable intérêt artistique, et que la date de sa première représentation doive être enregistrée avec respect de la part des lettrés.

*
* *

Le roman de Daniel de Foë parut en ce moment du XVIII[e] siècle où l'attention des penseurs commençait à prendre une orientation sociale et philanthropique. C'est une préoccupation de ce genre qui inspira le sens du récit si captivant, si fort et si suggestif en l'admiration de qui les hommes fraternisent avec les petits enfants.

Quant à la trame même de l'aventure d'où s'épanouirent avec tant de succès les théories de Foë, elle lui fut fournie par l'histoire contemporaine d'un matelot abandonné dans une île déserte. Ce fait divers poignant, comme tant de faits divers, serait tombé dans l'oubli, le premier moment de curiosité passé, si l'écrivain, dans un moment d'inspiration dont les siècles lui ont tant de gré, n'y avait vu une occasion exceptionnelle d'unir un beau drame à une haute moralité.

Alexandre Selkirk, la réalité dont Robinson est devenu la légende, était sujet anglais ; il était né en 1680. Il entra jeune dans la marine, puisque à vingt-quatre ans nous le trouvons contre-maître sur le *Cinq-Ports*. Le capitaine de ce navire, un nommé Straddling, prit en haine son subalterne. Pour quelles causes ? Nous l'ignorons : il y a là une très vague histoire de singe amené à bord et noyé pendant la traversée, histoire sur laquelle l'investigation acharnée des épousseteurs d'ar-

chives n'a pu apposer qu'un jour fort douteux. Ce qui n'est pas douteux, c'est que le capitaine Straddling jeta un beau jour son contre-maître dans une île sinon inconnue, du moins tout à fait déserte et inhospitalière, l'île de Juan Fernandez, située à 700 kilomètres de la côte occidentale du Chili, hors du chemin ordinaire des navires. Selkirk y vécut quatre ans seul, de vingt-quatre ans à vingt-huit; il fut sauvé en 1709 par le capitaine Woods Rogers.

Le capitaine sauveur consigna le fait avec quelques détails dans son journal de bord, publié en 1712. Je détache et traduis quelques fragments de cet antique document. Cela pourrait s'appeler : *la vérité sur l'affaire Robinson Crusoë.*

Le dernier jour du mois de janvier 1709, le capitaine Woods Rogers constate qu'à 7 heures du matin, l'île Juan Fernandez fut aperçue par la vigie. Voilà déjà le décor et le prologue....

***

Le drame ne commence que trois jours après. Écoutons le capitaine.... « Nous envoyâmes la yole à terre, et comme elle ne revenait pas, j'expédiai la pinasse à sa recherche. Celle-ci fut bientôt de retour. Elle rapportait quantité d'écrevisses et ramenait un homme vêtu de peaux de chèvres sauvages, qui paraissait aussi sauvage que les chèvres elles-mêmes. Il y avait quatre ans et quatre mois qu'il avait été abandonné....

« C'était lui qui avait fait le feu que nous avions aperçu la nuit précédente, quelques indices lui ayant fait penser que nous étions anglais. Pendant son séjour à l'île, il avait vu quelques navires passer au large; deux seulement y jetèrent l'ancre. Il vint les reconnaître et s'aperçut qu'ils étaient espagnols, ce qui le fit s'éloigner prestement. Il avait la conviction (Rogers ne dit pas pourquoi) que les Espagnols l'eussent tué ou condamné au travail des mines. Il eut beaucoup de peine, d'ailleurs, à leur échapper. On l'aperçut, on tira sur lui, et on le poursuivit jusque dans les bois, où il monta sur la cime d'un arbre au pied duquel ses ennemis vinrent puiser de l'eau et tuer quelques chèvres; mais ils s'éloignèrent sans l'avoir découvert. »

N'est-ce pas tragique, ce solitaire qui s'acharne violemment

dans sa solitude douloureuse par épouvante de certains de ses semblables? Mais poursuivons :

Selkirk n'avait pas été déposé dans l'île absolument sans ressources. On lui avait laissé un habit de rechange, son hamac, son fusil, un peu de poudre (une livre), quelques balles de tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques livres de prières, et des instruments et livres de marine. Durant les huit premiers mois de son séjour, il eut beaucoup de peine à combattre la mélancolie qui l'accablait. La viande fut son unique aliment tant que dura sa livre de poudre, et il se procurait du feu en frottant vivement deux bâtons l'un contre l'autre entre ses genoux (?)

Il avait deux cabanes — presque un appartement. — Dans la plus petite de ses cabanes, il apprêtait sa nourriture; dans la plus grande, il dormait. C'est dans sa grande case également que, pour se rattacher aux hommes par une sorte d'illusion, il lisait tout haut, chantait des psaumes, disait des prières, essayait de s'imaginer qu'on l'écoutait.

* * *

D'abord, il ne mangeait que lorsque la faim lui faisait mal, tellement il était en proie à l'immense regret des hommes. Il ne voulait pas dormir; c'était le sommeil qui le prenait. Peu à peu pourtant, ses souvenirs de vie antérieure devinrent moins cuisants ; il s'intéressa à des détails. L'arbre-piment qui fait un feu clair lui servait en même temps à se chauffer et à se nourrir, et son odeur balsamique le réjouissait.

Il aurait pu avoir autant de poisson qu'il en eût pu manger; mais sans sel, le poisson est dégoûtant. Les écrevisses étaient plus mangeables sans assaisonnement. Dans l'île de Juan Fernandez, elles étaient nombreuses et énormes comme des homards, paraît-il, et, bouillies ou grillées, constituaient un mets succulent.

Il y avait aussi des chèvres dans l'île. Durant son séjour, il en tua environ cinq cents et en captura encore davantage. Les premiers jours, ces bêtes s'approchaient de lui avec une confiance parfaite : chaque coup de fusil rendait cette véloce population plus farouche. Quand sa petite provision de pou-

dre fut épuisée, il dut les prendre à la course, et, dit Rogers, « sa manière de vivre, jointe à l'exercice continuel qu'il prenait, l'avait rendu tellement agile que c'était merveille de le voir courir à travers les bois, au milieu des rochers et des collines après les chèvres qu'il chassait sur notre demande. A plusieurs reprises, nous lui adjoignîmes, pour l'aider, un bouledogue et quelques-uns de nos matelots les plus lestes, mais il s'élançait vers les chèvres et nous les rapportait bientôt sur son dos, laissant en arrière hommes et chien. Il nous raconta qu'un jour, en poursuivant un de ces animaux, son ardeur avait failli lui coûter la vie ; il atteignit l'animal au bord d'un précipice que des buissons dérobaient à sa vue, tomba avec la chèvre enfin empoignée, d'une grande hauteur, et resta sans connaissance, assommé. Lorsqu'il revint à lui, un jour et une nuit après, posé sur la chèvre morte, il eut beaucoup de peine à se traîner jusqu'à sa hutte, qui se trouvait à plus de deux mille pas de là, et dans laquelle il resta dix jours sans bouger. »

A la saison nouvelle, il vit des terrains d'une étendue de plusieurs ares se couvrir de la végétation d'un précieux légume : le navet. Il s'agissait d'anciens champs ensemencés par un équipage ayant séjourné jadis dans l'île. Le palmiste lui donnait ses excellents « choux » à goût d'amande; il trouva trois espèces différentes de poivre et en usa si heureusement qu'il se guérit, par leur emploi, de diverses indispositions.

Ses souliers ne tardèrent pas à s'user; ses pieds devinrent plus durs que des souliers. Puis sa physionomie d'Européen continua à s'effacer sous la main du temps. Lorsque ses habits furent tombés en lambeaux, il se fit une casaque et un bonnet de peau de chèvre, dont il assembla les différents morceaux au moyen de filaments tirés de ses vieilles hardes qu'il effilochait avec son couteau. Ce couteau s'usa jusqu'au manche. Selkirk le remplaça tant bien que mal par des morceaux de cercles de tonneaux ramassés sur la grève et façonnés avec des pierres. Un clou lui servait d'aiguille.

*
* *

Cet être qui recommençait ainsi lentement et vaillamment l'histoire de la civilisation humaine, eut la chance de ne

jamais avoir affaire à des animaux redoutables. Il dut cependant se défendre contre une terrible et copieuse invasion de rats, introduits dans l'île par des bâtiments qui y avaient déjà relâché pour faire de l'eau et du bois. Ces rats — race prolifique — s'étaient à ce point multipliés qu'ils lui mordaient les pieds et lui rongeaient les vêtements pendant qu'il dormait. Une cause de même nature avait rendu les chats assez nombreux dans l'île; par des semis de viande, il attira les chats autour de sa case et sut mettre à profit l'antagonisme de ces deux espèces d'animaux avec un tel bonheur qu'il fut bientôt débarrassé des rats.

Cette œuvre d'alliance offensive avec les animaux ne lui suffit pas; il se rapprocha d'eux d'une façon poétique et charmante. Il apprivoisa des chats et des chevraux, et leur apprit à danser au son des cantiques qu'il chantait.

Selkirk ne resta pas assez solitaire pour que son intelligence merveilleusement développée dans un sens s'atrophiât dans un autre. A peine, lorsqu'il se retrouva parmi les hommes, son langage était-il incertain, coupé de silences. ayant quelque peu subi l'empreinte du grand mutisme de la nature. Au bout de quelques jours d'accointance avec ses semblables, il se rappelait tous les mots et se faisait comprendre.

Tel est le fait, étrange dans sa simplicité, le *document* dont Foë fit état. Il est presque certain aujourd'hui que Selkirk avait écrit un journal, et que l'écrivain en eut connaissance. Toujours est-il qu'il le déforma un peu, omit volontairement certains détails, en grossit d'autres, dans le but de créer une illustration exactement et grandiosement adaptée à sa conception individualiste. Il s'attacha à montrer la suprématie, la lutte heureuse, la victoire de l'homme sur les éléments, en même temps qu'il poétisait son personnage, le simplifiait, lui donnait les traits saillants d'un héros populaire.

Il est curieux de comparer à ce résultat artistique celui que le même fait originel détermina dans une nature littéraire à tendances autres. X.-B. Saintine a fait aussi un Robinson; c'est un roman ayant pour titre : *Seul*, et suivant de beaucoup près l'aventure d'Alexandre Selkirk dont l'auteur de *Picciola* eut, dit-on, sous les yeux le journal. Il y a des

choses charmantes dans cette œuvre, des bijoux de sensibilité de bon aloi, notamment le passage où l'abandonné s'aperçoit qu'il est dans une île inhabitée par l'homme à la placidité douce de tous les animaux qu'il rencontre. La thèse de Saintine est la contre-partie de celle de Foë : l'homme livré à lui-même s'avilit, descend au niveau de l'animal, perd toute sa suprématie ; il faut l'homme à l'homme, et notre qualité essentielle et précieuse, c'est la sociabilité ; aussi son personnage se sent-il envahir de plus en plus de déchéance et d'ombre.

* * *

... Quant à la thèse du drame que le Châtelet nous présenta avec un succès qui semble assez vif, le peu d'espace qui me reste pour en parler, est encore trop étendu. De thèse et d'idée, il n'y en a soigneusement pas. Il y a simplement un mélodrame qui, ainsi que je l'ai dit, n'est pas plus mauvais qu'un autre, pas meilleur non plus. Le public applaudit ; que voulez-vous qu'il fasse? Oyez plutôt : un traître, pour capter un héritage, tente de noyer Robinson, de supprimer le fils, de persécuter la femme....

A parler franc, cela étonnerait qu'il en fût autrement, et que l'histoire de Robinson Crusoë, ce monologue tragique, rudimentaire et profond où murmure confusément toute l'hymne du progrès, pût être, telle quelle, transportée sur la scène. Une telle péripétie est pauvre au théâtre.

Alors pourquoi ce rappel, ce souvenir, pourquoi ce titre? La raison n'en apparaît que trop. Les auteurs ont nommé leur pièce d'un nom populaire entre tous, ils ont intercalé l'illustre épisode dans leur machination, ils ont ménagé à travers les tableaux l'apparition du prestigieux abandonné, avec sa casaque, son bonnet, son chien et son sauvage, pour mettre une enseigne attirante et de réputation consacrée sur leur marchandise nouvelle.

En prenant ainsi de force un titre qui ne peut plus se défendre, ils ont donné, je pense, la preuve d'une familiarité artistique excessive.

Ce qui est plus grave, c'est que toutes ces adaptations, si elles s'accréditent tant soit peu auprès du public, déforment

dans son esprit la pureté de l'aventure originelle, en effacent l'enseignement et le caractère sous la banale parure des flons-flons dramatiques : toute légende s'use à être ainsi patinée.

L'interprétation fut excellente et la mise en scène brillante. Le rêve de Robinson donne prétexte pendant six tableaux à un fort beau déploiement de décors et de figuration. MM. Darmont, Dieudonné, Decori, rendent avec sincérité, élégance et pathétique les personnages du héros, du seigneur riche et du capitaine traître. Mlles Dauphin, Angèle, Georgette Loyer, sont dramatiques et comiques à souhait.

HENRI BARBUSSE.

BIBLIOGRAPHIE

Émile Zola, *Fécondité*, un vol. de la Bibliothèque Charpentier. Eug. Fasquelle, éditeur.

Ce livre, qui nous est venu d'exil, est une œuvre robuste, allègre et généreuse. C'est un roman dont les péripéties émeuvent et c'est en même temps un traité de morale sociale.

« Croissez et multipliez », nous répète M. Zola après Jésus de Nazareth; là est la joie et la vérité de la vie, là aussi est le salut. Autour de nous, en Europe, Italiens et Allemands pullulent à l'envi les uns des autres, et il y a des villages de France où l'on ne voit presque plus d'enfants. Où est le mal? Un personnage symbolique du roman, Mathieu, le premier évangéliste de M. Zola, en dénonce les causes avec une âpre éloquence : la prostitution, les complaisances de sages-femmes, les hardiesses intéressées de la chirurgie, la misère, l'égoïsme, l'ambition.

En face de ces douloureuses peintures, M. Zola nous présente le spectacle réconfortant de la vaillance, de l'honnêteté, de la foi instinctive en l'avenir de l'humanité. Mathieu et Marianne furent récompensés de leur amour, de leur courage et de leur travail. Ils vécurent bien au delà de l'âge moyen et, à la célébration de leurs noces de diamant, cent cinquante huit enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants s'assirent auprès d'eux. Souhaitons que leur exemple, grâce à la lecture de ce beau et bon livre, ne soit pas tout à fait perdu pour nous.

***

Félicien Champsaur, *la Faute des Roses*, 1 vol. de la Bibliothèque Charpentier. Eug. Fasquelle, éditeur.

L'amour est semblable aux roses : on en respire la fraîcheur, on se grise de son parfum, et, quand le soleil ardent des voluptés a passé sur lui, il se fane. Ainsi les roses, les belles roses charnues ou délicates, aux tons sombres ou lumineux, laissent choir leurs pétales froissés, quand l'été brûlant a baisé leur chair parfumée.

Dans le Bocage aux merveilleuses frondaisons, en un parc où les fleurs abondent, Armand Ceigneraie a été initié par Mme de Lyrolle à toutes les joies amoureuses. Mais cet amour ne doit avoir qu'une saison : Paris brise la fleur rare aux mains déçues de l'amant. Premier amour, premières larmes. Pour l'oublier, Ceigneraie voyage. L'Italie attire les âmes sentimentales : il voit Florence, et la jolie bouquetière des Cascines, belle et voluptueuse, tend vers lui ses roses et sa chair. Et voici l'idylle qui se déploie à travers le décor des beautés souveraines de la nature et de l'art : c'est Venise, Rome et Naples. Cette fois, revanche de l'homme, la fleur d'amour va se faner aux mains de la bouquetière Lucita. L'amant qui a pleuré fait pleurer à son tour. Tel est ce roman de fleurs et d'amour, œuvre brûlante où la poésie et l'art triomphent en de somptueux tableaux.

***

Alfred Duquet, *Paris* (la capitulation et l'entrée des Allemands). 1 vol. de la Bibliothèque Charpentier. Eug. Fasquelle, édit.

C'est le huitième et dernier volume

des remarquables études de M. Duquet sur la défense de Paris. Depuis la publication du premier volume, qui remonte à onze années, car on ne vient pas à bout d'une œuvre aussi complète et aussi consciencieuse sans une somme considérable de recherches et de travaux, le succès n'a pas cessé de grandir. Il se justifie par l'impartialité des jugements, la sûreté des informations, la netteté du récit. L'auteur peut avec raison se féliciter d'avoir accompli une œuvre de bonne foi et de courage. Il semble bien que ses appréciations demeureront, sur plusieurs points, celles mêmes de l'histoire.

Ce dernier volume débute par le tableau de Versailles durant les semaines qui précédèrent la capitulation de Paris. On lira avec un vif et douloureux intérêt le récit des négociations qui amenèrent l'armistice du 28 janvier. Le volume s'achève avec le départ des Allemands de Paris.

***

Jean Psichari, *L'épreuve*, roman. Calmann-Lévy, éditeur.

Il nous suffira de signaler aux lecteurs de *la Grande Revue* l'apparition en librairie de *l'Épreuve* pour réveiller en leur mémoire le souvenir plein de charme de cette triste histoire d'amour. *L'Épreuve* est un roman d'automne; il a la poésie intime, discrète et subtile de la plus délicieuse des saisons. M. Jean Psichari a su éclairer par la sûreté et la délicatesse de ses analyses l'émouvant mystère d'une âme féminine où l'amour naît et grandit sous le voile de la pudeur. L'auteur de *la Croyante* a mis le nom du colonel Picquart à la première page de ce roman que l'héroïque prisonnier avait lu sur épreuves dans sa cellule et dont il avait goûté la poésie intime, l'observation sincère et le charme mélancolique.

***

Henry Bauer, *Idée et Réalité*, 1 vol. in-12. H. Simonis-Empis, édit.

On retrouvera dans ce recueil de chroniques la franchise d'allure, l'originalité d'impression, la verve tour à tour railleuse et attendrie qui caractérisent le talent de M. Henry Bauer.

On ne saurait oublier les vaillantes batailles que l'auteur a livrées dans la presse, d'une plume alerte et vigoureuse, en avant des plus audacieux, pour ses conceptions d'art en matière de littérature et surtout de théâtre. Les préjugés de caste, les hypocrisies bourgeoises, les niaiseries consacrées par l'admiration docile, ont en lui un adversaire toujours prêt au combat. Par ce nouveau livre, *Idée et Réalité*, M. Bauer conquiert un titre de plus à l'estime littéraire de tous les esprits indépendants.

***

Guy de Téramond, *Sur le chemin du bonheur*, roman. H. Simonis-Empis, éditeur.

Un roman psychologique? Plutôt un roman romanesque. Le chemin de l'amour est-il le chemin du bonheur? Problème compliqué, insoluble sans doute, mais dont l'intérêt demeure inépuisable pour les imaginations féminines. N'y a-t-il qu'un chemin d'amour qui conduise au bonheur? Car il est bon d'être renseigné pour ne pas faire fausse route. A côté du chemin escarpé, vertigineux, bordé de précipices, de l'adultère, l'auteur nous indique le sentier sûr, paisible et fleuri d'un amour idyllique ébauché par la sœur de son héroïne avec le même homme qui s'était présenté en consolateur de l'épouse trahie. Le problème n'est, peut-être, pas résolu, mais le roman abonde en combinaisons dramatiques dont il ne faut pas méconnaître l'intérêt.

***

Charles Barbet, *Souvenirs de l'Année terrible* (l'occupation de Saint-Quentin en 1870-71).

La défense de la ville de Saint

Quentin au mois d'octobre 1870 — il y a 29 ans — est une des pages glorieuses, pour la France, de l'histoire de l'Année terrible. Notre souvenir pieux associe dans un sentiment de fierté reconnaissante le courage des habitants de cette ville à l'initiative hardie et à l'indomptable intrépidité dont fit preuve, en ces jours douloureux, le préfet de l'Aisne, Anatole de la Forge. Rien de ce qui nous rappelle cette résistance héroïque ne saurait donc nous être indifférent. M. Charles Barbet, à qui nous devons des nouvelles algériennes d'un tour alerte et d'une pénétrante observation, vient de publier quelques pages sur l'occupation de Saint-Quentin, qu'on lira avec intérêt. Elles ont été rédigées d'après des notes prises au jour le jour par un habitant de la ville assiégée. A l'aide de ce récit familier et sincère, on est initié aux menues péripéties de ces jours tragiques et ce sont là, pour l'historien aussi bien que pour le psychologue, des documents précieux.



Les chemins de fer (Collection des Livres d'or de la science. Schleicher frères, édit.).

Ce nouveau volume de la collection publiée par MM. Schleicher renferme des renseignements précis et intéressants. Il justifie pleinement son titre, car il initie le lecteur à tous les problèmes qui se posent à propos de la construction et de l'exploitation des chemins de fer. Depuis le tracé de la voie jusqu'à la pose des rails, l'auteur nous fournit des explications fort nettes et des chiffres à l'appui. Après nous avoir fait connaître les perfectionnements accomplis jusqu'à nos jours, il nous signale ceux qui sont en voie de réalisation et nous fait entrevoir les nouvelles surprises que nous réserve l'avenir. On lira avec intérêt la statistique du mouvement universel des chemins de fer dont les chiffres, pour être vrais, n'en déconcertent pas moins tous nos calculs et font rêver nos imaginations.



Les Mille et une Nuits. Le tome II de la traduction littérale et complète du texte arabe par le docteur J.-C. Mardrus vient de paraître dans les *Éditions de la Revue Blanche*.

Toute une civilisation revit là, en ses coutumes, en ses légendes, en ses façons de penser, de dire et d'aimer. Le docteur J.-C. Mardrus nous donne un calque strict de l'original, à l'inverse de Galland : celui-ci, en effet, s'était restreint à une vague adaptation et avait, d'ailleurs, négligé les trois quarts des contes qu'implique l'œuvre intégrale. Toute la partie érotique, document inestimable sur les mœurs des Arabes, et tous les poèmes, qui constituent une ornementation essentielle à la beauté de ce livre, avaient été supprimés dans les précédentes adaptations : on les trouvera ici dans leur verdeur ou dans leur splendeur. Ce tome II comprend : l'Histoire du Bossu avec le Tailleur, l'Intendant du roi de la Chine, le Courtier chrétien et le Médecin juif, l'Histoire du Barbier de Baghdad et de ses six frères, l'Histoire de Douce-Amie et d'Ali-Nourl, l'Histoire de Ghanem ben-Ayoub et de sa sœur Fetnah. Grâce au scrupule du traducteur, nous avons là l'équivalent même de l'œuvre initiale.

L'Art de s'habiller

Quel éblouissement, quel régal des yeux ce pesage de Longchamps le jour du grand prix d'Automne ! C'est par centaines qu'il nous faudrait énumérer les merveilles de grâce artistique, de goût sobre que nos Parisiennes exhibaient et innovaient à cette occasion. Nous n'apprendrons rien à nos lectrices en constatant une fois de plus combien la femme du monde l'emporte du tout au tout dans ces manifestations dont la gamme va de la sobriété la plus rigoureuse à la fantaisie la plus heurtée.

Il faudrait la plume magique et l'éclatant vocabulaire de Théophile Gautier pour dépeindre un pareil enchantement : aussi dois-je me borner à une description trop sèche, hélas ! des toilettes dont les plus belles et les plus remarquées sortaient, est-il nécessaire de le rappeler, des mains de l'artiste Paquin : costume de velours bleu ardoisé, la jupe faite de plis, fixés par des piqûres ; le devant de la jupe est plat, les plis ne commencent que sur côté de manière à former tablier : le corsage boléro, très ajusté, avec revers garnis de bandes de zibeline très étroites, longs pans devant, cravate de velours.

Une toilette fort remarquée en drap satiné gris, la jupe unie très longue tout autour, tunique dentelée et liserée de chinchilla, broderie ton sur ton, cette tunique s'ouvre devant sur la première jupe. Corsage plissé recouvert d'un petit boléro, très court derrière descendant sous les bras en pointe et complètement ouvert devant, brodé et bordé également de chinchilla : ceinture en satin gris avec gros chou de côté.

Le manteau long et droit est très en faveur, soit en fourrure, soit en drap : c'est presque le paletot d'homme avec plus d'ampleur du bas : porté avec élégance, ce vêtement a un cachet tout spécial ; on le fait tout en fourrure : en loutre par exemple que l'on égaye par les revers en renard se prolongeant jusqu'à la taille par la tête naturalisée ; en drap garni d'application de velours, avec haut volant de fourrure.

Nos félicitations sincères à Paquin, qui maintient avec tant d'autorité la suprématie de l'élégance et du genre français.

Un joli passe-temps, très goûté par nos mondaines, consiste à visiter les salons de la Maison Charavel, 41, rue Saint-Augustin, où indépendamment des jupons-corsets de toutes nuances et de tous tissus, la Maison Charavel livre à l'admiration de son élégante clientèle les créations les plus exquises : c'est le triomphe des dessous, le fin du fin comme souplesse et légèreté.

A la sortie de la première de *Mam'zelle Boncœur* nous avons retrouvé chez Prévost, boulevard Bonne-Nouvelle, nos élégantes les plus en vue : il est décidément très « bel air » d'aller goûter le thé parfumé et l'odorant chocolat après la comédie.

X...

LES CLASSES SOCIALES

EN FRANCE

A TRAVERS L'AFFAIRE DREYFUS

Que l'affaire Dreyfus soit finie, beaucoup l'affirment qui le souhaitent et voudraient le croire; des voix, qu'il est convenu d'appeler autorisées, d'hommes qui se sont tenus prudemment éloignés de la lutte, retentissent pour prêcher la réconciliation nationale, sans nous dire, il est vrai, sur quelles bases et à quelles conditions elle pourrait s'effectuer; le ministère s'efforce, par des mesures individuelles et collectives, d'y préparer peu à peu les esprits, cédant au désir bien naturel et bien gouvernemental d'ouvrir en paix l'Exposition de 1900. Et cependant il paraît difficile de s'attendre au plein succès de ces diverses tentatives et prédications, les unes sincères et louables, les autres plus suspectes et à coup sûr moins désintéressées. Que les circonstances imposent une trêve, cela est possible; mais non pas, au prix de la justice, la pacification définitive, issue d'expédients législatifs : sacrifice suprême à la lassitude des adversaires ou des indifférents qui n'ont jamais combattu.

S'abandonner à une telle espérance serait se méprendre singulièrement sur la portée d'une crise qui a remué, plus violemment et plus profondément qu'aucune, l'âme même de ce pays, qui en a résumé l'histoire et la vie pendant deux années, les plus remplies, les plus mouvementées peut-être depuis un siècle; qui a transformé une erreur judiciaire initiale en

un grand drame public, qui l'a haussée progressivement aux proportions d'un attentat inoui, dans la suite des âges, contre le Droit humain, qui en a fait une cause universelle; tant elle soulève de graves problèmes politiques, sociaux et moraux, tant elle a suscité de colères et de pitiés, de haines et d'enthousiasmes, d'actions viles et d'héroïques abnégations, tant elle a rompu de liaisons anciennes et fondé d'amitiés nouvelles, se mêlant à tout, aux faits de la vie privée, aux événements de la vie publique, ravageant tout, dévorant, créant, renouvelant, à la façon d'une tempête qui se déchaîne, d'une force de la nature qui se déploie. Comment croire qu'une révolution morale aussi profonde ait épuisé déjà ses effets, et qu'après avoir tant agité, elle soit désormais inerte et sans vertu?

En dépit des ordres du jour aux troupes, l'incident n'est pas clos, l'Affaire n'est pas terminée; elle continue; on pourrait dire à certains points de vue qu'elle ne fait que commencer. Nous verrons son action s'exercer dans les domaines où elle s'est déjà manifestée. Son influence ne manquera pas de peser encore sur les délibérations parlementaires, sur les combinaisons gouvernementales. On la retrouvera derrière les projets de loi relatifs à l'enseignement, aux impôts, au droit d'association, à l'organisation judiciaire, aux juridictions militaires, comme on la retrouve dans les relations sociales pour longtemps encore troublées, dans les opinions et les partis politiques bouleversés.

Mais, s'il n'est au pouvoir de personne d'annihiler les conséquences de cette secousse, il est indiscutable que les répercussions premières semblent momentanément s'affaiblir; c'est un armistice ou au moins une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il serait opportun de faire le tour du champ de bataille, le compte des blessés et des morts, pour constater l'état des forces qui ont pris part à la mêlée, des milieux sociaux, des institutions publiques qui ont été soumis à l'épreuve; ce n'est que d'un bilan exact qu'il sera loisible d'inférer, avant les nouveaux combats, quels éléments sont tombés à jamais, quels restent valides, en un mot sur quels appuis peuvent encore faire fond, dans l'avenir, les défenseurs de la justice et de la vérité.

*
* *

Si l'on pouvait douter que la justice soit le besoin suprême d'une société, l'émotion passionnée que provoquent partout les erreurs judiciaires suffirait à le démontrer. Quelque déplorables qu'elles soient, elles sont possibles en tout pays, en tout état de civilisation. Elles n'incriminent que la médiocrité et l'infirmité du jugement humain; mais ce qui ne manquera pas d'être un sujet de stupéfaction pour les historiens qui s'occuperont de notre époque, c'est la conjuration organisée à l'effet de maintenir au bagne un homme condamné illégalement pour le crime d'un autre, alors que l'innocence de l'un et la culpabilité de l'autre éclatent avec la dernière évidence; c'est l'amas de forfaitures, de mensonges, de délits et de crimes perpétrés pour consolider à jamais l'iniquité découverte. Assurément le fanatisme, puis l'esprit de corps et l'orgueilleuse obstination de toute la hiérarchie militaire contribuent à l'expliquer; mais qu'elle ait presque réussi dans son œuvre abominable, cela ne peut se concevoir que par la complicité et les défaillances de la société tout entière. Alors l'affaire Dreyfus n'apparaît plus comme un accident fortuit, mais comme la somme de fautes multiples et de plaies invétérées. Elle n'atteste pas seulement la maladie d'un organe unique, mais l'altération de l'organisme entier : l'analyse successive des différentes parties de cet organisme atteint permettra, sinon de trouver le remède, du moins de mesurer l'étendue des ravages, et de répartir les responsabilités.

Au premier rang de ces responsabilités, celle de l'armée, ou plutôt de son haut état-major paraît engagée le plus gravement. Il est sorti condamné et flétri de toutes les polémiques et de tous les procès; c'est sur lui que se sont concentrées les plus violentes colères.

En effet, quelle accumulation de crimes incroyables! Après avoir engagé le procès de 1894, sans indices sérieux, avec une imprudence folle, il usait, pour emporter la condamnation, d'un moyen qui eût été inexcusable même dans le cas d'une trahison certaine : la communication secrète aux juges de pièces qui d'ailleurs étaient fausses; aggravant ainsi sa

légèreté d'une scandaleuse violation de la loi en même temps que d'une félonie. Plus tard, l'occasion s'offre à lui, providentielle, de réparer l'affreuse méprise, il la repousse; le colonel Picquart ayant dévoilé le véritable traître, il refuse de rien entendre, et plutôt que d'avouer sa faillibilité et l'irrégularité du premier jugement, il préfère laisser le juif mourir à l'île du Diable.

Ce n'est pas tout; pour que personne ne puisse connaître le secret redouté, il éloigne Picquart et fabrique de nouvelles preuves fausses afin de corser le dossier décidément trop maigre, et de sceller à jamais dans sa tombe maudite celui dont l'innocence devient un crime plus grand que n'était son crime imaginaire. Quand le scandale éclate, il est dans l'engrenage; il lui faut toujours couvrir par un autre méfait, le méfait précédent. Quelle excuse pourrait-on trouver à ces scélératesses, à défaut de justification? En chercher seulement semblerait encore paradoxal; et pourtant, nous verrons qu'au regard de juges impartiaux l'État-major est encore le moins coupable de tous les grands coupables, si l'on veut avoir égard à sa psychologie particulière, si l'on se rend compte que la Haute Armée est restée ou même devenue plus que jamais une caste.

Elle en réalise la notion, autant si ce n'est davantage que la classe nobiliaire d'avant 1789; elle en possède toutes les caractéristiques. N'a-t-elle pas ses immunités, ses privilèges, son Code, sa juridiction, sa morale et son honneur spéciaux! Mais, comment une caste aussi forte a-t-elle pu se constituer ainsi, au sein d'un régime qui se croit démocratique et républicain, qui paraît en être la négation? Plusieurs causes en ont favorisé le développement; tout d'abord une cause organique, puis des causes circonstancielles propres à l'époque et aux accidents de notre politique. La cause organique n'est ailleurs que dans les règles qui président à la composition du corps d'officiers et de l'État-major général. Le mode de recrutement des écoles spéciales militaires, les conditions d'examen, devaient fatalement y attirer comme élèves les fils des familles aristocratiques et réactionnaires que leurs opinions héréditaires écartaient des fonctions administratives et judiciaires. C'est donc vers l'exutoire de la carrière militaire et par la voie préparatoire des établissements d'éducation religieuse, que se dé-

verse le flot repoussé du rivage républicain. Au sein des régiments les élèves sortis des maisons spéciales forment un groupement à part, assez compact, assez puissant pour absorber ou pour annihiler leurs autres camarades venus de l'Université.

Isolés de tout contact avec les éléments civils, par le fait même du régime militaire, ces éléments se sont naturellement resserrés, grâce à la communauté d'existence, de devoirs, de plaisirs, par suite de sentiments. Vivant entre eux, se mariant entre eux, les officiers ont fini par constituer un monde particulier, le seul de l'opinion duquel ils se sentent tributaires et justiciables; ils sont plus insoucieux et ignorants des autres milieux sociaux, des autres classes, que ne le furent jamais leurs devanciers du second Empire. En effet une cour brillante, nombreuse et variée, rapprochait ceux-ci d'éléments divers, les mêlaient au monde de la politique et de l'administration, en un mot, au reste du pays dont les premiers vivent complètement retranchés. Les circonstances douloureuses de notre histoire contemporaine ont aggravé cette situation. Ses désastres de 1870 ont créé au pays le lourd devoir de réédifier une organisation militaire puissante et redoutable. Rien ne fut épargné, ni argent ni sacrifices personnels pour mener à bonne fin cette œuvre nécessaire. Jamais les représentants de la France ne marchandèrent les hommes ou les crédits aux différents ministres de la guerre qui se sont succédé depuis trente ans. Les Chambres, abdiquant en fait leur pouvoir de contrôle, se bornaient à voter religieusement, benoîtement, toutes les dépenses sans cesse croissantes et proclamées indispensables par le haut commandement. Cette confiance aveugle produisit les abus inévitables de la part d'une administration qui n'avait pour les couvrir et répondre aux critiques qu'à invoquer l'intérêt sacré de la patrie.

C'est ainsi que les fautes les plus graves commises au Tonkin et dans l'organisation de l'expédition de Madagascar par des généraux imprudents et des ministres aussi incapables qu'infatués restèrent sans sanction; les coupables obtinrent un quitus ou même un avancement scandaleux là où ils méritaient la plus sévère disgrâce. L'armée n'était-elle pas l'enfant chéri de la patrie, du budget? et sous le couvert de ce mot magique,

les grands chefs, quelles que fussent leurs responsabilités, demeuraient impunis, intangibles, sacrés!

L'attribution au Conseil supérieur de la guerre du droit de nommer les officiers supérieurs aux hauts grades vint consacrer l'omnipotence de la caste. Dès lors, les douze commandants de corps qui constituaient la majorité du Conseil disposèrent souverainement, irresponsablement, de l'avancement, c'est-à-dire de la carrière, de la situation de tous les officiers. Ainsi l'oligarchie militaire n'avait même plus pour frein nécessaire, pour contre-poids normal, le veto du chef responsable de l'armée. Fatalement, l'esprit et les tendances de cette coterie toute puissante devinrent ceux de tous les officiers désireux d'arriver. Le respect des lois républicaines, l'esprit républicain furent plus que jamais honnis. Il ne s'agissait plus de bien servir l'État et le pays, de rester confiné dans les devoirs spéciaux, dans les travaux techniques, de réaliser l'idéal militaire d'une République, celui de l'armée neutre, étrangère aux partis et à la politique, fidèle aux institutions nationales; il suffisait et il était nécessaire d'afficher certaines opinions pour complaire aux chefs, et du haut en bas de l'échelle militaire la consigne fut tacitement transmise et passivement suivie.

A toutes les autres immunités, le Conseil de guerre vient ajouter celle de juridiction, qui affirme l'autonomie légale et judiciaire de la caste, son indépendance de tout le reste de la nation, sa suprématie, puisque tous les autres éléments du pays sont soumis à la loi commune et aux juridictions ordinaires. Le privilège de juridiction, après le privilège de nomination! c'est-à-dire le droit absolu pour les officiers de se pousser, de se grader, de se dégrader, de se juger entre eux; sans que les civils aient à s'immiscer ou à s'occuper de leurs faits et gestes. Peut-on s'étonner qu'une caste aussi solidement instituée, aussi étroitement fermée, ait manifesté cette attitude intransigeante, irritée, dès le début de l'affaire Dreyfus. Certes, M. Scheurer-Kestner s'était montré respectueux des prérogatives de l'armée; il en avait appelé tout d'abord à son chef, au ministre, se soumettant à toutes ses conditions, s'en remettant à son examen et confiant dans sa loyauté. Peu importait la déférence avec laquelle il formulait son appel ou

plutôt ses adjurations ; son intervention seule, son ambition de réparer une erreur de la justice militaire était « un outrage à l'armée ». Confesser les fautes des généraux, sur la pression d'un civil, alors qu'on avait refusé de le faire sur les avertissements hiérarchiques d'un officier, c'était doublement attentatoire au prestige de l'armée. La certitude d'une illégalité, la probabilité, sinon l'évidence d'une condamnation injustifiable et la perspective d'un innocent supplicié ne pouvaient balancer l'intérêt de caste, devenu l'Honneur de l'armée. Ce qui peut atténuer l'odieux d'une pareille conception, c'est l'éducation particulière des officiers, c'est l'atmosphère morale où ils vivent, c'est l'influence du milieu social.

En fait, la théorie de Nisard sur les deux morales est bien timide. Il y a presque autant de morales et de points d'honneur que de classes sociales, voire de professions. L'unité et l'universalité de la morale n'est réalisée que dans des groupes restreints, dans les élites de chaque pays. L'honneur et la morale aux champs ne sont pas les mêmes qu'à la ville. Pour un commerçant le premier article de son code, c'est de faire honneur à sa signature. Pour un militaire, la honte suprême sera non de commettre un vol, mais de déserter son poste devant l'ennemi. Les jurys de propriétaires ruraux, si indulgents pour les offenses et outrages personnels, déploient toute leur rigueur à l'endroit des attentats contre la propriété. Les jurys de commerçants sont terribles aux faussaires ; les cours martiales, familières avec la justice sommaire et rapide plutôt qu'équitable, se montrent impitoyables aux infractions d'ordre militaire, aux fautes contre la discipline et la subordination. L'exagération de la morale professionnelle peut conduire à l'oubli ou à l'inintelligence de la morale générale, à la hauteur de laquelle s'élèvent seulement les esprits libres et les consciences indépendantes. Par là sans doute il faut s'expliquer, dans l'Affaire, les forfaitures de ceux-ci, les faux et les faux témoignages de ceux-là, les mensonges des autres, et peut-être même jusqu'à certaines morts mystérieuses et certaines tentatives d'assassinat encore obscures.... L'Honneur de l'armée exigeait de colluder pour faire acquitter le véritable traître, de calomnier, de vilipender, de poursuivre Picquart, de machiner honteusement contre cet officier qui

refusait, pour « rester derrière ses chefs », de s'associer à leurs crimes et à leur concept de l'honneur militaire.

De là cette haine de la corporation contre l'indépendant qui se libère d'elle et de son despotisme; haine plus violente que contre Dreyfus lui-même; l'un, à tout prendre, s'il était coupable, n'avait trahi que la patrie; l'autre avait trahi la coterie. Crime impardonnable! Celui de l'hérétique qui répudie la doctrine au sein de laquelle il a vécu et dont il découvre la fausseté, mais dont les autres vivent et veulent continuer l'exploitation. Logique dans sa moralité spéciale, et pour défendre jusqu'au bout ses grands dignitaires, la coterie n'hésita pas, malgré les faux, les suicides, les aveux, l'arrêt des Chambres réunies, à faire jeter au monde civilisé, à l'évidence, à la raison le défi suprême, quoique mal assuré, d'une condamnation, il est vrai, adoucie. Peut-être ne faut-il s'en plaindre qu'à demi. Cette sentence lui vaudra la perte de ses privilèges. En croyant prononcer sur Dreyfus, la juridiction militaire a prononcé sa propre condamnation.

En présence des abus du pouvoir militaire, quelle était l'attitude du pouvoir civil et de ses différents organes? L'illégalité de 1894 intéressait les principes les plus indiscutés; la souveraineté de la loi, égale pour tous, le respect des droits imprescriptibles de la défense; le gouvernement, les Chambres, la magistrature régulière, la presse, tous les partis et toutes les classes de la société française étaient indistinctement les garants naturels des lois et des libertés publiques que les Conseils de guerre de 94 et de 98 avaient foulées aux pieds. Ce n'était pas seulement la Déclaration des Droits de l'Homme, les idées de 1789, c'était la raison d'être de tout gouvernement, c'étaient les principes essentiels de la civilisation qui étaient en cause et qui réclamaient l'appui de ses représentants attitrés.

Aucun ne répondit à l'appel, aucun ne comprit son devoir ni même la gravité de l'Affaire qu'on évoquait devant lui. Qui donc et quoi donc pouvait les entraver dans l'accomplissement de leur mission légale? L'esprit de corps avait dicté l'attitude de l'État-major. Mais le gouvernement, les Chambres, le pouvoir judiciaire; quelles seraient leur raison et leur excuse? L'imprévoyance de gouvernants précaires, la lâcheté coutu-

mière des Assemblées, des calculs mesquins et à courte échéance, des combinaisons louches, c'est là qu'il faut chercher les mobiles de leur abdication.

Le chef du ministère, uniquement préoccupé du péril lointain que recèlent les idées socialistes, ne voyait alors de salut que dans l'appoint des ralliés et dans la neutralité bienveillante des Droites. Tous deux lui étaient nécessaires à la veille des élections pour arracher au pays une majorité d'où serait exclu tout élément républicain quelque peu accentué. Or cette majorité ne voulait point d'une révision à laquelle répugnait également sa passion sectaire et sa complaisance pour le militarisme dans lequel elle voyait le soutien de la Propriété.

Dès lors, M. Méline n'eut plus d'hésitations : il se réfugia dans la citadelle de la chose jugée, que son collègue le général Billot proclamait, sans y croire, justement et légalement jugée, et il déclara aux Chambres « qu'il n'y avait point d'affaire Dreyfus. »

Le Parlement rivalisait d'hypocrisie avec le ministère. Il n'avait point d'opinion personnelle; il se contentait de multiplier les ordres du jour de respect à l'armée, et d'acclamer les ministres qui par des déclarations mensongères calmaient momentanément la sourde inquiétude des consciences et les préoccupations électorales. Pas un de ces députés soi-disant libéraux, dont l'éloquence est toujours prête lorsqu'il s'agit de dénoncer, au nom de la liberté, du droit et de l'humanité, les persécutions contre les chrétiens d'Orient ou d'Occident, n'eut la velléité de demander justice pour le Juif innocent.

Les républicains modérés, radicaux ou socialistes se déchargeaient à l'envi les uns sur les autres de la défense des principes républicains; ils abandonnaient sans vergogne ceux de leurs chefs qui s'étaient engagés dans la campagne de revision. Le président d'un groupe modéré reprochait aux initiateurs de cette campagne de l'avoir commencée trop tôt, juste avant la période électorale, et de compromettre pour un seul homme, l'intérêt d'un parti. Personne ne se trouvait pour rappeler que le droit d'un seul était le droit de tous, et que la Justice ne devait pas être asservie à la politique. Ce ne fut que beaucoup plus tard que les plus courageux se résolurent à libérer leur conscience. Chacun alors ne songeait qu'à se

libérer des attaques des antisémites; et, pendant plusieurs mois, l'émeute organisée sous l'œil paterne du gouvernement fit régner dans la rue la Terreur tricolore. Le Palais de Justice la subissait, comme le Palais Bourbon, et les magistrats réguliers, comme leurs collègues militaires, ne cherchaient qu'à étouffer la lumière et se refusaient à poser les questions d'où elle eût pu jaillir; sauf un seul, un juge d'instruction, le Picquart de la magistrature, qui eut le courage de se mettre au service du Droit et de la Vérité. Le parquet et les juges d'appel cassèrent, il est vrai, ses ordonnances, jusqu'à ce que l'on pût saisir la Cour de cassation. La défection se mit au sein, et au faîte même du tribunal suprême. Les magistrats intègres y furent calomniés par des collègues haineux et sans scrupules. Le premier juge de France n'eut pas honte de livrer sa Cour. Il fit voter cette loi de dessaisissement qui demeurera la tache ineffaçable de ceux qui la conçurent, et le remords des faibles qui l'adoptèrent.

Dans cette débâcle politique, morale et judiciaire, la magistrature, sauf quelques exceptions, s'était montrée l'émule des Chambres et du Gouvernement; elle n'avait pas mieux su remplir son devoir, soit qu'elle partageât les passions ambiantes ou qu'elle voulût seulement les ménager, par crainte du lendemain. Elle s'était chargée de prouver elle-même les vices d'un recrutement où, le favoritisme et l'intrigue ayant la part prépondérante, l'inamovibilité n'était même plus une garantie d'indépendance devant les ordres du Pouvoir comme devant les clameurs de la foule. Habituée à l'obéissance, elle n'avait pu que servir lorsqu'il aurait fallu juger.

Les trois pouvoirs organisés avaient failli à leur mission. Qu'allait donc faire le quatrième pouvoir de l'État, le plus puissant, la presse? Trois ou quatre journaux avaient dès le principe embrassé la cause de la justice, et la soutinrent avec vaillance. Pour les organes attitrés de l'antisémitisme et de l'état-major, la question ne se posait même pas. Dès 1894, ils avaient fait leur affaire de l'affaire Dreyfus. Ils se retrouvèrent unis quatre ans plus tard; leur passion se confondait avec leur intérêt. La culpabilité de Dreyfus était pour eux un article de foi. Ils ne pouvaient admettre la discussion sur la chose jugée. Impuissants à rétorquer l'argumentation

chaque jour plus topique et plus pressante des feuilles révisionnistes auxquelles ils ne pouvaient opposer que des fables stupides, des inventions insoutenables et contradictoires, inconciliables avec celles de la veille ou celles du lendemain, ils préféraient insulter leurs adversaires, les traiter de vendus, de sans-patrie et de cosmopolites. Ils créèrent la légende du syndicat et des 37 millions, ils entassèrent les injures sur les mensonges, les calomnies sur les faux de tout ordre, démontrant ainsi comment les armes de la liberté peuvent être retournées contre la liberté. Les autres organes hésitèrent d'abord et cherchèrent le vent. On peut citer tel journal populaire, le plus répandu peut-être en ce pays, qui oscilla pendant plusieurs semaines avant de prendre position. Il ne s'agissait point de résoudre une question de conscience, mais seulement de tirage et de diffusion. Quand il crut reconnaître le courant populaire, il partit furieusement et se fit pardonner ses doutes primitifs à force d'injures et de violences. Notre presse est malheureusement dans son ensemble très sceptique et fort pauvre. Elle n'a guère le goût ni le moyen de combattre pour les principes et pour les idées; aussi est-elle encline à soupçonner ses contradicteurs de corruption et de vénalité.

Il faut remarquer que dans l'affaire Dreyfus, elle ne se séparait point de l'opinion publique, dont elle reflète l'image, comme un miroir fidèle, encore que grossissant. C'est une illusion chère à quelques esprits, de croire que le pays vaut mieux que ses journaux, et qu'il n'a point la presse qu'il mérite. Le public a sa part de collaboration dans les journaux qu'il lit. La presse reçoit d'abord les suggestions du lecteur; elle pressent ses opinions et devine ses sentiments obscurs. La manière dont elle les rend réagit ensuite sur les lecteurs eux-mêmes, rien n'est plus certain; mais selon le mot d'Ibsen dans l'*Ennemi du Peuple*, ce n'est pas le journaliste qui fait le journal, ce sont les abonnés.

Or le public n'était pas allé droit à la vérité, lorsqu'on essaya de la lui faire voir. Il la trouvait fâcheuse : elle dérangeait son idée déjà faite et ses convictions dès longtemps arrêtées. Il tenait à son traître et ne paraissait pas désireux d'en changer.

De la part des classes supérieures et de la haute bourgeoisie, cette attitude n'avait rien d'étonnant. Inféodées à la réaction cléricale, ayant reçu et faisant donner à leurs enfants l'éducation congréganiste, alliées aux familles militaires, elles faisaient masse avec la caste. Le clergé[1] les affermissait dans la lutte contre la revision. Pas un mot de justice, pas même un mot de charité ne s'était élevé du confessionnal ou de la chaire au nom du Dieu d'amour et de pitié. Dans le monde bien pensant, ceux-là même qui savaient le fond des choses, se contentaient de garder le silence, à l'exemple de l'ancien président Casimir-Perier, dont le courage était allé non jusqu'à la protestation, mais jusqu'à la retraite.

Quant aux classes moyennes, la propagande antisémitique poursuivie depuis une dizaine d'années n'était pas sans avoir mordu sur leur esprit. Elle avait habilement flatté leurs rancunes, nées de la concurrence commerciale, et réveillé des préjugés anciens. En 1894, il n'avait pas été difficile de faire admettre d'emblée la trahison du juif. On se plaisait à penser et à dire que le coupable n'était pas un Français de vieille souche, et la presse spéciale, voire des écrivains comme M. Jules Lemaître, avaient alors signalé cette particularité quelque peu consolante. Et voici que trois ans plus tard, des gêneurs s'avisaient de revenir sur cette affaire, de substituer à la douce certitude l'obsession du doute, et ce qui était pis, d'engager la responsabilité de plusieurs généraux. En répétant que la revision n'avait d'autre but que de déshonorer toute l'armée française, l'État-major touchait la corde sensible. Dénuée d'esprit critique, peu capable de discerner le vrai du faux, la petite bourgeoisie accepta comme des dogmes, l'affirmation du ministre de la guerre, l'aphorisme sur les sept officiers qui avaient condamné Dreyfus, et l'invention de la Dame voilée, manifestant la plus profonde insouciance relativement à la communication secrète de pièces. Comme aux officiers, cette violation lui semblait une irrégularité sans im-

1. *La Croix*, toutes les *Croix* de province, rivalisaient de violence avec *la Libre Parole* et *l'Intransigeant*. Chose intéressante à retenir : alors que tous les journaux étrangers de l'Europe et de l'Amérique se prononçaient ardemment en faveur de la revision, les organes officieux du Vatican, l'*Osservatore Romano*, la *Voce della Verita*, les journaux catholiques d'Autriche, et la presse polonaise étaient seuls à combattre les partisans de la justice.



portance, une chicane de procédure, une argutie d'avocat.

Mais il serait excessif et inexact de dire que l'opinion moyenne fut égarée par une presse perfide et sans scrupules. Elle fut égarée, soit, mais parce qu'elle voulut l'être. Elle se retranchait derrière son ignorance, se disant hors d'état de percer les mystères de ce procès obscur; mais elle n'essaya pas d'arracher le bandeau dont elle s'était laissé couvrir les yeux. Au fond elle se complut dans son erreur, fuyant la vérité qu'elle craignait pénible. Elle fut la complice sinon tout à fait l'artisan de son aveuglement. Et si d'ailleurs sa bonne foi était encore possible au début de l'affaire, est-elle admissible après le suicide d'Henry? Or, les *Listes rouges* le prouvent : loin de se retourner, le grand public persista dans sa cécité volontaire, jusqu'à se laisser choir dans la glorification du faux. Il fut en parfaite communion avec les journaux, dont il se repaissait. L'ancienne bourgeoisie libérale de 1789 et de 1830 était morte.

Quant aux masses populaires, elles demeurèrent longtemps indifférentes et réfractaires aux exhortations de son plus éloquent tribun. Elles n'entrèrent en ligne qu'après avoir compris leur intérêt de parti. Si la démocratie ne fut ni plus clairvoyante ni plus généreuse que la bourgeoisie, elle apparaît moins inexcusable, elle dont les intérêts et l'éducation politique furent toujours sacrifiées à l'ambition des politiciens. Cantonnée elle aussi dans ses préoccupations égoïstes, elle n'eut pas le sentiment et ne s'éleva que lentement à la notion de la solidarité qui doit unir tous les membres d'une société. Comme la bourgeoisie avait rejeté Dreyfus parce que juif, elle s'en détourna parce que bourgeois. L'esprit de caste ne sévit pas qu'en haut.

En résumé, quels que fussent leurs mobiles : esprit de corps, lâcheté, fanatisme, imprévoyance et faiblesse mentale, toutes les classes sociales ont concouru au déni de justice dont la honte n'est pas légalement effacée du front de la patrie française; toutes ont leur part, et leur grosse part de complicité. Elles ont commis le crime, ou l'ont laissé commettre sans tenter de s'y opposer, ou même de travailler à sa réparation. Il faut le dire bien haut, la majorité du pays subit la revision, elle ne la voulut jamais! Elle n'eut ni l'honneur de la provoquer, ni la force de l'empêcher.

*
* *

Dans un pays centralisé, traditionnel et imitateur comme le nôtre, il est impossible de vaincre lorsqu'on a contre soi toutes les forces politiques et sociales, la presse et la plus grande partie de l'opinion. C'est déjà miracle d'avoir remporté une demi-victoire : ce miracle, c'est une poignée d'hommes qui suffit à le réaliser. Quelques individualités, certaines illustres par le talent, la supériorité intellectuelle et morale, mais sans autre mandat que celui de leur conscience et de leur volonté, ont tout fait. Les organes officiels de la société s'étant tous dérobés, s'étant affirmés inaptes à remplir leurs fonctions, le besoin créa des organes nouveaux. La loi trahie par ses interprètes attitrés, la justice désertée par ses propres ministres avait suscité des serviteurs volontaires et indépendants. Au sein même de chacune des collectivités incapables d'accomplir leur devoir social, des combattants se levaient pour défendre le droit et la vérité bafoués : immortels apôtres de l'éternelle justice. Ici c'est un officier, là un vice-président du Sénat, un ancien garde des sceaux, un romancier puissant, un maître de la barre indomptable autant qu'éloquent, également prêt à donner sa parole et sa vie, des écrivains vaillants et acérés; et puis de toute part surgissent les hommes de pensée, de science et de littérature, qui jamais n'avaient fait incursion dans la basse politique, qui l'ignoraient la veille, et que le mensonge, l'imposture et l'iniquité soulevaient d'émotion indignée et faisaient sortir pour la première fois de leurs chaires, de leurs retraites, de leurs laboratoires. Ils se souvenaient qu'avant d'être littérateurs, philosophes ou savants, ils étaient hommes, et que leur talent, leur puissance cérébrale, leur science ne pouvaient rester étrangers à cette grande cause humaine, mais qu'au contraire ils devaient s'y dévouer. Rien ne put arrêter leur œuvre de critique, démonstrative, péremptoire, souveraine. Tous invinciblement armés, qui de leur science de diplomatistes et d'historiens, qui de leur expérience de graphologues ou de mathématiciens, celui-ci philologue consommé, celui-là logicien puissant, tous ruinaient successivement l'échafaudage

fragile de raisonnements invraisemblables et de faux documents, de preuves dérisoires que s'efforçait de soutenir l'État-major aux abois.

Le politicien médiocre, qui du haut de la tribune de la Chambre leur avait jeté dédaigneusement le titre « d'Intellectuels », comprit trop tard l'influence prépondérante que cette élite exerça sur les destinées de l'Affaire et par suite du pays. Après la raillerie, on essaya de la persécution. Mais le cœur de ces hommes resta à la hauteur de leur esprit, et ces pacifiques furent aussi des vaillants et des incoercibles. Chaque jour, ils apportaient une protestation ou une preuve nouvelle, se laissant frapper, suspendre ou révoquer, risquant leur gagne-pain, pour confesser leur foi, comme les martyrs antiques. Après Grimaud, Stapfer; après Stapfer, Buisson et tous les autres. Jamais on ne vit un semblable élan d'héroïsme; tous prêts à souffrir pour leur cause, ils bravaient les poursuites odieuses d'un ministère affolé, les condamnations des juges terrifiés, les prétoires remplis d'officiers furieux; les menaces des fanatiques, leurs violences et leurs attentats. Ils avaient un courage plus grand encore : ils affrontaient les calomnies infâmes, les accusations basses, contre lesquelles toute leur vie d'honneur et de pauvreté ne suffisait pas à les défendre.

On connaît le conte fantastique : *le Cœur révélateur*, où Edgard Poë représente un assassin, qui après avoir déchiqueté sa victime et en avoir enterré les morceaux sous la pierre, entend battre le cœur, malgré l'épaisseur qui le couvre. Et ces palpitations, qu'il est seul à entendre, lui inspirent une telle frayeur qu'il entasse les matériaux, pour assourdir le bruit. Mais le cœur continue à battre; il bat toujours plus fort. Comme dans ce récit symbolique, plus les adversaires de l'Innocence s'acharnaient à l'œuvre de mensonge, accumulaient les fraudes, les violences, plus ses partisans, s'attachant à l'œuvre de vérité, accumulaient de preuves et de lumières.

Chaque jour, ils en faisaient jaillir une étincelle; et le procès Zola, le procès du Paty n'étaient que les étapes d'une longue route qu'il fallait parcourir. Chaque fois on avait été vaincu, mais chacune de ces défaites conquérait de nouveaux partisans; chacune avait été marquée par de nouveaux progrès. N'avait-

on pas acculé l'État-major à produire les faux, qui devaient contraindre Henry à ses aveux, et pousser le président Brisson à faire la revision, malgré tous ses collègues du ministère, malgré les complots civils et militaires, malgré tous les efforts de la réaction coalisée.

Une force purement morale soutenait cette minorité; la vérité était le fondement même et le but de leurs recherches; ils l'avaient servie et cherchée durant toute leur existence, dans les livres et dans les manuscrits, au fond des creusets et des cornues.

Et voici qu'une vérité, humaine celle-là, mais non moins précieuse à mettre au jour, se présentait à eux, éblouissant leurs yeux et leur raison, que les autres citoyens niaient et ne voulaient pas voir, et au triomphe de laquelle s'attachait la délivrance d'un homme, et par suite le renom du pays, et l'idée même du droit. Oublieux de tout autre intérêt, de tous autres travaux, ils marchèrent sus au crime et sauvèrent aux yeux de l'Univers non seulement l'héritage de la Révolution, mais les principes essentiels de toute société. Alors que de faux sages avaient mis à la mode, en ces dernières années, de dénoncer la banqueroute de la science, et de lui faire grief assez fallacieusement de ne pas satisfaire à tous les besoins moraux et métaphysiques de l'humanité, seule au contraire, la science française ne faillit point à sa véritable mission, qui n'est pas de consoler mais d'instruire, qui n'est pas de fournir des promesses ou même des explications sur l'au-delà, mais d'éclairer sur les choses d'ici-bas.

En cette crise terrible de moralité qu'a traversée le pays, et où les divers facteurs politiques et sociaux se montrèrent si misérables, elle se dressa vaillante autant que perspicace, inaccessible aux entraînements, aux ambitions, aux lâchetés, aux haines de race et de secte, qui soufflèrent sur l'oligarchie militaire, sur le clergé et les classes supérieures, égarèrent les masses et la presse, avilirent la représentation nationale et les gouvernants. En ce triste obscurcissement, pour ne pas dire en ce naufrage presque universel de la conscience nationale, la pensée et la science française sont seules demeurées debout.

*
* *

La violence et les péripéties de la lutte avaient montré la profondeur du fossé qui séparait les deux partis; dreyfusards et anti-dreyfusards s'étaient combattus, ils se combattent avec autant d'acharnement que jadis protestants et catholiques, royalistes et ligueurs. Ce n'est point une bataille politique ou économique à laquelle nous avons assisté et pris part pendant deux ans, c'est une véritable guerre sinon religieuse, en tout cas mentale et morale; là est le secret des passions, vibrantes encore, qui se sont déchaînées. Ce ne sont pas seulement deux partis qui se sont heurtés, pour la conquête du pouvoir, pour la défense ou l'attaque d'intérêts divers, ce sont deux formes d'esprit et de pensée antinomiques, deux conceptions opposées de la vie nationale, deux idéals de civilisation irréductibles. De là ces brusques ruptures d'anciennes intimités: l'Affaire a été révélatrice d'âmes, et tels qui, après bien des années d'amitié, de sympathie, croyaient se connaître et s'aimer, se sont reconnus ennemis ou tout au moins éloignés d'aspirations, de croyances et de sentiments. Tels autres, au contraire, qui avaient cru se haïr et qui, d'après les anciennes étiquettes, se classaient ennemis, se sont trouvés unis et prêts à communier sous les espèces de la justice et de la vérité.

L'affaire Dreyfus a été un nouveau classement des éléments divers qui se disputent la direction matérielle et morale du pays, c'est pour cela qu'on ne saurait y voir un accident judiciaire, d'influence plus ou moins transitoire. Les suites en seront au contraire durables et lointaines. C'est une résultante et un microcosme des sentiments qui travaillent contradictoirement le pays depuis de longues années: c'est manquer de prévision que de la considérer comme un malentendu passager que le bon vouloir et l'amnistie auront vite fait de dissiper.

A travers les partis et les divisions multiples qui se partagent la France, legs des dynasties qui se succédèrent en ce pays, il est une démarcation plus large, plus importante que toutes les autres: c'est celle qui sépare les représentants de

l'Idéal politique moderne, qui ont résolument adopté les principes fondamentaux de 1789, et les survivants de l'Idéal ancien, qui répudient lá Révolution, ou qui l'acceptent des lèvres, la vident de son sens et refusent d'en pratiquer les lois. L'Affaire a mis aux prises, par une secousse violente, ces deux Idéals entre lesquels le conflit sourdait depuis longtemps déjà et se continuera sur d'autres terrains, jusqu'à la victoire décisive de l'une sur l'autre France; le mot n'est pas trop fort, car il s'agit de deux familles d'esprit tellement inconciliables qu'elles constituent presque deux races, deux nationalités au sein de la nation: la France du passé et celle de l'avenir; la France de la Révolution, celle de la contre-Révolution.

Il semblerait qu'un pareil langage retarde de cent ans, et que ceux qui l'emploient soient hallucinés par le spectre chimérique d'un passé à jamais disparu et que rien ne saurait faire revivre. Ce qui est chimérique, c'est la confiance à laquelle se livrent certains républicains, naïvement convaincus que les idées de 1789 sont entrées dans les moelles et dans le sang de tous les Français. Cette illusion vient d'être suivie d'un brusque réveil : elle ne résiste pas à l'analyse de la réalité historique et politique. La Révolution est à la fois l'œuvre d'une minorité d'élite, comme toutes les grandes idées, et de tout un pays, comme tous les grands faits. La Déclaration des Droits qui en résume les principes généraux est due aux Intellectuels d'alors, aux philosophes, aux économistes, à cinq cents légistes et à quelques gentilshommes éclairés, humanitaires, *sensibles*, selon l'expression du temps.

Il s'en faut que la Déclaration devînt le catéchisme civique de la masse. La masse s'attacha moins aux idées qu'aux résultats matériels de la Révolution. Quant aux conquêtes morales, l'abolition des castes et de leurs privilèges, l'égalité civile, la justice une pour tous les citoyens, la réforme des peines et de l'instruction criminelle, la publicité des procès et l'obligation des débats contradictoires, la suppression des lettres de cachet, la liberté individuelle, la masse y adhéra en raison des avantages particuliers qu'elle en put retirer; elle y vit surtout la disparition d'inégalités gênantes et humiliantes, elle n'en connut pas la grandeur. Quant aux classes rurales, elles se souciaient peu de ces progrès; pour elles la

Révolution fut surtout l'abolition des droits seigneuriaux et l'acquisition de la terre; c'est-à-dire leur affranchissement social et leur accroissement économique. Il n'y a point à s'étonner : les foules n'ont pas plain accès aux idées nobles et supérieures que leur montre l'élite. C'est déjà fort bien qu'elles la suivent, au lieu de lui jeter des pierres. Dans la Révolution, comme dans toutes les grandes luttes, c'est une minorité qui combatit et pâtit pour le progrès social dont la majorité profita; ce sont toujours les mêmes qui paient de leurs personnes et qui se font tuer.

Faute de cette distinction capitale entre les idées et les résultats de la Révolution, l'on se reposait sur cette douce assurance que certaines garanties étaient définitivement acquises, que le retour de certains attentats était impossible, qu'on ne reviendrait jamais sur ce que Bonaparte appelait lui-même les « vérités de 1789 ». C'est une des faiblesses nationales de croire à la magie des formules, et de se figurer qu'une déclaration de principes, inscrite au frontispice des Constitutions, vaut une réalité vivante : ce n'est que lettre morte!

Les Constitutions ont moins d'influence que l'histoire et les mœurs des peuples, et les textes n'ont pas la vertu de modifier subitement leur caractère et leurs hérédités. Le droit de se gouverner n'en confère pas *de plano*, le goût ni la capacité. Il est à regretter que la Révolution de 1789 n'ait pas été précédée d'une réforme morale. La France, imbue d'esprit, de coutumes monarchiques, ne s'est pas réveillée du jour au lendemain apte au *Self Government*. Ni ses prédispositions naturelles ni son éducation religieuse ne l'avaient préparée à la liberté politique. Crédule, moutonnier, peu initiatif et encore moins apte à juger par lui-même, respectueux des signes, friand de gloire militaire, façonné à l'obéissance par la centralisation et par dix siècles d'absolutisme, le peuple français était, faute d'une éducation nouvelle, une proie désignée aux ambitions et aux entreprises césariennes. Le césarisme réalise en effet dans l'ordre politique le régime de Foi et d'Autorité auquel la discipline catholique a, dans le domaine religieux, assoupli les consciences.

On reconnaît du moins aux Français l'amour de l'égalité.

Mais là encore, il faut se garder d'une grave confusion. Le Français est certes égalitaire, si l'on veut dire qu'il souffre des exclusions et qu'il supporte mal les privilèges d'autrui. Mais il est plus douteux qu'il ait le sens de la véritable égalité nécessaire à une démocratie. Son amour des titres, des distinctions, le nombre et la vogue des décorations de toutes couleurs qui fleurissent chez nous, le parti que Napoléon Ier, qui connaissait sa nation française, a su tirer de la Légion d'honneur; tout cela n'est-il pas suggestif? — Quant à l'égalité devant la loi, c'est une formule chère à notre pays; il est à craindre que cela ne soit qu'une formule. Il ignore la loi plus encore que l'égalité; et nul autre n'a moins le souci de la légalité. Le vrai, c'est que l'esprit de privilège de l'ancien régime a poussé chez lui des racines profondes et toujours vivaces. C'est ce qui encourage les tenants des partis contre-révolutionnaires, les leaders de l'antisémitisme et du nationalisme. Que sont ces deux doctrines, sinon des doctrines contraires à l'esprit de la Révolution? sinon des formes nouvelles que revêt l'esprit de privilège, de caste et d'exclusion; sinon la mainmise — et leur exploitation monopolisée — sur l'idée nationale et le patriotisme.

Si ce n'était que l'exaltation du patriotisme, on n'eût pas, pour exprimer une idée ancienne, forgé un mot nouveau. Tout citoyen aime naturellement son pays, sans qu'il croie nécessaire d'enfler la voix en parlant de la France; ni de faire de grands gestes, pour professer l'horreur du genre humain.

Tout autre est l'idéal de nos nationalistes. Il ne leur suffit pas qu'on aime ardemment la France, que l'on combatte avec courage ses adversaires, qu'on lutte avec persévérance contre ses rivaux. Pour être, à leur gré, bon Français, il faut encore haïr tout ce qui n'est pas français. La haine est chez eux le ferment et la condition nécessaire du vrai patriotisme. Fidèles à la conception des peuples primitifs, ils regardent tout étranger comme un ennemi. Ils écartent avec inquiétude et colère ceux qui, nés sous un ciel différent, voudraient s'agréger au corps national, sauf à se dévouer sans réserve à leur patrie d'adoption, ils repoussent tous les éléments d'adjonction comme impurs, nuisibles et meurtriers. La France deviendrait avec eux un pays fermé, une terre inhospitalière, une sorte de Tau-

ride où le malheureux qui aborde sur la foi de l'ancienne réputation, avec le désir de s'y fixer, doit être sinon sacrifié aux dieux jaloux de cette patrie étroite, du moins accueilli par la méfiance et l'animadversion des anciens habitants du sol. On dirait que la frénésie protectionniste devait logiquement s'étendre des objets aux personnes, et remonter des produits aux hommes. MM. Déroulède et Drumont n'ont fait que compléter M. Méline. On prétend protéger le travail national au risque de priver notre industrie de débouchés, de même on essaye de protéger les citoyens contre la concurrence humaine. On resserre son cercle d'activité et, de la sorte, on tarit les sources mêmes du renouvellement et du développement de tous les peuples, on affaiblit la patrie.

Le nationalisme ne borne pas au dehors des frontières ses prétentions exclusivistes. Il sévit encore plus violemment à l'intérieur du pays. Là encore, là surtout, il refoule avec fureur. A ce cri dont ils font un cri de guerre : « la France aux Français », les nationalistes suppriment l'égalité des citoyens, décrétée par la Révolution française, sans distinction d'origine ou de culte. Ils réveillent les préventions d'un autre âge, les haines barbares qui semblaient mortes dans le cœur de tous les Français. Juges sans appel de la nationalité, ils ne reconnaissent le droit de cité qu'aux descendants incontestables des anciens régnicoles du pays. Hors de France, les intrus, les nouveaux venus depuis cent ans ; hors de France, les Juifs assimilés, même avant leur émancipation séculaire! Ce ne sont pas des Français! Pas Français non plus les protestants, les libres penseurs, voire les catholiques qui s'avisent de poursuivre la réparation d'une injustice. Souverainement, les nationalistes ont rétabli les catégories entre les citoyens, que la Constituante avait abolies. Il n'y a plus de quartiers de noblesse, soit! ils sont remplacés par les quartiers de nationalité.

C'est bien, ce que nous signalions plus haut, la résurrection des castes, l'exploitation de la patrie par une secte privilégiée qui se confère à elle-même son monopole, c'est l'accaparement de la France qu'elle se partage comme un fief et d'où elle prétend chasser ceux qui lui déplaisent, ceux qui la gênent, ceux qui diffèrent par leurs convictions ou leur visage,

ceux qui ne pensent pas, qui ne sentent pas, qui ne vocifèrent pas à l'unisson !

Sous ce régime, on ne peut espérer que l'organisation militaire soit démocratique ou républicaine. L'armée est une armée prétorienne dont les chefs irresponsables forment une oligarchie intangible, impénétrable au mérite indépendant mais dépourvu de parrainages qualifiés, impénétrable à l'air libre. Naturellement l'armée est à elle seule l'incarnation suprême de la patrie, à l'exclusion ou de préférence à sa diplomatie, à son industrie, à ses universités, à son corps judiciaire. Ce n'est pas seulement l'instrument de la sécurité nationale comme les autres institutions sont les auxiliaires de sa richesse et de sa gloire; c'est une idole, un fétiche qu'il faut adorer sans discussion, sans réserve. C'est le culte de la force, la conception matérialiste de la patrie.

Quelle tâche les nationalistes assignent-ils à cette armée? Leur politique internationale n'est pas moins agitée qu'incohérente et creuse. Ils balancent entre trop de haines différentes pour se décider à opter. Ils condamnent la France à faire simultanément face à l'Angleterre et à l'Allemagne. Ils n'osent prêcher l'oubli des provinces arrachées par celle-ci et ils attisent l'antipathie plus ou moins fondée qui couve dans certains milieux français contre celle-là. Leur propagande anglophobe a redoublé d'acrimonie depuis Fachoda. Ils sèment le vent sauf à nous faire récolter un jour la tempête. Leurs excitations n'ont pas été tout à fait stériles s'ils ont voulu créer dans notre pays un état d'esprit analogue, — et non moins dangereux — à celui qu'il manifestait de 1867 à 1870 contre la Prusse. Elles ne sont pas non plus demeurées vaines au dehors, si l'on observe que le rapprochement intime entre la Grande-Bretagne et l'Empire allemand est désormais un fait accompli. Ils seront désormais réduits à se cramponner exclusivement à l'alliance russe, sur laquelle ils avaient d'abord compté pour entreprendre une guerre de revanche, puis pour nouer une coalition avec l'Allemagne contre l'Angleterre, et qui n'est en réalité, dans la pensée du gouvernement russe, que le maintien du *statu quo* en Europe, et l'agrandissement indéfini de la puissance slave en Orient et en Extrême-Orient.

Politique provocatrice, brouillonne et subalterne, incapable

de décision franche et d'une action résolue et suivie, tapageuse et inquiétante ; c'est à la fois une politique de fanfaronnade impuissante et d'humiliante subordination !

A cette France qui, par un phénomène étrange de régression, nourrit toutes les passions, toutes les ignorances et tous les préjugés du moyen âge, il s'en oppose une autre qui combat ces théories sauvages, et meurtrières pour les peuples qu'elles dirigent. C'est la France moderne, la France de la Révolution. Ses représentants sont restés fidèles à l'esprit rationaliste du XVIIIe siècle. Leur raison émancipée ne leur permet pas plus d'accepter le salut politique d'un dictateur, que la vérité morale d'un directeur de conscience. Résolus à vivre en citoyens libres, ils repoussent toute suprématie, toute autorité qui prétend s'imposer sans contrôle à leur intelligence et à leur volonté. Ils revendiquent pour tous les citoyens les mêmes droits, les mêmes garanties, ne reconnaissent d'autre règle que la loi, d'autre moyen de s'éclairer que le libre examen. Ils ne peuvent s'accommoder pour eux-mêmes et pour leur pays que d'un régime libertaire, quelle que soit l'étiquette particulière du régime. Bien que leur préférence soit pour la République, une monarchie anglaise leur paraîtrait supérieure à une République cléricale et césarienne, comme certaines républiques hispano-américaines; ils tiennent moins au mot qu'à la chose. Ce qu'ils demandent avant tout, c'est que le gouvernement remplisse les conditions d'un gouvernement libre, ennemi de tout privilège, de toute exclusion, et strict observateur de la loi, de toutes les lois. Ils n'admettent ni exceptions, ni catégories, veulent la justice égale pour tous, ministres ou mendiants,[1] civils ou militaires, juifs ou chrétiens. Dira-t-on que c'est là une profession de foi banale et dont se réclamerait indistinctement tous les Français? peut-être, mais ce qui n'est point banal c'est d'avoir tenté de faire passer dans les faits ce minimum de garanties légales, sans lesquels aucun pays ne saurait être habitable pour un homme civilisé. On peut différer sur l'organisation économique de la société, sur les problèmes économiques et les formules fiscales; on peut discuter l'impôt sur le revenu; mais, l'égalité civile et le droit pour un accusé de connaître les charges dont on l'incrimine, cela est, doit être hors de discussion. Assu-

rément, nous l'avons constaté, les libertaires ne constituent pas la majorité dans le pays, parce que la majorité se paie de mots et se laisse duper par des apparences; mais c'est une minorité ardente et agissante; elle se compose de tous les Intellectuels qui ne sont pas de simples dilettanti de l'Intelligence, mais qui placent la science et la raison au-dessus des intérêts privés; de ces penseurs libres et tolérants dont le cerveau ne s'est pas laissé pétrir, comme une cire molle, par des dogmes rigides et par une étroite discipline; enfin de ces croyants libéraux qui, réservant le domaine de la Foi, ne veulent pas transporter le dogme de l'Autorité dans le domaine de la vie politique et sociale; de tous ceux qui ont opéré, dans leur esprit, la séparation du spirituel et du temporel, l'œuvre de laïcisation nécessaire.

Les nationalistes les traitent de sans-patrie. Sont-ils moins patriotes que leurs adversaires? Non, mais ils ont une idée plus large, plus haute de la patrie, des droits qu'elle confère, des devoirs qu'elle impose à ses enfants.

Sans adhérer à la cause chère aux vieux révolutionnaires, de l'émancipation des peuples, tâche à laquelle notre situation actuelle nous interdit de songer, ils ont gardé la formule pure et élevée du patriotisme républicain qui ne conquérait que pour affranchir, et qui accordait une protection généreuse à ceux qui s'abritaient sous le drapeau français. Prêts à défendre jusqu'à la mort le sol de la patrie contre l'envahisseur, ils ne se sentent pas le cœur assez nationaliste et assez large pour haïr toutes les autres nations. Ils croient que le patriotisme sincère n'exige pas tant d'outrance non plus qu'une initiation mystique, sous les auspices d'un patriote de profession. La naissance, l'éducation, comme les souvenirs historiques, la nécessité des frontières, les périls et l'impossibilité du cosmopolitisme suffisent à rendre la patrie chère et sacrée à tous les citoyens. Mais la communauté d'idées, d'intérêts, de droits, mais, plus encore que la fatalité d'origine, le consentement libre, la volonté réfléchie : c'est aussi, c'est surtout la patrie. Aussi bien n'ont-ils pas le préjugé de l'unité ethnique ou religieuse. L'histoire et la politique leur ont enseigné quel sort attend et jusqu'où peuvent tomber les États qui ont adopté pour règle constitutionnelle l'unité ou

seulement le privilège de race et de croyance; où en est la Turquie en dépit de ses qualités militaires, pour n'avoir pas su amalgamer les éléments divers qui la constituent, et créer par l'égalité politique et sociale une nation forte et unie à l'ombre de la patrie commune? Où en est l'Espagne qui crut sauver par ses bûchers la pureté de son sang et la suprématie de sa foi? Où l'ont conduite l'extermination des Maures et l'exode des juifs, malgré la vaillance de ses fils et l'étendue de son empire, malgré le Nouveau Monde et ses galions, malgré Charles-Quint et son génie! La voici aujourd'hui spoliée de ses dernières colonies, découronnée de son ancienne gloire, privée de toute puissance, épuisée à force de vivre sur elle-même, et ne devant qu'à son éloignement et à sa pauvreté la sécurité de son territoire; expiant enfin par une faiblesse incurable et un abaissement irrémissible les crimes de son fanatisme féroce et les fautes de sa présomptueuse intolérance.

Alors qu'au contraire ils voient s'affirmer et s'accroître la solidité et la fortune des États fondés sur la diversité des races, sur la liberté religieuse, comme la Suisse, l'Angleterre et les États-Unis, dont le triple ciment anglo-germano-hollandais se consolide tous les ans par les nouveaux afflux de tous les pays de l'Europe. Ils ont compris et mettent à profit ce double enseignement.

Pour eux, la France n'est pas l'enclos, jalousement réservé d'où l'on exclut les citoyens récents, dont on refuse l'entrée aux enfants d'adoption; c'est le creuset où se fondent les dissemblances de sang et d'origine, et d'où sortent tous les produits marqués de l'empreinte nationale; c'est le foyer toujours plus rayonnant d'attractive sympathie, le centre d'expansion intellectuelle et morale. Ils ne considèrent pas la patrie comme un être dont il faille favoriser seulement le développement physique, accroître sans cesse les forces matérielles sans songer au développement de sa moralité.

La puissance physique, la vigueur corporelle doit être pour elle, comme pour l'adolescent, le moyen nécessaire et non le but ultime; la culture morale et le perfectionnement restent la fin suprême de toute éducation nationale aussi bien qu'individuelle.

La patrie, ce n'est pas le Moloch auquel on doit tout sacrifier,

droit, justice, raison et vérité; elle est au contraire le moyen par lequel il faut réaliser un idéal toujours plus haut de liberté, d'humanité, de civilisation. N'est-ce pas là, sans reculer les frontières, ni conquérir de nouveaux territoires, n'est-ce pas un noble mode d'agrandir la patrie? C'est la conception idéaliste du patriotisme.

Il va de soi, que dans ce système, l'armée nationale est un agent de défense, et non d'oppression intérieure. Institution essentielle de l'organisme national, elle n'est point placée au-dessus des autres, elle n'est point placée au-dessus des lois. Elle en est issue comme les autres et, comme les autres, elle y est soumise. Ce n'est point un être parfait, immuable et hiératique, c'est un être vivant, susceptible d'amélioration. C'est l'armée forte, silencieuse et disciplinée d'un peuple libre, mais elle ne saurait être isolée de tous les éléments qui l'entourent et qui concourent avec elle à la vie de l'État. Dans un pays bien constitué, tout se tient, rien n'est indépendant de tout le reste. On n'imagine guère une armée puissante au sein d'une nation affaiblie et désorganisée, pauvre et sans crédit, sans routes, sans administration, sans sécurité intérieure et sans justice. Une même pensée est nécessaire pour ordonner et équilibrer tous les rouages de la machine dans un ensemble harmonieux. La puissance de l'Allemagne ne réside pas toute dans son armée; la valeur de son armée est liée au contraire à sa puissance et à sa richesse; elle n'en est qu'une des expressions visibles, comme son industrie, son commerce, comme sa diplomatie, comme sa science. Elle n'existe pas en soi et par soi. C'est un inquiétant symptôme pour un pays que l'armée y soit prépondérante au point d'absorber tout, et fasse la loi au lieu de l'exécuter.

Au dehors, les libertaires préconisent une attitude pacifique; aussi respectueux des droits et des intérêts d'autrui, que soucieux de faire respecter les nôtres, ils sont moins préoccupés d'acquérir de nouvelles colonies que d'organiser celles que l'on possède, et résolus à ne pas trop demander à des alliances qu'il ne convient pas de payer trop cher; les efforts et l'expansion de la France doivent être proportionnés à ses moyens; les principes et l'intérêt bien entendu s'accordent pour lui imposer une politique de réalités et non d'apparat; politique qui

peut se résumer d'un mot à l'extérieur comme à l'intérieur : « Vivre et laisser vivre ».

* * *

Ces deux mentalités irrémédiablement contradictoires n'étaient pas inconnues jusqu'ici. L'affaire Dreyfus ne les a pas révélées; elle n'a été pour elles qu'un réflecteur puissant; elle a marqué d'un éclat et d'un relief plus vifs les antagonismes qui existent et se sont affirmés depuis un siècle, à chacune de nos grandes luttes politiques, avec des vicissitudes variées.

Les deux adversaires s'entrechoquaient vers la fin de la Restauration, au cours de la crise qui s'ouvre par la loi de sacrilège et se termine par les Ordonnances, la victoire des 221 libéraux et la chute de la royauté; ils s'entrechoquaient en 1850, alors que le parti rétrograde prenait sa revanche contre le libéralisme et faisait remettre, grâce à la loi Falloux, l'éducation de la jeunesse française entre les mains de la Société de Jésus.

L'Empire, régime bâtard, révolutionnaire par ses origines, réactionnaire par ses tendances, essaya de faire le tampon entre les deux écoles. En réalité, il livrait doucement la société civile au parti clérical.

Celui-ci, fortifié par trente ans de progrès et d'usurpation, se découvrait violemment au 24 et au 16 mai. Chaque fois battu, mais nullement affaibli, bravant les menaces vaines de l'article 7 et des décrets, il se détournait de la lutte électorale pour concentrer tous ses efforts du côté de l'enseignement secondaire et supérieur, et diriger ses élèves vers les écoles militaires. Peu à peu il conquérait l'état-major et le Conseil supérieur de la guerre. La politique des ralliés vint servir ses projets; sans changer de but, il changeait de tactique; il renonçait à emporter d'assaut la citadelle républicaine, il préférait s'insinuer peu à peu dans tous les postes, dans tous les emplois, sous le masque propice des néo-républicains.

Le procès de 94 venait à point pour chasser de l'état-major et plus tard de l'armée les seuls éléments dissidents qui fussent irréductibles. Le parti clérical dirigea la campagne, tout en laissant le premier rôle aux militaires. Vaincu lorsqu'il entrait

directement en ligne, il pouvait cette fois se dissimuler derrière l'uniforme, si populaire en France, et porter le trouble et la division chez les républicains, en accusant, lui le parti international par définition, ses adversaires de cosmopolitisme, grief redoutable, même s'il est dérisoire, dans un pays vaincu, que ses défaites ont rendu soupçonneux.

Aujourd'hui la lutte est encore indécise. Mais la réconciliation à laquelle nous sommes conviés n'en est que plus chimérique. Une réconciliation peut s'opérer au lendemain d'une victoire, mais non sur le champ de bataille que chacun veut garder. Et puis, à quel prix? pour se réconcilier il faut déjà pouvoir se concilier. On transige sur des programmes politiques, économiques; on compose avec des intérêts; nul compromis possible entre la loi et l'arbitraire, le vrai et le faux, la justice et l'iniquité.

Ou la justice et la loi l'emporteront, et l'apaisement suivra d'une manière fatale, sans qu'il soit besoin d'y travailler, par le simple retour à la seule chose possible, souhaitable et honnête. Tout rentrera dans l'ordre par la seule application des lois, puisque tout le trouble ne vient que de leur violation.

Cette crise d'injustice et d'illégalité ne saurait se dénouer que par le triomphe de la justice et de la légalité. Sinon, que le pays suive les agitateurs, les ligueurs qui s'efforcent de faire revivre au XIXe siècle les violences, les tristesses du XVIe siècle; qu'il revienne à ce que les nationalistes appellent « l'instinct national », à ce que nous nommons la « folie nationale », qu'il retourne aux guerres religieuses et aux haines de race, qu'il se jette dans le militarisme clérical avec tout ce qu'un tel régime peut apporter de hontes au dedans, de désastres au dehors.

Mais il faut choisir : entre les deux politiques, il ne semble pas qu'on trouve un moyen terme. La nécessité de prendre nettement position s'impose aux esprits les plus équivoques, les moins catégoriques,

Les demi-mesures ne termineront pas une crise aussi profonde. L'amnistie n'est pas une solution ; elle couvre des coupables avant qu'ils aient été solennellement condamnés, ou du moins flétris; elle frustre les innocents des moyens d'établir leur innocence; elle souscrit enfin à l'abandon du

Droit sous un régime dont le Droit est la base essentielle, au risque d'anéantir la raison d'être de la République.

Si le gouvernement consent une telle abdication, il se place à peu près au niveau de ses prédécesseurs et de ces classes sociales qui se sont moralement suicidées en s'avouant impuissantes à appliquer leur Code. Il compromet le bénéfice de l'admirable effort accompli par l'élite du pays, par ce qui lui reste à la fois d'énergique et de sain. Le peuple pour lequel de tels exemples devaient être une initiation à une conscience nouvelle des devoirs sociaux, et qui venait de recevoir de cette élite la révélation d'un idéal supérieur, le peuple retombera bientôt dans les sphères des basses convoitises.

Ce rapprochement des intellectuels et de la démocratie duquel on aurait pu espérer le salut, aura donc été vain! Rien ne serait donc changé; il n'y aurait eu qu'un ministère de plus : et ce ministère qui pouvait de cette crise faire surgir une France régénérée, précipiterait l'affaissement politique où elle se laisse graduellement glisser, et consacrerait sa déchéance morale devant le monde.

ALFRED BERL.

LA

ROMANCE DU TEMPS PRÉSENT[1]

V

Il faisait une terrible chaleur le jour que nous allâmes à l'hôpital Cochin pour voir le père de Jacquemine.

Il était quatre heures de l'après-midi. Nous avions voulu marcher un peu. L'on eut un caprice. Après le boulevard Saint-Germain, il nous fut agréable de traverser le jardin du Luxembourg. Ici je retrouvai ma jeunesse et les discussions sous les arbres. Les groupes de jeunes gens et de jeunes femmes, les terrasses, les statues, les pelouses, tout cela enchantait ma mémoire. Mais en ce temps lointain je ne vivais guère, car je n'avais pas Jacquemine; et comme je sentais à côté de moi sa forme pure et ses yeux sombres, je me donnai le plaisir amer de détourner la tête, d'essayer de l'oublier un peu. Aussitôt m'envahit une angoisse insupportable que j'apaisai en la regardant. Enfantillages de l'amour! Ils rappellent dans l'être mûri, et par endroits déjà crépusculaire, ce qui faisait l'aube de la vie.

Après le parc de l'Observatoire, d'une seule coulée, tel qu'une colonne creuse de verdure, c'est le triste boulevard Port-Royal. Bientôt l'on arriva devant la porte de l'hôpital où nous attendait Verneron. Je lui trouvai l'air préoccupé. Comme Jacquemine franchissait le seuil, je l'interrogeai discrètement.

1. Voir la *Revue* du 1er novembre 1899.

— Quoi de nouveau?...

— Rien, quant au petit; le papa semble taciturne.... Sois tranquille, je surveille.... Mon Dieu, que ton amie est belle!

Les salles consacrées aux vieux rhumatisants, aux alcooliques, aux pauvres déchets de l'humanité étaient dans de vastes baraquements de bois, installation provisoire aussi hygiénique que possible. Richard nous précédait, de son allure un peu raide, mais sur son visage régulier et têtu l'émotion se lisait aisément.

A travers la double enfilade de rideaux blancs et de couchettes, j'aperçus bientôt la figure cuite, les cheveux en broussailles de Guillaume Lefaneu. L'arrivée de sa fille ne parut pas l'émouvoir beaucoup. Il se souleva néanmoins à l'aide de la ficelle pendante au-dessus de lui et nous souhaita le bonjour. Dans ses bras souples Jacquemine lui prit la tête, sans fausse honte, et l'embrassa de toutes ses forces sur le front où brillait la sueur.

— Ça va, fillette?

— Et toi, mon père?

— Oh! je suis bien ici, très bien. Le docteur — monsieur Verneron — me gâte.... J'ai du tabac tant que je veux.

J'avais serré la main rude et tremblante. Je m'assis. Les voisins nous épiaient avec une curiosité compatissante. On entendait des hoquets, des crachements. Une odeur fade était dans l'air.

Je remarquai que le vieux ne parlait à sa fille de rien qui rappelât leur vie récente. Indifférence ou discrétion?

Il dit:

— Le docteur me donne des nouvelles du petit. Ça l'impressionnerait de me voir.... Dès que ce sera possible, tant mieux.... C'est là que ça me tient toujours.

Il montra sa poitrine, puis me dévisagea.

— C'est un joli hôpital, cet hôpital, monsieur. Propre et confortable. Je vous ai bien de la reconnaissance ainsi qu'au docteur.

Alors Verneron prit la parole. Il raconta des drôleries et le vieux riait d'un rire sourd où ne le suivait pas Jacquemine. Debout près de son père, elle avait dans les yeux tout un poème de respect et de pitié. Et moi, la considérant, je la

trouvais, en effet, changée, comme elle avait souhaité de l'être, mais dans un mode indéfinissable.

La visite achevée, on se sépara, non sans promesse de se revoir. Comme nous traversions les cours, Jacquemine dit à Verneron :

— Docteur, la prochaine fois, trouverai-je mon père vivant?

Richard interdit eut un soubresaut.

— Comment, mademoiselle?...

— Appelle-la Jacquemine.

- Mais certainement vous le retrouverez, Jacquemine. Il est un peu atone aujourd'hui... un peu abattu... parce qu'il a eu de l'énervement hier, et parce qu'il fait chaud... mais il va bien... il va même très bien. Il mange avec appétit.... Il dort.... Il cause.... Il fume.... Ne vous inquiétez pas.

— Et Noël?

— Noël, votre frère, est le petit personnage le plus curieux que j'ai rencontré. Quand il daigne parler, ce qui lui arrivait d'abord rarement, il parle comme un monsieur très expert, qui aurait beaucoup voyagé, beaucoup retenu et mal jugé la nature humaine.

Ici Jacquemine retrouva son rire enfantin, et cela fit rire Verneron qui continua, très fier de son succès :

— Je l'aime déjà tendrement, votre frérot. Non seulement je l'aime, mais il me passionne, et si vous voulez plus tard me charger d'une partie de son éducation.... Croiriez-vous qu'il s'intéresse aux sciences naturelles. Il tripote mes vitrines, mes tiroirs, mon microscope, malgré les défenses. C'est excellent, cet instinct-là, c'est l'éveil de la curiosité....

Jamais je n'avais vu mon ami si enthousiaste. Son admiration pour Jacquemine l'entraînait hors de sa nature. Il évitait de la regarder, mais, quand il ne pouvait faire autrement, ses yeux exprimaient une fierté tendre que je n'avais vue luire encore qu'aux circonstances exceptionnelles. Tantôt il appelait Jacquemine, *ma chère amie*, tantôt il l'appelait *Jacquemine*, tantôt il n'osait plus l'appeler du tout. Elle cependant l'interrogeait avec sa douceur souriante. De fait, sa claire beauté, dans la défaite de la chaleur, dans l'apaisement de la lumière avait quelque chose d'héroïque que subissaient même les passants.

Elle dit : — Je n'avais pas vu d'hôpital. Ainsi donc jusqu'au bout les pauvres sont ensemble au lieu que les riches meurent à part.

— Ça ne peut pas être autrement, déclara le rationnel Verneron ; quand une maladie est contagieuse, on l'isole....

Mais Jacquemine, en ce moment-là, n'écoutait pas les interruptions. Elle suivait son rêve intérieur. L'heure blême et dorée et la blancheur des murs donnaient à son visage une excessive pâleur ; et son nez droit et court, ses paupières feuille morte, son menton têtu, ses lèvres arquées d'un rose insaisissable frappaient une médaille d'une perfection, d'une finesse, d'une gracilité exquises. Sa voix pure m'étreignit le cœur.

Le jour baisse et la mort descend,
Et d'abord ne choisit personne.
Puis la nuit vient, va choisissant
Ceux que leur courage abandonne.
Il en est qui mourront demain
Demain dès l'aube.
D'autres sont morts, voyez leurs mains,
Bien avant l'aube.

L'étonnement de Verneron m'amusait. Il me regardait, puis il la regardait, puis il ajusta son lorgnon comme pour observer quelque chose de rare.

— Hein, mon Richard, qu'en penses-tu ? Elle n'est pas en catalepsie, celle-ci ?

— En effet, en effet, mais dans quel ton improvise-t-elle ? Voudriez-vous recommencer, chère amie ?

Jacquemine riant :

— Cela m'est impossible. Je ne me rappelle plus....

— Que veux-tu, mon camarade, c'est déjà le passé. Il faut en prendre ton parti et attendre que la grâce revienne.

Or la grâce ne revint pas. Une soudaine mélancolie envahit peu à peu la chanteuse. Elle se serrait contre moi.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma petite chérie?

— J'ai peur que tu ne me quittes.

Ma franche gaîté ne la rassura point.

— J'ai peur que tu ne me quittes un jour, et j'ai tellement envie de vivre !

Verneron marchait en avant afin de ne pas nous gêner. Je

ne savais comment apaiser Jacquemine, quand son angoisse se délia, sans cause apparente, comme elle était venue, et elle me dit gentiment, de sa petite mine raisonnable :

— J'aurais été sans doute une mauvaise, très mauvaise sœur de charité, car les malades m'impressionnent trop....

Je désirais, et j'avais fait part de ce désir à Verneron, qu'elle revît Noël le plus tôt possible. Rendez-vous fut pris pour le lendemain. Comme nous rentrions quai de Béthune, mon vieux Gustave, avec de grandes précautions, tandis que Jacquemine était dans sa chambre, me remit une lettre dont l'écriture me troubla :

— Qui a porté ceci?

— Un commissionnaire, monsieur. Il paraît que c'est très pressé.

Le billet contenait ces mots :

« Il faut absolument que je vous parle, demain trois heures, à Notre-Dame-des-Victoires. BLANCHE. »

Je reconnus ma romanesque et sa superstition des églises. C'était là un de ces travers dont je n'avais pu la corriger.

Depuis que Jacquemine et moi nous vivions ensemble, nous ne nous étions pas encore séparés. Elle ne manifestait nulle impatience de voir Noël, bien que l'heure fixée approchât. J'eus peur qu'elle ne se contraignît.

— Jacquemine, mon amie, soyez absolument sincère, ainsi que vous l'avez promis. Montrez votre joie lorsque vous êtes joyeuse. Vous ai-je grondée hier pour votre tristesse?

— Cela me fait de la peine de vous quitter, même pour quelques instants.

Elle murmura, ses lèvres sur mon front, et je sentais leur double ligne brûlante :

— Je t'ai dit que, les premiers jours, je croyais ne pas te revoir, ainsi qu'il arrive dans les rêves. Et j'entendais tourner le temps qui ramenait le matin, le soir, les heures vides de ton absence. Alors je me promettais, lorsque tu m'aurais tout entière, de ne jamais, jamais me séparer de toi. Voilà maintenant qu'il me faut mentir.

Nous descendîmes l'escalier, la main dans la main, je la mis en voiture et donnai l'adresse au cocher que je connaissais pour l'avoir employé plusieurs fois.

— Tâchez de ne pas me la perdre.

Il sourit, fouetta son cheval et je vis à la portière, longtemps, un petit mouchoir blanc qui flottait, comme s'il se fût agi d'un long voyage.

Quand j'entrai à Notre-Dame-des-Victoires, au moment où trois heures sonnaient, il n'y avait que peu de fidèles, mais le transept et l'autel de la Vierge formaient un cœur ardent où brasillait une multitude de cierges. Ici la foi était apparente. On la devinait aux attitudes, aux prostrations, au silence même, chargé d'encens et d'espoir. Après une courte attente, j'aperçus auprès d'un pilier la silhouette rigide de Blanche Cortinez, toute en noir.

Je m'approchai d'elle. Ses yeux sous la voilette brillaient de lueurs confuses. Elle me dit vivement :

— Je voulais vous avertir de la jalousie de Levigny. Il vous hait.

Je répliquai : — C'est dans l'ordre. Il m'enlève ma maîtresse, à moi son ami, et il m'en veut ensuite énormément. Qu'y puis-je ?

Elle ne paraissait pas m'entendre. Tandis qu'elle me parlait, je devinais en elle des préoccupations contradictoires. Elle prit aussitôt, se voyant soupçonnée, le parti de la franchise.

— Je mens. Mon désir était de vous revoir, sans plus.... Quand une chose m'entre dans l'esprit, vous vous rappelez, c'est une obsession. Je sais que vous êtes amoureux d'une autre !

Je ne pus me défendre de sourire.

— Prétendiez-vous, ma chère amie, me traîner derrière votre char ?

Nous parlions bas, mais ce rapide colloque attirait néanmoins l'attention. Elle m'emmena dans un coin plus discret de l'église où nous étions absolument seuls, et là, de tout près, ses yeux clairs dans mes yeux, la main sur mon épaule :

— Ce que nous avons fait là, car tu as ta part dans la rupture, est une sorte de sacrilège. Ne le sens-tu pas ? Dans les bras d'un autre, moi, dans les bras d'un autre !... Et toi répétant à une autre ces paroles d'amour dont je suis la vraie

dépositaire! François, François, il y a des instants, où je me crois folle, quand je me réveille et que ce n'est pas toi. Qui consolera ta fièvre, par une fièvre correspondante? Qui mettra sur ton front une main où tiennent mieux tes pensées? Cela, vous me le disiez, mon ami, je n'invente rien, j'ai bonne mémoire.

Cette brusquerie m'étourdissait, me déroutait. J'espérais une entrevue plus froide. Mais Blanche affectionnait les sautes d'humeur.

Après un silence que mon embarras rendait plus pénible, elle ajouta d'un air câlin :

— Levigny est la finesse même, mais nous ne nous emboîtons pas. Il joue avec des cartes fausses. Il est encore fier de sa trahison et c'est sa trahison qu'il embrasse. Il me croit ambitieuse. Il va fonder son fameux journal... *L'Audace*, et il ne se doute pas que si ce journal vous attaque, dit du mal de vous, de votre talent, je me sauve dans les vingt-quatre heures. Il me croit vindicative et rusée.... Sans doute je le suis, mais à mes moments.... N'êtes-vous pas, en tout cas, mon plus beau souvenir, ce qu'il y a de meilleur dans ma vie de fille abandonnée, de délaissée, que recueillait à Lusselange Mme Clos d'Ivois....

Comme elle haussait le ton, je lui fis remarquer l'endroit ; ceci ne la troubla point.

— Que ferait-on dans les églises, maintenant que la foi se meurt, si l'on n'y parlait point d'amour. Devant la Vierge, je t'aime encore. Cela n'est pas perpétuel. Mais il y a des heures, soudaines, terribles et longues, où je regrette de t'avoir perdu. Et si tu vas à Saint-Goël, je te suivrai à Saint-Goël, et je me moque de Levigny. Et si tu me chasses, tu me chasseras, mais je supplierai ta maîtresse....

Ici ses yeux devinrent humides. Elle me prit gentiment la main. Moitié dans l'ombre, moitié dans la clarté des cierges, elle s'imprégnait peu à peu d'un charme qui me décida à la faire souffrir.

— Trop tard, ma petite Blanche, trop tard. Quand sur la terrasse de Lusselange, il y a longtemps de cela, je liai à la tienne ma destinée, je jure aussi que j'étais sincère. Mais libres nous restions, et tu n'as pas su être une entrave. Au-

jourd'hui je crois avoir rencontré celle qui fixe à tout jamais mon cœur.

Elle eut un méchant rire.

— Vains propos que je connais bien.

Je repris d'un accent plus grave :

— A tout jamais mon cœur. En te parlant, c'est elle que j'écoute. Toi et moi, dans l'instant, sommes affreusement loin l'un de l'autre....

Comme elle allait s'irriter, j'ajoutai :

— A ces distances-là, les blessures même sont presque impossibles.

La lente voix de l'orgue nous interrompit. Un service commençait dans l'église où glissaient maintenant des pas étouffés et rapides. La nef se remplissait. Par l'incendie des cierges les yeux de Blanche avaient un insoutenable éclat. Ses lèvres tremblaient. Elle me serra la main, murmurant :

— Nous nous quittons encore en musique.

Et je me retrouvai dehors, ne songeant plus qu'à Jacquemine.

Je la découvris m'attendant à la fenêtre, et, du quai, lui criai son nom dans la jolie douceur du couchant rose.

— J'ai vu Noël, commença-t-elle dès que j'entrai. Votre ami Richard est merveilleux. Que de tendresse et que de soins! Est-ce que mon absence t'a paru longue?

Je l'embrassai sur ses yeux inquiets, car le repos et la sécurité étaient rarement en Jacquemine. Son imagination l'entraînait ainsi que sa sensibilité excessive. Un regard, un mouvement, une parole mal interprétés faisaient passer sur ses prunelles mobiles une de ces expressions navrées qui me brisaient délicieusement l'âme.

Je dus l'interrompre.

— Qu'a dit le petit en te voyant?

— Bonjour, ma grande....

— Est-ce qu'il sait?

— Quoi donc?...

Dans nos regards croisés repassèrent dangereusement la nuit au bord du fleuve, les aveux et la double crainte. Puis,

suivant la route parcourue, cela aboutit à la confiance, mais non sans un serrement de cœur.

Alors, troublée, défaillante, Jacquemine, à contre-jour, comme il lui arrivait d'être, me donna sa raison dans cet air doux et triste qui montait vers la pureté du ciel :

L'enfant portera son secret si lourd
Et sans le connaître,
Jusqu'à son jour d'homme, un bien triste jour.
Qui donc l'a fait naître?

Et si l'enfant meurt avant de savoir,
Car cela peut-être....
Ne demande plus jamais dans le noir
Qui donc l'a fait naître.

Sache avant la nuit pour quel désespoir
Elle t'a vu naître,
Celle qui pleurait seule dans le noir
Et qui veut renaître.

Je baisai les petites larmes rondes suspendues aux bords de ses paupières. Que leur sel avait le goût de la vie! Comme elle se tendait dans mes bras, elle dit ceci :

— Suis-je délivrée?...

Puis tout en caressant mes caresses avec le sortilège de sa voix ombrée, le ploiement voluptueux de son être :

— J'étais l'esclave de mon secret, la première fois, lors du corsage rouge.... Ensuite je fus l'esclave de mon aveu. Écoute, François aimé, frère de ce qu'il y a de meilleur en moi, amant de ce qu'il y a de pire....

.... J'eusse voulu la calmer, mais mes doigts sur ses lèvres faisaient seulement qu'elle secouait la tête et que sa molle cambrure, malgré mes efforts, l'écartait de moi.

— Écoute, François aimé. C'est aux plus belles heures que tu deviens méchant et que tu penses... à ce qu'on t'a volé de ta Jacquemine.... Et tu es cause qu'elle y pense à son tour et cela peut faire de la haine.... Quand on les regarde de biais et sans courage, les choses cruelles revivent. Elles revivent quand on les mêle aux baisers, comme tu le fais, avec imprudence... parce que leur cruauté devient douce et qu'on la désire avec le baiser.... Elles meurent, les choses cruelles, si une bonne fois on les regarde en face, toi debout en face de moi debout, ou bien couchés l'un près de l'autre....

Puis se redressant avec une force et une dignité invincibles tellement que son accent me fit frémir.

— Écoute, François aimé. Oui, un homme qui passait m'a eue, tu sais comment et parce que l'heure était favorable. Et Noël est resté comme témoin de ma souffrance, de mes souffrances, de ma nouvelle et ma plus dure souffrance. Et la volonté de ce qui veut fut sans doute que, quand Jacquemine chante, tu saches à n'en pouvoir douter que ce chant-là vient d'une blessure. Ainsi tu as pitié de moi et cette pitié veille sur ton amour.

Les phases de cet émoi et de cette éloquence avaient, elles aussi, leur rythme mystérieux. Jacquemine ne cherchait rien de ce qu'elle disait. Elle traduisait rapidement, hardiment, tant bien que mal, les mouvements d'une passion qui la traversait toute, ainsi que le clair d'une épée; et qui eût vu ses yeux à ce moment, leurs ombres, leur splendeur, leur vacillement, eût compris que tout se tient dans la nature humaine et que le génie légendaire fut sans doute une vibration simultanée, harmonique de toutes les cordes de l'instrument.

Pour achever cette soirée, je l'emmenai dîner au bord de l'eau, car l'eau nous attirait toujours. Elle avait eu les prémisses de notre union, nos confidences et nos étreintes, elle avait miré nos étoiles. Elle s'était faite notre présage et cela plaisait à nos cœurs qu'elle reflétât la joie et la peine et dissipât les angoisses du feu.

Vibrante et naïve Jacquemine! Quand, l'ayant forcée à parler, je l'avais affranchie du tourment, elle reprenait son caractère insouciant, frivole, elle revenait au pittoresque, aux trouvailles d'observation et de gaîté qui faisaient d'elle la compagne idéale d'un poète.

Une noce accaparait le restaurant. On voyait les garçons d'honneur discuter autour du menu, négligeant enfin leurs demoiselles, engoncées et violettes dans leurs robes trop belles, leurs robes *d'une seule journée*. Le marié, tenu d'être grave, causait avec le vieux militaire. Les beaux-parents, inquiets de l'avenir, se mesuraient déjà du regard, comptaient les forces en présence. Les chaînes d'or et les ceintures bleues étaient proportionnées aux ventres. Il est un noir fait pour la poussière, un blanc fait pour les taches de vin, un

vert pour le vert des tonnelles, un rouge enfin dont la carapace reflète exactement les bougies et les doubles contours des mentons. Compères et commères s'agitaient, complotaient. L'éternelle dispute du dessert s'annonçait par des rires et le bruit des bouchons. Les servants à têtes d'assassin arrosaient sans joie d'un champagne sans bulles ni couleur les « flûtes » placées à distances égales où les soigneuses enfonçaient leurs gants.

Nous ne perdions aucun détail, les portes demeurant larges ouvertes. Quand les enfants de la noce passaient près de notre table, « histoire de se dégourdir les jambes », ils nous faisaient de gentils saluts et nous leur offrions nos petits fours poussiéreux et décoratifs. Cela créa un lien. Une ample mère de famille crut devoir venir nous remercier. Elle nous convia à la « soirée modeste qui allait suivre ».

Cette soirée fut chantante et dansante. Les « artistes » hommes s'exécutaient en bras de chemise, auprès du piano gémissant. L'un d'eux, avec fureur, déclama une complainte contre l'Algérie, où le lion, le soleil et l'Arabe étaient enveloppés dans la même malédiction. Les raisons de sa haine demeuraient obscures. Puis une personne mûre, à profil de cheval, d'aspect morose, commença une valse brillante.

Je pris Jacquemine par la taille. Tout en elle obéissait au rythme. Ses yeux noyés de tendresses, dans la lumière trop vive, glissaient, à chaque tour, de mes yeux vers le vague, puis me revenaient dans un sourire. En même temps elle se rapprochait, sa main tremblait contre ma main. Je voyais son cou rose, son oreille rose, la ligne du front nimbée d'un duvet pâle. L'arc de ses lèvres avait le frisson de la joie et elle respirait avec fréquence.

Ensuite, nous longions le fleuve noir ou lacté, selon le caprice des toits et de la lune. Sous nos pas pressés c'est le sol revêche des berges de banlieue. Voici qu'à un coude de la Seine l'on aperçoit la fuite de l'eau et, au-dessus de leurs reflets, toutes les lumières du grand Paris.

Jacquemine ne craint pas la fraîcheur. Mais je lui inflige un petit manteau et toute sa malice est de le faire constamment glisser de ses épaules. Elle rit de la lune, de la Seine, des lumières noyées, de la noce; le marié nous a donné sa carte

manuscrite. Cela se fait entre gens comme il faut. Nous la déchiffrons sous l'astre railleur

RICHARD DELABOSSE.

— Oh, soupire-t-elle, je reverrai souvent ce nom-là dans mes rêves, mais il ne faut pas le dire au pauvre Verneron.

— Il te préoccupe?

— Qui, Delabosse?

— Non, mon ami.... Verneron.

Elle redevint sérieuse.

— Oui, parce qu'il est bon et qu'il n'ose jamais dire ce qui l'inquiète. Je l'ai compris pour pauvre père, à l'hôpital... je l'ai compris aussi pour Noël.

Elle s'arrêta, douce et songeuse dans les demi-ténèbres. Il y avait en elle de la devineresse. Elle donnait au moment le goût de l'avenir.

— Ce qu'il ne dit pas lui retombe sur le cœur, et cela faussera sa destinée. Un de la batellerie que sa femme trompait prétendait toujours qu'il n'avait pas faim, parce que cela lui faisait trop honte d'avouer devant les gens son vrai chagrin. Finalement, il est mort de faim pour obéir à son mensonge.

Ce dernier mot me fit souvenir de mon entrevue avec Blanche.

— M'en voudrais-tu beaucoup, Jacquemine, si tu apprenais que je t'ai menti?

— Ce ne serait jamais, ô mon roi, qu'afin de m'éviter une peine. Alors, comment pourrais-je vous en vouloir?

Je la remerciai d'un baiser et sentis que son front était de glace. Comme je m'étonnais, elle ajouta :

— Je suis quelquefois comme Verneron, et j'ai du mal à avouer les choses. Pas les graves, non pas celles qui bouleversent, mais celles qui ont l'air de peu d'importance et qui souvent nous tourmentent longtemps. Ainsi je n'ai pas l'habitude d'être servie. Tu imagines que, dans la cabane de Boulogne, je n'avais pas de femme de chambre. L'autre soir j'avais agrafé ma jupe de travers et j'ai vu le mépris dans l'œil de cette petite Jeanne, qui est une fille du peuple comme moi, et cela m'a fait du chagrin.

Elle était en train, toute franche et tout heureuse de se

débarrasser à la fois de beaucoup de « petits secrets. »

— Gustave aussi m'intimide énormément. Et toi aussi tu m'intimides... pas toujours... mais quand ça arrive, beaucoup beaucoup. Comment me tenir avec tes amis, chanter ou ne pas chanter, modeste ou pas modeste, bavarde ou pas bavarde, gaie ou pas gaie. Il y avait un rentier à Neuilly, un petit, rouge et laid, qui nous invitait de temps en temps à dîner, papa, Noël et moi, parce que nous lui louions un bateau. Pendant le repas il faisait à sa femme de gros yeux, si le sel manquait, si le pain manquait, si la viande n'était pas assez cuite — et elle n'était jamais assez cuite. A la fin cela me rendait malade de voir cette pauvre dame effarée et je n'allais plus dîner chez eux, quoiqu'ils fussent notre plus belle relation. Eh bien, je ne veux pas ressembler à la dame.

— Ceci me fait penser, ma Jacquemine, qu'après-demain nous devons dîner chez Mathias Gilbert, le vieux savant dont je t'ai parlé. J'ai reçu sa lettre d'invitation hier matin et j'ai accepté aussitôt.

— Ah! mon Dieu, votre grand ami qui habitera la Bretagne et chez qui nous irons bientôt.... Ah! mon Dieu.

— Eh quoi, notre première sortie dans le monde! Ne t'épouvante pas. Tu mettras ta robe noire... bien agrafée, devant la terrible Jeanne. Le dîner sera bon par les soins de l'excellente Clorinde.... Il y aura là le docteur Oluffe, aussi dévoué que Verneron, plus grognon, sa fille Mlle Oluffe, ma sage amie.

— Celle qui est si laide?

— Richard est décidément un indiscret.... Il y aura encore l'indiscret et, paraît-il, deux surprises... deux convives moins attendus.

— Avec moi, Jacquemine, trois surprises.... C'est égal, ce sera toujours plus amusant que le dîner du vieux rentier rouge.

De fait Mathias Gilbert, vaste cerveau, cerveau pratique, essayait une répétition de notre séjour à Saint-Goël. La perspective de cette thébaïde m'était toujours apparue lointaine. J'avais accepté jadis de suivre le vieux maître parce que déjà Blanche Cortinez s'écartait de moi, que je prévoyais la rupture et que ce départ l'eût facilitée. Je ne connais

comme grand dérivatif aux souffrances morales que l'activité intellectuelle et je savais que celle-ci ne me manquerait pas en terre bretonne, près d'Oluffe, d'Hortense et de Gilbert. Je ne redoutais pas non plus la société des quelques fantoches qu'attirerait ce phare sur les flots. Enfin l'Océan fut toujours pour les travailleurs le grand, l'inépuisable réservoir de la force lyrique et celle-ci soulage les cœurs blessés. Elle les emporte au delà d'eux-mêmes, par delà les vagues infinies où miroitent et joie et douleur. Elle leur impose son air salin, son flux, son reflux, son allégresse de reviviscence, ses accalmies et ses tempêtes.

Au moment de cette décision je ne connaissais pas Jacquemine. Dès qu'elle fut nécessaire à ma vie, je crus Saint-Goël désormais impossible. Que deviendrait la fille du passeur entre ces artistes, ces médecins et ces philosophes, exposée à la pitié, à l'étonnement, à la jalousie, à toutes les blessures de contacts nouveaux et surprenants pour elle. Cette phase de renoncement dura peu. Je compris bientôt que le destin m'offrait au contraire en Saint-Goël le mariage de beautés diverses dont aucune ne risquait de se dissoudre ni de se laisser absorber. La légendaire Jacquemine souriait à la légende bretonne, au noir brouet d'antique et de moderne qu'était l'esprit de Mathias Gilbert. Elle convenait à l'océan, à la philosophie, aux mythes, à tout le royaume des images. Et que son chant à elle fût troublé par nos causeries et discussions, cela je ne le pensais pas, car ce chant était son essence, avait ses racines dans la race et ne redoutait rien, semblait-il, pas même la corrosive ironie.

Néanmoins, comme je ne me confiais pas d'emblée à mes propres raisons, je m'étais résolu à interroger ma mère. Je lui avais écrit quelques jours auparavant, posant le problème, non d'une façon directe, ce n'était pas l'habitude entre nous et je redoutais sa réserve, mais dans un style détourné qui ne la tromperait guère et l'autoriserait à me donner son avis en toute franchise. Je mettais l'aventure sur le dos d'un ami.

Dans le trajet en voiture du quai de Béthune à la rue de Tournon, j'évitai de troubler Jacquemine par aucune recom-

mandation. Le noir seyait merveilleusement à sa pâleur, à sa beauté blonde, et c'était l'important. Pour le reste je me fiais à son instinct.

La servante Clorinde m'accueillit avec sa claire sympathie.

— Bonsoir, monsieur François. Tant mieux... de vous voir.... Et tant mieux de partir bientôt.... On n'a pas encore allumé le gaz dans l'escalier. Il fait jour jusqu'à huit heures du soir.

Elle s'inclina devant Jacquemine heureuse de cet aimable accueil.

— Bonsoir, madame... que je vous aide à enlever votre chapeau.

Cependant la porte s'ouvrit, la haute stature de Mathias Gilbert apparut.

— Madame, soyez la bienvenue. Entrez, mon cher François, et que je vous présente.

On entendit des rires. Mme Clos d'Ivois était au salon entre Oluffe et Hortense Oluffe. Elle était venue tout exprès de Lusselange. Elle me parut fatiguée. La décadence de sa grave beauté brune s'accentuait; ses yeux avaient un air de lassitude. Survint Richard, qui me glissa dans l'oreille : « Le papa ne va pas fort.... Deux piqûres, de la fièvre ce soir. Mais devant notre amie j'affecte la sérénité. »

Parmi ces braves gens « notre amie » trouva naturellement sa place. Elle s'assit, sut parler et sourire sans timidité apparente et je ne distinguais son émoi qu'au frémissement de sa main qui tenait un éventail noir scintillant de paillettes d'or. Celles-ci se retrouvaient sur sa jupe, à son corsage. La grâce de ses gestes, quand elle se tournait pour répondre, multipliait leur miroitement. Je songeais aux cierges de Notre-Dame-des-Victoires juste dans l'instant où Gilbert me disait en confidence.

— Verneron, très obligeamment, m'a donné quelques lumières sur votre situation nouvelle vis-à-vis du cher Lévigny. En voilà un que je raye de mes listes. Sa trahison sera sans joie, car il vous retrouvera dans son lit.... Mme Clos d'Ivois est, elle aussi, au courant.... Vous pouvez donc évoluer sans crainte parmi les traquenards de la causerie.... Mais voici la seconde surprise.

Le romancier Charles Durvet, s'avança. Je ne l'avais rencontré que rarement : son front soucieux, ses yeux durs, sa figure creuse et rouge de paysan perverti m'impressionnaient ainsi que les phrases brèves et navrées dont il trouait rarement son silence. Il portait dans toute sa personne musclée comme l'exaspération nerveuse d'un frisson contenu, et cela troublait l'assistance.

On annonça le dîner.

— A table, compagnons de Saint-Goël! s'écria Gilbert.

Il offrit son bras à Clotilde Clos d'Ivois, j'offris le mien à Hortense Oluffe. Verneron prit celui de Jacquemine. L'on passa dans la salle à manger, haute et vaste comme tout l'antique appartement. La décoration fleurie de la table était le triomphe de Clorinde qu'aidait un grave maître d'hôtel à favoris. La Bretonne acceptait les compliments avec une amabilité enjouée. Elle n'avait, disait-elle, que deux soucis : la santé de ses parents à Livennec, et la satisfaction de son maître, du *patron*.

— Là bas, ajoutait-elle en versant le potage, à Saint-Goël, j'aurai tout ce que j'aime sous la main.

On rit. Cela s'annonçait cordial. Encadrée par Oluffe et Verneron, Jacquemine paraissait bienheureuse. Ses regards fins et vifs allaient de l'un à l'autre. Elle s'imprégnait des choses et des gens et je m'amusais à conjecturer ses impressions où j'avais sans doute ma part, car à chaque instant sa tendresse en exil se tournait vers moi.

La conversation, comme il est naturel, revenait sans cesse à la thébaïde, aux locataires du château, au climat, à l'exposition, aux environs de Saint-Goël. Clorinde plaçait un mot de temps en temps pour défendre ses compatriotes contre les railleries de Verneron et d'Oluffe.

— Oh! monsieur, ne dites pas ça.... Docteur, ce n'est pas vrai.... Madame, ne croyez pas M. Richard. C'est un taquin.

— Il a raison, affirmait le père Oluffe, — et le sarcasme distendait sa face hérissée de chat blanc, donnait de l'éclat aux lunettes d'or. Les Bretons ont la peau tellement coriace que le bistouri ne l'entame pas. Ils rendent la chirurgie illusoire.... D'ailleurs j'irai là pour me reposer.

La voix coupante de Charles Durvet intervint. J'aperçus une inquiétude soudaine dans les yeux de Jacquemine.

— Personne ne se reposera, docteur. On n'a le repos que parmi les simples, les gens du peuple. Nous serons une colonie d'agités.

— Nous nous rafraîchirons aux sources de la légende, déclara Mathias Gilbert, avec un sourire à mon adresse. On fera venir le recteur de Livennec, n'est-ce pas, Clorinde, et les sorciers et les fantômes?

— Ce sera le sabbat.

— C'est toujours le sabbat dans les temps modernes. Car le diable est toujours présent.

— Comment est votre diable en Touraine, à Lusselange?

La chère Cloclo me répondit, avec une simplicité qui enchanta l'assemblée.

— Il est économe. C'est le diable du centre de la France. Pas de danger que son pied fourchu crève jamais le bas de laine. Il aime le bon vin, tel que celui qui est en ce moment dans mon verre, mais ne le boit pas, pour le vendre.... Oui, c'est bien cela... le diable vendeur....

De là on passa à la Loire et aux inondations. A ma vive surprise Jacquemine dit tout à coup de sa voix douce et tranquille.

— On ne pense pas que l'eau soit méchante parce qu'elle ne fait pas de bruit.... Pourtant rien n'est plus fort que l'eau et rien n'est plus cruel lorsqu'on la contrarie, qu'on lui met des digues, des barrages. Elle brise tout, elle engloutit tout, même des cimetières, même des églises.... Et quelquefois le fleuve, après sa crue, a changé de route, et il ensable son bras mort.

Le visage de Gilbert pendant ce petit discours était curieux. Je vis qu'il reconstruisait Jacquemine et qu'il ne se trompait guère. Il lui fit l'honneur de ce qu'il appelait familièrement une « poursuite d'images ».

— Hélas, madame, l'eau n'est pas seule à laisser des bras morts. Il est des bras morts pour l'esprit. Il en est aussi pour le cœur.... Et cela s'ensable... ah! comme cela s'ensable!

— C'est ce qui dégoûte des plus grandes beautés. Elles s'ensablent quand on se détourne d'elles, accentua Charles Durvet.

J'intervins et le son de ma voix parut ranimer Jacquemine.

— Il est des beautés d'où la vie ne se retire point parce qu'elles viennent d'une source éternellement jeune et jaillissante. Une parole d'amour, prononcée au moment vrai, traverse inaltérablement les âges, ramassant, exaltant l'amour autour d'elle. Elle garde la tiédeur du baiser. Pas de danger qu'elle se transforme jamais en torrent et se dessèche.

— Il y a, riposta Durvet, des hommes malheureux chez qui tout vieillit avec une rapidité extraordinaire. Ils font en un mois le tour d'une passion, en quelques secondes celui d'une émotion et ils sont sans cesse altérés et jamais rien ne les désaltère.

— Vous connaissez ça, les médecins? fit Gilbert railleur.

Le père Oluffe opina de la tête et levant son gros index démonstratif.

— Certaines jeunes filles ont à dix-neuf ans l'aspect de femmes de cinquante-cinq ans : le teint ridé, la peau fanée, le désir mort. Elles ont vécu trop vite, brûlé trop vite leur charbon, leur diamant.

Alors Jacquemine, audacieusement, de son même accent paisible :

— Ne vaudrait-il pas mieux oublier tout ce qui est laid, tout ce dont l'on est esclave.... Et chaque fois, sentir, vivre, rire, comme si c'était la première fois.... Et chaque fois être heureux du bonheur, malheureux du malheur comme si c'était la première fois.... Quand on regarde ce qu'on aime, le regarder comme la première fois.

La force de la conviction lui rendait le rythme et l'ardeur. Ses prunelles brillaient fééeriquement et ceux qui l'écoutaient avaient assez l'envergure lyrique pour ne pas s'étonner, ne pas sourire, pour admettre aussitôt le mystère qui est l'oasis des âmes surmenées.

Après le dîner, qui s'acheva en causeries partielles, on s'installa dans le salon toutes fenêtres ouvertes sur la calme et large rue de Tournon.

Mme Clos d'Ivois, Hortense Oluffe, excellentes musiciennes l'une et l'autre, jouèrent à quatre mains une symphonie de Beethoven et quelques passages du *Comte d'Egmont*, la mort de Claire, la scène dans la prison, si pathétique. Assise

auprès de moi, Jacquemine écoutait passionnément. J'admirais sa métamorphose. Humble fille au bord du fleuve, quelques jours auparavant, elle avait déjà franchi le passage de l'ignorance à l'éducation, de par son élégance innée, et cela sans une fausse note, sans rien qui choquât le plus difficile. Elle portait la toilette, elle supportait la société avec une aisance délicieuse ; tout en elle exprimait la fraîcheur, le don, la force, et son trouble même, s'il se montrait, enchantait mon cœur.

— Mon petit, me dit Mathias Gilbert, au fumoir, vous n'aviez rien exagéré. Elle est la merveille des merveilles. Elle semble une création de l'esprit et cela confirme mon idée que les poètes jamais n'inventent rien. Ils suivent les formes de la nature. Je me rejouis bien sincèrement de l'avoir avec nous à Saint-Goël.... Elle sera notre eau de Jouvence.... Ah ! la jolie, la franche, la spontanée créature ! Le difficile, François, sera de ne pas l'abîmer.

Ce compliment, sous des formes diverses, me fut répété par Mme Clos d'Ivois, Hortense Oluffe, Oluffe. Charles Durvet lui-même déclara que de telles femmes rachetaient un petit peu le « scandale féminin ». Mais, ajouta-t-il, « quand il s'en rencontre une, elle va au dramaturge et néglige le romancier. »

Quant à Verneron, il en arrivait à ne plus pouvoir exprimer son enthousiasme : « Épatante... hein... étonnante ! » voilà ce que je distinguais au mouvement de ses lèvres, aussitôt qu'il s'approchait d'un groupe. Il avait courageusement menti à Jacquemine quant à la santé du père Lefaneu... et cette concession à la sensibilité de mon amie, venant de lui, m'étonna beaucoup.

Après cette soirée nous eûmes une semaine admirable. Jacquemine avait conquis son succès ; et ce fut pour elle une grande joie. Ainsi elle ne me ferait pas honte, elle pourrait m'accompagner chez mes amis, participer à ma vie complète. Le sentiment de notre union en devint plus profond encore.

L'enfantillage creuse en bien comme en mal.

— Vois-tu, me disait-elle en joignant les mains sur mon épaule, ce soir-là c'était comme une ronde. Des vieux très, très intelligents, et une petite fille qui ne sait rien... moi.... Deux

petites filles même, car ton amie Clorinde entrait aussi parfois dans la ronde. Je les aimerai tous, Mathias Gilbert, le vieux matou, le vieux greffier Oluffe, la pauvre Mlle Hortense et même cette dame brune qui te faisait les yeux doux et qui a un château en Touraine....

— Mme Clos d'Ivois.

— Je ne me rappelle jamais son nom.... Elle joue du piano tellement bien que les gamins dans la rue cessaient de crier pour l'écouter. C'est vrai, je l'ai vu de la fenêtre. Et cette table, était-ce servi! Des fleurs, des fleurs, des fleurs, des petites nappes brodées.... Comme on peut faire de jolies choses!... Le dîner m'a paru excellent, pendant que je ne bavardais pas.... sauf que le gigot était un peu dur.... Mais ne le dis pas à Clorinde. C'est précieux un gigot. Ça ne se *triffle* pas comme une simple côtelette. Tu sais, la glace c'est un régal, même quand il y a dedans de la framboise.... Est-ce que nous recevrons?... plus tard....

— Certainement, Jacquemine. Nous ne sommes pas des goujats. Nous saurons rendre les politesses.

— C'est ça qui sera amusant! C'est là que je me saluerai dans le miroir : Mme Jacquemine et M. François Albevane. Les gens diront : « Mais c'est très bien. Elle n'est pas idiote cette petite-là... »; moi, tu comprends.... Et il y aura une dame, car il y a toujours « la grincheuse », qui parlera ainsi : « Pauvre garçon, il aurait pu faire un si joli mariage avec son talent.... et le voilà qui se galvaude.... avec une petite blanchisseuse.... » Quand les dames parlent des filles du peuple, elles les traitent souvent de blanchisseuses....

Elle cessa de plaisanter, ses yeux s'assombrirent.

— Celui qu'on appelle Charles Durvet n'a pas l'air satisfait, par exemple.... Et quelle voix!.... Brève, froide.... Il a dû joliment souffrir!

Au dessus de nos ivresses apparut soudain le visage glacé de la catastrophe.

« Venez vite à Cochin. Le père est très mal. VERNERON. »

Nous reçûmes la nouvelle chez nous, à dîner. En un instant Jacquemine, bouleversée, fut prête.

Par une nuit sombre et étouffante nous arrivons à l'hôpital.

La sonnette de nuit tinte sinistrement, le portier nous ouvre, en se frottant les yeux, et nous guide à travers les cours ténébreuses.

Jacquemine murmure :

— Rien ici ne se ressemble plus.

Et nous marchons tous deux précédés de l'homme à la lanterne, car les réverbères n'empêcheraient pas de trébucher dans les plâtras des constructions récentes. On distingue les vitres éclairées des pavillons. Voici celui du vieux Lefaneu.

Une odeur écœurante et molle emplit la salle. Dans la lueur indistincte des veilleuses rôdent des silhouettes pâles et des gémissements. On a transporté le père de Jacquemine dans une petite pièce vitrée qui l'isole des autres malades, car il est secoué d'un vague délire. Nous l'entendons avant de le voir.

— Hola ! Ho... la.... Ho... la... mon Dieu.

Jacquemine me saisit le bras. Une surveillante tient la lampe haute. Cette lampe illumine Verneron qui a contre sa poitrine le bras du vieux; elle illumine aussi le passeur, son corps maigre sous les draps, sa face convulsée, sa bouche tordue d'où sortent un hoquet et des plaintes.

Par le même geste que la première fois, quand elle n'en était qu'aux pressentiments, mon amie s'est penchée sur l'agonisant. Elle l'embrasse, elle lui tient la tête et d'une main légère, attentive, écarte les touffes de cheveux gris qui collent au front et aux tempes. La respiration se fait âpre. Tous les quatre, dans la cage vitrée, Richard, la garde et nous, attendons cette mort lente à venir. Sur une table, il y a un trousseau de clés, deux ballons d'oxygène et des pots de tisane près d'une seringue à injections.

— Essayez, essayez, implore Jacquemine.

Verneron a un mouvement évasif et désolé. Il murmure... :

— J'ai tout tenté, tout; c'est la fin....

Ces derniers mots pour moi seul, en me pressant la main.

Le vieux a cessé de gémir. Il essaye même de se soulever. On l'aide. Les cordes rugueuses de son cou maigre sont distendues par une respiration rauque et entrecoupée. La surveillante lui tient les poignets, de sorte que par un grand effort il s'assied presque. Ses prunelles écarquillées, brunes,

striées de minces filets de sang, où rôdent l'étonnement et l'épouvante, ses prunelles de bête traquée vacillent autour de ceux qui l'assistent. Il reconnaît sa fille, dans une grimace se contraint à sourire, et d'une voix défaillante, d'une langue lourde, articule avec peine : « Jac...que...mine.... filiette... filiette. »

Nous gardons l'immobilité de l'attente, quand Richard essaye une nouvelle piqûre. Au bout de quelques instants le malade, courbé en avant et occupé par le rude labeur de ses poumons, semble reprendre un peu de vie. Il répète : « Merci, merci, docteur. »

Alors, comment, dans son cerveau que l'ombre envahit, la lumière restante se porte-t-elle sur un seul point... comment ne pense-t-il plus qu'à Noël qu'il réclame avec persistance.... Et ces mots qui me glacent, ces mots que nul ne saurait retenir sur ses lèvres fiévreuses viennent à nous d'une manière distincte : « Ton fils... petite... ton fils..... Le Noël de la nuit de Noël... ton fils.... Ah! si jamais l'on savait cela.... »

Dans mon trouble j'eus le temps d'observer. Jacquemine ne bougea pas, n'essaya pas d'interrompre par des baisers, ni des caresses trompeuses, ni des paroles l'horrible aveu qui la torturait. Elle continua d'aider la surveillante impassible, de soutenir la tête, de guetter les ultimes regards.... Verneron était devenu encore plus pâle, ses joues tremblaient. Je compris en ce moment qu'il s'était dupé lui-même jusque-là sur sa tendresse et son amitié, je compris qu'il tenait la vérité boueuse, que le voile se déchirait, qu'un rêve pur était souillé en lui pour jamais, comme fut souillée ma pauvre fée des rives. Et cela me touchait amèrement.

— Noël, ton fils..., répéta deux ou trois fois le vieux Guillaume avec une raideur automatique.

Puis un spasme,... puis son haleine pressée d'en finir n'eut plus pour accompagnement que les sanglots déchirants de Jacquemine.

— Hélas, murmura Verneron, laissant retomber le bras flasque à côté du corps.

Aux larmes qui mouillaient ses yeux de médecin, habitués cependant à la mort, je devinais un trouble infini ; c'était surtout sur lui-même qu'il pleurait, sur lui sevré

soudain, par un balbutiement d'agonie, de la hautaine et pure image qu'il s'était formée de son amie nouvelle. Garçon laborieux, intuitif et observateur, il avait banni le mystérieux, mais il n'avait pu bannir cette prise qu'a la beauté sur les âmes nobles. Beauté si distante de lui, à tous points de vus, qu'il ne l'entrevoyait que dans un nuage, que son scrupule d'ami éloignait encore. Et la nuée perdait son reflet, se dissolvait en vapeurs moroses.

La surveillante s'éloigna. Jacquemine, agenouillée près du lit, priait dans la lumière. Verneron, revenu à son métier, écrivait, assis devant la petite table. Et j'entendais, j'entends encore dans mes oreilles cet « hélas », le sien, plus torturé que la chair mourante du vieux Guillaume, cet *hélas* témoin d'un autre et plus cruel départ, la fuite morale de l'illusion divine ; cet *hélas* qui chantait, ô Richard, dans un autre ton que *notre* amie : « Adieu ce que l'on croyait être, adieu la confiance au sublime. Rien n'est ici-bas inattaquable. Rien qui ne subisse à son tour la souillure, la marque de la terre infâme... rien que ne salisse le désir! »

Moi-même, auprès de cette couche humble et morne, je revécus la scène de la révélation; le capiteux parfum de la destinée me la rendait cuisante et présente. Les murmures de la salle voisine et qu'avaient réveillée nos mouvements me jouaient le murmure des arbres sur la Seine. La lampe ne me gênait pas, car les étoiles disparurent; alors blessé par la clarté crue de l'évidence, je fermais les yeux pour ne pas voir. Et je distinguai cependant la face de la détresse future qui me faisait un signe amical : « Tu m'oublieras, François Albevane, et tu croiras m'avoir perdue. Mais j'aurais mes heures, nous nous retrouverons ». Nous venions de nous retrouver.

Richard, ayant achevé de prendre ses notes, se leva, regarda distraitement le cadavre, Jacquemine prostrée, et me dit assez sèchement :

— J'ai mis à part pour toi la pipe noire qu'il te réservait.... Elle est dans le tiroir de la table.... Il m'a parlé aussi de ses bateaux.... Tu connais cela mieux que moi et vous vous entendrez sans doute, toi et elle, à ce sujet....

— Je chargerai mon homme d'affaires....

— Ce qui est plus grave, c'est le petit Noël.... Jacquemine!... Allons, Jacquemine!

Et Verneron ne put s'empêcher de mettre sur ce nom, sur cette exhortation, de la tendresse

Elle leva son visage humide.

— Jacquemine, continua-t-il, voulez-vous que je me charge de prévenir l'enfant.... On ne peut lui cacher cela.... Et pour le deuil....

— Oh, Richard, je voudrais tant moi-même....

— C'est impossible, mon amie... n'est-ce pas, François; dis-lui bien que c'est impossible. Noël est si impressionnable et vous êtes si nerveuse! Vous vous blesseriez tous les deux, laissez-moi faire.

Elle mit la main sur ses yeux, fit signe de la tête qu'elle acceptait. Verneron s'éloigna, appelé près d'un malade. Jacquemine baissa la lampe, ferma pieusement les yeux du père. Nous restions seuls tous deux dans l'étroite pièce assez semblable à une cabine de navire.

— Il m'a aimée tout de même.... Et il était là quand tu vins.

Telles furent les paroles sorties d'elle, au-dessus de la mort et des larmes.

— Cela s'accomplit, Jacquemine, pour que je t'aime, à tout jamais, comme un appui et comme un frère.... Il m'a légué cela... et la pauvre, pauvre petite pipe noire.

Je pris celle-ci dans le tiroir, l'enveloppai soigneusement d'un bout de papier et la mis dans ma poche. Elle, cependant :

— Il la fume et je suis assise et le chat ronronne près du feu.... L'on économisait pour le feu... mère pleure... mais non, mais non, cela je ne veux pas, *aujourd'hui*, me le rappeler.... Une autre fois mère est souriante.... La fumée monte vers le plafond avec des formes comme les nuages.... Et je cours après la fumée....

A ce moment, un coq chanta, le temps ayant passé, très loin, au fond des cours sableuses.... Jacquemine trembla par la souffrance et l'aube.

— Le coq de Noël.... C'est son heure.... Il va falloir oublier... oublier encore... est-ce possible?

Je la serrai contre mon cœur, calmai d'un long baiser son supplice.

Quelques jours après je revis Richard. Il ne fit aucune allusion aux choses graves, dont un moribond l'avait rendu dépositaire, dont il semblait encore vibrant. Mais il me raconta la façon dont le petit avait accueilli la mauvaise nouvelle.

— Je suis entré d'un air triste, que je n'ai eu nul besoin de feindre, dans la chambre de Noël. Il regardait des images. Tout de suite il a levé vers moi ses yeux inquiets et précoces.

« — Qu'est-ce qu'il y a Richard (Il m'appelle Richard), tu as pleuré....

« — Et tu vas pleurer aussi, mon Noël....

« — Ah! mon Dieu, Jacquemine....

« — Non, non, ta sœur va bien.... C'est ton papa qui est très malade.... »

— Je ne puis t'exprimer, ajouta Verneron, le changement de son visage, le passage de l'effroi à l'inquiétude. Il répéta, honteux d'être rassuré :

« — Ah papa est malade!...

« — Très malade.... »

— Il mit un doigt sur ses lèvres, alors, ce mioche extraordinaire, comme s'il craignait de réveiller quelqu'un, et dans un souffle.

« — Mort peut être?... »

— Je fis *oui* de la tête et le pris dans mes bras pour lui rendre son âge, mais il ne pleurait pas, insistait seulement avec un air d'angoisse qui plissait ses traits enfantins.

« — Que va-t-elle dire?... Comment lui apprendre cela?

« — A qui?

« — A ma grande?

« — Ta sœur le sait.... Elle m'a dit de t'avertir que ton papa était parti en la chargeant de bien t'embrasser.... Tu le retrouveras....

« — Où ça?

« — Au ciel.... »

— Il glissa de mes bras à terre, marcha vers la fenêtre et

regarda l'infini bleu et vide. A ce moment il pleurait.... J'ai recommandé qu'on ne le laissât pas seul une minute. La brave femme qui s'occupe de lui m'a dit qu'il était silencieux, préoccupé, qu'il avait annoncé la chose à son coq, mais qu'il n'en avait plus parlé depuis....

Quand Richard eut achevé ce récit, je le remerciai de tout mon cœur, pour les preuves d'amitié qu'il nous donnait. J'ajoutai :

— Je ne fais pas venir Jacquemine. Ta présence immédiate la bouleverserait trop. Elle commence seulement à se calmer un peu....

— Ah! elle a beaucoup souffert encore... elle?

— Beaucoup.... Mais je lui répéterai exactement tes paroles. Et de sa part et de la mienne, mon fraternel Richard, un grand baiser.

La tendresse immédiate le gênait, le singulier garçon. Il subit tout de même l'accolade, puis de son ton « médecin » :

— Est-ce que Saint-Goël tient toujours?

— Plus que jamais....

— C'est que mon travail... la clientèle qui commence....

Je me récriai.

— Voilà que tu soulèves des obstacles!... Ton travail.... Tu auras un laboratoire, et la fréquentation du grand maître Oluffe.... Crois-tu que nous nous priverons de psychologie et de métaphysique?

— Et comment fera-t-on pour Noël?...

— J'y ai réfléchi. (Je sentais confusément que depuis la révélation du père Lefaneu, Richard, s'il admirait autant son protégé, l'aimait moins). Comme ce petit nous gênerait et te gênerait au château de Saint-Goël, je demanderai à l'obligeante Clorinde de le mettre en pension chez ses parents, les Tevers, à Livennec. Ces braves gens s'occuperont de lui. Il sera libre et surveillé, au bon air et à deux pas de nous, de toi, son éducateur.

— Oh! son éducateur! Je le soigne, voilà tout.... Enfin, l'on s'arrangera toujours....

L'on s'arrangera toujours, c'était une des devises de mon

cher Richard. En l'énonçant il levait le doigt, ainsi qu'Oluffe. Cette phase banale était un des mille masques qu'il ajustait en grande hâte à sa frémissante sensibilité.

La question du petit héritage des bateaux et de la maison, fut vite résolue par mes soins; en ce sens que le tout fut conservé tel quel et qu'un voisin se chargea de surveiller et d'entretenir ce que menaceraient le temps, l'humidité et l'abandon.

— Tu es mon François, me dit Jacquemine, quand elle apprit ces détails.

L'enterrement eut lieu par un beau soleil. Elle toute noire et l'enfant tout en noir, Richard, moi suivîmes le cercueil chargé de fleurs. Après l'église fraîche et le cimetière brûlant, nous eûmes un silencieux retour qu'éclairaient les yeux de Jacquemine. Ainsi nous quitta le vieux Guillaume.

Les cœurs s'apaisaient quand je reçus cette lettre de ma mère.

La Vocation. — Arles (B.-du-R.)

« Mon cher enfant,

« Tu me poses un difficile problème et je n'ai guère en ce moment de clairvoyance disponible, car mes petites délaissées sont pour moi un perpétuel sujet d'alarmes. Le traitement moral et religieux ne leur suffit pas toujours. Sans notre admirable docteur Savinien, un méridional de vieille roche, à cerveau solide et à manières simples, que j'espère te faire connaître, sans ses soins quotidiens, sainte Thérèse elle-même serait désemparée.

« Quoi qu'il en soit, voici ma réponse : Ton ami a tort de chercher le bonheur en dehors du devoir. S'il a trouvé une fille du peuple telle que tu me la décris, une vraie, une légendaire, qu'il l'épouse, la soustraie au milieu qui déprave en haut comme en bas, et l'amène à lui par les mœurs sans toucher à rien à son âme. Je n'ajoute pas qu'à cette compagne la vraie légende sera celle du Christ, souveraine, immuable, récompensée. Tu sais bien que ma foi raisonne.

« Et je pense que cet ami n'est ni Robert de Levigny, trop pratique, ni Richard, trop rationnel. Cet ami-là est un poète ardent, donc un destructeur de lui-même. Qu'il prenne garde de détruire celle qu'il aime.

« Je ne conseillerais pas à ces amoureux Saint-Goël. L'exercice outré de l'intelligence pour l'intelligence, qu'elle soit spécialisée ou cursive, apporte dans la vie un trouble et un poison. Chercher l'harmonie est bien, mais votre lyre aura trop de cordes. Puis Mathias Gilbert est un apostat et il entraîne la malédiction. Je parle en ce moment de la terre et d'une malédiction terrestre. Le monstrueux engendre des monstres.

« A ceci s'ajoute un enfant — *venu au monde*, dis-tu, *hors des lois — qui est une menace pour les amoureux*. Je crois saisir l'énigme. Que cet enfant soit *un fardeau*, c'est admissible. Il en serait un bien plus grand, si l'on ne s'occupait pas de lui. Par le divorce ou autrement les Hamlet courent les rues du siècle. Tu me le dépeins très précoce, très silencieux, et très sensible; qu'on l'envoie à la *Vocation*. Je lui ferai malgré tout sa place. Cela rendra service à ton ami et j'aurai sauvé un petit chrétien.

« Je sors comme je puis de tes ténèbres. Sais-tu que ton style devient obscur. Reste dans la clarté, mon enfant. La lumière dissipe les fantômes.

« Si des chagrins t'étreignent, confie-les moi sans crainte. Les mots ne m'effraient pas, tandis que le mystère me tourmente. Si tu savais dans quel enfer je plonge chaque jour et avec joie, tu aurais moins de scrupule filial.

« François, les idées ne sont pas tout et la sensualité est un abîme. Quand Hortense Oluffe te vante les bienfaits de l'humble tâche, elle se conforme à l'Évangile. Pourquoi tâtonner autour d'une évidence que charrie ton sang catholique.

« Je ne suis pas mécontente de mon œuvre. Je te répète qu'elle t'intéressera. Et si tu veux un jour devenir notre pensionnaire, encore que nous soyons difficiles pour le choix des adultes, l'on t'accueillera avec allégresse. Ma philanthropie, ma croyance n'excluent pas chez moi l'amour maternel.

« Rappelle-moi au souvenir de tes philosophes et de tes expérimentateurs. Hortense m'a écrit une lettre touchante; Mme Clos d'Ivois, une lettre effrayante. Ton écriture est de moins en moins lisible. Tu as oublié mes premières leçons et

les *pages* dans la chambre bleue, tandis que je faisais mon tricot.

« Ta mère qui t'aime et te voudrait heureux et sage.

« THÉRÈSE ALBEVANE »

Je ne devais pas suivre ces prudents conseils, du moins en ce qui concernait Saint-Goël.

V

Septembre commençait. Nous formions au château de Saint-Goël et depuis quelques jours une colonie composée, outre Jacquemine et moi, de : Mathias Gilbert, notre hôte, Richard Verneron, Oluffe et Hortense Oluffe. Charles Durvet, le romancier, Henri Lavigne, le poète, et Mme Clos d'Ivois avaient promis de venir bientôt. A deux kilomètres de nous, à Livennec, le petit Noël était en pension chez les parents de Clorinde, les Tevers.

Nous avions vu en quittant Paris, sur tous les murs, les affiches fraîches de *l'Audace*, journal conservateur : Robert de Levigny, directeur; l'apparition du premier numéro était annoncée pour le 15 septembre. Robert me semblait pressé de donner sa mesure et de dépenser son argent. Réussirait-il à étonner Blanche? J'en doutais depuis l'entrevue de Notre-Dame-des-Victoires.

Au moment du départ, Jacquemine et moi avions atteint un état d'harmonie. La mort de son père avait été pour elle un arrachement et le souvenir tenait à son cœur par les mêmes racines que la légende. Elle avait la mémoire active des moindres détails de son enfance. Odeurs, sonorités, couleurs, formes de meubles, visages d'amis ou de passants, tout s'était incrusté en elle avec une force, un relief incroyables. Par cette brèche de la nostalgie, par ce délabrement du passé, ma tendresse pénétrait encore plus profondément que l'amour. Or, quand la tendresse ne combat point l'amour, elle l'aide dans ses défaillances, l'apaise dans ses révoltes et l'imprègne d'une douceur émue.

Jacquemine ignorait le déplacement. Depuis sa naissance

elle avait vécu devant le même horizon de Seine, dans l'immuable métier du passeur. Elle tenait tout du rêve, de son frisson intime. Elle n'avait jamais vu la mer et elle mêlait la mer à ses chants. Elle était une petite sédentaire et le charme de la vie nomade était en elle par le vagabondage de son hérédité qui l'entraînait du nord au midi, de Bretagne en Gascogne, au rythme magique des refrains de route. Puissance du domaine étroit que multiplie le regard lyrique!

J'ai cette surperstition romaine : *ne pas déranger ce qui est calme*, laisser la balance en équilibre. Je faillis suivre le conseil de ma mère et ne pas aller à Saint-Goël. Nous avions passé au quai de Béthune, et sans trop en souffrir, les plus rudes chaleurs de l'été. Risquerais-je en effet de détruire notre bonheur par la *fréquentation des philosophes*, la *malédiction de l'apostat?*

Ce fut Jacquemine qui me décida. Le dîner réussi de la rue de Tournon avait chassé sa crainte du monde, des relations. Elle était depuis lors moins rétractile et moins timide. Elle alla voir Hortense Oluffe. Mme Clos d'Ivois vint nous voir. Hortense et Clotilde, pour des motifs différents, la prirent en admiration et en amitié tout de suite. Un univers nouveau s'ouvrit à sa fine clairvoyance. Moi, joyeux de sa joie et fier de son triomphe, je n'eus pas le courage de résister.

Le château donnait sur la mer, par un grand nombre de fenêtres. Il y avait de ce côté une large terrasse dominant les flots, propre à l'apparition des fantômes, d'où l'on avait la vue vivante de cette immensité qui s'émeut, du conflit céleste et salé. Sur cette terrasse se dressait une croix de granit en souvenir de quelque drame lointain. Car Saint-Goël, réparé plutôt que restauré par un architecte adroit et d'après les conseils de Gilbert, gardait son antiquité, sa légende, tel qu'un repaire de pilleurs disparus : « C'est l'Elseneur d'un Hamlet celte », disait Mathias avec fierté en parlant de sa nouvelle demeure. Du côté de la terre, par où l'on pénétrait, des dunes, des ajoncs, une ligne de petits chênes formaient un curieux horizon.

L'aménagement intérieur avait été fort habilement conçu. Au rez-de-chaussée les pièces de réunion, deux salons très vastes, une salle à manger, une salle de billard avec la vue de

l'Océan. Les deux étages composés de chambres aérées, spacieuses, confortables, munies de grands cabinets de toilette. Des meubles simples, élégants et commodes. Un chauffage au calorifère, un large escalier — car Mathias Gilbert aimait à causer sur les marches — complétaient cette installation. Le maître avait bien fait les choses, ne négligeant ni la ferme ni les écuries, ni les communs dont les bâtiments étaient distincts des nôtres.

Les salons communiquaient par une large baie et pouvaient aisément être transformés en salle et scène de spectacle. Un projet immédiat de Mathias était la représentation partielle de son drame *Philippe II* dont il n'avait pas admis l'insuccès. Il espérait prendre sa revanche devant un public d'invités choisis. Et l'on donnerait à cette solennité provinciale la plus grande publicité possible. Il faisait ses préparatifs avec soin, méthode et diligence, car cet esprit assembleur de nuées était également un esprit pratique, mais il en parlait peu. Une seule fois il me demanda si la présence de Gillette Norbier et d'Henriette Aubry, comme interprètes, ne me gênerait pas :

— C'est, ajouta-t-il, le vice de la vieillesse, en tant que faiseuse de pièces, qu'elle est forcée d'emprunter les interprètes des rôles jeunes à la génération suivante.

— Patron, répondis-je en souriant, employez tant que vous voulez la séduisante Gillette. Elle est maintenant si loin de mon cœur. D'ailleurs il y a quelques mois, comme j'étais en visite chez elle, il fut question de cette éventualité et elle me parut flattée par la perspective de jouer à Saint-Goël la favorite de Philippe II.

Je ne m'en expliquais pas moins la hâte de l'auteur à nous entraîner dans sa thébaïde. Nous devions servir à sa gloire. Tout, en lui-même, sa bonté, même sa générosité, tendait vers cette passion unique. Mais n'était-elle pas respectable et compréhensible cette manie du laurier et de l'auréole qui mène ses victimes jusqu'à l'héroïsme par le chemin de l'orgueil blessé?

L'installation de nos habitudes, de nos caractères, de nos tempéraments dans cette admirable solitude fut rapide,

simple et joyeuse, ainsi qu'il convient entre gens bien élevés que les choses de l'esprit préoccupent avant les soucis matériels. Chacun prit bravement son parti des petites imperfections inévitables, de ces tâtonnements de l'arrivée qui font le désespoir des essuyeurs de plâtres. Un temps doux nous favorisait. La mer était calme, semée pendant le jour d'étincelles et d'écume, rayée pendant la nuit d'un long reflet pâle quand commença la lune. Les soirées ténébreuses ou nuageuses, sans astres, mais non sans mugissements marins, nous impressionnaient d'ailleurs davantage.

La chambre de Verneron était proche de la nôtre au second étage et nous voisinions avec plaisir. La vue de nos fenêtres était splendide. Oluffe et sa fille habitaient au premier, non loin de Mathias Gilbert. Il y avait un petit laboratoire fort bien aménagé pour les médecins et une salle d'hydrothérapie.

— Un vrai sanatorium, affirmait Richard.

Il avait fait le voyage avec nous et Noël. Je redoutais cette épreuve. Tout cependant se passa bien. L'*éducateur* lui-même, comme nous appelions notre ami, montra de la gaîté et celle-ci se communiqua. Grâce à Clorinde, dès l'arrivée, l'enfant fut installé à Livennec. Nous allâmes visiter le village, formé de maisons basses, minutieusement aménagées, moins sales qu'on eût pu le craindre en Bretagne. Celle des Tevers donnait l'abri à toute la famille, le père, la mère, le frère de Clorinde, un vieux cousin un peu sorcier et une tante encore plus vieille qui filait sans discontinuer. Le soir, dans la salle basse se réunissaient à la veillée les fileuses du village, car les Tevers passaient pour les richards de la localité. Ils avaient des figures de même type, frustes, irrégulières, aux pommettes bronzées et saillantes, aux yeux bleus et rêveurs. Clorinde semblait la fleur de cet abri. Elle nous présenta aussi au recteur Lerond, brave curé dont le nez rouge, la voix grasse et les manières cordiales nous séduisirent. Quand il vit le *frère* de Jacquemine : « Oh ! oh ! s'écria-t-il, il me plaît ce petit homme-là. Je vais tâcher d'en faire un fameux paroissien. Et nous baptiserons aussi ce coq rouge. » Celui-ci, pas plus que son maître, ne semblait trop dépaysé parmi les poules du Finistère.

Jacquemine, sortant de chez les Tevers, avait sa figure heureuse : « Ma foi, s'écria Verneron, je n'ai plus de remords.... Mon ex-pensionnaire sera mieux là que boulevard Saint-Germain.... Au château, c'eût été impossible, Mathias Gilbert n'aime pas les enfants. »

C'était vrai. Le philosophe était tyrannique. Il exigeait l'attention de ses auditeurs. Et c'était pour lui un supplice de la vie sociale que ces petits êtres qui, sans respect, sans pudeur, interrompent tout à coup une causerie, ou une béatitude silencieuse, par le tapage de leurs plaintes, réclamations et doléances, pantalons déchirés, genoux écorchés, nez saignants. Dans une maison où on le recevait pour la première fois, il avait ainsi fait scandale en calottant à tour de bras le *trésor* qui s'était, non sans malice, assis sur son chapeau neuf.

Au bout de la première semaine de séjour, grâce à la ponctualité de ses hôtes, la colonie avait des habitudes réglées.

La matinée, d'après une règle étroite et absolue, appartenait au travail. Quelquefois, avant le déjeuner, Hortense et Jacquemine descendaient ensemble *faire les fleurs*. Il n'y avait pas de jardin à proprement parler, mais un parterre suivi d'un ravin qui dévalait vers les falaises : un concours de graines voyageuses et de conditions climatériques réunissait là quelques beaux spécimens d'une flore variée aux couleurs suaves, aux formes rares, qui déroutaient souvent la science botanique du vieil Oluffe.

Je préférais à ces phénomènes les genêts jaunes, les bruyères roses, les lis de sables dont s'émerveillait ma cueilleuse. Elle revenait au château, en retard, quand sonnait la cloche du déjeuner, certaine de ne pas être grondée (le maître lui-même, si sévère quant à l'heure des repas, montrait pour elle une extraordinaire indulgence) ; elle revenait les joues roses et les yeux brillants, pressant contre sa poitrine une brassée splendide et humide, car déjà de légers embruns se mêlaient aux brumes de septembre. Ses cheveux blonds et vaporeux, sa peau blanche, l'or et le rose, triomphaient de son vêtement noir. Le geste par lequel elle se déchargeait était ingénu et

charmant, puis ses bras grands ouverts recevaient son François.

Pourquoi nous serions-nous gênés? Tous connaissaient notre situation, tous partageaient l'avis de Gilbert :

— Je ne suis pas un prude. J'admets l'amour comme notre seul maître. Lui seul est grand, exact, imperturbable et peut se couvrir devant la mort. Il ignore les codes, les règles, les frontières, la sagesse et la prudence et ce qu'on appelle l'honnêteté. Il chante au-dessus de toutes les hontes, de tous les désespoirs, de toutes les vertus, de tous les crimes. Et il brille de sa lumière propre.

Après le déjeuner on prenait le café sur la grande terrasse. Une petite tente nous abritait, ouverte sur l'Océan immense. Là, dans la demi-somnolence de la digestion, on se livrait au papillottement de la lumière, qu'esbrouffe soudain une saute de vent, à la force de l'air, au vague des propos interrompus, qu'emporte la fumée des pipes. Parfois un grand voilier passait à l'horizon contre lequel il tâtonnait avec sa blancheur grave et lente. Sous le tournoiement criard des mouettes, un vapeur précédait l'angle élargi de son sillage.

Je voyais, avec une netteté absolue, les traits délicats, rosés de Jacquemine, l'ironie souveraine de Gilbert, la résignation aux joues creuses d'Hortense Oluffe. Le père Oluffe, les cheveux en tempête, les yeux invisibles par le reflet étincelant des lunettes, s'ébouillantait avec son café. Verneron, avec un sérieux parfait, un profil rigide, donnait du sucre à un petit chien. Vers nous montait, des profondeurs vertes crêtées de blanc, le gémissement lointain des vagues. Les bords de notre tente clapotaient dans la brise.

Ensuite venait la partie de billard. C'était la faiblesse de notre hôte. Il apportait au jeu une passion révélatrice de sa nature orgueilleuse et de son indomptable vouloir. Il n'admettait pas les coups simples, conforme jusque-là à ses théories artistiques. Il cherchait les ruses, les effets rétrogrades, les surprises, et la non-réussite de son projet l'enrageait. Par malheur, le vieil Oluffe y mettait lui aussi de la prétention. Il était comique à observer, assurant sur le tapis sa main maladroite aux doigts épais, puis la déplaçant pour ajuster ses lunettes,

la replaçant enfin avec un bougonnement. Le coup rendait ce son nasillard et tremblé qui annonce l'insuccès. « Gare au tapis! » hurlait Gilbert. — « Impossible de jouer dans *ces conditions-là* », répliquait Oluffe. Ou bien il insultait Verneron pressé de lui donner un conseil, et dans ces cas le tutoyait : « Fiche-moi la paix, mon bonhomme. Tu oublies que je t'ai appris à ausculter. — Mais, patron, ce n'est pas la même chose. — Absolument la même chose, mon garçon. Passe-moi le blanc, s'il te plaît, au lieu de faire le malin. »

Lorsqu'on a déjeuné de bon appétit, la sieste est une chose agréable. C'est ce qu'on appelle poliment : « aller faire sa correspondance ». Un des plaisirs de Jacquemine, quand elle me jugeait reposé, était de me réveiller d'un baiser. Je vois, au-dessus des miens, ses yeux rieurs, ses lèvres malicieuses, la courbe soyeuse de ses cheveux. D'autres fois elle murmure à mon oreille une douce petite complainte bretonne qui peu à peu entre dans mon rêve : la fleur transplantée de sa chanson retrouvait ici son terrain. Elle s'envolait par-delà les dunes vers ses ancêtres du Morbihan.

Quant aux occupations ou distractions de la journée, chacun les réglait à sa guise. Une charrette anglaise, solide et légère tout ensemble, propre à franchir les ajoncs, à braver les cahots des sentiers creux, était à la disposition des promeneurs. Un nerveux petit cheval brun la traînait; le cocher de Gilbert, le sévère François au parler bref, à la mâchoire carrée, le conduisait. Je le remplaçais quelquefois avec une maladresse insigne qui enchantait Jacquemine et terrifiait Hortense Oluffe. La vieille fille pourtant aimait à nous accompagner. Il s'établit vite entre elle et ma « légendaire » une intimité surprenante. Elles avaient en commun la compassion, la charité, le sens de l'héroïsme et du dévouement. Je les surprenais échangeant leurs idées, aussi sincères et hardies l'une que l'autre, aussi dénuées de tout artifice. Au cours de l'existence quotidienne Hortense enseignait à son amie, avec une adresse et un tact infinis, mille petites nuances utiles à observer.

— Imagine-toi, me disait ensuite la docile élève, que j'ai encore appris cela.... Ai-je dû souvent te faire honte!

— Je t'assure, ma chérie, que cette lacune ne m'effrayait pas. Mais Hortense Oluffe m'en devenait d'autant plus chère.

La seconde révélation que nos compagnons eurent des dons naturels de Jacquemine se fit un soir après le dîner. Jusqu'alors elle avait gardé quelque réserve.

Nous rentrions d'une visite aux Tevers et à Noël, lequel bien entendu aux yeux de tous, sauf de Verneron renseigné par l'agonie du vieux Guillaume, passait pour le frère de celle que Mathias Gilbert appelait déjà métaphoriquement « la flamme des hauteurs incultes ».

Nous étions assis ou étendus sur des canapés dans le grand salon tendu de rouge, qu'animait une tapisserie merveilleuse représentant une chasse royale. Par les fenêtres on voyait la mer, les rochers, les étoiles. Le deuxième salon, sombre et moins éclairé, semblait la scène de nos réflexions. Et nous projetions celles-ci dans les demi-ténèbres et les laissions se jouer et se débattre selon que le hasard des mots leur donnait une vie éphémère.

Mathias Gilbert parlait. J'évoque sa voix mordante et nuancée, parfois gutturale, presque rauque, et qu'interrompt un rire d'une stridente amertume, sa barbe et ses cheveux en mousse argentée, boucles d'argent clair sous la lampe, son impérieux profil où tout est en vigueur, ses sourcils noirs Il était question des fileuses de Livennec, des rondes qu'elles chantaient et improvisaient chez les Tevers à la veillée et dont s'émerveillait l'abbé Lerond.

— Elles filent, disait le vieux maître et le mouvement rythme leur esprit. Elles filent et de leurs doigts agiles il monte quelque chose à leurs cerveaux lents. Et elles pensent aussi à leur famille qu'il faut nourrir et surveiller, à leurs vaches qu'il faut mener paître, aux impôts qu'il faudra payer. Alors la destinée intermédiaire et l'idée sérieuse de la vie s'élèvent comme une brume au-dessus de ces choses, et comme une brume aussi s'attachent et s'effilochent à ces choses.

Jacquemine, alors d'un accent sobre qui nous pénétra, et comme si elle tissait elle aussi, reprit la trame au point du silence.

Fileuses de la nuit, que de veiller console,
Écoutez au lointain sur les métiers du temps
Filer les vagues de la mer.

Fileuses de la nuit que travailler console
Négligez les fleurs du printemps
Et cueillez l'écume des mers.

Sur vos rouets en deuil à tête blanche
C'est du lundi jusqu'au dimanche
Et tout le long des âges
Qu'il faudra filer les naufrages.

Hortense baissa les lampes, nous tressaillîmes. La nuit sembla plus vaste et les étoiles resplendissaient quand reprit la voix de Gilbert.

— C'est ainsi que naît la chanson... ce qui nous entoure et la mémoire... ce qui nous blesse et nous a charmés. Au nord où le charme est grisâtre, cela penche vers la mélancolie. Au midi, où la blessure brûle, cela sonne la joie jusqu'au délire.

Aussitôt Jacquemine :

Le fil s'est perdu dans la brume.
Le fil monte vers le soleil,
Tissez le soleil et la brume

L'oiseau chante aussi dans la brume,
L'oiseau s'égosille au soleil,
Tissez le soleil et la brume.

Ceci s'acheva sur un mode infiniment calme, en une série de notes hautes et d'une admirable justesse.

Le rire de Gilbert retentit, suivi d'un soupir de Verneron; sur un signe de moi Hortense Oluffe se mit au piano, car la musique était le seul rivage où nous pussions ce soir aborder.

Un matin, nous avions projeté, Jacquemine et moi, un petit tour dans les rochers, le long de la mer. Elle achevait de s'habiller. Je descendis avant elle et rencontrai Gilbert au palier du premier étage. Il était jeune, élégant; complet de cheviotte gris et cravate rouge.

— Êtes-vous content de Saint-Goël, mon cher François?

— Enchanté, maître.... A quand la représentation de *Philippe II*?

— Cela vous préoccupe, ou est-ce par déférence?...

Il s'assit sur une marche, selon son habitude, et je l'imitai.

— N'est-ce pas qu'on est bien dans notre escalier? Je l'avoue, l'insuccès de cette pièce où j'avais tant mis de moi-même m'a révolté. Que me reprochait-on? l'obscurité, le symbole?... Est-ce de ma faute si mon esprit conçoit les passions et les actes sous la forme de signes dont la continuité donne le sens, dont la contiguïté donne le mystère.... Nous voici l'un à côté de l'autre, sur une marche, assis, à Saint-Goël.... Cela résulte d'une entente mystérieuse entre nos destins... mais ce contact provoque une sympathie, ou une antipathie, ou tel sentiment dont je puis conjecturer la conduite.... Vous êtes jeune, je suis vieux, n'est-ce pas déjà un symbole?...

— Assisterons-nous à tout le drame?

— Non, ce serait trop long. Avec ce public de caillettes et de journalistes, public de premières après tout, je redouterais l'ennui, les fatigues, les bâillements; on se contentera du deuxième acte, facile à mettre en scène, vous savez quand la favorite, *Incarnacion*, délicieuse et frivole, vingt ans, implore la clémence du roi, malgré les ministres et les conseillers. Je pense avoir, sur ce thème banal, donné l'essence de ma longue réflexion, la pêche de mon esprit dans les gouffres du moral et de l'immoral.... Le dialogue a dérouté la masse ignorante...

— Pour le rôle de la favorite, Henriette Aubry, avec sa beauté blonde et opaline, eût mieux fait l'affaire que Gillette Norbier.

— Je préfère Gillette, riposta vivement Gilbert. Elle fut parfaite dans votre *Insouciante* et, quoique nos personnages diffèrent du tout au tout.... D'ailleurs je lui ai déjà écrit et voici sa réponse.

Il me tendit un télégramme : « *Entendu, cher maître. Je suis à vos ordres.* GILLETTE. »

Et je vis dans les airs le nez retroussé de la cabotine, et je l'entendis s'écriant : « Une panne, mon cher, une panne! »

— Quant au roi, continua le philosophe, je devrai me contenter de Cloton. Il est prétentieux, il est insupportable. Mais il possède le rôle et il y a de l'autorité.... En somme tout sera prêt, je l'espère, à la fin de ce mois. Je ne compte pas sur plus de quarante spectateurs.... L'aménagement sera très simple : le

salon rouge comme salle, le petit salon comme scène.... Côté cour, côté jardin... la terrasse et les dunes... vous voyez ça d'ici....

— Et où logerez-vous vos invités?

— Partie au château, partie à Livennec. Clorinde et le curé s'occupent de cela.... On couchera chez l'habitant, à la bonne franquette.... Et puis je compte bien qu'ils ne resteront pas plus de vingt-quatre heures. Des mondains, des journalistes, des cabots... quelle salade! mais voici la *flamme des hauteurs*.

Jacquemine descendait de son pas royal, idéalement svelte et dorée dans une robe de foulard noir. Elle avait pour tous bijoux son saphir et son collier d'or. La bonne humeur plissait ses lèvres roses, ses paupières brunies.

— Madame, lui dit Gilbert, me permettez-vous de vous accompagner? Il fait ce matin un délicieux petit brouillard.... J'attends incessamment d'autres pensionnaires, ajouta-t-il en se levant, d'abord le barde, l'antique Henri Lavigne, un type comme vous pourrez en juger.... Mais il est mon vieux camarade.... Ensuite, Mme Cloclo et Charles Durvet....

— Oh! ce pauvre M. Durvet!...

— Vous avez raison, ce pauvre M. Durvet, — répéta mélancoliquement Gilbert. — Il traîne dans la vie un ennui morne; et c'est un beau talent, n'est-ce pas, François?...

— Je crois bien; solide, clair, humain, quelque chose comme son visage rustique et tourmenté.... Souhaitons que la mer lui fasse du bien....

— La mer le congestionnera et lui fera du mal, cria une voix du second étage....

Nous aperçûmes la tête ébouriffée d'Oluffe, au-dessus de la rampe.

— Venez-vous aussi au bas des rocs, docteur?

— Merci, je travaille avec Verneron dans le laboratoire.... Il n'est pas si souvent en train, mon préparateur.... Je profite de ses bonnes dispositions....

— Et Hortense?

— Hortense écrit... à ses pouilleux.... Cela lui fend le cœur de penser que ses alcooliques et enfants d'alcooliques se passeront de ses soins jusqu'à la rentrée.... Ah! là là! misère de misère!...

Nous connaissions l'antienne, mais Oluffe ne se lassait pas de ridiculiser la charité de sa fille. Aussi sensible qu'elle, aussi facile à émouvoir, il jouait volontiers les implacables, les Moloch. Et il se mettait en fureur si l'on paraissait élever le moindre doute sur sa férocité.

— Oh ! le joli temps, s'écria Jacquemine

La terrasse était libre de brume. Celle-ci commençait aux rochers par des rideaux mouvants qui s'écartaient parfois et montraient la mer floconneuse, les contours empourprés du soleil.

Au pied de la croix de granit on s'arrêta. Sous le ciel gris et or elle étendait ses bras inflexibles.

— Voilà un symbole mort pour moi, soupira Mathias Gilbert en se détournant.... La haute façade du château... regardez la grande maison humaine, qu'elle est imposante en face de ceci qui ne saurait plus abriter personne... personne... personne.

Il accentua trois fois ce mot d'une manière de plus en plus grave. Vers les espaces humides Saint-Goël montait comme son orgueil. Je me rappelai la parole de ma mère : *la malédiction de l'apostat.*

Comme Jacquemine se signait, il eut son rire étrange.

— Je sais comme vous croyez, madame, — ainsi que vous chantez et improvisez, magnifiquement, parce qu'il y a des gens derrière vous, vos ancêtres, qui ont peiné dans la croyance.

— Je n'ai pas la foi, répondit-elle, mais je la demande dans ma prière. Si je *savais*, je ne prierais plus. Je regarderais Dieu et la Vierge.

— C'est une contemplation qui....

Gilbert coupa net le blasphème commençé, roula ses hautes épaules :

— Allons, enfantillages.... Bonnes nouvelles de la maman, François, à ce qu'il paraît... au moins elle fait du bien, elle.... Elle soigne les petits malades.... Quel que soit le drapeau, nous respectons les ambulances.... Vous devriez aller à Arles... ce doit être curieux, cet asile....

Puis revenant à la croix de granit que nous avions maintenant dépassée.

— On plante ces choses-là sur les tombes ou sur des lieux

souillés par la mort. Les prêtres ont tué leur religion en l'associant à ce qui est noir. Cela je le dirai à l'abbé Lerond, Lerond de Livennec, car le plus petit a droit à sa vérité. C'est la clarté qui soulève les cœurs.

Il désigna, de sa main élégante, les roches où nous nous engagions.

— C'est elle que nous cherchons dans la brume.

Nous marchions avec précaution. Car il fallait choisir son passage. Habile et prompte comme une chèvre, Jacquemine nous précédait et riait de mes craintes.

— Pas d'observations ou je tombe!

Nous franchissions des falaises déchiquetées, des éboulis de toutes tailles, bruns, grisâtres, striés; les uns durs et d'autres poreux, entre lesquels on découvrait rarement une sente de sable jaune. Cela dévalait vers la mer par une succession d'étages inégaux, tels qu'une cataracte de pierre. Ces masses de forme bizarre gardaient dans leurs creux des flaques d'eau où grouillait une vie raccourcie.

— Jacquemine, ne glisse pas! C'est très dangereux par là.... Tu ne pourras plus descendre....

Elle ne m'écoutait pas. Droite sur une roche, dans la caresse agile de la brume, ses cheveux emmêlés par la brise autour de son visage enfantin, elle lançait son chant impétueux vers le tumulte de la nature, et les notes nous arrivaient dispersées, fraîches, hardies, conformes à leur origine.

— Elle appelle ses aïeux, dit Gilbert. Là dans le bas, au fond de l'eau et sur les grèves, les os tressaillent en l'écoutant. De quelles tempêtes est-elle la vigie.... Qu'annonce-t-elle, que dénonce-t-elle? Il y a du risque dans sa douceur.

Il se tirait avec adresse des multiples pièges du chemin. Je l'admirais d'être si vaillant à son âge. Le tâtonnement prompt de son pied rappelait son tact spirituel.

— Allons, en avant, s'écria-t-il.

Il se hâtait et je me hâtai, si bien qu'on rattrapa la devancière. Ce fut exquis de saisir sa taille ployante, d'effleurer de mes lèvres la douceur salée de son cou rose.

— Une brève libation à Neptune!

Gilbert tirait de sa poche une gourde d'argent. Le petit

gobelet qui la bouchait fut tendu d'abord à notre compagne, plein d'un vin doré et chaud dont la force convenait à l'heure.

Le philosophe aimait le vin, le connaissait bien et célébrait en lui « une indubitable joie de l'existence ».

Je bus, il but et d'un noble geste.

— Nous sommes seuls, mes petits, je bois à la beauté, à l'esprit et à la tendresse.... A vos yeux, Jacquemine, à vos rêves, à François

Lorsqu'il n'était pas discordant, cet homme avait le don magique de la vie. Il l'animait d'un coup d'aile. La femme, l'océan et la gloire, ces trois choses nous parurent mêlées. Elles s'unirent pour nous en un tressaillement par qui s'entrouvrit la nature, le temps d'admirer ses secrets lumineux, non de les dénombrer ni de les comprendre.

— Eh bien, c'est le moment, Jacquemine !...

Mais Jacquemine ne sut pas chanter. Cela prit une autre voie en elle. La tête penchée et les yeux fixes, elle *absorbait*, elle écoutait le murmure du temps mêlé à l'âme, ce qui s'égoutte de la destinée, ce qui se perd dans nos brouillards....

Et l'on continua la promenade. Le soleil était victorieux. Il nous brûlait et brûlait la mer quand nous arrivâmes au bord des flots, où sont leurs jeux au long des sables et des roches. Tantôt un geyser en miniature qui se dresse et fuse, un torrent qui bouillonne et se sèche selon le flux et le reflux, tantôt une véritable trombe, un mascaret petit et comique. Des tourbillons, des chutes, des cascades. Des creux qui se remplissent, d'autres qui se vident, une surface qui perd son miroir, une grotte tour à tour étincelante et morne.

— Tu la vois, la mer, Jacquemine.... Est-elle aussi bien qu'en tes rêves?

— Elle est exactement pareille.... Je la faisais avec la Seine.... Les bords de la Seine, quand on est enfant, semblent quelque chose de considérable.

— Songez à ces agrandissements, ô fabricateurs de la vie future, murmura Gilbert.... Le diable m'emporte, ajouta-t-il, si je sais par où remonter. Mon estomac sonne le déjeuner.

L'ascension fut ardente et rude. Jacquemine avait perdu

son élan. Je la remorquai même avec la main et nous plaisantions sa paresse.

— Comment, madame, c'est vous que l'on traîne!... Regardez-moi le vieux bonhomme,... aussi vif au retour qu'à l'aller... avec ses jambes de cinquante-huit ans. Ah! femmes, femmes, hardies à la descente, timides devant la côte!....

— Monsieur, répondait Jacquemine, *on* me recommande d'être sincère, je suis sincèrement fatiguée....

— Pourvu, ajoutait Gilbert, que Clorinde aie bien fait le menu.... Il était question d'un certain crabe haché, pilé, dans sa carapace avec du poivre et des ingrédients. Mais cette pauvre Clorinde perd la tête, depuis qu'elle est près de son village, de ses parents, de ses Tevers. Elle n'a même plus l'œil à la cave. Il m'a semblé que François le cocher, l'autre jour, avait regardé de près le Château-Iquem.... Ce sera fameux tout à l'heure, ce Château-Iquem et ce crabe.... Cher François, quand les invités de *Philippe II* seront là, je leur offrirai à souper, mais ils n'auront pas de cette merveille dont il ne reste que quelques bouteilles.

— Vous aurez bien raison, patron.

Nous trompions de la sorte la fatigue.

Je déclarai : — J'ai soif.

— Et moi.

— Et moi.

— La gourde est vide, nous boirons là haut avec plus de plaisir.

Verneron, Hortense et Oluffe rugirent en nous apercevant :

— A table, on meurt de faim.

— Faiseurs de mystères, où étiez-vous donc? demanda Richard aigrement.

Depuis quelques jours, son humeur changeait. Je lisais dans son âme limpide. Il n'était pas douteux pour moi qu'il fût de nouveau amoureux de Jacquemine, mais d'une autre manière qu'autrefois. La révélation du père Lefaneu à son lit de mort lui avait montré le désir, qu'il ne soupçonnait jamais d'emblée, étant un chaste, dans la femme. Élevé par les livres, les laboratoires et au chevet des malades, il était demeuré un naïf. Ses paroles, ses gestes, ses regards le trahissaient. Puis

il s'intéressait derechef à Noël, qu'il avait dans l'intervalle pris en grippe. Lorsqu'il nous boudait sans raison, il allait voir le petit à Livennec; malgré sa grande amitié pour moi, c'était une douceur dans sa torture que de me croire un peu torturé par le voisinage de cet enfant. Vis-à-vis de moi-même il était tantôt d'une sécheresse extrême, tantôt d'une tendresse débordante, selon la tournure de ses remords; car, avant tout scrupuleux, il devait, je n'en doutais pas, mortifier cruellement sa conscience.

Je m'amusais à le déconcerter par des allusions faites d'un ton plaisant, des phrases innocentes à double sens. Il rougissait alors, et Jacquemine aussitôt rougissait à son tour, ce qui leur donnait l'air de complices.

Mathias Gilbert, de son œil lucide, observait tout. Le plaisir de la colonie consistait pour lui dans ces réactions et affinités les « revenant-bon de la fourmilière ». Il était d'ailleurs merveilleusement taquin et d'une bonne humeur à contre-sens qui déroutait parfois ses convives. Il faisait pleuvoir les railleries sur les énervements d'Oluffe et les oscillations sentimentales de Richard, avec une joie d'Indien qui scalpe. De temps en temps, il me lançait un regard subtil comme pour dire : « Joli tour de couteau, n'est-ce pas? »

Nous nous mettons à table. On attend le crabe : Gustave, mon domestique, qui aide les gens de la maison, vient déclarer d'un air navré qu'il n'y a pas de « crabe » et que « ce que les pêcheurs ont apporté à la place n'est pas prêt ». Nous trépignons de déception et d'impatience. Jacquemine, enhardie par la promenade, l'air marin et la sympathie qui l'entoure, commence un conte de Gascogne, que lui apprit jadis sa mère.

— C'est pour rendre le temps moins long.

Elle conte comme elle chante, avec style et d'une voix bien timbrée, grave dans les passages pathétiques, douce dans l'ironie. Il s'agit d'un pêcheur « de la mer grande » qui a pris un poisson monstrueux :

— Il invita donc ses parents, qui étaient nombreux comme les étoiles, riches comme elles et n'avaient pas honte de venir chez ce très pauvre homme. Les enfants jouaient avec les vieillards quand on apporta cette grosse pièce au milieu de la table longue. Et ils disaient....

A ce moment la porte s'ouvre et Clorinde, riant de notre surprise, entre, tenant sur un plat, de ses bras étendus, un gigantesque bar aux écailles luisantes.

Au grand désespoir de Verneron, Jacquemine ne put continuer son conte devant le remplaçant du crabe. Comme il arrive à l'ordinaire, la réalité avait tué le rêve. J'entends le triple rire de Gilbert, d'Hortense et d'Oluffe. Mathias sur cette coïncidence ne greffa aucune réflexion. Il aurait eu trop de choses à dire, que résuma son regard moqueur.

Le lendemain fut une grande journée, car, le matin, arriva Henri Lavigne; et le soir, Clotilde Clos d'Ivois, accompagnée de Charles Durvet. La colonie était pour le moment au complet.

Je connaissais Henri Lavigne, de réputation seulement, pour un poète abondant et facile. Ses innombrables volumes de vers aux titres flamboyants : *Nuées rouges*, *Devant l'Éternel*, *Le cri du juste*, décoraient ma bibliothèque, mais ils n'étaient pas coupés. Je me demandais quel intérêt Gilbert portait à ce personnage. Quand je le vis descendre de voiture je fus fixé.

L'atmosphère était tiède et terne, ainsi qu'il est fréquent en Bretagne. Les choses et les gens avaient un grand relief. Rien de plus comique que le barde : long, maigre, osseux, en redingote noire et chapeau à haute forme noir, le carton d'un autre chapeau à la main, il salua cérémonieusement l'assistance réunie devant le perron, serra les mains de Gilbert et d'Oluffe, regarda vers le siège si sa malle jaune « y était encore », murmura d'une voix blanche et sifflante : « Charmant séjour en vérité, » puis se tint figé dans une attitude qui eût pu s'interpréter ainsi : « L'homme de génie, en villégiature, prend, dès l'arrivée, contact avec le paysage. »

Sa figure était creuse, chevaline, sous des cheveux plats et « filasse », et il avait un front énorme. Sur ce front dont il était fier, songeant à Gœthe, à Chateaubriand, à ce que racontent les anthropologues, il passait fréquemment une main molle et poilue, avec cette contraction des sourcils que la convention prête aux *penseurs*. Son nez plongeant et courbe *pensait*. Elle *pensait* aussi, sa bouche aux lèvres rentrées et suçantes qui accentuaient le ton prétentieux.

— Travaillez-vous, jeune homme?... Merci, mon ami... posez cela là.

Mais la fatuité sans limites résidait surtout dans ses paupières vastes et promptes à recouvrir les yeux de couleur incertaine, quand il faisait une citation ou subissait une plaisanterie.

Car Gilbert ne le ménageait pas. Visiblement il l'avait fait venir à Saint-Goël comme bouffon, et il n'entendait pas qu'il éludât son rôle. Cela éclata dès les débuts. Vieux camarades, anciens copains au lycée Louis le Grand, ils se tutoyaient.

— Animal épique, dit le philosophe, posant sur l'épaule noire et pointue une main familière, as-tu apporté tes manuscrits?

— Sans doute,... quelques retouches, oh! légères, dans une nouvelle œuvre... le *Divin Ciboire*....

— Joli titre, très neuf.... Tu nous feras une petite lecture. Ici nous sommes entre penseurs.

— Cela se sent, cela se sent.

— Allons, flaireur subtil, viens voir si ta chambre te plaît.

Jacquemine s'amusait déjà beaucoup. Je le devinais au froncement de ses narines. Elle contenait son envie de rire. Tandis que nous suivions les malles, Oluffe maugréait : « Pourquoi nous infliger ce rasoir? » Et Verneron me dit : « Voilà Mathias dans son élément. Il va pouvoir tourmenter. »

Notre hôte faisait les honneurs du logis avec une emphase inaccoutumée. Afin de mettre les pèlerins à l'aise, il avait accepté un prix de pension minime, ridicule en comparaison des avantages que nous offrait Saint-Goël. Mais pour Henri Lavigne, très avare, cette taxe légère même n'existait pas.

Le barde ne s'en montra que plus difficile.

— Je n'habite donc pas ici, demanda-t-il avec étonnement, quand on dépassa le premier étage?

— Non, mon ami, tu es au second avec les Albevane et Verneron... avec la jeunesse.

— Et Charles Durvet?

Mathias, adroit politique, avait mis celui-ci au premier à côté de Mme Clos d'Ivois. Mais la réflexion du barde était juste. Son âge lui donnait plus de droits qu'à Durvet, auquel il portait une secrète envie. Il fallut s'incliner. On installa le

poète dans la chambre vide « du romancier », une grande pièce claire avec deux fenêtres sur la terrasse et l'Océan.

— Es-tu content, vieillard gâté, vieillard sublime?...

— C'est bien... répondit, sans émoi, le poète du *Divin Ciboire*.

Il indiquait : « Cela m'est dû ».

Tandis qu'il s'installait, Mathias, sur la terrasse, nous donna quelques renseignements.

— C'est un homme admirable, le plus sûr de soi que je connaisse. Vous verrez comme il parle de sa fécondité, de son génie. La fécondité, en tous cas, n'est pas douteuse. Il a, sous son front conique, un véritable moule à alexandrins, un gaufrier banal qui fonctionne avec régularité et méthode. Rien ne dénonce mieux le côté bas, redondant et veule de la rimaillerie, telle qu'on la conçoit d'ordinaire, telle qu'elle fonctionne chez nous depuis cinq cents ans.

— Pauvre diable, murmura Hortense Oluffe.

Oluffe continuait de bougonner à l'écart.

— Mais ce n'est pas un pauvre diable, reprit Gilbert. Cela enlèverait le plaisir. La pitié ici est superflue. Lavigne est un égoïste absolu. Il n'a qu'une préoccupation, conserver le plus longtemps possible en santé, gloire et allégresse cordiale, le barde immortel qui est en lui. Vous verrez comme il surveille sa nourriture et sa boisson : il craint le soleil, les courants d'air, l'absence de soleil, la pluie, le vent et l'ironie.... Ah ! nous aurons de bons moments.

Et le philosophe se frottait les mains.

L'objet de cette description descendit bientôt nous rejoindre. Il avait toujours sa redingote noire, mais le chapeau de soie cédait à une casquette de cycliste noire d'un effet irrésistible au sommet de ce cône lyrique.

Je dis par politesse :

— Nous avons la paresse des jours de fête; nous ne savons à quoi nous prendre.

— Trop aimable.

Il s'inclina, glissa de biais un long regard sur Jacquemine, ce qui irrita Verneron, puis se tournant vers la croix de granit et la mer.

— Ah ! ah ! ces deux choses... éternelles....

Il sembla réfléchir profondément, le torse droit sur ses longues jambes, les bras croisés, comme dans les lithographies et soupira, baissant les paupières :

L'océan et la foi luttaient dans les tempêtes.

— Mon Dieu, me dit doucement Jacquemine, je n'oserai plus jamais chanter.

Gilbert, grâce à son ouïe extraordinaire, avait entendu.

— Mon vieux barde, ici, vois-tu, on ne fait de poésie qu'en musique.... On ne déclame pas, on chante.... Pour chaque vers régulier, on paie une bouteille ou deux de champagne, comprends-moi bien, de *champagne*..... n'est-ce pas, messieurs... D'ailleurs, Mme Jacquemine Albevane, ici présente, est la seule qui ait le droit d'improviser. Tel est le premier et le plus important statut de Saint-Goël.

— Ah ! ah ! en vérité, fit Lavigne qui redoutait son *camarade* et le respectait, comme au temps où celui-ci obtenait tous les prix au grand Concours. En vérité, madame est un confrère.... Soit, je me soumettrai à la règle.

Et familièrement, en signe d'alliance, il tendit à Jacquemine sa patte blême et velue.

Puis, étant fort entêté, il nous servit sur la religion et la mer un parallèle extravagant, bourré de clichés, de distiques latins, tout le résidu d'une mémoire sans choix, d'une imagination vulgaire. Bientôt l'on s'écarta de lui. Mais il continuait de pérorer, et sa silhouette noire, sur le paysage, avait quelque chose de fantastique.

Clotilde Clos d'Ivois et Charles Durvet arrivèrent par le train du soir : elle, très vivante, très joyeuse de se retrouver parmi nous ; lui, assez sombre comme à son ordinaire, mais avec une flamme dans les regards que je ne lui connaissais pas. Le château leur plut. Ils s'extasièrent sur tout : les chambres, les salons, la vue, la terrasse.

— Une croix, dit Durvet, cela porte bonheur....

Il me prit à part et de sa voix rêche :

— Cette femme, Cloclo, est charmante. Je pense que j'en suis amoureux. Elle m'avait permis de l'accompagner. Autre-

ment, serais-je venu! Je redoute la solitude et je redoute la société, je redoute tout.... Et puis un visage féminin comme celui-ci me rend la vie.... Quel âge a-t-elle?... au juste....

— Heu, heu! l'autre versant....

— Tant mieux, cela me plaît.

J'observais ses yeux vifs et froids, ses traits inquiets frémissant, la rectitude de sa figure nerveuse.

— Cela m'enchante même. Au déclin, elles ont une ardeur, une langueur, que n'ont pas les autres, les jeunes.... Et j'ai vu des filles extrêmement jeunes, vicieuses quelquefois, mais alors malades, mon cher, des malades.... Et la maladie, même morale, me dégoûte, me chasse.... Je suis un sain, un robuste, un fils de campagnards, de chasseurs. Je bois trois bouteilles de vin à mes repas. Le vin doit être bon chez Mathias.... Où en étais-je? Ah! oui... après la ménopause, la volupté tient du soleil couchant... mordorée, tiède, onctueuse... et des saccades soudaines étonnantes.... Il paraît qu'on fait de l'hydrothérapie ici....

Oluffe, qui rôdait autour de nous, et percevait des lambeaux de cette conversation, ne me dissimula pas son avis.

— Ce gas-là! — il prononçait gas à la paysanne — Prut, prrutt....

Il se frappa le front d'une manière significative, sous les mèches blanches ébouriffées, et conclut :

— Et ça pourrait aller très vite.... Ah! ils sont gentils, les invités de Gilbert... un gâteux et un fou.... Char... mant... charmant!...

Il imitait le rude organe du philosophe, sa bouche sinueuse se contracta sous ses lunettes et il courut à son laboratoire....

Clotilde, elle aussi, se confia à moi :

— Je l'ai échappée belle en chemin de fer, mon cher François. Imaginez que ce pauvre Durvet hésitait à venir. Dans son dernier séjour à Lusselange, il nous avait tous effrayés par sa morosité, ses bizarreries, ses propos quelquefois... choquants... mais je n'en suis pas moins convaincue que le grand air, un entourage d'amis, lui sont indispensables en ce moment. Alors je l'ai prié de m'accompagner.... Il m'attendait à la gare, très élégant, très pomponné selon son habitude bien qu'il ne fréquente plus « la haute » où on lui a fait

trop d'avanies.... Nous montons dans le train. Cela va bien pendant une heure... nous étions seuls.... Et puis tout à coup le voilà qui devient rouge... qui me prend la main, qui me raconte ses malheurs, ses désillusions, sa difficulté à travailler, la nécessité pour lui de recourir à des poisons qui fouettent son cerveau... et le tuent : *A moins, à moins qu'une de mes amies ne se dévoue, ne se livre à ma sensualité, ne m'apaise, comprenez-vous bien, ne m'apaise.*

— C'était assez clair....

— N'est-ce pas? très *sonnette d'alarme*.... Et il serrait mes doigts à les briser... surtout avec mes bagues.... Je me suis écriée : « Oh, le joli petit village », dégagée, levée, tandis qu'il soufflait, un peu étonné de son audace.... Et puis après un peu de silence... « Mon petit Durvet, vous êtes souffrant, c'est positif. Ce n'est pas une amie, entendez-moi, c'est la Bretagne qui vous apaisera.... Et dans les environs de Saint-Goël vous trouverez sûrement des filles de ferme à « culbuter dans les « fossés », comme mugissent les bœufs du réalisme.... »

— Il a compris?

— Parfaitement.... Il avait l'air penaud... c'était très rassurant. Et tout le reste du trajet nous avons causé littérature.

— Enfermez-vous, Clo... clo....

— Je ne me suis jamais enfermée, François.... Je ne suis pas vertueuse... mais je choisis mes chutes.... Et la brutalité m'exaspère... je *la vois*, vous me saisissez, je l'évoque, dans son horreur.... Je suis veuve, je ne dois de comptes qu'à moi-même.... On m'a fait beaucoup la cour... je n'aime pas non plus à faire languir.... Mais ma triste manie d'analyse, ma netteté, me poursuivent là plus encore qu'ailleurs.... Pouah !...

Nous longions le bord de la terrasse; Jacquemine devant nous, auprès de Verneron dont je percevais la voix sentencieuse. Les autres étaient rentrés au château.

Clotilde Clos d'Ivois poursuivit :

— J'ai écrit à votre chère mère une lettre qui a dû l'étonner.... Une sorte de confession.... Cela soulage.... Et je ne veux pas le regretter. Il ne faut jamais rien regretter.

Puis, passant d'un sujet à un autre, comme pour se secouer :

— Elle me plaît grandement, votre légendaire... Je me réjouis de la voir de près, dans cette nature dont elle a la souplesse.... L'aimez-vous encore?...

Je souris et répliquai :

— Il y a un nouvel Albevane... qu'est en train de créer Jacquemine. Je vais vers elle. Elle vient vers moi.... Je m'en suis aperçu l'autre jour.... Je ne pouvais le confier à personne... ceci n'intéresse pas Hortense.... Vous savez, son chant harmonieux.... Eh bien, il s'insinue, il gagne; non seulement il me tient le cœur, mais il modifie ma raison.... Oh! elle est magicienne active. Et à mon tour, je m'aperçois que quelque chose de moi l'atteint.... Ici la pensée, ici le sentiment... la fleur de ces deux racines-là qui se rejoindraient en un seul parfum.

— L'échange, l'échange, soupira Clotilde. C'est de notre temps, c'est dans l'air.... Le peuple et la culture... Quand ces sources se rejoindront, nous aurons sans doute un beau fleuve....

A ce moment la face contractée de Durvet apparut à une fenêtre du château. Il cria :

— Attention!

Et sa main lâcha un papier qui descendit en voltigeant.

Je le ramassai. C'était un journal, le premier numéro de *l'Audace*.

— D'hier matin, dit Cloclo.... Les camelots le crient dans les rues.... J'ai des nouvelles de Blanche et de Robert.... Ils font, paraît-il, bon ménage.... Lévigny a ramassé des fonds considérables... par ses relations, par son adresse.... Voici la petite Cortinez directrice d'un organe bien pensant.... Hein, François... il y a quelques années... la chère terrasse de Lusselange et les roses.... La jolie fille qu'elle faisait alors... Je trouve qu'elle a beaucoup perdu... en vous perdant... illustre ami....

L'article de tête, tout un programme, était de Lévigny, d'un accent batailleur qui me frappa. Mon remplaçant renoncerait-il à sa pondération ordinaire, son plus grand avantage. Dans le corps de l'article il était fait allusion « aux talents énervés de la génération nouvelle, à ces jeunes gens avides et prétentieux qui foncent sur le succès, comme le taureau sur la

muleta. Leur production hâtive. leur gloire hâtive sont des mensonges, parmi les mensonges qui nous environnent. »

Je songeai :

« Mon Robert, je continue à te préoccuper. Il n'est rien de tel qu'une peau de femme pour aviver le souvenir d'un ami. »

(*A suivre.*) LÉON DAUDET.

L'ESTHÉTISME

ET

LE WAGNÉRISME

Si l'art de Richard Wagner est en même temps la plus complexe et la plus complète des formes d'art qui aient jamais été tentées depuis que l'homme existe, il est impossible que l'influence de Richard Wagner se soit partout exercée dans le même sens. Depuis Richard Wagner, il n'est pas de musicien qui ne wagnérise. M. Reyer et M. Massenet sont assez loin d'écrire une même langue : ils wagnérisent l'un et l'autre pourtant. Et l'auteur du *Roi d'Ys* lui aussi wagnérisait. Et M. Alfred Bruneau ne fait presque pas autre chose. Ainsi les musiciens wagnérisants peuvent suivre le même maître et, quand même, ne se point ressembler.

Il y a plus. Pour se dire wagnérien, il n'est nullement indispensable d'être musicien : j'entends que l'on peut être disciple du maître, ou se prétendre tel, sans avoir jamais noirci une seule portée : il suffit que l'on soit peintre ou sculpteur, ou poète, ou encore esthéticien philosophe, ou même tout simplement... esthète. Mais c'est mal dire : « tout simplement » ; car l'esthète de nos jours est tout le contraire d'un être simple, et sa définition échappe assez ordinairement à ceux qui la poursuivent. Nous essaierons toutefois. Et s'il nous est donné de réussir, nous en profiterons pour montrer non pas peut-être en quoi l'influence directe de Wagner s'est

fait sentir sur « l'esthétisme », mais pour quelles raisons — sérieuses ou simplement spécieuses — ils se rattachent à l'école du « maître de Bayreuth ».

Notre recherche comportera trois parties. Tout d'abord il nous faudra définir l'esthète, lui faire la chasse, ainsi que Platon, dans un mémorable dialogue, fait la chasse au sophiste. Platon essaie de le définir, s'imagine l'avoir défini : puis, comme si le sujet venait de fuir ou de se métamorphoser subitement, il le définit encore et incessamment, si bien que quand il s'arrête on se demande s'il est au bout de sa course ou s'il est las de courir.... Nous tâcherons de ne pas nous arrêter en chemin.

Une fois l'esthète à peu près défini, une fois que l'analyse nous aura dévoilé ses états d'âme les plus ordinaires, nous nous interrogerons sur le genre d'émotions que l'art de Richard Wagner a coutume d'éveiller chez ses adeptes et non pas seulement chez les plus fervents, car la ferveur n'est rien si la fidélité ne l'accompagne. Rien n'est facile comme d'admirer Richard Wagner à contre-sens. Et si tel a été notre lot à nous autres Français, si, comme M. Camille Saint-Saëns osait l'affirmer récemment, nous sommes victimes d'une sorte d'illusion chaque fois que nous entreprenons d'expliquer Wagner et de justifier l'admiration qu'il nous inspire, peut-être entre l'esthétisme et le wagnérisme les affinités seront-elles plus faciles à imaginer qu'à découvrir.

Ce n'est pas tout de déjouer une illusion. Pour la dissiper il ne suffit pas toujours de la reconnaître, il faut encore expliquer d'où elle vient. Notre initiation au wagnérisme s'est faite, si l'on peut dire, à contre-voie. Richard Wagner est tout autre chose qu'un compositeur. Et c'est le compositeur que nous avons connu et admiré tout d'abord. Même en nous exprimant au passé, nous nous donnons le change. Et l'on aura beau nous apprendre quelles furent les visées du musicien-poète, qu'à ses yeux l'émotion musicale ne doit jamais naître isolée de l'émotion dramatique et que celle-ci doit servir à éveiller l'émotion morale, nous resterons demain ce que nous étions hier, et nous continuerons d'aller même à Bayreuth en amateurs et en dilettantes. Et c'est aux esthètes que, en fin de compte, le dernier mot restera. Nous essaierons, dès lors,

d'expliquer, dans une troisième partie, les raisons qui leur promettent gain de cause.

I

Qu'est-ce qu'un esthète? C'est un analyste, c'est un « abstracteur » de sensations d'art. Qu'est-ce qu'une sensation d'art? C'est la sensation esthétique pure dépouillée de toute sensation ou émotion adjacente. Il est donc des émotions adjacentes au plaisir esthétique, avec lesquelles on le confond, et rien n'est plus difficile à dégager qu'un plaisir de cette espèce? Peut-être. Et c'est ce dont, chemin faisant, nous tâcherons de faire la preuve.

Un esthète est, avant toute chose, un chercheur de sensations. — Alors un esthète est un viveur? — Il est très certain que le terme « viveur » est l'un des mieux faits de notre langue. Le viveur est un joueur au sens plein du terme, un homme qui joue avec la vie, qui, non content de prendre son plaisir où il le trouve, emploie son temps à se créer des jouissances inédites. Si donc le viveur n'est ni un lourdaud — ce qu'il a bien des chances de ne pas être, — ni un pur frivole — ce qu'il lui est un peu plus difficile d'éviter, — il sera esthète par occasion. — Par occasion? Autant dire par accident et comme sans y prendre garde. Notre premier essai de définition n'est décidément pas heureux. Cherchons encore.

Nous vivons, paraît-il, dans le siècle de l'esthétisme : mais nous vivons aussi dans le siècle de l'analyse à outrance, de l'analyse « cruelle » pour me servir d'un terme à la mode. Il serait peut-être d'une bonne méthode d'essayer de définir l'esthétisme par « l'analysme », passons-nous ce nouveau terme en *isme* qui d'ailleurs rime avec barbarisme et donnons-lui provisoirement l'hospitalité.

L' « analyste » n'est pas seulement un être qui regarde en lui-même pour enregistrer ce qu'il saisit au passage. Ce serait là, j'imagine, l'indice d'une bien médiocre sagesse que de ne jamais descendre au-dessous des premiers plans. L'analyste n'est pas un observateur pur. Il a regardé travailler l'anatomiste : il lui a emprunté l'art de faire des coupes. Et ce qu'il

tente sur l'âme du voisin ou sur son âme propre simule à s'y méprendre ce qu'on appelle une préparation anatomique, avec cette différence toutefois — et elle est loin d'être négligeable, — c'est que la matière d'une préparation anatomique reste inerte puisque toute vie en a disparu, tandis que la matière préparée par nos modernes anatomistes d'âme reste vivante. Du moins on y observe des mouvements qui attestent et la mort imminente et la volonté de ne point mourir. De là vient cette épithète de *cruelle* dont certains analystes ont cru devoir eux-mêmes gratifier leurs préparations.

Faisons un pas de plus. Imaginons — et la chose nous serait au besoin rendue facile par maint exemple — imaginons, dis-je, qu'on ait acquis l'art de pratiquer des coupes dans ses propres émotions, dans celles que l'on éprouve en présence d'un tableau, d'une statue, d'un morceau de poésie ou de musique, et qu'on soit arrivé à « préparer » une sensation d'art de la même manière que le chimiste réussit à « préparer » de l'oxygène : ne sera-t-on point justement candidat au titre d'esthète?

Mais qu'est-ce que préparer une sensation d'art et qu'est-ce qu'une sensation d'art? Peut-être le saurions-nous vite si nous ouvrions le recueil d'un de nos poètes tout à fait contemporains, d'un de nos morts d'hier : nous le saurions peut-être mal. Ce qu'on sait le mieux n'est-il pas le plus souvent ce qui demande quelque peine à se laisser découvrir?...

Voici des gens autour d'une table. L'un d'eux lit à haute voix... *le Lac*, oui *le Lac* de Lamartine. Dans l'assistance les larmes coulent. Que prouvent ces larmes? Que l'on a aimé, que l'on pleure ou son amante morte, ou même simplement son amour défunt? Est-il pourtant nécessaire d'avoir aimé tragiquement ou douloureusement pour être charmé par les vers du *Lac*? Voici ce que nous voulons dire : même sans se représenter les états d'âme non point soulignés mais esquissés, parfois simplement indiqués par le poète, n'est-il pas possible d'admirer ce chef-d'œuvre? Et ce chef-d'œuvre, par quoi en est-il un? Est-ce par l'inédit de l'observation morale? Mais il est à peu près impossible de dégager de ce poème une vérité morale ou psychologique qui ne soit point une vérité banale. La beauté du poème est ailleurs : et si l'on osait prétendre

qu'elle réside dans la beauté du paysage décrit on ne dirait encore que la moitié de la vérité, et la moitié la moins importante. Car ce qui fait précisément la beauté du *Lac*, ce n'en est ni le « fait divers » ni la cause occasionnelle; ce n'en est point davantage le tableau, ce sont les harmonies intérieures dont ce tableau détermine la résonance. Il faut bien convenir qu'ici les mots inévitablement vont nous manquer. Il faut reconnaître, d'autre part, qu'en dépit de cette résistance du verbe à exprimer ce que nous souhaiterions lui faire rendre, derrière ces termes fort imparfaits « d'harmonie intérieure » il est une réalité dont, si la connaissance véritable nous manque, et si la conscience nous en reste obscure, cette conscience est loin d'être nulle[1].

Eh bien, supposez qu'en lisant *le Lac* nous soyons capables de nous détacher en quelque sorte et des mots et des images visuelles éveillées par les mots, et que nous soyons uniquement attentifs à ces harmonies intimes dont le sentiment, sans rien perdre de son imprécision, s'exalte au fur et à mesure que la lecture s'achemine vers la dernière strophe, que restera-t-il dans notre conscience, sinon, précisément, la « sensation d'art »? Et le terme « sensation » est loin d'être inexact puisque c'est en nous, j'entends dans notre être physique que se réalise l'accord dont il vient d'être parlé. On n'est guère préparé, dans le public, même dans le grand public, à entendre dire au psychologue que les sentiments esthétiques ont le corps pour siège. On admet bien — et l'on y est contraint par la plus banale évidence — que la sensation est le véhicule de l'émotion esthétique. Mais s'il faut que cette émotion ne soit rien de plus que la conscience d'un état de notre système nerveux, ou de notre circulation sanguine, on juge, du premier

1. On hésite à définir cette expression. Qu'est-ce, en effet, qu'une « harmonie intérieure? » On le sait mal. Pourtant chaque fois que cette harmonie est troublée, non seulement on en a conscience mais encore on se rend compte du conflit qui en est la cause. On s'aperçoit de la difficulté avec laquelle s'ordonnent les séries de nos représentations et qu'elles sont tenues en échec par des représentations antagonistes. On sent la contradiction et de plus, on l'aperçoit, et l'on se juge en désaccord avec soi-même Ainsi arrive-t-il dans les moments où l'on ne sait pas ce que l'on veut, ou l'on ne sait pas « s'il faut rire ou pleurer ». Que ces moments passent, l'état d'harmonie reparaît, et il suffit d'en exalter la conscience pour déterminer une émotion durable, profonde, pleine. Il est à noter que ces trois épithètes conviennent à la langue des sons.



coup, la thèse exorbitante et on la repousse. Peut-être oublie-t-on qu'on n'est jamais ému sans éprouver une sorte de tremblement, et que si l'on ne se voit point trembler, c'est que la vue ne pénètre pas à l'intérieur du corps. Le sens visuel n'a rien à nous apprendre, mais le sens interne nous avertit. Quelque chose en nous « remue ». Et ce n'est point là une métaphore. Ce n'en est point une non plus que celle qui consiste à se prétendre captivé, « envahi » par le charme. Avec un peu d'attention, il ne serait pas impossible de tracer la ligne d'invasion, ni même d'en déterminer le sens. La secousse peut être longitudinale, elle peut partir de la tête pour se diriger vers la région précordiale. D'autres fois elle s'y arrête et s'y termine. D'autres fois on est « pris aux entrailles ». Le mot est de Molière, et rien ne prouve que la soi-disant comparaison de Molière ne soit pas une observation, une constatation véritable. Bref nous osons croire à la localisation non pas en un « point », mais en une « partie » du corps, des sentiments esthétiques. Et c'est par où le terme : *sensation d'art* mérite d'être pris au pied de la lettre.

Ne quittons pas encore Lamartine. Et si notre exemple paraît négligemment choisi, n'oublions pas « ces rameurs » dont les rames « frappaient en cadence les flots harmonieux », et que cette dernière épithète qu'on eût cru jadis être là pour la rime, a une fonction tout autre. Pour que, de nos jours, le nom de Lamartine ait été remis en grand honneur, il faut précisément que nos contemporains lui aient reconnu le don d'être spontanément attentif aux moindres bruits de la nature et de l'âme. Il se connaissait ce don puisqu'il lui arriva de donner le titre d'*Harmonies* à l'un de ses livres, mais il en usait avec une discrétion telle qu'ayant atteint l'extrême vieillesse, il mourut admiré, glorieux, mais partiellement incompris, puisque, de son vivant, ceux qu'il savait attendrir étaient plus sensibles à la fluidité de sa langue qu'à la profondeur et l'on aimerait pouvoir dire l'*intériorité* de son verbe.

Souvent donc l'on admire à faux. Très souvent, le plus souvent même, on admire à côté. On est ému par une œuvre d'artiste sans l'être artistement, esthétiquement. Comment cela est-il possible? Le problème n'est pas d'hier. Mais c'est peut-être le lieu d'en faire un examen nouveau. Car si nous com-

mençons à ne plus ignorer ce qu'une « sensation d'art » pourrait bien être, nous l'ignorerons moins encore, à coup sûr, quand nous aurons « pratiqué des coupes » dans les plaisirs dus à l'œuvre d'art, quand nous serons parvenus à montrer que dans la plupart de nos sentiments esthétiques, il entre des éléments étrangers au plaisir du beau proprement dit. Allez au Musée du Louvre un dimanche et vous réussirez sans trop de peine à vous donner cette preuve. Il est à ce point de vue dans *l'Assommoir* des pages significatives. Mais qu'il s'agisse de la noce de Coupeau devant *la Kermesse* ou simplement d'un groupe de conscrits ou de petits bourgeois devant *le Radeau de la Méduse*, c'est tout de même. Le sujet seul occupe le spectateur. Et le spectateur est ému par les détails du sujet comme il le serait par les détails d'un fait réel. Essaiera-t-on de qualifier cette émotion-là d'esthétique?

Acceptons la thèse. N'en apercevons-nous pas aussitôt les conséquences? Toute chose qui émeut et n'est pas arrivée, par cela seul qu'elle n'est pas arrivée, ou n'est point considérée comme telle, sera donc virtuellement esthétique! Mais au nombre des choses qui arrivent, il en est une multitude qui ne nous touchent point, dont le contre-coup nous est indifférent. Et alors, qu'elles soient arrivées ou non, il n'importe guère à l'émotion ressentie. A coup sûr, l'émotion est réelle, elle est vive; les traits se contractent, la parole s'arrête ou se précipite selon les circonstances et selon les individus.... Mais de quelle émotion parlons-nous? De celle que nos gens éprouvent en présence d'un accident de la rue ou à la représentation d'un drame fécond en catastrophes? Nous ne saurions dire, car précisément si la chose ne les atteint pas, si ce n'est pas à eux qu'elle arrive, toute différence entre les deux genres d'émotion s'efface, puisque l'homme sans culture n'aime le drame qu'en raison même des illusions dont il lui plaît d'être la dupe. Que la scène principale d'un drame de Dennery se passe à l'Ambigu ou hors du théâtre, sur la place de la République, l'émotion ressentie sera la même. Et ce ne sera certes point une émotion d'art.

Changeons de théâtre et de spectateurs : la conclusion ne changera guère. En effet que nous soyons au Vaudeville, au Gymnase, à l'Odéon ou à la Comédie-Française, ne pourra-t-il

pas nous arriver d'être émus par un spectacle comme nous le serions par des événements analogues et véritables, mais tels que le cours de notre vie quotidienne ne s'en trouverait pas affecté? Les émotions ressenties seraient assurément d'une qualité moins banale puisqu'elles seraient en grande partie le résultat d'une culture intellectuelle plus riche et par là même plus rare. Mais cette différence dans la qualité de l'émotion suffirait-elle pour la promouvoir au rang d'émotion esthétique?

Et la question est inévitable : qu'est-ce qu'un sentiment esthétique? Et pour y répondre il n'est vraisemblablement que deux voies à suivre. Ou bien qualifier d'esthétique tout plaisir ou toute douleur éveillée par l'imitation d'un objet ou d'un événement; ou bien raréfier le genre au point de le concentrer dans une seule de ses espèces, et renoncer de définir le sentiment esthétique par sa cause, c'est-à-dire, après tout, par un de ses éléments extrinsèques. De part et d'autre on courra des risques : ici, de substituer à la définition de l'effet celle de sa cause et par conséquent de commettre un sophisme; là, de soumettre l'éveil de la jouissance esthétique à des conditions tellement exceptionnelles que la plupart des hommes s'en trouvera privée.

Aussi s'explique-t-on le parti auquel s'est arrêté l'un des plus hardis représentants de l'esthétique contemporaine : M. Guyau ne voulait point que les jouissances du type esthétique fussent le lot d'une minorité[1]. Il combattait les partisans de l'art pour l'art, c'est-à-dire, après tout, de l'art pour la sensation d'art. Et il ne lui déplaisait pas de tenir pour esthétique tout sentiment déterminé par la lecture d'un poème, la vue d'un paysage, l'audition d'une symphonie. Bref il eût découragé l'effort d'analyse de ceux qui voudraient obtenir la jouissance esthétique à l'état pur et la dépouiller de toute émotion adjacente.

Quelles sont ces émotions adjacentes? Celles dont la mémoire ou l'imagination reproductrice est ordinairement la source, celles qui naissent du plaisir de la reconnaissance. On sait que, ce plaisir-là, Boileau le jugeait légitime. Il lui a

1. Cf. *l'Art au point de vue sociologique*, 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine. Paris, Félix Alcan.

même marqué sa place. Il avait d'ailleurs, pour ce faire, mainte fort bonne raison. Car si l'on songe à l'office de la mémoire et que cet office est double[1], on ne tardera guère à s'apercevoir que le plaisir dû à l'exercice de la mémoire est un plaisir produit par un véritable jeu. Le souvenir, sauf dans tous les cas où l'on se sert de sa mémoire pour prévoir l'avenir et l'organiser — et ces cas d'ailleurs sont de beaucoup les plus nombreux dans la vie de chaque jour, — qu'est-ce autre chose que jouer avec son propre passé? Admettons, dès lors, qu'il entre quelque chose d'esthétique dans le plaisir inséparable de l'exercice de toute fonction mentale, et non pas seulement de la mémoire. Convenons toutefois que si le plaisir esthétique est là, il n'y est qu'à son degré le plus infime et tel que non seulement l'homme, mais encore le vertébré supérieur, est capable de le ressentir.

Nous commençons à mieux discerner ce que n'est pas, ce que ne peut pas être la sensation d'art. Nous avons éliminé les plus importantes des thèses fausses. Et si nous étions en état de donner les formules des thèses restantes, nous trouverions, par la méthode dite des résidus, la définition cherchée. Mais ce sont, précisément, ces formules qui nous échappent. La sensation d'art, dirons-nous, c'est, par exemple, ce qui détermine l'émotion d'un Paul Bourget lisant une page des frères de Goncourt. La sensation d'art, dirons-nous encore, c'est ce qui a déterminé Murillo à représenter son mendiant. Ce n'est point la pitié, car ce n'est point une réflexion morale qui a suscité son émotion esthétique. C'est un effet de lumière, c'est une alternance de parties éclairées et de parties obscures....

Inutile de poursuivre parce que nous sommes bien près d'avoir compris. Mais nous sommes sur le terrain du peintre. Il faudrait le quitter et nous porter sur celui du poète. Nous dirions alors que si le poète sait trouver des mots pour décrire des effets analogues aux effets rendus par le peintre, il fera naître en nous la sensation d'art. Et nous l'appellerons ainsi de plein droit, car il faut avoir des yeux d'artistes pour y être accessible. Et cette sensation peut naître à propos

1. D'abord se rappeler ce qui fut, ensuite prévoir ce qui sera.

de tout. J'en atteste cette « eau-forte » due à l'auteur des *Poèmes saturniens* :

La nuit. La pluie. Un ciel blafard qui déchiquette
De flèches et de tours à jour la silhouette
D'une ville gothique éteinte au lointain gris.
La plaine. Un gibet de pendus rabougris
Secoués par le bec avide des corneilles
Et dansant dans l'air noir des gigues non pareilles
Tandis que leurs pieds sont la pâture des loups.
Quelques buissons d'épine épars, et quelques houx
Dressant l'horreur de leur feuillage à droite, à gauche.
Sur le fuligineux fouillis d'un fond d'ébauche.
Et puis, autour de trois livides prisonniers
Qui vont pieds nus, deux cent vingt-cinq pertuisaniers
En marche, et leurs fers droits, comme des fers de herse
Luisent à contre sens des lances de l'averse.

Et le dernier vers achève ce curieux « effet de nuit ». Car ce n'est pas autrement que cela s'appelle. Et ceux à qui ce poème plaît ont très certainement des yeux de peintre. Mais leur attribuerons-nous avec autant d'assurance une âme de poète ? On en disputerait facilement. Et les raisons plausibles ne manqueraient d'aucun côté. Ne pourrait-on pas soutenir, et cela sans vouloir aucunement jouer à l'avocat, que d'avoir noté cette double... luisance (comment essayer d'un autre terme ?) des fers de la cavalerie et des « lances de l'averse », c'est le fait d'une sensibilité à l'affût des sympathies mystérieuses qui peuvent occasionnellement rapprocher non pas précisément les choses mais les phénomènes d'espèces les plus disparates? Et volontiers nous dirions qu'une telle sympathie n'a rien d'illégitime et nul ne se ferait prier pour reconnaître qu'elle est exclusivement esthétique. Pour cette fois nous avons la sensation d'art à l'état pur et dégagée de tout accessoire hétérogène.

II

Si telle est la sensation d'art, il est assez difficile de comprendre, à première vue tout au moins, par où le wagnérisme favorise les dispositions d'esprit et de sensibilité propres à l'esthète. Même que le wagnérisme soit aux antipodes de l'esthétisme, on aurait beau jeu à en essayer la preuve. Car

si l'esthète est un chercheur de sensations et par là même de sympathies et d'harmonies inédites entre les choses, ou plutôt, entre les effets produits par les choses, il faut reconnaître que là où la recherche aboutit, elle fait naître l'émotion agréable; mais une telle émotion, en dépit, — je me trompe, — en raison même de sa vivacité, ne peut coexister avec d'autres. Supposez, par exemple, qu'il arrive au lecteur d'*Effet de nuit* de songer moins « aux gigues non pareilles » des cadavres, qu'à leur état de cadavre, et au sort des pendus, l'émotion s'avive et l'angoisse opprime le cœur. Mais ce n'est plus de l'émotion esthétique. Car ce genre d'émoi se gagne d'autant plus qu'on a l'âme meilleure. Et la bonté de l'âme n'est point partout en raison directe de l'aptitude aux sensations d'art.

Or cela revient à dire que les œuvres propres à éveiller de telles sensations ne sont guère de celles que goûte le public. Elles sont destinées à faire les délices de quelques amateurs, non à faire jaillir ces flots de joie par lesquels l'artiste soulève une foule. Ce n'étaient point des sensations d'art qui faisaient battre les poitrines de toute l'assistance, il y a trois ans, au grand théâtre de Munich, pendant la dernière scène des *Maîtres Chanteurs* et le dernier grand récit de Sachs. Ce n'était même point la musique que la foule applaudissait principalement. C'était le manifeste du vieux poète nurembergeois... c'était plus encore. Hans Sachs parle au nom de Wagner et quand il plaide en faveur d'un art national, c'est pour Richard Wagner qu'il plaide. Et les spectateurs ne s'y trompaient nullement. C'était donc le sujet, le fond même de ce sujet qui les intéressait par-dessus toute chose. Et l'on applaudissait sous l'influence d'un sentiment très voisin du patriotisme. Nous voilà donc à l'extrême opposé du dilettantisme, de l'esthétisme et de la sensation d'art!

Et c'est ainsi que Richard Wagner exige qu'on lise ou qu'on écoute ses drames. On nous l'a dit, et très récemment, et dans un livre écrit et pensé par un maître[1], Richard Wagner, s'il n'est point de la famille des métaphysiciens et des philosophes, est très certainement de la race des penseurs et des moralistes. Chaque fois qu'il pensait à son œuvre, il

1. Cf. Henri Lichtenberger, *Richard Wagner, poète et penseur*. Paris, Alcan, 1898, un vol. in-8 de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine.

la considérait comme une œuvre de bienfaisance et, ne reculons point devant le terme, de rédemption. Du *Hollandais volant* à *Parsifal*, en traversant *Tristan et Yseult* et sans oublier *les Maîtres Chanteurs*, la même idée hante le poète et lui impose, sinon absolument le choix, du moins la distribution de ses sujets. Nous ne saurions discuter ici dans quelle mesure l'homme qui s'apparaît à lui-même sous les traits d'un bienfaiteur des hommes et d'un régénérateur des âmes, reste d'accord avec la tâche en quelque sorte providentielle dont il se croit investi en faisant métier d'artiste. Qu'il y ait un apôtre dans tout grand artiste, tous les grands artistes l'ont prétendu. Croyons-les donc sur parole et qu'entre leurs idées générales sur l'art et les idées d'un Guyau, d'un Tolstoï et d'un Proudhon les différences n'importeraient guère. La fonction sociologique ou la destination sociale de l'art est, à leurs yeux, une sorte de dogme intangible. Et là-dessus Wagner s'est nettement prononcé. Souvenons-nous de l'enthousiasme avec lequel il accueillit la doctrine de Schopenhauer, et qu'à la clarté du dogme philosophique développé dans le *Monde en tant que volonté et représentation*, il se rendit un compte plus exact de ses propres pensées. Wagner venait d'achever *la Tétralogie* quand il lut *Le Monde..*, etc., et c'est après l'avoir lu qu'il prit conscience de son pessimisme. En lui le poète avait devancé le penseur et l'intuition avait précédé la réflexion. C'est qu'aussi bien le penseur qu'est Richard Wagner n'a jamais fait tort à l'artiste. Et pour ne lui point faire tort il faut que la réflexion du penseur s'éveillant à propos de l'œuvre d'art attende, pour s'éveiller, que l'œuvre ait tout au moins commencé de naître. C'est après avoir produit sa Brünnhild qu'il a pénétré dans l'âme de son héroïne et qu'il a compris le sens profond de son dévouement, non pas seulement à Siegfried mais à l'humanité tout entière. On dirait que dans l'imagination de Richard Wagner les héros se forment à la manière d'un organisme dans le sein d'un vivant. La mère ne connaît l'enfant qu'elle porte qu'après que l'enfant s'est détaché d'elle. Et Wagner n'a compris la signification profondément morale de son œuvre que le jour où il lui a été donné de l'examiner du dehors. Il n'en reste pas moins que si Wagner a écrit, c'est en vue d'améliorer et non simplement

de divertir. Ses œuvres ne sont qu'une œuvre en plusieurs étapes et cette œuvre est une action dans toute la force du terme. Je ne sais plus quel jeune wagnérien s'est avisé d'écrire qu'à Bayreuth, durant chacune des représentations, l'auditeur était absolument dépersonnalisé : que son moi s'identifiait au moi des personnages, qu'entre l'œuvre admirée d'une part, et la personne admirant, de l'autre, la fusion était complète. Retenons la formule et réfléchissons à tout ce qu'elle implique. La fusion de l'admirateur et de ce qu'il admire — parlons comme on parle chez les métaphysiciens — la fusion du sujet et de l'objet a lieu, n'en ayons doute, par la musique même. C'est elle qui nous délivre des liens de notre individualité pour nous faire revêtir, en tout ou en partie, celle des héros du drame. Mais ces héros ne sont point des abstractions. Ils ont vécu d'une longue vie dans les imaginations des peuples de race germanique. On conçoit, dès lors, quel peut être l'effet des représentations de Bayreuth sur une multitude de spectateurs allemands. Le caractère épique du génie de Wagner atteint là son plus haut degré d'efficace. Et la conscience de la solidarité nationale peut s'exalter dans chacun des assistants.

Vous savez la formule d'Auguste Comte : « L'humanité se compose de plus de morts que de vivants ». C'est qu'aussi bien de tous ces rêves éteints, nous les vivants, nous sommes les continuateurs, et le culte de l'humanité n'est pas autre chose que la réflexion sur cette continuité de l'espèce humaine et sur la petite part qui revient à chaque individu dans ce qu'il appelle assez improprement son œuvre. Je n'oserais affirmer que le but visé par Richard Wagner ait été atteint jusqu'au degré qu'il s'était proposé d'atteindre. Mais très certainement il voulait que les fêtes de Bayreuth fussent à la fois des fêtes nationales et religieuses où se célébrât le culte de la patrie. Il voulait émouvoir profondément mais en détachant les âmes de tout souci actuel et individuel. Et l'on doit convenir qu'un tel résultat n'est pas impossible, mais à une condition : c'est que l'on soit à même de se placer au centre de l'œuvre et de l'admirer comme l'auteur exigeait qu'on l'admirât. C'est que l'on en dégage ces impressions qui remplissaient l'âme du musicien poète alors qu'il travaillait à ses

chefs-d'œuvre. C'est que l'on demande à l'œuvre d'art un refuge contre les misères de la vie.

N'est-ce pas ainsi que l'entendent nos modernes esthètes? — Point du tout. Eux, ils demandent à l'œuvre d'art de leur faire oublier les platitudes et les inévitables répétitions de l'existence quotidienne : et ils se figurent les éviter, d'autant plus qu'ils se retranchent de l'action. En cela, et nous avons cent fois raison de le prétendre, ils rendent à la mémoire de Richard Wagner le pire et le plus injustifié des hommages, puisqu'ils entendent jouir en aristocrates, c'est-à-dire après tout en égoïstes, des sensations d'art dont sa musique est remplie.

Et c'est de quoi l'auteur de la belle et curieuse leçon sur le symbolisme[1] n'a pas négligé d'avertir les intéressés. Car autre chose est de vouloir que la peinture et la poésie empruntent à la musique ses moyens propres d'expression; autre chose est de soutenir que pour donner à l'émotion esthétique toute sa plénitude il faut appeler à y concourir tous les arts ensemble : l'art du musicien, l'art du poète et même l'art du peintre. Et alors que deviennent le symbolisme et l'esthétisme? Est-ce que l'émotion ne naît pas, si l'on peut dire, des entrailles mêmes du sujet, de son fond éternel? Est-ce qu'elle n'est pas produite par la vue des choses représentées, des sentiments éveillés chez le spectateur et qui ne sauraient différer d'individu à individu, s'il est vrai toutefois que chacun des assistants s'est complètement oublié pour devenir successivement chacun des héros de la tétralogie wagnérienne? Et ne sommes-nous point conduits par cela même aux antipodes de la sensation d'art, s'il est vrai que cette sensation ne puisse naître qu'à la suite d'une analyse aiguë et pour tout dire d'une analyse abstraite? Il se peut que la sensation d'art naisse à l'occasion de choses qui arrivent, mais pour qu'elle naisse, il faut savoir oublier quelles choses arrivent. La vieille comparaison de la tour d'ivoire n'a jamais été plus exacte que depuis l'éclosion de l'esthétisme : et Richard Wagner n'a jamais pensé ni écrit que pour en faire sortir ceux que leur égoïsme y avait exilés.

1. M. F. BRUNETIÈRE, *l'Évolution de la Poésie lyrique*, t. II.

III

Toutes ces observations ont été abrégées parce qu'elles ne sont point neuves et qu'elles sont, d'ailleurs, on ne peut plus faciles à vérifier. On aurait pu citer des textes et montrer par de nombreuses citations qu'entre « l'esthétisme » et « l'esthétique » — telle que l'entendait R. Wagner — la similitude des sons prononcés pourrait bien recouvrir une opposition de sens. Mais on aurait prouvé l'inutile, je veux dire autre chose que ce qui est présentement en question. Car s'il est vrai que Richard Wagner n'a point voulu travailler pour les esthètes et les chercheurs de sensations d'art, il est incontestable qu'il les a tous, ou peu s'en faut, parmi ses admirateurs et ses disciples. C'est là un fait, et ce fait doit s'expliquer par des causes générales, inhérentes même, selon toute vraisemblance, à certaines parties de l'art wagnérien.

Nous avons tous eu connaissance — ce qui ne veut point dire que nous l'ayons tous lu — du *Cas Wagner*. Dans cette brochure, le fameux écrivain et très profond penseur Nietzsche semble démentir tout ce qu'il lui est arrivé d'affirmer sur le compte de son ancien maître. Les antiwagnériens ont lu le pamphlet avec enthousiasme. Et les wagnériens n'ont pas tous été assez aveugles pour méconnaître ce qui s'y trouvait de vrai. Nietzsche insiste sur le caractère pathologique de la musique de Wagner, sur l'hyperesthésie qu'elle développe dans l'organe de l'audition, sur les jouissances malsaines qu'elle procure à ceux qui, au lieu d'en souffrir sincèrement, s'évertuent à transformer leur malaise esthétique en une sorte d'état étrangement agréable.

S'il nous était permis d'insister sur les assertions de Nietzsche, nous nous interrogerions sur les causes morbides qui ont pu altérer sa sensibilité esthétique et le rendre incapable de jouir, en vrai wagnérien qu'il s'était figuré être tout d'abord, des beautés de « l'œuvre d'art intégral »[1]. Mais nous avons autre chose à faire. Et puisque les conditions dans les-

1. C'est ainsi qu'on a coutume de traduire l'expression wagnérienne *Gesammtkunstwerk* qui signifie « une œuvre d'art à laquelle tous les arts concourent ».

quelles nous nous sommes trouvés initiés au wagnérisme sont telles que nous n'avons pu en extraire, tout d'abord que des sensations exclusivement musicales, essayons de nous expliquer les affinités reconnues par nos esthètes entre les sensations d'art et les sensations du type musical, telles qu'on les éprouve à l'audition, je ne dis plus des œuvres, mais de la musique de Richard Wagner écoutée les yeux fermés ainsi que l'on écouterait une rêverie de Schumann, un « nocturne » de Chopin, ou l'*Appassionnata* de Beethoven.

La musique de Wagner; isolée de toute action dramatique, est assurément imprécise dans ce qu'elle suggère, mais elle est indiscutablement suggestive. En raison même de la rupture continuelle du tissu mélodique, de la persistance avec laquelle la phrase, qui bientôt va disparaître, module et, par conséquent, glisse entre les doigts de toute main pressée de la saisir, il est difficile que l'imagination de l'auditeur reste silencieuse et que notre espace visuel intérieur continue de rester vide. Il se meuble donc, cet espace imaginaire, mais de formes mouvantes et indécises. Essayez d'appliquer le verbe à ces formes. Cherchez dans le groupe des substantifs, vous aurez grand'peine à en trouver un seul qui s'adapte à la forme évoquée. Mais si vous allez chercher dans le groupe des adjectifs, la recherche sera loin d'être infructueuse. Car ce que notre imagination évoque, ce ne sont ni des personnes ni des choses, ce sont des formes, des teintes, bref, c'est tout ce qui s'exprime soit par l'adjectif, soit par les substantifs qui en descendent, tels que « blancheurs », « rondeurs »..., etc., et autres noms de même origine. D'où résulterait peut-être que l'homme apte à se délecter en lisant une page de Jules et Edmond de Goncourt, s'il est accessible aux jouissances musicales, trouvera dans la lecture d'une page musicale de Richard Wagner un plaisir de même qualité, un de ces plaisirs qu'on est heureux, paraît-il, quand on l'éprouve, de se dire qu'on ne l'éprouverait point si l'on était de la race des gens aux mains calleuses et malpropres.

Si maintenant l'on risquait à prétendre que le triomphe de l'esthétisme aboutit presque inévitablement à l'émancipation, soit même à l'apothéose de l'adjectif, dirait-on en vérité si mal? Et l'on aurait des textes à son actif. Et à défaut de lignes

de MM. de Goncourt on pourrait invoquer des textes, ou de Verlaine ou de Mallarmé qu'avaeint élu prince des poètes les jeunes d'aujourd'hui, désirant, j'imagine, moins décerner une récompense que publier une sorte de manifeste.

Et voici ce que sous-entendait cette préférence : c'est que la poésie n'est telle que par les impressions éveillées *à propos* des choses dont elle parle, nullement par ces choses mêmes. Dès lors si elle les exprime, c'est pour obéir à des lois qui lui sont étrangères. Car à quoi bon faire savoir au lecteur de quelle nature sont les objets dont les qualités nous émeuvent, du moment où cette nature n'est vraiment pour rien dans l'émotion ou l'impression qu'elle détermine? Soit, par exemple, une femme vêtue de blanc traversant en plein minuit une allée de cyprès. Le spectateur regarde et l'effroi le traverse. Mais d'où vient l'effroi? des images évoquées par la forme blanche en tant que forme blanche. Derrière cette forme il n'aperçoit rien. Ce qui l'effraie ce n'est point la chose perçue; ce sont les images de mort suggérées par la blancheur du suaire mouvant, ou si vous préférez, par la « blancheur mouvante ». Soyons attentifs à cette expression. N'est-il pas évident qu'elle est formée de deux adjectifs? Le terme *blancheur*, pour le grammairien, a rang de substantif. Pour celui qui, derrière le mot, cherche ce que le mot exprime, si ce terme n'est pas un adjectif au sens littéral du mot, c'est à tout le moins un « qualificatif ».

Il nous serait assez facile de montrer chez nos écrivains du jour et même chez quelques écrivains du temps les signes d'une prépondérance croissante de l'adjectif. Et la raison en est des plus claires. Tandis que le substantif a pour fonction d'éveiller l'intelligence, c'est à la sensation que l'adjectif s'adresse. C'est lui qui fait passer le substantif de l'abstrait au concret : c'est par lui que la chose nommée devient vivante.

Certes il y aurait toute une esthétique de l'adjectif à écrire, ou plutôt à extraire de nos écrivains des vingt-cinq dernières années. Je ne me demande pas ce que vaut cette esthétique d'un nouveau genre, ni si elle est née viable. Je ne veux savoir qu'une chose, c'est qu'elle est née, c'est qu'elle défend son droit de vivre, c'est que les poètes dont les vers « évoquent » sans « exprimer », s'ils font le désespoir des vieux font les

délices des jeunes. On me répliquera que ces jeunes suivent la mode. Soit. Mais s'il est des modes déplaisantes, il n'en est jamais d'absolument éphémères. Ce chapeau est laid, mais il tient sur la tête. Cette robe a l'air d'une gaine; ce n'en est pas moins une robe, et celles qui sont revêtues de ces robes ne manquent ni de grâce dans leurs attitudes ni d'aisance dans leurs mouvements. Et de même on peut critiquer les vers à la mode, mais ceux qui la suivent mal commencent par l'aimer avant d'y obéir, et quand on les écoute converser ensemble on n'a nullement l'impression d'une tour de Babel. On ne les comprend pas, c'est possible; mais à les entendre, il est impossible de douter, ni qu'ils se comprennent, ni qu'ils soient tous à peu près d'accord pour viser un but commun.

Quel est ce but? Éliminer de l'œuvre d'art, et en particulier de l'œuvre du poète, tout ce qui ne concourt pas directement à l'impression et, par l'intermédiaire de celle-ci, à l'émotion. De plus, et ceci importe au premier chef, essayer, en exprimant, de sous-entendre beaucoup plus que l'on exprime, et, par suite, préférer les termes qui suggèrent à ceux qui désignent : pourquoi? Si, d'une part, il est assez clair qu'une émotion s'use à force de durer, l'expérience paraît bien avoir établi, d'autre part, que la tendance à l'effacement ne s'éveille pas tout d'abord. Il ne suffit pas de prolonger pour affaiblir : nous aimons réentendre, nous aimons revoir. Nous sentons germer et comme fermenter en nous des joies qui n'attendent, pour s'épanouir, qu'un renouvellement d'excitation. C'est donc que toute prolongation est loin de leur être fatale, et qu'en faisant durer, on fait en même temps pénétrer. A une condition toutefois : c'est que ce qui recommence ou se prolonge ne reste pas toujours le même, c'est qu'à chaque répétition notre conscience s'enrichisse d'un contenu nouveau, j'oserai dire d'une harmonique nouvelle. Autrement la répétition ou la prolongation amènerait la satiété.

En somme, nos esthètes du jour n'ont rien découvert en psychologie. Ils ont seulement inventé une nouvelle manière d'appliquer les lois existantes et même de les suivre de plus près que leurs devanciers. Il y a sans doute beaucoup à leur objecter sinon à leur reprocher. D'abord il n'est que trop certain, la langue que l'on parle est ou paraît être privée de

ses organes essentiels : elle est démembrée, pis encore, désarticulée. Et les esprits lourds qui n'ont pas encore désaccoutumé de chercher à comprendre, se plaignent de n'y comprendre rien. — Il leur faut, répliquera-t-on, le français de Molière qui est aussi, ne leur en déplaise, le français de Monsieur Jourdain. — Mais ne faisons pas l'office du juge. Disons seulement ce que l'on veut, chez les esthètes, sans trop nous demander dans quelle mesure on est fondé à le vouloir.

Or on veut précisément émouvoir au moyen des vers comme le musicien émeut au moyen des sons. « Mon âme voltige sur les parfums, écrivait Baudelaire, comme l'âme des autres hommes voltige sur la musique. » Et l'expression porte. Voler c'est traverser. Or on ne voit guère ce que l'on traverse, mais on en garde une impression. Les contours des objets se sont abolis si même ils ont eu le temps de se poser sur le souvenir, mais les teintes y ont laissé une empreinte plus durable. On ne peut définir par où l'on a passé; mais de le qualifier en quelque manière il est loin d'être impossible. Que de fois n'a-t-on pas dit (et on le redira, et les raisons de le redire ne seront point toutes négligeables) qu'entre un logogriphe et une poésie de l'avant-dernier prince des poètes l'écart était généralement insensible? Cela peut être, mais ce n'est peut-être point non plus de cela qu'il s'agit. J'entends que l'on a tort, si la phrase ou si le vers manque de substantifs, de vouloir les y réintégrer de force : une poésie n'est pas un rébus. Dans le rébus il est des vides qu'il faut savoir remplir. Dans les premiers écrits de notre poète il n'y a point de problème posé à la représentation ou à la perception. Le verbe est évocateur d'impression, rien de plus : il faut dès lors que notre sensation l'accueille et qu'à la suite de la sensation l'imagination, ou, pour mieux dire, les tendances imaginatives s'éveillent, car il ne convient pas que l'imagination se meuve à la remorque de la pensée.

Il est une école de philosophie dont les adeptes ont pris le nom de « phénoménistes ». Dans cette école, on fait profession de ne croire ni aux choses ni aux substances, et quand on prononce le nom d'un objet on sous-entend que cet objet dont on parle n'est rien de plus qu'un foyer de concentration de qualités ou de phénomènes. Bref, ne cherchez rien au delà de ces

phénomènes ou de ces qualités, car il n'est véritablement rien en dehors d'elles. Et de même l'esthète de nos jours dira : Ne cherchez à ces formes indécises qui flottent et fuient aucun sujet d'adhérence; cela vous instruirait. Cela n'ajouterait rien à la sensation d'art qui mérite d'être éprouvée pour elle-même et dont l'occasion pourrait bien n'être pas la vraie cause. Désintéressez-vous du sujet, de la chose traitée ou représentée. Ne cherchez point de quoi l'on parle puisque l'artiste n'a voulu nous parler de rien ni de personne. Regardez. Lisez. Laissez la couleur s'imprimer sur votre rétine et laissez la sonorité du verbe cheminer jusqu'aux fibres de l'oreille interne. Des images vont surgir : laissez-les défiler sans leur poser de question indiscrète. Il est des moments de demi-sommeil où l'on sait que l'on rêve sans savoir de quoi l'on rêve. On n'a point le temps de le savoir. Sous le regard qui la fixe, la scène change et toujours elle échappe à la prise du regard. Et c'est pourquoi les écrivains qui s'essayent à dire ces rêves évitent le substantif : ils ont vu, ils ont entendu. Mais l'axiome métaphysique qui exige à toute qualité, pour support, une substance, n'a force de loi que pendant la veille.

Si tel est le mode d'action que nos jeunes esthètes souhaitent à leurs poésies, on n'aura guère de peine à démontrer que tel est aussi le mode d'action de la musique. Lorsque Charles Baudelaire entendit pour la première fois le prélude de *Lohengrin*, œuvre purement symphonique, il se figura « l'immensité ». Et il ajoute, dans son très curieux commentaire : « l'immensité sans autre décor qu'elle-même ». Et c'est par où ce commentaire nous paraît singulièrement instructif. Jamais les propriétés suggestives de la musique n'ont été mieux saisies, car jamais on n'a mieux montré la différence entre les choses représentées et les choses suggérées, lesquelles peuvent se passer précisément d'être du genre *objet* ou *chose*. Baudelaire entend et ne voit rien. Il ne voit rien, en effet, puisque l'impression d'immensité qu'il lui arrive de ressentir est de l'ordre purement spatial et que l'espace, ainsi qu'on le soutenait dans l'école d'Aristote, relève du « toucher autant que de la vue ». Bref l'impression de Baudelaire reste « générale » sans qu'on puisse dire quel est celui des sens auquel elle ressortit. Elle produit un germe de sensation bien plutôt qu'une

sensation véritable. Les tendances de l'imagination s'éveillent, ainsi qu'il nous est arrivé de dire tout à l'heure, mais aucune image ne s'est formée. Et pourtant la fantaisie travaille : car cette impression d'immensité n'est pas venue à l'improviste. Elle accompagne le *fortissimo* du prélude. Mais quand se sont fait entendre les premières notes, les notes suraiguës des violons, l'impression était tout autre. Baudelaire nous raconte qu'il s'est senti « dégagé des liens de la pesanteur ». Il a donc éprouvé une sorte de vertige auriculaire. Et l'imagination a généralisé l'impression. Ainsi pendant qu'il entendait l'œuvre du musicien, le poète travaillait à sa manière sur cette œuvre et la commentait en essayant de noter et de fixer ses impressions successives. Son âme « voltigeait ». Entre elle et l'âme du compositeur se nouait un lien de sympathie d'autant plus fort que l'audition du musicien par le poète équivalait à une collaboration véritable.

On aimerait maintenant à se redire les stances du dernier des « Arts poétiques », de celui qui commence par :

De la musique avant toute chose...

et qui finit par :

Et tout le reste est littérature[1].

Et quand on aurait fini de se réciter cette mémorable poésie de Verlaine, on lui trouverait peut-être un sens que ne lui eût jamais donné le poète, un sens plausible néanmoins, et qui mériterait de n'être pas rejeté. Lequel? Nous l'avons développé dans ces dernières pages et plus d'un lecteur estimera peut-être que sans avoir expressément visé l'*Art poétique* nous l'avons, quand même, commenté d'assez près.

1. De la musique avant toute chose
Et pour cela préfère l'impair
Plus vague et plus soluble dans l'air
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose...

Voici les deux dernières strophes :

De la musique encore et toujours
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une à une allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym
Et tout le reste est littérature.

Il ne nous reste plus qu'à conclure sur les affinités de l'esthétisme et du wagnérisme. Nous donnerons tout d'abord raison à ceux qui, plaidant la cause de l'art suggestif, assurent que le jour où ils l'auraient gagnée, ils auraient séparé définitivement la poésie de la « littérature » et l'auraient rapprochée de la musique[1]. Et puisque le mode d'action propre à la musique n'est jamais plus transparent qu'à travers les textes musicaux de Wagner, — détachés de leur contexte poétique, mais c'est ainsi qu'ils nous sont parvenus tout d'abord, — l'esthétisme contemporain, pour ne dériver point du wagnérisme, n'a décidément point tort de vouloir s'y rattacher.

LIONEL DAURIAC.

1. Encore une fois nous avons réservé la question de savoir dans quelle mesure la réforme était à désirer. Nous sommes d'une génération dont les représentants les plus illustres ne l'auraient nullement désirée, la jugeant impraticable. Il se pourrait néanmoins qu'il en fût de cette réforme (?) comme d'un grand nombre d'autres, où le réformateur visant un but, le manque, mais non sans en atteindre un autre et non sans produire des résultats durables encore qu'il ne les ait prévus ni voulus. La poésie peut-elle s'opposer à la « littérature »? Doit-elle renoncer à désigner des « choses », à exprimer des idées? Et si la désignation des choses et l'expression des idées y sont un accessoire, cet accessoire n'est-il pas indispensable? La question est posée et depuis longtemps les paris sont ouverts.

JOURS D'ÉTÉ[1]

SOUVENIRS DE JEUNESSE

XIII

« Le cercle de fer », comme disaient les journaux d'alors, enserrait maintenant Paris et l'investissement était complet. Le premier contact entre les assiégés et les troupes prussiennes eut lieu à Châtillon et fut marqué par une piteuse reculade. Ce début mortifiant troubla un moment la population de Paris, mais ne refroidit ni ses résolutions belliqueuses ni son courage. Je ne sais quel mauvais plaisant prétendait qu'après avoir été privés pendant huit jours de leur café au lait les Parisiens ne demanderaient plus qu'à capituler. Il n'en fut rien. Les esprits étaient montés à un tel diapason patriotique qu'on eût lapidé ceux qui auraient fait allusion à la possibilité d'une capitulation. La foi populaire eut raison du scepticisme des chefs de l'armée et les obligea à préparer vigoureusement la défense. La foule se montrait d'une crédulité naïve; elle accueillait avec une enfantine confiance les nouvelles les plus invraisemblables; excessivement ombrageuse, elle était hantée continuellement par des hallucinations de traîtrise et voyait des espions partout; mais elle était animée d'un enthousiasme et d'un bon vouloir qu'on eût peut-être pu mieux utiliser. Les compagnies de la garde nationale se rendaient chaque jour avec entrain aux remparts. Notre

1. Voir la *Revue* des 1er septembre, 1er octobre et 1er novembre 1899.

bataillon avait son poste entre la porte d'Orléans et la Bièvre; les compagnies y passaient chacune à tour de rôle vingt-quatre heures. Le milieu du mois de septembre fut exceptionnellement beau, et nos premières semaines de service ne nous parurent nullement pénibles. On couchait sous la tente, on faisait la popote en commun, à cinq ou six, et on acceptait gaîment les corvées, ainsi que l'ennui des longues heures de faction. Le métier militaire avait pour nous l'attrait de la nouveauté et, d'ailleurs, à des yeux d'artistes, la vue du rempart offrait un spectacle mouvementé et très pittoresque. On y voyait défiler à chaque instant des bataillons de mobiles, venus de la province, — Bretons, Angevins, Normands, Bourguignons, — aux jeunes physionomies alertes et ingénues, ayant conservé une originale saveur de terroir. On y rencontrait aussi des escouades de francs-tireurs aux uniformes fantaisistes et aux mines d'aventuriers. Il y avait dans ce va-et-vient amusant un côté théâtral qui nous séduisait inconsciemment. Je me rappelle avec quelle sérieuse conviction, dans les commencements, les gardes qui étaient de faction, la nuit, à la crête du rempart, se répétaient solennellement : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » Ce naïf avertissement qui circulait nuitamment le long des fortifications et se perdait au loin dans les ténèbres, réveillait en nous de romantiques souvenirs rapportés de l'Ambigu ou de la Gaîté, et nous plaisait par sa couleur mélodramatique. Au bout de huit jours, on s'en lassa et les sentinelles se bornèrent à faire silencieusement leur faction de deux heures.

Après l'exode des Parisiens vers la province, nous assistions, depuis l'investissement, à l'exode des populations suburbaines vers Paris. Les troupes allemandes s'étaient arrêtées en vue des forts et avaient occupé les villages situés en arrière. Mais, dès l'approche de l'ennemi, les populations de la banlieue s'étaient hâtées d'abandonner leurs habitations et cherchaient un refuge à l'abri des fortifications. Pendant huit jours, le mouvement d'émigration ne se ralentit pas. Cette retraite précipitée dans Paris était, elle aussi, d'une couleur dramatique, avec un mélange d'épisodes comiques à la fois et navrants.

Un dimanche, où j'étais de faction à la porte d'Orléans, la

longue procession des voitures, des bêtes et des gens, s'écoulait dans l'avenue sans discontinuer. On voyait passer à la file, parmi des troupeaux de bœufs et de vaches qui meuglaient tristement, de grandes charrettes avec les provisions et les meubles du ménage entassés au hasard. Sur cet amoncellement de lits, de tables et de matelas, souvent on apercevait, juchés, une femme et des enfants, à l'air effaré; parfois aussi une vieille femme tenant entre ses bras un chat qui jurait ou une cage où voletaient des oiseaux. L'homme fouettait le cheval, qui n'en pouvait plus, et les aînés de la maisonnée suivaient par derrière. Quelquefois, à cause des exigences de l'octroi, il se produisait devant les grilles des encombrements formidables : les véhicules s'accrochaient, les chevaux ruaient, les conducteurs s'injuriaient et se menaçaient du fouet, au milieu des cris de terreur des femmes et des pleurs des marmots. Sous le ciel brumeux d'automne, cela avait je ne sais quoi de sinistrement grotesque, qui vous faisait penser involontairement à Callot et aux *Misères de la guerre*.

Tandis que, pour exécuter ma consigne, j'essayais de mettre un peu d'ordre dans ce défilé qui ressemblait à une déroute, j'aperçus au milieu des piétons Pierre Berton et Berton père. Serrés dans leur vareuse, coiffés du képi et le fusil en bandoulière, ils revenaient des avant-postes. Nous échangeâmes des poignées de mains, puis, au milieu du brouhaha, Pierre Berton se retourna et me cria :

— Hein!... Et *Jean-Marie*?...

Pauvre *Jean-Marie*, je ne savais plus guère quand on le jouerait ni si on le jouerait jamais. L'Odéon avait été transformé en une ambulance où Sarah Bernhardt s'exerçait à l'emploi de sœur hospitalière. Mon petit acte était arrivé à une heure mauvaise et son sort me paraissait bien compromis. Il me faisait l'effet d'un de ces oiseaux malchanceux que la vieille de tout à l'heure, du haut de sa charrette, balançait machinalement dans la cage où ils se recroquevillaient ahuris....

Toute la seconde moitié de septembre 1870 s'acheva sous les caresses d'un radieux soleil d'automne. Les matinées se levaient limpides, les journées étaient baignées d'une molle lumière. Si on n'eût entendu par intervalles la voix brutale des canons du Mont-Valérien, envoyant des projectiles aux

cantonnements ennemis, on aurait pu croire qu'on jouissait comme d'habitude de la douceur des dernières journées de vacances. Les soirées surtout étaient d'une rare magnificence. Depuis une semaine, le couchant se teignait d'une immense et intense rougeur. Cette extraordinaire coloration, qui se prolongeait longtemps après le crépuscule et qui ressemblait à une aurore boréale, donnait à l'horizon une tragique grandeur. La persistance de ces sanglantes rougeurs, apparaissant ponctuellement à la tombée du jour, effrayait les âmes superstitieuses et elles y voulaient voir les signes fatidiques de prochaines catastrophes. Néanmoins la résolution et l'endurance ne faiblissaient point en nous. Bien que les heures fussent anxieuses et troublées; encore que chacun se demandât vers quelles orageuses destinées s'acheminait le pays humilié et meurtri, personne ne se décourageait. Tous nous étions unis dans la même volonté de défendre le sol envahi et de faire notre devoir jusqu'au bout. Au milieu de nos récents désastres, une frêle et verte espérance germait. Nous nous disions qu'après l'effondrement du second Empire, un nouvel ordre de choses s'établirait, où la France endolorie et pénitente retrouverait, sous un régime de liberté, la force morale nécessaire pour se régénérer et se retremper; et cela soutenait tous les cœurs....

Peu à peu, certains théâtres avaient de nouveau entr'ouvert leurs portes et donnaient des matinées au profit des ambulances. On y récitait des vers patriotiques et on y quêtait pour les blessés. Les poètes de la maison Lemerre utilisaient leurs loisirs en composant des poèmes où ils s'essayaient à faire vibrer la fibre belliqueuse. Coppée venait de publier la *Lettre d'un mobile breton* qui était rapidement devenue populaire; Bergerat célébrait les *Cuirassiers de Reischoffen;* Léon Dierx écrivait les *Colères d'un vaincu;* Leconte de Lisle lui-même, oubliant ses théories d'impassibilité, exhortait les Parisiens à se lever en masse et à se précipiter hors des murs comme un torrent vengeur. Les meilleurs artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon interprétaient cette poésie de combat, qui alternait avec des morceaux tirés des *Châtiments*. A mon tour, j'écrivis *les Paysans de l'Argonne*, un récit de l'invasion de 1792, dont l'idée première m'était venue en lisant dans les

Mémoires de Gœthe certains épisodes du séjour des Prussiens parmi les défilés de l'Argonne. Tailhade se chargea de lire mon poème dans une matinée donnée aux Bouffes-Parisiens, en même temps que Mlle Croisette récitait une *Odelette guerrière* de Catulle Mendès, et que Mme Favert disait la *Stella* de Victor Hugo. Le public, très vibrant, faisait un accueil enthousiaste à ces strophes enflammées où l'on ne parlait que de sacrifices héroïques et de sanglantes revanches. Il ne nous ménageait pas les applaudissements, et nous nous en allions tous, contents de notre journée et réconfortés.

Octobre vint avec ses brumes et ses pluies froides qui rendaient les factions du rempart moins poétiques et plus pénibles. En même temps que s'amassaient les brouillards de l'arrière-saison, les esprits s'assombrissaient. Les mauvaises nouvelles se succédaient et l'on commençait à s'apercevoir que la fameuse « trouée », longtemps espérée en rêve, était infiniment moins réalisable qu'on ne l'avait cru. Le gouvernement de la Défense, constatant cette crise de méfiance et d'aigreur, qui lui aliénait le cœur de la foule, se décidait à associer plus sérieusement la garde nationale aux sorties et aux escarmouches d'avant-postes. Le 29 octobre, notre bataillon reçut l'ordre d'exécuter une reconnaissance en compagnie du 46e, sous le commandement d'un capitaine de vaisseau. Nous voilà partis par un temps gris et nous traversons Montrouge dont la grande avenue est coupée de quatre barricades. Nous longeons la route d'Orléans, tandis que les canons des forts de Vanves et de Bicêtre tonnent à qui mieux mieux, comme pour rythmer notre marche au pas militaire. En face de la Grange-Ory, nous obliquons à gauche et nous descendons vers Arcueil, aux rues désertes, occupées par des compagnies de lignards et de moblots, l'arme au pied. — Je n'oublierai jamais le contraste que présentait ce branle-bas de combat avec la quiétude assourdie du paysage encadré par les hautes arches de l'aqueduc. — Des massifs d'arbres jaunissants bordaient le cours de la Bièvre invisible et éparpillaient silencieusement dans l'air humide leurs feuilles tombantes. Parmi la fuite des verdures rouillées, estompées de brume, on distinguait le coteau de l'Hay avec ses grands parcs et ses maisons étagées où campaient les

Prussiens. Pas une détonation, pas une rumeur humaine ne venaient de ce village, où grouillaient les troupes ennemies et qui semblait cependant profondément endormi. Nous seuls, les assiégés, répandus au dehors, emplissions de notre tapage la vallée assoupie, et menions tout le bruit. Après avoir laissé derrière nous Arcueil et grimpé à travers champs, nous avions atteint le plateau des Hautes-Bruyères, où l'on achevait de construire le fort; à peine étions nous arrivés aux premiers retranchements, que la pluie nous y accueillit.

C'était une fine pluie d'automne tombant dru et sans interruption. Nous la recevions stoïquement, tandis qu'on nous donnait l'ordre de nous mettre en ligne, et que les hommes des premières compagnies se détachaient en tirailleurs. Nous autres, nous ne bougions pas, n'ayant pour toute distraction que la vue des champs noyés par l'averse. Même à travers ce vaporeux rideau de pluie, le paysage ne manquait pas de grandeur. Nous dominions Villejuif et nous distinguions les toits de Chevilly et de l'Hay. Au delà, très loin, fuyait la plaine onduleuse et verte jusqu'à une dépression bleuâtre qui marquait le cours de la Seine; puis, malgré la brume, on distinguait, rompant la ligne confuse de l'horizon, la tour de Montlhéry perchée sur son éminence solitaire. De temps en temps la redoute envoyait des obus dans la direction de l'Hay; mais les soldats prussiens ne semblaient en avoir cure. Ils restaient terrés dans leurs trous et ne donnaient pas signe de vie. Le crépuscule qui tombait vint tout submerger dans une brume épaissie. A la nuit, on nous donna l'ordre de regagner Paris. Nous y rentrâmes crottés jusqu'à l'échine, trempés jusqu'aux os, mais satisfaits tout de même d'avoir subi avec assez d'entrain cette première épreuve du métier militaire.

Le lendemain était un dimanche et, comme compensation, je me donnai la récréation d'assister au premier concert de Pasdeloup, en compagnie de celle que j'appelais « ma Payse ». Elle était bravement restée avec ses enfants dans Paris assiégé; elle supportait avec une vaillante bonne humeur, cette existence si différente de celle qu'elle avait menée jusqu'alors et qui devait sembler si dure à une jeune femme habituée aux raffinements, aux gâteries et aux fêtes de la société du second Empire. Le cirque était plein comme aux

jours d'autrefois. Sarcey, affublé d'une vareuse de garde national, ouvrit la séance par une conférence où il disserta sur la musique, avec la lourdeur d'un éléphant qui marche sur des roses. Nous entendîmes de nouveau, avec un soulagement d'âme, la *Symphonie pastorale* et un délicieux fragment de quintette de Mozart. Comme nous nous en revenions, heureux et rassérénés, nous apprîmes par les journaux que les Prussiens avaient repris le Bourget, le matin même, après un combat très meurtrier. Ce n'était que la première des mauvaises nouvelles. Dans la soirée, le bruit de la lamentable capitulation de Metz commençait à circuler. Il fut confirmé le lendemain et exaspéra si bien la population parisienne, que le parti révolutionnaire en profita pour s'emparer de l'Hôtel de Ville. Il en fut délogé dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre; mais cette insurrection avortée résonnait déjà comme un funèbre son de cloche, avant-coureur du coup de folie de la Commune.

Au milieu de la perturbation morale produite à la fois par le désastre de Metz et l'émeute mal étouffée, le Gouvernement de la Défense avait compris qu'il était nécessaire de rassurer les esprits par des actes de mâle résolution. Le 9 novembre, il décréta la mobilisation d'une partie de la garde nationale. Cette mesure, qui aurait dû être prise dès les premiers jours du siège, enrôlait dans les régiments mobilisés tous les gardes nationaux veufs ou célibataires, âgés de moins de 45 ans. Je me trouvais naturellement appelé à figurer dans les nouveaux contingents, et sur mon journal du siège, je retrouve la date du décret de mobilisation, avec, au-dessous, cette mélancolique citation d'Horace :

Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor, neque harum, quæ colis, arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur....

J'étais, en ce temps-là, maigre, peu résistant, de santé médiocre et je me figurais que je ne réussirais qu'à devenir un piètre soldat. Néanmoins, je me résignai tranquillement à accomplir mon devoir et je pris part, sans rechigner, aux manœuvres préalables à l'entrée en campagne. Pendant un mois, on nous prépara par des exercices quotidiens à notre nouvelle destination; puis, quand on nous jugea suffisamment

aguerris, le 12 décembre, par une maussade journée de verglas, on réunit notre bataillon place Saint-Sulpice et on nous dirigea sur Vitry-sur-Seine, où nous devions faire le service des avant-postes. Nous n'arrivâmes à notre cantonnement qu'à la tombée du jour. On nous logea à l'angle d'un carrefour où giclait l'eau d'une fontaine, dans une vaste maison délabrée, qui avait dû servir de cabaret ou d'auberge et qui, déjà dévastée par les précédents occupants, ayant ses vitres brisées, sa toiture défoncée, était exposée à toutes les intempéries de la saison. Le village, abandonné par ses habitants, était uniquement occupé par des mobilisés, des *moblots* et des francs-tireurs. On avait assigné à l'escouade dont je faisais partie deux chambres carrelées, sur la brique desquelles nous couchions tout habillés, quand ce n'était pas notre tour de *tranchée*. Il y régnait un froid sibérien. Nous le combattions en brûlant d'énormes troncs de bois vert, que nous allions chercher dans un parc voisin dont on avait coupé à blanc les vieilles futaies. Comme, de ces deux chambres, une seule, celle du fond, possédait une cheminée, nous nous étions avisés, à l'aide d'une violente poussée, de supprimer la cloison séparatrice et, dans ce grand *hall* improvisé, nous nous trouvions relativement confortables.

Nos soirées de liberté s'y passaient même assez gaiement, à la lueur des bougies fichées dans le goulot des bouteilles, tandis que les troncs d'arbres flambaient dans l'âtre, en lançant des fusées de vapeur. Même, la veille de Noël, nous avions prémédité d'y réveillonner, en dégustant des crêpes sautées dans la poêle avec de la graisse de cheval. Déjà le cuisinier de l'escouade agitait au fond d'un bidon la pâte liquide; agenouillés autour de la cheminée, nous attisions la braise et nous graissions la poêle, lorsque le sergent-major entra brusquement et cria : « Tous les hommes sac au dos!... La 2e compagnie est commandée pour aller en grand'garde! »

Les figures s'allongèrent.... Pas de veine! Adieu, le réveillon devant une flamme bien clairante! Il fallait renverser la marmite.... On s'équipa en ronchonnant et, un quart d'heure après, la compagnie filait dans la nuit, le long d'un chemin bordé d'ormeaux, dont les fûts s'enlevaient en noir sur la plaine blanche de neige.

A un coude de la Seine, où une canonnière dormait, immobilisée par les glaçons, la tranchée courait en zig-zag dans le terrain nu. Non loin de la berge, s'élevait un baraquement destiné à abriter les hommes qui n'étaient pas de service. Les factions duraient deux heures. J'eus la malechance d'être désigné pour celle de minuit et le caporal de garde me planta, au delà de la tranchée, dans un trou, avec la consigne d'ouvrir l'œil et de m'abstenir de fumer.

Il gelait à 10 degrés au-dessous de zéro; le ciel fourmillait d'étoiles et autour de moi s'étendait une vague blancheur silencieuse. Pas une lueur ne trouait cette ombre transparente; il était défendu d'allumer du feu dans la tranchée et le baraquement lui-même, où dormaient les camarades, était enseveli dans l'obscurité. Tout d'un coup, du fond de la nuit muette, un chant monta — une sorte de complainte rustique, fredonnée par un des marins de la canonnière — un Breton, sans doute, qui songeait à son pays et charmait les ennuis du quart en célébrant à sa façon la veillée de Noël. Cette chanson perdue emmi la plaine enténébrée me prit le cœur. J'en suivais avec une attention émue les modulations traînantes et je songeais, à mon tour, à ma petite ville envahie, où les carillons de Noël tintaient jadis si mélodieusement et où, à cette heure, l'étranger seul festoyait. Quand le marin cessa de chanter, j'eus une sensation de détresse, comme si mon dernier compagnon m'abandonnait. Il me sembla que la solitude ambiante se peuplait d'invisibles ennemis et je commençai à trouver les minutes interminables. Je n'avais pas péur du voisinage des Prussiens, je les supposais trop occupés à fêter le *Christkind* pour que l'idée leur prît d'attaquer nos avant-postes; mais j'étais la proie d'un indéfinissable malaise et, quand le caporal vint enfin me relever, j'éprouvai un soulagement non pareil à m'étendre sur les planches raboteuses de la baraque et à essayer de m'y endormir....

Au réveil, j'eus une agréable compensation. Dans un ciel couleur de perle, le soleil se levait au-dessus des collines vaporeuses de Villeneuve-Saint-Georges. Sa lumière attendrie jetait de délicates touches roses sur l'eau glacée du fleuve; elle donnait à la plaine de neige les nuances irisées d'une opale. Au fond des casernes des forts de Bicêtre et d'Ivry, des

tambours et des clairons sonnaient la diane. Essaimés hors de leurs baraquements, des soldats de toutes armes, artilleurs, moblots, mobilisés aux capotes vertes, s'éparpillaient sur la berge. Les uns procédaient à leurs ablutions dans la Seine, aux endroits où la glace était cassée ; les autres y emplissaient des bidons destinés à la confection du café matinal. Il y avait dans l'atmosphère diaphane un poudroiement diamantin, une légèreté, une sonorité qui mettaient l'âme en joie. Pour un peu, on eût été tenté de chanter comme les anges sur la route de Bethléem : « Gloire au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté !... » Tout à coup, une détonation éclata dans le fort de Bicêtre et un obus déchira l'air bleu de son sifflement sinistre. C'était la guerre qui recommençait son œuvre. Vers neuf heures, la compagnie reçut l'ordre de rentrer dans son cantonnement et nous regagnâmes le vieux logis délabré de Vitry, où le café du cuisinier de l'escouade nous fit oublier les déconvenues de la nuit de Noël.

Cette escouade de la 2e du 19e bataillon, si bizarrement composée, mériterait une mention spéciale. Elle offrait un curieux assemblage d'échantillons de toutes les classes de la société parisienne ; en dépit des disparates d'éducation et d'humeur, on y vivait en une cordiale camaraderie. Le clairon, à la face glabre, ridée et falote, était un ancien grime du théâtre Montparnasse ; le cuisinier professait les opinions socialistes les plus avancées et, chaque matin, en écrasant à coups de crosse le café en grain, il démolissait radicalement l'édifice social. Un normalien, qui depuis est mort doyen d'une Faculté de province, se nourrissait de la philosophie de Hegel et de Hartmann et se montrait, dans l'ordre des idées morales, presque aussi subversif que le cuisinier. Chaque soir, il discutait âprement sur « l'inconscient » ou « l'éternel devenir », avec un pieux libraire du quartier Saint-Sulpice, que ses théories plongeaient en une consternation profonde. Un jeune attaché à je ne sais plus quel ministère avait conservé ses goûts de *gandin* et reparlait avec une tendresse mélancolique de l'heureux temps où il soupait au Café Riche et où il se lavait avec de l'eau de Lubin. Il avait une aversion naïve pour le métier militaire ; quand on le commandait pour une corvée malpropre, il ne manquait pas de s'écrier avec indignation :

« Non, décidément, je regrette le Tyran! » Par contre, son voisin de chambrée était un pauvre diable de commis du *Bon Marché*, nommé Jacob, qui avait laissé sa vieille mère dans Paris et qui en rêvait chaque nuit. Débile et nerveux, le dur service de la tranchée provoquait chez lui des crises de désespoir, pendant lesquelles il maudissait violemment « ce misérable empereur qui avait causé tout le mal! » Le type le plus original de l'escouade était un peintre du nom de Lecadre. Maigre, sec et raide dans sa capote flottante, la figure en lame de couteau, le teint pâle, la peau couturée de petite vérole, les yeux d'un gris farouche, il avait l'humeur quinteuse et ne dérageait pas. Il bougonnait tout le jour contre le gouvernement, contre le colonel, les services commandés, l'ordinaire de la cuisine, contre le chaud et le froid. Avec cela, le meilleur garçon du monde, loyal, rigide dans l'accomplissement du devoir et chevaleresque à ses heures. L'injustice l'exaspérait; il défendait le pauvre Jacob contre les brimades de la compagnie et prenait pour son compte les trop rudes corvées infligées au camarade. Sous son enveloppe rugueuse, il y avait un cœur exquis et, pendant notre séjour aux avant-postes, nous nous étions liés de bonne amitié.

Après la capitulation, et surtout après le 18 mars, chacun tira de son côté et nous ne nous revîmes plus. Lorsque la Commune eut disparu, et que la vie parisienne reprit son train-train habituel, un jour, en traversant le pont des Saints-Pères, je crus reconnaître Lecadre sur le trottoir opposé. Sous les habits civils, c'étaient bien la même raideur, les mêmes yeux gris farouches, le même visage couturé de petite vérole. Je courus à lui, la main tendue :

— Bonjour! m'écriai-je, enchanté de vous revoir!...

Et brusquement je m'arrêtai. Ce n'était pas Lecadre; j'avais été trompé par une fausse ressemblance.

Le monsieur que j'abordais ainsi familièrement avait néanmoins accepté ma poignée de main, tout en me dévisageant. Pendant le siège, on s'était frotté à tant de monde que, lui aussi, sans doute, crut m'avoir connu quelque part. Pendant quelques secondes, nous demeurâmes immobiles, face à face. Après cette poignée de main échangée, nous nous sentîmes obligés d'échanger aussi un bout de conversation :

— Vous allez bien? demandai-je avec embarras.

— Mais oui, comme vous voyez, et vous?

— Pas mal.... Et, repris-je en esquissant un geste vague, vous êtes toujours là-bas?

— Toujours.

— Allons, au revoir!

Nous nous quittâmes, un peu interloqués tous les deux. Le pis, c'est que le lendemain nous nous rencontrâmes au même endroit, à la même heure, et que nous nous saluâmes familièrement. Cela dura pendant plusieurs années. Chaque fois que nous nous croisions dans la rue, nous nous envoyions un aimable coup de chapeau, avec parfois un amical bonjour.

Et nous n'avons jamais su qui nous étions, pas plus que je n'ai jamais revu le vrai Lecadre.

XIV

Quand je rentrai avec mon bataillon, le 30 décembre 1870, je trouvai la physionomie de Paris singulièrement changée. Plus de voitures. Les chevaux avaient été réquisitionnés et les fiacres avaient disparu. Seuls les omnibus circulaient encore. Les provisions de charbon étaient épuisées, et le pétrole avait remplacé le gaz pour l'éclairage des rues. Dès la tombée de la nuit, les voies les plus fréquentées devenaient noires et silencieuses. Sur les boulevards, les cafés, où clignotaient tristement de rares lampes d'huile minérale, prenaient des aspects de caveaux funèbres. L'intérieur des maisons n'était guère plus réjouissant. On y marchait enveloppé de ténèbres et on n'avait même plus la satisfaction, par un froid de dix degrés, de s'y dégourdir devant une claire flambée. Le bois manquait chez les charbonniers. Les arbres des avenues avaient, à la vérité, été coupés et débités, mais quand on s'était procuré à grand'peine quelques bûches encore humides de neige, on ne parvenait pas à les allumer. Le lendemain de mon retour, je fus réduit à brûler les rayons de ma bibliothèque, et je commençai à regretter notre maison délabrée de Vitry, où nous avions du moins, nuit et jour, un brasier réjouissant. Pour comble de malechance, les Prussiens com-

mencèrent, le 5 janvier, à bombarder les quartiers de la rive gauche. Pendant toute la nuit du 8, les obus ne cessèrent pas de pleuvoir sur la rue de Fleurus et le Luxembourg. Leur sifflement sinistre et leurs soudaines explosions, anxieusement attendues, causaient un énervement insupportable. Impossible de fermer l'œil. Je m'étais résigné à me passer de feu, mais non de sommeil. Aussi, le lendemain, j'allai rejoindre mon ami George Lafenestre, qui s'était réfugié sur la rive droite, dans l'appartement inoccupé d'une parente.

Nous avions trouvé dans ce logis, confortablement meublé, quelques provisions de bois, et nous pouvions au moins y dormir tranquillement. La vieille dame l'avait laissé à la garde de sa cuisinière et d'un antique perroquet vert, qui passait ses journées à murmurer ce refrain devenu tristement ironique : « As-tu déjeuné, Jacquot?... Oui, oui. » Nous n'en pouvions toujours dire autant, car si notre intérieur ne laissait rien à désirer au point de vue de l'ameublement, les provisions de bouche y faisaient complètement défaut, et les fonctions de la cuisinière étaient une vraie sinécure. Il nous fallait déployer une remarquable ingéniosité pour nous procurer de quoi manger. Les denrées alimentaires se raréfiaient de plus en plus et atteignaient des prix fantastiques. Les œufs se vendaient 1 franc pièce; un simple oignon valait 50 centimes; une oie coûtait 60 francs, et un maigre poulet, 20 francs. A mesure que les vivres devenaient plus rares et plus chers, la population était la proie d'étranges hallucinations gastronomiques. Elle se préoccupait constamment de questions culinaires et des meilleurs procédés à employer pour accommoder l'équivoque nourriture qu'on lui vendait à si haut prix. Devant l'étalage vide de Chevet, je vis un jour un énorme attroupement. Il y avait là au moins quarante personnes qui contemplaient curieusement une livre de beurre cotée 25 francs, et qui la dévoraient des yeux. Chaque après-midi, nous partions, Lafenestre et moi, à la recherche des éléments de notre dîner, et nous rapportions au gîte les plus bizarres préparations : — côtelettes de chien, prétendues saucisses d'éléphant qui, à l'analyse, se trouvaient être un vulgaire hachis de souris ou de rat. — Parfois aussi, nous rentrions les mains vides et le ventre creux. Un soir, nous discutâmes

sérieusement si nous ne mettrions pas à la broche le vieux perroquet vert, qui nous agaçait avec son ironique refrain. La cuisinière lui sauva la vie. Plus débrouillarde que nous, elle avait réussi à acheter de la farine, et pendant deux ou trois jours nous vécûmes de crêpes qui nous semblèrent exquises. La disette ne nous faisait pas oublier la littérature; en guise de dessert, nous lisions à tour de rôle le répertoire théâtral du XVIII[e] siècle, et nous y faisions d'amusantes trouvailles : entre autres, *la Vérité dans le vin,* de Collé, qui nous mit en joie pendant toute une soirée.

Quand nous étions las des crêpes, et que notre bourse le permettait, nous renversions la marmite et nous allions dîner dans un des rares restaurants encore ouverts. Un soir, nous étions montés dans un salon du *Dîner de Paris*. Les clients n'abondaient pas. A part nous, il n'y avait à une table voisine qu'un petit vieillard propret et tâtillon, qui paraissait être un employé en retraite. Le menu se composait sobrement d'un potage aux pois cassés, d'un bœuf (!) en daube et d'un plat de céleris-raves. Mais tout cela nous parut très savoureux et parfaitement accommodé. La daube surtout était succulente et, dans un élan de gourmandise satisfaite, je dis tout haut à Lafenestre :

— Vraiment, voilà un cheval braisé qui est excellent.

Le vieil employé nous écoutait ébahi ; mon exclamation lui avait fait dresser l'oreille.

— Pardon, monsieur, interrompit-il d'un ton timide et cérémonieux, vous vous êtes servi du mot *cheval* pour qualifier cette daube.... Est-ce sérieux?... Croyez-vous positivement qu'une viande si exquise puisse être de la viande de cheval?...

— Comment, répondis-je, en doutez-vous, par hasard?

— Certes, oui, voici un mois que je mange ici, et tous les soirs on me sert du bœuf qui me paraît authentique.

— Ah! Monsieur, il y a beau temps que les bœufs authentiques ont disparu de la circulation.... Du reste, interrogez le garçon, et s'il est franc, il vous avouera qu'on vous a abusé.

Le garçon interpellé, et mis au pied du mur, confessa péniblement que le « bœuf en daube » était confectionné avec du cheval. Je n'ai jamais vu plus comique consternation que celle

du naïf bonhomme d'employé. Il écarquillait les yeux et levait les bras en l'air :

— Est-ce possible?... J'avais toujours pris cela pour du bœuf et je le trouvais délicieux.... Il n'y a pas à le nier, reprenait-il désolé, cette daube est succulente.... Et dire qu'en 1814, j'ai préféré crever de faim plutôt que de manger du cheval.... Ah! messieurs, si j'avais su!...

Cette chasse à la nourriture ne devait, du reste, pas me préoccuper longtemps. Le 18 janvier, jour où l'on commença à rationner le pain, je fus avisé que mon bataillon était de nouveau commandé pour un service d'avant-postes. Vers quatre heures, je me rendis rue d'Assas où le régiment se rassemblait. On prétendait que nous devions aller au Port-à-l'Anglais, mais quand on nous eut distribué des cartouches, des vivres pour quatre jours et qu'on se fut mis en marche, au lieu de descendre vers l'avenue d'Italie, la colonne obliqua à gauche, dans la direction des Invalides, et nous comprîmes qu'on nous acheminait vers quelque destination mystérieuse. Sur l'esplanade, on nous passa en revue, puis le régiment traversa la Seine, monta vers l'Arc-de-Triomphe et s'engagea dans l'avenue de la Grande-Armée. Enveloppés par la nuit brumeuse, nous cheminions silencieusement, tous passablement inquiets de la route qu'on prenait et nous demandant pourquoi on nous emmenait aux avant-postes de la rive droite. Quand nous fûmes à Courbevoie, il était neuf heures; on commanda halte, et par de petites rues caillouteuses on nous mena vers un vaste bâtiment qui avait été aménagé avant la guerre, pour une pension de demoiselles. C'était là que nous devions coucher. Chaque escouade s'empara des pièces qui lui étaient assignées et, comme ces cinq heures de marche nous avaient un peu vannés, après avoir grignoté un morceau de pain, assaisonné d'une tranche de lard, chacun s'étendit, roulé dans sa capote, la tête sur le sac, en se promettant de passer une bonne nuit....

Il pouvait être trois heures à peine, quand le sergent entra dans notre chambrée et nous réveilla en sursaut, en criant :

— A quatre heures, tous les hommes sur le quai avec armes et bagages, et qu'on ne laisse rien ici, pas même un bouton!

— On ne peut donc pas dormir une minute en paix! geignait en bâillant le jeune *gandin* « qui regrettait le tyran ».

— Il paraît que c'est pour aujourd'hui, la fameuse trouée, reprit de son ton goguenard le féroce Lecadre, en roulant sa couverture. Puis il se mit à chanter d'un ton funèbre :

J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout d'mon bras,
Et je me suis battu
Comme un vaillant soldat !...

Après avoir achevé mon *paquetage*, je suivis les camarades, qui descendaient en faisant résonner la crosse de leur fusil sur les marches. Au dehors, nuit noire et humide. Le bataillon alla se masser le long du parapet, tournant le dos à la Seine dont on entendait par moments le glou-glou plaintif. En face de nous, les maisons du quai de Courbevoie se profilaient en noir sur le ciel gris. Au long de la chaussée, des régiments s'écoulaient lentement vers l'avenue; dans la nuit montaient des piétinements d'hommes et de chevaux, des jurons, des cris de commandement et, tout au loin, le roulement sourd de l'artillerie. Après une heure d'attente, nous reçûmes l'ordre de marcher à notre tour et nous nous engageâmes dans la longue avenue montante. Au milieu des fourgons qui obstruaient les contre-allées, les troupes de ligne, les gardes nationaux, les mobiles s'avançaient péniblement sur trois files parallèles. A travers le tumulte, du côté de Paris, et par intervalles réguliers, nous percevions les lointaines détonations des obus prussiens éclatant sur la rive gauche. Cette lugubre clameur du bombardement, je dois le confesser, était accueillie avec une sorte de sauvage satisfaction par des mobiles de province qui côtoyaient notre bataillon.

— Tant mieux! s'écriait l'un d'eux, en se tournant vers nous, qu'on leur en f.... des obus, à ces Parisiens, c'est pain bénit!

— Oui, reprenait un second, nous en avons assez reçu.... Nous ne sommes pas pour la lutte à outrance, nous autres!

— Hé! hé! murmurait derrière moi le sceptique normalien, disciple de Hegel et de Hartmann, ils ne sont pas très patriotes, les moblots!

A chaque instant, les troupes se heurtaient et il fallait s'ar-

rêter. Le jour se levait, maussade, à travers le brouillard, quand on approcha du fort du Mont-Valérien. Dans la froide clarté matinale on distinguait les faces pâles et déjà fatiguées des hommes. Quelques-uns s'étaient assis sur des tas de pierres et attendaient sans impatience l'ordre de se remettre en marche; d'autres fumaient en tirant des bouffées avec une hâte nerveuse. Une détonation partit du fort, et peu après la fusillade commença de pétiller de l'autre côté du Mont-Valérien. La marche en avant reprit au bruit des coups de fusil et on contourna le fort, qui de temps en temps envoyait des obus sur les bois d'en face. Les projectiles filaient avec un strident sifflement et allaient éclater dans les fourrés d'où s'élevaient des flocons de fumée. Il était près de dix heures quand nos bataillons dévalèrent sur le versant opposé au coteau de Buzenval. Dans ce pli de terrain des troupes nombreuses attendaient, l'arme au pied, tandis que des régiments escaladaient lentement la pente qui conduit au parc. A droite, du côté de la Jonchère, l'action était engagée. On voyait, à la lisière du bois, les hommes s'avancer en courant, tirer, se replier, puis disparaître dans les fumées blanches qui rampaient sur les champs. Dans le parc, les détonations étaient répercutées, multipliées par les échos des murs et déjà des cacolets descendaient des hauteurs de Montretout, ramenant des blessés vers la ferme de la Fouilleuse, transformée en ambulance, et dont les toits bruns émergeaient du brouillard.

Au moment où nous nous alignions à notre tour, au bord d'un champ, un obus prussien éclata à une centaine de pas. C'était le premier que je voyais de si près et je fus secoué de la plante des pieds à la nuque comme par une décharge électrique. Beaucoup de nos camarades avaient éprouvé la même émotion, car notre colonel, dont le cheval se cabrait, jugea à propos de nous exhorter au calme. Il mit son sabre au clair, galopa en avant de notre alignement et nous interpellant avec violence :

— Tonnerre! cria-t-il du haut de sa tête, tâchez de vous tenir mieux que ça!... Le premier qui flanche, je le tue comme un chien.... Il faut que le 19e ne rentre à Paris que victorieux!

— Il est bon, là, le colonel! ronchonnait mon voisin, le nor-

malien, sans doute le 19e rentrera à Paris — nominalement — mais chaque homme en particulier est-il sûr d'y rentrer sans être endommagé? Voilà le hic!...

Après un repos d'une demi-heure employé à un frugal déjeuner de pain et de chocolat, nous reçûmes l'ordre de marcher : « Par sections, en ligne, en avant! » Les bataillons traversèrent le fond de la vallée puis commencèrent à gravir un coteau de vignes et de plants d'asperges qui nous séparait du bois tout fumant de coups de fusil. Dans un replat de cette colline, le mur et les arbres noirs du parc se détachaient sur le ciel neigeux. L'ascension n'était pas commode, au milieu de cette terre détrempée par un récent dégel et où l'on enfonçait jusqu'à la cheville. Les canons et les mitrailleuses faisaient un continuel tapage, et les balles parties du bois bourdonnaient autour de nous. Les rires et les causeries avaient cessé. Un frisson me courait le long de l'échine. Je ne pouvais m'empêcher de songer que mon village natal, Marly-le-Roi, était là-bas, de l'autre côté de la colline, et je me disais : « Est-ce que par hasard le bourg où je suis né verrait aussi mon cadavre étendu piteusement dans la terre rouge de vignes? » Tout en glissant dans la glaise, nous montions néanmoins. A mi-côte, une capote grise chancela; c'était un homme du 18e bataillon, atteint au front par une balle. Ce fut l'affaire d'une seconde, il lâcha son fusil et tomba la face dans la boue. « Holà! me dis-je, il m'en pend autant à l'oreille.... Recueillons-nous au moins avant de sombrer dans l'éternité! » J'essayai de penser aux miens, à tout ce que j'allais peut-être quitter,... mais les vulgaires accidents de la marche, l'arme à maintenir, le sac trop lourd, l'équilibre à garder sur ce sol gluant, détournaient à chaque instant ma pensée; mes facultés mentales étaient absorbées par une seule préoccupation : ne pas tomber dans la boue; et je fus forcé de reconnaître qu'en pareille circonstance, il n'est pas déjà si facile de se préparer à mourir en philosophe....

Enfin on atteignit le replat tout voisin du mur du parc. « Halte! » et chacun, essoufflé, éreinté, se laissa choir sur la pelouse sèche, ayant à peine conservé la force de porter le bidon de rhum ou d'eau-de-vie à ses lèvres. Nos bataillons devaient rester là en réserve. Cela nous laissait le temps de

souffler et de regarder ce qui se passait. Dans le bois, la fusillade était plus vive; des obus prussiens passant par-dessus les arbres, pleuvaient sur les troupes massées autour de la ferme de la Fouilleuse. Plus haut, sur la croupe du Mont-Valérien, des pièces en batterie et un groupe d'officiers à cheval découpaient nettement leur silhouette sur le ciel blanc. A droite, entre le fort et les hauteurs de Montretout, on distinguait la Seine brumeuse et, au loin, Paris, à demi enseveli dans un linceul de brouillard que trouaient, çà et là, des dômes et des flèches d'église. Le froid était supportable; parfois même un rayon de soleil perçait la nuée et se jouait dans la fumée des bombes. Quelques flocons de neige tourbillonnaient dans l'air humide. Je retrouvai là Albert Dumont, mon ancien commensal, et nous nous remîmes à deviser doucement, comme au temps où nous étions attablés dans la salle à manger de la rue Jacob. A ce moment-là, nous croyions que l'affaire était heureusement engagée. Montretout avait été pris, et les Prussiens, délogés du parc de Buzenval. Cependant, au bout de deux heures, entendant la fusillade toujours à la même place, nous commençâmes à avoir des doutes. Un colonel de mobiles qui déboucha à cheval dans un chemin proche de l'endroit où nous étions assis, et auquel on demandait des nouvelles, cria tout en trottant : « Nous ne reculons pas, mais nous n'avançons pas non plus!... » Et c'était vrai, depuis midi, notre centre ne parvenait pas à franchir le second mur de clôture. Vers quatre heures, un officier d'état-major vint s'aboucher avec notre colonel et nos deux bataillons reçurent l'ordre d'entrer dans le parc. Les rangs se reformèrent : « Allons, dis-je à Dumont, donnons-nous une poignée de main, car nous ne savons si nous sortirons de là-dedans et si nous nous reverrons!... »

Les hommes défilèrent deux à deux à travers une brèche pratiquée au mur et s'engagèrent dans le bois en suivant une allée sablonneuse. Le bruit de la fusillade se rapprochait, les conversations de nouveau avaient cessé, chacun serrait fortement son fusil sur l'épaule et préparait ses cartouches. A un endroit où le chemin bifurquait, des balles sifflèrent dans les branches. Il y eut un moment d'hésitation dans cette troupe d'hommes mal aguerris et peu disciplinés. Quelques gardes,

perdant leur sang-froid, armaient leur fusil et tiraient à l'aventure; d'autres s'étaient éparpillés dans la futaie. Je fus rejeté, avec une partie de ma compagnie, dans un sentier qui descendait brusquement vers le large entonnoir où était situé le château de Buzenval. Là, on se trouvait en plein dans la fournaise; les balles hachaient les branches, enlevaient l'écorce des troncs d'arbre, ricochaient sur le sol friable. Nous atteignîmes ainsi le fond de l'entonnoir, au bord d'une pièce d'eau en partie couverte de joncs desséchés. En face, les bâtiments du château miraient sinistrement dans l'eau noire leurs murs troués et leurs vitres éborgnées. Au pied d'un massif de pins, une compagnie de *lignards* s'était abritée en attendant le moment de retourner au feu. Les troupiers, dont les pantalons rouges tranchaient sur la verdure du talus, demeuraient assis, leur fusil entre les doigts et contemplaient d'un air goguenard cette volée de gardes nationaux, errant désorientés au milieu des balles qui s'aplatissaient contre les arbres :

— Ohé! les capotes noires, cria l'un d'eux, comment trouvez-vous la *guerre à outrance*? Aimez-vous cette musique-là?... Allons, les gaillards, remontez donc avec les camarades faire la grande trouée!

Leurs railleries nous redonnèrent du cœur au ventre. Honteux de notre effarement, nous nous remîmes d'aplomb, et comme on venait de leur commander de marcher, nous les suivîmes à la lisière du bois, où fourmillaient les tirailleurs.

L'étendue du plateau disparaissait sous des nuages de fumée, à travers lesquels on ne distinguait plus le mur de clôture. Les gardes nationaux, épuisés par une marche de vingt-quatre heures et peu habitués au feu, perdaient visiblement du terrain. Ils se repliaient en désordre parmi les arbres ou derrière des cubes de moellons, d'où ils se remettaient à à tirailler. Le feu des Prussiens redoublait de furie et les mobilisés commençaient à lâcher pied. Un garde, appartenant à notre bataillon, sortit soudain du bois. C'était un ancien directeur de théâtre de province, nommé Ruyn de Fié. Avec sa haute taille, ses robustes épaules, sa barbe poivre et sel, il avait grand air sous sa capote noire tachée de boue. « En avant! s'écria-t-il, vive la république! » Et comme il mettait son chassepot en joue, une fusillade violente, partie

du mur prussien, l'abattit dans la fumée blanche. Derrière le tas de moellons où je m'abritais pour charger et décharger mon arme, j'avais pour voisin un garde en capote verte, qui se tenait comme moi agenouillé, mais gardait une immobilité absolue. En voyant tomber Ruyn de Fié, je me retournai vers mon silencieux camarade pour lui communiquer mon émotion et, comme je lui secouais le bras, je m'aperçus avec horreur que j'avais affaire à un cadavre déjà raidi....

Je n'oublierai jamais cette dramatique tombée du jour dans le parc où crépitaient les balles, et où, par-dessus les arbres, le sifflement des obus déchirait le ciel déjà plus sombre.... Vers six heures, des clairons sonnèrent la retraite; le mouvement en arrière commença. Nous redescendions lentement dans le taillis ténébreux, enjambant des corps étendus de tout leur long dans les feuilles sèches, et tâtonnant dans la plaine boueuse et noire, où çà et là, au loin, s'allumaient des feux de bivouac.

A huit heures, notre bataillon avait regagné la Fouilleuse. Éreinté et mourant de soif, je m'étais dirigé vers les jardins de la ferme où il y avait une source. Mais le réservoir était tellement entouré par la foule des soldats qui se disputaient pour en approcher, que je ne réussis pas à remplir mon bidon. Je me rabattis vers les bâtiments, transformés en ambulance. Lorsque je pénétrai dans la ferme, elle était déjà encombrée de blessés. A chaque instant, des brancardiers apparaissaient, portant un fardeau sanglant. Sous la voûte, une lanterne était accrochée au mur. La lumière rouge tombait d'aplomb sur un angle où l'on avait déposé des gardes nationaux roulés dans leur longue capote. « Ceux-là n'ont plus besoin de rien! » murmura un infirmier qui me coudoyait. — En effet, ils étaient morts. Je m'éloignai, tout frissonnant, sans me douter que dans ce monceau de cadavres gisait Henri Regnault, et que le beau garçon, si plein de jeunesse, de talent et de verdeur, que j'avais vu pour la dernière fois dans les bois de Satory, venait de tomber dans le parc, à la chute du jour, tué par une balle prussienne.

XV

Ce combat de Buzenval, héroïque effort tenté sans grand espoir, devait être le dernier épisode du siège. A la rentrée des troupes dans Paris, chacun comprit que l'heure de la capitulation approchait. En effet, le 27 janvier, Jules Favre se rendait à Versailles et, le 28, la capitulation était signée. On y stipulait que les forts seraient occupés par les Allemands, que les troupes de ligne et les bataillons de mobiles enfermés dans Paris seraient désarmés, et qu'on convoquerait immédiatement les électeurs pour la nomination d'une Assemblée nationale, chargée de statuer sur la ratification du traité de paix. Le 30 janvier, les dures conditions imposées par l'ennemi furent publiées par les journaux, tandis qu'un brouillard épais planait sur les rues silencieuses, comme pour mieux marquer le deuil de la ville vaincue et désemparée. Il avait été convenu que les Allemands n'entreraient point dans Paris, mais que, néanmoins, 30 000 hommes occuperaient les Champs-Élysées jusqu'à la grille des Tuileries, Et, en effet, le 1er, le 2 et le 3 février, l'occupation eut lieu. Si restreinte et momentanée qu'elle fût, ce n'en était pas moins une navrante humiliation, et la population la subit avec la rage dans le cœur. Ce jour-là, on put appliquer aux Parisiens le fameux vers d'Alfieri :

Servi siam, si ; ma serv' ognor frementi.

Dans tous les quartiers les foules frémissaient de colère et tant que les Allemands campèrent entre l'Arc-de-Triomphe et la place de la Concorde, on redouta un de ces coups de désespoir, qui aboutissent aux pires désastres.

Pendant ce temps Guillaume trônait à Versailles, et Paris, où la garde nationale seule n'avait pas été désarmée, était tenu en suspicion par la province tout entière, qui ne lui pardonnait pas sa résistance obstinée et ses chimériques rêves de lutte à outrance.

Les élections eurent lieu en février, et les députés élus, qui appartenaient en majorité au parti monarchiste, allèrent

siéger à Bordeaux. Je continuai encore jusqu'à la fin du mois mon service dans la garde nationale; mais les communications ayant été à peu près rétablies avec les provinces de l'Est, je ne pus résister plus longtemps au désir de revoir ma famille, dont j'avais été violemment séparé depuis le 15 août 1870. Le 12 mars, en compagnie de mon compatriote Jules Develle, alors secrétaire de Grévy, nous gagnâmes Pantin qui formait la tête de ligne du chemin de fer de l'Est et, le même jour, à huit heures du soir nous descendions à la gare de Bar-le-Duc, occupé militairement par une garnison prussienne. Les rues de ma petite ville étaient déjà solitaires; les habitants restaient calfeutrés chez eux, laissant les patrouilles allemandes circuler à leur aise dans les quartiers déserts. Avec un battement de cœur, je m'arrêtai devant la maison paternelle, où seule, à une fenêtre du premier étage, une faible lumière filtrait à travers les persiennes. Je sonnai. Ce fut un soldat de la *landwehr* qui vint m'ouvrir et m'accueillit avec une large grimace qui voulait être un sourire. J'arrivais encore tout bouillant de colère patriotique et d'idées de revanche; la jovialité de ce pauvre diable m'indigna et le rouge me monta à la figure. Ce fut bien pis quand j'entendis, dans une pièce du rez-de-chaussée, les voix gutturales et les gros rires tudesques monter en chœur. Nous logions un officier et huit soldats. Au fond, je dois avouer qu'ils n'étaient pas méchants. Le *Herr Leutnant*, à la vérité, couchait tout botté dans son lit et contait volontiers fleurette à la servante; mais, il faisait de louables efforts pour paraître aimable. Les hommes occupaient leurs loisirs à des besognes ménagères; ils promenaient les enfants, allaient ouvrir la porte et puiser de l'eau. Eux aussi, étaient las de la guerre et poussaient de profonds soupirs en parlant des provinces rhénanes où ils avaient laissé femmes et enfants. Ils ne devenaient réellement insupportables que lorsqu'ils avaient bu trop d'eau-de-vie. Je me souviens que, dans le courant de mars, ils fêtèrent bruyamment je ne sais quel anniversaire. Toute la garnison était en liesse; on rencontrait par les rues des officiers supérieurs fortement éméchés par le champagne, et leurs ordonnances avaient grand'peine à soutenir leurs pas titubants. Quant aux hommes, après avoir longuement trinqué autour des tonneaux

de *Schnick* installés chez les marchands de vin, ils emplissaient de leur tapage les maisons où ils logeaient, et menaçaient de dégainer aux moindres observations. Les habitants, cette nuit-là, dormirent mal et rêvèrent de viol et d'incendie.

J'avais à peine eu le temps de me réaccoutumer aux douceurs de la vie de famille et de renouveler connaissance avec les choses et les gens, quand les journaux nous apprirent l'insurrection du 18 mars, la retraite du gouvernement sur Versailles et l'avénement de la Commune. Bien qu'avant de quitter Paris, j'eusse déjà senti dans l'air un souffle de tempête et d'émeute, la nouvelle de cette désastreuse complication me désespéra. Je vis la France déchirée par la guerre civile après avoir été meurtrie et ruinée par la guerre allemande, et je la crus irrémédiablement perdue. L'établissement de la Commune était dû à des causes très complexes. La méfiance maladroite que l'Assemblée nationale avait témoignée à Paris, les souffrances du siège, les déboires de la capitulation y entraient pour une large part; mais les menées bonapartistes et les machinations prussiennes ne furent pas étrangères à ce coup de folie. L'insurrection était trop profitable à l'Allemagne pour que celle-ci ne l'encourageât point, et plus tard Bismarck ne déclara-t-il pas en plein *Reichsrath*, avec son ton cyniquement ironique, que « la Commune avait du bon »?

Pendant les premières semaines, je vécus dans une sorte de torpeur mentale. Je n'avais plus de goût à rien et ne trouvais plus la force de réagir contre cet état de dépression en me raccrochant au travail. Néanmoins, comme on s'habitue à tout, même aux crises les plus douloureuses, je finis par me résigner à ce cauchemar qui menaçait de durer longtemps. Je ne pouvais songer à rentrer dans Paris, et mon administration, mal installée à Versailles, m'avait invité à rester en province jusqu'à nouvel ordre. La Commune me faisait des loisirs; j'en profitai pour revisiter les paysages familiers d'autrefois. Le printemps commençait et s'annonçait comme devant être exceptionnellement beau. Dès le matin, je fuyais la ville où le spectacle des Prussiens établis en maîtres m'écœurait, et je m'enfonçais dans la campagne solitaire. Les hêtres de nos bois bourgeonnaient et les premières floraisons d'avril s'épanouissaient sous les fourrés. Dans la plaine, les

blés verts étaient déjà hauts. Je me demandais pourquoi à cette heure où le pays agonisait, il y avait des fleurs disposées à éclore et des oiseaux affairés à bâtir leur nid. Tandis que je longeais un champ où deux paysans étaient en train de sarcler, une alouette sortit d'une touffe d'herbes et, battant des ailes, monta vers le ciel en gazouillant. L'un des deux sarcleurs se redressa et dit à son compagnon, avec un accent qui me toucha : « — Pauvre petite alouette, comme elle chante ! »

Il y avait dans cette exclamation attendrie comme un écho de mes propres pensées, — un mélancolique étonnement d'entendre un chant d'oiseau après tant de malheurs, — et il y avait aussi une espérance de jours meilleurs, une affirmation de confiance dans les ressources de cette race française, gaie, courageuse et chantante ainsi que l'alouette. La mélodieuse envolée de l'oiseau et l'exclamation du paysan retentirent comme un *sursum corda*, et mon esprit, au lieu de se complaire en des idées noires, prit son essor à son tour vers le coin de ciel bleu qui apparaissait soudain entre les nuées. Je me dis que la nature était la grande consolatrice et je résolus de me remettre plus étroitement en communication avec elle. La vue de la lisière des bois du Haut-Juré qui commençaient à se colorer d'une fine teinte de cendre verte, réveilla en moi avec plus de vivacité le souvenir de mon ami Tristan, en compagnie duquel j'avais tant de fois cherché soulas et réconfort à travers les forêts d'Auberive et les prés de la Touraine. Depuis la fin du siège, j'avais reçu de lui une seule lettre; je savais qu'il n'avait pas quitté la Haute-Marne, et je m'étais déjà proposé d'aller l'embrasser dès que les communications seraient rétablies entre Bar-le-Duc et Langres. Aussitôt rentré au logis, je lui écrivis pour lui demander où il campait et où je pourrais le voir. La réponse ne se fit pas attendre. Tristan gîtait pour le quart d'heure à Bourmont et m'y donnait rendez-vous.

Bourmont est une petite ville perchée à la crête d'une haute colline qui domine la lisière des Vosges. Elle a un aspect monastique. La principale rue, abrupte et caillouteuse, est bordée de vieux hôtels noircis, construits par les familles nobles qui s'y refugièrent après que Louis XIV eut fait raser la ville forte de La Motte, appartenant au duc de Lorraine. La

physionomie du bourg est revêche et maussade, mais on contemple de là-haut un magnifique horizon de plaines et de forêts accidentées. Je partis pour Bourmont à la fin d'avril, et je trouvai Tristan qui m'attendait au bas de la côte de Saint-Thiébaut.

A peine rejoints, nous décidâmes de nous replonger pendant des semaines en pleine vie forestière. Nous partions dès l'aube et ne rentrions qu'à la nuit close. Le temps était d'une merveilleuse beauté et fait à souhait pour la vagabonde existence que nous désirions mener. Tout ce pays, qui confine aux Vosges, est semé de grandes forêts, entrecoupées de prairies. Les bois drapent de leur verdure des collines escarpées et découpent sur le ciel leurs croupes moutonnantes, leurs pitons jumeaux peuplés de hêtres et de chênes. Au milieu de ces frondaisons printanières, nous nous croyions revenus aux jours de notre première jeunesse. Nous oubliions Paris, nous ne lisions plus de journaux, nous redevenions sauvages et vivions dans un rêve fleuri et verdoyant. Je me rappelle qu'un jour, au sortir du village des Gouttes, après avoir gaîment dîné au cabaret, nous arrivâmes à une gorge boisée, au milieu de laquelle une allée moussue courait dans la futaie. Cette allée était bordée de robustes hêtres dont les troncs argentés et marbrés de lierre formaient comme une auguste colonnade. De chaque côté, sous les molles retombées des branches, des muguets foisonnaient sur le sol, et le parfum capiteux de leurs grappes couleur de lait nous montait au cerveau. Nous avions l'impression d'entrer dans un bois sacré, et nous n'eussions été nullement surpris de voir soudain l'écorce argentée des *fayards* s'ouvrir pour livrer passage à une hamadryade demi-nue. Il nous semblait entendre au loin soupirer la syrinx du dieu Pan et, dans notre enthousiasme, nous souhaitions d'avoir en main des coupes rustiques que nous remplirions de la sève printanière du bouleau, afin de faire des libations aux divinités de la forêt. Nous nous exaltions si fort à l'envi l'un de l'autre que nous finîmes par nous égarer en plein fourré. Nous ne retrouvâmes notre chemin qu'à la tombée du jour.

Une autre fois, ayant aperçu dans les tranchées des bois de Graffigny une profusion de cette petite plante à fleurettes

blanches, que les botanistes appellent l'*aspérule odorante* et que nous nommons chez nous la *reine des bois*, l'envie nous prit d'en cueillir une provision et de confectionner, avec les sommités fleuries, cette liqueur connue en Allemagne sous le joli nom de *vin de mai*. Nous nous rappelions les lyriques effusions des poètes allemands en l'honneur de cette enivrante boisson, qui semble faite avec la sève des plantes printanières, et ce souvenir nous mettait d'avance l'eau à la bouche. Au retour, nous fîmes infuser soigneusement les aspérules dans du vin blanc et, le lendemain, la mixture nous paraissant à point, nous invitâmes à dîner le notaire de l'endroit, afin qu'il pût savourer avec nous la délicieuse liqueur forestière. Au dessert, on servit le *vin de mai* en grande cérémonie; on le versa dans des verres de luxe, et nous nous mîmes à le déguster avec des mines de connaisseurs et de laudatifs clappements de langue. Nous n'avions sans doute pas la bonne recette; car, malgré notre emballement, le *vin de mai* se trouva être un breuvage à saveur pharmaceutique et plutôt écœurante. Néanmoins nous n'en voulions pas démordre et, tout en y trempant nos lèvres, nous célébrions alternativement les vertus de cet élixir de printemps. Par politesse, le notaire n'osait nous contredire et en avalait courageusement des lampées; si bien que le lendemain il fut abominablement malade. Quant à nous, nous avions probablement l'estomac plus solide ou bien notre amour-propre d'auteurs nous soutenait davantage; nous en fûmes quittes pour quelques nausées, mais depuis ce jour-là, nous ne bûmes jamais plus de *vin de mai*.

Cette vie de bohémiens était trop charmante pour pouvoir durer. Au bout de quinze jours, il fallut nous séparer. Je rentrai chez moi juste pour apprendre les dernières et tragiques convulsions de la Commune. Le dénouement terrible de la semaine sanglante me replongea dans un cruel découragement. Au commencement de juin, j'appris que l'administration du ministère des Finances s'était réinstallée dans les bâtiments du Louvre, et je reçus l'ordre de rejoindre mon poste. J'avisai aussitôt Tristan de mon départ :

« Mon cher ami, lui disais-je, je voulais vous écrire plus tôt, mais les derniers événements, les sauvageries de cette lamentable guerre civile m'en ont ôté le courage.... Je pars avec un

serrement de cœur et un sentiment d'angoisse. Le *beau* Paris n'existe plus ; c'est une ville nouvelle à réédifier, et c'est aussi une vie nouvelle à commencer. Espérons qu'il y aura encore des hommes de foi et de bonne volonté pour refaire un Paris austère et laborieux, pour aider au relèvement moral, intellectuel et matériel. Je tâcherai d'être de ceux-là. Au revoir, mon vieux Tristan, je me souviens avec bonheur du lumineux paysage de Bourmont, de nos bonnes courses et de votre bonne hospitalité.... Au revoir, à Paris! »

XVI

Après les plus violents cataclysmes, la toute-puissante Nature trouve en elle-même des ressources merveilleuses pour réparer ses désastres et panser ses blessures. Quand l'organisme est sain, le même miracle s'opère dans la vie sociale. Deux mois à peine après l'agonie de la Commune, Paris se remettait visiblement des coups que lui avaient portés la guerre étrangère et la guerre civile. Seules les ruines noircies des Tuileries, de la Cour des Comptes, du Ministère des Finances et de l'Hôtel de Ville attestaient les tragiques et derniers épisodes des batailles de la rue. Les habitants, encore consternés par la sauvagerie du dénouement, reprenaient possession d'eux-mêmes. A la suite de la tempête où le pays avait failli sombrer, les meilleurs esprits pensaient que le relèvement national ne se ferait que par une transformation des mœurs, un retour énergique au travail et le ferme propos de ne plus retomber dans les vieux péchés. Un moment on put croire qu'une réforme intellectuelle et morale allait s'accomplir, grâce au concours de toutes les bonnes volontés. Malheureusement, tout cet effort n'aboutit qu'à un chauvinisme sentimental et enfantin. Le tempérament gaulois reparaissait; cette faculté d'oubli, qui est l'une des marques caractéristiques de la race, triomphait des belles résolutions. On continuait à prêcher la revanche, bien qu'au fond chacun fût convaincu qu'une guerre était impossible. On se grisait de nouveau avec des mots, et, peu à peu, les gens du monde donnant les premiers l'exemple, on revenait à la vie de plaisir,

à la dissipation insouciante et frivole des dernières années de l'Empire.

Les salons se rouvraient, les théâtres aussi. En septembre, je fus prévenu que les répétitions de *Jean-Marie* allaient recommencer. On comptait jouer ma petite pièce pour la réouverture de l'Odéon, qui devait avoir lieu en octobre; seulement deux des interprètes avaient disparu. Pierre Berton était engagé au Théâtre-Français et Laray avait été remercié; Sarah Bernhardt restait seule. On procéda à une nouvelle distribution : Porel fut chargé du rôle de Jean-Marie; Talien prit celui du vieux Joël, et on se remit allègrement au travail. Cette fois, chacun fut exact et les répétitions marchèrent sans encombre. Les deux hommes étaient contents de leur rôle et l'étudiaient avec ardeur; Sarah était toujours enchantée du sien et s'y montrait excellente. Au commencement d'octobre, la pièce était sue et la direction décida qu'on passerait le 11, avec une comédie de Cadol : *les Créanciers du bonheur*.

Oh! cette représentation du 11 octobre, quand j'y pense, je sens encore le frisson de peur et d'angoisse qui me secouait tout entier, tandis que je gravissais les marches de l'escalier de l'administration. Depuis mon examen du baccalauréat, pendant l'heure mortelle qui s'écoula entre la version et l'épreuve orale, je n'avais plus été saisi de pareilles transes. Bien avant que le gaz fût allumé, je me promenais ainsi qu'une âme en peine dans les couloirs. Comme je montais l'escalier des loges, je rencontrai Sarah qui sortait de la sienne, déjà habillée et charmante sous la coiffe et la collerette plissée des filles de Fouesnant. Elle vit mon agitation et, très nerveuse elle-même, murmura :

— Hein! vous avez le *trac*?

— Oh! oui... très fort.

— Eh bien! embrassez-moi, je vous promets que tout ira bien.

Nous nous embrassâmes au nez de l'habilleuse. J'ai toujours su gré à Sarah d'avoir deviné mon anxiété et de m'avoir réconforté par ce baiser si gentiment et spontanément offert. On commença par jouer, en lever de rideau, *le Dépit amoureux*. Pendant ce temps, la salle se garnissait, et avant la fin de la pièce elle était comble et très brillante. On planta le décor de

Jean-Marie, qui n'était autre que celui du premier acte de *François le Champi*. Je continuais à errer derrière les portants, et chaque coup de marteau appliqué par les machinistes me résonnait douloureusement dans le crâne. Sarah devait être en scène, au lever du rideau, et filer au fuseau en chantant le premier couplet d'une complainte bretonne. Au moment où elle se posait près de la fenêtre, elle m'interpella dans la coulisse :

— Je ne me souviens plus de l'air, chuchota-t-elle.

— Ah! mon Dieu, balbutiai-je atterré, attendez, je vais vous le fredonner.

Mais moi-même je ne retrouvais plus la première note de la mélodie composée par Artus. Elle me vit bégayant et livide, et s'écria :

— Allez-vous-en! votre figure me fait peur....

Je ne me le fis pas répéter et me réfugiai près du pompier de service, tandis qu'on frappait les trois coups.

Le rideau se leva. Sarah avait parfaitement retrouvé son air, et elle le chanta très bien de sa voix fraîche et nette.

Pendant la première scène qui servait d'exposition, le public ne broncha pas. Sa froideur me glaçait jusqu'aux os et je songeais déjà : « Ça ne porte pas... ce sera un four!... » quand des applaudissements éclatèrent à la fin du couplet où Thérèse avoue à Joël son amour pour Jean-Marie.

— Ça marche! murmura l'ingénue qui avait joué dans *le Dépit* et qui était restée près de moi, dans la coulisse.

— Croyez-vous?... C'est peut-être simplement la claque....

— Non; nous ne nous y trompons pas, nous autres.... Ce n'est pas le coup de battoir sec et mécanique de la claque.... C'est le vrai public qui applaudit.... Maintenant, c'est lancé!...

Et, en effet, à partir de ce moment, Sarah fut à chaque instant interrompue par des bravos. Elle avait conquis les spectateurs et leur faisait verser des larmes. Du reste, elle était admirable de ligne et d'expression. Elle trouvait des accents chastes, tendres, tragiquement passionnés, qui prenaient toute la salle. Lorsqu'elle disait à Jean-Marie :

Sur la mer avec toi s'en ira ma pensée....

Son geste et sa voix avaient une ampleur qui donnait

l'hallucination de l'océan aux espaces infinis. Dès que l'acte fut achevé, les applaudissements éclatèrent ; les acteurs furent rappelés trois ou quatre fois ; et quand encore tout ahuri et enfiévré je quittai la scène, Duquesnel, que je rencontrai au foyer, me dit en martelant ses syllabes : « C'est un succès! » — En effet, — tandis que *les Créanciers du bonheur* disparaissaient au bout de quinze jours, *Jean-Marie* continua à tenir l'affiche et fit, de l'aveu des directeurs, recette à lui tout seul. Le lendemain, Lemerre, à son tour, me résuma, à sa façon normande, l'opinion des gens de lettres et des journalistes qui fréquentaient chez lui :

— Cela ne sera pas un gros succès comme *le Passant*, mais c'est tout de même un joli succès et vous devez être content....

Jean-Marie réussit au delà de tout ce que j'espérais. On le représenta partout, et je crois qu'il est peu de comédiens qui ne l'aient joué à leurs débuts. On le joue toujours, surtout en province et à l'étranger, et aujourd'hui, après vingt-neuf ans, ce petit acte de 500 vers rapporte encore, bon an mal an, de 1000 à 1200 francs de droits d'auteur, — presque autant qu'une ferme de chez nous.

Je profitai du bruit que mène toujours autour d'elle une œuvre de théâtre, pour publier mon second volume de vers : *le Bleu et le Noir*, et comme l'appétit vient en mangeant, je résolus de profiter des bonnes dispositions des directeurs de l'Odéon, en écrivant pour eux un drame en cinq actes, tiré de mon roman sur les verriers de l'Argonne. J'y employai tout l'hiver de 1872, mais quand, au printemps suivant, j'apportai mon manuscrit à Chilly, le vent avait tourné, la direction avait d'autres projets. On lut cependant mon drame, et on déclara tout d'une voix qu'il n'était pas suffisamment scénique. La chose était fort possible, et je crois que l'auteur manquait surtout d'expérience et de métier. Cet échec me fut pénible, mais ne me découragea pas de travailler pour le théâtre. Je méditais déjà une seconde pièce, — en vers, cette fois — quand, en octobre 1872, Buloz, avec lequel j'étais complètement raccommodé, me demanda une nouvelle. Je lui donnai *Une Ondine*, qui parut en avril 1873, et qui eut l'heur, non seulement de plaire aux abonnés, mais de satisfaire le difficile directeur de la

Revue. Il me fit comparaître en son cabinet directorial et me conseilla, cette fois, d'écrire un roman, qu'il promettait de publier avant la fin de l'année. Cette proposition exceptionnellement aimable indiquait que mes actions avaient monté. Buloz me répéta que le roman était ma véritable voie, qu'il y avait là une bonne place à prendre, et me fit entrevoir que, « si j'écoutais ses conseils », je pourrais devenir l'un des romanciers habituels de la *Revue*. Je sortis, enchanté de l'entrevue, mais cependant troublé et fort perplexe. La reprise de *Jean-Marie*, qui avait lieu à ce moment même à l'Odéon, avec Mme Broisat dans le rôle de *Thérèse*, m'avait plus que jamais redonné le goût des planches et le désir de tenter de nouveau la fortune théâtrale. Mais pour réussir, il fallait écrire exclusivement pour le théâtre et laisser tout le reste de côté. Je consultai là-dessus la chère « Payse », dont le jugement sûr et net m'inspirait une absolue confiance. Comme Buloz, elle fut d'avis qu'il y avait dans le roman une place à prendre, et me conseilla d'accepter les propositions qu'on venait de m'adresser.

Les romanciers attitrés de la *Revue des Deux-Mondes* étaient alors George Sand, Octave Feuillet et Victor Cherbuliez. Mme Sand vivait sur son ancienne renommée; son style se conservait toujours éloquent, abondant et pur; mais elle n'avait plus la même fraîcheur d'imagination, le même charme dans la peinture de la passion et du paysage, la même sûreté de main dans le dessin des caractères. Çà et là, on retrouvait encore des pages dignes de l'auteur de *Mauprat*, de *Valentine*, de *la Mare au Diable* ou des *Maîtres Sonneurs*, mais elles étaient noyées dans des longueurs; l'intérêt languissait, et les personnages qu'elle créait paraissaient de plus en plus chimériques. Octave Feuillet continuait à raconter avec un art parfait et une savante délicatesse les aventures des belles mondaines, délicieusement coupables ou idéalement vertueuses, qu'il avait mises à la mode au beau temps du second Empire. — Seulement, depuis l'époque de ses grands succès, la société s'était profondément modifiée; de nouvelles générations de lecteurs avaient surgi avec d'autres admirations littéraires, d'autres habitudes et d'autres exigences. Ce monde-là, il ne voulait pas le connaître, encore moins l'étudier. Entre

l'auteur de *M. de Camors* et le public d'après 1870, un large fossé s'était insensiblement creusé. Octave Feuillet gardait encore ses fidèles d'autrefois, mais ce bataillon sacré diminuait de jour en jour, et les nouveaux venus ne savaient plus rendre justice à l'écrivain qui avait enchanté leurs mères. — Cherbuliez était, par excellence, le peintre des situations romanesques et des caractères ingénieusement exceptionnels. On l'aimait pour son talent de psychologue et d'humoriste, pour son ironie spirituelle, sa large et savoureuse culture intellectuelle, son style amoureusement travaillé. Toutefois il n'avait d'action que sur un nombre assez restreint de lecteurs curieux et raffinés. Il se montrait plutôt un séduisant dialecticien qu'un romancier proprement dit, et on reprochait à ses personnages de parler tous comme eût parlé Cherbuliez lui-même.

En dehors de la *Revue*, d'autres écrivains originaux avaient déjà produit, ou étaient en train de produire des œuvres remarquables : Gustave Flaubert, les Goncourt, Émile Zola, Ferdinand Fabre, Hector Malot, Alphonse Daudet. Mais Buloz ne cherchait pas à les attirer à lui, soit qu'il eût contre eux de mystérieuses rancunes, soit qu'il craignît que leurs hardiesses n'effarouchassent ses abonnés.

Gustave Flaubert vivait sur la glorieuse réputation de *Madame Bovary*, de *Salammbô* et de *l'Éducation sentimentale*. Il n'écrivait plus que rarement et son dernier livre : *la Tentation de Saint-Antoine*, publié après la guerre, avait été ce que les Anglais appellent *a failure*. — Des deux Goncourt, le mieux doué, Jules, venait de mourir; le survivant, Edmond de Goncourt, malgré ses qualités de chercheur et de collectionneur de menues observations, ne semblait pas destiné à renouveler le succès de *Renée Mauperin* ou de *Germinie Lacerteux*, et *la Fille Elisa*, qui venait de paraître, n'était pas faite pour détruire les préventions de Buloz. Hector Malot avait donné, dans les dernières années de l'Empire, des preuves d'un talent robuste, un peu sec et manquant d'envolée. Ses premières œuvres : *les Victimes d'Amour*, avaient eu un succès mérité. Taine l'avait classé parmi les meilleurs élèves de Balzac; mais, depuis 1870, ses nombreux romans étaient moins bien accueillis, et Émile Zola disait de lui, dans un article du *Messager de l'Europe*, qui fit grand tapage vers 1878 :

« M. Hector Malot a peu à peu glissé à la production facile· Depuis quelques années il s'est mis à bâcler des feuilletons et à produire des romans interminables où tout se délaie, le style, l'observation, la charpente. C'est un écrivain qui se noie. » — Celui qui rendait ce jugement sévère était le plus audacieux, le plus génial des nouveaux romanciers. Ses premiers livres : *Thérèse Raquin, la Curée, la Conquête de Plassans* annonçaient un observateur doué d'une vision aiguë et très personnelle, un écrivain connaissant à fond son métier et les secrets de son art, un coloriste fougueux, un esprit hardi, combatif et indépendant. Il y avait dans sa manière quelque chose de la plantureuse abondance de Rabelais, de la pittoresque exubérance d'un Jordaens. Pour mieux caractériser les tendances de l'école dont il était le chef, il avait inventé le mot un peu gros et vague de « naturalisme ». Mais son œuvre, pour être remarquée et classée très à part, n'aurait pas eu besoin de cette épithète plus bruyante que juste. Sa libre imagination volontiers grossissante s'exaltait parfois jusqu'à donner l'idée d'un romantisme exaspéré. Dans *la Faute de l'abbé Mouret*, par exemple, on rencontrait de magnifiques morceaux, éclatants de couleur, où Zola faisait bon marché de la nature et de la vérité. — Le seul écrivain qu'on pût à ce moment qualifier de romancier réaliste était Ferdinand Fabre. L'auteur des *Courbezon* et de *l'Abbé Tigrane* s'était consacré à l'étude de la vie cléricale en province. Il connaissait admirablement son sujet. Il y employait un talent rude, sobre, rocailleux comme ce pays des Cévennes où il plaçait ses personnages ; ses romans avaient une sauvage saveur et un vif accent de vérité. — Le plus jeune enfin et le plus séduisant de tous, Alphonse Daudet avait déjà conquis la faveur du public avec les *Lettres de mon Moulin*, *Tartarin de Tarascon*, *les Contes du lundi*, où s'étaient révélées d'exquises et bien françaises qualités de conteur, et il allait remporter une victoire plus brillante et plus décisive avec le beau roman de *Fromont jeune et Risler aîné*.

A côté de ces écrivains déjà célèbres, il y avait — je le crus du moins — place pour un romancier qui peindrait avec sincérité, avec tendresse, le milieu provincial et forestier dans lequel il avait longtemps vécu. Sans parti pris de naturalisme

ou d'idéalisme, il fallait essayer d'en exprimer le charme, la poésie inconsciente, tout en conservant à chacune de ces études campagnardes une bonne odeur de terroir et de vérité. Je me décidai à tenter l'expérience. Je souhaitais qu'on retrouvât dans mes personnages l'air natal qu'ils respiraient, les paysages parmi lesquels ils vivaient, le parfum provincial et forestier qui les imprégnaient. Surtout, je désirais donner à mes récits les qualités françaises du naturel, de la simplicité, de la limpidité ; je voulais qu'on n'y sentît ni déclamation ni rhétorique; qu'ils rappelassent, en un mot, par l'allure, par la langue et aussi par une pointe de mélancolie rêveuse, les chansons populaires de nos vieilles provinces. Je m'efforçai d'appliquer ce programme à un premier roman, *Mademoiselle Guignon*, qui parut dans la *Revue* en novembre 1873 et qui plut aux abonnés. Presque immédiatement après la publication, je reçus une lettre de Georges Charpentier, qui venait de succéder à son père, et qui m'offrait d'éditer mon livre. J'eus ainsi la satisfaction de rentrer victorieusement dans ce cabinet aux boiseries blanches et aux tentures de velours gris, où j'avais été si durement congédié par le fondateur de la bibliothèque Charpentier. L'année suivante, je donnai à la *Revue*, *le Mariage de Gérard*, et ce roman charma si fort le quinteux Buloz que, spontanément, il augmenta pour moi le prix de la feuille qu'on me paya 300 francs au lieu de 200. D'autres œuvres s'échelonnèrent d'année en année. J'étais devenu un collaborateur régulier de la *Revue*, quand Buloz fut emporté par le diabète. On peut dire que cet infatigable et rude directeur mourut sur la brèche. Jusqu'au moment où il fut forcé de s'aliter, il lut et corrigea les épreuves de son recueil. Dans les derniers jours, et alors qu'il ne pouvait plus tenir une plume, on lui apporta sur le même plateau un bol de tisane et le numéro de la quinzaine, dont il avait dû abandonner la confection à son fils. Il se redressa sur son séant, parcourut le sommaire de la livraison, avala une gorgée de la potion et, repoussant le tout brusquement, il murmura : « Dieu! que c'est mauvais! » Puis il se retourna du côté du mur et ne parla plus. Et on n'a jamais su si cette peu aimable exclamation s'adressait au bol de tisane ou bien au numéro composé et corrigé par d'autres que par lui.

Charles Buloz devint le directeur de la *Revue* et nos relations continuèrent en s'améliorant.

Chez Charpentier, mes premiers romans ne s'étaient, tout d'abord, écoulés que lentement. Peu à peu, ils se tiraient à 5, puis à 6 et 8000 exemplaires. J'avais réussi à me former une clientèle de lecteurs qui me restaient fidèles et dont le nombre croissait insensiblement. En même temps, à la *Revue*, on portait successivement le prix de ma rédaction à 500, puis à 800 francs la feuille. J'avais à peu près réalisé mon rêve et je pouvais vivre de mon travail d'écrivain. Sur ces entrefaites, la « Payse », qui avait été mon inspiratrice, ma meilleure conseillère, devint libre et je l'épousai. L'ami Tristan, qui venait de publier enfin son recueil de nouvelles, fut mon témoin et, le lendemain, nous célébrâmes tous trois, par une longue promenade dans les bois, cet événement joyeux, qui mettait fin à ce que Gœthe eût appelé « les années d'apprentissage ».

Je m'arrête donc ici. Les gens heureux n'ont pas d'histoire. Les jours d'été sont passés et nous voici dans l'arrière-saison où l'on récolte les fruits mûrs; — une saison qui a aussi ses jours de joie, mais dont la félicité n'intéresse que nous-mêmes et non le public. Pour clore ce trop long récit, je ne puis que transcrire, comme un épilogue, ces vers composés pour la « Payse » aux heures crépusculaires d'octobre :

La vie humaine, même à l'approche du soir,
A sa tranquille fête et son vert reposoir.
Ainsi que la forêt féconde, elle nous donne
Le féerique décor et les fruits de l'automne.
. . . .
Nous aussi, nous avons cueilli des fruits en route;
Il est temps désormais que notre bouche en goûte
La fondante saveur et la maturité :
Enthousiasme, élans du cœur vers la bonté,
Émotions que l'Art et la beauté des choses
Laissent dans notre esprit comme une odeur de roses.
Ces communs souvenirs, récoltés à nous deux,
Ravivent notre amour, comme là-bas les feux
De bruyère, allumés aux clairières prochaines,
Réchauffent les doigts gourds des vieux coupeurs de chêne....

ANDRÉ THEURIET,
de l'Académie française.

AU JAPON

Un journal japonais, préoccupé de la crise financière qui sévit dans l'empire du Mikado, proposait dernièrement un remède singulier : il faisait remarquer combien la Suisse avait su tirer parti de la beauté de ses sites, il rappelait les ressources qu'on pouvait trouver dans l'exploitation systématique des étrangers et terminait ainsi : « Tâchons d'attirer chez nous les millionnaires et les touristes en vantant les splendeurs de nos montagnes et les délices de nos plages ».

De là à constituer une société financière de publicité tapageuse et à lancer dans le monde entier des prospectus de réclame, il n'y a qu'un pas ; l'idée est dans l'air et les Japonais sont gens à la réaliser.

Nous doutons toutefois qu'elle soit de nature à équilibrer les budgets du Nippon, car si la réclame en faveur du Japon devait suffire à y amener les touristes en foule, si l'exploitation des étrangers était une solution à l'embarras des finances, il y a longtemps que les caisses de l'État regorgeraient de richesses.

Quel pays au monde fut jamais célébré avec autant d'enthousiasme que le Japon ! Quel peuple fut plus adulé !

Poètes et romanciers de toutes les nations, écrivains et voyageurs rivalisèrent d'épithètes laudatives pour idéaliser aux yeux de l'univers les merveilles de la nature, la douceur du climat, la beauté des femmes, l'intelligence et la courtoisie des hommes.

Si bien que ce fut longtemps — que c'est encore, pour bien des gens — un rêve, amoureusement caressé, d'aller un jour

parmi les fleurs embaumées et les mousmés exquises, se griser des enchantements du ciel japonais.

Eh bien, il est grand temps, ce me semble, de mettre fin aux légendes et de brider des imaginations trop vagabondes. Que ceux qui souffriraient par trop de perdre leurs illusions s'en tiennent aux poèmes de M. Pierre Loti. Mais on doit la vérité aux autres et je crois fort utile de mieux informer le plus grand nombre sur la réalité des choses.

Je n'ai point la prétention, d'ailleurs, d'être le premier à entrer dans cette voie de sincérité un peu brutale : je m'applaudis au contraire de ce que, depuis plusieurs années, la vérité commence à se faire jour ; les lecteurs de cette Revue n'ont certainement pas oublié un article fort remarquable de M. Félix Martin où déjà ils ont pu trouver sur le Japon et les Japonais des appréciations sévères.

C'est avec la même franchise que je voudrais m'expliquer à mon tour.

— Croyez-en ma vieille expérience, me disait un jour à Tokio, un éminent diplomate, ne flattez jamais les Japonais et soyez persuadé que ce serait une mauvaise action de grandir encore par des louanges imméritées leur incommensurable orgueil.

*
* *

J'ai trop souvent constaté l'excellence du conseil pour n'en point profiter à cette heure. C'est donc sans grande indulgence, mais aussi sans parti pris de dénigrement, que je m'efforcerai de résumer, en ces quelques pages, mes impressions de voyageur.

Si le pays, tout d'abord, m'a un peu désenchanté, ce n'est pas, je me hâte de le dire, pour les mêmes raisons qui indignent les amateurs de pittoresque à outrance.

Ceux-ci se désoleraient évidemment à la vue des poteaux de télégraphe et des fils téléphoniques ; ils entendraient avec désespoir les sifflements des locomotives ou les cornets avertisseurs des tramways électriques ; ils crieraient au scandale à la rencontre de Japonais coiffés du chapeau melon et de Japonaises odieusement attifées à la mode européenne.

J'ai trouvé, au contraire, grand intérêt à ces contrastes vio-

lents, à ce spectacle si curieux d'un peuple rompant si rapidement avec ses vieilles traditions, ses préjugés séculaires, avide d'apprendre et d'imiter, assoiffé de réformes et de progrès ; ayant réalisé, en somme, en moins de cinquante ans, l'évolution que nous mîmes si péniblement tant de siècles à accomplir.

D'ailleurs, il suffit de s'éloigner un peu des grandes villes, des ports surtout, pour retrouver bien vite un Japon très bon teint, les anciens costumes et les mœurs antiques ; à part la rencontre trop fréquente de touristes anglais ou américains, rien ne gâte plus la joie, si précieuse pour le voyageur, de goûter des sensations nouvelles.

Je n'ai certes pas l'intention, dans les limites nécessairement étroites de cet article, de faire un récit de voyage et d'entrer dans le détail des excursions où m'entraîna, pendant un mois, mon humeur vagabonde. C'est seulement une impression d'ensemble que je voudrais apporter ici.

J'ai déjà dit mon désenchantement : mais il faut bien reconnaître que la faute en est moins au pays lui-même qu'à l'exagération des poètes dont nous avons pris trop souvent les rêves pour des descriptions, les contes pour de l'histoire, la fantaisie pour de l'observation.

Il faut même se méfier du mouvement de colère qui se produit dès qu'on constate ce malentendu : on risquerait de devenir injuste et de passer, hostile, devant des paysages qui ont leur charme et qui doivent dissiper toute méchante humeur.

Certes, Nagasaki, où nous prenons pour la première fois contact avec le sol japonais, répond insuffisamment à l'idée qu'on s'en fait par la lecture de *Madame Chrysanthème* ; ce n'en est pas moins un ravissant panorama qu'on a sous les yeux, en pénétrant dans cette baie profonde, semée d'îlots verdoyants aux formes bizarres, enfermée entre des collines coquettes où s'étagent les terrasses cultivées, les maisonnettes gracieusement éparpillées.

Nous éprouvons bien quelque déception à trouver les fleurs si rares ; nous songeons avec quelque mélancolie à nos vastes prairies où pâquerettes, bleuets, coquelicots et boutons d'or marient leurs nuances chaudes et variées : mais on nous affirme que c'est trop tard ou trop tôt d'arriver au mois de

mai ; les cerisiers n'ont plus leur parure, et les chrysanthèmes ne sont pas encore épanouies.

Je ne dirai pas que le Fuzi-yama mérite son universelle renommée ; sans aller plus loin, les cimes neigeuses du Dauphiné ont infiniment plus d'élégance et d'ampleur : mais ce cône gigantesque, qui parfois émerge des nuages et dresse vers le ciel sa blancheur éclatante, ne manque pas non plus d'une grandeur imposante.

Les ombrages de Nara peuvent-ils faire oublier la majesté, le charme pénétrant de nos immenses forêts du Morvan et du Berry? Non point, mais ils ont quand même une exquise fraîcheur, et les cryptomerias, élégants et superbes en leurs envolées pleines de hardiesse, sont d'une incomparable beauté.

Les torrents qui descendent des hauteurs de Myanoshita ou qui dégringolent en cascades du lac Chuzenji, n'ont rien de si merveilleux que les gorges du Tarn, les rives du Viaur, les environs de la Grande Chartreuse, les gorges du Fier et de la Boine, les sites les plus connus des Pyrénées et des Alpes ; est-ce à dire qu'ils ne méritent point le voyage et que je regrette les heures passées dans les sentiers silencieux qui s'élèvent dans les montagnes au sortir de Nikko.

Est-ce que, après avoir passé tant de journées inoubliables sur les bords des lacs suisses, après avoir connu les féeriques splendeurs du Königsee en Bavière, on peut se pâmer d'admiration devant le lac d'Hakone et les autres lacs du Japon? Évidemment non ; mais ceux-ci ont bien aussi leur charme et je garde un souvenir attendri de ce petit lac de Yumoto si joliment endormi entre ses rives gracieuses aux tons roses et mauves d'une douceur infinie.

Pousser plus loin les comparaisons, ce serait peut-être dépasser le but que je me propose, et je ne voudrais point paraître dénigrer systématiquement alors que mon seul souci est de rester équitable et sincère.

En quittant Yokohama, j'avais quelque inquiétude à ce sujet et je me demandais si la nostalgie de la France, après six mois d'absence, ne me rendait pas trop partial : mais sur le paquebot de retour, tous les touristes étaient unanimes dans leurs appréciations, tous proclamaient que les plus

beaux sites du Japon restent très inférieurs à ce qu'ils avaient admiré en Europe.

Tous aussi partaient avec une antipathie profonde pour les Japonais.

Physiquement d'abord, ils inspirent à l'Européen une certaine répugnance; ces teints olivâtres, ces peaux marbrées de taches inquiétantes, ces fronts fuyants, ces regards obliques constituent une laideur à laquelle on ne peut s'habituer; ils sont presque tous chétifs, à l'exception des coureurs aux mollets musclés, et s'ils ont la propreté du corps, elle est par trop dissimulée sous des oripeaux sordides.

On dirait qu'ils se plaisent à se rendre ridicules par d'extraordinaires combinaisons des modes japonaises et européennes; rien de plus grotesque que ces chapeaux melon venant compléter de façon si imprévue le Kakimono national.

Et les femmes?

Ah! que j'en ai reçu de ces lettres d'amis qui me parlaient avec une nuance de jalousie de mon heureuse fortune.

« Vous êtes, disaient-ils, au pays des mousmés : aurez-vous le courage de nous revenir bientôt? »

Courage facile, dois-je dire, au risque de porter une main sacrilège sur les gracieuses légendes qui hantent l'imagination des amoureux d'exotisme.

Pourquoi faut-il que ce joli nom de mousmés me soit gâté par le souvenir de ces petites poupées ridicules et contrefaites, aux yeux bridés dans des figures trop grasses, au nez écrasé entre des joues bouffies : le tout surmonté d'une coiffure trop savante où les cheveux cirés et collés ensemble ne forment plus qu'une masse noire et disgracieuse!

Agenouillées en des poses hiératiques dans les cages illuminées du yoshiwara, habillées de robes joliment brodées, soigneusement peintes et fardées, elles ont encore, les pauvrettes, une saveur étrange qui peut retenir et charmer.

Mais qu'elles se mettent en marche! les voilà tout à fait déplaisantes : grimpées sur des socles de bois, elles avancent, les genoux pliés, les jambes cagneuses, la croupe proéminente, le dos déformé par l'horrible coussin large et épais qui tient lieu de ceinture.

Ne poussons pas plus loin l'indiscrétion! Sans quoi les bains

publics, où hommes et femmes se livrent ensemble et sans le moindre voile aux plus intimes détails de toilette, nous fourniraient sur l'anatomie des mousmés des renseignements plus déplorables encore.

Disons-le en passant; malgré la pruderie gouvernementale qui va jusqu'au ridicule (n'a-t-on pas récemment interdit à Tokio la vente de l'ouvrage *Le Nu au Salon*, d'Armand Silvestre), la pudeur est un instinct complètement étranger aux Japonais et aux Japonaises : nulle part cependant elle ne serait plus nécessaire, du moins au point de vue esthétique.

Les Japonais compensent-ils, par leurs qualités intellectuelles et morales, ces imperfections physiques dont il serait d'ailleurs injuste de leur tenir rigueur? Ici encore je dois à la vérité de dire que tel n'est pas mon avis.

Sans doute les Japonais ont une incomparable faculté d'assimilation; ils se sont adaptés à la civilisation moderne avec une rapidité merveilleuse; ils ont appliqué chez eux toutes les grandes découvertes avec un louable empressement. Des professeurs, des médecins, des magistrats, des ingénieurs se sont formés en toute hâte; ils ont imité les procédés industriels avec l'ingéniosité de véritables contrefacteurs.

Et quelle ardeur ils mirent à se débarrasser au plus vite de leurs instructeurs! Empressés à accueillir les institutions occidentales, leur désir n'était pas moins intense d'échapper à la sorte de tutelle qui s'exerçait sur eux.

Et partout, peu à peu ils surent écarter l'élément étranger de leurs propres affaires. Actuellement tous leurs chemins de fer sont entre leurs mains, capitaux et exploitation; tous les grands travaux sont confiés à leurs ingénieurs, tous les grands cuirassés sont sous les ordres d'officiers japonais.

Ce n'est point, bien entendu, un blâme que j'exprime, mais seulement une constatation.

Les Japonais veulent être maîtres chez eux; rien de plus légitime : il s'agit seulement de savoir si ce patriotique empressement n'a pas porté à l'industrie, notamment, de graves préjudices.

De grandes usines étaient nées, qui fonctionnaient admirablement, dirigées par des ingénieurs européens : un beau jour les Japonais, pleins de confiance en eux-mêmes, après avoir

patiemment observé et étudié, se crurent assez forts pour se passer du concours des étrangers; des ingénieurs indigènes remplacèrent brusquement les ingénieurs européens.

Or depuis ce temps, bien des machines se sont dérangées, bien des rouages ont été détraqués, bien des réparations sont devenues nécessaires; et les Japonais, trop orgueilleux pour l'avouer, regrettent un peu leur précipitation dans l'application d'une formule qui fait merveille sur les programme politiques : « Le Japon aux Japonais ».

C'est que, dès qu'il ne s'agit plus seulement de copier, mais que l'initiative devient nécessaire, les Japonais restent d'une infériorité absolue.

Le génie créateur leur manque absolument. A défaut de tant d'autres observations qui le démontrent, il suffit, pour en constater l'absence, de contempler les pauvretés architecturales dont ils sont seulement capables. Anciens ou modernes, leurs temples témoignent de conceptions étriquées et si parfois on est séduit par la joliesse d'un détail, par le pittoresque d'une décoration, par l'harmonieux arrangement des couleurs, on constate toujours que les grandes lignes manquent d'ampleur et d'envolée.

C'est un art mesquin où la patience s'affirme bien plus qu'un goût véritable. Nulle part on ne trouve la trace de ces élans merveilleux qui firent jaillir de notre sol les splendeurs des nefs gothiques, qui dressèrent sur l'Acropole les blancheurs sublimes du Parthénon, qui édifièrent aux confins de l'Indo-Chine les prodigieuses galeries d'Angkor.

De cette infériorité, les Japonais n'ont point conscience et, comme je le disais plus haut, leur orgueil est infini.

Surtout depuis la guerre de 1895, ils ont pris d'eux-mêmes une opinion si haute qu'ils deviennent insupportables de puérile vantardise.

Dès l'âge le plus tendre, les jeunes Japonais reçoivent dans leur famille et à l'école un enseignement déplorable où ils prennent en même temps que l'idée de la supériorité de leur race, la haine et le mépris des étrangers.

On comprendrait à la rigueur que le peuple, ignorant et fanatique, laissé très en arrière de la civilisation superficielle dont se targuent les classes dirigeantes, ait gardé, des vieilles

traditions, la haine farouche des étrangers : mais il est odieux que les instituteurs de la jeunesse soient les plus ardents à maintenir ces préjugés barbares dans les âmes enfantines.

Dans toutes les villes du Japon, l'Européen risque d'être insulté : souvent toutefois il peut impunément traverser la foule; mais jamais il ne passera près d'une troupe d'écoliers sans recevoir des outrages.

Cette constatation-là, tous les écrivains qui ne furent pas seulement des flatteurs l'ont faite avant moi, et M. Félix Martin, dans son très intéressant ouvrage, rapporte en la confirmant cette remarque de Jean Dhasp :

« Dans une rue de Tokio un jeune Japonais, mis avec une certaine recherche vous toise en passant d'un air insolent et vous l'entendez murmurer des injures à l'adresse des étrangers; il n'y a pas d'erreur possible : c'est un étudiant! » M. Félix Martin, dans l'article qu'il a publié ici-même, cite de nombreux faits qui démontrent à quel point est cultivé dans l'âme japonaise la haine de l'étranger : je n'y insiste pas, car je crois que personne ne s'élèvera contre une telle affirmation. D'ailleurs, les hommes politiques japonais qui sont assez perspicaces pour voir le danger et assez courageux pour le dénoncer, ne se font pas faute de dire combien est déplorable le système d'éducation que reçoivent les enfants dans les écoles.

Il suffit à cet égard de citer un passage d'un superbe discours prononcé par le marquis Ito en 1897[1] :

« Il est hors de doute, s'est-il écrié, que dans toutes les écoles du Japon, on cultive un esprit étroit et hostile aux étrangers, et plus nous allons et plus ces déclamations contre les Européens augmentent d'intensité....

« Aussi je demande une réforme complète de notre système scolaire et je proteste contre l'enseignement à notre jeunesse, d'un patriotisme étroit et de mauvais aloi. Il faut déraciner l'esprit anti-étranger des dernières années. »

De telles paroles honorent l'homme politique qui les a prononcées : mais je doute fort de leur efficacité et tous les Européens qui résident au Japon sont persuadés qu'elles resteront

1. Félix Martin, *Le Japon vrai*, 1898.

lettre morte. Aussi, lors de mon passage, envisageaient-ils avec une vive appréhension la prochaine mise en vigueur des traités que le Japon a passés avec toutes les grandes puissances.

Comme, vraisemblablement, nous aurons avant peu des incidents diplomatiques dus à l'application de ces traités, il n'est pas inutile, je pense, de revenir sur cette question et de l'exposer aux lecteurs le plus brièvement possible.

Il y a trois ans que les traités en question ont été signés : c'est le 4 avril 1896 que les signatures furent notamment échangées entre M. Hanotaux, alors ministre des affaires étrangères, et M. Sone Arasuke, envoyé extraordinaire du gouvernement mikadonal auprès de la République française.

Bien qu'il s'agisse d'un acte qualifié de « traité de commerce », il est bien évident que les préoccupations commerciales étaient loin d'être prédominantes lors des pourparlers longs et difficiles qui précédèrent la signature. Cela explique sans doute, sans toutefois l'excuser, la négligence de nos diplomates qui — cela est indiscutable — n'ont point compris les conséquences néfastes des clauses acceptées par eux, conséquences contre lesquelles ont d'ailleurs énergiquement protesté toutes les industries françaises intéressées.

Cela m'entraînerait trop loin d'entrer dans cet ordre d'idées : mais une seule constatation pourra donner la mesure du soin qu'apporta la diplomatie française à la défense de nos intérêts commerciaux. Croirait-on qu'on a — légère distraction — oublié de stipuler le régime fait à l'avenir à nos alcools et à nos liqueurs, c'est-à-dire à notre plus importante denrée d'exportation.

Il en résulte que les droits de douane sont formidables, laissés à la discrétion des Japonais, et que déjà plusieurs maisons françaises renoncent à continuer leurs affaires.

Mais c'est surtout au point de vue de la situation faite aux personnes que les nouveaux traités peuvent avoir les plus déplorables conséquences.

Jusqu'ici les étrangers, installés dans certains quartiers des grandes villes, sur des concessions accordées par le gouvernement mikadonal étaient uniquement soumis à la juridiction consulaire; ils ne pouvaient être inquiétés par la police japo-

naise et n'avaient point à soumettre leurs procès aux tribunaux du Nippon.

Les Japonais étaient profondément blessés dans leur amour-propre, d'un pareil état de choses :

« Nous sommes civilisés, disaient-ils; nous avons des lois, des codes et des tribunaux. Pourquoi conserver un régime seulement nécessaire dans les pays où les étrangers auraient à souffrir de la barbarie des coutumes. Au lieu de fermer nos frontières, d'interdire le séjour aux étrangers, ailleurs que sur certaines concessions, d'exiger des passeports, nous ouvrirons nos portes, nous imiterons les grandes nations, nous userons des mêmes règles internationales.

« En échange de quoi, nous demandons aux étrangers de nous considérer comme un peuple civilisé vis-à-vis duquel il n'y a pas à prendre de précautions spéciales, nous leur demandons de se soumettre à l'avenir à la juridiction de nos tribunaux, à l'autorité de notre police. »

Ainsi parlaient depuis vingt-cinq ans les diplomates japonais : ils sont arrivés à leurs fins, grâce à de fâcheuses rivalités.

L'Angleterre céda la première, espérant avoir conquis les bonnes grâces du Japon et comptant en tirer profit; les États-Unis, l'Allemagne, la Russie suivirent : la France signa la dernière. Pouvait-elle résister seule? c'était bien difficile, et la responsabilité de tout cela retombe sur tous : si les grandes puissances au lieu de traiter séparément et de chercher à se jouer les unes les autres, avaient été d'accord pour résister aux prétentions japonaises, elles ne se seraient pas laissé duper par la diplomatie orientale.

Les Japonais triomphent largement maintenant et ne dissimulent pas qu'ils ont habilement exploité notre candeur.

Il suffit, en effet, d'étudier d'un peu près le texte même du traité pour se rendre compte que nous avons accordé aux Japonais infiniment plus qu'ils ne nous ont concédé.

Après la lecture superficielle de l'article 1er et de l'article 4, on pourrait croire à une égalité de traitement; ces articles, en effet, sont ainsi conçus :

« Art. 1.— Les Français au Japon et les Japonais en France jouiront de la plus complète et constante protection pour leurs propriétés.

« Ils pourront réciproquement, dans toute l'étendue des États et possessions respectifs, voyager, résider, se livrer à l'exercice de leurs professions, acquérir, posséder, et transmettre par succession, par testament, donation ou de toute autre manière que ce soit, des biens, valeurs et EFFETS MOBILIERS de toutes sortes ; ils jouiront, à cet effet, des mêmes privilèges, libertés et droits que les nationaux ou les ressortissants de la nation la plus favorisée, sans pouvoir être tenus à acquitter des impôts ou taxes autres ou plus élevées.

. . . .

« Art. 4.— Les ressortissants de chacune des parties contractantes pourront, en quelque lieu que ce soit des États et possessions de l'autre partie, exercer toute espèce d'industrie ou de métier, faire le commerce.....; ils pourront y posséder, louer, même par bail emphytéotique, et occuper les maisons et boutiques qui leur seront nécessaires, louer des terres, les prendre à bail emphytéotique à l'effet d'y résider et d'y exercer leur profession; le tout en se conformant, comme les nationaux eux-mêmes et les ressortissants de la nation la plus favorisée, aux lois et règlements des pays respectifs.

« Il est entendu que, en tout ce qui concerne l'agriculture et LE DROIT DE PROPRIÉTÉ SUR LES BIENS IMMOBILIERS, les Français au Japon et les Japonais en France jouiront du même traitement que les sujets ou citoyens de la nation la plus favorisée. »

De la juxtaposition de ces deux textes, on voit ressortir immédiatement la distinction entre ce qui concerne la propriété des effets mobiliers et le droit de propriété sur les biens immobiliers.

Et de cette distinction il résulte aussitôt une inégalité choquante entre le traitement accordé aux Japonais en France et le traitement accordé aux Français au Japon.

Un Japonais en France peut, en effet, acquérir, de la façon la plus absolue et sans la moindre réserve, aussi bien des immeubles que des meubles, aussi bien des terres que des valeurs de bourse. Son droit de propriété n'est soumis à aucune restriction.

Au Japon, au contraire, un Français pourra seulement

acquérir des meubles; il n'aura jamais sur les immeubles un droit de propriété complet.

Ce serait, ont dit les diplomates japonais, trop contraire aux traditions du pays; ce serait heurter trop vivement le sentiment national que de concéder pareil droit à des étrangers.

Soit! mais il fallait attendre alors que ces traditions cessent de subsister, que ce sentiment national s'atténue avant de prétendre se mettre au rang des nations tout à fait civilisées.

Et c'est précisément parce que tous les résidents européens connaissaient les traditions japonaises et le sentiment national qu'ils ont accueilli avec indignation l'article 21 et l'article 23 des traités.

Le premier déclare que « les divers quartiers étrangers qui existent au Japon seront incorporés aux communes respectives du Japon et feront, dès lors, partie du système municipal du Japon. Les autorités japonaises compétentes assumeront en conséquence toutes les obligations et tous les devoirs municipaux qui résultent de ce nouvel état de choses, et les fonds et biens municipaux qui pourraient appartenir à ces quartiers seront de plein droit transférés aux dites autorités japonaises. »

L'article 23 est ainsi rédigé : « La juridiction française au Japon et les privilèges, exemptions ou immunités dont les Français jouiraient en matière juridictionnelle seront supprimés de plein droit et sans qu'il soit besoin de notification, du jour de la mise en vigueur du présent traité; et les Français seront dès lors soumis à la juridiction des tribunaux japonais. »

Les différents traités avec les puissances européennes et les États-Unis contiennent des clauses analogues.

Et tous les blancs protestent maintenant et disent qu'ils sont livrés sans défense aux tracasseries policières et à l'arbitraire des juges japonais. Ils prétendent qu'il leur sera toujours impossible d'obtenir justice, dès qu'ils seront en conflit avec un indigène, que jamais les magistrats ne donneront raison à un « barbare » contre un de leurs compatriotes.

Tel n'est pas seulement l'avis des commerçants, des simples résidents; c'est aussi l'avis des diplomates, des consuls qui connaissent le mieux le caractère des Japonais.

Un ancien consul français à Yokohama, M. Klolukowski, s'exprime ainsi à ce propos dans son ouvrage : *Le Japon contemporain* :

« D'un bout de l'année à l'autre la personne et les biens de l'étranger seront exposés à des vexations continuelles et bien pénibles, car il restera seulement aux agents accrédités une sorte de droit de remontrance que son inefficacité ne tardera pas à rendre ridicule. »

Et comme malgré tout j'étais un peu surpris de ces appréciations pessimistes, que je voyais un peu d'exagération dans les plaintes, dans l'angoisse même des résidents étrangers à la veille de la mise en vigueur des traités, je demandai son avis à un personnage qui est en même temps un habile diplomate, un observateur sagace et sensé :

« Oui, me dit-il, les étrangers ont raison de redouter la juridiction des tribunaux japonais. Sans doute, pendant les premiers mois, les magistrats s'efforceront de faire preuve d'impartialité : mais le naturel reprendra vite le dessus.

« Il ne faut point juger les cerveaux japonais d'après les nôtres, et ce serait une grave erreur que d'attendre d'eux la justice, au sens abstrait du mot. Ils sont trop loin d'en avoir la conception exacte.

« Prenez le magistrat japonais le plus éclairé, le plus honnête, le moins capable de se laisser corrompre : c'est l'oiseau rare, mais il n'est pas impossible de le rencontrer. Supposez cet homme décidé à faire tout son devoir. Toute la question sera de savoir quelle idée il se fait de son devoir. Or, je vous l'affirme, à de rares exceptions près, ces magistrats, vertueux par hypothèse, croient que leur devoir est de toujours donner tort à un étranger; ils penseraient trahir la patrie en donnant raison à un plaideur européen contre un de leurs compatriotes.

« Que voulez-vous espérer d'hommes qui ont une telle conception de la justice et une telle idée de leurs devoirs! »

J'avouai tout de suite que cela me paraissait peu rassurant et que cet aperçu des cas de conscience qui peuvent agiter l'âme d'un magistrat japonais me semblait assez redoutable pour les plaideurs européens.

Je sais bien que le Mikado lui-même a pris soin dernière-

ment, quelques jours avant cette date du 17 juillet, stipulée pour le commencement de l'ère nouvelle, de donner à ses sujets des indications précises.

Et voici en quels termes est rédigé le rescrit impérial.

« Gouvernant notre empire suivant les enseignements de nos ancêtres, nous avons réussi à assurer la prospérité de notre peuple au dedans, en même temps que nous établissions des relations d'étroite amitié avec les nations étrangères. C'est pour nous une source de joie sincère de constater qu'après une longue suite de négociations, nous sommes arrivés enfin à une entente avec les puissances, et que bientôt va être inaugurée la revision des traités.

« L'espoir que nous avons si longtemps caressé est aujourd'hui, en effet, sur le point de devenir un fait accompli. Ce changement de régime augmentera les responsabilités qui nous incombent pour le gouvernement de notre empire, mais il contribuera beaucoup aussi à fortifier les bonnes relations que nous entretenons avec les peuples étrangers.

« C'est notre volonté absolue que nos sujets, dont nous connaissons le zèle à remplir leurs devoirs, se conforment strictement à nos vues dans cette matière. De cette façon, l'ouverture de la contrée à tous les étrangers qui doivent y être cordialement reçus, honorera grandement notre peuple et augmentera le prestige de notre empire.

« En vue des responsabilités qui nous incombent, quant à la mise en vigueur des nouveaux traités, nous désirons que nos ministres d'État, agissant en notre nom, lancent des instructions à nos fonctionnaires de tous ordres leur enjoignant d'apporter le soin le plus vigilant à l'administration des affaires, afin que les étrangers et nos nationaux jouissent des mêmes avantages, et, toute source de désaccord étant désormais tarie, les relations de paix et d'amitié avec toutes les nations soient établies désormais sur des bases indestructibles. »

*
* *

Il n'y a certes rien à reprendre à pareil langage et nous applaudissons volontiers aux sentiments qui l'ont inspiré. Il est tout naturel que le souverain asiatique manifeste sa satis-

faction en constatant le succès d'efforts ininterrompus pendant plus de vingt ans, et nous le croyons très sincèrement désireux d'éviter à l'avenir tous les conflits qu'il paraît redouter.

Nous comprenons à merveille que le Mikado soit fier de voir le Japon définitivement prendre place dans le concert des grandes nations civilisées et libres; et nous devons à la vérité de reconnaître, en outre, que la presse japonaise, presque unanimement, agit de son mieux pour faire pénétrer dans la masse des lecteurs les instructions du souverain. Il est également certain que les ministres ont fait preuve de bonne volonté en exécutant avec empressement les ordres reçus, et en lançant, dans les diverses administrations, des circulaires énergiques.

Mais tout cela sera-t-il suffisant pour venir à bout des préjugés si fortement enracinés et pour transformer aussi brusquement qu'il le faudrait l'état d'esprit que nous constations plus haut?

Pour le penser, il serait nécessaire d'attribuer à l'autorité impériale une puissance qu'elle est loin d'avoir, s'il est vrai, comme tout l'indique, qu'elle diminue au contraire de jour en jour.

Et nous voilà tout naturellement amenés à examiner précisément ce qu'est devenu, à notre époque, le prestige presque divin qu'exerçaient jadis sur leurs sujets les ancêtres de Mutsu-Hito.

Jadis le Mikado apparaissait comme un être d'une essence tout à fait supérieure à l'humanité, comme un descendant direct d'Amaterasu, la déesse du soleil, de laquelle il était censé posséder presque tous les attributs divins.

C'était l'incarnation de la Divinité elle-même : dans les écoles, des offrandes étaient déposées devant l'image du souverain comme devant celle du Bouddha; la légende disait qu'un simple mortel ne saurait, sans mourir, supporter la vue de la Majesté Impériale.

Que nous sommes loin déjà de ces antiques croyances! J'ai pu m'en rendre compte, un heureux hasard m'ayant permis d'assister, à Yokohama, aux courses annuelles organisées par la colonie étrangère.

Sa Majesté avait promis d'honorer le champ de courses de sa présence, imitant en cela, comme en beaucoup d'autres

choses, les exemples à lui donnés par les souverains et chefs d'État européens.

A Yokohama, on fit de grands préparatifs de fête : des arcs de triomphe furent dressés, des mâts plantés, des drapeaux, des oriflammes arborés : le long des maisons couraient des guirlandes de fleurs et de verdure, et aussi des enfilades de lanternes, de ballons et de lampions. Décidément toutes les réjouissances officielles se ressemblent et, sous toutes les latitudes, demeurent aussi banales.

Le souverain devait arriver de Tokio par le train de onze heures du matin, et dès les premières heures du jour la population est sur pied. Les groupes se forment et se massent tout le long du parcours suivi : la jeunesse des écoles est au grand complet, des délégations diverses sont à leur poste et devant la gare stationne un landau doré d'assez mauvais goût, attelé de deux chevaux noirs.

Rien de curieux comme d'observer la foule : les petites filles des écoles sont amusantes avec leurs robes bariolées, leurs figures rondelettes où les yeux tiennent si peu de place dans les faces joufflues, leurs énormes ceintures et leur coiffure étrange. Il y a aussi les dames de la Croix Rouge, tout habillées de blanc, coiffées d'une sorte de bonnet de police, blanc également, la poitrine agrémentée d'une grande croix de laine rouge; les collégiens sont, comme de coutume, bruyants et moqueurs; quant aux lanciers de l'escorte, ils portent presque exactement l'uniforme français ; on dirait un peu d'une bande de singes qui aurait dévalisé un magasin d'habillement.

La police est à bicyclette! parfaitement! tout comme chez nous, et de zélés commissaires, au teint citron, parcourent hâtivement les rues, dégagent la chaussée et donnent le coup d'œil suprême. Ils veillent surtout à ce que personne ne prenne place sur les terrasses ou les balcons des hôtels, car l'étiquette est sur ce point tout à fait formelle. Nul ne peut être au-dessus du Mikado, nul ne doit le dominer et les spectateurs doivent être placés toujours en contre-bas. Les appareils photographiques sont aussi sévèrement interdits. Ces prescriptions ne vont pas sans quelque mécontentement de la part des touristes qui veulent engager des discussions avec les policiers : mais les gérants des hôtels interviennent fournis-

sant les explications nécessaires, calmant les grincheux, apaisant les autorités, et tout s'arrange.

Enfin le canon tonne, des salves sont tirées sur tous les vaisseaux japonais ou étrangers qui sont à l'ancre dans le port; les lanciers de l'escorte arrivent au grand trot, et le Mikado paraît, assis dans le landau découvert, avec, en face de lui, un vieux ministre à barbiche blanche.

Matsu-hito est en uniforme de général d'infanterie en petite tenue : sa laideur est extrême. A grand peine, il essaye de sourire et les petits yeux bridés disparaissent complètement dans une face très plate et très blafarde, agrémentée de longs poils noirs en broussailles : la déesse du soleil a là, décidément, un bien vilain rejeton.

Jadis, je le disais tout à l'heure, nul ne pouvait soutenir l'éclat de la majesté souveraine et tous devaient, sur le passage, se prosterner le front dans la poussière : sage précaution qui permettait aux fidèles sujets de s'illusionner sur la splendeur du maître.

Mais, à cette heure, les Japonais regardent passer le Mikado avec une extrême indifférence; pas un cri, pas un vivat, pas une inclinaison de tête.

Le comble! des policiers sont obligés d'inviter quelques spectateurs à se découvrir.

Au champ de courses, le Mikado descend de voiture, il s'installe aussitôt dans la tribune qui domine les divers bâtiments du pesage et assiste aux épreuves avec un certain intérêt : il aime beaucoup les chevaux, me dit-on.

La dernière course terminée, Matsu-hito remonte dans son landau et reprend la route de la gare sans soulever, en traversant la foule, plus d'enthousiasme qu'à l'arrivée.

Et voilà tout ce qui reste des anciennes coutumes, des fastueuses splendeurs de cette cour asiatique.

Quelques jours après, j'assistai aussi, de façon tout imprévue, à l'arrivée de l'impératrice à Yokohama : la souveraine venait présider une réunion de la Croix-Rouge, et les singulières petites bonnes femmes en blanc, dont je parlais plus haut, l'attendaient devant la gare.

J'étais sur le quai quand elle descendit du simple compartiment de première classe d'un train nullement officiel.

Est-ce bien là, Seigneur? celle que Pierre Loti, emporté par sa généreuse imagination, nous dépeignit un jour en l'appelant du si joli nom d'« impératrice Printemps ».

Hélas! la malheureuse est, si possible, encore plus laide et plus disgracieuse que les mousmés du commun.

Celles-ci ont au moins gardé le costume national qui leur donne un certain cachet et les rend pittoresques; mais l'impératrice est vêtue à l'européenne et porte de la façon la plus embarrassée une robe de satin bleu saphir avec une petite capotte de même couleur.

Elle défile, suivie de quelques dames d'honneur également fagottées; on s'incline silencieusement sur son passage : et c'est tout.

Certes, ces mœurs démocratiques sont loin de me déplaire, et j'en félicite au contraire très sincèrement le peuple japonais; je n'en tire d'autre conclusion que celle du début : c'en est fait, au Japon, du prestige religieux qui entourait jadis la Majesté impériale, et l'autorité personnelle du Mikado pèserait d'un faible poids dans les futures crises politiques.

Dans le même ordre d'idées, un incident significatif qui s'est produit il y a quelques mois mérite d'être rapporté.

A la Chambre des députés, le Ministre de l'instruction publique était à la tribune pour discuter je ne sais quel projet de loi.

Mais en développant son argumentation, il fut amené à faire une hypothèse qui débutait par ces simples mots : « Si un jour nous avons la République!... »

Le scandale fut grand, et l'indignation tapageuse; les députés poussaient des cris de protestation, et la presse fut unanime à flétrir ce crime de lèse-majesté : le malheureux ministre, responsable seulement vis-à-vis du Mikado, fut aussitôt mis à pied.

Tout cela n'empêche pas que l'hypothèse a été produite, et qu'elle dénote, dans certains milieux, des préoccupations, des conceptions, plutôt alarmantes pour l'avenir de la dynastie.

Peut-être trouvera-t-on, en France, l'incident puéril. Je ne le rapporte que comme un symptôme, mais un symptôme, à mon avis, bon à retenir pour l'observateur perspicace.

La création récente d'un nouveau parti, le *Kakoumin Kyokwaï*, est un symptôme non moins significatif.

Dans le manifeste qu'il adresse au pays, ce parti s'exprime ainsi :

« La Constitution a déterminé très nettement les droits et les devoirs de chacun dans l'organisation de l'État. Le nouveau parti fera tous ses efforts pour mettre régulièrement en œuvre les divers ressorts de la vie publique et de la nation. C'est pourquoi, tout d'abord nous voulons que le souverain soit respecté et que personne ne cherche à lui retirer la plénitude de ses pouvoirs et de ses privilèges. Nous n'oublions pas en effet, que c'est à l'Empereur seul, qu'il appartient de nommer et de révoquer les ministres, et le *Kakoumin Kyokwaï* veillera à ce qu'il ne soit jamais porté atteinte à cette prérogative essentielle du souverain.. »

La presse japonaise a fort mal accueilli ce manifeste et a fait ressortir qu'il insistait de façon tout à fait inopportune sur l'importance qu'il y a à sauvegarder contre toute atteinte les droits du souverain.

« On croirait vraiment, à lire ce manifeste, disent nos confrères d'extrême-Orient, qu'il y a actuellement parmi certaines gens une tendance bien arrêtée à menacer les privilèges impériaux et à violer gravement l'esprit de la Constitution. »

Et les officieux d'ajouter qu'une telle manière de voir n'est pas seulement dénuée de tout fondement, mais qu'elle est aussi très dangereuse à exprimer au grand jour avec une maladroite insistance.

« Jamais, affirment-ils pourtant, le sentiment de loyalisme envers l'empereur n'a été aussi ardent. »

Voilà des arguments bien contradictoires, et si le loyalisme envers le souverain est si indiscutable, pourquoi donc est-il dangereux d'en parler et pourquoi le *Kakoumin Kyokwaï* a-t-il jugé nécessaire de soulever la question?

La vérité, c'est que le nouveau parti a fait l'enfant terrible et qu'on lui reproche amèrement d'avoir parlé tout haut d'un danger dont chacun convient tout bas.

La vérité, c'est que le Japon traverse en ce moment une crise politique dont il serait puéril de nier l'importance. Sans

vouloir entrer dans les détails compliqués des crises ministérielles et des querelles de partis, réduites en résumé aux compétitions ambitieuses de quelques personnages, je voudrais indiquer en quelques mots ce qui me paraît constituer la plus grande menace pour la tranquillité intérieure du Japon.

Évidemment, comme nous le disions plus haut, l'évolution qui s'est produite au Japon depuis cinquante ans est prodigieuse, sans précédent dans l'histoire des peuples.

Mais il en est résulté manifestement un déséquilibre complet dans les institutions et surtout un trouble profond dans l'esprit des masses.

Cette marche formidable et hâtive dans la voie de la civilisation s'est produite sous la poussée de quelques hommes de haute valeur comme le marquis Ito, suivis par une clientèle relativement peu nombreuse de jeunes gens bien doués et rapidement initiés aux choses européennes; mais l'ensemble de la nation n'a pu, cela est certain, se hausser si vite au niveau de civilisation où la plaçait soudain des réformes précipitées.

L'abîme s'est donc creusé de plus en plus profond entre les classes dirigeantes et la foule demeurée ignorante. Il en résulte un manque de cohésion qui peut, qui doit entraîner à un moment donné des troubles funestes, des révolutions menaçantes.

Alors que chez les nations européennes, l'organisation gouvernementale paraît retarder sur la marche ascendante des peuples (n'est-il pas surprenant de rencontrer encore des monarchies absolues dans le Vieux Monde), au Japon au contraire la transformation des rouages gouvernementaux et administratifs a dépassé de beaucoup l'évolution normale du progrès parmi les masses populaires.

Le peuple, on l'a vu plus haut, a perdu la croyance en l'origine divine du Mikado; on l'a brusquement arraché à la toute-puissance des Daïmios.

Quel culte adoptera-t-il à la place? Quelle autorité reconnaîtra-t-il demain?

C'est le secret de l'avenir.

Certes, il est infiniment probable que, au Japon comme partout ailleurs, l'inéluctable influence des phénomènes

économiques se fera sentir et que l'entrée en jeu du socialisme deviendra le facteur décisif qui réglera un jour ou l'autre la destinée du pays.

Mais le mouvement socialiste, qui est encore très rudimentaire au Japon, n'est pas arrivé à un développement suffisant pour qu'on en tienne compte à l'heure actuelle dans l'examen de la situation politique.

Il ne faut pas confondre l'agitation qui s'est plusieurs fois manifestée avec violence dans certaines grèves, avec l'organisation d'un parti pouvant efficacement agir, et imprimer une direction aux masses prolétariennes.

Quelle forme celles-ci donneront-elles à leurs revendications? quel courant d'opinion se manifestera à l'heure de la crise menaçante? Il est, je le répète, extrêmement malaisé de le prévoir.

D'autant plus qu'on discute présentement une nouvelle loi éléctorale dont le vote n'est pas douteux et qui va augmenter dans d'énormes proportions le nombre des électeurs.

Le cens exigé pour l'électorat va être sérieusement réduit Au lieu de 15 yens (le yen vaut 2 fr. 55) de contributions directes actuellement exigés pour l'électorat, le projet prévoit qu'il suffira, pour être électeur, de payer 5 yens d'impôt foncier, ou 3 yens d'impôt sur le revenu, ou 3 yens de patente communale.

On estime généralement que ce changement portera à plus de 2 millions le nombre des électeurs qui n'était jusqu'ici que de 500 000.

Ces 2 110 000 électeurs seraient ainsi répartis :

1480 000 payant 5 yens d'impôt foncier.
460 000 payant 3 yens de patente.
170 000 payant 3 yens d'impôt sur le revenu.

Ce sont donc surtout les électeurs ruraux dont le nombre sera considérablement augmenté.

La nouvelle loi projette aussi de remanier les circonscriptions électorales, qui seront considérablement agrandies afin de donner moins de prise à la corruption. plus facile à exercer sur un petit nombre d'électeurs.

Enfin, il est question d'accorder à la représentation des villes une part plus équitable.

Voilà donc un projet qui, d'une part, va faire collaborer à la vie politique plus 1 500 000 nouveaux citoyens, d'autre part va remanier de façon importante les circonscriptions et le mode de répartition des élus.

Quelles manifestations d'opinion publique peut sortir d'une réforme si profonde et si brusque? Là encore c'est l'inconnu.

Si la situation politique est fortement embrouillée, ainsi que je viens de le démontrer, la situation financière n'est pas plus nette.

La progression croissante des budgets est significative, et sans remonter bien haut la comparaison des quelques chiffres qui suivent est suffisamment édifiante.

L'exercice fiscal de 1894-1895 a nécessité 92 365 000 yens de dépense.
L'exercice 1896-1897 s'est présenté avec 190 461 000 yens.
L'exercice 1897-1898 avec 239 750 000 yens.
L'exercice 1898-1899 avec 230 000 000 de yens.

A ce dernier exercice, il y avait un déficit de 35 millions de yens entre les recettes et les dépenses; il a fallu le combler avec des augmentations énormes de taxes sur l'alcool, et en faisant état du solde de l'indemnité chinoise.

Or, il y a tout un programme d'augmentation de dépenses militaires, de constructions navales que le Japon a décidé d'exécuter, et qu'il exécutera au prix des plus lourds sacrifices.

Comment faire face aux difficultés présentes, à celles que l'avenir prépare encore!

Augmenter les charges fiscales? C'est le premier expédient auquel songent les gouvernements dans l'embarras.

Mais il paraît vraiment impossible de pressurer davantage le contribuable japonais.

M. Félix Martin établit, à l'aide de chiffres indiscutables, que les dépenses du Japon qui ne dépassaient pas en 1894 le *dix pour cent* de ses revenus, atteignirent en 1898 le *trente-trois pour cent*.

La proportion est formidable si l'on songe que, en France, où pourtant la situation du contribuable est peu enviable, elle n'atteint pas plus de *quinze pour cent*.

Encore si les dépenses du Japon étaient productives, on

pourait supposer que l'embarras est momentané, et que la prospérité finale en résultera.

Mais alors que chez nous on affecte 27 pour 100 des ressources aux dépenses militaires et maritimes, ce qui est déjà excessif, le Japon, lui, consacre 55 pour 100 des dépenses budgétaires à ses armements.

C'est fantastique.

Je sais bien que les apologistes du Japon ne se laissent pas inquiéter par de tels arguments.

Telle est, disent-ils, la fertilité de ce merveilleux pays qu'il peut supporter toutes les épreuves, et faire face à toutes les exigences.

Ici encore il suffit de placer quelques chiffres à côté les uns des autres pour voir apparaître avec évidence la situation critique du Japon.

En France, sur les 52 857 199 hectares qui constituent la superficie totale, il y a environ 49 578 000 hectares d'exploitation agricole ou terrains bâtis.

Il en résulte, si nous fixons à 39 millions en chiffres ronds la population de notre pays, que chez nous chaque kilomètre carré exploitable doit nourrir 79 habitants.

Au Japon, la superficie totale des 411 îles qui le composent. est de 38 200 000 hectares.

D'après le « résumé statistique » publié en 1895, il y a seulement :

2 700 000	hectares en	rizières.
2 280 000	—	céréales et autres cultures.
7 280 000	—	forêts.
1 080 000	—	parcs, jardins, etc.
380 000	—	terrains bâtis.

Soit une surface utilisée de 137 200 kilomètres carrés qui doit nourrir une population de 41 millions et demi d'hommes; d'où il résulte que chaque kilomètre carré doit procurer la subsistance à 302 habitants.

Quelle que soit la fertilité des terres cultivées, on voit dès lors que la situation laisse à désirer, et qu'on ne peut indéfiniment faire sortir du sol les richesses nécessaires à l'augmentation de dépenses si exagérées.

Les hommes d'État japonais l'ont bien compris, qui ont pris

la résolution de recourir à l'emprunt, malgré la répugnance qu'il inspire à l'amour-propre national.

L'adoption de l'étalon d'or n'avait pas eu d'autre but que la préparation de cet emprunt, qui vient d'être effectué dans des conditions que je veux aussi rapidement examiner.

Cet emprunt se monte à 10 millions de livres avec un intérêt de 4 pour 100. Il a été souscrit par un syndicat composé de la Yokohama specie bank, de la Hong-Kong and Shanghaï bank, de la Chartered bank et de la banque Parr de Londres.

Le rachat de cet emprunt ne pourra commencer que dix ans après l'émission, et il sera effectué par séries en quarante-cinq ans.

Le Japon va donc toucher environ 90 millions de yens. Lorsque l'amortissement complet sera terminé, il aura déboursé 226 millions de yens, c'est-à-dire qu'il aura payé 136 millions de plus qu'il n'aura encaissé.

Soit! dira-t-on, mais le Japon ne paie que 4 pour 100 d'intérêt, tandis que le taux de l'intérêt est très supérieur au Japon (5 à 8 pour 100). Il faut donc tenir compte de cette différence et la considérer comme un bénéfice au profit du Japon.

Le raisonnement serait vrai, si l'emprunt actuel était destiné à des œuvres productives; mais comme tout l'argent doit passer à construire des vaisseaux ou à acheter des canons, l'opération est tout à fait déplorable.

Il est en tous cas bien heureux que l'épargne française n'ait pas été entraînée à couvrir l'emprunt. Outre que le placement était loin d'être de premier ordre, j'estime qu'il aurait été trop naïf de fournir ainsi indirectement des armes à une nation qui ne nous aime pas et qui, soyez-en certains, ne fera jamais profiter notre industrie nationale de la moindre préférence.

C'est en effet pour la France que le Japon témoigne le moins de considération et rien n'est plus attristant que de constater combien notre influence diminue chaque jour là-bas.

Deux journaux français existaient jadis à Yokohama, ils ont disparu.

Autrefois notre langue était relativement assez répandue

nul ne la parle maintenant et l'on a dû considérer comme un merveilleux succès diplomatique la présence auprès du prince impérial d'un professeur de français.

Le chiffre des opérations commerciales que nous y faisons est infime en comparaison de ceux qui sont atteints par l'Angleterre, les États-Unis et l'Allemagne, et notre industrie n'est jamais appelée aux fournitures que le Japon demande aux autres nations.

Cette situation est le résultat de notre intervention à l'issue de la guerre sino-japonaise; et, chose curieuse, nous paraissons avoir, en cette occasion, récolté plus de haine que la Russie et l'Allemagne qui eurent pourtant alors un rôle plus actif que le nôtre.

Ce n'est d'ailleurs qu'une question de nuance, et nous avons vu déjà que les Japonais éprouvaient pour tous les étrangers sans exception la même antipathie.

*
* *

Ce sentiment, joint à l'orgueil effréné qui grandit de jour en jour, d'une part, les embarras de la situation politique et financière, d'autre part, telles sont les causes qui peuvent, dans un avenir plus ou moins éloigné, entraîner le Japon dans des tentatives belliqueuses.

C'est là, à mon avis, la véritable signification qu'il faut donner à l'expression « péril jaune », qui depuis si longtemps déjà sert de thème aux théories des hommes politiques et aux économistes.

Il fut un temps où le *péril jaune* apparaissait à certains occidentaux sous la forme d'une nouvelle invasion de barbares. Des imaginations fertiles se représentaient volontiers quelques centaines de millions de Célestes se précipitant brusquement à travers l'Asie et venant, comme nuées de sauterelles, dévaster l'Europe et exercer notamment contre le Louvre la revanche du pillage du Palais d'Été.

Quelques intrépides rêveurs, quelques sombres pessimistes continuèrent longtemps à s'alarmer pour les générations futures de si tragiques prévisions.

Les Chinois prétendent au contraire, et avec plus de raison,

que l'invasion des barbares est en train de s'accomplir, mais à leurs dépens.

Leur mauvaise humeur est assez excusable pour que nous ne soyons pas autrement froissés d'être appelés « barbares » et nous pourrions d'ailleurs convenir assez volontiers que, sous bien des rapports, notre civilisation paraît assez arriérée.

Sur les bords de la Seine infiniment plus que sur ceux du fleuve Jaune, on a le culte de la force brutale, et j'aimerais à trouver dans l'âme populaire, en France, le respect des lettrés qu'on peut noter chez le plus humble des coolis chinois.

Mais laissons les Chinois, et revenons aux Japonais militaristes et au péril jaune en ce qui les concerne.

Faut-il s'effrayer outre mesure du développement colossal de l'industrie au Japon et prévoir que les marchés européens vont être, à bref délai, écrasés par la surproduction japonaise.

On pourrait être tenté d'adopter une telle manière de voir si on examine seulement, sans les approfondir, les statistiques publiées.

Il est certain que nous sommes en présence d'un mouvement formidable qui surprend et inquiète.

Ici encore, quelques chiffres sont nécessaires; je demande la permission de les placer sous les yeux des lecteurs.

Dans une conférence faite récemment par M. Nagaboumi Ariga, nous trouvons de curieux renseignements sur les progrès industriels du Japon.

Voici d'abord un tableau intéressant qui marque bien la croissance rapide des exportations du Japon pendant les dix dernières années étudiées par les statisticiens.

	Francs.			Francs.	
En 1888	344	millions.	En 1893	471	millions.
1889	374	—	1894	615	—
1890	296	—	1895	737	—
1891	419	—	1896	635	—
1892	486	—	1897	877	—

Ces chiffres ne suffiraient point à montrer le développement industriel du Japon, si nous n'avions, d'après M. Ariga, la proportion des objets manufacturés qui entrent dans le chiffre total de ces exportations.

Or, ces objets manufacturés formaient, en 1888, 66 pour 100 seulement des exportations totales.

En 1889	64 pour 100.	En 1894	75 pour 100.
1890	67 —	1895	77 —
1891	53 —	1896	74 —
1892	67 —	1897	78 —
1893	71 —	1898	80 —

D'où il résulte une progression presque constante dans la proportion.

C'est par le même procédé qu'il s'agit d'examiner le tableau suivant des importations au Japon :

	Francs.		Francs.
En 1888	349 millions.	En 1893.	472 millions.
1889	384 —	1894.	630 —
1890	437 —	1895.	698 —
1891	334 —	1896.	913 —
1892	384 —	1897.	1175 —

La croissance est plus rapide encore, et on pourrait en conclure que le Japon est un marché largement ouvert également aux industries européennes.

Mais, là encore, la statistique de M. Ariga éclaire la situation.

Sur le chiffre total des importations, il se trouve qu'en 1889 les objets manufacturés entraient pour 87 pour 100.

En 1890 : 87 pour 100.	En 1893 : 72 pour 100.	En 1896 : 71 pour 100.
1891 : 73 —	1894 : 73 —	1897 : 71 —
1892 : 73 —	1895 : 67 —	1898 : 60 —

Par conséquent, l'augmentation du chiffre des importations est due uniquement à l'introduction des matières premières, et la régression que nous venons d'indiquer prouve éloquemment elle-même les progrès réalisés par l'industrie japonaise depuis dix ans.

Si nous passons maintenant aux chiffres des capitaux engagés dans des entreprises industrielles, nous les voyons croître d'une façon énorme :

En 1895. . . .	56 millions de yens (yen = 2 fr. 55.)
1896. . . .	63 — —
1897. . . .	74 — —
1898. . . .	151 — —

Il y a actuellement au Japon 2968 usines employant des machines à vapeur; celles-ci sont au nombre de 5375, représentant une force totale de 58172 chevaux-vapeur. Ces usines ont une population ouvrière de 273792 âmes.

Les manufactures ordinaires qui ne se servent pas de moteurs à vapeur sont au nombre de 4398 et emploient 140243 ouvriers des deux sexes.

D'où un prolétariat industriel d'environ 415000 travailleurs.

En ce qui concerne la consommation du charbon dans les usines qui emploient des machines à vapeur, M. Ariga nous donne le tableau suivant :

En 1895	750 000 tonnes.
1896	1 072 000 —
1897	1 888 000 —
1898	1 553 000 —

Que si nous pénétrons dans le détail de ces chiffres, et si nous examinons à part quelques-unes des principales industries, nous serons davantage encore frappés de l'extraordinaire progression que voici :

C'est en 1884 que fut inaugurée à Osaka la première filature japonaise; en 1886, il y avait déjà 8 filatures; en 1897, 61.

Le nombre des broches, qui était de 65500 en 1886, est actuellement de 1200000. Et le Japon, qui exportait en 1889 pour environ 1 million de fils et tissus de coton, a haussé en 1897 ses expéditions au chiffre de 80 millions.

L'industrie de la soie s'est développée dans d'aussi fortes proportions. Dès 1895, on pouvait évaluer à 205 millions la valeur des soieries sorties des manufactures, alors qu'en 1886 cette valeur ne dépassait pas 28 millions.

La fabrication des allumettes représente un rendement de plus de 40 millions, alors qu'en 1887 elle atteignait à peine 5 millions.

Enfin le produit du papier, une des industries les plus prospères du Japon, peut être évalué à 57 millions, au lieu de 21 en 1892.

Je ne veux pas multiplier à l'infini ces exemples qui pourraient lasser à la fin la patience du lecteur; ils étaient cependant nécessaires.

Mais il convient maintenant, après avoir examiné le côté brillant des statistiques, d'en venir à des considérations qui montreront sous un jour moins mirifique la situation industrielle du Japon.

C'est encore au travail officiel de M. Ariga que nous allons nous référer.

Plus haut, nous avons signalé l'augmentation croissante des capitaux consacrés à l'industrie. Or, il importe de noter que si en 1895 ces capitaux étaient nominalement estimés à 56 millions de yens, il n'y avait en réalité que 36 millions de yens effectivement versés.

En 1896 . .	65 millions,	capital nominal.		41 millions,	capital versé.	
1897 . .	74	—	—	48	—	—
1898 . .	151	—	—	74	—	—

D'où il ressort incontestablement que le manque de capitaux est un des points faibles de l'industrie japonaise.

Et M. Ariga constate que le beau développement de cette industrie pendant ces deux dernières années menace fort de s'arrêter si l'on ne se décide pas à faire appel aux capitaux étrangers pour venir en aide aux entreprises japonaises qui en manquent tout à fait.

Presque partout, en effet, les sociétés industrielles ont dépensé leur capital en installations ou aménagements des usines ; et l'on a été obligé, pour mettre en œuvre l'organisation nouvelle, d'avoir recours à des emprunts pour lesquels on paie de très gros intérêts, jamais moindres de 10 pour 100.

Dans ces conditions, les bénéfices de l'entreprise sont presque totalement employés au service de la dette et parfois même ils n'y suffisent pas.

C'est ainsi que dans l'industrie du tissage, dont nous admirons plus haut le merveilleux développement, M. Ariga nous donne des chiffres qui montrent bien ce fâcheux état de choses.

La plupart des compagnies paient des intérêts qui dépassent le chiffre des bénéfices.

En 1893 :	sur 33	compagnies,	29	étaient	dans cette	situation.
1894 :	— 43	—	28	—	—	—
1895 :	— 59	—	41	—	—	—
1896 :	— 59	—	51	—	—	—
1897 :	— 66	—	53	—	—	—

On s'est vraiment trop hâté, chez les nationalistes japonais, de chasser les ingénieurs européens des usines et de repousser orgueilleusement l'or étranger. Maintenant on regrette vivement les ingénieurs, on sollicite les capitaux du dehors. Mais il est peut-être trop tard, et voilà une des principales considérations qui nous font envisager comme peu redoutable le péril jaune au point de vue économique.

La hausse constante des salaires est la seconde raison qui rendra aussi moins dangereuse la concurrence japonaise. C'est ce qu'a fait très bien ressortir mon excellent confrère Paul Louis dans un excellent et récent article[1]. Les travailleurs japonais touchaient autrefois des salaires de famine, parfois 25 centimes par jour, qui donnaient aux industriels un incomparable avantage sur les industriels européens obligés de payer une main-d'œuvre cent fois plus coûteuse.

Mais on peut constater depuis 1886 une croissance très accentuée de la rémunération quotidienne :

Les charpentiers touchaient en moyenne 1 fr. 35 en 1887, 1 fr. 60 en 1892, 1 fr. 80. en 1895; les tailleurs de pierre ont passé de 1 fr. 50 à 2 fr. 10; les couvreurs de 1 fr. 20 à 1 fr. 90; les menuisiers de 1 fr. 25 à 1 fr. 75; les ouvriers des filatures reçoivent actuellement 1 franc par jour au lieu de 35 centimes en 1889.

Bref, en moyenne on peut estimer à 40 pour 100 le relèvement des salaires maintenant acquis; et il est certain que les choses n'en resteront pas là. J'ai dit plus haut que le mouvement socialiste n'était point encore suffisant pour exercer sur la politique japonaise, une influence prépondérante. Il n'en existe pas moins en germe et trouvera certainement un beau terrain de culture dans le prolétariat japonais.

Peu de temps après la guerre de 1895, le gouvernement avait envoyé cinq officiers de l'état-major japonais en Angleterre pour y faire des études militaires. Deux d'entre eux sont retournés partisans du socialisme scientifique, et ont même rapporté une traduction japonaise du *Manifeste du Parti communiste*. Il y a trois ans, un jeune Japonais, retour d'Australie où il avait pris une part active au mouvement ouvrier socia-

1. Paul-Louis. *L'Extrême-Orient. Revue socialiste* d'octobre 1899.

liste, a fondé à Tokio un journal qui fut d'ailleurs rapidement supprimé par le gouvernement mikadonal.

Et la meilleure preuve que le mouvement socialiste parut assez dangereux, c'est que les journaux modérés ou libéraux du Japon s'occupèrent de lui barrer la route, les uns prêchant la conciliation, les autres la résistance.

Le *Nippon Gui* s'exprimait ainsi dans un article récent :

« Les capitalistes doivent, sans perdre une minute, intervenir d'une façon efficace en cédant aux réclamations raisonnables des travailleurs pour l'amélioration de leur sort. Car poussés par l'agitation socialiste incessante, ceux-ci commencent à voir clair et à reconnaître les injustices qui subsistent à leur préjudice. »

Et le journal ajoute aussitôt la menace, après la parole de sagesse :

« Une fois la situation des ouvriers améliorée, nous ne doutons pas que le gouvernement saura faire son devoir vis-à-vis des récalcitrants qui voudraient continuer à exciter les ouvriers par leurs doctrines de haine et de destruction. »

L'intervention gouvernementale n'a pas empêché en tous cas le mouvement syndical de se développer rapidement.

Les tisseurs de Yokohama se sont organisés sur le modèle des trades-unions. A Tokio, les mécaniciens, les typographes et les ouvriers du bâtiment sont organisés de même façon. Bref à la fin de 1897, le *Japon Maïl* estimait à plus de trois cent mille les travailleurs japonais syndicalement organisés.

Nul doute que l'extension des syndicats ne continue d'avoir sur la hausse des salaires une influence décisive.

Avec le manque de capitaux, l'augmentation des impôts, la hausse des salaires, une autre considération vient encore s'ajouter qui peut faire prévoir un prompt arrêt dans l'essor industriel : c'est le manque de probité des commerçants et industriels japonais.

Tous ceux qui sont en relations d'affaires avec le Japon se plaignent amèrement du peu de sécurité qu'elles offrent. La fabrication est de moins en moins parfaite; on produit en quantité aux dépens de la qualité, et rarement les marchandises livrées sont identiques aux échantillons présentés.

Nulle part la contrefaçon n'est plus florissante, et nulle part l'acheteur infortuné n'est exposé à plus de déconvenue.

Et voilà pour quelles raisons, hâtivement exposées, nous ne croyons pas que le Japon soit un péril menaçant pour notre industrie.

La Chine serait-elle beaucoup plus redoutable à ce point de vue? Mais je ne pourrais, sans sortir du cadre de cet article, aborder la question.

Le péril jaune est donc ailleurs : il est dans les embarras politiques et financiers qui peuvent pousser le gouvernement à des aventures belliqueuses; il est dans l'humeur batailleuse du peuple japonais; il est dans l'orgueil incommensurable de cette nation, grisée par une victoire encore récente, et désireuse d'étonner le monde par la puissance de son armée et de sa flotte.

Un plan formidable a été élaboré pour accroître cette puissance militaire : et il sera exécuté coûte que coûte, quand même le Japon devrait pour cela épuiser à tout jamais ses finances.

Et le résultat de ce plan sera celui-ci :

En 1905, l'armée de terre sera forte d'environ 150000 hommes sur pied de paix, plus de 220 000 sur pied de guerre au lendemain de la mobilisation.

En 1906, la marine de guerre japonaise atteindra un déplacement de 200 000 tonnes et sera devenue, par le nombre et la force de ses unités de combat, la seconde puissance maritime du monde entier.

N'est-ce point l'évidence même que le développement, en Extrême-Orient, d'une puissance militaire de telle importance constitue pour la paix universelle un danger permanent?

M. Villetard de Laguerie, qui publia l'an dernier une remarquable étude sur la Corée, a fait preuve de perspicacité en écrivant cette phrase, qui exprime sous une forme concise la réalité des choses[1] :

« Le Japon s'est posé comme le champion des jaunes et leur émancipateur prédestiné. Tôt ou tard nous aurons à compter sur cet avatar asiatique de la doctrine de Monroë. »

1. Villetard de Laguerie. *La Corée indépendante, russe ou japonaise*, 1898.

Plus d'une fois déjà on a pu constater chez les Japonais, le désir impatient de jouer un pareil rôle.

Lorsque l'Allemagne mit la main sur Kiao-tcheou, portant ainsi un coup décisif au principe de l'intégrité du Céleste Empire, l'opinion publique fut, au Japon, violemment excitée; et le gouvernement faillit céder à la pression du parti militaire en déclarant la guerre à l'Allemagne.

Il faut bien le dire, si le Japon avait pris une telle décision. c'en était fait de l'escadre du prince Henri de Prusse, et je me demande comment l'Allemagne aurait avantageusement pu lutter contre une attaque vigoureuse et rapide.

Il paraît également certain que les Japonais furent d'habiles agents provocateurs, qui préparèrent de longue main l'insurrection des Philippines contre l'Espagne, comptant bien avoir un jour ou l'autre l'occasion d'intervenir.

Il y a d'ailleurs entre les Tagals et les Japonais de curieuses affinités de races et des ressemblances physiques et morales, qui doivent créer à la longue des liens plus ou moins étroits.

A plusieurs reprises les Philippins ont envoyé des émissaires au Japon pour essayer d'obtenir une intervention, et à l'heure actuelle encore Aguinaldo ne désespère pas du succès de ces négociations.

Il s'illusionne évidemment, car le Japon ne se sent pas encore de taille à lutter ouvertement contre les États-Unis.

Mais, soyez certains que les Japonais gardent l'ambition d'exercer une suprématie incontestable sur l'Extrême-Orient et que les Philippines leur apparaissent comme une des premières étapes de leur marche extensive.

En attendant ils se préparent, et la tentative faite par la diplomatie japonaise d'une entente avec la cour de Pékin, est la preuve de ce qui se trame contre l'envahissement de la race blanche.

Des négociations actives ont eu lieu, et ce n'est pas la faute du marquis Ito si le résultat ne répondit pas à ses efforts.

Mais la Chine est incapable d'un tel élan d'énergie, surtout depuis la disgrâce de Li-hung-chang.

C'était un rêve que de vouloir galvaniser cet empire agonisant : rêve qui toutefois indique et précise la pensée japonaise.

N'oublions pas enfin que, par la possession de Formose, le Japon est le maître d'une position stratégique incomparable dans l'océan Pacifique et qu'avec sa puissante marine, ses dépôts de charbon inépuisables, il pourrait entamer la lutte avec avantage contre une quelconque des puissances européennes.

Lorsque l'on parle en Europe du partage prochain de la Chine comme d'une opération facile à réaliser, n'exigeant qu'une entente préalable entre les grandes puissances intéressées, on oublie par trop la part que le Japon voudra s'attribuer et les moyens dont il dispose pour faire prévaloir ses prétentions.

Il est maintenant incontestable que le Japon cherche à jouer en Extrême-Orient le rôle que l'Angleterre s'est attribué en Occident, l'analogie des situations géographiques devant amener la similitude des ambitions.

Et voilà, à mon sens, le véritable « péril jaune » qui doit attirer l'attention des hommes d'État du vieux monde.

HENRI TUROT.

LE THÉATRE D'ÉMILE AUGIER

Il y a tout juste dix ans qu'Émile Augier est mort, — le 26 octobre 1889. Dix ans ! L'épreuve est redoutable pour n'importe quel artiste ; elle l'est tout particulièrement pour un auteur dramatique. Parce qu'il a besoin du succès immédiat, que son œuvre ne peut faire son chemin peu à peu, comme celle du poète, du romancier ou du peintre, et que la partie est perdue pour lui si, engagée à neuf heures du soir, il ne l'a pas gagnée à minuit, l'auteur dramatique est contraint, plus que ses confrères, de sacrifier à la mode, au frivole caprice du jour, et il est donc plus qu'eux exposé à négliger le fond sérieux de beauté et de vérité, qui transforme seul la vogue passagère en une gloire durable.

Ajoutez à ces considérations de haute esthétique une observation beaucoup plus terre à terre. La concurrence vitale, qui est partout très vive, est particulièrement acharnée autour des cabinets de directeurs de théâtre. Un auteur vivant a cent moyens à sa disposition — en dehors de la valeur de son œuvre, — pour se maintenir sur l'affiche. Mais les morts n'ont aucune influence, pas d'amis au gouvernement, pas de crédit à l'Académie, pas de relations dans la finance ni dans la presse. Ils ne présenteront pas de commanditaire à l'impresario dans l'embarras, et ils ne « distribueront » pas à sa protégée le rôle en vedette de leur prochaine pièce. Ces pauvres morts ne sont bons à rien, on n'a pas de raison de leur être agréable. Si l'on continue de jouer leurs pièces, nul doute

n'est possible, c'est qu'ils font encore recette; c'est que, bien qu'ils ne soient plus là pour soigner leur réclame, ils ont encore plus d'action sur le public que leurs successeurs. Ceux-ci sont bien gentils, souvent de bien précieux compagnons. Mais pas de sentimentalité : la caisse avant tout!...

Émile Augier, qui est mort depuis dix ans et qui avait cessé d'écrire onze ans plus tôt, puisque sa dernière comédie, *les Fourchambault*, est de 1878, est encore à l'heure qu'il est l'un de nos auteurs les plus joués. La retraite du grand comédien qui a créé et incarné les principaux rôles de ce répertoire, M. Got, ne lui a pas porté préjudice, comme il arrive communément aux ouvrages de théâtre qui ne sont pas destinés à survivre. *Le Gendre de M. Poirier*, — qui est de 1854, — n'a jamais quitté l'affiche de la Comédie-Française, où l'on ne passe guère de quinzaine sans le représenter. *L'Aventurière* n'a pas eu beaucoup moins de représentations à Paris; elle en a eu, je crois, davantage en province, où elle a été promenée par d'innombrables tournées d'artistes notoires. La plupart des autres pièces d'Augier ont été souvent reprises, et presque toujours avec succès. C'était hier *Maître Guérin* à la Comédie-Française, et ce sera demain, à l'Odéon, *les Fourchambault*.

Enfin, les sept gros volumes de ce théâtre[1], — dont le premier est vieux de plus d'un demi siècle et le dernier de près d'un quart de siècle, — supportent admirablement la lecture. Ce n'est même pas assez dire. Ils sont d'une lecture tout à fait attachante. Et c'est là le signe qui ne trompe pas, le sceau des élus de la gloire littéraire, le privilège des auteurs à succès qui ne sont pas de simples amuseurs, en un mot, la marque des maîtres.

*
* *

Émile Augier débuta, à vingt-quatre ans, par une comédie en deux actes et en vers, *la Ciguë*, représentée à l'Odéon le 13 mai 1844, et qui fut un triomphe. Du jour au lendemain, il fut célèbre, et presque chef d'école. De quelle école? De l'école du bon sens.

C'est assez l'usage des débutants de se poser en adversaires

1. Chez Calmann-Lévy.

de leurs prédécesseurs immédiats. Que viendraient-ils faire, s'ils ne faisaient pas le contraire de ce qu'on faisait avant eux? La réaction contre ce qui les précède, outre qu'elle justifie leur avènement, a l'avantage de n'aller point sans quelques querelles et polémiques, dont le bruit n'est pas nuisible à l'établissement des nouvelles réputations.

Mais Augier est à l'abri du soupçon d'avoir cherché, à aucun moment de sa carrière, pas plus à ses débuts que par la suite, la moindre occasion de faire parler de lui qui ne naquît point de l'intérêt intrinsèque de ses ouvrages. Il fut le moins réclamier, et le moins préfacier des hommes.

La Ciguë n'en fit pas moins un beau tapage, dont une bonne part n'était pas due à son charme, d'ailleurs très vif et sensible encore après cinquante-cinq ans, mais bien au caractère qu'on lui attribuait de déclaration de guerre contre le romantisme. Et Augier n'avait pas souhaité ce tapage pour lui-même ; mais la déclaration de guerre au romantisme était dans sa pensée. Il était, en 1844, absolument, foncièrement anti-romantique : et il l'est resté jusqu'à la fin. Si bien que l'anti-romantisme n'est pas seulement le trait saillant de sa première pièce, mais l'essence même de son esprit, et que cette petite bluette odéonienne, *la Ciguë*, est comme le germe où se trouvent exactement indiquées, et pour ainsi dire préformées, les futures moissons d'un labeur de trente-cinq ans.

La scène est à Athènes au siècle de Périclès. Clinias, à trente ans, est un vieux débauché qui, par dégoût de la vie d'opprobre où il est tombé, se résout à boire la ciguë. Mais, avant de mourir, il dit leur fait à ses deux compagnons :

> Grâce à vous, la débauche, effroyable maîtresse,
> Qui vieillit promptement tous ceux qu'elle caresse
> Et ne les lâche plus quand elle les a pris,
> Enveloppe mon cœur de ses mille replis,
> Et sa séduction, par le dégoût suivie,
> Me rend enfin la mort meilleure que la vie.
> C'est pourquoi je me venge....

La vengeance qu'il imagine est assez plaisante. Il laissera sa fortune, qui est considérable, à celui de ces deux quinquagénaires déplumés qui saura se faire aimer d'Hippolyte, jeune esclave cypriote. Le spectacle de leur déploiement de grâces

séniles lui donnera la comédie, et il pense bien que cette compétition suscitera entre les deux rivaux une haine farouche qui les condamnera à la solitude, puisqu'ils sont déjà au ban de l'opinion,

Et qu'ils demeureront tous les deux ennemis
Du dernier compagnon qui leur était permis.

Or, il se trouve que l'esclave cypriote est une jeune fille de très bonne famille, enlevée par les pirates. Les deux bonzes lui font horreur. Et qui est-ce qui s'en éprend pour tout de bon? C'est Clinias. Mais elle repousse ses avances outrageantes et lui raconte son histoire. Et il est tout à fait conquis, bien entendu. Il s'excuse, il s'humilie.

Oui, j'ai stupidement et lâchement agi :
J'aurais dû voir combien vous différez des autres
Et sur leurs sentiments ne pas juger les vôtres.
Mais un cœur qu'ont changé les penchants dissolus,
Rencontrant la pudeur, ne la reconnaît plus;
Et c'est le châtiment terrible qu'il s'apprête
De n'être plus jamais touché par rien d'honnête.

Il veut toujours boire la ciguë. L'émoi de la jeune fille montre qu'elle ne le hait point. Il songe à l'épouser, en tremblant :

Qui voudrait accepter l'hymen d'un débauché
Et les restes d'un cœur par le vice séché?
Croyez-vous que jamais une vierge consente
A mettre dans mes mains sa jeunesse innocente?

La vierge consentira. Et tous deux, fiancés, partent pour Chypre, où sont les parents d'Hippolyte, qui du même coup retrouveront leur fille et trouveront un gendre. Et Clinias, radieux, s'écrie :

....Quittons
Ce désert qu'on appelle Athènes, et partons!
Adieu, mes bons amis! Adieu, ville maudite!
Ta mère m'aimera, n'est-ce pas, Hippolyte?
Une famille à moi! Quelle joie! Et comment
Ai-je pu jusqu'ici vivre différemment?

Et le sentiment est, en somme, poétique, si l'expression ne l'est guère. — Il est amusant de noter que les adversaires d'une doctrine, d'une conception de la vie, la partagent géné-

ralement en quelque mesure. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils peuvent lui porter des coups dangereux. En matière intellectuelle, on ne combat pas bien à distance. Deux esprits trop éloignés l'un de l'autre ne songent même pas à engager la lutte. C'est pourquoi l'Église catholique, avec sa prodigieuse expérience, considère les hérétiques comme beaucoup plus redoutables que les athées.

Il y a bien quelque romantisme dans l'antiromantisme de *la Ciguë*. A nous, réalistes et positivistes de 1899, un viveur ne nous paraît pas un personnage si « fatal ». Faire la fête est une occupation où nous ne voyons rien de diabolique, qui nous semble un peu sotte à la longue, — si l'on s'y consacre exclusivement, — mais nullement incompatible avec la fréquentation du reste du monde, ni avec une certaine honnêteté, ni même avec une réelle tendresse de cœur. Les hommes vraiment secs que nous connaissons sont plutôt des financiers, par exemple, ou des hommes politiques. Nous ne pensons pas, mais pas du tout, que sensualité et sensibilité fassent nécessairement mauvais ménage. Et enfin, nous croyons que les caractères ne sont pas d'ordinaire si absolus et que la plupart des hommes, fêtards ou non, ne sont ni tout à fait bons ni tout à fait mauvais.

Augier a accepté la notion byronienne et quasi-démoniaque du mauvais sujet. Il l'a pris au sérieux et au tragique. Seulement, il l'a flétri. Il a cru à la réalité de cette fantasmagorie, — qu'on trouve chez tous les romantiques, jusque dans *Tannhauser*, — mais il en a horreur. Et s'il a admis l'antithèse tranchée du vice et de la vertu, des rayons et des ombres, il a conclu nettement, énergiquement, pour les rayons et pour la vertu.

Cela, les romantiques l'admettraient à la rigueur, en dépit d'une certaine complaisance qu'ils ont presque tous pour le satanisme. Mais où Émile Augier se sépare d'eux à fond, sans transaction ni raccommodement possible, c'est dans la qualité particulière de cette vertu qu'il préconise. C'est une vertu bourgeoise. Bourgeoise, vous entendez bien! Voilà le grand mot lâché. Voilà le brandon de discorde. Voilà en quoi l'opposition entre Augier et le romantisme fut irréductible et irréconciliable.

Ah! si Clinias s'était contenté de faire une belle tirade contre la débauche, de montrer le poing à Athènes du haut de l'Acropole, et d'emmener son Hippolyte dans une autre patrie, ou encore s'il avait partagé avec elle sa tasse de ciguë, on aurait pu s'entendre. Mais il l'épouse, le malheureux. Il la conduit à sa mère. Il demande sa main. Il aspire aux joies de la famille et du pot-au-feu. Il est répugnant.

*
* *

Avec *l'Aventurière* (1848), Augier ne fit qu'aggraver son cas, et *Gabrielle* le montra voué à l'impénitence finale.

L'Aventurière est un attentat contre l'une des plus chères manies du romantisme, qui était de généraliser le fabliau de la courtisane amoureuse et d'en déduire toute une étrange morale. Il était entendu, dans la littérature de la première moitié de ce siècle, que les Marion Delorme et les Manon Lescaut étaient l'habitat des sentiments les plus nobles, injustement dissimulés aux yeux par une révoltante fatalité, et que le devoir de tout homme de cœur était de dévoiler ce trésor caché et de le monter en épingle, autrement dit de procéder à la rédemption, à la réhabilitation de l'ange déchu. Le mariage, dédaigné comme platitude bourgeoise dans les conditions ordinaires, devenait poétique et recommandable avec une Dame aux Camélias. Cette théorie allait comme un gant à la rage de contrastes violents qui distinguait l'école. Que les honnêtes gens fussent des imbéciles ou des coquins, et les coquines des honnêtes femmes, cela faisait d'admirables situations à mettre dans des drames ou des romans. Par malheur, les habitudes d'esprit que donnait cette littérature étaient franchement démoralisantes. Si l'on était sûr de ne rencontrer qu'hypocrite infamie ou sottise épaisse dans le droit chemin, la tentation devenait forte de se jeter dans les chemins de traverse. Qui continuerait de respecter les lois, s'il n'y avait, hors la loi, qu'amazones idéales et sympathiques bandits? Il n'y a pas à contester qu'avec toute la charmante et séduisante fantaisie de ses grands écrivains, le romantisme était une doctrine parfaitement antisociale.

A ces imaginations excitées, Émile Augier opposa coura-

gèusement la réalité. Il le fit, d'ailleurs, sans brutalité inutile, sans airs de triomphe, et parfois même sans joie. Il écarte 'Aventurière, il ne l'accable pas. Vous vous souvenez? Dona Clorinde, corrompue par une tare ineffaçable, retombe aux moins louables aventures, dès que l'occasion s'offre, et cette occasion était un piège que lui tendait Fabrice, autorisé à ce stratagème (qui eût été chez un autre peu délicat) par son amour pour un père aveuglé, et les yeux de ce père s'ouvrent à la vérité, qui est l'impossibilité de donner son nom à cette malheureuse et d'en faire la belle-mère de sa fille. — Mais cette Clorinde, tout indigne qu'elle soit, n'est pas une méchante femme, elle n'est pas incapable d'un bon sentiment. Que dis-je? Elle se repent. Augier ne nie point le repentir. Seulement il pense que la place des filles repenties n'est pas au foyer d'un Monte-Prade, mais au couvent. Et c'est en effet au couvent bien plutôt qu'au mariage qu'elles songent elles-mêmes, lorsque leur repentir est sincère. Et l'on peut admirer ce repentir, lui tendre une main amie, sans pour cela l'épouser. Le bon sens n'exclut pas l'humanité.

Il restait pourtant un point faible. Le couvent, ou ses succédanés laïques, car c'est ici un symbole, — en un mot, la retraite, — n'est-ce pas une exigence bien dure, et un vrai repentir ne mériterait-il pas une meilleure récompense? Certaines répliques de Clorinde étaient spécieuses et donnaient à réfléchir. Ce qui prouve, par parenthèses, quel honnête homme d'auteur dramatique était Augier, combien il était incapable de plier, même légèrement, la vérité des caractères, le devoir de les peindre exactement, aux besoins de la thèse à laquelle il tenait le plus.

Seule, sans témoins — et sans intérêt, par conséquent, à déguiser sa pensée, — Clorinde dit à son frère, le ruffian Annibal :

Pour te rendre d'un mot mon sentiment plus clair,
Je ressemble au marin fatigué de la mer;
Et comme il porte envie à la tranquille joie
Des rivages heureux que son vaisseau côtoie,
Ainsi je porte envie au monde régulier
Que mon orgueil encor n'a pu que côtoyer.
Je veux faire partie enfin de quelque chose
Au lieu d'être un jouet dont le hasard dispose;

Je veux m'initier à ce monde jaloux
Qui par son mépris seul communique avec nous;
Je veux mon rang parmi les femmes sérieuses,
Ces mères et ces sœurs pour nous mystérieuses
Dont nous ne savons rien, pauvres filles, sinon
Le respect que font voir nos amants à leur nom..

Bref, cette aventurière est écœurée des aventures; elle ne se soucie point d'argent; elle a soif de régularité, de respectabilité. Cela n'est point mauvais. Elle ne ment pas, lorsqu'elle dit à Monte-Prade :

Ce que je convoitais, Seigneur, c'est le pardon!
C'est la douceur de vivre en épouse pudique
C'est la sérénité du foyer domestique,
Un sort de modestie et de paix revêtu :
Ce que je convoitais, Seigneur, c'est la vertu!

Et l'on est tenté de lui donner raison lorsqu'elle s'écrie :

Ayez pitié de moi! laissez-moi dans le port!
Si vous avez aimé la pauvre créature,
Ne la rejetez pas à l'orage en pâture!

Au fait, est-on près de se dire, à la repousser, pour des prétextes tirés du respect de la famille, n'encourt-on pas la responsabilité de rejeter au mal une âme qu'on aurait pu sauver?

C'est à cette objection que répond *le Mariage d'Olympe*, comédie qui ne fut jouée qu'en 1855, au Vaudeville, c'est-à-dire sept ans après *l'Aventurière*, mais qui en est l'épilogue et le complément. Supposez que Monte-Prade se soit laissé convaincre par les raisons que je viens de citer, et qu'il ait épousé Clorinde, que serait-il arrivé? C'est ce que *le Mariage d'Olympe* va nous faire voir.

— Ne se peut-il pas que, lasse de son dévergondage, heureuse d'une vie calme et pure?... demande Baudel (et c'est bien la question que posaient tout à l'heure les supplications de l'Aventurière).

Mais le vieux marquis de Puygiron répond :

— Mettez un canard sur un lac au milieu des cygnes, vous verrez qu'il regrettera sa mare et finira par y retourner.

— La nostalgie de la boue, appuye Montrichard.

Et ces trois courtes répliques contiennent l'exposition complète de l'idée, sinon de l'intrigue du *Mariage d'Olympe*. Olympe

Taverny a réussi à se faire épouser, sous son vrai nom de Pauline Morin, par un jeune orphelin naïf, le comte Henri de Puygiron. Elle a souhaité le mariage pour les mêmes raisons que Clorinde :

Pauline. — Vous étonnerez-vous que l'hôtellerie aspire à devenir la maison?

Montrichard. — Sans parler d'un certain appétit de vertu que vous avez dû contracter à la longue?

Pauline. — Vous croyez rire?

Montrichard. — Non pas! La vertu, pour vous, c'est du fruit nouveau, je dirais presque du fruit défendu. Mais je vous préviens qu'il vous agacera les dents.

Pauline. — Nous verrons.

Montrichard. — C'est un rude labeur, ma chère, que la vie d'une honnête femme!

Donc, Pauline Morin, *alias* Olympe Taverny, devenue comtesse de Puygiron, est présentée par son nouvel oncle, le marquis, dans les salons où il fréquente. Voici son rêve réalisé! La voici dans ce monde aristocratique où elle grillait de pénétrer! Eh bien! elle s'y ennuie à périr. Et elle l'avoue : « Je me le figurais, dit-elle, autrement qu'il n'est ». Et elle commence à faire des fautes de tact, à commettre de véritables indélicatesses, à laisser transparaître sa tare originelle. Son mari s'en aperçoit bien vite :

— Les vertus dont vous parliez, lui dit-il, le désintéressement, l'amour, le repentir, tout ce fard est tombé de vos joues dans l'atmosphère pénétrante de la famille.... Le monde et la famille n'ont pas tenu ce que vous en attendiez, je le sais, et le spectacle de votre déconvenue n'a pas peu contribué à m'ouvrir les yeux. Le monde, votre vanité y reste en souffrance, vous vous y sentez hors de votre élément, vous y êtes gauche, décontenancée; vous ne pardonnez pas aux véritables grandes dames la supériorité de leurs manières et de leur éducation. Votre amertume se traduit dans toutes vos paroles.... La famille, vous n'en comprenez ni la grandeur ni la sainteté; vous vous y ennuyez comme l'impie dans une église.

Aussi lorsque sa mère, Irma Morin, arrive, — et le trait est très juste, la première famille des Olympe Taverny serait

seule une raison suffisante pour les rendre impropres à en trouver une seconde, qui soit honorable — lorsqu'Irma débarque, avec quel soulagement, pendant que les Puygiron sont sortis, Pauline soupe avec sa mère et ce bohème de Montrichard, sans contrainte, sans tenue, avec les coudes sur la table et le vocabulaire argotique, comme autrefois!

PAULINE. — Ah! ma bonne mère! quel bonheur de te voir!... Que fait-on à Paris? Comment va Céleste? et Clémence? et Taffetas? et Ernest? et Jules? Gontran? et le bal de l'Opéra? et la Maison-d'Or! et le Mont-de-Piété?

IRMA. — Si on t'entendait?

PAULINE. — Ah! j'étouffe depuis un an!... Laisse-moi ôter mon corset!...

. . . .

PAULINE. — Je ne sais pas comment les grandes dames peuvent s'habituer à la vie qu'elles mènent.

MONTRICHARD. — On les prend toutes petites.

. . . .

PAULINE. — Ah! j'ai fait un sot mariage!

Eh bien? on ne le lui fait pas dire! Elle regrette aussi sincèrement d'avoir épousé le comte de Puygiron, que Puygiron de l'avoir épousée. L'affaire est plus dangereuse pour sa nouvelle famille; mais elle est détestable même pour Pauline-Olympe. Les transplantations ne valent rien, ni pour le nouveau milieu qui souffre de l'intrusion d'une plante étrangère, ni pour la plante elle-même, qui languit, ni enfin, — ce gaulois d'Augier ne l'a pas dit, mais il l'a sans doute pensé, — pour l'ancien milieu qu'on a frustré sans profit pour personne. Si Olympe n'est pas à sa place chez les Puygiron, elle a bien son petit mérite à la Maison-d'Or, et Augier n'aurait pas dit de mal d'elle, si elle y était restée.

*
* *

Avec *Gabrielle* (1849), Augier s'attaqua à une autre face du romantisme, à un autre travers infiniment plus funeste parce qu'il est plus fréquent, et qui ne s'appelait pas encore en 1849 mais qui pour nous s'appellera désormais le bovarysme. Si les anges déchus trouvent, en somme, assez diffici-

lement un rédempteur, toutes les petites bourgeoises lisent des romans et sont fort exposées à y puiser un goût de rêveries contraires à l'honneur des maris et au bon gouvernement des ménages. Augier devait combattre cette manie romanesque, qui est une vraie maladie psychologique; mais de quelles armes se servit-il? Comparez *Gabrielle* et *Madame Bovary*.

Chez Flaubert, la pauvre femme est ridicule, tombe dans les déconvenues les plus piteuses et finit par une catastrophe tragique; le mari est un imbécile; et ceux qu'Emma lui préfère sont des sots ou des pleutres. L'ironie âcre et le mépris de l'auteur n'épargnent aucun de ses personnages, et il conclut au pessimisme sans réserves. Combien différent est Augier! Il est optimiste, il aime la vie, il aime les hommes, et il voit nettement leurs défauts, mais il les croit très capables de s'en corriger. C'est pourquoi il les avertit et les admoneste.

Mais quel est le ton de sa morale? Il n'en est pas de moins grondeuse, de moins revêche, de moins dure. Il n'a ni sarcasmes, ni flétrissures pour sa Gabrielle, lorsqu'elle ira au bord de la chute. Et ce ne sont point les ordres austères du devoir tout sec qu'il lui remontre, mais les intérêts de son bonheur, les joies de la vertu, la poésie du foyer.

La poésie, il n'a garde de la nier, ni d'en faire fi; mais il la voit où les romantiques n'apercevaient que platitude, en sorte que, puisqu'elle réside en somme dans notre âme et non dans les choses, il est tout aussi poète qu'eux. Peut-être même l'est-il davantage, sinon par le talent, du moins dans ses concept; car les choses extraordinaires, rares, inattendues, se prêtent plus aisément à la coloration poétique que les objets d'un usage quotidien, dont l'impression en nous s'émousse par l'habitude. Un Parisien sera plus facilement ému par la beauté d'une forêt tropicale, aperçue au cours d'un voyage, que par les fins paysages de l'Ile-de-France, où il a sa maison de campagne et qu'il revoit deux cents fois par an.

> Il n'est pas de bonheur hors des routes communes :
> Qui vit à travers champs ne trouve qu'infortunes.

dit Julien, le mari de Gabrielle; et comme on lui objecte la

puissante séduction des ouragans, des courses hasardeuses entre les sommets et les abîmes, il répond :

Voilà certe une belle et vive poésie.
J'en sais une pourtant plus saine et mieux choisie,
Dont plus solidement un cœur d'homme est rempli :
C'est le contentement du devoir accompli....
Laissons aux cerveaux creux ou bien aux égoïstes
Ces désordres au fond si vides et si tristes,
Ces amours sans lien et dont l'impiété
A l'égal d'un malheur craint la fécondité.
Mais nous autres, soyons des pères, — c'est-à-dire
Mettons dans nos maisons, comme un chaste sourire,
Une compagne pure en tout et d'un tel prix
Qu'il soit bon d'en tirer les âmes de nos fils,
Certains que d'une femme angélique et fidèle
Il ne peut rien sortir que de noble comme elle!
Voilà la dignité de la vie et son but!
Tout le reste n'est rien que prélude et début;
Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui, dans tout notre cœur, s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.
Ah! mon ami, voilà la seule route à suivre,
La seule volupté dont rien ne désenivre!
Vous l'avez sous la main et vous la rebutez
Pour courir les hasards et les calamités!

Et Gabrielle, enfin désabusée, éclairée par la vérité et gagnée à son pur attrait, renonce à ses chimères et s'écrie :

O père de famille! ô poète! je t'aime!

Ce vers, le dernier de la pièce, et qui en contient toute la moelle, est resté célèbre. Il a été tourné en dérision par les romantiques. *La Ciguë* et *l'Aventurière* leur avaient certes déplu, d'autant qu'avec l'échec — d'ailleurs injuste — des *Burgraves* (magnifique épopée qui est le plus beau drame de Victor Hugo), l'étoile de l'école pâlissait décidément au théâtre. Vint *Gabrielle*, qui fut un succès éclatant. C'en était trop. Et Vacquerie fulmina. « *Gabrielle*, écrivit-il, devait nécessairement plaire au public, surtout au public du Théâtre-Français. Le sens de la pièce est que la passion et la poésie sont des chimères ridicules, et qu'il n'y a de poètes que les bourgeois. Quel poète que M. Augier! Quand on caresse ainsi les bas instincts de la foule, quand on prend son parti contre

l'idéal et contre les aspirations hautaines, etc., etc. Au fond, M. Émile Augier appartient à l'école de M. Scribe. M. Scribe s'est concilié l'estime du bourgeois en frappant de réprobation toute autre passion que celle de l'argent, tout autre amour que les tendresses paraphées de M. le Maire. M. Augier vient après le maître et semble destiné à vérifier la prose de M. Scribe. »

C'était un homme d'un beau caractère et d'un grand talent, qu'Auguste Vacquerie. Mais ici, franchement, il a tort. Augier a un autre idéal que Vacquerie, mais il en est aussi épris que Vacquerie du sien, il est aussi idéaliste que Vacquerie. En vérité, l'amour conjugal, l'amour paternel, ne sauraient être rangés parmi « les bas instincts de la foule ». Et quant à la passion de l'argent, nous y arrivons, nous allons voir ce qu'en pense Augier.

***

Le culte du veau d'or n'a pas eu d'ennemi plus intrépide, plus acharné, qu'Émile Augier. Il y voit le plus pestilentiel ferment de corruption domestique et de dissolution sociale.

Les deux points de vue sont combinés dans sa première comédie antiploutocratique, qui est restée la plus célèbre de son théâtre, bien qu'elle ne soit pas la plus creusée, mais elle est la plus spirituelle, la plus scénique, la plus amusante : je veux dire *le Gendre de M. Poirier*.

Le mariage du marquis de Presles, gentilhomme ruiné, mais fêtard, avec la fille de M. Poirier, bonnetier enrichi, et ambitieux, est le cas typique du mariage d'argent.

— Il (M. Poirier) avait des fonds à placer et cherchait un emprunteur; c'était une chance de nous rencontrer : nous nous rencontrâmes. Je ne lui offrais pas assez de garanties pour qu'il fît de moi son débiteur; je lui en offrais assez pour qu'il fît de moi son gendre.

Ainsi parle le frivole et inconscient Gaston de Presles. Peut-on mieux marquer que par ce persiflage la bassesse d'une telle union?

De la possibilité de marchés semblables, il résulte que le marquis de Presles, jouisseur inutile, continuera de vivre dans une oisiveté dorée et de ne rendre aucun service à son pays, tandis que la pauvreté l'eût contraint au travail productif; et

que M. Poirier, bon commerçant mais ridicule ambitieux, négligera le commerce, auquel il était propre, pour gaspiller son temps et ses forces à la poursuite d'un siège à la Chambre des pairs, d'une présentation aux Tuileries, choses qui auraient été heureusement inaccessibles pour lui sans l'acquisition du gendre titré sur lequel il compte pour lui ouvrir toutes les portes.

Vous vous rappelez les deux fameuses tirades du troisième acte, celle de Gaston : — Sais-tu pourquoi Jean-Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François-Gaston de Presles, etc., etc. C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron! — et la riposte du bonhomme : — Savez-vous pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à la Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume après avoir passé sa vie à ne rien faire. » Ils ont raison tous les deux. Il est vrai que M. Poirier n'a pas l'étoffe d'un homme d'État, et il est exact que le marquis de Presles serait plus utile à son pays l'épée au côté, dans l'armée d'Afrique, comme son ami le duc de Montmeyran, qu'à ne rien faire sur le lit de plume payé par M. Poirier. De ces deux hommes ayant l'un et l'autre son mérite propre, également capables de travailler, chacun dans sa sphère, au bien public, l'un est stérilisé, et l'autre dévoyé. Tel est l'inconvénient social du mariage d'argent.

Ses torts domestiques ne sont pas moins graves. Non seulement il ne suppose pas, mais il exclut l'amour, unique source du bonheur conjugal et base de la famille. Il est clair que Gaston de Presles, ayant épousé Antoinette Poirier par intérêt, n'aura seulement pas l'idée qu'il lui soit possible de l'aimer et retournera, dès le lendemain du mariage, aux comtesses de Montjay. Et si Antoinette a du cœur, aime son mari, voilà quatre-vingt-dix-neuf chances contre une que sa vie soit gâchée. En outre, un tel beau-père et un pareil gendre sont trop différents pour que des froissements ne surviennent pas et ne se terminent pas tôt ou tard par une brouille. Et voilà la famille désunie, la malheureuse femme obligée de choisir

entre un père et un époux. Et celui-ci ne souffrira-t-il point dans sa dignité, lorsque l'autre l'écrasera sous l'étalage de ses millions? Et le bourgeois ne se lassera-t-il pas de servir de plastron à son noble gendre agacé par ses travers roturiers? Humiliation et malheurs pour tous, il ne peut guère sortir autre chose du mariage d'argent.

Augier et son collaborateur Sandeau ont voulu que la grâce de l'exquise Antoinette fût la plus forte. Et que l'inéluctable crise finisse par être heureusement dénouée, cela n'est pas nécessairement faux, mais beaucoup moins vraisemblable, certes, que le contraire. Et le *deus ex machina* d'un optimisme de théâtre, intervenant à la dernière scène du dernier acte, n'affaiblit pas le réquisitoire. D'autant plus qu'une leçon est contenue dans cet optimisme même, et que le pur amour conjugal d'Antoinette est ici opposé à l'idée du mariage d'argent, comme la vérité et le bonheur, en face du mensonge et de la désolation.

*
* *

Voici maintenant toute une série de comédies destinées à étudier les diverses sortes de ravages que le culte de l'argent peut exercer dans la famille.

A suivre l'ordre chronologique, le premier tort que l'argent puisse faire au mariage, c'est de l'empêcher de se conclure. C'est le sujet de *Ceinture dorée*, trois actes en prose (1855), et de *la Jeunesse*, cinq actes en vers (1858).

Dans *Ceinture dorée*, une jeune fille, Caliste Roussel, dont le père est archimillionnaire, est tourmentée par la crainte éminemment justifiée d'être épousée pour sa fortune et non pour elle-même. Son père partage son mépris pour les coureurs de dot.

Caliste. — Me blâmes-tu de vouloir un homme d'honneur?

Roussel. — Non pas! L'honneur est le plus bel ornement des maisons riches.

Caliste. — Riches ou pauvres.

Roussel. — Oui, oui. Tout le reste n'est que du clinquant, du plaqué; le véritable confort, le luxe étoffé, cossu, c'est la probité. Aussi entends-je te donner un mari d'une honnêteté... contrôlée.

Mais, lorsqu'il apparaît, cet honnête homme qui aimerait Caliste et que Caliste aimerait, c'est lui qui ne veut pas de cette union, parce que Roussel, entrepreneur parvenu, a gagné son argent par des procédés peu scrupuleux. Ah! le bel éloge qu'il fait de la pauvreté, ce rigide vicomte de Trélan : — Elle est le travail, le courage, le génie, la fécondité. Elle est plus que tout cela : elle est l'amour!... Franchement, qu'avons-nous de commun avec nos femmes, nous autres? Pas même l'appartement. Quel encouragement attendons-nous d'elles? Quelle protection attendent-elles de nous? Elles sont à l'abri de tout besoin. Nous sommes en dehors de toute lutte. Les petites gens appellent leur femme leur moitié, et nous nous moquons d'eux. Le beau mot pourtant! et comme ils doivent l'aimer, cette moitié de leur labeur, de leurs joies, de leurs espérances! » Toutefois, comme la mesure et le bon sens ne perdent jamais leurs droits chez Augier, dès qu'on objecte à Trélan qu'il est sans doute de l'avis des mélodrames, les gueux sont des anges, les riches des diables, il répond : « Non pas! Cette sottise m'est moins permise qu'à personne. Mon père a été riche, et il a fait voir que la fortune peut grandir un honnête homme. » Mais il est intraitable pour le bien sottement employé ou mal acquis, et il ne cache pas sa pensée à Roussel. Celui-ci se rebiffe d'abord : « Les bras m'en tombent! C'est un échappé des Petites-Maisons; le meilleur est d'en rire. Voilà que je ne suis pas un honnête homme, maintenant, moi qui ai 3 millions! » Il essaye de discuter :

TRÉLAN. — Personne ne consentirait à rester pauvre, si le respect s'achetait ainsi avec de l'argent!... Grâce au ciel, il ne s'achète qu'avec de l'honneur, et c'est la seule loi qui retienne un peu de rester sur la terre.

ROUSSEL. — Vous le prenez un peu trop haut, mon cher monsieur, et je suis bien bon de me confondre en salamalecs. Je suis un autre personnage que vous, je veux bien vous le dire.... Vous vous appelez M. de Trélan, et je m'appelle M. Roussel tout court : mais nous ne sommes plus au temps de la féodalité : il n'y a plus qu'un gentilhomme en France, c'est l'argent! qu'un homme puissant, l'argent! qu'un honnête homme, l'argent!

TRÉLAN. — Vous avez raison, monsieur, le monde est à vos pieds. Mais debout, là, dans un coin, il y a un gentilhomme pauvre qui ne s'incline pas.... (*Il se couvre*). Ce gentilhomme, monsieur, c'est la conscience publique.

Et Roussel voit bien que c'est Trélan qui a raison, car à ce moment la porte s'ouvre, Caliste paraît, et lui, le Turcaret qui faisait si haut sonner ses écus tout à l'heure. il est affolé. éperdu, et il supplie : « Silence devant ma fille! » Et c'est la tristesse de sa fille qui le fait revenir à résipiscence, lui apprend que non seulement l'argent ne vous assure pas tous les biens de la terre, mais qu'il peut vous priver de quelques-uns : « Quel courage, quelle résignation! pauvre chère enfant! Aurais-je pu prévoir, quand j'amassais ta dot, que j'élevais une barrière entre le bonheur et toi!... Dire que si j'étais un petit employé à trois ou quatre mille francs, M. de Trélan épouserait Caliste! Ce serait un mariage inespéré; je serais le plus heureux des pères, et elle la plus heureuse des femmes... Ah! gredin d'argent! Ma fille n'épousera pas celui qu'elle aime, je n'aurai pas de petits enfants!... Gredin d'argent! Gredin d'argent! » Elle l'épouse tout de même, car Émile Augier n'a guère résisté au goût du public pour « les pièces qui finissent bien »; mais aussi n'attache-t-il guère plus d'importance que Molière à ses dénouements. La vraie comédie est finie sur cette invective de Roussel contre l'argent; et peu nous chaut ensuite qu'une providentielle ruine du bonhomme par un coup de bourse permette à Trélan de l'accepter pour beau-père.

Dans *Jeunesse*, Philippe Huguet, chapitré par sa mère, gaspille sa jeunesse à s'efforcer de « parvenir », au prix du sacrifice de sa gaîté, de sa dignité, de son amour pour la charmante Cyprienne, qui n'a point de dot.

> Pourquoi donc m'en cacher? Après tout, que la honte.
> S'il en est là dedans, à sa source remonte!
> Je m'en lave les mains, moi, je n'y suis pour rien!
> C'est le vice du siècle, en somme, et non le mien!
> Des excès de l'argent, voilà ce qui résulte.

Une belle scène est celle où sa mère lui confesse son expérience. Elle s'est mariée par amour. Le père de Philippe était pauvre et courageux. Ils ont été heureux pendant quelque

temps. Puis la misère croissant avec la venue des enfants, les mesquineries de l'existence à l'étroit dans un logement de Paris ont peu à peu flétri leur amour, desséché leur cœur et empoisonné leur vie. Mais cette objection est victorieusement réfutée par Hubert, beau-frère de Philippe, qui démontre que la solution du problème est d'aller, comme lui, vivre en fermier à la campagne.

...Rien ne coûte ici des choses de la vie;
Notre table est toujours abondamment servie :
C'est la chasse qui paye, avec la basse-cour
Nous avons neuf chevaux....
Enfin notre maison est assez spacieuse
Pour laisser croître en paix la plante précieuse,
Celle qui manque d'air sous vos plombs étouffants,
L'ornement du foyer, le respect des enfants....
...Ma journée est trop courte à tout ce que je fais.
Je rapporte à ma femme heureuse et souriante
La fatigue des champs saine et fortifiante....
...C'est là qu'est le salut de la société
Remettez en honneur le soc et la charrue.
Repeuplez la campagne aux dépens de la rue;
Grevez d'impôts la ville et dégrevez les champs,
Ayez moins de bourgeois et plus de paysans....

...*Etiam periere ruinæ*. Avec *les Lionnes pauvres* (1858), ce n'est plus seulement le mariage, c'est l'adultère lui-même qui est avili par le maudit argent. « La lionne pauvre commence où la fortune du mari cesse d'être en rapport avec l'étalage de la femme.... Tant que la lionne en question est honnête, le mari paye dix centimes les petits pains d'un sou; du jour où elle ne l'est plus, il paye un sou les petits pains de dix centimes. » Séraphine Pommeau, c'est donc Mme Marneffe, et tout en reconnaissant la supériorité de génie du grand romancier, il est permis de penser que l'héroïne d'Augier ne pâlit pas devant celle de Balzac. Marneffe est complice de sa femme, qui ne fait en somme de tort qu'au baron Hulot, lequel se serait sûrement dégradé d'une façon ou d'une autre. Séraphine Pommeau sème autour d'elle des désastres. Elle fait le malheur de son honnête homme de vieux mari, d'abord, puis de son amant Léon, dont Pommeau était le bienfaiteur, et de la femme de Léon, Thérèse, pupille de Pommeau. Le désespoir du pauvre homme a vraiment des accents tragiques :

« Crois-tu, dit-il à l'inconsciente et cynique Séraphine, que ce soit un vieillard jaloux qui te parle? Si encore tu t'étais donnée, mon âge te serait une excuse, peut-être... Qui défraye ton luxe, dis?... Car, chose horrible, *j'en suis à ne plus compter avec la chute, tant la faute disparaît devant l'énormité de la honte?* Tu n'es pas même la femme adultère, tu es la courtisane, etc... » Eh! qu'en pense M. Paul Bourget, qui a pris plaisir à accabler Augier sous Balzac et le théâtre sous le roman? Voilà un mot qui n'est tout de même pas mal pour un auteur dramatique!

Un beau mariage est l'histoire d'un jeune savant pauvre qui, ayant épousé une jeune fille riche, se trouve ligotté par les exigences mondaines de sa femme et les servitudes de sa nouvelle position, au point d'être réduit à fuir le domicile conjugal pour pouvoir continuer ses travaux scientifiques. Et voilà l'argent, ennemi de l'amour, de l'honnêteté et de la plus élémentaire pudeur, qui nous est donné par surcroît comme celui de la science.

Dans *Maître Guérin* (1864), nous le voyons dresser l'un contre l'autre, avec la haine et le défi aux lèvres, un père et un fils. Si Guérin, notaire de campagne, respecte la loi en la tournant et dépouille, par un coup d'usure légalement inattaquable, mais moralement malpropre, l'inventeur Desroncerets, c'est par amour paternel. Il veut, en s'emparant du château de Valtaneuse, habité par Desroncerets, et en le donnant en dot à son fils, décider Mme veuve Cécile Lecoutellier, née de Valtaneuse, à épouser ce fils, qui réinstallerait ainsi la jeune femme dans le château héréditaire. N'est-ce pas un bon père, ce Maître Guérin, qui veut son fils heureux et riche? Et n'est-ce point un sentiment des plus louables qui le pousse à se déshonorer par de louches manœuvres? L'argent salit tout ce qu'il touche, même l'amour paternel. Et lorsque Guérin fils qui est colonel et attaché aux principes de l'honneur chevaleresque, découvre avec douleur l'acte malhonnête de son père, lorsqu'il le supplie de restituer le château à son propriétaire, et que le vieux refuse, ayant le sens moral oblitéré par trente-cinq ans de chicane, quelle scène poignante que celle où le fils se lève en face de son père, le toise, et sort, pour ne plus revenir, en emmenant sa mère que Guérin furieux menaçait! Il

fait pitié, ce malheureux Guérin, abandonné par sa femme et son fils, pour lesquels il a fait, en somme, ce qu'il a fait, condamné à une vieillesse solitaire sur son sac d'écus devenus inutiles, puisque celui à qui il les destinait n'en veut plus. On a très nette l'impression que ce n'est pas Guérin personnellement qu'il faut haïr, mais l'argent dont le pouvoir destructeur l'a corrompu, comme il corrompt tout.

Les Effrontés (1861), élargissant encore la satire, nous montrent l'argent s'emparant de la presse et pourrissant ainsi toute la vie publique. Vernouillet, faiseur d'affaires, vient d'avoir un procès, d'où il est sorti acquitté, mais avec des considérants qui l'ont moralement condamné. Il se croit perdu et s'apprête à s'expatrier, lorsqu'il rencontre le marquis d'Auberive, qui, pour se venger de la Révolution, s'amuse à fomenter les vices de la bourgeoisie. Il réconforte Vernouillet, apprend de lui qu'il a un actif de 800 000 francs : « Huit cent mille francs! Que parliez-vous d'honnêteté? Vous êtes de plain-pied avec la délicatesse... Vous avez l'air en train d'avaler votre condamnation. Le niais l'avale, l'homme fort la crache. Il faut se faire un front qui ne rougisse plus. L'effronterie, voyez-vous, il n'y a que cela dans une société qui repose tout entière sur deux conventions tacites : *primo* accepter les gens pour ce qu'ils paraissent; *secundo* ne pas voir à travers les vitres tant qu'elles ne sont pas cassées. » Donc, sur les conseils du marquis d'Auberive, Vernouillet achète un journal, *la Conscience publique :* « Je serai demain, s'écrie-t-il, le maître du monde. Je m'empare, avec mon argent, de la seule force dont l'argent ne disposât pas encore, de l'opinion; je réunis dans ma main les deux pouvoirs qui se disputaient l'empire, la finance et la presse! je les décuple l'un par l'autre, je leur ouvre une ère nouvelle, je fais tout simplement une révolution. » Tout ce qui suit est, quarante ans avant Becque et Antoine, de la meilleure comédie rosse. Les gens qui refusaient la veille de saluer Vernouillet s'aplatissent devant le tout-puissant directeur de *la Conscience publique,* dont ils ont tous quelque chose à espérer ou à craindre. C'est de l'excellent Théâtre Libre. Et cette réponse du marquis d'Auberive à Vernouillet qui lui fait ses remerciements : « Vous ne m'en devez pas. Je serai payé par votre grandeur. J'aime à voir au pinacle les

honnêtes gens comme vous qui se sont enrichis par leur travail et leur intelligence; c'est de bon exemple; c'est l'honneur de notre temps et la consolation de ma vieillesse. » Becque n'aurait pas fait mieux, dans ses *Polichinelle*. Donc Vernouillet terrorise le gouvernement et les familles, les coulisses de la Bourse et celles de l'Opéra. Il prospère par le scandale, le chantage et la complicité de la lâcheté universelle. Il a dit vrai : il est le maître du monde. Il sera ministre. Et pourquoi pas? « Nos pères n'avaient perdu que le respect, nous avons, nous, perdu le mépris : le monde est aux effrontés. »

*
* *

Depuis *le Mariage de Figaro* on n'a jamais été plus loin, ni même, je crois, aussi loin dans la satire des vices généraux d'une société. Vacquerie dut reconnaître que ce bourgeois d'Augier n'était pas timide ni plat, qu'il n'adorait point l'argent et ne faisait point de génuflexion devant les puissances.

Un peu plus tard, il s'en prenait avec la même intrépidité à un autre adversaire redoutable, et, après les écumeurs de presse, il fustigeait, suivant en cela la tradition de son maître Molière, la tartuferie cléricale.

Le Fils de Giboyer (1862) fut un coup de pied dans une fourmilière. Les cléricaux se sentirent touchés et poussèrent des cris de paon égorgé. Ils étaient terriblement puissants, à cette époque, infiniment plus puissants qu'aujourd'hui, où leur influence est encore loin d'être négligeable. C'était alors le temps du fameux banc des cardinaux, des dénonciations à la tribune du Sénat contre les universitaires du plus inoffensif libéralisme, comme Victor Duruy, contre les professeurs de la Faculté de médecine, comme le docteur Germain Sée, qui ne pouvaient disséquer un cerveau sans s'exposer à l'accusation de matérialisme. C'était un acte de belle audace qu'accomplissait Emile Augier, en démasquant publiquement les hypocrites partisans du droit divin, réactionnaires jouant du sentiment religieux, en un mot « la grande chouannerie des salons, avec ramifications dans les boudoirs ».

Voici la baronne Pfeffer, jeune veuve intrigante, pour qui le service de la cause, l'œuvre des Petits Chinois et celle des Taber-

nacles, ne sont que prétextes à entretenir des relations propices à la chasse au mari. Voici le jeune comte d'Outreville, espèce de sacristain, de rat d'église, élevé par les jésuites, mais que sa dévotion n'empêche pas de courir la dot avec le dernier cynisme. Voici Maréchal, le bourgeois enrichi, devenu plus royaliste que le roi et plus papiste que le pape, par culte du coffre-fort. « Tant que les doctrines de ces vauriens-là (Voltaire et Rousseau), prononce-t-il, ne seront pas mortes et enterrées, il n'y aura rien de sacré, il n'y aura pas moyen de jouir tranquillement de sa fortune. Il faut une religion pour le peuple.... On ne viendra à bout de la Révolution qu'en détruisant l'Université, ce repaire de philosophie; c'est mon opinion. » Voici Mme Maréchal, femme du précédent, commère épanouie et pleine de bienveillance pour les jeunes secrétaires de son mari, mais entichée de noblesse, réactionnaire et cléricale par snobisme. Voici les « gourdes » solennelles, Couturier de la Haute-Sarthe, et autres membres des Comités catholiques. Voici enfin le marquis d'Auberive, la plus sympathique figure en somme de ce monde étrange, car il est du parti forcément, à cause de son nom, de ses traditions et relations de famille, mais il n'est dupe ni de la sottise pompeuse ni de la canaillerie gourmée. Il lance volontiers à ses voisins et voisines de piquantes ou gauloises boutades. Il se moque sans pitié de l'air bedeau de son jeune cousin d'Outreville, et il ne parle de « toutes ces dévotes », c'est son mot, qu'avec le plus ironique dédain. Mais enfin, moins il est la dupe de toute cette tartuferie, plus il est blâmable de la servir et de s'en servir. C'est lui qui découvre et fait engager Giboyer. Déodat, le grand polémiste du parti, étant mort, il lui fallait trouver un remplaçant. Déodat, c'était Veuillot, clairement désigné et exécuté avec le plus mordant esprit : — La manière de Déodat, dit Giboyer, elle consiste « à *rouler* le libre penseur, à *tomber* le philosophe, en un mot à tirer la canne et le bâton devant l'arche. Un mélange de Bourdaloue et de Turlupin, la facétie appliquée à la défense des choses saintes : le *Dies iræ* sur le mirliton. » Qui est-ce que ce Giboyer qui, pour douze mille francs par an, accepte la succession de Déodat? C'est cet incorrigible bohème, qui avait déjà paru, dans *les Effrontés*, comme rédacteur du journal de Vernouillet, condottière de

plume, prêt à se vendre au dernier et plus offrant enchérisseur. Mais ne vous hâtez pas de le mépriser sans réserves. Avec ses vices et sa notation d'infamie, il vaut mieux que les gens qui le payent. Il a, lui, des convictions sincères et profondes, qui ne sont malheureusement pas celles du parti qui le soudoie; le successeur du grand publiciste chrétien est un libéral renforcé, un libre penseur à tous crins, un fervent de la religion de 89. Et pourquoi accepte-t-il des besognes si peu reluisantes? C'est qu'il a un fils, Maximilien, dont il a payé les études, au prix de mille sacrifices, devant qui il lèche la boue pour lui faire un chemin, et à qui il faut de l'argent pour devenir un homme supérieur et un honnête homme. Ce fils, Giboyer ne lui a pas donné son nom, de même qu'il n'a pas publié son livre, pour ne pas le déshonorer : « Je ne puis, dit-il, signer ni mon fils, ni mon œuvre. » Mais que ses idées triomphent et que son fils prospère, il sera payé de toutes ses peines et mourra content. Ce Giboyer est un mélange de Figaro et de Vautrin. Il est, certes, curieux et séduisant. Mais un chef de parti qui, le connaissant à fond comme le connaît le marquis d'Auberive, le choisit pour son écrivain attitré, ce chef de parti se juge lui-même et juge son parti.

L'intrigue de la pièce est fort divertissante et admirablement disposée pour montrer tous ces serviteurs de Dieu absorbés par le soin des intérêts matériels, qui sont les seuls dont ils se soucient réellement. Le marquis d'Auberive est le véritable père de Fernande Maréchal, fille légale de Maréchal et de sa première femme, qui avait des bontés pour ce grand seigneur. N'ayant pas d'héritiers directs, le marquis veut marier Fernande à son petit cousin, l'Eliacin Hugues d'Outreville, à qui il laisserait sa fortune et son nom. C'est pour faire du roturier Maréchal un beau-père présentable pour son cousin, que le marquis d'Auberive lui fait accorder par le Comité du parti l'honneur d'être désigné comme l'orateur catholique officiel dans le grand débat du Corps législatif sur l'Université. Bien entendu, on lui remettra le discours tout écrit. Par qui M. d'Auberive le fait-il faire? Comme bien vous pensez, par Giboyer. La plaisante scène, que celle où Maréchal étudie son discours. — (*Déclamant*). « Et, messieurs, soyez-en bien convaincus, la seule base solide dans l'ordre politique, comme dans l'ordre

moral, c'est la foi! ce qu'il faut enseigner au peuple, ce ne sont pas les droits de l'homme, ce sont les droits de Dieu; car les vérités dangereuses ne sont pas des vérités. L'institution divine de l'autorité, voilà le premier et le dernier mot de l'instruction primaire! » (*Parlé*). Là! je possède imperturbablement ma première partie. Ce n'est pas sans peine : j'ai la mémoire rétive comme tous les diables. C'est une faculté subalterne, la mémoire. Décidément, je réciterai. Il est superbe, mon discours. Je voudrais bien savoir qui l'a fait, pour lui commander le suivant. Je ne sais pas s'il produira sur la Chambre le même effet que sur moi, mais il me semble irréfutable; il m'affermit dans mes convictions, il m'enlève. Oh! la belle chose que l'éloquence! J'étais né pour être orateur: j'ai la voix et le geste, les dons qui ne s'acquièrent pas : le reste (*Regardant le manuscrit*) s'acquiert. » N'est-ce pas impayable? Et avez-vous jamais entendu, chez Antoine, pareille accumulation de mots cruels?

La joie du pauvre homme est de courte durée. Il avait obtenu le discours, parce que le marquis d'Auberive avait des vues sur sa fille. Mais la baronne Pfeffer a des vues sur le prétendant de cette fille, lequel lui agréerait pour elle-même comme mari, et elle fait ôter le discours à Maréchal, pour dégoûter d'Outreville d'entrer dans la famille. Ainsi, c'est d'intrigues matrimoniales que dépend le choix de l'avocat de la bonne cause, sur qui devra descendre le Saint-Esprit. Qu'arrive-t-il? C'est que Maréchal, outré de l'injure qu'on lui fait, commande à Giboyer un autre discours, qui soit la réfutation de celui qu'on lui enlève, et, faisant une volte-face en coup de théâtre, remporte un prodigieux succès à la Chambre en foudroyant le cléricalisme qu'il devait soutenir hier, en pulvérisant les raisonnements qu'il aurait lui-même développés, si la baronne Pfeffer n'avait pas eu envie de souffler à Fernande le jeune Hugues d'Outreville.... Et il finit même par donner sa fille en mariage au fils de Giboyer, symbolisant ainsi le triomphe du monde moderne, même avec tache, sur l'armée rétrograde des écrevisses et des cagots.

Sept ans après, Émile Augier revenait à la charge avec *Lions et Renards*, où il s'attaquait particulièrement, directement, nommément, à la compagnie de Jésus. M. de Sainte-

Agathe, petit vieux contrefait, est un jésuite de robe courte. Oh! Émile Augier appelle les choses par leur nom.

MADAME HÉLIER. — Et par quelle influence mystérieuse avez-vous pu me faire entrer ici, je vous prie?

SAINTE-AGATHE. — Par quelle influence? Mais vous le savez bien : par le directeur de la comtesse de Prévenquière, qui est mon ancien ami.

MADAME HÉLIER. — Oui, l'abbé Poirel, de la Société de Jésus.

SAINTE-AGATHE. — Eh bien?

MADAME HÉLIER. — Eh bien, je vous dis que vous êtes de robe courte, et qu'en tout ceci vous obéissez à des ordres supérieurs.

SAINTE-AGATHE. — Qu'entendez-vous par robe courte?

MADAME HÉLIER. — Ce que tout le monde entend! les laïques comme vous, affiliés comme vous... à ces messieurs.

Quel est l'objectif de M. de Sainte-Agathe! C'est de marier une riche héritière, Catherine de Birague, à son élève le vicomte Adhémar. Quel intérêt ont « ces messieurs » à ce mariage? « Cela saute aux yeux, dit Mme Hélier; ils font d'une pierre deux coups; ils s'emparent de neuf millions en les plaçant entre les mains d'une créature à eux, et ils font de la propagande, ils rehaussent leur prestige en relevant une famille qui est notoirement à leur dévotion. » Une fin si belle justifie tous les moyens, et c'est par le chantage, la calomnie, et l'achat de consciences que M. de Sainte-Agathe, maître de secrets dangereux pour nombre de familles, procède communément. La scène culminante est celle où il se trouve enfin en face d'un adversaire digne de lui, le baron d'Estrigaud, sorte de héros balzacien, qui convoite aussi la dot de Catherine de Birague et que Sainte-Agathe fait chanter comme un simple débutant, puis avec qui il joue cartes sur table et conclut un pacte d'alliance.

SAINTE-AGATHE. — Votre raisonnement pèche par un point qui vous échappe : c'est que mes commettants sont personnellement d'un désintéressement absolu. L'argent pour eux n'est qu'un moyen d'action; qu'il soit dans leurs mains ou dans celles de leurs créatures, peu leur importe....

D'ESTRIGAUD. — Expliquez-vous donc à votre tour, car, du diable, si je devine à quel mobile vous obéissez.

Sainte-Agathe. — A une passion que vous ne soupçonnez pas, vous autres les voluptueux, les heureux du monde! à une passion qui sèche toutes les autres... celle de la domination! Que pourrais-je, moi chétif, avec ma volonté individuelle? Je l'ai abdiquée pour épouser une volonté collective et la servir aveuglément. Pauvre et ignoré, que m'importe! J'immole mon esprit et ma chair à l'omnipotence de l'ordre, qui est mon assouvissement; et, quand on me portera en terre après une vie d'obscurité et de privations, le monde ne se doutera pas que ce cadavre sans nom a fait des orgies de pouvoir, qu'il a senti passer dans ses os les plus âcres voluptés du despotisme.

D'Estrigaud. — Voilà un grand déploiement d'énergie pour arriver à un dénouement de vaudeville, au mariage d'Alfred et d'Ernestine. A votre place, je serais humilié d'être employé à si mince besogne.

Sainte-Agathe. — Bah!... Il n'y a pas de mince besogne dans une grande œuvre.

D'Estrigaud. — Où prenez-vous la grande œuvre?

Sainte-Agathe. — Aveugle et ingrat! Qui dispute le terrain pied à pied? qui est depuis trois cents ans l'âme et le nerf de la résistance? qui soutient dans leurs défaillances les dépositaires mêmes de l'immuable vérité? qui leur impose l'obstination et l'énergie dans sa lutte contre les idées nouvelles? Est-ce vous?

D'Estrigaud. — En effet, tenir le progrès en échec, être le génie de l'immobilité, cela ne manque pas de grandeur dans son genre....

Après ces œuvres magistrales, *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *Lions et Renards*, d'une portée sociale unique, je le répète, depuis *le Mariage de Figaro*, les dernières comédies d'Augier, *Madame Caverlet*, *les Fourchambault*, où Augier s'approprie les sujets ordinaires de Dumas fils, semblent un peu minces et presque secondaires. Ce n'en sont pas moins de beaux et touchants ouvrages. Et ils sont intéressants, pour la démonstration de la largeur d'esprit d'Émile Augier. *Madame Caverlet* est un plaidoyer en faveur du divorce, où l'on voit un homme et une femme, dignes de tous les respects, qui vivent comme mari et femme et qui ne sont pas mariés. Voilà une précieuse concession, de la part du plus intran-

sigeant des apologistes du mariage. *Les Fourchambault*, dont la reprise prochaine à l'Odéon dispense de parler longuement aujourd'hui, sont une défense des enfants naturels et des pauvres filles séduites, abandonnées par l'égoïsme bourgeois. Et voilà qui fait plaisir à entendre, dans la bouche du partisan résolu des unions régulières et de la famille légale.

*
* *

Au point de vue purement littéraire, Augier a eu deux défauts. Le premier, dont il s'est corrigé avec l'âge, a été d'écrire plus de comédies en vers qu'il ne convenait à un écrivain né prosateur. Nous aimons aujourd'hui à trouver de la poésie dans les ouvrages en vers, et la seule comédie versifiée d'Augier où l'on en trouve est cette délicate et tendre *Philiberte*, qui ne tient qu'un rang bien effacé dans son œuvre. Au XVIIe et au XVIIIe siècle on n'exigeait pas que les vers fussent poétiques dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui. Chez Molière, ils n'ont pour rôle que de condenser, de fournir des formules décisives, de frapper l'idée comme une médaille. Mais Augier n'était pas beaucoup plus lapidaire que poétique. Sa versification est presque toujours gauche et languissante.

Son autre défaut, qui fut regardé jadis comme un mérite et contribua plus que ses qualités sérieuses à son succès, c'est l'incroyable complication des intrigues de ses pièces. Un imbroglio, comme celui, par exemple, de *Lions et Renards*, ou encore de *la Contagion*, est quelque chose qui défie l'analyse. Que de lettres égarées, de secrets surpris, de duels, de substitutions de personnes, de femmes compromises puis inopinément sauvées ! etc., etc.... A la lecture surtout, on en a la berlue. C'est l'influence de Scribe, dit-on. C'est surtout le goût du public. Il y tenait absolument, du temps d'Augier. Il en est encore ravi, croyez-le bien. Mais il n'en est pas moins vrai que les délicats ont réappris récemment à goûter la simplicité, avec Becque et ses successeurs. Il ne faut pas oublier que cette simplicité d'action a pour elle l'autorité de presque tous les très grands maîtres, notamment de Molière, et aussi la raison. Car les combinaisons de péripéties n'exigent point de génie, et elles ont l'inconvénient de tenir de la place. Dans *la*

Contagion, par exemple, l'intrigue est tellement envahissante qu'il reste à peine deux ou trois répliques pour l'étude des mœurs et des caractères.

Ces réserves faites, n'hésitons pas à proclamer que par la vigueur et la pureté de son style en prose, par la verdeur alerte de son esprit, par l'éclat et le mouvement de sa mise en scène, Émile Augier est un classique et un grand auteur dramatique, le plus grand que nous ayons eu depuis Beaumarchais.

Si l'on considère le fond de son œuvre, on constate d'abord qu'il a traité des sujets assez différents de ceux de Molière et de ces classiques à qui il ressemble tant par d'autres côtés. Les classiques étudiaient les caractères individuels, par où, dans une société donnée, un homme se distingue de son voisin; ainsi *l'Avare*, *le Misanthrope*, etc.... Augier, au contraire, étudie les mœurs, c'est-à-dire les traits communs à tous les individus ou au moins à toute une catégorie d'individus, à une certaine époque, mais qui distinguent cette époque de celles qui l'ont précédée ou suivie. Ainsi, la cupidité est une passion éternelle; mais ce qu'Augier met au théâtre, c'est la forme que prend cette passion dans notre société d'aujourd'hui, qui est démocratique, avec nombreuses survivances d'un passé aristocratique. La comédie classique était surtout psychologique : celle d'Émile Augier est surtout sociale. Au XVII[e] siècle, la société était « donnée, » comme disent les mathématiciens; on ne concevait pas qu'elle pût être différente, ni qu'elle fût exposée à changer. Elle n'était pas intéressante, et ne l'est devenue — littérairement — que depuis qu'elle a disparu. L'homme ne comprend que lorsqu'il compare. Depuis la Révolution, au contraire, le problème de la vie des sociétés, de leurs maladies et autres vicissitudes, est devenu le plus passionnant de tous, celui qui s'impose d'abord à la littérature d'observation. Et ce problème est éternel, si la façon dont il se pose aujourd'hui ne l'est pas. De sorte que, malgré des modalités caduques, malgré ce qu'elle doit à l'actualité et qui lui donne, d'ailleurs, une valeur historique, la comédie d'Augier est, en somme, d'un intérêt aussi durable que la comédie classique.

La morale d'Émile Augier, qui en a nécessairement une,

comme tous les auteurs comiques, a été, nous l'avons vu, prodigieusement calomniée. Il a maintenu la nécessité d'une règle, à une époque qui éprouve fort la tentation de s'en passer. Mais sa règle n'est pas la stupide férule qu'ont prétendu ses détracteurs. Il aime la vertu, mais sans ascétisme ni pharisaïsme. Ce bourgeois est libéral, généreux et pitoyable. Cet homme si raisonnable a horreur de l'égoïsme et de la dureté de cœur. Ce conservateur, ce soutien de la société exècre la réaction, le cléricalisme et la ploutocratie. C'était un grand honnête homme, en même temps qu'un grand écrivain.

PAUL SOUDAY.

SOUS-MARINS

Tout le monde sait que Fulton, l'« inventeur » de la navigation à vapeur, fit en 1803, sur la Seine, une expérience célèbre, mais que Napoléon n'eut pas confiance et le laissa passer, l'âme aigrie, en Angleterre où du reste il ne fut pas plus heureux. Il fallut au célèbre précurseur revenir dans son propre pays, l'Amérique, pour voir attacher à ses idées nouvelles l'importance qu'elles méritaient.

Ce que l'on sait moins, c'est qu'il y a juste cent ans, il avait proposé au Directoire un « sous-marin » de son invention, appelé par lui *Nautilus*, qui devait aller faire exploser des torpilles, également de son invention, sur les flancs des navires ennemis : « Mon navire, disait-il, permettrait de bloquer la Tamise et de couper le commerce de Londres. » Il fut éconduit, puis reprit ses démarches sous le Consulat. Mais, malgré de nombreuses expériences et des rapports favorables, le premier Consul ne donna pas suite à ses demandes.

Et, chose curieuse, on fut alors d'avis, en France aussi bien qu'en Angleterre, que l'usage des sous-marins devait être interdit comme barbare. Sous le Directoire, l'amiral ministre Pleville-le-Pelley écrivait : « On ne croit pas qu'il soit possible d'expédier des commissions à des hommes qui se servent d'un moyen semblable pour détruire les forces ennemies ». Sous le Consulat, Cafarelli, préfet maritime à Brest, dit :

« Une raison plus forte a déterminé l'amiral et moi à ce refus (celui de laisser Fulton opérer contre une frégate

anglaise), c'est que cette manière de faire la guerre à son ennemi porte avec elle une telle réprobation que les personnes qui l'auraient entreprise et y auraient échoué, seraient pendues! Certes ce n'est pas là la mort des militaires! »

Aujourd'hui nous n'en sommes plus là, bien que nous ayons fait de grands progrès vers une civilisation raffinée, et il est curieux de constater, avec M. le lieutenant de vaisseau Duboc, qui a écrit l'histoire du *Nautilus*, « combien sous ce rapport la moralité de la guerre a progressé ou plutôt baissé ». La conception du « sous-marin », engin terrible de destruction, ne soulève plus aucune réprobation; toutes les nations maritimes, sauf peut-être l'Angleterre, et nous dirons pourquoi, étudient sa réalisation pratique et, bien que la conférence de la Haye ait été appelée à discuter la question de savoir si les sous-marins devaient être des engins de guerre autorisés, nul ne songe à s'arrêter dans cette voie nouvelle.

Les spécialistes, en France du moins, ne discutent que sur l'utilité pratique des nouveaux engins et sur le degré plus ou moins grand de perfection qu'il est possible de leur faire atteindre.

Nous avons vu l'année dernière, à la Chambre, pendant la discussion du budget de la Marine, le ministre M. Lockroy vanter sans restriction les mérites du *Gustave Zédé* et assurer que nous possédons, avec les types construits ou en chantier, une avance considérable sur les autres nations. M. Lockroy est convaincu que nous avons dès à présent l'arme parfaite de l'avenir qui contrebalancera notre infériorité numérique vis-à-vis de l'Angleterre. Un amiral député, M. Rieunier, moins enthousiaste, présente la contre-partie; il raille : « Une idée nous est revenue à la mémoire, dit-il, en visitant avec plusieurs de nos collègues, il y a quelques semaines, le sous-marin *le Goubet*, engin très ingénieux. N'y a-t-il pas, messieurs, dans ce mot spirituel de « plongeurs » appliqué surtout à des députés, le germe d'une indication de génie? Ce serait l'application du principe de la division du travail, poussée à l'extrême en matière de flotte; ne mérite-t-elle pas d'être étudiée par les adeptes de la nouvelle marine? Elle pourrait faire créer ainsi une flotte nouvelle destinée à étonner le monde. Car supposez une armée bien aguerrie de 400 à 500 000 scaphandriers, une

pile motrice sur la poitrine et une hélice dans le dos, véritable armée de batraciens d'une nouvelle espèce, traversant par calme et par surprise le Pas de Calais. Voilà le problème difficile du *delenda Carthago* résolu. » « Pas d'illusions, dit plus loin l'amiral, elles sont bonnes pour les voyants. » Nous avons donc dans la question sous-marine ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, les enthousiastes et les sceptiques, deux camps qui se sont déjà trouvés en présence aux grandes époques de progrès, à l'avènement des chemins de fer et des bateaux à vapeur, au début de la torpille.

Avant de chercher lesquels ont raison des enthousiastes ou des sceptiques, avant d'essayer de démêler le vrai et le faux dans une question où tout est secret et confidentiel, avant enfin de tirer des conclusions pour l'avenir, il importe d'étudier sommairement ce qui a été fait à l'étranger et en France au point de vue sous-marin. Cette étude nous donnera les éléments d'une appréciation saine et juste.

*
* *

Il est inutile de remonter à Bussnell et à Fulton, de rappeler les expériences de l'amiral Bourgeois en 1860 dans le port de Rochefort; laissons de côté aussi le *Peral* des Espagnols dont on a beaucoup parlé. Mais le *Pulino* des Italiens donnait déjà en 1894 des résultats assez satisfaisants, et si ce sous-marin n'a pas eu grande réputation c'est qu'à ce moment on prétendait, à tort ou à raison, que l'Allemagne possédait déjà quatre similaires bien supérieurs. Aux États-Unis M. Holland a été chargé de construire le *Plunger* de 168 tonneaux qui s'appelait d'abord le *Holland*. Les essais ont été satisfaisants. Puis quand M. Holland s'est mis à la tête de la compagnie la « Holland C° », il a construit le *Holland* qu'on assure être un excellent engin possédant un rayon d'action de 2000 milles à la vitesse de huit nœuds à la surface et pouvant porter 23 tonnes d'accumulateurs. Il est bon cependant de rappeler que récemment, dans une expérience d'immersion, l'équipage du navire subit un commencement d'asphyxie par le gaz de la machine qui s'était échappé, envahissant tous les compartiments.

Le premier sous-marin construit en France a été le *Gymnote*

qui fut d'abord un bateau d'études. On lui a donné la forme d'un solide de révolution de 1 m. 80 de diamètre et de 17 mètres de long avec une trentaine de tonneaux de déplacement. La force motrice est uniquement fournie par des accumulateurs.

La première question à étudier dans l'établissement d'un sous-marin était, outre l'étanchéité, la possibilité de plonger en vitesse ou sans vitesse d'une façon certaine, c'est-à-dire d'atteindre, dans les deux cas, sans la dépasser, une immersion prévue d'avance et de s'y maintenir. Problème des plus délicats dont la solution ne pouvait être trouvée sans de nombreux tâtonnements qui faillirent, plus d'une fois, provoquer de graves accidents.

Il est parfaitement résolu aujourd'hui, peut-être aussi bien à l'étranger que chez nous.

La seconde question, non moins importante, était celle de la direction ou, ce qui revient au même, de la vision ; et, bien entendu, on ne veut pas parler de voir dans l'eau, ce qui paraît être complètement impossible. Il s'agissait donc de trouver un appareil qui permît au sous-marin immergé de voir, d'une façon assez nette pour naviguer, ce qui est à la surface de la mer.

Après un certain nombre de projets malheureux, MM. les lieutenants de vaisseau Daveluy et Violette trouvèrent enfin une solution satisfaisante qui permet de gouverner aussi facilement sous l'eau qu'à la surface.

On dira bien que cette solution, qui en quelque sorte tourne la difficulté, ne supprime pas le danger que peut courir le sous-marin immergé et par conséquent aveugle pour tout ce qui se passe dans son élément, par suite de la rencontre d'une épave entre deux eaux, dont le choc peut le crever. C'est juste ; mais on peut répliquer que des navires qui naviguent sur l'eau ne peuvent pas plus voir les épaves immergées que le sous-marin lui-même et courent les mêmes dangers. Les accidents de cette sorte sont, du reste, assez rares.

Une objection plus sérieuse est celle de l'amiral Rieunier qui, s'adressant à M. Lockroy, disait : « Craignez toutefois quelque maladie pour vos voyants, ne serait-ce qu'une simple myopie, occasionnée par l'état de la mer ».

Après avoir donné au sous-marin la sûreté d'immersion et la vision, il restait à le munir d'un appareil offensif qui ne pouvait être évidemment que la torpille automobile. Aujourd'hui donc le *Gymnote* peut naviguer, se diriger et lancer une torpille. Les expériences répétées qu'il a faites ont, paraît-il, été concluantes et récemment encore, M. de la Porte, rapporteur du budget de la Marine, a pu se convaincre à Toulon que ce petit navire est un véritable engin de guerre.

Dès que le problème fut en partie résolu, après les premiers essais du *Gymnote*, on mit en chantier le *Gustave Zédé* de 270 tonneaux, 40 mètres de long et 3 m. 20 de diamètre. Ce bâtiment, lancé en 1893, fut parfaitement réussi et fonctionne actuellement comme le *Gymnote*. Mais on s'aperçut alors qu'il était inutile d'aborder, pour les sous-marins, d'aussi forts tonnages et on revint, presque aussitôt, à des proportions plus modestes avec le *Morse* de 146 tonneaux, 36 mètres de long, 2 m. 70 de diamètre. Ce bâtiment est en ce moment à Cherbourg, où il commence ses essais.

Nous avons donc avec ces sous-marins un type classé, beaucoup plus facile à réussir, au point de vue de la construction, qu'un torpilleur de 30 nœuds. Aussi les plans de tous les sous-marins mis en chantier en 1899 : *Farfadet*, *Gnôme*, *Korrigan*, *Lutin*, *Français* et *Algérien*, sont établis sur les mêmes principes. S'il y a quelques modifications aux plans primitifs, elles portent seulement sur des points de détail que les nombreuses expériences ont montré défectueux. Ainsi, on a voulu sur les nouveaux navires augmenter la sécurité en adoptant des plombs mobiles très lourds et suffisant pour assurer la flottabilité même avec un compartiment rempli d'eau. L'utilité de ces plombs peut être discutée, puisque le problème de la plongée est d'ores et déjà résolu d'une façon parfaite quant à rapidité, la précision et la sécurité : il eût mieux valu peut-être se contenter de faire des *Gymnote* agrandis afin d'augmenter l'habitabilité.

Quoi qu'il en soit, tous ces sous-marins ont la même tare originelle ; leur force motrice est fournie par des accumulateurs. Ceux-ci sont nécessairement limités en nombre par leur nature même ; en outre leur capacité est assez faible pour que le rayon d'action des navires auxquels ils donnent la vie soit

extrêmement faible. Nous n'avons donc que des engins de défensive ne pouvant s'éloigner des côtes.

D'autre part, il semble bien difficile de faire usage sous l'eau d'un moteur quelconque qui exige une source d'eau chaude. On a voulu alors chercher la solution idéale dans le *submersible* n'utilisant les accumulateurs qu'en plongée et pouvant naviguer à la surface avec un moteur ordinaire.

M. Lockroy mit la question au concours et reçut à échéance, 45 projets dont un certain nombre furent jugés très bons. Sur la demande de la commission, on décerna trois médailles d'or et des primes de 2 500 francs et 5 000 francs à des étrangers à la marine.

De là est sorti le *Narval* construit par M. Laubeuf, ingénieur du génie maritime, et lancé tout récemment à Cherbourg. Le *Narval*, devant surtout naviguer à la surface, a les formes extérieures d'un torpilleur bas sur l'eau dans le genre des types 130; sa longueur est de 34 mètres, sa largeur de 3 m. 80, il déplace 106 tonnes à la surface et 200 en plongée par suite du poids de l'eau embarquée. A la surface, son rayon d'action sera de 252 milles à la vitesse de 12 nœuds et 624 milles à huit nœuds; immergé, il pourra, avec les accumulateurs, franchir 25 milles à huit nœuds et 70 milles à 5 nœuds. De plus, il est autonome en ce sens qu'il peut charger lui-même ses accumulateurs, tandis qu'il marche à la surface au moyen d'un moteur à huile lourde. Enfin l'armement du *Narval* se composera de quatre appareils lance-torpille, inventés par un ingénieur russe, deux de chaque bord. L'équipage comprendra 2 officiers et 9 hommes.

Ce petit navire vient de commencer ses essais; les expériences d'étanchéité ont déjà été faites avec succès. Bien qu'il soit impossible de donner des détails sur les systèmes de plongée et de vision qui sont strictement confidentiels et constituent uniquement peut-être notre supériorité actuelle, on peut dire que ces systèmes sont d'une simplicité remarquable; et c'est un grand mérite, car la sécurité est intimement liée à la simplicité.

Telle est donc la situation : d'une part, nous possédons des sous-marins sans rayon d'action suffisant, inaptes à s'éloigner de la source électrique établie à terre, mais fonctionnant bien;

en somme de bons engins de défensive. De l'autre, nous avons en expériences un « submersible » bâtiment autonome, sur lequel sont fondées de grandes espérances.

Il importe, tout d'abord, de se demander si, comme l'a dit M. Lockroy à la tribune de la Chambre, nous possédons sur les puissances étrangères une avance considérable et, en tous cas, en quoi peut consister une avance dans cet ordre d'idées.

Nous avons vu que les États-Unis et l'Allemagne ont étudié comme nous les sous-marins et que tout au moins la première de ces nations a voulu construire le « submersible » avec le *Holland*. Si leurs navires n'ont pas encore atteint, ainsi qu'on le dit, le degré de perfection des nôtres, l'équilibre ne saurait tarder à se faire, car les progrès que fait une nation dans l'art militaire ou l'art naval ne peuvent rester longtemps sa propriété exclusive, malgré les secrets les mieux gardés. Il n'est donc pas trop hardi d'avancer que le jour où le problème de la navigation sous-marine sera résolu quelque part d'une façon sûre et pratique, il ne tardera pas à être résolu partout sans qu'il y ait matière à crier trahison.

Pourquoi l'Angleterre, qui est la première puissance maritime du monde, semble-t-elle se désintéresser des progrès de la navigation sous-marine et vouloir les ignorer?

Parce que, maîtresse des mers par le nombre considérable de ses cuirassés et de ses croiseurs, à l'abri dans son île de toute attaque, elle n'a aucun intérêt à rechercher la solution d'un tel problème, alors que cette solution ne peut qu'affaiblir sa puissance jusqu'ici incontestée. Pour les mêmes raisons qui l'ont fait n'accueillir qu'à la dernière limite et sans enthousiasme toutes les révolutions de l'art naval qui mettaient devant l'avenir un point d'interrogation, comme la suppression de la marine militaire à voiles et son remplacement par la marine à vapeur, l'avénement de la cuirasse et enfin la torpille, elle ne veut s'occuper de la question sous-marine.

Puis le rôle de sa flotte est un rôle essentiellement offensif; elle a peu de torpilleurs et un grand nombre de contre-torpilleurs très rapides. Or le sous-marin n'est jusqu'à nouvel ordre qu'un instrument de défensive. Enfin, l'Amirauté sait bien que le jour où l'un de ses rivaux aura résolu le problème, il lui

sera facile de faire un effort pour regagner le temps perdu. Si elle décidait que le sous-marin est à construire, ce n'est pas à ses journaux qu'elle demanderait l'argent nécessaire. Elle obtiendrait facilement non pas 300 000 francs, mais 30 millions peut-être et comme elle possède dix-sept arsenaux, comme ses chantiers privés peuvent facilement et rapidement construire de petites unités de 160 tonneaux, elle aurait ainsi en six mois 20 sous-marins, en un an 100.

Nous ne pouvons donc pas dire que nous avons une « avance considérable » parce que nous possédons une unité ou deux, sous-marin ou submersible, que nous croyons supérieures à celles qui ont été construites ailleurs. Elle n'existerait vraisemblablement que s'il avait été possible de garder le secret non seulement sur les plans et les détails de la construction mais aussi sur l'existence même des navires. Le problème, au contraire, a été posé d'une façon retentissante devant l'opinion publique par M. Lockroy et, chose remarquable, cette opinion publique, toujours si lente chez nous à s'intéresser aux questions maritimes parce que la grande majorité des Français ne se donne pas la peine de les étudier ou ne réussit pas à les bien comprendre, s'est émue cette fois et a manifesté son émotion en répondant à l'appel en souscription publique fait par le journal *le Matin*. Or tout problème scientifique bien posé dans certaines limites est à moitié résolu, et cela est si vrai que lorsque le ministre a mis au concours la question des sous-marins, elle fut immédiatement résolue par nombre de ses collaborateurs d'une façon si satisfaisante qu'il y eut cinq ou six premiers prix ex-æquo et une médaille d'or.

Mais, si l'on peut ressentir un certain enthousiasme en apprenant que nous avons avancé d'un grand pas vers la réalisation pratique de la navigation sous-marine, s'il est permis de dire que nous avons un avantage sur nos rivaux, ce n'est pas parce que nous possédons en ce moment un type plus perfectionné, mais bien pour des raisons d'un tout autre ordre qui ont été, à notre avis, très bien exposées cette année à la Chambre par un député, M. Claudinon.

« Tout progrès dans l'art de lancer la torpille doit constituer un grand avantage pour notre pays parce que notre système de cuirassement continu, rigide, rendant l'étambot soli-

daire de l'étrave fait que nos cuirassés sont beaucoup moins vulnérables à la torpille que les cuirassés anglais. Ceux-ci ont une partie de leur flottaison découverte et leur carène très fragile serait disloquée par une explosion de torpille qui, dans certains cas, n'affecterait nullement celle d'un cuirassé français. »

Enfin le sous-marin doit être en quelque sorte un corsaire, on aurait dit un pirate, il y a cent ans, et l'histoire nous apprend que nous avons toujours eu les meilleurs corsaires grâce aux qualités d'audace et d'énergie qui sont l'apanage de notre race.

*
* *

Il importe maintenant de conclure et de se demander quel peut être, dès à présent, dans l'état actuel de la question, le rôle des sous-marins et aussi ce qu'il est permis d'attendre d'eux dans un avenir plus ou moins rapproché.

Le plus grand défaut du sous-marin, type *Gymnote*, réside, nous l'avons vu, dans son système moteur qui limite extrêmement son rayon d'action. Immergé, il peut se diriger le jour à très petite vitesse, mais la nuit et par gros temps en sera-t-il ainsi ? Aussi il est prudent de ne le considérer jusqu'à nouvel ordre que comme une sorte de torpille vigilante et intelligente, pouvant rendre de grands services dans la défense d'une passe, dans l'attaque d'un navire au mouillage.

Il semblerait alors inutile de donner aux navires de ce type un fort tonnage, et il paraîtrait plus pratique d'employer des engins comme le *Goubet* n° 2, dont les petites dimensions rendraient l'embarquement facile sur les grands navires. Nous aurions ainsi des torpilleurs-vedettes sous-marins dont le rôle serait bien défini.

Dans ce cas, le sous-marin, loin de supprimer le cuirassé et le croiseur, les complète au contraire en leur donnant une arme plus terrible que les autres, une torpille perfectionnée, idéale quoique sujette encore à bien des aléas.

Avec le « submersible », type *Narval*, nous possédons, si comme on l'espère les essais donnent toute satisfaction, un véritable petit navire de guerre, comparable à un torpilleur, avec cette différence et cet immense avantage sur celui-ci qu'il

résout d'une façon complète le problème de l'invisibilité. Son rayon d'action est suffisant pour lui assurer une large autonomie. Il peut marcher à 12 nœuds pendant 21 heures à fleur d'eau et parcourir ainsi 252 milles, c'est-à-dire qu'il peut faire aisément les 70 milles qui séparent Cherbourg de Plymouth, évoluer sur la côte anglaise et revenir à son point de départ, sans avoir eu besoin de se ravitailler.

On peut prévoir, dès maintenant, que le « submersible » remplacera le torpilleur, qui n'aura plus sa raison d'être. Et cependant on doit encore se demander comment pourront naviguer, immergés, dans les mêmes parages, un certain nombre de ces navires, alors qu'il leur serait impossible de s'apercevoir. Qu'arriverait-il, à plus forte raison, si deux belligérants lançaient l'un et l'autre dans la direction de la flotte adverse quelques submersibles? Ils s'annihileraient réciproquement. Autant qu'il est possible d'en juger à l'heure actuelle, dans une guerre navale, l'usage pratique du « submersible » implique pour une nation pour ainsi dire la nécessité d'être seule à le posséder, et encore une fois nous croyons que c'est impossible.

Quoi qu'il en soit et dès maintenant, le « submersible » peut rendre de grands services et en tous cas produire sur une flotte ennemie un effet moral considérable, capable de la paralyser et de la faire reculer devant les dangers de l'offensive. On sait déjà par expérience combien est fatigante, quand elle se prolonge, sur les escadres la « veille » du torpilleur dont on craint l'attaque ; il se produit même chez les hommes les plus robustes et les mieux préparés une surexcitation nerveuse à laquelle ils ne peuvent longtemps résister. A quel malaise seront donc voués les équipages quand il leur faudra craindre l'attaque sournoise d'un « submersible » ! Il arrivera, complètement invisible, jusqu'à toucher la coque qui les porte sans qu'il leur soit possible de parer ses coups, s'ils ne sont enfermés dans un port, derrière un solide barrage et de nombreuses lignes de torpilles. Puis, du côté de l'assaillant, quel entraînement, quelle mathématique sûreté de main, quel sang-froid lui seront nécessaires pour réussir une attaque et se garer lui-même de la catastrophe qu'il aura provoquée !

Ces réserves faites, il est certain néanmoins que la réussite

et la mise au point du « submersible » et des « sous-marins » nous mettent, nous mettront en meilleure posture que jadis vis-à-vis de la seule puissance dont la supériorité navale nous condamne à attendre l'offensive. Les gros navires de guerre vivront encore, le nombre des canons donnera longtemps encore la prépondérance, mais nous aurons planté une douloureuse épine dans le pied du colosse britannique.

W. DE DURANTI.

CHRONIQUE

L'École du journalisme est ouverte. C'est un enseignement qui nous manquait. Nous avons, Dieu merci, beaucoup de journaux et beaucoup de journalistes, *l'Annuaire de la Presse française* n'a pas moins de mille pages, mais nous ne nous étions pas avisés jusqu'à présent que l'enseignement du journalisme était abandonné au hasard. Il y avait là une lacune à combler. Voilà qui est fait.

L'École du journalisme a trouvé l'hospitalité dans les bâtiments neufs de l'hôtel des Sociétés Savantes qui s'élève, je crois, sur l'emplacement de l'ancienne imprimerie Panckouke. C'est de là que commencèrent à sortir, vers la fin du règne de Louis XVIII, les premiers volumes de cette vénérable collection d'auteurs latins dont on retrouve encore de temps en temps quelques exemplaires sur les parapets des quais. Je ne revois jamais sans un léger tressaillement d'émotion ces volumes recouverts d'un papier rouge tomate où se campe fièrement la louve romaine. C'est que je me souviens qu'ils se prêtaient à merveille à mes fantaisies d'enfant. Quelles belles constructions j'élevais avec eux sur la table du cabinet de mon grand-père, quand je me savais seul dans la vieille maison! J'eus plus tard, je l'avoue, moins d'empressement à les faire dégringoler de leur rayon, ces livres complaisants, quand il ne s'agit plus de construire de hautes tours mais de chercher des textes à traduire.

A l'époque où sur du beau et fort papier s'imprimaient les chefs-d'œuvre de la littérature latine, il était difficile de pré-

voir le rôle que le journalisme jouerait dans les dernières années du siècle. La presse ne menait pas encore grand fracas dans le monde. Les gazettes quotidiennes étaient peu nombreuses et bien que leur format fût très exigu, elles se vendaient cher. Aussi avaient-elles peu de lecteurs. En ce temps-là les nouvelles se colportaient de bouche en bouche. La vérité n'était peut-être pas moins maltraitée que de nos jours, mais les concierges n'opinaient pas aussi péremptoirement sur la politique qu'ils ont accoutumé de faire aujourd'hui. On ne songeait pas encore à asseoir le bon Théophraste Renaudot sur une chaise de bronze. Et je vous laisse à imaginer les réflexions qu'eût inspirées à Royer-Collard le projet de fonder une école du journalisme.

C'est que décidément la démocratie a fini par rompre toutes les digues. Au temps de Royer-Collard, si elle coulait déjà « à pleins bords », elle restait encore dans son lit. En en sortant elle a submergé beaucoup d'institutions sous ses flots. Il est vrai qu'elle en a fait naître de nouvelles. Ces changements semblent bien être la loi de notre petit monde. Il nous plaît de les qualifier de progrès. Le mot sans doute est présomptueux. Toutefois nous avons peine à en convenir, tant il nous semble naturel de donner un but aux efforts de l'humanité et par suite d'identifier le changement avec le progrès. Le journalisme ne pouvait manquer de bénéficier de la marche conquérante de la démocratie. La proclamation du suffrage universel entraînait le développement de l'instruction et du développement de l'instruction devrait naître le désir de lire un peu, de s'informer, de se procurer des journaux. La science a fait le reste. On la retrouve à la base de toutes les transformations sociales, économiques, politiques et religieuses du XIX[e] siècle. Elle a permis au journal de s'imprimer très rapidement et à très bon compte, de recevoir en quelques minutes des informations du monde entier et de les répandre en quelques heures jusqu'aux villages les plus reculés. Elle a élevé la presse au rang des pouvoirs de l'État. Elle a mis à sa disposition une force redoutable. J'ose même ajouter qu'en dépit de ses abus et de ses hontes elle demeure une sorte de garantie contre le bon plaisir et la périlleuse irresponsabilité des gouvernants.

L'influence de la presse devenant chaque jour plus considérable, vous voyez bien que nous ne pouvions pas échapper à une école du journalisme. Nous la possédons en effet, et, comme il était logique, elle s'est installée en des bâtiments tout neufs, dont la blancheur presque arrogante semble narguer les humbles et sombres demeures du voisinage où vécurent des hommes et des femmes qui savaient à peine lire et allaient presque chaque jour faire leurs dévotions à la madone de l'église Saint-André-des-Arcs. Et l'école du journalisme inaugure ses cours et conférences au moment précis ou l'école de cuisine, réfugiée dans les ténèbres du Palais-Royal, inspire à ses fondateurs les plus vives inquiétudes. Le fait est que le maître-queux qui préside aux destinées de cette école de cuisine ne me semble pas réunir autour de ses casseroles et de ses tournebroches un auditoire très empressé. Cela nous présage de bien mauvais jours. Ce très compétent et très recommandable cuisinier devra-t-il se transformer en professeur de journalisme pour avoir des jeunes filles à ses cours? Vraiment, ne serait-il pas souhaitable que la chronique, le fait divers et le mot à la main ne fissent pas un tort excessif au pot-au-feu, à la béchamel et au lièvre à la royale?

Nous sommes d'autant mieux autorisés à exprimer des craintes que la décadence de l'art culinaire est, hélas! trop certaine, tandis que les bienfaits de l'école du journalisme, sont encore problématiques. Nos chroniqueurs les plus chevronnés et nos plus fameux pamphlétaires ont même déclaré qu'ils ne fondaient sur elle aucune espérance. Ils ont salué cette création de leurs plus irrévérencieuses railleries. A vrai dire, leur opinion me paraît trop sévère. Pour ma part je me refuse à la ratifier sans réserves, mais elle ne me surprend pas, car je crois en découvrir les raisons. Nous sommes tous enclins à faire meilleur marché de ce que nous avons acquis par nos efforts que de ce que nous croyons posséder gratuitement. Nous sommes vains de nos dons. Nous y voyons sans doute ou nous y voulons voir une faveur nominative. C'est la volonté des dieux, qui défie l'application, la discipline, toutes les tentatives des hommes. Rien ici-bas n'y peut suppléer. C'est ainsi que depuis les poètes jusques et y compris les rôtisseurs, tous les artistes sentent passer dans leur chevelure

le souffle d'en-haut et se redressent sous sa flatteuse caresse.

> Il faudrait pour frapper leur tête
> Que la foudre pût remonter.

Cela est touchant. Il faut passer aux artistes un peu de fatuité. Ils en ont peut-être besoin pour faire de grandes choses. Au surplus, vous ne me prêtez pas, je l'espère, la pensée de nier le prix inestimable du don. En vérité, que pouvons-nous sans le secours du ciel? Il n'y a sans lui ni bons rôtisseurs ni grands journalistes. La verve, l'éloquence, la souveraine clarté, l'instinct d'écrire ce qu'un grand nombre de lecteurs s'attendent à trouver dans leur journal, de penser pour eux un peu avant eux et de leur rendre compte à eux-mêmes de leur opinion, voilà, me semble-t-il, quelques-uns des dons principaux du journaliste. Je consens qu'ils ne s'acquièrent pas, mais je tiens pour certain qu'ils se perfectionnent. Il est vrai que savoir et pouvoir perfectionner certains dons, c'est peut-être un autre don. Je ne dis pas non, absolument. Mais ne nous aventurons pas plus avant vers les pièges subtils et les chausses-trappes du raisonnement. Nos plus éminents journalistes qui ont décoché leurs vieilles plaisanteries à la nouvelle École de la rue Danton soutiendraient-ils, par hasard, que leur premier article fut le meilleur de tous ceux, hélas! innombrables, qu'ils ont écrits? Qu'ils le relisent, les fanfarons, et qu'ils se prononcent après l'avoir relu. Je m'en remets avec confiance à leur sincérité et à leur bon goût. Le germe était en leur esprit et l'expérience, la culture, l'entraînement au cours des batailles en ont provoqué l'épanouissement. Voilà, n'est-ce pas, la vérité.

Pourquoi donc, dans cette modeste mesure, ne compterions-nous pas sur les cours et conférences de la nouvelle École du journalisme pour venir en aide aux débutants? La longue et glorieuse expérience de la plupart des professeurs peut épargner quelques faux pas à de jeunes plumes de bonne volonté. Sans doute elle ne leur mettra pas de l'esprit au bout du bec, si elles n'en ont pas, mais elle leur conseillera précisément de ne pas s'évertuer à en avoir. C'est déjà un sage conseil. Un professeur n'est pas inutile, qui saura discerner les aptitudes de ses élèves et les orienter vers la chronique, le

reportage ou le rebus avec sagacité et dévoûment. Je plaisante à peine. Je crois sincèrement que même l'enseignement « professionnel » du journalisme peut avoir une petite utilité. Et à côté des conseils pratiques et des cours de rédaction, quelles charmantes et profitables leçons de morale ne devons-nous pas attendre de M. Henry Fouquier et de M. Joseph Cornély? Voilà d'incomparables professeurs de journalisme! Ils recommanderont, je n'en doute pas, l'urbanité et l'indulgence. Ils parleront de temps en temps du Bouddha, de Platon et de Jésus. Ils professeront avec conscience, douceur et mélancolie.

Il me plaît de penser que leur enseignement portera quelques fruits. La condition qui est faite au journalisme contemporain par notre état social est très défavorable. Les Giboyer d'aujourd'hui font regretter les Giboyer d'autrefois. La presse est douloureusement prisonnière de la réclame, de l'argent sous toutes ses formes, des scandales dont elle vit, des passions qu'elle exploite. Et c'est précisément à l'époque où elle pourrait rendre plus de services à de nobles causes, car son influence est considérable, qu'elle est asservie le plus souvent à des intérêts misérables.

Faut-il se résigner à ce joug lourd et humiliant? La presse est-elle destinée à devenir de plus en plus une entreprise de corruption, de chantage et d'abêtissement de l'esprit public? Sans être très enclin à faire de beaux rêves, je ne veux pas croire à une démoralisation de plus en plus grande de notre pays. Une presse tout à fait avilie tomberait dans un tel discrédit, que le mieux finirait par naître de l'excès du mal. Je souhaite que le journalisme réussisse à s'épurer avant de provoquer cette réaction. L'École de la rue Danton peut l'y aider. N'exagérons rien. On fera sans doute beaucoup de cours et beaucoup de conférences avant que l'influence bienfaisante de cet enseignement ne se fasse sentir. Mais cette initiative en peut susciter d'autres. D'un grand nombre d'efforts convergents surgira peut-être un état social meilleur que le nôtre. Pour cela il faut attaquer par tous les bouts l'indifférence publique. Maintenant que nous savons que la fin du monde est retardée de mille ans, nous devons reprendre courage. La planète Terre n'a donc pas encore définitivement perdu la partie

qu'elle joue dans l'immensité des espaces. L'enjeu, n'en doutons pas, en est considérable. Aidons-la à le gagner. Le xx[e] siècle qui va s'ouvrir sera témoin d'une grande agitation à la surface du globe. Il aura besoin de bons journalistes, instruits, honorables, pleins d'enthousiasme et ayant à un vif degré le souci du bien public. Ayons la prévoyance de lui préparer ces utiles ouvriers de progrès. Souhaitons donc que les cours de la nouvelle école soient suivis par de nombreux élèves résolus à ne pas s'incliner devant le dieu Mammon que nous adorons aujourd'hui. A la bonne heure, mais que va devenir mon maître-queux du Palais-Royal? Je sollicite pour lui la rubrique « cuisine » dans le grand journal indépendant, probe, sincère qui, j'en ai bon espoir, se fondera bientôt.

*
* *

On a tenté d'ouvrir prématurément la succession de M. Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française. M. Claretie ne semble pas vouloir se prêter à ce farouche dessein. Il doit avoir pour cela de bonnes raisons. Il ne nous les a pas fait connaître toutes. C'est son droit. Mais il a répondu avec des chiffres et des anecdotes. Je crois bien qu'il aura gain de cause, même devant l'opinion. Sur le terrain des anecdotes, je ne pense pas que personne puisse se flatter de se rencontrer, à dossiers égaux, avec M. Claretie. Et ses chiffres sont gros et rassurants. Je vous dis que les plumes les mieux aiguisées s'émousseront contre ce qu'on appelle irrévérencieusement les « manches de lustrine » de M. l'Administrateur.

Je confesse que je n'ai pas d'opinion définitive sur cette grande querelle. L'impertinence d'un tel aveu ne m'échappe pas. Je sais qu'il importe à notre gloire que la maison de Molière ne s'achemine pas vers la banqueroute et qu'elle n'humilie pas l'art dramatique français. Nous aimons le théâtre presque autant que l'éloquence. C'est sous ces deux formes que le français paie son tribut à l'idéal. Dans le village où le pharmacien s'essaie aux harangues politiques, pariez que le receveur d'enregistrement rime de tragiques alexandrins. Rappelez-vous que M. l'abbé Guitrel, venu à Paris pour solliciter l'évêché de Tourcoing, consacra sa première soirée à la

Comédie-Française où l'on jouait *Bérénice*. C'est donc braver ou à peu près le sentiment national que de n'avoir pas une opinion catégorique en un si grave débat. Aussi je me promets bien d'en avoir une. J'en aurai une, pour sûr, avant la fin de l'année. Dès demain je commencerai mon enquête en priant le souffleur de me donner son avis, puis je ferai chauffer une automobile pour me mettre à la poursuite, sur tous les chemins du monde, des sociétaires et pensionnaires qui, comme on sait, exportent leur répertoire avec persévérance, profit et intrépidité.

Mais tout en réservant la question de fond sur laquelle m'édifiera, je l'espère bien, cette consciencieuse enquête, je puis tout à l'heure vous faire connaître mon avis sur l'habileté stratégique du plan concerté pour provoquer la capitulation de M. Jules Claretie. Ce plan, je le juge d'une excessive témérité. Je crois bien qu'avant de le dresser on négligea de consulter Nestor, le sage agorète des Pyliens. On n'y devine même pas la collaboration d'Ulysse. C'est un plan digne de la bravoure d'Ajax et de son imprudence. Cela m'étonne un peu, mais cela me touche, car j'y veux voir la preuve que, tout coup vaille, les assaillants n'ont livré bataille que pour l'honneur de la Comédie-Française.

Pour que le succès fût au bout de cette campagne, il eût fallu que M. Claretie se laissât chasser par persuasion de son cabinet. Attendait-on cette fuite de la pusillanimité de M. l'Administrateur? Espérait-on cet héroïque sacrifice de son dévoûment à l'art dramatique? C'était dans l'un et l'autre cas faire un bien faux calcul. Qu'on ne s'y trompe pas, le nez de M. Claretie révèle beaucoup d'entêtement. Je crois bien que les assaillants n'ont pas su prendre la mesure exacte de ce nez-là. Il ne laissait aucune place à leurs illusions. Décidé à se défendre — et c'est précisément ce dont avertissait ce nez — M. Claretie était sûr de triompher. Comptons sur nos doigts toutes ses chances. Aurons-nous assez de doigts? D'abord, la prochaine exposition. N'est-il pas téméraire de vouloir provoquer une révolution dans la maison de Molière à la veille de notre grande fête internationale? En second lieu : l'Affaire. Oui, l'Affaire, car M. Claretie fut à Rennes, prit parti pour la justice et, au dernier moment, soulevant son pseudonyme,

regarda les juges en face et leur adressa un éloquent appel. Ce souvenir protège M. l'Administrateur, au moins pour quelques mois encore, contre tous les assauts. En troisième lieu : des querelles intestines et des histoires de démission. Je ne dis pas qu'il y ait un lien étroit entre la déclaration de guerre à M. Claretie et une retentissante démission. Je ne crois pas à un concert, mais l'opinion le peut soupçonner et ce soupçon suffit à transformer aux yeux de beaucoup une grande querelle en une petite revanche.

Croyez-vous que j'aie achevé le dénombrement des chances que M. Claretie, dès le début des hostilités, a eues dans son jeu et qu'il était certain qu'il aurait? Non, en vérité, non, car j'allais oublier la question de son successeur. Quel sera-t-il? On demande le nom. Il nous importe de savoir ce que nous gagnerons au changement. Sans doute les candidats ne manqueront pas. Mais il n'y a pas là de quoi nous rassurer. Au contraire. On parie pour le fluet M. X.; moi, je redoute le gros M. Z. Et alors pourquoi voulez-vous que je conspire? Résignons-nous. Voilà ce que nous souffle la sagesse. M. Claretie peut remettre sur son crâne pointu sa petite calotte de soie noire et faire malicieusement la figue au danger. La mitraille n'a éclaboussé que quelques sociétaires qui arrachaient trop de congés à la complaisance un peu pusillanime de leur administrateur.

Je crois que l'on pourrait dégager de ce petit incident de la vie parisienne quelques enseignements en matière de stratégie de presse, si j'ose ainsi m'exprimer. Le manuel de campagne du journaliste reste à faire, tout au moins est-il à reviser. Là aussi, comme au théâtre, c'est l'art des préparations qui me paraît capital. Il faut sournoisement amener l'opinion à conspirer avec nous. Et comme il est difficile de l'associer à son jeu en lui garantissant un bénéfice précis, il est recommandé de lui tendre le piège du désintéressement, ou de la sensibilité, ou de l'indignation. Cela dépend des circonstances et du but à atteindre. En tout cas, avant de démasquer ses batteries et de sonner la charge, il faut avoir dressé son plan et mobilisé ses alliés. Autrement, on risque, avec les pierres que l'on jette d'une main imprudente, de caler les pieds vacillants du fauteuil que l'on voulait renverser. On reprochait à M. Jules Cla-

retie de « somnoler » auprès de ses cartons verts et de ses manches de lustrine, il a le droit de ronfler maintenant.

* * *

J'ai pu me rendre compte que les petits moineaux du jardin du Luxembourg étaient des victimes de la conspiration royaliste. Ils expriment leur tristesse en se pelotonnant frileusement auprès des arbustes dépouillés de feuilles. Des gardes républicains, le fusil sur l'épaule, ont mission de défendre les approches du Sénat, et les pauvres oiseaux sont ainsi séparés de leurs charmeurs. Plus d'appels de tendresse et plus de boulettes de pain! Et voilà que le froid arrive et, avec le froid. la disette de graines et d'insectes. Les moineaux vont-ils émigrer loin de leur vieux jardin? Que peuvent-ils bien penser en leurs âmes innocentes et obscures?

Je n'ai pu réussir à apitoyer sur leur sort mon vieil ami Massat, ancien proscrit de Décembre, républicain ingénu et farouche, qui vient chaque jour monter une sorte de garde civique auprès du Luxembourg et réchauffer, de sa voix chevrotante mais courroucée, le zèle des juges. Il se refuse à gémir sur la détresse des oiseaux. Des intérêts qu'il estime plus graves réclament en ce moment toute sa vigilance. Cet ancien proscrit n'est pas de ceux qui jugent les complots contre la République avec une indulgence philosophique. Il a des formules solennelles et tragiques qu'il souligne de gestes vengeurs. Tandis qu'il répandait sur sa barbe blanche des paroles d'indignation, il faisait de la main gauche le geste d'une faux qui tranche. Il fauchait ainsi les ennemis de la République. Au bout d'un quart d'heure, vous ne doutez pas qu'il en avait fait un atroce massacre. La République était sauvée.

Je dois confesser ma malice ; une telle explosion d'humeur meurtrière me donna envie de taquiner mon vénérable ami et je cédai à mon envie tandis que, l'audience finie, les sénateurs défilaient devant nous ne montrant qu'un bout de nez rouge et des yeux maussades par l'échancrure du collet relevé de leur pardessus.

— .... Ainsi vous tenez pour certain qu'ils ont comploté de toute leur âme la ruine du gouvernement légal?

— De toute leur âme, de toutes leurs armes et de tout leur argent.

— Diable!

— Ah! je les connais bien, J'ai l'œil sur eux. Ils ne me trompent pas, moi. Je vous dis qu'ils sont incorrigibles. Comme aimait à le répéter mon illustre ami Charles Floquet: « Ils suçent avec le lait la haine de la Révolution. » Et cependant reconnaissez que nous leur faisons la partie belle. La presse est libre, la propagande sous toutes ses formes légales est permise, la candidature officielle n'existe plus. La clef de la maison, qu'ils la demandent au suffrage universel, qu'ils la demandent au peuple! Voyons, admettez-vous qu'ils viennent par ruse ou par violence nous la dérober au fond de nos poches? Et ils voulaient même ouvrir sans clef — en fracturant les portes....

— Des cambrioleurs, alors?

— Ne riez pas! Si, comme moi, vous aviez dû prendre le chemin de l'exil, si vous aviez payé votre amour de la liberté de vingt années de dénuement, de tristesse et de silence, vous n'auriez pas des absolutions indulgentes ou ironiques. Mon compagnon d'exil, l'héroïque Charamaule, ne pouvait plus lire le nom de Napoléon sans frémir convulsivement de la tête aux pieds.

— J'honore, comme il convient, la vertueuse indignation de M. Charamaule et la vôtre également, mais si le complot avait été très, *très* sérieux, ne pensez-vous pas qu'il eût eu d'autres résultats?

— Oh! ils ont fait tout ce qu'ils ont pu, seulement les généraux — ne scrutons pas leur conscience! — n'ont pas répondu aux provocations des conspirateurs. Que voulez-vous? La partie était hasardeuse. Coucherait-on à l'Élysée ou à la Conciergerie? Que conseille en ce cas la prudence? De rester chez soi. Mais les intentions des conspirateurs, n'en doutons pas, étaient détestables. Faut-il leur tenir compte de leur pusillanimité? Puisqu'ils voulaient étrangler la « gueuse », c'est ainsi, vous savez, que le spirituel Changarnier désignait la République, ils devaient avoir le courage de lui sauter bravement à la gorge. Ah! mon ami, comme les joueurs audacieux sont rares! On voudrait tout gagner en ne risquant à

peu près rien. La fortune ne s'associe pas à ces calculs peureux. Ils trouvaient sans doute, messieurs les conspirateurs, qu'ils n'avaient pas assez de chances dans leur jeu pour tenter le grand coup et faire débarquer leur roy à Paris. Piteux calcul, en vérité. Il faut savoir se servir des chances que l'on a, sans s'évertuer à les mettre toutes de son côté. On ne réussit jamais à les mettre toutes dans son jeu....

— A la bonne heure! Et voilà une bonne leçon de complot....

— Il ne faudra pas la leur répéter, n'est-ce-pas, fit le petit vieillard sur un ton presque enjoué, car il venait, en parlant, de soulager sa colère. Au surplus, ajouta-t-il, je suis bien tranquille, car ils ne sauraient pas en profiter. C'est le cœur qui leur manque....

— Croyez-vous?

— Et à vous aussi, et à toute votre génération. Vous vous indignez du bout des lèvres. Vous frappez du bout des doigts. Vous nous faites glisser en souriant jusqu'au fond de l'abîme. Le vieux sang gaulois s'est refroidi. Oh! entendons-nous bien. Je ne glorifie pas la guerre. La guerre est infâme. Nos penseurs, nos poètes l'ont justement deshonorée. Ce que je déteste, c'est le scepticisme moquéur qui est en train de ridiculiser la foi civique.

— Sans doute, mais ne peut-on pas considérer qu'il nous vient par là quelques avantages? Victor Hugo rendit hommage, en 1878, vous en souvient-il, au sourire de Voltaire. S'il était vrai, hélas! que l'humanité ait toujours à peu près la même somme de sottise et de folie à dépenser, n'y aurait-il pas un petit bénéfice à ce qu'elle la dépensât avec un peu moins de frénésie et d'atrocité?

— Mais cela n'est pas vrai, cela n'est pas vrai! Le Progrès est au bout des efforts humains; le flambeau que l'on se transmet de génération en génération fait fuir l'erreur, la poursuit implacablement de retraite en retraite. Je suis sûr qu'il la chassera de ce monde. Mais, hélas! comme vous le portez d'une main molle et découragée!

— Vous craignez, je le devine, que nous ne le laissions choir.

— Hélas! Sa lueur, dans la nuit, est déjà vacillante.

— Laissez-moi vous rassurer. Le vent qui vient de souffler

et qui souffle encore ne va-t-il pas attiser ce symbolique flambeau? Considérez plutôt que nos plus fameux sceptiques ont arraché leur masque. Et, à notre grand étonnement, ils nous ont montré des visages empourprés d'indignation. Où est leur sourire d'autrefois? Je vous les livre prêts à en venir aux mains. A défaut de munitions, je vous dis que nos mandarins chargeraient leur fusil avec leurs boutons de cristal. Dans tous les camps on parle de secouer l'indifférence publique. Tenez! voici encore des juges. Ont-ils l'air de vouloir défendre la République, oui ou non? Ils font des gestes terribles. Brr, brr. On en a froid dans le dos.

Cela fit plaisir au vénérable proscrit. Un éclair brilla dans son petit œil bleu et il assura son chapeau aux larges ailes sur ses cheveux en broussailles.

— Pourquoi, ajoutai-je, s'abandonner trop tôt au désespoir? La pièce est en l'air. Retombera-t-elle pile ou face? Ayons confiance. Entre nous, je trouve que le hasard ne fait pas mal les choses, en ce moment-ci, pour la République. Elle avait besoin d'une petite conspiration. Ne dites pas le contraire. Elle en avait besoin. Et voilà qu'une conspiration se trame et que les républicains menacés resserrent leurs rangs et se reforment en front de bataille. Ne voyez-vous pas là le doigt de la Providence? Tiendra-t-on compte aux prévenus du service que, malgré eux, je le reconnais, ils rendent à la République? Ce serait, peut-être, juste. Qu'en pensez-vous?

— Ne plaisantons pas, mon ami.

MARCEL THÉAUX.

TABLE DES MATIÈRES

DU

ONZIÈME VOLUME

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

Le Directeur-Gérant : E. SCHAFFHAUSER

41401. — Paris. Imprimerie générale LAHURE, 9, rue de Fleurus.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

ET REPRISES

La saison bat son plein. Le monde théâtral est en pleine effervescence. Les affiches se déploient multicolores, séduisantes, alléchantes, tentantes, telles que des affiches de candidats politiques. Novembre est le mois le plus actif de cette sorte de campagne électorale artistique à laquelle le public parisien est convié en masse.

Et là comme ailleurs, peu d'élus. A vrai dire le défaut des dernières productions apparues est d'être aussi jolies, aussi exquises, aussi aimables, que celles qui les ont précédées depuis des mois, ou de ne pas leur être assez supérieures pour qu'on puisse dire qu'elles le soient. Il est admirable qu'une si riche variété de comédies, vaudevilles, drames et musiques puisse éclore chaque saison, pareille à elle-même, juste suffisamment dissemblable pour que les mêmes genres éveillent le même succès. On pourrait pourtant rêver quelque chose de plus, quelque chose de mieux, quelque efflorescence hardie, étonnante, insoupçonnée, presque contraire, à force d'avoir plus de beauté, à l'inspiration du moment, dont la qualité semble condamnée à se disperser en prestigieuse quantité.

*
* *

Au théâtre Antoine, *le Père naturel*, 3 actes de MM. Depré et Paul Charton, nous met en présence d'une question des plus délicates, des plus émouvantes, s'il est permis — et qui le

nierait? — d'appliquer ce terme à des choses qui ne sortent pas de la vie usuelle, quotidienne. Barentin, vieux rentier que la province confit doucement, a épousé, pour enjoliver sa vie une toute jeune femme : Clotilde. Celle-ci, dont l'âme fraîche est agitée des rêveries d'usage, ne trouve, dans cette union, que désillusion, amertume : pensez-donc, ce printemps obligé de s'habiller en hiver! Mais voici du nouveau, personnifié par le neveu de Barentin, Paul, jeune et brillant explorateur : vous n'ignorez pas en effet que, dans le théâtre moderne, il n'y a plus de prince charmant; il y a, pour remplir le même rôle, l'explorateur. Paul vient voir entre deux voyages son oncle et sa tante. On devine ce qui va se passer.

C'est plus simple encore qu'on ne le croirait. Paul s'aperçoit du dangereux « vague à l'âme » où s'abîme Clotilde. Il en fait part à Barentin : « Ce qu'il lui faut, dit-il, ce sont des distractions. Il faut parler à son imagination, l'occuper. » Barentin opine; et tout à coup, il lui vient une idée : « Écoute, dit-il à Paul, tu seras, toi, cette occupation assagissante de son esprit et de son cœur.... Arrange-toi pour y prendre place. Tu pars dans deux heures; il n'y a donc pas de danger. »

Paul accepte ce traitement « moral » avec un empressement qui l'honore d'autant plus qu'il est désintéressé, et ne sera récompensé de son entremise que par la reconnaissance du mari. Clotilde, admirablement préparée pour ce petit roman si bien machiné, palpite aux avances du jeune homme paré d'irrésistibles explorations.

Elle aura désormais la pensée suffisamment peuplée, et si l'on peut dire, vaccinée de rêve pour que la paix du ménage soit sauvegardée. Paul, ayant ainsi obligé son oncle, va partir. Le Soudan l'appelle. Mais Barentin et Paul ont compté sans la pelure d'orange que le destin s'amuse parfois à disposer sous nos pas. L'explorateur glisse dans l'escalier, tombe... et il en a pour trois semaines à rester là. On conçoit que le petit flirt de tout à l'heure, qui ne tirait pas à conséquence, alors que le départ était imminent, glisse, glisse, lui aussi, à quelque chose de plus grave. Bref, lorsque Paul s'en va enfin au Soudan, il ne lui reste rien à explorer dans le ménage Barentin.

C'est ce même ménage que nous revoyons un an et demi

après. Il s'est augmenté d'un enfant adoré de sa mère et de... celui qui croit être son père, car vous ne vous y êtes pas trompés. Le pauvre explorateur est bien oublié même de Clotilde, dont tous les sentiments si longtemps malmenés et hésitants se concentrent maintenant sur la tête du petit enfant éclos d'elle. Paul revient. Par suite de certaines circonstances fort simples, Barentin surprend le secret de l'amour ancien et, partant, de la naissance du petit Adolphe.

L'amour paternel du mari tombe, à cette révélation. Et voilà que tous ensemble — dans cette comédie, on ne se fâche pas, on ne crie pas — ils cherchent le moyen de solutionner la situation nouvelle créée par l'aveu surpris. Barentin ne veut plus de l'enfant. Comment s'en débarrasser? Il n'y a qu'un moyen : quitter le toit conjugal, laisser tout, s'en aller. Car s'il avait recours au divorce, celui-ci serait prononcé à son profit et il aurait la charge de l'enfant.

Il va donc partir.... Mais voilà que ses habitudes s'attendrissent à se voir menacées, son passé proteste, et il se décide en définitive à rester auprès de la femme et de l'enfant, qu'il aime bien tous deux au fond, quoiqu'il ait été un peu trop étranger au cœur de l'une et à la naissance de l'autre. C'est Paul qui partira, Paul l'amant et le père, mais amant et père de hasard, brusquement intervenu au sein d'une double destinée et disparu de même.

C'est ici que se présente l'intéressant problème que je signalais en commençant. La question est de savoir laquelle est valable, laquelle est sacrée, de la paternité qui crée, ou de la paternité qui soigne, qui élève, qui donne un nom dans la vie, une place dans le monde?

Quels longs, quels éloquents, quels graves plaidoyers on pourrait soutenir en faveur de l'une ou de l'autre thèse, l'une sacrant l'œuvre de la passion, l'autre consacrant l'œuvre de la vie commune! Ce conflit, auquel prennent part, telles des divinités dans les luttes homériques, d'un côté, le cœur immense, de l'autre, la raison et la loi, il eût été beau de nous le montrer dans toute la profondeur de sa péripétie, mais cela eût peut-être été bien sombre et bien solennel. En tout cas, il est bien de nous y avoir fait penser.

Le Père naturel est joué avec cette cohésion et ce souci des

moindres détails qui est l'honneur de la troupe Antoine. M. Antoine a composé avec un art consommé le personnage de Barentin, de l'homme qui est plus père que le père. M. Dumény a conduit celui de Paul avec une finesse, une délicatesse de jeu, dignes de l'artiste et du rôle. M. Gemier, dont le nom précède toujours un compliment, a créé un type fort amusant de notaire provincial. Mmes Bellanger et Renée Maupin figurèrent, avec une vérité charmante à voir, Clotilde Barentin et une gouvernante anglaise, qui ne sait parler que sa langue, mais dont la beauté serait universellement éloquente.

La représentation du *Père naturel* était précédée de celle d'une vive, enjouée et riante comédie de Maurice Vaucaire : *Girouettes*. Ces deux actes ont ravi ceux qui attendaient un menu vaudeville, et déçu tant soit peu ceux qui attendaient une vraie comédie de mœurs. Il s'agit d'un couple conjugal, qui se défait, se reforme, se défait.... L'amant, le mari et la dame semblent figurer une de ces danses de salon où les danseuses passent selon un rythme aimable, d'un bras de cavalier à un autre. Le tout, d'ailleurs, spirituellement gracieux, et se mouvant dans une atmosphère suffisamment indécente pour capter la curiosité et la retenir un peu.

*
* *

M. Maurice Vaucaire, déjà nommé, prince de ce mois théâtral, a remporté au Gymnase, avec *Petit Chagrin*, un succès de bon aloi. La pièce raconte la rupture de deux amants, au seuil d'un mariage. Cela est plein de grâce, d'observations vives et sera fort goûté des âmes qui aiment à voir l'esprit s'émailler d'un peu d'attendrissement et, comme dit Musset « une larme dans le pli d'un sourire ». Avec l'aventure de Mimi et de Georges, nous sommes assez loin de celle de Chipette, dans la pièce du Théâtre-Libre, dont je viens de parler un peu plus haut. et qui a paru un peu « Théâtre-Libre ». La nuance de ces deux pièces est tout à l'honneur de M. Vaucaire, délicat enlumineur de nuances sentimentales, et montre la richesse de sa palette légère.

C'est Mlle Yahne qui fait la petite dame résignée à l'aban-

don, mais le retardant cependant, ingénieusement et ingénuement. La beauté de Mlle Yahne est connue. Celle de Mlle Bresil, la fiancée, ne l'était pas, puisqu'elle débutait; maintenant, cette lacune dans l'instruction esthétique du public parisien est réparée. MM. Gauthier et Dubosc ont contribué chacun à la perfection de l'interprétation de cette jolie œuvre, dont la simplicité n'est pas sans quelque profondeur, telles certaines chansons qui rappellent le passé.

Avant *Petit Chagrin*, nous assistâmes, avec un plaisir pareil que le premier jour, à la reprise des *Pieds Nickelés*, de Tristan Bernard, le père de tant de petites œuvres comiques. La drôlerie de cet auteur est de solide qualité; elle est basée sur une observation fort juste de la misérable et ténébreuse âme humaine. Son imprévu consiste à promener le regard précisément et exactement dans les coins les plus étranges, les plus contradictoires de ladite âme. Cette façon de souligner avec une perspicacité si heureuse notre lamentable histoire psychologique produit toujours un effet certain, tant chacun pense de son voisin les vérités émises sur la scène!

***

Le Faubourg, comédie en 4 actes, de M. Abel Hermant. Vaudeville.

M. Abel Hermant passe pour avoir la manie de prendre les sujets et les types qu'il nous présente, dans la vie mondaine parisienne. Cette réputation est-elle justifiée? Je le crois, je le crains — car il n'y a pas de chuchotement sans cause. — Tant pis. C'est un tort, et je me rappelle l'avoir incriminé déjà, à propos de ce même écrivain. Le tort consiste surtout, d'ailleurs, à le laisser savoir, car cela teinte d'avance le succès d'un petit ton scandaleux et illicite.

Quoi qu'il en soit, et en laissant de côté cette question irritante en ce qui concerne l'actuelle production du jeune et brillant auteur, il y a lieu d'y relever tout d'abord un incontestable progrès dans l'exécution scénique et la fermeté de l'œuvre; si on ajoute les qualités de mordante satire, de mouvement, de variété, qui ont été toujours fidèles à M. Her-

mant, on peut en conclure que cette comédie mérite que la critique s'y arrête, que le public y vienne.

Au milieu de trois ou quatre petits sujets qu'on pourrait croire, chacun, à un moment donné, être le sujet, se dégage cependant vers la fin, dominant tout le reste, incontestablement souveraine, une intrigue sentimentale d'une simplicité à laquelle les habitués d'Abel Hermant sont peu habitués : C'est une union mal assortie, à cause de la différence des races auxquels appartiennent les aristocratiques conjoints que M. Guitry et Mme Raphaële Sisos personnifient avec une admirable distinction. Le prince d'Entragues et la princesse, d'origine hongroise, ne s'aiment pas et, par conséquent, si l'on peut ainsi dire, ne savent pas s'aimer. Ils se quittent après l'adultère.

C'est donc de cela surtout qu'il s'agit, et il faut féliciter M. Hermant d'avoir compris que dans la peinture vraie d'une crise conjugale de ce genre, terriblement passionnelle d'être si privée de passion, il y avait matière à une œuvre tentante, vivante, digne qu'on l'aime en foule. Mais on n'est pas auteur « parisien » impunément. Comme les enfants qui veulent tout à la fois — comme si tout était possible à la fois, — M. A. Hermant a voulu aussi que sa pièce eut je ne sais quelle portée mondaine et sociale. Le titre à lui seul, titre faux, titre superficiel, titre de mauvais aloi, trahit cette préoccupation. Il a voulu aussi, avec une profusion, une richesse qui ne sont pas, il est vrai, à la portée de tout le monde, faire œuvre de chatoyant chroniqueur des milieux aristocratiques, de subtil et pénétrant écouteur de la grande Vie; il n'a pas laissé de nous éblouir quelque peu de détails et d'incidents et d'étouffer sous ces fleurs l'histoire toujours sainte de deux cœurs.



L'Athénée Comique a effectué ce mois-ci sa réouverture. Longtemps cette charmante petite salle a cherché en vain des succès dignes d'elle; et c'était vraiment une désolation d'être si coquette, d'avoir toutes les raisons de l'être, et de rester si méconnue!... Mais les temps sont changés. La direction Deval a pris la place de la direction Burguet, dont les

efforts furent louables mais vains, et plus heureuse qu'elle, a su, dès son premier effort, attirer une marée sonore de public.

La pièce qui obtint cet heureux résultat a pour auteur M. Auguste Germain, pour titre : *l'Amour pleure... et rit*, et pour sujet les tribulations d'un gentilhomme de l'espèce sympathique, qui va d'une fiancée ingénue, scribesque, à une fiancée fin-de-siècle, pour revenir ensuite à l'ingénue. Vous le voyez, toute une moralité se cache et se montre dans les petits recoins de cette pièce comme de bons lutins dans un jardin, et l'esprit de l'auteur empêche que cela ne fasse bâiller les hommes et les dames.

M. Noblet, dont on a dit spirituellement qu'il finissait par être parfait « à force de jouer les noblets », remplit le rôle épisodique de Maurice, frère de la vraie fiancée, et l'excellent artiste a reçu l'accueil auquel il a su mériter d'être accoutumé; M. Deval a prouvé qu'il était un très perspicace directeur en se choisissant lui-même pour jouer le personnage de Jean, le héros. Mlles Toutain, Lucie Gérard, Bignoni, disent de façon agréable, et ne cessent d'être très agréables lorsqu'elles ne disent rien.

***

A l'Odéon, *Chênecœur* n'a pas procuré à son auteur, M. Maurice Soulié, le succès que les qualités dont il a montré le germe lui réservent sans nul doute pour l'avenir. Malgré de très louables passages, un certain manque de cohésion dans l'action s'est fait quelque peu sentir. Il ne faut rien exagérer pourtant, et ce drame en vaut bien d'autres dont les dramaturges n'avaient pas l'avenir devant eux. Quant à la troupe de l'Odéon, elle n'a montré en cette occasion ni plus de génie, ni moins de talent que d'habitude.

Si vous voulez faire de la politique, allez au Palais-Royal. MM. Pierre Veber et de Cottens vous initieront aux dessous d'une élection en province. Vous y verrez de drôles de choses, dont MM. Raymond et Boisselot ne sont pas les moins drôles, et de jolis détails, notamment sur Mlles Cheirel, Derville, et d'autres....

HENRI BARBUSSE.

BIBLIOGRAPHIE

Louis de Robert, *Reprise*, un vol. de la bibliothèque Charpentier. Eug. Fasquelle, éditeur.

Voici un roman de composition vigoureuse et de belle allure. Louis de Robert excelle à faire de la vie : ici le dialogue rapide et aisé donne une impression toute particulière d'intense réalité et les descriptions dominent à souhait le cadre de luxe raffiné où des mondaines évoluent en mouvements onduleux et malfaisants. L'intérêt de *Reprise* est passionnant aussi bien en son intrigue de relief qu'en sa galerie plus effacée de femmes qui, muées en poupées dangereuses par leur souci du luxe et du modernisme, déchirent de leurs ongles luisants le cœur de maris révoltés ou résignés.

Le roman de M. de Robert nous enseigne qu'elles n'ont point d'ailleurs, ces mauvaises compagnes, le profit de leur cruauté : leur vie est douloureuse et c'est à elles que s'appliquent ces mots détachés d'une page du volume : « La paix de l'âme est dans l'acceptation logique, raisonnable et intelligente de ses devoirs. »

Il serait regrettable que de ce roman, le théâtre n'eût rien. Des scènes, dont l'une où se consacre la rupture du ménage Saint-Alain est de premier ordre, prendraient, au jeu des acteurs, leur réelle valeur et il est des pages au bout desquelles on entend déjà les applaudissements.

***

Maurice Bouchor, *Vers la Pensée et vers l'Action*, poèmes inédits ou revus. Librairie Hachette et Cie.

« Ce livre, dit Maurice Bouchor, est destiné aux jeunes gens et aux jeunes filles dont la pensée est devenue pleinement consciente ». Ces poèmes, comme toutes les conceptions de cet apôtre-poète dont le nom est devenu si populaire dans les écoles de France, constituent un enseignement élevé. Bouchor prêche en beaux vers, de bonne facture, la bonté, la justice et le respect de la Femme. De toutes les religions se dégage pour lui une vérité : le besoin d'être bon jusqu'au sacrifice. On sait que Maurice Bouchor est surtout préoccupé d'éclairer l'âme populaire sur ses devoirs. Ces poèmes lus et commentés par des conférenciers peuvent servir cette action méritoire. En résumé, des vers d'une ligne noble et un effort passionné vers l'Idéal.

***

Clovis Hugues, *La chanson de Jehanne d'Arc*, un vol. de la bibliothèque Charpentier. Eug. Fasquelle, éd.

Il est d'un beau courage d'avoir entrepris, après tant d'autres, de chanter la bonne Lorraine. Mais ce n'est point la vaillance qui manque à Clovis Hugues, non plus que le souffle. Il le prouve bien en cette chanson en 7 gestes qui nous mène de l'enfance de la bergère au sacre du Dauphin et qui se continuera en un 2e volume.

Malgré que le sujet ait déjà provoqué tant d'efforts, Clovis Hugues a fait œuvre originale et nouvelle : c'est sans fatigue et comme bercé au rythme d'une aisance aimable des vers de 10 pieds, que l'on suit Jehanne.

Je la suivrai des chaumes au palais
Dans la ferveur innocente et sereine
D'un petit page amoureux de sa reine ;

Point de grands mots claironnant dans le vers. Et il était si facile, en

effet, d'écrire sur un tel sujet des vers à panache qu'il faut savoir gré au poète d'être resté dans la tradition des vieux conteurs français, avec de jolis tours qui les rappellent et une grâce rafraîchissante, bienvenue comme une eau claire en été.

***

Jean Richepin, *Lagibasse*, roman magique, un vol. de la bibliothèque Charpentier. Eug. Fasquelle, édit.

Il nous suffira de signaler l'apparition en librairie de *Lagibasse*, ce roman étrange dont nos lecteurs ont suivi dans cette Revue les émouvantes péripéties. Sans doute le souvenir de l'initiation à la magie de ce pauvre gentilhomme thiérachien par le mystérieux abbé, de la petite créole et des hôtes de Mme d'Amblezeuille ne s'est pas effacé de leur esprit. Ils auront plaisir, en relisant ce roman, à s'émerveiller une fois encore de toutes les ressources d'imagination de M. Jean Richepin.

***

M. René Puaux. *Pour la Finlande*, brochure in-12, avec une préface d'Anatole France, de l'Académie Française.

M. René Puaux a réuni dans cette brochure tous les documents principaux pouvant faire apprécier clairement la situation faite à la Finlande par le rescrit du tsar du 15 février 1899; il a retracé l'histoire de ce vaillant petit État depuis ses origines jusqu'aux événements contemporains, montrant que si jamais peuple a mérité la liberté qu'on vient de lui supprimer au mépris de la parole jurée, c'est bien ce peuple finlandais qui peut servir d'exemple à ses voisins par sa haute moralité, son puissant degré de culture et le sentiment élevé de sa vie nationale. Tous ceux qui ont au cœur le souci de la justice liront cet exposé précis des faits que les nobles lignes d'Anatole France, en tête de cette brochure, rendront plus sensibles encore au public français.

Un tel nom est plus qu'une recommandation.

***

M. Paul H. Loyson a publié chez Stock, sous le titre de *Magor*, un fort beau volume, sorte de pamphlet littéraire où il flétrit, avec beaucoup de force et d'ironie, les violences sectaires, l'intolérance et les lâchetés du jour. L'auteur qui n'est autre que le fils de M. Hyacinthe Loyson, a dédié à son père cette œuvre de vigoureuse jeunesse, « premières cartouches puisées à sa ceinture et tirées à ses côtés ».

***

Jules Breton, *Nos peintres du siècle.* A la société d'édition artistique.

M. Jules Breton, dont la langue imagée et savoureuse ne le cède en rien aux charmes de son pinceau, nous retrace en une série de portraits vivement enlevés la physionomie des grands peintres français, qui sont une des gloires du XIXe siècle à son déclin. Ceux-ci revivent sous sa plume en leur intimité pour ainsi dire, car M. Jules Breton les a connus pour la plupart, ce qui lui a permis de remplir son livre d'anecdotes et de détails ignorés. Livre de souvenirs autant que d'histoire dans lequel l'auteur ne s'est pas défendu de joindre la critique modérée et discrète des principales œuvres qui ont vu le jour de David à Puvis de Chavannes.

***

A. de Poiseux, *Le peintre Gabriel-Oscar Schepens*, édit. Bruxelles; Adolphe Josse, libraire, Paris.

Ce roman copieux pourrait aussi s'intituler Promenade à travers l'Italie. Aux premières pages le peintre Gabriel est un enfant trouvé, recueilli par un artiste célèbre qui lui donne son nom et son talent. A la fin du volume, après des incidents dramatiques, le héros, qui a retrouvé son origine, est duc et illustre. Entre temps il a aimé une jeune fille qui est en-

trée au couvent, ce qui le décide à l'imiter. Nous espérons que les jeunes filles qui liront ce roman honnête n'en feront pas autant et qu'elles se contenteront d'être intéressées vivement par les péripéties d'un amour malheureux.

***

Sous cette rubrique *Ma bibliothèque* **MM. Martin et Charavay** ont entrepris la publication en petits volumes imprimés avec soin et illustrés avec goût des chefs-d'œuvre littéraires français et étrangers. Ont déjà paru dans cette collection : *Paul et Virginie, Candide, Daphnis et Chloé.*

***

F. Corréard, *La France sous le Consulat.* Bibliothèque d'histoire illustrée, 1 vol. Société Française d'éditions d'art (H. May.).

Ce nouveau volume de la collection historique dirigée par MM. Zeller et Vast n'est pas un des nombreux ouvrages de circonstance suscités par le goût du public pour la personne de Napoléon, sa famille et son entourage.

Le but de l'auteur, en écrivant ce volume, a été d'exposer la période de l'histoire de France où, sous la main d'un dictateur militaire, à son idée et à son profit, s'ordonne et s'organise la France révolutionnaire par la formation d'une société démocratique et la création d'institutions administratives, uniformes et centralisées.

Pour remplir ce cadre, l'auteur, M. Corréard, a recouru aux documents originaux, en même temps qu'aux nombreux travaux récents, faits en France et à l'étranger, sur l'époque du Consulat. Il s'est efforcé, tout en présentant une analyse aussi fidèle que possible des faits politiques, administratifs, sociaux, économiques, scientifiques, littéraires et artistiques, de les vivifier par des exemples concrets empruntés à la correspondance de Napoléon et aux mémoires des contemporains.

***

Jean Grave. *L'Anarchie, son but, ses moyens.* Un vol. in-18 jésus de la bibliothèque sociologique. P. V. Stock, édit.

Dans ce nouveau volume, M. Jean Grave, avec un zèle qui ne se lasse pas et une conviction que ni les méditations ni l'expérience ne réussissent à ébranler, commence par exposer le rêve intégral de l'anarchie. Mais comme il reconnaît que cet idéal rencontre dans l'état social présent des obstacles aussi nombreux que difficiles à vaincre et « qu'il importe tout d'abord d'aider la lumière à se faire dans les esprits, de réveiller les initiatives individuelles, etc. », il s'attache à démontrer ce qui en est pratiquement réalisable. On lira avec un vif intérêt les chapitres où M. Grave s'efforce de confronter les théories anarchistes aux théories socialistes, après avoir reproché aux socialistes de vouloir s'emparer du pouvoir pour faire triompher leurs doctrines. Différences de tactique, de programme et même d'idéal, voilà ce qui ressort de cette confrontation. La fin du livre est consacrée à l'examen des divers moyens de propagande destinés à déblayer le terrain d'abord, puis à le préparer pour recevoir la semence de la doctrine anarchiste.

***

A signaler, dans la collection des *Livres d'or de la Science* (Schleicher frères, éditeurs) un intéressant volume de **M. René Lafon** : *Pour devenir avocat.*

L'auteur, avocat lui-même, s'est donné la tâche de renseigner très exactement, sur leur profession future, les jeunes gens qui se destinent au barreau. Il leur fait parcourir les étapes nécessaires, les conduit successivement à l'École de droit, chez l'avoué, au Palais ; il les fait assister, chemin faisant, à des examens, à des réunions de colonnes, à des conférences, aux audiences qui leur seront

les plus coutumières lors de leurs débuts; il ne leur ménage pas les bons conseils que leur prodiguent les maîtres dans les discours de rentrée, étudie avec eux les règles professionnelles, passe en revue les modifications proposées à ces règles par les réformateurs, et s'arrête un instant à la Chambre des députés pour y voir accorder à la femme le droit de porter la robe — la robe d'avocat, s'entend!

La caractéristique de ce petit livre est, assurément, son absolue sincérité : M. René Lafon veut que les jeunes, auxquels il le dédie — insuffisamment documentés, suivant lui, par l'optimisme des recueils spéciaux et les dithyrambes de l'éloquence officielle — sachent bien à quoi s'en tenir en sollicitant leur admission au stage, et... il ne les encourage pas plus qu'il ne faut.

Une cinquantaine d'illustrations, signées Collombar, promènent le lecteur de la Faculté de droit au Palais de justice, du cabinet de l'avocat à l'audience, en passant par le vestiaire. la salle des pas perdus et le buffet où les orateurs viennent reprendre des forces.

Égayé ainsi, l'ouvrage, présenté au surplus avec beaucoup de simplicité et de bonne humeur, est d'une lecture facile et attrayante, et ne saurait manquer d'intéresser non seulement les gens de robe du présent et de l'avenir, mais aussi tous ceux qui sont curieux de s'instruire, et d'être menés dans les coulisses d'une profession qu'ils ne connaissent point.

***

Gaston Moch, *L'armée d'une démocratie*, 1 vol. P.-V. Stock, édit.

Voici un livre qui répond aux plus graves préoccupations du moment. Écrit par un des hommes qui se sont le mieux tenus au courant de toutes les questions militaires européennes, il abonde en documents précieux, tableaux, chiffres, statistiques, qui font de ce livre un manuel inestimable auquel nos législateurs eux-mêmes se disposent à avoir recours. Dans ces 500 pages est développé un projet de réorganisation de l'armée française. Recrutement, loi des cadres, avancement, instruction, organisation défensive du territoire, places fortes, frontière, littoral, administration, mobilisation, justice militaire, marine, budget, tout jusqu'aux mesures transitoires pour passer d'un système à l'autre est étudié dans cette vue d'ensemble : concilier enfin l'organisation défensive de la nation avec ses institutions démocratiques.

Il ne s'agit pas de ressusciter les défuntes gardes nationales, mais d'organiser une sérieuse armée de milices, au moins aussi puissante pour défendre le territoire que notre armée actuelle. Et cela peut se faire, grâce à une intelligente division du travail, en réduisant nos dépenses dans une proportion formidable et en ne demandant à chaque citoyen que le sacrifice de quelques semaines de liberté.

***

Chez Ollendorff :

Zinka, d'Ossip Schubin (traduction de Mme Charles Laurent);

La Conquête de Rome, de Matilde Serao (traduction de Mme Charles Laurent);

Naulahka, de Rudyard Kipling et W. Balestier (traduction de Mme Charles Laurent).

A l'Aube, roman de Jean Reibrach.

Le bonheur de Christine, roman de Jean Rameau.

Basile et Sophia, de M. Paul Adam.

Au Mercure de France :

Le second livre de la Jungle, de Rudyard Kipling, traduit par MM. d'Humières et Fabulet.

La route d'émeraude, roman par M. Eugène Demolder.

L'Art de s'habiller

Quel éblouissement, quel régal des yeux ce pesage de Longchamps le jour du grand prix d'Automne! C'est par centaines qu'il nous faudrait énumérer les merveilles de grâce artistique, de goût sobre que nos Parisiennes exhibaient et innovaient à cette occasion. Nous n'apprendrons rien à nos lectrices en constatant une fois de plus combien la femme du monde l'emporte du tout au tout dans ces manifestations dont la gamme va de la sobriété la plus rigoureuse à la fantaisie la plus heurtée.

Il faudrait la plume magique et l'éclatant vocabulaire de Théophile Gautier pour dépeindre un pareil enchantement : aussi dois-je me borner à une description trop sèche, hélas! des toilettes dont les plus belles et les plus remarquées sortaient, est-il nécessaire de le rappeler, des mains de l'artiste Paquin : costume de velours bleu ardoisé, la jupe faite de plis, fixés par des piqûres; le devant de la jupe est plat, les plis ne commencent que sur côté de manière à former tablier; le corsage boléro, très ajusté, avec revers garnis de bandes de zibeline très étroites, longs pans devant, cravate de velours.

Une toilette fort remarquée en drap satiné gris, la jupe unie très longue tout autour, tunique dentelée et liserée de chinchilla, broderie ton sur ton, cette tunique s'ouvre devant sur la première jupe. Corsage plissé recouvert d'un petit boléro, très court derrière, descendant sous les bras en pointe et complètement ouvert devant, brodé et bordé également de chinchilla : ceinture en satin gris avec gros chou de côté.

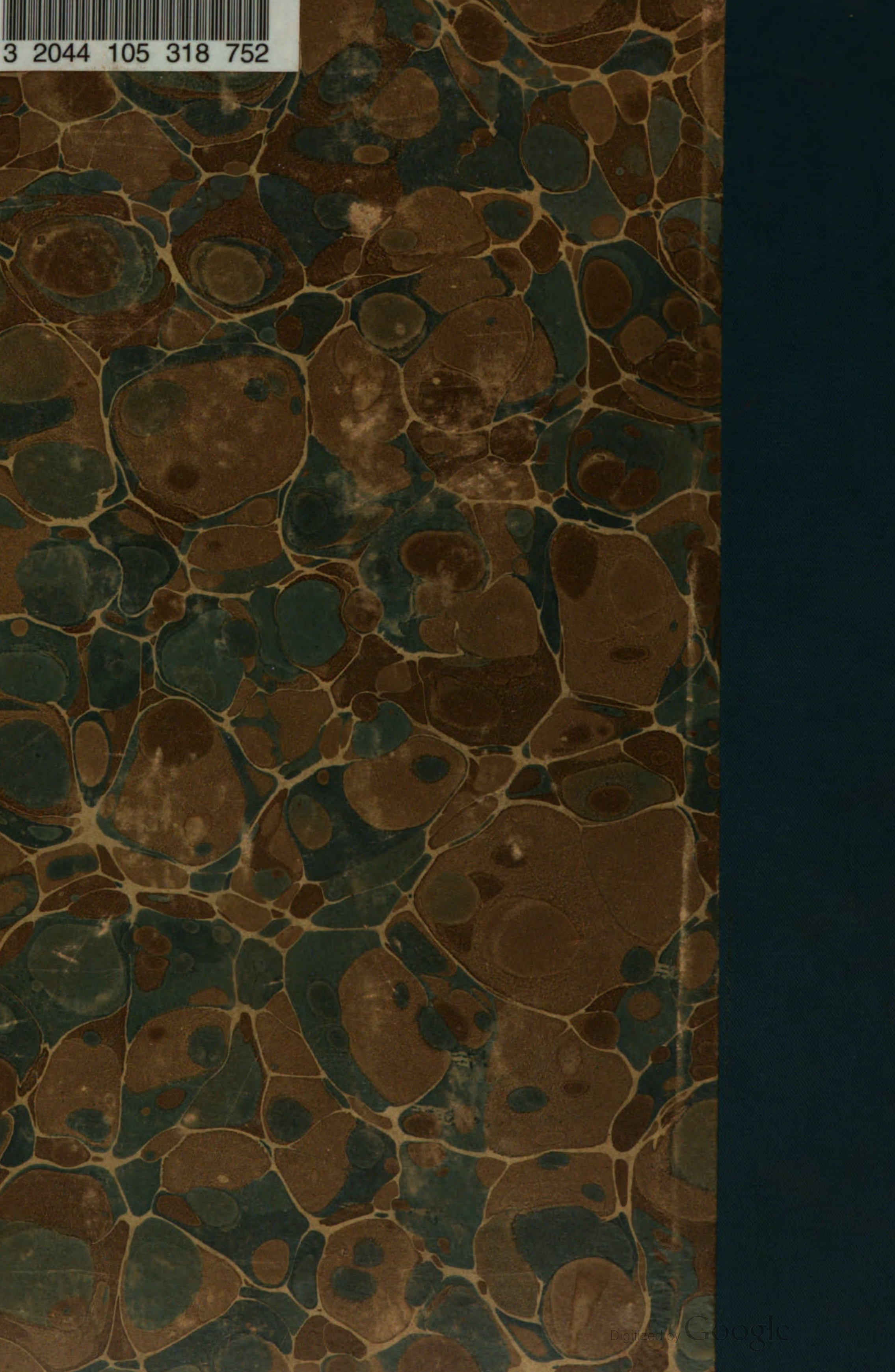
Le manteau long et droit est très en faveur, soit en fourrure, soit en drap ; c'est presque le paletot d'homme avec plus d'ampleur du bas : porté avec élégance, ce vêtement a un cachet tout spécial; on le fait tout en fourrure : en loutre par exemple que l'on égaye par les revers en renard se prolongeant jusqu'à la taille par la tête naturalisée; en drap garni d'application de velours, avec haut volant de fourrure.

Nos félicitations sincères à Paquin, qui maintient avec tant d'autorité la suprématie de l'élégance et du genre français.

Un joli passe-temps, très goûté par nos mondaines, consiste à visiter les salons de la Maison Charavel, 41, rue Saint-Augustin, où indépendamment des jupons-corsets de toutes nuances et de tous tissus, la Maison Charavel livre à l'admiration de son élégante clientèle les créations les plus exquises : c'est le triomphe des dessous, le fin du fin comme souplesse et légèreté.

A la sortie de la première de *Mam'zelle Boncœur* nous avons retrouvé chez Prévost, boulevard Bonne-Nouvelle, nos élégantes les plus en vue : il est décidément très « bel air » d'aller goûter le thé parfumé et l'odorant chocolat après la comédie.

X...



3 2044 105 318 752
Digitized by Google